This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

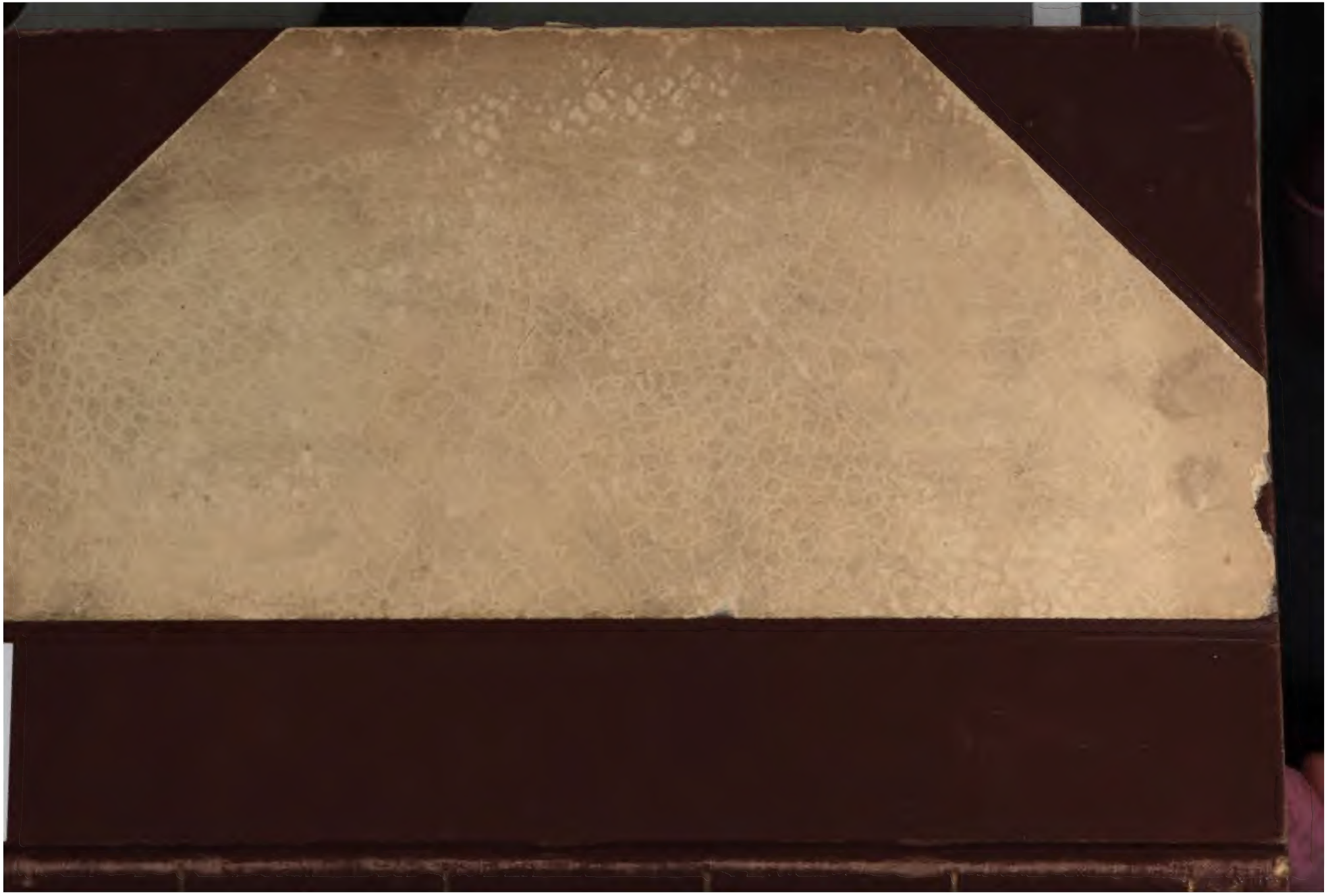
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

La revue blanche

La revue blanche

Tome XXV

MAI, JUIN, JUILLET, AOUT 1901

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1901

AP
20
.R4
v.25

Mademoiselle Bourrat

A Léon Blum.

Les Bourrat étaient une des familles considérables de Valleyres, où leurs ancêtres avaient mené pendant quelques siècles la vie médiocre de petits bourgeois attachés à la terre, occupés à faire valoir leurs biens et à les augmenter par de judicieux mariages.

Depuis deux générations déjà, les Bourrat avaient quitté la ville envahie par le bas commerce et par la politique. Ils s'étaient retirés dans leurs propriétés patrimoniales, une branche s'étant fixée à Prévoux, à une lieue à l'est de Valleyres, tandis que l'autre allait habiter Vermand, à trois kilomètres à l'ouest de la ville.

Au jour du marché, M. Ferdinand Bourrat, de Prévoux, retrouvait, à Valleyres, M. Charles Bourrat, de Vermand. M. Charles attelait deux chevaux; M. Ferdinand n'en mettait qu'un, et vieux, au char à bancs qui l'amenait. Les deux cousins causaient sur la place où ils rencontraient quelques-uns des grands bourgeois de la ville, M. Antoine Vertôt, M. Maigret, M. Lanterle, dont les familles notables composaient depuis un siècle ou deux la haute société de Valleyres. Ces messieurs discutaient ensemble les récoltes et, suivant la saison, vendaient leur blé ou leur vin aux marchands qui étaient là.

Ses affaires terminées, M. Ferdinand Bourrat s'en allait rendre visite à une tante, vieille fille, qui, depuis dix ans, achevait de mourir dans une maison de la rue Haute; puis, ayant fait quelques emplettes pour la ferme chez les boutiquiers de la ville, il reprenait au trot lent de son cheval la route de Prévoux.

Sa femme, née Maigret, l'attendait à la maison. C'était une personne sèche et, comme tous ceux de sa race, autoritaire, dont les journées étaient prises par les mille détails d'un train de ménage qu'elle menait avec une avarice sordide et ordonnée. Elle comptait et recomptait le linge de maison, cuisait des confitures à l'été, pendait à l'automne du raisin dans le grenier, surveillait de près les domestiques, et s'ingéniait de toutes manières pour gratter un sou ici et là sur les comptes pourtant réduits au strict nécessaire. Elle dirigeait aussi le jardinier, disait les légumes

à planter; elle ne s'en remettait à personne à couper les asperges et à cueillir les fruits, savait le nombre des pêches et des poires en espalier.

M. Bourrat surveillait l'exploitation de ses terres. Leurs enfants complétaient leur éducation, les fils chez les Pères, au chef-lieu, la fille dans un couvent du Midi. L'existence à Prévoux s'écoulait sans imprévu. L'éloignement de la ville rendait les visites rares. Une fois ou deux par mois une voiture de forme surannée amenait quelque dame de Valleyres. Lorsque Mme Bourrat avait à descendre en ville, elle faisait atteler à une berline le cheval qui conduisait son mari au marché et qui servait, en cas de besoin, aux travaux de la ferme. Aussi nulles visites n'étaient-elles possibles au temps du labour, pendant les moissons et les vendanges.

Prévoux était une maison de la fin du siècle dernier avec un beau toit et un fronton. Devant la maison il y avait un jardin planté de quelques bouquets d'arbres magnifiques et terminé, à l'est, par un petit bois. Mme Bourrat ne s'y risquait jamais. Même au plus fort des chaleurs, elle travaillait dans son salon derrière la fenêtre fermée. Elle ne sortait que le matin après déjeuner et le soir, avant dîner, pour aller inspecter le jardin potager qui se trouvait, à l'ouest, près de la ferme. Elle blâmait son mari d'aimer les fleurs et d'entretenir deux ou trois corbeilles de géraniums et de roses sur la pelouse. Le temps que le jardinier y donnait eût été mieux employé à cultiver des légumes, dont on pouvait vendre le surcroît, inutilisable pour la table, au marché.

Lorsqu'elle eut dix-huit ans, mademoiselle Bourrat sortit du couvent et, en juillet, revint à la maison. Les habitants de Valleyres se demandèrent à qui on allait la marier. Les Bourrat, bien qu'à leur aise, n'avaient ni la fortune, ni les relations des Duret, dont les filles avaient fait de beaux mariages avec des gens notables tels que les de Roussy, de Marseille, les Perquer de Bonnenfant, de Bourges, etc. D'autre part, les jeunes gens étaient rares à Valleyres; ils abandonnaient de gaieté de cœur la petite ville où ils étaient entourés d'une universelle considération, pour aller se perdre dans la foule anonyme des cités populeuses. Après leur service militaire, peu d'entre eux regagnaient leurs foyers. Paris gardait deux des jeunes Bourrat, neveux de Ferdinand, un Duret, un Maigret, un Lanterle, qui faisaient dans la capitale de vagues études de droit ou de médecine. Le Havre avait un des Vertôt, un Loretty était à Nantes, un Maigret encore

à Rouen, tous trop heureux d'accepter de médiocres positions qui leur permissent d'habiter les grandes villes où, pour la plupart, — par force d'habitude et parce qu'ils étaient gens de famille — ils vivaient maritalement avec une petite femme ramassée sur le pavé ou à l'usine. Les reverrait-on jamais au pays?

Nul parti pour mademoiselle Bourrat. Allait-elle augmenter le nombre considérable des vieilles filles de Valleyres? — Peut-être les Bourrat iront-ils passer l'hiver au chef-lieu, où ils ont des parents bien placés? Peut-être donneront-ils un bal? — Ainsi discutaient les commères à la ville. Mais elles en furent pour leurs bavardages. Rien ne fut changé dans l'existence calme de Prévoux.

Mademoiselle Bourrat vint à la messe le dimanche. C'était une grande fille plutôt laide, d'un air de santé robuste que la réclusion au couvent n'avait pas atteint, des yeux sans expression, une poitrine déjà formée, une bouche un peu forte; elle était bonasse et molle comme son père. C'était une Bourrat et non une Maigret.

Sa vie à Prévoux fut grise et monotone. Sa mère l'avait vue revenir sans joie; elle craignait le plus petit dérangement qui pût rendre moins minutieuse la surveillance qu'elle exerçait sur toutes choses domestiques. Elle organisa les journées de sa fille suivant un ordre immuable et précis. Le matin mademoiselle Bourrat devait l'accompagner dans ses courses à travers la maison, assister à l'entretien quotidien avec la cuisinière, préparer avec elle le linge que devaient réparer dans l'après-midi les femmes de chambre; ainsi saurait-elle plus tard diriger son ménage avec compétence. Puis elle avait une heure de piano et une heure de couture. — Après déjeuner, elle pouvait aller se promener dans le jardin clos de murs. Elle rentrait, trouvait sa mère au salon, s'exerçait au piano encore et travaillait pour la crèche de Valleyres, que dirigeait sa tante, Mme Jules Maigret. Une fois par semaine elle descendait en ville; sa mère assistait à la leçon de piano que lui donnait le jeune M. Marthe. Une fois par mois, elle passait l'après-midi à Vermand chez ses cousines, qui mensuellement aussi venaient la voir à Prévoux

L'ennui qui emplissait la vieille maison s'abattit formidable sur mademoiselle Bourrat. On ne lui permettait que la lecture de petits livres d'une bibliothèque pieuse d'une écœurante fadeur Du reste elle n'aimait pas lire.

Son grand plaisir était le jardin, où elle échappait aux

remarques sèches de sa mère. Elle y passait de longues heures, seule, dès le déjeuner fini, à ne rien faire, à regarder.

Elle connaissait les insectes et leurs habitudes, savait où les oiseaux nichent, comment ils s'appellent entre eux. Elle allait aussi à la ferme, mais en cachette. D'un coup d'œil elle s'assurait que la cour était vide ; elle poussait alors la porte de l'écurie. Elle aimait l'atmosphère tiède où une quinzaine de vaches ruminaient lentement devant leurs râteliers vides ; elle passait la main sur des croupes chaudes, les caressait. Parfois elle sentait d'étranges chaleurs l'envahir ; elle sortait la tête un peu lourde. Dans le poulailler un coq poursuivait une poule et la couvrait. Mademoiselle Bourrat regardait, puis se sauvait, comme prise en faute ; sur un banc du jardin, elle restait sans pensées.

Les journées de pluie étaient tristes. L'hiver vint ; il fut interminable. Elle eut deux ou trois dîners, mais elle ne s'y amusait pas. Au sortir de sa solitude, elle ne savait que dire en société ; elle écoutait. Lorsqu'un homme lui parlait, elle avait une façon de le regarder droit en face, malgré les recommandations des sœurs, de ses bons yeux doux, qui était presque gênante, bien qu'elle n'y mît aucune intention. Pendant le mauvais temps, elle sortit peu ; parfois elle accompagnait M. Bourrat dans ses tournées à travers la campagne. Ils ne parlaient presque pas, pourtant elle sentait son père sympathique. — Elle en arriva à regretter le couvent où elle s'était fort ennuyée ; mais, au couvent, au moins avait-on des amies ; le soir, au dortoir, lorsque la lumière était baissée, on pouvait chuchoter tout bas avec sa voisine, dire des choses qui prenaient une importance extrême d'être prononcées ainsi dans le mystère de la nuit. A Prévoux, personne ; son père et sa mère, âgés, ne lui étaient d'aucune compagnie.

Elle dormait mal ; des rêves l'agitaient ; des tableaux de piété, qu'elle avait vus à l'église, s'animaient à ses yeux ; une Madeleine montrait son sein nu, doré comme un beau fruit mûr ; elle se penchait devant le Christ, un Christ aux yeux alanguis ; elle baisait ses pieds avec tant de ferveur, que soudain elle se réveillait ; des vagues de chaleur montaient en elle ; elle était essoufflée comme si elle avait couru ; elle se raidissait dans son lit, se tournait, — mais le sommeil était lent à venir. Le matin, elle se levait brisée de fatigue.

Elle s'anémia, les couleurs disparurent de ses joues ; deux ou trois dimanches, elle manqua la messe. Les bonnes femmes de Valleyres la plaignaient : « Doit-elle s'ennuyer à Prévoux, la pauvre fille ! » disait-on.

Le printemps revint. Mademoiselle Bourrat reprit possession du jardin.

Après déjeuner, elle gagnait un banc à la lisière du petit bois. La vie autour d'elle bruissait. Dans un sentier minuscule les fourmis se hâtaient ; c'était sur la pelouse le crissement des ailes des sauterelles ; les oiseaux se poursuivaient à grand bruit dans les branches ; elle assistait, passive et intéressée, à mille petits combats passionnels. Elle allait parfois encore à l'étable ; elle eût aimé à se coucher dans la litière propre, à rester étendue dans la tiédeur de la paille dorée près des bêtes aux mouvements lents, dont les yeux luisaient phosphorescents dans l'ombre. Un jour, comme elle se dirigeait avec précaution vers la ferme, elle aperçut un groupe dans la cour ; deux hommes près d'une vache. Elle s'arrêta ; à la distance où elle était, cachée derrière un sapin, on ne pouvait la voir. Soudain le taureau sortit de son écurie ; elle voulut se sauver ; une curiosité invincible la clouait sur la place. Le taureau s'avança, mugit ; le groupe des paysans le masquait ; mais elle vit la masse énorme de sa tête se lever, ses jambes d'avant s'appuyer sur le dos de la vache immobile, le cou tendu. Ce fut tout. Elle retourna à son banc préféré, marchant avec peine, l'âme troublée.

La nuit suivante un rêve ardent la bouleversa. Elle fut obligée au matin de garder le lit, tant la secousse avait été forte. Sa mère lui reprocha aigrement sa paresse.

A la fin de l'après-midi, elle sortit ; elle était faible comme si elle relevait de maladie. Elle s'assit sur une chaise près de la pelouse.

L'air était doux et calme.

Le jardinier vint travailler près d'elle ; il préparait une corbeille de fleurs. C'était un grand garçon râblé qui arrivait de Normandie. Mademoiselle Bourrat le regardait retourner la terre de coups de bêche hardis. Elle ne pensait à rien. Soudain, dans un mouvement qu'il fit en se baissant, sa chemise, qui n'était pas boutonnée, bâilla ; elle aperçut sa poitrine que couvrait, au milieu, une touffe de poils bruns. Elle se sentit mal à son aise et voulut se lever, mais quelque attrait inconnu et mystérieux la retenait là, malgré elle ; elle resta immobile sur sa chaise, épiant, à chaque fois que l'homme se baissait pour ramasser une pierre, la tache de la peau dans l'échancrure de la chemise. — Cependant, ayant terminé sa besogne, il ramassa ses outils et, comme il passait près de mademoiselle Bourrat, il la salua.

Dès lors elle eut un intérêt puissant dans l'existence : voir travailler le jardinier. La Bruyère a dit : « Pour les femmes du monde un jardinier est un jardinier, et un maçon est un maçon. Pour quelques autres plus retirées un maçon est un homme, un jardinier est un homme. »

Dans la solitude presque absolue où mademoiselle Bourrat vivait, l'apparition de ce grand garçon vigoureux et leste fit événement. Elle le cherchait au jardin. Parfois il sarclait les allées ou arrangeait une corbeille de fleurs; d'autres fois il était occupé près d'une petite serre à mettre des boutures sous couche ; c'était un coin ensoleillé et désert, loin de la ferme et de la maison; — ou bien il était au potager. C'était alors une après-midi perdue, car mademoiselle Bourrat n'osait s'y rendre, depuis que sa mère avait découvert sur le sable de l'allée centrale la marque de ses bottines.

Lorsqu'elle l'avait trouvé, elle s'arrêtait près de lui, indécise, comme si elle ne savait où diriger ses pas. S'il y avait un banc voisin, elle s'asseyait. Elle ne parlait pas, mais le jardinier, la sachant présente, était gêné. Parfois il la regardait; elle baissait les yeux. Peu à peu elle s'enhardit ; elle s'approcha davantage ; elle échangea quelques mots avec lui. Un jour, comme il se tournait vers elle, elle soutint son regard. Pendant quelques secondes, ils se dévisagèrent. La gorge de la jeune fille se soulevait. — Elle s'éloigna.

Maintenant elle ne songeait qu'à l'heure où elle pourrait aller le rejoindre. Elle ne désirait rien de précis; il lui fallait seulement la présence du jardinier. Il l'attirait comme l'aimant attire le fer. Elle restait debout, à trois pas de lui, sans mot dire. Il avait un air singulier en la regardant. Une fois, il lui jeta une plaisanterie qu'elle ne comprit pas ; elle approuva pourtant d'un sourire niais. Elle avait un désir fou de mettre la main sur son bras bruni où les muscles saillaient comme des cordes, mais elle n'osait pas. — « Le ferai-je, ne le ferai-je pas? » — elle restait angoissée. L'homme sentait sur lui le regard brûlant de la jeune fille. Parfois il s'arrêtait, les yeux fixes ; puis, serrant les mâchoires, il reprenait son travail.

Mademoiselle Bourrat avait des nuits agitées ; elle se réveillait les yeux battus, les membres lourds ; elle avait pâli ; elle devenait nerveuse. Pour un rien, pour un mot sec de sa mère, elle éclatait en sanglots ; d'autres fois au contraire, c'étaient des crises de rire qu'elle ne pouvait arrêter.

Un jour, à la fin d'avril, elle se sentit si énervée et misérable

qu'elle refusa d'accompagner sa mère à Vermand. Vers trois heures, étant seule à la maison, elle descendit au jardin, et, comme le jardinier n'était pas sur la pelouse, elle eut envie de pleurer. Elle se rendit à la petite serre ; il était là, agenouillé, occupé à mettre en pots des boutures qu'il sortait des couches. Elle s'approcha et lui dit bonjour, d'une voix sourde ; il lui rendit son salut. Elle s'assit alors près de lui sur un tas de sable que le soleil avait chauffé. Entre les murs blancs, la chaleur était lourde. Elle le regardait fixement, et tout de suite s'aperçut que sa chemise était entr'ouverte. Les yeux de la jeune fille un instant se voilèrent ; il lui sembla que le soleil la piquait partout. Elle respirait avec force. L'homme, entendant le bruit de sa respiration, se tourna vers elle. Il vit ses yeux troubles. Une seconde il hésita, se mordit les lèvres, puis il reprit sa besogne.

Elle ne pouvait détacher ses yeux de lui ; elle aurait voulu être plus près encore, de façon à ce qu'il la frôlât dans chacun de ses mouvements. Elle allongea une jambe et effleura le pied du jardinier chaussé d'épais souliers, mais le contact fut si léger qu'il ne le sentit pas. Elle ramena sa jambe, et, dans le mouvement qu'elle fit, elle remonta un peu sa robe. Elle était maintenant assise, les genoux à la hauteur de la poitrine, la robe levée découvrant les jambes.

Un instant plus tard, il se retourna brusquement. Il vit les bas noirs de mademoiselle Bourrat, et, au dessus des bas, sous le volant du linge, il aperçut un morceau de peau. Ce coin de peau blanche l'affola. Il lâcha le pot qu'il tenait. — Nom de Dieu ! gronda-t-il.

Il se jeta sur elle. — Renversée sur le sable chaud, elle ne se défendit pas. Une flamme la traversa ; c'était une détente de tous ses nerfs.

L'homme se releva ; il eut un coup d'œil inquiet autour de lui, puis, sifflotant une marche, il reprit son travail.

Elle regagna la maison. Seule, sa chambre pourrait la cacher. Mais déjà elle s'étonnait de ne se point sentir coupable. Elle n'avait pas provoqué cet acte fou. Que savait-elle, du reste ? Cela était arrivé comme un orage en été, comme une averse furieuse qui passe et rafraîchit la campagne assoiffée.

Au dîner, le soir, elle mangea de grand appétit, ce qui ne lui était arrivé d'un mois, et, couchée, s'endormit pour ne se réveiller qu'au matin. Elle réfléchit alors de sang-froid à ce qui s'était passé. S'en accuserait-elle devant M. le curé ? Elle n'hé-

sita pas longtemps. Un tel aveu pourrait avoir des suites graves et imprévues. Elle décida de se taire ; du reste l'aventure n'aurait pas de lendemain. Elle n'irait plus à la petite serre, elle y était résolue. Elle tint sa promesse deux jours, — puis de nouveau elle eut une mauvaise nuit ; un rêve troublant, mais plus précis, la surprit. Elle résista encore.

Au quatrième jour, n'en pouvant plus, elle se rendit au jardin. L'homme était là, sûr de lui, goguenard. Il la suivit dans le bois. Dès lors, deux ou trois fois la semaine, elle le rencontra sous les sapins. C'était après déjeuner, dans la chaleur du jour. M. Bourrat faisait sa sieste ; sa femme travaillait près de la fenêtre. Mademoiselle Bourrat sortait, et le jardin était si solitaire, la vie de Prévoux si bien réglée, que personne ne dérangea leurs rendez-vous.

Mais, au commencement de mai, elle eut des inquiétudes ; elle attendit en vain. Un mois se passa ; rien encore. Cependant elle sentait en elle une lourdeur, une gêne, des dégoûts inexplicables. Puis il lui sembla qu'elle était serrée dans son corset, du reste si lâche. Un soir, en se couchant, elle s'examina ; elle était malade certainement. Elle fut sur le point d'en parler à sa mère, mais, à la pensée qu'il pouvait y avoir une connexion entre son malaise et ses rendez-vous au jardin, elle s'arrêta.

Ce fut à ce moment que Mme Bourrat découvrit soudainement ce qui s'était passé.

Et cela fut ainsi.

Comme dans les vieilles familles de Valleyres, on avait gardé chez les Bourrat l'habitude des grandes lessives. On ne lavait pas chaque semaine ; c'était bon pour les petites gens, qui ne possédaient pas dans leurs armoires profondes les hautes piles de linge blanc, orgueil héréditaire des grands bourgeois de la ville. Quatre fois l'an, de vastes cuviers étaient roulés dans la cour, l'on engageait des femmes à la journée, et le linge de trois mois passait entre leurs mains vigoureuses. Il y avait si peu d'imprévu dans la vie des Bourrat que la maîtresse de la maison savait exactement, et par le détail, le nombre des draps ou des serviettes que l'on aurait à mettre dans les armoires une fois la besogne finie. — La lessive de la Saint-Jean fut faite ; le linge sécha au vent, dans le verger, sur des cordes tendues entre les pommiers ; puis, repassé et plié, fut aligné sur de grandes tables dans le vestibule de la maison. C'est alors que Mme Bourrat intervint, son carnet à la main. Elle dénombra chaque pile :

pas une pièce ne manquait à l'appel. Mais, arrivée au linge de sa fille, elle ne trouva pas le compte exact. Elle recompta, passa une revue nouvelle de tout le linge, — vainement. Fidèle à ses habitudes de méfiance, Mme Bourrat ne dit rien devant les domestiques. Elle monta dans la chambre de sa fille qu'elle voulait interroger d'abord. Sa fille n'était pas chez elle. Elle ouvrit l'armoire, l'examina du haut en bas, renversa le panier de linge, — rien. Elle bouscula tout, tira les meubles au milieu de la chambre. Elle était sûre des vieilles femmes qui lavaient; il y avait trente ans que, pour vingt-deux sous à la journée, elles travaillaient quatre fois par an à Prévoux. Mme Bourrat cherchait; son nez pointu s'allongeait vers sa bouche mince ; elle avait des gestes anguleux et précis, — rien. Elle défit draps et couvertures, sans résultat; la passion l'empoignait si furieusement qu'elle n'hésita pas à se glisser sous le lit de fer pour examiner le sommier. Elle venait de s'étendre à terre sur le dos et regardait, lorsque tout à coup elle pâlit, — ce qu'elle cherchait était là, entre les ressorts, plié, intact, comme au jour où elle l'avait sorti de la grande armoire.

D'une main tremblante, elle le prit ; puis, avec effort, se releva. Dans la blancheur immaculée du linge devait-elle lire le déshonneur de la famille Bourrat ? — Mais il y avait encore une chance. Sa fille peut-être était malade, anémique. Elle se souvint d'avoir remarqué sa pâleur, sa nervosité. — Oui, mais pourquoi tant de ruse ? Mme Bourrat s'assit, accablée, toute sa personne maigre comme écrasée dans un fauteuil, attendant que sa fille rentrât du jardin. Mademoiselle Bourrat apparut enfin. Au premier coup d'œil, elle aperçut la pile de linge sur la table dans le désordre de la chambre ; tout de suite aussi Mme Bourrat vit ses pires craintes confirmées. Il y eut entre la mère et la fille un silence tragique. Puis Mme Bourrat voulut tout savoir. Sa fille, effondrée en sanglots, raconta ce qui s'était passé.

Le même soir, Mme Bourrat s'enferma avec son mari. Et là, elle montra la supériorité de race des Maigret, gens de décision, sur les Bourrat, sans nerfs. Tous les Maigret étaient maigres et jaunes, tous les Bourrat étaient gras et roses ; les Maigret suivaient sans cesse leur idée; les Bourrat n'avaient point d'idées.

Tandis que le gros homme larmoyant ne trouvait qu'à gémir, Mme Bourrat organisait un plan de campagne. Dans les heures de l'après-midi où elle était restée seule, elle avait tout prévu.

D'abord, elle avait songé à partir avec sa fille à l'automne pour passer l'hiver en Italie. Mais elle avait vu à la réalisation de ce projet maintes difficultés. Que diraient leurs amis dans le voisinage et les habitants de Valleyres, lorsqu'ils apprendraient ce départ? Des Bourrat quittant Prévoux pour aller à l'étranger! la chose était énorme, si en dehors des habitudes d'une vie entière qu'elle ne manquerait pas d'éveiller les soupçons. Puis songer à des Bourrat à l'hôtel, avec des étrangers venus on ne sait d'où! Il faudrait prendre un faux nom, cela était périlleux. Et ce séjour coûterait fort cher, considération importante. En outre, dans ce milieu nouveau, à qui se fier? Non, il fallait y renoncer.

Elle avait pensé aussi à un mariage hâtif. Mais avec qui? Il n'y avait personne. Et encore, eût-elle trouvé quelqu'un, il était déjà trop tard.

Aussi conclut-elle que c'était à Prévoux qu'il fallait organiser le silence et le secret. Le terrain était dangereux, il est vrai, mais elle le connaissait dans ses moindres accidents. Elle ne laisserait rien au hasard.

La première chose à faire était d'expédier le jardinier chez lui. Il était heureusement de Normandie, loin de Valleyres. En s'assurant son silence par une honnête somme, il s'y marierait sans doute et l'on n'entendrait plus parler de lui. Malgré l'horreur de le voir encore à Prévoux, on ne pouvait le renvoyer brusquement au risque d'éveiller la curiosité des gens de la ferme. On lui donnerait congé quinze jours à l'avance comme c'était l'usage. Il importait qu'il ne se doutât pas de l'état où il laissait mademoiselle Bourrat. Mais était-il encore temps de lui cacher la vérité? C'était sur ce point-là que les investigations de la mère avaient été le plus précises dans l'interrogatoire qu'elle avait fait subir à sa fille. — Il était possible après tout qu'il ne sût rien. En fait, mademoiselle Bourrat et lui n'échangeaient pas trois phrases par rendez-vous. Elle ne lui avait pas dit ses inquiétudes. Mme Bourrat eut même le triste courage d'envoyer sa fille seule le lendemain au jardin, après lui avoir fixé sa conduite. Elle devait se refuser sous prétexte d'une indisposition normale. Mademoiselle Bourrat joua, avec une honte qu'elle dissimulait mal, le rôle qu'on lui avait tracé.

Cela réglé, il fallait songer à la vie de relations mondaines. Pour l'instant nul danger. Avec quelques précautions préalables, sa fille pouvait encore aller à la messe, prendre sa leçon de piano, et recevoir les rares visites qui venaient à Prévoux. Plus tard, on

verrait; elle garderait la chambre, malade, si c'était nécessaire.

Les domestiques offraient, somme toute, un péril plus grand, parce que de toutes les heures. Mme Bourrat était bien servie; la cuisinière était depuis trente ans dans la maison; la femme de chambre depuis vingt-cinq ans; enfin il y avait une petite servante qui aidait à l'ouvrage. De celle-là surtout Mme Bourrat se méfiait; elle résolut de s'en défaire. La cuisinière n'avait aucune occasion de voir mademoiselle Bourrat, si l'on supprimait la visite matinale en commun à la cuisine. Restait la femme de chambre, Joséphine. La position était difficile, car elle avait inculqué à cette fille ses habitudes tatillonnes. Mme Bourrat frémit. Peut-être Joséphine s'était-elle aperçue aussi qu'il manquait du linge à la lessive de la Saint-Jean.

Pour l'accouchement, Mme Bourrat comptait sur le vieux docteur Maigret, son cousin germain, dont elle était sûre. Il assisterait sa fille et se tairait, car le scandale rejaillirait sur toute la famille. Elle avait songé enfin à Victoire, une femme de son âge, qui lui était dévouée corps et âme. Elle avait été sa sœur de lait et avait nourri mademoiselle Bourrat. Elle habitait un village à quelques lieues de Prévoux. Elle serait utile et discrète.

Elle expliqua tout à son mari, le soir même. Il coupait les phrases de sa femme de lamentations. A la fin, d'un ton sec, elle lui imposa silence.

Mais une fois la bougie soufflée, une idée nouvelle, dans la nuit, lui vint. — Oui, ce serait bien plus simple; cela éviterait mille difficultés. L'aide de Maigret serait nécessaire. Il faudrait bien qu'il la donnât.

Le lendemain, elle descendit à Valleyres et se rendit chez son cousin Maigret. Mais elle se heurta sur un point à une résistance absolue; ce projet si facile, il n'en voulait pas entendre parler. Mme Bourrat se fâcha; il fut sur le point de la mettre à la porte. Ayant renoncé à ses espérances d'une solution immédiate, elle eut toutes les peines du monde à lui faire accepter l'accouchement normal, mais clandestin, sans déclaration d'enfant. C'était un vieux renard sec et sans poils; il y allait des tribunaux pour lui, si l'affaire, comme c'était possible, s'ébruitait. Enfin, il se laissa persuader. Il était, comme elle, un aristocrate; la tache serait non seulement sur sa famille, mais sur sa caste. Elle lui montra les petits bourgeois de Valleyres discutant avec férocité le scandale de la famille Bourrat; elle lui fit lire les entrefilets certains de l'*Avant-Garde* sur la dépravation des classes dirigeantes; il accepta. Mais, puisqu'il devenait

complice, il importait qu'on ne laissât rien au hasard, et, deux jours plus tard, il se rendit à Prévoux où il eut une longue conversation avec sa cousine. Le lendemain mademoiselle Bourrat changea de chambre. Elle était jusqu'à ce moment logée sur la face ouest de la maison. Au dessus d'elle étaient les mansardes des domestiques. Elle habita dès lors une petite chambre qui regardait le midi et était à côté de l'appartement de ses parents, avec lequel elle communiquait. — Elle contenait, en outre du mobilier ordinaire, une vaste armoire prise dans l'épaisseur du mur.

Tout se passa d'abord comme Mme Bourrat l'avait prévu. Le jardinier congédié, auquel on avait murmuré les mots « détournement de mineure », tout en lui glissant un billet bleu, comprit l'intérêt qu'il avait à être discret. Mademoiselle Bourrat en juillet et août descendit encore à la messe avec sa mère. Elle n'avait jamais été de tournure élégante. On la trouva plus forte peut-être, mais ce fut tout.

Mme Bourrat surveillait les moindres choses avec une minutie effroyable. On ne peut dire jusqu'à quels subterfuges elle s'abaissa pour prévenir les soupçons que la femme de chambre chargée de recueillir le linge sale eût pu avoir chaque mois. — En juillet, mademoiselle Bourrat alla voir ses cousines à Vermand. En août, elle se trouva souffrante au jour où elle aurait dû s'y rendre.

Septembre arriva, il fallut redoubler de précautions. Mme Bourrat organisa la vie de sa fille de la façon suivante : elle ne devait sortir en plein air que le matin, moment où l'on était sûr de ne pas être surpris par des visites, et ne devait pas quitter le jardin, où jamais un domestique ne passait. Le jardinier avait été remplacé par un vieil imbécile à moitié aveugle, qui pouvait à peine ratisser les allées et couper l'herbe sur la pelouse. Mme Bourrat avait saisi avec joie cette occasion de supprimer le luxe inutile des fleurs ; un garçon de ferme s'occupait du potager. — L'après-midi, mademoiselle Bourrat s'enfermait avec sa mère au salon. La haine du grand jour qu'avait toujours eue Mme Bourrat s'exagéra. Les volets étaient maintenant aux trois quarts clos ; il semblait que l'on pénétrât dans un tombeau. Lorsqu'il venait des visites, on trouvait mademoiselle Bourrat en train de travailler, près de sa mère, dans le demi-jour du salon, à un métier de tapisserie. Elle tournait le dos à la lumière, et, sur ses genoux, elle avait, par petits paquets, vingt échantillons de laines différentes Mme Bourrat alors l'excusait.

— Pardonnez à ma fille ; elle ne peut se lever, disait-elle, en montrant les laines. Elle est si laborieuse, la chère enfant. Elle se fatigue, ajoutait-elle avec un soupir, à demi-voix, elle a mauvaise mine.

Ainsi cette mère sage préparait l'avenir. Elle avait cependant multiplié les recommandations à sa fille. Celle-ci ne devait jamais se tenir debout devant la femme de chambre ni devant les amis qui viendraient la voir. Au jardin, elle devait éviter de se promener sur la pelouse devant les fenêtres. Si, par extraordinaire, elle était surprise, elle devait tout de suite s'asseoir. Mme Bourrat poussait les précautions jusqu'à aller chercher sa fille dans sa chambre dix minutes avant l'heure des repas. Elles descendaient alors au salon, et lorsqu'on entendait Joséphine traverser le vestibule pour aller tirer la cloche dans la cour, mademoiselle Bourrat entrait dans la salle à manger et s'asseyait à sa place. — Une fois le dessert servi, la femme de chambre retournait à la cuisine ; on pouvait sortir sans crainte.

Un jour, en septembre, mademoiselle Bourrat descendait l'escalier à huit heures pour le premier déjeuner. Soudain elle glissa ; elle fût tombée jusqu'au bas des marches, si, par chance, elle n'avait pu se raccrocher à la balustrade. Elle regarda et découvrit une pelure d'orange sur laquelle elle avait mis le pied. Comment une pelure d'orange se trouvait-elle là, à ce moment de l'année ? A la salle à manger, elle interrogea sa mère qui l'avait précédée de quelques minutes. Mme Bourrat n'avait rien vu sur l'escalier ; il n'y avait pas d'oranges dans la maison. C'était sans doute une domestique qui l'avait apportée. La chose resta mystérieuse.

Peu de temps après, comme elle gagnait le banc du jardin, mademoiselle Bourrat trébucha dans l'allée qui, à cet endroit-là, descendait par trois gradins. Elle tomba, sans se faire mal, sur la pelouse. Quelle ne fut pas sa surprise à voir un fil de fer accroché par un clou à une grosse racine ? Pourquoi enfoncer un clou dans une racine ? Mais comme elle ne trouvait nulle réponse satisfaisante à cette question, elle ne s'obstina pas. Il y avait tant de choses auxquelles elle ne comprenait rien.

Les cousines de mademoiselle Bourrat s'étonnèrent de ne plus la voir à Vermand. Mme Bourrat avait une réponse toute prête ; elle avait fait vendre, pour cause de vieillesse, le cheval qu'on attelait à la voiture, et M. Bourrat n'avait pas encore trouvé à le remplacer. En effet, le pauvre M. Bourrat était obligé maintenant de descendre au marché dans le char à bancs de

son fermier, et, lorsque le fermier était retenu aux champs, il allait seul à pied et se faisait ramener à moitié chemin par un des Vertôt qui habitait sur la route. Au commencement d'octobre, les jeunes Bourrat, de Vermand, préparèrent une fête pour les vendanges; on devait cueillir du raisin, puis dîner en plein air, danser enfin. Mme Bourrat, de Prévoux, accepta l'invitation. Mais, à la date convenue, elle se rendit seule à Vermand.

— C'est un mauvais jour pour ma fille, murmura-t-elle à l'oreille de sa cousine, elle doit rester étendue. — Du reste, la santé de son enfant l'inquiétait, avoua-t-elle. Elle avait parfois des névralgies si fortes qu'elle était obligée de garder le lit. Il faudrait qu'elle allât consulter le docteur Maigret.

Quelques jours plus tard, Mme Bourrat, sa fille étant au piano, fut surprise par la visite de ses parentes de Vermand. Elle, pourtant d'oreille si fine, n'entendit pas le bruit de la voiture dans la cour. La porte du salon s'ouvrit. Ces dames entrèrent. Mademoiselle Bourrat, tremblante, regarda sa mère. D'un coup d'œil Mme Bourrat lui enjoignit de ne pas quitter le tabouret où elle était assise, puis se précipita sur sa cousine, et, tout en l'embrassant, fit signe à sa fille d'aller se mettre près du métier à tapisserie. Elle ne desserra son embrassement que lorsqu'elle vit sa fille dans l'ombre protectrice du mur.

Quelques minutes plus tard, la plus jeune des demoiselles Bourrat, de Vermand, se mit à côté de sa cousine qui travaillait et, amicalement lui passa les bras autour de la taille.

— Que te voilà devenue forte, dit-elle soudain.

Ces mots terribles arrivèrent à l'oreille de Mme Bourrat; un nuage voila ses yeux; mais tout de suite elle recouvra son sang-froid et aborda le sujet qu'elle savait tenir avant tous autres au cœur de sa cousine, celui de la rivalité, alors aiguë, de Mmes Duret et Lanterle.

Cependant, mademoiselle Bourrat rougissait jusqu'à la racine des cheveux. Elle se défit de l'étreinte dangereuse et trouva la force de dire :

— C'est vrai, j'engraisse à la campagne.

L'autre, par bonheur, n'insista pas. Mais ces dames n'étaient pas venues pour une visite; elles voulaient emmener la jeune fille en voiture chez des voisins. Mme Bourrat refusa; elle attendait le médecin ce même jour pour les névralgies de sa fille. Ces dames s'apitoyèrent et prirent congé. Mademoiselle Bourrat avait, à ce moment-là, trente-quatre échantillons de laines épars sur les genoux; elle ne put se lever.

A dater de ce jour, mademoiselle Bourrat ne descendit plus dans l'après-midi au salon. Elle remontait dans sa chambre après le déjeuner au milieu du jour. Puis, les temps approchant, moins de trois mois, Mme Bourrat déclara sa fille malade; les névralgies devenaient chroniques, le moindre bruit, la plus petite alerte suffisaient pour les réveiller. Le docteur Maigret condamnait mademoiselle Bourrat à un repos absolu. Elle ne devait se lever que quelques heures par jour, ne voir personne. Ces nouvelles, répandues dès novembre dans Valleyres, excitèrent une grande commisération.

— La malheureuse! souffrir tant, et si jeune!

Les libres-penseurs de l'endroit y virent une suite nécessaire de l'éducation sans air des couvents, où se ruine la santé des jeunes filles.

Ce que furent l'automne et l'hiver pour mademoiselle Bourrat, on le peut deviner. Elle n'avait âme qui vive avec qui causer. Sa mère, depuis l'aventure, était plus froide que jamais. Dans les longues après-midi passées en tête à tête, elle se renfermait dans un silence absolu, la bouche cousue, comme si elle se fût salie à parler à sa fille. Mademoiselle Bourrat se penchait sur son métier à tapisserie; parfois, en levant les yeux, elle surprenait un regard bref, pénétrant et dur de sa mère. Elle sentait alors que sa mère l'exécrait de toutes les forces de son âme et que, n'eussent été en jeu le nom et la réputation des Bourrat, elle eût été sacrifiée sans balancer

Son père était revenu plus vite; elle devinait en lui de la pitié; deux ou trois fois il fut sur le point de s'attendrir. Mais Mme Bourrat était toujours en tiers; elle avait alors une façon de regarder son mari qui l'arrêtait net. Au matin, sur le banc, mademoiselle Bourrat pleurait solitaire; elle était obligée de se cacher de tous, de vivre dans l'ombre, de feindre d'être malade alors qu'elle ne s'était jamais mieux portée, et cependant elle sentait grossir en elle le fardeau de sa honte.

CLAUDE ANET

(*A suivre.*)

De quelques romans étrangers

La substantielle préface que M. Ivan Strannik met en tête de quatre nouvelles de Gorki, groupées sous ce titre *les Vagabonds* (1), nous donne sur le nouvel écrivain russe les détails biographiques les plus intéressants et les plus précis.

Maxime Gorki est de bonne heure orphelin ; on le met en apprentissage chez un cordonnier, mais cette vie sédentaire ne lui plaît pas, et il s'enfuit ; le voilà, il semble, livré à lui-même ; on le retrouve apprenti chez un graveur, chez un peintre d'icones, marmiton, aide-jardinier ; à quinze ans il savait à peine lire ; ce fut étant gâte-sauce sur un vapeur fluvial qu'il reçut communication, par le cuisinier-chef, de quelques bouquins, Gogol, Dumas père. Il voulut s'instruire ; sa pauvreté l'en empêcha. Pourtant après qu'il eut fait encore bien des métiers, boulanger, débardeur, garde-barrière, il fut par un bon hasard mis en rapports avec un avocat « qui dirigea ses lectures et organisa son instruction. Mais son humeur inquiète le rejeta dans la vie errante ; il arpenta la Russie en tous sens et fit tous les métiers, y compris celui d'homme de lettres ».

Ce métier d'homme de lettres, il le fit, au début, obscurément, et assez mélodramatiquement, ce semble, et c'était bien naturel étant donné les livres qui, sur son vapeur, lui avaient donné le coup de foudre de la littérature ; mais il rencontra un écrivain russe, de gloire déjà assise, Korolenko, l'auteur du *Musicien aveugle*, qui a écrit, avec un charme intense et particulier, de douloureuses ou caractéristiques histoires sibériennes, un écrivain du plus pur talent, et sans doute ce fut Korolenko qui apprit à Gorki à lire en lui-même, et à chercher dans les soubresauts de sa vie et dans l'histoire de sa propre mentalité les éléments de ses œuvres. Il l'aida à publier *Tchelkache*, une nouvelle où toute la saveur particulière du talent de Gorki est incluse.

Gorki est donc un autodidacte, une sorte de primitif de la littérature. Le cas a existé autrement que par lui, dans la littérature russe, et on se souvient d'un récent écrivain, Rechetnikov, l'auteur d'un très curieux roman, *Ceux de Podlipnaïa*, plein d'âpre saveur, et qui dénotait aussi l'arrivée à la littérature d'une âme intelligente et fruste. Il y a grand intérêt pour l'art à ce que, à côté des lettrés professionnels ou des artistes avertis de tout le passé et conscients de l'esthétique, surgissent de temps à autre de ces manières de prophètes, qui ne savent pas trop ce que c'est qu'Hélène ou Hérodiade et que le développement logique de l'art n'intéresse guère, mais qui ravitaillent de vues neuves et d'expressions vigoureuses la littérature de leur temps. Les Russes en ont, nous

(1) Traduction Ivan Strannik ; Editions du *Mercure de France*.

n'en avons pas assez. Nos journalistes d'improvisation courante ne remplacent que parodiquement ces inspirés.

C'est aussi un bonheur pour la littérature russe, et pour toute la littérature d'ailleurs, que la nouvelle y soit en grand honneur. Voilà une forme française, bien éminemment française, où beaucoup d'artistes français ont réussi et qui disparaît non point faute d'auteurs, mais de la faute des éditeurs. L'écrivain français est condamné au roman. Il se doit au délayage ou à l'œuvre cyclique; la pensée d'un écrivain français doit valoir trois francs cinquante d'un seul jet, et pour un sujet. Et de là tant de romans chargés du poids mort de tant de descriptions de Paris, de la banlieue, de la province ; on décrit, on allonge, on y enseigne la politique générale, ou un art, ou un métier, et cependant, si l'on traduit des nouvelles de Kipling, le public y court comme à celles d'Anatole France ; néanmoins la librairie s'entête : le Français n'a pas droit à la nouvelle.

Les deux plus brillants parmi les récents écrivains russes, Tchekov et Gorki, sont éminemment des nouvellistes. Leur forme, plus longue que le conte bref du journal français, développée parfois dans la proportion d'un roman très court, est très favorable aux rapides études d'âme qu'ils affectionnent. Tchekov est le peintre des moujiks : il les a donnés avec franchise et pittoresque. Gorki est le transcripteur du chemineau. Il y a des chemineaux aussi chez Tchekov : il a de jolies silhouettes de déclassés, parmi lesquels celle d'un petit instituteur poitrinaire, suivant des pélerinages, mourant d'inquiétude d'esprit et de phtisie ; mais Gorki s'est plus spécialisé et avec plus d'éclat dans des études de vagabonds.

Comme lui-même avant ses succès littéraires, ses routiers sillonnent la Russie, cherchant du travail. Ils ne l'accepteraient pas à place fixe. Chaque fois qu'ils ont travaillé quelques semaines dans une ville, un grand besoin les prend d'air et de chemin libre. Le boulanger Konovalov, un des héros de Gorki veut connaître le monde.

— Ne va pas demeurer dans les villes, dit-il à un de ses amis (qui sans doute est Gorki, lui-même) ; il n'y a là que saleté et désordre. Les livres ? Tu en as assez, je pense, de lire des livres ; ce n'est pas pour cela que tu es au monde... Et puis, les livres eux-mêmes ne sont que des bêtises. Achètes-en un, mets-le dans ton sac et marche. Veux-tu aller avec moi à Tachkend, à Samarkand? ou encore quelque part ailleurs ?... Et puis sur l'Amour, veux-tu ? Moi, frère, j'ai décidé de me promener sur la terre, dans toutes les directions, c'est ce qu'il y a de mieux. Tu marches, et tu vois des choses nouvelles, et tu ne penses à rien. Le vent souffle à ta rencontre et il semble qu'il chasse toute la poussière de ton âme. Tu es libre et léger, rien ne te gêne... Si tu as faim, tu t'arrêtes, tu travailles pour cinquante kopeks ; s'il n'y a pas d'ouvrage, demande du pain, on t'en donnera. De cette manière, tu verras beaucoup de choses, de beautés différentes...

En dehors de ces curiosités d'air libre, d'espace large, de cieux autres, ces errants ont des préoccupations d'éthique et de sentiments

Elles sont spéciales, obscures, pas toujours opportunes. Konovalov a rencontré dans une ville, une pauvre fille que la police a inscrit sur ses rôles. Il n'a de cesse qu'il ne ramasse de l'argent pour le lui envoyer, pour qu'elle se libère, qu'elle revienne à la vie normale. Capitolina, c'est le nom de la pauvre fille, a cru comprendre qu'il l'aimait, et elle vient le retrouver. Tel n'était point le dessin de Konovalov ; il ne l'attendait pas, ne pensait à la garder près de lui ; c'était pour lui un oiseau en cage, à qui il rendait la liberté, pour qu'elle en fit ce qu'elle voulût.

Konovalov n'est pas le seul miséreux désintéressé qu'on rencontre chez Gorki. Un vagabond, qui peut-être est lui-même, aperçoit sur le port d'Odessa, un flâneur bien mis, l'air insoucieux ; cet homme passe dix fois par jour près de lui, il s'arrête de longues heures à regarder le mouvement du port. Sa présence là est inexplicable.

Tous les êtres humains, dans le port, étaient les esclaves de mécanismes géants qui exigeaient d'eux une attention et un travail de toutes les minutes; tous s'agitaient autour des vapeurs et des wagons, les chargeant et les vidant. Tous étaient soucieux, fatigués, tous couraient, juraient dans la poussière ; tous suaient... Et dans l'agitation du travail marchait lentement cet étrange personnage avec un visage de mortel ennui et d'indifférence.

Pourtant l'homme bien mis et le débardeur font connaissance ; et cela provient de l'attention profonde avec laquelle l'homme bien mis regarde manger le débardeur. Celui-ci lui offre de partager son repas ; l'autre accepte, se cache derrière des caisses de marchandises, et dévore avec avidité. C'est un prince circassien : en voyageant il a été volé : il est à la poursuite de son voleur, mais il est à bout de ressources ; il n'a pas mangé depuis quatre jours. L'histoire est peut-être vraie. En tout cas le prince circassien voyage avec un faux passe-port. Le débardeur se prend d'affection pour lui : il sait « de quels infimes hasards la bande des va-nu-pieds se recrute. J'entrevoyais pour le prince Charko toutes les possibilités d'entrer dans cet ordre respectable et non respecté. J'eus envie de lui être secourable » — c'est-à-dire qu'il prend la décision de le rapatrier, et, comme il ne voit pas la possibilité de lui acheter un billet, il l'accompagnera par terre d'Odessa à Tiflis ; et les voilà partis.

Malgré qu'en route le prince ait vendu son chapeau et sa canne (le chapeau fut remplacé par une vieille casquette de chef de gare), les économies de Gorki se sont vite épuisées à nourrir deux personnes. Sur le parcours ils demandent du travail, mais c'est le chemineau seul qui travaille ; le prince ne s'occupe que de suffire à un vaste appétit qu'il possède. Le prince ne sait pas travailler ; pourtant, près des villages, il se livre à un peu de mendicité, traînant la jambe frauduleusement. Il devient âpre ; il dit à Gorki qui commence à être souffrant qu'il faut qu'on s'arrange à l'entretenir.

— C'est toi qui me conduis. Conduis alors ! Est-ce que je puis, moi, faire une si longue route à pied ? Je n'en ai pas l'habitude, je puis mourir à cause

de cela. Pourquoi me fais-tu souffrir? Pourquoi veux-tu me tuer ? Qu'est-ce qui arrivera si je meurs? Ma mère pleurera, mon père pleurera, mes camarades pleureront ! Combien est-ce que ça fait de larmes ?

Et Gorki finissait par trouver cela tout naturel, et à concéder à son compagnon le droit d'agir ainsi. Ils passent à travers bien des fatigues et des dangers. C'est à peine si le prince, que son compagnon empêche de se noyer, ne croit pas qu'il veut le tuer; pourtant, peu après, il rend justice à ses bonnes intentions et passe les heures de marche à lui dépeindre quelle félicité, lui, prince Charko, prépare en pensée, au Caucase, à son sauveur. Chemin faisant, il calomnie son sauveur et l'accuse de lui avoir volé cent cinquante roubles à Odessa. C'est encore pardonné. Enfin ils arrivent à Tiflis : le prince demande à son compagnon de l'attendre un instant près d'une station de tramway, le temps d'entrer dans une maison et de demander à un ami des nouvelles des siens; et Gorki ne revit plus le prince. Il y songe souvent, dit-il, avec un bon sentiment, et un rire gai.

Il m'a enseigné beaucoup de choses qu'on ne trouve pas dans les plus gros livres écrits par les sages — parce que la sagesse de la vie est toujours plus profonde et plus large que celle de sages.

Ces déclassés ont aussi leur amour. Les femmes qui s'attachent à eux apparaissent assez perfides et sournoises. Eux-mêmes sont fanfarons, et Gorki raconte qu'ils ont tous à narrer quelque histoire de mondaine les remarquant et leur versant à flots l'amour, mais il attribue ces bonnes fortunes à leur vantardise.

Il peint une de leurs maîtresses, une fille qui, comme eux, a le tempérament nomade, la haine du domicile fixe, le goût de l'aventure. Malva est une sorte de Carmen de port.

Une œuvre de longue haleine de Gorki, un roman, *Thomas Gordeiev* (1), nous mène dans un milieu différent, parmi les marchands de la Volga; mais il y a bien des points de rapport entre eux et les précédents personnages de Gorki.

La caste, où il nous introduit, dit M. Ivan Strannik, par la violence étrange des passions qui l'animent, par les coups de fortune qui la bouleversent et la rendent à la fois jouisseuse et incertaine de l'avenir, par l'excessivité vitale, a des analogies avec les vagabonds qu'il avait jusqu'alors dépeints. C'est un monde singulier, très fermé, très autonome, qui a ses mœurs et ses habitudes, ses traditions et son orgueil, son langage à lui et ses préjugés spéciaux. Il a son aristocratie, fondée uniquement sur le succès et sujette à mille fluctuations; il a ses déclassés et ses exploités.

Thomas Gordeiev est le fils d'un riche marchand, d'un audacieux brasseur d'affaires; lui-même n'est point sans quelque ressemblance avec l'aîné des frères Karamasov de Dostoiewski. Il en a l'inquiétude psychique et nerveuse, le désir de jouissances, l'ennui inquiet et terrible,

(1) Traduction Marinovitch; Calmann Lévy.

les profondes et soudaines mélancolies. La musique, et surtout les chansons populaires russes, le plonge dans des tristesses subites. Sa fortune lui pèse. Il sent qu'il ne sait pas s'en servir. Elle en fait un petit Néron gonflé d'une force qu'il ne domine pas. Il a des parasites qu'il humilie, qu'il essaie denoyer. Il a des amours grondantes, trop fortes; il a, âprement, la sensation de son inutilité quand il voit travailler les mariniers qui chargent et qui travaillent sur des bateaux; il se lie à nouveau avec un de ses camarades d'enfance, un pauvre journaliste qui a raconté sarcastisquement ses débordements; il voue de l'admiration au pamphlétaire pour l'avoir, à ce qu'il trouve, bien caractérisé. Celui-ci a écrit en parlant des marchands russes et des scandales où ils s'amusent :

Il me semble que ces dispositiens particulières à des écarts aussi sauvages découlent autant de l'insuffisance de leur éducation que d'un excès d'énergie et de désœuvrement. Quel usage le marchand peut-il faire de son énergie ? La Bourse n'en demande pas beaucoup, il la dépense donc en orgies, dans les cabarets... La débauche du marchand, c'est toujours la révolte d'une bête emprisonnée.

Et Thomas approuve : A quoi me sert ma force, puisque je ne lui trouve aucun emploi... J'aurais dû me battre avec des brigands — ou devenir brigand moi-même..., en général faire quelque chose de grand,... mais pas avec la tête, avec les bras et la poitrine. Tandis que je suis condamné à me rendre à la Bourse pour m'appliquer à voler un rouble à mon voisin... Est-ce que j'en ai besoin ?...

Thomas Gordeiev est supérieur à sa condition, mais confusément. C'est un fils de race neuve, tout gonflé de sève : il ne sait que faire de lui-même. Les ruses, l'astuce des marchands lui répugnent et il ne voit pas de belle cause à laquelle se dévouer. Il a, depuis la mort de son père, un tuteur, un marchand rusé qui serait enchanté de s'approprier les biens de son pupille. Le tuteur y parvient, à la suite d'une scène dont l'idée première n'est pas sans analogie, avec le festin de Timon d'Athènes, le repas d'eau chaude où il injurie ses anciens amis et flatteurs. Gordeiev assiste à une grande fête que se donnent les marchands sur un bateau qu'on inaugure. Au moment des toasts, il se lève pour les insulter, leur reproche de n'avoir pas organisé la vie, d'en avoir fait une prison, puis, passant au particulier, rappelle à l'un qu'il a abusé d'une petite fille, à l'autre qu'il a volé soixante mille roubles, à l'autre qu'il a accusé sa maîtresse de l'avoir volé et l'a fait mettre en prison, uniquement parce qu'il avait assez d'elle... et traite chacun selon ses œuvres. Rixe; il est terrassé, ligoté, et il sent que sa force ne peut plus rien, que son âme est détruite. Un abcès a crevé en lui en flot de violence. Et c'est tout ce qu'il peut ! Son tuteur le dépouillera, le mettra à l'hospice des fous, et quand il en sortira il ne sera plus qu'une ombre timide et craintive.

Très inégal, ce roman est tout de même une œuvre puissante et Tho-

mas Gordeiev un caractère fortement dessiné. C'est une précieuse information sur un état d'âme spécial et peut-être une de ces personnifications, qu'aiment à écrire les écrivains russes, de leur caractère national, tel qu'ils le peuvent percevoir.

Si M. Ivan Strannik a eu l'heureuse idée de faire précéder sa très littéraire traduction d'une préface documentée et qui nous délimite bien Maxime Gorki, les traducteurs de Thomas Hardy n'ont point eu le même souci, et les romans de l'écrivain anglais nous sont lâchés tels quels sans un mot de présentation. Je ne suis pas le partisan fervent des préfaces, et je comprends la modestie de certains traducteurs qui ne voudraient pas retenir un instant le lecteur au seuil de leur auteur; mais enfin quelques détails sur Thomas Hardy en tête de *Jude l'Obscur* (1) ou de *Barbara* (2) n'eussent point été inutiles; on souhaiterait d'autant plus être documenté sur Thomas Hardy que c'est un écrivain de haute valeur.

Jude l'Obscur est un livre très spécial. On dirait que la pitié russe d'un Tolstoï ou d'un Dostoiewski est passée dans le cerveau, généralement plus sec, d'un écrivain anglais. La psychologie du pauvre Jude, qui est une des créatures les plus malheureuses que le roman ait données, est d'un grand et pitoyable intérêt. Jude est un enfant de village, dont le rêve est de s'instruire. Il voit l'instruction et l'avenir scientifique sous la forme la plus simple, celle qui s'offre tout de suite à son cerveau d'enfant : non loin de son village il y a une ville, Christminster, pleine d'églises, d'écoles de théologie; c'est là qu'on forme les pasteurs; il voudra y aller, s'y instruire. Il fera son apprentissage de tailleur de pierre, il sera maçon, sculpteur et prendra sur ses veilles pour apprendre le latin, le grec, et s'exercer dans la théologie. Malheureusement Jude, âme naïve, s'est laissé très vite surprendre par une rusée commère, Arabella, qui feint d'avoir un enfant de lui; il l'épouse par devoir, et elle l'abandonne bientôt, après lui avoir révélé, en s'en targuant, sa supercherie. Or Jude, plus tard, retrouve, à Christminster, une sienne cousine au cœur charmant et fort jolie, et il l'aime; mais que peut-il faire, étant déjà marié? C'est par sa faute que sa cousine Sue devient la femme du maître d'école Phillotson qu'elle ne peut souffrir. Comme l'amour finit par tout vaincre, même en un pays piétiste, Sue devient la compagne de Jude tout de même; d'ailleurs, Arabella, la femme de Jude, s'est remariée sans tant de scrupules de conscience, et Jude est libre. Mais Sue évite le mariage que Jude lui propose. Un scrupule religieux la gêne. Au fond, elle se considère toujours comme la femme de Phillotson parce que l'Église a béni leur mariage, quoique ce mariage charnellement n'ait pas été consommé. Et il se fait un singulier changement, un troc de pensée entre Jude et Sue. Jude, qui

(1) Traduction Firmin Roz; Ollendorff, éditeur.
(2) Traduction Mathilde Zeys; Editions de *Mercure de France*.

aurait voulu devenir pasteur, qui a été longtemps même, sous le coup du malheur, un croyant, a fini par voir clair, par se débarrasser de toute piété, par voir en face l'hypocrisie des religions et des lois établies, tandis que Sue, qui était, au début de sa vie, un esprit libre, se laisse envahir par la superstition ; sa raison s'ébranle dans le malheur, qui, il est vrai, frappe sur elle à coups redoublés, et elle redevient la femme de Phillotson qu'elle se décide à subir. En même temps il se trouve que Jude, par faiblesse, presque par ivresse, car il boit pour se dissimuler la vie, épouse Arabella de nouveau. Et c'est pendant qu'Arabella est en partie de plaisir avec un vieux soupirant qu'elle se prépare comme nouvel époux, car Jude lui paraît fort malade et n'en avoir plus pour longtemps, que le pauvre Jude meurt.

Il y a, entre choses curieuses dans ce roman, cette sorte de force attribuée par Jude et par Sue aux premiers liens du mariage qu'ils ont imprudemment contracté. C'est une sorte d'emprise formidable : elle est aussi forte chez Sue qui aime Jude que chez Jude qui n'aime pas Arabella. Cette sorte de fatalité offre ici un curieux parallélisme. Chez Sue, c'est la hantise perpétuelle de cette idée de la permanence des liens du premier mariage qui l'amène à le contracter à nouveau. Les malheurs qui l'accablent et qui sont dus uniquement à cette idée que c'est parce qu'elle vit sous le régime de l'union libre que la détresse la saisit de sa poigne, lui paraissent des avertissements célestes. Pourtant elle ne croyait pas. Chez Jude qui croyait, l'emprise vient des hasards, de rencontres fortuites au moment ou il est affolé, aux moments où Sue vient de l'abandonner. Il y a aussi dans ce roman de pitié toute une étude finement graduée de souffrance et de misère. La décadence physique et morale de Jude et de Sue est décrite d'un mode méticuleux et passionné. C'est une bien jolie figure de femme que celle de cette douloureuse Sue.

Barbara, tout en étant un joli roman, est moins bon que *Jude l'Obscur*, et moins exceptionnel. C'est une très aimable idylle triste où, après bien des souffrances, l'amoureux fidèle est récompensé et finit par consoler le veuvage de celle qu'il a toujours aimée. Pourtant le sage, le doux Gabriel Oak s'étant vu préféré le sergent Troy, presqu'un aventurier, mais qui savait dire de douces choses en souriant. Si léger soit le sergent Troy, c'est de remords et à cause de la mort d'une fillette qu'il a trompée, qu'il quitte Barbara, et c'est là la thèse contraire à celle qui se trouve dans *Jude l'Obscur*. C'est l'emprise de l'amour libre qui vient contrarier l'amour légal, l'amour autorisé malgré qu'il a été l'amour partagé.

L'impression qui ressort des livres de Thomas Hardy est singulièrement attachante, et ce sont des traits nouveaux du roman anglais, qui nous sont, en lui, présentés.

On a traduit un volume choisi dans l'œuvre énorme de Perez Galdos, dont l'*Electra* a obtenu le succès politique et littéraire que l'on sait.

L'an dernier la troupe Guerrero nous avait donné l'occasion d'assister à des pièces de Perez Galdos. C'était très particulier, en ce sens que cela ne contenait aucune espèce d'espagnolade, et en écoutant (autant que faire se pouvait, mais il y avait au programme d'excellents résumés de M. Ephrem Vincent), on croyait plutôt se trouver en présence d'un drame scandinave que devant l'œuvre d'un successeur de Lope de Vega.

Miséricorde (1) est très captivant ; peut-être pas tant par sa valeur réelle, que par une sensation assez semblable à celle que nous indiquions comme fournie par le théâtre de Perez Galdos. Et pourtant c'est très différent de toute œuvre septentrionale ; on sent la sincérité du reportage des milieux (dans le meilleur sens du mot) : c'est l'Espagne qui a changé et en voici les premières vraies nouvelles. *Miséricorde* se passe dans des quartiers pauvres de Madrid ; les personnages en sont des mendiants, assez pittoresques tout de même ; mais leur principale caractéristique, c'est que, s'ils sont des mendiants, ils ont aussi leurs pauvres.

Benina est une servante de dame ruinée, et qui mendie pour nourrir cette dame et lui acheter les médicaments dont elle a besoin. Benina fait beaucoup de bien autour d'elle ; elle recueille un noble ruiné, elle est la providence d'un aveugle africain, qui sait vaguement qu'il est hébreu et qui lui raconte de folles légendes. Benina a le cœur trop haut placé pour ne pas éprouver de malheurs. Sa maîtresse fait un héritage. Comme Benina ne lui a jamais avoué qu'elle la nourrissait et lui a laissé croire qu'elle recevait pour elle des charités d'un prêtre, sa maitresse n'a pas grand scrupule, une fois dans l'aisance, à ne rien faire pour elle ou peu s'en faut ; et la vertu n'est pas récompensée. Ce roman est loin d'être simplement une histoire édifiante et sentimentale : c'est plein de détails amusants, et c'est la découverte de tout un Madrid de vie médiocre et de vie misérable dont on ne nous avait pas encore donné l'idée.

GUSTAVE KAHN

(1) Hachette, éditeur.

Pan[1]

XIX

J'entends à ma porte une voix de femme. Un flot de sang me monte à la tête... C'est la voix d'Édouarde.

— Glahn ! Glahn est malade !

Ma blanchisseuse répond, hors de ma hutte :

— Il est presque guéri.

Ce cri de « Glahn ! Glahn ! » m'alla droit au cœur. Je fus touché d'entendre mon nom deux fois prononcé par cette voix émue et claire

Sans frapper, elle entra précipitamment, et tout d'un coup je la revis comme par le passé : avec sa jaquette reteinte, son tablier tiré sur le ventre pour allonger la taille ; je revis son regard, son visage brun, ses sourcils proéminents, ce je ne sais quoi de tendre dans l'aspect de ses mains. Tout cela s'imposa à moi, et m'étourdit. — « Je l'ai embrassée ! » pensais-je. J'étais debout devant elle.

— Vous vous levez, vous restez debout ! s'écria-t-elle. Asseyez-vous, votre pied est malade, vous vous êtes blessé !... Oh ! mon Dieu ! comment cela est-il arrivé ? Je viens seulement d'apprendre la chose. Je me demandais : Que devient Glahn ? On ne le voit plus... Je ne savais rien.... Vous vous êtes blessé, il y a plusieurs semaines de cela, et je l'ignorais !... Comment cela va-t-il maintenant. Vous avez beaucoup pâli, vous êtes méconnaissable... Et votre pied ? Serez-vous boiteux ? Le docteur affirme que non. Je suis si contente que vous ne boitiez pas, j'en remercie Dieu ardemment... Excusez-moi d'être venue comme cela, sans façons ; j'ai couru tout le long du chemin...

Elle se penchait vers moi, je sentais son haleine sur ma figure. Mes mains la cherchaient. Alors elle recula. Ses yeux étaient humides. Je bégayai :

— Voici ce qui est arrivé : je voulais replacer mon fusil dans ce coin, je le tenais maladroitement, le canon à terre. Le coup partit — accidentellement.

---

(1) Voir *La revue blanche* des 15 mars et 1er et 15 avril 1901.

— Accidentellement ! fit-elle d'un air songeur. Laissez-moi voir. C'est le pied gauche. Pourquoi celui-là ? Toujours le hasard...

— Oui ; le hasard. Comment puis-je savoir pourquoi ce pied là plutôt que l'autre ? Vous le voyez, je tenais mon fusil de cette manière, je pouvais difficilement être blessé au pied droit. Ce ne fut guère amusant !...

Elle me regardait attentivement :

— Ainsi, vous êtes en voie de guérison. Vous auriez pu faire prendre votre nourriture chez nous. Comment avez-vous vécu ?

Nous causâmes encore un moment. Je lui dis :

— Quand vous êtes entrée, votre figure était émue, vos yeux étincelaient, vous m'avez tendu la main. Depuis, vos yeux sont redevenus indifférents. Est-ce que je me trompe ?

Un silence.

— On ne peut être constamment pareille...

— Répondez à une seule question : Qu'ai-je dit ou fait aujourd'hui qui vous ait déplu ? Cela pourrait me servir d'indication à l'avenir.

J'étais assis derrière elle. Debout contre la fenêtre, elle contemplait pensivement l'horizon ; elle me répondit :

— Rien, Glahn. On a de ces idées quelquefois... Êtes-vous mécontent ? Souvenez-vous de ceci : il en est pour qui donner peu exige un grand effort ; d'autres, au contraire, donnent facilement tout. Qui donne le plus ?... Mais votre maladie vous a rendu mélancolique. Comment avons-nous été amenés à parler sur ce ton grave ?

Soudain elle se retourne, la joie illumine sa figure :

— Hâtez-vous de guérir complètement. Nous nous reverrons.

Elle avançait la main. Je résolus subitement de ne pas l'accepter. Les mains derrière le dos, je m'inclinai profondément, la remerciant par ce salut de son aimable visite.

— Excusez-moi, dis-je, de ne pas vous accompagner.

Resté seul, je réfléchis longuement. Après quoi, j'écrivis une lettre pour qu'on m'envoyât mon uniforme.

XX

MA PREMIÈRE JOURNÉE DANS LA FORÊT

J'étais heureux et faible. Tous les animaux s'approchaient de moi et me considéraient. Des coccinelles posaient sur les feuilles ou rampaient à terre. La bonne rencontre !... Mes sens

s'harmonisaient au calme de la nature, je pleurais de tendresse, mon être se fondait de reconnaissance. Bienfaisante forêt, ma demeure aimée, du fond du cœur je te dis : la paix de Dieu soit sur toi !.. Je me tourne en tous sens et je salue de leur nom les oiseaux, les arbres, les pierres, les herbes et les fourmis. J'élève mes yeux vers le sommet de la montagne et je songe, comme si l'on m'eût appelé : — « Oui, oui, je viens ! » Là haut couvait l'émerillon, je savais où trouver son nid ; la pensée du faucon niché sur les cimes entraîna mon esprit bien loin.

Vers midi je détachai mon embarcation et je ramai jusqu'à une petite île près du port. Il y avait là des fleurs mauves à longues tiges qui m'arrivaient aux genoux : je marchais au milieu d'une végétation bizarre, j'enfonçais en de hautes herbes et des buissons. Nulle trace d'animal ; le pas de l'homme n'avait peut-être jamais foulé ce terrain. La mer légèrement agitée mettait une frange d'écume au bord de l'île et bruissait autour de moi ; tous les oiseaux de la côte piaillaient, assemblés sur les rochers ; l'eau m'enserrait comme dans une étreinte passionnée... Bénis soient la vie, et la terre, et le ciel, bénis mes ennemis ! Ma clémence s'étend à cette heure au pire de mes adversaires ; je suis disposé à nouer le cordon de ses chaussures.

D'un yacht de M. Mack arrive jusqu'à moi un chant de matelot. Cet air bien connu verse le soleil dans mon âme. Je reviens au môle, je passe devant les huttes des pêcheurs, puis je regagne mon logis. Le jour touche à sa fin ; je partage avec Ésope mon souper et je retourne en forêt. Une brise suave caresse ma figure ; qu'elle soit bénie pour avoir voltigé jusqu'à moi ! Le sang de mes veines tressaille de gratitude.

Ésope pose sur mon genou une de ses pattes. Je m'endors accablé de fatigue.

Des cloches qui tintent... A plusieurs lieues en mer se dresse une montagne. Je récite deux prières, l'une pour mon chien, l'autre pour moi. Nous entrons dans la montagne, la porte retombe avec fracas sur nous ; je me réveille.

Le ciel est couleur de feu, le soleil est là, tout près ; l'atmosphère nocturne et la ligne de l'horizon resplendissent de lumière. Ésope et moi nous nous réfugions à l'ombre ; le silence nous environne. — « Ne dormons plus, dis-je à Ésope, demain nous chasserons ; le rouge soleil brille devant nous, nous ne sommes pas entrés dans la montagne. »... D'étranges sensations naissent

en moi, mon sang bouillonne dans ma tête. Encore étourdi et faible, je sens un baiser sur mes lèvres. Je regarde autour de moi; personne! Je prononce le nom d'Iseline. L'herbe remue avec un bruit léger... peut-être des feuilles qui tombent à terre, peut-être des pas... Un frôlement émeut la forêt — serait-ce le souffle d'Iseline?... Elle s'est promenée sous ces arbres, douce aux chasseurs en manteaux verts et bottes jaunes. Elle habitait un château à une demi-lieue d'ici ; il y a environ quatre générations d'hommes, elle entendait, assise à sa fenêtre, le son du cor dans les bois. Un grand nombre de chasseurs poursuivaient le renne, le loup et l'ours ; tous la voyaient grandir et l'attendaient. Un d'eux avait contemplé ses yeux, un autre avait entendu sa voix. Une nuit un jeune homme qui ne pouvait dormir se leva et pratiqua une ouverture jusqu'à la chambre d'Iseline ; il vit son ventre blanc et velouté. Elle avait douze ans lorsque vint Dundas. C'était un Ecossais qui vendait du poisson et possédait beaucoup de navires. Il avait un fils. A l'âge de seize ans Iseline vit le jeune Dundas. Il fut son premier amour ..

Ma tête devient pesante, je ferme les yeux et je sens de nouveau le baiser d'Iseline... Es-tu là, Iseline, amante de la vie, et Didéric se cache-t-il derrière un arbre?... Mais ma tête s'alourdit de plus en plus ; le sommeil m'entraîne sur ses ondes.

Une voix me parle, on dirait une musique des pléiades vibrant dans mes veines; c'est la voix d'Iseline.

« — Dors ! Je veux te reconter ma première nuit d'amour. Je me rappelle que j'avais oublié de verrouiller ma porte; j'avais seize ans, on était au printemps, une brise tiède soufflait. Dundas vint, tel un aigle au vol puissant. Un matin avant l'heure de la chasse je le rencontrai, il était âgé de vingt-cinq ans et revenait de lointains voyages. Je me promenai avec lui dans le jardin ; il me toucha du bras et je commençai de l'aimer. Deux taches rouges, d'un rouge de fièvre, apparurent sur son front. J'aurais voulu baiser ces taches.

Le soir, après la chasse, je le cherchai au jardin, avec une peur affreuse de ne pas le trouver. Je le nommai à voix basse, en tremblant qu'il ne m'entendît Tout à coup il sortit des buissons et murmura : « Cette nuit, à une heure. » Puis il disparut.

Moi, je pensais :

— Cette nuit, à une heure ?. . Que veut-il dire?... Je ne com-

prends pas. Sans doute il va partir en voyage cette nuit, à une heure. Mais en quoi cela me concerne-t-il ?

Ce fut alors que j'oubliai de verrouiller ma porte.

A une heure il entra.

Je demandai :

— Le verrou n'était donc pas mis?

— Je vais le mettre, répondit-il.

Et il verrouilla la porte.

Le bruit de ses bottes m'épouvanta. — Ne réveille pas ma servante, lui dis-je... J'eus peur aussi à cause de la chaise qui craquait et je suppliai : — Ne t'assois pas là.

— Puis-je m'asseoir près de toi sur le canapé ?

Je répondis oui, uniquement parce que la chaise craquait.

Je m'écartai un peu de lui sur le canapé ; mais il se rapprochait. Je baissai les yeux,

— Tu as froid, me dit-il en me prenant la main, oh ! comme tu as froid ! Et il m'entoura de son bras.

Je me réchauffais dans ses bras. Mais un coq chanta.

— Entends-tu, dit-il, le chant du coq ? Le jour va poindre.

Je bégayai, défaillante :

— Es-tu bien sûr que le coq ait chanté ?

Les deux taches rouges reparaissaient à son front. Je voulus me lever, il m'empêcha. Alors je baisai ces deux taches adorées et mes yeux se fermèrent...

Au matin, en me réveillant, je ne reconnus pas les murs de ma chambre ni mes petits souliers. Quelque chose chantait en moi avec un bruit de source. Qu'est-ce que ce doux murmure au dedans de moi ? pensai-je en riant. Et quelle heure pouvait-il être ? Je ne savais plus rien, je ne me souvenais que d'une chose, c'est que j'avais oublié de verrouiller ma porte.

Ma servante entra et me dit :

— Tes fleurs ne sont pas arrosées.

Je les avais oubliées !

— Ta robe est chiffonnée.

Le rire au cœur, je songeai :

— Comment ai-je pu chiffonner ma robe ? Peut-être la nuit passée...

Une voiture s'arrêta à la grille du jardin.

— Et ton chat n'a rien à manger, poursuivit la servante.

Mais j'oublie mes fleurs, ma robe et le chat et je m'écrie :

— Est-ce la voiture de Dundas ? Prie-le de venir immédiatement. C'est pour... pour...

En moi-même je me demandais s'il aurait encore soin de verrouiller la porte.

Il frappa. J'ouvris et, pour l'obliger, je poussai le verrou.

— Iseline ! s'écria-t-il, et il baisa pendant une bonne minute ma bouche.

Je murmurai :

— Je ne t'ai pas fait dire de venir.

— Ah ! tu ne m'as pas fait dire...

De nouveau je me sens défaillir et je réponds :

— Si ! je t'ai prié de venir parce que je désirais tant te revoir... Reste un moment !

Accablée d'amour, je me couvris les yeux. Dundas me soutenait ; je me serrai contre lui.

— Il me semble, dit-il, prêtant l'oreille, il me semble que le coq chante.

— Non, m'écriai-je vivement, non, comment peux-tu croire que le coq chante à présent ? C'est une poule qui glousse.

Il baisa ma poitrine.

— Attends, dit-il, je vais pousser le verrou.

Mais je le retins en chuchotant :

— Le verrou est mis...

Le soir est venu. Dundas m'a quittée. Un philtre coule dans mes veines. Je suis debout devant ma glace, deux yeux enamourés me fixent. Je sens qu'à mon propre regard le philtre tourne et tourne autour de mon cœur. Oh ! mon Dieu, jamais je ne m'étais contemplée avec ces yeux-là. Je baisai passionnément ma bouche dans le miroir.

C'est mon premier amour que je t'ai raconté. Une autre fois je te parlerai de Suen Herlufsen. Je l'ai aimé aussi ; il demeurait dans l'île que tu vois là-bas ; par les tranquilles nuits d'été j'allais le retrouver en ramant. Et Stamer... celui-là était prêtre et je l'aimais. Mon cœur se donne à tous... »

A travers mon sommeil j'entends un coq chanter à Sirilund.

Joyeux, les bras étendus, je m'écrie : — « Entends-tu, Iseline, le coq chante pour nous. » Je me réveille et je vois Ésope debout. — « Partie ! il n'y a personne ! » dis-je avec un accent douloureux. Vivement surexcité, je retourne à ma cabane. Le coq chantait toujours à Sirilund.

Éva est devant ma hutte. Elle va au bois et porte une corde. Une aube de vie éclaire la jeune fille, sa poitrine est agitée, le soleil la dore de la tête aux pieds.

— Ne croyez pas, commence-t-elle.

— Qu'est-ce que je ne dois pas croire ?

— Que je sois venue exprès pour vous voir Je passais ici par hasard...

Sa figure se couvrit de rougeur.

XXI

Mon pied m'agaçait de temps en temps. Souvent la nuit une démangeaison me tenait éveillé, ou bien c'était une douleur lancinante. Aux variations atmosphériques, le rhumatisme s'y mettait. Ce fut long, mais je ne devins pas boiteux.

Le temps passait.

M. Mack était de retour. Il me donna tout de suite signe de vie en reprenant son bateau. Cela me mit dans l'embarras, car, la chasse n'étant pas ouverte, je n'avais pas la ressource du gibier. Mais pourquoi m'enlevait-il le bateau ?

Je rencontrai le docteur.

— On m'a pris ma barque, lui dis-je.

— Il est arrivé un étranger qui se fait conduire en mer tous les jours. Il étudie le fond de l'eau.

L'étranger était un Finlandais dont M. Mack avait fait connaissance à bord. Il rapportait du Spitzberg une collection de menus animaux marins et de coquillages. On l'appelait baron. Son arrivée faisait sensation. Il occupait dans la maison de Mack un salon et une chambre.

Je manquais de viande et j'eus l'idée de m'inviter à souper chez M. Mack. Dès en arrivant je remarquai la robe neuve d'Edouarde. Elle-même paraissait grandie, sa jupe étant fort longue

— Excusez-moi de rester assise, me dit-elle en me tendant la main.

— Ma fille est souffrante, dit M. Mack... un refroidissement contracté par imprudence... Vous venez sans doute me demander des explications au sujet du bateau ? Je me vois obligé de vous en offrir un autre qui est vieux et délabré, encore acceptable pourtant, si vous le videz fréquemment... Vous comprenez, nous avons un savant dans la maison, il s'occupe toute la jour-

née de recherches scientifiques et ne rentre que le soir. Ne partez pas avant de l'avoir vu, cela vous intéressera de faire sa connaissance. Voici sa carte avec la couronne de baron... Un charmant homme ! Je l'ai connu par hasard.

— Fort bien ! pensai-je, on ne m'invite pas à souper. Il me reste heureusement un peu de poisson. Je ne mourrai pas de faim.

Le baron rentra. Un petit homme d'une quarantaine d'années ayant une figure étroite et longue, des pommettes saillantes, une barbe noire peu fournie, un regard perçant derrière les lunettes. Ses boutons de manchettes s'ornaient, comme sa carte de visite, de la couronne à cinq pointes. Il était légèrement voûté, avait des mains maigres veinées de bleu, et des ongles d'un jaune métallique.

— Enchanté, monsieur le lieutenant... Depuis combien de temps monsieur le lieutenant est-il ici ?

— Depuis quelques mois.

Un homme agréable, en vérité. M. Mack l'engagea à parler de ses collections, ce qu'il fit très obligeamment. Il décrivit la nature du sol marin autour des îlots, puis, passant dans sa chambre il en rapporta un échantillon d'algues de la mer Blanche. Constamment il faisait le geste d'élever l'index de sa main droite jusqu'à ses lunettes d'or qu'il rajustait sur son nez. M. Mack l'écoutait avec les marques d'un vif intérêt. Une heure s'écoula

Le baron fit allusion à mon accident... Etais-je remis ?... Oui vraiment ?... Cela lui faisait plaisir.

Je l'interrogeai.

— Par qui, monsieur le baron, avez-vous entendu parler de mon accident ?

— Par qui ? Mais, par Mlle Mack, si j'ai bonne mémoire... N'est-ce pas par vous, mademoiselle Mack ?

Édouarde devint très rouge. Je m'étais senti si misérable en venant ici ! Pendant plusieurs jours j'avais été la proie d'un morne désespoir ! Ces mots du baron firent sourdre en moi une intense joie... Oh merci, Édouarde, pour avoir prononcé mon nom, bien que tu l'aies fait sans y attacher d'importance...

Je pris congé. Édouarde restait assise, prétextant de nouveau, par politesse, son indisposition. Elle me serra la main avec une indifférence parfaite.

M. Mack était absorbé par la conversation du baron. Il amena l'entretien sur son grand-père le consul.

— Je ne sais si je vous ai déjà raconté, monsieur le baron que

Charles-Jean fixa de ses propres mains cette boucle sur la poitrine de mon aïeul.

Personne ne me reconduisit jusqu'à l'escalier. Je donnai en passant un coup d'œil aux fenêtres de la salle, et je vis Édouarde, debout, écartant des deux mains les rideaux pour regarder au dehors. J'évitai de saluer ; le désarroi de mes pensées me fit accélérer ma marche.

— Halte-là ! me dis-je quand je fus dans la forêt, il faut que cela finisse !

La colère m'échauffait le sang. Avais-je perdu tout sentiment d'honneur ? Édouarde avait daigné s'intéresser à moi pendant une semaine au plus. Depuis longtemps je ne trouvais plus grâce à ses yeux et je n'avais pas su conformer ma conduite à la sienne. Mais, par Dieu, cela changerait !

J'arrivai chez moi, je fis cuire le poisson et je mangeai.

— Hé quoi ! je me consume d'amour pour une gamine, mes nuits sont troublées de songes. Je respire une atmosphère lourde et nauséabonde, pendant que, là-haut, le ciel est d'un bleu miraculeux et que la montagne m'appelle... En route, Ésope !

XXII

Une huitaine se passa, j'avais loué le bateau du forgeron et j'allais tous les jours pêcher. Édouarde et le baron se voyaient chaque soir lorsqu'il revenait de ses promenades en mer ; je les aperçus une fois dans le voisinage du moulin. Une autre fois ils passèrent devant ma hutte. Je quittai la fenêtre et je fermai doucement la porte pour le cas où ils auraient voulu entrer. Cela ne m'émut pas autrement de les voir ensemble ; je haussai les épaules. Je les rencontrai encore sur la route. J'attendis que le baron m'eût salué. Alors seulement je portai deux doigts à ma casquette et je continuai mon chemin en les regardant d'un air indifférent.

Une journée s'acheva encore. Combien de longues journées avais-je ainsi vécu ! Un profond découragement pesait sur moi ; je me livrai à d'inutiles méditations ; il n'était pas jusqu'à l'amicale pierre, devant ma cabane, qui n'eût pris un aspect navré. La pluie était dans l'air ; une chaleur accablante me soufflait son haleine de feu, mon pied gauche me faisait souffrir. J'avais vu dans la matinée un des chevaux de M. Mack tirer sur les traits ; autant d'avertissements dont il me fallait tenir compte. Je résolus de m'approvisionner avant le mauvais temps.

Ayant attaché Ésope, je pris mes engins de pêche et je me rendis sur le môle. Rarement je m'étais senti à ce point oppressé.

— Quand viendra le bateau-courrier? demandai-je à un pêcheur.

— Le bateau-courrier? Dans trois semaines.

— J'attends mon uniforme.

Je serrai la main à un employé de M. Mack.

— Dites-moi, pour l'amour de Jésus-Christ, ne jouez-vous plus au whist à Sirilund?

— Si, très souvent.

Je restai muet un instant; puis je repris :

— Je n'ai pas pu être des vôtres ces derniers temps.

Je ramai jusqu'à l'endroit où j'avais coutume de pêcher. L'atmosphère devenait de plus en plus pesante, les cousins volaient autour de moi en bande compacte, je fus obligé de fumer sans interruption pour me préserver de leur piqûre. Le poisson mordait, je fis une bonne pêche. Au retour je tuai deux plongeons.

Je trouvai le forgeron sur le môle. Il avait du travail. Une pensée me traversa l'esprit.

— M'accompagnes-tu sur la route?

— Non, M. Mack m'a donné de l'ouvrage jusqu'à minuit.

— C'est bien, me dis-je.

Je saluai l'homme d'un signe de tête et m'en allai vers sa maison. Éva était au logis.

— J'avais une si grande envie de te voir, lui dis-je. Et je fus ému à sa vue. L'étonnement la rendait stupide. Je repris : « J'aime ta jeunesse et tes yeux si bons... Punis-moi parce que j'ai pensé à une autre plus qu'à toi... Ecoute, je viens uniquement pour te contempler, tu me fais du bien et je t'aime... M'as-tu entendu t'appeler la nuit dernière?

— Non, répondit-elle, effrayée.

— J'appelais Édouarde, Mlle Édouarde, mais c'est toi que je voulais. Je me suis réveillé en appelant... Oui, c'est bien toi que je voulais, ma langue s'est trompée en nommant Édouarde... Mais ne parlons plus d'elle. Dieu, que tu m'es chère, Eva! Tes lèvres sont si rouges aujourd'hui, et tes pieds sont plus jolis que ceux d'Édouarde... regarde-les!

Je relevai sa jupe pour lui montrer ses pieds. Une expression de joie que je ne lui avais encore jamais vue éclaira sa figure. Elle fit mine de se détourner, mais, changeant d'idée, elle passa un bras autour de mon cou.

Assis sur un banc, nous causons d'une foule de choses.

— Imagine-toi, lui dis-je, que Mlle Édouarde ne sait pas encore bien s'exprimer; elle parle comme une enfant qui n'a pas appris; elle dit : « plus qu'heureux que moi »... je l'ai entendu. Trouves-tu qu'elle ait un beau front? Moi pas; elle a un front ténébreux... et elle ne se lave pas les mains.

— Mais nous ne devions plus parler d'elle...

— C'est juste, je l'avais oublié.

Je deviens silencieux, je pense à quelque chose.

— Pourquoi tes yeux se mouillent-ils? me demanda Eva.

— Elle a tout de même un beau front et ses mains sont propres. Une seule fois, par hasard, elles étaient sales, c'est tout ce que je voulais dire...

Et je poursuis d'un ton irrité :

— Ma pensée ne te quitte pas, Eva... mais écoute ceci, que je ne t'ai pas encore raconté : la première fois qu'Édouarde vit Ésope elle dit : « Ésope! c'était un sage, un Phrygien... » Ne trouves-tu pas cela ridicule? Elle avait lu la chose le jour même, j'en suis persuadé.

— Oui... et ensuite?

— Si je ne me trompe, elle dit aussi qu'Ésope eut Xanthus pour maître... ha, ha, ha!

— Ah!

— Qu'est-ce que cela signifie de raconter que Xanthus fut le maître d'Ésope?... Mais tu n'es pas disposée à rire; sinon tu te tiendrais les côtes.

Elle rit d'un air contraint :

— Oui, oui, c'est très amusant... seulement je ne comprends pas aussi bien que toi.

Je me tais, je songe...

— Préfères-tu que nous restions comme cela, sans parler, demanda Éva, les yeux pleins de tendresse, en passant une main sur mes cheveux.

Je la serre avec force contre moi :

— Bonne créature! j'expire d'amour pour toi... je t'aime chaque jour davantage, il faudra que tu me suives quand je m'en irai d'ici... Voudrais-tu me suivre?

— Oui.

C'est à peine si j'entends ce « oui », je le devine perdu dans son souffle. Notre étreinte devient sauvage; elle s'abandonne, pâmée

Une heure après, j'embrasse Éva et je me dirige vers la porte. M. Mack est sur le seuil, M. Mack en personne. Il avance d'un

pas, jette un regard dans la chambre. « Ah ! » dit-il, incapable de proférer d'autre son, étourdi par la surprise.

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver ici, dis-je en saluant.

Éva ne faisait pas un mouvement.

Redevenu maître de lui, M. Mack répond avec une assurance singulière :

— Vous vous trompez, je vous cherchais. Je dois vous signaler que du 1er avril au 15 août, il est interdit de faire usage d'armes à feu dans un périmètre d'au moins un huitième de mille autour de la zone prohibée. Vous avez aujourd'hui tué deux oiseaux près de l'île; des gens vous ont vu.

— J'ai tué deux plongeons, dis-je, frappé du sentiment de mes torts.

— Deux plongeons ou deux eiders, peu importe; vous avez enfreint la loi.

— Je le reconnais; je n'y avais pas songé.

— Vous deviez y songer.

— Au mois de mai j'ai déchargé mon fusil au même endroit. C'était en allant à la grande île... vous y étiez.

— C'est une autre affaire, fit M. Mack, sèchement.

— Eh bien ! de par tous les diables, vous devez savoir ce qu'il vous reste à faire !

— Effectivement, je le sais.

Éva se tenait prête. Lorsque je sortis elle me suivit, ayant jeté son fichu blanc sur ses cheveux. Elle prit le chemin du môle. M. Mack rentra chez lui.

Je réfléchis à ce qui s'était passé. Quelle adresse à s'échapper d'une situation embarrassante ! et quelle lueur mauvaise dans ses yeux ! Un coup de feu, deux coups, deux plongeons tués, une amende... et tout était liquidé entre M. Mack et moi. Que c'était simple !...

De grosses gouttes tombaient. Les pies rasaient le sol; quand je fus chez moi et que j'eus rendu la liberté à Ésope, il mangea de l'herbe. Le vent commençait à souffler.

KNUT HAMSUN

(A suivre.)

Traduit du norvégien par Mme R. RÉMUSAT.

Sept poèmes terrestres

INCANTATION

Symbolique Cybèle, en quels temps crieras-tu
Plus haut que le discours des villes encombrées,
Que les religions sournoises et dorées,
Que le vice impuissant et la molle vertu ?

Nous attendons, pareille à quelque plante verte,
Que la nature, ampleur dont tu te recouvrais,
Pousse sur ce qui fut étouffant et mauvais
Comme sur un décombre une ombelle entrouverte.

Car nous ne voulons plus qu'enseignent les Jésus
L'esprit plein de nouveaux sermons sur la montagne,
Mais bien qu'à haute voix, dans la bonne campagne,
La montagne elle-même enseigne ses élus,

Par ses foins, ses sainfoins, ses flores fontinales,
Tout ce dont elle empreint l'air odoriférant,
Par le cotylédon menu, l'arbre géant
Et le rebroussement au vent des céréales.

Afin qu'âmes et corps reviennent se nourrir
Au repas naturel qu'aucun poison n'altère
Des moissons de la terre et des eaux de la terre,
Jusqu'au jour de croiser les mains et de mourir.

COMPARAISONS

Mon âme est claire comme une eau qui se repose,
Où trempe le reflet des paysages verts ;
Fraîcheur dans la fraîcheur de cette onde ainsi close
Sur le printemps touffu qui s'y berce à l'envers.

Mon âme fleure bon comme une rose ouverte
Tressaillant de l'émoi de céler un bourdon ;
Mon âme sonne ainsi qu'une cithare inerte
Où des ongles légers pinceraient un fredon.

Tu es le paysage au fond de l'eau dormante
Et nue, et le bourdon audacieux qui hante
La rose, et l'ongle dont la corde a murmuré !

Car mon âme, ayant clos ton âme en son abîme,
Accueille doucement ton caprice doré
Et vibre à ta gaieté sonore qui l'anime.

ANNONCIATION

Le renouveau qui va pousser comme une fleur
Commence à frissonner sous les terres chenues,
Et, dans le jardin sec encore et sans odeur,
Les premiers bourgeons verts piquent les branches nues.

La nature s'apprête, enceinte d'un printemps
— Malgré le souffle froid d'un peu d'hiver qui reste —
Dont le retour prochain fait nos cœurs si contents
Que nous croyons qu'il va sortir de notre geste,

Et qu'avides de voir s'élaborer pour nous
Comme un poème aimé sa flore et sa feuillée,
Nous voudrions déjà nous faire les yeux doux
Dans sa surabondance et sa fraîcheur mouillée.

PLUIE

Pluie à la vitre ! Pluie, ô fraîcheur des prairies,
Larmes d'Avril ingrat pleurant la puberté
De la terre inquiète en qui couve l'Été,
Gouttes au cœur des fleurs encor si peu fleuries !

Breuvage de l'oiseau qu'altéra sa chanson,
Eau que secoue au vent la première feuillée,
Clarté des ruisselets dans de l'herbe mouillée
Et qu'un rai de soleil tiédit à sa cuisson,

Je voudrais, pluie, ô pluie odorante qui passe!
M'humecter le visage au bain de ta fraîcheur
Pour imiter les prés, l'oiseau, l'arbre, la fleur,
Et le ruisselet clair qui court dans l'herbe grasse

PRINTEMPS DE NEIGE

Notre attente déjà songeait à des jonchées
D'Avril, papillonnant sous les branches hochées
Des aubépins et des pommiers s'entremêlant.

Mais la neige a surpris la saison dégelée
Et nous sculpte, de par sa chute immaculée,
Tout un inattendu jardin de corail blanc,

Où, lourds de leurs rameaux gardant comme une mousse
Les flocons dont un souffle éparpille le poids,
Les arbres surchargés bercent tous à la fois

Cet hiver attardé sous quoi le printemps pousse.

PAQUES

Pour réjouir mes pieds légers de jeune daim,
J'irai dans le soleil respirer le mystère
Du printemps, et fêter à travers le jardin
La résurrection pascale de la terre.

J'aurai l'œil et j'aurai le geste puéril
Du sylvain curieux de voir ce qui se passe,
Et je boirai la pluie à la petite tasse
Des fleurs, comme un oiseau qui déguste l'Avril.

Les branches en passant me jetteront leur douche,
Et, quand j'aurai partout marqué mon pas égal,
Je reviendrai contente et la feuille à la bouche,
Avec une âme fraîche et simple d'animal.

AU PRINTEMPS

Il faut nous apprêter à de très grandes joies
Parce que le Printemps avec toutes les soies
De ses fleurs, sa tiédeur, son odeur, son piment,
Hors les bourgeons vernis qui claquent follement
Va sortir, encombrant les jardins et les voies.

Déjà le bavardage et la fraîcheur des eaux
Regonflent les gosiers innocents des oiseaux,
Parmi les arbres nus où le lierre s'empêtre,
Et, comme au bruit lointain d'une flûte champêtre,
Tout l'instinct se réveille et chante dans nos os.

C'est alors que, le long des heures bucoliques,
Moissonnant au soleil les grandes angéliques
Pesantes de bourdons au bout des prés en fleur,
Des paisibles matins aux soirs mélancoliques,
Nous voudrions saouler nos regards de fraîcheur

Jusqu'à ce que, parmi la verdure où l'eau brille,
Notre âme figurât la petite chenille
Verte, enroulée au cœur d'une feuille de Mai,
Qui s'endort, confiée à l'abri qui l'habille,
Et se balance au gré du printemps parfumé.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Passy, 1901.

Sur « l'Intellectualité française »

Les réflexions récemment exprimées ici par Bjœrnstjerne Bjœrnson (1) *et qui ont été commentées dans la presse quotidienne nous valent la lettre qu'on va lire.*

Paris, le 23 avril 1901.

Cher Monsieur,

Je viens de lire, dans le dernier numéro de *La revue blanche*, l'article que B. Bjœrnson consacre à l'intellectualité française.

Avec l'admirable franchise que justifie sa compréhension si vive et si profonde, le grand norvégien nous dit quelques vérités qui ne sont pas du goût de tout le monde, si j'en juge par les protestations qui ont salué ses critiques.

Je trouve cependant que, en certains points, Bjœrnson a été plutôt indulgent. Quand il dit, par exemple, qu'en France le peintre A. Bœcklin n'est connu que de nom, il nous fait encore beaucoup d'honneur.

J'ai non seulement constaté personnellement que Bœcklin était parfaitement inconnu, même de nom, dans le milieu auquel j'ai longtemps appartenu, mais encore j'ai appris un jour, à mes dépens, qu'il y avait quelque danger à ne pas partager cette ignorance. Voici l'histoire.

Vous savez qu'au mois de novembre 1897, alors que l'Etat-Major tremblait de voir rouvrir l'affaire Dreyfus, le cabinet noir fonctionnait avec une activité fébrile.

Il s'agissait pour les auteurs du crime judiciaire de 1894, de sauver Esterhazy pour se sauver eux-mêmes et il ne fallait rien négliger.

Donc ma correspondance fut assidument ouverte ; on prit copie, plus ou moins exactement, avec plus ou moins de retouches, des lettres qui m'étaient adressées, et de celles que j'envoyais.

Or, vers la fin d'une de ces lettres, il était question du *Bois sacré* de Bœcklin qui se trouve au musée de Bâle. — Quelle aubaine ! Bois sacré !... Bœcklin... Bâle ! Voilà de quoi faire pendre un homme. Vite on fait une copie que l'on serre précieusement pour s'en servir au cas où il serait nécessaire de faire donner les dernières réserves.

Remarquez que, sur le moment, je ne me doutai de rien. L'enveloppe avait été habilement recachetée (était-ce par Gribelin, qui avait la spécialité de ce genre de travaux ? je l'ignore, hélas, encore). La lettre était parvenue à son adresse. Ce n'est qu'un an après, au moment où, prisonnier, j'allais comparaître comme témoin devant la Cour de cassation, que M. Tavernier, rapporteur du 2e conseil de guerre, me donna lecture

(1) Voir *La revue blanche* du 15 avril 1901

de la fameuse copie et me demanda d'un ton sévère ce que signifiait ce « langage convenu » (sic).

J'avoue que j'eus un moment envie de ne pas répondre et de laisser s'abîmer dans le ridicule l'homme qui me tenait au secret depuis plus de cinquante jours sous prétexte que j'aurais fabriqué le fameux petit bleu, ce document authentique que les protecteurs d'Esterhazy avaient gratté pour lui donner un aspect frauduleux. Mais cette envie ne dura pas. Le dégoût de l'erreur fut le plus fort. Comme cela m'était arrivé déjà dans plusieurs enquêtes, j'arrêtai mon adversaire au moment où il allait irrémédiablement s'enferrer et je lui appris, en riant, qu'il n'avait qu'à ouvrir un Bædecker pour savoir ce que c'était que Bœcklin et d'autres artistes nommés dans la même missive.

Je dois m'estimer heureux de ce que la Chambre criminelle de la Cour de cassation eût alors terminé ses travaux préliminaires et que l'enquête proprement dite fût sur le point de s'ouvrir.

Ce n'est plus au moment où la communication illégale faite aux juges de 1894 était définitivement prouvée, que l'on eût osé de nouveau faire usage de pièces secrètes, l'opération eût été d'autant plus dangereuse que la Cour de cassation, en faisant une enquête approfondie sur les faits connexes à l'affaire Dreyfus, devait regarder certainement de très près tout ce qui me concernait.

Il est évident pour moi que, sans ces circonstances, la lettre « Bœcklin » eût servi contre moi à des manœuvres semblables à celles au moyen desquelles on a accablé Dreyfus.

S'il en avait été autrement pourquoi l'aurait-on gardée si longtemps sans que personne, même Pellieux, en eût jamais soufflé mot? Pourquoi ne l'a-t-on fait servir à l'instruction régulière qu'au dernier moment, alors que la Chambre criminelle de la Cour de cassation allait porter de tous côtés ses investigations ?

Je puis donc dire que je l'ai échappé belle.

Voyez-vous le *Bois sacré* de Bœcklin exploité savamment par Du Paty de Clam ou quelqu'un de ses émules pour la confection d'un de ces commentaires si consciencieusement faits que leurs auteurs sentent le besoin de les jeter au feu dès qu'ils ont servi.

Le Bois sacré ? c'est de toute évidence le grand Etat-Major allemand qui, comme chacun sait, est installé à côté du Bois de Boulogne berlinois qu'on appelle Thiergarten.

Bœcklin ? Ce diminutif ne peut être que l'appellation familière sous laquelle on désigne le général allemand von Bock, dont la personnalité est bien connue. Cette familiarité indique évidemment des relations anciennes ; le crime est habituel !

Et, pour comble, il était fait mention dans le même mémoire de la *Moisson* du paysagiste Zuend! De quelle moisson pouvait-il s'agir sinon de la moisson de documents qu'on allait trouver à Bâle !

Je vous le dis, le document : « ce canaille de D... » lui-même n'était rien auprès de mon papier et, si l'usage des pièce secrètes n'avait pas

été quelque peu discrédité au moment où l'on avait l'occasion de s'en servir contre moi, Bœcklin me conduisait tout droit à l'île du Diable.

Avouez que cela n'eût pas manqué d'originalité.

Maintenant, pour conclure, laissez-moi vous signaler une autre particularité que Bjœrnson a passée sous silence, sans doute par courtoisie. Il a omis de dire que, contrairement à la légende courante, l'odieux et le ridicule ne tuent point dans ce pays. Et puis, après tout, cette immunité est peut-être un bien ; quelle hécatombe s'il en était autrement !

Cordialement à vous.

GEORGES PICQUART

Notes politiques et sociales

LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ITALIEN

Les fêtes franco-italiennes de Toulon ont consacré une évolution diplomatique qui remontait à deux années pour le moins. Leur allure générale n'a surpris personne, ni chez nous, ni au delà des Alpes, ni dans le reste de l'Europe.

En France, il n'était point de parti (sauf les cléricaux, qui n'accepteront jamais la suppression du temporel pontifical), qui ne fût prêt de longue date à effacer des litiges très artificiels ; la vision d'une union latine, le souvenir des luttes menées en commun au service des mêmes idées exerçaient sur l'esprit des foules et sur les préférences des dirigeants une irrésistible pression. A toute heure, pour ainsi dire, depuis vingt ans, nous fûmes disposés à accueillir un revirement italien qui eût marqué le triomphe de la politique démocratique sur la fausse conception de la monarchie de Savoie et d'une coterie parlementaire à court horizon.

Ce qu'il faut donc expliquer, c'est le changement d'orientation qu'a accepté le cabinet de Rome depuis 1898 ou 1899 ; c'est la tentative de rapprochement qu'il a clairement opérée. Car le secret des rapports des deux pays n'a jamais été sur la Seine, mais sur le Tibre. Et pour saisir l'explication des tendances du nouveau roi du Quirinal, il faut jeter un coup d'œil sur l'histoire italienne du dernier quart de siècle.

On commence seulement aujourd'hui à écrire le procès-verbal des faits qui ont peu à peu enchaîné l'une à l'autre les trois puissances monarchiques de l'Europe centrale. Le pacte noué entre l'Allemagne et l'Autriche en 1879 est un acte étrange, si l'on en rapproche la date de celle de Sadowa : mais enfin il intervenait au lendemain de la campagne des Balkans, de la paix de San Stefano, du congrès de Berlin, et François-Joseph et son conseiller Andrassy prenaient plus ombrage de la Russie que de l'empire germanique. L'adhésion de l'Italie à cet accord, en 1882, est encore plus extraordinaire à première vue, mais il ne suffit pas de la qualifier d'un mot. Il faut en discerner les motifs, et leur énumération ne laissera pas que d'être suggestive.

On a dit que le peuple italien avait toujours été hostile à la Triplice. C'est là une assertion trop simpliste et partant erronée. Pendant une dizaine d'années environ, il a accepté avec plus de sympathie que de mauvaise humeur le coup de barre donné par ses gouvernants. D'abord il se rappelait que si la France, en 1859, avait affranchi la Lombardie, elle avait refusé d'aller plus loin et même défendu énergiquement le Pape contre la Révolution. Il avait gardé rancune à l'Empire de son obstination à lui interdire sa capitale naturelle et historique, Rome, et il ne pouvait non plus oublier qu'à deux reprises, à Sadowa et à Sedan, les

victoires allemandes avaient servi ses destinées. La troisième République, à ses débuts, n'avait pas marqué pour lui plus de condescendance que Napoléon III finissant. Les cléricaux de l'Assemblée Nationale menaçaient toujours de ramener Pie IX dans la ville éternelle. Comment nos voisins ne se fussent-ils point lassés de voir leur unité et leur indépendance sans cesse remises en question ? Lorsqu'on prétend donc que la France n'a rien fait pour s'aliéner l'Italie, on omet l'attitude des monarchistes en 1873 et dans les années suivantes.

Mais la monarchie de Savoie n'était que trop heureuse, au lendemain de l'occupation de la Tunisie par Jules Ferry, de trouver un prétexte à son adhésion à l'accord austro-allemand. Dans l'alliance de deux puissants empereurs, elle voyait en premier lieu son admission solennelle au concert des grandes dynasties, en second lieu une assurance contre la révolution, contre le réveil des tendances garibaldiennes, menaçantes pour l'autorité de la couronne.

Enfin la signature de la Triplice et le maintien de ce pacte ont été l'œuvre d'un parti parlementaire italien dont l'avènement a coïncidé avec celui d'Humbert Ier, et qui s'est perpétué au pouvoir jusqu'à la chute dernière de Crispi, après les désastres d'Abyssinie. Tant que la droite dynastique garda le gouvernement à Rome, elle s'efforça de prolonger les bons rapports avec la France. La gauche, au contraire, était inféodée à l'Allemagne, parce que son programme comportait le développement de l'armée, et l'expansion coloniale, et d'une façon plus générale la mégalomanie. Il ne faut pas d'ailleurs se laisser prendre au mirage des mots. La gauche, dans l'ordre de la politique intérieure, n'apportait point des conceptions différentes de celles de la droite. Elle n'était soucieuse ni de l'affermissement du régime parlementaire et de la diminution de la prérogative dynastique, ni des réformes sociales, ni de la réduction des impôts. Comme la droite, elle lutta contre les partis démocratiques et prit même contre eux des mesures d'une extrême rigueur. Qu'on se rappelle seulement la répression des soulèvements siciliens et toscans en 1894 !

Trois séries de causes différentes avaient déterminé la rupture entre l'Italie et la France. Or depuis 1898, elles ne subsistaient plus ; on peut même dire que certaines avaient disparu à une date plus ancienne, mais il fallut que le grand écroulement d'Afrique se produisît pour mettre à nu l'évolution mentale qui travaillait la Péninsule.

Depuis 1892-1894, l'hostilité de la nation italienne pour la nation française était tombée. Les échecs des monarchistes chez nous à toutes les élections, et de quelque étiquette qu'ils se parassent, avaient attesté à nos voisins que leur dignité et leur unité n'avaient plus rien à redouter d'un retour de fortune des cléricaux. Ils s'étaient aperçus aussi qu'on les avait fortement trompés sur l'orientation du gouvernement de la République, et que celui-ci, maintenu par l'opinion, ne pouvait nourrir aucune pensée d'agression vis-à-vis d'eux. Le revirement se fit donc, rapide et bruyant. Soudain, la Triplice apparut détestée.

La maison de Savoie s'avisa ensuite que son hostilité systématique à l'endroit de la France la minait plus qu'elle ne la conservait. Loin de s'assurer contre la Révolution, elle lui donnait des aliments en perpétuant la Triplice et les souffrances de toute nature que ce pacte engendrait. L'admirable campagne de Cavalotti et de quelques autres, de Colajanni entre autres; contre un système diplomatique qui développait à outrance le militarisme, qui grossissait démesurément le budget, et privait le pays de ses débouchés naturels, portait tous ses fruits. Les élections législatives, en introduisant à la Chambre un contingent sans cesse plus fort de républicains et de socialistes, en affirmant les progrès de l'idée antidynastique jusqu'en Piémont, finirent par attirer l'attention du pouvoir lui-même. Humbert Ier crut devoir faire quelques ouvertures à la France; il reconnut notre situation en Tunisie, et négocia un traité de commerce. Son fils Victor-Emmanuel II a estimé utile d'inaugurer son règne par la démonstration de Toulon.

Quant à la gauche monarchique qui avait signé la Triple Alliance, elle s'est effondrée sous le poids de ses propres fautes, Crispi l'a enterrée à Ambalagi et à Adoua. Son influence s'est évanouie ; elle a emporté avec elle le secret du pacte de 1882.

Les événements de la Méditerranée n'ont donc rien que de naturel. Ils sont dûs à une formidable transformation morale de l'Italie, et nous nous demandons si même à Rome l'on en saisit toute la portée. Le rapprochement avec la France peut à coup sûr fortifier la propagande républicaine dans la Péninsule, mais il ne fût pas intervenu, si cette propagande n'eût pas déjà engendré de surprenants effets. Victor-Emmanuel II, au fond, vient de capituler sous la pression du peuple qui ne veut plus d'aventures belliqueuses, ni de militarisme, ni de lourds budgets. Mais cette capitulation sera-t-elle la dernière? Une monarchie qui entre dans la voie des compromis est-elle moins menacée qu'une monarchie qui s'enracine dans la tradition et, qui refuse de céder? Au bout de dix-neuf années, la maison de Savoie a dû reconnaître qu'elle s'était trompée en signant la Triplice, qu'elle avait gouverné contre le pays, qu'elle avait trahi ses intérêts. Aveu grave! On peut y voir la fin de la royauté absolutiste — ou le prélude d'un mouvement républicain renforcé.

PAUL LOUIS

Spéculations

PROTÉGEONS L'ARMÉE. — L'HOMME AU SABLE. — LE DUEL MODERNE.

Protégeons l'armée. — Si le zèle du ministre de la guerre ne se ralentit pas, d'ici fort peu de jours une certaine association de personnes en armes, bien connue sous le nom abrégé d' « armée », aura vécu : il est présumable en effet que, de suppression d'abus en suppression d'abus, il n'en restera plus rien. Il est temps que s'émeuvent de cette disparition imminente les antiquaires, les historiens, les folk-loristes et les conservateurs de nos monuments nationaux. S'il est du ressort de ces fonctionnaires de veiller au bon entretien de la partie morte de l'armée, trophées de victoires ou reliques de défaites, dans des musées spécialement aménagés, il ne leur appartient pas moins d'en maintenir la partie vivante, la génération sous les drapeaux, dûment enclose dans d'autres locaux pareillement disposés à cet effet. Ainsi sera sauvegardée, présente et durable, la notion du *militaire*, indispensable au bonheur des hommes parce qu'elle implique la notion du *civil*. C'est à cause d'elle que la plupart des familles françaises jugeraient incomplète l'éducation de leurs fils si elles ne les envoyaient, pendant un an ou trois, se livrer à des observations personnelles sur l'existence du soldat. Ils reviennent mûrs pour la vie bourgeoise et gratifiés du certificat de bonne conduite : comme quoi « ils ont servi leur patrie avec honneur et fidélité », — mais n'ont plus — enfin — sauf dans des limites n'excédant pas vingt-huit ou treize jours à la fois, à la servir.

L'Homme au sable. — La société des Connaisseurs en assassinat, imaginée par Thomas de Quincey, a, sans aucun doute, et de nos jours encore, une existence réelle, car on ne peut s'expliquer l'acte de Henry Gilmour, le pseudo James Smith, qu'en reconnaissant en lui un amateur désireux de mériter les suffrages de ces dilettanti. D'après l'ingéniosité, la préciosité même de ses procédés et de son outillage : la bille d'acier recouverte de peau d'orange et retenue au biceps par un caoutchouc, la massue silencieuse fourrée de sable, le nœud coulant fait d'un anneau d'or (on sait que l'or est le plus glissant des métaux), l'assassin

est, si nous osons ainsi dire, un euphuiste dans son art. Par un raffinement excessif, non content de l'attirail qu'il a combiné à loisir, il improvise des armes nouvelles sur le théâtre de son crime : nous nous plaisons à nous le figurer taillant patiemment les bords du verre meurtrier selon des dentelures harmonieuses, puis l'essayant, au mépris de la douleur et de la perte d'un temps utile, sur les tendons de son propre poignet; enfin, seulement alors en faisant usage contre le sujet de l'œuvre, puis se ravisant soudain pour préférer l'emploi d'une somptueuse potiche de bronze.

Malheureusement il est à craindre que ces détails si romanesques soient une pure invention de la police : les engins du crime supposé se réduiraient à une balle japonaise ou tout au plus un « exerciseur » en caoutchouc, une bague à chaîne et un sablier destiné tout simplement à savoir l'heure.

La vérité est ailleurs : qu'on se souvienne que celui qu'on appelle Gilmour est apparu à sa victime dans son premier sommeil, porteur du sac de sable, et qu'il ne s'est livré à des actes de violence que surpris par l'illumination brusque des lampes électriques. Il est évident qu'il ne s'appelle pas plus Gilmour que James Smith et qu'on ne trouvera jamais son état-civil ; qui pourrait-il être sinon ce personnage fantastique, ami des ténèbres et qui n'a lutté en voyant la lumière que pour défendre son incognito : *le marchand de sable* ?

Le Duel moderne. — Nous avons sous les yeux un ouvrage sur ce sujet, de M. Gabriel Letainturier-Fradin, escrimeur mais ennemi du duel et partisan des jurys d'honneur. Nous estimons, contrairement à son avis, que le très grand avantage du duel est qu'il soit l'un des derniers moyens réservés que l'on ait encore de juger ses affaires soi-même, et qu'il n'est point à souhaiter d'y substituer des arbitres. Ces arbitres, en vertu même de leur mission, seraient d'une indiscrétion plus fâcheuse que les juges d'un tribunal, puisqu'ils auraient à enquêter sur des événements d'ordre essentiellement privé.

Le jury d'honneur est néanmoins à recommander dans certains cas spéciaux, quand, par exemple, on aura reçu une gifle et qu'on désirera la garder en tout bien... tout honneur.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

LES ARTISTES INDÉPENDANTS (1)

L'UN PEINTRE DU XIX^e^ FRANÇAIS, INCONNU, ET DE QUELQUES-UNS QUI INAUGURENT LE XX^e^.

On allait pouvoir clore, après le décembre où elle vient d'aboutir, l'histoire du dix-neuvième français de peinture, et écrire, par exemple, qu'au lendemain du dix-huitième et depuis, des pensers graves et une exaltation à laquelle si peu ont échappé empêchèrent l'art plastique aussi d'aller plus loin dans une voie délicieuse, mais qui ne menait plus nulle part, et que David, qui est comme le père, Ingres et Delacroix, tour à tour niés et portés aux nues, l'un sans l'autre, puis méconnus l'un et l'autre, ont formulé tout l'éclat et toute la gravité, la sensualité et l'harmonie dont leur art est capable ; qu'après eux, dans Corot, brille encore la force abondante qui vient de Poussin — Bonvin, lui, se souvient de Chardin — mais aussi toute la grâce chante qui peut argenter une palette ; que Renoir, héritier de tous ses charmes et puisant au fonds des maîtres d'élégance du XVIII^e^, tire de son génie le secret de nous enchanter ; que Claude Monet porte hors des comparaisons sa fougue et une sorte de magie, Manet et Degas des dons et un talent magnifiques : curieux de tout et comme fébrile, l'un, l'autre, subtil et dont le vouloir ironique mesure et limite, pour un temps du moins, le champ de son art ; qu'auprès d'eux Sisley et Pissarro sont aimables et se font estimer comme Boudin, qui des premiers fit regarder Jongkind ; qu'entre les autres se maintiennent Puvis de Chavannes, avec majesté, et Courbet, superbement ; qu'Odilon Redon raffine sur tous et spiritualise son effort ; qu'un jeune homme du nom de Georges Seurat éveille une génération de peintres charmants (2) qui se réclament de Delacroix ; qu'à la fin prévaut l'importance de Daumier et de Cézanne chez qui les derniers venus ont tant à apprendre et tout à admirer.

On pouvait écrire cela, par exemple, ou toute autre chose, mais c'était entre ces noms-là qu'à coup sûr il fallait choisir, ceux-là qu'on ne pouvait guère dépasser en tout cas pour parler de l'histoire de la peinture française au siècle qui vient de finir ; du moins si l'on voulait être sûr de n'omettre aucun des créateurs.

Il faut dès à présent intercaler à la place qu'il s'est faite entre, dirait-on, Delacroix et Cézanne un nom d'hier inconnu (3) et qui ne mettra pas

---

(1) XVII^e^ Exposition des Artistes Indépendants (Grandes serres de l'Exposition Universelle, Cours-la-Reine, du 20 avril au 21 mai, de 10 h. à 6 h.).

(2) Signac : *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme* ; Edition de *La revue blanche*.

(3) Sauf de trois jeunes hommes, MM. Boissier, Han Ryner et La Noë qu'il faut honorer de s'être fiés à la force de leur goût pour apporter au vieillard qui n'est plus le réconfort d'une admiration dont peut-être il avait désespéré d'entendre jamais l'expression.

plus de dix ans à être tout à fait célèbre, celui d'Ernest-Edmond Le Marcis, né, nous apprend-on (1), dans la ville du Havre le 4 avril 1829, mort à Paris le 6 janvier 1900, dates extraordinaires, quelques mois à peine, écoutez, avant la fin d'un siècle auquel il ajoute son œuvre, et un peu plus d'un an, où est le prodige, avant tout commencement d'une gloire, née posthume.

Aucun de ceux qui, ce jour d'avril, franchirent des gravats et un reste de démolitions, dont la poussière faisait voler de faciles allégories, n'attendait cette merveille, de faire, tout à coup, sans préparation, comme on affronte un coup du sort, connaissance d'un des peintres de ce temps, auteur d'une œuvre considérable, dont il fallût chercher dans un catalogue et, une fois découvert, épeler, pour l'apprendre, le nom.

Beaucoup du moins savaient qu'en dépit des mots qui se répètent paresseusement, ils n'allaient pas à un *Salon des Refusés*. Anachronisme piteux. Non pas seulement qu'il ne soit pas permis de confondre avec ce qui fut le *Palais de l'Industrie* celui d'à présent, le Grand, où les mêmes industries pourtant continuent de s'exercer, mais parce qu'il y a quelque chose d'essentiellement différent, de la protestation spirituelle, seul courage des *Refusés*, à la sagesse, nouvelle absolument, de ceux-ci qui sont les *Indépendants*.

Récuser des jurys sans compétence qui les écartaient de leurs distributions et en appeler de leur jugement, non sans avoir en vue de se les rendre plus cléments pour l'avenir, telle fut l'audace, méritoire après tout, des aînés. Qu'on lise à présent les lignes imprimées en gros caractères à la première page de ce catalogue (2) :

« La Société des Artistes Indépendants, basée sur la suppression des jurys d'admission, a pour but de permettre aux artistes de présenter librement leurs œuvres au jugement du Public. » L'emploi du mot *basé* peut déplaire, mais qu'importe près de ce qu'il voudrait exprimer. Voilà qui vaut qu'on y pense et date dans l'histoire des mœurs.

Sans doute il y a, dans cette serre, des refusés, il y a des timides aussi qui n'ont pas affronté le refus, même il y en a qui viennent être de ceux qui sont là mais n'en vont pas moins chercher dans les salons plus confortables une consécration de leur talent. Mais il y a, en majorité, des peintres — il y a surtout des peintres ici — qui ne seraient refusés mais qui ne veulent être admis nulle part; il en est qu'ont fait sourire les bureaucrates assez audacieux, voulant récompenser M. Renoir, pour tenter de lui ajouter un peu de couleur; qui n'attendent rien de l'administration.

Il est excellent, c'est le sujet de très agréables réflexions, que MM. Vuillard et Bonnard, par exemple, qui sont, certes, les peintres sensiblement les mieux doués qui aient paru depuis tous ceux qu'on a

---

(1) Han Ryner et Georges La Noë : *Un Artiste ignoré, le peintre Le Marcis*; Paris, 1900.

(2) 1901. Société des Artistes Indépendants. Catalogue des œuvres exposées. Prix : 50 c.

appelés les Impressionnistes, il serait puéril d'y contredire et personne, dans quelques années ne l'osera plus tenter, que MM. Bonnard, Vuillard, Signac, Vallotton, K.-X. Roussel, Edmond Cross, Luce, Angrand, Sérusier, Valtat, Albert André, Lacombe, pour ne citer que ceux-là, qui sont pour le moins aussi bien doués que le personnel des Salons, à qui sont ouverts les magasins de tant de marchands, aient refusé de laisser péricliter une entreprise que recommande un aimable souci moral.

D'ailleurs ils ne doivent pas se féliciter moins d'avoir parmi eux l'illustre Cézanne et M. Schuffenecker, des peintres étrangers de la valeur de MM. Dario de Regoyos ou Lemmen, van Rysselberghe ou James Ensor, pas moins que de donner le moyen de se produire à un jeune homme fleuri de qualités charmantes, M. Laprade, cet autre, savamment doué et séduisant, M. Charles Guérin, à Mmes Cousturier, Krougelikoff, Gobillard ou Carrière, Mme Jacques Marral, qui a beaucoup de don. M. A. Methey, potier de beaucoup de goût, MM. Milcendeau, Matisse, Jean Puy, Tarckoff, Dufrenoy, en particulier M. Marquet que des qualités de choix distinguent.

Mais il se peut qu'ils ne tiennent pas moins — on les en aimerait davantage — au voisinage de ces artistes ingénus, épris de leur métier, dont l'effort et les trouvailles sont si singulièrement attrayants, comme de M. Rousseau, par exemple, dont la longue patience excelle à nous émouvoir.

Outre ce qu'on pourroit dire des exposants en les examinant à part — mais qui a été déjà dit et qu'il vaut combien de fois mieux avoir le plaisir d'aller vérifier que l'ennui d'entendre répéter — il faut bien faire quelques observations.

Les œuvres exposées cette année ont, plus qu'à l'ordinaire — et ce n'est pas à cause de l'ardeur de l'avril printanier, nouvelle — de quoi échauffer l'enthousiasme : cette réflexion prime les autres. La lumière dans cette serre est redoutable et donne aux objets un aspect imprévu et dangereusement exceptionnel. M. Pierre Bonnard n'a jamais achevé un morceau ni plus important ni plus significatif, aucun du moins où ses dons éclatent avec plus de force et de sobriété que le portrait de la dame au cou nu ; ses harmonies d'ailleurs chaque jour s'amplifient et se compliquent et gagnent en intensité comme ses formes en expression. M. Vuillard ne s'interrompt pas de se transformer et de charmer; son paysage méridional a une rareté savoureuse, mais tous ses paysages sont parfumés du charme d'une tendresse ingénieuse dont on ne connaissait pas d'expression ; or, ce peintre donne presque sa mesure dans de petits tableaux qui écrivent fortement son mérite même pour qui n'a rien vu de tant de murs déjà qu'il a couverts. M. Cézanne est un très grand peintre, mais — est-ce seulement parce qu'on ne se rassasie pas de contempler ses peintures? — il semble bien qu'il en eût fallu ou davantage ou qui fussent plus fortes et plus nouvelles, plus capables encore d'étonner et d'instruire les visiteurs. M. Odilon Redon manque ici pour beaucoup de raisons, mais il y a surtout qu'il manque.

M. Maillol manque aussi. On regrette l'absence de M. Rippl-Ronaï. M. Signac dont l'œuvre ravissante donne de la joie devrait bien montrer de plus grandes surfaces peintes, mais il faudrait aussi sans doute qu'on lui en proposât à illuminer. La séduction des paysages de M. Edmond Cross, leur charme aigu sont parmi les choses dont on peut se délecter. M. Vallotton a une exposition particulièrement aimable, agréable, mais ces séduisants paysages n'empêchent pas qu'on évoque le souvenir d'œuvres d'expression plus âpre, mais plus forte et probablement plus significatives. Il semble bien que M. K.-X. Roussel soit à peine représenté : si raffinés et plaisants que soient ses envois, c'est trop peu pour représenter sa rare valeur. Un paysage ovale de M. Luce paraît encore plus heureusement venu que ses autres envois. Les dessins de M. Angrand forcent l'admiration et le respect. Il y a plaisir à voir les qualités de M. Sérusier se développer avec assurance et tranquillité. M. Valtat est mieux représenté par un paysage de précieux et chatoyant éclat et la grisaille qui s'argente de son portrait, que par des œuvres qu'il exposait récemment chez M. Durand-Ruel ; M. Albert André l'est au contraire moins bien et MM. d'Espagnat et Paviot, dont le talent se fait remarquer, ni mieux ni moins bien. M. José de Charmoy sculpte des masques et des attitudes expressives et attachantes. Les portraits que montre M. Lacombe sont pleins de mérite, outre celui d'être ressemblants ; sa décoration, formes comme gravées de branches, entrelac qui masque un ciel délicat et fragile d'automne — vaut d'être considérée attentivement et celle de M. Ranson aussi. M. Fr. Jourdain a des paysages aimables. Les envois de Mme Cousturier sont variés, harmonieux toujours. Ce qui paraît nouveau et le plus heureusement venu parmi les envois de M. Denis, ce sont des portraits de femme de silhouette plus précise, comme incisifs. M. Ensor a une nature morte mais surtout un paysage dont la transparence et la blondeur, d'une porcelaine hasarderait-on, sont ravissantes. L'exposition de M. Sinet est agréable. Le Concert de M. de Regoyos est la plus séduisante de ses toiles. MM. Charles Guérin et Laprade, mais ce dernier peut-être davantage, semblent destinés à nous réjouir et nous charmer.

On aurait une excuse, en fallût-il, d'aller si vite, c'est l'importance de cette œuvre énorme qui paraît tout à coup et accapare l'attention. Or, même avant une étude approfondie, qui s'impose, même très vite, il faut examiner le cas de l'extraordinaire Le Marcis.

Pour le moment du moins, et parce que ce n'est pas ici le sujet, il faut se défendre de l'attrait poétique d'une longue existence secrète et passionnée (1), négliger, si attachant soit le rapprochement, que ce peintre inconnu du siècle qui vient de finir, se révèle pour la première fois parmi quelques-uns de ceux qui ont le plus de titres à inaugurer le nouveau ; oublier même que le défunt, hôte de cette exposition, y tien-

(1) Han Ryner et Georges La Noë, *op. cit.*

drait, mais selon la plus émouvante des proportions, la place de ces attractions redoutables, vies des Saints ou de Jésus-Christ, allégories concernant la Vierge Mère dont les Salons se mettent en frais ; et, s'il est vrai que ses premiers rapports avec des camarades plus jeunes qui l'ignoraient consistent à les aider matériellement, le taire.

Tenons-nous résolument cette fois à l'aspect de son œuvre.

Il est prodigieux.

On est surpris d'abord violemment par l'énormité de ces toiles, déroulant comme une lointaine parenté, mais troublante, avec celles qui enveloppent les baraques foraines. Si les trumeaux des boudoirs ou les tapisseries des salles à manger méritent du respect, pourquoi donc serait-ce au détriment des enseignes ou des peintures en plein vent?

Pour saisir l'aspect plastique réel, il faut plus de temps. C'est qu'il a de la nouveauté et qu'il est aussi très varié. Cependant, à mesure qu'on regarde et qu'on prend le recul nécessaire, on se sent gagné plus fortement. Aucun détail oiseux. Pas une sottise. La terreur, la grandeur, l'horreur, la douleur, exprimées par des moyens qui déconcertent, mais toute émotion provenant de la contemplation du corps humain. Des ciels sont magnifiques, des ciels sont prodigieux ; des cyprès qui composent un fond, dans un autre des pans de monuments qui croulent ; des glaces où transparaît le flot bleu, le flot vert qu'elles furent, où la neige s'amoncelle ; partout, glaces ou jets de feux, cercles de flammes, grottes, rochers, une atmosphère surnaturelle qui étonne et emporte l'admiration. Des bousculades inoubliables, des écroulements de corps glacés qui glissent comme dans des fourrures de givre ; des géants qui sont gigantesques, des monstres à donner le frisson, des moignons sanglants, des anges exterminateurs se laissant choir du ciel, appuyés sur des glaives comme des échasses ; des blessures béantes. Le terrible Caron, habillé de sa barbe blanche énorme, manœuvre sa rame plus que meurtrière. Un avare arcbouté sur des muscles qui roulent fait voir la calvitie ronde qui le couronne. Des vieux, givrés du temps et de l'hiver, se mangent la tête. Des animaux allégoriques font cortège à Dante. Dans un antre s'ouvre l'enfer. Une ville en feu. En un corps magnifique et qui se tend de douleur mais demeure droit, barbe au vent, s'enfonce l'épée que pousse un ange aux ailes éployées qui chatoient. Des démons tirent de la poix les corps des concussionnaires.

Y a-t-il tant d'exemples d'une aussi virulente expression!

Le peintre s'est abîmé dans la méditation de Dante, mais à son tour il nous opprime.

Les esquisses sont de petits tableaux charmants où l'on peut éprouver les mérites du compositeur et les dons du peintre, mais quelle distance encore de ces ébauches à des réalisations magnifiques!

Ce qui n'est pas le moins extraordinaire, c'est que ce soit dans un temps où semblent oubliés et perdus, périmés peut-être, le goût comme le secret de compositions très amples, que surgisse l'œuvre de Le Marcis. Aussi est-ce la première et la plus forte leçon qu'il offre que l'examen

des qualités d'esprit nécessaires pour disposer des formes non plus seulement en vue de nous séduire, mais de nous suggérer des sentiments. De quoi donc est fait le don d'imaginer les accords entre des lignes et des couleurs, capables de produire dans le spectateur des émotions définies? Il ne s'agit plus de faire communiquer les sens, mais les imaginations, par des moyens sensibles.

De plus Le Marcis est peintre. Or il se trouve que ce peintre de race recourt souvent à des accords et des harmonies — sera-ce la dernière raison de s'émerveiller? — qui ont avec ceux qui paraissent les plus nouveaux, des analogies presque troublantes. Au point qu'on peut confronter des ciels et des verdures, certains gris, les blancs, des transparences, avec des morceaux de Daumier ou de Cézanne, mais peut-être aussi de M. Vuillard ou de M. Bonnard? Il y a des fumées, des jets de feu, des flots et leurs écumes, et, au hasard des tableaux, des fonds d'harmonie qui sont édifiants. Qu'on se rappelle le cortège des hypocrites sous les chapes dorées.

Il y a autant de choses à examiner avec soin dans Le Marcis que dans n'importe lequel de ses contemporains. Parmi les nôtres, même ses voisins d'aujourd'hui, il en est peu qui aient plus de moyens de nous séduire ou de nous surprendre.

THADÉE NATANSON

Le Théâtre

NOTES DRAMATIQUES

Cercle des Escholiers

Ghetto, pièce hollandaise de M. Heijermans, traduite en français satisfaisant par MM. J. Lemaire et J. Schurmann, n'est pas une de ces œuvres d'art étranger qui s'imposent à l'admiration cosmopolite: nous ne saurons donc qu'un gré limité au Cercle des Escholiers de nous l'avoir révélée. Toutefois cette pièce tend à illustrer une thèse qui vaut d'être retenue; elle est décidément anti-religieuse et cela en toute impartialité, s'attaquant indistinctement à toutes les confessions en tant qu'elles séparent les hommes et font persister entre eux des hostilités de groupes. Les ghettos, matériellement abolis, subsistent moralement et subsisteront aussi longtemps que des collectivités se ligueront autour d'idoles de foi contre d'autres collectivités éprises d'icones différentes. Ah! le jour où l'amour de l'humanité sera la seule religion des hommes!

Cette œuvre, d'un réel intérêt idéologique, a été fort bien présentée et fort bien accueillie. Mmes Lola Noyr et Alice Bonheur, MM. Albert Meyer, Vargas, Bouchard et Leubas qui l'interprètent ont mérité d'être fréquemment applaudis.

Grand Guignol

Nous disposons malheureusement d'une place trop restreinte, cette quinzaine, pour consacrer au nouveau spectacle du Grand Guignol celle qu'il mériterait. Nous nous bornerons donc à engager nos lecteurs à aller goûter, rue Chaptal, le dialogue spirituel, l'imagination fantaisiste de M. Maurice Beaubourg, dont *l'Heure de la Patrie* leur fera passer une demi-heure exquise; l'argot violent et le style au vitriol de MM. Oscar Méténier et Raoul Ralph *(Son Poteau)*; le talent d'un réalisme si savoureux de Mme J. Marni *(César)*.

Ces trois pièces d'une heureuse et habile diversité sont jouées de façon fort expressive par Mmes Guitty (une de nos meilleures comiques), Ellen Andrée, Lise Fleurie, Berthilde et MM. Chartol et Berthier.

Odéon

Le doux poète Auguste Dorchain est un sympathique, et nous savons de lui un acte en prose, *Rose d'Automne,* dont le charme mélancolique n'est pas sans agrément. Mais pourquoi diable s'est-il, cette fois, attaqué à un grand drame en quatre actes, en grands vers, aussi alexandrins qu'il est permis de l'être? Et, s'attaquant à un grand drame, pourquoi n'a-t-il pas tenté au moins un sujet qui n'eût pas tant de parrains illustres en tous les idiomes, grec (Euripide), français (Racine), espagnol

(Lope de Vega) et allemand (Schiller) ? Pourquoi, adoptant ce sujet, l'a-t-il si ingénument développé comme une bonne petite tragédie bourgeoise, selon le cœur de Nivelle de la Chaussée ? Il a, nous le savions, le lyrisme peu téméraire et la métaphore résolument inoffensive. Mais alors une âme toute de tendresse moyenne et de grâce réservée aurait dû, ce nous semble, renoncer d'elle-même à vouloir nous faire assister au spectacle prodigieux de cœurs romantiques en éruption. De ces cratères peu véhéments qu'il sort donc une lave bénigne !

Pour l'Amour n'a pas fourni à l'excellent de Max une occasion heureuse de nous faire admirer son grand talent ; Mlle Franquet, qui a de belles qualités, nous les fera mieux constater dans une pièce plus moderne, et nous souhaitons à Mlle Mitzy Dalti, qui y fut cependant charmante, un rôle moins conventionnel que celui de la mauresque Mahela.

Vaudeville

La Course du Flambeau est, de loin, l'œuvre la plus significative de M. Paul Hervieu, à qui nous devions déjà cette remarquable comédie, *les Paroles restent,* et deux drames juridiques d'un intérêt spécial, *les Tenailles* et *la Loi de l'Homme. La Course du Flambeau* n'a pas seulement, à notre sens, une place d'élection dans le théâtre de M. Hervieu ; elle est encore l'une des plus fortes et des plus hautes productions du théâtre contemporain. De l'auteur de cette pièce philosophique et profondément humaine, symbolique et déchirante, nous sommes en droit d'attendre désormais des œuvres maîtresses. Mais aussi, en raison même de l'estime et de l'admiration dont nous sommes heureux de lui rendre ici témoignage, croîtront nos exigences à l'égard de sa production future ; nous venons de lui devoir des émotions d'une qualité trop rare pour condescendre jamais à lui ménager nos critiques et à mitiger nos sévérités.

Nous savons toutes les réserves que l'on peut faire au sujet de *la Course du Flambeau.* Nous reconnaîtrons volontiers que le thème philosophique en est obscur pour presque tout le monde ; en tout cas il a le grave défaut d'évoquer une cérémonie d'un autre âge, d'un peuple disparu, d'un culte périmé, dont le souvenir ne saurait survivre qu'en les seules mémoires érudites. A quoi bon d'ailleurs éloigner du public qui est prêt à s'en émouvoir (car il est tout près de lui) un drame d'une humanité éternelle en l'enveloppant d'un symbole un peu hermétique ? L'œuvre de M. Hervieu n'aurait rien perdu, au contraire, à s'intituler simplement, banalement presque, comme il avait été d'abord décidé : *Mères et Filles.*

Nous reconnaissons aussi que l'action s'engage sur un postulat difficilement admissible et que, si l'amour un peu trop américain de Stangy déconcerte, le sacrifice gratuit de Sabine Revel à la fin du premier acte, après qu'elle a consenti au mariage de sa fille Marie-Jeanne, ne nous trouve pas sans résistance. Ajoutons que, chemin faisant, nous regret-

tons telle invraisemblance sans nécessité la fausse signature, par exemple, et plus encore, certaines adresses qui ressemblent terriblement à des maladresses, telles que l'annonce de cette opportune maladie de cœur qui emportera la grand'mère, Mme Fontenais, et la rencontre de Stangy sur une cime providentielle de l'Alpe parricide. Enfin, pour ne rien oublier, déplorons qu'en son admirable dernier acte M. Hervieu, sans doute pour reposer nos sensibilités surmenées, ait cru devoir se livrer à des variations comiques ? sur les guides romanches.

Et après, quand nous aurons encore relevé contre lui une demi-douzaine de griefs analogues, ferons-nous que nous n'ayons pas été étreints d'une émotion si poignante qu'elle éveille dans notre mémoire reconnaissante le seul souvenir d'œuvres de Shakespeare ou d'Ibsen ? Ah ! si M. Hervieu n'avait pas voulu soutenir une thèse : s'il n'avait pas tenu à nous doter d'un symbole supplémentaire : s'il n'avait pas cru devoir généraliser une vue psychologique profonde, mais qui, d'être élevée indûment à la nécessité de loi, perd quelque chose de sa beauté : s'il s'était contenté simplement de nous faire assister à un drame particulier entre des personnages particuliers, Mme Fontenais, Sabine Revel et Marie-Jeanne, au lieu d'instituer un débat universel entre la grand'mère, la mère et la fille, quelle œuvre admirable il nous aurait donnée, digne d'être apparentée aux plus grandes, digne de prendre place à côté de ce chef-d'œuvre incomparable, *le Roi Lear* !

Et cependant, il y a un si beau courage intellectuel dans cette *Course du Flambeau ;* la construction psychologique en est si inflexiblement ordonnée : les résolutions morales des personnages en conflit y naissent avec une nécessité si impérieuse des fatalités instinctives où ils sont asservis : ils sont tous, à la fois, si pitoyables d'être victimes, si lamentables d'être bourreaux : il y a tant de cris de douleur dans leurs cris d'amour et tant de souffrance dans leurs bonheurs volés ; il est d'une si cruelle beauté d'art de dévoiler à quelles extrémités féroces se porte l'égoïsme des passions que nous voulions croire le plus désintéressées — que M. Paul Hervieu, avec cette œuvre incomplète et par endroits contestable, nous a certainement donné l'œuvre la plus puissante de notre théâtre, depuis *les Corbeaux*.

Et quand nous lui décernons de tels éloges, nous sommes parfaitement conscients de tous les reproches qu'il est juste de lui adresser, dont le moindre, certes, ne sera pas celui qui concerne la forme indistinctement infligée par M. Hervieu à ses personages : ils parlent tous cette langue extraordinairement abstraite et composite où des réminiscences du XVIII^e^ siècle se mêlent à un vocabulaire juridique exceptionnel que ne rendent point plus familier un certain nombre d'élégances empruntées aux formules cérémonieuses de la diplomatie : toutes ces femmes expriment des sentiments très simples et très naturels avec une absence de naturel et de simplicité qui semble une gageure ; et jamais l'amour et la colère n'ont fait un choix de mots plus rares pour manifester leur violence. Faut-il que les situations soient puissamment établies et les

heurts de passions fortement présentés pour que l'émotion ne soit pas atteinte d'une si choquante invraisemblance et que le plaisir d'art subsiste tout entier !

Nous ne saurions bien dire la joie inoubliable que nous avons due, ce soir-là, à Mme Réjane ; dans sa prestigieuse carrière, elle n'a encore rien fait, même de loin, qui approche cette bouleversante création de mère crucifiée et parricide ; pour tout dire en un mot très fort, elle a été digne de l'œuvre. Elle et cette admirable Daynes-Grassot, qui a supérieurement incarné un des plus farouchement vrais, un des plus saisissants personnages de vieille femme qui soient au théâtre, nous ont donné une émotion telle que peut-être nous devrons attendre de longues années avant de la retrouver.

Gymnase

Le public de la grand'ville est décidément un animal fort routinier ; il n'admet pas qu'on se permette de l'amuser d'autre façon qu'il a coutume et il ne sait aucun gré à l'auteur audacieux qui tente de substituer aux procédés surannés, écœurants à force d'avoir servi, une forme de comique inédit.

20.000 Ames est la première comédie de cet humoriste charmant qu'est M. Franc-Nohain ; pour la première fois cet écrivain ingénieux et fantasque s'essayait à présenter scéniquement une peinture caricaturale des petites mesquineries de tout ordre où s'absorbent toutes les petites villes françaises de 20.000 âmes, de 20.000 petites âmes. Tout de suite et parce que l'aventure vaudevillesque manquait et parce que l'histoire, un peu mince sans doute, ne tournait pas suffisamment à la bouffonnerie échevelée, le public s'est montré rétif. Si bien que M. Franc-Nohain, avec une philosophie où se percevrait facilement quelque ironique mépris, a cru devoir réduire à deux actes cette œuvre fantaisiste et narquoise qui primitivement en comportait trois. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle n'excède aucune attention, même parmi les moins complaisantes et elle constitue un spectacle exquis plein de trouvailles du meilleur comique et d'un imprévu savoureux.

La fois prochaine qu'il abordera l'art un peu spécial de la scène, M. Franc-Nohain, averti, ne jouera plus la difficulté et, autour d'une intrigue congrue à quoi s'accrocheront les amateurs de petites histoires, son esprit alerte et mordant continuera à nous ravir ; mais il aura pris la précaution préalable de s'assurer l'assentiment des intelligences élémentaires à qui ne suffit pas une parodie diverse et discrètement sarcastique des hommes et des choses d'au delà des fortifs.

20.000 Ames a trouvé en Gémier un interprète extraordinaire ; il a rendu avec un bonheur singulier le subtil mélange de vérité et de fantaisie bouffe qui fait de l'anarchiste Jeunhomme un personnage appartenant en toute propriété à M. Franc-Nohain. A côté de lui, il convient de féliciter tout particulièrement MM. Arquillière et Noizeux dont le souple talent s'affirme chaque jour d'une façon plus heureuse. Et il

faut regretter que MM. Janvier, Frédal, Baudouin, Séruzier n'aient que des silhouettes ; mais ils font qu'on s'en souviendra.

Avant *20.000 Ames*, nous avions eu le plaisir d'applaudir une alerte et cavalière comédie en un acte, *la Joie du Talion*. Les auteurs de cette fantaisie brillante, nos excellents confrères MM. F. Bloch et L. Schneider, ont bien de l'esprit. Ils nous doivent des comédies plus amples. Celle-ci, dont le tour ironique et le dialogue railleusement paradoxal ont été fort goûtés, n'a en effet qu'un défaut, capital d'ailleurs : elle est trop courte.

Le Pain de Ménage de Jules Renard complète le nouveau spectacle. Ce n'est qu'une scène à deux personnages ; ce n'est qu'un marivaudage, parfois mélancolique, entre un homme et une femme qui pourraient devenir des amants, qui ont même le goût de s'aimer, mais qui, mari et femme fidèles d'une dame et d'un monsieur qui restent à la cantonade, ne se laisseront pas séduire par ce caprice d'une heure et rentreront, chacun de son côté, dans la chambre conjugale, après avoir en imagination fané d'avance l'aventure où, s'ils étaient moins sages et moins soucieux des bonheurs dont ils ont la garde, ils auraient pu se laisser entraîner. Ce n'est qu'une scène et c'est l'histoire de toute une crise sentimentale, entre deux âmes qui se valaient, qui étaient dignes de se comprendre, et qui, ravies de s'être rencontrées, auront épuisé d'un coup tout le bonheur indu qu'elles se pouvaient donner.

L'importance psychologique et morale de cet acte excède infiniment ses dimensions. Comme toutes les œuvres dramatiques de Jules Renard, il grave dans nos mémoires un certain nombre de pensées profondes, de réflexions singulièrement clairvoyantes, d'images de grand poète, voire de boutades humoristiques, avec un relief saisissant qu'elles doivent au privilège d'une forme impeccable.

Cette délicieuse artiste qu'est Andrée Mégard a su prodiguer les plus beaux sourires du monde et les inflexions de voix les plus caressantes pour persuader à son excellent partenaire Gémier que le pain de fantaisie, si doré, tentant et savoureux qu'il pût être, ne valait pas d'être préféré au solide, robuste, et loyal pain de ménage.

Ambigu

La presse quotidienne nous assure que *le Petit Muet*, drame en cinq actes et neuf tableaux de M. Henry Kéroul, est destiné à longtemps émouvoir le public spécial des *Deux Gosses* et des *Deux Orphelines*. Résignons-nous donc, bien que ce petit muet, opérant tout seul, ait tout de même deux fois moins de chances de forcer les cœurs plébéiens et d'en cambrioler les trésors d'émotion. Toutes les fausses clés dramatiques et toutes les pinces-monseigneur sentimentales sont bien employées selon les méthodes techniques ; mais le tour de main n'y est pas. Ah! qui nous délivrera du mélodrame larmoyant! qui saura restaurer le drame d'aventures !

De celle-ci, il n'est que juste de retenir les noms de quelques artistes; ceux de Mlles Reyé, dont le succès a été très vif et très mérité, Barbier, artiste extrêmement intéressante et destinée à des rôles moins élémentaires, Reine Roy, fort touchante en Yvonne Patureau; et ceux de MM. Laroche, Modot, Hemery, Lassalle et Liezer, qui, après tout, ne sont pas responsables de ce qu'on leur fait jouer.

ROMAIN COOLUS

DEUX AUTEURS DRAMATIQUES

Nous voulons considérer la pièce de M. Paul Hervieu dans une intention particulière, qui est de déterminer, d'après cette pièce, la nature des croyances philosophiques de l'auteur, la famille éthique à laquelle il appartient.

Tout d'abord, une telle intention est-elle raisonnable? En général, non. Prétendre déterminer, d'après sa pièce de théâtre, la nature des croyances philosophiques d'un homme, cela est en général déraisonnable, étant donné que, si, d'une part, il est indéniable que la nature de ces croyances entre en facteur dans la composition d'une pièce de théâtre comme dans celle de chacun de nos gestes, d'autre part, il est clair que l'expression de ce facteur est exposée, chez la plupart des auteurs, à être singulièrement adultérée par la préoccupation qu'ils ont de satisfaire au besoin de succès ou d'argent ou encore au besoin de présenter leurs idées sous une forme artistique et vraisemblable. L'absence évidente, dans la pièce de M. Hervieu, de préoccupations de ce genre nous autorise à penser que, dans ce cas particulier, il n'est pas déraisonnable de considérer cette pièce en tant que symptôme fidèle et immédiat de la tendance philosophique de son auteur.

Cette tendance nous semble comporter trois éléments :

I. *Croyance à une volonté métaphysique.* — Certains enfants sont ingrats, certains parents sont sacrifiés. C'est là, diront les gens terre-à-terre, l'effet d'une certaine sensibilité déterminée par une certaine éducation, déterminée elle-même par une certaine « table de valeurs morales » particulière à notre temps et à notre pays et susceptible de transformation; c'est aussi l'effet d'un arrangement social modifiable. Non, dit M. Paul Hervieu, c'est là un effet de la volonté du « génie de l'espèce »(1): divinité métaphysique qu'avait déjà cru distinguer Schopenhauer

(1) « Métaphysique de la sociologie », tel pourrait être le sous-titre de *la Course du Flambeau*. (C'est le sous-titre de *la Cité Moderne* de M. Izoulet dont certaines pages doivent ravir M. Hervieu.) Or, étant donné que, d'une part, le seul sens raisonnable du mot « métaphysique » c'est « abstraction ultime fondée sur des données positives », et que, d'autre part, la sociologie est compréhensive de toutes les sciences, il s'ensuit que la « métaphysique de la sociologie », raisonnablement entendue, c'est la plus profonde loi contenue dans le domaine scientifique. C'est en un mot une chose telle que, le jour où le savant l'aura trouvée, il n'aura plus qu'à se croiser les bras. Donc, prétendre avoir trouvé *aujourd'hui* la métaphysique de la sociologie, cela prouve que le mode visuel dont on relève ce n'est certainement pas celui des hommes raisonnables. J'ai peur pour MM. Hervieu et Izoulet que ce soit celui des hommes de génie.

en voyant des hommes grands aimer des femmes petites, et qui semble singulièrement mal obéie si l'on en juge par le nombre respectable des hommes grands qui aiment des femmes grandes, des enfants qui laissent d'être ingrats et surtout des parents qui laissent d'être sacrifiés (1). — Notons en passant que cette croyance de l'auteur à une loi métaphysique explique immédiatement la forme de son théâtre et l'attitude des divers publics à l'égard de cette forme. Cette loi que l'auteur croit avoir distinguée, il veut la rendre sensible : c'est là son seul but. A cet effet, il confectionne des symboles représentatifs des différents termes de la loi (ici la « sacrifiée », chose en soi, l' « ingrate », chose en soi), puis il assujettit ces symboles à gesticuler rigoureusement et uniquement suivant la logique de ladite loi (2). D'où il suit que : 1° le public « philosophique », lequel s'attend à assister à la recherche de la *solution d'un problème*, est tout désappointé d'assister à la tentative de *vérification d'un théorème*, énoncé à l'avance comme juste ; que, si ce théorème en effet lui paraît juste, la vérification lui en semble fastidieuse ; que, s'il lui paraît faux, la vérification lui en semble arbitraire ; 2° le « gros » public, lequel, dans son béotisme, s'imagine que l'auteur le convie au spectacle de la réalité, se plaint d'être lésé, déclarant que la réalité est bien autrement complexe et qu'elle se refuse à tenir dans une formule de deux lignes.

II. *Cette volonté métaphysique a pour attributs : l'inflexibilité et la cruauté.* — En ce qui concerne l' « inflexibilité », on peut dire que l'auteur n'avait pas le choix : on se représente mal un homme qui, concevant une volonté métaphysique, ne la concevrait pas inflexible. — Il n'en est pas de même pour la « cruauté » : concevoir des volontés métaphysiques non cruelles et même caressantes, cela est possible : les Grecs l'ont prouvé. L'attribution de la cruauté constitue donc ici un trait psychologique nouveau : M. Hervieu est un métaphysicien *pessimiste*.

III. *Cette inflexibilité et cette cruauté sont de la part de l'auteur l'objet d'un culte.* — Là encore, il y a un trait indépendant des précé-

(1) Tout le monde conviendra que pour un public anglais par exemple, étant donné quels sont en Angleterre les rapports économiques et moraux de parents à enfants, la pièce de M. Hervieu est lettre morte ; que, plus généralement, la « loi » qu'il signale, si tant est qu'elle s'exerce quelque part, ne s'exerce pas au delà de la frontière française. Pour une loi « scientifique », c'est insuffisant. — A la vérité, M. Hervieu est d'une parfaite bonne foi ; seulement, par une conformation d'œil commune à beaucoup de ses concitoyens, il prend la France — que dis-je ? quelques familles françaises ! — pour l'humanité.

(2) L'état d'esprit qui préside à la construction de ce théâtre algébrique a été divulgué avec toute la candeur désirable par Victor Hugo (Préface de *Lucrèce Borgia*). « Prenez la difformité *physique* la plus hideuse, la plus repoussante... ; placez-la où elle ressort le mieux... ; et puis, jetez-lui une âme et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme, le sentiment paternel. Qu'arrivera-t-il ? C'est que ce sentiment sublime, *chauffé selon certaines conditions*, transformera sous vos yeux la créature dégradée... ; c'est que l'Être difforme deviendra beau... » Et plus loin : « A ceux qui trouvent, par exemple, que Gennaro se laisse trop candidement empoisonner par le duc, l'auteur pourrait demander si Gennaro, personnage construit par la fantaisie du poète, est tenu d'être plus vraisemblable que, etc., etc. »

dents. On peut croire à une volonté métaphysique inflexible et cruelle, et l'insulter (comme Musset) ou la maudire (comme Chatterton) ou la bafouer (comme Diogène). M. Hervieu, lui, la vénère et il s'est mis en devoir de lui ériger un monument en quatre actes. — D'ailleurs, que l'inflexibilité constitue pour M. Hervieu une valeur esthétique, c'est là un fait dont on peut fournir d'autres preuves : 1° son style (style essentiellement inflexible, plus exactement non flexible, famille Brunetière, Bonald, etc.); 2° sa célèbre « bonne tenue » (1), « bonne » ne pouvant signifier ici que « exempte d'allure libre », tenue Deschanel (Paul, pas Émile); 3° sa haute considération pour les « belles relations », gens dont la caractéristique éternelle me semble avoir été consignée par Boileau dans ce personnage que « sa grandeur attachait au rivage. »

En résumé : M. Hervieu croit à une volonté métaphysique inflexible et cruelle ; il la vénère et se charge de la signifier à ses contemporains. Est-il besoin de faire remarquer que cette volonté métaphysique, le prêtre l'appelle Dieu, et que, à cela près, rien ne distingue la tendance de M. Hervieu de celle du prêtre catholique (2).

Voilà une chose dont apparemment M. Hervieu ne se doute pas. Convaincu, en bon platonicien qu'il est, de l'intérêt qu'il y a à se connaître soi-même, nul doute qu'il nous sache gré de notre renseignement.

*
* *

Traversons le boulevard. Voici un autre auteur dramatique et, chez lui aussi, la pièce est, avec une sincérité et une préméditation manifestes, l'expression de la philosophie.

Celui-là est un positiviste. — Deux êtres se rencontrent, s'aiment, sont heureux. Quelle est la cause de cela? Nous n'en savons rien, dit-il; et il appelle cette inconnue *la Veine*, manière claire et commode de signifier un aveu d'ignorance. Ne posant aucune loi *a priori*, celui-là n'ira pas torturer les faits pour les y enfermer. Il s'applique au contraire à les observer dans toute leur liberté d'expansion, dans toute leur complexité, à voir « toutes les faces des choses », comme le voulait Gœthe, et il le fait de telle sorte que bien des « princes de la science » pourraient prendre auprès de lui des leçons de méthode expérimentale. C'est, entre M. Hervieu et M. Capus, l'éternel dualisme du dogme et de la critique, de la déduction et de l'induction : c'est Corneille et Racine, l'un peignant les hommes « tels qu'ils devraient être », d'après un gabarit dû à la « révélation », l'autre les peignant « tels qu'ils sont » ; c'est Mercier et Picquart, l'un posant à l'avance une croyance et estropiant les faits pour les y adapter, l'autre allant des faits vers l'établissement de sa croyance.

(1) Y compris « l'aspect si soigné de sa figure extérieure » dont parle M. Gaston Deschamps (*Figaro*, 23 juin 1900).

(2) Encore un point de ressemblance : M. Hervieu propose comme récompense aux parents sacrifiés la conscience du devoir accompli.

Du spectacle de la vie se dégagent et le bonheur et la souffrance. Au plan principal de son œuvre, l'artiste, suivant son tempérament, placera l'un ou l'autre. M. Capus choisit le bonheur. Il écrit *la Veine*. Soyez sûrs que M. Hervieu eût écrit *la Déveine*. (Tel pourrait être du reste le titre de toutes ses pièces.) Et quant à la souffrance, M. Capus, tout en en constatant tristement l'étendue, semble bien trouver que le principal artisan en est l'homme lui-même. Sachez cueillir la veine, dit-il, c'est-à-dire vous affranchir de vos préjugés, reconnaître la relativité de la morale, comprendre le sens de votre ambiance et vous accommoder à elle... Tout compte fait, M. Capus pense que la vie pourrait être bonne.

Enfin, ce refus des mouvements humains à se figer dans aucune formule, cette éternelle indiscipline de la réalité, sujet de révolte chez tous les pseudo-savants, M. Capus paraît l'aimer pour elle-même. D'ailleurs son style est du vif-argent (famille Voltaire, France). Bref, la fluidité, symbole de vie et de liberté, telle semble bien être l'essence de son esthétique.

* * *

Et maintenant, dans quel but cette double portraicture? Dans un but tout pratique. 1° Ces deux hommes ayant, lors d'un récent conflit civique à propos d'un procès célèbre, été du même côté et la classification courante les plaçant désormais implicitement et en toutes circonstances dans la même catégorie politique, nous avons cru utile de montrer la superficialité d'une telle classification, et de montrer que, sur les questions cruciales qui classifient les humains, ces deux hommes sont rigoureusement antinomiques. 2° A l'heure de la lutte contre l'Église, nous avons cru rendre service aux nôtres en montrant que certains hommes, très sincèrement hostiles à l'Église en tant que vocable, en apparaissent avec la plus nette évidence comme les tributaires les plus étroits dès qu'on s'avise de remplacer le vocable par l'état mental qu'il représente (1) (croyance métaphysique, sanctification du sacrifice, pessimisme, rigorisme, etc.), et que, le jour fécond où la lutte aura évolué de la logomachie vers le conflit des instincts, ces hommes-là se trouveront être nécessairement contre nous.

JULIEN BENDA

(1) L'instinct de certains nationalistes ne s'y est pas trompé : voyez M. Larroumet acclamer M. Hervieu, en qui il flaire une âme de Loyola (*Temps*, 21 avril), et voyez M. Dommic huer M. Capus l'iconoclaste (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril).

Musique

VENDREDI SAINT

Ce jour-là, les concerts symphoniques deviennent « spirituels », on a jamais su pourquoi étant donné que l'on y joue spirituellement les mêmes choses.

Cette année M. Colonne fut « spirituel » en ornant son programme d'une gerbe fleurie de virtuoses en tous genres. Cela permit de s'écraser ce soir-là avec une ardeur cosmopolite ; je crois même pouvoir affirmer que les habituels mélomanes eurent à souffrir de voisins plus curieux de pantomime orchestrale que d'émotion artistique. L'attrait qu'exerce le virtuose sur le public paraît assez semblable à celui qui attire les foules vers les jeux du cirque. On espère toujours qu'il va se passer quelque chose de dangereux : M. Ysaye va jouer du violon en prenant M. Colonne sur ses épaules, ou bien M. Pugno terminera son morceau en saisissant le piano entre ses dents... Rien de ces acrobaties ne se produisit...

Ysaye joua le concerto en *sol* pour violon, de J.-S. Bach, comme lui seul est peut-être capable de le faire sans avoir l'air d'un intrus ; il a cette liberté dans l'expression, cette beauté sans apprêt dans la sonorité, dons nécessaires à l'interprétation de cette musique.

Cela était d'autant plus tangible que le reste de l'exécution marcha d'un pas pénible et lourd. On dirait que l'on fait supporter à Bach le poids des siècles accumulés sur son œuvre par cette manière empesée dont on l'interprète.

Pourtant, ce concerto est une chose admirable parmi tant d'autres déjà inscrites dans les cahiers du grand Bach ; on y retrouve presque intacte cette « arabesque musicale » ou plutôt ce principe de « l'ornement » qui est la base de tous les modes d'art. (Le mot « ornement » n'a rien à voir ici avec la signification qu'on lui donne dans les grammaires musicales.)

Les primitifs, Palestrina, Vittoria, Orlando di Lasso, etc.., se servirent de cette divine « arabesque ». Ils en trouvèrent le principe dans le chant grégorien et en étayèrent les frêles entrelacs par de résistants contre-points. Bach en reprenant l'arabesque la rendit plus souple, plus fluide, et, malgré la sévère discipline qu'imposait ce grand maître à la Beauté, elle put se mouvoir avec cette libre fantaisie toujours renouvelée qui étonne encore à notre époque.

Dans la musique de Bach, ce n'est pas le caractère de la mélodie qui émeut, c'est sa courbe ; plus souvent même, c'est le mouvement parallèle de plusieurs lignes dont la rencontre, soit fortuite, soit unanime, sollicite l'émotion. A cette conception ornementale, la musique acquiert

la sûreté d'un mécanisme à impressionner le public et qui fait surgir les images.

Qu'on n'aille pas croire à quelque chose de hors nature ou d'artificiel. C'est au contraire infiniment plus « vrai » que les pauvres petits cris humains qu'essaye de vagir le Drame lyrique. Surtout, la musique y garde toute sa noblesse, elle ne condescend jamais à s'adapter à ces besoins de sensiblerie qu'affectent les gens dont on dit qu'ils « aiment tant la musique »; plus hautainement, elle les force au respect, sinon à l'adoration.

On peut remarquer facilement que l'on n'entendit jamais « siffler » du Bach... Cette gloire buccale n'aura pas manqué à Wagner : sur le boulevard, à l'heure où sortent les prisonniers de luxe des maisons d'arrêt musicales, il arrive d'entendre allègrement « siffler » « la Chanson du Printemps » ou la phrase initiale des « Maîtres Chanteurs ». Je sais bien que pour beaucoup de gens, c'est toute la gloire promise à la musique. Il est néanmoins permis d'être de l'avis contraire sans trop se singulariser.

Je dois ajouter que cette conception ornementale a complètement disparu ; on a réussi à domestiquer la musique... Enfin ! Cela fait l'affaire des familles qui, ne sachant que faire d'un enfant — la carrière de brillant ingénieur commence à fâcheusement s'encombrer, — lui font apprendre la musique : ça fait toujours un médiocre de plus... Si parfois un quelconque homme de génie essaye de secouer le dur collier de la tradition, on s'arrange de façon à le noyer dans le ridicule ; alors le pauvre homme de génie prend le parti de mourir très jeune, et c'est la seule manifestation pour laquelle il trouve de nombreux encouragements.

Mais revenons à M. Ysaye qui joua ensuite la transcription qu'il fit d'une étude en forme de valse de M. C. Saint-Saëns, écrite pour le piano par ce dernier. Dans ce morceau, Ysaye montra plus de virtuosité que d'art ; cela troubla des personnes assurément sévères : elles manifestèrent leur peu de goût pour ce « Beaucoup de virtuosité pour rien ». Il y a des gens qui ne comprendront jamais la plaisanterie ; pourquoi donc serait-il défendu à M. C. Saint-Saëns d'avoir de l'humour ?

Ensuite M. Pugno présenta un concerto de Mozart qu'on ne peut mal jouer tellement il est bien écrit pour le piano. Naturellement il y fut supérieur, selon sa coutume.

Entre temps, M. A. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth, a chanté l'air de Wolfram du concours des Chanteurs (2e acte de *Tannhæuser*) avec un tel charme que l'on pouvait presque en oublier l'ennuyeuse ordonnance. Seigneur, que cet air est donc... de concours ! Il l'est tellement qu'on arrive à excuser l'espèce d'allegro militaire par lequel Tannhæuser renfonce l'éloquence noble et pâteuse du suave Wolfram ; ça n'empêche pas le susdit Wolfram de chanter un quart d'heure plus tard, la romance de l'Étoile... Ce Wolfram est incorrigible. Ensuite M. A. Van Rooy a chanté trois lieder de F. Schubert. C'est inoffensif, ces lieder... ça sent le fond de tiroir des douces vieilles filles de province...

— bouts de rubans fanés... fleurs à jamais desséchées... photographies décidément trépassées...! — seulement ça répète le même effet pendant d'interminables couplets et, au troisième, on se demande si on ne pourrait pas faire monter notre national Paul Delmet? — Afin de montrer tout ce que son gosier de fin métal recelait de vibrations diverses, M. A. Van Rooy termina par les « Adieux de Wotan » dont les effets pyrotechniques sont immanquables sur n'importe quel public; sa voix luttait d'ardeur avec l'orchestre, sans désavantage, de tumultueux applaudissements l'en assurèrent une fois pour toutes.

La Neuvième Symphonie. — On a entouré la symphonie avec chœurs d'un brouillard de mots et d'épithètes considérables. C'est, avec le célèbre « sourire de la Joconde » qu'une curieuse obstination étiqueta à jamais « mystérieux », le chef-d'œuvre qui a entendu le plus de bêtises. On peut s'étonner qu'il ne soit pas resté enseveli sous l'amas de prose qu'il suscita. Wagner proposa d'en compléter l'orchestration. D'autres imaginèrent d'en expliquer l'anecdote par des tableaux lumineux; enfin, de cette œuvre si forte et si claire on fit un épouvantail à public. En admettant qu'il y ait du mystère dans cette symphonie, on pourrait peut-être l'éclaircir; mais est-ce bien utile?

Beethoven n'était pas littéraire pour deux sous. (Du moins, pas dans le sens qu'on attribue aujourd'hui à ce mot.) Il aimait orgueilleusement la musique; elle était pour lui la passion, la joie, si durement absente de sa vie privée. Peut-être ne faut-il voir dans la symphonie avec chœurs qu'un geste plus démesuré d'orgueil musical, et voilà tout. Un petit cahier où sont notés plus de deux cents aspects différents de l'idée conductrice du finale de cette symphonie témoigne de sa recherche obstinée et de la spéculation purement musicale qui la guidait (— les vers de Schiller n'ont vraiment là qu'une valeur sonore). Il voulait que cette idée contînt son virtuel développement et, si elle est en soi d'une prodigieuse beauté, elle est magnifique par tout ce qu'elle répondit à son attente. Il n'y a pas d'exemple plus triomphant de la ductilité d'une idée au moule qu'on lui propose; à chaque bond qu'elle fait, c'est une nouvelle joie; cela, sans fatigue, sans avoir l'air de se répéter, on dirait le chimérique épanouissement d'un arbre dont les feuilles jailliraient toutes à la fois. Rien dans cette œuvre aux proportions énormes n'est inutile; pas même l'andante que de récentes esthétiques accusèrent de longueur; n'est-il pas un repos délicatement prévu entre la persistance rythmique du scherzo et le torrent instrumental roulant invinciblement les voix vers la gloire du finale. Au surplus, ce Beethoven avait écrit huit symphonies, le chiffre 9 devait donc s'imposer d'une façon presque fatidique à son esprit, et Beethoven s'imposa, lui, de se surpasser; je ne vois guère qu'on puisse douter qu'il y ait réussi. Quant à l'humanité débordante qui fait éclater les limites habituelles de la symphonie, elle jaillit de son âme, laquelle, ivre de liberté, se meurtrissait, par une ironique combinaison de la destinée, aux bar-

reaux dorés que lui faisait l'amitié mal charitable des grands. Beethoven dut en souffrir en plein cœur et désirer ardemment que l'humanité communiât en lui : de là, ce cri poussé par les mille voix de son génie vers ses « frères » les plus humbles comme les plus pauvres. A-t-il été entendu de ceux-là ?... Question troublante. — La symphonie avec chœurs fut jouée le vendredi saint chez M. Chevillard avec une compréhension qui élève ce chef d'orchestre au dessus de plus grands ; elle était en compagnie de quelques faisandés chefs-d'œuvre de Richard Wagner. — Tannhæuser. Siegmund, Lohengrin, clamèrent une fois de plus les revendications du leit-motive ! La sévère et loyale maîtrise du vieux Beethoven triompha aisément de ces boniments haut casqués et sans mandat bien précis.

CLAUDE DEBUSSY

Les Livres

LES ROMANS

François de Nion : **La Morte Irritée** (Éditions de *La revue blanche*).

Les morts que l'on fait saigner dans leur tombe
Se vengent toujours :
Ils ont leur manière, et je plains qui tombe
Sous leurs grands coups sourds...

C'est plutôt par une hantise quotidienne, par une suite de petites blessures aiguës, que la Morte irritée se venge de son abandon sur son amant et sur une femme innocente. Son histoire est un de ces contes fantastiques qu'on s'attend à voir développer logiquement, à la façon d'Edgar Poe, vers un dénouement de suprême horreur — à moins qu'ils ne s'achèvent au contraire par une pirouette, à la Mérimée. M. de Nion s'est privé d'effets très simples et très sûrs pour chercher, à ce qu'il me semble, une combinaison moins prévue d'impossible et de réel. Le Journal de son héros entrelace si bien le présent au passé, les pressentiments aux souvenirs, que la catastrophe finale a l'air d'arriver *pour la seconde fois*. Et ce héros lui-même, en sa lucide folie, oscille de l'occultisme à l'esprit positif, du désenchantement au désir, selon le caprice de ses nerfs détraqués. Les meilleures pages, ici, sont peut-être les plus perverses : car toute image sensuelle prend un étrange relief, détachée sur un fond d'épouvante et de deuil; mais, par là même, elle prend aussi trop d'importance, au risque de nous égarer. N'est-ce pas une faute d'avoir mis, dans une histoire de fantômes, trop de complexité, trop d'action, trop de vie? L'attention du lecteur hésite, se disperse, laisse échapper un peu de l'émotion qu'amène une progression savamment graduée.

Claude Lorris : **L'Élue** (Vanier).

Nous avons aujourd'hui trop d'idées, avec trop peu d'instinct pour les rendre vivantes. Et la littérature en souffre : mais elle souffre, également, parce qu'il n'y a pas encore assez d'idées pour tout le monde. Qu'on prenne une série de romans moyens, on en trouvera peu dont la forme soit déplaisante, mais l'idée tantôt échoue à la remplir, et tantôt la fait éclater.

M. ou Mme Claude Lorris connait à merveille le côté de l'Algérie qu'on nous a le moins souvent décrit, je veux dire la province d'Oran. Ses descriptions de la montagne oranaise au clair de lune, de Tlemcen et des paysages qui l'avoisinent, égalent en charme les meilleurs

récits de voyage. Mais dans ce cadre elle a prétendu mettre un drame : Le vicomte Jean de Prédern aime la marquise de Romfort. Il la possède et bientôt désespère ; car, chez cette singulière amante, la passion n'est qu'un excitant qui réveille « un impérieux fanatisme d'art ». Au cours d'une promenade nocturne, elle s'abandonne au rêve, et murmure :

Des baisers onduleux de chrysanthèmes glauques, bruissent vagues et lents, sur un rythme qui s'ensommeille...

Au sortir de la plus délicieuse étreinte, elle semble « la prêtresse inspirée d'une théogonie morte, pâmée sous le baiser de son dieu » ; et sur ses lèvres éclosent des strophes comme celle-ci :

Le spasme des voluptés mortes
Ondule lent, et de leur corps
S'exhalent des vibrances fortes,
Comme des sons stridents de cors...

M. de Prédern se tue ; nous aurions fui, nous fuyons. Si belle que puisse être Mme de Romfort, nous lui pardonnons mal un style qui détone dans la prose si ferme de son romancier.

Han Ryner : **Le Crime d'obéir** (Bibliothèque de *la Plume*).

Flétrissant le *crime d'obéir*, M. Han Ryner exalte le vrai héros, celui qui sait se révolter. « On verra, dit-il, dans ce livre, le monstre naissant et le monstre formé. » Le monstre formé n'est pas loin d'être admirable : c'est avec une sobriété poignante que l'auteur peint la vie de Pierre Daspres dans son échoppe de cordonnier, puis son doux entêtement de réfractaire et la simplicité de son renoncement. Encore fallait-il qu'un tel sacrifice parût suffisamment motivé. A défaut de justification logique, il fallait qu'une préparation psychologique nous disposât à comprendre une telle horreur du mensonge, un tel enthousiasme de liberté. L'anarchisme de Pierre est né de son dégoût fort naturel au contact de quelques crapules littéraires ; on exige d'autres raisons pour condamner un système social. Je veux bien que l'auteur lui-même ait trouvé dans une expérience aussi restreinte l'occasion de réflexions libératrices : mais une transposition s'imposait, et c'était le rôle de l'imagination d'élargir les événements à la mesure des pensées.

MULTATULI

Multatuli : **Pages choisies**, traduites par Alexandre Cohen (Société du *Mercure de France,* Collection d'auteurs étrangers).

Il nous fallait une traduction de Multatuli, comme il nous en faudrait une de tous les auteurs qui, par tous pays, ont su parler franc, secouer les consciences, piétiner les vieilles erreurs. Dans une telle collection, Multatuli viendrait en bonne place, car sa tâche fut dure, et son courage

entier. On aurait tort de lui demander autre chose ; ses qualités littéraires sont des qualités de combattant. Quelque soin qu'ait mis M. Cohen à bannir de ce volume tous les écrits de polémique courante, le ton de ces pages demeure celui d'un bon journal ou d'un pamphlet. Multatuli n'a rien d'un créateur, et presque rien d'un artiste. Il sait inventer, pour les besoins de sa polémique, plus d'une fiction ingénieuse et frappante ; mais il ne s'y intéresse pas au point de l'animer d'une véritable vie ; il est trop pressé de courir au but, de donner un sens à son apologue, de conclure, ou de faire conclure : *Fabula docet.* Que l'on compare seulement le *Dialogue japonais* avec *l'Ingénu* ou les *Lettres Persanes.* Sûr d'être compris à demi mot, Montesquieu et Voltaire ont pu s'amuser de leur propre récit, s'offrir un luxe de malice et de fantaisies. Multatuli, qui s'adresse à des âmes plus obtuses, doit frapper plus fort et plus droit. Il y gagne en netteté, en franchise, en vigueur; mais sa verve rude et cassante n'évite pas la sécheresse et la brutalité. Ce perpétuel souci de lutte serait capable d'inquiéter même sur la hauteur de sa pensée. Car, s'il est vain de dire aux négateurs : « Que mettez-vous à la place de ce que vous aviez ? » — du moins ne peut-on s'empêcher de leur dire : « Qu'êtes vous en face de tout cela ? Que représentez-vous ? Et que comprenez-nous ? » Heureusement deux ou trois fragments peuvent ici servir de réponse ; et surtout quelques lignes de *Décomposition :*

« Tout ce qui est doit être. L'erreur aussi est nécessaire....

« J'ai dit : « Celui qui craint la pourriture est un ennemi de la vie. « Oui ! et celui qui se plaint de l'erreur est un ennemi de la vérité. Mais je parle de *la* pourriture et de *l'*erreur.

« Car la vie matérielle est une lutte contre *toute* pourriture, et la vie morale et intellectuelle contre *toute* erreur. »

NIETZSCHE

Frédéric Nietzsche : **Le Gai Savoir**, traduit par Henri Albert (Société du *Mercure de France*).

Il n'est pas facile de situer moralement *le Gai Savoir* dans l'œuvre de Nietzsche. Le V^e^ livre (*Saint Janvier*), publié à part dans un numéro du *Mercure*, faisait attendre plus d'élan lyrique, une plus vive exubérance de joie. L'ensemble est plutôt écrit, selon le mot de l'auteur, « dans le langage d'un vent de dégel », et fait songer « au voisinage de l'hiver, tout autant qu'à la victoire sur l'hiver ». Les aphorismes continuent l'analyse des mœurs et des morales commencée dans *Humain trop humain ;* le ton seul a changé : Il ne s'agit plus de critique universelle, mais de justification universelle ; les illusions nécessaires à la vie ne sont plus méprisées par le convalescent qui se met à aimer la vie. Cette justification de toutes les valeurs n'est pas poussée jusqu'au bout, parce que déjà l'on sent poindre la préférence pour une valeur, l'affirmation de la *volonté de puissance*, qui bientôt conduira Nietzsche aux invectives de *l'Antéchrist.* Mais ce n'est pas en vain qu'il a tra-

versé, après sa crise de pessimisme, une période presque sereine; nous devons à ce temps-là des réflexions qui peuvent être, à l'homme de la culture moderne, du même usage que les maximes de nos moralistes à l'*honnête homme* d'autrefois.

MICHEL ARNAULD

QUELQUES BROCHURES SUR RODIN

Rodin et son Œuvre (*La Plume*.

C'est un livre nombreusement et bellement illustré et préfacé par Mirbeau, la gerbe d'études et d'articles (Charles Morice, Roger Marx, Stuart Merrill, Geffroy, Gustave Kahn, Camille Mauclair...) que provoqua naguère *la Plume* dans des numéros consacrés par l'hommage au maître. Ce livre a tous les mérites sauf un : la priorité. L'écrivain de ces lignes se souvient avec orgueil qu'il eut l'honneur d'insurrectionnellement produire dans un périodique académique, peu après les orages du *Balzac*, le premier numéro-Rodin.

LÉON RIOTOR : **Auguste Rodin statuaire.**

Un résumé succinct mais complet, méritoire pour son grand souci d'exactitude et de pénétration, de l'histoire du maître et de son œuvre, avec toutes les merveilleuses traverses que connurent et connaissent et l'un et l'autre; tissu de dates, de noms et de citations, où passent des phrases heureusement sonores, telles que : « Rodin, c'est Michel-Ange avec quatre siècles de misères de plus » — et qu'on souhaite voir multiplié par tous les pays dans la langue desquels l'auteur l'a fait spontanément traduire : espagnol, italien, allemand, anglais, russe et français.

CHARLES MORICE : **Rodin, conférence** Floury.

Spectacle édifiant, touchant, l'attitude attentive, recueillie, filiale soudain, de tous, les moins respectueux et les plus respectables, devant le nom qui tant que nous sommes nous domine tous : Rodin. Tellement nous nous sentons soudain comme on est devant la nature : pareils à des élèves soumis, à des enfants; pas plus que devant elle il n'y a lieu de briller par soi et, pour trivialement dire, de faire le malin. Et en salaire on s'aperçoit grandi d'autant plus, et qu'avoir pénétré quelque chose d'une telle âme devient récompense supérieure à tout ce que peuvent dispenser les fantastiques amusettes d'un orgueil aussitôt devenu vanité : car, orgueil légitime celui-là, joie sans fraude, on se voit participant de *sa* grandeur.

... « Comme on est devant la nature... » : comme il est devant elle ; il l'a aimée tellement et jusqu'à l'adorer, et jusqu'à la violenter, que, nous la réinventant, il nous est une incarnation d'elle et participe, lui, de sa divinité. Voilà l'essence de ce pamphlet pieux qui comme tous, mieux que tous peut-être, sous-entend cette émouvante épigraphe :

« Qu'en va-t-il penser? » dès son début : « Le texte ici joint aux dessins de Rodin n'a pas la prétention d'une étude; seulement le sens d'un hommage. »

CAMILLE MAUCLAIR : **Auguste Rodin, conférence** (Editions de *la Plume*).

Lui se met et ses auditeurs, en posture d'écoliers qui épellent. Du paradisiaque pandæmonium décortiquer l'idée, reprendre le chemin ouvert par le maître, reprendre d'une œuvre à l'autre l'évolution parallèle à l'étrange et fatale transformation de la technique :

« Montrer le plus possible du caractère et de la pensée de ces morts et les habiller de matière juste assez pour qu'on mette un nom sur eux, en reconnaissant un détail... les bourgeois de Calais ont la corde au cou et cela suffit... Ce n'est pas un détail, c'est un symbole.

« Nous sommes en présence d'un spiritualiste absolu... chacun de ces êtres fait un des gestes que notre corps ne saurait faire sans se briser dans la mort, un de ces gestes que notre âme ose rêver toujours et que nous regrettons en disparaissant de n'avoir pas accomplis. Ici règnent les attitudes sacrées, interdites par la vie ordinaire, qui outrepassent l'individu en le mêlant à l'existence universelle... L'indication du mouvement par les valeurs : le dessin du mouvement dans l'air. » Enfin, « ce choc en retour terrible, à cinquante ans passés » (Bourgeois de Calais), mais en germe dès la première œuvre : « la déformation du vrai communément admis comme tel, en vue d'un renforcement de l'expression, c'est-à-dire d'une pénétration plus profonde du vrai, car le vrai c'est l'expressif », logique dominatrice de tous les grands (de « Donatello, déformateur sagace bien plutôt que Michel-Ange »), qui noue Rodin aux époques pures, médiévale, grecque, égyptienne... : à la nature.

FÉLICIEN FAGUS

LE THÉATRE

LÉONCE DE LARMANDIE : **Olopherne** (Chamuel).

Un drame antique en prose sonore et rythmée qui a l'allure extérieure d'une tragédie du grand siècle, — ne pas oublier que ce poète de Racine écrivait soigneusement ses pièces en prose avant de les *rimer*, — mais qu'il faut lire entre les lignes pour en comprendre le sens profond. Olopherne, parvenu à toute sa puissance, lassé de victoires et de femmes, cherche *celle* des deux qui saura lui résister, aspire au moment divin où sa volonté, jusqu'ici inflexible, se heurtera à une volonté plus forte et cédera. Que faut-il pour cela ? Un peuple, ou une femme ? Mais Israël est vaincu; demain les troupes d'Assour pénétreront dans la ville qui se livre... Une femme ? Ahior, un transfuge ammonite, a fait pénétrer Judith dans la tente du sâr et voilà que la beauté juive se dévoile devant lui. Il est vaincu par la splendeur de cette chair qu'il sait

ne pouvoir dominer et, suppliant, adorant docile, il tend le cou au glaive brandi par la veuve héroïque et vengeresse. Le comte de Larmandie a donné à ce caractère une grandeur singulière et groupé autour de lui des personnages d'une coloration vigoureuse.

FRANÇOIS DE NION

SAINT-GEORGES DE BOUHELIER : **La Tragédie du nouveau Christ** (Bibliothèque-Charpentier).

Il y a une foule de choses belles dans ce livre, quoiqu'il y en ait assez peu de neuves. Je ne crois pas que l'auteur se soit inquiété des nombreux sujets analogues traités tant en France qu'en Belgique, et il a eu raison. La réincarnation du Christ est une idée vieille comme le monde. Nous-même avons écrit quelque part que, puisque la communion du prêtre renouvelle *réellement* la passion et la mort du Christ, on peut imaginer que cette mort doive être précédée d'une vie, et qu'il naisse de par le monde autant de Christs que l'on compte d'hosties consacrées. Le Christ de M. de Bouhelier est ce que le fait nécessairement la société moderne : anarchiste, et ses disciples sont des compagnons. Il est en outre, et ce ne nous déplaît pas, naturiste, bien entendu, mais naturiste à la façon d'un Dieu immanent. Au moment où la foule grouille autour de lui avec des menaces de lynch, il jouit, ce qui est assez admirable, des mouvements énormes et harmonieux de cette foule, comme de la mathématique des sphères. Les mendiants estropiés apportent des silhouettes tragiques : on remercie ce Christ artiste de s'être gardé, dans l'intérêt du décor, de redresser leurs membres.

MEILHAC ET HALÉVY : **Théâtre**, tomes III et IV (Calmann Lévy).

Les deux derniers tomes parus contiennent *la Cigale, Lolotte, le Passage de Vénus, Barbe-Bleue, la Mi-Carême, la Boule, le Petit hôtel, le Bouquet, la Vie parisienne, Madame attend Monsieur*. C'est dans *la Mi-Carême* que se trouve ce dialogue si philosophique :

BOISLAMBERT

J'ai été l'amant de Marguerite pendant vingt-deux mois, j'ai été son portier pendant cinq minutes; eh bien! il me semble que j'en ai beaucoup plus appris sur elle en étant son portier pendant cinq minutes qu'en étant son amant pendant vingt-deux mois.

MITAINE, *concierge*.

Jugez un peu, monsieur, jugez ce que vous auriez appris si vous aviez été son amant pendant cinq minutes et son portier pendant vingt-deux mois.

Et c'est dans *Barbe-Bleue* que les escrimeurs qui ont commencé leur éducation à l'école de Ponson du Terrail pourront repasser cette

leçon, « la terrible botte secrète », appelée classiquement *coup du gendarme :*

BARBE-BLEUE

Ah! les gendarmes!

LE PRINCE SAPHIR.

Les gendarmes!

(Il se retourne. Barbe-Bleue le transperce.)

BARBE-BLEUE *(essuyant son épée).*

C'est un coup que m'apprit jadis mon maître d'armes.

LE COMTE

Ah! saperlotte!
La belle botte!

LÉON DUPLESSIS : **Moderne Médée** (Ollendorff).

Maguelonne de Sénon, Française, a épousé un officier prussien, Karl Romberg. Par amour, elle s'est convertie du catholicisme à la religion de son mari protestant, et s'est fait une âme allemande. Mais un jour arrive où Romberg, devenu avocat célèbre et homme politique, quitte sa femme pour d'autres amours, de même qu'elle a quitté — lui reproche-t-il avec un cruel à-propos — pour lui « sa patrie et ses dieux ». Ils ont un fils, Pierrot ; la vengeance de Maguelonne est indiquée : du petit Prussien elle fera un Français. Mais le sang paternel a prévalu chez l'enfant : sommé d'opter entre les deux patries, il crie : « A bas la France! » et sa mère (*moderne Médée*) l'étrangle. Bien entendu — car sinon le public français ne serait pas content — c'est la faute au « sale Prussien » de père, et c'est lui qui est condamné.

Ce drame en trois actes est plein de scènes excellentes, et l'auteur a fort habilement joué de la ficelle inusable du patriotisme et de la chère mémoire, toujours cuisante, de la Tatouille.

VARIA

THOMAS DE QUINCEY : **De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts,** traduit par André Fontainas (Mercure de France).

Voici une très bonne traduction du paradoxal ouvrage de Quincey, moins célèbre que le *Mangeur d'Opium*, mais comparable à l'*Éloge de la Folie* d'Érasme ou à la *Proposition*, de Swift, *de manger les enfants*. Quincey précise, avec d'amples développements, ce que nous entendons de façon confuse et embryonnaire quand nous disons : un « beau » crime. Un chapitre merveilleux est le compte-rendu d'une séance du Club des Connaisseurs en assassinat, et l'on n'a jamais rien imaginé de plus énormément bouffon que le type du vieil amateur

Toad-in-the-hole ou Crapaud-dans-son-trou. Dans un long *post-scriptum*, les deux crimes, non moins authentiques qu'horrifiques, du « maître » Williams, et l' « esquisse » due aux frères Mac Kean, sont décrits avec cette minutie palpitante qui est propre aux conteurs anglais.

L. Clédat : **La Question de l'accord du participe passé** (Bouillon).

Marianne, qui n'a rien d'une femme savante, vient de sentencier sur les participes, ainsi qu'il était facile à prévoir, à la façon de Martine, leur octroyant toute licence de s'accorder ou se gourmer. M. Clédat et d'autres grammairiens observent doctement leurs ébats. Notre philanthropie naturelle ne peut s'empêcher de remontrer à Marianne quelle imprudence il y a à lâcher ainsi en liberté chez soi des bêtes que l'on ne connaît pas très bien.

Mgr Spalding : **L'Education supérieure des femmes** (Bloud et Barral).

Mgr Spalding s'affirme aussi féministe que peut l'être un évêque moderne et d'Amérique, quoique avec quelques restrictions, toutes à l'honneur de son intelligence ; il reconnaît dans les droits nouveaux obtenus par la femme un épanouissement plus complet de son être, mais, dit-il : « Une participation active à la vie politique ne saurait tendre à affiner, à ennoblir, à purifier... »

William Platt : **A three-fold utterance** (W. Platt).

Texte, dessins, musique, un auteur exprimé triplement en un seul livre, voilà qui est indubitablement unique, annonce lui-même William Platt. Il est certain du moins qu'il n'y a eu, au cours des âges, qu'un ou deux génies qui ne fussent point spécialisés — et ceux-là seuls, croyons-nous, furent de vrais génies. William Platt aborde, en vers spasmodiques, en prose visionnaire, en dessins michelangélesques, en musique fervente, des sujets si vastes qu'il semble, en effet, qu'un mode d'expression non triple serait trop grêle pour les supporter : la naissance, la vie, la mort, l'éternité.

Dans *Wisdom of the breasts* surtout, poème en prose, dessin et musique s'élucident mutuellement. Combiner tous les truchements de l'art, c'est peut-être l'art suprême. Mais « Qu'est-ce que l'art ? dit William Platt. — Demanderez-vous au cœur ce qu'est le sang ? » On demandera peut-être seulement qu'est-ce que William Platt. — « Un fou inspiré, » a dit Grant Allen. Nous pensons qu'on pourrait appliquer à son exubérance tragique ce que lui-même a écrit de John Ford : « *No Lord of Gloom, but a King of Life* ».

Alfred Jarry

Revue Financière

Fonds d'État. — Les rachats du découvert ont amené une reprise sensible sur le 3 0/0 perpétuel ; inutile d'ajouter que l'intervention des caisses publiques continue, et que les compagnies d'assurances profitent de la bonne tenue de nos rentes pour opérer des arbitrages en faveur de plusieurs fonds étrangers, par exemple, le dernier emprunt allemand 8 0/0.

Les fonds du Brésil et de la République Argentine sont toujours soutenus par les établissements de crédit qui en ont assumé le contrôle.

Le budget de la Dette publique roumaine pour l'exercice 1901-1902 s'élève à 86.040.328 francs contre 92.772.092 francs l'année dernière. L'économie réelle atteint seulement 401.764 francs.

La souscription à l'emprunt anglais de 1.500 millions de francs, sur lesquels la moitié était placée avant l'ouverture de la souscription, a été ouverte le 22 avril. L'emprunt a été émis en 2 3/4 0/0 convertible en avril 1903, à 2 1/2 0/0, au prix de 94 liv. st. 10 sh. payables : 3 liv. st. en souscrivant ; 6 liv. st. 10 le 17 mai ; 10 liv. st. en juin, juillet, août, septembre ; 15 liv. st. en octobre, novembre, décembre. En tenant compte du coupon à détacher le 5 juillet, l'emprunt ressort à 93 5/8. Il a été couvert de six à huit fois. Il a été souscrit plus de 220 millions de livres sterling pour 30 millions qui étaient à placer. C'est un grand succès d'émission et aussi un grand succès moral pour le crédit anglais.

Cette rente rapporte, en somme, du 2,92 0/0 net jusqu'en 1903, et, à partir de cette date, ce ne sera plus que du 2,65 0/0. Dès le premier jour, l'emprunt a fait près de 1 0/0 de prime et ensuite 1/2 0/0 de prime. Les conditions de ce placement, aussi sûr qu'il soit, sont donc très modiques, au point de vue du rendement : aussi bien en France qu'à l'étranger, ceux qui s'y sont intéressés ont eu surtout en vue un bénéfice à recueillir ultérieurement sur la plus-value probable des cours, étant donné que les Consolidés anglais sont aux plus bas cours qu'ils aient connus depuis de longues années.

Institutions de Crédit. — La Banque de Paris et des Pays-Bas et le Crédit lyonnais sont en reprise. On prétend que les administrateurs vont faire une campagne de hausse.

Le Crédit foncier est mieux tenu.

Après les critiques nombreuses qui ont salué le système des introductions directes en Bourse, tout le monde comprendra que la Société générale soit revenue à la méthode de la souscription publique, pour lancer les nouvelles actions de la Société des Usines de Briansk.

Valeurs de traction. Le *Journal Officiel* du 18 avril publie les résultats comparatifs de l'exploitation des chemins de fer d'intérêt local et des tramways pendant les trois premiers trimestres des années 1899 et 1900.

Nous empruntons à ce travail les renseignements qui concernent les variations du coefficient d'exploitation (rapport des dépenses aux recettes) en ce qui concerne les tramways exclusivement réservés aux voyageurs.

Département de la Seine

Lignes exploitées par la Compagnie générale des Omnibus :

Louvre-Sèvres, Louvre-Saint-Cloud, Louvre-Vincennes, 148 0/0 au lieu de 118 0/0 en 1899.

Place de la Nation-Gare de Sceaux, Saint-Denis-Place du Châtelet, Montreuil-Place du Châtelet, Charenton-Place de la République, Pantin-Opéra, Auteuil-Saint-Sulpice, Saint-Augustin-Cours de Vincennes : 80 0/0 au lieu de 95 0/0.

Lignes concédées au département de la Seine et rétrocédées à la Compagnie générale des Omnibus :

Boulogne-Gare d'Auteuil, Boulogne-Les Moulineaux, Trocadéro-La Villette, Trocadéro-Place Pigalle, Place de l'Etoile-La Villette, La Villette-Place de la Nation, Charenton-Créteil : 76 0/0 au lieu de 85 0/0.

Lignes concédées à la Ville de Paris et rétrocédées à la Compagnie générale des Omnibus :

Passy-Hôtel-de-Ville, La Muette (Passy)-rue Taitbout, La Chapelle-Square Monge, Cimetière Saint-Ouen-Bastille, Cours de Vincennes-Louvre, Pont de Charenton-Louvre, Gare de Lyon-Place de l'Alma, Bastille-Porte Rapp, Montrouge-Gare de l'Est, Porte d'Orléans-Saint-Philippe-du-Roule, Auteuil-Madeleine, Trocadéro (Ceinture)-Opéra, Porte d'Ivry-les-Halles, Vaugirard-Gare du Nord, Gare du Nord-Gare d'Orléans, Trocadéro-Place Saint-Michel, Bastille-Concorde, Gare de l'Est-Concorde, Place de la République-Concorde : 69 0/0 au lieu de 82 0/0.

Compagnie des tramways de Paris et du département de la Seine :

Courbevoie-Place de l'Etoile, Suresnes-Courbevoie, Courbevoie (Pont de Neuilly)-Madeleine, Courbevoie (Place Victor-Hugo)-Madeleine, Levallois-Madeleine, Gennevilliers-Madeleine, Asnières-Madeleine, Saint-Denis-Opéra, Saint-Denis-Madeleine, Aubervilliers-Place de la République, Pantin-Place de la République, Saint-Denis-Châtelet, Saint-Denis-Neuilly (Porte Maillot), Neuilly (Roule)-Madeleine, Porte d'Allemagne-Pré-Saint-Gervais et embranchement sur le cimetière parisien de Pantin, Eglise de Pantin-Route de Flandre (Quatre-Chemins), Porte d'Allemagne-Pantin (mairie) : 76 0/0 au lieu de 83 0/0.

Compagnie générale parisienne de tramways :

Charenton-Bastille ; Choisy-le-Roi-Châtelet ; Ivry-Châtelet ; Villejuif-Châtelet ; Fontenay-aux-Roses-Saint-Germain-des-Prés ; Clamart-Saint-Germain-des-Prés ; Vanves-Avenue d'Antin ; Etoile-Gare Montparnasse ; Gare Montparnasse-Bastille ; Place Walhubert-Place de la Nation ; Petit-Ivry-Les Halles : 74 0/0 au lieu de 82 0/0.

Compagnie des tramways de l'Ouest-Parisien :

Châtenay-Champ-de-Mars ; Billancourt-Champ-de-Mars ; Boulogne-sur-Seine-Pont de Billancourt : 94 0/0.

Compagnie des tramways électriques de Paris à Saint-Denis-Epinay-Enghien et extensions :

Epinay à Paris (Trinité) : 107 0/0.

Départements

Société Versaillaise de tramways électriques et de distribution d'énergie :

Réseau de Versailles : 85 0/0 au lieu de 81 0/0.

Compagnie générale française de tramways :

Réseau de Marseille banlieue, réseau de Tours, tramways d'Orléans, réseau de Nancy, réseau du Havre et banlieue : 73 0/0 au lieu de 70 0/0.

Compagnie des tramways du département du Nord :

Réseau de Lille et banlieue : 69 0/0 au lieu de 68 0/0.

Compagnie des Omnibus et tramways de Lyon :

Réseau de Lyon et banlieue, Oullins à Saint-Genis-Laval : 70 0/0 au lieu de 63 0/0.

Compagnie française de tramways électriques et omnibus de Bordeaux :

Réseau de Bordeaux : 92 0/0 au lieu de 76 0/0.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13185

Les Doukhobors et le Gouvernement du Canada

APPEL A L'HUMANITÉ (1)

Nous nous adressons aux hommes de tous les pays, leur demandant de nous dire s'il n'existe pas quelque part un endroit où nous puissions nous installer et être tolérés sans pour cela être contraints de violer la vérité et les lois de notre conscience. On nous appelle Doukhobors, c'est-à-dire « lutteurs spirituels » et nous voudrions mériter le nom de frères des hommes, parce que nous tâchons d'être des frères pour tous, sans distinction de race ou de nationalité.

Il y a cinq ans, étant au Caucase, nous avons reconnu la nécessité d'observer strictement le commandement : « Tu ne tueras point » et nous avons refusé le service militaire. Grâce à quoi nous nous vîmes forcés, à la fin de 1898 et au commencement de 1899, d'émigrer au Canada, où nous arrivâmes au nombre de 7.000.

Nous y vivons depuis près de deux ans; mais quand nous avons connu les lois du pays, nous avons adressé au gouvernement du Canada la requête qui suit :

Requête au gouvernement du Canada

Au nom de Dieu et de sa vérité,

De la part des délégués des sociétés de la « Fraternité universelle » près de Yorktown,

Supplique au Gouvernement du Canada.

Tout d'abord nous vous exprimons, de la part des Sociétés qui nous ont délégués, une sincère et profonde reconnaissance pour l'hospitalité que vous nous avez donnée, l'aide que vous avez prêtée à notre émigration, et les secours matériels que vous nous avez accordés. Pour tout cela nous sentons et vous exprimons une cordiale reconnaissance.

Mais maintenant que nous connaissons bien les lois de votre pays, nous sommes forcés de vous demander, en outre, de bien vouloir prendre

(1) Adressé à tous et à chacun par les Doukhobors émigrés au Canada. — Voir, sur les Doukhobors, *La revue blanche* des 15 janvier 1896, 1er janvier 1899 et 15 novembre 1900.

en considération nos croyances en ce que nous reconnaissons comme la loi de Dieu et nous donner la possibilité de continuer à vivre dans votre pays sans violer cette loi. Vous admettez sans doute que nous ne devons pas violer sciemment la loi que nous reconnaissons comme l'expression de la vérité établie par Dieu, et cependant nous avons compris qu'obéir à certaines de vos institutions serait violer absolument cette vérité. En vous indiquant plus loin tout ce qui, dans les institutions de votre pays, est opposé à ce que nous reconnaissons comme la volonté de Dieu et ne pouvons violer, nous vous demandons comme faveur de nous dispenser de l'obéissance à celles de vos institutions qui ne concordent pas avec la vérité divine, afin que nous puissions nous installer définitivement et vivre dans votre pays, sans pour cela violer ouvertement ou sournoisement, directement ou indirectement la vérité de Dieu.

1° Dans le pays que vous dirigez, il est établi que tout émigrant du sexe masculin, ayant atteint 18 ans, peut choisir un terrain, dans les régions non occupées, le faire inscrire à son nom, et en devenir propriétaire. Mais nous ne pouvons nous conformer à cette règle ; nous ne pouvons inscrire les terrains en nos noms personnels et les transformer en propriétés personnelles, car nous voyons en cela une violation évidente de la volonté de Dieu. Quiconque la connaît sait aussi que l'acquisition de la propriété ne concorde pas avec elle. Mais si, par *faiblesse*, on peut encore pardonner à un homme d'acquérir en propriété ce qui est le fruit de son travail et qui est nécessaire à la satisfaction de ses propres besoins : vêtements, nourriture, logement, il est impossible de pardonner à celui qui connaît la loi de Dieu et s'approprie non le fruit de son travail, mais un bien créé par Dieu au profit de tous les hommes. Il est impossible de pardonner à cet homme qui, connaissant la loi de Dieu, transforme la terre en propriété et la fait inscrire à son nom. N'est-ce pas au partage, à l'acquisition de la terre que sont dues principalement les guerres et les querelles entre hommes et qu'existent des maîtres et des esclaves? La loi de Dieu ordonne aux hommes de vivre fraternellement sans partager, mais en s'unissant et en s'aidant l'un l'autre. Mais si un homme délimite et s'approprie la terre qu'il n'a ni créée ni travaillée, comment alors partagerait-il les fruits de son travail? Et comme toute violation de la vérité divine excite le mal, ainsi pénétrerait-il chez nous, comme à l'époque où, sans réfléchir, nous avions commencé d'obéir à la loi, opposée à cette vérité, du partage de vos terres aux émigrants.

Déjà la délimitation de la terre entre nos villages a excité parmi nous des désaccords que nous ne connaissions pas avant. Que serait-il donc si chacun de nous devenait le propriétaire d'un terrain à part, et si les terres sur lesquelles nous vivons devenaient propriétés personnelles? Ce peut être une grande corruption pour le fort, et, pour le faible, c'est la perte morale.

C'est pourquoi, tout ceci considéré, nous vous demandons de ne pas nous donner la terre pour l'installation et le travail agricole aux condi-

tions en vigueur pour les émigrants, mais comme vous le pratiquez vis-à-vis des populations indiennes qui reçoivent une certaine portion de terre sans aucune répartition personnelle. Nous consentons aussi qu'on reconnaisse comme notre propriété commune ou comme celle de notre état la terre qui nous sera accordée ; mais nous préférerions que vous reconnaissiez cette terre comme nous étant donnée en jouissance sans terme. Quant au paiement, nous en donnerons le prix que vous déciderez, s'il est dans nos moyens.

2° Il est aussi de règle dans votre pays que ceux qui se marient doivent, pour la légitimité de leur union, se faire inscrire sur les registres de l'état civil en payant pour cela deux dollars ; le divorce ne peut se faire autrement que par un jugement du tribunal, et celui qui divorce sans y être autorisé par le tribunal est emprisonné fort longtemps, s'il se remarie. Nous ne pouvons non plus nous soumettre à cette institution parce que nous y voyons la violation de la loi de Dieu. Nous ne pouvons admettre que le mariage deviendra légal parce qu'il est inscrit sur un registre de police et qu'on a payé à cet effet deux dollars ; au contraire, nous croyons que cette inscription et ce paiement dégradent le mariage et détruisent sa vraie légalité. Pour nous, le mariage est légal quand il naît et existe librement, et qu'il résulte d'un pur sentiment d'attraction morale réciproque entre l'homme et la femme. En cela seul est la légalité du mariage selon la loi de Dieu et non pas en l'inscription sur un registre de police et le paiement d'une certaine somme. Tout mariage né de l'attraction morale réciproque sera légal devant Dieu, bien que n'étant pas inscrit sur un registre de police, et bien que la majorité des hommes ne reconnaissent pas sa légalité ; et toute autre union nuptiale faite non librement, mais par la force ou par lubricité ou par calcul, sera toujours illégale devant Dieu, bien qu'inscrite sur tous les livres de police et reconnue légale par tous les hommes.

Ainsi nous pensons que Dieu seul peut légaliser l'union nuptiale, et c'est pourquoi nous ne pouvons pas consentir à ce que la légalisation de nos mariages soit transmise du domaine de Dieu à celui de la police. Quant au divorce, nous pensons que tout homme qui divorce commet l'adultère et force la femme à le commettre également, et que ceux qui se marient avec un divorcé ou une divorcée commettent l'adultère. Mais, d'autre part, nous reconnaissons que la loi de Dieu est la loi de la liberté, que le péché avoué est moindre que le péché caché, et que si le mariage est né non du sentiment pur et moral d'attraction réciproque, ce mariage est illégal et adultère et que, pour ceux qui sont liés par une telle union illégale et le comprennent, il est mieux de choisir de deux maux le moindre, c'est-à-dire de rompre leur union nuptiale. Dans ce cas le divorce deviendra légal. Dieu pardonne aux divorcés leur péché, les gracie, et leur permet de contracter, selon leur conscience, une nouvelle union nuptiale. Mais ces choses dépendent de la conscience des divorcés et un étranger ne peut les diriger.

Ainsi nous estimons qu'aucun homme, qu'aucune institution humaine ne peut prononcer le divorce; c'est entièrement l'affaire de Dieu et de la conscience des divorcés.

C'est pourquoi nous ne pouvons nous soumettre à aucune institution humaine concernant les unions nuptiales, sachant bien qu'elles sont du domaine de Dieu et de la conscience humaine.

3° Il est encore prescrit dans votre pays que chaque habitant doit faire inscrire les naissances et les décès qui se produisent dans sa famille. Nous ne pouvons davantage nous soumettre à cette règle, car nous n'en voyons pas la nécessité pour l'ordre établi par Dieu. Le Père du Ciel sait, sans aucune inscription sur un registre d'état civil, qui il envoie au monde et qui il en retire, et cette volonté de Dieu est seule nécessaire et importante pour les hommes, car d'elle dépend la vie et la mort de chacun, tandis que l'inscription sur un registre de police ne signifie rien, et, sans être inscrit au nombre des vivants, l'homme vivra tant que le Père du Ciel ne le rappellera et il peut mourir dès qu'il sera inscrit sur le registre des vivants.

Nous ne refuserons pas de répondre quand on nous demandera le nombre des nouveaux-nés et des morts de chacune de nos familles; si quelqu'un a besoin de le savoir qu'il nous le demande, mais nous n'en ferons la déclaration à personne.

Maintenant que nous vous avons signalé ce qui, dans les institutions de votre pays, est opposé aux obligations que nous reconnaissons comme la vérité de Dieu, nous demandons encore une fois au gouvernement du Canada de nous accorder ces faveurs relatives à la propriété des terres, au mariage et aux inscriptions sur les registres de l'état civil, afin que nous puissions nous installer au Canada sans devenir les violateurs de la vérité du Dieu que nous adorons.

Cette requête fut signée et envoyée le 22 juin 1900 ; mais les Doukhobors attendirent plusieurs mois avant d'avoir une réponse, et ce n'est qu'à la fin de septembre que les agents du gouvernement du Canada firent parvenir à la commune des Doukhobors la lettre ci-dessous de M. Mood, un Anglais qui vécut longtemps en Russie et qui a pris part à l'émigration des Doukhobors.

Lettre de M. Mood

Mes chers frères Doukhobors,

On m'a envoyé la copie de votre requête au gouvernement du Canada, d'après laquelle je vois que vous désirez obtenir la terre non pas personnellement, mais indivise pour vous tous ou pour chaque village.

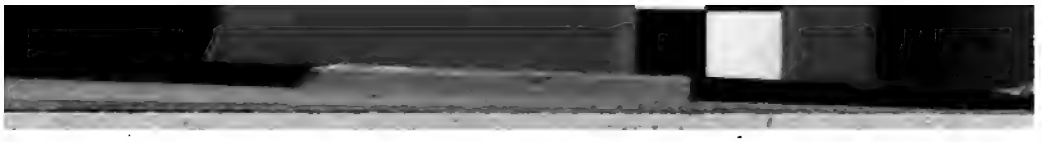
On a déjà parlé de cela en automne 1898, quand Ivan Ivine, Piotre Makortoff, Dimitri Alexandrovitch Khilkov et moi, sommes venus au Canada pour demander au gouvernement de vous accueillir et d'aider à votre émigration.

D'abord, on ne voulait pas, en principe, que vous viviez en commune, ensuite, on a consenti à vous donner des terres de façon à ce que vous puissiez vivre ensemble, tout en vous conformant aux lois existantes; chaque homme adulte recevrait 160 acres, et pourrait les confier aux délégués au profit de toute la Société. Aux Indiens, dont les ancêtres vivaient ici avant tout autre peuple, on a laissé des régions indivises, mais à tous ceux qui arrivent maintenant, on ne donne la terre que d'après les lois en vigueur.

Ainsi, le gouvernement ne vous empêche pas de profiter de la terre en commun : c'est, dit-il, votre affaire ; mais, si quelques-uns parmi vous préféraient la propriété personnelle (comme la plupart des Canadiens), vous ne pourriez les en empêcher que par la persuasion, mais non par l'intervention du gouvernement.

C'est ce qui a été dit il y a deux ans. Quelle réponse le gouvernement fera-t-il à présent, je l'ignore, mais songez bien qu'il ne sera pas facile de changer les lois foncières : le gouvernement ne peut le faire sans le consentement du peuple et la majorité ne partage pas vos opinions. Moi-même je pense qu'il est très bien que vous désiriez vivre en commune ; mais si la commune ne peut exister qu'autant que les Doukhobors seront empêchés de recevoir la terre individuellement, je ne sais pas si ce sera très bien.

Vous écrivez encore que vous ne pouvez pas vous soumettre à l'obligation de déclarer les décès et les naissances qui se produiront parmi vous, parce que vous n'en voyez pas la nécessité d'après les lois de Dieu, et que les hommes, dites-vous, meurent également, qu'ils soient inscrits ou non ; mais vous ajoutez que vous ne refuserez pas de répondre si l'on vous interroge sur le nombre des naissances et des décès. Je vous demande de bien réfléchir encore à cette déclaration. Pour ce qui est de la terre, non seulement je vous comprends, mais je sympathise avec vous. Au contraire, pour l'inscription des naissances et des décès, je ne vous comprends pas. Vous-mêmes, du Caucase avez demandé au gouvernement du Canada de vous indiquer l'endroit où vous tous (plus de 7.000) pourriez vous installer commodément sans déranger les autres habitants ; or, le gouvernement n'a pu vous donner si vite et si équitablement satisfaction, que précisément parce que, au Canada, on tient un compte exact des terres, du nombre des habitants et du mouvement de la population. A présent, après avoir bénéficié de cette organisation vous écrivez, tout en remerciant d'abord le gouvernement, que vous ne voulez pas donner tel renseignement, non pas parce que c'est contraire à la loi divine, mais seulement parce que vous n'en voyez pas la nécessité d'après cette même loi. Il me semble que c'est bien différent. Vous savez que vous ne devez pas tuer et vous ne tuez pas ; mais que le gouvernement vous demande des renseignements sur les naissances, vous les donnerez si l'on envoie quelqu'un chez vous pour les recueillir, et si l'on vous demande une fois par an de venir pour une déclaration, vous



dites que vous ne le pouvez pas. Je trouve que ce n'est pas bien. Si vous avez un motif sérieux d'opposer un refus au gouvernement, il faudrait l'expliquer plus clairement, et cela, de façon que non seulement le gouvernement du Canada, mais moi, les quakers et tous ceux qui s'intéressent à vous et vous montrent de la sympathie puissent tous savoir pourquoi vous refusez.

Reste la question des mariages. Je tombe d'accord avec vous, que le mariage n'est pas sanctionné par l'inscription sur le registre ou le paiement d'un impôt, et je pense que la conception que vous en avez est plus claire et plus juste que celle de la majorité des hommes qui vous entourent. Mais il me semble qu'il faut savoir ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, et s'efforcer, au lieu de créer un désaccord avec ceux qui nous entourent, de vivre en bonnes et amicales relations avec tous; ainsi je crois, à propos des mariages, qu'on peut se conformer aux lois du Canada sans violer celles de Dieu.

Chez nous, chacun sait qui il épouse; quel mal y a aura-t-il donc si les nouveaux mariés, par respect pour les institutions du gouvernement, s'inscrivent dans les registres de l'état-civil et paient deux dollars? Vous pouvez bien déclarer que pour vous le mariage n'y consiste pas, et que vous ne donnez pas à l'inscription plus d'importance qu'à la déclaration des naissances et des décès. Quant au divorce et à l'adultère, les lois ne vous gêneront pas si vous vous en abstenez; personne ne vous demandera de divorcer, personne non plus ne vous empêchera de vivre à part s'il y a consentement réciproque du mari et de la femme. Ainsi on ne vous empêchera même pas de commettre l'adultère, bien que vous-même en fassiez un péché, et que je sois convaincu que c'est chez vous qu'il est le moins fréquent. Réfléchissez que si vos voisins apprennent que vous ne savez pas et ne croyez pas nécessaire de savoir si l'on est uni par le mariage, ils penseront que vous approuvez n'importe quelles relations entre hommes et femmes et cela vous nuira beaucoup aux yeux de tous. Ce sera même un obstacle à l'acceptation des vérités importantes pour lesquelles vous avez tant souffert. Je vous dirai encore : Au nom de Dieu, on doit s'abstenir de pécher, mais on ne peut, au nom de Dieu, refuser de se soumettre à des exigences qui ne sont qu'incommodes sans nous mener au péché. Mieux vaut faire une chose désagréable que de se quereller.

Je vous souhaite tout le bien possible et serai très heureux que l'exemple de votre vie soit utile aux Canadiens et les dispose à apprécier votre morale.

ALEXIS MOOD.

A cette lettre, les délégués des Doukhobors ont fait la réponse qu'on va lire et dont la copie a été envoyée au gouvernement du Canada par l'intermédiaire de l'agent des émigrants.

Réponse a M. Mood

Commune Kamenka, 20 septembre 1900.

Cher frère A. Frantzvitch,

Nous avons reçu votre lettre concernant notre requête au gouvernement du Canada. Cette lettre a circulé dans toutes nos communes et nous l'avons lue très attentivement, mais elle ne nous a pas causé le plaisir que nous éprouvons d'habitude quand on nous dit la vérité. Quand nous étions opprimés au Caucase, le gouvernement russe, maintes fois, nous a envoyé des émissaires qui, d'abord, commençaient par nous louer et nous exprimer leur sympathie et ensuite concluaient en disant que nous sommes des révoltés et de grands coupables vis-à-vis de l'autorité. A notre grand regret, nous avons remarqué la même chose dans votre lettre.

Vous écrivez que vous sympathisez avec notre désir de ne pas avoir de propriété foncière, et ensuite, comme pour nous forcer à y renoncer, vous dites que le gouvernement ne nous aidera pas à nous installer en communauté, qu'il est très difficile de modifier les lois foncières, et enfin vous doutez aussi que notre désir soit bon parce que notre commune peut occasionner des violences de personnes et ne peut exister que si chaque individu est privé de la possibilité d'avoir une propriété foncière. Tout cela, il nous est très difficile de le comprendre et l'est d'autant plus si vous êtes sincère en disant que vous sympathisez avec nous, car alors pourquoi nous écrire comme vous faites et ne pas vous adresser au gouvernement du Canada en attestant la raison de nos vœux? De ceux qui nous sont vraiment sympathiques, nous sommes en droit d'attendre des paroles de réconfort, d'approbation, et non les paroles de blâme décourageantes que nous avons trouvées dans votre lettre. Tant que nous ne serons pas affaiblis et n'aurons pas perdu la foi dans notre œuvre, nous vous répondrons que jamais nous n'avons eu l'idée de demander au gouvernement son appui pour notre installation en commune. Nous avons voulu seulement qu'on ne l'empêchât pas. S'il est très difficile de modifier les lois foncières du Canada, la loi divine que nous voulons suivre avant tout est absolument immuable, et cette loi défend de partager la terre et de se l'approprier; quant à cette affirmation, que nous priverons quelques-uns de nos frères de la possibilité de sortir de la communauté et d'oublier les lois divines, pour devenir propriétaires fonciers, nous ne comprenons pas d'où vous l'avez tirée.

Vous nous exprimez une sympathie plus grande encore à propos de notre désir de laisser les questions nuptiales exclusivement dans le domaine de Dieu et de la conscience humaine.

Vous dites même que nos conceptions à ce sujet sont plus justes que celles de la majorité des hommes qui nous entourent, mais ensuite aussitôt vous le niez en disant que nous ne discernons pas l'essentiel de ce

qui ne l'est pas, et qu'au lieu d'être en relations amicales avec tous, nous cherchons à nous mettre en querelle. Et à ce propos, on peut déduire de vos paroles que vous nous conseillez à la fois de laisser nos unions nuptiales dépendre uniquement de Dieu et de la conscience et, par amitié pour ceux qui nous entourent, de les soumettre aux institutions humaines qui, on le sait, ne peuvent donner à ces unions leur vraie légalité. Il est reconnu que les lois humaines permettent et légalisent à chaque instant des unions nuptiales qui en réalité sont de vraies illégalités : mariages de lucre, de passions mauvaises, d'adultères, et les hommes qui appliquent les lois savent tout cela et cependant ne reconnaissent légaux que les mariages soumis à ces lois, si immoraux soient-ils, selon la vérité divine. Comment donc pourrions-nous soumettre nos relations nuptiales à des lois qui ignorent la vérité, et mettre même ces lois au-dessus de Dieu et de la conscience humaine? Non, nous restons convaincus que la soumission des unions nuptiales aux institutions humaines équivaut à la négation de Dieu et de la conscience humaine.

Ce n'est pas nous qui disons que les mariages parmi nous sont plus purs que chez les autres : vous-même en témoignez. Pourquoi donc voulez-vous que nous, qui avons des unions nuptiales plus pures sans les soumettre jamais aux institutions humaines, les y soumettions maintenant comme le font les hommes parmi lesquels ces unions nuptiales sont moins pures, selon votre propre témoignage? Cela ressemble-t-il à de la sympathie, surtout lorsque vous êtes prêt à nous soupçonner de chercher querelle à ceux qui nous entourent, parce que nous refusons de quitter le mieux pour le pire ? Votre conseil de rester fidèles dans nos unions nuptiales non seulement à la loi de Dieu, mais aussi à celle des hommes nous rappelle ces temps où les premiers chrétiens souffraient les persécutions des autorités romaines. Alors les exécuteurs des lois humaines forçaient les chrétiens à adorer les idoles et les images des empereurs, en les menaçant des supplices en cas de désobéissance ; les autorités trouvèrent un moyen pour convaincre les chrétiens d'obéir aux lois humaines qui sont en contradiction avec celles de Dieu. « Que vous importe de saluer une belle statue? disaient aux premiers chrétiens les hommes qui étaient chargés du rôle d'émissaires; pour cela vos têtes ne tomberont pas de dessus vos épaules, et vous ne perdrez rien, au contraire, à satisfaire aux demandes du gouvernement, vous conserverez votre vie, et pourrez servir votre Dieu autant que vous le voudrez? » Mais les chrétiens de l'antiquité comprenaient clairement que s'ils conservaient leur tête sur leurs épaules en obéissant aux lois du gouvernement, ils perdaient par contre un bien beaucoup plus précieux que la vie terrestre, qu'ils perdaient tout lien avec la vérité de Dieu, la pureté de la foi, source de la vie éternelle. Et ils ont refusé d'adorer les idoles et ils ont souffert les tortures et la mort. Mais le temps a passé et l'ennemi de l'homme a vaincu. Il a conduit, les faibles (et ceux-ci, par leur exemple, ont entraîné les forts) à agir de façon à plaire aux autorités et cela sans fâcher Dieu ; il leur a appris que ce serait pour la forme qu'ils

s'inscriraient sur les registres de l'État, salueraient les idoles, paieraient aux fonctionnaires pour leur inscription, mais qu'en réalité ils ne salueraient pas. De ce temps, commence la chute du christianisme.

Vous écrivez encore que vous ne pouvez comprendre pourquoi nous refusons de faire nous-mêmes les déclarations d'état civil, alors que nous ne refusons pas de répondre à ce sujet si l'on nous interroge. Vous n'en voyez pas la raison et pensez que nous avons tort, et vous dites que, si nous avons une vraie raison d'agir ainsi, nous devons l'expliquer afin que tout le monde comprenne. Vous rappelez que vous avez demandé combien de nous désiraient émigrer au Canada, et dites que, maintenant, après avoir profité des avantages de la statistique, nous ne voulons plus nous soumettre à ses exigences.

Nous vous remercions de nous avoir montré notre erreur et nous vous expliquerons très volontiers ce qui dans notre requête n'est pas clair. Nous vous donnerons l'explication demandée dans l'espoir que vous aurez l'obligeance de la transmettre au gouvernement du Canada et à nos bienfaiteurs quakers qui, à en juger par vos paroles, s'intéressent à notre sort.

Nous pensons qu'il y a une grande différence entre la déclaration des renseignements statistiques et ce que demande de nous le gouvernement du Canada. Nous n'avons rien à reprendre à la déclaration des renseignements statistiques; nous pensons seulement, que, s'ils ne sont pas motivés par la nécessité directe, ils sont inutiles; néanmoins nous sommes prêts à donner pour la statistique tous les renseignements qu'on nous demandera. Mais nous savons bien que ce n'est pas ce qu'on attend de nous. Si l'on ne voulait que des renseignements statistiques, le gouvernement du Canada se contenterait de recevoir de nous chaque année le nombre des naissances et des décès, sans détails superflus et sans formalités : à première réquisition nous donnerions ces renseignements. Mais nous savons que c'est autre chose qu'on exige de nous: on veut que, sous prétexte de statistique, chacun de nous s'inscrive volontairement, lui et sa famille, sur les livres du gouvernement, et par cela même reconnaisse le pouvoir des lois humaines et y soumette sa volonté et sa conscience. Mais c'est ce qui nous est insupportable.

Il nous faut vous expliquer à ce propos que ni nous ni nos ancêtres, comme nous le savons d'après leur vie, ne nous sommes jamais laissés juger par les institutions humaines, mais exclusivement par notre conscience et les conseils de nos frères. Jamais nous n'avons eu recours aux lois pour justifier nos mariages, ni aux tribunaux pour le divorce; nos vieillards seuls s'en occupaient et leur intervention consiste seulement en ce que, pour le mariage, ils conseillent de vivre dans l'affection et l'entente et, pour le divorce, tâchent de réconcilier les époux; tout le reste est laissé à l'appréciation des époux. De même nous n'avons jamais recours aux institutions et aux agents du gouvernement en ce qui concerne les biens, les fonctionnaires n'ont jamais mis aucun de nous en possession d'un héritage, personne n'a fait de partage par le

tribunal, les biens de nos orphelins n'ont pas été mis sous tutelle, on n'a pris aucune mesure protectrice, et entre nous il n'y eut jamais de discussion judiciaire. Une fois, cependant, il y a quinze ans, une grave discussion naquit parmi nous à propos d'un bien commun, et pour faire justice, nous nous sommes adressés aux autorités; mais de cette démarche il est résulté parmi nous telle injustice et telle méchanceté que la vie était impossible et que nous étions près de la perte morale. Mais grâce à la protection divine, nous nous sommes repris à temps, nous avons renoncé à la source du mal et de la violence, et en supportant de graves privations et tourments, nous sommes revenus à la vie libre, guidés seulement par la conscience que nous ont léguée nos ancêtres.

D'après tout cela, cher frère, vous devez comprendre qu'en adressant au gouvernement du Canada cette requête que vous blâmez, nous ne cherchons pas querelle comme vous le pensez et nous ne tâchons pas d'obtenir des privilèges particuliers, ni dans les affaires de mariage, ni dans la jouissance de la terre, ni en quoi que ce soit, mais nous voulons seulement rester dans les conditions de vie auxquelles nous sommes habitués, que nous reconnaissons bonnes, et que nous ne pouvons changer volontairement. Ni nous ni nos ancêtres, n'avons eu de propriété foncière personnelle; ni nous ni nos ancêtres ne nous sommes mariés ni n'avons divorcé avec la permission des autorités; ni nous ni nos ancêtres ne nous sommes fait inscrire à l'état civil, et c'est pourquoi nous nous sommes passés des lois humaines dans les affaires d'héritages, de partages et autres questions matérielles. Depuis longtemps déjà nous décidons toutes les questions par la conscience et les conseils de nos frères, et c'est pourquoi nous pouvons conserver ces formes de la vie, auxquelles vous-même accordez quelque préférence.

Nous voulons être des chrétiens, et le christianisme, tel que nous le comprenons, ne consiste pas seulement à obéir au commandement « Tu ne tueras point », pour l'observation duquel nous avons beaucoup souffert; cela n'est même pas un commandement exclusivement chrétien : il existe dans l'Ancien Testament, et en se dirigeant seulement par lui on ne peut être chrétien ; il n'apprend que ce qu'il ne faut pas faire, mais il ne montre pas ce qu'il faut faire. Or le commandement principal du christianisme, le commandement du Nouveau Testament l'indique précisément; il ordonne de consacrer toute sa vie au service de la vérité, c'est-à-dire de devenir parfait comme est parfait notre Père du Ciel. Pour remplir ce commandement sans lequel on ne peut être chrétien, nous ne voulons pas avoir de propriété personnelle, nous ne voulons pas soumettre nos unions nuptiales aux lois humaines qui ne peuvent consacrer leur vraie légalité, nous voulons les soumettre entièrement à Dieu et à notre conscience ; enfin nous ne voulons pas donner sur nos décès et naissances des renseignements grâce auxquels nous pourrions nous soumettre pour les mariages ou autres actes aux lois humaines; mais nous voulons en toutes choses agir simplement selon la conscience que nous ont léguée nos ancêtres.

Après tout cela, vous devez comprendre clairement, cher frère, les motifs pour lesquels nous ne refusons pas de donner des renseignements statistiques, quand on nous en demandera, mais pourquoi nous refusons toute inscription sur les registres de l'état civil.

Vous finissez votre lettre en nous disant qu'il est mal de refuser au nom de Dieu d'obéir aux demandes qui ne sont qu'incommodes, mais qui ne nous conduisent pas au péché : mieux vaut, dites-vous, faire une chose qui ennuie que chercher querelle. Nous ne voyons pas le rapport de cette leçon avec notre requête, mais nous voyons que deux fois vous nous accusez du désir de chercher querelle, et cette fois nous voulons vous dire que s'il survient quelque chose ressemblant à une querelle, ce que nous ne voulons pas du tout, nous penserons qu'elle n'est pas notre fait, mais qu'elle vient de ce que vous, qui avez accepté le rôle d'intermédiaire entre nous et le gouvernement du Canada, aurez mal expliqué nos vœux.

Pardonnez.

Les vieillards élus pour donner la réponse à propos de la requête au gouvernement du Canada.

Signé : Feodor Dautov, Alexandre Bodiansky.

Bientôt après, l'agent des émigrants à Yorktown réunissait les délégués des dix communes du sud et leur demandait de dire, sans retard, si les habitants de ces villages accepteraient ou non la propriété personnelle de la terre dépendant de ces villages. Les délégués ont donné la réponse suivante :

Village Kamenka, 14 octobre 1900.

A Monsieur l'Agent des émigrants à Yorktown.

Les délégués des villages de la Fraternité universelle, sis près de Yorktown, sur les townships 31 et 12 des rangs 27 et 28 se sont réunis aujourd'hui au village Kamenka pour délibérer sur la question que vous nous avez posée, à savoir si nous consentions à accepter les sections paires des terres de ces townships qui appartiennent au Trésor, ou si, dans le cas où cet arrangement ne nous conviendrait pas, nous voudrions émigrer dans d'autres townships, derrière le lac du Bon-Esprit, réservés pour nous par le gouvernement et où nous pourrions avoir des terrains continus.

Nous avons délibéré aujourd'hui à ce sujet et voici nos conclusions :

1° L'installation en d'autres townships nous sera très difficile même dans le cas où les terres y seraient meilleures que celles que nous occupons ; car, pour nous installer, il nous a fallu deux années de travail pour construire les bâtiments que nous occupons maintenant et beaucoup d'entre nous, après ces énormes travaux, sont à bout de forces. Ainsi comme il serait très lourd pour nous de recommencer à bâtir avec le peu de moyens que nous avons, nous désirerions beaucoup l'éviter.

2° Mais si le gouvernement trouve mieux que nous émigrions aux

autres townships, nous y consentons. Nous consentons aussi à accepter la jouissance des terrains alternes des townships sur lesquels nous vivons maintenant et des townships voisins. En général, nous sommes tout prêts à accepter toutes terres, même les moins commodes pour notre vie, que le gouvernement nous donnera en jouissance, et nous lui en serons reconnaissants.

3° Mais nous ne pouvons accepter aucune terre en propriété personnelle et nous demandons qu'on ne nous y oblige pas. Nous ne pouvons accepter la terre en propriété, même pour la forme, comme nous l'a conseillé M. Mood, pour être d'accord avec les lois foncières du Canada. Nous ne pouvons le faire, parce nous voyons dans toute marque d'appropriation de la terre la principale violation de la loi divine. Pour nous, la propriété de la terre n'appartient qu'au Dieu Créateur qui l'a donnée en jouissance à tous les êtres vivants et surtout à l'homme parce que l'homme est l'être supérieur et surtout qu'il est capable de travailler utilement la terre et de la rendre féconde. C'est pourquoi nous reconnaissons que la jouissance de la terre doit appartenir surtout aux hommes qui y consacreront leur travail, et c'est une vérité si évidente qu'on ne peut la contredire. Mais pourquoi donc actuellement ceux qui voudraient donner leur travail à la terre sont-ils presque partout privés de cette possibilité, ou obligés pour cela de payer ceux qui n'ont aucun désir de la travailler ? Pourquoi, presque partout, les travailleurs sont-ils privés de la liberté de travailler et de la jouissance de la terre tandis que les oisifs la possèdent, et en jouissent ? Pourquoi telle iniquité évidente et ce trouble manifeste dans la vie sociale ? La raison est l'existence de la propriété foncière ; sans elle, la jouissance de la terre serait à ceux qui la travailleraient. C'est pourquoi celui même qui ne croit pas à l'existence de Dieu et ne reconnaît pas Dieu comme le seul créateur et maître de la terre, mais qui reconnaît la nécessité de la justice et de l'ordre dans la vie sociale et qui ne veut pas les violer, ne peut pas être propriétaire de la terre. Mais nous, de plus, nous reconnaissons Dieu, et le croyons le seul créateur et maître de la terre, comment donc pourrions-nous nous décider à y poser le sceau de la propriété ?

C'est pourquoi nous demandons qu'on ne nous force pas à cet acte.

4° Cependant nous reconnaissons la loi de Dieu comme celle de la liberté absolue, c'est pourquoi nous avons décidé, outre le consentement actuel des délégués, d'interroger encore personnellement chaque chef de famille des villages de la Fraternité universelle près de Yorktown sur ses intentions et ses désirs relativement à la possession et à la jouissance de la terre, et avons prié ceux qui voudraient devenir propriétaires de nous le faire savoir le plus tôt possible.

Suivent 30 signatures des délégués des villages de la Fraternité universelle.

Enfin, après quelques pourparlers avec les fonctionnaires, les Doukhobors ont reçu du gouvernement du Canada la lettre suivante, aux termes de laquelle leur requête du 22 juin était rejetée.

Réponse du gouvernement du Canada

A Séméon Séméonoff, Vassili Popov et les autres au village Blagadareosk.

Ottawa, 7 janvier 1901.

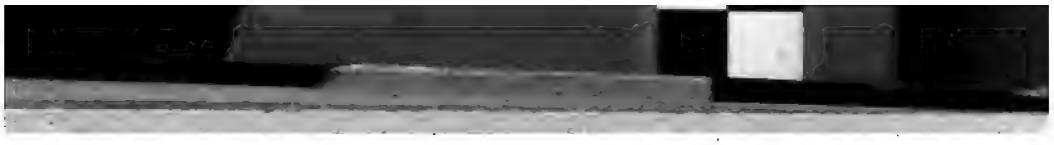
Messieurs,

En réponse à votre requête du 22 juin 1900 au gouvernement du Canada, j'ai l'honneur de vous déclarer que, depuis mon entrevue avec vos vieillards en novembre dernier, j'ai discuté avec les autorités les questions qui font l'objet de votre requête, et je ne puis vous répondre que ce qui vous a déjà été écrit, c'est-à-dire que la terre ne peut être donnée que par les lois ordinaires. Quand vos délégués sont venus de Russie au Canada, ils ont demandé que chacun reçût du gouvernement 160 acres de terre. Chez nous il n'est qu'une seule façon de donner aux émigrants les terres de l'Etat (homestead) et pour chaque émigrant qui arrive à Manitoba ou aux territoires nord-ouest, les règles sont les mêmes, quelle que soit sa nationalité ou sa religion. Ces lois et ces institutions sont le résultat d'une longue expérience qui a montré en même temps qu'elles garantissent le mieux possible les intérêts des émigrants eux-mêmes et de tout le pays en général.

J'attire votre attention sur ce qu'il est absolument impossible au gouvernement de vous garantir des terres si chacun de vous ne se fait pas inscrire pour un homestead, car, en cas contraire, ces terres (que vous occupez) figureraient sur nos registres comme non occupées et d'autres personnes pourraient s'y installer et en demander l'inscription à leur nom, et nous n'aurions aucun motif de le leur refuser.

J'ajouterai à cela qu'aussitôt que chacun de vous aura accompli les formalités de l'acceptation des homesteads, il recevra un certificat lui donnant le droit entier et absolu de posséder cette terre, après quoi il pourra en disposer à son gré, et alors si vos frères veulent élire des délégués auxquels seront confiées toutes les terres pour le bien de tous dans la jouissance en commun, c'est une affaire qui vous regarde exclusivement, vous pourrez agir comme vous le voudrez ; le gouvernement n'y fera aucun obstacle. Remarquez que tous vos amis (M. Mood et les quakers d'Angleterre) ont la même façon de voir que nous. C'est pourquoi j'espère que vous prendrez les mesures nécessaires pour que les terres soient inscrites à vos noms. Comme on vous l'a déjà déclaré, s'il n'était pas commode pour vos frères de verser immédiatement les sommes dues pour les frais d'inscription, celle-ci peut être faite quand même ; nous inscrirons les frais comme dette sur la terre et prélèverons 6 o/o. Les certificats de propriété seront délivrés après le paiement de la dette.

Quant à cette partie de votre requête, où il est question des renseignements pour la statistique des naissances, des décès et des mariages, bien que cette question soit du ressort du gouvernement local de Régina, je puis vous dire qu'il est impossible d'accéder à votre demande.



Ces lois sont les mêmes pour tous les habitants du Canada, de l'Atlantique au Pacifique; elles sont obligatoires pour tous : c'est pourquoi il ne saurait être question un seul moment de les modifier pour les Doukhobors.

Toute personne mariée doit se faire inscrire en indiquant ses nom et prénoms et la date de son mariage ; chaque naissance et chaque décès doivent être enregistrés. Cette règle est acceptée dans tous les pays non sauvages, et à notre connaissance personne jamais n'y a fait d'objection ; les hommes honnêtes qui ne violent pas la loi n'ont aucun motif de redouter ces prescriptions des lois du Canada.

Pour finir, je puis vous déclarer que les habitants du Canada étaient heureux de vous voir arriver dans leur pays. Ils ont l'intention de se conduire généreusement à votre endroit, de vous mettre dans une situation absolument égale à la leur, et de vous accorder tous les avantages que la loi leur confère ; mais, comme je vous l'ai déjà déclaré lors de notre entrevue, aucune loi d'exception ne sera faite pour vos frères, de même qu'envers eux on n'agira pas autrement qu'envers les autres émigrants installés déjà dans le pays ou ceux qui pourront encore y venir.

Ainsi, après trois années de séjour au Canada, vous deviendrez citoyens, jouirez de tous les droits, et aurez même qualité que nous pour faire les lois.

Quant à votre requête, il est inutile de continuer une plus longue discussion des questions qui y sont soulevées, parce que les lois du pays doivent être exécutées et vous verrez vous mêmes, quand vous connaîtrez mieux les lois du Canada, que seuls les hommes mauvais et immoraux peuvent avoir peur.

C'est pourquoi j'espère que vous reconnaîtrez vous-mêmes que votre propre avantage consiste à vous soumettre de bon cœur à nos lois selon le conseil de vos propres amis.

Votre

I.-J. SURRIF,
Gouverneur du Canada.

En réponse, les Doukhobors ont adressé au gouvernement du Canada la lettre ci-dessous, qui est la dernière.

RÉPONSE AU GOUVERNEMENT

Voskrecenovska, 11 février 1901.

A Monsieur l'Administrateur des terres d'État.

Réponse des délégués des villages du sud de la Fraternité universelle du Canada.

Monsieur,

Nous avons reçu votre réponse à notre requête du 22 juin, réponse dans laquelle vous déclarez qu'on ne peut souscrire à

nos demandes, et nous montrez comment nos désirs pourront être satisfaits par la suite, quand nous serons citoyens du Canada.

Malheureusement, nous pensons que si nous acceptions le moyen que vous nous faites entrevoir d'obtenir la réalisation de nos désirs, il nous faudrait tout d'abord les abandonner. Nous comprenons que grâce à la différence de vos conceptions et des nôtres touchant l'objet de la vie, il est aussi difficile au gouvernement de satisfaire à nos désirs et pour cela de limiter le pouvoir des lois, qu'à nous de reconnaître vos lois comme la règle de la vie; mais, malgré cela, comme avant, nous restons reconnaissants des bons procédés du gouvernement à notre égard. Maintenant nous sommes forcés de vous demander d'avoir la bonté de nous permettre de rester au Canada jusqu'à ce que nous trouvions un autre pays où nous installer, ou jusqu'à ce que nous soyons convaincus que pour les hommes qui ont l'intention d'établir leur vie sur les bases chrétiennes, il n'y a plus de place sur la terre.

Voici les éléments d'après lesquels on peut jusqu'à un certain point, juger de nous, de nos désirs et de notre situation actuelle.

Qui sommes-nous?

Nous sommes des hommes simples, des travailleurs qui reconnaissons qu'être simple ouvrier est mieux et plus avantageux qu'avoir toute autre situation sociale, c'est pourquoi notre principal souci est de nous habituer au travail, à la simplicité et à la pureté de la vie.

Que voulons-nous?

Etablir la liberté, la vérité et l'amour selon la doctrine du Christ, non dans la vie des autres, mais tout d'abord dans la nôtre. C'est pourquoi, en adressant notre requête au gouvernement du Canada n'avions-nous pas la pensée d'obtenir l'abolition de la propriété foncière dans ce pays. Nous demandions seulement qu'on nous accordât la faveur de ne pas être par la force personnellement propriétaires fonciers parce que nous reconnaissons que la propriété foncière est un mal et une iniquité qu'on ne saurait soutenir, même pour la forme, sans pécher. Et nous ne prétendons pas que cette ferme conviction qui nous anime soit reconnue juste par tous, mais, voyant clairement que personne ne souffrira de ce que nous nous nourrissions de la terre sans en être les propriétaires, nous avons demandé qu'on nous permît de la travailler et de vivre de ses produits sans nous en déclarer possesseurs.

De même nous n'avons pas exigé que tous ceux qui vivent dans l'État du Canada subordonnent la légalité ou l'illégalité de leurs relations nuptiales non aux lois du Canada et à l'inscription sur les registres de l'état civil, mais à la voix de la conscience. Non, nous avons demandé qu'on ne nous forçât point à diriger notre conduite d'après les lois, nous qui savons que leur immixtion dans les affaires nuptiales crée des maux incalculables. La séduction des filles, la chasse au fiancé, l'adultère, les querelles de familles, l'abandon des enfants, la prostitution, la dépravation absolue de la société, tout cela est fortifié par l'immixtion des lois dans les relations nuptiales que les Doukhobors laissent dans le domaine exclusif de la conscience. Voyant clairement tout ce mal dans la vie qui nous entoure, nous avons voulu seulement qu'on ne nous ôtat point la possibilité de nous diriger dans nos unions nuptiales exclusivement par le moyen de la conscience tout en reconnaissant aux autres l'entière liberté de se diriger comme bon leur semble.

Enfin, sachant que c'est seulement avec la volonté et la liberté de conscience que l'homme peut reconnaître et voir clairement en quoi consiste la vertu et en quoi le mensonge de la vie et désirant conserver notre volonté et notre conscience en toutes choses, nous demandons d'affranchir notre société de telles inscriptions qui nous soumettraient aux formalités civiles inutiles pour nous, et nous imposeraient des droits et des devoirs qui ne nous sont pas nécessaires. Mais, à côté de cela, nous étions loin de vouloir affranchir des conditions de la civilisation contemporaine la volonté et la conscience de ceux qui n'ont pas besoin de la liberté.

Toutes nos demandes au gouvernement du Canada ont été vaines, et nous sommes maintenant dans une situation telle qu'à tout moment nous pouvons être privés de la terre et de l'abri et en outre exposés à des mesures violentes.

Il ne paraît pas possible de rester dans cette condition, aussi nous adressons-nous aux hommes bons du monde entier en leur demandant de nous dire où existe un pays et une société où nous pourrions être tolérés, nous installer et vivre, sans que personne nous demande pour cela de renoncer à la liberté de conscience et à ce que nous reconnaissons pour la vérité de Dieu.

(Suivent les 50 signatures des délégués.)

LES DOUKHOBORS

Mademoiselle Bourrat [1]

Ce fut dans le mois d'octobre que Victoire, la nourrice de Mademoiselle, vint passer une journée à Prévoux. Mme Bourrat s'enferma dans sa chambre avec la paysanne. Lorsque cette dernière quitta la maison tout était convenu. Au commencement de janvier, M. Bourrat traverserait un jour le village qu'habitait Victoire, comme en se promenant, pour l'avertir. Elle arriverait alors seule à Prévoux vers onze heures du soir; elle trouverait la maison endormie, la grande porte ouverte, et sans bruit gagnerait le salon. Puis M. Bourrat la mènerait en voiture jusqu'au chef-lieu distant de deux lieues, où un train de nuit, après un trajet d'une heure et demie, la déposerait au village de X... Là, l'enfant serait remis à une femme dont elle se serait assurée; il serait de père et mère inconnus, le nourrissage payé d'avance, cinq cents francs, somme énorme qui avait fait reculer Mme Bourrat. Mais il fallait s'en rapporter à Victoire.

Maintenant mademoiselle Bourrat ne quittait plus sa chambre. La pauvre fille, dans la solitude haineuse où elle était laissée, en était arrivée à ce point de désespoir, qu'elle espérait ne pas survivre à ses couches. L'incertitude où on la tenait l'accablait. Sa mère ne lui avait dit que le strict nécessaire : elle accoucherait, et l'enfant disparaîtrait aussitôt. — Qu'en ferait-on? qu'adviendrait-il d'elle-même? continuerait-elle à mener une existence désolée auprès de sa mère? elle ne le savait. Elle ignorait à peu près tout de la vie. Elle essayait de comprendre; mais, pareille à un oiseau qui tâche de forcer les barreaux de sa cage et retombe meurtri, elle renonçait bien vite à franchir le cercle étroit de mystères où elle était enfermée.

Noël, le Jour de l'an se passèrent. Elle reçut quelques souvenirs affectueux de ses cousines Bourrat. Sa mère n'eut pas un mot pour elle. Son père vint la voir, cachant son émotion. Mme Bourrat les quitta un instant, appelée par une visite. Elle tomba dans les bras de son père en sanglotant; le vieil homme malheureux pleura aussi. De leur vie entière, ils n'avaient eu une heure de telle intimité.

Enfin, un matin, vers onze heures — mademoiselle Bourrat,

(1) Voir *La revue blanche* du 1er mai 1901.

depuis plusieurs jours, avait des étourdissements — elle sentit des douleurs la poindre. Elle avertit sa mère, qui s'installa dans sa chambre. M. Bourrat fit atteler, il avait récemment acheté un cheval, et descendit à la ville. Après quelques emplettes de graines, il entra chez le docteur Maigret, puis, au lieu de reprendre la route par laquelle il était venu, il exécuta un grand crochet et passa chez Victoire avant de regagner Prévoux. Sa femme le rejoignit pour déjeuner; il était une heure. M. Bourrat avait peine à cacher son agitation; Mme Bourrat, au contraire, le jour du danger venu, était calme et maîtresse d'elle-même. Depuis le matin, elle avait terrorisé sa fille, la contraignant au silence, la menaçant, au moindre cri, des conséquences terribles d'un scandale. La malheureuse fille resta seule, serrant un mouchoir entre ses dents, enfouissant sa tête sous les draps lorsque les crises venaient. Pas un gémissement ne lui échappa.

A la femme de chambre qui voulait porter comme à l'ordinaire le repas de Mademoiselle, Mme Bourrat déclara que sa fille, ayant de la fièvre, ne mangerait pas de la journée, qu'il fallait la laisser dans le plus grand repos, éviter tout bruit dans la maison et ne pas monter au premier étage.

A trois heures, le docteur arriva dans son cabriolet qu'il conduisait lui-même; c'était une partie du plan convenu à l'avance avec sa cousine. Le docteur Maigret était, à l'ordinaire, bourru; mais ce jour-là son humeur était exécrable.

Lorsque mademoiselle Bourrat le vit entrer, elle se tourna vers le mur; elle ne pouvait supporter le regard de ce vieillard hargneux.

D'une voix sèche, il lui enjoignit de se mettre sur le dos, et sans prêter la moindre attention à ses protestations, il la découvrit. Puis, rejetant les draps sur ce corps déformé, il déclara qu'il fallait attendre. Il n'ajouta pas un mot, sortit, remonta en voiture et alla faire une visite dans un village voisin. Il rencontra M. Bourrat dans la cour, mais il passa sans lui adresser la parole.

L'après-midi se continua lamentable et monotone, coupée des mêmes douleurs violentes revenant à intervalles éloignés. Mme Bourrat, assise au pied du lit, tricotait, les lèvres pincées. A chaque accès nouveau, elle regardait sa fille, comme pour lui dire : Surtout ne crie pas.

A chaque fois, mademoiselle Bourrat, qui allait céder à la douleur, se reprenait.

A cinq heures et demie le docteur revint. Il examina sa patiente à nouveau.

— Rien encore, dit-il.

Mme Bourrat qui avait ses idées, hocha la tête, satisfaite. L'attente ne lui était rien.

— Il vaut mieux que ce soit pour la nuit, murmura-t-elle.

Ils descendirent tous deux et, dans le vestibule, devant la femme de chambre, Mme Bourrat invita le docteur à dîner; ils feraient un whist dans la soirée. Maigret, comme en rechignant, accepta. A différentes reprises déjà, pendant les mois précédents, Mme Bourrat l'avait gardé ainsi pour jouer aux cartes. La femme de chambre ne fut donc pas surprise de le voir rester. Ce soir-là, après le repas, ils s'installèrent à la table de jeu comme à l'ordinaire. Mme Bourrat sonna la fille pour avoir une bougie de plus, en réalité pour qu'elle les vît attablés à leur whist. Puis, dès que Joséphine eut tourné le dos, elle monta sans bruit avec Maigret, laissant son mari seul au salon.

Lorsqu'elle fut entrée dans la chambre de sa fille, Mme Bourrat prit dans l'armoire une couverture et la fixa sur l'encadrement de la porte par de petits clous.

Mademoiselle Bourrat gisait anéantie. Le docteur, l'ayant découverte, la regarda; le temps était venu. Il eut quelques mots de consultation avec sa cousine dans l'embrasure de la fenêtre, tira une fiole de son sac, et, en versant le contenu sur un mouchoir, s'approcha du lit. Mademoiselle Bourrat sentit une odeur forte; elle s'effraya. Qu'allait-on lui faire? Peut-être voulait-on se débarrasser d'elle aussi? Le vieux docteur lui apparaissait doué de pouvoirs immenses et mystérieux. Elle s'agita, voulut parler à sa mère; elle indiquait de la main la grande armoire au fond de la chambre. Le docteur ne l'écoutait pas. Une main sur le front de la jeune fille, il lui mit le mouchoir près de la bouche. Elle respira un parfum âcre et, pour y échapper, se démena désespérément. Alors sa mère lui maintint les bras. Maigret la tenait clouée sur l'oreiller. D'un coup de jambes elle rejeta les draps, arracha une main à l'étreinte de sa mère, saisit le poignet du docteur et se tendit dans un effort suprême. Dans la lutte le mouchoir vint se coller sur sa bouche et sur son nez; elle sentit comme une brûlure sur la peau; maintenant elle étouffait, elle n'avait plus de volonté; l'odeur terrible la pénétrait. Elle aspira violemment, cherchant de l'air, et, tout de suite, elle perdit connaissance.

. . . . . .

. . . . . .

Une heure se passa. Le docteur avait enlevé son habit; on

l'entendait par moment jurer. Soudain, un vagissement emplit la chambre ; quelqu'un affirmait son droit à l'existence. C'était une voix claire, mais haute, mais forte ; il semblait qu'elle dût vibrer dans toute la maison. En un rien de temps, Mme Bourrat avait pris l'enfant et s'était assise dans le bas de l'armoire, les deux battants tirés sur elle pour étouffer les cris qui filtraient à peine dans la chambre à travers la porte fermée. Une bougie près d'elle sur le parquet, elle retournait sur ses genoux le petit être, l'essuyait, puis l'habilla de vêtements sans marque. Lorsqu'elle eut fini, l'enfant s'était endormi ; elle sortit de l'armoire, le posa sur un fauteuil et descendit.

La maison était plongée dans l'obscurité. Elle trouva son mari au salon ; il sursauta à son entrée. Coupant court à ses questions elle lui dit d'aller atteler sans bruit la voiture du docteur et la sienne et d'attendre près de la grille. Puis elle monta chez sa fille.

Pendant une demi-heure, elle aida au docteur à finir sa besogne ; ensemble ils portèrent mademoiselle Bourrat, toujours endormie, sur le canapé ; elle jeta le linge sale en tas dans un coin, refit le lit avec des draps propres, recoucha sa fille. La pendule sur la cheminée marquait onze heures et quart ; Victoire devait être là. Elle prit l'enfant et, à travers le corridor sombre, elle gagna à pas étouffés l'escalier ; elle tenait à la main un mouchoir, prête à l'abattre sur la bouche du petit, se fût-il mis à pleurer. Derrière elle venait Maigret qui, avant de quitter la chambre, avait ouvert la fenêtre grande et placé sur le front de mademoiselle Bourrat une serviette trempée dans de l'eau froide.

Au salon, Mme Bourrat trouva Victoire ; sans mot dire, elle lui tendit le paquet emmaillotté et une enveloppe qu'elle tira de son corsage. Le docteur s'était rendu directement dans la cour sans être vu de la paysanne. M. Bourrat avait sorti les voitures en sourdine. Le valet d'écurie, qui était le vieil imbécile chargé du jardin, entendit dans son premier sommeil un peu de bruit. Il pensa que le docteur Maigret attelait son cheval pour redescendre à Valleyres, et il se rendormit. Mme Bourrat suivit Victoire jusqu'à la porte ; la nuit était noire à souhait, il faisait un grand vent d'ouest, humide et froid. Les voitures disparurent dans l'ombre, au pas. Mme Bourrat remonta au premier étage ; elle avait à travailler.

. . . . . .

. . . . . .

Lorsque mademoiselle Bourrat revint à elle, elle fut lente à reprendre conscience de la réalité. L'air vif de la fenêtre rafraîchissait son visage. Elle était épuisée et n'aurait pu, pour sauver sa vie, lever la main. En même temps, elle se sentait soulagée ; il semblait qu'on lui eût enlevé un poids énorme qui l'accablait. Mais la peau, tout autour de la bouche, cuisait comme brûlée ; puis, par moment, c'étaient des nausées atroces, et tout le temps une odeur pénétrante, dont elle ne pouvait se défaire. Ses paupières étaient collées sur ses yeux. Qu'avait-elle de froid sur le front? Une goutte glissa le long de son cou et se perdit dans les cheveux. Un souffle d'air venu du dehors la ranima ; elle ouvrit les yeux. — Ce qu'elle vit ne l'aida pas à renouer le fil rompu de ses idées : près de la fenêtre ouverte, devant une cuve, sa mère était agenouillée ; elle avait enlevé son corsage et sa jupe et, à grands coups de bras, lavait du linge dans de l'eau qui fumait. La lampe sur la table éclairait cette scène étrange d'une lumière falote ; parfois, à un coup de vent, la flamme tremblait, près de s'éteindre. Mais Mme Bourrat continuait sa besogne. Sa fille la vit tordre du linge et l'étendre sur la fenêtre. Que pouvait-ce être? Des draps, semblait-il? — Cela dura longtemps.

Mademoiselle Bourrat ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, sa mère était debout ; elle essayait, sans y réussir, de soulever la cuve fumante ; alors elle s'empara d'un broc qu'elle plongea dans la cuve, puis elle ouvrit la porte et sortit. Le courant d'air frappait le visage de mademoiselle Bourrat ; dans le tube de verre, la flamme filait bleue comme si elle allait s'évanouir. Mme Bourrat revint une demi-minute plus tard et, deux fois encore, fit le même voyage. Enfin, elle prit la cuve et, lorsqu'elle passa le long du lit, mademoiselle Bourrat put regarder. Elle aperçut quelque chose de rouge ; c'était comme du sang. Cette fois-là sa mère fut dehors plus longtemps. Elle rentra les mains vides. Maintenant avec un torchon elle essuyait à grands coups le parquet.

Mademoiselle Bourrat se fatiguait à essayer de comprendre la raison de ces actes anormaux ; elle eut une nausée, les oreilles lui tintaient. Elle s'assoupit un instant. Puis elle se réveilla de nouveau. Peu à peu quelque lumière, ici et là, perça la masse confuse de ses idées. Elle revit le vieux docteur la maintenant de force sur l'oreiller. — Ah oui ! elle avait beaucoup souffert. De cela il ne restait rien, sauf, par tout le corps, des douleurs sourdes comme si elle avait été

battue. Ses souvenirs devinrent plus nets. Soudain elle évoqua le drame vécu et poussa un soupir douloureux. Sa mère vint à elle, un verre à la main. Elle avait toujours son regard dur.

— Bois, dit-elle.

Mademoiselle Bourrat fit effort pour soulever la tête; elle avala quelques gorgées de grog chaud.

— Est-ce fini? demanda-t-elle à voix basse.

Sa mère fit signe que oui.

— Où est-il? murmura-t-elle plus faiblement encore.

Mme Bourrat haussa les épaules.

— Ne t'occupe pas de ça. On n'en entendra plus parler.

Mademoiselle Bourrat gémit sourdement comme une bête blessée. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Déjà sa mère s'était remise au travail. Maintenant elle retirait de la fenêtre les draps humides qu'elle accrocha dans l'armoire. Elle arrangea toutes choses dans leur ordre sur le lavabo, jeta un regard circulaire par la chambre; chaque meuble était à sa place. Il n'y avait qu'une odeur persistante qui restait de la scène de tout à l'heure. Mme Bourrat brûla du sucre sur une pelle pour essayer de l'enlever. Puis, ayant redonné quelques gouttes de grog à sa fille, elle ferma à clef en dedans la porte sur le corridor et passa chez elle.

Elle était épuisée; il était trois heures du matin. Son mari rentrerait d'un instant à l'autre. Elle pensa à leur voyage dans la nuit. Personne n'avait pu les reconnaître. Ils auraient atteint le chef-lieu vers une heure et demie; Victoire se serait rendue seule à la gare; elle aurait pris le train de trois heures; de ce côté-là tout était bien. — Dans la maison silencieuse, les domestiques, dont les chambres étaient à un étage supérieur et sur une autre façade, n'avaient pu surprendre ses allées et venues. Quant au bruit qui s'était fait près de sa fille, il n'avait certes pas franchi la porte soigneusement calfeutrée. — A ce moment, elle sursauta; un cheval hennissait dans la cour. Mme Bourrat frémit; toute la maison allait l'entendre; le valet d'écurie descendrait; comment expliquer la rentrée tardive de son mari? Il faudrait inventer une histoire; on la discuterait à la cuisine et à la ferme; un rien éveillerait les soupçons. Mme Bourrat n'osait bouger. Cependant le cheval se tut. Dans sa mansarde le vieux jardinier s'éveilla, mais il crut qu'un cheval s'effrayait à l'écurie, sacra de son sommeil interrompu, se retourna sur sa couche et se rendormit de plus belle. M. Bourrat, ayant étrillé et bouchonné

la bête, remonta chez lui. Il trouva sa femme terrifiée ; il la rassura, personne n'avait bougé.

Mademoiselle Bourrat était restée dans l'obscurité. Sur ses joues de grosses larmes coulaient continuellement qu'elle ne pouvait même essuyer. Enfin, de faiblesse, elle s'endormit.

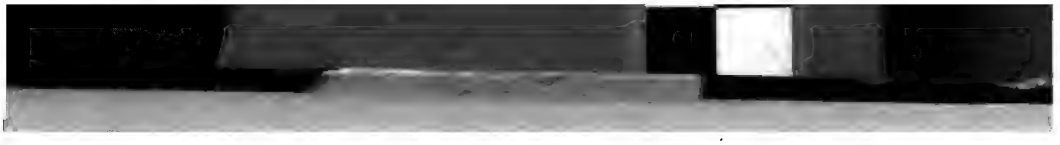
Le lendemain, à la première heure, Mme Bourrat était debout. Elle ouvrit toute grande la fenêtre dans la chambre de sa fille. Tant qu'il restait quelque chose de cette odeur étrange, on n'osait laisser entrer la domestique. A cette fille, elle dit que mademoiselle Bourrat avait eu une crise nerveuse de faiblesse et d'anémie, que le docteur avait dû faire des piqûres de morphine, et qu'elle serait seule à le savoir dans la maison parce qu'on était sûr d'elle. Joséphine, flattée de tant de confiance, s'apitoya. Elle n'avait du reste aucuns soupçons. Elle ne pénétra chez mademoiselle Bourrat que le second jour ; à la voir si pâle, les lèvres brûlées de fièvre, crut-elle, elle comprit combien la jeune fille avait été malade et ne s'étonna plus des précautions prises.

Le docteur Maigret revint pendant quelques jours ; tout suivait son cours normal. Deux semaines plus tard, mademoiselle Bourrat était sur son canapé et recevait la visite de ses cousines. Ses tantes causaient avec sa mère. Mme Bourrat, en grand secret, murmurait quelques phrases ; — on entendait les mots d'anémie, nervosité, enfin, sur un ton d'ultime confidence, celui de « mariage ». Et Maigret, de son côté, lorsqu'on lui parlait de sa malade, haussait les épaules. Un jour même, à Mme Louis Vertôt qui le questionnait, il répondit par un de ces mots cyniques dont il était coutumier, lequel mot avait couru la société de Valleyres :

— Mademoiselle Bourrat est aussi normale que vous et moi. Elle a besoin de se marier et de faire des enfants. Voilà tout.

La convalescence de mademoiselle Bourrat fut triste. Que d'heures passées seule ou en face de sa mère ! Mme Bourrat restait silencieuse et glacée ; toute son attitude protestait ; ses yeux secs, sa bouche sans lèvres fermée, son nez maigre et crochu, toutes les lignes creusées de sa figure disaient l'humiliation que lui avait infligée sa fille, les besognes honteuses auxquelles elle l'avait contrainte et proclamaient l'invincible volonté de n'oublier rien.

En sa présence seulement, mademoiselle Bourrat se jugeait coupable. Lorsqu'elle était laissée à elle-même, ses pensées



étaient moins douloureuses. Elle n'avait pas conscience d'avoir voulu cela. Elle avait été pareille à ces personnes dont elle avait entendu parler qui, sous l'influence d'un magnétiseur, font, tout éveillées, des choses qu'elles n'ont point délibérées et dont elles ne sont pas responsables. — Une force aveugle et irrésistible l'avait poussée dans les bras de cet homme. Comment aurait-elle résisté ? Elle ignorait où elle allait.

Et la sévérité continue de sa mère l'étonnait. Elle comprenait l'importance qu'il y avait à garder une telle chose secrète, la nécessité de préserver le nom des Bourrat de tout scandale. Elle admettait, sans la discuter, la supériorité de leur position ; les Bourrat étaient une des grandes familles du pays, la considération qu'ils avaient gagnée par des siècles de vie honorable ne devait pas être ruinée par elle. — Cela était certain ; mais la faute était restée secrète ; personne ne la soupçonnerait jamais. Pourquoi sa mère, rassurée, ne s'adoucissait-elle pas ? — Depuis les sept mois qu'elles étaient enfermées dans un effroyable tête à tête, jamais elle ne lui avait adressé la parole, que ce ne fût pour lui donner un ordre, ou lui indiquer une précaution nouvelle à prendre.

Aussi mademoiselle Bourrat préférait-elle être seule. Elle pensait alors au petit être qui avait disparu. C'était vraiment étrange ; elle n'avait même pas vu celui qu'elle avait mis au jour. Il était arrivé pendant qu'elle était endormie ; il était parti avant qu'elle ne fût réveillée. Parti ? De cela même, elle avait eu quelques doutes. L'horrible Maigret n'avait-il pu l'empêcher de vivre ? — Non, elle sentait que c'était trop grave, que sans doute on avait dû placer l'enfant en nourrice loin de Prévoux. Mais elle ne pouvait deviner comment cela s'était fait. Elle ne savait rien du rôle de Victoire. Après des jours d'inquiétude et d'hésitations, elle eut enfin le courage d'interroger sa mère. Mme Bourrat refusa tout renseignement. En vain mademoiselle Bourrat supplia. Mme Bourrat resta close ; c'était, dans sa pensée, la seule façon d'éviter à sa fille, plus tard, quelque démarche imprudente qui les perdrait. Mademoiselle Bourrat se lamentait ; elle ne pouvait se faire à l'idée que son enfant lui était à jamais enlevé. Elle n'aurait pas demandé à le garder, puisque c'était impossible, mais elle l'aurait désiré près de Valleyres, de façon qu'elle pût au moins l'apercevoir de temps à autre. — De nouveau, elle sentit que des forces supérieures la dominaient et qu'il fallait accepter son sort.

Le premier jour où elle se leva, elle espérait avoir quelques minutes à elle. Mais Mme Bourrat ne la quitta pas. Elle attendit au soir ; lorsqu'elle fut assurée que sa mère infatigable dormait enfin, elle chercha dans l'obscurité sur la table l'unique allumette qui lui était laissée pour la nuit. L'ayant frottée avec d'infinies précautions sur le papier usé du mur, elle alluma la bougie. Alors, sortant de son lit, elle alla à la grande armoire, dont elle ouvrit la porte doucement. Elle souleva le papier qui recouvrait le rayon inférieur et prit un paquet aplati, caché là. Puis, les jambes molles de s'être tenue debout si longtemps, elle regagna son lit. Elle déplia le paquet et en tira un petit jupon de laine tricoté. Mais c'était le plus extraordinaire jupon que l'on pût voir, car il était fait de morceaux de toutes couleurs. Mademoiselle Bourrat n'aurait pu acheter à la ville, sans que sa mère le sût, un écheveau de laine blanche ; aussi elle en avait été réduite à travailler avec les laines de sa tapisserie. Elle avait profité des jours rares où Mme Bourrat allait faire des visites pour mener son œuvre à bien, et, comme elle n'eût osé épuiser sa provision de rouge ou de bleu, elle s'était vue obligée de prendre des bouts de laine dans chacun des petits écheveaux qu'elle avait. En outre, elle avait été obligée d'attacher les bouts les uns aux autres. Aussi le jupon multicolore était-il hérissé de petits nœuds. — Mais elle ne songeait pas à ce que son apparence pouvait avoir de ridicule ; elle ne pensait qu'aux heures anxieuses qu'elle avait passées à y travailler, l'oreille tendue, prête à faire disparaître sous sa jupe au moindre bruit l'ouvrage défendu. Elle avait compté le remettre à sa mère, au moment venu, pour en revêtir le petit qu'il protégerait contre le froid de l'hiver. De jour en jour elle avait reculé. Enfin lorsque Maigret s'était approché d'elle, le mouchoir redoutable à la main, sa dernière pensée avait été pour le paquet caché dans l'armoire ; elle avait essayé de parler ; il était trop tard. — Ce soir-là, elle prit le petit jupon, le serra contre sa poitrine, lui dit à voix basse des mots nouveaux pour elle qui la faisaient pleurer, et, sans force pour retenir ses larmes, s'endormit, le dorlotant toujours, comme si c'était l'autre, le disparu, qu'elle avait dans ses bras.

Le lendemain, sa mère étant descendue déjeuner, elle le jeta dans le poêle où brûlait un feu vif.

Cependant la convalescence de mademoiselle Bourrat était finie. Elle redescendit à Valleyres avec sa mère, l'accompagna

dans ses visites. Partout on s'émerveillait de sa bonne mine. A sa grande surprise, Mme Bourrat donna un dîner de jeunesse en son honneur aux vacances de Pâques. Y furent invitées, ses deux cousines Bourrat, Marie Vertôt, Laure Maigret et Henriette Brière ; comme jeunes gens, il y avait ses deux frères, un des Bourrat, de Vermand, retour de Paris, Maurice Lanterle qui n'avait pas dix-huit ans, un jeune Bastard, enfin M. Nicolas Allemand, dont la présence excita une grande curiosité dans la partie féminine de l'assemblée.

M. Nicolas Allemand n'était pas un bourgeois de Valleyres. Il s'était établi dans la petite ville peu d'années auparavant. D'où venait-il ? qu'était sa famille ? on ne le savait guère. M. Allemand était la discrétion même. Mais M. le curé, à qui il avait été rendre visite à son arrivée, l'avait pris sous sa puissante protection. M. Allemand avait choisi, non loin du Cours, un petit appartement de trois pièces. Bientôt l'on avait vu arriver une voiture de déménagement. Les habitants de Valleyres n'en croyaient pas leurs yeux. Un étranger se fixant dans leur ville! la chose était rare ; un jeune homme! la chose était unique. Jamais homme ne fut plus épié que ne le fut M. Nicolas Allemand. Mais il ne fournit pas grand aliment à la curiosité publique. Il n'allait jamais au café, ne chassait pas ; comme tant d'autres rentiers de Valleyres, il passait des journées à la fois vides et occupées. Le temps s'usait dans la répétition méthodique de très petites choses toujours les mêmes. Les goûts de M. Allemand étaient ordonnés et tournés vers les choses historiques ; mais il manquait d'intelligence. Il allait à la messe le matin, puis rentrait hâtivement chez lui, où il passait deux heures à relever, dans des cahiers à ce destinés, les dates de naissance et de mort de chacun des rois de France et des hommes célèbres de leur règne. A midi, il déjeunait, puis sortait pour se promener sur le cours, et, à deux heures sonnant, entrait à la bibliothèque communale.

Car Valleyres avait une bibliothèque communale, cause d'orgueil infini et de supériorité sur Villeneuve et Châteauvieux, voisines et plus considérables, qui n'en possédaient point. La bibliothèque appartenait par moitié à la ville, par moitié à un groupe de familles descendant des fondateurs. C'était alternativement la ville et les familles fondatrices qui en nommaient le bibliothécaire à vie. Tout alla bien tant que le Conseil municipal fut en majorité acquis aux conservateurs, — mais depuis quinze ans la ville était aux mains des partis avancés, et, le respectable

bibliothécaire, M. Barbet, étant mort sur ces entrefaites, le conseil, à son tour d'élection, avait désigné pour lui succéder, le sectaire M. Maillefer. Les notables de Valleyres en avaient frémi. Quoi, les archives de leur ville, où à chaque acte se retrouvaient les noms des Vertôt, des Bourrat, des Maigret, des de Morteuse, Bastard, Duret et autres, allaient se trouver sous la coupe directe d'un jacobin ! Heureusement les familles avaient la majorité dans le comité d'achat. La bibliothèque de Valleyres était faite pour les âmes bien pensantes. Il y avait, il est vrai, quelques collections du XVIII^e^ siècle, qui n'étaient pas orthodoxes ; elles avaient été données à l'époque par un Maigret, mécréant, sceptique et coureur de filles, pour les péchés duquel la famille avait fait depuis longue pénitence. On ne pouvait les détruire, car la surveillance de la ville paralysait les bonnes volontés, mais au moins s'était-il trouvé une âme pieuse qui avait consacré quelques années de sa vie terrestre et raccourci par là d'autant son temps de purgatoire, à noircir à l'encre tous les passages inconvenants du fonds Maigret. *Candide* se trouvait ainsi réduit à vingt pages de fragments incohérents.

C'est là que M. Nicolas Allemand passait ses après-midi. Il aimait l'odeur des choses séculaires, tout parchemin lui était vénérable, une ligne de manuscrit suffisait à remplir une heure, car il était lent de sa nature et manquait, en outre, de culture paléographique. Cependant, petit à petit — le temps n'est rien à Valleyres — il arriva à acquérir une certaine habileté. Il ne fut pas long avant de trouver à utiliser ses talents pour gagner la considération des notables de la ville. Il communiquait le résultat de ses recherches au curé qui s'empressait d'en faire part aux intéressés. C'est ainsi que M. Nicolas Allemand, après deux années et demie de fouilles consciencieuses mit au jour l'acte d'achat de la terre seigneuriale de Vouzins, fait au nom de Nicolas Vertôt en quinze cent huitante et quatre. Le dit Nicolas Vertôt était un usurier de la ville qui, profitant des troubles de la Ligue et de l'extinction de la branche aînée des de Vouzins, s'était emparé à vil prix de cette terre. Mais il fut obligé de rendre gorge peu d'années après lorsque le Béarnais établit l'ordre dans le royaume. Vouzins revint alors à la branche des de Vouzins Baufflers, qui porta le nom à la célébrité que l'on sait et en fit un des premiers du royaume. Les Vertôt avaient toujours prétendu avoir le droit d'ajouter à leur nom celui de de Vouzins, mais ils affectaient d'en faire fi, comme si rien ne

pouvait être supérieur au nom des Vertôt, et ils avaient une légère moue de dédain lorsqu'on nommait devant eux les ducs de Vouzins Baufflers, des cadets après tout qui ne devaient leur fortune qu'à des intrigues de cour. Mais les Vertôt n'avaient aucun titre pour appuyer leurs prétentions. On juge de leur satisfaction à la découverte de l'acte d'achat de Vouzins; leur joie fut si grande qu'ils la cachèrent soigneusement de peur de laisser voir qu'ils avaient pu douter de leur droit. Ils saluèrent dès lors M. Allemand lorsqu'ils le rencontraient sur le Cours et à la sortie de l'église. — Une autre découverte de M. Allemand fut relative à la famille Griolle. Il ne restait des Griolle qu'une vieille dame qui avait épousé François Maigret, père de M. Jules Maigret et de Mme Bourrat de Prévoux. Les Griolle avaient tenu une grande place à Valleyres. M. Allemand retrouva un acte à leur nom; il datait de quatorze cent nonante et huit, battant de quatre-vingts ans l'acte le plus ancien où étaient nommés les Duret qui se disaient la plus vieille famille de la ville; les Maigret n'étaient pas signalés avant 1602, les Bourrat avant 1615. Mais M. Allemand ne révéla pas qu'il avait du même coup mis la main sur des actes d'achats de maisons aux noms des Frappart et des Langlois, actes qui tous deux remontaient au quatorzième siècle, étant l'un de treize cent cinquante et six, l'autre de treize cent soixante et sept. Or il y avait encore des Frappart et des Langlois, mais dans les couches les plus basses de la population; on connaissait à ce jour deux Frappart, l'un journalier de son état, l'autre, passeur sur l'Ourche, ivrognes tous deux, et un Langlois, pilier de cabaret aussi, prote à l'imprimerie radicale de l'*Avant-Garde,* affligé d'un nombre considérable d'enfants qui s'élevaient de leur mieux sur le pavé. Ces trois escogriffes étaient les représentants des plus anciennes familles de Valleyres. Mais M. Allemand les laissa dans l'ignorance de ces titres glorieux; il ne sortit des archives que l'acte de la notable famille des Griolle. Du coup, M. Nicolas Allemand fut présenté par le curé à Mme Jules Maigret, veuve du chef de la famille, qui l'invita à venir passer la soirée chez elle huit jours plus tard. Ainsi la société de Valleyres s'ouvrit-elle au judicieux M. Allemand, et ce fut un fait presque unique dans l'histoire de la ville que l'admission, après quatre ans de stage seulement, d'un étranger dans le cercle des notables.

M. Nicolas Allemand continua patiemment ces études profitables et passionnantes. Il fit, par exemple, un tableau compa-

ratif des signatures de quarante-trois des membres de la famille Duret dans les deux derniers siècles; il poursuivit les alliances des de Morteuse dans la nuit des temps, dressa l'arbre généalogique des Vertôt de Vouzins. Ainsi passait-il ses journées.

On l'accepta dans la société de Valleyres comme un homme de principes sûrs qui, s'il ne pouvait prétendre à être reçu sur un pied d'égalité, avait cependant droit à quelques égards pour le respect qu'il témoignait aux choses du passé. Mme Jules Maigret, qui avait en tout une juste mesure, l'invitait le soir où l'on faisait un whist, mais il ne dînait pas.

Il reçut une autre récompense de ses labeurs. M. Maillefer, le bibliothécaire, mourut subitement. La nomination de son successeur revenait cette fois-ci aux descendants des fondateurs. A l'unanimité, ils désignèrent, pour remplacer M. Maillefer, M. Nicolas Allemand, qui vit ainsi s'ajouter aux quinze cents et quelques francs qui constituaient ses modestes revenus une somme à peu près égale. On continua pourtant à ne l'inviter qu'après dîner.

La carte de Mme Bourrat fut donc pour le surprendre. Le moindre événement — et c'en était un d'importance — avait son relief dans la vie plate de la petite ville. M. Allemand n'avait pas passé quatre ans sans s'apercevoir que ces familles notables, dont il aimait à tracer l'ascendance, avaient des filles qui restaient à Valleyres, tandis que les jeunes gens s'en allaient dans les grandes cités, d'où ils ne revenaient guère. Il sentait son indignité. Que pouvait-il opposer aux deux ou trois siècles de roture prouvée et enregistrée qu'avaient les Vertôt, les Bourrat, les Maigret? — Rien, hélas! rien que lui-même. Cet homme, si habile à trouver des ancêtres pour les autres, ne pouvait même se compléter d'un père. Il avait été élevé à Lyon par des prêtres, modestement, avait travaillé pour eux aux comptes de la fabrique. A trente-deux ans, son directeur de conscience lui avait remis une petite somme d'argent en lui conseillant d'aller en manger les rentes dans un coin paisible de province. Il l'avait adressé à son ami, le curé de Valleyres, à qui il avait eu soin d'écrire préalablement une lettre confidentielle.

Mais, d'autre part, M. Nicolas Allemand avait senti arrêtés sur lui, dans les salons où il fréquentait, les yeux des jeunes filles; Mlle Lucie Maigret, qui devait bien avoir vingt-cinq ou vingt-six ans, s'était fait expliquer la généalogie de sa famille; Mlle Hélène Vertôt, une brune piquante de vingt-huit ans,

avec un peu de moustache, il est vrai, avait demandé à M. Allemand de lui enseigner à peindre des blasons. Les parents laissaient faire, rassurés par la laideur du bibliothécaire.

Car M. Allemand était fort laid. Il était gros et maladroit dans sa démarche; ses bras trop courts se terminaient par de grandes mains; son teint était blafard et luisant; ses cheveux jaunes s'accommodaient mal d'une raie et ses habits ne paraissaient jamais avoir été faits pour lui. — Cependant, il avait en lui quelque chose d'attirant. Étaient-ce ses yeux, petits, mais brillants? était-ce un certain air de force qui se dégageait de ce gros corps? — On ne sait, mais il y avait quelque chose. Sans cela comment expliquer l'attention avec laquelle l'écoutaient les jeunes filles? Il leur parlait, du reste, avec une modestie révérente. Il avait des regards prudents qui disaient où il avait été élevé.

Ce soir-là, il arriva à Prévoux un peu avant sept heures. Mme Bourrat lui fit un accueil aimable. Elle le présenta à sa fille, puis les laissa seuls un instant pour donner un ordre aux domestiques. Depuis sa longue réclusion, c'était la première fois que mademoiselle Bourrat se trouvait en tête à tête avec un homme. La pauvre fille ne savait quelle contenance garder; elle n'osait lever les yeux; il lui semblait qu'il y avait en elle quelque chose de changé que les hommes devineraient tout de suite. Mais M. Nicolas Allemand fut parfait; de sa voix blanche, il émit des lieux communs si incolores que bientôt mademoiselle Bourrat se sentit rassurée. Elle osa le regarder; il avait les yeux baissés! Dans sa reconnaissance, elle lui découvrit un air de bonté.

Les autres convives arrivèrent; les jeunes gens étaient tous, sauf M. Allemand, au dessous de vingt ans. Ce dernier se trouva pourtant placé au bout de la table, mais à côté de mademoiselle Bourrat. Regardant toujours la nappe, il lui parla de Valleyres, du charme qu'il trouvait à l'existence laborieuse et digne qu'il y menait; c'était son topique préféré; il était arrivé à le développer avec un air de conviction modeste qui l'avait grandement avancé dans l'estime des vieilles gens: il semblait vraiment qu'il fût reconnaissant de ce qu'on eût bien voulu l'admettre à vivre dans cette cité bénie. Mademoiselle Bourrat le jugea doux et bien élevé.

Après dîner, il causa avec M. Bourrat et lui fit part d'un projet longuement caressé, celui de dresser un arbre généalogique des Bourrat, comme il en avait dressé un des Vertôt.

M. Bourrat l'écouta avec bienveillance; il avait quelques papiers de famille à Prévoux; il les tenait à sa disposition. Lorsqu'on rejoignit les dames dans le grand salon, les jeunes filles organisèrent des jeux innocents; on joua à pigeon-vole, aux vingt questions, et, sous la surveillance de Mme Bourrat, à un décent colin-maillard. Colin-maillard ne pouvait reconnaître que par la main la personne attrapée. Des rires joyeux s'élevaient dans la pièce calme aux erreurs de divination; Maurice Lanterle — est-ce croyable? — prit la main de Marie Vertôt pour celle du jeune Bastard! M. Allemand, à son tour, fut obligé de se laisser bander les yeux. Après quelques minutes, il s'empara de mademoiselle Bourrat. Il palpa sa main avec discrétion. La jeune fille sentait une certaine émotion la gagner. Enfin, il se prononça, il avait deviné juste.

Plus tard, alors qu'on prenait des rafraîchissements avant de partir, mademoiselle Bourrat s'enhardit à demander à M. Allemand comment il avait reconnu sa main. M. Allemand, baissant les yeux, avoua qu'il l'avait regardée à table.

Mademoiselle Bourrat rougit et se retira.

Cependant l'arbre généalogique des Bourrat poussait lentement ses branches. Il obligea M. Nicolas Allemand à plusieurs visites à Prévoux; il y déjeuna. Un dimanche même, il fit une partie de croquet avec mademoiselle Bourrat sur la pelouse. Sa maladresse était grande, mais il avait de la vigueur, et, lorsqu'il croquait une boule, il l'envoyait par delà l'allée.

Avec mai et la chaleur, la santé de mademoiselle Bourrat était devenue moins bonne; elle avait, le matin, les mêmes mines tirées que l'année précédente. Mais Mme Bourrat veillait; son plan était fait depuis longtemps.

A la fin de mai, — M. Allemand travaillait maintenant tous les deux jours avec M. Bourrat et à chaque fois voyait la jeune fille — elle s'en fut rendre visite au curé.

Elle sortit de la cure le visage long. Ses projets s'écroulaient.

La semaine suivante, elle s'arrangea pour que M. Allemand ne rencontrât pas sa fille lors de ses venues à Prévoux. — Mais mademoiselle Bourrat eut de nouveau des malaises; elle dormait mal, se réveillait plus fatiguée qu'elle ne s'était couchée. Mme Bourrat écrivit plusieurs lettres; elle passa des heures à retourner dans son esprit le même problème insoluble. Il fallait

marier sa fille ; elle n'était pas de celles qui peuvent attendre à vingt-sept ans, comme Lucie Maigret (elle avait donc vingt-sept ans) ou à vingt-huit comme Hélène Vertôt. — Mais il n'y avait pas de parti pour elle à Valleyres ; d'autre part, les réponses qu'elle reçut à ses lettres furent peu encourageantes. Personne, — sauf M. Nicolas Allemand. M. Allemand n'était pas né ; cela importait peu. Les Bourrat sauraient l'imposer et, dès le printemps, Mme Bourrat en avait pris son parti. Mais ce qu'elle avait appris chez le curé était terrible.

Comment voir affiché à la mairie l'avis suivant sous l'entête *Publications de mariage :* « M. Nicolas Allemand, fils de Marie Allemand, décédée et de » ? Ce blanc était intolérable. Enfant naturel, de père inconnu ! Tout Valleyres en ferait des gorges chaudes ! Sans l'affichage, la chose aurait été possible, mais il était obligatoire. Voilà bien les exigences absurdes d'une société de francs-maçons ! En chaire, le curé aurait fait l'annonce avec le tact d'un homme du monde. — Non, l'on n'y pouvait songer.

Cependant juin avançait. Depuis quinze jours M. Nicolas Allemand n'était pas monté à Prévoux. De nouveau mademoiselle Bourrat était souffrante ; elle avait les mêmes nervosités qu'au printemps de l'an précédent. A la messe, elle regardait devant elle continûment vers le coin gauche de la nef et du bas côté, où elle apercevait les cheveux jaunes de M. Allemand. A la fin de juin, M. Allemand vit un jour, de la bibliothèque, Mme Bourrat passer seule en voiture. Il la suivit des yeux, de derrière les persiennes closes. Elle allait sans doute à Vermand. Sans perdre un instant, il prit quelques papiers dans sa poche et se dirigea vers Prévoux. Il y arriva peu avant quatre heures. M. Bourrat était sorti. Mais M. Allemand força tranquillement son chemin vers la bibliothèque ; il attendrait que M. Bourrat rentrât. La femme de chambre, qui l'avait vu souvent avec son maître, le laissa faire et retourna à son ouvrage. M. Allemand, une fois dans la pièce, poussa avec fracas les volets clos des fenêtres qui donnaient sur le jardin ; il aperçut mademoiselle Bourrat assise sur un banc, mais n'eut pas l'air de la voir. Il s'assit à la table.

Quelques minutes plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit. Mademoiselle Bourrat entra, essayant, mais elle était gauche, un geste de surprise.

M. Allemand se leva et vint à elle. Il prit sa main ; elle rougit. Elle le regarda, mais il n'avait plus les yeux baissés, elle rougit

davantage. Il lui posa une question ; elle était au comble de la confusion, voulut s'enfuir ; il la retint. Elle répondit enfin et disparut. — M. Allemand peu de minutes après redescendit en ville sans attendre M. Bourrat, mais il prit par les sentiers.

Le lendemain de sa visite, M. le curé monta à Prévoux. Mme Bourrat le reçut seul et resta enfermée avec lui pendant une heure. Lorsqu'il partit, elle monta chez son mari, où la séance fut moins longue. Elle passa enfin chez sa fille, et après une demi-heure d'entretien, la laissa en larmes. Ce ne fut qu'au soir, dans la solitude, que mademoiselle Bourrat sentit la joie immense qu'elle aurait à quitter la maison familiale.

Le surlendemain, M. Nicolas Allemand fut prié à dîner. Il fut comme à l'ordinaire parfait de réserve, et accepta avec humilité le bonheur qui allait être sien.

Les fiançailles de mademoiselle Bourrat et de M. Allemand furent rendues publiques. La nouvelle éclata comme un coup de foudre sur les familles de Valleyres — et elles étaient nombreuses — qui avaient des filles à marier. Comment n'avait-on pas songé plus tôt à M. Allemand ? Voilà que mademoiselle Bourrat l'épousait ; elle n'avait qu'à peine vingt ans, tandis que l'on comptait combien de filles de vingt-cinq ans et plus qui se desséchaient dans une attente vaine ! Lucie Maigret en fut malade. Mme Bourrat n'attendit pas la publication des actes de mariage pour régler la question de l'état-civil de son futur gendre. Mais ici M. le curé lui fut d'un grand secours. Il murmura quelques confidences à l'oreille d'une ou deux de ses paroissiennes de marque, sous le sceau du secret, s'entend. Mais le secret était trop lourd pour être gardé. Peu de jours après, les habitants de Valleyres se chuchotaient à l'oreille : — Vous savez, M. Allemand ? — Oui, ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble ? — Certainement, il y a quelque chose. Dans la démarche, n'est-ce pas ? — Vous vous souvenez de l'avoir vu à Valleyres, il y a trente ans. — Et l'on enviait les Bourrat de s'allier à un sang illustre, encore qu'illégitime. En réalité, M. Nicolas Allemand était le fils naturel de Marie Allemand, servante, et d'un personnage fort obscur, auquel son état interdisait et d'avoir des enfants et de les reconnaître. Mais, grâce à M. le curé, qui tint les promesses faites à Mme Bourrat, tout Valleyres enfila une piste infiniment plus romanesque.

Sur ces entrefaites Mme Bourrat eut la visite de Victoire. Elle apportait la nouvelle de la mort d'un bébé de six mois dans un village éloigné, lequel enfant n'avait pu résister, malgré sa

robuste constitution, aux premières chaleurs, — et à un manque continu de soins.

Le mariage eut lieu à la fin de juillet ; toute la famille Bourrat y versa d'abondantes larmes. Le jeune couple s'établit dans un appartement donnant sur le Cours. Le fermier de Prévoux, suivant les stipulations du contrat, y descendait chaque semaine, les fruits, légumes, œufs, lait et fromage nécessaires au ménage, sans compter un poulet hebdomadaire, quatre fois l'an un jambon, et, à la Saint-Michel et à la Saint-Jean, une barrique de vin.

Mme Nicolas Allemand eut un enfant dans les délais normaux. Puis, de deux en deux ans, M. Allemand avait de la méthode en tout, sa famille s'accrut d'un nouveau membre. Au cinquième, Mme Allemand fut gravement malade et devint stérile. Elle avait alors trente ans, était forte comme tous les Bourrat, adorait son mari et ses enfants, lesquels elle élevait du reste fort mal. Elle avait perdu un frère, et son père mourut peu après. Le couple Allemand vit ainsi sa fortune s'augmenter. M. Nicolas Allemand est une des autorités de la société de Valleyres, — il a sans doute hérité quelque chose de la prudence de son illustre ancêtre.

Mlle Lucie Maigret et Mlle Hélène Vertôt sont restées vieilles filles.

CLAUDE ANET

A l'article de M. Bjœrnson (La revue blanche *du 15 avril 1901) sur*

L'INTELLECTUALITÉ FRANÇAISE,

M. Gustave Larroumet a répondu dans son feuilleton du Temps, *n° du 22 avril. (L'écrivain et le journal ont trop de notoriété pour qu'il soit nécessaire de rééditer cette réponse.)*

M. Bjœrnstjerne Bjœrnson nous prie d'insérer une réplique.

Monsieur Larroumet et l'Europe

Depuis plus de vingt ans je lis le *Temps* tous les jours. Cela pour deux raisons : la première, c'est que dans ce journal toutes les opinions sont traitées avec équité ; la seconde, que le ton des articles y est toujours courtois.

Dans son feuilleton du 22 avril, M. Larroumet s'écarte de ces deux règles. Rarement j'ai lu quelque chose de plus inexact et de plus brutalement offensant. Inexact, car M. Larroumet me prête des opinions sur la France, que je n'ai jamais exprimées. J'ai constaté que l'esprit français est exclusif et conservateur. Quant à la nature de cet esprit, à ses qualités propres, je n'en ai jamais rien dit ; surtout je n'ai pas tenu le langage que M. Larroumet se permet de m'attribuer.

Un homme sûr de ce qu'il avance ne traite pas aussi cavalièrement la vérité ni les règles de la courtoisie. Il se trouve d'ailleurs puni d'assez plaisante façon, puisque toutes les attaques qu'il dirige contre moi s'appuient sur des erreurs.

L'interview (1) publiée par un correspondant peu scrupuleux, contrairement à la défense expresse et réitérée que je lui en avais faite (en présence d'un témoin qui a confirmé la chose), eut lieu avant la représentation de mes pièces à Paris. A quoi rime donc l'insinuation de M. Larroumet, d'après laquelle mes déclarations auraient été faites sous l'empire du mécontentement, provoqué en moi par sa critique, alors que celle-ci n'était pas encore écrite ? Il y a plus de vingt ans que je professe les opinions formulées dans cette interview, qui, d'ailleurs, ont cours partout hors de France. Pour ce qui concerne la représentation de mes pièces à Paris, non seulement je n'ai pas cherché à les faire jouer, mais je m'y suis opposé, prévoyant que, pour tout

(1) « ... De là une interview, recueillie par la *Revue Hebdomadaire* et dans laquelle M. Bjœrnson déclarait que la France était close par « un mur de Chine », qui la fermait au bruit des gloires étrangères. » (G. Larroumet, *Temps*, 22 avril 1901.)

agrément, je n'en tirerais que des injures. Toutefois, mes amis m'ayant assuré que la représentation aurait malgré tout sa signification, il me sembla qu'il y aurait manque de courage à reculer. Voilà comment les choses se sont passées. Quel dommage pour le portrait que M. Larroumet s'est donné la peine de tracer de moi! Ce portrait n'est pas seulement mauvais, il est absolument faux.

C'est par ces suppositions erronées que le critique du *Temps* se laisse entraîner à établir un parallèle entre Ibsen et moi. Il loue très fort le silence observé par Ibsen. Supposons cependant que ce dernier soit du même avis que moi! En ce cas, est-ce vraiment en se taisant, ou est-ce en parlant qu'on fait preuve d'une supériorité plus grande? Une telle classification n'indiquerait-elle pas un esprit digne de l'âge des perruques? Moins on s'exposerait au contact des réalités de l'heure présente, plus on montrerait de noblesse de caractère, d'élévation d'esprit! Nous autres Européens ne connaissons pas une aristocratie intellectuelle basée sur ce critérium, ni ne voulons même en entendre parler. Passons maintenant aux questions qui font l'objet de la discussion.

M. Larroumet n'a pas réussi à affaiblir un seul des exemples que j'ai donnés de l'esprit conservateur et exclusif des Français.

C'est un fait, et récemment, à la mort du célèbre artiste, on en a vu d'éclatants témoignages, que l'Europe tient Bœcklin pour le plus grand peintre-penseur contemporain. En niant cette vérité, M. Larroumet, le représentant de l'esprit français, ne fait que prouver surabondamment, que la France emploie dans ses jugements une échelle qui lui est particulière. M. Larroumet dit que Bœcklin est obscur : au point de vue de l'exécution, il peut y avoir beaucoup à redire sur cet artiste, mais seul l'esprit français peut le trouver obscur. N'est-ce pas le même reproche que les Français adressent depuis plus d'un siècle à Shakespeare ; que, dès le commencement, ils faisaient à Wagner; qui a trouvé son expression dans une préface qu'Alexandre Dumas fils consacre à Gœthe, et qui est un véritable scandale littéraire? Nous autres, nous comprenons Bœcklin ; pour nous, tout ce qu'il a fait est clair. Mais M. Larroumet va plus loin et découvre des affinités entre Bœcklin et moi. Pour toute réponse, je pourrais me borner à lui rappeler l'hilarité que souleva cette découverte. Cependant, comme il est peu probable que M. Larroumet lise d'autres journaux que les fran-

çais, je crois devoir ajouter que cela montre combien peu M. Larroumet est en mesure de me juger en connaissance de cause. Connaît-il mieux Bœcklin ?

Mon second argument, qu'Ibsen ne figure pas encore au répertoire d'un théâtre permanent en France, ne se trouve nullement entamé par l'objection de M. Larroumet, qu'Alexandre Dumas fils ne figure pas à celui de Christiania. Dumas fils n'était pas un grand esprit. Ses ouvrages ont déjà vieilli. Nous avons récemment essayé d'en adopter les meilleurs : la tentative échoua. Pour Emile Augier, le résultat, bien qu'un peu moins catégorique, fut sensiblement le même. Nous sommes entraînés vers d'autres sphères d'idées. L'habileté, la science de l'exécution qui, à mon sens, atteignent chez Augier à la perfection, ne semblent donc pas posséder hors de France le prestige souverain dont ces qualités jouissent dans ce pays. N'y a-t-il pas là aussi un mur de séparation ? Et n'est-ce pas la raison pour laquelle « Patrie », le drame de M. Victorien Sardou, est appelé par M. Larroumet « le plus beau drame en prose de ce temps », tandis que nous lui refusons une place dans la littérature ? Une partie de la jeunesse française, qui, sur ce point, est d'accord avec moi (ou qui tout au moins se rapproche plutôt de mon avis que de celui de M. Larroumet), combat énergiquement le culte exclusif de la forme et des traditions, et juge très sévèrement la pièce de M. Sardou.

Afin de montrer les divergences qui existent entre nous en d'autres matières, j'ai parlé du duel Déroulède-Buffet et de l'affaire Dreyfus. J'ai voulu démontrer que chez les Français le sentiment de l'honneur revêt un caractère emphatique et se perd en des minuties, où nous ne pouvons le suivre. A cette conception particulière de l'honneur s'ajoute un scepticisme qui nous paraît insondable. Les impolitesses de M. Larroumet ont-elles affaibli mon argumentation ? Loin de là ! Il dit que l'affaire Dreyfus « ne regarde pas l'étranger ». Comment ! Deux pays sont accusés de s'être servis du capitaine Dreyfus comme espion, leurs gouvernements déclarent de façon formelle qu'il n'en a jamais rien été, et cela pourrait ne pas regarder ces deux pays ? Le mépris avec lequel cette déclaration a été accueillie, le refus d'entendre les témoins et d'examiner des documents qui en eussent attesté l'exactitude, la violation de la justice que constituent ces procédés n'intéresseraient pas le monde entier ? J'affirme que la France (j'entends la plus grande partie de la nation française) a fait preuve en ceci d'un exclusivisme qui a indigné toute l'humanité civilisée

et qui suffit à lui seul pour justifier mon appréciation. En voulant défendre la nation française contre un reproche aussi grave, M. Larroumet tombe avec emphase dans la faute que j'ai précisément signalée. Jusqu'ici un pareil système de défense m'était complètement inconnu.

Enfin, n'est-ce pas faire preuve d'un exclusivisme incroyable que de s'offenser de mes convictions pangermaniques? Je n'insiste pas sur l'injure qu'on essaye de me faire, en ayant l'air de croire que je serais devenu pangermaniste pour la circonstance! Il y a près de trente ans que je le suis et maintes fois j'en ai fait l'aveu public. S'imagine-t-on que les Scandinaves ou les Allemands considéreraient comme une offense que les peuples latins s'unissent pour faire de la Méditerranée un lac latin? Mes amis italiens peuvent témoigner que ce serait là mon désir. Rien ne hâterait davantage la délivrance du joug de la tradition et de l'exclusivisme que de vastes plans, notamment une entente entre des peuples de même race, ayant en vue l'intérêt de la paix et du commerce. Pour prouver à mes amis français combien j'étais éloigné de vouloir insulter la France en prononçant mon discours au Cercle de la Presse de Berlin, je terminerai en citant celles de mes paroles qui se rapportent à une alliance germanique pour la paix :

« Chaque été de superbes navires entrent dans nos fjords.
« Sous leurs pieds ils trouvent des eaux profondes et calmes,
« et des paysages grandioses les dominent. Mais chaque année
« le même souhait se présente à mon esprit : Puisse une autre
« visite, d'une signification plus haute, nous arriver bientôt!
« Puisse l'âme germanique pénétrer jusqu'à la fibre la plus
« secrète des peuples et faire parler le désir intime et profond
« qu'ils ont de s'unir dans une entente! Alors la paix du monde
« serait assurée. Les peuples seraient assez forts pour l'imposer.
« La vie de l'humanité deviendrait plus fertile en grandes
« choses. Car d'autres conditions d'existence, des vues plus
« larges donnent naissance à un autre idéal et à des desseins
« plus vastes. C'est Berlin qui avec le plus d'énergie a travaillé
« à réaliser les anciens rêves d'unité allemande. De même,
« c'est Berlin qui donnera le plus de force au nouveau rêve pan-
« germanique : création d'une entente pour le maintien de la
« paix universelle! C'est à la réalisation de ce rêve que je
« bois dans le Cercle berlinois de la Presse! »

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON

Du Chômage

Parallèlement à la transformation du travail industriel, se développe le fait social qui en découle nécessairement : le chômage. Aucun phénomène ne se produit d'une manière si nette et si forte. Aucun n'affecte ce caractère de permanence et d'universalité : il sévit sur tous les points du globe « civilisé », soit à l'état chronique, soit à l'état de crise soudaine et meurtrière. Rechercher les causes de ce grand fait économique, en montrer l'étendue et l'intensité, la répercussion et les conséquences, c'est l'objet de cette étude.

INTENSITÉ

L'un des documents les plus instructifs que nous ayons sur le chômage est l'étude statistique établie par le colonel Wright en Massachussetts (États-Unis).

D'après cette étude prise en considération par les rédacteurs de l'Office du Travail (ministère du commerce français), en 1885 sur 816.470 habitants du Massachussetts pouvant se réclamer d'une profession, 241.589, c'est-à-dire plus de 29 o/o étaient fréquemment sans travail. La moyenne du chômage pouvait être évaluée à 4 mois et 10/11 par an pour chaque chômeur. Ce chiffre de 241.589 individus privés de travail près de cinq mois par an équivaut à 82.744 individus privés de travail d'un bout de l'année à l'autre, soit 11 o/o de la population laborieuse.

Or il est à remarquer que le chômage va croissant (de 1879 à 1885, cet accroissement a été de 110 o/o).

Au surplus, le Département fédéral du Travail des Etats-Unis a aussi entrepris en 1892 une enquête générale sur les quartiers populeux des grandes villes. Ont été considérés comme chômeurs ceux qui, durant l'année finissant au 31 mars 1893, sont restés inoccupés pendant plus d'un demi-mois. Les résultats ont été les suivants :

DURÉE MOYENNE DU CHÔMAGE

Baltimore,	3 mois, 6	Intensité	8 0/0
Chicago,	3 — 1	—	15 0/0
New-York,	3 — 1	—	9 0/0
Philadelphie,	2 — 9	—	15 0/0

En 1885, le colonel Wright estimait que le nombre des sans-travail de l'Union Américaine ne devait pas s'éloigner de *deux millions.*

Quant au nombre des sans-travail qui subissent tous les ans un chômage de 2 à 5 mois et qui sont forcés de vivre pendant ce chômage sur le salaire des temps laborieux, il s'élève au moins à six millions. Le

colonel Wright estime d'ailleurs que le salaire moyen (contrairement à la croyance aux hauts salaires américains répandue en Europe) s'élève à 1 dollar 16 cents par jour.

En France, un travail statistique établi en 1895, a donné des résultats presque identiques. La population ouvrière, prise dans son ensemble, ne trouve pas à effectuer 250 journées de travail en moyenne par individu et par an. Ce qui représente une moyenne de chômage de quatre mois par an.

D'autre part, d'après les évaluations fournies par les syndicats ouvriers, dit M. Lucien March, ingénieur à l'Office du Travail, le chiffre de la population ouvrière totale, pour un effectif moyen de 100, pourrait être fixé à 115 (cela signifie que 115 ouvriers se succèdent au même poste de 100, en raison de déplacements volontaires ou involontaires). On a ainsi établi le tableau suivant :

Sur un total de 115 ouvriers :

Présents en moyenne à l'atelier.	100
Occupés toute l'année	75

Les ouvriers occupés toute l'année composeraient donc les deux tiers de la population totale (75 : 115), et ceux occupés seulement d'une façon temporaire, un tiers. Quant à la population flottante, les ouvriers qui la composent effectueraient en moyenne 170 journées par an. (V. *Journal de la Société de Statistique de la Ville de Paris*, octobre 1898.)

Enfin, voici un document plus récent :

D'après les résultats du recensement professionnel du 29 mars 1896, 269.600 personnes des deux sexes étaient en chômage à cette date. Elles se répartissent ainsi suivant le temps depuis lequel elles se trouvent sans travail à cette date :

Une semaine et plus	10, 3 0/0.
Deux —	11, 3 —
Trois à quatre	15, 4 —
Cinq à huit	12, 0 —
Neuf à douze	9, 6 —
Treize à vingt-cinq.	12, 3 —
Vingt-six à cinquante et une . . .	2, 5 —
Un an et plus.	9, 4 —
Durée inconnue	17, 2 —

En éliminant les deux dernières catégories, dit l'Office du Travail, la durée moyenne peut être évaluée à *deux mois*. Mais quelle singulière restriction ! On élimine ceux qui chôment constamment...

Ce phénomène se produit dans presque tous les pays de civilisation avancée.

Voici des renseignements fort éloquents sur le chômage subi par les membres de la Trade Union de mécaniciens « The amalgamated Society

of engineers » dans les districts de Manchester et de Leeds. Ils sont fournis par l'Office du Travail anglais, et extraits de « l'Abstract of labour » du Labour Department (1894-1895).

Nombre total des membres de la Trade Union des deux dictricts (moyenne pendant les quatre années 1887, 1888, 1889, 1890)... 5.918
Nombre total des membres ayant chômé un temps quelconque... 1.775

ce qui fait 30 o/o de chômeurs.

Voici comment se répartit la durée :

335	chômeurs sont privés de travail de		1	jour à	1	semaine par an.	
635	—	—	1	semaine à	4	semaines par an.	
282	—	—	4	—	8	—	—
152	—	—	8	—	12	—	—
96	—	—	12	—	16	—	—
62	—	—	16	—	20	—	—
47	—	—	20	—	24	—	—
40	—	—	24	—	28	—	—
28	—	—	28	—	32	—	—
21	—	—	32	—	36	—	—
22	—	—	36	—	40	—	—
17	—	—	40	—	44	—	—
15	—	—	44	—	48	—	—
23	—	—	48	—	52	—	—

On remarquera que si le nombre des membres qui ont chômé plus de 20 semaines ne représente en moyenne que 3,6 o/o du nombre total des associés, cette minorité fournit à elle seule la moitié du nombre global des jours de chômage subis par le groupe considéré. Ce qui signifie que la situation de cette catégorie de chômeurs, loin de présenter un caractère accidentel, présente un caractère permanent. C'est la détresse continue.

Cette intensité du chômage, si frappante en Angleterre, se retrouve en Allemagne à un degré non moins élevé.

Voici, d'après le *Reichsanzeiger*, quelques renseignements sur le chômage en Prusse d'après les recensements des 14 juin et 2 décembre 1895.

En relevant le nombre des chômeurs dans dix-huit grandes villes, dont la population totale était de 4.473.440 habitants, on a constaté que ces villes renfermaient 39 o/o de chômeurs le 14 juin et 23 o/o le 2 décembre.

D'autre part, au 2 décembre 1895, il y avait dans le royaume de Prusse un total de 553.676 chômeurs (hommes et femmes).

Dans ce nombre, 129.350 chômaient depuis un temps qui variait de un mois à trois mois; 61.340 étaient en chômage depuis plus de trois mois; 42.665 chômaient depuis un nombre de jours inconnu.

ORIGINES

Le ministère du commerce et de l'industrie a publié, au mois de décembre 1895, les résultats, en France, d'une enquête sur le chômage.

Voici le relevé des « causes » : 1° d'après les membres du Conseil supérieur du travail ; 2° d'après les syndicats ouvriers :

Conseil supérieur du travail.

22 membres ont indiqué les transformations rapides des machines et de l'organisation du travail ;

38 membres, les variations de la production à l'étranger, — concurrence étrangère ;

14 membres, l'influence des saisons ;

27 — l'irrégularité de la production, — surproduction ;

28 — l'abus de la concurrence et de la spéculation ;

31 — la prolongation excessive de la durée du travail.

Syndicats ouvriers.

14 membres ont indiqué l'influence des saisons ;

22 — la transformation rapide des machines ;

27 — l'irrégularité de la production, — surproduction ;

31 — la prolongation excessive de la durée du travail ;

38 — les variations de la production à l'étranger ;

29 — le sweating system (le système suant), l'abus de la concurrence des travailleurs entre eux ;

30 membres, l'abus de l'emploi des femmes et des enfants.

Ces divisions ne laissent pas d'être fort contestables. On a confondu souvent avec les causes du chômage « les circonstances qui résultent de la non-application des mesures que l'on suppose capables de le restreindre ». (Office du Travail.)

Examinons ces diverses causes d'un peu près. Et demandons-nous, par exemple, si certaines explications ne sont pas illusoires et si d'autres ne font pas double emploi.

Dans le premier groupe d'appréciateurs, 14 membres désignent l'influence des saisons; ce sont d'ailleurs les moins nombreux. Peut-on prendre au sérieux cette explication ? Les aléas climatériques sont de toujours; le chômage est moderne.

31 membres ont indiqué la prolongation excessive de la durée du travail; comme si c'était une cause ! Il s'agit, nous le savons, d'une allusion à une mesure déjà proposée pour y remédier (les 8 heures...).

Les 38 et les 28 (voir le premier tableau) ont en vue : la concurrence de l'étranger sur le marché français et la concurrence des producteurs entre eux à l'intérieur. En réalité, ces deux causes n'en font qu'une : d'où qu'elle vienne, la concurrence est invariable dans son fonctionnement général et surtout dans ses conséquences.

Les 27 membres qui indiquent l'irrégularité de la production (surproduction) ne paraissent pas avoir compris que ce phénomène découle :

1° de la forme et de la nature même de la production, c'est-à-dire des procédés de fabrication coûteux (par l'emploi d'un outillage cher) qui exigent une production abondante et rapide; 2° de la concurrence elle-même qui oblige les producteurs à fabriquer beaucoup et vite par raison d'économie.

On voit donc qu'il ne reste en présence que deux considérations de réelle valeur : 1° celle qui est indiquée par les 22 membres annonçant la transformation rapide des machines et de l'organisation actuelle du travail; 2° celle qui est indiquée explicitement ou tacitement par les 38, les 28 et les 27 : la concurrence.

. On remarquera que le tableau des causes fourni par les syndicats ouvriers est presque identique à celui que nous venons d'analyser — lequel émane des patrons ou des membres du Conseil supérieur du travail. Remarquons néanmoins que dans le second tableau figure une explication nouvelle : les syndicats ouvriers dénoncent l'emploi des femmes et des enfants dans l'usine comme une cause de chômage. C'est une apparence. L'introduction de la femme et de l'enfant est le plus souvent une conséquence de l'outillage mécanique, qui peut s'accommoder dans beaucoup de cas d'un simple manœuvre ou d'un être faible.

Disons en passant que ce n'est pas par « compassion » que l'ouvrier s'indigne de l'emploi de la femme et de l'enfant à l'usine. Sa rude existence, l'habitude et la nécessité, ne lui permettent guère d'entrer dans ces considérations. La vérité, c'est que la femme et l'enfant ont fait baisser le taux des salaires dans la plupart des métiers.

Reste donc deux causes capitales, *concurrence* et *machinisme*. Mais, à bien considérer, ces deux causes se confondent ; ou mieux, elles s'engendrent. Qu'est-ce que le machinisme, en effet, sinon le moyen par excellence de *concurrencer*? L'outillage mécanique est l'arme ; la concurrence, le stimulant; l'enrichissement, le but.

La principale cause du manque de travail, c'est précisément le perfectionnement et la transformation de ce travail. D'ailleurs, si la machine apparaît en première ligne n'oublions pas qu'il faut compter aussi avec les progrès de la chimie, les méthodes de culture intensive, etc.

Le développement de la machinerie considéré comme facteur important du chômage est signalé par :

M. Chappée, fondeur, secrétaire de la Chambre de Commerce du Mans ;

M. Charvet, teinturier, président du Conseil des prud'hommes de Lyon (tissus) ;

M. Delahaye, mécanicien à Saint-Ouen;

M. Deville, ouvrier bijoutier;

M. Favaron, président de la Chambre consultative des Associations ouvrières de production;

M. Jour, membre du Conseil d'administration de la Chambre syndicale;

M. Keufer, typographe, secrétaire général de la Fédération Française des travailleurs du livre ;

M. Millerand, député (aujourd'hui ministre) ;
M. Parché, charpentier, conseiller prud'homme à Paris ;
M. Portaillier, président du syndicat des ouvriers plombiers, couvreurs, zingueurs de la Seine ;
M. Rey, président du syndicat des ouvriers palissonniers d'Annonay ;
M. Rochat, contre-maître tisseur, à Lyon-Brotteaux ;
M. Villay, menuisier, membre du Conseil des prud'hommes de Lille ;
M. Barraillay fils, constructeur de navires à Lormont (Gironde) ;
M. Boude, raffineur de soufre, membre de la Chambre de commerce de Marseille.

Voici quelques exemples de l'intensité de la production des machines et des conséquences qui en résultent. Je les emprunte à M. Carroll D. Wright, commissaire du travail aux États-Unis, correspondant de l'Institut de France (cité par M. E. Levasseur, de l'Institut).

Fabrication de 400 essieux de voitures

Nombre d'ouvriers employés	Nombre d'opérations	Nombre d'heures	Dépense totale en main-d'œuvre
A la main 2	6	466.40	56 dol. 93
A la machine. . . . 33	24	43.25	8 dol. 20

Bien que le nombre de travailleurs employés soit infiniment supérieur avec la machine (conséquence de l'extrême division du travail), le chef d'industrie a fait une économie de temps égale à neuf dixièmes et une économie de salaire égale à six septièmes.

Fabrication de 100 paires de bottes

Nombre d'ouvriers employés	Nombre d'opérations	Nombre d'heures	Dépense totale en main-d'œuvre
A la main. 2	83	1456	408 dol. 50
A la machine . . . 113	122	154	35 dol. 40

Ainsi, on emploie un neuvième du temps, on dépense un douzième en salaire. (Evidemment, la moyenne du salaire a baissé.) Comme il y a économie de temps et accroissement de la production, et que la consommation n'est pas illimitée, il y a forcément chômage : la surproduction entraîne les lock-out ou grèves patronales.

Fabrication de 20,000 clous

Nombre d'ouvriers employés	Nombre d'opérations	Nombre d'heures	Dépense totale en main-d'œuvre
A la main. 3	3	236.25	20 dol. 24
A la machine . . . 83	20	1.49	0 dol. 29

Ici le temps de travail est réduit de 150 à 1 et le coût de la main-d'œuvre de 100 à 1. Le bénéfice est prodigieux.

Tables de marbre (25 pieds carrés) 2 mq 32

	Nombre d'ouvriers employés	Nombre d'opérations	Nombre d'heures	Dépense totale en main-d'œuvre
A la main	2	1	6000	500 dol.
A la machine . . .	3	3	11.30	2 dol. 2

M. Ringelman a fourni à M. Levasseur, sur les travaux agricoles, des renseignements comparatifs d'où il résulte que le labour d'un hectare de terre prend 80 jours à la bêche et 2 jours 1/2 seulement avec une charrue attelée de chevaux ; que la récolte d'un hectare de blé dure 3 jours à la sape et de un tiers à un cinquième de jour à la moissonneuse-lieuse.

Pour le battage du blé, le travail comparé est plus saisissant :

Au fléau, un homme donne de 1 hectolitre 1/2 à 2 hectolitres de blé par jour; la machine (batteuse à double nettoyage à vapeur, desservie par 40 personnes) donne 190 à 200 hectolitres par jour.

C'est l'emploi de ces 40 personnes qui fausse l'opinion des économistes sur le chômage : « 40 personnes au lieu d'une, disent-ils, c'est donc qu'il y a occupation énorme de la main-d'œuvre. »

Mais combien de temps dure cette occupation? Tout est là. En effet, 200 hectolitres de grain représentent environ 100 à 150 journées au fléau. Il y a donc diminution considérable du temps de travail, c'est-à-dire chômage.

On pourrait multiplier les citations. Les résultats sont toujours pareils : économie de temps, économie d'argent sur la main-d'œuvre, augmentation apparente des ouvriers occupés (apparente à cause de la division du travail), en réalité diminution du temps de travail total, c'est-à-dire chômage normal, naturel, inévitable. Ajoutons enfin que pour les privilégiés qui travaillent, le salaire moyen a diminué. En effet, en additionnant les 672 cas de l'enquête Carroll D. Wright, on trouve 190.838 dollars pour le travail à la main et 12.185 dollars pour le travail à la machine, soit environ 15 fois et demie moins.

CONSÉQUENCES

La machine perfectionnée, multipliée, a nécessité la concentration de la grande industrie; la petite industrie et le petit métier ne pouvant pas disposer d'un outillage aussi coûteux. Il faut des capitaux, beaucoup de capitaux. Nous ne sommes plus à l'époque où « l'économie, l'épargne » faisaient quelque chose pour l'avenir et le développement d'une industrie. Aujourd'hui, les économies sont inutiles, insuffisantes et peut-être même dangereuses.

Nous avons dit que la grande industrie avec son outillage perfectionné rendait le « métier » superflu. En effet, les professions d'artisans disparaissent. Dans tous les pays industriels, le nombre de ceux qui travaillent pour une clientèle personnelle diminue. En 1897, le Reichstag

allemand, inquiet de la décadence du métier, a voté un projet de loi qui rend obligatoire, en certains cas, l'association corporative. Nos socialistes français n'ont pas pris garde à la haute signification de ce fait. La même inquiétude a inspiré au gouvernement autrichien des modifications au code industriel de l'Empire. Les corporations ont reçu le droit de se créer des ressources en levant des taxes sur l'inscription de leurs membres et de leurs apprentis, de se fédérer par districts. Mais toutes ces mesures ne trahissent que la transformation du travail sans pouvoir y apporter un remède sérieux. On n'entrave pas une pareille évolution économique à coups de décrets.

En France, le mouvement est non moins rapide. Il résulte d'une enquête ouverte, il y a quelques années, par l'Office du Travail que les professions d'artisans diminuent :

A Lyon, c'est la Croix-Rousse, berceau de la soierie, qui se dépeuple d'apprentis et d'ouvriers ; les ébénistes émigrent ou changent de profession ; les sculpteurs sur bois en sont réduits à la trolle pour les bazars ; l'orfévrerie, la bijouterie, le bronze, la tréfilerie manquent non seulement de spécialistes de haute valeur, mais d'ouvriers ordinaires ; il n'y a plus de relieurs, les verriers vivent misérablement.

A Marseille, dans l'ébénisterie et la menuiserie, le nombre des artisans diminue chaque jour. La bijouterie, qui avait conquis une grande réputation par une fabrication spéciale très soignée, est en décadence complète. Tombée aussi la ferronnerie d'art, il y a quarante ans très prospère. A Nîmes, disparition de l'ébénisterie, de la ferronnerie, de la bijouterie et de l'imprimerie, industries fort brillantes dans la première partie de ce siècle. A Toulouse, patrons et ouvriers ébénistes déclarent que dans vingt ans l'industrie n'existera plus. On ne trouverait pas un ferronnier d'art, et pourtant autrefois, sur ces bords de la Garonne, le fer forgé était en grand honneur. L'industrie des vitraux d'art est à la veille de sa disparition. Plus d'ateliers importants de bijoutiers et d'orfèvres comme il en existait tant jadis.

A Bordeaux, les ateliers d'ébénisterie sont fort menacés par la concurrence à bon marché des usines rurales du Midi, les bijoutiers et les orfèvres, les peintres décorateurs et les sculpteurs ornemanistes végètent.

A Nantes, dans toutes les industries, on réclame des réformes radicales pour le recrutement des apprentis, pour l'enseignement professionnel des ouvriers (tout cela est contradictoire puisque ce sont les perfectionnements mêmes de la fabrication qui ont rendu l'apprentissage inutile).

A Rennes, bientôt on ne trouvera plus de ces ébénistes, menuisiers et verriers qui étaient renommés il y a moins d'un demi-siècle dans toute la Bretagne.

Autrefois, après Paris, Rouen passait pour la ville de France possédant le plus de sculpteurs, statuaires et ornemanistes d'une habileté incontestée ; elle avait aussi des ébénistes et menuisiers fort habiles ; en

fait de métiers d'art elle ne peut offrir aujourd'hui que quelques ferronniers et verriers. Tous ces travaux se font mécaniquement.

En résumé, la situation de notre pays n'apparaît pas différente de celle qui a provoqué en Allemagne la loi sur les corporations de métiers.

La décadence du métier, l'expansion de la machinerie à toutes les branches de la production, la rapidité de cette production, son intensité prodigieuse ont donc rendu une grande partie de la main-d'œuvre superflue.

En 1880, M. Evans écrit de Midland : « Malgré l'état de dépression sur le marché, l'exploitation du charbon s'est accrue de 1/2 million et la quantité d'ouvriers a diminué. » A 295.000 tonnes de plus à Worcestershire, correspond 1.500 ouvriers de moins. En général, depuis 1874, les régions minières sont atteintes de surpopulation chronique, le va-et-vient des bras employés, tantôt en baisse, tantôt en hausse, aboutit finalement en 1883 à la hausse de 27 0/0 de la production, et à la suppression de 38.000 ouvriers.

Les travaux statistiques de Schippel établissent rigoureusement que le nombre des travailleurs réguliers diminue sans cesse.

Plusieurs économistes se plaisent à répéter que la machine élève les salaires. Cela est vrai pour une minorité, cela est tout à fait inexact pour la masse. Du reste, voici une opinion orthodoxe :

« Comme il n'y a pas de surproduction dépassant la mesure des besoins, et que l'immigration fait affluer dans les cités industrielles plus de sujets que n'en peuvent occuper les machines, il arrive que l'excédent se trouve refoulé vers la petite industrie, et, par suite de la concurrence des demandes de travail, y fait réduire les salaires ; c'est donc un effet indirect de l'emploi des machines, en ce sens que celles-ci font naître des espérances illimitées suivies de déceptions » (Alfred des Cilleuls. Discussion à la Société d'Économie politique, 5 février 1898).

Ajoutons, avec M. Levasseur, que la machine exerce encore une influence dans le sens de la baisse des salaires chaque fois qu'elle substitue la femme à l'homme, ou lorsqu'elle accomplit automatiquement un travail qui exigeait auparavant un ouvrier très habile, — deux cas très fréquents.

On peut donc dire avec M. Goldberg, qu'une force fatale entraîne vers le paupérisme la société actuelle. Des foules, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants sont condamnés à l'espoir factice du travail à trouver ou aux bonnes grâces de l'Assistance.

Et maintenant, qui peut mettre en doute que la recrudescence de vagabondage et de la prostitution soit la conséquence directe de cet état de choses ? Et comment ne pas rire ou s'attrister aux sottises débitées depuis plusieurs années dans la presse à l'endroit des vagabonds (1).

(1) Voici comment s'exprime un membre du Conseil de la Société générale des Prisons : « Depuis quelques années, on s'est beaucoup occupé du vagabond ; tous les écrivains s'accordent à le définir par deux mots : il a horreur de travail, et il craint la solitude. » (Séance, 15 déc. 1897, L. Rivière).

Le nombre des chemineaux, des nomades errant de village en village s'accroît dans de telles proportions que le législateur commence à s'inquiéter sérieusement et à réclamer des mesures énergiques. M. Jean Cruppi, par exemple, veut distinguer dans le vagabond le paresseux (le paresseux forcé) d'avec le malheureux. Rien de plus superficiel et de plus fantaisiste que cette distinction (1).

« Les dernières statistiques criminelles, lit-on dans un rapport de M. de Marcère, révèlent que les affaires de vagabondage suivies ou non, atteignent en un an le chiffre de 39.500. D'autre part, une enquête ouverte en 1895, sur les abris communaux a fait ressortir que 466.000 individus avaient, au cours d'une année, passé la nuit dans les abris ruraux. Enfin en 1895 l'ordre fut donné à la gendarmerie d'interpeller le même jour sur toutes les voies de communication, les individus inconnus dans les régions qu'ils parcouraient, de les interroger, de relever leurs papiers d'identité, leur état civil, leur profession et de procéder à une sorte de dénombrement de cette population vagabonde. Beaucoup d'isolés échappèrent à ce recensement, la gendarmerie devant porter ses investigations surtout sur les individus voyageant en bandes et accompagnés de roulottes (autant dire la minorité) ; néanmoins, on peut constater qu'ils étaient au nombre de 25.000. »

Et l'on ne comptait pas les 100.000 (chiffre officiel) de Paris, et ceux de Marseille, de Lyon, de Bordeaux, etc., etc. L'augmentation du nombre des vagabonds est d'ailleurs caractéristique de tous les pays de civilisation industrielle avancée. En Angleterre, le président du *Local Government Board*, haut fonctionnaire qui a dans ses attributions un grand nombre de celles qu'exerce notre ministre de l'Intérieur, a envoyé, le 25 février 1896, à tous les bureaux des pauvres une circulaire pour se plaindre de l'accroissement du nombre des vagabonds. Une enquête avait démontré qu'en dix ans il avait doublé. Ajoutons que ce fonctionnaire recommande aussi d'appliquer aux vagabonds la cellule toutes les fois que cela est possible, « parce qu'il n'y a que la cellule qui puisse les intimider... »

« A la dernière assemblée du Conseil supérieur des prisons (1897) dit M. Voisin, conseiller à la Cour de Cassation, il a été fait par M. le Directeur de l'Administration pénitentiaire une communication très rassurante au point de vue de l'exécution de cette loi (la loi de 1875), car, en 1898 nous aurons, en plus, de 400 à 500 cellules. »

Tel est, pensent ces messieurs, le remède au chômage.

CONCLUSIONS

Il est donc *démontré* que le chômage n'est pas un « accident » comme autrefois. Il ne se produit pas à intervalles éloignés : il sévit d'une façon permanente. Il est fonction de la machine. Il est inévitable, irrémédiable. Il est un des anneaux de l'évolution.

(1) « Là sera l'éternelle difficulté : distinguer l'homme manquant de travail sans sa faute de celui qui en manque parce qu'il n'en veut pas trouver. » (Hubert-Valleroux, *Economiste français*, 4 juin 1898.)

« L'élément chômage, dit M. Hector Depasse, membre du Conseil supérieur du travail, fait partie essentielle de la constitution du travail ; le chômage n'est pas en dehors du travail ni contre lui, il est avec lui et en lui ; il est un élément constitutif et reproducteur du travail même. »

C'est là une vérité de fait qui ne peut échapper à aucun observateur attentif. Aussi les grands industriels se montrent-ils sceptiques à l'endroit des palliatifs et des remèdes préconisés contre ce phénomène universel qui « affecte des allures constantes et générales, comme si c'était un phénomène de la nature, et qui peut venir frapper les familles des travailleurs — du bout du monde. »

En 1894, au congrès des Catholiques allemands à Cologne, un industriel, M. Vogeno proclamait que le chômage est dû au système économique actuel :

« C'est, a-t-il dit, le résultat naturel du système de production moderne. Par suite de la concurrence illimitée et de la crise industrielle, le chômage, qui n'était jadis qu'une épidémie éclatant à chaque période de dix ans, est devenu de nos jours une maladie chronique. Nous ne devons pas nous borner à combattre le phénomène dans ses effets, mais à écarter les causes qui le produisent (1). »

Certains économistes, il est vrai, les théoriciens du libre-échange, attribuent le développement du chômage aux tarifs douaniers : ils prétendent que « c'est parce que les marchés se rétrécissent de plus en plus que les crises surviennent à l'improviste. »

Si cela était vrai, il n'y aurait jamais eu de chômage en Angleterre qui a été libre-échangiste jusqu'à ces dernières années. Or on sait que les lock-out (ou grèves patronales) causées par des crises de surproduction sont fréquentes dans ce pays. D'ailleurs, même sous un régime de libre-échange absolu le chômage existerait au même degré, car la consommation n'est pas illimitée, et comme la production machiniste est abondante et rapide, il doit y avoir forcément arrêt de la production, c'est-à-dire arrêt du travail : chômage.

On conçoit maintenant que ce phénomène bouleverse la société jusque dans ses fondements et qu'il fasse naître les théories les plus extravagantes, les systèmes les plus chimériques, les mouvements les plus incohérents et les plus contradictoires.

Déjà ces conditions d'existence nouvelle — crise du petit commerce, crise de la petite et de la moyenne industrie, disparition des métiers, encombrement forcé des carrières « libérales », c'est-à-dire chômages

(1) On devine que toutes les expériences d'assurances contre le chômage ont échoué ; celles qui paraissent avoir réussi sont des œuvres d'assistance comme les expériences de Berne et de Cologne. D'ailleurs à Saint-Gall, en novembre 1896, un vote populaire décida que la caisse de chômage cesserait d'exister; les ouvriers qui chômaient le moins se plaignaient de payer pour ceux qui chômaient le plus : la pauvreté se dépouillait pour l'indigence.

permanents ou croissants — ont permis à l'antisémitisme, au nationalisme, au catholicisme social, au néo-césarisme et même au socialisme, c'est-à-dire à toutes les formes admises du mécontentement, d'apparaître ou de s'imposer.

Quand le malaise est extrême, on devient agressif et crédule : on s'en prend aux juifs, aux jésuites, aux généraux, aux francs-maçons, aux parlementaires, aux protestants, aux métèques, au gouvernement, à Rothschild, à Rochefort, aux époux Deschanel, à Gyp, etc., etc. Tandis que les uns et les autres ne sont que des jouets, des dupes, des profiteurs ou des victimes.

Le 5 janvier 1897, dans une discussion à la Société d'Économie politique, un économiste distingué prononçait ces graves paroles :

La France a en trop cinq ou six millions de travailleurs.

Nous disons, nous : cinq à six millions d'êtres qui ont terminé leur rôle historique. C'est l'ère du travail humain qui se ferme. Les peuples traversent une crise sans exemple dans l'histoire universelle : ils s'appauvrissent au sein de l'abondance. C'est dans les pays les plus riches (les Etats-Unis et l'Angleterre) que le paupérisme est le plus intense. Et l'on est en droit de se demander si nous marchons vers une servitude nouvelle ou une liberté inconnue.

HENRI DAGAN

Pan [1]

XXIII

Un mille au dessous de moi j'aperçois la mer. Il pleut ; je suis assis sur la montagne, abrité par un rocher surplombant. Je fume ma pipe sans relâche ; chaque fois que je la rallume, le tabac sort des cendres sous forme de rouges vermisseaux. Ainsi grouillent dans mon cerveau les pensées. Devant moi est un tas de rameaux desséchés, vestiges d'un nid détruit, et mon cœur est pareil à ce nid.

Je me souviens des moindres détails de cette journée et de la journée suivante... Oh ! comme je fus malmené !...

Me voici sur la montagne. L'air et la mer sont remplis de mugissements, les plaintes du vent résonnent, effrayantes, à mes oreilles. Au large sont des yachts, toutes voiles ferlées, ils portent des êtres humains qui vont Dieu sait où ! La mer se soulève en faisant jaillir l'écume, on la dirait peuplée de colosses furieux qui agitent bras et jambes et s'interpellent en hurlant... Non ! dix mille démons s'amusent, la tête dans les épaules, à battre l'eau du bout de leurs ailes pour la blanchir d'écume. Là-bas sur un récif, apparaît un triton, il secoue sa crinière en regardant un voilier avarié, que le vent pousse au loin, sur l'Océan désert...

Je suis heureux d'être seul, heureux que personne ne puisse voir mes yeux ; je m'adosse à la montagne dans la certitude de n'être pas épié. Un oiseau plane au-dessus du rocher avec un cri strident. Au même instant un bloc se détache et roule vers la mer. Je reste longtemps immobile, un apaisement se fait en moi ; une sensation de bien-être m'envahit dans la sécurité de mon abri, tandis que la pluie fait rage. Je boutonne ma veste en remerciant Dieu de ce chaud vêtement. Et je m'assoupis...

L'après-midi est venue. Je marche vers ma baraque pendant qu'il pleut encore. Et je fais une rencontre des plus imprévues. Édouarde est devant moi dans le sentier, Édouarde, mouillée par l'averse, mais souriante. — « Ah ! c'est comme ça ! » me

(1) Voir *La revue blanche* des 15 mars 1er et 15 avril et 1er mai 1901.

dis-je, en proie à une colère subite. Les doigts crispés sur mon fusil, je continue d'avancer, tandis que, souriant toujours, elle me crie :

— Bonjour !

J'approche encore de quelques pas, puis je dis :

— Je vous salue, ma belle demoiselle !

Elle reste ébahie de mon humeur narquoise. Hélas ! je parlais sans savoir ce que je disais... Elle esquisse un sourire craintif.

— Venez-vous de la montagne? En ce cas vous devez être trempé... J'ai ici un fichu, voulez-vous l'accepter? Il ne me sert de rien... Mais vous ne me connaissez plus?

Et elle baisse les yeux en hochant la tête.

— Un fichu! dis-je en ricanant. Moi, j'ai une veste, la voulez-vous? Elle ne me sert de rien, je l'aurais prêtée à n'importe qui; prenez-la donc sans crainte. Je l'aurais volontiers donnée à quelque femme de pêcheur.

Elle m'écoutait avec tant d'attention qu'elle devenait laide, oubliant de fermer la bouche. Elle avait dénoué son fichu de soie et le tenait à la main. Je retirai vivement ma veste.

— Pour l'amour de Dieu, remettez ce vêtement. M'en voulez-vous à ce point? Voyons, passez votre veste bien vite, avant d'être mouillé jusqu'aux os.

Je remis ma veste.

— Où allez-vous? demandai-je d'une voix sourde.

— Nulle part... Je ne comprends pas que vous ayez pu enlever votre veste...

— Que faites-vous du baron, aujourd'hui? M. le comte ne peut pas être en mer par ce temps.

— Glahn, j'ai quelque chose à vous dire...

Je l'interrompis :

— Puis-je vous prier de porter mes compliments au duc?

Nos regards se croisent. Je suis prêt à lui couper de nouveau la parole dès qu'elle ouvrira la bouche. Mais ses traits se contractent douloureusement. Je détourne les yeux en disant :

— Sérieusement, Mademoiselle Édouarde, repoussez les hommages de ce prince. Ce n'est pas le mari qu'il vous faut. Je vous garantis qu'il est en train de se demander s'il daignera ou non vous épouser... Ce n'est pas votre affaire, vous dis-je.

— Ne parlons pas de cela, Glahn. J'ai beaucoup pensé à vous... Mais vous auriez été capable d'ôter votre veste et de vous mouiller pour l'amour d'une autre, tandis que, moi, je venais à vous...

Je haussai les épaules :

— Laissez-moi vous proposer le docteur. Qu'avez-vous à redire à ma proposition? C'est un homme dans la force de l'âge, une intelligence supérieure. Pensez-y !

— Écoutez-moi une minute.

— Ésope, mon chien, m'attend dans ma hutte.

Je soulevai ma casquette et je dis encore une fois :

— Salut, ma belle demoiselle !

Voyant que je m'éloignais, elle poussa un cri :

— Ne m'arrache pas le cœur! Je suis venue ici, je te guettais ; je souriais quand tu vins à moi. Hier, j'étais sur le point de perdre la raison, parce que je ne pensais qu'à une seule chose... la tête me tournait à force de penser à toi. Aujourd'hui j'étais dans la salle; quelqu'un entra, je n'eus pas besoin de lever les yeux, je savais qui c'était. « — Hier, dit-il, j'ai ramé un demi-quart de lieue. — N'étiez-vous pas fatigué? demandai-je. — Si, très fatigué; il m'est venu des ampoules aux mains, » ajouta-t-il tristement. Je pensai : Ce sont les ampoules qui l'attristent!... Un moment après il me dit : « — La nuit dernière j'ai entendu un bruit de voix sous mes fenêtres. Votre femme de charge causait très tendrement avec un de vos commis.— Oui, ils vont s'épouser. — Mais il était deux heures. — Eh bien! la nuit est à eux. » Il rajusta ses lunettes d'or sur son nez et reprit : — Pourtant, ne trouvez-vous pas que cela fasse mauvais effet, au milieu de la nuit?... » Je continuais de ne pas le regarder. Dix minutes se passèrent ainsi. « — Puis-je vous mettre un châle sur les épaules? me demanda-t-il. — Non, merci! — Ah! si j'osais seulement prendre votre petite main!... » Ma pensée était ailleurs, je ne répondis pas. Il posa sur mes genoux une boîte que j'ouvris; elle renfermait une épingle surmontée d'une couronne et ornée de dix pierres... Glahn, voici l'épingle, veux-tu la voir? Je l'ai foulée aux pieds, vois, elle est tordue... « — Que ferai-je de cette épingle? demandai-je. — Vous la porterez. » Mais je lui rendis le bijou en disant : « — Laissez-moi, je pense à un autre. — Quel autre? — Un chasseur! Celui-là ne m'a donné en souvenir que deux ravissantes plumes d'oiseau... reprenez votre cadeau!... » Il ne voulut pas le reprendre. Alors seulement je le regardai, ses yeux étaient perçants. « — Je ne reprendrai pas l'épingle, dit-il, faites-en ce que vous voulez, écrasez-la !... » Je me levai aussitôt et j'appuyai mon talon sur l'épingle... Cela s'est passé ce matin. Pendant quatre heures j'attendis ; enfin, après le dîner, je sortis. Je le rencontrai sur la route. —

« Qu'allez-vous faire? me demanda-t-il. — Retrouver Glahn et le supplier de ne pas m'oublier... » Je te guette ici depuis une heure de l'après-midi. Adossée à un arbre, je te vis venir, tu étais pareil à un dieu. Ta stature, ta barbe, tes épaules, tout ce qui est toi me remplit d'amour... Mais tu t'impatientes, tu veux t'en aller, tu ne penses qu'à t'en aller... je te suis indifférente, tu ne me regardes même pas...

J'étais resté à l'écouter. Quand elle se tut, je fis quelques pas. J'avais trop souffert, mon cœur s'était endurci. Je la regardai avec un sourire et, m'arrêtant de nouveau :

— J'y songe, vous aviez quelque chose à me dire?

Cette ironie parut lasser sa constance.

— Quelque chose à vous dire? fit-elle. Oui, mais je vous l'ai dit... N'avez-vous donc rien entendu?... Non, je n'ai plus rien à vous dire.

Sa voix tremblait sans que j'en fusse ému.

XXIV

Le lendemain matin, Édouarde était devant ma bicoque lorsque j'en sortis.

Pendant la nuit j'avais réfléchi et pris une détermination... Pourquoi me laisser abuser encore par cet être capricieux, une fille sans instruction, élevée parmi les pêcheurs? N'y avait-il pas assez longtemps que son nom, inscrit dans mon cœur, le déchirait? Assez pensé à cela!... Au reste, il me vint à l'esprit que mon indifférence et mon ironie me serviraient peut-être auprès d'elle. Oh! comme je l'avais supérieurement raillée! Après qu'elle m'a tenu un discours de plusieurs minutes, je demande tranquillement :

— J'y songe, n'aviez-vous pas quelque chose à me dire?

... Elle se tenait près de la pierre et paraissait très surexcitée D'abord elle fit un mouvement pour s'élancer vers moi, les bras étendus. Mais elle s'arrêta et se tordit les mains. Je la saluai sans rien dire.

— Glahn, commença-t-elle, je n'ai qu'une chose à vous dire aujourd'hui.

Je ne bougeai pas.

— Il m'est revenu que vous étiez chez le forgeron l'autre soir. Éva était seule...

Je fis un geste d'étonnement.

— De qui tenez-vous cela ?

— Je ne fais pas d'espionnage. Mon père me l'a raconté hier soir. Lorsque je rentrai, mouillée, il me dit : « — Tu as insulté le baron aujourd'hui. — Non, répondis-je. — D'où viens-tu ? — J'ai vu Glahn... » C'est alors que mon père me le raconta.

Je surmontai ma douleur et je dis :

— Éva est venue ici.

— Elle est venue ici ? Dans la hutte ?

— Plusieurs fois. Je l'ai fait entrer chez moi et nous avons causé.

— Ici !

Moment de silence. Je pensais : « Ne faiblissons pas ! » et je repris :

— Puisque vous avez l'amabilité de vous mêler de mes affaires, je ne serai pas en reste avec vous. Hier je vous ai proposé le docteur. Avez-vous réfléchi à la chose ? Car il ne saurait être question du prince.

Un éclair brilla dans ses yeux.

— Savez-vous bien que le baron vaut mieux que vous. Il a de la tenue, il ne casse pas les verres, il n'en veut pas à mes souliers. Il sait se conduire, mais vous vous rendez ridicule, j'ai honte de vous, comprenez-vous... Vous êtes absolument insupportable.

Ses paroles me blessèrent profondément. Je baissai la tête :

— Vous avez raison, je suis maladroit devant le monde. Soyez indulgente ! J'habite de préférence la forêt, j'y suis heureux. Là mon manque de savoir-vivre ne choque personne. Dès que je quitte ma solitude je suis obligé constamment de m'observer..,. Depuis deux ans je n'ai guère vécu avec mes semblables.

— On peut s'attendre de votre part aux pires inconvenances. A la longue on se fatigue de vous surveiller.

Quelle intonation cruelle dans ces mots ! J'éprouvai une atroce souffrance, je chancelai sous la violence de l'attaque. Mais Édouarde n'avait pas fini :

— Vous pourriez charger Éva de cette surveillance.... Dommage qu'elle soit mariée !

— Vous dites qu'Éva est mariée ?

— Oui, mariée.

— Avec qui ?

— Vous devez le savoir. Éva est mariée avec le forgeron.

— Elle n'est pas la fille du forgeron ?

— Non, elle sa femme. Croyez-vous que je mente ?

Mon étonnement était grand. Je répétais en moi-même :

— Eva est mariée...

— Votre choix est heureux, poursuivit Édouarde.

Cela continuait ! Je commençais à trembler d'indignation et je m'écriai :

— Suivez mon conseil, épousez le docteur. Le prince n'est qu'un vieil imbécile.

Emporté par la colère, j'exagerai l'âge du baron; je prétendis qu'il était chauve, à demi-aveugle, sottement vaniteux puisqu'il portait une couronne à ses boutons de chemise :

— Je ne me soucie pas de faire plus ample connaissance avec lui. Rien d'intéressant en lui, il est absolument nul, sans personnalité.

— Au contraire, c'est quelqu'un, cria-t-elle d'une voix saccadée. Il est beaucoup plus que tu ne penses, espèce d'homme des bois ! Attends un peu, je le prierai de te parler. Tu ne veux pas croire que je l'aime. Tu te trompes et tu en auras la preuve. Car je l'épouserai... nuit et jour je vais penser à lui. Souviens-toi que je te dis : je l'aime. Fais venir Éva ici, oui, fais la venir, cela m'est bien égal... Mais j'ai hâte de m'en aller...

Elle fit un bout de chemin dans le sentier en marchant à pas courts et précipités. Puis elle se retourna, affreusement pâle, et vociféra :

— Et que je ne te revoie plus jamais !

XXV

Les feuilles jaunissaient, les pommes de terre étaient en fleur. La chasse recommença, je tuais des gélinottes, des orfraies et des lièvres ; un jour je tuai un aigle. Un ciel élevé, très calme, des nuits fraîches, et des sons clairs, dans les bois et les champs. Le monde se recueillait, paisible et grand.

— Je suis sans nouvelles de M. Mack au sujet des deux plongeons tués par moi, dis-je au docteur.

— C'est grâce à Édouarde. Elle s'est opposée à ce qu'il fût donné suite à l'affaire.

— Je ne la remercierai pas.

Derniers jours d'été. Les sentiers serpentaient comme des rubans à travers la forêt envahie par des teintes jaunes, chaque jour une étoile nouvelle s'allumait au ciel, la lune se distinguait à peine, semblable à une ombre, ombre dorée trempée dans de l'argent...

— Dieu ait pitié de toi, Éva, tu es mariée !

— Ne le savais-tu pas ?

— Non, je ne le savais pas.

Elle serra ma main sans rien dire.

— Dieu ait pitié de toi, enfant, qu'allons-nous faire ?

— Ce que tu voudras. Tu ne pars peut-être pas encore. Je veux être heureuse tant que tu seras là.

— Non, Éva.

— Si, tant que tu seras là !

— Non, plus jamais... va-t'en, Éva !

Des nuits passent, des jours aussi. C'est la troisième journée depuis cet entretien. Éva chemine sur la route avec un fardeau. Combien de fagots cette enfant a-t-elle déja rapportés de la forêt dans le courant de l'été !

— Pose ton fardeau à terre et laisse-moi voir si tes yeux sont toujours aussi bleus.

Ses yeux étaient rouges.

— Éva, souris-moi ! Je ne puis plus te résister, je suis à toi, à toi...

Maintenant c'est le soir. Éva chante, j'entends sa voix, mon sang brûle.

— Tu chantes ce soir, Éva.

— Oui, je suis contente !

Comme elle est plus petite que moi, elle saute pour passer ses bras autour de mon cou.

— Éva, tu t'es écorché les mains...

— Cela ne fait rien.

Sa figure est rayonnante.

— Eva, as-tu causé avec M. Mack ?

— Une seule fois.

— Qu'a-t-il dit ? et toi, qu'est-ce que tu as dit ?

— Il se montre très dur envers nous, il fait travailler mon mari nuit et jour sur le môle. A moi, il donne toute sorte d'ouvrage. Ne m'a-t-il pas ordonné de faire le même travail que les hommes !

— Pourquoi agit-il ainsi ?

Eva baisse les yeux.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'aime.

— Mais comment le sait-il ?

— Je le lui ai dit.

Nous restons silencieux un moment. Puis je reprends :

— Plût à Dieu qu'il ne fût pas dur avec toi !

— Oh ! cela ne fait rien, rien du tout.

Sa voix vibre dans la forêt comme un chant menu et tremblotont.

De jour en jour les feuilles jaunissent davantage, l'automne est proche, les étoiles sont en plus grand nombre au firmament, la lune est pareille à une ombre argentée trempée dans l'or. Ce n'est pas encore le froid, mais seulement un silence pénétré de fraîcheur. Les bois sont vivants. On dirait que chaque arbre devient pensif. Les baies ont mûri.

Nous arrivons au vingt-deux août et aux trois nuits d'épreuve.

KNUT HAMSUN

(A suivre.)

Traduit du norvégien par Mme R. RÉMUSAT.

Notes politiques et sociales

LA GRÈVE ÉPOUVANTAIL.

M. Méline, avec obstination, nous crie, une fois de plus, que la maison brûle. Et, cette fois encore, « le pays » (puisqu'il faut bien tenter de l'émouvoir directement, la Chambre restant sourde à ces appels alarmés) ne semble pas prendre peur davantage.

« Les grèves augmentent et deviennent révolutionnaires ». — Pourquoi ne pas accorder à M. Méline qu'en effet, depuis deux ans, le monde ouvrier *manifeste* ses tendances plus souvent, plus expressément que, les ayant déjà, il ne le faisait sous le ministère Méline ; que volontiers il les manifeste à l'aide de la « cessation concertée du travail » ; et que ces tendances, de plus en plus clairement conscientes, paraissent aboutir à une refonte de la constitution économique présente? Qui peut être gêné de cet aveu? Peut-être certains dreyfusards, d'esprit resté ou redevenu bourgeois, qui, ayant contribué — parfois sans bien le vouloir il est vrai — à ébranler « l'ordre social » en attaquant une injustice dont ils avaient été touchés, trouvent étrange, impertinent, que la masse ouvrière, pour pousser la lutte contre une autre injustice plus large et plus lointaine, n'attende ni leur direction ni même leur consentement. Avec effroi ils voient cette suite, par eux imprévue, de la secousse « révolutionnaire » de ces dernières années ; et le mouvement vers la justice, *élargi*, leur paraît *dévié*.

Mais cette opinion n'a pas lourde importance, étant de gens dont la place dans la démocratie militante est subordonnée à leur compréhension plus ou moins exacte de cette démocratie elle-même. Plus importante est celle de nos bons optimistes, qui sont peut-être majorité après une heureuse exposition, après une ou deux bonnes années, et avec la tranquillité reparue des relations sociales. — Des grèves? Eh! c'est signe de prospérité. Si les grèves ont augmenté depuis deux ans, c'est que la pleine marche de l'industrie, comme à toutes les périodes semblables, donnait chance aux ouvriers d'obtenir, sur les bénéfices accrus et à la faveur du besoin qu'on avait d'eux, des améliorations sérieuses à leur propre sort. Si les grèves continuent encore, maintenant que peut-être la crise prochaine s'annonce, c'est que les ouvriers, pour lutter contre la dépression, doivent posséder des provisions de ressources, gagnées par surcroît pendant la bonne période. Tout va bien. — Et le bon optimiste considère encore encore qu' « en somme » toutes les grèves ont une fin, que les plus graves et les plus difficiles viennent de se terminer sous nos yeux, non pas sans doute à la satisfaction entière des ouvriers, ni non plus à leur totale confusion (comme, *dans leur intérêt*, le leur souhaitait M. P. Leroy-Beaulieu l'autre jour), mais sans

heurts violents ni chocs décisifs, souvent avec des avantages appréciables, et surtout que ces conflits se terminent, sans l'action des politiques de profession, par l'organisation propre et l'initiative réfléchie des ouvriers eux-mêmes et de leurs représentants économiques. Et le bon optimiste continuera de voter pour le cabinet Waldeck-Rousseau ou du moins pour cette politique qui ne fait rien pour développer les grèves assurément, mais qui n'emploie pas non plus de moyens détournés pour les entraver et les réduire, qui applique le principe prétendu de la « liberté du travail » en ce sens inconséquent qui est très conforme à l'orthodoxie gouvernementale de nos républicains, — mais qui l'applique *avec bonne foi* (c'est en ceci sans doute qu'est la « concession à la démagogie et la porte ouverte au collectivisme »).

Cela suffit. Mais non à M. Méline. Qu'il attende donc aux élections de l'an prochain.

Fr. Daveillans

Spéculations

L'ÉTUDE DE LA LANGUE ANGLAISE. — ESSAI DE DÉFINITION DU COURAGE. — LA PHOTOGRAPHIE DES ACCIDENTS.

L'étude de la langue anglaise. — Selon un couplet célèbre de Figaro, pour savoir une langue il suffit d'apprendre « le fonds de la langue » — qui, pour l'anglais, était du temps de Beaumarchais *goddam*, — et il est bien inutile de s'informer des « quelques autres petits mots par-ci par-là ».

L'exactitude de cette méthode vient d'être démontrée par l'extraordinaire cas du marin français, Jean Mafurlin, lequel a prouvé en outre, que le fonds d'une langue peut se ramener non seulement à un simple mot, mais même à un son unique et inarticulé.

Le matelot Jean Mafurlin vint à tomber, il y a quatorze ans, du haut d'un mât dans la rade de Portsmouth. Lorsqu'on le repêcha, après une immersion d'une dizaine de minutes, il avait complètement perdu l'usage de la parole. Or, au moment de son accident, il parlait, outre le français sa langue maternelle, le portugais et l'italien. Il ne savait que quelques mots d'anglais. Le mois dernier, un coup de canon ayant été tiré près de lui à l'improviste, la commotion, expliquent les médecins, le guérit soudain de son aphasie, et — phénomène, disent-ils, vraiment miraculeux — il se mit à parler couramment l'anglais, qu'avant de devenir muet il connaissait à peine. Il ne se souvenait plus, par contre, que très vaguement de l'italien, du portugais et du français.

Il n'y a rien, dans cette cure, qui ne pût être facilement prévu. On conçoit que si l'on arrive à découvrir les mots ou le mot, ou le son inarticulé qui synthétiserait toute une langue, cette notion suffit à posséder parfaitement la langue. On trouve un essai rudimentaire de cette simplification dans l'invention des grammaires. Si la détonation du canon a instruit d'un seul coup Jean Mafurlin, c'est qu'elle lui apportait réelle-

ment, condensé en un son-symbole, le fonds de la langue anglaise. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le peuple britannique, roi des mers par excellence, n'ait point d'autre langage, en remontant aux racines, que celui que, sur ses vaisseaux, dans tout l'univers, parle la poudre.

Le record est battu désormais de ces méthodes qui se flattaient d'apprendre l'anglais en six mois. Nous espérons que cette révolution dans l'enseignement des langues vivantes sera générale, et que les philologues vont s'ingénier à démêler le mot fondamental dans les idiomes des différents pays. Nous ne nous permettrons, dans l'intention d'aider leurs recherches que des conjectures : les Français sont réputés un peuple galant : il y a là une piste.

On déplorera sans doute que Jean Mafurlin n'ait appris l'anglais qu'au prix de l'oubli des langages qu'il possédait auparavant. Mais chaque professeur a ses caprices, et le coup de canon nous a paru suivre l'école de Timothée, en purgeant, au moyen de sa fumée, le cerveau du disciple de toute perverse habitude et de ce qu'il avait appris sous d'autres pédagogues.

Essai de définition du courage. — Nous avons parlé ici du duel et plus longuement de l'armée. Notre intention était d'en arriver à une définition du courage. Mais il s'est toujours produit que nous avons perdu la suite de nos associations d'idées, ce qui prouve, assez valablement, qu'il n'y avait aucun lien essentiel entre les deux idées précitées et le courage auquel on les rattache communément.

Le courage est un état de calme et de tranquillité en présence d'un danger, état rigoureusement pareil à celui où l'on se trouve quand il n'y a pas de danger. Il résulte de cette définition, au moins provisoire, que le courage peut être acquis par deux moyens : 1° en éloignant le danger; 2° en éloignant la notion du danger.

La première attitude courageuse est celle de l'homme qui, en raison de sa force naturelle ou, le plus souvent, grâce à des armes qu'il s'est procurées et a appris à manier, se met à l'abri du danger. On est beaucoup moins inquiet de la pluie sous un toit ou un parapluie, et du tonnerre sous un paratonnerre au bon fonctionnement duquel on croit; et il est extrêmement rare qu'un homme bien vigoureux et armé jusqu'aux dents s'intimide devant un adversaire de débilité notoire et dépourvu de moyens de défense. Le schéma le plus véridique du courage nous paraît le suivant : Hercule, la massue levée sur un petit enfant qui commence juste assez à savoir marcher pour entrevoir l'envie de se sauver. La tendance à la réalisation de ce type idéal du courage se manifeste dans les armées permanentes et dans tout l'appareil des armes. Dans ce premier cas, l'état de courage est une assurance,

Dans un second cas, celui où le solide gaillard armé en rencontre un autre plus solide et mieux armé, le courage ne peut plus être qu'une ignorance ou une attention distraite. Cette ignorance s'entretient par des concepts variés et diverses formes de langage. Ainsi, chaque peuple

se répète qu'il est le plus puissant et le plus courageux de la terre, qu'il est « à la tête » de l'humanité. Malheureusement, l'humanité est une espèce de bête ronde avec des têtes tout autour.

Ainsi encore, Gérard le Tueur de lions oubliait le fauve pour songer au prestige de la France relevé par lui aux yeux des Arabes.

Un excellent engin propre à distraire l'esprit d'un objet dont il aurait peur est le même qui sert à écarter le taureau de courses d'un objet dont il n'a pas assez peur : nous parlons de l'usage d'un morceau d'étoffe éclatante ; les effets en sont différents selon qu'on le présente à une brute redoutable ou à un peuple faible : nous venons de reconstituer l'invention du drapeau.

La photographie des accidents. — Le 23 avril, à Marvejols (Lozère), un groupe d'excursionnistes, parmi lesquels plusieurs abbés du séminaire de Mende et un photographe, s'étaient rendus dans la montagne pour prendre des vues. L'abbé Rouffiac, âgé de vingt-sept ans, tomba au fond d'un précipice du haut d'une roche qu'on était précisément en train de photographier. En allant chercher le cadavre, la voiture versa, le père de la victime se cassa une jambe, tandis qu'un de ses amis était grièvement blessé. Nous nous sommes empressé de demander au photographe, ainsi qu'il nous a paru naturel, communication de l'ample moisson d'instantanés qu'il avait dû rapporter de ces pittoresques accidents. Tout son temps, nous fut-il répondu avec indignation, avait été consacré à donner des secours.

Donc, ces renseignements pris, l'information des journalistes de Marvejols, quant à la composition du groupe d'excursionnistes, est mensongère ; cet homme n'était pas photographe, il n'y avait pas de photographe ! C'était un homme, un simple homme.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

A PROPOS DES SALONS EN GÉNÉRAL ET DE CETTE « GAZETTE » EN PARTICULIER.

Mai ramène les feuilles aux arbres et les toiles peintes aux Salons. Il est permis de préférer les premières aux secondes, mais il est du devoir strict d'un chroniqueur d'art avisé de rester insensible au charme des paysages printaniers de la ville, s'il veut pouvoir braver l'horreur vierge des salles — sont-elles trente comme les filles de Lycius? ou soixante ? en tous cas il faudra s'y reprendre à plusieurs fois ! — de la Société des Artistes Français et de la Nationale.

L'on a dit beaucoup sur les Salons, lorsqu'on a noté que la seule Société des Artistes Français expose quatre mille huit cent quatre-vingt-douze œuvres qualifiées d'art. L'accoutumance ne peut parvenir à nous faire accepter la conception folle qu'un entassement si prodigieux suppose. L'on comprend pour toute autre denrée l'intérêt qu'a le marchand à réunir sous le même toit la plus grande diversité de marchandises, de façon à ce qu'un client qui a besoin d'un fourneau et d'une chemise trouve l'une et l'autre dans le même magasin. Mais lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art, d'œuvres en qui sont (ou devraient être) de l'émotion, de la beauté, du rêve, d'œuvres créées dans l'isolement, faites pour être vues seules, ou tout au plus, dans la compagnie de quelques amies d'élection, de même tempérament, de même éducation, on se demande pourquoi on choisit à quatre mille d'entre elles un lieu unique d'exposition. Pourquoi les peintres et les sculpteurs marchent-ils, comme les oies, en troupeau ? Pourquoi se parquent-ils aux mêmes mois dans les mêmes salles ? — Il est évident que des besoins autres que ceux de l'art les y incitent. C'est l'éternel désir au cœur de tant de Français d'être jugés, classés, et couronnés par un jury dont l'approbation est officielle. C'est la pensée aussi que les Salons sont à tout prendre la meilleure Bourse aux tableaux que l'on ait installée, — qu'il ne faut pas se laisser oublier, que le grand public vient aux Salons et consacre les renommées (l'opinion du grand public ! suivez la foule et vous verrez comment elle juge l'art). Cela, et mille choses. Et les Salons triomphent ! et l'on refuse du monde !

Pour aider la foule à porter des jugements sûrs et faciles, l'on a inventé la Société Nationale en opposition aux Artistes Français. Il est dès lors convenu que la Nationale est plus moderne, les Artistes Français plus traditionnels. A la Nationale on risque tout ; les Artistes Français, comme l'alcool, conservent. Et la Nationale est condamnée à être toujours en avant et les Artistes Français à former le gros de l'armée. (En fait l'on peut voir le moment peu éloigné où la Nationale sera à son tour plus entêtée de conservatisme que sa rivale. Laissez vieillir ceux qui

y sont aujourd'hui les maîtres, la Nationale se renouvellera-t-elle ? Elle est déjà presque hermétiquement fermée ; tout l'espace disponible, sauf quelques mètres pas en cimaise, est accaparé par les sociétaires et associés). — Enfin, nous irons, nous aussi, muni d'un solide sécateur, couper quelques lauriers aux Salons.

Je voudrais pourtant dire aujourd'hui ce que trouveront dans cette « Gazette d'art » qu'on me demande à alimenter, les lecteurs de *La revue blanche*. Ils n'y verront point citées les dernières productions de MM. Bonnat, Bouguereau, Detaille, Hébert et Humbert (pardon, je crains qu'il ne soit mort), Henner et Benner, Duran, Cormon, Gérôme et autres, hommes notoires, on l'affirme, et qui, pour qu'on n'en ignore, portent à la boutonnière de gros et circulaires boutons d'étoffe rouge (puisque ces messieurs sont des artistes, ne pourrait-on leur recommander comme plus seyants des boutons de jade ou de cristal, ou une fleur ?). Nommer les illustres du moment avant que leur éclat ne s'évanouisse, c'est besogne de journaux quotidiens ; seuls ils y peuvent suffire ; dans leurs colonnes se fait au jour le jour la gloire éphémère de ceux qui, bons commerçants, savent administrer leur popularité. — De plus sérieux soucis nous occupent. Laissons ces vieillards à leurs affaires.

Au seuil du pavillon Rodin en 1900, une figure d'une singulière beauté accueillait le visiteur, un jeune homme incliné et souriant dont les lignes pures faisaient penser à quelque œuvre héroïque de la jeunesse de la Grèce. Le maître, lorsqu'on l'interrogeait sur la destination de ce plâtre, donnait l'explication suivante : « C'est le *Génie de l'éternelle jeunesse*. Il est destiné au monument de Puvis de Chavannes. »

Sont et restent jeunes ceux qui créent de la beauté. Il était jeune Puvis de Chavannes mort septuagénaire, comme sont jeunes Renoir et Claude Monet par qui la France de ce temps sera grande et louée dans les siècles à venir, et Degas, et Cézanne, et Odilon Redon, et d'autres que nous connaissons, et d'autres encore que nous attendons.

C'est le *Génie de l'éternelle jeunesse* que nous invoquons au seuil de cette chronique.

CLAUDE ANET

P. S. — Je signale ici la ruse ingénieuse des peintres de la Société des Artistes Français, aidés d'architectes complices qui sont, eux aussi, de l'École (comme on dit, de mèche). Au Grand Palais un seul escalier, double, donne accès au premier étage. Aussi, lorsqu'après une demi-heure de marche entre deux murs de peintures, la fatigue plus forte que le courage vous abat, il est inutile de chercher un escalier pour descendre parmi les bustes qui poussent au rez-de-chaussée, végétation naturelle de ce sol sablonneux. Non, il faut continuer votre route — un Le Marcis en immortalisera-t-il les souffrances ? — et terminer le périple redoutable à travers trente et sept salles pour retrouver la sortie. Avouez que cela est vraiment diabolique et que ni vous ni moi n'aurions songé à ce moyen de rendre le parcours complet obligatoire.

Le Théâtre

NOTES DRAMATIQUES

Nouveautés

Après *la Veine*, M. Alfred Capus risquait une partie difficile en donnant *la Petite fonctionnaire* aux Nouveautés. Est-il besoin de dire qu'il l'a gagnée en se jouant, en jouant avec son monocle, son délicieux monocle philosophique à travers lequel il jette un regard malicieux et bon enfant sur les choses et les gens de son temps?

Ce temps, Capus le connaît dans les coins, jusque dans les coins les plus retirés de la province. Il fut même une époque, pas très éloignée, où Capus ne se gênait pas pour peindre dans toute sa beauté l'âme de nos chères petites villes, hypocrites, dures, avaricieuses ; et ce n'était pas une satire véhémente, ni un pamphlet aux éloquences d'autant plus vaines que bruyantes ; mais simple et toute triste et si mélancolique, l'histoire de Rosine avec, dans le fond, au dernier plan moral, l'exquise indulgence attendrie et la bonté bourgeoise et moyenne, faite tout entière d'humanité et de compréhension, de cet adorable Desclos.

Aujourd'hui, Capus se plaît à des œuvres plus légères dont, d'ailleurs, le charme est plus grand si la portée en est moindre. Cette *Petite fonctionnaire*, qui vient de remporter aux Nouveautés un si vif et si légitime succès, nous installe encore en province, mais dans une province sympathique, séduisante, souriant de tous ses rentiers et de toutes ses belles madames, ornée d'une administration infiniment plaisante. Il ferait bon vivre ses vieux jours à Précigny-sur-Loire. Après une heure de marche ensoleillée sur la « levée », le long de l'eau confidentielle, on entrerait avec un peu d'émotion contenue dans le bureau de poste où l'on aurait toujours, par un hasard heureux, quelque chose à demander, quelque réclamation à adresser à la divine receveuse, Suzanne Borel dans le Blaisois, Jeanne Thomassin dans l'Ile-de-France. On s'y rencontrerait avec le trépidant Lebardin et le bon gros père de vicomte de Samblin; et l'on échangerait avec ces messieurs des regards malins qui en voudraient long dire et des sourires entendus qui n'en diraient pas davantage. Et personne n'aurait les faveurs de cette délicieuse Suzanne Borel qui serait sage comme une image ou, mieux, honnête comme la vignette d'un timbre-poste et qui n'aurait de complaisances — et encore bien anodines — qu'avec l'inspecteur principal. Si bien qu'au jour déchirant de la séparation nécessitée par l'avancement, ce serait, pour tous les cœurs virils profanes, une vague consolation d'être assurés qu'en dehors du favorisé hiérarchique, aucun mâle ne fut privilégié. Et l'on s'en irait savourer à petits pas comptés, le long de l'eau confidentielle, le tout petit bonheur provincial fait des bonheurs qu'on n'a

pas eus, mais qu'on aurait pu avoir et que, somme toute, on a presque eus à force d'avoir senti qu'on pouvait les avoir; si bien qu'en fin de compte, il y aura de bonnes chances, plus tard, pour qu'on les ait eus tout de même un peu et qu'on en parle avec des regards discrets qui n'en veulent pas dire davantage et des sourires à réticences qui ne consentent pas à en dire plus long.

Entre diverses autres agréables, il y a, au premier acte de *la Petite fonctionnaire*, une scène ravissante entre Suzanne Borel et son ancienne amie Hermance; et au second acte une scène incomparable entre Suzanne Borel et le bon gros père de vicomte de Samblin. Jamais l'art exquis de Capus n'a plus gradué, mieux nuancé un développement scénique et, d'un mot, c'est un délice. Les autres scènes, plaisantes et fines, pâlissent auprès de celle-là, une des meilleures qu'il ait jamais écrites; c'est à elle certainement que Capus doit le succès de sa nouvelle comédie, dont peut-être les côtés fantaisistes auraient été moins goûtés si la sagesse publique n'avait trouvé de quoi s'assurer et se rassurer dans la justesse et la vérité de cette adorable scène sentimentale. Grâce à elle, quelques invraisemblances de ci de là ont pu passer pour infiniment vraisemblables et l'on n'a pas eu le courage de tenir rigueur à Capus des facilités peut-être excessives qu'il s'est accordées pour son troisième acte. Il avait, dès le deuxième, gagné une fois de plus une magnifique partie et nous en étions tous ravis qui voyions, sur cette scène souvent trop mouvementée et battante de toutes ses vaudevillesques portes éperdues, triompher une jolie comédie légère, sans intrigue bien aguichante ni complications excentriques, toute de charme sentimental, de finesse badine et de délicate fantaisie.

Suzanne Borel, quelle exquise interprète vous trouvâtes en Mlle Thomassin et quel charme fut pour Paris sa présence à Précigny-sur-Loire! Et comme elle fut jouée à ravir, la fameuse grande scène, par cette idéale receveuse des postes et le bon gros père de vicomte de Samblin, le tout jovial et bref et rondouillard Torin, que déjà, en des temps, nous désignions à l'enthousiasme populaire, lorsqu'il jouait au Vaudeville, avec des saccades du plus rond comique, un rôle important dans *Brignol et sa fille* du même triomphant Capus. Le couple Thomassin-Torin a été la joie de cette soirée. Car Germain, notre Germain, qu'avait-il? Il n'était plus soi-même, mais son cousin à peine et certainement pas germain.

Parmi ces dames, à côté de la très sûre Rosine Maurel, il convient de ne pas trop insister sur Mlle Dicksonn qui, en traversant la rue du Helder, pour du Vaudeville gagner les Nouveautés, semble avoir perdu l'art précieux de poser sa voix et de dire juste. Mlles Doriel et Gondy ont, l'une au deuxième, l'autre au troisième acte, avec Suzanne Borel une conversation qui se laisse écouter et se fait applaudir.

Nouveau-Théâtre,

Ces jours derniers, l'*Œuvre,* dont M. Lugné-Poe met un soin intelligent et pieux à maintenir les traditions déjà vénérables, nous a donné au Nouveau-Théâtre une représentation du plus haut intérêt, avec *le Roi Candaule*, drame en trois actes de M. André Gide, le subtil auteur du *Voyage d'Urien* et de *Paludes.* Déjà, d'après deux essais antérieurs qui n'affrontèrent point la scène, *Philoctète* et le *Prométhée mal enchaîné*, nous pouvions nous faire une idée de la forme très particulière d'art dramatique que semblent avoir élue les préférences de M. Gide. Son théâtre — ou plus exactement l'ensemble des monologues, dialogues et conversations qui constituent pour lui le développement d'une action dramatique — se plaît à mettre en lumière, autour d'une légende très simple, très accréditée et d'une signification unanimement accessible, les divers aspects d'un problème psychologique et moral, les points de vue opposés, parfois contradictoires, qu'il suscite et qui peuvent se dresser, en opposition, voire en conflit, telles des personnalités scéniques. Ce sont de véritables drames idéologiques d'un intérêt aussi élevé et durable que les débats mêmes dont ils sont l'illustration dramatique, et ces débats sont éternels. Rien dans la littérature contemporaine, depuis les drames et les dialogues philosophiques de Renan, ne nous avait évoqué avec plus de bonheur le souvenir merveilleux des dialogues de Platon, qui furent les premiers et demeurent les moins périssables des drames idéologiques. En est-il de plus angoissant, jusqu'en sa mise en scène même, que le *Phédon* ? de plus enchanteur, jusqu'en son décor, que le *Phèdre* ? de plus captivant et de plus subtilement passionnant que le *Banquet* ?

Comme s'il eût voulu nécessiter cette évocaton analogique, M. Gide s'est plu à entourer ses protagonistes de comparses commentateurs empruntés aux dialogues mêmes de Platon, Phèdre, Sébas, Archélaüs, Philèbe, Simmias, etc..., et tout le drame se déroule autour de tables chargées de vins royaux, les vins d'où naît l'ivresse philosophique par quoi se révèlent jusqu'en leurs plus secrètes réserves les pensées profondes des convives ainsi que le proclame magnifiquement Candaule :

> L'ivresse ne manifeste en nous
> Que ce que nous portons en nous-mêmes.
> Pourquoi craindrait celui
> Qui n'a rien que de noble à montrer ?
> L'ivresse... fait rendre à chacun
> Ce que souvent par excès de pudeur il cachait.

Le Roi Candaule est un drame platonicien sur le bonheur. Candaule ne conçoit pas qu'on jouisse vraiment d'un bonheur qui n'est pas partagé ou au moins dont le détail et la qualité demeurent ignorés d'autrui. C'est en vertu de cette position philosophique, qui n'est d'ailleurs que la transposition idéologique d'un goût natif, d'une vocation spontanée, en

un mot d'une manière d'être psychologique, qu'il dit par exemple à Pharnace : « *Je croirais voler à tous le bien dont je reste seul à jouir* » ; et à Nyssia, sa femme, dont il adore la beauté prestigieuse et qu'il a forcée à se dévoiler en public, précisément pour que tous connaissent le trésor dont s'enrichissent ses nuits d'amour :

Pour moi...
Mon bonheur semble
Puiser sa force et sa violence en autrui.
Il me semble parfois qu'il n'existe
Que dans la connaissance qu'en ont les autres
Et que je ne possède
Que lorsqu'on me sait posséder.

Candaule est bon, généreux, accueillant à toute misère ; il veut que son bonheur rayonne infiniment autour de lui et n'accepte pas d'être heureux seul, pas plus qu'il ne se satisfait d'être heureux pour lui-même. Il veut qu'on le sache heureux et il veut rendre heureux. C'est un homme raffiné, à qui répugne l'égoïsme naturel et qui se ravit d'être optimiste et s'exalte d'être compliqué et s'admire ; car il s'admire profondément d'être bon, d'être rare, d'être compliqué, de ne pas croire en Dieu, d'avoir des idées exceptionnelles. « Admirable Candaule! » se dit-il! Et, plus loin, quand il force Gygès à contempler Nyssia dans sa nudité :

Je fais une chose admirable!

et enfin, plus loin encore :

Candaule, tu faiblis?
Qui donc alors ferait cela si ce n'est toi?

Ce caractère de Candaule est une véritable création psychologique et M. Gide, avec un art surprenant, a su nous en présenter les aspects multiples, des plus dignes d'admiration aux presque ridicules.

A côté, ennemis-nés du *candaulisme*, destinés à se comprendre, à se prendre, à s'épouser et à régner ensemble (car cette fantaisie philosophique interprète de l'histoire, et Gygès, assassin de Candaule, fit monter au trône de Lydie la dynastie des Mermnades), à côté de ce roi trop civilisé, trop compliqué, trop optimiste sont Nyssia et Gygès, Nyssia, sa femme, Gygès le pêcheur, deux êtres très simples, très élémentaires, très frustes, nécessairement égoïstes, étant très près de la nature, donc nécessairement partisans d'une conception inverse et adverse du bonheur, celle du bonheur pour soi, du bonheur à soi, bien à soi, rien qu'à soi.

Nyssia souffre violemment d'être montrée en public par Candaule. Elle ne le cèle point à l'imprudent époux : « *Il est certains bonheurs que l'on tue plutôt que de les pouvoir partager...* »; et, quand il lui pose cette question :

Que pensez-vous de mon bonheur?

elle répond prophétiquement : « *Qu'il est pareil à moi, mon seigneur... Je veux dire que je crains qu'il ne fane à rester découvert.* »

Aussi est-elle la vraie femme de Gygès, de ce Gygès qui tua d'instinct sa première femme Trydo, parce qu'elle l'avait trompé et qui tuera Candaule, son bienfaiteur et ami, parce qu'on ne peut pas être deux à posséder le même bien, *parce qu'on ne partage pas le bonheur* et que Nyssia n'est plus qu'à lui, dès l'heure où elle fut à lui. Aussi, dans un très beau geste final qui enveloppe toute la pièce et en ramasse le sens épars, à peine l'a-t elle choisi pour époux-roi que Gygès ramène violemment sur le visage de Nyssia le voile gardien qu'en avait écarté la folie prodigue de Candaule :

GYGÈS (hostilement, vers Nyssia).
Ce visage si beau, madame,
Je croyais qu'il devait rester voilé ?
NYSSIA (méprisante).
Voilé pour vous, Gygès. Candaule a déchiré mon voile.
GYGÈS (très brutalement lui ramène un pan de vêtement sur le visage).
Eh bien ! recousez-le !

Cette œuvre est une très belle œuvre et neuve et elle atteste de M. Gide un don de création des plus rares. Il faut savoir le plus grand gré à M. Lugné-Poe de nous avoir avoir fourni l'occasion de la connaître Nous insistons vivement pour qu'on en lise la brochure qui vient de paraître aux Éditions de *La revue blanche*. Ce noble et puissant livre ravira tous les esprits élevés que hante le souci philosophique des problèmes essentiels dont s'inquiète, depuis toujours, l'humanité indécise et affolée du besoin d'être heureuse. Disons pour terminer que l'œuvre de M. Gide a été remarquablement présentée au Nouveau-Théâtre par les soins de M. Lugné-Poe, qui interpréta lui-même d'une façon fort curieuse et captivante le rôle de Candaule. M. de Max fut un Gygès excellent et Mlle Roggers une Nyssia d'une séduction heureuse.

ROMAIN COOLUS (1)

OPÉRAS

Tout le monde connaît, au moins de réputation, le théâtre national de l'Opéra. J'ai eu le regret de constater qu'il n'avait pas changé : pour le passant mal prévenu, ça ressemble toujours à une gare de chemin de fer ; une fois entré, c'est à s'y méprendre une salle de bains turcs.

On continue à y faire un singulier bruit que des gens qui ont payé pour cela appellent de la musique... il ne faut pas les croire tout à fait.

Par une grâce spéciale et une subvention de l'État, ce théâtre peut jouer n'importe quoi ; ça importe si peu qu'on y a installé avec un luxe

(1) L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à quinzaine les comptes-rendus du *Vertige* (Athénée), de *Ma Fée* (Odéon) et de *la Bourse ou la Wiche* (Mathurins).

soigneux des « loges à salons », ainsi nommées parce que l'on y est plus commodément pour ne plus entendre du tout la musique : ce sont les derniers salons où l'on cause.

En tout ceci, je n'attaque nullement le génie directorial de M. Gailhard, étant persuadé que les meilleures bonnes volontés se brisent là, contre un solide et solennel mur fait de fonctionnarisme entêté, et qui empêche toute lumière révélatrice de pénétrer... Ça ne changera du reste jamais, à moins d'une révolution, bien que les révolutionnaires ne pensent pas toujours à ces monuments-là. On pourrait souhaiter l'incendie, si cela n'atteignait par trop aveuglément des personnes assurément innocentes.

Pourtant, en secouant l'industrieuse apathie de cet endroit, on aurait pu y faire de belles choses. Ne devrions-nous pas connaître la Tétralogie en entier, et depuis longtemps? D'abord, ça nous en aurait débarrassé, et les pèlerins de Bayreuth ne nous agaceraient plus avec leurs récits gasco-allemands... Jouer *les Maîtres Chanteurs*, c'est bien; *Tristan et Isolde*, c'eût été mieux (l'âme charmante de Chopin y apparaît à des tournants de musique et en commande la passion); il ne restait plus à craindre que *Parsifal* dont, pour des raisons de famille et de pain sur la planche, Mme Cosima Wagner se réserve l'entreprise.

Sans déplacer nos doléances, regardons comment l'Opéra servit le développement de la musique dramatique en France.

On y joua beaucoup de Reyer. Le succès m'en paraît dû a des causes bizarres. Il y a des gens qui regardent les paysages avec le désintéressement particulier aux ruminants; ces mêmes gens écoutent la musique avec du coton dans les oreilles...

Saint-Saëns fit des opéras avec l'âme d'un vieux symphoniste impénitent. Est-ce là que l'Avenir viendra chercher les vraies raisons de lui conserver de l'admiration?

Massenet paraît avoir été la victime du jeu d'éventail de ses belles écouteuses, dont les battements palpitèrent si longtemps pour sa gloire; il voulut à toute force retenir au dessus de son nom ces palpitations d'ailes parfumées; malheureusement c'était vouloir domestiquer une troupe de papillons... Peut-être ne manqua-t-il que de patience et méconnut-il la valeur du « silence »... Son influence sur la musique contemporaine est manifeste et mal avouée chez certains, qui lui doivent beaucoup : ils s'en défendent avec de l'hypocrisie... c'est vilain!

Il y a encore beaucoup d'autres opéras, la liste complète en serait fastidieuse. On pourrait en retenir : *Tamara*, de M. Bourgault-Ducoudray, dont, malgré le succès médiocre, les destinées ne sont vraisemblablement pas accomplies.

Parmi trop de stupides ballets il y eut une manière de chef-d'œuvre : la *Namouna* d'Ed. Lalo, on ne sait quelle sourde férocité l'a enterrée si profondément que personne n'en parle plus... c'est triste pour la musique.

Dans tout cela, aucune tentative vraiment neuve. Rien qu'une espèce

de ronronnement d'usine, un perpétuel recommencement; on dirait que la musique en entrant à l'Opéra y endosse un uniforme obligatoire comme celui d'un bagne; elle y prend aussi les proportions faussement grandioses du monument, se mesurant en cela au célèbre « grand escalier » qu'une erreur de perspective ou trop de détails font paraître finalement... étriqué.

Le Roi de Paris. — C'est un opéra de plus à ajouter aux autres... Le sujet en est historique, puisqu'il s'agit de l'assassinat du duc de Guise; d'abord ça n'est pas une des meilleures choses de l'histoire de France et il était bien inutile de nous la rappeler en l'aggravant de musique; en outre on s'habillait fort mal à cette époque : les hommes semblaient porter d'inélégantes ceintures de sauvetage et les femmes mettaient leurs tailles à des endroits où le désir le plus logique s'attendait le moins à la rencontrer. Si vraiment on doit transformer l'Opéra en cours d'histoire, pourquoi ne pas s'appliquer à en extraire des épisodes moins tarés de combinaisons politiques et falotes ? (Je signalerais volontiers l'époque de Louis-Philippe; champ inexploré et pourtant si fertile...) M. Georges Hue a mis trop de musique dans cette anecdote : elle empêche d'entendre les paroles du poème qui semblent avoir été inspirées par ces grands esprits inoubliables et jumeaux, Bouvard et Pécuchet.

Il serait d'une inconvenance notoire d'en vouloir à M. Georges Hue de ne pas avoir fait un chef-d'œuvre, et c'est une délicate interprétation historique d'avoir confié le caractère un peu louche de Henry III à une voix de ténor.

L'Ouragan, drame lyrique en quatre actes ; poème d'Emile Zola, musique d'Alfred Bruneau.

Wagner nous a laissé diverses formules pour accommoder la musique au théâtre, dont on apercevra un jour toute l'inutilité. Que, pour des raisons particulières, il ait fondé le « leit motive guide » à l'usage de ceux qui ne savent pas trouver leur chemin dans une partition, c'est parfait et cela lui permettait d'aller plus vite... Ce qui est plus grave, c'est qu'il nous a habitués à rendre la musique servilement responsable des personnages. Je vais tâcher de m'expliquer sur ce cas qui me paraît la cause principale du trouble de la musique dramatique à notre époque : La musique a un rythme dont la force secrète dirige le développement : les mouvements de l'âme en ont un autre plus instinctivement général et soumis à de multiples événements. De la juxtaposition de ces deux rythmes il naît un perpétuel conflit. Cela ne s'accomplit pas en même temps : ou la musique s'essouffle à courir après un personnage, ou le personnage s'asseoit sur une note pour permettre à la musique de le rattraper. Il y a de miraculeuses rencontres de ces deux forces, et Wagner peut s'honorer d'en avoir provoqué quelques unes : mais cela est dû à un hasard qui beaucoup plus souvent n'est que maladroit ou décevant. Ainsi donc et pour tout dire, l'application de la forme symphonique à une action dramatique pourrait bien arriver à tuer la musique dramatique au

lieu de la servir comme on l'a triomphalement proclamé au jour où Wagner régna décidément sur le Drame lyrique.

Le drame de MM. Zola et Bruneau se recommande de nombreux symboles, et j'avoue ne pas comprendre ce besoin excessif de symboles. On semble avoir oublié que le plus beau, c'est encore la musique. Naturellement, le symbole appelle le « leit motive » : et voilà encore la musique obligée de s'encombrer de petites phrases obstinées et qui veulent être entendues malgré tout. En somme, prétendre que telle succession d'accords représentera tel sentiment, telle phrase un quelconque personnage est un jeu d'anthropométrie assez inattendu.

N'y a-t-il pas d'autres moyens? et ici je m'adresse à M. Bruneau dont la volonté imaginative me paraît apte à en trouver d'admirables. Il a, entre tous les musiciens, un beau mépris des formules ; il marche à travers les harmonies sans jamais se soucier de leur vertu grammaticalement sonore ; il perçoit des associations mélodiques que d'aucuns qualifient trop vite de « monstrueuses » quand elles ne sont simplement qu' « inhabituelles ». Le troisième acte de ce drame me paraît être le plus certainement réussi : la musique en est furieuse et poignante et va plus loin que l'action facilement tragique ; celle-ci aurait pu être plus rapide et ne pas s'attarder à des discussions psychologiques sur la valeur de la jalousie qu'éprouvent deux des personnages de cet acte. Du reste la musique y bouscule les mots sans précaution, semblant leur dire : « Otez-vous de mon chemin, vous voyez bien que je suis la plus forte », et cela met tout en place.... J'aime moins la façon dont sont traités le personnage de Lulu et le symbole qu'il représente. N'aurait-il pas fallu quelque chose de spécial, de chimériquement en dehors de toute musique ambiante ? J'en sens bien le charme, mais pas la profondeur, ni cette attirance vers des décors toujours renouvelés.

J'ai l'air de faire des restrictions et cependant il est difficile d'en faire avec cette œuvre : elle est à prendre ou à laisser ; il faut en aimer les défauts comme les qualités, sans cela, encore une fois, elle est insupportable. En tout cas, elle est d'un homme qui cherche la vérité à travers la souffrance, cela n'est pas commun à notre époque où tant de soi-disant « maîtres » ne cherchent que « la centième » à travers une tradition de mensonge, léguée par un, plus grand qu'eux tous.

Je n'ai pas qualité pour parler du poème de M. Emile Zola. Il m'a semblé plus fertile en « situations » qu'en vocables rigoureusement lyriques...

Je ne vois pas pourquoi on féliciterait une fois de plus M. Albert Carré d'accomplir des prodiges. A-t-on jamais pensé à envoyer sa carte à « Celui qui règne dans les cieux », pour le féliciter d'avoir réussi un beau coucher de soleil... ?

Mlle Delna fut tragique à souhait, Mlle Raunay fut très belle, Mlle Guiraudon fut un oiseau des îles. MM. Bourbon, Dufrane et Maréchal complétèrent cet ensemble.

CLAUDE DEBUSSY

Les Livres

LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

Le livre des Mille Nuits et Une Nuit, traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J. C. Mardrus, tome VIII *(Histoire de Rose-dans-le-Calice et de Délice-du-Monde; Histoire magique du cheval d'ébène; Histoire des Artifices de Dalila-la-Rouée et de sa fille Zeinab-la-Fourbe avec Ahmad-la-Teigne, Hassan-la-Peste et Ali Vif-Argent; Histoire de Jouder le Pêcheur ou le Sac enchanté.* (Éditions de *La revue blanche*).

Décidément, la traduction Mardrus ne restitue pas simplement au récit de Schahrazade les saveurs, les senteurs, les ardentes épices qui manquent dans la version aimable de Galland; par son exactitude, elle laisse apparaître, sans aucune atténuation, les différences qui distinguent tous ces contes assemblés en un même recueil. Et c'est bien ce qui rend impossible toute appréciation générale, jusqu'à ce que nous tenions le livre tout entier : Nous ne pouvons en attendant qu'établir des analogies, ébaucher des types, classer des traditions selon que se révèle, ici, plus de lyrisme, là, plus de merveilleux, ailleurs, plus de rude gaîté populaire ou de galanterie raffinée.

La première histoire du huitième volume ne parle de rien que d'amour : Les épreuves que traversent Rose-dans-le-Calice et Délice-du-Monde avant de jouer sur la même couche n'ont rien de surprenant ni de tragique; à peine les peut-on prendre au sérieux : comme en tout roman romanesque, elles ne sont là que pour accroître et mieux faire éclater aux yeux la violence d'un mutuel désir. Aux stances parfumées qu'échangent les deux amants, répondent les strophes douloureuses d'un pêcheur, d'un roi, d'un vizir, et la plainte rythmée des oiseaux captifs; et ces voix se fondent en un unisson de passion alanguie.

L'Histoire du Cheval d'ébène appartient au cycle magique qui n'est point celui des genn et des éfrits. C'est par elle que Galland termine son volume, et le vieux traducteur conserve ici ses avantages, comme il arrive chaque fois que l'original n'est ni très pittoresque, ni très passionné, ni très familier. Que Galland remplace une étreinte, à son gré trop prompte, par des compliments bien tournés, c'est tant pis pour le prince et la princesse; mais pourquoi nous plaindrions-nous? Il suffit que M. Mardrus rétablisse, une fois de plus, l'austère vérité.

Dalila-la-Rouée n'est point celle qui dompta la vigueur aveugle de Samson. Elle ne s'attaque point au héros, mais aux riches; la complication de ses escroqueries, les farces qui les enjolivent, sont propres à réjouir la racaille de Baghdad. Quand à l'histoire de Jouder le Pêcheur, c'est une variante affaiblie d'Aladin. On y retrouve le sac fournisseur de

repas qui reparaît si souvent dans le folk-lore d'Europe. Je veux bien qu'un tel accord prouve la migration des motifs légendaires; mais je croirais aussi volontiers que chez tous les peuples de toutes races la même faim jamais satisfaite ait spontanément engendré même rêve de l'estomac.

LES ROMANS

Comte Wodzinski : **Rénovation** (Plon et Nourrit).

Le sujet de *Rénovation* évoque le souvenir des romans les plus romanesques. Une Polonaise, fille de proscrit, aime un officier russe, d'ailleurs indigne d'elle, et follement se donne à lui ; le père apprend tout, tue sa fille, et fait justice de l'amant. Il serait profondément injuste de peser ce livre à la même balance que les romans français, allemands et anglais. La même donnée, qui, chez nous, s'est usée jusqu'à devenir invraisemblable, reste plus proche du réel dans un pays opprimé par une nation conquérante. Surtout l'état présent de la Pologne fournit un mauvais terrain pour un art d'observation pure ou d'abstraction; il ne faut donc pas s'étonner si les lettres polonaises présentent encore des caractères de jeunesse ; et la fiction n'importe guère, pourvu qu'elle serve à manifester de la vie. Or, le comte Wodzinski a fait œuvre vivante : Ce sont des figures originales et fortes que celle de Korab, le hobereau rapace, et celle du vieux politique Sigismond Bielski. Le malentendu entre le père et la fille, la résistance de Marie-Bénédicte aux sentiments de haine farouche auxquels son enfance l'a mal préparée, tout cela prête une vigueur intense au conflit de races que nos écrivains traiteraient comme un simple jeu.

Gabriel Faure : **La Dernière Journée de Sapphô** (Editions du *Mercure de France).*

M. Gabriel Faure a soin de décliner, au début de son livre, toute intention de perversité ; rien ne l'obligeait dès lors à choisir pour thème *la Dernière Journée de Sapphô*. Sans doute son dessein est, dit-il, de montrer le châtiment de Sapphô naissant de ses erreurs mêmes, afin que soit vérifiée la sentence d'Arion de Méthymne : « Insensés ceux qui croient trouver la volupté hors de l'amour ! » Mais le vrai sens du livre est plutôt dans cette épigraphe tirée de Renan : « La poésie désormais doit consister à chanter la Grèce. » On devine le résultat : Hellénisant selon le rite contemporain, soucieux surtout de la plastique, et du geste, et du décor, M. Faure, sans penser à mal, rappelle et fait regretter les *Chansons de Bilitis*.

Jules-Philippe Heuzey ; **Fils d'Abraham** (Perrin).

M. (ou Mme) Jules-Philippe Heuzey s'est naguère fait connaître par les *Actes de Diotime*, que préfacia M. Jules Lemaître et que récom-

pensa l'Académie. *Fils d'Abraham* est un roman digne d'estime : j'y trouve plus et mieux que de l'adresse, et goûterais fort la dernière partie — celle où l'on voit Maël Lambert consacrer sa vie au succès d'une entreprise sioniste, — si cette fin n'était préparée par une longue histoire d'amour assez banale. Je ne doute pas que l'auteur n'ait tendu vers une complète impartialité ; je ne doute pas qu'il n'ait résisté, avec une loyauté entière, à ses préjugés religieux. Mais on sent trop quelles conventions et quels clichés ont gêné son observation et faussé son désir de justice. Le tort et le malheur de Maël n'est pas sa croyance, ni sa race, mais une hérédité de lucre et de mensonge ; et pourtant — singulière logique ! — Maël ne se rachète qu'en devenant chrétien...

Fernand Aubier : **Hors de l'Envoûtement** (Stock).

M. Fernand Aubier reprend l'histoire, souvent écrite, du séminariste qui secoue le joug sacré. Et l'histoire ne valait pas d'être récrite, à moins que des motifs plus hauts ou plus rares ne vinssent la renouveler. Mais autant la séduction libératrice se parait de délicatesse dans *le Vœu d'être chaste* de M. Pouvillon, autant sont vulgaires les désirs qui laïcisent Robert Deslois. Ce n'est pas en moraliste que je les juge : il est, certes, fort légitime que le plus médiocre Sulpicien devienne, s'il lui plaît, voyageur de commerce, et fasse l'amour à son gré. Mais qu'il se taise ensuite, et nous épargne le tableau d'une crise où ne se révèle nulle nouveauté d'émotion ou de pensée.

Charles Paquier : **Les Malfaisants** (Ollendorff).

Je ne sais à l'école de quels maîtres, ni par quelle expérience rudimentaire M. Charles Paquier a pu s'instruire sur les méfaits de l'intelligence ; mais puéril est son récit, qui prétend nous les montrer : Parce qu'intellectuelle, Madeleine Briant cherche le bien-être dans un mariage d'argent ; parce qu'intellectuel, son partenaire Bouvier sait demeurer à la fois, sans scrupule, l'amant de la femme et le secrétaire du mari. C'est, comme vous le voyez, la faute à Spinoza. Il vaut la peine de lire le petit cours d'immoralisme où se complaît la jeune philosophe, avant de se livrer pour la première fois !

Paul Perret : **Par la Femme** (Ollendorff) ; **Péché caché** (Ollendorff).

A M. (ou Mme) Paul Perret je ne saurais pardonner de m'avoir fait sa dupe. Il n'y avait pas de honte à l'être : Le commencement de ses deux romans, surtout celui de *Par la Femme*, était d'une allure aisée, souple et ferme ; rien n'y présageait des merveilles d'invention, mais tout promettrait un plaisir de clairvoyance et d'ironie. Assez vite, le récit tourne court : l'auteur, qui s'entend à bien dire, ne nous dit rien qui vaille d'être écouté ; je crois que pour toujours son talent s'est gâché

à des œuvres trop faciles. Dans *Par la Femme*, la situation des personnages faisait attendre une tragédie intime, — quand brusquement le rideau tombe sur un assassinat de mélodrame. Quant au dénouement de *Péché caché*, je ne saurais deviner si l'auteur l'a voulu indulgent, cynique, ou simplement vrai.

MICHEL ARNAULD

L'HISTOIRE

THÉODORE DURET : **Histoire de France de 1870 à 1873,** 2 vol. (Editions de *La revue blanche*).

Rien de si inconnu des jeunes gens nés depuis la guerre que la suite des péripéties qui les ont accompagnés dans le monde. Le boulangisme, Panama, l'affaire Dreyfus, voilà ce qu'ils ont retenu des trente ans de notre République. Mais presque tous ils ignorent les conditions de sa naissance : et par là, c'est à eux surtout que les deux volumes de M. Théodore Duret semblent destinés. On peut les ouvrir de confiance. Il est vrai que M. Théodore Duret a été mêlé au mouvement de la fin de l'Empire. Gérant de la *Tribune*, il fut condamné comme tel dans l'affaire de la souscription Baudin. Il était l'ami d'Henri Cernuschi. Pendant le siège, il occupa des fonctions municipales. Mais son ton est froid. Constamment, on le sent en garde contre l'optique des souvenirs et de ses préférences actuelles ou passées. Son souci principal est d'être utile en étant sobre. M. Duret offre aux lecteurs, non des mémoires, mais le meilleur des manuels; son travail se limite à la chute de M. Thiers et à l'avènement du maréchal de Mac-Mahon : imaginez la richesse des sources qui se rapportent à cette histoire de trente mois. M. Théodore Duret n'en a négligé aucune, mais il les a concentrées toutes. Diplomatie, art militaire, intrigues politiques, conflits parlementaires, crises sociales, rien n'est omis dans ce récit scrupuleux, mais agile : tout s'y abrège et s'y enchaîne, vient à son plan et à son ordre. Les individus même y vivent : sans retarder l'action, ils se montrent par échappées. Lisons ce livre et faisons-le lire. M. Georges Leygues n'ayant interdit l'enseignement de l'histoire qu'à dater de 1875, nul doute aussi qu'il ne patronne l'ouvrage de M. Théodore Duret dans ses lycées et collèges. C'est une œuvre de justice et d'exactitude. Bien que l'auteur soit républicain, je ne crois pas que le ministre en puisse prendre ombrage.

GUSTAVE LEJEAL : **Jésus l'Alexandrin. Le Symbole de la Croix** (Librairie orientale et américaine).

Si Jésus fut un Thérapeute? Si même il y eut des Thérapeutes? M. Renan résistait à l'admettre. Mais M. Lejeal en est persuadé : il a ses raisons ; il les livre. Sur les trois textes profanes de Suétone, Celse et Flavius Josèphe, M. Lejeal équilibre le plus élégant, le plus spécieux échafaudage, et sa critique édifie paisiblement une biographie vraiment inédite de l'homme-Dieu. A temps, je me souviens qu'une femme du

monde, à qui on vantait les beautés des derniers chapitres de la *Vie de Jésus*, s'écria vivement : « Je vous en prie, ne me racontez pas la fin ! » Si le Jésus de M. Lejeal consent à mourir sur la croix, comme le Jésus des Évangiles, je vous laisse le plaisir d'apprendre vous-même par quelle route assez détournée... Et je regrette de n'avoir en aucune manière qualité pour dire si l'exégèse de l'auteur est aussi probante que déliée et que raffinée. Mais, d'avoir écrit pour nous instruire ces jolies études en ce style d'une limpidité délicieuse et comme ingénue, envions de loin M. Lejeal : il a dû tellement s'amuser !

ROBERT DREYFUS

JULES RAIS : **La Représentation des aristocraties dans les Chambres hautes en France, 1789-1815** (Berger-Levrault).

Il est à regretter que l'auteur n'ait pas poursuivi son étude au delà de 1815, à travers la Chambre des pairs de la seconde Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe, le Sénat où Napoléon III logea tous les débris d'aristocraties, aristocratie artificielle de l'Empire, aristocratie historique de la Restauration, aristocratie spontanée des bourgeois de Juillet et l'éphémère création des inamovibles.

De Montesquieu, où elle était, quoiqu'elle y semble presque toute théorique, cette conception de la nécessité d'*un* corps intermédiaire domine jusqu'aux constituants de 1875. L'introduction de cet ouvrage conclut d'y substituer, aussi bien qu'à la théorie actuelle du Sénat, l'expression constitutionnelle de la vie *des* corps intermédiaires dans l'Etat. Nous ne critiquerons ni l'extension d'une définition de l'aristocratie à laquelle Bluntschli communique son autorité, ni l'abandon, ici, du dogme de la souveraineté nationale, affirmée autrement et suffisamment par l'existence de la Chambre basse. Très soigneusement documenté, ce livre peut servir de base à une discussion de fait. Il renouvelle un sujet que les traités précédents s'obstinaient à ne considérer que du point de vue de la division du pouvoir législatif, et sur deux ou trois points, — la situation « académique » du Sénat dans l'aristocratie napoléonienne et surtout l'origine et le caractère des sénatoreries, le principe et le projet d'une représentation des intérêts aristocratiques dans les années qui précèdent la Révolution, — il apporte des observations inédites.

GUSTAVE KAHN

Revue Financière

Fonds d'État. — Une poussée de hausse s'était produite sur nos Rentes au lendemain de la liquidation ; c'était escompter bien à l'avance le projet du gouvernement relatif à l'emploi futur des fonds de la Caisse des retraites ouvrières.

La crise du marché de New-York n'a pas eu beaucoup d'influence sur notre place ; toutefois les valeurs qui, comme le Rio-Tinto, dépendent de la spéculation américaine ne pouvaient échapper au contre-coup.

Une correspondance que l'*Economist*, de Londres a reçue de son correspondant de Buenos-Aires est de nature à troubler la quiétude des trop nombreux créanciers européens de la République Argentine. Là, nous trouvons, avec preuves à l'appui, une série d'appréciations qui offrent une flagrante antithèse avec les boniments opiacés répandus à profusion et dont l'optimisme banal trahit l'origine. Après avoir remarqué l'urgence d'une réforme profonde dans le régime fiscal actuel, lequel fait peser l'impôt sur les classes les moins susceptibles de le porter, l'*Economist* constate que, depuis 1886, les dépenses ont augmenté de plus de 100 millions, — de 108 millions de pesos, puis il ajoute :

« Voilà une situation qui comportera des mesures franches, des mesures efficaces ; ce n'est pas avec une unification des dettes extérieures, unification qui a les allures d'un escamotage, qu'on pourra enrayer le mal, encore moins le supprimer.

« Le temps, l'économie, un accroissement considérable du nombre des immigrants, sont les seuls remèdes au malaise financier de la République. Sans doute, il lui est permis de compter sur le premier facteur, mais non sur les deux autres, tant que les gouvernants, les hommes publics et surtout les membres du Congrès ne seront pas d'une tout autre trempe qu'ils ne sont aujourd'hui. Les désastres de 1890-1892 n'ont absolument rien appris à tout ce personnel ; de sorte que, nonobstant les énormes développements de la production, la République se trouve dans une situation pire qu'à cette époque. »

L'assemblée annuelle du *Comptoir National d'Escompte* a eu lieu le 27 avril, sous la présidence de M. Denormandie, président du conseil d'administration. Le rapport conclut à un bénéfice net de 8.490.334 fr. 90, constate la bonne situation de tous les comptes et la progression des affaires, et propose un dividende de 27 fr. 50 par action libérée, 17 fr. 81 par action non libérée et 1 fr. 0995 par part de fondateur.

Il ressort de l'examen attentif de la situation financière et des commentaires détaillés dont elle est l'objet dans les documents lus à l'assemblée, comme aussi des chiffres d'ensemble du mouvement général des comptes, que l'activité du Comptoir National s'exerce dans les strictes limites qui lui sont fixées par ses statuts et que les opérations sont saines et de nature à donner toute sécurité à l'intérêt social. Le rapport du conseil insiste avec juste raison sur les traits essentiels de l'activité sociale : le ferme maintien

d'une situation saine et liquide, le large et continu développement des affaires commerciales de banque sur lesquelles repose la prospérité de l'établissement, l'emploi, dans toute la mesure compatible avec la sécurité, de l'influence et des moyens d'action du Comptoir National au profit des intérêts généraux du pays. C'est à l'application de ces principes, dont une prudente direction ne se départit jamais, que le Comptoir National doit de traverser avec sécurité une période de développement progressif auquel tous les services de cette grande maison participent largement.

C'est ainsi que le mouvement général du portefeuille d'effets de commerce a atteint près de 18 milliards, et celui des comptes de chèques plus de 12 milliards. Les serres de titres ne comprennent pas moins de 3.661.404 titres en dépôt.

Le Comptoir est doté de moyens d'action qui lui permettent d'accroître encore la haute situation qu'il occupe si dignement dans le monde des grandes affaires sans se départir, bien entendu, du programme arrêté dès l'origine : les opérations commerciales de banque, source principale et régulière des profits. Les opérations, on l'a vu, restent fermement engagées dans la limite du pacte statutaire et elles sont dirigées avec une prudence, une clairvoyance et une science des affaires qui sont de notoriété publique. Aussi, le rapport du conseil a-t-il été accueilli par des marques unanimes d'approbation.

Valeurs industrielles. — La Compagnie générale de Traction a perdu le pair ; les Wagons-Lits sont très discutés. La Société Parisienne pour l'industrie des Tramways électriques fait annoncer presque officiellement l'augmentation de son capital. Les actionnaires actuels n'auront le droit de souscrire qu'à la moitié des 100.000 actions nouvelles, l'autre moitié étant réservée aux parts de fondateur.

Le public se méfie des valeurs qui sont introduites directement sur le marché en banque, même quand elles se présentent sous un honorable patronage. Une baisse plus ou moins importante ne manque pas de suivre l'introduction.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 18316

La Bretagne alcoolique

Malgré les apports étonnamment divers qui constituent, ethniquement, la Bretagne, la population de ce pays — tout en gardant frappants les types de son origine — s'est acquis un caractère autochtone, un moral particulier, des façons d'être et de vivre absolument caractéristiques qui la distinguent de toutes nos provinces et lui font une vie à part.

J'ai démontré dans la « Bretagne Païenne (1) » que le catholicisme a, dans cette province, remonté au delà de ses sources vers le plus pur des fétichismes.

Ce retour, ou cette stagnation si l'on veut, à une mentalité rudimentaire est funeste à la Bretagne; mais aussi étrange et plus funeste encore — parce que les effets physiques en sont plus immédiats — l'alcoolisme qui depuis trente ans à peine fait de cette splendide province comme un sujet de laboratoire pour les savants et les sociologues.

Le tableau suivant montre la progression de la consommation de l'alcool en Bretagne :

DÉPARTEMENTS	QUANTITÉS D'ALCOOL ayant été soumises à l'impôt		QUOTITÉ MOYENNE par habitant		DÉBITS DE BOISSON (non compris les hôtels, restaurants, auberges, épiceries).		BOUILLEURS de crû	
	1893	1898	1893	1898	1893	1898	1893	1898
Ille-et-Vilaine..	33.602 hect.	37.691 hect.	5l 36	5l 99	9.096	8.956	1.928	7.021
Côtes-du-Nord .	28.439 »	34.437 »	4 60	5 42	6 984	7.214	110	35
Finistère.....	43.800 »	50.539 »	6 02	6 75	8 089	8.522	340	535
Morbihan.....	22.142 »	26.161 »	4 07	4 67	6.427	6.651	160	154
Loire-Inférieure	23.316 »	22.500 »	3 63	3 53	7.131	7.030	4.510	18.008

En 1858, la consommation de l'alcool était: dans les Côtes-du-Nord, 11.256 hectolitres; Finistère, 14.027; Morbihan, 9.723.

(1) Voir *La Revue et Revue des Revues*, 1er-15 octobre 1900.

I

En Bretagne le climat est humide et la vie du paysan, pour être moins dangereuse que celle du pêcheur, n'est pas moins rude, — deux circonstances qui poussent le Breton à boire. Il croit se réchauffer d'abord, se distraire ensuite; en fait il s'enivre seulement.

Aussi la question de l'alcoolisme est-elle, là, plus intéressante que partout ailleurs, si l'on considère que les cinq départements formés de la Bretagne fournissent les huit dixièmes des équipages de notre marine et qu'ils sont essentiellement agricoles.

Du marin breton au service peu de choses à dire : il est excellent manœuvrier, endurant et très propre. Mais, ordinairement sobre à bord, lorsque l'équipe descend à terre, sa première préoccupation est d'aller boire. (Les matelots basques ou provençaux songeraient d'abord à l'amour.)

Le pêcheur, lui, est tout autre; il reste endurant et fin matelot, mais perd les habitudes de propreté qu'il a pu acquérir au service et boit régulièrement. Et ce ne sont plus les apéritifs et les liqueurs, dont le prix, un peu élevé pour d'humbles bourses, était une quasi-sauvegarde contre l'intempérance chronique, mais une eau-de-vie à 43 ou 45 degrés, une infâme « goutte » à un sou le verre, la goutte vendue trente centimes le litre au marchand en gros et vingt-huit sous au détail, en résumé du simple alcool de traite.

Leur nourriture se compose de soupe au poisson, « la caudriade », ou de soupe à la graisse et aux oignons, de pain sec ou beurré. Le dimanche, du ragoût ou parfois du pot-au-feu.

Mais, si l'appétit est mince, grande est leur soif. Chaque jour, avant de s'embarquer pour la pêche on passe chez le débitant, on boit « la goutte », et le patron a soin de se munir d'un litre ou tout au moins d'une chopine d'eau-de-vie que l'on boira à bord. Le samedi soir, comme on ne reprend la mer que le dimanche, on s'enivre copieusement, et le dimanche de même, si bien que, dans tous les ports sardiniers de Bretagne, ce sont les femmes, mères, épouses, filles ou sœurs, qui entraînent et qui parfois portent les hommes à bord et disposent l'embarcation pour l'appareillage.

Le spectacle est plaisant, mais il est douloureux aussi, car les statistiques médicales, les relevés de commissariats des ports établissent que la majeure partie des accidents de mer arrivent pour le marin-pêcheur du dimanche au lundi.

Le gain hebdomadaire de ces pêcheurs est minime, une moyenne de 20 francs pour toute l'année; s'il monte, quand « la sardine donne » jusqu'à 75 francs et même plus, ces heureux « passages » ne durent pas : les mareyeurs abaissent les prix ; bientôt c'est le chômage, puis les tempêtes hivernales où l'on ne gagne plus rien. Et le pêcheur ne sait pas économiser.

Or c'est à peine si, ne gagnant pas, le pêcheur boit moins qu'en pleine saison de pêche : le débitant lui consent toujours crédit; le boulanger ou l'épicier le lui refusent souvent.

C'est chez le débitant que se traitent toutes les affaires, que, le samedi, les patrons de barque font la paye à leurs équipages après lui avoir réglé les « dettes du bateau », c'est-à-dire l'alcool donné à crédit durant la semaine écoulée, dettes qui varient de 12 à 15 francs et plus. En morte saison, le débitant prêtera même, à intérêts usuraires, quelque argent aux bons clients ; dès lors comment résister à la tentation ?

On n'y résiste pas et comme le pêcheur ne passe chez lui que la nuit du samedi au dimanche, c'est presque toujours en état d'ivresse qu'il accomplit l'œuvre de procréation. Les résultats en sont effrayants, que l'on peut constater, pour la Bretagne, au Dépôt des équipages de la Flotte à Brest. Là, défilent les inscrits maritimes, engagés et appelés, et les marins postulant une spécialité, on y voit ainsi passer toute la Bretagne et l'on constate ceci, par exemple, que le tour de poitrine, dont la moyenne était, il y a dix ans de 95 centimètres, s'est abaissé aujourd'hui à la moyenne de 84 centimètres... « Pauvres enfants du samedi soir ! » comme mélancoliquement les appelle le docteur Jules Mével à qui j'emprunte les éléments du tableau suivant, marquant les conséquences de l'alcoolisme dans les trois principaux ports sardiniers du Finistère :

	ANNÉES	HABITANTS	NAISSANCES	DÉCÈS de 0 à 1 an	SERVICE MILITAIRE		DÉBITS de boisson
					Levées	Réformes	
Douarnenez ..	1889	9.493	431	48	108	7	106
— ..	1898	11.894	416	64	94	12	149
Audierne	1889	3.101	159	26	163	13	52
— ...	1898	4.378	163	27	206	14	66
Concarneau ..	1889	5.054	200	24	154	7	61
— ..	1898	6.343	206	28	118	4	94

Le marin breton commence à fréquenter le cabaret à peu près vers les dix ans. A seize ans, il connaît l'ivresse; gagnant alors

de 10 à 15 francs par semaine, il en garde la moitié pour boire et aux jours de pardons, si nombreux, il garde le tout.

L'exemple leur vient de haut. Je me souviens d'un excellent homme, un des plus fins pilotes du Raz de Sein qui, chargé de ravitailler un phare perdu en mer et d'accès périlleux, gagnait de ce chef 250 francs par mois, plus ses primes de pilotage, lesquelles chiffraient de 50 à 300 francs par mois ; il buvait tout ce qu'il gagnait et avouait à un médecin de la marine et à moi-même qu'il n'ingurgitait pas moins de *cinquante* petits verres par jour. Son ménage, composé de trois personnes, sa femme et deux parentes, vivait de la récolte du goëmon.

La grande pêche, d'Islande et de Terre-Neuve, a contribué puissamment à l'extension du fléau, l'alcoolisme étant essentiellement contagieux.

Les rations embarquées à bord des goëlettes sont calculées pour une campagne de 7 mois en Islande et 9 mois à Terre-Neuve et représentent 25 centilitres, par homme et par jour, d'une eau-de-vie à 45 degrés que les armateurs achètent de *14* à *18* francs l'hectolitre. Mais il faut remarquer que : 1° les campagnes de pêche ne durent que 6 mois en Islande et 7 mois à Terre-Neuve, et voici la ration quotidienne, le « boujaron », portée à 32 centilitres par jour ; 2° à cette ration « officielle » viennent s'ajouter les spiritueux pris en contrebande au départ et à Terre-Neuve ou en Islande et les envois apportés sur les bancs de pêche par les bateaux « chasseurs » (39 pour l'Islande en 1900).

« La quantité d'alcool (*Nos pêcheurs d'Islande,* docteur Chastang) qui leur arrive par cette dernière voie, au mépris de toute réglementation, est plus élevée qu'on ne saurait le croire : l'armateur est tout le premier à enfreindre la défense ; puis chaque famille envoie aux siens un panier ou une caisse contenant du beurre ou des œufs frais, mais presque toujours une bouteille de vermout ou de bitter. La douane ne songe jamais à contrôler ces petits envois peu volumineux, et le jour où ils arrivent à destination est un jour de grande soûlerie. »

En 1896, alors que le port de Paimpol, qui comptait 1.124 Islandais, déclarait à la douane 67 hectolitres d'alcool à 43 degrés, les ports suivants envoyèrent à leurs Islandais : Binic, 1.700 litres d'alcool à 45 degrés ; Le Légué, 800 ; Portrieux, 390 et Dahouët, 1.030.

Malgré les conférences faites au cours de ces dernières années par MM. Hennique, Houette, Reculoux, capitaines de vaisseau, Brémaud, médecin principal de la marine, Pivet, capitaine de

frégate, Hamonet, Huet, armateurs, les docteurs Chastang, Denis, Gazeau, etc., l'abus de l'alcool ne diminue pas, et l'on continue, en Islande comme à Terre-Neuve, à donner aux marins l'eau-de-vie à discrétion.

Voici quelques chiffres que j'emprunte à une excellente étude d'un écrivain breton, M. Théophile Janvrais, *Terreneuvas et Islandais*, parue récemment dans la *Dépêche de Brest*, journal qui prétendait, en 1899, que l'alcoolisme ne sévissait pas en Bretagne :

« Le port de Saint-Malo a embarqué, en 1886, 39.000 litres d'alcool à 45 degrés pour 881 marins-pêcheurs. Dix ans plus tard, c'était 67.528 litres à 95 degrés et 10.633 litres à 45 degrés pour 1.470 Terreneuvas. En 1898, ces chargements d'alcool étaient de 79.695 litres pour 1.265 hommes et en 1899 de 79.633 litres pour 1.201 pêcheurs.

En 1899, Saint-Servan embarquait 61.299 litres d'alcool pour 975 hommes; La Houle; 25.830 pour 410 hommes, et Granville 59.976 litres pour 952 pêcheurs. »

De même que les mareyeurs, la plupart des armateurs de goëlettes pour Terre-Neuve ou l'Islande abusent du manque d'initiative — le grand défaut breton! — des marins-pêcheurs. « Qui donne à boire paie moins », et c'est ainsi qu'en 1887, comme le rapporte Le Goffic dans son fort beau livre d'exactes bretonneries, *Sur la Côte*, un syndicat d'armateurs se forma à Paimpol décidant, entre autres conventions de même genre, « de réduire d'un commun accord les salaires des équipages et de ne jamais engager un capitaine qui aurait quitté une autre maison d'armement. »

Avec le *gwin ardent*, que ne font-ils embarquer au moins de saines provisions au lieu de biscuit avarié, de lard rance et de pommes de terre de dernière qualité? Que ne donnent-ils des matelas convenables au lieu de la paille dont ils garnissent le poste d'équipage, cette paille qui devient un innomable fumier?

Certes, si pour le peintre ou le touriste le coup d'œil est merveilleux de la procession qui, dans les ports bretons où l'on arme pour la grande pêche, s'en va par les quais d'où le prêtre bénira largement les goélettes pavoisées, il n'en est pas moins vrai que les 3.000 Islandais et Terreneuvas de la région bretonne sont monstrueusement livrés à tous les périls, à toutes les maladies de l'alcoolisme et de la misère physiologique par le vouloir des armateurs, avec le consentement du clergé; c'est qu'armateurs, comme mareyeurs, sont, dans tous les ports de Bretagne,

les grands bienfaiteurs des églises ; ils trônent aux bancs d'œuvre et sont fabriciens ou marguilliers : comment le curé oserait-il intervenir en faveur du pauvre mathurin ?

Et, titubant, jaillis des *cent-dix* cabarets de la petite ville de Paimpol (2.473 habitants), les malheureux se mêlent à cette procession comme les Iolofs vont au sorcier demander un gri-gri contre le requin, le fusil ou la vague ; l'alcool leur fait oublier leur misère, ce semblant de religion va adoucir leur effroi.

Mais c'est au retour qu'il faut les voir. La campagne de pêche devrait rapporter de 6 à 800 francs par homme ; or, chacun avant le départ a reçu 4 ou 500 francs d'avances dont il a bu ordinairement un tiers, et comme on est à la part, au cinquième des bénéfices et qu'il faut payer le cinquième des pertes d'apparaux, il arrive souvent que les terreneuvas, après sept mois de dangers et de misère *n'ont rien à toucher à leur retour ;* quant aux armateurs, ils réalisent de 18 à 20.000 francs par goëlette.

Paimpol ! où, il y a dix ans à peine les juges du tribunal de commerce prenaient leur absinthe en plein prétoire, ayant tout juste la pudeur de cacher leurs verres dans l'ombre propice de la table à long tapis ; où, vers la même époque, le vice-président du tribunal de pilotage, appelé un jour à juger une affaire de conduite de navire, croyait dans son intense ivrognerie qu'il s'agissait d'une dispute de femmes aux halles ; Paimpol, où « mon frère Yves » n'a plus de doux regards que pour la bouteille ; où, près de cette antique « grand'maison » dont les cariatides s'esclaffent, un simple petit débit acquitte annuellement de 6 à 8.000 francs de droits pour l'alcool qu'il consomme !...

On voudrait croire que, du moins, l'alcoolisme ne sévit pas avec autant de force dans l'intérieur de la Bretagne. Et, de fait, le paysan boit moins que le pêcheur ; mais, comme son travail n'est pas aussi pénible, comme ses mouvements sont moins violents, comme il dépense moins d'énergie, et que d'autre part son alimentation est tout aussi mauvaise, bouillies d'avoine, crêpes de sarrazin, lard et pommes de terre, rarement de la viande et presque jamais de poisson et qu'enfin il n'a pas le réconfort, le coup de fouet de l'air de mer, l'alcoolisme produit dans l'intérieur beaucoup plus de dégénérés que sur les côtes.

Mais si les pochards de Paimpol, de Roscoff, de Camaret, de Crozon, de Douarnenez, d'Audierne et de Penmarc'h ou de Concarneau sont bruyants, querelleurs et batailleurs, et si leurs femmes en viennent facilement à bout tout en les rudoyant

très fort et en les excusant au fond, il n'en est pas de même dans l'intérieur. Que ce soit dans la Cornouaille, le Vannetais, le Trégorrois ou le Léon, « l'ivresse du campagnard est triste, concentrée, souvent brutale et menant quelquefois au crime. Sa forme la plus commune est la résolution alcoolique avec sommeil comateux » (Dr J. Mével). Aussi, les rôles de cours d'assises, de correctionnelles et de tribunaux de simple police sont-ils chargés de crimes et de délits ayant l'ivresse ou la dégénérescence alcoolique pour cause. Les vols, abus de confiance, faux, assassinats ayant le vol pour mobile, effractions, escroqueries, barateries sont toujours en petit nombre ; par contre, les viols (6 affaires sur 16 au rôle des assises du Finistère et 3 sur 6 au rôle des Côtes-du-Nord pour la 2e session d'avril 1901), les attentats contre les mœurs sont nombreux ; plus nombreux encore les délits de coups et blessures, les rébellions, et innombrables les condamnations prononcées pour tapage nocturne et ivresse manifeste. Le total des condamnations de 1897 nous édifie sur les résultats de l'alcoolisme :

Ille-et-Vilaine	5.226	condamnations
Côtes-du-Nord	3.655	—
Finistère	8.709	—
Morbihan	1.183	—
Loire-Inférieure . . .	6.523	—

Les bardes continueront à s'évertuer sur la légende de la Bretagne douce, bonne et chaste, alors que nous pouvons lire dans le *Rapport annuel du Ministre de la justice* cette constatation : « Dans les départements bretons et normands, la carte de l'alcoolisme concorde avec celle du viol d'enfants. »

II

Les différentes origines du Breton se retrouvent jusque dans la façon dont il s'enivre, quoique, à vrai dire, il boive non pas pour accompagner ses repas, comme on fait en Normandie et en Bourgogne, ou pour goûter au plaisir de cette sociabilité factice que créent les bars dans les grands centres, mais tout simplement pour boire, « pour que ça lui gratte le gosier ». Et tandis que l'Anglo-Saxon des côtes septentrionales et occidentales roulera de cabaret en cabaret, taciturne devant le comptoir, exubérant et querelleur par les chemins, le Celte de l'intérieur

fera élection d'un débit qu'il ne quittera qu'après ivresse complète, peu apparente — le Celte a de la tenue — mais réelle. Et, c'est le Gallot, du pays de Fouesnant au pays de Vannes, qui va d'auberges en bouchons, avec un mélange de fierté latine et d'emportement gaulois, et c'est encore le Maugrabin, l'Andalous de la région de Pont-Labbé qui se grise autant d'eau-de-vie que de danses et de paroles, tandis que la Mogole ou la Thibétaine, sa femme, entonne l'eau vulnéraire avec la gravité souriante de l'Orient.

Mais, dès qu'il se donne à l'alcool, le Breton fait songer au nègre d'Afrique. Quelques citations vont marquer les analogies :

« Dans bien des villages de la côte des Kras (côte occidentale d'Afrique) le sujet de gloire dont l'homme se vante est la quantité d'eau-de-vie qu'il peut absorber. » (*L'Alcoolisme au pays noir* », G. Appia.)

« Les nègres de l'Afrique occidentale raffolent de l'alcool de Hambourg d'autant plus qu'il est moins rectifié, et ne veulent plus faire leurs échanges de caoutchouc sans appoint d'eau-de-vie. » (*Alcoolisme et Tuberculose*, Dr de Lavarenne.)

« La plupart des Tépos (tribu des Aschantis à l'ouest de la Côte d'Ivoire) ont maintenant accepté sans protestation le voisinage des Européens...; ils ont ainsi toutes facilités de se procurer des alcools qui les abrutissent rapiment; ces liqueurs grossières sont fabriquées à Rotterdam et à Hambourg... On a calculé qu'au prix de 0 fr. 35 le litre vendu sur place, ce tord-boyaux rapportait environ 100 0|0 de profits aux traitants.» (*L'Afrique à l'entrée du* xxe *siècle*, H. Lorin.)

Dans *Sur la Côte*, Charles Le Goffic déclare que « l'ivrognerie et la piété sont les filles jumelles et parfaitement sociables de l'âme celtique », mais l'ivrognerie est d'autant plus basse que la piété est plus fétichiste, et par telles nuits de pardons comme à Rumengol, Locronan, Bon-Voyage, Sainte-Anne-la-Palud, Notre-Dame-de-Bon-Secours à Guingamp, Quelven à Guern, et tant d'autres où, dès la veille, arrivent en foule des pèlerins de toutes conditions et de tous âges, certains hameaux ressemblent à « ce village de Betsimisaraka (Madagascar) où, dit un témoin oculaire (*Congrès antialcoolique, 1899*), je vis couchés, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants, ivres-morts après avoir bu le produit de la vente de deux bœufs. »

Le Breton profite de plus en plus de toutes les occasions pour boire ; ce sont les pardons, les mariages, les naissances, les fêtes locales, les foires, les marchés, les bonnes récoltes. En 1898, à la fin de cette année où les pommes avaient donné énormément, « la grande année des pommes », disait-on, pas

une terre n'avait été labourée ni ensemencée dans les environs de Pont-Labbé, les paysans, hommes et femmes, n'ayant pas dégrisé depuis la récolte de ces pommes dont ils tiraient, non point du cidre, mais de l'eau-de-vie qu'ils buvaient tiède, au sortir de l'alambic.

Les enterrements aussi font s'emplir les verres. Un jour de l'an passé, dans une petite ville du Finistère, un ami vint me demander de photographier un bébé mort la veille, afin que les parents pussent du moins garder son effigie. J'arrive à la maison mortuaire, et je suis introduit dans la salle à manger, où je vois une quinzaine d'individus, propriétaires, commerçants, retraités, paysans, gendarmes, buvant à qui mieux mieux et devisant de l'Exposition avec le père du petit mort. Etait-ce dureté de cœur, indifférence? pas le moins du monde; de la coutume païenne du repas funéraire on a gardé l'habitude des libations.

Les translations des ossements dans les cimetières, cérémonies qui reviennent à longue échéance, sont prétexte à boire plus que de coutume et plus que de raison, et « les innombrables cabarets échelonnés sur la route ne désemplissent pas dans l'intervalle des offices ». (*Trois Vigiles des Morts*, Le Goffic.)

En Turquie, en Perse ou en Birmanie, il est de bon ton que le convive témoigne par un rot de la satisfaction que lui a donnée le dîner qu'il vient de faire; en Bretagne, il est souvent poli de simuler l'ivresse : j'ai pu voir, à l'occasion de noces, les invités prendre le vin d'honneur en sortant de la messe et affecter immédiatement l'attitude de gens ivres; cela pour montrer à leur hôte qu'il avait bien fait les choses. Et le plus souvent il ne s'agissait que d'un ou deux petits verres de vin. D'ailleurs, à peine sorti, chacun reprenait une allure normale.

D'aucuns enfin ont même tenté de « municipaliser » l'ivresse : cet ex-maire de Buhulien, dans les Côtes-du-Nord qui, tout dernièrement, avait organisé des courses d'ivrognes...

III

Est-ce à dire que tous les Bretons sont des ivrognes et que rien n'a été tenté pour combattre l'alcoolisme?

Non. Mais il est incontestable que les cinq départements de Bretagne sont, plus que tous nos autres départements, ravagés

par l'alcoolisme. Ils le sont à un tel point qu'un éminent médecin de la marine pouvait affirmer dernièrement que « c'est là le moyen fatal que la lutte pour l'existence a marqué pour la disparition d'une population incapable d'évoluer et de se transformer. »

Le pessimisme de cette constatation se base sur ce fait indéniable que le « vieux Breton » est aussi réfractaire au catholicisme en ce qu'il a de chrétien, qu'il est réfractaire aux idées modernes, parce que dénué d'initiative et foncièrement paresseux ou, tout au moins, lent et lourd.

Ses habitudes, son passé lui commandent tous ses actes; c'est pourquoi les antithèses, que son caractère semble dénoncer ne sont qu'apparentes. Il est insouciant parce que fataliste de nature, et vous reconnaissez un homme gai; mais il croit aux interventions surnaturelles, parce qu'il est fétichiste de tradition, et vous constatez qu'il est mélancolique. Les coups de la destinée, les infortunes et les deuils ne l'abattent pas, fatalisme; mais il se rue aux pardons pour demander les intercessions les plus extravagantes à ses saints qui ne sont guère pour lui que des sorciers canonisés, fétichisme. Le Breton est passif et il est révolté; il se dressa toujours contre tout ce qui lui parut attenter à ses coutumes, à sa façon de vivre, et c'est ainsi que, par dérision, il appelle « Parisien » ou « Anglais » tout ce qui n'est pas de Bretagne. Les progrès, les nouvelles conditions de l'existence le laissent froid, car il a la haine du nouveau. Comme ses ancêtres, il obéit aveuglément à ses seigneurs, qui sont le curé, le hobereau, l'armateur, le mareyeur ou l'usinier; mais encore faut-il que les uns et les autres soient non-seulement de Bretagne, mais de son terroir, de son arrondissement.

Il y a quelques années, l'évêché de Quimper avait nommé à la cure de Roscoff un prêtre originaire de la Cornouaille. Les Roscovites, qui jusqu'alors avaient eu des recteurs du pays de Léon, virent dans cette nomination une atteinte à leur patriotisme de clocher et s'empressèrent de notifier à l'évêché leur refus d'accepter ce curé. L'évêque n'ayant tenu aucun compte de cette protestation, ni de celles qui suivirent, un beau jour les Roscovites firent savoir au pasteur protestant de Morlaix, M. Jenkins; qu'il pouvait venir à Roscoff où il trouverait une population décidée à le prendre pour guide. Le dimanche suivant, le pasteur arriva à Roscoff, où il put voir toute la population réunie en face de l'église désertée. Il fit son prêche qui fut respectueusement écouté; huit jours après, même affluence:

on pouvait croire à une conversion en masse, lorsqu'un dimanche, plus personne... mais, dans l'église, les Roscovites chantaient les proses liturgiques de la grand'messe. L'évêque avait fait permuter le recteur cornouaillais avec un recteur léonard. Et les Roscovites, ayant enfin pour curé « un de chez eux », étaient revenus au catholicisme aussi simplement qu'ils l'avaient quitté. Avec de pareilles natures la lutte contre l'alcoolisme doit être difficile.

Et d'abord, l'élément qui aurait eu le plus d'action dans cette lutte, le clergé, s'abstient quand il ne donne pas l'exemple de l'abus des spiritueux.

La campagne contre l'alcoolisme en Bretagne fut commencée, il y a sept ans environ, par le Dr Brémaud, qui se chargea du cours d'hygiène, aux réunions ouvrières — les premières universités populaires — que venait de fonder à Brest l'amiral Réveillère, aujourd'hui président d'honneur des Bleus de Bretagne. Remarquons que tout progrès accompli en Bretagne ne l'est que par les Bleus et grâce aux Bleus, et comme ceux-ci sont républicains, on se doute de la façon dont leurs meilleures tentatives sont accueillies par les réactionnaires, : petits hobereaux à titres aussi sonores que fantaisistes, usiniers, mareyeurs, gros fermiers et autres trafiquants et par les prêtres qui flattent les uns et vivent des autres.

Les réunions ouvrières prospéraient lorsqu'une épidémie d'influenza vint, en 1896, disperser les auditeurs. Cependant, l'année suivante, un professeur du lycée de Brest, M. Gautret, et sa femme, professeur au lycée de jeunes filles, fondaient à Brest, une section de l'Union française anti-alcoolique, société que le Dr Legrain venait de créer à Paris. Tout d'abord la Société rallia un certain nombre de personnes en évidence ; mais bientôt les dames catholiques pratiquantes et les ecclésiastiques se retirèrent avec éclat, le bureau de la Société n'ayant pas voulu admettre les pratiques extérieures des œuvres religieuses, prières, crucifix, etc. Néanmoins, ce ne fut pas la mort de cette humble et vaillante section que le clergé (qui boit et n'ose prendre ostensiblement la défense de l'alcool et des ivrognes) ne cessait d'attaquer comme protestante et anglaise ; en 1899, après la publication et l'affichage d'un ardent manifeste par lequel 59 médecins du Finistère dénonçaient le péril alcoolique en Bretagne, une campagne de conférences anti-alcooliques fut organisée par le Dr Brémaud, M. Gautret, le comte de Thézac et le comte de Vincelles, et bientôt ce dernier réussis-

sait à fonder à Quimper une section dont l'évêque acceptait la présidence. Mais la fâcheuse politique et le cléricalisme sectaire eurent bientôt le dessus, et quand on voulut bien s'occuper encore de l'alcoolisme, ce fut pour rédiger des proclamations dans ce goût plutôt bizarre :

BRETONS ! *Mangez bien et buvez modérément du bon cidre de Bretagne, mais repoussez avec mépris l'Eau de feu qui tue ! Sinon la Bretagne est finie et* NOUS DEVIENDRONS LA PROIE DES ANGLAIS, auxquels nous n'aurons plus la force de résister (1).

Bref, les légitimistes et les ralliés douteux ont fait de ces sociétés de simples machines électorales. Quant aux évêques, ils écrivent, conseillent, approuvent et bénissent en vain ; ils n'ont aucune action sur leur clergé : ils ne sont pas Bretons bretonnants.

Les municipalités pourraient beaucoup ; mais les conseillers municipaux sont, pour la plupart, des débitants qui ont réussi à se faire élire afin de pouvoir plus facilement frauder l'octroi sous l'œil protecteur des agents de police.

Restent les Universités populaires, les Sociétés républicaines d'éducation populaire, les Bleus de Bretagne ; mais tout le clergé, toutes les congrégations, tous les réactionnaires livrent à ces associations une bataille sans merci, bataille dont le malheureux Breton fait tous les frais.

Et pourtant, si le clergé, tout puissant, le voulait, la Bretagne pourrait être en quelques mois la plus tempérante de nos provinces, car le Breton est capable de maîtriser sa passion d'alcool. Il fait alors une *renonce*, c'est-à-dire qu'il se promet de ne plus boire autre chose que de l'eau pendant un certain nombre de jours, de semaines, voire de mois et il tient exactement sa promesse. Mais, hélas! dès la renonce terminée, il se met à boire plus encore qu'auparavant et s'enivre avec ses camarades et les ivrognes du pays pour fêter sa libération.

S. S. Léon XIII écrivait naguère aux évêques d'Amérique : « *Les prêtres doivent montrer à tous l'exemple de la sobriété.* » Nos prêtres bretons, savoyards ou auvergnats ont estimé que cet ordre ne concernait que les seuls prêtres américains, à moins qu'ils n'aient voulu l'ignorer comme les religieuses hôtelières des Côtes-du-Nord, de l'Ille-et-Vilaine, du Finistère, du Morbihan et de la Loire-Inférieure continuent d'ignorer la défense pontificale — qui leur fut renouvelée l'an dernier — de tenir hôtelleries (de 7 à 10 francs par jour).

(1) *L'Étoile de la Mer* (journal clérical de Brest), 24 janvier 1901.

Interrogez n'importe quel paysan ou pêcheur sur son curé, il vous répondra :

— *Autrou person* (M. le curé) n'est pas mauvais, mais son prédécesseur, quel ivrogne! celui-là c'en était un « de première boisson ».

Et comme à peu près partout vous recueillerez pareille réponse, il faudra bien convenir que, tout au moins jusqu'à ces dernières années, les Bretons avaient de singuliers exemples.

Qu'on ne vienne plus s'apitoyer sur la pauvreté des curés de campagne bretons lorsque tel jeune vicaire du Finistère peut se plaindre à un fonctionnaire de mes amis de ne « gagner » que 2.000 francs par an, traitement et casuel compris; lorsque tel curé de l'arrondissement de Quimper, venu pauvre à son presbytère, réussit, au bout de quelques années, à donner à une parente de quoi monter à Brest une luxueuse boutique de modes; lorsqu'un curé des environs de Landerneau, à qui l'on parle d'un brave prêtre qui fait beaucoup d'aumônes et recherche les pauvres, répond simplement : « Mais il est idiot ! »; lorsque des curés de campagne (et j'en ai cité) se font de *quatre* à *dix mille* francs de casuel rien qu'avec les quêtes de grain, de beurre ou de crin.

Qu'on ne vienne plus nous vanter la sobriété de ces recteurs qui ont imaginé, comme le service de correspondance dans la gendarmerie, les déjeuners hebdomadaires entre les cures de chaque canton, ce qui fait un déjeuner quotidien d'où curés et vicaires sortent titubants.

Et c'est un gros fermier du pays de Vannes qui nous écrit :

« Mon père avait eu des élèves ecclésiastiques qui devinrent quelque chose, tel le curé de P... Un jour, j'allai le voir à son presbytère. Je le trouvai seul, ses quatre vicaires l'avaient proprement lâché pour aller courir. Il m'avoua qu'étant invariablement seul, il ne pouvait répondre aux demandes d'assistance qui lui étaient adressées. Il en était soucieux.

Le premier vicaire qui rentra, à six heures du soir, était parti le matin à six heures. Le presbytère, qui avait été vide toute la journée, était plein le soir et contenait bien de huit à neuf prêtres. Chacun des deux vicaires de garde, dont l'un avait été voir une jeune veuve dont la porte lui avait été interdite cependant, reçut une semonce épicée de son curé. Chacun d'eux avait son cheval (1). Un jour l'un deux, faisant sa quête avec un conseiller municipal, rentra au bourg à six heures du soir, sonna à l'église pour appeler le sacristain Potic et lui dit : « Tu n'as pas sonné ma messe, et il est six heures,

(1) Plus de la moitié des curés de campagne bretons ont cheval et voiture et... s'empressent, tout comme le font les congrégations, d'éluder toutes taxes de ce fait. Quel chapitre à écrire sur le clergé breton et l'État !

tu es un malheureux! » Le sacristain le détrompa en lui disant que c'était six heures du soir et non du matin. Le vicaire, qui s'était saoulé, avait dormi dans un champ, à quelque cent mètres de son compagnon le conseiller municipal qui conduisait le cheval sur lequel était le sac pour recevoir le grain. »

D'une autre lettre où mon correspondant cite une cure à qui chaque pardon de la Saint-Herbot rapportait, de 6 à 10.000 francs produits de la quête et de la vente des crins de cheval et des bourres de vache :

« Là, on jouait aux cartes jusqu'à minuit, et parfois des joueurs n'en étaient pas quitte avec 20 à 30 francs de perte. J'en ai connu un qui eût joué sa chemise ; il n'avait pas le sou, on lui tournait le dos quand il voulait jouer, car il passait pour un individu indélicat. A minuit, on descendait à la salle à manger; l'un des vicaires avait toujours invariablement minuit moins le quart, heure de gare de Châteaulin (à 25 kilomètres); on mangeait une bonne volaille froide bien arrosée, et quand enfin, on était bien sûr, à minuit et demi ou 3/4, qu'il était minuit on allait se coucher. »

Pauvres curés bretons ! Et ils offrent du champagne aux joyeux peintres qui, d'aventure ont solennisé une messe par un peu de musique; aux paysans venus leur apporter quelques provendes ils offrent de pleins verres d'eau-de-vie. C'est qu'ils savent être généreux parfois.

Il y a deux ans, passant le jour de l'Ascension, dans un village de l'arrondissement de Brest, je vis une singulière procession se dérouler autour de l'église parmi les tombes du cimetière : c'était une calvalcade de bons gros bidets pansus du Cap ou du Léon que menaient des paysans en costume de fête. Le tour de l'église achevé, les pèlerins, hommes, femmes et bêtes, se groupèrent devant l'église : puis, tandis que les cantiques bretons reprenaient de plus belle, chaque propriétaire, tirant son cheval, s'avança à tour de rôle vers le porche où, entouré de ses vicaires et des porteurs d'oriflammes, se tenait le curé. Chaque fois que passait un groupe, c'était le geste de bénédiction du prêtre, et aussitôt après le geste du paysan remettant une offrande à l'officiant. J'appris alors que, par ce moyen, et grâce à la protection du bon Saint-Eloi, les chevaux bénits étaient préservés de toutes maladies, — pour jusqu'à l'année suivante.

Mais le soir venu, je sus que le digne recteur n'était point égoïste. D'une auberge voisine partaient des rires et des cris ; c'était un banquet à trente sous par tête, offert par la cure aux pélerins qui avaient donné cinq francs au moins; un banquet où la joie était d'autant plus bruyante que chaque convive se faisait un devoir d'offrir une tournée d'eau-de-vie.

Les abbés bretons qui écrivent, ou font écrire, dans les petites feuilles réactionnaires locales s'emploient le mieux qu'ils peuvent à ameuter l'opinion publique contre les protestants de Bretagne et leurs huit ou dix pasteurs, mais ils se garderaient bien de s'affilier, comme eux, aux sociétés de tempérance.

Dans un livre excellent, récemment paru, *l'Inde et le problème indien*, M. Paul Boël écrit :

« Les missionnaires chrétiens, à part d'honorables exceptions, ne paraissent pas généralement attacher un prix suffisant à la tempérance. Il est vrai que le Décalogue n'en dit mot, tandis que l'ivrognerie est pour l'Hindou un des cinq péchés capitaux, et que l'islamisme la condamne tout aussi sévèrement. M. Q. Parmeshwaram Pillaï disait, à ce propos, à la conférence sociale de 1895, aux applaudissements de l'assistance : « Si les missionnaires mettaient seulement un peu moins de zèle à convertir à leur religion les jeunes garçons hindous — et depuis ces derniers temps les jeunes filles — troublant ainsi la paix des familles, et apportaient un tout petit peu plus d'ardeur à prêcher l'évangile de la tempérance, ils réussiraient à détruire une bonne part de la misère à laquelle est sujette une grande portion de la population de ce pays. »

Hélas ! les prêtres de Bretagne borneront leur ambition sacerdotale à organiser des pardons fructueux, ou de provocantes manifestations religieuses, tel le curé de Châteaulin qui, cette année, imagina de faire une procession le jour du mardi-gras.

D'ailleurs, alcoolisme et fétichisme se complétant, à quoi serviraient les miraculeuses pierres et fontaines d'Auray, de St-Yvi, de Locronan, de Kerloas-en-St-Renan, du Faouët, de St-Jean-du-Doigt, de Ste-Anne-la-Palud, de St-Nicodème, de Quimpily-en-Baud, à qui l'on va demander la grâce d'une postérité ? A quoi serviraient ces pierres et fontaines *fécondes* si l'on s'avisait d'expliquer aux paysans, aux pêcheurs que la stérilité provient de l'alcoolisme ?

De quelle utilité seraient à la paroisse les pauvres belles effigies de vieux saints, devenues fétiches guérisseurs de maladies infantiles, si le curé venait en chaire démontrer à ses ouailles que l'alcoolique ne procrée que des scrofuleux, des rachitiques, des tuberculeux ?

Et quelles ressources aurait désormais le pasteur qui ne pourrait plus compter sur l'ivresse pour opérer d'avantageux marchés ou de fructueuses ventes, comme je l'ai vu faire dans certaines foires de la Cornouaille ?

Et par quoi, l'ivrognerie cessant, remplacerait-on les pénitences pécuniaires infligées aux ivrognes bien pensants ?

Et puis, ne faut-il pas aux *pardons* un peu de cette gaieté nerveuse que donne l'alcool et qui rend plus généreux quand le prêtre passe en faisant sonner le plateau de la quête ?

Et les quêteurs eux-mêmes — l'alcool prohibé — pourraient-ils se faire verser une goutte gratuite *en l'honneur du saint*, comme je le vis faire par des quêteurs laïques, bedeaux, paysans ou pêcheurs, dans le Cap Sizun ?

— Le pittoresque y perdrait ! diront les peintres et les écrivains qui s'extasient aux atroces beuveries des *pardons*.

Et tel curé du pays kervénote ne pourrait plus répondre à quelqu'un qui lui faisait remarquer l'inconvenante tenue à l'église de quelques pochards de ses paroissiens :

— Oui, ils sont dégoûtants ; mais ce sont de pieux ivrognes !

Certes oui, amateurs de triste pittoresque et curés habiles dans l'art de lever les dîmes y perdraient ; mais la Bretagne y gagnerait d'échapper à l'abrutissement, à la mort.

AUSTIN DE CROZE

Marcelle

I

Vous pleurez, mon amie ? C'est le vent froid du dehors, peut-être, qui vous chagrine ou mon trop monotone amour. Nous sommes auprès du feu ; les rideaux tremblent ; il y a des livres sur la table. Tout à l'heure, je vous avais pris la main et j'avais cherché des mots sincères. Vous êtes accoudée sur le bras du fauteuil, il me semble que votre cœur est bien loin et la pendule résonne entre nous deux. Ah ! Je sais bien que mon amour n'est pas celui que vous avez rêvé, et je sens aussi, moi, que ce n'est pas cela. Ces désirs d'imprévu romanesque, nos ardeurs, ils ont erré sur les tramways mélancoliques, ils se sont assis sur les bancs des promenades, dans les petits cafés de banlieue. De la tristesse qui plane, est-ce notre propre faiblesse qu'il faut accuser, ou une imagination trop pauvre, qui ne sut pas parer les paysages, ou plus facilement la vie, qui est banale ? Disons qu'elle est la seule coupable et que nous nous aimons malgré tout, Marcelle, car s'il est si pénible de s'ennuyer quand on s'aime, c'est qu'il semble alors que l'amour va mourir. J'ai écrit, pour dire ces choses, des poèmes qui sont là, dans ce tiroir et que je ne vous lirai pas. Je me contente de vous demander pourquoi vous pleurez, et comme alors vous vous mettez à rire à travers vos larmes et que vous me sautez gentiment au cou, je goûte profondément le charme de ne pas comprendre.

II

Vous rappelez-vous, ce soir de novembre où je vous ai connue ? Les vitrines des magasins s'allumaient ; une lassitude voluptueuse traînait dans les rues ; il semblait qu'une même fièvre remuait nos sens, faisait hésiter nos paroles, trembler nos mains. Je marchais avec l'orgueil d'être près de vous, car vous aviez le charme, sans être d'une grande beauté. Nous avons gagné une place déserte : un pauvre nous demanda l'aumône ; des petites filles, au loin, rirent et agitèrent des mouchoirs, comme pour saluer cet amour qui commençait dans l'automne finissant.

Vivement, vous parliez de vos chagrins, de votre mère qui était morte, de vos après-midi du dimanche qui étaient tristes. Je m'étonnai de cette facilité avec laquelle vous vous confiiez. La banalité de mes propres discours m'affligea et de ne pouvoir vous dire ainsi, tout d'un coup, mes pensées et mes rêves, il me sembla que j'étais très inférieur à vous.

Nous nous quittâmes et de loin vous me criâtes : « A demain », en me faisant signe avec votre ombrelle. Et je songeai, je ne sais pourquoi, à

ces mots que ma vieille servante me disait la veille, montrant du doigt le ciel pluvieux :

« Il y aura beaucoup de neige cet hiver. »

III

J'ai vingt ans et une maîtresse qui s'appelle Marcelle. Je l'aime parce qu'elle s'est donnée à moi sans arrière-pensée, pour le plaisir de son cœur et de sa chair. Dans les après-midi du dimanche nous partons ensemble sur les avenues, à travers les banlieues. De lentes familles errent avec douceur et se réjouissent de fouler une herbe à laquelle la poussière n'a pas enlevé tous ses charmes. Des couples bruyants chantent et rient; leur gaîté qui m'afflige lui donne une sorte de fièvre. Mais pour être bien l'un à l'autre nous allons plus loin, jusqu'où les routes sont vides et sonores, jusqu'où la terre reprend sa vigueur. Combien cette vie de la nature a de correspondances dans nos êtres ! Notre sensibilité s'exaspère avec la solitude. Je me rappelle quelles émotions suscita en nous le passage d'une diligence. Un voyageur nous fit des signes : nous le suivîmes des yeux et notre sympathie l'accompagna longtemps dans sa destinée inconnue. Marcelle se serra contre moi avec un frémissement, car tous nos sentiments devenaient de la sensualité. La vue d'amoureux qui s'embrassaient faisait plier nos genoux et nous en éprouvions du regret et de la joie. Nos chairs s'appelaient avec ardeur. Nous nous désirions si fortement qu'une fois, nous entrâmes dans une auberge pour connaître l'amour dans un lit sentant le thym où de rudes paysans avant nous s'étaient aimés. Et une autre fois, comme la nuit était tombée et que nous étions égarés en plein champ, j'ai possédé mon amie sur la terre nue. Le silence était si solennel et augmentait tellement le plaisir de nos corps qu'en revenant vers la ville nous avons pleuré de tristesse et de volupté.

IV

J'ai connu des soirs d'ivresse. Ils me sont mémorables, parce que mon âme s'y est exaltée noblement et que ma compréhension de l'univers s'y est aggrandie. Mon ami Raymond qui est ivrogne et philosophe savait une taverne agréable hantée de gens du peuple et de soldats. Le voisinage de ces hommes bruyants ne nous déplaisait pas dans nos heures d'élévation. Loin de dévier notre intelligence, il la fortifiait et nous pensions, du reste, que des âmes telles que les nôtres ne pouvaient que gagner à entendre des propos simples ou vulgaires. J'évitais de parler à mon ami de Marcelle; il la jugeait indigne d'intérêt et il considérait mon amour pour elle comme une faiblesse de ma nature. Il détestait ce qui est continu, le côté matériel des choses et ma liaison avec mon amie lui faisait horreur à cause de ses manifestations quotidiennes.

Assis au grand air, devant des boissons, nous avions des conversations

qui embrassaient l'amour et la vie. Nous devenions tout d'un coup actifs et généreux et nous étions environnés d'une foule de bonnes actions à accomplir. Puis nous étions les hommes les plus ambitieux de la terre et nous sentions en nous d'étonnantes facultés qui nous permettraient tous les triomphes. Nous aimions sur le champ les femmes dont nous parlions. Toutes les idées nous étaient familières. Notre existence nous apparaissait passionnée et féconde.

Un vent frais caressait nos fronts, agitait nos cheveux; la tête en arrière nous regardions le passage des étoiles : comme une fumée entre nous s'élevait notre rêverie héroïque et fraternelle.

V

Mon amie a des franchises extraordinaires. Elle a voulu me raconter tous ses amours. Il y avait une telle pauvreté de passion et la trace si évidente d'une fantaisie déréglée que j'en fus attristé pour elle. Je sais le nom de tous ses amants. Il y en avait un qui la suivait tous les matins sans oser lui parler. Un autre qui la menait promener en canot. Un autre qu'elle n'avait vu qu'une fois et qui était parti. Mais celui-là, elle le suivrait partout s'il revenait. Du reste, elle les avait tous aimés, car c'était son plus grand défaut, disait-elle, s'attacher trop vite.

Je me montre philosophe et enjoué, prends de l'intérêt à ses récits, la questionne même sur des détails. Je me garde d'être ironique dans la crainte d'être appelé moqueur ou méchant; d'émettre une opinion tranchée : je serais accusé de ne pas être comme tout le monde. J'évite surtout un mot trop vif, car mon amie est très sensible. Elle saisit mes pensées lointaines quand mes phrases les expriment à peine; elle sait ce que je ne veux pas dire; elle perçoit avec une extrême acuité les sympathies et les antipathies des êtres entre eux. Elle pleure très facilement. La pitié surtout fait couler ses larmes. Elle dit qu'il ne faut pas faire du mal aux bêtes. Un jour, nous trouvâmes à la campagne un chat que des enfants faisaient périr à coups de pierres. Il expirait en miaulant doucement. Marcelle sanglota longtemps sur mon épaule, en disant qu'elle aurait mieux aimé mourir que de voir cela.

VI

Ce que j'aime surtout chez Marcelle, c'est qu'elle ne sait mettre aucune barrière à ses instincts. Elle ne cache pas par une fausse pudeur sa joie de s'adonner à l'amour. Elle dit ses désirs, se réjouit puérilement des plaisirs qu'elle éprouve comme de ceux qu'elle donne. Les caresses semblent aussi naturelles à son corps que les feuilles aux arbres.

Je suis devant ma table; au dehors, une après-midi bleue de printemps. Elle entre avec une odeur de violettes. C'est la rue claire, le soleil sur les jardins, la jeunesse et la spontanéité des choses qui se sont répandus dans ma chambre, sur les meubles, dans mes pensées. J'ai

pris Marcelle dans mes bras. Elle devient folle au premier baiser. Nous perdons l'esprit tous les deux. Nous ne sommes plus dans un lieu déterminé du monde. Nous nous étreignons doucement dans le seul paysage de notre langueur.

VII

C'est le printemps. l'air est fin ; nous avons dépassé les dernières maisons des faubourgs. Vous vous serrez contre moi et votre tête s'incline un peu sur mon épaule. Est-ce que votre affection s'agrandit dans le voisinage de la nature? Nous ne trouvons pas de mots pour dire ce que nous sentons, et la volupté s'atténue devant la jeune vie des choses.

Au dessus d'un mur, des lilas en fleurs débordent sur la route. C'est un paysage de romance : il me semble que nous avons des airs surannés d'amants d'autrefois. Vous portez une crinoline et vous appelez Isabelle. Ces fleurs que vous cueillez, elles orneront la petite mansarde où vous vivez solitaire avec votre aiguille et vos rêves...

Ah ! puissiez-vous, Marcelle, conformer votre âme si complexe parfois à cette ancienne et naïve simplicité.

Nous longeons un canal, le long des arbres. Plus loin il y a des vignes mouillées. Des champs de trèfle frémissent ; on aperçoit un laboureur qui descend un coteau.

Par un de ces élans de confidence qui vous sont familiers, vous me parlez tout d'un coup de votre enfance :

« Vous avez toujours été malheureuse ; vous ne vous souvenez pas de votre mère ; votre père vous battait et vous négligeait comme aujourd'hui encore. Il n'y avait qu'un vieux menuisier qui vous aimait il portait une longue barbe ; vous vous amusiez parmi les copeaux d'or dans son atelier et il vous faisait des jouets avec de petites planches ; un jour il fut malade et on l'emporta à l'hôpital ; vous ne l'avez plus revu ; vous ne savez pas s'il est mort ; mais souvent vous êtes allée regarder les fenêtres grillées de la maison des pauvres, espérant y voir apparaître la barbe et les yeux bons du vieux menuisier. Puis c'était des jours gris et toujours pareils. De longs dimanches d'ennui ; les retours d'atelier, les amies qui vous enseignaient l'art de bien s'habiller et les pauvres coquetteries de la rue. Ah ! certainement, il fallait bien l'avouer, vous aviez eu d'autres amoureux avant moi. Mais ce n'était pas votre faute. Vous aviez connu le premier dans un bal. Cela devait m'importer peu du reste, puisque vous n'aimiez plus que moi et que vous deviez m'aimer toujours. »

Je vous réponds, Marcelle, que je suis très jaloux de votre passé, que je souffre beaucoup des mots d'amour que vous avez entendus, plus encore de ceux que vous avez dits. Tout ce que je ne sais pas de vous m'inquiète. la joie que vous avez prodiguée à d'autres m'est une douleur. Je dis ces choses uniquement parce qu'il me semble que je dois les dire et je sens bien qu'au fond cela m'est très égal.

Puis ce sont des silences. L'herbe est bleue ; le soleil fait miroiter l'eau ; un parfum monte de la terre fraîche du chemin. Soudain, un oiseau coupe l'air et voilà que votre âme est partie. Vous n'êtes plus la maîtresse qui a connu l'amour dans mes bras, mais une petite personne quelconque que je viens de rencontrer et auprès de laquelle je suis gêné comme auprès d'une étrangère. C'est que, Marcelle, vous n'êtes plus à côté de moi :

Vous êtes dans une calèche, sur une promenade pleine de monde. Vous portez une robe élégante et l'orgueil vous embellit encore. L'on chuchote sur votre passage et vous sentez la jalousie et l'admiration palpiter sur votre peau comme une caresse physique. Vous êtes assise sur le perron d'un château ; un domestique apporte des fruits et des boissons ; le soleil se couche sur un parc ; des adorateurs se penchent vers vous ; mais vous regardez avec langueur des roses qu'agite le vent.

Ah ! je n'ai pas besoin que vous me les disiez pour les comprendre, vos désirs de luxe. Ils sont dans vos yeux fascinés devant les vitrines des magasins, derrière vos gestes, dans votre goût pour la toilette, la parure, toutes les choses belles et inutiles. Mais il faut les chasser, ces désirs ; il vous conseilleraient trop mal et je vous sais assez faible pour les écouter.

Nous revenons à petits pas. La délicatesse des choses nous emplit. Le soir fait trembler les feuilles et les herbes, nuance l'eau. Le faubourg est plein de monde. Des ouvriers reviennent du travail, des femmes causent devant les portes ; il semble que la communauté de ces gens vous choque.

Hâtons-nous, Marcelle, pour connaître la joie triste des derniers feux que l'on allume, au printemps, dans les maisons.

VIII

Vous êtes venue me dire ce jour-là que votre père était mort. Je vous ai pris les mains, cherchant vainement en moi le cri spontané qui vous aurait consolé, et vos yeux bleus sont devenus si tristes que je ne savais pas si c'était votre chagrin qui causait vos larmes ou la fausseté de mes compassions.

Puis je vous ai suivie dans la ville jusqu'à une maison d'ouvriers, au fond d'un faubourg. Eh quoi ! Marcelle, c'était entre ces murs que vous aviez vécu, que votre âme fine s'était développée ! votre père était sur le lit, raide et les traits tendus ; un pauvre homme, qu'il fallait pleurer, Marcelle, bien qu'il vous ait battue souvent et n'ait eu guère souci de votre jeunesse. Vous sanglotiez auprès du lit. Des femmes âgées qui étaient là me parlèrent de votre mère qu'elles avaient connue, de vous qui étiez orpheline, de votre avenir. Elles ne s'étonnaient pas que je fusse venu, puisque j'aimais la fille du mort, et la simplicité de ces cœurs de pauvres gens m'émut autant que le spectacle de la douleur.

Dans le jour matinal, le lendemain, j'ai voulu voir passer l'enterrement. La forme de vos regrets m'intrigue et votre attitude à l'égard du reste des hommes. Vous pleurez très fort, appuyée au bras d'une voisine. Ah ! Comment saurais-je le cas que vous faites de ces larmes ? Quelle émotion pourrait se graver assez fortement en vous que la fantaisie des heures n'effacerait pas ?

Les morts ne partent pas avec les cercueils. L'enterrement est fini qu'ils sont encore dans les maisons. Ils demeurent invisibles, mais on les entend marcher dans d'autres chambres. Tout à l'heure ils ouvriront la porte, s'assiéront à la table, selon les mornes habitudes de leur vie. Ainsi, Marcelle, il vous faudra des jours pour vous accoutumer à votre solitude. C'est alors seulement qu'elle vous accablera de tout son poids. Je sais que cela est pénible. Pourtant en vous voyant passer derrière le convoi, dans la triste rue de faubourg, je me réjouis de vos larmes. Je souhaite que, ce soir, le coucher de soleil vous afflige, que vous soyez bien malheureuse et que cela dure très longtemps. Au moins, comme cela, je serai sûr de votre cœur.

J'aperçois une mendiante à un tournant. L'âge pèse sur son dos voûté : son visage misérable est plein de douleur : elle gémit parce que la mort passe. La mort ! Elle la comprend mieux que nous, la pauvre vieille qui marche vers elle, chaque jour, de son petit pas, avec sa béquille et sa besace.

IX

Vous avez un amant, Marcelle, qui s'habille de noir pour paraître plus grave qu'il n'est et qui montre dans les choses de la vie beaucoup d'audace pour cacher sa timidité. L'égalité de son âme convient à merveille à votre variété d'humeur. Mais n'est-ce pas que ses gaîtés vous semblent souvent trop systématiques pour être sincères. Puis, il analyse la joie de vos heures d'amour : il sait le sens des décors et des gestes, il résume trop leur beauté, et il y a des choses si douces qu'on ne devrait jamais les dire de peur de les atténuer.

Je crains, Marcelle, que vous n'ayez pour moi que l'affection éphémère d'un plaisir physique partagé. Cette affection-là, tout le monde peut l'obtenir. Je voudrais que vous aimiez cet être que je suis, en dehors des minutes, où nos baisers cessent d'être chastes, que vous aimiez notre amour vrai, fait de la délicatesse de nos rapports, de rêves communs, de ce qu'il y a entre nous de sincérité et de pardon.

X

Le temps de Pâques est venu. Me voilà loin de Marcelle et je lui écris longuement afin que son souvenir ne m'abandonne pas trop. Elle ne me répond guère et j'aime mieux qu'il en soit ainsi, car les qualités qui font son charme ne sauraient affecter une forme écrite.

Je suis dans une maison de campagne. Il y a une jeune fille. Elle a quinze ans, est en pension et pendant les vacances joue au crocket et exécute sur le piano des morceaux qui ne sont pas sans agrément. Tout de suite nous sommes amis. Elle s'appelle Paule. Elle est de celles chez qui la grâce de l'enfant devient de suite le charme sensuel de la femme sans passer par les troubles états de la jeune fille. Ses gestes décèlent une nervosité un peu maladive et le contact de tout être donne à son corps un frémissement voluptueux. Cette inquiétude des sens avec la naïveté de son imagination et son ignorance des choses fait délicieuse son âme enfantine.

Nous marchons tous les deux dans le parc, il me semble que c'est Marcelle plus jeune qui a fait une tresse avec ses cheveux et qui a une autre éducation. Je me représente ce qu'aurait été mon amie, riche et ne connaissant pas la nécessité de travailler. J'imagine ses rapports avec les géraniums de la serre, le grand chien de garde, le jet d'eau. Ma compagne me parle de la danse qu'elle adore, de ses vacances trop courtes. Je comprends à l'étourderie de ses discours qu'elle a vu peu de jeunes gens. Elle ne connaît pas encore la coquetterie. Il me semble qu'elle voudrait que je lui parle d'amour, comme cela, du premier coup. Mais je suis gêné par son âge et par le souvenir de Marcelle.

Nous nous sommes promenés toute l'après-midi dans une voiture pleine de monde et nous revenons au crépuscule sur la grande route. Une odeur de foin monte des champs voisins ; un laboureur fait étinceler une faulx. Le regard de Paule est mêlé au mien ; devant une ferme des gerbes de paille brillent. Elle me dit :

« Je vous donne ce bleuet ; vous me le rapporterez l'an prochain et je saurai si vous avez pensé à moi. »

Quelle inquiétude éprouvée, au bruit des grelots dans le frémissement de la poussière ! Est-ce que je ne pourrais pas vivre avec une petite fille qui n'aurait aimé personne avant moi ?

Je sais la douceur de la sympathie qui s'éveille. L'air matinal est doux ; je pénètre l'âme du parc par l'enfant qui me l'explique. Puis il pleut ; nos méditations sont près des carreaux et l'odeur de la terre mouillée les embaume. Charme de ces heures. Ce n'est pas l'amour. Il faudra partir avant que la monotonie ne vienne.

Voici l'heure de se dire adieu. « Je vous embrasse, n'est-ce pas ? Ne m'oubliez pas, mon souvenir sera avec vous. »

Vous répondez :

« Oh ! non, il ne faut pas dire cela. Je sais bien que demain vous ne songerez plus à moi. Vous avez d'autres amours sans doute qui vous attendent. Que vous êtes heureux d'être libre ! Je ne connais que vous et je vais rentrer en pension, moi qui voudrais tant savoir la vie... »

Une cigale chantait dans les herbes ; non loin, un moulin tournait et faisait du pain. Le soleil se couchait ; l'amour s'éloignait à l'horizon...

Petite fille, c'était cela, la vie...

XI

Vous mettez, Marcelle, des robes plus élégantes qu'autrefois et vos loisirs fréquents me font penser que vous ne devez plus travailler beaucoup. Je ne peux songer à vous en faire un reproche ; la facilité de vous posséder plus souvent est comme un cadeau que vous m'offrez à mon retour.

Nous nous aimons encore dans la chambre close. Mais, ne vous semble-t-il pas? l'air est nouveau où circulent nos baisers; ces meubles n'ont plus la même bienveillance, et comme la clarté de la lampe tremble différemment! Il semble que la saison se soit transformée en quelques jours et que nous n'avons plus la même aisance pour goûter le charme des heures. Pourtant vos lèvres frémissent et vous vous abandonnez toute dans mes bras. Je sens que vos serments sont sincères et que vous m'aimez. Les gaîtés de nos âmes, les ardeurs de nos chairs se retrouvent. Je vous parle de mes attentes loin de vous, des désirs qui me consumèrent. Je vous questionne à peine, par discrétion. Je voudrais qu'avec l'expansion charmante qui vous est habituelle vous me racontiez les choses monotones de votre vie qui m'intéressent toujours. Et je crois, hélas, qu'il y a comme une réserve dans vos réponses, et comme une arrière-pensée dans vos caresses.

XII

Je sais que je raconte une histoire très banale. J'ai une amie : je l'aime et elle me trompe. Mais l'existence est une série de petits événements très ordinaires et c'est de cette succession qu'est fait le tragique des choses. Quand j'eus la conviction que l'insoucieuse Marcelle connaissait l'amour dans d'autres bras que les miens, le chagrin que j'en eus n'affecta aucune forme dramatique. Notre vie est trop pauvre de beaux actes pour qu'on puisse la concevoir comme un roman et il est inutile alors d'en travestir les détails. J'éprouvai une tristesse très grande, lente et continue et je ne sais pourquoi je m'efforçai sans cesse à ne pas la laisser paraître. J'eus vis-à-vis de moi-même une sorte d'orgueil à ne pas émouvoir le cours de mes pensées. Je me promenai aux mêmes heures avec mes amis et je leur répondis sur un ton agréable et enjoué quand ils me parlèrent de ma maîtresse.

Je ne me demandai pas si Marcelle ne m'aimait plus, bien que ce fût pourtant la seule chose qui importait. Je n'y songeai pas un seul instant. Un cruel égoisme me faisait souffrir des plaisirs que Marcelle avait fait connaître à d'autres, comme si ces plaisirs m'avaient été volés. Et j'éprouvais cette jalousie, moins parce que je la sentais en moi que parce qu'il me semblait que le reste des hommes l'aurait éprouvée à ma place.

XIII

Marcelle m'attendra ce soir en vain. Il fait un temps d'orage, trouble. Les rues bourdonnent : des instruments retentissent, la foule se presse

autour de baraques foraines. Un manège tourne dans la lumière. Pourquoi ai-je voulu chasser ma tristesse ? Est-ce que tous nos sentiments ne doivent pas s'épanouir? Il me semble que mon âme est comme un pitre qui fait pour la joie du peuple de ridicules parades au lieu de porter avec orgueil et dignité la misère de sa vie.

Je m'enfuis dans une rue écartée. Je m'attendris sur mon sort. Ma maîtresse m'a trahi. Je ne saurai jamais me faire aimer; ne suis-je pas le plus malheureux des hommes ?

Deux vieux passent ; ils se donnent le bras et se parlent à voix basse. A travers tant d'années quelles douleurs les ont frappés? Ils ont dû souffrir de la vanité de l'amour, des choses fatales. Pourtant les voilà. Ils cheminent avec douceur et quand les nuits de printemps sont chaudes ils doivent encore s'unir et connaître la joie des sens comme aux jours de leur jeunesse.

Ah! je sais bien que je me consolerai, mais le présent reste le même malgré cela...

Je suis dans un café solitaire. Où est Marcelle maintenant ? Qu'a-t-elle pensé ? Une servante me regarde avec étonnement et je m'aperçois que je pleure simplement comme quelqu'un qui a du chagrin.

XIV

J'ai écrit une lettre à Marcelle. Je lui dis : « Vous n'êtes plus ma bien-aimée. Je croyais en vous. Votre petite âme folle et fantasque s'accommodait de ma gravité, et nous avons goûté dans les bras l'un de l'autre toutes les joies de la chair. Vous vous pâmiez sur mon cœur à en mourir. Quand nous allions ensemble dans les campagnes, la nature frémissait ; nous nous sentions parents des paysages. car l'amour nous rendait sensibles et clairvoyants de la vie des choses. Pourquoi avez-vous rompu ce lien? Vous m'avez trahi. Il vous faut du nouveau, j'imagine. Mais est-ce que n'aurions pas pu renouveler notre amour par une continuelle sincérité ? Ah ! les beaux soirs que nous avons connus! En avez-vous le souvenir ? Les fleurs cueillies devant les jardins, entre les grilles, nos espoirs, les retours sous la pluie chaude d'avril et nos pitiés plus nobles parce qu'elles étaient communes. Votre caprice s'est laissé donc lassé de tout cela. Et quel mensonge a été le vôtre! Vous m'avez croire que vous m'aimiez toujours et vous avez mis assez de langueur dans vos baisers pour m'en donner l'illusion. A quoi bon cette duperie? Vous avez peut-être voulu me conserver à cause d'une habitude de vos sens. Mon orgueil souffrirait trop de vous posséder après d'autres. Peut-être m'avez-vous plaint et vous avez essayé d'accoutumer peu à peu mon amour-propre et mon chagrin à votre abandon : Les femmes ne font pas de ces concessions-là à la charité de l'amour. Une déplorable attitude de ma volonté me fait faible devant l'action et je vous écris, Marcelle, pour vous dire que nous ne nous verrons plus. »

XV

Marcelle n'a pas d'amour-propre. On frappe à la porte ; c'est elle. Et tout de suite elle s'écrie : « C'est vrai ; je t'ai trompé ; mais tu étais parti. Je m'ennuyais tant sans toi et je ne pouvais penser que tu le saurais. Et puis, vois-tu, ces temps derniers, j'étais lasse de travailler et il fallait vivre et être belle. Mais toi, mais toi, malgré tout cela, comment as-tu pu croire que je ne t'aimais plus? »

Il me semble maintenant en me rappelant ses paroles, qu'en cet instant je n'étais plus moi-même, qu'en mon cerveau triomphaient les idées reçues, théories de parents et d'amis, fausse pureté et fausse vertu, que la médiocrité courante prenait possession de moi. Un orgueil et une jalousie inconnus me cinglaient.

Je me levai et avec une cruauté dans la voix et le geste que je trouvai je ne sais comment, étant d'un naturel doux, et dont le souvenir m'enseigne à jamais quel fonds mauvais est dans mon âme, je lui dis : « Va-t'en. »

Elle s'en alla et je restai stupéfait de l'indignité de ma conduite.

XVI

Quelle honte m'accable ! Hélas ! j'ai tué l'amour par sottise et par orgueil. Je n'ai pas été assez généreux pour oublier. Oh ! Marcelle, que m'importait le caprice d'une heure, puisque vous m'aimiez et que vous vous livriez librement à moi dans la ferveur de votre jeunesse ! Je vous ai méprisée ? Mais c'est moi qui aurais dû m'agenouiller devant vous et vous demander pardon de mon cœur injuste et soupçonneux qui avait flotté, triste oiseau noir sur la frivolité de vos sentiments.

Vous étiez soumise à votre chair ; votre pensée était ignorante et tremblait. La voix de l'instinct parlait en vous plus fortement que toutes les voix. Vous vous abandonniez à la vie.

Et quelle faute aviez-vous commise ? Vous vous étiez livrée à des hommes parce que vous étiez obsédée de leur désir, que vous vous seriez jugée cruelle de ne pas réaliser des joies possibles. Vous avez écouté la nature. Vous les avez aimés comme ils vous aimaient, pour une heure commune de volupté. On ne vous avait pas enseigné le bien et le mal ; on ne vous avait pas dit : voici la borne séparatrice des champs ; ceci est le blé, ceci est l'ivraie, et vous avez continué à marcher parce que la terre sentait bon le printemps.

Vous êtes sous une tonnelle avec un nouvel amant et une joyeuse compagnie. Vous m'avez oublié. Un vin clair coule dans les verres. Le soleil fait trembler les feuilles et frémir votre peau. La paix des choses vient à vous comme une caresse très voluptueuse. Votre âme est pleine de douceur. Tout à l'heure, vous entendrez des mots d'amour. Vos lèvres seront brûlantes et vous défaillerez de langueur et de désir.

Je vous vois encore dans la brume des années. Vous êtes assise dans

une chambre. Vos cheveux sont gris. Le feu brûle ; sur une table il y a des lettres, des photographies, des fleurs sèches. Un à un vous jetez tous ces souvenirs dans le foyer, cendres et fumée. Votre pensée voyage dans le passé. Vous évoquez tous vos amants. Il y en a que vous confondez ; d'autres qui ont disparu de votre âme. L'un d'eux vous arrête ; c'était un esprit singulier ; vous l'aimiez parce qu'il croyait à la vie comme vous et qu'il était jeune et enthousiaste. A celui-là comme aux autres vous ne gardez pas rancune. Une mélancolie s'élève de ces choses passées. Vanité du cœur, inutiles étreintes si rien ne demeure. Non, puisque vous avez créé de la joie en offrant à tout venant votre beauté et votre amour, comme une autre donnerait des morceaux de pain aux pauvres gens.

MAURICE MAGRE

Pan[1]

XXVI

Première nuit d'épreuve :

Le soleil se couche à neuf heures. Une obscurité mate s'étend sur la terre ; quelques étoiles sont visibles ; deux heures plus tard on distingue un reflet de lune. Je me rends au bois avec mon fusil et mon chien, j'allume un feu de branches dont la flamme brille parmi des troncs de sapins. Il ne gèle pas.

Ma première nuit d'épreuve ! me dis-je.

Une joie délirante de me trouver en ce lieu à cette heure me fait tressaillir.

Hommes, animaux, oiseaux, je propose un toast en l'honneur de la nuit dans la solitude des forêts, en l'honneur des ténèbres, du murmure de Dieu sous les arbres, de l'ineffable et simple harmonie du silence, en l'honneur des feuilles vertes ou jaunes ! Un toast pour tout signe de vie, pour un museau que j'entends renifler dans l'herbe, pour le chien qui flaire le sol ! Un toast effréné au chat sauvage couché sur le ventre, guettant un moineau et prêt à s'élancer sur sa proie dans l'ombre. Buvons à la miséricordieuse paix qui plane sur la terre, buvons aux étoiles et à la lune !...

Je me lève et j'écoute. Mais personne ne m'a entendu. Je me rassieds.

Merci du fond du cœur pour la nuit solitaire, pour les montagnes, pour le bruit de la mer qui se répercute dans mon âme ! Merci pour la vie qui m'est donnée, pour mon souffle, pour la faveur de vivre cette nuit ! Ecoutez donc ; à l'est et à l'ouest, partout est présent le Dieu éternel. Ce murmure du silence à mes oreilles est le bouillonnement du sang de l'universelle création, c'est Dieu de qui est tissée la trame du monde et la mienne. A la lueur de mon feu je distingue un fil d'araignée ; j'entends une barque entrer dans le port en frappant l'eau de ses avirons, une aurore boréale glisse sur le ciel vers le nord. Oh ! par mon âme immortelle, je rends grâces de ce que c'est moi qui suis assis à cette place !...

---

(1) Voir *La revue blanche* des 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1901.

Un grand silence. Une pomme de pin tombe à terre. Je me dis : c'est une pomme de pin qui vient de tomber. La lune est haute au ciel, les flammes vacillent autour des branches à demi consumées et menacent de s'éteindre. Tard dans la nuit je regagne mon logis.

Seconde nuit d'épreuve. Même silence, même douceur de l'air. Mon âme est songeuse. Machinalement je me dirige vers un arbre, j'enfonce mon bonnet sur mon front, et je m'adosse à l'arbre, les mains jointes sur ma nuque. Je tombe dans une rêverie profonde ; la clarté de mon feu me brûle les yeux sans que je m'en aperçoive. Longtemps je reste ainsi le regard fixe; enfin mes jambes éprouvent une lassitude. Complètement engourdi, je m'assieds et je m'interroge. Pourquoi ai-je regardé si longtemps le feu, dans cette immobilité?

Ésope dresse les oreilles, il entend un bruit de pas. C'est Éva qui vient.

— Je suis pensif et triste ce soir, dis-je.

Par compassion elle évite de répondre. Je reprends :

— J'aime trois choses. J'aime un rêve d'amour que je fis naguère, je t'aime et j'aime ce coin de terre.

— Et qu'aimes-tu le plus?

— Le rêve.

Ésope qui a reconnu Éva incline la tête de côté et la regarde.

Je murmure :

— Aujourd'hui j'ai rencontré une jeune fille au bras de son amant. Elle me désigna des yeux à son compagnon et elle eut peine à ne pas éclater de rire lorsque je passai près d'eux.

— De quoi riait-elle?

— Je ne sais... de moi, probablement. Pourquoi me le demandes-tu?

— La connaissais-tu?

— Oui. Je l'ai saluée.

— Et la jeune fille, te connaissait-elle?

— Non... Pourquoi toutes ces questions? Tu as tort de me les poser. Je ne te dirai pas son nom.

Nous nous taisons. Après un moment je dis à voix basse :

— De quoi riait-elle? C'est une coquette, mais de quoi riait-elle? Au nom du Christ, que lui ai-je fait?

— C'est mal à elle d'avoir ri de toi..

— Non, ce n'est pas mal. Ne la blâme pas. Elle ne fait rien

de mal, elle a eu raison de rire de moi. Tais-toi, de par tous les diables ! Laisse-moi en paix, entends-tu !

J'ai crié ces mots. Épouvantée, Éva cesse de m'interroger. Aussitôt j'ai regret de mes dures paroles, je me jette à ses pieds en me tordant les mains :

— Rentre chez toi, Éva. C'est toi que j'aime le plus. Comment pourrais-je chérir un rêve ? J'ai voulu plaisanter ; c'est bien toi que j'aime. Mais retourne chez toi ; demain je te reverrai. Souviens-toi que je t'appartiens, ne l'oublie pas ! Bonne nuit...

Éva rentre chez elle.

Troisième nuit d'épreuve, nuit d'extrême angoisse. Si seulement il avait gelé un peu ! Mais non : le soleil en se couchant avait laissé une chaleur lourde, on se serait cru dans un marécage tiède. J'allumai mon feu de branches.

— Éva, on peut trouver une sorte de jouissance à être traîné par les cheveux. La nature humaine a de ces raffinements. On se laisse traîner par monts et par vaux et si quelqu'un demande ce qui vous arrive, on répond, absolument ravi : « Je suis traîné par les cheveux ! » Un autre offre-t-il de vous délivrer, l'offre est repoussée. Enfin à cette question : « Mais vous pouvez donc supporter d'être ainsi traité ? » on répond : — « Oui, je puis le supporter, car j'adore la main qui me traîne... » Éva, sais-tu ce que c'est qu'espérer ?

— Oui, je crois le savoir.

— Vois-tu, Éva, c'est une chose singulière qu'espérer. Un beau matin on s'est promené sur une route dans l'espoir d'y rencontrer une personne qu'on aime. A-t-on rencontré cette personne ? Non. Et pourquoi ? Parce qu'elle avait affaire ailleurs, tout simplement... J'ai connu sur la montagne un vieux Lapon. Depuis cinquante-huit ans il était aveugle ; il avait soixante-dix ans. Il s'imaginait y voir un peu mieux de jour en jour ; les progrès étaient lents et continus ; si rien de fâcheux ne survenait il pourrait, disait-il, dans quelques années entrevoir le soleil. Ses cheveux étaient restés noirs, mais ses yeux étaient blancs. Quand nous fumions tous deux dans sa hutte, il me racontait ce qu'il voyait avant d'être aveugle. Il était solide et sec, dépourvu de sensibilité, mais tenace dans l'espoir. Lorsque je partais, il m'accompagnait sur la route, puis étendait la main en tous sens. « Ici, disait-il, est le sud, par là, c'est le nord. D'abord tu suivras cette direction, un peu plus loin tu obliqueras de ce côté. » Je répondais : « C'est exact ! » Satisfait, il riait,

m'affirmant que cinquante ans plus tôt il n'eût pu s'exprimer avec cette précision : — « Donc, j'y vois mieux ! » A quatre pattes il s'introduisait dans sa hutte et reprenait sa place près du feu, toujours confiant en l'avenir qui devait lui rendre la vue... Éva, l'espérance est chose curieuse. Moi, par exemple, j'espère oublier la personne que je n'ai pas rencontrée ce matin.

— Tu parles d'une façon bizarre.

— Parce que c'est ma troisième nuit d'épreuve. Je te promets d'être un autre homme demain. Laisse-moi seul maintenant. Demain tu ne me reconnaîtras plus, je rirai et je t'embrasserai, belle enfant !... Il ne me reste plus qu'une nuit à passer avant d'être un autre homme. Dans quelques heures, ce sera fini... Bonne nuit, Éva !

— Bonne nuit !

Je m'allonge plus près du feu et je contemple les flammes. Une pomme de pin dégringole de sa branche, puis ce sont des rameaux secs qui tombent à terre. La nuit est profonde. Mes yeux se ferment.

Au bout d'une heure mes sens sont entraînés dans un rythme déterminé et se mettent à l'unisson du grand silence. Je regarde le croissant de lune, pareil à une écaille blanche, et j'éprouve à sa vue un trouble amoureux, je me sens rougir. D'une voix basse et passionnée je parle à l'astre ; pendant quelques minutes mon cœur bat comme dans une étreinte... Le vent s'élève, une force inconnue agite l'air. Qu'est-ce donc ? Je regarde autour de moi et je ne vois rien. Un appel résonne dans la brise, mon âme extériorisée s'incline, docile, je tremble, serré contre une poitrine invisible, mes yeux se mouillent. — Dieu est là, tout près, qui me regarde. Cela aussi dure quelques minutes. Je me détourne, la vibration de l'air a cessé, je crois voir le dos d'un esprit s'enfoncer sans bruit dans la forêt.

Un court moment je lutte contre l'engourdissement de mes sens. Épuisé par les émotions, accablé de fatigue, je m'endors.

A mon réveil la nuit était finie.

Je venais de traverser un état de fièvre où je m'attendais à tout moment à être terrassé par la maladie. Les choses se présentaient faussement à moi, je les voyais avec avec mes yeux de fiévreux ; une profonde tristesse pesait sur moi.

A présent, c'est passé (1).

---

(1) Une traduction, par M. Léon Matthey, de ce chapitre XXVI avait été publiée, isolément, dans *La revue blanche* du 15 avril 1895.

XXVII

Voici l'automne. L'été a fui presque aussi vite qu'il était venu. Ah ! qu'il a peu duré ! Nous avons à présent de froides journées. Je chasse, je pêche, je chante dans la forêt. Certains jours une brume épaisse nous vient de la mer, elle enveloppe tout d'obscurité. Un tel jour, il m'arriva quelque chose. Dans mes pérégrinations je m'égarai du côté des bois de l'Annexe et je me trouvai devant la maison du docteur. Il y avait beaucoup de monde chez lui, les jeunes hommes et jeunes filles avec qui j'étais allé à l'île et aux îlots, un tas d'écervelés qui dansaient et faisaient les fous.

Une voiture amenait quelqu'un devant la clôture du jardin. Je reconnus Édouarde. Elle eut un mouvement de surprise.

— Adieu ! dis-je doucement.

Mais le docteur ne me permit pas de m'en aller. Édouarde ne descendit pas de voiture. D'abord elle parut gênée de ma présence ; quand je parlais elle baissait les yeux. Petit à petit elle reprit son assurance et me fit quelques questions sans importance. Sa pâleur était intense ; le brouillard gris et froid couvrait d'un voile sa figure.

— Ma visite est motivée, dit-elle. Je viens de l'église paroissiale où je n'ai trouvé personne ; on m'a dit que vous étiez tous ici. J'ai fait plusieurs heures de voiture pour vous rejoindre. Demain soir nous donnons une petite fête, à l'occasion du prochain départ du baron. Je vous invite tous... nous danserons... c'est demain soir !

Tous s'inclinèrent en remerciant.

S'adressant à moi en particulier elle ajouta :

— Soyez aimable, venez ! Ne nous envoyez pas, au dernier moment, un mot d'excuse !

Ceci ne fut dit qu'à moi seul. Peu après, elle partit.

Bouleversé de tant d'amabilité, je m'isolai un moment pour savourer ma joie. Ayant ensuite pris congé du docteur et de ses hôtes, je me mis en route. Que de bonté pour moi ; que de bonté ! Que pouvais-je bien faire pour elle, en retour ? Mes mains devenaient molles, un froid délicieux courait dans mes poignets. Oh ! mon Dieu, pensais-je, sous l'excès de mon bonheur je chancelle, je n'ai pas la force de serrer les poings, mes yeux s'humectent dans mon impuissance ; que faire à cela ?... J'arrivai tard chez moi. J'eus soin de passer par le môle ; là je de-

mandai à un pêcheur si le bateau à vapeur était attendu avant le lendemain soir. Hélas ! non, il ne pouvait venir que la semaine suivante. Vite je regagnai ma hutte et j'examinai mon plus beau costume. Je le nettoyai de mon mieux; en quelques endroits il était troué; je reprisai les trous en pleurant.

Quand j'eus fini, je me couchai sur mon lit. Mais une pensée importune me mit debout l'instant d'après. — « C'est une ruse, me dis-je. Je n'aurais pas reçu d'invitation si je ne m'étais trouvé là quand tous les autres eurent été invités. A moi elle a clairement signifié de ne pas venir, d'envoyer un mot d'excuse... »

Je passai une nuit sans sommeil; au matin j'allai dans la forêt, grelottant, harassé, fiévreux. On préparait une réception à Sirilund... eh bien, je ne devais ni y aller ni m'excuser. M. Mack donnait cette fête en l'honneur du baron. Mais je ne paierai pas de ma personne, entendez-vous!...

Le brouillard s'étendait épais sur les vallées et les montagnes, une humidité glaciale imprégnait mes vêtements et les alourdissait, mon visage était froid et mouillé. De loin en loin un souffle d'air faisait monter et descendre les vapeurs dormantes.

La journée s'avança de la sorte, le crépuscule vint ; le brouillard me cachait tout le paysage. Je flânais n'ayant aucun motif de me hâter; très tranquillement je choisis une fausse direction ; cela me conduisit en des parties ignorées de la forêt. Enfin j'appuie contre un tronc d'arbre le canon de mon fusil et je consulte ma boussole. Renseigné sur la route à prendre pour rentrer chez moi, je me remets en marche, calculant qu'il doit être huit ou neuf heures.

Une surprise m'était réservée. Au bout d'une demi-heure j'entends de la musique, un peu plus loin je reconnais l'endroit où je me trouve; je suis à Sirilund, près de la maison principale. Ma boussole m'avait-elle induit en erreur et conduit précisément vers les lieux que je voulais fuir? Une voix connue, celle du docteur, m'appelle. On m'introduit au salon.

Peut-être le canon de mon fusil avait-il dérangé ma boussole. Cela m'est arrivé déjà, cette année-ci. Je ne sais que penser.

XXVIII

J'eus dès mon arrivée et je conservai tout le reste du temps le sentiment que j'avais eu tort de venir à cette réunion. Ma venue fut à peine remarquée, tout ce monde avait fort à faire, c'est à peine si Édouarde me salua. Je m'étourdis en buvant, et,

tout en comprenant que je n'étais pas bien vu dans la maison, j'y restai. M. Mack souriait et montrait sa mine la plus aimable. Il était en frac, tenue qui l'avantageait. Partout présent à la fois il se multipliait auprès de ses invités, prenait part aux danses, riait, plaisantait. Ses yeux recélaient des pensées secrètes.

Un concert retentissait par toute la maison. Le bal avait lieu dans cinq pièces sans compter la grande salle. Quand j'arrivai on venait de servir le souper. Des servantes affairées transportaient des verres, du vin, des cafetières en cuivre brillant, des cigares, des pipes, des gâteaux et des fruits. Il y avait de tout en abondance, vivres et lumière.

Eva aidait à la cuisine, je l'aperçus un instant.

Le baron était l'objet de mille égards ; il évitait pourtant de se mettre en évidence et avait des allures discrètes et réservées. Lui aussi portait un habit dont les basques étaient fripées par l'emballage. Il s'entretenait fréquemment avec Édouarde et ne la perdait pas des yeux. Je ressentais envers lui une animosité croissante. Chaque fois que mes regards tombaient sur lui je me détournais avec une grimace bête. M'adressait-il la parole, je faisais une brève réponse et je pinçais les lèvres.

Je me souviens d'un incident de la soirée. Une jeune blondine était en conversation avec moi. Je lui racontai une histoire qui la fit rire, histoire insignifiante en soi, mais que dans mon état d'ébriété légère je sus probablement rendre amusante. M'étant retourné je vis Edouarde derrière moi. Elle me gratifia d'un regard très bienveillant ; peu après, elle prit à part la jeune fille blonde pour se faire répéter ce que j'avais dit. Je ne puis exprimer à quel point le regard d'Édouarde me fit du bien, à moi qui m'étais senti si seul depuis mon arrivée. Immédiatement mon état d'esprit changea ; je devins gai, je me mêlai aux groupes parlai beaucoup. Je ne crois pas avoir péché en quoi que ce soit contre les bonnes manières.

Je me trouvais dans l'escalier lorsqu'Éva, portant un plateau, sortit des appartements. Elle m'aperçut, vint à moi, passa rapidement une de ses mains sur les miennes, sourit et disparut. Nous n'avions rien dit. Comme je retournais à la salle de danse je vis dans le corridor Édouarde qui me regardait fixement.

Tout à coup je l'entends prononcer très haut :

— Songez donc, le lieutenant Glahn a des entrevues sur le palier avec les domestiques!

Plusieurs personnes entendirent ce propos. Elle riait, comme s'il se fût agi d'une plaisanterie, mais sa figure était fort pâle.

Pour toute réponse je murmurai :

— C'est un hasard... elle sortait, j'étais sur le palier...

Une heure environ se passa. Une dame reçut sur sa robe le contenu d'un verre. Aussitôt Edouarde de s'écrier :

— C'est naturellement Glahn qui a fait le coup.

Ce ne pouvait être moi, car je me tenais à l'autre bout du salon. Je me mis à boire sec et je ne quittai plus le voisinage de la porte ; là je ne risquais pas de gêner les danseurs.

Le baron captivait toujours l'attention de dames en grand nombre. Il exprima le regret que ses collections fussent déjà emballées. Elles renfermaient des choses extrêmement intéressantes, des algues de la mer Blanche, de la terre glaise provenant des Ilots, des pierres trouvées au fond de l'eau. Les dames contemplaient curieusement sur ses boutons de chemise la couronne à cinq pointes insigne de sa baronnie. Quant au docteur, il n'était guère fêté ; son mot favori « Mort et tourment ! » n'avait aucun succès. Néanmoins, dès qu'Edouarde parlait il faisait l'important, la reprenait à tout bout de champ et l'accablait de sa supériorité.

— ... jusqu'à ce que je franchisse la vallée de l'Achéron.

Lui, de l'interroger :

— Vous parlez de franchir...?

— La vallée de l'Achéron. N'est-ce pas correct?

— J'ai entendu parler quelquefois du fleuve Achéron. C'est sans doute ce que vous voulez dire.

Un autre jour, elle disait avoir une vue perçante, « des yeux de... ».

— ... lynx, interrompit le petit homme.

— Oui, oui, des yeux de lynx.

— Remerciez-moi de vous être venu en aide. Je suis convaincu que vous alliez dire « yeux d'Argus ».

Le baron releva les sourcils et lui lança un regard étonné par dessus ses grosses lunettes. Mais le docteur n'en parut pas ému. Il se souciait bien du baron !

Les danses étaient animées. Je réussis à lier conversation avec l'institutrice des jeunes filles du presbytère. Nous causons de la guerre de Crimée, des événements de France, de Napoléon III et de la protection qu'il accordait aux Turcs.

Edouarde s'approche de nous, s'arrête devant moi et dit :

— Excusez-moi, monsieur le lieutenant, de vous avoir surpris sur le palier. Cela ne m'arrivera plus.

Cette fois encore elle riait, mais en évitant de me regarder.

— Mademoiselle Édouarde, dis-je, finissez, je vous prie.

Sa voix ne présageait rien de bon. Sa physionomie aussi était hostile. Pensant au docteur, je haussai les épaules, comme il n'eût pas manqué de faire. Elle reprit :

— Pourquoi n'allez-vous pas à la cuisine? Éva y est. Il me semble que votre place est là.

Et elle m'envoya un regard haineux.

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle Édouarde, qu'on se méprenne sur le sens de vos paroles ?

— Non... pourquoi?... Cela peut arriver, mais que voulez-vous dire ?

— Vous parlez quelquefois étourdiment. Par exemple, j'ai cru comprendre que vous m'indiquiez la cuisine comme étant ma place. Naturellement, c'est un malentendu. Je sais bien que vous n'avez pas l'intention d'être insolente.

Elle s'éloigna de quelques pas. Je voyais qu'elle ressassait ce que je venais de lui dire. Soudain elle revint sur moi et articula non sans peine :

— Ce n'était pas un malentendu, monsieur le lieutenant, je vous ai effectivement indiqué la cuisine.

— Edouarde ! s'écria l'institutrice épouvantée.

Je recommençai à parler de la guerre et de la situation en Crimée. Ma pensée était loin. J'étais complètement dégrisé, mais si troublé que je crus sentir le plancher se dérober sous moi. Je perdis tout empire sur moi-même Je me levai pour sortir. Le docteur m'arrêta.

— Je viens d'entendre prononcer votre éloge, me dit-il.

— Mon éloge ? Par qui ?

— Par Édouarde. Elle est là dans ce coin, elle vous couve des yeux. Jamais je n'oublierai son regard passionné. Elle déclare bien haut qu'elle vous admire.

— Fort bien, fis-je en riant.

Hélas ! mon cerveau ne renfermait plus une seule idée nette ! Je m'approche du baron, je me penche sur lui comme pour lui parler bas et je lui crache dans l'oreille.

Il eut un soubresaut et me regarda avec une mine hébétée ; plus tard je vis qu'il rendait compte à Édouarde de ce qui s'était passé. Elle parut vivement mécontente. Sans doute elle pensait au soulier que j'avais jeté à l'eau, aux verres que j'avais eu le malheur de briser, à tous les manquements aux bonnes manières que j'avais sur la conscience. J'eus honte de moi-même, je ne rencontrais que des regards marquant l'effroi ou l'étonne-

ment. J'étais un homme à la mer. Sans prendre congé, sans un mot de remerciement, je me glissai hors de la maison.

XXIX

Le baron doit partir. Je vais charger mon fusil et me rendre sur la monagne où je tirerai un coup en son honneur et en l'honneur d'Édouarde. Je creuserai dans le roc un trou profond et, toujours en leur honneur, je ferai sauter un bloc énorme qui roulera avec fracas dans la mer quand le bateau à vapeur passera. Je sais un endroit, une fente dans le rocher, par où des pierres ont dégringolé jusqu'à l'eau. Tout en bas, il y a un ras de carène pour le calfatage des barques.

— Deux pics de mineur, dis-je au forgeron.

Celui-ci taille les outils demandés.

A présent Éva conduit un des chevaux de M. Mack du môle au moulin. Elle abat de l'ouvrage comme un homme et transporte des sacs de grain et de farine. Je la rencontre sur la route, son visage est éclatant de fraîcheur. Dieu bon! que son sourire renferme d'amour!... Chaque soir je la rencontrais.

— Tu as l'air de quelqu'un qui n'a aucun chagrin, mon Éva adorée!

— Tu m'appelles ton adorée! Je suis une pauvre femme sans instruction, mais je te serai fidèle... je le serai quand cela devrait me coûter la vie. M. Mack devient de plus en plus sévère, mais je n'y pense même pas. Il entre en fureur, sans que je lui réponde. Dernièrement il me saisit par le bras. Sa figure était livide... J'ai un chagrin cependant.

— Quel chagrin?

— M. Mack te menace. Il m'a dit: « Ah! c'est le lieutenant que tu as en tête. » Je répondis: « Oui, je lui appartiens. » — « Attends un peu, dit-il alors, je saurai le faire déguerpir... C'est hier qu'il a dit cela.

— Cela ne signifie rien... Éva, veux-tu me laisser voir si tes pieds sont toujours aussi mignons? Ferme les yeux et laisse moi voir!

Elle tombe dans mes bras! les yeux fermés. Un frisson la parcourt.

KNUT HAMSUN

(A suivre.)

Traduit du norvégien par Mme R. RÉMUSAT

L'Épopée communiste

des proscrits mandchouriens

Rien n'égale la morne et accablante majesté du désert glacial qui couvre le nord-est de l'Asie. L'homme est absent. Le calme règne. Personne, rien ne veille les innombrables trésors qui gisent là. Les demi-ténèbres éternelles du brouillard hivernal voilent les vallées vides et les montagnes pierreuses. Ce pays défendu, c'est en vain que l'ont convoité les chefs du plus grand empire. Ses trésors sont inaccessibles.

Les montagnes sont coupées par quantité de ravins profonds aux bords à pic : ce sont, en été, les lits d'autant d'infranchissables torrents. En hiver du moins on peut espérer les franchir, quand les ravins sont remplis de la neige que l'ouragan ne s'est pas arrêté de balayer des roches qu'il polit. Mais des aiguilles de glace, charriées avec une vitesse furieuse le long des parois des monts de granit, de porphyre, de marbre noir et blanc ou de cristal pur, aveuglent le voyageur. Des semaines il est immobilisé, sans vivres ; la chasse est bien aléatoire.

Mais, pour vivre, pour l'or, l'homme persévère. La tempête hurle, le brouillard en déroute siffle, le tonnerre résonne au creux des vallées, des éclairs blafards interrompent un instant la longueur de la nuit ; l'aurore boréale qui pétille donne l'angoisse ; le fracas de la glace qui surplombe le vide est ininterrompu : seul, l'homme, signe de démence de la terre qui le créa, peut se croire forcé de traîner malgré tout sa vie, comme, sur ses traîneaux, son ami, le chien, traîne pour lui un avoir pitoyable, l'homme, insconcient, mû par son seul malheur et l'incompréhensible attachement à sa propre nullité.

D'incalculables richesses s'exhibent ironiquement aux yeux du passant qui agonise. Deux chaînes de rochers immenses. Entre elles les toiles d'araignée de la neige tremblent à la glaçante lumière de la lune polaire. Au dessus de la crête un vague ruban de nuage se cristallise. D'entre ces blancheurs, d'un côté, épouvantable, resplendissant, se dresse un mont de pur marbre noir. En face, c'est une gigantesque pyramide spectrale qui troue la nappe blanche, apparition qui scintille, glaciale au point de faire paraître tièdes les rideaux de neige: un mont de cristal. Là bas, dans le ravin nu. les pierres chétives, morcelées, débris grisâtres venus, on ne comprend d'où, dans ce lieu surhumain, c'est l'objet dont la poursuite trouble l'irréel décor, c'est l'or.

A l'horreur de ce monde sans vie s'ajoute pour l'homme la dépression de se sentir rapetissé. D'accablement il oublie tout, la fatigue comme l'espoir, au point de fuir : seul moyen de préserver sa dignité.

Cette dignité, la brute américaine de l'Alaska, produit suprême d'une civilisation qui amoindrit l'homme au profit de son milieu, n'a su la conserver. L'Asiate, même Sibérien d'origine russe, est moins européen. Sa soif de l'or fût-elle pareille, il ne consent à la satisfaire qu'en un lieu où en même temps il puisse vivre. Aussi, abandonnant à leur solitude les irréelles splendeurs de l'Extrême-Nord, a-t-il cherché depuis longtemps à s'adonner au vice de l'or dans des contrées qui ne sont qu'à moitié mortes, moins riches, mais moins pernicieuses, qui sont aux autres ce que l'élan est au renne.

Là, l'initiative toujours démoralisatrice des grands autocrates a fait du vice de l'individu une vertu pour l'État. L'or des provinces chinoises appartenait à l'Empereur. De droit. Mais les tsars, qui de longtemps le convoitaient, n'eurent pas plutôt prouvé leur force qu'ils firent à leur tour valoir leurs droits : l'empereur chinois céda par traités les nouveaux *dorados* aux tsars.

L'empire russe, pour se moquer de l'Europe, fit semblant de conquérir la Mandchourie. Des combats, des victoires furent publiés ; l'Occident crut à une guerre : en réalité, le seul ennemi que les Russes aient rencontré en Mandchourie, et qui résista désespérément, n'a jamais eu la moindre attache, ni avec la Cour, ni avec les Grands Poings, ni avec le peuple. Son nom même de *Khon-khou-tsz* ne signifie que *bandit, brigand.* Ces Khonkhouses, naguère maîtres de ce pays pacifique, ne constituaient pas d'ailleurs un seul, mais beaucoup d'états ennemis. L'or les avaient suscités. Ils proviennent en effet d'anciennes associations de chercheurs d'or.

Partout où se trouve de l'or et où l'on peut librement l'extraire et le vendre, en Californie, en Australie, en Sibérie, dans l'Afrique australe, en dernier lieu dans l'Alaska, le concours toujours croissant des chercheurs d'or sur un sol d'abord improductif a enfiévré la lutte pour l'existence au point que ces mineurs constituent de véritables sociétés de criminels.

Cependant l'accès de ces lieux équivoques est libre et l'on en peut sortir quand on veut. En d'autres termes, la production de l'or est moralement, légalement admise, même au delà du district minier, et l'on n'est pas définitivement taré pour avoir produit de l'or.

Il en va tout autrement en Mandchourie, pays qui, il y a un an, était encore officiellement chinois. La loi chinoise, en effet, dont les principes remontent aux grands empereurs mongols du XIII^e^ siècle, défend et sous peine de mort de « fouiller la terre en vue de lever des trésors ». Tant de rigueur tient autant à la morale bouddhique qu'à la raison d'État.

Le bouddhisme thibétain, imposé en Extrême-Orient par ces empereurs mongols, enseigne l'indifférence à l'endroit des conditions de la vie. Les vœux de pauvreté et de chasteté que le christianisme adopta ont été une règle acceptée par le clergé bouddhique et il la fit subir au

peuple. L'or étant stigmatisé comme une source éternelle de mal, la charité voulait qu'on en interdît l'approche. Seuls les princes de l'Église, réincarnations de Bouddha, comme tels, supérieurs au mal et aux passions, pouvaient produire et manier le redoutable métal.

D'autre part, on assimile bien le gouvernement à une grande famille, mais qui, n'ayant pas de pair, ne reconnaît aucun contrôle. Ainsi, l'individu est forcé à l'altruisme, mais l'égoïsme de l'État est illimité. Des raisons de morale individuelle font interdire l'industrie de l'or aux particuliers, mais la raison d'État confère hardiment le monopole de l'or à l'État. Ce monopole, pendant cinq siècles, il a été accepté par le tiers de l'humanité : en effet, il est en vigueur aujourd'hui comme au temps du grand Khoubilaï-Khaghan, et il faut reconnaître qu'il a puissamment contribué au progrès du crédit, qui sans doute fera disparaître l'inutile monnaie.

Sur beaucoup de points, l'exploitation de ce monopole n'a soulevé aucune difficulté aiguë : — aux mines du Mingak, par exemple, dans le massif montagneux séparant la Chine du Tibet, qui sont exploitées depuis deux siècles et occupent environ quinze mille ouvriers. Dans la Mandchourie septentrionale, au contraire, se sont produites des complications graves qui ont eu de curieuses conséquences sociales. De très bonnes mesures gouvernementales assurèrent d'abord l'existence matérielle des ouvriers — les Russes les adoptèrent quand ils eurent fondé les mines sibériennes. — On établit des entrepôts de provisions et de vêtements; créa des voies de communication; bâtit des habitations-casernes; arrêta le plan général des travaux; et enfin chercha des mineurs. Les salaires étaient relativement élevés, pour la Chine : près de quatre sous par jour, — l'État fournissant, outre le logement et l'entretien, tout l'outillage.

Mais c'était trop peu pour faire oublier le climat et le paysage trop semblables à ceux de l'Extrême-Nord. En hiver, le froid élimine de l'atmosphère toute humidité pour en faire un brouillard d'aiguilles de glace qui opprime la poitrine et cause de terribles hémorragies pulmonaires. De froid, les corbeaux, les engoulevents tombent inanimés. Des journées, des semaines entières, il faut rester enfermé, supplice pour le Chinois qui aime la propreté. En été, jamais ni nuages ni pluie ne protègent du soleil implacable; des millions de moustiques empêchent de lever, fût-ce une seconde, le voile épais qui protège le visage. Ajoutez la difficulté du travail, l'éloignement, l'absence de nouvelles. L'embauchage devint de plus en plus difficile et il fallut se contenter à la fin de la lie du peuple. D'où l'on en vint à déporter aux mines les condamnés de droit commun.

Ouvriers louches, mal payés et traités, déportés sans salaires, pensèrent, — c'est le cas de tout salarié maniant des objets précieux et trop peu payé, — pensèrent que les ingénieurs et les chefs, jeunes la plupart, ne servaient de rien. Mais au lieu de se révolter ils désertèrent. Le pays montagneux était inhabité, la forêt paludéenne, *taïga* en langue sibé-

rienne, impraticable. On pouvait éluder la terrible « loi de l'or ». Des dizaines de milliers d'ouvriers et de déportés se mirent à produire de l'or dont des marchands russes et chinois firent un commerce clandestin.

Impuissant contre les déserteurs, mais ne voulant pas renoncer au produit de ses mines, le gouvernement n'en continua pas moins d'y expédier des vagabonds ou des malfaiteurs qui imitaient leurs prédécesseurs : de sorte que ce désert s'emplit d'une population hors la loi. Ces chercheurs d'or étaient, du fait de l'évasion, punis sévèrement, de par leur industrie, passibles de la peine capitale.

Cette existence de centaines de milliers de proscrits dans l'État, même en un désert, était d'autant plus prodigieuse en Chine, que les instincts sociaux, fortifiés au cours de dizaines de siècles de vie sociale, y ont rendu impossible jusqu'à la conception d'une vie individuelle. Logiquement les Khonkhouses n'avaient pas plutôt déserté qu'ils ne songeaient qu'à recréer de nouvelles unités sociales. Il est remarquable que cet amas amorphe de criminels, agrégat d'instincts antisociaux, se soit organisé en sorte de multiples mais très stables républiques fédérées.

C'est vers 1870 que le phénomène se produit sur plusieurs points à la fois.

Une seule organisation qui eût englobé tous les Khonkhouses était déjà irréalisable. Le territoire de la Mandchourie est double à peu près de celui de la France. Les différents districts où s'étaient établis les proscrits étaient distants parfois de mille kilomètres et séparés, par des provinces cultivées et peuplées, du centre et du sud-est. De plus il n'existait plus entre eux de communauté d'intérêt qui pût les unir tous.

Le nombre croissait des nouveaux venus. Ce pendant toutes les vallées aurifères avaient fini par être occupées. A cette surpopulation l'or vint à manquer. Des dizaines de milliers d'individus se trouvèrent sans ressources, proscrits, exposés aux rigueurs d'un climat atroce et outillés à peine pour la chasse la plus primitive.

Des Européens, en pareil cas, se fussent entretués. Mais cette vérité, qu'il faut un groupe organisé pour triompher de la misère individuelle, à peine reconnue en Occident, est si ancienne pour les Chinois que, redevenue inconsciente, elle mena ceux-ci merveilleusement. Avec une facilité, une rapidité surprenantes, ces criminels, arrivés apparemment au bas de l'échelle des valeurs sociales, mais incapables de renier l'incomparable splendeur de leur génie national, s'organisèrent en groupes, lesquels, avec l'inconscience peut-être de la plante tournant vers le soleil, s'adaptèrent aux conditions d'existence que le milieu leur présentait.

Ceux qui étaient établis au moment de la crise furent les premiers à s'organiser. D'abord, ils contractèrent des alliances défensives contre les nouveaux mineurs. Ces alliances, comprenant de plus en plus d'adhérents, devinrent des fédérations qui n'eurent pour limite que la sphère des intérêts communs. Puis ces fédérations défensives, unies par le

besoin de protéger en commun la vie et les biens de tous, se constituèrent tout bonnement en coopératives de production, sur le modèle de ce qui se passe en Chine et fait sa force. Avec cette différence, qu'outre la production commune, le groupe devait encore avoir en commun tout ce à quoi l'État pourvoit et supplée à son défaut. La coopérative, réduite à ses propres ressources, devint bientôt, de coopérative de production ou coopérative économique, coopérative sociale et enfin véritable république communiste avec ses organes législatifs, administratifs et exécutifs.

Une évolution analogue se produisit même parmi ceux qui ne trouvaient plus de gisements aurifères à exploiter.

Ce qui est vraiment prodigieux, c'est que l'antagonisme fatal entre les deux groupes de groupes n'ait jamais amené de lutte ouverte, même au début. Rien n'est plus sain ni plus admirable que la vigueur d'esprit logique de ces criminels, dégénérés au dire d'une théorie simpliste, qui, dans cette période d'alternatives implacables, *réfléchissaient.*

Les uns comme les autres, en effet, étaient proscrits. Les considérations morales ordinaires, Bien et Mal, Droit et Iniquité, avaient nécessairement perdu leur vertu parmi des individus réduits à l'isolement. L'autorité demeurait à la seule logique. Ce qui fait qu'elle l'emporta sur les inspirations de la force, c'est qu'aucun ne pouvait escompter un résultat entièrement favorable.

Nous tenons ici une vérification de cette hypothèse émise par Nietzsche que le Droit n'est en soi qu'un compromis entre individus ou groupes d'individus de force sensiblement égale. Dans l'espèce, le compromis ne fut même pas, comme Nietzsche le supposait, tacite. L'engagement verbal étant absolu pour le Chinois, ces compromis formèrent un code implicite et, chose admirable, dès le début, le groupe se constituait, pour ainsi dire naturellement en tribunal pour juger et punir le crime de manquer à sa parole. Du même coup, la façon de faire et de vivre de ces hommes qu'on pourrait prétendre anti-sociaux et pareils aux cannibales de Fidji, nous ramène au système cher à Jean-Jacques.

Mais il y a mieux. Outre ce contrat social, plus ou moins tacite, il y en eut un en vigueur de groupe à groupe. Il y eut de véritables conférences entre délégués de groupes de chercheurs d'or établis, et groupes de nouveaux venus.

On discuta avant de les fixer les relations entre ces groupes.

Il est sûr que c'est la peur d'une part et, de l'autre, les conditions économiques qui ont tout fait. Mais il est à remarquer qu'on ne trouve pas là « l'individu malheureux » des socialistes européens, qui prétend sortir d'un ordre social pour entrer dans un autre qu'il croit meilleur. Nous avons affaire à un individu vigoureux, qui affronte courageusement la société et s'en libère, au vrai sens du mot, et puis après s'efface pour redevenir, de propos délibéré, le rouage d'une machine qui marche d'elle-même.

Se trouvant définitivement en dehors de l'ordre social chinois, mais empêchés par la surpopulation de vivre tranquillement, les Khonkhouses

se constituèrent, selon une nécessité logique qui arrive à devenir plaisante, en ennemis de cet ordre, et formèrent une organisation de brigands.

L'histoire de ces curieuses évolutions sociales n'est pas qu'une interprétation tardive de faits impossibles à vérifier. Il existe encore des individus qui ont assisté aux assemblées où se formulèrent ces étonnants « Droits du Proscrit ». De plus, on peut trouver encore des renseignements sûrs touchant les congrès suivants où se rencontraient les délégués de plusieurs bandes de Khonkhouses.

Dans les différents groupes l'organisation devait sans doute varier avec les conditions locales. Pourtant, deux principes étaient adoptés et rigoureusement appliqués partout : la communauté des moyens de production et des fruits, l'élection au suffrage universel des dirigeants. Chez les brigands comme chez les chercheurs d'or. La vie de ceux-ci étant plus régulière, leur organisation est mieux connue. Le plus célèbre d'entre ces groupes, dont pendant dix ans la vie fut aussi paisible que criminelle aux yeux des gouvernements, est la république fondée sur la Feltouga, affluent de l'Amour, dans l'extrême-nord de la Mandchourie.

Cette république, issue du néant, se trouve avoir institué une expérience du collectivisme d'une envergure telle que les socialistes d'Europe, même en émigrant et en dépit des théories plus ou moins scientifiques, n'ont jamais pu en réaliser. Sa prospérité relative, le développement surprenant de sa vie économique, et cela sans appui du dehors, sous un climat réputé meurtrier, dans un pays stérile, attestent d'abord le génie merveilleux, d'ailleurs encore inconnu des Européens, dont sont doués les Chinois, même les moins cultivés, pour s'organiser et obéir à l'organisation librement consentie. Mais la simplicité de sa législation, le bon fonctionnement des services administratifs, surtout, et, le plus intéressant, l'administration de la propriété commune, semblent prouver que, dans un cercle restreint, on peut, par le communisme, réaliser, avec le minimum de lois précises et d'organes officiels, le maximum d'intensité de production et de sûreté dans les relations privées. Mais il est vrai qu'il y faut de toute nécessité le respect strictement gardé des principes de solidarité, d'honnêteté et de dignité, qui fournissent en Chine un fondement essentiel aux relations économiques et pour l'observation desquels l'Europe barbare et inconsciente n'est malheureusement pas mûre.

Le peuple n'a jamais dépassé, pour son bonheur, le nombre de vingt-cinq mille têtes. Il nommait, au suffrage universel et à une sorte de scrutin de liste, une « corporation législative » de trente membres. Celle-ci, loin de discuter des textes, quand elle avait adopté certains principes généraux de droit, ne faisait plus que contrôler le Comité exécutif, nommé par le Parlement et comprenant deux présidents, deux

juges, un maître de provision, un maître de production et un maître de vente.

Le droit pénal appliqué par les juges, après consultation de comités de districts, assez semblables à nos conseils de prud'hommes, était extrêmement sévère. Était-ce un effet de la peur qu'avaient ces anciens insurgés, rebellés contre toute société, de retomber au crime? Toujours est-il que le meurtre était puni de mort; le vol, de mort; l'agression, de peines corporelles; la « révolte contre la Constitution », d'exclusion immédiate, entraînant nécessairement la mort. Le vol était le crime le plus grave, il signifiait en effet la négation de l'organisation même. Les moyens de production comme les fruits étant à tous, le vol était logiquement impossible, l'apparition de cette *tentative de propriété* motivait la suppression pure et simple du rénégat, à titre de mesure de protection collective.

D'ailleurs le collectivisme était presque nécessité par la nature du pays. L'individu n'aurait pu exister en produisant ou consommant par soi-même. La stérilité du sol et la difficulté des communications avec les contrées productives ne permettaient pas surtout à un proscrit de se procurer sa subsistance. L'institution du maître de provision était donc nécessaire. Il pourvoyait à l'horticulture, à la pêche et aux transports. Or, il est merveilleux, sur un sol d'où le Russe ne parvient à rien tirer, de voir surgir des choux-fleurs, des concombres, de la laitue et jusqu'à des hortensias; (le secret de l'incomparable horticulture chinoise est, on le sait, dans l'emploi de l'engrais humain). La technique de la pêche ne semble l'avoir cédé en rien à celle d'Europe, et, quant aux caravanes, elles procédaient certes avec plus de sécurité que celles des bourgeois chinois. Toutes les marchandises étaient à l'abri dans des entrepôts officiels.

Le maître de vente assumait la lourde tâche d'écouler la totalité de l'or produit en Chine ou en Sibérie. L'habileté où il parvenait et l'influence qu'il arrivait à exercer, on les a vues en jeu dans de certaines scandaleuses affaires criminelles où se sont trouvés compromis les plus hauts fonctionnaires russes, des financiers sibériens et jusqu'aux gouvernements russe et chinois eux-mêmes.

Le maître de production surveillait du point de vue technique le travail des mines. Il avait fini par introduire des procédés américains.

Il semble, fait curieux, que la division du travail se soit effectuée presque spontanément.

Les artisans continuaient leur métier et étaient employés par les dirigeants aux travaux qu'on leur désignait. La masse était occupée à produire de l'or. Les employés d'État chargés de besognes administratives étaient élus par les comités de prud'hommes. Tous, des présidents aux plus grossiers des mineurs, recevaient la même paie en billets de crédit, chacun pouvait l'employer à sa guise mais sans avoir licence de l'économiser pendant plus d'une année. On ne pouvait acheter de marchandises non usagées qu'aux magasins de l'État. L'excédent des

bénéfices demeurait dans la caisse de l'État et l'on ne distribuait que des parts égales en assignats et non réalisables. Cette mesure visait assurément le cas de sortie d'un citoyen : pourtant ce cas ne semble pas s'être produit. D'ailleurs, la fin prématurée et violente de la république n'a pas permis de régler la question des excédents de recettes.

Les femmes étaient en fort petit nombre. Libres comme les hommes, elles vivaient avec l'homme de leur choix. Elles s'occupaient à l'horticulture et à pêcher! La pédérastie étant considérée comme un surcroît aux relations sexuelles par le Chinois simple, il peut presque aussi bien, vivre en famille avec que sans femme. Les enfants étaient peu nombreux. La rapide annihilation du groupe a empêché la formation d'un droit de famille.

Il est clair que les conditions économiques ou primitives de la vie des proscrits de la Feltouga prouve peu pour ou contre les théories socialistes d'Europe. Du moins il est réjouissant d'observer un groupe d'humains des plus misérables se créant de toutes pièces un bonheur social. Au point de vue scientifique, la destruction de ce centre d'expériences socialistes spontanées est des plus regrettables.

La république de la Feltouga périt victime des mesures d'ordre du gouvernement chinois. Dès l'origine de leur organisation le gouvernement s'était ému de l'existence de ces Khonkhouses, mais surtout de ceux qui, constitués en républiques de brigands, influaient fâcheusement sur les domaines chinois. La puissance des Khonkhouses brigands, grâce à leur organisation semblable à celle qui a été décrite, s'était accrue de telle sorte que, non contents d'occuper toutes les routes de la Mandchourie, ils venaient lever encore de fortes contributions dans les capitales des provinces. On ne pouvait voyager que sous leur protection et elle se payait suivant un tarif progressif. Les généraux et jusqu'aux gouverneurs chinois subissaient cet impôt irrégulier et exhibaient hardiment des sortes de drapeaux-quittances, qui garantissaient la sécurité absolue. Pourtant le scandale à la fin devint tel que le gouvernement central prit des mesures militaires énergiques. Néanmoins, on ne détruisit que très peu de bandes de brigands : elles étaient trop mobiles pour se laisser prendre. En revanche, les colonies stables furent complètement anéanties. Le gouvernement russe gardait l'Amour et empêchait la fuite des communards : tous furent horriblement massacrés. Les deux gouvernements s'entendirent pour prohiber l'introduction des armes, mirent des garnisons et la situation des brigands devint de plus en plus misérable. Au moment de la guerre sino-japonaise, les troupes régulières chinoises évacuèrent le pays, mais ce furent les cosaques qui vinrent protéger la construction du chemin de fer qui commençait. Les Khonkhouses gagnèrent le nord. Enfermés dans les sinistres vallées du Kheichan, ils y attendirent dans le froid, périssant de faim, leur agonie.

Cette tragédie devait tourner à la farce. Il fallait à l'empire russe, au point d'englober la Mandchourie, un ennemi qui fît croire en Europe à

l'existence d'une guerre. On se souvint des Khonkhouses. Ces malheureux furent sans peine attirés sur l'Amour et y fournirent l'invasion « commandée ». Ensuite on les « rejeta ». Des télégrammes annoncèrent des victoires. On leur imputa la destruction de matériaux de chemin de fer que les ingénieurs avaient détournés. Pour prix des services rendus à la politique des tsars, les Khonkhouses furent à la fin pris entre deux feux pour qu'en fût purgée la nouvelle province russe.

Alors, à l'agonie, la fureur de tigre blessé les anima. D'un élan formidable ils rompirent le cordon meurtrier. Ils marchaient vers leur patrie.

Mourir dans la patrie, retourner à la vie inconsciente de l'univers au lieu même où le destin hasardeux l'en a inconsciemment tiré, c'est le dernier vœu, le rêve suprême du Chinois. Enflammés du génie du désespoir, ils traversent, telle une trombe, un empire hérissé de bayonnettes. Ils arrivent à la mer. La route de la Chine est barrée. Leur choc insoutenable culbute les Anglais invaincus. Ils pénètrent dans le Tchili. Trop tard. Le pays est dévasté. L'horrible bête fauve européenne est maîtresse. Tout fut vain. Ils s'abîment dans l'océan inerte de leur race éternelle.

Mais cet océan fermentera.

ALEXANDRE ULAR

Un des Khonkhouses (BAO-TCHOUEN-CHONG).

Jouets de Paris

LE COMMISSIONNAIRE

Il guette le client à l'angle de deux rues. Il l'attend de longues heures, les mains fourrées dans un pantalon de velours, et comme personne ne l'avise, il pose un écriteau contre sa boîte à brosses et rentre chez le marchand de vin.

Là, le commissionnaire boit tout l'argent qu'il aurait dû gagner et quant au bout du jour on vient pour le quérir, il est si saoul qu'il tient à peine sous son crochet.

Il enfile la première rue qui se présente, bouscule les passants qui croisent son chemin, renverse un enfant dans un ruisseau, vomit sur une vieille dame et, si on l'invective, il tape sur sa cuisse, ferme la main, lève son pouce et siffle.

Il erre au hasard des rues, tourne vingt fois autour d'un édifice, et quand harassé de fatigue il tombe sur un banc, le commissionnaire s'aperçoit qu'il a oublié de charger son crochet.

Alors pris de remords, il pleure longtemps dans le silence et demande pardon à la lune.

L'HOMME SANS TÊTE

Il saute bas de son lit dès que le coq chante et se figure que c'est midi.

Il s'habille en sifflant devant un lavabo, il barbote dans sa cuvette et comme son miroir ne reflète que sa poitrine, il oublie de passer sa chemise à l'intérieur de sa culotte.

Il met un képi sur sa tête croyant la coiffer d'un chapeau, il laisse la clef dans son logis et dégringole son escalier.

Aux devantures, il s'étonne d'apercevoir un Écossais.

Quant il arrive à son bureau la porte en est encore close, alors il croit que c'est dimanche. Il repart léger et sans retirer les doigts que l'instinct porte à son gousset, il répond « merci bien » au mendiant qui lui demande l'aumône.

LE MARMOT

Il se nourrit d'un roman d'aventures et devient imaginatif.

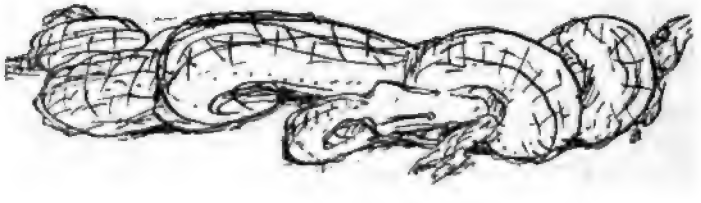
Le marmot pend un sabre de fer blanc à la bretelle de sa culotte, il brandit un pistolet et il couronne son front des plumes arrachées au plumeau.

Le marmot, à lui tout seul, représente une harde d'Iroquois et une armée d'Européens.

Le marmot fait irruption dans le cellier en poussant des cris terribles, il s'embusque derrière un tonneau, tire sur des sacs de pommes de terre et ce sont des pétarades, des coups de crosse dans le placard, des conciliabules secrets et des complots d'anthropophages.

Lorsque le soir tombe, les ombres deviennent étranges et le marmot s'effraye de son propre bruit. Sa voix se fait rauque, les citrouilles cuivrées sont de vrais Peaux-Rouges et n'osant plus quitter la place, le marmot tremble dans un coin, sous sa couronne de plumes.

PAUL LECLERCQ



Notes politiques et sociales

DISCOURS ET CONGRÈS

En attendant qu'au Parlement recommencent de grands débats, les partis et les hommes continuent de prendre position en vue des luttes prochaines, en vue surtout de la lutte électorale de mai 1902. Des deux congrès de parti que voit cette fin de mois, et dont le résultat, au jour où ceci est écrit, n'est pas encore connu, l'enseignement peut être grand. Aucun mal irréparable ni aucun bien définitif ne peut, en l'état, sortir de celui du parti socialiste : mais les maux provisoires ou les biens relatifs, qui, selon les problèmes posés et les décisions prises, pourront en naître, ne sont pas indifférents. Quant au congrès du parti radical, il a d'abord la tâche non petite de définir le parti radical lui-même.

L'ancien radicalisme de la « revision de la Constitution » et de « l'élection des juges » n'est plus qu'une tradition historique où seul le rédacteur du *Temps,* par tradition aussi, trouve encore, avec une joie elle-même assagie, matière à polémique. Il y a bien l'anticléricalisme, qui est un bon article du programme, mais ce n'en peut être aujourd'hui qu'un article. D'autres questions sont posées, essentielles, auxquelles un parti doit répondre. Le progrès des idées pacifiques et l'éloignement de l'idéal guerrier qui sont résultés, avec une rapidité surprenante, de l'extension à tous de l'obligation militaire, et les accidents survenus en ces derniers temps à l'honneur de l'armée ont bouleversé le thème de la « défense nationale intangible » et de « l'armée au dessus des partis », où, jusqu'à l'extrême seule exceptée, renchérissaient naguère toutes les fractions de républicains. D'autre part et surtout, l'évolution, rapide aussi, qui a, en quelques années, et non en France seulement, amené en vedette la « question sociale », a trouvé vide, comme ceux des autres anciens partis, l'arsenal de formules et de réformes du parti radical, qui jusqu'alors, en répétant, sans amour-propre, le mot du grand opportuniste — « qu'il n'y avait pas une question sociale, mais des questions sociales », — croyait avoir pensé. Difficile et délicate donc est la tâche des hommes réunis sous la présidence de M. Brisson et de M. Bourgeois. Elle serait fort avancée s'ils innovaient en France la pratique des programmes à articles précis et limités, sujets à revisions et à compléments réguliers, et renonçaient à satisfaire notre besoin de formule générale et de théorie d'apparence rationnelle, puisqu'en effet ce besoin, en des partis de gouvernement immédiat, ne peut avoir de satisfaction suffisante, la pratique étant faite de combinaison entre des contraires idéaux, d'adaptation partielle et incohérente du fait à l'idée, du passé au futur.

Pourquoi M. Poincaré, cet homme d'État qui se révèlera demain, — ainsi qu'on le répète depuis plusieurs années, — n'a-t-il pas suivi ce

précepte et a-t-il cédé au désir des formules ? « Ni réaction ni révolution ». M. Méline nous l'avait déjà dit, et M. Poincaré n'est pas M. Méline. Je crois bien en effet que cela ne veut rien dire. Étant donné qu'on appelle mouvement *en avant* le mouvement vers l'idéal dit « de gauche » (qui sera le scoliaste des métaphores de l'argot politique ?), toute action qui tend non seulement au mouvement contraire, mais simplement à l'arrêt ou même au ralentissement de cette marche en avant est, en concept, *réaction:* c'est pourquoi *le Temps* a la jouissance, pour lui toujours nouvelle, de découvrir qu'on est toujours le réactionnaire de quelqu'un : il suffit de marcher moins vite — par goût ou par prudence. — Personne donc, même M. Poincaré, *en s'abstenant*, n'a le droit de dire, en concept, qu'il n'est pas réactionnaire. D'autre part M. Poincaré, qui, étant intelligent, devrait donner aux mots leur sens de demain et non pas leur sens d'hier, devrait savoir, et, s'il le sait, montrer qu'il n'ignore pas que « révolution » signifie de moins en moins aujourd'hui « barricade » et « guillotine », et veut dire, de plus en plus généralement, « changement des bases d'une société ». En ce sens, c'est à la lettre que « la révolution est en marche « dans notre vie sociale présente; et M. Poincaré lui-même, qui a proposé telle réforme des droits de succession qui, au moins en germe, est contraire à l'ordre social d'hier, a fait un brin de route avec la Révolution, — dont il a mis plusieurs années à se reposer. — Si au contraire la formule « ni réaction ni révolution » n'est pas à comprendre conceptuellement mais pratiquement, elle veut dire « ni la droite ni les socialistes ». Or de cela M. Poincaré n'est pas maître. Il se peut que l'alternative soit gênante ; et d'autres aussi, même chez les radicaux, aimeraient mieux que leur parti fût majorité à lui seul, sans avoir besoin d'un appoint qu'il faut bien prendre soit à droite soit à gauche. Mais, en l'état des partis, si la scission en deux grands groupements, l'un conservateur, et l'autre avancé, répond vraiment à la nature des choses, il est vain, pour un individu et même pour un parti, de ne pas vouloir de fossé entre les deux moitiés des républicains, — droite et extrême-gauche mis à part : le fossé existe et s'approfondit. Il faut bien, de toute nécessité, que, la partie étant douteuse entre les deux groupes principaux, chacun s'entende avec les petits qui sont du même côté du fossé. De quel côté M. Poincaré veut-il être ?

FR. DAVEILLANS

IMPÉRIALISME ET CONSERVATISME

L'Angleterre compte-t-elle encore un parti conservateur ? La question est d'importance. Elle peut paraître surprenante à ceux qui apprécient tout ce qu'il y a de régression dans les théories de M. Chamberlain, acceptées sans réserve par M. Balfour, le leader des Communes, adoptées avec retouches par lord Salisbury, le premier ministre, et par M. Hicks Beach, le chancelier de l'Echiquier. Mais il ne faut pas confondre conservatisme et réaction. M. Crispi, en Italie, a été un réaction-

naire, non un conservateur. A l'inverse, Cavour et Gladstone étaient purement et simplement des conservateurs. Ce qui caractérise le conservateur, c'est d'abord qu'il a le dédain, la haine de l'action, qu'il défend ce qui est parce que cela est : c'est ensuite qu'il accorde, de temps à autre, au courant progressiste des avantages partiels, pour mieux sauvegarder le reste du régime ; c'est enfin qu'il exècre les méthodes nouvelles et non éprouvées par la tradition.

Envisagé de ce point de vue, le conservatisme subsiste-t-il encore en Angleterre ? Inspire-t-il un parti, possède-t-il un programme arrêté ? Ou, en d'autres termes, une des fractions dirigeantes du Royaume-Uni s'est-elle vouée à la défense du système politique, diplomatique, financier, militaire, économique, etc., qui avait prévalu jusqu'aux dernières années du XIX^e^ siècle ? Il n'est pas malaisé de démontrer, qu'Outre-Manche, l'impérialisme a submergé le conservatisme, et que, bien plus que les formations prolétariennes et trade-unionistes, il a désagrégé toutes les notions sur lesquelles vivait la vieille société britannique.

Ce qui était le trait propre de l'ancien torysme, c'est qu'il redoutait les grandes entreprises. Il cantonnait volontiers son activité dans l'enceinte des trois royaumes. Il ne songeait pas à accroître démesurément l'étendue, la population, le prestige du pays. Les aventures lui faisaient horreur, car il n'ignorait pas que les victoires ou les défaites extérieures influent toujours sur la politique intérieure et de préférence dans le sens d'un changement. S'il jetait un regard sur le dehors, c'est que l'équilibre des forces lui semblait compromis ; et, s'il intervenait, il visait uniquement à le rétablir et à prévenir les modifications territoriales. Il était, aussi peu que possible, agresseur. L'impérialisme se comporte tout au rebours : il se présente sous la forme d'un jacobinisme belliqueux et mégalomane, qui précipite l'Angleterre hors de ses voies, et cherche querelle à toute la terre.

Le conservatisme britannique — au temps où il était pur de tout alliage — répugnait à accroître le budget. Par sagesse, il évitait de surcharger les masses populaires, par esprit de classe, il réduisait l'income-tax au strict minimum. Pendant de longues périodes du siècle, le Royaume-Uni disposa d'une situation financière universellement enviée. Les dépenses se contenaient dans des limites immuables ; l'impôt demeurait stationnaire ; la dette diminuait avec une remarquable rapidité, grâce à un ingénieux amortissement ; — l'emprunt n'était plus qu'un souvenir, oblitéré par l'éloignement. On conçoit, au surplus, qu'un parti conservateur, conscient de ses intérêts, s'applique à grever le moins possible le contribuable, car c'est toujours par les surcharges fiscales que débutent les grandes crises publiques. — Or le cabinet Salisbury-Balfour-Chamberlain, adhérant à l'impérialisme, ne partage plus ces scrupules. Il accuse un déficit de 1.500 millions ; il rouvre l'emprunt ; il accroit l'income-tax ; il frappe les denrées d'universelle consommation. — Vis à vis de l'ancien torysme, il fait œuvre révolutionnaire.

Les conservateurs d'autrefois se gardaient comme de la pire éventualité de refondre le régime militaire du Royaume-Uni. Ce système était suranné, déplorable, avait des lacunes et des tares. N'importe ils calculaient assez bien leurs entreprises pour ne pas toucher à l'une des franchises auxquelles l'Anglais tient le plus, — l'immunité du service. Les impérialistes ont pris à tâche de replâtrer l'organisation de l'armée, mais ce premier remaniement. au regard des intérêts conservateurs, est une lourde faute, car il en appelle implicitement un second, qui sera beaucoup plus profond et qui consistera dans l'institution de la conscription et du service personnel et obligatoire. Lord Salisbury, en qui ressuscite parfois le torysme du milieu du siècle, exprimait, il y a deux mois, tout ce qu'une pareille transformation lui inspirait d'appréhensions et de répugnances. Mais pourquoi a-t-il abandonné son drapeau ?

Enfin les conservateurs d'Outre-Manche, depuis plus de cinquante ans étaient convertis au principe du « free trade », c'est-à-dire du libre échange intégral. Comme les libéraux, ils condamnaient toute taxation douanière, tout tarif qui eût réveillé les souvenirs d'avant 1846. Aucune tradition n'était même plus enracinée dans les trois royaumes que celle de la liberté commerciale. On eût bien étonné les torys, même au temps du Congrès de Berlin, en 1878, si on leur eût prophétisé qu'un jour ils se laisseraient reconquérir au protectionnisme. Et pourtant, maintenant, autour de M. Chamberlain s'est serrée une coterie, de plus en plus forte, qui répudie les dogmes de Manchester et qui aspire à frapper les produits étrangers.

Bref, ni dans le domaine de la politique extérieure, ni dans le domaine financier, ni dans celui de l'organisation militaire, ni dans celui du régime économique, l'impérialisme contemporain ne peut plus s'assimiler au vieux conservatisme. Il se réclame encore de lui ; il a englobé ses hommes, même ses chefs, trop usés ou trop sceptiques pour résister au courant, mais il a déserté tous ses principes ; il en a pris même souvent la contre-partie absolue. Le parti conservateur est mort en Angleterre, le jour où il s'est donné à M. Chamberlain. Certains politiciens avaient déjà suivi le même chemin que M. Chamberlain : M. Crispi en Italie, M. de Miquel en Allemagne. Mais rien n'a été plus soudain, plus inattendu, plus brutal que la disparition du vieux torysme. Face à face, Outre-Manche, se dressent aujourd'hui la démocratie anti-impérialiste, libérale, radicale, socialiste et la démagogie jingoïste et césarienne. A tout prendre, et à bien approfondir les faits, ce serait encore la démocratie, même la plus avancée, qui prolongerait le mieux les traditions britanniques.

PAUL LOUIS

Spéculations

L'ABBÉ BRUNEAU. — LES ARBRES FRANÇAIS. — LE LANGAGE INSTANTANÉ

L'abbé Bruneau.— Martyr et victime du secret de la confession trop inviolé, ou assassin ? Assassin, disent les journaux, puisque la personne qui aurait fait des révélations à l'article de la mort n'est pas morte. Un peu plus, nous aurions lu : assassin, parce que la victime n'est pas morte. Enfin, il paraît qu'on a maintenant les preuves que l'abbé Bruneau a bien commis le crime, et qu'il n'y eut point d'erreur judiciaire.

On n'est pas encore très accoutumé à se dire qu'il y a *toujours* erreur judiciaire. Il n'est pas impossible que dans quelques douzaines de siècles, l'opinion devenant publiquement admise que les vertus et les crimes sont choses sociales et arbitraires, on comprenne qu'il n'y a qu'une erreur judiciaire aussi grave que celle de condamner un innocent : c'est celle de condamner un homme que nos modes disent coupable. Les délits ou les bonnes actions ne seront, dans ces temps utopiques, que différentes manières de vivre des honnêtes gens. Ainsi, on dira, pour la commodité du langage et pour éviter de faciles confusions : « M. X..., l'honnête homme qui a fondé un prix de vertu ; M. Y..., l'honnête homme qui a assassiné une vieille dame. »

Les arbres français. — La « Section de la Patrie française du quartier de Plaisance » adresse divers « vœux » à « Messieurs les Conseillers municipaux nationalistes français de la Ville de Paris ». Par quelle aberration nous les soumirent-ils en même temps, c'est ce que l'esprit humain est impuissant à expliquer.

Les membres de ladite Section se sont émus surtout du rapport, déposé en avril, de M. Bouvard, architecte en chef des travaux de Paris, « où il est question, d'abord, de transformer le Champ-de-Mars, en un parc entouré d'hôtels, qui s'étendrait jusqu'à la Seine et rejoindrait les jardins actuels du Trocadéro ». Leur patriotisme s'est révolté à l'idée de voir « ces hôtels qu'on doit bâtir reliés par une galerie à l'italienne ! » Et ils déclarent qu'il serait « utile et moral, autant que plaisant :

« *de mettre au Champ-de-Mars transformé des arbres dont l'espèce est originaire de France* ».

Nous ne discuterons point la moralité ni l'utilité de ce projet, mais son agrément ou plutôt la possibilité de le réaliser : à n'admettre, en effet, que des arbres dont l'espèce soit originaire de France, il n'y aura au futur Champ-de-Mars AUCUN ARBRE.

Car si l'on passe en revue les divers arbres qui bordent habituellement les promenades publiques, on devra éliminer :

Le platane (*platanus acerifolia*), originaire de l'Asie méditerranéenne et dont une variété se trouve dans l'Amérique du Nord ;

Le marronnier *(æsculus hippocastanum)*, dont le nom complet est, comme on sait, marronnier d'Inde ;

L'orme *(ulmus campestris)*, répandu dans toute l'Europe ;

Le tilleul *(tilia sylvestris)*, qui croît en Hollande, Pologne, Canada et Hongrie, et qu'il convient de désigner du mot allemand *Linde* quand on veut parler de son ombrage, réservant le vocable français quand on a recours à sa tisane ;

Le cèdre du Liban, ce Juif ;

Le candélabre à gaz : les Français refusèrent, en effet, le gaz d'éclairage proposé par leur compatriote, l'ingénieur Lebon, et ne l'acceptèrent qu'importé par l'Anglais Taylor. Quant à la colonne creuse du candélabre, elle est d'origine étrusque ;

Le poteau télégraphique : la première idée du télégraphe électrique est due au Munichois Soemmering ;

La potence : tombée partout en désuétude, elle est aujourd'hui naturalisée anglaise ;

Les arbres généalogiques des citoyens français, de souches variées autant qu'exotiques, et dont la plus ancienne est germanique.

Nous ne pourrons guère voir étaler ses feuilles, dans le vaste espace ras et désolé du Champ-de-Mars, et encore si des pays d'outre-Océan ne nous le disputent point, que l'Arbre de la Liberté... en liberté.

Le langage instantané. — Les députés de la Haute-Savoie pétitionnent, ce mois, au bureau de la Chambre pour l'organisation, à Paris, d'une première école modèle du « langage instantané ».

Il s'agit d'un alphabet universel qui résumerait tous les alphabets du monde en 45 lettres ordinaires, et inaugurerait pour toutes les langues une orthographe unique de la dernière simplicité. Les principes, non moins universels, du langage instantané, sont :

« *Une seule lettre pour chaque son ;*

« *Le même son reproduit par la même lettre dans toutes les langues où il se rencontre.* »

« Une seule lettre pour chaque son » implique, si nous comprenons bien, autant de lettres que de sons ; d'après cette méthode, en français, au lieu de cinq voyelles simples, de leur combinaison en diphtongues, et de leurs accents longs ou brefs, il y en aurait au moins quinze. Un très petit nombre de ces quinze lettres (qu'il faudrait inventer, puisqu'on veut des lettres isolées) pourrait resservir à orthographier d'autres langues. On aurait besoin, au lieu de l'*i* et de l'*u*, actuellement communs à plusieurs idiomes, de caractères nouveaux pour l'*aï*, l'*iou* et l'*eu* des Anglais, l'*ou* ou l'*u* des Allemands...

Millions et milliards d'économie, disent les prospectus : oui, il faudrait bien un milliard de lettres.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

L'EXPOSITION DAUMIER

Il y a vingt-trois ans déjà, une exposition générale des œuvres de Daumier fut organisée par les amis du vieux maître. L'on y vit les caricatures et, grande nouveauté, des tableaux que Daumier avait peints presque en cachette, comme honteux de s'attaquer, lui dont la lithographie avait jusqu'alors occupé l'activité, à l'art noble de la peinture. Les tableaux n'attirèrent ni la faveur ni même l'attention du public. Daumier, dont la misère menaçait la vieillesse, ne vendit presque aucune de ses toiles. Les lithographies, par contre, eurent le succès que l'on attendait, et Daumier mourut grand caricaturiste, et le dernier peut-être — je dirai un jour les raisons pour lesquelles il n'y aura plus jamais de ces surprises d'après décès — des peintres méconnus. Aujourd'hui l'exposition à l'École des Beaux-Arts consacre la renommée d'un homme que la Centennale en 1900 avait révélé au grand public et que tous ceux qui connaissent l'art moderne avaient depuis longtemps mis à sa vraie place.

Mais il n'y a pas interversion ; — le caricaturiste ne souffre pas du triomphe du peintre. On aurait pu craindre un affaiblissement de l'intérêt à voir l'exhumation des œuvres satiriques d'une époque si éloignée de nous, dont tant de choses nous séparent. Non, Daumier s'est attaqué à des travers et à des vices que le temps n'a pas usés, à des hommes qui sont d'aujourd'hui, comme ils étaient d'hier, comme ils seront de demain ; les gens d'affaires ne sont pas morts dont il illustra la race par la création de Robert Macaire ; les gens de justice ne sont pas subitement devenus humains ; — Daumier, qui avait eu maille à partir avec eux, ne s'est pas lassé de les représenter ; nulle série n'est plus riche. Ils sont là, glabres, secs, emphatiques, boursouflés, solennels et diserts, tout bouffis de leur importance (voyez, en particulier, *le Défenseur de la Veuve et de l'Orphelin,* où, près de la veuve écroulée, un « cher maître » montre une face camuse d'une superbe si satisfaite) : ils s'agitent, s'emportent, font voltiger les larges manches de leur robe, essuient, à défaut de larmes, la sueur que leurs efforts physiques leur font poindre sur le front, attaquent avec violence, critiquent âprement, au besoin calomnient, puis s'apaisent aussitôt la plaidoirie finie, sourient au confrère qu'ils viennent de malmener, et, dans les dessins vengeurs du caricaturiste, attestent leurs liens irrécusables de parenté avec la famille notoire des Mastuvus ; — le ventre législatif n'a pas cessé d'être rotond, et, l'histoire se recommence : nous avons vu en chair et en os Ratapoil, grand soutien de l'armée, dont il sait, si nécessaire, faire chanter les chefs, défenseur de l'ordre, de la propriété et de l'autel. Le bandit sinistre que Daumier enrôle dans « l'association philanthropique du Dix-Décembre », n'était-ce pas lui, les mêmes traits, la même allure, que tout un peuple acclamait hier encore et que nous admirions, serré dans des bras royaux, sur les marches du

Palais de Justice? — Ainsi la satire de Daumier reste d'application contemporaine et je la préfère à celle de monsieur Forain.

L'artiste en Daumier est d'une prodigieuse habileté. Le dessin de Daumier, c'est la fougue unie à la précision. « La sûreté dans le mouvement », telle est sa qualité maîtresse, celle qui stupéfiait un juge, et quel juge! tel que Delacroix. Dès le premier jour, les jours inoubliables où Daumier combattait le gouvernement de Louis-Philippe, ah! l'admirable série de « gueules » législatives et autres que publie *la Caricature* et quelle illustration définitive aux marges de l'histoire! — les amateurs ne s'y trompèrent pas. Ils furent plus lents à venir à l'œuvre peinte du grand dessinateur. Mais nous, qui sommes pour lui la postérité, nous avons le plaisir de reviser sur ce point le jugement des contemporains.

Quel peintre a jamais offert à notre admiration une toile d'un plus saisissant effet que *le Drame*? Où trouvera-t-on dans une œuvre de dimensions réduites une vue plus impressionnante de cette chose inouïe, que l'habitude, hélas! nous a rendue banale : une salle de spectacle, dans des galeries étouffées et sombres, une audience tendue vers une scène illuminée où se dénouent des histoires tragiques. Dans la toile de Daumier tout est concentré, puissant, expressif; auprès d'elle apparaît vide, l'œuvre, belle pourtant, de même sujet que peignit jadis Carrière. Du même Daumier dramatique je signale *Une famille sur les barricades, 1848*. L'on verra avec joie la belle série des Don Quichotte qu'il campa sur d'apocalyptiques Rossinante. Dans une autre note, les scènes d'intérieur et celles de plein air : — celles-ci, les *Baigneurs*, les *Laveuses de linge*, d'un Millet moins sec, plus enveloppé, — celles-là, les *Amateurs d'estampes* ou *de tableaux*, les superbes *Saltimbanques au repos*, d'une observation si juste, d'un trait si révélateur: les unes et les autres sont d'une couleur savoureuse, d'une pâte solide, baignées d'une atmosphère où la lumière se joue avec des caresses charmantes. Et l'on découvrira encore que ce peintre dramatique a la grâce aussi, le sentiment de la forme belle, du charme de la femme, de la toilette, de la parure.

Il est complet. Aussi faut-il regretter qu'il n'ait pas trouvé auprès du public de son temps un accueil plus sympathique. La peinture française compterait un grand maître de plus — Baudelaire le rangeait avec Ingres et Delacroix — dont nous n'avons pour affirmer la qualité, et aviver nos regrets, que quelques œuvres rares.

LA PHOTOGRAPHIE DE L'ŒUVRE DE RODIN

La photographie est décevante et des personnes et des choses. Les photographes en renom ne se haussent guère qu'à l'élégance apprêtée, dont les boîtes de bonbons et quelques toiles du Salon se disputent le monopole. Pour la statuaire en particulier les difficultés sont grandes et elles ne sont jamais vaincues. Que de fois en regardant des séries de photographies d'après l'antique nous nous sommes affligés de l'inintelligence des photographes qui au marbre blanc ne connaissent qu'un fond invariablement noir! Pourtant une statue est vue le plus souvent

sur des fonds gris et clairs ; la lumière la baigne ; elle fait partie d'un ensemble. Sur un fond noir au contraire, toute enveloppe manque, les lignes se découpent sèchement, le corps ne « tourne » pas, les modelés délicats se perdent dans ces oppositions violentes, et de l'œuvre aimée il ne reste sous vos yeux qu'une image imparfaite et brutale. Mais, comme la routine est forte et les gens de métier endormis dans leur quotidienne pratique, l'on continue à photographier les statues blanches sur fond noir et les bronzes sur fond blanc.

M. Rodin, qui n'a pas l'habitude de suivre les chemins tracés et la foule, déclara que son œuvre plutôt que d'être reproduite suivant les errements ordinaires, ne le serait pas. Enfin il trouva un homme amoureux de photographie et ensemble ils firent leur apprentissage. Le résultat de leur travail commun, poursuivi pendant des années, nous avons été conviés à l'examiner à la Galerie des artistes modernes, 19, rue Caumartin (1).

Il y a dans la photographie de l'œuvre de Rodin deux choses nouvelles, un procédé, et un goût d'arrangement. Le procédé a été trouvé par M. Druet, l'auteur de cette série superbe. Il permet de photographier une œuvre de très près en gardant à chacun des plans du modèle sa valeur relative : l'on sent l'importance de cette découverte pour la photographie de la statuaire. Enfin le goût d'arrangement, la pose, le choix de l'éclairage sont d'un grand artiste, toujours cherchés et voulus. Aussi ces photographies reproduisent non seulement toutes les délicatesses du modelé, la beauté des plans et des lignes, mais encore quelque chose à quoi cet art mécanique ne nous avait point habitués, le pouvoir d'évocation des œuvres elles-mêmes.

Il faut se féliciter qu'à de telles photographies soit remis le soin de répandre en France et à l'étranger l'œuvre la plus belle et la plus émouvante de la statuaire contemporaine.

CLAUDE ANET

LES SALONS

Société Nationale des Beaux-Arts

En traversant les salles qu'avec tact et bon goût la Société Nationale a voulu restreintes et peu encombrées, on admire parfois ; on bougonne le plus souvent. Car, pour un artiste original, que de copistes ! Il semble maintenant admis qu'on peut impunément plagier, prendre au voisin non seulement sa manière, mais ses modèles, même les plus intimes.

Cette aventure arrive à Carrière. Parce qu'il a affirmé une vision nouvelle et trouvé autour de lui, ainsi que le prouve le « Baiser du soir », la poésie que tant d'impuissants vont chercher si loin un tas de gens s'emparent non seulement de ses procédés techniques mais de ses types, faisant leur le beau, grave et maternel visage de Mme Carrière.

Ces critiques ne s'appliquent bien entendu ni à Mme Lisbeth Devolvé

(1) Où l'on trouve encore les albums complets de l'Œuvre de Rodin.

qui a su délimiter son champ d'observation et décrire avec grâce et selon des nuances personnelles le charme d'une fleur coupée, mi-noyée dans un verre de cristal, ni à Armand Berton dont les compositions maladives et charmantes sont depuis longtemps familières.

Non moins plagié est Ch. Cottet. Depuis qu'il a remis en honneur la peinture conciencieusement truellée et découvert l'âpre beauté du pays de Pont-l'Abbé et de ses habitants, jusqu'alors réputés laids et grotesques, villages bretons et « bigoudens » abondent. Un M. Roger lui prend tout : types, bateaux, ciels. Mais c'est moins âpre, plus gentil et prêt pour la reproduction chromolithographique.

Albert Besnard laisse loin derrière lui les plagiaires. Et c'est bonheur qu'essouflés à ce point ils aient perdu sa piste, car notre admiration débarrassée des gêneurs nous permet d'être tout à cette « Féerie intime », si sensuellement discrète. Ce n'est pas le déballage d'un Lefebvre. Mais un rêve concentré dont la somptuosité n'atteint que celui qui se donne la peine de voir. Oh ! l'ami qui, tout à l'heure, dira à cette femme, « désir et mal de ses vertèbres » :

Moi, j'ai ta chevelure nue
Pour enfouir mes yeux contents

Mais qu'est, cependant, ce morceau magistral auprès des cartons des décorations exécutées pour l'hôpital de Berck ! Le sujet des diverses compositions se réduit à ce leit-motive : le Christ accompagne l'humanité souffrante. Quelle compréhension de la pitié chez Besnard : la figure du Christ, d'une anatomie si simple, si vraie, si souffrante elle-même, nous repose du joli garçon servi aux dévotes par des peintres sans amour ni talent. Une scène surtout a une grandeur dantesque : celle où le Christ penché sur sa croix couvre de sa divine compassion la foule des rachitiques, des scrofuleux, des infirmes condamnés à l'infinie misère.

Lorsqu'on a vu cela, comme tout le reste paraît mesquin ! Le moyen de s'intéresser aux parties de campagne de celui-ci, aux espièglerie de celui-là, aux sourires de dames trop avenantes et aux attitudes de messieurs à barbes niaises et amoureusement soignées ?

J.-E. Blanche grâce à sa belle bravoure, à la maestria de sa palette, nous raccommode cependant avec la peinture. Un portrait de fillette dont la robe semble constellée d'une poussière nacrée enchante. Une robe, dira-t-on, mais l'âme ? — Voici : par un beau jour d'été, en 1900, André Gide, Henri Ghéon et quelques-uns de leurs amis réunis sur un coin de terrasse du palais algérien, se sont fait peindre, et J.-E. Blanche a su tirer de ces exceptionnels modèles tout ce qu'ils pouvaient donner d'intellectualité et d'originalité.

Maurice Denis n'a pas été aussi heureux dans son « Hommage à Cézanne ». Les figures sympathiques réunies dans cette œuvre curieuse ont un aspect figé qui étonnera ceux qui rencontrèrent d'abord le « Christ aux enfants », d'un vivant coloris.

Dans la cohue d'une exposition est-il possible à un artiste de s'isoler,

de contraster de telle façon par la seule beauté de l'œuvre, que tout ce qui est autour disparaît, s'efface momentanément? En regardant l' « Æternum transvertere » de M. Desvallières on peut répondre hardiment : oui. Mais cette œuvre, si en dehors du temps présent, n'empêche pas M. Desvallières de sentir le charme des natures d'élite, par la beauté ou l'esprit, qui peuvent encore se rencontrer. Et son portrait de femme, vue de profil, montre ce qu'un grand artiste peut tirer d'une contemporaine. — Vraiment, à côté, les derniers Aman-Jean semblent flous, inconsistants.

Autre peintre de haute intellectualité, M. E. René Ménard se repose parfois de ses beaux paysages où l'esprit de Poussin réapparaît, en étudiant avec un respect extrême une physionomie amie. Le portrait du philosophe Louis Ménard est inoubliable ; les mêmes qualités se retrouvent dans celui de M. André Chevrillon.

Mais qu'importe le sujet : le tout est de sentir. Une nature morte de Cézanne pour simple que soit le motif émeut au delà de toute expression. M. Lucien Simon a compris cette vérité et a tiré de l'assemblage de quelques bibelots une peinture vigoureuse et puissante qui marche de pair avec ses compositions à figure. Une nature morte de Roubichou, non plus, ne saurait être indifférente.

Une fois, on demanda au grand artiste que fut Cazin la commémoration d'une fête. Sous le ciel étoilé il évoqua Paris et ses illuminations du 14 juillet. La composition était admirable, mais grave. C'était beau et il n'y avait pas de joie ; les lumières éphémères irradiaient et l'éclat éternel des étoiles les dominait. C'est que Cazin préférait les pays tristes, les temps gris, les petites chaumières : et de si peu de chose tirait des chefs-d'œuvre. — Oh ! suivre son tempérament ! — De même, MM. Le Sidaner, Lobre, Walter Gay trouvent dans une place de petite ville, un coin d'appartement désert, motifs à œuvres charmantes.

Un peu plus loin, M. Raoul Ulmann décidément très épris de l'aspect étrange des quais de la Seine aux heures de demi-lumière où les objets tout à coup agrandis par un phénomène optique semblent géants, inquiétants, note de bien curieux effets et les note de la façon la plus expressive, quoique sa facture ne spécule sur aucune habileté.

C'est aussi contre l'habileté que s'insurge le dessinateur qu'est Milcendeau. Et, comme récompense, il peut montrer une admirable série de dessins et de pastels rapportés de Vendée et d'Espagne devant lesquels MM. Richon-Brunet et Detouche, artistes trop habiles, feront bien de réfléchir.

Et c'est encore Gaston Prunier, notateur consciencieux des aspects de Paris, qui affirme de belles qualités de peintre dans la « Cathédrale » ; J.-L. Rame, le naïf fermier d'Ouézy qui vit plus du produit de ses bestiaux — qu'il garde en travaillant — que de la vente de ses vibrantes toiles, Morisset, Saglio, Guiguet qui se contentent d'un intérieur quelconque, de quelques jeunes filles très naturelles, d'une enfant, pour peindre avec simplicité des toiles charmantes.

Mais voici l'Oie. Grave elle passe chamarrée de décorations au milieu d'une foule empressée qui s'écrase. Il y a de quoi voir et s'intéresser. Allons mesdames, messieurs, une station devant l'Oie de Jean Veber, elle est spirituelle et bien peinte, et ses rubans méritent tout respect depuis les promotions de l'Exposition Universelle.

Il fut beaucoup parlé ces temps derniers de peinture anglaise. Il serait temps, peut-être, d'insister sur la haute valeur de certains artistes espagnols. C'est d'au delà des Pyrénées que nous vient Vierge. Il y a encore Rusinol, Zuloaga, auteur d'une des meilleures toiles du présent Salon; enfin un nouveau venu : Anglada dont les quatre petits panneaux sont autant de chefs-d'œuvre.

Jamais on n'avait d'une façon aussi concrète, et riche de couleur, exprimé l'attrait et le charme des danseuses excentriques : gitanes de Grenade ou chahuteuses aux dessous de dentelles de nos music-halls.

Parallèlement il est intéressant de voir un Parisien interpréter à son tour les danses exotiques. C'est ce à quoi s'est appliqué le sculpteur Rupert-Carabin. Ses petites statuettes se cambrent de la plus heureuse façon. La belle Otero notamment, à la fois véridique et caricaturale, est un bibelot d'art parfait.

Autres statuettes de danseuses exotiques du parfait artiste qu'est Vallgren : des masques d'argent, qui doivent, dans l'esprit de l'original Pierre Roche, remplacer les laides lunettes fumées arborées par les « chauffeurs ». Une « Mère et enfant », petit groupe en marbre, tout à fait exquis, de F. Voulot; « Andromède », de Michel Malherbe.

Mais une œuvre domine la statuaire à la Société Nationale : c'est le Victor Hugo de Rodin. Concentré, puissant, un Hugo mi-sorti du marbre qui perpétue les héros, surgit.

Devant cette apparition, tout disparaît : les gens passent, on ne les voit pas; ils ricanent, critiquent, admirent : qu'importe ! Hugo, sous le ciseau de Rodin, apparaît ainsi que le voulurent ses admirateurs : sphinx. L'ouragan passe, le granit poli n'est pas entamé...

Il faut aller à la gravure et voir les eaux-fortes de l'admirable Lepère : un Amsterdam crapuleux est fixé avec une puissance d'évocation inouïe.

Société des Artistes Français

Elle emplit toute la partie du Grand Palais qui lui est réservée, c'est certain. Mais, hélas, le nombre remplace la qualité.

Cependant elle peut s'enorgueillir d'une étoile : M. Lalique. L'admirable artiste, qu'elle eût chassé il y a dix ans, est aujourd'hui choyé, dorlotté, flatté. N'est-il pas le sauveur ? Le comité, si avare de place, lui cède un salon dont le centre est occupé par sa vitrine, œuvre d'art elle-même. Et ce n'est que justice, car jamais le subtil magicien n'apparut pareillement délicat : ses bijoux subtils sont comme givrés : une fête blanche. De plus, ce qui nous va au cœur, il remet en honneur les pierres gravées. Devant ces merveilles la foule s'écrase.

Puis, effrayée par le nombre des salles, trente, elle se dirige vers la

concurrence : le moyen en effet, après cette joie nacrée de goûter le bitume de M. Bonnat ?

Cependant les quelques visiteurs tenaces peuvent encore voir les exquises statuettes : gens d'ici, femmes d'Algérie — et alors quelles merveilles, — de Théodore Rivière, les bois sculptés de Becker, « le Froid », de Roger Bloche, « la Vie de la Maison », intéressant bas-relief d'un nouveau venu : Caudissard. Et encore un Mousquetaire de belle allure de Desca, une femme nue, dans une pose accablée, d'un sculpteur américain, dont le nom, Schuler, est à retenir. Puis, rentrant dans les salles de peinture après cette vagabonde et reposante course, une « Nymphe » de Henner, « la Prière », maîtresse toile de Sabattié, un sujet analogue d'un sentiment délicat de F. Maillaud, « les Mineurs » de Besson, des « Terrassiers » d'Adler, « le Repas des Servantes » de Joseph Bail, « Une première au théâtre Montmartre » de Dewambez, peinture rougeâtre et caricaturale, mais d'une observation curieuse, d'admirables dessins d'Alexandre Séon. — Et puis, c'est tout, bien tout.

CHARLES SAUNIER

CHIFFLART

Dans l'Hôtel de Ville de Paris, à la buvette du Conseil municipal, trônent deux étranges et puissants dessins : *Faust au Combat, Faust au Sabbat ;* étranges et puissants, farouches, presque forcenés, leur majesté tumultueuse en compose quelque chose de terrifiant et de magnifique.

C'est de Chifflart, qui vient de mourir, et presque tout ce qu'en connaît le public qui avait désappris depuis longtemps son nom, presque tout avec l'illustration, illustration âpre, âcre, tourmentée, classiquement belle à la fois, des *Travailleurs de la Mer*, et de la *Chanson de Roland*... Tourmentée et classique : cette impossibilité qui a le malheur d'être une contradiction, Chifflart la portait en lui pour l'infortune de sa vie d'artiste, mais pour le salut de sa mémoire, car il lui doit la saveur si spécialement et sombrement, diaboliquement bizarre par quoi telles pages siennes s'éterniseront. C'est l'École qui disloqua ce génie ; à 26 ans, en 1851, elle le produit Prix de Rome, avec éclat ; il exposait depuis 1845, et « on » attendait beaucoup de lui ; ce fut en vain. Il se traîna toute sa vie : l'athlète avait les jambes brisées... Il essaya le portrait, le paysage, le « genre », en vain ; c'est à ses dessins, à ses eaux-fortes, où le démon de la fausse tradition dédaignait de s'asseoir sur sa victime (« on » n'enseigne pas l'eau-forte à l'École !) qu'il faut demander quel grand artiste fut assassiné... Il a fini à soixante-quinze ans, plus vieilli encore que vieux, et plus que pauvre : plusieurs personnes et parmi elles Rodin son admirateur, Jean Dolent, Paul Plan, les conseillers municipaux Labusquière, Faillet, eussent désiré que la Ville lui achetât quelque œuvre. Le Conseil municipal (l'actuel... aussi bien, l'autre eût agi de même...) fit un effort : il vota 12.000 fr. à Monsieur X... pour recopier lithographiquement le *Faust au Sabbat*...

FÉLICIEN FAGUS

Le Théâtre

NOTES DRAMATIQUES

Athénée

Le Vertige, de M. Michel Provins, semble décidément avoir eu l'assentiment du public ; et nous n'en sommes pas autrement surpris, car il y avait dans cette pièce singulièrement composite de quoi satisfaire plusieurs générations d'auditeurs.

Les tout jeunes s'y plurent pour ce qu'il pouvait y avoir de « modernisme » diffus dans le premier et le dernier actes ; les quinquagénaires se félicitèrent de retrouver, dans le troisième, une évocation des redoutes et de la littérature chères à M. Arsène Houssaye ; et les nonagénaires sentirent vaguement autour d'eux frissonner l'illusoire printemps d'une lointaine jeunesse en revoyant, retour des Iles Romanesques, toujours fringants, toujours ingénus et mystérieux, prestigieux et naïfs, l'homme fatal et la femme fatale, byroniens, irrésistibles, occultes, étoilés, sous les espèces savoureuses d'un romancier mondain et d'une comtesse transalpine.

Il faut regretter que le *Vertige* se satisfasse de bien poser et de dénouer assez fortement un sujet pas très neuf sans doute, mais indéfiniment renouvelable ; le premier et le dernier actes sont d'un réel intérêt ; par contre, tout le cœur de la pièce bat d'une vie artificielle ; entre les prémisses et la conclusion, il n'y a rien que développements arbitraires et d'un goût suranné. Il faut regretter aussi que l'écriture dramatique de M. Provins accueille fréquemment des métaphores d'un imprévu plutôt déconcertant, telles que « *s'enferrer dans une impasse* » ou « *peindre la cuisine des passions* ».

Mais ces réserves n'empêchent pas que, dans deux grandes scènes, M. Provins ait fait preuve d'un talent dramatique remarquable, qui se fera apprécier pleinement lorsqu'il se manifestera dans des œuvres homogènes.

L'interprétation du *Vertige* a été bonne ; elle n'a pas été excellente. Mmes Jane Hading et Suzanne Munte, qui sont parmi nos plus rayonnantes et royales beautés dramatiques, ont l'une et l'autre connu de plus grands et de plus légitimes succès ; et ni l'une n'est une Andrée de Roville prestigieuse ni l'autre une comtesse Moselli incomparable. Par contre, M. Deval a fait de Raymond de Roville une de ses meilleures et de ses plus fortes créations.

Odéon

Ma Fée, sa fée, la fée du miteux, élimé, râpé et rapiécé Champéray, l'homme le plus déplumé et diplômé de France et du Quartier

Latin, c'est une petite demoiselle fûtée qui pour lui en pince, et, quand une petite demoiselle futée en pince, au premier acte, pour un greluchon dénué de toute situation sociale, on peut être sûr qu'au dernier, elle l'épousera dûment, envers et contre toutes. Car cette fée est *surfée*, s'il nous est permis d'ainsi parler ; et, plus qu'elle assurément, ses deux rivales, Mmes Hoqueton et Ancenis, contribuent à l'avancement vertigineux du falot Champéray que leurs trentaines sentimentales se disputent avec toute la discourtoisie congrue. Et ce sont de grandes complications dans les respectifs ménages de ces dames à cause d'une lettre maladroite qu'un commissionnaire aviné n'apporte pas à temps, ne remet pas en mains propres et qui, de cheminées en buvards, de buvards en corsages, de corsages en poches et de poches en paniers, suit sa destinée de lettre théâtrale en vertu de qui tous les personnages se pourchasseront, surprendront et méprendront au musée du Louvre, dans la salle bénie et providentiellement désertée des Lesueur. Finalement les respectifs ménages se rabibochent comme il convient et la petite demoiselle futée épouse son greluchon, nanti, comme il sied, d'un très joli avenir administratif.

Cette comédie de MM. Pierre Véber et Maurice Soulié contient des parties de vaudeville qui ne sont pas très heureuses et des parties de comédie qui sont excellentes. Le premier acte en est joli ; le dernier en est charmant ; quant aux deux actes intermédiaires, ils amusent souvent malgré leurs adresses trop concertées. Il serait injuste que ne réussît qu'à demi cette très aimable comédie, infiniment supérieure à ce *Château historique* que la complaisante clientèle odéonienne fit plus que centenaire.

Jamais œuvre légère ne fut plus lourdement, plus pesamment jouée ; ces quatre actes, qui devaient être enlevés dans un mouvement rapide, sont développés par cette troupe solennelle et correcte avec une lenteur et une solennité des plus intempestives ; les moindres répliques prennent une importance indue et telles scènes, de vif dialogue et d'esprit alerte, paraissent interminables du fait de l'interprétation. Il y a heureusement toutes chances pour que les trouvailles multiples et les agréments de tout ordre qui se rencontrent au cours des quatre actes de *Ma Fée* attirent un public nombreux et fidèle, moins exigeant en ce qui concerne les comédiens. D'ailleurs ici, en général, les comédiennes, qui ont déjà pour elles d'être presque toutes très jolies, sont supérieures à leurs camarades masculins et Mmes Sorel, Mitzy-Dalti, Garrick et Bonnet ne sont le plus souvent pas moins agréables à entendre qu'à regarder.

Mathurins

Il s'est donné la quinzaine dernière, aux Mathurins, une revue en un acte de MM. G. Timmory et Philippe-Edmond About, *la Bourse ou la Vie*. Elle a obtenu un succès très vif et que justifient nombre d'idées ingénieuses, de scènes spirituelles et de couplets prestement tournés.

Nous retrouverons bientôt sans doute les auteurs de cette fantaisie amusante sur quelque scène moins exiguë. Nous le souhaitons pour eux et pour nous. Leur compère, Colas, chante de façon agréable. Nous voudrions pouvoir en dire autant de leur commère qui, sous prétexte sans doute qu'elle n'était point de Windsor, s'abstint résolument d'être joyeuse. Ce sera pour une autre fois, du moins, Seigneur! espérons-le.

Comédie-Française

C'est un reproche dont use volontiers la grande critique, celle qui opère dans les feuilletons hebdomadaires; elle aime signifier à telle pièce qu'elle fut ambitieuse et indiscrète en développant au long de trois actes étirés un malheureux sujet qui se fût promené à l'aise dans un petit acte bien propret. Cette fois, c'est du reproche exactement inverse et d'ailleurs moins que banal qu'est passible l'auteur d'*Amoureuse Amitié*.

Il a expédié en trente-cinq minutes un sujet important, grave, gros de réflexions et de conséquences ; il a, sans ménagements, jeté à la face du public ahuri un problème moral délicat, auquel il aurait dû le préparer doucement, avec des habiletés heureuses et des délicatesses complices, au cours de trois actes antérieurs. Car ce petit acte est un dénouement, le dénouement très élevé et très noble d'une situation assez exceptionnelle créée par des sentiments assez rares, entre gens d'une qualité assez peu répandue ; si bien qu'il n'a manqué à M. Vaucaire, pour obtenir un gros succès d'émotion et même de pensée, que de nous avoir fait connaître cette *amoureuse amitié*, innocente et coupable, poignante et consolatrice, d'où naît tout le drame entre trois êtres également sympathiques et dignes d'être aimés et dignes d'être plaints. Et il ne pouvait nous initier à ce sentiment un peu spécial et à la jalousie particulière qu'il peut inspirer à M. de Bernay qu'en nous faisant assister à son éclosion, à son développement, à sa maturité en des actes préliminaires.

Pour l'avoir trop succinctement et un peu inconsidérément traité, il a abîmé un beau sujet que, peut-être, quelque jour, il nous redonnera sous une forme mieux appropriée à son importance. Mais, déjà de l'avoir conçu, il mérite toute notre estime et nous lui savons gré d'avoir tenté de s'élever au dessus des gentillesses faciles et des petites tendresses plaisantes où il réussit sans effort. Dans *Amoureuse Amitié*, Maurice Vaucaire a fait œuvre de moraliste hardi et de psychologue pénétrant, et cette pièce qui n'a pas réussi, parce que présentée sans adresse, le classe parmi ceux de nos jeunes dramaturges qui peut-être contribueront à modifier profondément, dans un sens supérieur, la morale des honnêtes gens.

Nous ne dirons rien des interprètes qui sont un peu excusables de n'avoir pas excellé. Ils n'ont peut-être manqué que de temps pour être sublimes. Le sublime exige du délai.

M. Auguste Germain, le très spirituel auteur de *la Paix du Foyer* et de *Famille*, a, pour ses débuts à la Comédie-Française (qui le reverra), obtenu un vif succès avec un petit acte d'infiniment d'esprit, conduit de la façon la plus adroite, *le Bonheur qui passe*. C'est une bluette, mais cette bluette est une vraie pièce de théâtre, avec sa petite intrigue, ses évolutions de sentiments, son passage de la gaieté à la mélancolie, de la fantaisie à la vérité; et c'est de la légèreté qui, pour un peu, serait grave et c'est du marivaudage frivole qui, pour un rien, se teinterait de tristesse. Tout cela est présenté avec beaucoup d'adresse, de verve et de finesse d'observation; et il y a même un coup de théâtre final, du meilleur et du plus imprévu comique.

Ce petit acte, qui ne quittera plus l'affiche, a permis à Henry Mayer de débuter en douceur et sans en avoir l'air; il a reçu l'accueil le plus chaleureux et le mieux mérité du monde, car il a été charmant et d'une aisance des plus sympathiques dans le rôle de Paul. Mlle Géniat a fait de Lilette une petite Slave délicieuse, d'une pétulance et d'une nervosité agréablement exotiques.

Gymnase

M. Ambroise Janvier est sans conteste un des meilleurs auteurs comiques de ce temps, assurément un de ceux dont l'esthétique se rapproche le plus — et volontairement, croyons-nous — de la tradition classique.

L'auteur des *Respectables*, de *Mon Enfant*, de *Marraine*, de *la Bonne Hôtesse* et, cette fois, du *Prestige* attend pour écrire trois actes d'avoir une idée de comédie orignale sur quoi les étayer et celle que *le Prestige* tend à illustrer est parmi les plus fortes qu'ait accueillies le théâtre comique récent.

M. Janvier a été frappé des privautés illégitimes, des immunités injustifiées que confère, dans la société parisienne, *leur prestige* à un certain nombre de personnages en vue; autrefois il n'était privilégiés que de naissance; aujourd'hui tout ce qui a fortune ou talent notoire bénéficie de monstrueuses indulgences; et la morale, sévère à tels dont les gazettes ne parlent point, a des trésors de complaisance pour qui figure dans les échos, expose aux salons endémiques ou symphonise dans les concerts dominicaux.

Le moraliste avisé et narquois qu'est M. Ambroise Janvier a estimé avec raison qu'il y avait là un thème à juste satire et il en a disséminé les variations au cours de trois actes dont toutefois la construction laisse un peu à désirer. Car, s'ils reflètent avec une insistance — d'ailleurs parfois excessive — le même dessein satirique, s'ils mettent en lumière — souvent trop crue et pas assez nuancée — les divers aspects du même point de vue moral, en un mot s'il y a unité d'intention évidente, il n'y a pas unité d'action et, dans les trois actes du *Prestige*, l'intérêt se disperse que ne rallie point une progression dra-

matique continue et proportionnée. Au second acte, par exemple, les épisodes empiètent sans discrétion sur l'action véritable qui devrait être circonscrite entre Morin, Mme Bathérieux, Jeanne de Guernay et Hélène Sterck; et la scène de Godendard, les papotages de Mmes Beaugrin, de Moirville et Jacob-Lubeck, l'historiette accidentelle Georgette-Legru et les chichis de la duchesse de Villeguérac y occupent, à notre sens, une place exagérée.

En outre, on peut faire un grief assez sérieux à M. Janvier de ce qu'il y a d'un peu obscur, sinon de confus, dans les caractères de ses personnages de premier plan. Si la petite de Guernay est transparente dont l'âme toute simple souffre de la plus élémentaire jalousie; si Mme Bathérieux est saisie excellemment dont l'intransigeance morale, armée d'un vocabulaire canonique, sait docilement se plier aux circonstances et s'incliner pieusement devant le prestige, il n'en va pas de même d'Hélène Sterck et de Morin dont les sentiments profonds et la nature foncière nous échappent. Quels sont-ils? Comment aiment-ils? Qui aiment-ils? S'aiment-ils? Dans quelle mesure s'élèvent-ils au dessus des préjugés de leur monde et dans quelle mesure les acceptent-ils? Autant de questions qui demeurent sans réponse et que n'élucide guère l'imprévu dénouement auquel nous invite à croire — sans peut-être y croire beaucoup lui-même — M. Ambroise Janvier.

Telles sont nos objections. Elles n'entament en rien notre sincère estime pour la très personnelle et forte tentative de satire morale qu'est *le Prestige*. Cette comédie, d'un équilibre parfois hasardeux et dont les intentions et la portée sont aussi manifestes que paraissent incertains les caractères de quelques-uns des personnages, est, dans son ensemble, d'une qualité peu commune et elle atteste chez son auteur des dons satiriques, une clairvoyance morale, une perspicacité psychologique de tout premier ordre. Elle nous assure que nous lui devrons les meilleures comédies de mœurs de ce temps et que l'on ira chercher dans *les Respectables*, dans *Mon Enfant*, dans *la Bonne Hôtesse*, dans *le Prestige* et dans les comédies que nous doit encore M. Janvier et que la Comédie-Française inscrira à son répertoire, des documents précieux sur les travers, les ridicules et les perversions morales de notre temps, comme, sur celui de Molière, nous en fournissent encore *les Précieuses Ridicules, les Femmes Savantes, la Comtesse d'Escarbagnas* et *le Bourgeois Gentilhomme*.

Le Prestige a été joué dans l'ensemble d'un demi-ton trop bas par toute l'excellente troupe du Gymnase. Cette restriction faite, il faut dire qu'il est impossible de jouer plus simplement, plus sobrement, plus humainement la comédie que font Andrée Mégard et Firmin Gémier. Dans la scène de l'aveu, au IIe acte, Gémier a été incomparable, et prestigieuse (naturellement) Mégard dans la scène de rupture avec la grande-duchesse et son extraordinaire cour; Mme Samary a tenu avec sa grande autorité classique le rôle difficile de Mme Bathérieux; Mlle Ryter a été charmante en dame de Guernay et Mlle d'Arcylle fut une Georgette fort

plaisamment montmartroise. Mme Henriot qui débutait au Gymnase nous a présenté une duchesse de Villeguérac excentrique à souhait, et Mmes Roggers, Muraour et Léry, dans des rôlets de plus mince importance, méritèrent de fréquents applaudissements. Les interprètes masculins n'obtinrent pas un moindre succès; on regretta de ne pas voir davantage Frédal, un comte de Guernay des plus amusants; Janvier, un Godendard romain, incorruptible et pavoisé de dignité administrative; enfin, l'excellent Noizeux, qui a fait de Legru une silhouette magistrale et qui paraît destiné à arriver par le public plus vite que son équivoque personnage par les femmes des divers faubourgs, tantôt Denis et Germain tantôt, saints d'ailleurs l'un non moins que l'autre.

ROMAIN COOLUS

LE THÉATRE EN ITALIE

La Ville Morte, tragédie de GABRIELE D'ANNUNZIO, et **Néron**, tragédie d'ARRIGO BOITO.

Mme Duse et M. Zacconi viennent de terminer leur tournée de représentations de *la Ville Morte*, en Italie. Je ne parlerai que de la première qui fut donnée au théâtre Lirico de Milan. L'interprétation fut, sinon médiocre, du moins de beaucoup inférieure à celle que nous avait donnée Mme Sarah Bernhardt, en 1898, au théâtre de la Renaissance. Celle-ci fut inoubliable. L'œuvre de G. D'Annunzio m'apparut alors toute mélodieuse et nuancée, délicatement ennuagée par la voix chantante des acteurs.

A la rampe du Lirico, malgré quelques beaux élans passionnés, malgré quelques fougues grandiloquentes, le jeu de Mme Duse et de M. Zacconi (qui sont, d'ailleurs, des artistes de génie!) fut complètement faussé par un réalisme outré et minutieux; partant, le drame gagna en banalité persuasive tout ce qu'il perdit en splendeur poétique.

Durant les deux premiers actes, le succès s'annonçait triomphal. Car M. D'Annunzio possède aujourd'hui un public énorme de snobs et de faux intellectuels, absolument incapables de juger une œuvre de style, qui acclament de parti pris toutes ses œuvres théâtrales. Si bien que l'auditoire élégant du théâtre Lirico, très persuadé du génie de l'auteur, lui prodigua ses applaudissements en buvant, bouche bée, sa prose harmonieuse et ciselée.

Une fois admise la conception toute lyrique de *la Ville Morte* (l'amour incestueux de Léonard pour Blanche-Marie parmi les exhalaisons criminelles que soufflent les tombeaux violés des Atrides), il fallait naturellement accepter la tragédie, à savoir le meurtre de Blanche-Marie par son frère Léonard qui veut par là défendre la pureté de sa sœur de son désir infâme et de l'amour adultère d'Alexandre.

Eh bien, non, le public milanais, n'ayant rien compris du tout au somptueux échafaudage d'images, et parvenu au dernier acte tout en

restant parfaitement étranger à l'exaltation des personnages, jeta un grand cri d'indignation aux paroles de joie que prononce Léonard ivre d'avoir immolé sa sœur. Il y eut des huées, et la défaite de M. D'Annunzio fut rapide. C'eût été peu commercial, mais très digne, de retirer ce drame incompris, pour le réserver à la lecture des intellectuels. L'auteur préféra déformer son œuvre, banaliser des scènes et couper presque entièrement le V^e^ acte, de façon que la pièce devînt très compréhensible, mais aussi très vulgaire. C'est l'écrivain le plus souple qui soit...

Ainsi mutilée, *la Ville Morte* vient presque de triompher à Gênes. à Florence, à Bologne, à Rome et à Venise. Presque, — car le dernier acte irrita quand même le public. A qui donc la faute? A des beautés indiscutables de haute poésie que le public normal de nos théâtres ne saurait apprécier.

J'ajoute que *la Ville Morte* grandit singulièrement si on la compare au *Néron*, tragédie et livret d'opéra que le maestro Arrigo Boito nous donne aujourd'hui, après trente-trois ans de travail. Les allures pontifiantes de l'auteur et la réclame insolente de ses thuriféraires ont aiguisé quelque peu la critique. Toujours est-il que j'ai fait de vains efforts pour trouver dans cette œuvre je ne dis pas le chef-d'œuvre attendu, mais seulement un peu de poésie.

Hélas! il n'y a là qu'un livret vieillot et banal. Oublions donc les vers médiocres et les trompettes des *barnums* maladroits qui crient au génie et attendons... la musique qui, je l'espère fera brillamment passer le livret. Que l'auteur ne se presse pas. Nous lui accordons volontiers encore trente-trois ans de travail sérieux.

Dr F.-T. MARINETTI

La Musique

CONCERTS NIKISCH

Le dimanche 19 mai, il faisait un soleil outrecuidant et irrésistible qui semblait narguer toute tentative d'entendre n'importe quelle musique. L'Orchestre philharmonique de Berlin, sous la direction de M. A. Nikisch, en profita pour donner son premier concert. J'espère que le bon Dieu me pardonnera d'avoir menti à mes résolutions et que d'autres, plus heureux, auront rendu hommage à l'herbe qu'il dispense généralement aux peaux de saucisson et aux dénouements logiques des idylles.

Tout ce que Paris compte d'oreilles fameuses et attentives était là, les étranges et chères madames surtout! C'est le meilleur des « bon public » à qui sait s'en servir; il suffit presque d'une attitude élégante ou d'une mèche de cheveux romanesquement tourmentée, pour s'en assurer l'enthousiasme.

M. A. Nikisch a l'attitude et la mèche, il y joint heureusement de plus sérieuses qualités; en outre, son orchestre est merveilleusement discipliné, on se sent en présence de gens qui ne se préoccupent que de faire sérieusement de la musique; ils sont graves et simples, comme les personnages d'une primitive fresque... c'est d'une rareté touchante.

M. Nikisch est un virtuose incomparable; il apparaît même que sa virtuosité lui fait oublier ce que l'on doit au bon goût! J'en prendrais un exemple dans son exécution de l'ouverture du *Tannhæuser*, où il oblige les trombones à des « ports de voix » dignes, tout au plus, de la grosse dame chargée de la sentimentalité au Casino de Suresnes, et où il fait surgir les cors à des endroits où rien ne les désignait spécialement à l'attention. Ce sont là des « effets » sans cause bien appréciable et qui étonnent du musicien averti qu'est M. A. Nikisch partout ailleurs. Avant cela, il avait prouvé la rareté de ses dons dans les Equipées de *Till Ulenspiegel*, de Richard Strauss. Ce morceau ressemble à « Une heure de musique nouvelle chez les fous » : des clarinettes y décrivent des trajectoires éperdues, des trompettes y sont à jamais bouchées et les cors, prévenant un éternuement latent, se dépêchent de leur répondre poliment : « A vos souhaits » ; une grosse caisse fait des « boum-boum » qui semblent souligner le coup de pied des clowns ; on a envie de rire aux éclats ou de hurler à la mort, et l'on s'étonne de retrouver les choses à leur place habituelle; car si les contrebasses soufflaient à travers leur archet, si les trombones frottaient leurs cylindres d'un archet imaginaire et si l'on retrouvait M. Nikisch assis sur les genoux d'une ouvreuse, il n'y aurait là rien d'extraordinaire. Cela n'empêche nullement que ce morceau ne soit génial par certains côtés, et d'abord par sa prodigieuse sûreté orchestrale et ce mouvement frénétique qui nous emporte

du commencement à la fin et nous oblige à passer par toutes les équipées du héros. M. Nikisch en a dirigé l'ordonnance tumultueuse avec un sang-froid merveilleux et l'ovation qui les saluait, lui et son orchestre, était on ne peut plus justifiée.

On ne sait plus qu'inventer pour déformer la symphonie en *ut* mineur de Beethoven. M. Nikisch en a restitué quelques parties de beauté oubliées. — Pendant l'exécution de la symphonie inachevée de Schubert, un vol de moineaux s'était abattu aux fenêtres du Cirque et s'est livré à un pépiage qui n'était pas sans agrément. M. Nikisch a eu le bon goût de ne pas demander que l'on fît sortir ces irrespectueux mélomanes, ivres d'azur probablement; peut-être n'étaient-ils qu'une innocente critique contre cette symphonie qui ne peut se décider, une fois pour toutes, à être inachevée...

LA MUSIQUE EN PLEIN AIR

> Voici venir le temps où, vibrant sur sa tige,
> Chaque musique militaire s'évapore ainsi qu'un encensoir !

Et que Baudelaire veuille bien m'excuser... — En somme, pourquoi l'ornement des squares et promenades est-il resté le monopole des seules musiques militaires? Il me plairait d'imaginer des fêtes plus inédites et participant plus complètement au décor naturel. La musique militaire n'est-elle pas l'oubli des longues étapes et la joie des boulevards? En elle se totalise l'amour de la patrie qui bat dans tous les cœurs épars; par elle se rejoignent le petit pâtissier et le vieux monsieur qui pense à l'Alsace-Lorraine et n'en parle jamais! — Loin de moi l'idée de lui enlever ces nobles privilèges; mais, encore une fois : dans les arbres, ça fait le bruit d'un phonograghe en enfance !

Pour les arbres, il faudrait un orchestre nombreux avec le concours de la voix humaine. (Non !... pas l'orphéon ! je vous remercie...) J'entrevois la possibilité d'une musique construite spécialement pour « le plein air », toute en grandes lignes, en hardiesses vocales et instrumentales, qui joueraient dans l'air libre et planeraient joyeusement sur la cime des arbres. Telle succession harmonique paraissant anormale dans le renfermé d'une salle de concert prendrait certainement sa juste valeur en plein air; peut-être trouverait-on là le moyen de faire disparaître ces petites manies de forme et de tonalité trop précises qui encombrent si maladroitement la musique? Celle-ci pourrait s'y renouveler et y prendre la belle leçon de liberté contenue dans l'épanouissement des arbres; ce qu'elle perdrait en charme minutieux ne le regagnerait-elle pas en grandeur? — Il faut comprendre qu'il ne s'agit pas de travailler dans le « gros », mais dans le « grand »; il ne s'agit pas non plus d'ennuyer les échos, à répéter d'excessives sonneries, mais d'en profiter pour prolonger le rêve harmonique. Il y aurait là une collaboration mystérieuse de l'air, du mouvement des feuilles et du parfum des fleurs avec la musique; celle-ci réunirait tous ces éléments dans une

entente si naturelle qu'elle semblerait participer de chacun d'eux... Puis, enfin, on pourrait vérifier décidément que la musique et la poésie sont les deux seuls arts qui se meuvent dans l'espace... Je puis me tromper, mais il me semble qu'il y a, dans cette idée, du rêve pour des générations futures. Pour nous autres pauvres contemporains, j'ai bien peur que la musique continue à sentir un peu le renfermé.

A CEUX QUI NE PEUVENT PAS TOUT ENTENDRE, j'ai la grande joie d'apprendre que la Sonate de M. P. Dukas dont j'ai parlé ces temps derniers a reçu du public l'accueil le plus enthousiaste; ça n'augmente pas la valeur de M. Dukas, mais ça relève l'idée que l'on se fait habituellement du « public ».

Mme M. Olénine a donné un récital de mélodies de Moussorgsky qui fut une admirable raison d'aimer davantage ce pauvre grand homme et aussi de témoigner à Mme M. Olénine une infinie reconnaissance pour ce qu'elle y dépensa généreusement d'intelligence musicale. On ne peut vraiment souhaiter de collaboratrice plus fidèle. Tout y fut dit avec une justesse qui tenait un peu du miracle. (Le public a été « très bien ».)

On a fêté l'anniversaire de Richard Wagner, ce 22 mai dernier, au Cirque d'Hiver, sous les auspices de M. A. Nikisch (déjà nommé). Le délire le plus obstiné n'a cessé de régner sur l'assistance; à croire, Dieu me pardonne, que tous ces gens-là étaient plus ou moins les enfants naturels de Louis II de Bavière. (Le public a été médiocre...)

CLAUDE DEBUSSY

Les Livres

LES ROMANS

Émile Zola : *Les Quatre Évangiles*, — **Travail** (Bibliothèque-Charpentier).

Lentement, sûrement, puissamment, par ce labeur incessant et tenace qui, mieux que la foi, renverse ou construit les montagnes, Émile Zola continue de bâtir l'œuvre de sa vie. Rien ne masque plus le dessein très simple de l'édifice presque achevé : La série des *Rougon-Macquart* n'était encore qu'une vaste conquête sur la société d'hier et d'aujourd'hui. La série des *Trois Villes* confrontait les dogmes qui meurent avec l'idéal naissant. Enfin la série des *Quatre Évangiles* montre cet idéal moderne devenant action, chair et vie, et dégageant du passé chaotique un harmonieux avenir. D'une série à l'autre, la méthode littéraire n'a point changé. Zola ne rétracterait rien de ses anciennes professions de foi naturalistes. Attaché comme jadis à l'aspect concret des choses, il conserve le culte du fait matériel, avec le don spécial qui fait le meilleur de sa force: la vision également claire de l'ensemble et du détail. C'est bien pour cela que son rêve même reste compact et solide, au lieu de se dissiper en inconsistantes chimères. Mais ce réalisme s'est dès longtemps accommodé d'un idéalisme plus conscient que ne l'ont cru, que n'ont feint de le croire, des critiques trop malicieux. Et le trait essentiel n'en était point, comme ils l'ont dit, la personnification lyrique de la Mine, de la Machine ou de la Terre ; mais bien le renforcement du caractère par l'accumulation de détails convergents. Or ce procédé si conforme à l'esthétique de Taine, ce procédé qui dressa d'inoubliables images de l'alcoolisme et de la prostitution, était le même qui s'emploie à présent à glorifier le travail et la fécondité. L'art de Zola n'a point changé ; l'évolution morale de l'auteur n'en a pas brisé les cadres, parce qu'elle s'est faite sans brusquerie, sans nulle intervention de motifs métaphysiques. Zola reste déterministe ; mais son déterminisme s'est assoupli. Il accepte les lois naturelles, mais il accorde que la pensée humaine est capable de les diriger. Il ne cesse pas de croire à l'hérédité ; mais il croit toujours davantage à l'éducation libératrice. Au contact de l'immense désir populaire, sa soif de vie, transfigurée en amour de la justice, le force d'élargir sa notion du réel, au point d'y faire entrer le mieux, le possible, le futur...

Travail est une épopée socialiste, ce n'est pas un roman à thèse. Vraiment la différence importe : il faut bien le répéter aux auteurs de romans *sociaux* et de pièces *sociales*, ce qu'on reproche à leurs tentatives, ce n'est pas de transporter dans l'art les soucis, les conflits du monde contemporain ; c'est de les traiter en sujets de controverse, et de

prétendre à des solutions. A ce jeu la vérité souffre : il n'est pas de problème qui se ploie aux cadres d'une fiction sans être par là mutilé. La beauté souffre plus encore : l'esprit critique, que toute discussion réveille, est l'état d'âme le plus contraire à la pure émotion d'art ; le doute, qu'on a voulu duper par un artifice sentimental, se retourne contre l'œuvre et la détruit. Il en est autrement quand la solution entrevue se trouve posée par avance comme un postulat, comme un dogme, comme une foi ; quand les événements et les discussions mêmes ont pour seul but de la manifester. Le doute alors reste extérieur à l'œuvre, impuissant à mordre sur elle ; et le produit de la pensée réfléchie présente l'ampleur et l'unité propres aux grandes créations de l'instinct.

Plus d'une page de *Fécondité* trahissait un trop vif désir de démontrer, ou du moins de convaincre ; le plaidoyer faisait tort au symbole. Aussi bien, ce livre, conçu pendant l'Affaire, fut-il écrit dans l'exil. Si de telles crises ne laissent aux âmes médiocres qu'un amer désenchantement, un cœur généreux s'en relève par un élan d'optimisme, et plus il est meurtri, plus il veut espérer. C'est ainsi qu'il plut à Zola de prêter une sorte de vertu mystique à l'acte d'enfantement. Il ne ferme pas les yeux aux scènes de misère et de deuil ; il n'ose prétendre que la fécondité soit toujours cause de bonheur. Seulement il donne à croire que les maux qu'elle peut traîner après elle sont tous l'effet d'une société mauvaise ; comme si la Nature même n'était pas trop souvent la première à punir ceux qui suivent docilement sa loi. Mathieu Froment traverse bien des angoisses ; il ignore l'angoisse suprême qui pourrait le faire reculer : la terreur devant une naissance qui s'achète au prix d'une mort. Par ce parti pris même, la thèse est affaiblie. Le lecteur ne peut consentir que la fécondité soit un devoir absolu : il sait que les générations ne manqueront pas à la terre, et que la qualité des hommes importe plus que leur nombre. Et si la fécondité lui paraît pourtant admirable, c'est parce qu'il y voit une saine affirmation de la vie, une preuve de courage viril et de confiance en l'avenir.

Une erreur égale ou pire pouvait gâter l'apologie du travail. On se souvient des paroles que Zola prononça naguère devant l'Association des Étudiants. Il leur prêcha le travail seul comme la source de tous les biens et comme le remède à tous les maux. Si fière et si réconfortante que fût cette leçon d'énergie, Tolstoï fit bien de protester, de rappeler que le travail, besoin vital, moyen nécessaire à la vie, ne fournit pas une raison de vivre et n'a pas de valeur en soi, — que notre monde occidental a pour vice non la paresse, mais l'effort aveugle et mal dirigé, — que l'activité forcenée couvre d'une commode excuse l'oubli des plus simples devoirs, — et qu'enfin même pour le savant ou pour l'artiste il n'est point d'existence morale sans loisir. Sans doute ces objections n'ont pas converti Zola. Mais sa pensée comportait des nuances et des réserves qu'il devait développer un jour. Le titre de son roman ne doit pas nous tromper : il chante le triomphe des travailleurs plutôt que l'apothéose du travail. S'il adore le travail humain même sous la sueur

et la crasse, dans la tension des cerveaux abrutis et des membres déformés, c'est par ce qu'ainsi le temps se prépare où le travail sera joyeux et facile au point de sembler presque un jeu.

On travaille à l'Abîme autant qu'à la Crècherie. L'Abîme s'effondre, parce que le travail des ouvriers, exploité par le travail du patron, n'aboutissait qu'à contenter l'égoïsme d'une femme. La Crècherie survit et prospère, parce que chaque ouvrier travaille pour lui-même et pour ses compagnons ; parce que leur chef travaille aussi pour eux. Le paradis de justice qui nous enchante à la fin du roman n'a pas eu pour cause un monstrueux labeur tâtonnant dans les ténèbres, mais une claire idée de justice, excitée chez Luc Froment par la lecture de Fourier. Et qu'obtiendrait Luc, sans la science et la patience de Jordan? Qu'obtiendraient Luc et Jordan réunis, si Jordan n'avait sa sœur et si Luc n'avait Josine, dont toute la science et tout le travail est d'aimer? « Mais ils n'aiment pas! s'écrie Luc aux heures de lutte désespérée. S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil. » Ainsi, par une inconséquence heureuse, le livre de Zola n'est pas seulement l'Évangile du Travail, mais encore, mais surtout l'Évangile de la Pensée, de la Justice et de l'Amour.

Aussi finit-il par fleurir en repos, en amour, en fête ; et cet épanouissement est beau d'une simple et neuve beauté. Quand Zola décrit l'enfer de l'usine, quand il peint l'inertie inquiète des bourgeois, la haine méfiante des petits marchands, quand il conte les amours de Josine et de Luc, les perfidies de Fernande, les colères de Ragu, le viol, le meurtre et l'incendie, on croit relire ses anciens romans, dont on retrouve les défauts : des répétitions fatigantes, une action toute étalée en surface, et qu'on ne sent pas naître du plus profond des âmes, des drames sommaires, d'un raccourci brutal. C'est ce que nous attendions de Zola, ce qu'un disciple pouvait faire. Mais personne n'aurait su, personne n'aurait osé, comme le maître, prolonger le roman après que l'action est close, et dérouler lentement, en deux cents pages, un même spectacle d'allégresse et de paix. Cette fin large et sereine, par endroits égayée d'un rire puéril, est un poème fait pour bercer et consoler ceux qui se tourmentent à présent dans un travail sans espoir : quand Luc et Jordan se saluent pour la dernière fois au soir de leur journée, leur adieu nous touche d'une émotion pareille à celles que peuvent mettre au cœur des catholiques la rencontre des saints François et Dominique, et leur embrassement fraternel. C'est l'incarnation d'un nouvel amour : « La dilection étant comme l'air pur dont toutes les poitrines se nourrissaient ; il n'y avait plus qu'un même souffle de dilection fraternelle ; elle seule avait fini par réaliser l'unité tant rêvée, la divine harmonie. »

Le doute, ai-je dit, reste extérieur à l'œuvre. D'autres blâmeront Zola d'avoir fondé son utopie sur l'originelle bonté de l'homme, sur cette *attraction passionnelle* qui fut la foi naïve de Fourier. Je regrette plutôt qu'il ait donné prise à des objections connues, qui risquent d'ôter à son idéal un peu de sa force persuasive. Pour un roman socialiste,

l'écueil est de s'achever par la vision d'une harmonie purement instinctive, d'un ordre social si parfait que l'individu s'y fondrait tout entier. Or, voici que Zola montre l'humanité « équilibrée enfin comme les astres ». Dans le banquet qu'il lui dresse aux jardins de la Guerdache, cette humanité goûte un bonheur unanime et pour tous identique, un bonheur de masse, — certains diraient : un bonheur de troupeau. Telle est du moins l'impression dont on a peine à se défendre. Je sais qu'elle est illusoire ; je sais que par delà ce bonheur, une carrière infinie s'ouvre aux efforts les plus divers ; je crois que les différences subsistent quand l'inégalité s'efface, et que l'invention ne meurt pas avec le besoin. J'aurais aimé que Zola nous en imposât le sentiment ; j'aurais aimé qu'en un coin du festin il isolât la joie active et personnelle d'un penseur ou d'un artiste. Je crains fort que Zola n'admette qu'une seule pensée, un seul art, communs à toute l'humanité. Mais peut-être un prochain roman viendra-t-il chanter, après l'union des cœurs, la liberté des esprits. Et pourquoi ne serait-ce pas l'Evangile de Jean ?

MICHEL ARNAULD

EUGÈNE DEMOLDER : **Le Cœur des Pauvres** (Mercure de France).

Dans ses contes pour les enfants, on admire que sache se faire si simple le poète de romans truculents ou fantastiques. Il a placé ses scènes dans le cœur des pauvres, parce que c'est le plus pareil à celui des petits enfants. L'érudition pittoresque de *la Route d'émeraude* et des *Patins* a répandu ici toutes ses trouvailles, et, à les mettre à la portée des tout petits, les a faites plus délicates, comme on choisit des bibelots de couleur tendre pour les étagères d'une chambre toute blanche. Il y a dans ce livre des contes qui nous émeuvent à rire et à pleurer, de ces grandes larmes et de ce grand rire que l'on ne savait plus retrouver depuis qu'on ne sait plus avoir huit ans : *la Fin du père Lasacoche*, *Colombe la petite servante*, *le Savetier et le Maçon;* il y a des poèmes : *Waudru-la-Vieille-au-Pré;* et il y a des histoires épiques et tragiques : le Tambour des Corneilles et la Souveraine Misère avec ses deux fils sinistres, Voyou et Filou.

Couturier a illustré le livre de dessins parfaitement adaptés au livre, ce qui est leur meilleur éloge : la scie de son tailleur de pierres prend toute l'envergure d'une faulx macabre.

VARIA

MAURICE MAETERLINCK : **La Vie des Abeilles** (Fasquelle).

On s'est souvent plu à imaginer des voyages dans des planètes éloignées, habitées par des peuples de figure et de mœurs inattendues ; mais on n'a pas conçu d'univers plus féerique que celui que nous révèle Maurice Maeterlinck, armé de la vision du poète qui perçoit les infinis, et de sa longue expérience d'éleveur d'abeilles. Il a surpris tous les

secrets de la cité dorée, dont l'architecture, la chimie, la sociologie et l'amour sont si supérieurs aux nôtres, l'œil aux vitres de sa ruche de cristal comme à l'oculaire d'un télescope. Il a rempli l'office d'un Tout-Puissant, quand il lui a paru curieux ou utile de traverser la vie compliquée des sages mouches de cataclysmes ou de bienfaits. Il faut lire toutes les descriptions des scènes intimes du palais de la cire, et surtout l'extraordinaire « vol nuptial », où la reine revient de zéniths ensoleillés et inaccessibles, rapportant à son flanc, comme un trophée, le sexe du mâle empenné de toute la banderole de ses entrailles d'amant donné tout entier.

Fanny Pierrel : **L'Éternité** (Bligny-Cottot, à Autun).

Les astronomes compétents, quoique blasés sur l'importance de découvertes que leur apportent tous les jours des chercheurs naïfs, examinent en ce moment si le livre de Mme Pierrel ne contiendrait pas l'une des plus grandes découvertes du siècle. L'auteur s'y efforce de démontrer que le « système de Copernic est aussi erroné que celui de Ptolémée ». Ce système ne résout point, en effet, de façon raisonnable cette question que le sauvage Chingachgook posait à Œil-de-Faucon : pourquoi le soleil, paraissant se coucher à l'occident, a l'air ensuite de se lever à l'est. Œil-de-Faucon répondait, tout en avouant ne pas très bien comprendre, que les savants des Visages-Pâles l'expliquent par la rotation de la terre sur elle-même en vingt-quatre heures. Or, Mme Pierrel remarque que ce cercle du mouvement apparent du soleil est égal, au contraire, à celui que la terre parcourt *dans un an* autour de lui. « La terre, dit-elle, ne tourne pas plus autour du soleil que sur elle-même, mais elle décrit chaque jour de l'ouest à l'est, contre lui, le cercle sidéral dont la ligne du zodiaque est la reproduction exacte. Cette orbite relativement limitée forme un centre mobile autour duquel évolue la lune que pour cette raison nous prenons pour son satellite. »

Alfred Jarry

Henry Hymans : **Les Villes d'art célèbres. Bruges et Ypres** (Laurens).

Ce n'est point, ce livre, un de ces pélerinages esthétiques comme en fit Rodenbach autour des silences pieux du béguinage et du calme miroir des canaux, tels M. Le Sidaner les peint avec toute leur dentelle de reflets : c'est un recueil très précis, très documenté, très bien illustré de tout ce qu'on peut voir, à Bruges, d'œuvres d'art. Chemin faisant, l'auteur fait l'histoire des œuvres d'art, éclaire des détails, fixe un point controversé. Son livre est une sorte de guide sentimental et érudit dans le méandre pétrifié de cette ancienne opulence qui est devenue de la mélancolie et du recueillement, et il doit mener son lecteur non seulement aux places célèbres et devant les chapelles illustres, mais encore à tous les coins de la ville où la symphonie de l'eau, de la verdure noirâtre et des briques peintes donne les plus fortes émotions et les moins défloré des points de départ à la rêverie.

ANDRÉ BEAUNIER : **Notes sur la Russie** (Tricon).

Un livre de notes d'un artiste qui a parcouru la Russie en faisant attention non seulement au large décor plat, aux foules passives et un peu orientales, à l'architecture orfévrée, mais à l'âme russe et à l'art. Il y a là une étude sur l'art russe pictural, tout de dévouement aux idées de pitié et d'émancipation, juste et explicative. Sur ce fond, la figure de Tolstoï, tracée avec patience et méticulosité, prise et reprise à maint endroit du livre, comme en divers états d'un portrait, sort fouillée en sa simplicité voulue issue de tant de complexité. Des vues sur l'alliance ne sont pas inutiles à connaître, pour qui s'intéresse aux témoignages d'un voyageur avisé, pénétrant, renseigné et qui apporte de ce lointain russe de fraîches nouvelles.

GUSTAVE KAHN

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Myrrhis : *Femme !;* Société d'éditions littéraires, 3 fr. 50. — Louis Dimier : *La Souricière*, 3 fr. 50. — Marguerite Rolland : *Jean-Jacques;* Danel. — Thomas Hardy : *Barbara* (traduit de l'anglais par Mathilde Zeys); Mercure de France, 3 fr. 50. — Henri Datin : *Le Docteur Corbier;* Société libre d'Editions des Gens de lettres, 0 fr. 60. — Henri Vignemal : *Méprise tragique;* Lemerre, 3 fr. 50. — René Fath : *La Rançon du Bonheur;* Plon, 3 fr. 50. — Rudyard Kipling : *L'Homme qui voulut être roi* (traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières); Mercure de France, 3 fr. 50. — Jules-Philippe Heuzey : *Fils d'Abraham;* Perrin, 3 fr. 50. — Jacques des Gachons : *Mon Amie;* Juven 3 fr. 50. — Comte Wodzinski : *Rénoration;* Plon, 3 fr. 50. — Pascal Fortuny : *Une Crise* Ollendorff, 3 fr. 50. — Gabriel Faure : *La Dernière Journée de Sapphô;* Mercure de France 3 fr. 50. — Maurice Montégut : *Les Cheruuchées de Joconde;* Ollendorf, 3 fr. 50. — Abel Letalle : *Les Griffes Roses;* Vanier, 3 fr. 50. — Félix Galipaux : *Toujours des Galipettes* (préface par Armand Silvestre); Juven, 3 fr. 50. — Emile Zola : *Travail*; Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — Armand Silvestre : *Mademoiselle Chloé* (illustré par la photographie d'après nature); Offenstadt, 3 fr. 50. — Jean Grave : *Les Aventures de Nono* (illustrations d'Alex. Charpentier, Heidbrinck, Hermann-Paul, Camille Lefèvre, Maximilien Luce, Mab, Lucien Pissarro et Van Rysselberghe); Stock, 3 fr. 50. — Gaston Derys : *L'Amant des Vierges*; Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Fournier : *Le Roi des Gascons;* Montgredien, 3 fr. 50. — L. Jacobwski : *Werther le Juif* (traduit par Mlle H. Rynenbroeck et M. A. de Rampan); Edition de la Maison d'Art, 3 fr. 50. — Lucien Jean : *Dans le Jardin;* Châteauroux, Badel. — M. Reepmaker : *Carlo Lano;* Stock, 3 fr. 50. — Léon Delmotte : *Contes et Légendes de la France septentrionale;* Société d'Editions littéraires, 4 fr. — Jérôme Monti : *Quand j'étais bandit*, autobiographie, roman vécu, illustré d'après nature par A. L. Lacault; Offenstadt, 3 fr. 50.

POÉSIE. — J.-F. Louis Merlet : *Le Dernier Baiser;* Edition de la Revue Provinciale. — Paul Duvivier : *Assassin ! Le Poète;* Vanier, 2 fr. — Paul-Hyacinthe Loyson : *Sur les Marges d'un Drame* (*Journal d'un poète pendant la Crise de France*); Stock. — Touné-Lérys : *Dans l'Idéal et dans la Vie;* Toulouse, Edition de Gallia, 2 fr. — Louis Sauty : *Les Voix Humaines;* La Plume, 3 fr. — Isaac Cottin : *Attentes;* Lemerre, 3 fr. — Henri Vandeputte : *La Planète;* Bruxelles, Larcier, 4 fr. — Raymond Février : *L'Enchantement;* Fischbacher 3 fr. 50. — Edouard Morerod : *Le Chemin rayonnant de Jeunesse;* Vanier, 2 fr. — Ludovic Fortolis : *Hantises* (phototypies de Jean de Caldain et A. Kaub; culs-de-lampes et cabochons de H. Christiansen, Marcel Guillemot, Léon Lebesgue et Raoul Thomen); Bibliothèque de la Critique. — R. Petrucci : *Le Livre de la Vie, de la Mort et de la Nuit* (avec un dessin de Constantin Meunier); Bruxelles, Balat, 3 fr. — Ch. Gabillaud : *Première Glanée;* Société libre d'Editions des Gens de lettres. — Georges Brousseau : *Vers la Mort;* Société d'Editions littéraires, 3 fr. — Victor Billaud : *Jeune Amour;* Lemerre, 3 fr. 50. — A. Bonjean : *Les Phosphorescences* (illustrations de Jules Buchel et Th. Bonjean); Vanier, 3 fr. 50.

Revue Financière

Fonds d'État. — La mauvaise tenue de l'Extérieure espagnole s'est accentuée. On trouve dans la *Gaceta da la Bolsa* la reproduction du discours que prononça M. Urzaiz, actuellement ministre des finances, devant la Chambre des députés à la séance du 22 juillet 1899, à propos de la Dette Extérieure :

« Je crois que l'on ne peut relever à aucun moment ni sous aucune forme le principe d'après lequel les étrangers aient dans notre pays des droits supérieurs à ceux de nos nationaux.

Dans tous les pays civilisés on est arrivé à reconnaître l'égalité de droits et de traitement entre les étrangers et les nationaux, et dans aucun de ces pays il n'a été accordé de préemption ni de privilège aux étrangers. Ce privilège ne se concède que dans les pays que l'on considère comme n'étant pas civilisés.

Ce que l'on demande dans les pays civilisés, c'est que les étrangers jouissent des mêmes droits que les nationaux.

Eh bien! Qu'est-ce que je propose? C'est que l'on n'établisse aucune distinction entre les porteurs de la Dette Extérieure, qu'ils soient étrangers ou qu'ils soient espagnols; que ce que l'on fera pour les uns, on le fasse pour les autres.

Il résulte de cette proposition qu'en convertissant la Dette perpétuelle extérieure en Dette intérieure, cette même Dette extérieure sera assujettie à l'impôt de 20 0/0 que le ministre des finances et la commission ne veulent pas voir appliqué à la Dette Extérieure possédée par les étrangers.

C'est là un point fondamental des divergences existantes entre M. le ministre et moi. J'ai déjà exposé brièvement les raisons sur lesquelles je fonde mon opinion.

L'argument que cet impôt peut porter préjudice à notre crédit à l'étranger ne saurait prévaloir.

On ne doit pas davantage supposer qu'il produise des conflits internationaux, ou une intervention.

Je trouve que l'on ne devrait pas parler de cela, parce que tout cela ne repose sur rien.

Toutes nos compagnies de chemins de fer, sauf une, ont déjà adopté ce système de payer en pesetas les obligations qu'auparavant elles payaient en francs.

Or, aucune de ces craintes que l'on expose aujourd'hui, en ce qui concerne l'Extérieure, ne s'est réalisée pour les chemins de fer.

Ce n'est pas que je sois partisan de ces conversions violentes, car ce que l'on doit faire, c'est respecter les contrats. Mais puisque l'on a déchiré certains contrats, je crois qu'on doit les déchirer tous. Il me semble, en effet, que l'on porte plus atteinte au crédit public en admettant des exceptions.

Si on les rompt avec quelques-uns, il faut les rompre avec tous.

Si toute la Dette dite Extérieure conservait un caractère absolu d'extériorité, je n'aurais rien à dire; mais, que l'on empêche les Espagnols d'être détenteurs de Dette Extérieure Espagnole, je ne le comprends pas.

Que l'on rende commode et bon marché aux étrangers l'acquisition de ladite Dette et qu'on les paie en métal refusé aux Espagnols, ne me paraît ni juste ni politique.

Non seulement cela me paraît injuste, mais c'est une véritable faute envers la dignité nationale. Tout cela revient à dire qu'il vaut mieux pour les Espagnols qu'ils se fassent étrangers, puisque leur nationalité ne leur donne pas les mêmes droits que ceux accordés aux étrangers. »

L'emprunt russe qui a été mis en souscription publique le 22 courant ne peut être remboursé ni converti avant 1916; c'est un avantage très appréciable pour les porteurs.

Le gouvernement impérial, qui a cependant réservé ses droits pour l'avenir, ne procédera, au bout de quinze ans, à l'appel au remboursement, que par séries de 3 millions de roubles (8 millions de francs).

Les conditions offertes aux souscripteurs justifient le brillant succès de l'opération. Ce n'est pas chose normale que d'obtenir, au-dessous du pair, un fonds 4 0/0, émis par une grande puissance, dont la solvabilité et le crédit sont de premier ordre. Il a fallu pour cela qu'il y eût un déplacement dans le taux de capitalisation, tel qu'il s'est produit au moment de l'engouement pour les Valeurs Industrielles; celles-ci se sont élevées à des prix excessifs, prix qui n'ont pu se maintenir, tandis que les Fonds d'Etat étaient négligés et qu'ils subissaient même une baisse passagère. Les conditions se sont modifiées depuis l'automne 1900, l'attention du public s'est reportée sur les Valeurs à revenu fixe, dans la possession desquelles d'ailleurs les déboires et les déconvenues sont moindres, lorsqu'on choisit avec discernement le débiteur. Nous entrons dans une période de diminution du loyer de l'argent et de relèvement du cours des Fonds d'Etat.

Ajoutons que, dès le 24 courant, MM. de Rothschild ont remboursé 90 0/0 sur les souscriptions non libérées et 50 0/0 sur les souscriptions entièrement libérées.

Institutions de crédit. — L'augmentation du capital du Crédit Foncier de France a été définitivement décidée par le Conseil d'administration.

Le capital social sera porté de 170 millions 500.000 fr., son montant actuel, au chiffre de 200 millions de francs, par la création de 59.000 actions nouvelles de 500 fr., qui seront émises à 612 fr. 50.

Conformément aux prescriptions statutaires, la souscription aux actions nouvelles sera réservée par préférence aux porteurs de 341.000 actions existant actuellement.

Les nouvelles actions participeront sur le même pied que les anciennes aux bénéfices de l'exercice en cours. Sur la prime de 112 fr. 50 que fait ressortir le prix d'émission, 100 fr. seront portés aux réserves extraordinaires, qui se trouveront ainsi accrues de 6 millions environ. Les 12 fr. 50 qui restent représentent l'équivalent de la portion du dividende acquise pendant le premier semestre aux actions anciennes, auxquelles les actions nouvelles vont se trouver complètement assimilées.

Les bases essentielles de la future Banque, connue sous la dénomination de Banque Rouvier, sont posées. Les actionnaires des trois établissements transformés sont convoqués en assemblées extraordinaires dans les conditions suivantes :

En ce qui concerne la Banque Internationale, assemblée le 17 juin, objet :

Statuer sur une proposition tendant à la participation de la Banque Internationale de Paris dans la constitution d'un nouvel établissement de crédit;

Conférer au conseil, en tant que de besoin, tous pouvoirs à cet effet;

Statuer sur la dissolution anticipée et la mise en liquidation conditionnelle de la Société;

Régler le mode de liquidation, nommer les liquidateurs et déterminer leurs pouvoirs.

En ce qui concerne la Banque Française de l'Afrique du Sud, assemblée le 17 juin, objet :

1° Statuer sur une proposition tendant à la participation de la *Banque Française de l'Afrique du Sud* dans la constitution d'un nouvel Etablissement de crédit;

2° Statuer sur une proposition tendant à la participation de la Banque Française de l'Afrique du Sud dans l'augmentation éventuelle du capital de la Compagnie Française de Mines d'or et d'Exploration;

3° Conférer au Conseil d'administration en tant que de besoin tous pouvoirs aux effets ci-dessus ;

4° Statuer sur la dissolution anticipée, et la mise en liquidation conditionnelles de la Société, régler le mode de liquidation, nommer les liquidateurs et déterminer leurs pouvoirs.

De son côté, le Conseil d'adminstration de la Compagnie française de Mines d'or et d'Exploration convoque les actionnaires en assemblée générale extraordinaire pour le 15 juin prochain, à l'effet de leur proposer l'augmentation du capital social à concurrence de 30 millions de francs.

Il s'agit, comme on sait, de réunir en une seule Banque toutes les affaires minières qui, jusqu'ici, ont été partagées entre la Compagnie française de mines d'or et d'exploration et la Banque française de l'Afrique du Sud.

Les actionnaires de ces trois établissements sont intéressés à ce que les mesures proposées ne subissent aucun contre-temps.

Ils feront donc bien de se rendre aux convocations qui leur sont adressées.

Il s'agit de réunir en une puissance active des forces qui sommeillaient ou périclitaient. Et il est même à souhaiter que d'autres établissements, tels que le Crédit Mobilier et la Banque spéciale des Valeurs Industrielles, fussent l'objet de combinaisons semblables.

En présence de l'ardeur de la lutte économique entre les nations, il est utile qu'un établissement outillé à cet effet féconde par le moyen du concours de capitaux indispensables les initiatives intéressantes et les entreprises d'avenir.

Ces entreprises ne font défaut ni en France ni dans nos colonies ; il leur faut seulement, pour être créées ou développées, un établissement financier assez bien placé pour les distinguer, assez imposant pour entraîner la confiance du public.

L'assemblée générale des actionnaires du Comptoir National d'Escompte qui s'est réunie le 27 avril sous la présidence de M. Denormandie, président du Conseil d'administration, a approuvé les comptes qui lui étaient présentés et voté à l'unanimité toutes les résolutions à l'ordre du jour.

Quoique l'année 1900 n'ait pas été favorable aux affaires, les résultats obtenus ont permis à la Direction de proposer le maintien du dividende à 27 fr. 50 malgré l'augmentation du capital porté, on le sait, de 100 à 150 millions au mois de mai dernier.

Le succès de cette opération a été complet puisque les 100.000 actions nouvelles offertes aux actionnaires et au public ont été demandées par 9.356 souscripteurs et qu'on a dû procéder à une réduction. Jamais succès ne fut plus mérité. L'opération s'imposait d'ailleurs, ainsi que l'a fort bien expliqué M. le vice-président Mercet dans une allocution qui a suivi la lecture du rapport : les affaires courantes de banque, comme les opérations financières, présentant une extension continue, il fallait à cette étendue d'affaires une base plus large.

Le rapport du Conseil d'administration donne sur toutes les parties de la situation sociale, sur le développement des chapitres de bilan, tous les renseignements désirables.

Il en ressort nettement que l'activité du Comptoir National s'exerce d'une façon absolue dans les limites qui lui sont fixées par les statuts et que toutes les opérations sont saines et d'une rigoureuse sécurité.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13878

Au Village-de-Pierres

mœurs madécasses

A J.-F. Raffaelli

I

LE DÉPART

C'était le quatrième esclave que le cortège mandiavate (1) rencontrait : il pleurait, grimaçant derrière un voile de poussière rousse que soulevaient ses gesticulations désespérées. Il avait l'air de se battre contre la terre dure. Le cercueil passa, enveloppé, comme un corps d'être vivant, de lambas de soie multicolore, et l'esclave se tut, la bouche ouverte à la poussière.

Antonolo, ceignant de la main la taille large de Talata, fouetta la paresse de la femme qui mollissait, retardait son allure, enleva presque le corps souple qu'il ramena au niveau de sa marche. Et lui-même se dressa, flatté, entouré de part et d'autre des robes de femmes douces à l'œil et pleines de promesses.

Sur la route caillouteuse comme un ancien lit de ravin et piquée de fleurs jaunes, les monceaux d'animaux immolés aux morts alternèrent régulièrement avec les esclaves accroupis en lamentations ; on ne reconnaissait plus la forme des bœufs entassés l'un sur l'autre comme les pierres massives d'un enclos primitif ; des mouches et des guêpes couleur de maïs mûr voletaient au dessus des ruisselets de sang contractés dans la terre poudreuse.

Chacun était fier de la richesse qui éclatait aux funérailles du vieux chef. On sympathisait plus vivement avec son souvenir. Les femmes étaient naïvement contentes des couleurs claires des lambas funéraires, comme si elles avaient été uniquement choisies pour la fête de leurs yeux d'extase enfantine ; et, avec un besoin inconscient d'illuminer leur imagination, elles épiaient le moindre détail qui pût échauffer leur enthousiasme facile. A cette heure, plus qu'à toute autre, le voisinage des hommes leur était agréable : — presque tous, les hommes du bourg, ils étaient réunis dans l'enveloppement mobile et bruissant des robes féminines. Un désir de danse marquait l'allure des femmes.

Les rites religieux ne retenaient guère leur attention : les ancêtres avaient dépensé tant de piété, de recueillement superstitieux, dans de pareilles cérémonies, qu'on n'était plus capable d'en ressentir.

(1) Les Mandiavates sont une peuplade de souche hova.

La route tourna : le cortège ondula comme l'eau d'un ravin qui suit son cours ; une sorte de bois occupa l'espace.

Il y avait des vacoas aux troncs grisâtres trempant dans le soleil ; de leur sommet épanoui, comme des stalactites végétales, tombaient des plumeaux de fleurs blanches et molles où s'enfonçaient des abeilles gluantes ; des cactées, surmontant de petits tertres de pierres broyées, ouvraient de grandes mains vertes poilues ; des touffes de corbeilles d'or arrondissaient leurs voûtes, bombées comme des carapaces. Au-dessus, des lianes longues ondulaient souples. Dans les clairières, comme de grands parcs comblés de pierres, les tombeaux des hautes familles s'alignaient, rectangulaires, avec, aux extrémités, des pieux de la clôture antique, des images de rude sculpture.

On s'arrêta. Autour d'une demeure de bois et de pierre, le cortège s'espaça, enlaçant le tombeau, s'infiltrant dans les couloirs ombreux comme une eau claire à travers des roches.

Bientôt, en la masse des pierres sous laquelle on avait glissé le cercueil, une sagaie s'érigea. Car le défunt avait été guerrier. Guerrier, connu même pour ses ruses d'Ulysse malgache, il avait jadis refoulé maintes attaques de peuplades voisines. Ensuite il était resté, dans une vie aimablement douce, excellent aux conseils. Mais ce n'était pas faussement qu'au-dessus de la tombe, en diagonale, se dressaient les images d'homme et de femme s'enlaçant, symbole de la survie, de la postérité : le chef laissait deux fils d'âme fine et de corps assez rude.

Antonolo n'attendit pas que le passage des viandes se fît : avant que la nuit descendît, il lui fallait être aux premières hésitations du sentier, jaune dans les broussailles vert-noir, en route vers une ville lointaine de la côte. Il connaissait le métier de bourjane depuis sa dix-huitième année, le seul d'ailleurs que pussent exercer les hommes du bourg où le travail de la terre ne retenait guère que les femmes. C'était aussi une tradition. Et les jambes longues, déliées comme des tiges grêles, mais solides, les pieds plats et souples quoique presque minéralisés, rendaient faciles aux hommes ces longs voyages héréditaires sur la terre cahoteuse et rocailleuse. Le salaire n'était pas considérable et les routes étaient presque toutes devenues sans attrait, tant elles étaient familières. Cependant les Mandiavates restaient attachés à ce métier qu'ils affectionnaient même.

Talata se dégagea aussi de la foule qui, par petits groupes, aux coins du cimetière, causait de choses et d'autres. Elle connaissait maints sentiers traversant les menus bois tièdes et les enclos des demeures de brique. Alerte, les vêtements à peine retenus de temps à autre à un buisson épineux, elle y dévala, le cœur battant, goûtant une vague ivresse fiévreuse. Elle rejoignit Antonolo.

Heureuse, elle s'approcha de l'homme : elle voulut, un instant, lui dire le grand désir qu'elle avait de le revoir après les funérailles, avant qu'il gagnât les routes pour un nouveau voyage. Mais Antonolo la

regarda à peine, point surpris, comme s'il s'attendait à sa venue. Et le silence fut gardé.

L'unique rue du bourg était vide et chaude. Le soleil cuisait encore les maisons de brique rouge entourées souvent de lataniers grêles qui tendaient au-dessus d'elles comme de grands éventails verts, immobilisés. Sur les vieux troncs d'arbres équarris et fouillés en mortiers successifs, des moineaux se roulaient dans une poussière de riz. Et, de chaque côté, pendaient encore les calaous vernis, faisant comme les rames en arrêt d'un canot stationnaire.

La lisière des aloès violacés, la fortification circulaire du village, fut atteinte. Antonolo dit à Talata la nécessité pour elle de rentrer. Mais Talata se serra comme un enfant contre l'homme grand et sec, le pria de ses yeux où le blanc était bleu comme du lait reposé, et obtint de l'accompagner encore.

Antonolo, surpris, était vaguement craintif, à la façon d'un prêtre antique devant l'introduction d'un rite nouveau.

Le sentier s'ouvrait pour se ramifier ensuite, comme une main. Antonolo indiqua une ramification, dit la ville où elle conduisait : c'était la première fois que, prenant cette route, il se dirigeait vers cette ville; c'était la seule ramification du sentier qu'il n'eût point encore suivie. Un vague sentiment philosophique de la vie qui s'enfuit l'adoucissait. Talata le précéda sur la route étroite. Elle était grande, voluptueuse et alanguie de marche, avec, par moments, des redressements secs de tout l'être. Sur le pagne coloré drapant son corps, la tresse longue et noire descendait, comme un bout de fraîche liane contre la paroi d'un roc clair. Par tout le pays elle était une des seules à se coiffer ainsi... La marche faisait ondoyer la tresse...

L'on s'arrêta à l'acacia : l'ombre y était bleue et douce comme un crépuscule léger. Antonolo dit adieu à la femme légitime, avec, dans tout l'être, la fièvre du long voyage commencé. Il lui recommanda la visite attentive des rizières, le soin de la demeure, du modeste bétail. Et les paroles du mari baignèrent, comme l'eau un sable doux, l'âme de Talata qui rajeunit. Il lui dit encore de surveiller Marana et Vacarana, ses deux autres femmes, les étrangères. Mais la voix d'Antonolo n'avait plus de douceur pour elle; ses yeux aussi s'étaient faits durs comme lorsqu'il avait un différend avec un homme.

Derrière les collines noires, que le fataque jaunissait par places, Antonolo allait disparaître : qu'il marchait bien sur la pierre ! Ses jambes, comme malgré lui, emportaient son corps; l'allure rapide lui obliquait parfois l'échine et il penchait, telle une grande graminée sous le vent.

Talata rentra, l'âme en effervescence, après les dernières paroles du bourjane.

II

LA DEMEURE : LES ÉTRANGÈRES

A l'angle de la demeure, selon la tradition même, entre les quatre pierres cendreuses, le feu flambait. Marana accroupie préparait le repas : elle avait, dans le reflet rouge du foyer, des gestes instinctifs, automatiques, pour apprêter la viande à rôtir, pour ôter aux feuilles sagittées des songes les tiges longues qu'on ne mange pas ; elle avait l'air de s'entretenir avec les flammes, mobiles comme des langues, qui jouaient allègrement.

Des poussins, dehors, dans le crépuscule, criaient ; des mères-poules s'effaraient. Soudain, en invasion régulière, la menue basse-cour entra, longea le feu, gagna résolument un coin de la salle. Et Vacarana, qui la chassait, entra aussi. Très grande, elle se dirigea vers le parc bas et plat comme une caisse qu'elle ferma. Puis elle s'assit dans l'arc d'un escabeau.

Des deux étrangères, Marana était la première qui fût entrée dans la demeure. Antonolo l'avait rencontrée dans une ruelle d'une ville de la côte, l'avait engagée à monter avec lui à son bourg où le soleil était moins chaud ; et il l'avait persuadée, car Antonolo était élégant, avait les yeux francs et sympathiques. Elle avait trouvé bon accueil dans la demeure qui était devenue la sienne, autant que dans tout le village, car Antonolo n'était pas seul à cueillir au loin des étrangères pour les conduire au Village-de-Pierres et les donner comme compagnes à la femme légitime. C'était la douce coutume mandiavate.

Marana venait de très loin, se rappelait avoir vu du pays, avait des souvenirs variés et colorés. De race différente, elle était plutôt claire, de la couleur d'un bois coupé que le soleil vernit. Elle avait les lobes de l'oreille piqués d'une rondelle de bois de senteur, et les cheveux ramassés en boules, couronnant comme de fruits noirs la tête arrondie.

L'arrivée de Vacarana datait de deux ans. Aussi claire, mais diversement claire, aussi fine mais diversement fine, elle avait plutôt le charme voluptueux du type indien, était friande de jeux enfantins, aimait les couleurs et les gestes et les bruits. En suivant Antonolo elle avait été séduite inconsciemment par le mirage d'un inconnu et, dans l'aridité desséchante du village rude, savait trouver du charme léger.

Toutes deux avaient, qui les faisait sympathiser, un égal amour de l'homme ; étaient piquées du même désir de connaître dans la vie courte des amours multiples et différentes. Antonolo, en un apeurement, percevait leurs désirs, contrarié, froissé, — heureux en même temps que Talata n'eût point le même tempérament et qu'elle pût les surveiller.

Au retour de l'enterrement, aux premières langueurs du crépuscule, sous le ciel changeant où, frémissantes, les couleurs se pâmaient, les étrangères avaient goûté le plaisir d'être accompagnées par des hommes du bourg. Dans la noirceur fardée de lumière de la maison, une jeunesse claire les allégeait. Elles sentaient par moments leur cœur comme se fondre et la conversation avait des gaietés nouvelles.

Des chiens aboyèrent près du bois de mourongs ajourés en dentelles ; Talata entra. On la questionnait : elle devina confusément que la soirée avait un charme particulier pour les deux étrangères ; s'étaient-elles seulement enquises du sentier qu'avait pris l'homme ? Et, un instant, elle fut sur le point de se dire que les deux étrangères étaient incapables d'apprécier, comme il convenait, Antonolo, le plus beau, le seul désirable des hommes du village.

Une gêne douloureuse l'empêchait de recueillir les sensations si agréablement pareilles de la rentrée dans la demeure ; elle n'avait pas envie de parler aux femmes ; on aurait dit qu'elle avait oublié que Marana et Vacarana avaient été choisies par Antonolo lui-même, le maître de la maison, qu'après ce court voyage hors de la ville, elle allait ne plus les reconnaître. Et alors, pour la première fois, depuis qu'elle avait épousé Antonolo, elle pensa au voyage qu'à cette heure l'homme faisait dans la nuit, par des chemins inconnus.

Des chauves-souris entrèrent dans la maison, battant des ailes contre les parois. Vacarana, attentive, les regardait, souriante, les yeux mobiles du mouvement même des bêtes qui voletaient nerveusement d'un coin à l'autre.

Talata se tenait près du coffre sculpté, vieux de trois siècles, où se ramassent les provisions. Vacarana et Marana parlèrent d'Antonolo. Elles en dirent d'abord quelques mots, puis, la source des paroles ne tarissant plus, elles en parlèrent beaucoup, beaucoup : des riens. Talata voulut parler d'Antonolo, en parla aussi. Puis, brusquement, comme si elle redoutait soudain de dire des choses qu'on ne doit pas dire, elle se tut, craintive à la façon d'une fiancée...

L'odeur blanche et tiède du riz cuit emplit la chambre, réjouit l'être comme un souffle de brise chargé de vie. Marana enfonçait dans le gâteau blanc la cuiller de bois aux vagues dessins fouillés, et une fumée claire jaillissait. On avait, devant la nourriture prête et qu'on allait manger, la même jouissance que devant un bassin d'eau de ravine où l'on va se jeter tandis que la chaleur est écrasante.

Les femmes se rapprochèrent.

Talata était lasse ; on aurait dit qu'elle avait marché tout le jour ; le corps était amolli, avec des élancements rapides, comme si des chardons n'avaient cessé de s'enfoncer dans sa chair pendant le long voyage qu'on aurait dit qu'elle avait fait.

Des trois femmes d'Antonolo, Talata était assurément la plus délicate. Elle était blanche, mais blanche comme une dentelle que l'air a teintée de crème ; elle avait la taille ample, le corps en liane, l'âme cares-

sante. Elle manifestait des goûts rares et fins, avait des heures d'excellence.

Le peuple mandiavate est le plus mêlé et le plus bigarré des peuples. Les familles revendiquent des ancêtres qui appartiennent aux races les plus différentes. Beaucoup prétendent même descendre de blancs.

Celle de Talata en descendait certainement.

Talata avait, qui la signalaient dans le bourg qu'une tradition routinière guidait, des manières vraiment originales. Tenez : les femmes mandiavates, qu'elles fussent couleur de bronze, d'ébène ou de cuivre, aimaient la douce paresse des heures passées à ne rien faire, à ne rien dire, dans la demeure souvent négligée; Talata adorait sortir, se promener. Elle fréquentait particulièrement les ravines ombragées et qui chantent, les rizières silencieuses comme quelqu'un qui dormirait.

Les hommes mandiavates seuls ont coutume de jouer de la musique ; seule des femmes mandiavates, Talata brûlait du grand désir de tenir sur ses genoux recroquevillés, contre ses seins tendus et coniques comme la calebasse du bobre, Talata brûlait de tenir en ses mains la boîte sonore, le violon au corps et aux cordes de bambou.

On savait encore que Talata aimait beaucoup Antonolo.

Vacarana vida l'amphore rouge, puis se tint à la porte : les grelets dans l'herbe rase criaient ; et c'était comme une danse sautillarde de sons perçants : on eût dit des jeux invisibles de petits dieux indigènes. Un morceau de lune, montant juste entre deux collines arrondies comme deux joues épanouies, éclaira la vallée courbe duvetée de verdure grêle.

Et Talata, comme épouse légitime, tira la porte à coulisse, eut, un moment, dans la tresse unique et brune une cascade de clarté blanche, puis ferma la demeure. A la lisière du sommeil calme et profond comme la forêt, une inquiétude drôle troublait encore son être, l'apeurait : fièvre latente de l'âme qui va changer.

III

LE BOURJANE

Le quatrième jour vit le bourjane revenir.

Au matin, du haut de la colline, il retrouva le bourg : les demeures de brique pressées les unes contre les autres dans la verdure crêpelée, sous le voile humide de l'air, faisaient ainsi qu'une petite bande de poissons rouges immobilisés sous une transparence d'eau, parmi des algues. Antonolo, là-devant, comme lorsqu'on boit l'eau fraîche d'une source familiale, sentit quelque chose de vague qui était tendre, large aussi, qui le rapprocha de la compagne. Il semblait heureux d'avoir connu

toutes sortes de femmes, comme d'avoir suivi les multiples sentiers irradiant du bourg. Tous les désirs différents de son âme semblaient s'être fondus en harmonie.

La compagne était petite, l'œil espiègle, avec de souples manières soyeuses de souris grise. Une très grande jeunesse de corps gazouillait clairement derrière les bruissements de son lambas à carreaux jaunes, violets et verts ; elle manquait seulement d'élégance.

La vue du village lui fut mille promesses de vie agréablement mouvementée en un cercle restreint.

Antonolo, simplement fier, traversa le village. Ici les femmes, avec une placidité bovine, regardaient la nouvelle étrangère ; là les hommes, d'un clignement discret des yeux, félicitaient le bourjane.

A la demeure, Vacarana et Marana poussèrent des cris d'enfant ; l'arrivée d'une compagne les amusait sans fin. Elles tournaient et retournaient, évoluaient autour de l'étrangère ; un égal désir de bien s'en faire voir et de la bien voir les animait, leur inspirait de belles poses rondes. Et Antonolo souhaitait l'arrivée prompte de Talata pour les contempler toutes et en jouir diversement.

Encore fraîche de la pêche aux crevettes et aux poissons des ravines, encore toute vivante de la vie même des arbres contre lesquels la course avait frotté son corps tendre, Talata s'en revenait à la demeure. Son cœur bondit au visage vite aperçu de l'homme rentré. Il était sur le seuil, dans la lumière ; son pagne blanc brillait, cachant le haut des jambes si agiles. Alors, comme une rougeur qui lui serait montée au visage, un sentiment nouveau envahit son cœur : « Que ne fût-elle seule, un bon temps, dans la demeure, loin des étrangères, seule, près d'Antonolo ! »

Elle se troubla aux premières paroles du mari.

Debout, à son aise déjà dans la demeure, l'inconnue la regardait entrer : sur les lèvres comme du dédain, dans les yeux comme une clairvoyance piquée de malice. A cause de sa grande jeunesse, elle percevait ce qu'éprouvait Talata.

L'âme de Talata se troubla comme un menu bassin dont on secouerait indéfiniment les ondelettes, en y jetant des pierres tapageuses. Elle-même s'affola à la brusquerie et à l'inconnu du petit cyclone intérieur. Elle se sentait comme forcée de courir devant la poursuite véloce de quelque chose qu'elle ne voyait pas, épars autour d'elle, et elle voulait s'arrêter pour souffler. Essoufflée, du calme lui vint lentement, tandis qu'en elle-même cette idée s'illumina qu'elle ne put repousser, pas plus qu'on ne peut écarter des clartés de lune qui glissent dans l'ombre : « C'est la troisième qu'Antonolo ramène de ses voyages ; toutes des étrangères et qui vinrent après moi ! »

Quelque chose d'hostile flottait dans la demeure : Antonolo flairait quelque ennui.

Talata s'assit près du coffre ancestral, les jambes fatiguées, la tête aussi. Moins que jamais elle semblait reconnaître Marana et

Vacarana : elles avaient bien l'air d'être de nouvelles arrivées, compagnes de l'étrangère dont elles provoquaient l'attention enfantine par des poses et des manières. Devant elle, intime et lointain, Antonolo, — dont toute la virilité, d'élégance et de robustesse, plus que jamais la ravissait violemment. Tout à coup, d'un bond elle fut près de lui, les mains et tout le corps nerveux chargés d'une force attractive et rétentive. Elle toucha le corps de l'homme et il la regarda : craintive, elle changea toute, oubliant ce qu'elle avait senti et heureuse de l'oublier. Quelque chose la prit doucement, une reconnaissance étonnée pour celui qui la transformait ainsi, miraculeusement, et la rendait à elle-même.

. . . . . .

Talata reçut d'Antonolo un miroir au cadre de cuivre, clair et rond comme une petite lune, et une pièce d'étoffe jaune, couleur de cosse de riz. L'homme avait aussi rapporté de son voyage des tentes, menus coffrets de paille vernie égayée de dessins violets : on y enfermait quelque fois les bijoux et les aiguilles à coudre, et souvent les chapelets d'amulettes. Dans les forêts sauvages qu'il avait traversées, Antonolo avait coupé des choux-palmistes ; des premières enveloppes on fait des auges pour les porcs, et souvent même des assiettes à manger ; c'est le milieu qui offre l'ivoire éclatant et tendre et doux. Les ruches des bois lui avaient aussi livré de blonds gâteaux fluides.

. . . . . .

Le soir vint : la flambée joyeuse pour le repas, le mijotement intime de la nourriture qui cuit, les conversations à huis-clos dans la lumière éparse ; le bonheur d'Antonolo éveillant la demeure, l'étrangère parlant du bourg et faisant des remarques, — puis les préparatifs pour la nuit.

Marana et Vacarana couchaient dans la grande salle, celle qui s'étend au niveau même du sol. Talata avait son lit en la chambre unique de l'étage où Antonolo montait souvent, dormant alternativement au bas et au haut de la demeure, selon les caprices de son désir.

Et voici qu'Antonolo, l'œil en fumée, le corps nerveux, poussait l'étrangère vers l'escalier. Agile, curieuse et frétillante de volupté présavourée, elle le gravit et Antonolo disparut. On entendit un bruit de pas ; une sorte de danse légère et lourde à la fois ébranlait le plafond. Marana et Vacarana, attentives, souriaient, vivement chatouillées par des souvenirs et aussi des rêves d'avenir. Elles s'endormirent sur la couche large et basse.

Talata, assise, avait les yeux grand'ouverts ; la chambre supérieure, la chambre familière lui était fermée ; c'était auprès de Marana et de Vacarana qu'elle devait s'étendre. Or aucune envie de repos n'ensommeillait son corps. Elle avait attendu, inquiètement, l'heure du coucher, guettant les désirs d'Antonolo, cherchant à lui insuffler une envie impérieuse de son corps qu'assouplissait le désir, de son corps ser-

pentant de désir. Et l'homme, toute la soirée, avait été sous l'unique charme de la femme nouvelle.

La dérogation qu'Antonolo infligeait brusque à ses habitudes routinières exaspérait les sentiments inconnus : elle regretta d'abord violemment son lit comme si le lit avait été un être vivant ; puis son corps lui parla de l'étreinte belle et bonne d'Antonolo ; des caresses de mains absentes parcoururent sa chair. Elle eut une frayeur religieuse.

Elle se demandait aussi quel poison d'alcool enivrant, quelle liqueur fermentée lui avait versé l'eau claire de l'amphore rouge, ou de quel enchantement l'étrangère aux allures de sorcière l'avait enveloppée. Et elle revit la femme nouvelle, telle qu'elle l'avait vue le jour ; et cela la terrifia, car elle n'était point accoutumée à ainsi revoir, si nettement, devant elle, des personnes absentes, Antonolo lui-même.

L'âme rouge du feu de l'âtre se résorbait lentement ; les respirations égales des deux étrangères s'accompagnaient ; le feu s'éteignit dans les yeux vides de Talata. Et l'obscurité la prit qui baissa comme d'un ton la voix nette et forte de son être enfiévré. Alors, elle se sentit calmée, mais se dit bien qu'elle n'était pas guérie du mal mystérieux ; elle jouissait de l'heure bienfaisante, mais elle était forcée de redouter l'avenir.

La douceur de la grande nuit enveloppait la case, s'y infiltrait, y pénétrait comme une eau silencieuse.

IV

LES JOURS ET LES NUITS

Les femmes abondaient sur la route grise : au matin, on allait en bande à la fontaine. L'eau claire sortie d'une ravine proche voyage dans des conduits de bambous rythmiquement ajourés, s'emboîtant, comme les morceaux d'une flûte. Et c'est vrai aussi que souvent l'eau les fait chanter comme un instrument de musique. Une cuve de pierre, carrée, la reçoit au village, où se penchent, se reflètent et se baignent, indécises, les amphores que le liquide emplit. Et, dans la foule des femmes, déjà familière, se trouvait Basna, la dernière venue au Village-de-Pierres. Elle portait gentiment, gauchement l'amphore ; souriante, sentait que les mères de famille la regardaient avec douceur comme une enfant inaccoutumée aux tâches de femmes faites, et percevait leur sympathie large.

Talata, au loin, parcourait les rizières. Légère, elle sautillait, et, derrière elle, les bornes de pierres alignées où elle avait posé le pied, comme animées par son passage, branlaient dans l'eau noire.

Le riz n'était pas encore en fleur : les plantes, grêles, également hautes, étaient tendrement vertes. Un menu souffle de vent parcourait

leur forêt plate, emmêlait les tiges, et un bruissement harmonieux s'en dégageait, comme la voix lointaine du riz qui devait venir.

Toutes les plates-bandes se ressemblaient, soient qu'elles fussent cachées dans des creux, soit qu'elles s'étageassent en amphithéâtre : leur monotonie plaisait à Talata, sans qu'elle se rendît compte; leur silence l'attirait et la retenait.

Dans la vase fleurissaient des fleurs vertes sur lesquelles, mordorées, s'aimaient des libellules, comme endormies par les vapeurs que le soleil chauffant les marécages faisait s'exhaler tout le jour.

Elle ressentait un besoin sauvage d'éviter ses compagnes du bourg, effrayée de ne plus leur ressembler. Elle était, par moments, comme une personne qu'un acte honteux aurait exilée de sa demeure, de son village et que le souvenir devait toujours hanter. Quoiqu'elle n'en eût entretenu personne, elle était sûre que tous savaient les anomalies de sa conscience bouleversée, et qu'on en parlait et qu'on s'en étonnait, comme d'un prodige. Aux heures du repas, elle n'en rentrait pas moins au village, craignant scrupuleusement de violer la coutume en n'y paraissant pas, poussée surtout par quelque impérieux désir indéfini; vite rassurée d'ailleurs, aux premières demeures, devant l'indifférence et l'ignorance visibles de ceux qu'elle rencontrait.

Toutefois encore elle s'étonnait qu'Antonolo ne se fût pas aperçu de ce changement, comme si Antonolo mieux que tout autre dût être capable de pénétrer les intimités de son être. Et elle en voulut violemment à l'étrangère qui enveloppait ainsi l'homme d'inconscience ou de négligence dure.

Sans idée bien précise, impatiente, elle attendit la descente de la nuit. Or, quand le repas fut terminé, pressé comme de boire une forte liqueur enivrante, Antonolo suivit encore Basna à l'étage. Alors, ainsi qu'un chasseur à l'affût et qui, à un détour, voyant la bête attendue, se précipite, le cœur de Talata bondit dans sa poitrine : il lui dit clairement pourquoi elle avait été si impatiente de voir la nuit descendre. Un désir brutal d'Antonolo la dressait, l'enfarouchait. Elle se sentait forte à la manière d'un homme; et la violence de son âme et la vigueur de son corps l'exaltant, — chose insensée — elle quitta la demeure.

La nuit fut douce comme un bain, puis étrange.

Talata n'était jamais sortie le soir : elle ignorait les silences noirs de la nature au milieu de laquelle elle était née, et il lui semblait brusquement qu'elle entrait dans un autre monde; les arbres étaient drôles, sombres, impalpables comme des morceaux de nuages fantastiquement hachés. Les sentiers qu'elle prenait étaient comme les souvenirs effacés de ceux qu'elle pratiquait le jour. Une fibre de légendes ancestrales vibra doucement en elle, avec les hésitations d'une corde neuve.

Quelque chose de très vague la ravissait à elle-même, telle qu'en une légère ivresse.

A tout moment, des vols durs la heurtaient : des sphinx atropos zébraient le silence du bruit nerveux de leurs ailes; derrière des buis-

sons, c'était parfois la menue illumination scintillante des lucioles. Sur des troncs d'arbres morts, comme des nappes de lumière solaire tamisées par un feuillage qui ne serait pas, des phosphorescences vivaient.

L'inconnu de la nuit lui ouvrait les yeux sur mille détails dont les pareils ne la frappaient pas un instant, le jour. Et, comme une langueur enfantine l'amollissait; au fond de l'être, elle nourrissait une sorte de reconnaissance, reconnaissance vague de n'être adressée à personne.

Hagarde, elle fixait l'horizon incertain : semblable à un miroir flambant sous le soleil, la lune se levait ; comme une envolée rouge de mille insectes et d'oiseaux, des éclats, par poignées, vinrent s'abattre sur la terre, illuminèrent la campagne. Et les étages des rizières éclairées brillèrent tous, en toits d'or rouge.

Talata, dans cette vie de lumière qui se hérissait autour d'elle, perçut une menace : apeurée, elle rentra. Les arbres qu'elle désunissait dans sa course, se retournant derrière elle, méchants, la battaient de leurs tiges mobiles. Lucide, elle sentait le mal la reprendre ; et la demeure approchait.

Elle y pénétra, la porte habilement ouverte, à petits pas d'enfant malin revenant d'une maraude. Et le cœur lui battait autant de la peur qui l'avait fait fuir comme une bête, que de l'appréhension des jours futurs.

Les jours suivants, elle se serait donnée à l'homme et violemment, s'il lui avait manifesté quelque désir de sa chair. Antonolo prolongeait indéfiniment l'entretien nocturne avec Basna : le temps parut sans borne à Talata. Il lui semblait que, quand Marana et Vacarana étaient entrées dans la demeure, Antonolo les avait aimées, moins continûment, moins aveuglément, moins exclusivement. L'union de l'homme et de l'étrangère devenait pour elle mystérieuse.

Elle-même se sentait enlevée à la vie ordinaire, effacée, morte en partie, devant cet oubli de l'homme qui s'éternisait. Il lui paraissait qu'elle était seule de toutes les femmes du bourg à ne point trouver de facilité dans l'existence.

V

L'ACTE

Cependant son trouble s'apaisait : la demeure allait lui redevenir semblable, familière. Talata faisait même plus intime connaissance avec Basna. Elle se sentait impérieusement portée à rechercher le voisinage de l'étrangère, comme si elle voulait bien se convaincre que c'était une femme qui ne différait point d'elle. Les gestes et les paroles de Basna qu'avide elle recueillait, avaient en elle un puissant retentissement, élargissaient comme des ondes de sympathie sauvage. Elle la

regardait évoluer, souvent avec la bienveillance d'une mère surveillant les premiers pas de l'enfant; d'autres fois, c'était comme le chat dont les yeux captés sourient presque aux allures puériles de la souris qu'en un instant il peut croquer. Par moments, elle désirait la toucher, la palper voluptueusement, la tourner et la retourner, comme un enfant fait d'une poupée. L'étrangère entrait peu à peu en elle, l'emplissait. Le calme en même temps lui revenait ; son énergie se pacifiait.

Des mariages eurent lieu dans le bourg, avec les festins accoutumés, et les danses, et les chants. Les instruments qui plaisaient à Talata la mirent en fête; le picotement sonore du valiha, pour l'animer, s'unissait aux onomatopées voluptueuses du tambour long, de l'amponga que l'on frappe de la main droite avec un bâton tenu par le milieu, et de la main gauche avec les doigts. Une gaieté de jeunesse, une légèreté ondoyante de vierge la nombrait : elle jouissait des fêtes avec une folle ardeur assoiffée.

On ne sait quelle fierté aussi la redressait : elle se sentait supérieure aux autres femmes du bourg.

Aux fêtes, Basna dansa des danses inconnues : ce n'était plus le petit pas rythmé, saccadé, accompagné des mouvements réguliers des bras, auquel étaient habitués les Mandiavates, mais des glissements, des insinuations de tout le corps. Talata vit du feu dans les regards des hommes émerveillés; elle-même — pourquoi la seule des femmes du bourg? — ne détachait pas les yeux de la forme voluptueuse qui serpentait au milieu de joies claires. Elle devina que Basna possédait ainsi Antonolo.

A la même époque, Marana et Vacarana connurent de nouvelles amours : elles arrivaient à la demeure franchement heureuses, parlaient de l'avenir. Talata vit bien qu'Antonolo ne s'en apercevait point, parce qu'il était trop absorbé.

Les bananes, partout, dans l'ombre bleutée des grandes feuilles, mûrissaient, évoluant en jaune : les arbres en étaient comme fleuris. Les mourongs verts étaient brodés de bouquets blancs. Des papillons passaient et repassaient, rôdaient comme des poissons indécis dans l'eau légère de l'air, — velours noir ocellé de bleu des disparilis, blanche soie moirée de l'axias élégant et somptueux.

On entendait passer des musiques de ravins. Et souvent le ciel était gaîment coloré, harmonieux et soyeux comme un lambas immense.

Basna occupait toujours l'attention de Talata que la sève d'amour emplissait.

Un soir, l'homme et les étrangères étaient absents ; Talata, restée à la case, devait apprêter le dîner. La demeure était silencieuse : son esprit devenait de plus en plus lucide. Soudain, — mais sans qu'elle émût son cœur ni convulsât sa passion, — une idée lui vint, comme apportée lentement et naturellement au fil d'une longue méditation. Elle s'y arrêta, la cueillit comme elle aurait cueilli une herbe

qu'un courant aurait déposée à ses pieds. Son geste fut naturel dans une atmosphère de songe. D'ailleurs, le trouble qu'elle éprouvait depuis longtemps n'avait cessé de la faire rêver d'un sort que Basna aurait jeté sur elle, d'un poison même qu'elle lui aurait versé...

Elle sortit, puis rentra, à peine pressée, ayant cueilli l'herbe mauvaise. Il lui semblait que Basna elle-même, incorporée à elle, inspirait ses actes.

Au dîner, dans l'éclat chaud du feu, Talata vit Basna gloutonne, manger la nourriture préparée.

Nerveuse, elle ne dormit pas, comme si elle attendait quelqu'un ou quelque chose qui devait arriver au milieu de la nuit. Elle avait songé quitter la demeure, se jeter dans l'obscurité proche, dans le monde autre ; mais elle avait eu peur et des frissons parcouraient encore sa chair. Une curiosité la prit, irrésistible : sans bruit, elle monta à l'étage, puis descendit, les tempes mobiles, se dirigea vers la porte, sortit.

Elle marcha beaucoup. Or, il lui semblait qu'elle avait bâti elle-même, et seule, une demeure haute et lourde comme une montagne qu'elle ne pouvait seulement regarder sans vertige, où elle ne pouvait seulement mettre le pied sans s'égarer aussitôt. L'acte se révélait d'une grandeur énorme qui la surpassait. C'était pour elle comme une maternité colossale.

Elle parvint à la région des pierres : hautes, coniques et aiguisées, elles surgissaient du sol en pointes de sagaies. Au bas, dans la plaine, des bœufs paissaient, immobiles, et l'on aurait dit aussi des blocs de pierre, sous le jour indécis.

Les cailloux déchirèrent les pieds de Talata : son sang coula. Le soleil parut qui lui porta au cœur une flèche blonde et vive. Tels que des souvenirs d'enfance, montaient du village des cris de coqs.

La fraîcheur du matin la trempa. Une fierté fleurit en elle, altière : elle devait rentrer en la demeure. En même temps une curiosité hardie la poussait : elle devait voir.

La fraîcheur du matin la trempa : en la saison d'amour — dans l'ombre même, l'ombre mystérieuse de l'acte, — son corps souple frémit aux caresses de l'homme, prochaines, cette fois.

VI

LE VILLAGE

Hommes et femmes étaient réunis dans la grande chambre de la case d'Antonolo : la mort de Basna avait troublé la monotonie du village. Afin d'honorer Antonolo, chacun, selon la coutume, apportait des sous pour l'achat des lambas mortuaires. Presque toutes les familles du bourg — jeunesse des vierges et des adolescents, vieillesse branlante

des aïeux — faisaient cercle autour du corps. Et Basna, jadis souple comme un ruisselet, figée maintenant, congelée, glaciale, reposait sur une natte jaune. Son visage émouvait les yeux : il y restait un soupçon d'étonnement qui élargissait pour la foule le mystère de sa mort brusque.

Antonolo, dans une hébétude, disait à tous la disparition de Talata, ses allures singulières, ses inquiétudes qui maintenant seulement naissaient en sa mémoire et qu'il croyait comprendre.

Talata n'aimait pas qu'il possédât Basna, sans doute... Depuis l'arrivée de la dernière étrangère, elle n'avait plus été la même... Cependant il hésitait, dans son raisonnement : il lui semblait qu'il disait là. devant tous, d'absurdes folies indignes d'un homme et d'une femme, mais il continuait, comme inspiré : « Talata, ne pouvant plus vivre dans le commerce de Basna, l'a empoisonnée. »

Et il regardait craintivement Basna, comme s'il la consultait, ayant besoin de son approbation.

Les femmes ne comprenaient guère : — pourquoi Talata n'aurait-elle pas voulu qu'Antonolo possédât Basna? n'est-ce pas la coutume même, la vie régulière, que l'homme connaisse plusieurs épouses à la fois? Qu'avait donc Talata pour désirer qu'elle appartînt seule à un homme? Leur imagination paresseuse travaillait, intriguée par de lentes questions qui picotaient en même temps leur chair : Basna n'était pourtant pas la première femme étrangère qu'Antonolo donnait comme compagne à l'épouse légitime! Talata avait mené une vie égale avec les deux autres, Marana et Vacarana.

Et elles-mêmes disaient comme elles se traitaient en sœurs entre épouses du même homme; et elles étaient même étonnées d'avoir besoin de proférer de telles paroles. Leur étonnement était comme d'un peuple primitif devant un poème étranger... curieux, presque anxieux. Cependant, à la fin, quelques-unes sentaient vaguement poindre en elles une sorte de sympathie intelligente pour Talata : elles étaient comme pour comprendre bientôt la conduite de leur compagne; un éveil indécis se faisait en les limbes de leur féminité : c'était comme une rivière tropicale qui a longtemps glissé sous les lianes et affleure à la lumière.

En général, le sentiment de Talata que les récits d'Antonolo dégageaient de plus en plus, se dressait devant les esprits comme une divinité inconnue, on ne savait malfaisante ou bienfaisante. Chacun désirait voir Talata elle-même comme si sa présence devait être une révélation de prêtresse.

Talata entra. Elle vit Antonolo, et Basna couchée, — c'était bien ainsi que Basna lui était apparue cette nuit, à l'étage qu'elle éprouva vide maintenant. Elle percevait l'étonnement qui enfiévrait ceux qui l'entouraient ; un instinct de lutteuse l'affermissait soudain, au contact de tous et de toutes : elle les domina.

Les hommes flairaient la future hostilité féminine. Les femmes s'éloignaient de Talata, désemparées, quelques-unes craintives de se sentir

attirées par elle, de désirer lui parler comme à quelqu'un qu'un mal démoniaque travaillerait. Et elles s'en rapprochaient après s'en être éloignées, ainsi que d'un chef de révolte dont on ne sait s'il sera victorieux ou vaincu.

Antonolo regardait Talata avec fixité. Brusquement il sembla à la femme qu'affolé il ne la reconnaissait plus, qu'il ne la reconnaîtrait plus jamais et qu'il la contemplait comme un homme contemple un homme d'une autre race rencontré à la frontière d'une région..., et sa chair eut peur. Elle vint près de lui, désireuse de bien entrer dans son regard et de lui imprimer le contact de son corps qui lui serait comme une mémoire. Elle lui dit tout, simplement. Ce qu'elle narrait paraissait à beaucoup une légende vieille et incompréhensible ; on s'étonnait qu'à dire de telles choses inouïes elle n'eût pas les allures d'une folle ou d'une sorcière. Les vierges, brunes de quinze ans, écoutaient, heureuses d'apprendre des choses qu'on leur tenait cachées. Elles aimaient Talata, ardente, parlant à l'homme.

La femme légitime semblait renaître d'avoir parlé : ayant franchi une montagne, elle retrouvait le pays où elle redevenait elle-même ; une soif de vie harcelait son être ; l'avenir heureusement envisagé abolissait ce qui avait été.

Or Vacarana se pencha sur le corps de Basna, disposa ses cheveux. Antonolo la regarda faire, distrait, l'œil réveillé, suivant les contours de la femme qui se courbait. Et Talata, le voyant, fut piquée au cœur d'une nouvelle crainte jalouse qui la tordit brutalement, tyranniquement ; elle s'égara : le mal ne l'avait-il donc pas quittée ?

L'eau avait pris le caillou qu'elle entraînait en sa course rapide, assourdissante et vertigineuse : dans quel coin silencieux et à quel moment devait-elle le jeter au repos ?

Les oiseaux, dehors, passent par bandes, menant leurs voyages capricieux, leurs jeux insouciants, par le bourg et ses environs, dans l'air bleu et chaud : les cacatoès verts et jaunes adorent le voisinage des rizières ; les bengalis dont la gorge brille comme une fleur de sang, les fataques des collines ; les coutils couleur d'herbe sèche, les vacoas.

Au bout du village, il y a deux hommes qui font cuire au soleil les amphores d'argile où parfois naît et grandit un dessin. Non loin est la boutique où s'étaleront les étoffes précieuses. Le marchand les met à la lumière les jours de fête où les femmes aiment acheter et se parer.

Deux grands papillons blancs qui se poursuivent, spiralent, sans mouiller leurs ailes claires comme des yeux, autour du filet d'eau, qui, transparent et coloré, tombe dans la fontaine, en chantant la vie fraîche.

MARIUS-ARY LEBLOND

Rythmes et Rimes

DEUX MOTIFS

L'Espoir jadis flambait par les cieux lamés d'or...
Jadis, — aux jours lointains des glorieux réveils,
Tous les élans, tous les bonheurs
Croissaient en herbes folles dans mon cœur,
Et tous mes horizons se peuplaient de soleils!...
O mes jadis fleuris d'aurore... Depuis lors
Dans les cieux d'ombre, hélas, un soir j'ai lu mon sort.

J'ai lu tout mon destin, au soir, dans les cieux d'ombre et d'or.

Désormais un silence immense et somnolent
S'exhale du néant de vivre... Au fond des soirs
Le soleil mort sur mes destins
Parmi les cendres d'horizons éteints
Comme un sceau rouge choit. — O cœur frustré d'espoirs,
Cœur vide de désirs, sans fièvres, sans élans —
Pourquoi si douloureux encore, et si sanglant?...

Vide, et pourquoi si douloureux, ce cœur, — et si sanglant?

RENONCEMENT

Le soleil agonise au fond de tes yeux las
Qui suivirent en vain sa splendeur en déroute,
Et son calvaire, par la route, aux feuilles toutes,
Fige la pourpre et l'or en caillots sous tes pas.

Talonné d'ombre fourbe et guetteuse, tu vas
En le suprême effort, encor, où goutte à goutte
Saigne au lointain l'espoir de ton âme aux écoutes;
Et, par la plaine, nulle voix qui t'appelât...

Voix qui vers toi clamât, du fond des soirs antiques,
L'identique douleur et le leurre identique;
Voix qui dît le néant de croire et d'espérer,

Et tout le plaisir âpre et la saveur amère
D'être le suppliant, toujours, et l'altéré
De nuit, éparse en lentes larmes de mystère.

AU SEREIN

Embué de buée onduleuse où se traînent
Les reflets du soleil, encore, en clairs baisers,
Le lac s'est assoupi sous les monts irisés
Au frôlement berceur d'indolentes haleines,
Et la brise agonise en souffles épuisés.

Déjà, vieux du matin, voici qu'au soir, dans l'ombre,
Tout le passé d'un jour sous son linceul d'oubli
Se meurt, en la pâleur des eaux enseveli,
Ainsi que dort depuis des ans, des ans sans nombre,
Au sein d'un vieux miroir un secret aboli.

Le clair instant, parfois, la minute suave,
Jadis, voilés d'argent sous les roses sommets,
Ressuscitaient pour moi des eaux soyeuses... Mais
Un soir je vis sombrer comme sombre une épave
Mon espérance toute... Et jamais plus, jamais —

Jamais des frêles flots toute mon âme ancienne,
Mon âme de naguère au visage serein,
Ne ressurgit, rieuse, en renouveau soudain...
Et la Douleur a peur... peur que je me souvienne
D'espoir, en ce miroir, — et que je pleure en vain.

CÀ D'ORO

Le palais de mes jours à ce palais gothique
Plein de tristesse étrange, ô Venise, est pareil...
Au silence du marbre un sang énigmatique
Est enclos qui jamais ne s'exhale au soleil.

Vois : la mer, tour à tour véhémente ou rythmique,
Sertit de béryls verts ses ruisselants orteils,
Et la lumière tremble et flue, et la musique
Des clairs de lune en vient bercer le blanc sommeil...

Et, dédaigneux du ciel aux vivantes caresses,
Morne, muet, le front accablé de détresse,
Il regarde sans trêve, avec de longs frissons,

Élargissant l'effroi de ses yeux chimériques,
La ligne chancelante en son image oblique,
Et la bourbe putride où baignent ses courçons.

LES LIONS

... ornaient le socle de la statue
de Minerve, au Pirée (BÆDEKER).

Ni le Gaulois altier, ni le Normand brutal
De qui l'orgueil encor s'y lit en rune fruste
N'osèrent les ravir à ton haut piédestal —
Déesse, les gardiens de ta Pensée auguste.

Or, à jamais témoins d'un triomphe naval
Dont la grandiloquence à leur socle s'incruste,
Colosses asservis à qui de l'Arsenal
Venise en sa rancœur fit un lit de Procuste —

De leur ombre morose ils bordent le canal...
Mais loin des murs vineux une attente tragique
Rive leurs yeux de pierre à l'horizon natal.

Ah, voir se redresser leur mufle nostalgique!
Et qu'à l'aurore ardât soudain comme un signal
La lance d'Athéné dans le ciel de l'Attique.

J. L. DE JANASZ.

De l'Intellectualité Française [1]

A MONSIEUR GEORGES CLEMENCEAU

Cher ami,

Merci de m'avoir fourni l'occasion (2) de dissiper quelques malentendus. Car avec M. Larroumet il n'y a décidément pas moyen de discuter.

Vous citez le discours que j'ai prononcé au Club de la Presse berlinoise, mais — par inadvertance, bien entendu — la phrase suivante a été omise : « Ce n'est pas la guerre, mais la paix qui est notre but suprême. Bien que nous nous disions chrétiens, il est bon de nous en souvenir ! »

Ces paroles démontrent clairement que le mouvement auquel Berlin donnerait l'impulsion, et qui grouperait dans une fédération défensive les Germains (c'est-à-dire Allemands, Anglais, Américains du Nord, Scandinaves, etc.), ne saurait s'inspirer d'une idée guerrière, ni avoir la guerre pour but. Par conséquent, la phrase « qu'une telle alliance serait assez forte pour imposer la paix » ne doit pas être interprétée dans le sens, que la paix serait imposée par la force des armes.

Pour moi il est hors de doute que les grandes alliances sont le résultat d'un processus analogue à celui qui réunit les familles, en fait de petites communautés qui, en se groupant, en forment qui sont de plus en plus grandes, deviennent de petits états, ensuite de grands états, et diminuent ainsi les possibilités d'une guerre, dans la mesure même où elles s'agrandissent par chaque adhésion nouvelle.

Le but doit être que les grandes confédérations, formées par des nations libres, de même race, rendent la guerre entre celles-ci impossible. Après cela, les états confédérés doivent rechercher de nouveau d'autres alliances, et continuent ainsi à amoindrir de plus en plus le danger d'une guerre.

Confédération germanique, Confédération latine !

Il me semble que ceux qui dirigent leurs efforts dans ce sens, sont moins entachés d'exclusivisme que ceux qui s'opposent à la réalisation de cet idéal.

Vous me reprochez, avec beaucoup d'autres, de voir en M. Larroumet le représentant de la majorité de la France. Aurais-je tort en cela ?

Pour ce qui est de la mauvaise foi et de l'étroitesse d'esprit de M. Larroumet, c'est son affaire. Mais on ne m'ôtera pas de l'esprit que s'il n'était pas le représentant de la moyenne en France, il ne serait pas le porte-parole de ce goût moyen dans le journal moyen qui s'appelle le *Temps*.

---

(1) Sur ce sujet, voir, dans *La revue blanche*, les articles de M. Bjœrnstjerne Bjœrnson, (nos des 15 avril et 15 mai 1901) et de M. Georges Picquart (no du 1er mai 1901) et, dans le *Temps*, ceux de M. Gustave Larroumet.

(2) Comme on sait, M. Clemenceau était intervenu au débat dans son périodique, *le Bloc*.

Ai-je réellement besoin de dire que je n'ignore pas l'existence d'une autre France, au-dessus de M. Larroumet, pour laquelle je professe la plus grande estime? Me serais-je prononcé dans cette question, si je n'avais pas su que je pouvais en appeler à cette autre France?

M. Larroumet habite un rez-de-chaussée, et ce qui fait sa force, c'est qu'il ne sait pas qu'il existe encore des étages au-dessus de lui et que d'autres gens y demeurent.

Pour excuser l'esprit français de s'être montré conservateur et exclusif à l'égard de Shakespeare, il ne suffit pas de dire que Victor Hugo et d'autres grands Français l'ont admiré. L'exception confirme la règle. La vérité est que Shakespeare a mis plusieurs siècles à pénétrer en France, et aujourd'hui encore il n'est pas accepté sans réserves; que Henrik Ibsen n'a pas pu prendre pied en France, pas plus que Bœcklin; que « Patrie » de M. Sardou est le plus beau drame en prose de notre époque, et qu'Alexandre Dumas fils est un grand esprit.

Un autre fait est qu'un duel entre deux matadors français peut prendre les proportions d'un événement national.

Un autre fait encore est que la France de M. Larroumet voudrait nous contester le droit d'ajouter foi aux déclarations de rois et d'empereurs, faites par l'organe de leurs gouvernements, si ces déclarations peuvent gêner les machinations de quelques généraux français. Dans ces cas-là nous n'avons qu'à nous taire.

A propos de la clarté et de la logique françaises, il me semble que M. Larroumet, en demandant si la Norvège souffrirait une ingérance de la France dans sa querelle avec la Suède, ne fait pas précisément honneur à ces qualités françaises, s'il croit avoir démontré, par cette question reconventionnelle, que l'Europe n'a pas le droit de prendre parti dans l'affaire Dreyfus.

Pour terminer cette discussion — qui a déjà assez duré — il ne me reste plus que deux remarques à faire.

La première se rapporte à l'étonnement éprouvé par M. Hanotaux, que ce soit un Norvégien (et non pas, par exemple, un Russe, n'est-ce pas?) qui ait soulevé cette question.

Serait-ce donc l'importance géographique plutôt que le degré de civilisation qui autoriserait un peuple à s'en occuper?

Lorsque les étrangers parlent de l'esprit conservateur et exclusif des Français et de ses effets, ils envisagent cette question d'un point de vue plus élevé, qui leur permet de regarder au delà du petit cercle, dans lequel M. Larroumet a circonscrit les débats.

Le dernier point auquel je voudrais vous rendre attentif, est le suivant : Lorsque, il y a quelque temps, le président du Conseil des ministres anglais appelait l'attention de ses concitoyens sur le danger que faisait courir à l'Angleterre la concurrence étrangère, il cita l'Allemagne et l'Amérique; mais la France ne fut pas mentionnée.

Croyez, cher ami, à ma plus vive sympathie.

BJOERNSTJERNE BJOERNSON

Pan [1]

XXX

Me voici sur la montagne, occupé à creuser un trou. Autour de moi l'atmosphère automnale prend une transparence cristalline, les coups de pic ésonnent à intervalles réguliers. Ésope me regarde d'un œil interrogateur. Une vive satisfaction gonfle de temps à autre ma poitrine. Nul ne sait que je suis ici, dans ce lieu désert.

Les oiseaux migrateurs ont fui. Bon voyage et bon retour! Seuls la mésange et quelque passereau solitaire habitent encore parmi les amoncellements de pierres et dans les buissons. Cui ! cui !... Les choses ont changé d'aspect, les bouleaux nains mettent une note de sang à côté des pierres grises. Ici une clochette bleue, là un frelon se balancent au dessus de la bruyère. Un martin-pêcheur plane, le cou tendu.

A la tombée du soir, je cache mes outils sous une pierre et je me repose. Tout sommeille, la lune monte lentement au nord, les montagnes projettent des ombres gigantesques. Comme elle est dans son plein, la lune ressemble assez à un îlot en feu ou à quelque figure de rébus en cuivre qui me cause des étonnements. Ésope donne des signes d'inquiétude.

« Que veux-tu, Ésope? Pour moi je suis las de souffrir et résolu à noyer ma douleur dans l'oubli. Paix ! je ne veux pas être dérangé... » Éva m'interroge : « — Penses-tu à moi de temps en temps ? — Toujours à toi. — Cela te rend-il heureux de penser à moi ? — Oui, heureux. — Tes cheveux grisonnent. — En effet, ils commencent à grisonner. — C'est quelque pensée que tu as qui en est cause. » A quoi je réponds: « Peut-être ! » Alors Éva me dit: « Tu ne penses pas rien qu'à moi... »

— Ésope couche-toi et ne bouge plus, nous allons causer d'autre chose...

L'animal semble en proie à une vive anxiété : il renifle et me tire par mes vêtements. Je me décide à descendre vers la vallée; mais je ne marche pas assez vite au gré de mon chien. Une rou-

(1) Voir *La revue blanche* des 15 mars, 1er et 15 avril, 1er et 15 mai et 1er juin 1901.

geur se montre au ciel par-dessus les arbres ; je hâte le pas. Un énorme bûcher flambe devant moi. Je m'arrête, frappé de stupeur : c'est ma hutte qui brûle.

XXXI

L'incendie était dû à M. Mack, je le compris immédiatement. Mes peaux de bêtes, mes ailes d'oiseaux, mon aigle empaillé, tout flambait. Que faire ? Je couchai deux nuits à la belle étoile, ne voulant pas solliciter l'hospitalité du propriétaire de Sirilund. Enfin je pris le parti de louer près du môle une cabane de pêcheur abandonnée dont je bouchai les fentes avec de la mousse sèche. Un rouge tas de bruyères me servait de lit

Édouarde me fit dire qu'informée de ce qui m'arrivait, elle m'offrait, au nom de son père, une chambre à Sirilund. Édouarde compatissante !... généreuse... ! Je ne répondis pas, ayant, Dieu merci, trouvé un abri. Le silence par lequel j'accueillis l'offre d'Édouarde me fut une source d'orgueilleuse joie. Je la rencontrai un jour appuyée au bras de son père. Froidement je les dévisageai en saluant. Elle s'arrêta pour dire :

— Vous ne voulez pas habiter chez nous, monsieur le lieutenant ?

— Je suis installé dans ma nouvelle demeure.

Sa poitrine était agitée

— On ne vous aurait pas fait de mal chez nous.

Un peu de reconnaissance amollit mon cœur ; mais je n'étais pas en état de parler. Le baron s'éloignait lentement.

— Ne voudrez-vous plus du tout me voir ? demanda-t-elle.

— Je vous remercie, mademoiselle Édouarde, de m'avoir offert l'hospitalité après l'incendie de ma hutte. L'offre était d'autant plus généreuse que ce malheur n'était assurément pas un effet des bonnes intentions de votre père à mon égard.

Je lui parlais tête nue. Elle s'exclama :

— Au nom du ciel, ne voudrez-vous plus jamais me revoir ?

La voix du baron se fit entendre.

— Le baron vous appelle, dis-je avec un profond salut.

Je remontai sur la hauteur pour travailler à creuser la mine. Plus rien ne pourra me faire perdre mon sang-froid. Chemin faisant j'aperçus Éva. Je lui criai :

— Tu le vois, M. Mack ne réussira pas à me chasser d'ici. Il a mis le feu à ma baraque et j'en ai déjà une autre... Où vas-tu Éva ?

Elle portait un pinceau et un seau rempli de goudron. M. Mack venait de faire construire une barque, et cette barque était placée sur le ras de carène au pied de la montagne. Cette barque, Éva devait l'enduire de goudron. M. Mack avait constamment l'œil sur elle, il fallait bien qu'elle obéît.

Mais pourquoi le travail devait-il s'accomplir sur cette grève solitaire? Pourquoi pas sur le môle?

M. Mack en avait ainsi décidé.

— Éva, chère, chère Éva, tu es traitée en esclave et tu ne te plains pas! Tu souris, et c'est un flot de vie qui jaillit de ton sourire, bien que tu endures l'esclavage!

Arrivé près de ma mine je constatai, avec étonnement qu'il était passé du monde par là. Je reconnus l'empreinte des longues chaussures de M. Mack. Qu'est-ce qui l'amenait en cet endroit? Je regardai de tous côtés et ne vis personne. Aucune méfiance ne s'éveilla en moi.

Je recommençai de frapper des coups de pic sans me douter du malheur qui allait arriver.

XXXII

Le bateau à vapeur arriva. Il apportait mon uniforme. Vers le soir il devait repartir avec le baron et ses caisses de coquillages et d'algues. En attendant il chargeait près du môle des barils de harengs et d'huile de foie de morue.

J'emplis de poudre les canons de mon fusil. Cela fait, je souris d'un air significatif et je pars pour la montagne. Là, je bourre également de poudre la mine, avec le même sourire plein de sous-entendus. Tout était prêt; il n'y avait plus qu'à attendre.

J'attendis plusieurs heures. Le halétement du vapeur à quai arrivait à moi. Déjà le jour baissait. Enfin un coup de sifflet annonce que le chargement est effectué et que le départ va avoir lieu. Encore quelques minutes d'attente. La lune ne se montrait pas. Comme un fou je plongeais des yeux hagards dans les ténèbres envahissantes.

Alors je mis le feu à la mèche et je m'écartai vivement. Un court instant se passe. Puis une détonation, des débris de pierre qui montent en fusées, un ébranlement de toute la masse, un bloc qui roule en grondant vers l'abîme. Le bruit se répercute dans la montagne. Je saisis mon fusil et je tire un coup bien des fois répété par l'écho. Je décharge l'autre canon: l'air est

ébranlé, le choc est porté au loin par les ondes sonores. On eût dit que tous les monts environnants saluaient d'une longue clameur le navire qui s'en allait. Peu à peu l'air cesse de vibrer, l'écho meurt, tout s'apaise ; le bateau se perd dans la nuit.

Portant mes pics et mon fusil, je commence la descente. Mes jambes sont molles. Je suis la trace fumante de l'éboulement. Ésope secoue la tête ; l'odeur de roussi le fait éternuer.

Sur la petite plage un spectacle inattendu me cause une émotion indicible. A côté d'une barque brisée par les éclats de roc gisait Éva, Éva méconnaissable, déchirée, le ventre ouvert, morte sur le coup.

XXXIII

Que puis-je encore écrire ? Durant plusieurs jours je ne tirai pas un coup de feu. Je n'avais rien à manger ; retiré dans ma cabane je ne songeais pas à me nourrir. Le corps d'Éva fut conduit à l'église dans une embarcation peinte en blanc appartenant à M. Mack. Je me rendis au cimetière par terre.

Éva est morte. Te rappelles-tu son petit visage de jeune fille, sa coiffe monacale ? Silencieusement elle venait, déposait son jardeau et souriait. Une vie intense débordait de son sourire.... Reste là, Ésope, il me revient une légende qui remonte au temps d'Iseline, alors que Stamer était prêtre.

Une jeune fille était prisonnière dans une tour. Elle aimait un seigneur. Pourquoi ? Demande au vent et aux étoiles, au Dieu maître de la vie... eux seuls connaissent ces mystères. Le seigneur avait été son ami et son amant. Mais un jour il vit une autre femme et son cœur changea.

Il avait aimé la jeune fille d'un amour juvénile, l'appelant son bon ange, sa colombe. Son étreinte à elle était chaude et passionnée. Il avait dit : « Donne-moi ton cœur. » Et elle le lui avait donné. Chaque fois qu'il disait : « Puis-je te demander quelque chose ? » elle répondait « Oui », enivrée. Il acceptait tout d'elle sans un remerciement.

Avec l'autre il était comme un esclave, un fou, un mendiant. Pourquoi ? Interroge la poussière du chemin, les feuilles qui tombent, la mystérieuse divinité qui gouverne la vie ; elles sont seules à le savoir. Elle ne lui donna rien, absolument rien, pourtant il la remereiait. Elle lui dit : « Fais-moi don de ton repos et de ta raison ! » Il déplorait qu'elle ne lui demandât pas le sacrifice de sa vie.

La jeune fille fut enfermée dans la tour.

— A quoi penses-tu, pauvre fille ? Tu souris.

— Je pense à ce qui m'est arrivé, il y a dix ans. C'est alors que je le connus.

— Tu te souviens donc encore de lui ?

— Oui, je me souviens de lui.

Et le temps passa...

— Que fais-tu, ma fille ? Pourquoi souris-tu ?

— Je brode son nom sur une nappe.

— Quel nom ? Le nom de l'homme qui te fit prisonnière ?

— Oui, l'homme que j'ai connu il y a de cela vingt ans.

— Te souviens-tu encore de lui ?

— Il est présent à mon souvenir comme au premier jour.

Des années passèrent.

— Captive, que fais-tu ?

— Je vieillis, mes yeux n'y voient plus pour broder. Je gratte le mur et, avec le plâtre que j'en retire, je pétris un vase dont je lui ferai cadeau.

— De qui parles-tu ?

— De mon bien-aimé qui m'enferma dans cette tour.

— Et tu souris d'être enfermée ?

— Je pense à ce qu'il dira. — « Eh ! dira-t-il, mon amante d'autrefois m'envoie ce petit vase. Elle ne m'a pas oublié depuis trente ans. »

Et le temps fuit.

— Prisonnière, tu ne fais rien et tu souris.

— La vieillesse est venue, je suis aveugle. Je ne puis plus rien faire, mais je songe.

— A celui que tu connaissais il y a quarante ans ?

— A celui que je connus quand j'étais jeune. Peut-être y a-t-il de cela quarante ans.

— Tu ne sais donc pas qu'il est mort ? Tu pâlis, pauvre vieille, tu ne réponds pas, tes lèvres sont blanches, tu ne respires plus....

Telle est la merveilleuse légende de la femme enfermée dans la tour... Attends un peu, Ésope, j'ai oublié quelque chose : un jour elle reconnut la voix de son bien-aimé dans la cour, elle tomba à genoux en rougissant. Elle avait alors quarante ans...

Éva, je t'ensevelis et je baise humblement la terre qui te recouvre. Un rayon de soleil traverse ma mémoire chaque fois que pense à toi ; je me sens inondé de bénédiction à l'idée de ton sourire. Tu donnais tout sans effort, car tu étais comme enivrée de vie. Une autre, qui me refuse jusqu'à la faveur d'un regard, me possède entièrement. Pourquoi ? Demande-le aux douze mois de l'année, aux navires sur la mer, au Dieu insondable qui régit les cœurs...

XXXIV

Un homme me dit :

— Vous ne chassez plus ? Ésope court dans la forêt, il a levé un lièvre.

Je répondis :

— Tuez-le pour moi.

Quelques jours se passèrent, puis M. Mack vint me voir. Il avait les yeux cernés, le teint blême. Etais-je réellement capable de pénétrer la pensée d'autrui ? Je ne savais plus...

M. Mack me parla de la catastrophe, due à un accident, à un hasard malheureux où je n'étais pour rien.

— Si quelqu'un, dis-je, voulait à tout prix que je fusse séparé d'Éva, il est parvenu à ses fins. Dieu le maudisse !

Il glissa sur moi un regard soupçonneux et marmonna une phrase dans laquelle il était question du bel enterrement ; rien n'avait été épargné pour cette cérémonie. J'admirai sa souplesse d'esprit.

Il repoussa mon offre de lui payer la barque brisée.

— Vous ne voulez pas que je vous dédommage de la perte du bateau ?

— Non, mon cher lieutenant. Comment avez-vous pu penser...?

Ses yeux étaient chargés de haine.

Pendant trois semaines je ne vis pas Édouarde... Si ! je l'aperçus un jour dans le magasin où je prenais mon pain. Elle était au comptoir et maniait des étoffes. Deux commis étaient occupés dans la boutique.

Je dis bonjour d'une voix ferme. Elle releva la tête mais ne répondit pas. Cela me détermina à ne pas acheter de pain en sa présence. Me tournant vers l'un des commis, je demandai de la poudre et du plomb. Pendant qu'on me servait, j'examinais du coin de l'œil la jeune fille. Sa robe grise usée aux boutonnières

me parut beaucoup trop courte ; des heurts violents secouaient sa plate poitrine. Comme elle avait grandi cet été ! Son front méditait ; les arcs des sourcils traçaient deux énigmes sur sa figure. Ses mouvements décelaient plus de maturité. Je regardai ses mains ; le langage des doigts effilés agit puissament sur moi et me fit tressaillir. Elle continuait de remuer des étoffes.

Je souhaitais qu'Ésope allât de l'autre côté du comptoir, je l'aurais rappelé avec des mots d'excuse. Qu'aurait-elle dit alors ?

— Voici ! fit le garçon qui me servait.

Je payai, pris les deux paquets et saluai de nouveau. Elle leva les yeux et resta muette.

— C'est bien, me dis-je ; peut-être est-elle déjà la fiancée du baron. Et je partis sans avoir demandé de pain

Une fois dehors, je donnai un regard aux fenêtres. Personne qui me suivît des yeux..

XXXV

Une nuit, la neige tomba. Je commençais à souffrir du froid dans ma cabane. J'avais un foyer où je faisais cuire mes aliments, mais le bois y brûlait mal. Les murs laissaient entrer l'air, bien que j'eusse de mon mieux bouché les fentes. L'automne était fini ; les journées devenaient courtes. Le soleil fondit la première neige et nettoya les champs ; mais les nuits étaient froides, l'eau gelait. Plantes et insectes mouraient.

Les hommes s'enveloppaient d'un mystérieux silence ; ils songeaient, leurs yeux regardaient venir l'hiver. Pas un cri ne partait du séchoir, le port était sans animation, tout se préparait à la longue nuit boréale où le soleil dort enfoui dans la mer. Les coups d'aviron d'une barque isolée faisaient un bruit sourd.

Une jeune fille approchait en ramant.

— Où es-tu allée, fillette ?

— Nulle part.

— Nulle part ?... Ecoute, je te reconnais, cet été je t'ai vue.

Elle accosta et amarra sa barque.

— Tu gardais un troupeau et tu tricotais un bas... Une nuit je te rencontrai.

Une faible rougeur monte à ses joues ; elle rit avec embarras.

— Ma petite fille, viens dans ma hutte et laisse-moi te regargarder. Ton nom est Henriette.

Mais elle passe son chemin sans rien dire. L'automne, puis l'hiver l'avaient engourdie ; ses sens dormaient.

Le soleil s'était déjà plongé dans l'eau.

XXXVI

Je mis pour la première fois mon uniforme et j'allais à Sirilund. Mon cœur battait. Je me remémorais tout ce qui s'était passé depuis le jour où Édouarde s'était jetée à mon cou et m'avait embrassé devant tout le monde. Durant de longs mois elle m'avait leurré cruellement, elle avait fait grisonner mes cheveux. Était-ce ma faute ? Oui ; car je m'étais laissé égarer par mon étoile. Je pensais : comme elle va se divertir si je tombe à ses pieds et lui avoue le secret de mon cœur ! Elle m'offrira une chaise, demandera du vin, et, avant de choquer son verre au mien, elle dira : « Monsieur le lieutenant, je vous remercie des heures que nous avons passées ensemble ; jamais je ne les oublierai. » Puis, me voyant heureux, voyant un peu d'espoir renaître en moi, elle feindra de boire et posera son verre intact Et elle ne me cachera pas qu'elle n'a pas bu, elle s'arrangera pour que je le voie. Elle est ainsi faite...

Allons ! l'heure finale va bientôt sonner.

Chemin faisant, je continuai mes réflexions : mon uniforme l'impressionnera, les galons sont neufs et brillants, le sabre cliquètera sur le parquet... Je fus secoué d'une joie nerveuse : Sait-on ce qui peut arriver encore ?... Relevant la tête, j'esquissai un geste fier : — Non, plus de bassesse ! Ayons le sentiment de notre dignité. Quoi qu'il advienne, je montrerai une parfaite indifférence. Je ne tenterai plus aucune démarche... Excusez-moi, ma belle demoiselle, si je ne sollicite pas votre main...

M. Mack vint à ma rencontre dans la cour de sa maison. Je trouvai sa figure encore plus blême, ses yeux encore plus enfoncés dans l'orbite.

— Vous partez ?... Ah ! vraiment ?... De fait, vous n'étiez pas trop bien installé, ces derniers temps. Votre hutte a brûlé...

Il souriait. Il me semblait avoir devant moi la plus forte tête du monde entier.

— Entrez, monsieur le lieutenant. Édouarde est au salon. Nous nous reverrons sur le môle, au départ du bateau.

M. Mack s'éloigna, la tête inclinée, sifflotant, ruminant des pensées...

Édouarde lisait au salon. Elle eut un mouvement de surprise à la vue de mon uniforme, me regarda de côté comme un oiseau, et rougit. Sa bouche s'ouvrit.

Je parvins à dire :

— Je vous fais mes adieux!

Brusquement, elle se leva ; je vis que mes paroles faisaient impression sur elle.

— Glahn! vous partez... ? Maintenant?

— Dès que le bateau sera là.

Je saisis sa main, ses deux mains, je m'écrie : « Édouarde! » en la regardant passionnément.

A l'instant même, elle devint froide et hermétique... Tout en elle me résistait. Elle se redressa, et je restai devant elle dans l'attitude d'un mendiant. Je lâchai ses mains. Je me souviens que je répétai plusieurs fois machinalement : « Édouarde, Édouarde!... » Mais quand elle demanda : « Eh bien! que vouliez-vous dire?... » je ne sus rien expliquer.

— Ainsi, vous partez déjà!... Qui donc aurons-nous ici l'année prochaine ?

— Un autre... La hutte sera probablement reconstruite.

Un temps d'arrêt. Elle reprit son livre.

— Je regrette que mon père soit sorti. Je lui ferai vos compliments.

Je ne répondis pas. Mais je fis un pas en avant et je lui touchai la main :

— Adieu, Édouarde.

— Adieu.

J'ouvris la porte pour partir. Elle avait repris sa lecture et tournait les pages de son livre. Mes adieux ne l'avaient nullement émue!

Je toussai. Alors elle se retourna et, d'un ton surpris :

— Vous n'êtes donc pas parti? Il m'avait semblé vous entendre partir.

Sa surprise était trop vive pour n'être pas jouée. Elle exagérait l'étonnement. En réalité, elle savait fort bien que j'étais là ; du moins, je ne pus m'empêcher de le penser.

— Je vais m'en aller.

Elle s'approcha de moi :

— Je voudrais avoir un souvenir de vous. Il y a une chose

que je veux vous demander... mais peut-être est-ce trop... Voulez-vous me donner Ésope ?

Sans hésiter je répondis oui.

— Alors, vous me l'amènerez demain ?

Je sortis... Personne aux fenêtres. Tout était bien fini.

La dernière nuit passée dans la cabane. Je méditais en comptant les heures. Au matin je préparai mon déjeuner. La journée s'annonçait froide.

Pourquoi m'avait-elle demandé de lui amener mon chien ? Voulait-elle me parler encore une fois ? Je n'avais plus rien à attendre. Et comment traiterait-elle Ésope ?... — Ésope, Ésope, elle te fera souffrir. A cause de moi elle te fouettera ; peut-être bien te caressera-t-elle de temps à autre ; mais, à coup sûr, tu seras fouetté mal à propos : tu deviendras insupportable.

J'appelai Ésope, je le caressai en appuyant nos deux têtes l'une contre l'autre. Je tenais mon fusil. Déjà l'animal reniflait, croyant qu'il s'agissait d'une partie de chasse. Je plaçai le bout du canon sur la nuque d'Ésope et je pressai la détente.

Un homme payé par moi se chargea de porter à Édouarde le cadavre de mon chien.

XXXVII

Le bateau à vapeur devait partir tard dans l'après-midi.

Je me rendis sur le môle. Mes effets étaient déjà embarqués. M. Mack vint me serrer la main et me promit du beau temps, un temps très agréable ; lui-même ferait avec plaisir un petit voyage par un tel temps. Le docteur parut accompagné d'Édouarde. Mes genoux tremblèrent.

— Nous désirons assister à votre embarquement, fit le docteur.

Je dis merci.

Édouarde me regarda droit dans les yeux :

— J'ai à vous remercier pour votre chien.

Elle pinça la bouche. Ses lèvres étaient décolorées.

Le docteur s'adressa à un homme du bord :

— Quand part le bateau ?

— Dans une demi-heure.

Je gardais le silence.

Édouarde, très surexcitée, allait et venait.

— Docteur, si nous rentrions? J'ai accompli ce qui m'amenait.

— Vous avez *dit* ce qui vous amenait.

Elle rit, humiliée de la manie d'ergoter du docteur:

— N'est-ce pas ainsi, à peu de chose près, que je me suis exprimée?

— Non, répondit-il d'un ton bref.

Je le regardai. Le petit homme avait un air froid et déterminé. Il s'était tracé une ligne de conduite et s'y conformait obstinément, jusqu'au bout. Et s'il perdait la partie? Il ne laisserait rien paraître de sa déception; sa physionomie ne trahissait jamais ses sentiments.

Le crépuscule venait·

— Adieu, donc, dis-je, et merci pour tous les instants.

Édouarde me regardait silencieusement. Puis elle détourna la tête et tint les yeux fixés sur le bateau.

Je passai dans la chaloupe. Édouarde était toujours sur le quai. Le docteur me cria un vigoureux adieu quand je fus à bord du vapeur. Je vis alors Édouarde qui s'en allait à grands pas, suivie à distance par le médecin. C'est la dernière vision que j'eus d'elle.

Une mélancolie intense entra comme un flot amer dans mon cœur...

Le bateau se mit en marche. Je distinguais encore l'enseigne de M. Mack : « Dépôt de sel et barriques vides ». Bientôt les caractères se brouillèrent. La lune et les étoiles parurent, les montagnes surgirent et avec elles la forêt immense. Ici est le moulin, là était ma hutte. La grande pierre grise reste solitaire sur le lieu de l'incendie. Iseline, Éva...

La nuit boréale s'étend sur les monts et les vallées.

XXXVIII

J'ai écrit tout ce qui précède pour abréger le temps. Je prends plaisir à évoquer le souvenir de cet été dans le Nordland où souvent je comptais les heures, qui fuyaient, pourtant, rapides. Tout est changé à présent; les journées semblent interminables.

Je passe encore bien des instants joyeux. Mais le temps ne marche plus et je n'y comprends rien. J'ai quitté l'armée, je suis libre comme un oiseau, je connais beaucoup de monde, je

me promène où je veux. De temps en temps, je ferme un œil et je nargue la lune et les étoiles; je crois les voir rire tant elles éprouvent de contentement à être narguées par moi. Tout me sourit. Je fais sauter le bouchon d'une bouteille et j'invite mes compagnons de plaisir à me rejoindre.

Pour ce qui est d'Édouarde, je ne pense plus à elle. Après un temps si long, pourquoi ne pas l'oublier entièrement? J'ai de l'amour-propre.

Quelqu'un me demande-t-il si j'ai quelque chagrin, je réponds par un « non » énergique.

Cora couchée à mes pieds me contemple, la pendule fait tic-tac sur la cheminée, j'entends sous mes fenêtres ouvertes les bruits confus de la ville. On frappe à ma porte, le facteur me tend une enveloppe cachetée. Je sais d'où elle vient. Immédiatement je l'ai compris, — à moins que je n'aie rêvé la chose en une nuit d'insomnie.

L'enveloppe ne renferme pas de lettre, seulement deux plumes d'oiseau.

Une terreur subite fait passer dans mes veines un courant glacial. Je dis en moi-même : Deux plumes vertes ! Que vais-je en faire ?... Pourquoi ai-je si froid ? Il entre trop d'air par ces fenêtres ouvertes.

Je ferme les fenêtres.

Mais je n'ai pas fini de songer : — « Ces plumes ne me sont pas inconnues. Elles me rappellent une plaisanterie, un incident futile parmi beaucoup d'autres incidents de mon séjour dans le Nordland. Cela fait plaisir de les revoir... » Et soudain j'ai devant moi un visage et j'entends une voix, une voix qui me dit : « Monsieur le lieutenant, voici vos plumes d'oiseau ! »

— Cora, reste tranquille, je te tue si tu bouges !

Il fait une chaleur intolérable ! A quoi pensais-je en fermant les fenêtres ? Qu'on les ouvre, qu'on ouvre la porte toute grande ! Entrez, mes joyeux amis... Par ici, commissionnaire, vous ferez une course pour moi...

Et la journée s'achève, mais le temps n'avance pas.

J'ai terminé ma relation, entreprise pour me distraire. Je n'ai pas de soucis, j'éprouve seulement le désir de m'en aller je ne sais où, bien loin, en Afrique ou aux Indes. Car j'appartiens aux bois et à la solitude.

LA MORT DE GLAHN.

NOTICE DATÉE EN 1861.

I

La famille Glahn peut continuer d'annoncer dans les journaux la disparition du lieutenant Thomas Glahn. Il ne reviendra pas, car il est mort, et je sais de quelle manière.

Au fond, je ne suis pas étonné que les proches parents du lieutenant apportent tant d'ardeur dans leurs vaines recherches, et Thomas Glahn n'était pas un homme ordinaire; de plus, il était généralement aimé. Je tiens à le constater, pour être juste, bien que j'éprouve pour sa mémoire une profonde antipathie et que son souvenir me remplisse de haine. Il était superbement beau, plein de jeunesse, éminemment séduisant. On se laissait subjuguer par son regard de fauve; moi-même je sentais le pouvoir de ses yeux. Une dame, dit-on, définissait ainsi ce charme étrange : « Je suis perdue quand il me regarde; je me sens émue autant que s'il me touchait. »

Il avait des défauts et je n'ai pas l'intention d'en faire mystère, car je le hais. Assez souvent il disait des choses insignifiantes et niaises : c'est peut-être à cause de cela qu'il plaisait tant aux femmes. Il savait leur parler; il applaudissait à leur sot babil : elles en étaient flattées. Parlant d'un individu très gros, il prétendit que cet homme avait l'air de porter un pantalon bourré de graisse. Et il riait de ce mot dont j'aurais rougi à sa place. Il me donna une autre preuve de sa futilité d'esprit. Nous habitions alors sous le même toit. Un jour l'hôtesse entre dans ma chambre et me demande ce que je désire pour mon déjeuner. Je réponds précipitamment : *une* œuf et *un* tranche de pain. Thomas Glahn qui, par hasard, se trouvait près de moi — sa chambre à lui était située sous les combles — se mit à rire bêtement de cet innocent lapsus. Il répéta un grand nombre de fois : « une œuf et un tranche de pain », jusqu'à ce que je le fisse taire en le regardant d'un air de profond étonnement.

Des traits analogues le montrant sous un jour ridicule me reviendront peut-être au cours de ce récit, et j'aurai soin de les noter. Je ne l'épargnerai pas : il est toujours mon ennemi; quel motif aurais-je d'être généreux ? Pourtant je dois reconnaître qu'il ne tenait de propos idiots que lorsqu'il était ivre; or, dans les deux cas cités plus haut, il l'était passablement. Mais n'est-ce pas déjà un grand travers de se griser ?

Lorsque je fis sa connaissance, à l'automne 1859, il avait trente-deux ans. Nous étions du même âge. Il portait toute sa barbe et des chemises de chasse beaucoup trop décolletées. Parfois il oubliait de les boutonner

dans le haut. Tout d'abord, son cou me parut d'une beauté remarquable ; plus tard, quand je devins son ennemi mortel, je fus d'avis que le mien était aussi beau, quoique je n'eusse pas pour habitude de l'exhiber. Je le rencontrai une première fois sur un bateau fluvial. Nous allions chasser au même endroit et nous décidâmes de voyager ensemble dans l'intérieur du pays, en nous servant d'un véhicule attelé de bœufs lorsqu'il n'y aurait plus de voie ferrée. J'évite à dessein de nommer l'endroit où nous nous rendions : je ne veux mettre personne sur nos traces. Mais que la famille Glahn cesse de rechercher son parent par l'intermédiaire des journaux. Il est mort en ce lieu qui était le but de notre voyage et dont je ne dirai pas le nom.

Avant de le rencontrer, j'avais entendu parler de Thomas Glahn. Son nom m'était connu. Je savais par des racontars qu'il avait eu une aventure avec une jeune fille nordlandaise de grande famille ; fortement compromise par le lieutenant, elle rompit avec lui. Il jura de se venger ; mais la jeune personne ne tint aucun compte de cette menace. C'est alors que Thomas Glahn acquit par sa conduite scandaleuse une triste réputation. Il mena une vie dissolue, devint un enragé buveur et donna sa démission d'officier. Singulière manière de se venger d'un échec matrimonial !

Suivant une autre version, il n'avait pas compromis la jeune fille. La famille de sa fiancée l'avait éconduit ; elle-même s'était éloignée de lui après qu'un Suédois possédant le titre de comte l'eût demandée en mariage. Le premier récit me paraît plus digne de créance, à moi qui hais Thomas Glahn et le crois capable des pires vilenies. Quoi qu'il en soit, il ne faisait jamais allusion à ses rapports avec cette jeune femme de haute naissance et je ne le questionnais pas à ce sujet. En quoi cela me regardait-il ?

Je ne me souviens pas qu'à bord du bateau nous ayons parlé d'autre chose que du village où tous deux nous nous rendions pour la première fois.

Glahn consultait une carte :

— Nous trouverons, m'a-t-on dit, une sorte d'hôtel. Peut-être aurons-nous la chance de nous y loger. L'hôtesse est une vieille Anglaise de sang mêlé... Un chef indigène habite le village voisin ; il a plusieurs femmes dont quelques-unes âgées seulement de dix ans.

Moi, j'ignorais que le chef eût beaucoup de femmes, et je ne savais rien de l'existence d'un hôtel. Aussi je me taisais. Glahn souriait ; son sourire avait un grand charme.

En dépit de sa beauté, ce n'était pas un type de mâle accompli. Il m'avait raconté que les variations atmosphériques lui occasionnaient des douleurs dans le pied gauche : il avait été blessé au pied par une arme à feu.

II

Une semaine plus tard, nous étions installés dans la grande cabane qui avait nom d'hôtel et que tenait une vieille *halfbreed*. Quel hôtel! Les murs étaient faits de terre et d'un peu de bois rongé par des fourmis blanches. Je fus logé, à côté de la salle commune, dans une petite pièce éclairée par un carreau vert terni de poussière. Glahn choisit sous le toit une chambre exiguë, ayant elle aussi une vitre sur la ruelle. Sa chambrette était plus sombre, encore moins habitable que la mienne. Le soleil dardait des rayons de feu sur la paille du toit, la chaleur était étouffante, nuit et jour, dans ce réduit où l'on montait, non par un escalier, mais par une mauvaise échelle de quatre bâtons. Que pouvais-je faire à cela ? J'avais dit à Glahn :

— Voici deux chambres, l'une au dessus de l'autre. Choisissez!

Il visita les deux pièces et choisit celle du haut, peut-être pour me laisser la meilleure. Mais ne lui ai-je pas été reconnaissant de cela ? Je ne lui dois rien.

Tant que durèrent les très fortes chaleurs, il fallut s'abstenir de chasser et se tenir près de la cabane. La température était insupportable. La nuit, une moustiquaire nous protégeait contre les insectes. Mais il arriva que des chauves-souris aveugles s'attaquèrent au rideau sans faire de bruit et le déchirèrent. Du moins cela eut lieu plusieurs fois dans la chambre de Glahn ; en effet, incommodé par la chaleur, il laissait ouverte sa lucarne. Je n'eus pas les mêmes ennuis. Dans la journée nous restions allongés sur des nattes devant « l'hôtel » ; nous fumions, tout en observant les faits et gestes des indigènes. Ceux-ci avaient la peau basanée, de grosses lèvres, les yeux bruns, éteints ; tous portaient des anneaux d'or aux oreilles. Ils étaient presque nus, ayant pour tout vêtement une ceinture en cotonnade ou en feuillage. Les femmes mettaient avec cela un court jupon fait d'une étoffe de coton. Les enfants étaient entièrement nus le jour comme la nuit ; leur ventre gros et proéminent reluisait d'huile.

— Les femmes sont trop grasses, disait Glahn.

Moi aussi, je les trouvais trop grasses. Je l'avais peut-être pensé avant lui. Mais je ne disputerai pas pour si peu. Au reste, toutes les femmes n'étaient pas laides, malgré leur visage bouffi. J'avais découvert une jeune métisse. Ses cheveux étaient longs, ses dents d'une éclatante blancheur. C'était la plus belle de toutes. Je l'aperçus un soir, couchée à plat ventre dans une rizière, gigotant au milieu des hautes tiges. Elle pouvait causer ; nous eûmes une très longue conversation. Il commençait à faire jour quand nous nous séparâmes. Elle ne retourna pas directement à sa hutte, elle fit semblant de revenir du village voisin. Glahn avait passé la nuit en compagnie de deux fillettes qui n'avaient guère plus de dix ans, et à qui il débitait mille folies tout en buvant de la bière de riz. C'était sa manière de s'amuser.

Quelques jours après nous allâmes chasser. Nous avions dépassé des plantations de thé, des rizières, des champs d'herbes : nous entrâmes dans une forêt peuplée d'arbres étranges, bambous, manguiers, tamariniers, tecks, gommiers, et Dieu sait quelles autres espèces ; ni l'un ni l'autre nous n'étions versés en ces matières. Il n'y avait que peu d'eau dans la rivière et il en serait ainsi jusqu'à la période des pluies. Nous tuâmes des ramiers et des pintades. Vers le soir nous vîmes deux panthères ; des perroquets volaient au-dessus de nos têtes. Glahn était un excellent tireur, il ne manquait pas un coup ; mais il faut dire que son fusil valait mieux que le mien. Moi aussi, je visais juste très souvent, et je ne m'en vantais pas. Lui, au contraire, disait : « Je toucherai cet oiseau à la queue, cet autre à la tête. » Et toujours il frappait où il voulait. Quand nous aperçûmes les panthères, Glahn voulut les attaquer avec son fusil à plomb, mais je l'en dissuadai, car la nuit venait et nous n'avions plus que deux cartouches. Il s'enorgueillit passablement de son courage à vouloir tirer sur les panthères avec un fusil à plomb.

— Je suis vexé de n'avoir pas tiré, me dit-il. Vous êtes diablement prudent. Pourquoi ? Souhaitez-vous de vivre longtemps ?

— Je vois avec plaisir que vous me jugez plus raisonnable que vous.

— Ne nous brouillons pas pour si peu.

Ma foi, s'il avait voulu se brouiller avec moi, j'y aurais consenti bien volontiers. Je commençais à me sentir indisposé contre lui à cause de sa légèreté et de ses allures de séducteur. Certain soir, je me promenais tranquillement avec Maggie, la métisse ; elle et moi nous étions très contents. Glahn, assis devant notre hôtel, nous salua en souriant. Maggie le voyait pour la première fois. Curieuse, elle m'interrogea sur lui. Et si vive était l'impression qu'il avait produite sur mon amie que, le moment venu de nous séparer, elle oublia de me reconduire chez moi et s'en fut droit à sa demeure.

Lorsque je parlai à Glahn de cet incident, il le traita comme une chose sans importance. Mais j'en gardai bonne mémoire ! Ce n'était pas à moi que s'adressait son sourire quand j'étais passé avec Maggie devant la hutte, c'était à ma compagne.

— Que mâche-t-elle sans cesse ? me demanda-t-il ?

— Je ne sais pas. Après tout, elle a des dents pour s'en servir.

Il ne m'apprenait rien en me disant que Maggie avait l'habitude de mâcher quelque chose ; j'en avais fait la remarque depuis longtemps. Mais ce n'était pas des feuilles de bétel qu'elle mâchait : ses dents étaient trop blanches. Elle se fourrait dans la bouche toutes sortes de choses, pièces de monnaie, morceaux de papier, plumes d'oiseaux. Il n'y avait pas là de quoi railler la plus jolie fille du village. Glahn m'enviait mon bonheur, voilà la vérité.

Je me réconciliai avec Maggie dès le lendemain et, ce soir-là, nous ne vîmes pas Glahn.

(A finir.) KNUT HAMSUN

Traduit du norvégien par Mme R. RÉMUSAT

L'Invasion européenne en Chine

DOCUMENTS CHINOIS

Les documents que j'ai, comme homme, le plaisir et, comme Occidental, la honte de publier plus loin m'ont été remis, parmi d'autres, par des amis chinois rencontrés au cours d'un voyage qui m'a permis d'observer l'affaire chinoise de derrière les coulisses. Entre moi et les envahisseurs européens se trouvait le théâtre des opérations militaires. Ces documents sont importants a trois points de vue. Premièrement ils montrent la situation telle qu'elle se présente aux yeux des Chinois. Deuxièmement, ils offrent la preuve objective du lamentable échec de la politique occidentale en Chine. Troisièmement, ils font voir à nu notre civilisation. Transportée hors de son milieu et privée des multiples ficelles qui l'y maintiennent en posture décorative, la marionnette européenne apparaîtra ici telle qu'elle est, car elle est bien telle que la montrent les imprécations naïves et tragiques qu'on va lire.

Le commentaire que j'ai cru devoir ajouter se borne à l'élucidation des idées ou expressions qui pourraient sembler obscures à l'Européen non initié.

LETTRE PERSONNELLE EXPÉDIÉE DE TCHANG-TZIA-GOU-TING (KALGAN) (1), LE 10 DÉCEMBRE 1900, A MONSIEUR OU-SSE-GONG REPRÉSENTANT DE LA MAISON BAO-TCHOUEN-CHANG AU MAÏ-MAÏ-TCHENG (2) D'OURGA (3).

Vénérable beau-père ! Pendant plus de six mois, toute communication postale à travers la Mer de Sable (4) qui nous sépare, a été impossible, parce que, comme vous savez, les barbares

(1) Tchang-tzia-gou-ting ou Kalgan est une grande ville située à l'intersection de la Muraille et de la route de Pékin au Baïkal, à 250 kilom. de la Résidence (Pékin).

(2) Maï-maï-tcheng, corrompu par les Européens en « Maïmatchin », n'est pas un nom propre, mais le nom générique des colonies commerciales chinoises dans les Etats tributaires, *maï*, signifiant acheter, *maï* vendre, et *tcheng* ville. Ces colonies forment des villes réservées aux Chinois, ayant une juridiction et administration chinoise, indépendantes de l'administration de l'État tributaire où elles se trouvent. Les Chinois y peuvent vivre trois ans, après quoi de nouveaux passeports de leur ville natale leur sont nécessaires. Le séjour dans ces colonies est interdit aux femmes.

(3) Ourga est la capitale de la Mongolie, résidence du grand-khan, d'un pape bouddhique, et maintenant d'un résident russe. La ville possède depuis quelques mois des fortifications et une garnison russes.

(4) En chinois Cha-mo : nom chinois du grand désert mongol que les Mongols nomment « gobi ».

de l'Océan Occidental (5) ont fait une invasion belliqueuse dans l'Empire du Milieu (6). Ils ont forcé l'Empereur à quitter la Résidence, et ils ont culbuté le gouvernement; ainsi aucun département administratif n'a plus pu fonctionner. Puis, ils ont, en assassinant et en pillant, envahi le pays non défendu. Ces infernaux criminels déclarent qu'ils sont en négociations de paix avec l'Empereur; mais, en même temps, ils continuent à torturer le peuple d'une façon inouïe, avec une cruauté terrible et une joie diabolique. En comparaison de ces hordes avides de chiens enragés, ils étaient vraiment encore humains, ces renards de missionnaires qui ont produit tout ce malheur parce que leur commerce infâme allait si mal (7). Il n'est pas un parmi ces

(5) En chinois : Si-yang-jen. Dans ce nom on voit exprimé le fait capital, la cheville de l'affaire chinoise. Le nom, couramment employé pour désigner les Européens ne saurait se rapporter aux Russes. Cette différence entre Russes et Européens est de la plus haute importance.

Elle provient de ce que le Russe a toujours communiqué avec le Chinois par voie de terre et l'Occidental par voie de mer. Par voie de terre, la pénétration mutuelle est infiniment plus considérable. Les établissements commerciaux et autres situés à la frontière, l'existence de peuplades pour ainsi dire intermédiaires entre les deux grandes nations, la nécessité naturelle d'apprendre la langue du voisin, tout collabore à la création, par le commerce, d'un contact aussi intime qu'amical : on se connaît, on respecte les institutions, croyances, usages l'un de l'autre; on se traite d'égal à égal. C'est depuis bientôt deux siècles le cas des Russes en Asie.

La situation des Occidentaux est, par leur faute, tout autre. Celui qui arrive par mer est un envahisseur. Il n'est pas un voisin qui vit tranquillement; il veut quelque chose. Et, même s'il ne fait que le commerce, nul doute qu'il ne soit là pour duper l'autre. Si, en outre, il est maître de la mer, il devient nécessairement l'ennemi politique. Et cela surtout quand la compréhension mutuelle des civilisations, le respect mutuel qui ne naît que de la connaissance mutuelle, fait totalement défaut. C'est le cas de l'Occidental en Chine : en première ligne, celui de l'Anglais.

(6) En chinois Tchong-kouo, le véritable nom de la Chine. Les mots « Céleste Empire », et « Célestes », n'ont pas de sens; ils étaient le nom de l'empire imaginaire des révolutionnaires Thaï-ping.

(7) L'origine de la « haine de l'étranger » que l'on reproche aux Chinois mérite d'être déterminée. C'est l'Anglais qui a créé cette haine. Il n'a ni connu ni respecté le droit commercial chinois; et il a mis au service de la violation des principes chinois l'hypocrisie du christianisme moderne.

En Chine l'engagement verbal oblige. Besoin n'est ni de contrat de vente, ni, pour le règlement des affaires, de traites ou d'autres effets de commerce. Une note dans un calepin sert de preuve. Les témoins ne sont nullement nécessaires. En cas de contestation on prête serment sur la tête coupée d'un coq, et l'on peut même procéder à une preuve par indices, en examinant la marche générale des affaires du défendeur. Donc, l'honnêteté simple et absolue est la base, la seule base du commerce.

Or, les missions commerciales aussi bien que les religieuses s'étaient réservées l'exterritorialité : elles n'étaient jamais soumises au droit chinois. Elles pouvaient donc se prévaloir des avantages de ce droit sans observer les obligations qu'il comporte. L'histoire suivante, dont, au besoin, nous nommerons le héros, n'est point un cas exceptionnel.

Le chef d'une grande mission au Chen-si, Américain de nationalité, eut l'idée de s'enrichir d'un coup subit. Comme, au su de tout le monde, il disposait de grands moyens financiers, il pouvait acheter sans difficulté de la soie pour environ deux cent mille francs : cette

barbares qui n'ait mérité « les huit peines » à la fois. Ce ne sont pas des militaires, comme les « Tatars russes » : ce sont des brigands, des pillards, des voleurs, des aigrefins, des assassins, des bourreaux, des tueurs de vieillards et d'enfants, des violateurs de femmes et de filles, des menteurs, des tourmenteurs d'esclaves, — bref de diaboliques chrétiens (8).

J'ai voulu vous dire cela avant d'oser vous communiquer les horribles nouvelles que vous allez lire. Car la rage vaut mieux que le désespoir.

Aucune horreur n'a été épargnée à cette ville et à notre mai-

---

soie, il l'acheta d'après l'usage chinois, naturellement, c'est-à-dire sur engagement verbal à trois mois. La soie livrée, il l'envoya à Tien-tsin, la fit transporter à San Francisco et la vendit avec au moins cinquante pour cent de bénéfice. Les trois mois de ses traites verbales écoulés, il omit de payer. Les créanciers proposèrent une prolongation de trois mois au taux relativement bas en Chine de 1 1/2 0/0 par mois. Le bon chrétien accepta, ce qui ne l'empêcha point de ne pas payer à l'échéance. Sur demande réitérée des créanciers, il refusa nettment. Eux, s'adressèrent au tribunal et s'engagèrent à établir, par témoignages, serments et le reste, ce que tout le monde savait. Le tribunal ne pouvait que se déclarer incompétent, du fait de l'exterritorialité des missions : c'était devant le tribunal consulaire de Tien-tsin que l'affaire devait être portée. Le missionnaire eut la prudence de rester enfermé dans l'enceinte de sa concession ; et de cette façon il échappa à l'assassinat qui, dans tant d'autres cas, est justement venu suppléer la justice officielle. Les créanciers, exhortés par le tribunal de leur ville à se tenir tranquilles, expédièrent leur plainte à Tien-tsin (c'est-à-dire à huit cents kilomètres de là).

Le tribunal consulaire demanda aussitôt, en défenseur de la véritable civilisation, les signatures du missionnaire. Celles-ci n'existant pas, il débouta les créanciers de leur demande, et fit contre eux, auprès du ministère de la justice chinois, une dénonciation en tentative de chantage. Les malheureux étaient définitivement volés ; ils jurèrent qu'on ne les y reprendrait plus. La conséquence fut que la mission se trouva plus ou moins boycottée ; les affaires ne marchaient plus, et l'hostilité de la population contre les dignes civilisateurs chrétiens était manifeste. Que faire ? Voici : le missionnaire adressa à son ambassade une plainte, disant que le respect de la population envers la mission était au-dessous de zéro, que la mission était boycottée et presque assiégée, que l'achat de marchandises se heurtait à un non-vouloir obstiné des commerçants chinois, bref que la situation était critique. L'ambassade somma le gouvernement d'intervenir, et celui-ci, sous la pression diplomatique, ne sut qu'envoyer une missive énergique au gouverneur du district en question, le déclarant responsable de la situation, au cas où cet état de choses se perpétuerait. D'où reprise forcée des brigandages de la mission, et dépêches triomphales de Pékin, annonçant que l'énergie des diplomates avait réussi à sauver une importante mission en danger d'être détruite par des voleurs chinois. Le missionnaire fit fortune. Quand, l'année dernière, les troubles éclatèrent, il se sauva à temps en emportant tous ses trésors, tua un mouton, enduisit de sang son manteau de soie bleue, s'écorcha la tête pour faire croire à une blessure, et s'en alla à travers la Mongolie en préparant un émouvant récit de fuite qu'il se proposait de faire publiquement dans les principales villes des États-Unis contre dix sous d'entrée.

On peut rapprocher de cette histoire l'inscription célèbre qui se trouve sur la porte du parc des missions à Chang-haï : « Entrée interdite aux chiens et Chinois ».

(8) Ce serait une erreur de croire que le Chinois soit intolérant. En Chine, toutes les religions cohabitent tranquillement, du judaïsme au chamanisme, du bouddhisme à l'islamisme. Il y a sept siècles, le christianisme des nestoriens était puissant en Chine. La haine des chrétiens n'est que la haine du bandit onctueux.

son. Et je me suis demandé longtemps s'il ne vaudrait pas mieux que j'éteignisse volontairement ma vie... Vénérable beau-père, que le Ciel vous protège, et conserve votre vie et votre force! Je reste seul ici de toute ma famille. Votre excellente fille, ma femme, a été, presque devant mes yeux, violentée par les bandes bestiales, et assassinée, le ventre coupé. Votre lumineux petit-fils, mon pauvre fils (9), a été tué d'un coup de revolver, parce qu'il pleurait trop. Et le nourrisson dont je vous ai fait savoir la naissance dans ma dernière lettre, a dû, pendant je restais lié, grelotter seul : il a pris froid et il est mort après. Votre excellente fille, sœur de ma femme, fut, de même, violentée dans sa maison, mais échappa à la mort, ainsi que ses enfants. Son époux est en danger, car il a été traîné par les barbares à la Résidence, et gardé comme conducteur de chariots de butin. Moi-même, j'ai été cruellement maltraité, parce que, un moment, je m'opposai au pillage du magasin de soieries (j'avais déjà porté chez le préfet la presque totalité de l'argent que je possédais). Je ne sais pas pourquoi c'est moi justement qui ai dû échapper à la mort, tant d'autres ayant été assassinés !

Le désastre ne fut pas moins grand pour la propriété que pour la vie. Voici comment le pillage s'est effectué.

Des fugitifs arrivèrent de Hsiouen-hoa (10), disant que les barbares s'avançaient, en pillant et en assassinant. On ferma les magasins. Les uns se rendirent chez le préfet, les autres dans leurs maisons. Bientôt les barbares arrivèrent. Ceux qui connaissent la Résidence, disent que c'étaient des « Pous » (11). Le préfet ne s'opposa à rien. Le commandant des barbares, un homme beaucoup trop jeune, ayant une barbe, et dont la figure brillait d'arrogance et de cruauté moqueuse (12), se fit montrer

---

(9) Ce fils avait quatre ans.

(10) Ville préfectorale sur la route de Pékin à Kalgan.

(11) Nom chinois, pour Prussiens ou Allemands. Les Russes s'appellent « Ou », les Anglais « Ying », les Français « Fa ». Le prestige allemand a complètement exterminé le prestige des autres Occidentaux qui ont pris part à cette expédition. Les Russes, on le verra plus loin, attirent l'attention seulement quand ils agissent *contre* les Allemands; cela explique leur immense succès actuel. Le coup de maître de la Russie fut de faire assumer la responsabilité des horreurs guerrières à sa seule rivale possible dans la Chine septentrionale. Elle spécula admirablement sur la vanité allemande : Waldersee et avec lui Guillaume II et toute l'Allemagne devinrent l'incarnation de la barbarie européenne. Le Chinois ne connaît plus maintenant que « Pous » et, par opposition, « Ous ».

(12) Le comte York von Wartenburg.

la maison du préfet, et entra sans se faire annoncer (13). Les soldats se répandirent, par groupes, dans les rues et pénétrèrent dans les maisons qui leur semblaient riches. Qui voulait s'y opposer était tué à coups de revolver ou à coups de sabre. Nulle part ils ne respectaient le seuil de l'habitation intérieure. Tous les domestiques, employés et autres qui le pouvaient, fuyaient. Souvent on leur criait quelque chose, et, quand ils ne revenaient pas, on tirait sur eux.

Notre quartier fut le dernier envahi, mais on ne pouvait quitter la ville sans tomber dans leurs mains.

Le commandant avait demandé au préfet vingt mille onces d'argent (14). La caisse était vide. Alors on le menaça, lui, ainsi que tous les gens riches, de mort et d'un pillage complet. Le préfet envoya chercher de l'argent chez tous les négociants; mortellement effrayé, tout le monde en donna. J'ai donné deux cent cinquante onces des trois cent cinquante que j'avais en caisse. Bientôt le préfet en avait reçu plus de vingt mille; mais le commandant des barbares empocha le tout. Nous étions plus tranquilles; nous nous croyions libérés par le don d'argent. Erreur fatale !

C'est que les milliers de soldats n'avaient pas encore leur part. Ils trouvèrent des magasins d'eau-de-vie qu'ils pillèrent. Beaucoup d'entre eux furent complètement ivres. On pénétra dans toutes les maisons. Il fallait indiquer où se trouvaient des marchandises ou objets précieux, ou bien on vous maltraitait d'une façon horrible. Un grand nombre de gens qui s'opposaient au pillage furent tués dans leur propre maison. Tous les objets de valeur furent portés dans la rue. On garrottait les hommes.

Le mari de votre fille, sœur de ma femme, voulut défendre à ces démons l'entrée de l'appartement intérieur: on le battit avec des fusils et on l'attacha à un poteau. Quatre de ces chiens

(13) La politesse, la civilisation extérieure, est développée chez les Chinois au plus haut degré. Même le marchand ambulant, qui désire offrir sa marchandise dans une maison, envoie sa carte, et rend une visite, apparemment amicale, à la fin de laquelle seulement on cause affaires.

(14) 90,000 francs. Une once équivaut à peu près à trente-cinq grammes; le Chinois l'appelle un liang, l'Européen en Chine un taël. Il n'existe pas, c'est-à-dire il n'existe *plus* d'étalon monétaire en Chine; l'argent monnayé et garanti par l'État est inconnu; le métal précieux reste toujours une simple marchandise qui se vend au poids. L'argent est remplacé par le crédit, rêve dont on verra la réalisation, dans quelques siècles peut-être, même en Europe. Le véritable étalon monétaire est donc simplement le travail. De là sans doute la possibilité de l' « engagement verbal » mentionné plus haut : celui qui ne le tient pas perd du coup le crédit, et sans crédit il est perdu.

entrèrent. Les servantes cherchèrent à s'enfuir, mais furent appréhendées dans la cour par huit autres brigands qui, en riant, les violèrent. Votre fille, épouvantée, semble heureusement avoir vite perdu connaissance; on la trouva plus tard, évanouie, manifestement à la suite d'infâmes outrages. Dans ma maison, ce fut bien pis encore. On pénétra, on me terrassa, et on me garrotta. Tout fut saccagé. J'étais furieux; car j'avais déjà donné mon argent.

« J'ai payé ! j'ai payé! criai-je en anglais. Vous n'avez pas le droit de prendre ceci ! »

L'un d'eux me comprit, et me dit quelque chose en ricanant affreusement. J'ai compris qu'ils avaient l'ordre de leur empereur, d'assassiner tout le monde et de voler tout (15). Je me tordis dans les cordes. Cinq pénétrèrent dans l'appartement intérieur. J'entendis les cris des femmes, et des rires affreux. Désespéré j'appelai ma femme. Elle répondit en criant au secours. Et je ne pouvais me dégager. Je vociférai :

« C'est un ignoble brigand, votre empereur, un massacreur, un sale violateur de femmes, un porc puant ! »

On tira un coup de fusil. Ma femme poussa un cri horrible. Je hurlais, fou. Je reçus un violent coup de pied dans le ventre et perdis connaissance.

---

(15) Quand, après l'annexion de la Mongolie, le gouvernement russe eut fait rouvrir la route postale de Kiakhta à Kalgan, ce furent par douzaines que les Chinois établis en Mongolie reçurent des lettres de leurs parents et amis de Chine. De Kalgan, de Pékin, de Hsiouen-hoa, Si-ning, Tching-ting, Kouan-ping, Tong-tchang, Taï-yuan, Kaï-fang, Ping-yang, Hsi-ngan arrivaient les missives de malheur. Et c'est dans toutes la même chose : impositions officielles par des « généraux Pous », assassinats après viol de femmes et de filles, tueries d'enfants, castrations et assassinats (après d'épouvantables corvées) d'hommes, chasses à courre ou battues humaines, horribles simulacres (pas d'interpretes !) de procédés judiciaires, et mise à mort, de préférence à coups de baïonnette, pillages de magasins et de maisons privées et dévastation de localités au moment du départ. Jusqu'au style, ces lettres sont identiques aux lamentables récits que font les historiens hongrois de l'invasion des Mongols sous le successeur de Djinghiz-Khaghan, c'est-à-dire d'un temps qu'on pouvait croire derrière soi depuis six siècles et demi. Le progrès de la civilisation consiste donc en ce que les barbares chrétiens font maintenant aux nations travailleuses de l'Asie ce que les barbares d'Asie ont fait, il y a six siècles, aux peuples agriculteurs chrétiens.

Et dans toutes ces lettres, l'Empereur d'Allemagne (auquel on oppose, comme on verra, le Tsar) figure comme chef suprême des Occidentaux. Il ne ressemble pas à un héros destructeur, mais à un bourreau puissant qui donne la consigne à ses aides, les soldats. Toujours, soit qu'un marchand se rebiffe quand on lui vide sa caisse ; soit qu'un pauvre diable, condamné à mort pour rebellion parce qu'il n'a pas voulu ouvrir sa porte, implore la grâce des barbares ; soit qu'une jeune fille, solidement tenue par deux « camarades » pendant que le troisième la viole, cherche à cracher ou à mordre ; soit qu'une mère qui garde ses petits enfants ne veuille pas, au premier appel d'un porteur de galons, se prêter à de sales exigences, toujours c'est la même excuse : « L'empereur l'a ordonné, et même si la vie vous reste, c'est déjà une infraction à nos ordres !... »

Quand je me réveillai, il faisait nuit. Je criai au secours. Monsieur Ou m'entendit, il arriva avec une lampe. Il me détacha. Les assassins étaient partis. Mais, horreur ! dans l'appartement intérieur gisaient ma femme, morte, le ventre ouvert, après d'horribles violences, mon fils, le crâne fracassé, et les deux femmes de chambre, tuées à coups de sabre, violées elles aussi, — et le nourrisson malade. Je ne pouvais pleurer. J'étais fou de rage. Je criais vengeance. Jamais des innocents n'ont été aussi horriblement torturés...

Monsieur Ou m'entraîna et me cacha dans son magasin, maintenant vide. Là je fus malade. Mais je fis le vœu de torturer et de tuer lentement autant de ces barbares qu'il me sera possible. Et, comme pour moi il n'y a pas de possibilité de le faire, j'implorai le Ciel d'envoyer sur la terre un homme noble qui abatte l'empereur de ces barbares, comme une bête malfaisante, — ce serait justice, — et le précipite dans l'enfer pour qu'il y soit jugé par le suprême juge...

D'ailleurs, tout mon bien est perdu. Les brigands ont chargé deux cent trente chariots de tous les objets volés (16), et les gens volés ont dû eux-mêmes conduire les chariots à la Résidence. Mon beau-frère aussi a été emmené de cette façon.

Plus d'un millier d'assassinats ont été commis. Pourquoi le Ciel permet-il cela?

Quant à votre honorable fils, je ne sais où il est, ni même s'il vit encore. Après avoir battu le missionnaire usurier de Paoting (17), comme il l'avait juré, il s'est enfui. Cet été, il était à Taï-yuan (18). Depuis que l'Empereur s'est rendu à Taï-yuan et puis à Hsi-ngan (19), je n'ai plus eu de ses nouvelles.

---

(16) Ces chariots sont à deux roues et ne supportent pas de charges très lourdes. La quantité de thé (pour ne parler que du thé) volée à cette occasion était, comme j'ai pu le constater plus tard, d'environ huit mille kilogrammes, d'une valeur, à l'endroit même, d'environ 20.000 francs; en Europe la même quantité vaut approximativement 55.000 francs.

(17) Ville préfectorale, chef-lieu administratif de la province de Tchi-li. Son sort fut curieux. Le troisième document s'y rapporte.

(18) Ville immense, chef-lieu de la province Chan-si, laquelle, point de mire de la Russie, possède des gisements de houille et de fer qui suffiraient à approvisionner (si la consommation restait stationnaire) le monde entier pendant au moins trois mille ans.

(19) Hsi-ngan, une des plus grandes villes chinoises, capitale de la province Chen-si, compte au moins un million et demi d'habitants. Elle a été pendant plus de vingt siècles, jusqu'en 1129, la résidence impériale. Un coup d'œil sur la carte d'Asie montre l'importance de ce point : il commande les communications entre la Chine orientale et l'Asie centrale Notre quatrième document provient de cette ville, actuellement le nouveau siège de la cour impériale.

Mais, mon vénérable père, permettez-moi de souhaiter pour vous, que vous ayez de la patience et de la force d'âme. La loi du Ciel dirige le Tout.

Dans cinq jours, par le prochain courrier, je vous enverrai encore des nouvelles. Qu'elles soient meilleures !

Je prie pour votre bien-être.

TSIEN-LAO-GONG

LETTRE PERSONNELLE EXPÉDIÉE DE TCHANG-TZIA-GOU-TING, LE 15 DÉCEMBRE 1900, A MONSIEUR OU-SSE-GONG, REPRÉSENTANT DE LA MAISON BAO-TCHOUEN-CHANG AU MAÏ-MAÏ-TCHENG D'UORGA.

Vénérable beau-père! J'ai sacrifié aux ancêtres de votre sublime fille (20), ma femme, assassinée, pour qu'ils vengent les horreurs perpétrées sur votre famille et pour qu'ils vous donnent la force de supporter votre douleur. Notre famille est détruite, le foyer familial éteint à tout jamais; et des « quatre relations sociales », il n'en existe plus pour moi que deux. Pourquoi tout ce mal?

Cependant, ce qui a été épargné de notre famille va mieux. Votre excellente fille, sœur de ma femme, était malade de honte et de douleur, et elle aurait peut-être attenté à ses jours, si ses servantes et son amour maternel ne l'avaient retenue. Notre angoisse au sujet de son mari, qui avait été emmené à la Résidence, était heureusement mal fondée. Il est rentré hier soir, sans ses chevaux et ses voitures cependant, que les barbares lui ont pris. Il a, en vérité, échappé à la mort uniquement parce que son destin l'a voulu ainsi. Et son voyage et ce qu'il a vu à la Résidence pendant une journée nous ont appris quel sort

(20) Le culte des ancêtres est, comme on sait, chez les confoutsistes qui, au fond, devraient être athées, la seule pratique religieuse. Le fait qu'on a recours à cette pratique pour les femmes aussi bien que pour les hommes prouve combien l'idee, généralement adoptée en Europe.est fausse, d'après laquelle la femme chinoise serait une espèce d'esclave comme les infortunées séquestrées des harems islamites. La femme chinoise est plus respectée que la femme européenne en général. (Si elle ne parait pas en public, sauf dans la classe prolétarienne, c'est que la vie de famille est beaucoup plus intense en Chine qu'en Europe.) La femme est plutôt une camarade de l'homme. Et il est rare qu'un Chinois, avant de prendre une décision importante, ne consulte pas sa femme. Confinée dans la maison, elle en est la véritable maitresse, et elle montre, dans la majorité des cas, une instruction supérieure à celle de l'homme, tant au point de vue litteraire qu'au point artistique : elle fait, dans le ménage chinois normal, contre poids aux préoccupations professionnelles du mari. — Ainsi la première des « quatre relations sociales » est la relation entre mari et femme. Les trois autres sont celles entre parents et enfants, employeurs et employés, amis et amis.

épouvantable frappe le peuple chinois et quelle est la turpitude à jamais mémorable des ignobles barbares et de leurs empereurs.

Seuls les Ous ressemblent à des êtres humains ; les Pous, qui sont le plus grand nombre, se conduisent d'une façon abominable ; rien de si atroce n'est rapporté dans les annales des dynasties Kin et Yuan, touchant l'invasion des Tatars (21). Et alors, les Chinois savaient qu'ils étaient en guerre et pouvaient se défendre, tandis que maintenant le gouvernement dit que nous ne devons pas bouger, et l'on nous assassine lâchement. Tous les Chinois que les Pous trouvent hors de la Résidence sont tués.

Mon honorable beau-frère n'a presque rien pu manger pendant tout le voyage jusqu'à la Résidence. On l'a beaucoup battu, et les barbares, véritables animaux carnassiers qui ne savent même pas manger comme il faut (22), l'ont employé comme esclave et l'ont traité comme jamais maître chinois ne traiterait ses domestiques. On n'a pas voulu lui permettre de satisfaire ses besoins naturels, et quand, dans la nuit, il fut malade, les soldats qui gardaient les prisonniers, prirent ses excréments et les lui étalèrent sur la figure en l'interpellant avec d'abominables rires. Quelques-uns de ses compagnons ont essayé de s'enfuir : on les a tués à coups de fusil.

A la Résidence, il règne un désordre lamentable. Le maître de la ville est le général des Pous, un voleur, une bête féroce et malfaisante, comme tout le monde dit, qui, à lui seul, a fait plus de mal que tous les criminels détenus dans les prisons d'État. Toute la population est en danger de mort. Jamais anarchie plus complète n'a existé, depuis le commencement de l'Empire.

Avec le contenu des deux cent trente chariots d'objets volés, on a fait une grande criée sur une place de la Résidence. Mon

(21) Ici l'auteur compare les horreurs de l'heure actuelle à celles qui ont caractérisé la conquête de la Chine par Djinghiz-Khaghan et ses successeurs. La dynastie Kin, c'est-à-dire « Or », d'origine tongouse, est peut-être apparentée à celle des Mandchous qui règne actuellement. Après une guerre de quatre-vingts ans, Khoubilaï, le petit-fils de Djinghiz, put assumer le titre impérial, et investir du nom dynastique de Yüan sa famille, en 1280.

(22) On sait que les Chinois mangent à l'aide de deux baguettes que l'on emploie, pour ainsi dire, comme deux dents mobiles de fourchette. Cette façon de manger est très élégante et, pour le genre de mets en faveur chez les Chinois, beaucoup plus commode que la nôtre. Un Chinois m'a fait, de la façon suivante, remarquer quelles différences existent entre les diverses nations civilisées : « Les soldats Pous se conduisent et mangent comme des animaux. Les soldats Ji-pen (Japonais) se conduisent comme des animaux et mangent comme des hommes. Les soldats Ous mangent comme des animaux et se conduisent comme des hommes. »

beau-frère, ayant tout perdu, n'a pu y prendre part. Le tout a été acheté par d'ignobles officiers barbares et des marchands. Trois pièces de soie brodée qui lui appartenaient, et qu'il avait voulu vendre trente onces (23) chacune, ont été achetées par un prêtre pour une bouteille d'eau-de-vie! Les deux dragons de bronze du salon intérieur, qui lui sont venus de ses aïeux de la quatrième génération, de valeur inestimable, ont été achetés par un officier Ying, contre deux bouteilles de champagne. Et ainsi de suite. Un commerce pire que celui des missionnaires (24)!

A la Résidence, le palais impérial a été souillé, les ambassadeurs et leurs femmes mêmes ont volé les inestimables objets d'art des appartements intérieurs. Ces ignobles contempteurs des sciences ont brûlé en partie la grande bibliothèque; et, comme des chiens pour un os, ils se sont, dit-on, battus entre eux pour les célèbres instruments de l'observatoire impérial (25).

Quand mon beau-frère a voulu retourner ici, les habitants lui ont dit de rester; car, dans la ville, sa vie est à peu près sûre, mais dans la campagne il serait certainement pris et tué. Le général des barbares, infernal bourreau qu'on appelle Oua-da-sze (26), a ordonné à ses Pous, avides de sang, de prendre tous les Chinois, de faire des battues pour en prendre, et de les tuer comme rebelles. Il est cruel à ce point, que les Ous s'en montrent horrifiés; et si c'est vrai, comme on dit ici, que l'empereur des Ous veuille protéger les Chinois et que les Tha-tse (27) arriveront ici par la Mer de Sable pour nous libérer des brigands,

---

(23) Trente liangs font à peu près cent-vingt-cinq francs.

(24) Ces faits ont été signalés aussi par des journalistes occidentaux. Ils gagnent ains en vraisemblance.

(25) Quant à la bibliothèque, c'est le plus grand désastre qui, depuis l'année 625, date de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes, ait frappé la civilisation. L'acte d'ignoble vandalisme que les brutes allemandes ont perpétré le jour même de l'exécution populaire de Ketteler, pour venger la mort de ce dernier, restera éternellement le stigmate de la « nation des penseurs ». Les pertes, surtout celle de la Grande Encyclopédie, sont absolument irrémédiables. Il faudrait détruire toutes les bibliothèques du domaine de la civilisation occidentale pour avoir le corrélatif de cette catastrophe. L'observatoire contenait les télescopes et autres appareils de longtemps antérieurs aux soi-disant inventions européennes des ustensiles correspondants. On sait qu'après de vives altercations, on avait partagé ces trophées entre les Français et les Allemands. Le gouvernement français a fait immédiatement restituer la part qui lui « revenait ». Mais il n'a pas trouvé d'émule à Berlin: la moitié des instruments est donc définitivement volée.

(26) Transcripion du mot : Waldersee.

(27) Transcription du mot : Tatar. Les « Tatars russes » sont les Cosaques, qui, comme on sait, constituent les restes des peuples turcs et mongols qui s'établirent en Russie du XIIe au XVe siècle.

que le ciel lui donne le bonheur d'exterminer ces diaboliques Pous! Il sera béni de tous les Chinois.

Les Pous, en effet, comme pour une chasse au cerf, battent les champs pendant deux ou trois jours et prennent toutes les personnes qu'ils trouvent; quand ils en ont deux ou trois cents, ils les emmènent au bord du Hun-ho (28). Là, ils les mettent en ligne, au bord, le dos vers l'eau. Puis à quelque distance, ils forment une autre ligne. Et alors ils se ruent, bayonnette en avant, sur les victimes qui périssent ou bien percées ou bien précipitées dans l'eau; ceux qui se jettent à l'eau pour se sauver à la nage servent de cible aux fusils de ces lâches assassins.

Non seulement les Chinois le racontent, mais même les Ous. Mon honorable beau-frère rencontra heureusement un officier Ou qu'il osa aborder en utilisant sa connaissance de la langue russe du màï-maï-tcheng (29). Il lui raconta son malheur et demanda comment il pouvait faire pour retourner chez lui. L'officier semblait indigné des ignominies des Pous; et il lui dit que le chef des dévaliseurs de notre ville était mort. Nous tous remercions le ciel d'avoir exterminé ce crapaud venimeux (30). L'officier le fit attendre à la porte du palais impérial; car tout le monde entre maintenant dans la ville impériale. Et en sortant, l'officier lui donna une fiche qui le faisait conducteur d'un chariot de thé pour notre ville, et ajouta deux onces d'argent pour la route; car il faut, hélas! prendre des provisions comme si l'on traversait le désert. Le transport de thé arriva bien ici; c'était en grande partie le même thé qu'on avait volé ici, que l'on avait vendu pour rien à la criée, et qu'on a dû racheter cher. On est deux fois volé ainsi.

Quand sera la fin de tous ces désastres? Quand l'empereur égorgeur sera-t-il frappé du ciel comme le saccageur de notre ville?

De mes propres affaires je ne veux plus rien écrire. Mais soyez

---

(28) Le Hun-ho est la rivière qui, en constituant l'affluent le plus considérable du Peï-ho, offre une voie navigable entre Tien-tsin et Hsiouen-hoa; elle passe près de Pékin. C'est cette rivière que les jonques de thé, venant par le grand canal impérial depuis le centre de la Chine, remontent pour débarquer leurs chargements non loin de Kalgan, d'où le thé est transporté à dos de chameau ou en chariots à bœufs, à travers le désert mongol jusqu'à Kiakhta.

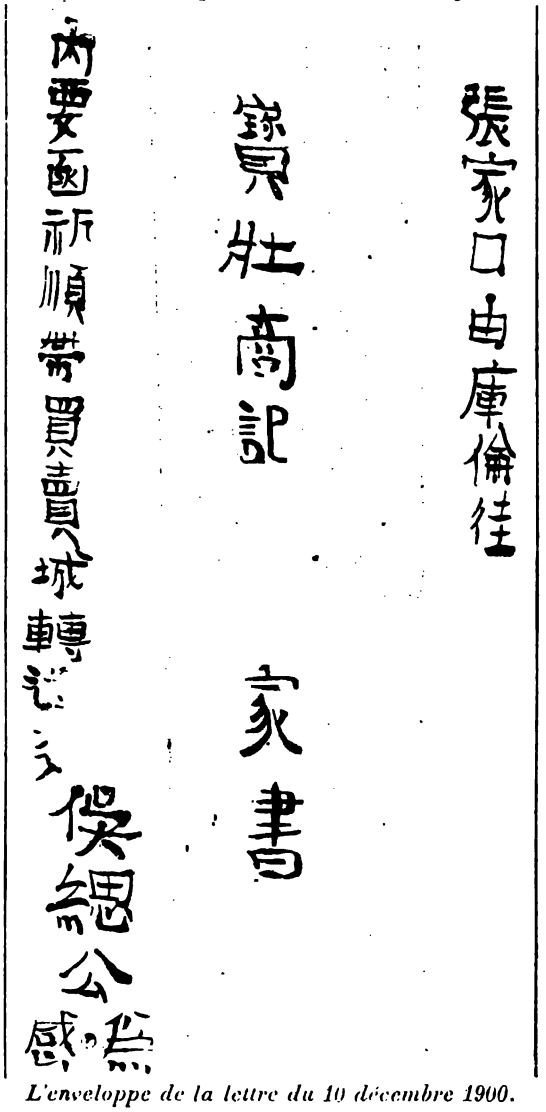
(29) C'est le dialecte corrupu, une espèce de monosyllabisation du russe, qui sert à Kiakhta comme moyen de communication entre les marchands russes et chinois.

(30) Le comte York von Wartenburg a été, au retour de Kelgan, mis à mort par asphyxie. On avait, dans la nuit, obturé le tuyau de la cheminée.

content encore que de vos excellentes filles, l'une au moins (et toute sa famille) soit sauve. Car être déshonorée par la force bestiale serait-ce plus déshonorant que d'être mordue par un chien enragé? C'est un malheur, non pas une honte. Que le Ciel vous donne la tranquillité de l'âme!

J'élève un autel à la sublime mémoire de votre vertueuse fille, mon épouse, assassinée pour sa vertu. Et je prie pour notre vengeance et pour votre bien-être.

TSIEN-LAO-GONG



L'enveloppe de la lettre du 10 décembre 1900.

Ces lettres montrent nettement quel est le fruit de la campagne chinoise. Les prétoriens occidentaux n'ont point par leurs exploits préparé une base à des empires coloniaux ou même à de simples sphères d'influence commerciale : ils ont préparé le terrain à la suprématie russe. Ce résultat grave semble, à première vue, inexplicable; qu'il suffise de dire qu'il n'est pas un hasard, mais le fruit attendu d'une politique de longue main.

Ce qui frappe, dans toutes les lettres se rapportant à l'invasion européenne, quels qu'en soient le lieu d'expédition et l'occasion, c'est qu'on y trouve mentionnés l'antagonisme russo-allemand, la haine du kaiser et le messianisme du tsar ; les autres alliés ne se sont pas implantés dans l'esprit du Chinois.

Ce qui frappe surtout, c'est le fait qu'on ne parle, dans la Chine septentrionale au moins, presque plus des Anglais. On n'en fait mention que quand on stigmatise les procédés commerciaux et autres des missionnaires heureusement mis à la porte. Leur prestige est maintenant absolument nul. Les horreurs allemandes les auront vite fait oublier, et dans le temps encore assez lointain où l'on pourra s'occuper dans le malheureux pays, de travaux pacifiques, ils paraîtront toujours au peuple dans une lumière beaucoup plus sympathique que les Allemands. A quelque chose malheur est bon.

Quant aux Français, je ne les ai trouvés qu'une seule fois, et heureusement à une occasion honorable relatée dans le document suivant. Il convient cependant d'ajouter que dans les autres occasions où Français et Allemands ont marché ensemble, c'est probablement le plus grand prestige criminel des Pous qui fait qu'on ne parle pas des Fats.

LETTRE PERSONNELLE EXPÉDIÉE DE TCHING-TING (31), LE 19 DÉCEMBRE 1900, A MONSIEUR I-TSAI-MING, A ERDENI-TSIOU (32).

Mon honorable frère aîné ! Le ciel soit loué : vous ne séjournez pas, par ces temps troublés, à l'intérieur de la Grande Muraille (33). Car nos malheurs sont extrêmes. Je vous écris cette lettre pour que vous sachiez où il vous faudra adresser le courrier ayant trait à la société Ko-loun (34). Et j'écris en hâte. La communication avec la direction centrale est impossible. Depuis ma dernière lettre, le pays a subi l'invasion des Transocéaniens, qui se sont conduits (hélas ! les peuples nomades et brutaux qui tombent sur notre nation pacifique ont toujours montré le même caractère) plus odieusement presque que ces Mongols dont parlent les annales de la dynastie Ming. Car ces Transocéaniens ne se contentent pas de tuer et de piller tout simplement; mais ils arrivent en amis, et une fois tout arrangé, ils commettent, en ne tenant plus compte des engagements qu'ils viennent de prendre, les pires outrages à l'humanité.

(31) L'auteur de la lettre, établi à Pao-ting, s'est réfugié à Tching-ting, ville considérable sur la grande route de Pékin à Hsi-ngan, par Taï-yuan.

(32) Un des plus grands monastères bouddhiques mongols, plutôt une ville, sur l'Orkhon. Le destinataire est un caissier qui fait rentrer les dettes des acheteurs mongols. Le Chinois est l'exploiteur usuraire des Mongols.

(33) C'est la Chine proprement dite. L' « extérieur » comprend d'abord les États tributaires, Mandchourie, Mongolie, Turkestan, Thibet, qui se trouvent maintenant sous le protectorat russe; et puis les autres pays.

(34) C'est un puissant syndicat, société coopérative de production. Elle s'occupe de l'exportation. Ces organisations sont le secret de la force chinoise ; elles ont ruiné, rendu inutile le capitalisme et devancé le socialisme.

Donc, comme vous voyez, je me trouve à Tching-ting et je demeure chez notre ami d'affaires Ou-ting-yuan. Ceci revient à dire que Pao-ting a été saccagé par les Pous, et que j'ai dû fuir. De mon avoir je n'ai pu emporter que très peu de chose. Car, — comme, en fervent serviteur de Fo (35), je m'étais laissé introduire dans la société des Grands Poings et que j'avais prêté serment sur les six syllabes (36), et que les Transocéaniens, partout, tuent ou torturent les Grands Poings, — j'ai dû me sauver en toute hâte. Et il est vraiment heureux que mon mariage avec Mlle Tchou au lys d'or (37) n'ait pas encore eu lieu. Le stock en magasin appartenant à la Société, je n'ai donc ni perte d'êtres chéris, ni perte de fortune à déplorer. Ma fuite de Pao-ting a été motivée par les faits suivants.

Les Transocéaniens arrivèrent devant la ville un soir. C'étaient ceux qui s'appellent Fats (38) et qui se distinguent par des drapeaux composés de trois bandes verticales de couleur différente. Leur général envoya sa carte de visite au préfet, et ajouta certainement des observations rassurantes. Bref, ordre fut donné d'ouvrir les portes de la ville. Les Fats entrèrent et occupèrent les maisons de la rue de l'Est, où ils s'installèrent ; ils demandaient à manger et le reste. On leur donnait ce qu'ils demandaient. Et ils ne commettaient guère de méfaits. Le préfet eut à payer une assez forte contribution. Et les Fats hissèrent leur drapeau sur les portes de la ville. On ne fit mal à personne. Et le préfet afficha une proclamation disant que personne n'avait à craindre ni pour sa vie ni pour ses biens. Le général Fat lui en avait donné garantie. Mais voici comment tout cela tourna en désastre.

Les Fats étaient arrivés depuis trois jours, quand surgit une immense troupe d'autres Transocéaniens : c'étaient les terribles Pous, dont le carnassier empereur, qui, à ce qu'il paraît, commande aussi aux Fats, extermine sauvagement le peuple

(35) Passage du plus grand intérêt. Je me réserve d'élucider à une autre occasion ce fait extrêmement important que le clergé bouddhique a organisé le mouvement boxer.

(36) C'est la preuve absolue du caractère bouddhique du mouvement boxer. Les six syllabes sont le tabernacle du bouddhisme thibétain : « Om-ma-ni-pad-mé-houm ».

(37) C'est la désignation des pieds mutilés des femmes de la classe riche. Cette mode est aussi peu générale en Chine que celle du corset « droit devant » à Paris.

(38) Le mot « Fat », ou plutôt l'hiéroglyphe qui le désigne généralement, signifie « loi, habitude ». Un Chinois spirituel, auquel j'ai raconté certaines formalités administratives autant qu'inutiles, voire des « chinoiseries », en usage chez nous, — me dit : « Voilà pourquoi votre pays s'appelle Fat-kouo. De telles habitudes ineptes devraient être appelées Fat-kouo-fat-tse (françaiseries) ».

Han (39). Il y eut une panique d'abord ; surtout quand on vit que ces Pous avaient ravagé tout le pays par eux parcouru, détruit la moisson, brûlé les villes, et tué tout le monde. Il y eut à la porte du Nord, dit-on, une vive altercation entre le général Pou et le général Fat, et les soldats Fats se préparèrent au combat contre les Pous. Mais les Pous sont les maîtres des Fats, malheureusement (40) ; le général Fat, au milieu de sa discussion avec le général Pou, envoya un des interprètes chez le préfet, et celui-ci, aussitôt, envoya crier par les rues que tous ceux, et surtout les Grands Poings, qui, pour une raison ou pour une autre, avaient à craindre les Pous, devaient se sauver, la ville passant aux mains des Pous.

La fuite fut terrible. Mais enfin, je suis en sûreté. Si j'avais habité la rue du Milieu, j'aurais été perdu. Les immondes Pous, mettant de côté la promesse des Fats, pillèrent et incendièrent notre grande ville. Ils assassinèrent le préfet et deux cents honorables marchands pour leur prendre de l'argent. C'est tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Personne n'ose bouger. Et je resterai ici aussi longtemps que possible. Quel bonheur pour vous, d'être là-bas à l'abri des déboires ! car on sait que les Ou-tha-tse (41) vous protègent. Si, bien vite, ils voulaient seulement avancer, rejeter à la mer ces infernaux Pous et rétablir l'ordre ! (42) — Les affaires sont naturellement totalement arrêtées.

Enfin, « tout provient du ciel, tout rentre au ciel ». Ecrivez bientôt ; vous me feriez un bonheur. Je vous dis mes souhaits de bien-être et de réussite. Je suis votre bien petit et stupide frère cadet.

Il ne faut pas croire que la situation, telle qu'elle se dessine dans la tête des simples citoyens, soit purement imaginaire. Cette situation est aussi bien « politique » que sentimentale. On en voit la preuve dans ce fait que l'intervention russe était attendue et souhaitée même à la Cour impériale, et même par ceux qui n'étaient pas dans le secret des dieux. (Quant à ceux qui savaient à quoi s'en tenir, ils étaient renseignés par le télégraphe direct de Pétersbourg, par Omsk et Kouldja, à Haï-ngan même.) Dans cet ordre d'idées, le document suivant me semble d'une grande

(39) Désignation archaïque des Chinois.

(40) On sait d'autre part qu'on était tout près de prendre les armes. On recourut à l'arbitrage de Waldersee qui donna raison aux Allemands.

(41) En français « Tartares russes », voire Cosaques.

(42) Le Tsar Messie est devenu le « leit-motiv » de l'âme chinoise.

importance. C'est un extrait d'une lettre venant de Hsi-ngan-fou, résidence actuelle de la Cour, écrite par un haut fonctionnaire que je n'ose désigner par peur de lui nuire, et adressée à Ourga au mois de janvier. La signature de ce mandarin ne le compromettra pas, étant donné la superficialité des diplomates. Je ne peux, pour des raisons de convenances personnelles, nommer le destinataire. La lettre m'a été apportée à Kiakhta par un ami.

On remarquera l'allure tout à fait calme et quasi-politique de cet extrait. Ce mandarin n'est certes pas un homme qui, comme l'auteur des deux lettres de Kalgan, remplace le froid raisonnement par des cris de vengeance et qui prend ses désirs personnels pour des réalités.

LETTRE DE M. T..., HAUT FONCTIONNAIRE DU HOU-POU (43), A MONSIEUR S..., SECRÉTAIRE, A OURGA.

... Je suis bien aise, mon vénérable oncle, que vous vous trouviez au maïmatchin nord, que vous soyez donc sous la protection sûre des Ous. Vous vous trouvez donc déjà dans une situation que nous, moins favorisés, ne pouvons qu'espérer. Les nouvelles concernant les dévastations occasionnées par les Pous, malgré le cours des négociations de paix, sont affreuses. Le gouvernement ne peut protéger le pays. Mon vénérable ancien maître, M. Ou....., membre des Han-lin (Académie) et membre de la Cour de cassation, m'a cependant dit que le gouvernement compte enfin sur l'assistance effective de l'empereur des Ous, lequel se trouve maintenant en profond antagonisme avec ce criminel empereur des Pous qui fait perpétrer d'extraordinaires sévices sur des populations entières qui ignoraient jusqu'à son existence. Mais vous devez être mieux au courant de la marche de l'action russe que moi; et à cette heure vous avez peut-être déjà vu avancer les Tatars russes vers le sud pour, au profit de tous, libérer ce pays des envahisseurs transocéaniens. On espère que peut-être le général Pou sera assez imprudent pour mettre en colère l'empereur des Ous

(43) Désignation du ministère des finances. Les cinq autres ministères sont Li-pou, intérieur; Ping-pou, guerre; Hing-pou, justice; Li-pou, cultes; et Kong-pou, travaux publics. Le Tsong-li-ya-men, espèce de ministère des affaires extérieures, n'a pas eu jusqu'à présent d'existence réglée et stable.

(44) Ceci se rapporte aux envois d'argent en barres qui ont été effectués de Saint-Pétersbourg par Kiakhta et Ourga à destination probablement de Haï-ngan.

en occupant des territoires que l'empereur des Ous ne peut pas laisser dans les mains d'un rival ; ou que d'une autre façon l'inévitable conflit entre Pous et Ous sera précipité. Car les Ous sont amis des Han.

Il est à souhaiter que l'affaire de l'argent (44) soit bien vite réglée. Et je vous écris cette lettre surtout pour que vous insistiez auprès du... Amban (45) sur la nécessité absolue de dédoubler le service. Nous sommes en embarras... (46).

Signé :

En résumé, il est avéré que les opérations communes de la Chine et de la Russie contre l'Occident coalisé ont réussi. Il est avéré que l'Occidental a fait preuve, en sortant de son milieu, d'un manque de dignité lamentable. Il est avéré que la fière Europe vient d'essuyer en Chine un échec désastreux au point de vue politique, au point de vue pratique et au point de vue moral.

ALEXANDRE ULAR

(45) Le service de la poste d'Ourga à Kalgan probablement.

(46) Ceci dénote que le gouvernement central attendait du secours du côté russe. Ce secours vint ; j'en parlerai à une autre occasion. — Je regrette de ne pouvoir donner la suite de cette lettre : elle compromettrait certains personnages qui se trouvent dans la sphère d'influence de la coalition occidentale.

Notes politiques et sociales

LE PARLEMENT TRAVAILLE

Le Parlement travaille, telle est la nouvelle. Si cette activité s'employait seulement à confirmer la règle (vérifiée en 1898, en 1893, en 1889, etc.) de « la fécondité législative en dernière année de législature » — vaillent que vaillent les produits —, s'étonner serait d'unsimple. Ce qui cette fois est remarquable, c'est que ce travail, travail de précaution chez nos députés, travail de solidarité chez nos sénateurs, et, par surcroît, travail de devoir strict pour les uns et pour les autres, suive *un plan*, qu'il suive un plan annoncé *à l'avance* avec réflexion, et non découvert après coup par fortune, et que ce plan enfin ait été tracé *par le gouvernement*, par le même gouvernement qui collabore à l'exécution. Voici tantôt un an que le président du Conseil présentait comme œuvre à accomplir avant les élections de 1902 un programme *pratique* en trois articles, amnistie, associations et congrégations, retraites ouvrières. L'amnistie est acquise ; le Sénat entame, avec ardeur et, semble-t-il, volonté d'aboutir, l'examen de la loi sur les associations adoptée par la Chambre avant Pâques ; et nos députés sont, en ce moment, tout absorbés par le problème des retraites ouvrières. L'incohérence chanceuse, ou bien l'ordre de hasard, ou bien surtout la stérilité brouillonne qui caractérisaient l'action de notre Parlement paraissent, pour un temps, écartés. Il dépend d'un « Parti démocratique », enfin organisé, que cet exemple de bonne méthode ne soit pas perdu, et que, par système et non par exception, le travail public soit délibérément consacré, pour une période donnée, à une série précise d'objets bien choisis.

Non seulement là est la solution aux difficultés d'entente sur la totalité des principes et sur l'intégralité des programmes, où s'accrochent, en ce moment, les différents groupements de gauche. Et non seulement cette méthode de résultats positifs serait, facilement, d'une efficacité électorale assurée. Mais, — plus hautement, plus loin des avantages politiques étroits, — là est le seul moyen d'intéresser vraiment et d'associer au travail public toutes les forces pensantes et agissantes de la démocratie. C'est sur un programme limité de questions bien posées, que dans l'opinion, dans les groupements élémentaires de citoyens consciencieux et, par contre-coup, dans la presse, une curiosité utile peut être éveillée, une étude et une discussion réelles ouvertes et suivies, une action commune et générale entreprise et soutenue.

Maintenant qui veut apprécier combien nous sommes loin de cette vraie vie politique d'une démocratie n'a qu'à regarder à la place *laissée* dans les feuilles quotidiennes à ce projet sur les retraites ouvrières, qui introduit dans la législation un principe social nouveau, qui importe

directement et grandement à nos 9 ou 10 millions de salariés, et qui intéresse, par ses contre-coups financiers possibles, tous les autres membres de la nation ; il n'a qu'à regarder à l'ignorance où paraissent être des difficultés spéciales, des informations techniques, des antécédents, et même de notions tout élémentaires en la matière, journalistes et hommes politiques, et ceux qui ont pour utilité de renseigner et ceux qui ont pour fonction de résoudre.

Il est vrai qu'eux et nous — nous par eux — savons du moins pertinemment par combien d'enveloppements de sixte Régis vaincu sentit le fer de Laberdesque.

FR. DAVEILLANS

LA MOTION DE LA PORTE ET L'UNITÉ

Il y avait deux façons de concevoir l'unité socialiste : soit par la fusion en un seul organisme des cinq partis nationaux existants, soit par la formation d'un milieu unitaire, où pussent, peu à peu, se grouper, se fondre tous les comités politiques locaux, les groupes d'études jusque là organisés nationalement.

C'est cette deuxième conception que les événements ont fait triompher. Tandis que certains socialistes parisiens avaient cru possible une fusion en un seul organisme unitaire des partis guesdiste, blanquiste, allemaniste, broussiste et indépendant, des hommes comme Ponard, Donier et Marpeaux, qui, l'un dans le Jura, les deux autres dans l'Ain, avaient créé de fortes fédérations départementales, ne cessaient de répéter qu'il fallait s'organiser en dehors des partis et des sectes, constituer dans toute la France des fédérations autonomes qui suceraient le sang et la vie des organisations nationales, en les privant de leurs forces locales.

Et c'est cela qui s'est produit. Tandis que les chefs s'excommuniaient à Paris, imaginant, pour rendre l'unité impossible, des distinctions de tactique qui ne correspondaient qu'à leurs désirs et non à la réalité, des organisations autonomes naissaient successivement dans quarante départements, empruntant leurs éléments constitutifs aux cinq partis existants. C'est ainsi que le Parti Ouvrier perdit la plupart de ses circonscriptions électorales et que les autres organisations s'anémièrent au point que trois d'entre elles — les fractions broussiste, allemaniste et indépendante — n'avaient plus, en se présentant à Lyon, qu'une existence nominale.

Grâce à leur intransigeance antiministérielle qui prit les formes de l'injure et de la calomnie, les militants du P. O. F. et du P. S. R. sont parvenus à conserver à ces deux organisations une certaine force numérique. Avec beaucoup d'adresse, il parvinrent à faire durer l'équivoque ministérialiste. Sous le prétexte que certains membres du groupe socialiste parlementaire, qui participaient avec Jaurès à la propagande unitaire, exagéraient au Parlement leur ministérialisme, ils répandaient

le bruit que les partisans de l'unité étaient aussi les partisans d'une « nouvelle méthode » qui, contrairement aux décisions du Congrès, ferait de la participation ministérielle une règle constante dans le socialisme français et ils appliquaient en bloc à leurs adversaires l'épithète de « ministériels ».

Malheureusement pour eux, les raisons apparentes de faire durer l'équivoque leur manqueront désormais, car ce sont les principaux représentants des Fédérations autonomes qui ont pris l'initiative de déposer à Lyon la motion qui fut soumise au Congrès par le citoyen De la Porte. On sait qu'elle consistait à appliquer au cas Millerand le contenu de la motion Kautsky : le jour même où Millerand est entré au ministère *sous sa responsabilité personnelle*, il s'est mis en dehors du Parti.

Voilà qui faisait cesser toute équivoque ministérialiste. Cette motion aurait pu être votée par la grande majorité du Congrès. Elle ne l'a pas été parce que, du fait que les blanquistes y adhéraient d'enthousiasme, certains militants, partisans de la participation ministérielle, y virent un blâme à leur adresse. C'est un cas de psychologie parlementaire qu'il serait intéressant d'approfondir. Le fait est que les autonomistes s'aperçurent qu'en voulant rallier les forces blanquistes, ils risquaient de faire à droite — du côté des millerandistes — la coupure, qu'ils voulaient empêcher à gauche, et, après un long débat au sein de la commission, au cours duquel Jaurès fut admirable d'éloquence et d'émotion, un certain nombre des signataires de la motion De la Porte décidèrent de se rallier à celle que proposait Briand et qui, laissant encore planer une certaine obscurité sur les liens de Millerand avec le parti, dégageait cependant celui-ci de toute responsabilité ministérielle.

Nous avons été quelques-uns à penser qu'il ne convenait pas de pousser le parlementarisme jusqu'à voter contre une motion que nous avions déposée. Nous tenions d'ailleurs à résoudre définitivement le cas Millerand. Mais nous voulions aussi donner des gages à l'unité. Aussi fus-je chargé par quelques amis de lire une déclaration pour demander au Congrès la priorité en faveur de la motion De la Porte, afin que nous pussions la voter et nous rallier ensuite à la motion Briand, qui ne contredisait nullement la nôtre.

Il en fut fait ainsi. Nous imitions, dans cette circonstance, l'exemple que nous donnèrent, au Congrès de la salle Japy, les blanquistes et les guesdistes, lesquels, après avoir voté une motion intransigeante, se rallièrent, pour maintenir l'union, à la motion transactionnelle Delesalle.

On est en droit de se demander pourquoi les blanquistes n'ont pas eu aussi cette attitude — la seule logique, la seule qui fût conforme, en même temps, à la tradition des Congrès et aux besoins actuels de l'unité. Je ne veux pas penser que seules des préoccupations d'ordre électoral maintiennent encore blanquistes et guesdistes dans leur séparatisme. Et pourtant, il y a dans les Fédérations autonomes la volonté de maintenir la pureté doctrinale du socialisme et sa tactique de classe.

LÉON PARSONS

QUESTIONS DOUANIÈRES ET POLITIQUES

La période 1891-1892 avait été marquée par un revirement profond dans les relations d'échanges des grands États. L'Amérique venait de se doter d'un protectionnisme perfectionné, par le vote du bill Mac Kinley. La France, sur les suggestions de M. Méline et des agrariens, avait déserté les traditions libérales qu'elle avait en principe respectées pendant plus de trente ans. Par contre, l'Allemagne donnait le signal d'une marche en sens inverse ; jalousement fermée aux importations étrangères, tant que le prince de Bismarck avait dominé dans les conseils impériaux, elle s'entr'ouvrait, accueillait un régime de juste milieu économique, avec le comte de Caprivi. Franchement, elle adoptait la méthode des traités de commerce abandonnée par la République française ; elle l'imposait à toutes les puissances qui gravitaient autour d'elle ; elle en avait même tiré un énorme profit politique, en attirant dans sa zone d'échanges l'Autriche, et l'Italie, la Belgique et la Suisse, la Roumanie et les autres États balkaniques. Surtout l'habileté de Guillaume II s'était affirmée dans les négociations avec la Russie, dans la signature d'un accord qui forçait, à l'avantage de l'industrie allemande, les frontières triplement blindées jusque-là de cet empire, et qui, par contre, assurait d'amples débouchés aux céréales de la Terre Noire. Dans une large mesure, on peut soutenir que le régime douanier inauguré par M. de Caprivi avait neutralisé les effets — très éventuels — d'une alliance franco-russe, ou, si l'on préfère, franco-slave.

L'échéance 1902-1903 ne sera pas moins grave que celle survenue dix ans plus tôt. Ici encore l'orientation qu'adoptera le cabinet de Berlin sera décisive et déterminera l'attitude économique et politique d'une grande portion de l'Europe. Mais d'autres éléments réagiront sur le premier, qui méritent aussi d'être signalés : nous voulons dire les résolutions de l'Amérique, de la France et de l'Angleterre.

On a déjà eu l'occasion ici même de faire allusion aux projets qui s'élaborent outre-Rhin. Les agrariens prussiens n'ont jamais avoué qu'ils eussent été définitivement battus en 1891 ; ils ont déclaré qu'ils reprendraient une terrible revanche, et, à divers indices, il a semblé, à certains moments, qu'ils étaient près de tenir leurs promesses.

L'an dernier, en effet, Guillaume II paraissait, ou bien mieux, était conquis à leurs vues. On annonçait comme sûr désormais un rehaussement des taxes sur les céréales qui leur donnerait pleine satisfaction et qui entraînerait la rupture irrémédiable des traités Caprivi. Seulement les hobereaux de la vieille Prusse ont trop vite crié victoire. Leurs hymnes de triomphe ont attiré l'attention de l'Autriche, de la Hongrie, de l'Italie. Ces pays qui jusque là trouvaient en Allemagne des débouchés vastes autant que nécessaires, se sont sentis menacés. Ils ont protesté, laissé entendre que le renouvellement de la Triplice était lié à celui des protocoles douaniers. Guillaume II n'a pas été sourd à leurs injonctions, puisqu'il a renvoyé le vice-président de son ministère prus-

sien, M. de Miquel, l'homme lige des agrariens. Maintenant n'opèrera-t-il pas, tôt ou tard, avant 1903, une nouvelle volte-face? C'est là un secret que nul ne saurait percer. En tout cas, il est permis de juger de l'influence que l'adoption de tel ou tel système économique par l'empereur allemand exercera sur les relations diplomatiques ultérieures de l'empire. Son hégémonie dans l'Europe centrale est étroitement attachée à son libéralisme douanier. Qu'il retourne à la protection, l'Italie s'écartera; l'Autriche et surtout la Hongrie se cabreront; quant aux principautés balkaniques, que ruinerait la fermeture des marchés de céréales du Rhin et de l'Elbe, elles auraient vite fait de pousser plus avant dans le panslavisme.

Le rôle de l'Amérique dans la crise douanière qui se prépare ne sera pas moindre que celui de l'Allemagne. Elle a atteint, sous la présidence Mac Kinley, au maximum de la prohibition. Or, aujourd'hui, le président lui-même annonce qu'il n'y a plus danger pour les États-Unis, devenus adultes, à réduire leurs tarifs. L'abaissement des droits à Washington, c'est une augmentation immédiate des exportations européennes, mais aussi des ventes américaines.

L'Angleterre demeure hésitante entre le maintien de son libre-échange, de son free trade traditionnel, et une taxation légère des entrées qui lui permettrait de boucler son budget et aussi de se défendre contre l'Allemagne et l'Amérique. Il est probable qu'avant longtemps les derniers disciples de l'école de Manchester seront vaincus outre-Manche. L'abandon du libéralisme orthodoxe par le cabinet de Londres serait d'une incalculable portée internationale.

Reste la France. Pour l'heure, elle est plus enfoncée que jamais dans le protectionnisme méliniste. En tout cas, rien n'atteste qu'elle y veuille renoncer et refouler les prétentions de ses agrariens. Mais si l'Allemagne rompait ses traités de commerce, en mécontentant tous les peuples qu'elle avait jusque là liés à sa fortune, l'occasion serait bonne pour les adversaires de l'orléanisme économique, chez nous, de parler haut et fort. L'échéance de 1903 sera donc capitale, et dans l'ordre douanier, et dans l'ordre politique, et aussi dans l'ordre social. Le retour à la protection outre-Rhin serait un défi à la démocratie et un retour aux principes libéraux en France, consacrerait l'effondrement commencé du conservatisme, appuyé sur les intérêts de la grande agriculture et de la grande industrie.

PAUL LOUIS

Spéculations

CENT MILLE PERSONNES SÉQUESTRÉES. — LES GARDES CIVIQUES DE BRUXELLES.

Cent mille personnes séquestrées. — La mode est aux séquestrations : après la recluse de Poitiers, les journaux nous révèlent un vieillard de quatre-vingt-un ans martyrisé par ses enfants. Personnellement nous sommes informé de l'histoire authentique d'un autre vieillard qui, voici quelques années, fit appel à la charité d'un peintre philanthrope bien connu, M. H. R... Celui-ci l'épouilla, le vêtit, le logea, le nourrit et l'abreuva pendant un peu plus de deux mois, au cours desquels l'hébergé se montra à peu près aussi doux et traitable que le Vieillard de la mer cramponné à Sindbad le Marin, avec cette différence qu'il était trop capable ivrogne pour qu'on pût songer à s'en débarrasser au moyen de quelques raisins exprimés dans une calebasse. M. H. R... s'étant efforcé de le persuader par la douceur de chercher ailleurs un gîte, l'hôte se fâcha, menaçant de déposer une plainte au conseil des prud'-hommes (pourquoi au conseil des prud'hommes ?) comme quoi il avait été SÉQUESTRÉ pendant deux mois et empêché de travailler. Il ne se calma qu'après le don d'une certaine somme qui lui permît de finir ses jours dans une aisance honorable et respectée.

Il y a des séquestrés plus vrais et plus intéressants. On n'est pas sans avoir remarqué qu'un très grand nombre de jeunes gens sont arbitrairement enlevés à leur famille, dans une intention qui nous échappe, pour ne lui être rendus qu'au bout de trois ans. Ils sont enfermés entre des murailles et gardés à vue. Sans doute pour faciliter cette dernière tâche, la personne ou la société qui les détient semble prendre un plaisir bizarre à les affubler de couleurs voyantes. Ces actes de rapt sont si anciens et si régulièrement renouvelés qu'on n'y prête plus attention. La phrase de la cuisinière n'est pas si absurde, qui prétend que les écre-

visses s'accoutument à la cuisson, quoique ce ne soient pas les mêmes qu'on fait bouillir. Peut-être aussi ces abus sont-ils trop innombrables pour qu'on entreprenne de les punir tous.

Les gardes civiques de Bruxelles. — Des incidents analogues à la mutinerie d'Anvers se sont produits à Bruvelles le 2 juin. Les chasseurs-éclaireurs, à leur retour de l'exercice, ont rompu les rangs et sifflé à outrance le colonel Declercq.

Ce fait, pas plus qu'aucun autre, n'aura le pouvoir de nous faire dire quoi que ce soit d'irrévérencieux envers l'armée, dont les exercices nous ont toujours paru un des délassements de l'esprit les plus agréables, du moins pour le spectateur. Mais nous pensons qu'il y a, dans le geste des gardes civiques, quelque chose à retenir pour le plus grand bien de l'armée. Nul ne proteste quand un simple soldat est puni de salle de police ou même de peines plus graves. Et pourtant, qu'y a-t-il de plus négligeable au milieu d'un si grand nombre d'hommes, que la peccadille d'une de ses unités? L'erreur d'un caporal ou d'un capitaine devient plus répréhensible à mesure que le grade s'élève, à cause de la multitude de fautes subordonnées qu'elle entraîne. Ne serait-il pas à désirer qu'à l'exercice les soldats prissent l'habitude patriotique, chaque fois qu'un officier supérieur s'écarte tant soit peu de la perfection militaire, de l'y ramener par divers moyens coercitifs, et de le faire recommencer jusqu'à ce que ce soit tout à fait bien ?

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

L'ART A L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

Il y a à l'Exposition de l'Enfance des choses grotesques à côté d'œuvres d'art belles et délicates. Je ne parlerai pas des premières. Pourtant comment ne pas signaler un dessin à la plume représentant un mioche, fusil au bras, près du berceau où dort un enfant ? Légende : « M. Antonin Lefèvre-Pontalis, de l'Institut (!), âgé de quatre ans, veille sur le berceau où repose son frère mort. » — Cela est grand, mais il est d'autres dessins et photographies, non moins touchants, que je vous laisse le soin et plaisir de découvrir.

Parmi les peintures, je citerai des Carrière charmants, un Renoir, *Portrait de Madame Charpentier et de ses enfants*, qui est un superbe tableau où les étoffes, les fleurs, les bibelots créent un somptueux décor aux figures, un Degas, un Ingres, représentant une fillette en robe décolletée qui montre la plus fraîche et la plus juvénile des poitrines; dans les œuvres du XVIII[e] siècle, quelques piquantes scènes de genre de Boilly, quelques toiles de l'école anglaise, quelques tableaux indifférents ou apocryphes, et, les perles sans doute de cette salle, deux minuscules Chardin, d'une matière grasse, d'une qualité précieuse, du Chardin le meilleur, enfin.

Mais il faut dire la surprise que nous préparait la salle suivante, une série d'estampes de choix, de tirage merveilleux où, sous le prétexte de suivre des scènes de l'enfance japonaise, nous avons le loisir d'admirer l'art subtil et magistral des maîtres de l'Extrême-Orient. Devant ces estampes d'un dessin puissant et précis, de couleurs fortes ou atténuées d'une harmonie si séduisante, devant la grâce souveraine de ces femmes, évoquées sans modelé à l'aide du seul trait, et dont les corps souples s'enveloppent de quelles étoffes exquises, devant la vérité des gestes et l'imprévu des attitudes belles, devant ces estampes où le sens du décor s'allie au sentiment le plus fin, le plus vif de la vie, où le paysage et la figure humaine ont trouvé l'un et l'autre de géniaux interprètes, estampes enfin, dont la technique et les procédés de reproduction sont d'une habileté infernale, miraculeuse, qui défie notre maladresse séculaire, — on ne peut s'empêcher de sourire de la fatuité béate dans laquelle nous avons, nous, pauvres Européens que nous sommes, si longtemps vécu.

Il y a quarante ans à peine que nous connaissons les arts de l'Extrême-Orient et quel homme renseigné oserait aujourd'hui conclure à notre supériorité? Qui pourrait dire que les Japonais n'ont pas su donner de leur vie, de leur pays, de leur race, une expression aussi belle, aussi variée, aussi complète que celle à laquelle notre civilisation

occidentale a atteint? Nos bronzes valent-ils ceux du Japon? nos « grand feu » s'osent-ils comparer aux leurs? notre statuaire a-t-elle de plus certains chefs-d'œuvre que ceux que nous envoya le mikado l'an dernier? Avons-nous une lignée de peintres plus longue que celle dont s'enorgueillit le Japon et qui finit avec ce créateur, peut-être le plus prodigieux qui ait jamais paru dans le monde de l'art, Hokousai?

Il y aurait là un parallèle instructif à pousser. L'actualité nous l'interdit. Mais puisque le nom d'Hokousai est venu sous notre plume, nous ne quitterons pas l'art japonais sans citer, pour ennoblir cette « Gazette » et verser le réconfort au cœur des artistes qui quotidiennement peinent à leur besogne, les lignes vraiment admirables qu'Hokousai écrivit à soixante-quinze ans.

« Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner les formes des objets. Vers l'âge de cinquante, j'ai publié une infinité de dessins; mais je suis mécontent de tout ce que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme et la nature vraie des oiseaux, des poissons, des plantes, etc..... Par conséquent à l'âge de quatre-vingts ans j'aurai fait beaucoup de progrès; à quatre-vingt-dix ans j'arriverai au fond des choses; à cent je serai décidément parvenu à un état supérieur, indéfinissable, et à l'âge de cent dix ans, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant. Je demande à ceux qui vivront autant que moi de voir si je tiens vraiment parole. — Écrit à l'âge de soixante-quinze ans par moi..... le vieillard fou de dessin. »

EXPOSITION DE LA COLLECTION SEDELMEYER

Nos confrères de la presse quotidienne ont embouché leurs grandes trompettes de fête, leurs trompettes dorées, pour annoncer au public l'exposition de tableaux de maîtres anciens, aux galeries Sedelmeyer, pour le profit de l'Orphelinat des Arts. Leurs sonneries éclatantes serviront sans doute la cause de l'œuvre charitable en question, et aussi le commerçant avisé qui sut faire payer à la philanthropie une si merveilleuse réclame pour sa collection.

Qu'il soit permis au chroniqueur de *La revue blanche* de siffler sur le même thème un petit air de fifre. Aussi bien l'excès de leur zèle a emporté nos confrères trop loin. A les entendre il semblait qu'une nouvelle galerie Lacaze nous était révélée, qu'une série unique de chefs-d'œuvre avait été rassemblée pièce à pièce, qu'elle forcerait les portes étroites du Louvre et que toutes les toiles exposées étaient dignes, sans autre examen, sans enquête minutieuse, de venir se ranger parmi les œuvres sûres de nos collections nationales. A parcourir les galeries de la rue La Rochefoucauld, à regarder attentivement les deux cents tableaux qui y sont exposés, nous nous sommes trouvés loin de compte.

Sans doute, il y a là quelques toiles magistrales et munies d'un état-civil en règle. L'histoire de la *Madonne Colonna*, de Raphaël, est

connue année par année ; la *Conversion de Saint Paul*, de Rubens, est un admirable tableau auquel nul document notarié n'est nécessaire pour certifier une authenticité que personne ne met en question ; l'*Archiduc Ferdinand* ne demande pas non plus une signature.

Mais il est d'autres toiles non moins vantées devant lesquelles l'esprit de doute, « l'esprit qui nie toujours » s'éveille en vous, interroge, insiste. Et l'on voudrait alors que tous les tableaux de cette galerie eussent, comme celui de Raphaël, leur histoire enregistrée. L'on serait curieux d'apprendre par documents authentiques pris en lieux irréprochables que la *Sainte Famille* de Titien, est bien de Titien. Ni les musées italiens, ni le Louvre ne permettent d'attribuer à ce maître ce grand tableau plein de maladresses. Comment donner à Rubens sans lui faire injure le *Christ et Saint Pierre*, alors que, toute voisine, on peut admirer la *Conversion de Saint Paul* ? Lorsque l'on connaît les petites œuvres si fines, si précises de Fra Angelico — allez seulement au Louvre voir la prédelle du *Couronnement de la Vierge* — il est impossible de croire à l'authenticité du tableau que la collection Sedelmeyer classe sous son nom. Et ainsi de suite pour bien d'autres. Le Rembrandt inquiète, et le Watteau, et le Gentile da Fabriano, et les Roger Van der Weyden.

Que reste-t-il donc en dehors des grandes toiles déjà citées ? des petits hollandais intéressants et agréables, Van der Neer, Steen, Cuyp, Van Goyen, des poissons superbes de Van Beyeren, un très beau Nattier, quelques anglais assez séduisants, des Reynolds (le plus beau n'est pas le *Juge Dunning*) une série d'études de Constable. C'est très honorable sans doute, mais enfin ne justifie guère l'enthousiasme débordant des critiques d'art et ne permet pas en tous cas de contresigner les lignes d'un chroniqueur qui dit que, connût-on tous les musées d'Europe, il y aurait à apprendre encore à fréquenter la galerie Sedelmeyer.

Grâce au ciel, nous avons au Louvre d'authentiques chefs-d'œuvre devant lesquels nous pouvons faire plus sûrement notre éducation artistique.

CLAUDE ANET

ALEXANDRE SÉON

Nombre de gens parmi les artistes cherchent à donner le change aux autres et à eux-mêmes sur leur mince valeur en s'étourdissant au milieu du bruit et des camaraderies. Ces chercheurs de gloire fréquentent les premières, les salons, multiplient les expositions : le temps passe, la palette se sèche, l'âge vient et aussi la constatation du néant.

Alexandre Séon, lui, a vécu seul. Tout à son rêve, dans le coin de faubourg où il abrite sa vie, il a travaillé. A peine, de temps à autre, une nocturne flânerie à travers les avenues désertes de la rive gauche, ou bien, jadis, une incursion à l'atelier de Puvis de Chavannes à Neuilly, parfois une promenade avec le maître du côte de Nanterre, quelques correspondances avec Seurat.

Et, tout le temps, la hantise du beau, de l'impeccable dessin, cette probité de l'art.

Pour arriver à cela, des études, des croquis, surtout des dessins très poussés se résolvant chaque année en une ou deux compositions à la gloire de quelque entité.

C'est que, si le temps et les barbares ont dégradé le Parthénon, enfoui Olympie, Delphes et Égine, la Grèce, sa philosophie et ses dieux sont encore vivants dans l'esprit d'Alexandre Séon. Il a reçu les confidences d'Orphée, a assisté à ses rêveries et à ses désespérances et les raconte dans ses œuvres avec une simplicité lapidaire.

Cependant ce païen mystique est un homme moderne; par certains côtés un occidental. Il connaît nos clairs bois, le charme de nos beaux ciels pas toujours bleus, la splendeur des granits que rongent les vagues des mers bretonnes. Il a noté tout cela et, parfois, il a entraîné bien loin de la mer Égée les héros grecs, il leur a révélé la grandeur des pierres brutes et du ciel pluvieux que regrettaient les barbares de Flaubert.

Voilà qu'un groupe d'admirateurs impose à cet artiste, a ce stoïcien déjà grisonnant, une exposition de son œuvre. Rien qu'avec quelques toiles et le contenu des cartons, trois salons des galeries Georges Petit sont remplis. Etudes et dessins, simples exercices de l'artiste, se trouvent transformés par la force des choses en œuvres définitives devant lesquelles l'on s'arrête et l'on songe. — Ainsi arrive-t-il pour Ingres.

Cela examiné on comprend mieux les œuvres voulues, celles-là faites de pensée ou de charme comme la série de tableaux sur Orphée ou ce joli panneau intitulé « les Fleurs » qui sera considéré par beaucoup comme un des spécimens capitaux de la production contemporaine.

Il s'en faut cependant qu'Alexandre Séon, ce dévot de la beauté, ce rêveur que jamais l'envie ou l'ambition ne troublèrent, passe égoïstement au milieu de la vie contemporaine.

Il en connaît les souffrances, les injustices. Et si parfois, le matin, il va, dans une école communale, apprendre aux tout petits à fixer et comprendre la beauté, au moyen d'une méthode toute personnelle, certains soirs le voient discourir à cette Université populaire du faubourg Antoine, à la fondation de laquelle il a largement contribué.

En fait, un probe artiste et beau caractère.

CHARLES SAUNIER

INGRES

« Ingres, personnalité hargneuse et géométrique. »

L'éditeur Bulloz, avec cette fidélité réfléchie qui institue de l'interprète quelque chose comme un collaborateur, a fac similé, en vue d'un monumental et luxueux recueil officiel, les dessins d'Ingres conservés au musée de Montauban. En vedette, M. Henry Lapauze, « qui, exprime Charles Saunier, a eu la bonne fortune d'avoir communication

de toutes les archives de la famille du grand artiste, même des pièces les plus intimes, a écrit une définitive vie d'Ingres pleine de renseignements nouveaux et de documents inédits, qui fera le plus grand honneur à sa carrière d'écrivain ».

Il convient de faire halte. Aujourd'hui encore, alors que sa « bête noire » Delacroix, et Courbet, et Puvis, trouvent l'apaisement par l'unanimité de l'admiration ou au moins du respect, Ingres persiste à susciter des dévots immédiatement agressifs, en face de négateurs inébranlables. L'*Entrée des Croisés*, l'*Enterrement à Ornans*, le *Pauvre Pêcheur* (et presque déjà le *Balzac* !) sont classiques, au beau sens : étant traditionnels; cependant l'*Angélique* conserve la même actualité âcre qu'un lieu commun politique. Pourquoi ? Or, cette fameuse suite de Montauban, expressément choisie pour la ville natale, est-ce pas dans le but de requérir un jugement complet que l'assembla celui qui se voulut « le dessinateur » par excellence — et qui, en une acception particulière, le fut et le demeurera ?

Son fameux apophtegme (une profession de foi) « Le dessin, c'est la probité dans l'art » caractérise non l'Art, certes, ni le Dessin, mais *son* art, *son* dessin, et en outre un moment dans l'âme d'un peuple. On sait son autre mot : « Faites un beau dessin, et puis ch... dedans, ça restera un beau dessin ». Ce qu'il spécifiait beau dessin, c'est la belle ligne : fil d'or qui loyalement cernerait un contour... Contour, ce qui tourne : les mots suffisent à définir l'arbitraire d'un tel dessin, vraie « épure », « plan en élévation », calque d'un modèle choisi. Mais voyons-y aussi, prenant son point de départ dans la vérité immédiate, une recherche de synthèse par le moyen de l'abstraction, propre aux Français. Seulement ce mot probité signifie une autre faculté française d'ordre moins élevé chez celui qui si purement dessina : la probité commerciale, et patiemment, tenacement, obstinément, tel nos paysans soigneux, il dessina comme on place de l'argent à la Caisse d'Epargne.

La propreté dans l'art aussi... et la propriété, l'à-propos, savoir partir à point et se retenir à temps : l'art exquis et menu des nuances, des sous-entendus ou plutôt des euphémismes, des audaces prudentes, le bon goût national, mais un bon goût bourgeois, toutes les vertus enfin d'un hôte « qui sait vivre », à leur service il mit tous les dons d'un calligraphe de génie. L'art d'Ingres enferme vraiment tous les mérites du Français, mais du Français de moyenne envergure. Ceux, en bloc, d'un dévot de la réalité, non d'un enamouré de la Nature. Certes il n'est pas l'homme de la nature. D'elle, la furie débridée, et les gestes de centaure ou d'Hercule qu'il faut pour la monter, effarouchent ce savoir-vivre et ce savoir-faire. Multiforme qu'elle est en son unité, il faut pour la réduire, inventer, choisir, diviner; chaque mouvement rejoint l'éternité un instant : celui où « l'homme retombe dans l'harmonie comme un chat sur ses pattes (1) » : Lequel ? Lui, appréhende de se

(1) Rodin.

compromettre et repousse tant d'initiative, et ne perçoit point la part d'éternelle beauté qu'emprisonne tout ce qui vit et meurt ; il lui faut des modèles, les modèles classés ; mais ces modèles, il les calque avec une conscience qui, à travers même l'oiseux, le vulgaire de la circonstance, fait ressortir aussi un peu de cette immanente beauté. C'est un copiste. Ce qui le sauve, et l'élève, est cette probité exacte à copier. C'est un réaliste. Par la divination du génie, je veux dire : du poète, Baudelaire, pour caractériser le nouveau venu Courbet, l'apparie à Ingres ; mais, a-t-on judicieusement précisé « un réaliste idéalisant » : il ne sait point choisir, mais il corrige ; Baudelaire a surpris le composite disparate de telle femme sienne, qui n'a pas l'épaule que commandent son bras, son col. Et le crayon de la *Source* est topique, confronté à l'œuvre définitive. Ses portraits sont la meilleure part : il lui fallait tout prendre ; encore s'évade-t-il par l'importance voulue du vêtement joli, du détail spirituel (1). Car il ne laisse rien passer : il a la myopie despotique et vétilleuse d'un Taine ; il lui faut le solide, le précis, le contrôlé. C'est un réaliste : c'est un copiste.

Thiers s'enorgueillissait de posséder une collection uniquement de copies, parmi quoi il prônait celles d'un maître au génie le plus officiellement authenthique : Raphaël. Ingres procéda exactement de même ; seulement, lui, perfectionna ses Raphaëls dans le sens d'une calligraphie bienséante.

Son manque d'imagination stupéfie. Ses grandes compositions représentent des tableaux vivants, composés avec toutes les attitudes classiques, retouchées par l'Ecole ; la séduction du beau paraphe écartée, certaines (le *Jésus au milieu des Docteurs*) donneraient à sourire, à rire ; et pas un geste, pas une pose dont on ne retrouve le gabarit dans un marbre antique ou renaissant, ou dans un camée, mais boursouflé de la noblesse spéciale à l'Ecole des Beaux-Arts, ou bien noyé dans cette grâce troubadour et sentimentale qui extasiait le bourgeois des temps Louis-Philippe, et dont l'*Angélique* fixe l'impérissable étalon.

Le réel, le solide et le sage ; la couleur, cette musique des yeux, lui est trop aérienne ; mais bien qu'il ne la comprenne pas, ne l'ait jamais sentie, il est, en une acception très spéciale, bien plus coloriste que Delacroix : cela hurle la couleur chez lui ! il lui porte la même tendresse que le bourgeois au tambour et aux uniformes. Il aime la femme, encore, ah ! prodigieusement : non en sensuel enruté, à la Rubens par exemple, mais en gourmand, en paillard. Il lui faut le solide : c'est un réaliste ; et cela le sauve toujours : comme sa calligraphie le sert, alors ! son pinceau se fait main, se fait langue, qui amoureusement épouse la nuque, le sein, le sinus de la croupe, tout, poursuit la chair à travers tous les tissus ; alors, du calligraphe, le paraphe rejoint

(1) Avez-vous remarqué comme tous ses portraits portent même regard, même expression, presque même visage ? on dirait des modèles pour l'enseignement du dessin, et aussi neutres : un homme du peuple, dans son admiration, définit leur spéciale beauté : « On ne dirait jamais que ç'a été fait à la main ».

la grande arabesque, le dessinateur prend des ailes et s'envole vers la haute décoration.

Le réaliste idéalisant, le copiste, le dessinateur; genre de mérite qui en vaut d'autres, au reste, et ne se peut réaliser pleinement et pleinement goûter qu'en France. L'homme que voici, à sa valeur personnelle ajoute celle de matérialiser un instant non exactement dans l'Art, mais dans l'art d'un peuple. Et voilà une des raisons pour quoi ses compatriotes persisteront à dire : Monsieur Ingres aussi bien que Monsieur Thiers ou Monsieur Taine. Il faut à la race pleine et solide maturité et des siècles de culture pour arriver à se définir et se résumer dans ce tracé calmement autoritaire, décisif, et sûr de soi. Ingres, en ses jeunes années, apparut un insurgé; ce n'est point lui qui s'assagit, mais les contemporains qui s'excusèrent d'un malentendu.

Joseph Prudhomme s'était, trente, quarante ans, haussé, guindé, et l'art parallèlement, vers la sévère emphase davidienne : il se ressouvint de lui-même et de ses origines, redevint naturel, lyrique avec bonhomie et sagesse, sentimental et chevaleresque, mais paillard et pratique. Béranger, son poète national, renouant à sa façon avec Grétry, Greuze et Fragonard, le coiffait en lui, bon garde civique, avec le bonnet à poils du vieux grenadier, réjoui avec la cocarde de Mimi-Pinson. Ingres eut le génie d'être un Béranger ayant de la tenue; traditionnel de la même façon, il pensait remonter à Raphaël et aux Grecs, et descendait des Clouet... en passant par Fontainebleau et son école.

Mais... est-il si réellement français, et si hautement dessinateur? Des dessinateurs de génie, et « bien français », il en est, qui ne lui ressemblent guère : c'est — sous-entendus ses propres contemporains Prudhon, David, Daumier, Delacroix aussi bien —, c'est Puvis de Chavannes ou c'est Rodin. Lui, qui criait : « Brûlez du soufre! » quand Delacroix passait devant ses peintures, il aurait exécré de même Puvis, et jeté de la mort-aux-rats dans le verre de Rodin : car ce qu'il incarne au fond, c'est la médiocrité exaspérée. Aussi, bien autrement que l'autocrate David, vilaine âme sous laide face, mais un vrai maître celui-là, dans toutes les acceptions, Monsieur Ingres, professeur, copiste et calligraphe, demeurera le symbole pour jamais, et l'idole tutélaire de cette couveuse de copistes que, sans leur rien infuser du secret d'un paraphe admirable, protège encore sa grande et déplaisante ombre : — L'École. Et, ce qui fit sa force et assure son immortelle notoriété, il fut si l'on ose dire, un médiocre de génie : cet artiste si « national » représente le plus parfait cosmopolite, et sans fin communieront en lui les médiocres de tous les pays et tous les temps.

Félicien Fagus

Le Théâtre

NOTES DRAMATIQUES

Théâtre-Antoine

Le Voiturier Henschel de Gerhart Hauptmann est une pièce élémentaire et puissante. C'est de l'excellente imagerie populaire, haute en couleur, parfois criarde, mais impressionnante presque toujours (1).

L'interprétation d'ensemble a été fort remarquable; mais il convient d'en détacher tout de suite M. Antoine qui a fait du rôle de Henschel une création de tout premier ordre, égale, sinon supérieure, à ses plus belles et dont il est difficile de ne pas garder un souvenir violemment admiratif. Peu de comédiens ont secoué une salle comme il a su faire par les moyens les plus simples dans la grande scène de colère du IVe acte. Antoine seul aurait dû suffire à assurer le succès du *Voiturier Henschel* et nous espérons bien que cette tragédie populaire allemande ne quittera désormais plus son répertoire. Il faudra que de temps à autre on puisse aller constater sa maîtrise dans ce rôle impressionnant.

A côté de lui, il est juste de signaler Mlle Gabrielle Fleury à qui incomba le rôle ingrat de Hanné où elle eut le mérite difficile d'être supportable et MM. Signoret (excellent de bonhomie pateline en Siebenhaar), Bour (expressivement caricatural en Vermelskirch) et Kemm (d'allure suffisamment maquignonne dans la silhouette de Walther).

A fleur de peau, comédie en un acte, en vers, de Jean Ajalbert, accompagnait *le Voiturier Henschel*. C'est une fort jolie fantaisie psychologique, pleine d'un humour réaliste très particulier et qui aurait certainement beaucoup plu si elle avait été entendue. Mais, par un phénomène difficilement explicable, Mlle Bellanger et M. Signoret — qui sont artistes de beaucoup de talent — ont ce jour-là joué pour le décor et pas un des *couplets* spirituels, pas une des répliques amusantes que leur avait confiés l'auteur n'a passé la rampe. Il reste aux amateurs de vers fantasques, légers, parfois profonds, même mélancoliques à donner à l'auteur la revanche qu'il mérite en lisant la brochure qui vient de paraître. C'est une demi-heure charmante qu'ils devront à Jean Ajalbert; car, ils retrouveront dans *A fleur de peau* l'exquis poète d'*En Amour*.

Athénée

En fin de saison — d'une saison qui a été fructueuse et intéressante — l'Athénée nous a donné une comédie en quatre actes de M. Henry Lyon. *Pour le monde*, c'est, mon Dieu, un ouvrage qui en vaut d'autres,

---

(1) GERHART HAUPTMANN : *Le Voiturier Henschel*, pièce en cinq actes, traduite de l'allemand par JEAN THOREL. (Éditions de *La revue blanche*.)

même pas mal d'autres. Mais l'auteur, qui a beaucoup lu, a certainement trop retenu ; il a fréquenté plus qu'il n'aurait été prudent l'ancien répertoire et il y a dans son œuvre de flagrantes réminiscences du *Gendre de Monsieur Poirier* et de l'*Honneur et l'Argent*. Il faut espérer que ses préférences seront désormais pour un répertoire plus moderne et, d'ailleurs, il y a de bonnes chances pour que ses prochaines pièces soient dignes de retenir l'attention. M. Lyon est singulièrement en progrès ; son second et son troisième actes contiennent des scènes bien conduites, par moments même presque émouvantes.

Malheureusement son sujet est vieillot, bien fatigué aussi ses personnages principaux ; il est temps de laisser une bonne fois au poussiéreux magasin des accessoires ces rengaines aristocratiques, cette ducaillerie et cette marquisaillerie en toc et les rhapsodies sur la mort en beauté des individus à blason. Il y a vraiment place pour un art dramatique d'une humanité plus générale.

Qu'en outre M. Lyon se méfie de son goût pour les papotages mondains. Ils sont là une dizaine de comparses implacables qui n'arrêtent point. Leur bavardage est sans pitié. Rien ne le saurait tarir. L'auteur a tort de leur être si complaisant, car il est certainement la première victime de leurs propos sans retenue. Ils empêchent qu'on accorde à ses héros toute l'attention qu'on eût été assez disposé à leur prêter, si ceux et celles qui les visitent se fussent montrés moins prolixes.

Pour le monde est une assez vive satire des contradictions monstrueuses que contient la morale mondaine, et, de ce point de vue, nous serions volontiers avec l'auteur, s'il n'avait combiné sa petite histoire d'une façon par trop irréelle et quasi miraculeusement favorable à sa thèse. Il ne faut pas se donner trop beau jeu quand on veut faire triompher des idées et c'est desservir sa partie que de s'arranger habilement pour la gagner en toute tranquillité, au petit galop de situations bien dressées.

Somme toute, l'aventure n'a pas été mauvaise pour M. Lyon qui doit d'ailleurs quelque reconnaissance à ses excellents interprètes, Mlle Thomsen, MM. Louis Gauthier, Dieudonné, Réville, Lévesque et Violette.

ROMAIN COOLUS

CONCILIATION

Mon récent article sur MM. Hervieu et Capus m'ayant suscité d'intéressants contradicteurs, je demande à leur répondre.

Tout d'abord, on me fait observer que M. Hervieu est en progrès : que, « parti dans ses premières œuvres du conscient, du prémédité, du combiné, il laisse une place de plus en plus large au non-prémédité et à l'inconscient (1) ». Cela me paraît vrai. Mais je n'ai pas dit le contraire.

(1) M. Maurice Beaubourg, la *Plume*, 15 mai.

J'ai dit que la pièce de M. Hervieu présente les gestes de ces « mères et filles » (gestes supposés conscients ou inconscients) comme des gestes *généraux;* que l'auteur prétend en découvrir la *loi* et que cette loi est selon lui l'effet d'une volonté *métaphysique.* — Or, sur cette question (qui est purement *de fait*) nous sommes en réalité tous d'accord. Quand M. Maurice Beaubourg dit que les personnages d'Hervieu lui apparaissent soumis à la « fatalité » de la passion, quand M. Coolus dit qu'il a l'impression d'un drame d'humanité « éternelle » (1), si l'on veut bien analyser toutes les affirmations implicitement connotées par ces termes abstraits, on reconnaîtra que MM. Coolus et Beaubourg ne font que formuler, suivant le style que leur dicte leurs tempéraments propres, au fond la même constatation.

Ce premier accord signalé, voici, je crois, la position de mes contradicteurs :

« Oui, diront-ils, Hervieu croit à la généralité des choses qu'il présente ; oui, il en produit une interprétation arbitraire et solennelle. Mais cette manière-là de se représenter les choses, c'est en somme l'essence même de l'esprit dramatique (2) : c'est elle qui anime l'œuvre d'Eschyle comme celle d'Ibsen. Ceux qui sont affectés d'un autre mode représentatif, ceux qui vont, décrivant la vie dans son objective complexité et n'en tirant que des généralisations démontrables, ceux-là ont l'esprit scientifique : ils font l'*Éloge de la folie*, la *Chartreuse de Parme* ou le *Mannequin d'osier* et point de théâtre. Or, Hervieu m'a convié à l'audition d'une œuvre *dramatique :* dès lors je ne vois pas pourquoi je lui reprocherais de manifester cet esprit *dramatique ;* ni surtout pourquoi, le lui reprochant, je laisserais de le reprocher à Capus, qui ne laisse pas, lui aussi, de le manifester (3). »

Mes contradicteurs se sont placés, eux, au point de vue « critique d'art ». Deux tentatives artistiques et d'un genre déterminé leur étant soumises, ils les ont considérées intrinsèquement, dans leur conditionnement interne, cherchant si ces tentatives étaient des réussites.

Je me suis placé, moi, au point de vue « sociologue », considérant ces œuvres dans leurs rapports avec l'ambiance humaine, en tant qu'elles provoquent ou entretiennent (momentanément du moins) des croyances chez une partie de nos contemporains, en tant qu'elles sont un élément d'action et de réaction intellectuelle entre des hommes.

---

(1) *La revue blanche*, 1er mai.

(2) C'était, en particulier, l'avis de Dumas fils, dont la compétence en ces matières semble reconnue, notamment de M. Hervieu : « A l'auteur dramatique la nature a construit l'œil d'une certaine façon pour qu'il puisse voir d'une certaine manière qui n'est pas absolument la vraie, et qui cependant *doit paraître la seule*, momentanément, à ceux à qui il veut faire voir ce qu'il a vu ». (Préface du *Père Prodigue.*)

(3) « Je désirerais que M. Julien Benda me dise, puisqu'il trouve la pièce d'Hervieu une pièce à thèse à cause de ces quelques lignes soumettant tous les personnages à un malheur voulu par son auteur, pourquoi il ne trouve pas par contre la pièce de Capus également à thèse, puisqu'elle contient de même un passage soumettant tous les personnages à un bonheur que son auteur a aussi voulu ? » (M. Maurice Beaubourg, *id.*)

Or, la qualité artistique d'une œuvre, cela est une chose ; son pouvoir social, cela en est une autre. Comment y aurait-il « contradiction » entre des gens qui ne parlent point du même objet ? Il n'y a en réalité qu'émission d'opinion sur des objets différents.

Cela entendu, il ne nous est pas interdit ensuite de nous placer chacun au point de vue de l'autre et d'examiner si ce que dit cet autre, de son point de vue, est juste ou faux.

Pour moi, je le fais volontiers, et, me plaçant maintenant au point de vue « critique d'art », je déclare que les observations de MM. Coolus et Beaubourg me semblent justes.

Voudront-ils, de leur côté, abdiquer un moment leur personnalité et se placer sans arrière-pensée au point de vue « sociologue » ? Sans doute ils reconnaîtront alors :

1° Que, de ce point de vue, les deux pièces en question apparaissent différentes l'une de l'autre : que *la Veine* ne sautait susciter (auprès du public, du moins) cette croyance que Capus est un esprit scientifique ; qu'au contraire *la Course du flambeau* est de nature à susciter cette croyance relativement à Hervieu (qu'elle l'a du reste suscitée), et cela en raison de cette tendance qu'ont les simples à prendre l'esprit logique pour l'esprit scientifique (1) ;

2° Que cette croyance comporte la croyance à la justesse des idées qui se dégagent de la pièce d'Hervieu ; notamment de ces idées que la souffrance est chose nécessaire, que la science sociale est *déductive*, et que la vérité sociale est simple ;

3° Que cette croyance comporte encore cette croyance que l'exercice scientifique est nécessairement lié à la solennité et à la sévérité ;

4° Que toutes ces croyances constituent autant d'erreurs ;

5° Que ce genre d'erreurs constitue un sérieux obstacle à l'éducation sociale ;

6° Qu'il convient de combattre ces erreurs ;

7° Qu'en conséquence, il convenait de montrer (non pas à mes contradicteurs qui le savent, mais au public, et c'est à quoi j'ai tâché dans la mesure de mes moyens) que M. Hervieu n'est pas un esprit scientifique, mais un littérateur.

JULIEN BENDA

(1) Le même Dumas fils ne dit-il pas (*loc. cit.*) que, si la logique est la première qualité de l'auteur dramatique, il peut la mettre au service d'une vérité « relative », mais ce sera (en vertu de notre première citation) pour la faire paraître « absolue » ; autrement dit, il peut mettre la logique au service d'une intention nettement antiscientifique.

Les Livres

LES POÈMES

Francis Jammes : **Le Deuil des Primevères** (Mercure de France).

De la tristesse douce, tendre, mouillée, aussi relevée d'un léger sourire quand l'auteur pense à la littérature ; pourtant, malgré cette moue, il n'aime que la littérature ; et même il ne dédaigne point le procédé : non qu'il l'accepte en lui-même, mais cela lui semble d'un joli dilettantisme d'avoir des procédés ; c'est un de ses petits luxes ; il ne les met pas toujours. La plupart du temps il est dans son jardin ; non seulement il le cultive, mais encore il le connaît. Il sait par cœur toutes les formes de fleurs, tous leurs noms, et il s'est fait toute une science de l'ombre, des reflets, de l'heure et de ses ensoleillements ou de ses pâleurs. Dans ce jardin un peu rustique, où une place est laissée pour des simples, le poète aime voir se promener des jeunes filles ; il ne les écoute pas, il les entend, il les regarde, il prête un sens quotidien à leurs rires, à leur façon légère de cueillir les fleurs et de les égrener sur les pelouses. Il adore les voir s'approcher, il adore les voir s'éloigner. Plus loin que le jardin il y a des profondeurs, des horizons où l'on peut situer des rêves. Il y a par là une forêt assez nuptiale pour qu'on y puisse situer *la Jeune fille nue*, et l'éblouissement de sa présence auprès de l'arbre qui vit « au cœur vert du noir bois frais ». Il y a aussi un décor assez triste pour y placer la mort d'un oiseau, qui est un héros simple et possesseur d'une juste philosophie. Cette philosophie de l'oiseau et du poète qui lui parle n'est pas très loin de la tranquille acceptation matérialiste. Pourtant, M. Jammes y est amené par un autre chemin, au long duquel il s'occupe à rimer des Prières. Le ton de ses Prières est joli, et la Divinité y est prise comme un bienveillant aïeul, à qui il faudrait souvent rappeler d'élémentaires devoirs de bonté ; il oublie souvent qu'elle est bonne par définition. C'est un Dieu pour philosophe, pour homme sensible, vu à travers de la littérature émotive de Rousseau et peut-être des Russes et aussi à travers de belles minutes de midi et de crépuscule. Si voilé et enjolivé soit-il, ce Dieu est considéré trop comme existant au gré de certains lecteurs. Mais que M. Jammes dans ses jolis vers sait bien dénommer la nature ! Si parfois sa pensée devient un peu molle, s'éperd dans un far-niente de bonne sieste, on ne s'en aperçoit point : on est tout attentif au jardin, où toutes les petites herbes ont un nom, une couleur, un reflet et aussi une douceur.

Paul-Hyacinthe Loyson : **Sur les Marges d'un drame** (Stock).

Ce ne sont point là des poèmes qu'on pourrait juger à l'unique point de vue de l'art : il y faut faire la part du moment et de justes indigna-

tions. L'auteur s'est souvenu de Barbier, dont parfois il reprend la série d'iambes. Il y a là des poèmes qui sont des cris de colère et de la polémique versifiée. Il y a de la caricature sociale présentée avec les moyens poétiques. Mais peut-on en vouloir à un poète d'avoir un peu transgressé les lois de la poésie, qui est un chant surtout, pour se souvenir exclusivement qu'il peut y avoir une poésie satirique, dont *les Châtiments* sont la preuve et le modèle? et l'on goûtera le grand labeur désintéressé dont est sorti ce livre aux proportions vastes, *Sur les Marges d'un drame.*

CHARLES-ADOLPHE-CANTACUZÈNE : **Sonnets en petit deuil** (Perrin).

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un poète plus atteint de préciosités que M. Cantacuzène. Et il s'amuse perpétuellement à de tout petits rythmes, à des exercices de difficulté vaincue; il met la main sur son cœur, il esquisse une danse, il essaie de tous les agréments et presque jamais ne se laisse entrainer à de la poésie vraie. Cette fois-ci ce sont des sonnets, mais quels sonnets ! Ce n'est point Pétrarque qui est son maître en cette affaire : c'est le fameux M. de Résséguier, autour du sonnet monosyllabique qui contribua tant à la gloire du sonnet en elle-même et à celle des Jeux Floraux, dont M. de Rességuier était le robuste mainteneur. Quand M. Cantacuzène veut bien s'évader de cette influence tutélaire, mais restrictive, il lui arrive de trouver de jolis vers ou de noter des émotions délicates, comme le sonnet: *Sur le chemin latéral...* Mais comme il serait salubre pour M. Cantacuzène et pour la critique que M. Cantacuzène fit un jour un volume simple. Ce jour-là, la critique et M. Cantacuzène sauraient si ce jeune poète a vraiment du talent.

SERGE RAFFALLOVICH: **Poèmes** (Vanier).

La meilleure partie de ce livre ce sont des petits poèmes d'amour, sentimentaux et agiles. La langue n'en est pas assez rare, mais le mouvement en est joli. Quelques lieds en quatrains de vers de huit pieds peuvent plaire par une jolie sincérité et de la tendresse simple et tout de même spirituelle. Des rondels aussi sont légèrement dévidés; quelques-uns sont satyriques: ce sont les moins bons. Quelques poèmes qui tiennent du conte du XVIII^e^ siècle et de l'apologue apparaisent de facture surannée, et ce n'est pas quand le ton s'élève, comme dans *le Cadavre du Pape*, que ce recueil est le plus intéresant. Mais il y a assez de petits poèmes simples et d'émotions franchement traduites pour que ce volume soit un intéressant début.

GUSTAVE KAHN

L'HISTOIRE

HENRI AVENEL : **Histoire de la Presse française depuis 1789 jusqu'à nos jours** (Flammarion).

Plus maniable que les huit volumes d'Hatin, l'ouvrage de M. Henri Avenel y supplée et les continue. C'était un rapport pour l'Exposition. Le rapport est devenu un gros livre, mémento abondant et indispensable

pour toutes recherches sur l'histoire du « quatrième pouvoir » en ce dernier siècle. Les illustrations (portraits de publicistes et reproductions de journaux) sont intéressantes et soignées : empruntées tantôt à de belles collections particulières, tantôt aux très artistiques recueils de M. Armand Dayot.

M. Henri Avenel a eu le bon esprit d'alimenter chronologiquement son étude aux souvenirs déjà publiés par les journalistes d'autrefois (Audebrand, Virmaître, etc.). De fait, c'est encore le meilleur moyen, quand ce n'est le seul, de réintroduire le lecteur dans les rédactions de tant de feuilles transformées ou mortes. Qui se figurera dans l'avenir l'étonnante *Cocarde* de 1894, s'il n'a lu d'abord les lignes vécues et malicieuses, signées de M. Charles Maurras (*Gazette de France* du 2 mai) : « Cette *Cocarde* de Barrès était alors le plus amusant des journaux. Il était révolutionnaire et conservateur, nationaliste et insurgé, etc... »

Comme historiographe de la presse française en ces quatre dernières années, il est évident que M. Henri Avenel pouvait établir des classements plus scientifiques. Était-ce trop scabreux? Il mentionne une seule fois l'Affaire. Pour toutes les périodes plus lointaines et mieux clôturées, son ouvrage, agréable à lire, est excellent à consulter.

I. Tchernoff : **Le Parti républicain sous la Monarchie de Juillet** (Pedone).

D'ici à quinze ou vingt ans, on pourra peut-être écrire l'histoire de la seconde République. Le livre de M. Tchernoff forme dès aujourd'hui une contribution très forte et extrêmement intelligente à l'examen de ses origines. Par nécessité de méthode autant que par goût naturel, M. Tchernoff s'attache davantage aux doctrines qu'aux hommes : sans jamais exclure la critique biographique et psychologique (très finement appliquée par lui aux individus et aux groupes du parti républicain), il la subordonne et l'adapte à la critique évolutive des programmes, des idées et des systèmes. M. Tchernoff a supérieurement réussi dans cette tâche. Je ne risquerai, timidement, qu'un seul reproche. Tout le monde ne naît pas écrivain. Mais enfin tout le monde peut se relire : tout le monde doit écrire correctement. M. Tchernoff s'est-il relu? Il faut que son livre soit d'un vrai et solide mérite pour résister à un tel fourmillement de négligences d'écriture, qui dénaturent parfois jusqu'à sa pensée. Et encore, je le chicanerai sur un personnage de second plan : sur Huber. Pourquoi couvre-t-il d'un si sympathique silence le rôle de cet homme, dans la louche affaire du 15 mai? Est-il permis, historiquement parlant, de ranger Huber, douteux tout au moins par sa conduite ultérieure et son ralliement pressé à l'Empire, au niveau moral et mental des plus purs républicains? — Ces réserves de détail soient faites pour mieux attester, bien entendu, la valeur du livre, qui est grande et incontestable.

Robert Dreyfus

ELIE HALÉVY : **La Formation du radicalisme philosophique — La Jeunesse de Bentham — Evolution de la doctrine utilitaire** (Alcan).

M. Élie Halévy nous donne l'histoire du mouvement d'esprit qui, au commencement du XIXe siècle, a conduit, en Angleterre, au développement du radicalisme philosophique, ayant eu comme conséquence la formation d'un parti politique radical. L'action longue et prolongée de ce parti lui a donné le succès et a amené la masse du peuple, ce qu'on peut appeler la démocratie, à être le pouvoir réellement dominateur en Angleterre. Or l'avènement des classes démocratiques, qui par l'extension du droit de suffrage sont parvenues à exercer une influence on peut dire prépondérante sur la politique anglaise, a eu une conséquence à laquelle on ne se serait pas a priori attendu et qui peut paraître singulière : elle a comme fortifié le fondement conservateur de l'état social anglais. Une sorte d'union s'est faite entre la démocratie et la vieille aristocratie, au détriment de la classe moyenne, qui, auparavant, avait été longtemps le pouvoir dominateur.

Non seulement le conflit ne s'est pas établi en Angleterre, entre la démocratie arrivant à la vie politique et la vieille aristocratie, mais la démocratie s'est rattachée à la vieille aristocratie, pour lui redonner une recrudescence d'action directrice et lui laisser la conduite du gouvernement. En ce moment en Angleterre la passion d'extension, ce qu'on appelle l'impérialisme, pénètre profondément la masse populaire, qui en confie la mise en œuvre et la défense à la vieille aristocratie conservatrice.

Ce singulier tour qu'a pris la direction de la vie politique anglaise s'explique après tout, quand on lit le livre de M. Élie Halévy. On y voit combien le mouvement d'esprit qui a amené la formation du radicalisme philosophique aboutissant au triomphe du radicalisme politique a été contenu et limité dans son principe et ses visées. Combien peu, en définitive, il a été *radical*, au sens français du mot. Combien toute idée de changement complet, de brisement systématique avec le passé lui a été étrangère. Combien il a été étroitement lié au travail des Malthus, des Adam Smith, des James Mill, qui cherchaient à donner à l'étude des phénomènes sociaux une base scientifique positive.

C'est dire que le mouvement d'innovation du radicalisme a suivi en Angleterre, comme cela devait être, une voie essentiellement anglaise, se proposant des transformations sans chercher à établir un édifice social refait d'après un plan rectiligne et préconçu, par conséquent travaillant empiriquement, pour élargir et innover, mais se gardant de détruire ce qui du passé avait encore vie et pouvait être maintenu et utilisé.

Le livre de M. Élie Halévy transporte le lecteur français, habitué aux théories révolutionnaires et aux conceptions de rénovation totale, comme dans un autre monde. En Angleterre, aucune idée de renouveau absolu

et de création idéale ne s'étant formée dans l'esprit n'a pu, comme conséquence, amener de révolutions ou de brisements violents dans l'ordre des faits.

THÉODORE DURET

LE DROIT

V. CAYASSE : **Guide pratique des Associations agricoles** (Giard et Brière).

La statistique enseigne que l'émiettement de la propriété rurale française s'accentue de plus en plus. L'étendue moyenne de l'îlot de terre est de 25 ares environ. De 1882 à 1892, on a constaté une augmentation de 100.000 petites exploitations, une diminution de 16.000 moyennes et de 3.000 grands domaines, dont 2.000 avaient plus de 300 hectares. Il y a longtemps — Balzac déjà, dans une article de la *Vie Parisienne*, vers 1840 — que l'on a accusé le Code civil, un partageux, de cet état de choses. On a cherché à remédier aux inconvénients de cette culture morcelée, qui retardent l'emploi des procédés industriels.

Le plus connu des remèdes est le syndicat agricole, qui donne à ses membres les avantages de la grande propriété sans leur faire perdre l'individualisme de leurs lopins de terre. En termes excellents, M. Cayasse vient d'écrire le code de cette institution. Encore que très pratique, ce petit livre abonde en idées générales et en statistiques.

LOUIS PROAL : **Le Crime et le Suicide passionnels** (Alcan).

M. Proal, qui est conseiller à la Cour de Paris, est cependant moins un juriste qu'un littérateur. Il est même trop littéraire, à mon gré trop élégant, pas assez sociologue. Mais ce dont il faut le louer, c'est de l'abondance des citations et des documents, de son souci d'exactitude et de sincérité.

L'auteur établit plusieurs lois : « Amour sans mariage et mariage sans amour sont les principales causes des suicides et des crimes passionnels. » — « La crainte de la maternité et de la paternité naturelles rend l'amour sensuel. » — « L'amour sensuel est l'amour qui tue. » — Les mariages tardifs contribuent à la démoralisation. » — « Les races chastes font les races fortes et fécondes. »

Mais, d'autre part, l'auteur fait l'apologie du sentiment religieux, qu'il considère comme « un moyen de diminuer la criminalité passionnelle. » Il conseille aux jeunes gens « d'être modérés et croyants », aux femmes « d'être spiritualistes » ; il vante le vieux mariage.

Cela est d'une pauvre philosophie. Ce n'est certes pas dans le passé qu'il faut chercher les éléments de la morale actuelle. S'il est vrai que beaucoup de tendances religieuses persistent, à peine renouvelées, dans les structures sociales les plus laïques de ce temps, il faut remarquer les changements décisifs que la science a apportés dans nos manières de penser et de croire. Et ce n'est ni vers la modération, ni vers le chris-

tianisme, ni vers le spiritualisme, ni vers le mariage romain et catholique que s'oriente la pensée contemporaine. Je conseille volontiers à M. Proal la lecture des études de Ribot et des romans de J.-H. Rosny, qui me semblent les schémas du futur en formation.

MAXIME LEROY

LES MÉMOIRES

ALFRED DREYFUS : **Cinq années de ma vie** (Bibliothèque-Charpentier).

Le capitaine Dreyfus n'a, en quelque sorte, rien de commun avec l'affaire Dreyfus.

Il l'ignora en tant qu'affaire judiciaire, ignorant jusqu'aux charges qui le firent condamner. Sur la question judiciaire son livre ne pouvait donc apporter aucune clarté nouvelle. Et il n'en apporte aucune.

Il l'ignora (du simple fait de son absence) en tant que crise sociale, qui fit notre éducation. L'esprit de son livre doit donc être celui de beaucoup d'entre nous avant cette éducation. Il s'y montre en effet admirateur de l'armée, confiant dans l'équité des pouvoirs sociaux, civils et militaires.

Mais il n'ignora pas l'Affaire en tant qu'il en fut le martyr. Son livre pourrait donc présenter une description aiguë d'états d'âme, et de fortes poussées d'émotion ? Point. Le capitaine Dreyfus est bien plus soucieux d'atteindre l'objet de sa souffrance que de considérer cette souffrance en elle-même, bien plus enclin à expliquer les choses qu'à s'en indigner. Affaire de tempérament, peut-être aussi d'éducation mathématique. Aussi bien cette économie émotionnelle entra certainement pour quelque chose dans sa force de résistance.

Mais, direz-vous, quand on a ce tempérament-là, on ne fait pas un livre. — Pardon, dirons-nous, quand on a le vôtre, on ne lit pas ce livre.

Plus généralement nous dirons au lecteur : Êtes-vous homme à lire un livre objectivement ? Alors, lisez *Cinq années de ma vie*, document sur une nature certes point banale. — En êtes-vous incapable ? Etes-vous un homme incapable de permettre à Alfred Dreyfus d'avoir son tempérament et non le vôtre ? Alors, ne le lisez pas ; vous entreriez en fureur.

Maintenant, probablement le lecteur croira être le premier de ces deux hommes et sera le second. De son erreur et de ses effets nous ne sommes pas responsables. Connais-toi toi-même.

JULIEN BENDA

LES VOYAGES

FÉLIX CHPAISEAU : **Au pays de l'esclavage** (Maisonneuve).

Nous avons tous lu il y a si longtemps des histoires de voyages pleines de détails pittoresques et amusants, que nous commencions à croire

qu'elles n'étaient jamais arrivées et les rangions déjà au nombre des fables dont on berce les enfances, quand l'excellent livre de M. Chapiseau, documenté des notes recueillies par Ferdinand de Béhagle, nous représente fort heureusement les mœurs et coutumes de l'Afrique centrale.

Nous nous étions toujours douté que, de même que le vrai Chinois est bien le Chinois de paravent, le nègre bon teint ne diffère pas de celui que conçoivent les petits enfants : oui, les Langouassis se fixent des boutons de culotte en os dans les narines ; oui, les Saras font leur toilette à l'huile de ricin ; oui, la ration des hommes de nos missions pour cinq jours se compose d'une cuillerée à café de perles bagatas en verre blanchi, à 75 centimes le kilo, et pendant cinq jours ils en achètent des vivres, des porteurs et les faveurs des femmes ; oui, les Toghos et les Mangins, quand ils s'en vont à la guerre, « battent le tam-tam, soufflent dans les cornets d'appel et boivent beaucoup, beaucoup de pipi, » (il peut être utile de savoir qu'ils appellent de ce nom une sorte de bière de mil) ; oui, leur danse guerrière consiste à montrer le plus possible leur derrière ; « mais une telle témérité n'est pas d'usage trop près de l'ennemi. »

ALBERT TRACHSEL : **Rêveries dans la Montagne** (Fischbacher).

Ces impressions ressenties devant des paysages furent immédiatement écrites, dit la préface, sous la dictée de la nature, et l'écrivain a mis à profit les procédés du peintre. Si, en effet, la plume a sur le pinceau ce désavantage, qu'on ne peut embrasser d'un coup d'œil ce qu'elle trace, elle permet d'accumuler peu à peu chez le lecteur de petites sensations, d'ébranler à petits coups sa sensibilité, et peut-être d'obtenir une émotion finale supérieure. En outre, elle seule, assurément, peut exprimer les rapides changements de décor des montagnes, où les images sont subitement modifiées et où toutes les perceptions ne sont pas visuelles. De même qu'on distingue, dans les frais paysages écrits de M. Trachsel, le vert livide des glaciers lointains, on y entend le sifflet précipité de la marmotte, les ruades du taureau à l'étable envahi par le rut, et la faux de la faucheuse de cœurs, la fille de l'Alpe, aux attaches de chamois.

ALFRED JARRY

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

THÉATRE. — Alfred Athys : *Grasse Matinée;* Editions de La revue blanche, 1 fr. 50. — André Gide : *Le Roi Candaule;* Editions de La revue blanche, 2 fr. — Alfred Capus : *La Bourse ou la Vie;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Jules Graville : *La Sarabande;* Vanier, 2 fr. — Emile Marc : *Œdipe à Colonne*, tragédie de Sophocle, traduite littéralement en vers français ; Taride, 2 fr. — Louis Ernault : *Au Palais de Circé;* Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Laboremus ;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Gerhart Hauptmann : *Le Voiturier Henschel ;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50.

Revue Financière

Institutions de Crédit. — Nouveau recul du Crédit Lyonnais. La campagne de hausse, qui avait suivi l'augmentation du capital, n'était qu'un piège dans lequel sont tombés beaucoup de naïfs. Depuis le mois de septembre dernier, le recul se chiffre par plus de cent francs, et, vu la mauvaise qualité des acheteurs, il ne faudrait pas trop s'étonner si le cours de 1.000 francs était prochainement perdu.

Ainsi que nous l'avons annoncé déjà, les actionnaires de la Banque Française de l'Afrique du Sud vont se réunir le 17 courant en assemblées générales ordinaire et extraordinaire. Voici le compte de profits et pertes pour l'exercice 1900 :

CRÉDIT

Solde bénéficiaire	fr.	3.022.468 14
Auquel il convient d'ajouter le reliquat de l'exercice 1899, soit		301.207 25
Total		3.323.675 39

DÉBIT

Frais généraux proprement dits	fr.	1.095.351 57
Ces frais comprennent exceptionnellement, pour droits de transmission payés au fisc, une somme de 71.026 fr. 80, laquelle, en cas de distribution de dividende, aurait été déduite du montant des coupons à payer.		
Perte sur les opérations des agences		86.546 80
Différence d'évaluation du portefeuille-titres		2.058.099 88
Solde bénéficiaire définitif		84.677 14
Somme égale		3.323.675 39

Dans l'actif du bilan, qui s'élève à 65.179.817 fr. 72, les actions, obligations et fonds d'Etat sont inscrits pour 14.724.511 fr. 26, tandis que les participations financières s'élèvent à 3.295.654 francs.

Au passif, les comptes de chèques et comptes courants atteignent 14.826.082 francs, en augmentation de 3 millions 1/2 d'une année à l'autre.

Dans leur assemblée extraordinaire du 1er juin, les actionnaires du Crédit Mobilier ont voté la résolution suivante qui a été prise à l'unanimité des votants :

« L'Assemblée générale, délibérant à titre extraordinaire, prononce la dissolution anticipée de la Société, mais seulement sous la condition suspensive de la constitution de la nouvelle Société ci-après indiquée et de la prise par elle des apports du Crédit Mobilier.

Elle donne au Conseil d'administration en exercice, chargé de la liquidation aux termes de l'article 39 des statuts sociaux (y compris, pour satisfaire à l'article 40 de la loi du 24 juillet 1867, les administrateurs faisant partie d'autres Sociétés appelées à traiter avec le Crédit Mobilier), le mandat spécial de : 1° Participer par la souscription d'actions de numéraire à la constitution d'une nouvelle Société de crédit en formation sous la dénomination de : *Crédit Mobilier Français* : 2° Faire ensuite l'apport à ladite Société contre des titres entièrement libérés, de telle portion de l'actif social que le Conseil jugera convenable, le tout aux meilleures conditions qu'il pourra obtenir, et de telle façon que l'ensemble des titres de souscription et d'apport représente 60.000 actions de 100 fr. entièrement libérées. »

Toutefois la création de la nouvelle Société reste subordonnée à la régularisation de l'affaire du chemin de fer de Porto-Rico, qui représente le principal actif du Crédit Mobilier.

Valeurs diverses. — Le 10 courant, la Banque Ottomane, le Comptoir National d'Escompte et la Société Générale ont procédé à l'émission publique de 88.543 obligations de 500 fr., rapportant 20 fr. net de la Société Ottomane du chemin de fer Damas-Hamah et prolongements.

Le produit de cette émission est destiné à la construction de la ligne de Rayah à Hamah, en Syrie, d'une longueur de 192 kilomètres. La ligne de Rayak à Hamah fait partie de celle de Damas-Homs-Alep-Biredjik, concédée en 1893 à l'ancienne Société de Beyrouth-Damas-Hauran, qui possédait déjà un réseau de 250 kilomètres de lignes construites sans la garantie du gouvernement impérial ottoman.

On annonce que le gouverneur général de l'Indo-Chine, M. Doumer, est parvenu à grouper les concours nécessaires pour former une Société de construction et d'exploitation de chemins de fer au Yun-Nan. La ligne projetée partirait de Lao-Kaï, dans la partie nord du Tonkin et aurait son point terminus à Yun-Nan-Fou, soit un développement de 450 kilomètres. Le capital de la société sera de 15 millions, dont une moitié sera fournie par l'Indo-Chine et l'autre moitié par nos grands Etablissements de crédit, auxquels se joindra la Banque fondée par M. Rouvier, dont cette participation sera la première opération.

Si l'on veut se rendre compte des vicissitudes qui se produisent avec plus ou moins d'intensité, dans l'histoire des exploitations minières, l'exemple des Malines du Gard pourra être médité par les capitalistes. Cette Société s'est formée en 1882 au modeste capital de 136.000 fr., divisé en 272 actions de 500 fr., à l'effet d'exploiter une mine de zinc, située dans le département du Gard. Quatre ans plus tard, en 1886, les actionnaires recevaient un dividende de 275 fr. par titre. Voici les dividendes répartis dans la période comprise entre 1889 et 1901 :

1889	Fr.	1.750
1890		5.215
1891		5.200
1892		7.000
1893		6.200
1894		5.200
1895		5.500
1896		6.500
1897		9.300
1898		10.600
1899		12.600
1900		5.300

On voit que de 1899 à 1900 la chute est désastreuse. Quelques porteurs, ceux qui connaissaient le mieux le fond de l'affaire cherchèrent à réaliser, opération difficile puisqu'il s'agissait d'un titre dont la clientèle était extrêmement restreinte, à raison de l'élévation du prix. Vers la même époque, le directeur de la mine donnait sa démission, pour reprendre, paraît-il, la libre disposition de quatre actions déposées dans la caisse sociale comme garantie statutaire et, par suite, inaliénables. Enfin, un fait significatif vient démontrer que les gens bien informés entendaient sortir de la valeur : ce fut la constitution, en Belgique, d'un Omnium franco-belge créé dans l'unique but d'émettre 3.500 titres en représentation de 35 actions Malines, achetées 100.000 fr. l'une. Lorsque l'Omnium franco-belge a introduit ces centièmes de Malines sur notre marché en banque, il a eu soin de les surmajorer de 22 1/2 0/0. Aujourd'hui centièmes et actions entières perdent 50 0/0 sur les prix cotés il y a un an. C'est la morale de l'opération.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13461

Le Palais de Proserpine

I

Les Épousailles de Son Altesse

Un incident de fâcheux augure troubla les fêtes qui accompagnaient les épousailles de Claude II, prince souverain de Pücklau, et de sa toute jeune et charmante, mais très pauvre cousine, la comtesse illustrissime, Josépha de Pücklau-Pücklitz.

Peu soucieux de sa principauté, Son Altesse, imitant la coutume de ses prédécesseurs, avait assez longtemps résidé à Vienne, mais sans l'éclat que comportaient son rang et sa fortune. Une belle figure et deux ou trois aventures galantes l'avaient cependant mis en relief, sans que de tels succès il tirât vanité. Au contraire, il semblait qu'il en eût conçu de l'amertume, et, taciturne d'habitude, il désobligeait volontiers ses interlocutrices par des réflexions aussi chagrines qu'imprévues. Il se fit ainsi une réputation d'original que la bizarrerie de son existence ne pût que confirmer.

Réchappé d'une maladie mortelle, il cessa précocement de fréquenter le monde et se cloîtra dans son splendide mais inhospitalier palais — par avarice, disaient les uns ; pour y vivre avec ses ancêtres, insinuaient malicieusement les autres. De fait, enclin à la parcimonie, il lui convenait de diminuer son train. Et, prodigieusement orgueilleux de sa naissance, il étudiait avec soin l'histoire de sa maison, compulsant tous les mémoires imprimés ou manuscrits y ayant trait, au point qu'on le surprit, tout seul, interpellant comme s'ils étaient présents l'un ou l'autre de ses sublimes aïeux.

Souvent aussi, il s'asseyait devant son piano, improvisant d'incohérentes mélodies ; et son visage avait alors un aspect farouche, jusqu'au moment où, les accords amollis ne soutenant plus qu'une monotone et languissante mélopée, ses yeux se remplissaient de larmes ; non point, au juste, qu'il fût sentimental, mais la musique l'énervait. Un compositeur d'aspect falot, attaché à sa personne, et qui seul, à toute heure, avait accès auprès de lui, l'italien Leone Cappa, intriguait les curieux. On émit que c'était son âme damnée, et de belles dames qui s'intéressaient à

Monseigneur chuchotèrent que Son Altesse avait dans son passé quelque crime d'amour, et donnèrent des détails ; mais elles furent péremptoirement invitées à plus de retenue dans la conversation, la vie privée d'un aussi grand personnage étant par grâce d'état impénétrable.

Quoi qu'il en soit, le prince Claude prit en dégoût la capitale, qu'il quitta, peu avant les événements de 66, pour se fixer sans esprit de retour dans sa principauté.

Celle-ci, qui est située dans les Alpes du Trentin au débouché d'un col peu fréquenté et en dehors des voies ferrées, forme un domaine vaste et romantique, mais de population restreinte. Un rocher abrupt supporte, formidable et délabré, précédé de cyprès énormes, le castel héréditaire.

Au pied de cette forteresse hors d'usage, des bâtiments hétéroclites, mais dont l'étendue impose, sont assemblés. Chacun d'eux exprime le caprice de l'un des seigneurs de Pücklau ; la magnificence d'un parc vraiment royal les isole de la bourgade qui est la capitale.

Le prince Claude restaura et remeubla dans le style de l'époque ces diverses demeures qui avaient été fort négligées ; et il les habitait à tour de rôle, chacun de ces déplacements lui donnant la sensation, par le recul en d'autres temps, d'un véritable voyage accompli. Il se distrayait ainsi de l'isolement assez morose auquel il se condamnait en compagnie de son fidèle Cappa. Sévère à sa petite cour, il en avait lui-même réglé l'étiquette sur un cérémonial ancien, minutieusement; et le traitement de ses dignitaires correspondait à des tarifs surannés, peu en rapport avec le taux moderne de l'argent, mais assurément économiques.

Certaines bizarreries s'accentuant en lui, il eut, moins par goût peut-être que pour imiter son inoubliable bisaïeul, le voluptueux Auguste Ier, des favorites qu'il habillait à la mode du siècle dernier. La baronne Louise de Rivalta, femme de son grand-chambellan, jouit d'une préférence durable. Blonde et frêle, des yeux bleus larges et adorablement tristes, le prince l'avait distinguée parce qu'elle ressemblait au portrait d'une maîtresse célèbre d'Auguste Ier, ressemblance sur laquelle il insistait fréquemment. Sa passivité assura son crédit : longtemps elle régna bénignement à Pücklau. Il arriva néanmoins qu'à son tour elle fut négligée, et pis : Monseigneur, cédant à l'on ne sait quelle rancune, s'exerçait sur elle à de petites cruautés qui ne laissaient pas d'affecter péniblement le grand-chambellan, son mari.

Les fiançailles inopinées du prince n'adoucirent point son humeur, plutôt l'exaspérèrent. Il semblait que furieux d'une résolution prise pourtant, autant qu'on en pouvait juger, de son plein gré, il voulût se venger sur son entourage. Par son ordre, l'infortunée baronne subit mainte humiliation, se soumit — n'avait-elle pas péché ? — sans révolte, à de salutaires pénitences. Ainsi, dans des circonstances analogues, en avait usé jadis, à l'égard de sa favorite disgraciée, le prince Auguste. Et un désir malsain chez le petit-fils de reconstituer exactement d'après la tradition un curieux drame d'amour, provoqua-t-il l'épisode qui assombrit les solennités nuptiales ?

— L'esprit de mon ancêtre est en moi, affirmait-il de sa voix tranchante. — Et sans doute le voulut-il prouver.

Voici donc ce qui se passa, ce soir de fête, à Pücklau, au palais central qui est la résidence officielle, et se dénomme Palais de Jupiter.

Rangée dans le fond du grand salon des Victoires, debout, la cour attendait : personnel peu nombreux, mais admirablement domestiqué. On ne parlait pas, on chuchotait à de rares intervalles; les hommes un peu voûtés et penchés par habitude de respect, les femmes roses d'émotion et de fard, prêtes aux difficiles révérences. Les hautes glaces multipliaient, dans l'étincellement des bougies, les personnages attentifs et chamarrés.

Un peu à l'écart, extrêmement pâle, et droite au point de paraître se raidir, la baronne Rivalta détournait la tête vers la croisée où, dans l'entrebâillement des pesants rideaux de lampas saphir et or, la lune immobile et ronde rayonnait. Les autres, par delà le désert du parquet miroitant sous le cristal des lustres, rassasiaient leurs regards de la porte fastueuse par où le couple sérénissime allait entrer, et que surmontait un cartouche aux armes de la maison, fuselé or et azur, avec la devise :

Viro, Vi, Verbo

Un petit bruit de sonnailles avertissait des croix nombreuses suspendues aux uniformes des dignitaires. Un sourire de parade était peint sur les visages.

Enfin les deux battants s'ouvrirent. Le grand-chambellan, baron de Rivalta, par trois fois frappa le sol de sa canne d'ébène en clamant avec sévérité : » Leur Altesses!... » — Aux sons d'une musique discrète, Elles parurent, encadrées par les massifs pilastres dorés, s'arrêtèrent sur le seuil, s'inclinant légèrement, tandis que l'assemblée se prosternait.

Fraîche et jolie, d'un charme presque rustique qui contrastait avec sa lourde robe d'apparat et les pierreries dont elle était surchargée, la jeune mariée s'avançait, un peu gauche de maintien, et comme intimidée; mais, d'un index autoritaire, son époux la retint. Lui, vêtu richement à la mode du siècle dernier, le chef coiffé d'une perruque poudrée à bourse, la poitrine barrée d'un cordon orange et azur, affectait, la main portée sur la poignée de sa courte épée, une attitude hautaine et inquisitoriale. Grand, mince et bien pris, il paraissait à distance, et malgré cinquante ans passés, un jeune homme. L'ovale allongé de son visage rasé avait de la douceur; mais sous les sourcils touffus, d'énormes, de terribles yeux jaunes flamboyaient. « Le regard de Monseigneur est d'un éclat insoutenable » affirmaient les courtisans... Or, ayant fait le tour du cercle anxieux, le redoutable regard s'arrêta, fulgurant, sur la baronne Rivalta.

Celle-ci tressaillit; puis d'un pas automatique de somnambule, les prunelles larges et fixes, avec lenteur elle traversa, dans le silence et la stupeur de tous, l'interminable galerie.

Arrivée devant les Altesses, elle s'affaissa sur les genoux, tendit les bras vers le prince, comme pour s'emparer de lui, balbutia quelques paroles qui se perdirent en un long gémissement, puis glissa à ses pieds, ne se releva plus.

Il y eut du désarroi. Dérogeant à l'étiquette, on se précipita vers la malheureuse que la jeune princesse délaçait déjà de ses propres mains.

Monseigneur, impassible et les mains croisées sur le dos, considérait cette incorrecte agitation. Il murmura :

— Supérieurement joué; cela mérite récompense.

Mais il fronça le sourcil parce qu'un maladroit venait de briser une potiche en vieux saxe.

— Voilà qui est irréparable! fit-il mécontent. A ce moment des cris furent poussés :

— Elle porte un cilice !

Des questions se croisaient, presque impétueuses. La singularité de l'événement faisait que tous oubliaient la majesté du lieu et les présences souveraines. Le baron de Rivalta, ayant laissé choir sa canne, osait, dans un même empressement, mêler ses mains à celles de la princesse.

— C'est un scandale, c'est un scandale! répétait-il, la face congestionnée penchée sur la poitrine de sa femme.

— Un cilice? Et je ne le savais pas? — songeait Monseigneur

Mais, après un instant de réflexion, il hocha la tête, satisfait, et proféra, la voix nette et coupante :

— Pourquoi pas ? L'exemple a été donné par l'amie de mon prédécesseur, le prince Auguste Ier.

Cette remarque fut cause que le calme se rétablit.

— La baronne tarde à se remettre,. reprit-il. Allons, nous ferons prendre de ses nouvelles. Baron de Rivalta, vous êtes pour ce soir dispensé de votre service.

Il toucha le bout des doigts de son épouse, qui, blême et tremblante, obéit. Consternée, mais docile, la cour suivait.

Au repas, qui fut somptueux mais bref — Monseigneur haïssait de séjourner à table — il témoigna à sa jeune épouse de froides galanteries, parfilées de considérations peu courtoises sur le caractère des femmes. « Elles ne savent point garder la mesure », se plaignait-il. De fait, il tenait rancune à la baronne de ce qu'elle s'était évanouie pour tout de bon. Les interlocuteurs s'embarrassaient dans des répliques équivoques, destinées à ménager la susceptibilité de la princesse Josépha qui tour à tour rougissait et pâlissait.

Après dîner, il fit appeler le médecin.

— Pâmoison ? interrogea-t-il.

— Hélas non, Monseigneur... la mort. — Et très bas il ajouta : rupture d'anévrisme, ou, d'après certains symptômes... poison. Comme il se mettait en devoir d'expliquer la nature des symptômes et à quel toxique il concluait, le prince l'arrêta du geste, réfléchit, puis, comme se parlant à soi-même :

— Pourtant, fit-il, je ne lui avais pas ordonné *cela*. Décidément, les femmes sont des êtres excessifs.

En cet instant, le médecin osa juger que le fameux regard de Son Altesse pouvait bien être celui d'un fou.

Mais déjà le prince s'était éloigné. Le parc s'embrasait et une première gerbe de feu s'épanouit en molle pluie d'étoiles haut au-dessus des frondaisons, en signe que commençaient les réjouissances.

II

Le Serment

A la récente princesse de Pücklau, les diverses résidences aménagées par son époux eussent offert, dans l'ennui où elle se consumait, de précieuses distractions ; mais il ne lui était per-

mis de les visiter, car ce n'était point l'époque, et elle ne devait les connaître qu'une à une, et selon le cérémonial fixé d'avance. Il lui restait, pour y promener ses pensées chagrines, le parc, suffisamment vaste et varié, et parfois, suivie d'une vieille dame d'honneur, obèse, acariâtre, héritage de feu sa mère, elle se risquait, loin de l'enceinte seigneuriale, dans la montagne environnante.

Soucieuse du bonheur de la princesse Josépha qu'elle avait vue naître, la dame d'honneur sollicitait par d'insidieuses ouvertures des confidences. Volumineuse, empaquetée de soieries voyantes et de dentelles, elle minaudait devant la glace, évoquant le souvenir des temps lointains où elle mordait à la lune de miel :

— Les jeunes femmes, soupirait-elle, s'imaginent qu'il y en a pour toute la vie. Et elles commencent d'aimer leur mari quand celui-ci ne les aime plus. Vienne l'héritier, la taille se déforme. Altesse, il faudra veiller sur votre taille.

Le visage de la princesse s'empourprait ; elle détournait la tête.

— Chut, Ali-baby ! intimait-elle. (Ali-baby, c'était une modification puérile du nom de la bonne dame, et depuis des années on ne la désignait point autrement.) Ali-baby ne se tenait point pour battue. Un petit sourire libertin découvrait ses dents qui étaient trop blanches, et, d'anecdotes assez légères assaisonnant son discours, elle démolissait le prince Claude qu'elle avait en grippe. Alors, d'une voix un peu fausse mais sonore, la princesse Josépha entonnait quelque lied passionné de Schumann, et Ali-baby qui n'aimait pas la musique battait en retraite.

Gardant le silence, la pauvre Josépha eût bien voulu se soulager le cœur auprès de quelque amie sûre et discrète. Mais une sévère discipline l'avait dès l'enfance habituée à se taire sur elle-même. D'ailleurs, Ali-baby était, en dépit de l'âge, un peu futile, et bavardait hors de propos. Quant aux dames de la cour de Pücklau, exagérant le respect, formalistes, guindées, redoutant jusqu'à l'ombre de Monseigneur, elles se dérobaient aux effusions qui compromettent. Aussi, la jeune mariée, isolée dans son entourage, ne livrait point à autrui le secret de ses angoisses et de ses déceptions. Ah ! cette lune de miel qu'on lui vantait, elle était étrange en vérité, et d'une amertume singulière... Depuis qu'elle avait quitté le château paternel, les fraîches couleurs de ses joues, un peu hâlées par l'air âpre des hauts pla-

teaux de la Forêt Noire, se fanaient, son rire robuste de forte jeune fille cédait à un sourire factice et inquiet. Elle s'alanguissait, ne retrouvant un peu de sa vivacité naturelle que dehors, par les allées et les pelouses, ou sur les pentes odorantes de pins, dans le branchage écarté desquelles transparaissait l'azur léger, poudré d'argent, de lointaines cimes alpestres, ou la moire, entre deux falaises, d'un lac allongé. A respirer la brise salubre des hauteurs, elle sentait un flot jeune de vie inonder ses poumons, et d'un pas alerte gravissant les sentiers, oubliait dans l'ivresse du mouvement, et devant l'horizon élargi, les soucis prégnants de sa nouvelle existence. Dans le clos de son appartement, reprise à la réalité, elle se rongeait de tristesse, et méditait en vain sur le caractère de son énigmatique époux...

Celui-ci n'avait jamais fait d'allusion à la mort subite de la baronne Louise de Rivalta. Lorsqu'encore toute bouleversée par l'événement, le soir même, dans le tête-à-tête, elle avait commencé de plaindre la malheureuse, d'un ton bref il lui avait coupé la parole, s'étonnant qu'elle fît montre d'une sensibilité peu raisonnable.

— La baronne manquait de pondération, prononça-t-il l'air pédant. — C'est le défaut des femmes ; il les précipite dans les plus grands malheurs.

Puis, la saluant, il s'était retiré, la laissant pour sa première nuit de noces à sa solitude. Il en avait d'ailleurs été à peu près de même les nuits suivantes, et cela durait depuis un mois. Dans la journée, il ne l'invitait point à le visiter dans l'aile du palais qu'il occupait : asile inviolable où ne pénétraient, en dehors de la valetaille, que des privilégiés, et ceux aussi qu'il mandait pour les morigéner. A l'heure du dîner il se faisait annoncer chez elle ; après une minute d'entretien, passait avec elle dans les salons où le couple recevait les hommages de la cour. Durant le repas, il affectait à son égard un ton persifleur, mais poli. Attentif aux paroles qu'elle échangeait avec les invités, il tournait le plus aimablement du monde ses propos en ridicule ; ses lèvres minces se pinçaient de contentement lorsqu'elle témoignait de l'embarras. On apportait les tables de jeu. D'un mot piquant, il lui reprochait son inexpérience et raillait les goûts simples, les habitudes patriarcales de sa famille. Cependant lorsqu'il avait gagné, il la comprenait dans les cadeaux que, pour imiter le Roi-Soleil, il distribuait à ses partenaires : bibelots pour ceux-ci peu coûteux ; mais à son épouse il offrait un

superbe bijou tiré de son trésor, et le lui reprenait ensuite, sous prétexte qu'il était mieux gardé chez lui.

Puis venait l'heure du coucher. C'est le moment qu'elle appréhendait le plus. Avec ostentation il la reconduisait dans son appartement, la quittait sur le seuil en articulant, de façon qu'il fût entendu de tous : « A tout à l'heure, Madame ! » Au bout d'une demi-heure, vêtu d'une robe de chambre magnifique, il pénétrait dans la chambre conjugale. Il s'asseyait en face d'elle, le plus souvent sans mot dire, l'examinant avec soin. Elle sentait son regard jaune et comme sulfureux arrêté sur elle ; elle en percevait mieux que le frôlement, l'attouchement, et éprouvait un malaise intolérable. Comme pour prendre possession d'elle, il approchait légèrement sa longue main de son épaule ; elle tressaillait sous l'éraflure des ongles, et quand cette main froide, avec une agilité fugace de chauve-souris se glissait vers sa gorge, elle se retenait pour ne pas pousser un cri, d'un mouvement spasmodique fermait les bras, se rejetait dans la ruelle du lit. Lui s'allongeait, tout vêtu, en travers des draps, la palpait, la humait, son souffle humide caressait la nuque, et, une fois, d'un geste preste, il avait écarté la chemise, l'avait aussitôt laissé retomber. « Bien, très bien », avait-il murmuré, cependant que tremblante de honte et d'indignation, elle pleurait.

Là se bornaient ses curiosités. Il comprimait de vagues soupirs, ricanait, et, lui souhaitant le bonsoir, regagnait par un couloir secret son logis solitaire.

Elle, dans la grande chambre silencieuse, s'effarait. Quel était ce cauchemar qui, tous les soirs, à heure fixe lui apportait son épouvante ? La lampe allumée projetait sur le plafond des ombres rigides dont elle scrutait le mystère. L'immensité du lit carré la terrifiait. Il y avait sur les murs des luisances de vieux cadres, des regards de portraits dont l'insistance était troublante. Une atmosphère de folie saturait cette pièce où stagnait le relent des siècles passés. Sans doute, elle allait se réveiller dans sa paisible chambre de jeune fille, aux rayons d'un soleil rieur lutinant ses cheveux épars sur le dur oreiller ? Son doigt inquiet remontait vers la nuque, y constatait la trace visqueuse d'un baiser. Elle frissonnait. « Mariée, mariée ! » murmurait-elle. Quelle désolation dans ces mots était incluse.... Mariée... Qui donc, en de persuasives chansons, lui avait célébré la grâce et la douceur des caresses nuptiales ? C'était donc là tout l'ineffable mystère, ce contact sans étreinte, l'humidité des lèvres sur l'épaule, l'in-

décence d'une nudité révélée, et le poète mentait, ou y avait-il autre chose? — « Je suis punie, parce que je l'épousai sans l'aimer », se disait-elle.— Et très loin, au fond du palais, une musique s'élevait, dont l'écho mystérieux, affaibli, parvenait jusqu'à elle, et sur des ailes tristes, en un rythme berceur, lui portait le calme et le sommeil. Elle s'étonnait, dans le vague de l'assoupissement, de ces résonnances qu'embellissait la paix nocturne, imaginait, animant l'orgue ou le piano, quelque génie compatissant, désireux de la secourir, et ne se doutait point que, chez le prince Claude, Leone Cappa, le fantasque compositeur, installé à demeure, était chargé, nouveau David, de soulager l'âme malade de l'excentrique souverain...

Ali-baby encombrait de son imposante circonférence le cabinet de toilette de la princesse Josépha. Un petit bonnet orné de rubans mauves couvrait ses cheveux dont les minces bandeaux gris s'aplatissaient au long du front bombé, sous lequel la courbure du nez émergeait, royale. Les joues larges semblaient gonflées d'importantes paroles. Sa personne vêtue de soie violette accusait un épiscopal embonpoint. Les mains, courtes et grasses, maniaient des objets variés, tantôt faisaient tinter un trousseau de clés, suspendu au côté, tantôt agitaient des ciseaux ou brandissaient un peigne, d'autrefois s'égaraient dans des chiffons ou dessinaient dextrement en l'air des formes de jupe et de corsage. Un riche soleil d'automne emplissait la pièce, où, centrale, chatoyait Ali-baby. Josépha, un livre à portée des yeux, subissait placidement les récriminations de la vieille dame. L'heure était matinale ; et Ali-baby qui cumulait les fonctions de dame d'honneur et de camériste s'occupait d'habiller sa maîtresse selon son goût personnel. (Ce qui explique la bizarrerie de ce double emploi, c'est qu'elle était Pücklau de la main gauche, sa grand'mère, une simple servante, ayant été honorée des faveurs d'un cadet du nom.) En ce moment Ali-baby, acrimonieuse par astuce, pour se faire plaindre de la bonne Josépha, énumérait ses malheurs conjugaux, incriminait la ladrerie des grands, insinuant que ses filles, placées à l'étranger, étaient pauvres et qu'il serait digne de Monseigneur de les doter ; et, convoitant pour elle-même une robe de la princesse, en dénigrait la coupe surannée et la nuance trop foncée pour une jeune femme. D'un doigt expert elle indiquait par quels raccords elle l'ajusterait à sa propre taille. « Un pli Watteau serait gracieux ».

Comme pour mieux se rendre compte, Josépha écarta la masse

bouclée de ses cheveux châtains, et, fronçant les narines, réprima un fou rire.

— Croyez-vous ? fit-elle.

L'intonation déplut à la duègne.

— Moquez-vous, moquez-vous. Si Votre Altesse se fiait à mon expérience, bien des choses ici iraient mieux. C'est par la toilette qu'on prend les hommes.

Elle hocha la tête d'un air entendu.

— Quelles sont les choses qui iraient mieux ? fit Joséphа très digne.— En dépit du ridicule d'Ali-baby, la princesse, plus lasse que de coutume ce matin, était disposée à l'écouter. Elle éprouvait le besoin d'élucider sur des points obscurs. Son verbe hautain dissimulait sa curiosité.

— Je vois, je vois, gronda Ali-baby.

Elle voyait, certes, et quoiqu'elle ne portât point ses regards où il ne fallait pas. Mais ce palais renfermait plus de secrets qu'un sérail. Les gens n'y avaient pas le teint naturel ; ils étaient blêmes de peur.

— Vous exagérez, fit Joséphа, sans conviction.

— J'exagère ! Mais vous-même, Madame, vous pâlissez de jour en jour. Et cette baronne de Rivalta qui se permet de mourir en votre présence, après une scène ridicule dont Monseigneur seul fut charmé, vous trouvez cela tout simple ? Moi, j'ai mes idées à ce sujet.

— Oh ! s'exclama Joséphа.

Mais Ali-baby continua. Monseigneur, reclus chez lui, en sortait comme un diable de sa boîte. Il méditait de mauvais coups :

— Comme il vous néglige, vous jeune et jolie ! Il vous inspecte parfois d'un regard... satanique. A votre place je me méfierais. Les Pücklau ont une réputation de férocité. — Oui, ce n'est point un homme, c'est — Et, cherchant ce qu'il pouvait bien être, elle n'acheva point sa phrase, mais s'arrêta, figée de terreur. Dans la glace, elle venait d'apercevoir Monseigneur, qui, derrière la portière à demi-soulevée, l'écoutait avec intérêt.

Il avança d'un pas.

— Je ne suis point un homme ? interrogea-t-il, tandis qu'un sourire sarcastique plissait la peau glabre de ses joues. — Ah, vous ne m'attendiez pas ? J'ai surgi au milieu de vous comme... un diable ? Ha ha !

Le rire du prince Claude était encore plus désagréable que ses silences. Il grinçait comme une mécanique usée.

Contrairement à l'étiquette, Ali-baby s'était laissé choir sur

un fauteuil, cependant que Josépha, comme mue par un ressort, se levait.

Lui promenait de l'une à l'autre son redoutable regard, mais il en voilait la phosphorescence, en félin qui joue.

— J'aime à entendre comme on m'arrange chez vous, Madame. C'est vrai que vous êtes un peu pâle ; il faudra vous lever moins matin. Quant à vous, fit-il en se tournant brusquement vers Ali-baby, vous n'êtes rien moins que blême. Vous avez la couleur d'un coucher de soleil. C'est la couperose. Suivez un régime.

Suffoquée, Ali-baby s'était redressée, et, les mains appuyées sur chaque bras du fauteuil :

— La couperose !... bégaya-t-elle.

Mais déjà Monseigneur lui tournait le dos.

— Assez parlé. Quittez-nous, intima-t-il.

Et, subjuguée, elle obéit.

Toujours debout, tournée vers son mari, Josépha attendait qu'il lui expliquât le motif de sa visite inopinée. Peut-être n'y en avait-il pas ? Une simple fantaisie de désœuvré, et s'en retournerait-il, satisfait d'avoir consterné les deux femmes, sans mot ajouter ? Mais s'il ne parlait point encore, il ne se pressait guère de s'en aller. D'un pas assez élastique, il arpentait la pièce qui était exiguë, évitant avec souplesse les meubles hostiles assemblés sur son passage.

Ayant renoncé à son habillement XVIII^e^ siècle, il portait maintenant un costume qui exagérait sa minceur, et paraissait avec

> un busc,
> Un corps de satin noir coupé à l'espagnole.

Une grosse fraise sous laquelle était fixée la croix en émail bleu de son ordre, entourait son cou. Un haut et roide chaperon le coiffait, allongeant la tête et découvrant les oreilles étroites et pointues. Botté, la pélerine rejetée sur l'épaule, des gants parfumés dans la main, Monseigneur semblait revenir d'excursion et continuait sa promenade entre quatre murs.

— Voilà, fit-il tout à coup, en se campant devant Josépha. Demain on part. On s'établit là-haut. La cour reste.

— Là-haut ? interrogea la princesse.

— Oui. Sur le rocher. Dans la vieille résidence.

— Mais cela est inhabitable, osa-t-elle objecter.

— Du tout. Cela *semble* inhabitable. Cela ne l'est point ; j'y ai pourvu.

Des pensées contradictoires s'agitaient dans l'esprit de Joséphа. Vivre sur une cime, dans une forteresse en ruine ne déplaisait pas à son imagination romantique. Et d'ailleurs, le désir de franchir ces vieilles murailles, dont l'accès jusqu'à présent lui était interdit, la hantait. Mais le tête-à-tête avec cet homme...

— Est-ce qu'Ali, est-ce que ma dame d'honneur m'accompagnera ? demanda-t-elle.

— Certes, fit-il, elle est de si bon conseil.

Elle le considéra anxieusement, doutant si sa réponse, ironique dans la forme, impliquait son consentement effectif. Faisait-elle erreur ? Il lui semblait qu'aujourd'hui il lui marquât plus d'égards ; une sorte de douceur, oh ! bien relative, atténuait le son de sa voix, l'expression de ses yeux...

Encouragée, elle poursuivit :

— Mais pourquoi nous loger là-haut plutôt qu'ailleurs ? Oh je sais, ajouta-t-elle vivement, l'automne radieux, l'air plus pur, l'espace...

Il secoua la tête, se rapprocha d'elle, lui toucha le bras :

— Vous êtes une enfant, Madame ; une enfant *tout à fait*. Je ne vous en blâme point. Je puis même dire que je m'en félicite. — J'ajouterai que je suis bien aise que dame — comment l'appelez-vous ? Ali-baby, soit auprès de vous, puisqu'elle aime l'argent. Nous lui en donnerons ; pas trop toutefois.

Puis, l'index levé, les paupières mi-closes, il baissa le ton, pour articuler :

— Là-haut ? c'est le *berceau de la race*. C'est un grand mystère que je vous révèle là. Et ce n'est que plus tard que vous en saisirez la haute signification. Maintenant, suivez-moi.

Tandis qu'il la précédait dans le couloir secret, impressionnée par la pénombre, ignorante de son dessein, elle se demandait craintivement : « Que va-t-il m'arriver ? » Et comme elle était pieuse, elle priait avec ardeur et se signait. Et du courage renaissait en elle. N'était-ce point une ère nouvelle qui commençait ? Ses façons étaient changées. Il allait l'initier à sa vie intime. Il finirait par lui témoigner un peu de tendresse, après ce mois d'épreuves. Elle ne serait point exigeante. Elle était si désireuse d'aimer... aimer qui ? Claude ! ce fantôme glacé qui le soir se glissait vers sa couche, et de son haleine et de son frôlement souillait son corps ? Une instinctive, une invincible répugnance contractait ses membres, et elle se reprochait d'être mauvaise... Toutes ces pensées s'agitaient très vite en elle, comme en

rêve, et il lui semblait avoir accompli un long trajet, tant elle était lasse, lorsqu'ils débouchèrent dans une galerie cintrée où pénétrait, par l'unique croisée du fond, un faisceau de rayons poudroyants.

Si brusquement s'arrêta le prince, qu'éblouie par la lumière, elle trébucha contre lui.

Déjà il cambrait sa longue stature, se guindait à cette attitude théâtrale qu'il affectait dans ses grands moments, et, le poing sur la hanche, avec une majesté froide que contrariait sa voix cassée, lui disait :

— Savez-vous, Madame, pourquoi je vous ai amenée ici?

Elle considérait la profonde salle dont la baie terminale encadrait de la verdure et du ciel bleu. Le parquet usé, infléchi par place, ne portait aucun meuble. Mais contre les murs, en double rangée parallèle, des portraits en pied s'alignaient.

Il lui prit la main, la mena vers l'un d'eux :

— Ces portraits, fit-il après un silence, sont ceux de mes ancêtres. Vous voyez ici les chefs successifs de la famille illustre, dont je suis le dernier descendant direct. Je vais vous présenter à eux. Leur esprit nous entoure; en sentez-vous le souffle? Qu'ils vous inspirent. A l'occasion, ils me conseillent. — Voici Jean, le fameux *prince rouge*, qui vainquit son frère, le tua et régna à sa place; il fut cruel, mais équitable. Celui-ci, Ulric, s'étant emparé de son ennemi, le précipita de la tour: aussi s'était-il vanté qu'il la mettrait bas, mais ce fut lui qui en éclaboussa la base de son sang. Celui-ci...

Les prunelles, nombreuses, convergeaient vers elle. Elle sentait peser sur elle la réprobation de tous ces regards, eût voulu fuir ce lieu, plus funèbre, malgré le soleil, qu'un caveau funéraire, puisque là du moins la pierre s'interpose entre vous et les morts, tandis qu'ici, figée dans les cadres sévères, il y avait, soustraite à la tombe, de la vie, une vie muette, mais implacable.

Implacable... Car ces farouches seigneurs, dont le prince Claude lui décrivait les actions d'éclat, transmettaient à leur postérité des haines vigoureuses, et au delà du trépas, s'assouvissaient de vengeance. Il se complaisait à énumérer leurs cruautés; glorieux du sang qu'ils avaient fait couler, il exaltait leur orgueil féroce, leur mépris pour la souffrance d'autrui : « C'est, assurait-il, un signe de force que de savoir torturer sans défaillir soi-même ». Le rictus de ses lèvres se dessinait exactement pareil à celui d'un personnage hautain, costumé, comme lui, de noir. Celui

là, deux fois grand d'Espagne, ayant accompagné Charles-Quint en Italie, y avait contracté le mal de Naples. Sa virilité quasiment détruite, il était retourné chez lui. Privé jusqu'alors de fils, il n'avait point vu d'un mauvais œil l'empressement que témoignait à sa femme un frère plus jeune; mais quand il avait cessé d'être utile, il l'avait fait disparaître. — « Comprenez-vous, Madame? ».

Josépha tâchait à comprendre, entrevoyait quelque abîme d'iniquité, et, pour cacher son trouble, demanda ingénument :

— Il n'y a donc point de portrait de femme ici?

Le prince Claude s'égaya, c'est-à-dire qu'un rire silencieux plissa son visage, et que l'éclair jaune de son regard zigzagua brièvement vers elle.

— Des femmes? Jusqu'à présent, non Madame; il n'y a point de raison. Mais il dépend de vous de marquer votre place à la suite de cette lignée de mâles.

Satisfait de l'ambiguïté de sa réponse, il s'approuva par un « ha ha! » dont la galerie lui renvoya l'écho grêle et méchant.

Non sans emphase, il continua la nomenclature de ses aïeux, manifestement désireux de démontrer à Josépha la précellence des Pücklau sur d'autres familles princières. L'un deux n'avait-il pas failli être élu empereur? A la Diète, une voix lui manqua, et un Nassau l'avait emporté. L'injustice était grande; l'ombre de cette couronne, dont ils avaient été frustrés, obscurcissait leur blason. « Mais, ajouta-t-il, nous sommes alliés à des maisons royales, et maint grand souverain s'honore d'avoir dans les veines du sang de notre forte race. »

Josépha ne l'écoutait plus. Quelle arrière-pensée le guidait? Que signifiait cette parole : « Il dépend de vous... » Maîtrisant avec peine son impatience douloureuse, elle attendait la fin de la représentation qu'il lui donnait, pressentant au bout quelque révélation monstrueuse, sans doute la divulgation d'un dangereux secret de famille, et cette mise en scène avait-elle pour but de l'y préparer? Comme il passait au douzième prince de Pücklau, elle posa la main sur son bras.

— Je sais, dit-elle, stupéfaite de sa hardiesse.

— Ah, vous savez? Au fait, vous aussi vous êtes une Pücklau, de la branche cadette.

Son interruption l'avait décontenancé; il cherchait le fil de son discours dont elle anticipait la conclusion.

Ils étaient parvenus à l'extrémité de la galerie. A chaque côté de l'embrasure de la fenêtre s'adossait une stalle de bois. S'é-

tant ressaisi, il lui désigna l'un des sièges pour qu'elle s'y assît, prit lui-même place en face d'elle.

— Soit, fit-il, en voilà assez. Je pouvais craindre que votre éducation n'eût été plus négligée. Toujours seyait-il de vous remémorer la gloire et la puissance de ceux qui, persuadez-vous en, nous regardent en ce moment et nous écoutent. — Avez-vous déjà réfléchi au motif qui m'a porté à vous épouser vous, plutôt qu'une autre?

Sa tête, baissée jusqu'alors, se releva vivement :

— Si j'y ai réfléchi! fit-elle en joignant les mains. Demandez-le à mes insomnies.

— Je vais donc vous renseigner, répliqua-t-il sèchement. C'est parce que vous êtes une Pücklau.

Il lui laissa le temps de méditer sur cette explication, savourant sa déconvenue. Rigide au bord de son solennel fauteuil, dans le deuil de ses vêtements surannés, il avait l'air d'un juge en fonctions plutôt que d'un époux galant. Et Josépha, plus touchante de ce que son frais négligé du matin laissait entrevoir la grâce de sa jeunesse, Josépha, à demi-renversée contre le dossier, les yeux brillants de tant de larmes refoulées, était celle qui attend l'inexorable verdict.

Jouant avec ses gants, il reprit sur un ton d'impertinente douceur :

— Vous rappelez-vous mon arrivée à Pücklitz, il y a quelques mois? Depuis bien longtemps votre père sollicitait ma visite. Il avait ses raisons pour la souhaiter; il me les laissait trop nettement entrevoir, c'est pourquoi je la différai. Votre père est, somme toute, un niais. — Oh! parfaitement, appuya-t-il, comme Josépha se révoltait. — Et, s'inclinant ironiquement :

— Je respecte votre amour filial, mais mon devoir est de vous éclairer. Votre père n'a pas su conduire sa fortune. Chez les nôtres on est diplomate ou guerrier. Lui est un songe-creux, une manière de savant. Il a, je crois, du penchant pour la botanique et meuble des herbiers? La belle occupation, et digne d'un Pücklau-Pücklitz! De sa femme il n'a eu que des filles, cela lui fait peu d'honneur. Vous n'avez guère connu votre mère; il n'y a point de mal. C'était une sentimentale qui vous eût perverti l'esprit. Sans doute vous gardez de votre donjon de la Forêt-Noire un souvenir aimable; les impressions d'enfance sont les plus fausses. Pourtant, en dépit d'apparences assez imposantes, cela sent chez vous la pauvreté. On y est mal à l'aise, comme dans un habit étriqué, rapiécé. Votre père, qui se croit philo-

sophe, souffre de cette gêne, insupportable à la grandeur de son nom. Il rêvait pour ses filles de brillants établissements. Moi, son parent, mon célibat me désignait à ses embûches. Il m'écrivit des lettres touchantes (car il polit la phrase), où il me vantait la flore et la faune de son comté. Je ne suis point chasseur ; la faune, c'était donc, je le suppose, ses diverses filles? Quoi qu'il en soit, après l'avoir laissé se perfectionner dans l'art épistolaire, je m'annonçai chez lui, lorsque déjà il désespérait de me persuader. Tel Isaïe qui fit passer ses sept fils devant Samuel, il fit défiler devant moi ses quatre filles. A dire vrai, et probablement n'en ignorez-vous pas, c'est l'aînée qu'il me destinait. On l'avait élevée dans l'idée qu'elle serait ma femme. On lui avait dévoilé, pour qu'elle s'y accommodât, mes manies, car chez vous, Madame, on me juge maniaque. Si bien s'y prit-on, qu'elle mourait d'envie d'être princesse de Pücklau, et de terreur de m'avoir pour époux. Elle est laide, prétentieuse, et s'exprime trop bien. Mon dédain la mortifia ; la leçon lui servira pour l'avenir. Vos deux puinées sont assez insignifiantes ; elles ont déjà la passion de votre père pour les fleurs sèches. Vous, la cadette, fillette assez inculte, mais bien faite et d'un naturel vif, je vous estimai seule capable de satisfaire mes desseins. Votre jeunesse, et les yeux qui ne trompent point, m'étaient garants de votre candeur. Votre sang est beau, votre type est, merveilleusement pur, celui des authentiques Pücklau. Vous êtes le moule qui convient. Au désappointement de vos sœurs, mon choix s'est arrêté sur vous. Il vous surprit ; j'ai apprécié votre effort de vous en réjouir. Dans le fond, mais vous ne vous connaissez point encore, vous êtes ambitieuse. C'est une vertu. Si vous m'êtes soumise, elle portera ses fruits. Maintenant, ce que j'attends de vous.

Ici, le prince Claude parut se recueillir. Et quittant sa stalle, il marcha sur Josépha, la serra sans aucune tendresse, mais avec énergie, dans ses bras, la blessant de son dur corselet, et, le regard implanté dans ses yeux, comme pour lui imposer sa volonté, prononça :

— Il faut que vous me donniez un fils !

Elle poussa un cri, dont la joie se propagea sous la voûte séculaire :

— Un fils ! mais c'est mon vœu ardent, mon vœu unique !

Derechef, le sourire méchant pinça les lèvres du prince Claude ; mais elle ne le vit point, car ses paupières s'étaient fermées.

— Je suis bien aise de vous l'entendre dire, approuva-t-il.

Il sera pourvu, si vous persévérez dans vos sentiments, à la réalisation de votre désir. Mais d'abord, et c'est dans ce but que je vous ai conduite ici, venez et jurez !

Trop troublée pour réfléchir, et persuadée, dans son ingénuité de vierge que personne ne renseigna, que c'était là une cérémonie indispensable au miracle qui devait s'accomplir — car n'est-ce pas un miracle que la naissance d'un enfant ? — elle le suivit, docile. Elle ne s'aperçut pas qu'ils se trouvaient face au blême compagnon de Charles-Quint, tandis qu'il ordonnait :

— Jurez que votre inébranlable volonté est de devenir mère ! Jurez et attestez l'assemblée des ancêtres, que vous perpétuerez la race !

— Je jure, répéta-t-elle d'une voix claire. — Et elle ajouta : Avec l'aide de Dieu !

— Ou du diable... pensa le prince Claude. — D'un baiser sur le front, il scella son serment.

III

Leone Cappa

Ce même soir, le prince Claude se dispensa de rendre à sa femme ses devoirs accoutumés. Il jugeait qu'une visite frivole ne pourrait que la distraire de ses résolutions, tandis qu'elle accepterait la solitude comme un bienfait ; et, dans la paix d'un sommeil que n'auraient point troublé de vaines approches, se fortifierait sa volonté d'obéir.

Ayant congédié sa cour de bonne heure, il se retira dans son appartement. C'était une sorte d'oratoire qu'illuminait une profusion de bougies. Des meubles austères par la forme et la nuance, mais en réalité confortables, le garnissaient ; assemblage dont la disparate ne choquait point à première vue. Une panoplie surmontait un prie-Dieu, guerre et prière, ce qui est dans l'ordre. Celui-ci voisinait avec un large bahut ancien, chef-d'œuvre d'un huchier inconnu ; les battants s'entrebâillaient sur le chatoiement de soies fanées, de velours et de brocarts, chasubles de prêtres ou robes de femme. Sur un chevalet où s'enroulait une étoffe d'une sombre splendeur, une toile sans cadre était posée ; la riche nudité d'une jeune femme couchée y retenait la lumière. Le visage enfoui dans l'oreiller se devinait à peine, mais l'éparpillement noir des cheveux, la chaude cou-

leur ambrée des chairs, le frémissement du ventre et des hanches, les cuisses soulevées, les bras en appel étaient éloquents de luxure. Une précieuse icone byzantine, d'un dur émail dans le cadre d'or guilloché, faisait pendant à un doux pastel de la baronne Rivalta. Un peu partout de petits bronzes antiques, indécents mais exquis, étaient disséminés, s'associant çà et là, à des ivoires jaunis, statuettes ou tryptiques de vierges et de saints. D'énormes chapelets tenaient lieu d'embrasses; des poignards recourbés les soutenaient. Des rideaux, rouges comme des robes de cardinal, masquaient, non des fenêtres, mais des niches profondes, moëlleuses de coussins et de tapis. Des étoiles regardaient par les baies vitrées de la coupole, que décorait, la rendant semblable à un immense vase étrusque renversé, une ronde sans vergogne de nymphes et de satyres, rouge brique sur fond noir. Ces contrastes plaisaient à l'imagination instable du prince Claude. Son impuissante perversité s'y alimentait de désirs sensuels et de mysticisme.

Sensible à la fraîcheur descendue des montagnes, il s'était frileusement enveloppé de fourrures. Chaussé d'escarpins pointus, une calotte de soie ponceau sur la tête, il occupait un fauteuil bas, en face du chevalet à la femme nue, et maniait et considérait curieusement un crâne assez petit, blanc et poli, sorte de bibelot, en somme peu effrayant.

— Il y eut, songeait-il, peu de cervelle là-dedans; mais de la volonté, une irrésistible volonté dont le rayonnement, en dépit de la mort, persiste et agit. Volontaires, obstinées les femmes; il convient de briser à temps leur volonté; la briser, mieux, la tordre, et l'orienter ensuite vers un but qu'on lui désigne. Certes, ce fut la bonne méthode que j'employai à l'égard de Josépha. Ame jeunette que la sienne; mes façons qui la terrorisaient l'ont assouplie. Je l'ai contrainte à *vouloir* obéir, sans qu'elle se doutât qu'elle obéissait. Ce qui suivra ne l'étonnera pas plus que ce qui a précédé... Quel dommage... Ici, sa pensée se perdit dans un long soupir. Il porta le crâne tout près de ses yeux, l'interpella : « Ainsi tu riais; ainsi tu ris encore d'avoir, en te vengeant, triomphé de ma propre vengeance. » La tête glissa de ses mains, roula sous le chevalet. « Bien, continua-t-il, c'est là ta place. Ta grimace me réjouit; elle est la parodie haineuse du baiser que de sa bouche étincelante m'offrait l'ensorceleuse qui dort sur cette toile. » Et, menaçant de l'index rigide la femme nue : « Voyons si ma ruse n'aura pas raison de ta malédiction! »

Il s'immobilisa dans cette attitude de défi; sa pensée s'arrêta, fixée au bord des lèvres dans un rictus méchant. Dans son entour bizarre, Monseigneur figurait en ce moment assez bien une statue de bois, soigneusement coloriée par un caprice du sculpteur, terrifiante et grotesque.

Non moins immobile à son côté, furtivement entré depuis quelques instants, un chat, la queue lourde ramenée sur les pattes de devant, le regardait sévèrement. Son épaisse robe noire enveloppait de majesté la svelte courbure de son corps; une minuscule étoile blanche pointait au beau milieu de la poitrine, sous l'ampleur du collet. C'était une bête râblée et fine, consciente de sa beauté, sérieuse, ainsi que l'exigeait le milieu, affirmant sa superbe, qui était grande, par d'imposantes moustaches. Ennuyée du tête à tête silencieux, elle s'enhardit à bâiller, découvrant jusqu'au fond sa petite gueule, d'un noir d'ébène, et miaula doucement.

L'index s'abaissa, les plis du visage se détendirent, le songe s'évanouit. Monseigneur s'humanisa.

— C'est toi, Nolo? fit-il.

D'un bond léger, Nolo fut sur les genoux sérénissimes, et pétrit voluptueusement les fourrures.

— Alors, ton maître n'est pas loin? — Leone!

Une tenture s'écarta, dévoilant la perspective d'une autre salle, vaste et peu éclairée; et, d'un pas non moins furtif que celui du chat, un singulier petit vieillard se glissa vers le prince et s'inclina profondément devant lui. Un vieillard, ou, pour mieux dire, un homme sans âge. D'une pâleur qui semblait immémoriale, son visage aigu, qu'un collier de barbe clairsemée n'élargissait guère, était écrasé par le poids du front, bloc carré, abrupt, creusé, au milieu, de deux rides en forme d'Y renversé. Comme deux taches lumineuses, les yeux, de nuance indécise, reposaient sous la profonde arcade sourcilière. Lisses et blancs, les cheveux couvraient la nuque et rejoignaient le col d'une sorte de soutane noire, drapée sur un corps anguleux et chétif. En dépit de la tournure ecclésiastique que lui prêtait ce vêtement, la personne du nouveau venu était coquette, soignée, parfumée. Ses mains très fines étincelaient de pierres précieuses; de la dentelle agrémentait les poignets. La souplesse câline des mouvements déconcertait chez cet homme courbé et cassé. Mais sitôt qu'il parlait, le son délicieux de sa voix opérait un charme sans égal. Subjugué, on l'écoutait, oublieux de l'étrangeté de son aspect, et ses discours, même ternes ou pédants, étaient une musique.

Une trouvaille du prince Claude, ce Leone Cappa. Il l'avait rencontré, au cours d'un voyage, dans une petite ville de l'Italie méridionale, où, compositeur méconnu, organiste sans auditoire, philosophe sans disciples, il végétait. Destiné par ses parents à la chapelle Sixtine, il s'était soustrait par la fuite à l'avenir qu'on lui réservait, et à Naples avait intéressé à son sort des protecteurs intermittents que séduisaient sa gentillesse, son chant facile, et sa vive intelligence musicale. A dire le vrai, il semblait qu'il ne fût pas sorti de l'aventure tout à fait indemne. Quelque chose d'équivoque lui était tout au moins resté de la compagnie qu'il fréquentait. Son allure insexuelle, une certaine afféterie, sa prédilection pour la parure, et jusqu'à sa voix caressante le rangeaient dans le tiers-état de l'humanité. Mais ce n'était là qu'apparence. Des passions viriles avaient agité et peut-être délabré ce corps minable, au point que déçu dans une dernière entreprise, et blessé au cœur, il s'était retiré, encore jeune, du combat amoureux, jugeant d'ailleurs, et non sans raison, qu'il n'y était plus propre. De sa première éducation, un penchant vers l'extérieur de la religion subsistait. Il en aimait la pompe, l'encens, le costume alterné au gré des rites, et, désenchanté de la vie mondaine, il adopta aisément, et d'abord, enclin à se faire illusion sur sa véritable profession, l'habit clérical, au reste mitigé par des innovations qu'il qualifiait d'heureuses. Il convient d'observer qu'à une époque demeurée obscure de sa vie, il avait reçu, d'un mage ambulant, l'initiation à des pratiques occultes dont il faisait grand cas. Aussi attribuait-il aux couleurs et à la coupe de ses vêtements des vertus particulières, et il considérait les gemmes de ses doigts, comme autant de talismans propres à lui assurer les influences planétaires, conciliant ainsi son goût pour les colifichets coûteux et sa croyance au surnaturel. Parallèlement à son évolution morale s'accomplissait un changement dans sa direction esthétique. Jusqu'alors, conformément à l'impulsion donnée dès l'enfance, il s'était voué à la musique; et, perfectionné dans cet art par des leçons dont le principal défaut était le manque de régularité, mais possédant le don qui supplée l'enseignement, il en vivait exactement et se satisfaisait des jouissances qu'il lui procurait. Ses pratiques occultistes éveillèrent en lui de louables ambitions Il se proposa de ressusciter l'oratorio, tombé en désuétude, ou traité sans vigueur et sans foi Malheureusement sa prétention et son génie ne s'accordaient point. Improvisateur qui émerveillait, son inspiration tarissait aux prises avec l'encre et le papier,

ou se tournait en banalité. Un demi-succès à Milan — on ne le rappela que trois fois au plus — ne le découragea point, mais ne l'enrichit non plus, et ne lui valut d'aucun éditeur des offres, avantageuses ou non. Il retourna donc à sa bourgade calabraise, gardant dans son esprit le souvenir amer d'un coup de sifflet, et en portefeuille des partitions inédites. S'il est difficile d'être grand homme dans son pays, le rôle de grand homme manqué est encore plus ingrat à soutenir. Leone Cappa connut l'humiliation d'être célèbre pour n'avoir pas réussi ; l'originalité de ses dehors lui attirait en plus une curiosité maligne de la part de ses concitoyens. Les gamins l'escortaient en l'appelant « le sorcier », ce qui le flattait, mais les cailloux qu'ils lançaient contre ses fenêtres le chagrinaient. Il se consolait de ses déboires en évoquant sur l'orgue de l'église déserte, de graves mélodies dont la voûte sonore accueillait bénévolement les amples accords.

Ce fut dans ces circonstances que le prince Claude, visitant l'église dont on vante l'architecture, l'entendit. Le prince était jeune à cette époque. Plus que le charme du pays, l'ardente beauté d'une signora le retenait aux environs de la bourgade où résidait Leone Cappa. Mélomane, le jeu de l'artiste le captiva. L'ayant mandé, en dix minutes de conversation il s'assura de la haute valeur du maëstro, et décida de l'expédier à Vienne, où il lui ferait sa réputation. Un traitement lui fut alloué, égal à celui du premier valet de chambre. Pour Leone Cappa, c'était la fortune, et le miroitement de la gloire. Monseigneur quitta l'Italie, riche de deux trésors : un musicien et une femme. Les conséquences de cette double acquisition furent telles que Son Altesse n'eût osé les prévoir. De la signora, dont nous avons entrevu le crâne et un « nu » fort ressemblant, il sera tout à l'heure question. Pour Leone Cappa, il lui était réservé de prendre un ascendant singulier sur le prince dont la santé et l'esprit naturellement tortu furent assez dérangés par des événements regrettables. Non d'ailleurs que le succès eût auréolé le front du compositeur. Ses œuvres, abondantes en réminiscences, son infatuation faisaient sourire ; et si la bonne société lui faisait néanmoins accueil, c'était surtout par déférence envers son haut protecteur. Mais le seigneur de Pücklau, fort de son infaillibilité, s'enorgueillisait d'avoir dans son domestique un Mozart ou un Beethoven que consacrerait la postérité. En outre, Cappa tissait autour de lui, dans ses moments sombres, un réseau de sons véritablement magique : car ainsi qu'il fut dit, c'était un

improvisateur prestigieux, et, que servait cette mémoire dont l'utilisation inconsciente nuisait à des compositions soigneusement élaborées. Au gré des rythmes et des harmonies il balançait l'esprit du prince, le transportant en des sphères diverses, et décidant par la puissance des sons de l'intensité de ses sentiments, si bien que ce dernier ne sut plus se passer de lui. Il l'admit dans sa société et à sa conversation, faveur unique depuis que Monseigneur cultivait la solitude. Extravagants tous les deux, ils s'appariaient fort bien. Cappa ne laissait d'ailleurs point d'être d'intelligence subtile, et il avait le tact de n'en point faire parade. Souple, et de manières félines, il ne contredisait le prince que pour l'engager à plus complètement se confesser, aidé en cela par la séduction de son organe. Il pénétra ainsi maint secret de sa vie, et en profita pour exercer sur lui un empire croissant. S'apercevant que Monseigneur vacillait vers l'Au-delà, il l'initia dans ses théories mystiques, auxquelles celui-ci se rallia d'autant plus aisément qu'elles flattaient son orgueil et favorisaient ses manies. Par la conversation qui va suivre, il sera loisible de se rendre compte de l'influence particulière que le musicien avait acquise sur son hautain maître et, ami.

Leone Cappa venait donc de s'incliner devant Son Altesse et, resté debout dans une attitude obséquieuse, semblait attendre les ordres sérénissimes. Mais son regard, nullement servile, interrogeait sans scrupule le visage du prince, et un sourire léger papillonnait sur ses lèvres. Monseigneur d'un geste de la main l'autorisa à s'asseoir; aussitôt, Nolo changeant de place s'installa triomphalement sur l'épaule du compositeur, aiguisa ses griffes sur le collet de soie, puis, immobile et grave, les prunelles braquées sur le prince Claude, guetta les paroles qui sortiraient de la bouche auguste. Elles furent simples.

— Je suis triste, Leone, prononça-t-il.

— C'est le propre des hommes supérieurs. Le Stagirite l'a dit : « Doués d'un esprit pénétrant, ils sont généralement enclins à la tristesse. »

Le prince hocha la tête.

— Il y a du vrai. Mais je suis triste aussi, parce que j'ai *agi*, et que mon action n'est point terminée.

— Dans ce cas, ce n'est point tristesse, mais appréhension, et fatigue ?

— Je ne sais.

Nolo, sceptique, et que le début de cet entretien ennuyait, quitta son poste élevé, curieux de l'objet ovale qui luisait sous le chevalet. Par de petites tapes délicates, il s'assura que cela était lourd, de matière dense et dure, assez impropre en somme à servir de jouet ; et il médita longuement sur ce que ce pouvait bien être. Mais Hamlet n'était pas là pour entrer en colloque avec lui et vivifier le tour de ses réflexions. Cependant Leone Cappa l'observait, et, mieux renseigné que Nolo, il reconnut le crâne.

— Ah, fit-il, il y a aussi du souvenir dans l'air ? Monseigneur ressuscite les morts ?

— Il y a de tout. Tout se mêle. — Leone, sais-tu pourquoi la baronne Rivalta portait un cilice ?

La question surprit l'italien.

— Pour complaire à Votre Altesse ? hasarda-t-il.

— Je l'ai cru. Mais depuis lors j'ai réfléchi. C'est parce qu'elle m'aimait. — Je ne fus pas, *tout à fait* mon aïeul Auguste I^er^, et ce qu'elle avait à expier, fut hélas ! peu de chose. Mais elle m'aimait, et elle châtiait, en la déchirant, cette chair dont les désirs restaient inexaucés.

Il toussota, et, de son index osseux visant Leone, ajouta gravement :

— Les femmes aiment hors de propos ; ce sont des êtres de faible jugement, mais de volonté terrible.

D'un signe de tête, Leone approuva ; puis de sa voix enchanteresse :

— Et cependant, fit-il, Votre Altesse me paraît négliger un des éléments de la question. La baronne, cette créature du passé, a aimé en vous un reflet du passé. Je vous l'ai dit : Vous, l'illustre et dernier rejeton de tant de nobles ancêtres, vous réunissez en votre personne toutes leurs vertus particulières, de même que votre visage réfléchit chacun de leurs traits essentiels. Votre Altesse est tantôt l'un, tantôt l'autre des précédents Pücklau. Par un suprême effort, la race, destinée à s'éteindre, a résumé en vous, ultime aboutissant, ses perfections, et, tout entière, vous hante. Parce que votre plus aimable aïeul, pendant un temps, fut votre hôte préféré, la baronne s'attacha à Votre Altesse. Quand vous eûtes accepté qu'un autre de vos ancêtres habitât en vous, force fut à la pauvre femme de mourir, car elle n'avait plus de raison d'être.

— Ceci explique son suicide, mais non point qu'elle portât un cilice, répliqua le prince.

Et ils se considérèrent avec ce sérieux propre aux aliénés qui discutent.

— Elle m'a aimé, réitéra le prince.

— Elle vous a aimé, assura le musicien.

Et dans ce mot d'*aimer*, à la façon dont ils le prononçaient, il semblait que fût inclus un mystère de désolation.

Il y eut du silence, et la flamme des bougies montait vive et droite, comme pour mieux honorer les idoles du temple. Entre elles deux, allongé maintenant, Nolo était le sphinx nain qui savait le mot de l'énigme.

Le premier, Leone Cappa reprit:

— Du fond de l'abîme, une image a surgi pour convaincre Votre Altesse, et elle est retournée à l'abîme. Oubliez-la. — Vous avez donc agi? Votre verbe a commandé à la matière? Près de s'éteindre, la torche va se rallumer?

— Tu l'auras voulu, Leone, mais je doute, moi.

— Vous doutez? C'est pour cela que vous avez attendu?

— Mais comprends donc aussi que je *hais l'autre !*

— L'*autre* n'existera que la durée de l'éclair au moment où il fomentera la vie. Il n'est pas plus *réel* que l'arme qui distribue la mort. Seul est vivant l'esprit qui conçoit et dirige.

— Néanmoins, maintenant que le terme approche, je doute — de la légitimité de mon entreprise, et je crains — qu'une fraude n'engendre un monstre.

Leone Cappa se leva, et sa taille exiguë se grandit soudain de l'ampleur de son geste, de ses manches flottantes, de l'envolée de sa soutane :

— O mon maître ! prononça-t-il avec ferveur et les mains jointes. Et il eut été difficile de préciser à quel maître son invocation s'adressait — au mage ambulant, éducateur éphémère, ou au tutélaire seigneur de céans. — Mais Nolo s'en fut, en quête d'un gîte plus tranquille ; et, à l'instar du Saint-Antoine de Flaubert, il songeait, pris de pitié pour eux : « Ils parlent abondamment, comme des gens ivres! »

Leone Cappa, ayant dominé son émotion, infléchit sa voix aux notes les plus caressantes et poursuivit :

— Ainsi, la foi vous abandonne, à l'instant où la foi seule peut vous donner la victoire? — Pourtant, je vous ai promis le succès, et vous avez cru à ma promesse, assez pour vous engager dans la voie, et maintenant, sur le seuil de la dernière porte, vous hésitez. — Pourquoi ? — Une parcelle d'humanité jalouse et grossière adhère à votre esprit sublime, et l'alourdit, et l'obs-

curcit. Que craignez-vous ? Non point que votre pensée — la pensée de la race, — s'altère par indirecte transmission, mais qu'un contact étranger ne flatte la créature que vous élûtes, pour qu'en son sexe refleurît, en dépit de la malédiction qui vous a flétri, et se perpétuât cette même race. N'est-ce point cela ? Un sentiment charnel, réminiscence, et combien vaine ! de votre force jadis a troublé votre vouloir. Il faut le bannir.

— Soit, je le bannirai. — Mais la fraude...

Leone Cappa haussa les épaules :

— Il n'y a point de fraude, mais substitution de rouage... cela est licite. L'esprit...

— L'esprit conçoit et dirige. D'ailleurs, l'*autre*, quand il aura cessé d'être utile, je puis le supprimer.

— Ainsi en usa envers son frère l'aïeul dont vous portez le nom.

— Il revit en moi.

— Il revit en vous !

Le prince se pencha vers son comparse et, anxieusement, demanda :

— Est-ce que je porte bien mon nouveau costume ?

— Excellemment, Monseigneur, repartit l'artiste avec sérieux.

Il eut un moment de puérile satisfaction, une lueur de joie, anima son visage incolore.

— C'est donc que j'atteins à la ressemblance exacte de Claude Ier ? interrogea-t-il encore.

— Exacte et minutieuse.

— Alors, l'ancêtre qui préside à mes gestes actuels doit être content ? Il ne se séparera point de moi ? — Répète-moi, pour me fortifier, ce que tu me disais de l'importance du vêtement.

Le petit homme s'était rassis. Il dogmatisa en scandant ses paroles :

— Comme le corps enveloppe l'âme, le vêtement enveloppe le corps. Quand le corps s'est dissous dans la terre, nul artifice ne saurait en reconstituer le contour. Mais le vêtement, savamment coupé selons les us de l'époque, et dans les étoffes qu'affectionnait le défunt, crée, s'il y a similitude parfaite de nuances et que les moindres particularités soient reproduites, l'illusion de la forme ; et l'âme, errante entre deux espaces, reconnaît, dans ce simulacre, la demeure qu'elle abandonna, et volontiers s'y réintègre. Ainsi, au soir, quand dans la pénombre favorable les choses inanimées s'éveillent à une vie confuse, une galerie où dorment aux murs des vêtements, se prolonge, peu-

plée de fantômes. Chaque pli est une pensée latente; les manches, sous une invisible poussée, se gonflent, les manteaux s'agitent, les armes menacent, les visages sous la nuit des coiffures ébauchent la grimace d'un sourire, partout les larves sont cachées, et le silence recèle un effrayant frémissement de vie tombale. — Vous, initié à ce mystère, dans le grouillement de l'au delà, vous aimanterez à votre gré, par la force de l'*apparence*, les âmes qu'il vous plaira d'évoquer. Comme les hirondelles autour du clocher natal, d'instinct elles se rallieront à vous qui leur aurez rebâti le nid détruit. Et d'autant plus aisément accomplirez-vous ce que le vulgaire appellerait un prodige, que dans votre trésor de famille figurent d'inestimables reliques, dont la parure, respectée par le temps, authentique et complète votre costume où désormais flottera, enroulée à ses pans, irréductible et persuasive, l'âme ancestrale. Car l'âme, d'essence subtile, flaire son essence propre dans ces objets que jadis elle imbiba en les touchant, s'y fixe et s'identifie avec ceux qui les possèdent... L'opale malfaisante qui tache votre annulaire est sûrement l'œil par où regarde ce Claude Ier à qui elle appartint, et qui s'agrippe à vous et vous dicte sa volonté.

— Donc j'obéis, et je croyais commander!

— Qui commande et qui obéit? Le Destin seul est maître. Mais il est des artifices pour attirer à soi des collaborateurs occultes dont la volonté, conforme à la nôtre, double et triple notre puissance. Le costume est un précieux auxiliaire, et aussi la couleur et le tissu. Il y a de subtiles correspondances entre la couleur, le tissu et les esprits; et maint génie, fée ou follet, Ariel ou Mélusine, se frôlent à la soie, au velours, aux ruches de dentelles qu'ils préfèrent, de nuance pareille s'y confondent, et, reconnaissants de l'abri, sont serviables, de leur bourdonnement délicieux caressent et stimulent l'imagination paresseuse. Je le sais. Car, noires ou blanches, azur ou orange, d'émeraude ou de rubis, ou d'améthyste, splendides comme des vitraux, et flottantes ou vides, rudes ou moelleuses, mes robes attirent la foule des génies mélodieux, et les touches chantent sous mes doigts qu'ils guident. Et si, ce soir, j'apparais de noir vêtu, c'est que j'ai deviné les pensées funèbres qui hantent Votre Altesse; mais une aube se lève et glisse sur mes mains et serpente autour de mon cou, présage de celle qui vous est promise!...

— O démon qui lis en moi, mieux que moi-même! Et va maintenant, et sur l'orgue édifie les mirages de mon âme.— Mais d'abord, dis-moi, qu'est-ce que la musique, et d'où pro-

vient qu'elle exprime de moi en me brisant les nerfs mes sensations les plus oubliées ?

— Un savant vous dirait là-dessus bien des choses; et l'un d'eux n'eut-il pas la prétention de guérir par son moyen toutes les maladies, en façonnant les instruments avec le bois des plantes médicinales appropriées? Les anciens le tenaient en grande estime, et j'ai lu quelque part cette note savoureuse : « *Ulysse et Agamemnon, lorsqu'ils partirent pour la guerre de Troie, avaient placé auprès de leurs épouses des musiciens habiles, chargés d'entretenir leur chasteté en jouant devant elles sur le mode dorique* ». Un de vos compatriotes suppose que la musique a pour dernier but la santé, ce qui est contestable.

Puis, plus sérieusement :

— Moi, fit-il, je pense qu'elle est le spécifique de la volonté; elle l'exalte et l'abat par la diversité des rythmes, et à l'imagination elle prête l'ineffable coloris de ses accords. Sans doute y a-t-il en elle bien d'autres vertus, mais téméraire est celui qui tenterait de les énumérer ou d'en préciser l'origine. Elle est une surnaturelle manifestation de vie. Pour subir son influence — et aussi beaucoup sont-ils réfractaires — il faut être une sorte de médium qui vibre au passage du fluide harmonique. Et si ce que j'énonce est obscur ou contradictoire, c'est que tout mystère est fait d'obscurité et de contradiction. Mais, comme nous nous délectons à la lumière et aux formes qu'elle baigne, abandonnons-nous, sans l'approfondir, à la mobile volupté des sons et des images qu'ils roulent dans leurs ondes.

Il se leva, son pas glissa sur le parquet; ayant écarté la lourde portière, il se retourna vers le prince, taciturne dans son fauteuil ; un instant, leurs figures s'opposèrent, l'une autoritaire, grave, repliée dans l'ampleur du siège altier, l'autre ironique, despotique, debout et d'une épaule chétive soutenant le poids de la tenture épaisse. Leurs regards se croisèrent.

— Va, j'écoute, fit l'Altesse.

Derrière la tenture retombée, le concert commença. Ce fut un frémissement cristallin, précurseur de sonorités câlines, où dominait, incessamment brisé, l'appel voluptueusement mélancolique d'un chant impérieux dans sa monotonie. D'un charme oriental, porté sur de changeantes harmonies, le thème se précisa. — Le soleil se leva dans l'âme du prince Claude. Le soleil laissa glisser la beauté de ses rayons sur une mer plane et bleue ; dans la lumière, vers l'azur net du ciel, des monts érigèrent leurs cimes chauves et mordorées. En avant de la falaise, la tour

sarrazine surgit, carrée, ruine massive, et dans le flot profond mirant son image invertie. Le rivage étroit offrit à la caresse de l'eau la blondeur de son sable. Les oliviers d'argent peuplèrent le vallon où serpentait un ruisseau, et des pins arrondirent leur ombre verte sur les cubes blancs des maisons. Les maisons... elles se suspendaient maintenant au flanc de la montagne, nombreuses, fantastiquement équilibrées, élargissant leur cercle autour de l'anse que bordaient des palmiers poudreux. Toute entière, la bourgade étincela dans l'entour des rochers abrupts, face au désert bleu de la mer, et revêtue de splendeur par la clarté du ciel. Le prince Claude reconnut le sentier qu'il était accoutumé de suivre, sinueux entre des haies de cactus et d'aloès, et il vit les citronniers fleuris, d'odeur véhémente, enclos dans les murailles basses du jardin, et la charmille étoilée de jasmins où subsistait le souvenir de nocturnes baisers. Au bas du degré qu'envahissent les roses, elle l'attendait, Flaminia... La stridulation des notes aiguës imita son rire incisif, et les voyelles de son nom chantèrent sur les touches : Flaminia !... L'appel voluptueux se prolongea, d'une intensité croissante. Le prince Claude, dans la brièveté de la minute, revécut la folie de sa jeunesse. En un long soupir, il exhala sa passion ressuscitée. Il se leva, marcha vers le chevalet, toucha du doigt le modelé des chairs, caressa la soie sombre des cheveux, et un petit sanglot sénilement le secoua. S'étant rassis, il ferma les yeux. Des harmonies lascives chatouillèrent ses nerfs, plus voluptueux, l'appel brama. Ah ! l'angoisse luxurieuse de tant de nuits jadis ! L'ardeur des baisers, éparpillés et perdus maintenant dans l'abîme du temps ! De ses prunelles énormes, insatiables, Flaminia lui dévorait le cœur, buvait son sang, sa vie, son âme... Ses mains se crispèrent sur les bras du fauteuil. Qu'avait-elle fait de lui, par quel philtre abominable avait-elle exaspéré ses sens au point de les détruire ?... Parce qu'elle avait passé, il n'était plus qu'une loque, une *apparence* d'homme... Les accords s'enchevêtrèrent, le rythme se précipita, accélérant les battements de son cœur La jalousie le poignarda. — Voici que, déguisé, il quittait son palais viennois, pour la suivre. Elle allait vite, sans souci de qui pût l'épier, confiante dans la brume de dégel qui emplissait les ruelles où jaunissait la flamme des réverbères, elle allait vite et loin, vers les faubourgs populeux où le vice se cache plus à l'aise... Un pont, et le fleuve leur envoie son haleine fade ; des rues encore, et l'humidité des pavés qui reluisent, et le coudoiement d'ouvriers ivres. Enfin, elle entre, si ra-

pidement, qu'il semble, brusquement disparue, qu'elle se soit fondue dans la brume. Quoi ! dans cette demeure délabrée, refuge sordide d'une foule anonyme et misérable ! Par le dédale des corridors il la piste, guidé par le parfum spécial et délicieux qui traîne derrière elle dans cette atmosphère pourrie. De loin, caché dans l'escalier, il la voit pousser une porte, pénétrer vivement, puis, entre elle et lui, cette porte refermée, c'est la porte du cimetière où gît le hideux cadavre de son amour... A pas de loup, il s'est approché, par le trou de la serrure, et mieux, par la fente d'un panneau disjoint, guette le couple, lui, prince sérénissime, hautain descendant de tant d'illustres seigneurs. — Messaline ! — Froidement il les considère ; la difficulté, dans cette posture, de les observer, augmente sa puissance visuelle. — Mais quels monstrueux plaisirs recherchait-elle, où avait-elle été quérir quelle brute, forain ou portefaix, pour râler sous le poids de son corps formidable ? — Messaline, inexcusable de ne point ceindre sa luxure du diadème impérial !... O la suave Flaminia de la couche moelleuse et princière, échouée en ce bouge pour y lutter d'amour entre les bras musculeux de l'amant qui la broie et qu'elle paie...

... Paix, l'homme mourra.

Vengeur, un accord fulgura, auquel succéda l'infinie modulation d'une plainte inachevée, où se mêlait avec insistance, mortellement voluptueuse, la phrase du début.

Devant les yeux désolés du prince Claude se leva le morne et somptueux décor de son palais abandonné. Les vastes salons infréquentés où la lumière tamisée par les rideaux baissés se frôlait à l'or terni des corniches, ouvrirent leur longue perspective, les tentures, imprégnées de lourds parfums, se soulevèrent au passage de deux êtres fatidiquement enlacés, et dont les paroles d'amour s'avivaient d'une haine implacable.

Certes, l'*homme* était mort. Sournoise, mais sans reproche, la main de justice, apanage imprescriptible des Pücklau, transmise à d'honnêtes salariés, avait frappé. Le crime de Flaminia avait été châtié dans son complice. Mais — ô par quel affreux sortilège — l'aimait-il davantage depuis lors ? Qu'elle fût suppliciée dans sa chair, qu'elle *sût*, et malgré le silence où tous les deux ils s'obstinaient, que le sang expiatoire avait jailli sur lui, il n'en pouvait douter, à l'éclat terrible de sa prunelle, à la férocité de sa caresse, à tout cela même qu'elle taisait et qu'après l'étreinte clamait autour d'eux la nuit révélatrice.

... Prison, et palais, où jalousement l'un gardait l'autre, pri-

son qu'habitait avec eux le térébrant démon de la luxure. Non plus de l'amour, mais une cruelle folie d'amour qui torturait leurs sens toujours en éveil, et qui ne se lassait point, même lorsque, excédé de spasmes, les moelles vidées, il s'évanouissait contre son sein inassouvi. Dans son cerveau déchiré, l'esprit chancelait; la ronde horrible de larves infernales y tournoyait avec une mimique obscène, cependant que l'incendie allumé dans ses veines consumait ses derniers jours. O l'horreur de ces étreintes où le désir se prolongeait, vain et sans fin! l'atroce souffrance de cette chair toujours quémandant une jouissance qui maintenant se refusait... Jusqu'au jour où, la défaite du corps désorganisé fut complète, où hideuse, dissolvante, la maladie s'abattit sur lui, obscurcissant l'âme, fanant la virilité. Alors, Flaminia proclama le triomphe de sa vengeance. Exultante, elle le bafoua de ses sarcasmes. — Ah! il avait tué son amant, il l'avait dépossédée de la gloire de sa vie, mais elle, elle avait fait de lui, par la violence de ses poisons, un mort vivant qui traînerait jusqu'à la tombe son existence stérile! — « Je t'ai maudit dans ta postérité, j'ai brisé ton orgueil, et, le dernier de ta race, tu pleureras de ce que nul après toi ne te pleurera! » — Un cri, la cassure subite d'une voix — tel cet accord suraigu soudainement brisé; — dans un sursaut de fureur, il l'avait empoignée, terrassée, serrant la gorge, serrant...

Il considérait à présent cette main sèche, étalée sur son genou, cette main où le réseau bleu des veines était saillant, et qui, inerte, ne se *souvenait* pas qu'elle avait étranglé. Une sorte de rire le convulsa. Ah! qu'il était donc détestable et délicieux de conduire, au gré des sons, son rêve dans les insalubres jardins du passé... Et la modulation en majeur, et l'allégresse de rythmes nouveaux le transportant dans l'avenir, il se rasséréna. Sa tête s'inclina sur sa poitrine, la grâce d'un sourire effleura ses lèvres, et une confiance illimitée en sa volonté qui fléchirait le destin, épanouit son cœur.

Comme le musicien terminait par un hymne apothéotique, le prince Claude quitta son siège, se dirigea vers la pièce voisine, et, s'arrêtant sur le seuil :

— Leone, fit-il de sa voix qui chevrotait, Leone! Flaminia est vaincue... Plus puissant que la malédiction, mon vouloir opère. Sur la souche morte un rameau verdoiera. Un fils — un fils... Josépha l'a juré! Je le lui ai fait jurer!

(A suivre.) ROBERT SCHEFFER

BALLADES FRANÇAISES

Paris sentimental

A Remy de Gourmont.

I

L'Aube

(Boulevard Sébastopol)

La petite aube rosit le sol et les lettres d'or aux balcons. C'est le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon.

J'ai dû passer toute la nuit à promener mes petits ennuis. Je n'étais plus content de vivre. Alors, j'ai voulu prendre froid.

Du soleil au cœur, c'est dans les romances. Eh bien, mon cœur s'est réchauffé : j'ai vu dans un ciel bleu de France voguer des nuages rosés.

Je vois en rose les maisons noires. Les arbres sont roses, l'air est rose. Il a plu, tous les toits sont roses. Le ciel se mire sur le trottoir.

J'entends mon cœur, voici l'aurore ! voici des fleurs aux marronniers, sur le boulevard Sébastopol infiniment pur et léger.

La gare de l'Est brille, et tout brille, la flaque où je pose le pied. Je ris comme cette petite fille, de la boue rose à ses souliers.

Cesser de vivre au point du jour, ça ne réussit pas toujours. Je poursuis une petite fée, qui patauge dans des clartés.

Il n'est plus question de mourir. Je vois flamber l'or des enseignes, rougir les arbres et l'air rougir. J'ai chaud à ravir, et je t'aime,

ô petite fille qui patauges par toutes les roses du trottoir, et j'oublie, petite fée de l'aube, toutes les mauvaises filles du soir !

Un baiser, oui ! et je te donne toutes les roses de ce beau sol et les lettres d'or des balcons, et le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon !

Triomphe !... à ce baiser ravi, les maisons luisent jusqu'au faîte. — Acccepterez-vous, d'un poète, l'ardente rose de Paris ?

et les ailes d'or de la Victoire sur la fontaine du Châtelet ? et ses deux couronnes à la gloire de notre amour, si tu voulais ?

II

Crépuscule d'été

(Luxembourg)

Le couchant violet tremble au fond du jour rouge. Le Luxembourg exhale une odeur d'oranger. Et Manon s'arrête à mon bras : plus rien ne bouge, les arbres, les passants, ce nuage éloigné.

Il n'est plus une fleur où l'air lourd ne se pose, et qui ne sente en elle un cœur battre et mourir, un cœur d'air étouffant sa corolle ; et les roses défaillent vers la terre, sous le poids du zéphyr.

Il semble que le monde entier n'ait plus qu'une âme. La poussière du jour retombe parfumée ; et le bassin respire un jet d'eau qui se pâme et sur sa propre image, en mourant, vient chanter.

Tout meurt, et tout renaît pour une vie chantante, aromatique, éparse et mêlée aux nuances, et, comme dans la bouche un fruit délicieux, les arbres veloutés me fondent dans les yeux.

Et le jet d'eau s'est tu : c'est la rosée qui chante, là-bas, dans les gazons où rêvent les statues, et pour rendre, ô sens-tu ? la nuit plus défaillante, les orangers en fleurs ont enivré la nue.

Manon, près de mon cœur, et devant tout l'espace que prennent les étoiles pour graviter vers nous, de vos beaux yeux voilés, Manon, regardez-vous flotter, dans la nuit bleue, la blancheur des terrasses ?

C'est aux lueurs dernières que l'ombre est embaumée, et Manon sur mon bras couche son front pâmé, et je lui crois une âme en cette heure irréelle, lui faisant une part dans l'âme universelle.

Que cherchez-vous, Manon, qui relevez la tête, et que rêver de plus à notre enchantement? Paris entre les feuilles s'illumine peut-être. La vie est où nous sommes, et c'est Paris qui ment.

Viens trouver dans mes bras le plus doux des séjours. N'est-ce pas, leur bercement, qu'il ajoute au silence?.. Dans tes yeux agrandis, dans tes yeux où tu penses, je vois le ciel d'étoiles sur tout le Luxembourg!

Oh! si c'était, ce soir, le plus beau soir du monde, ou que le monde ne fût créé que pour cette heure! Comme deux nuages d'orage nos deux cœurs se confondent. Oh! défaillir d'amour, ton cœur contre mon cœur!

Lointaine, à Saint-Sulpice, une cloche résonne. — « C'est rue de Médicis, Paul, que l'on va manger? ». — L'ombre s'accroît. Au doux parfum des orangers, se mêle la senteur amère des géraniums.

III

Jalousie

(Place Notre-Dame)

Que voulez-vous qu'une âme un peu jalouse d'amour exprime d'attendri, que voulez-vous qu'une âme trop jalouse d'amour exprime, en ces temps-ci?

Lorsque vous aurez dit qu'aux toits bleus attristés, le jaune soleil du soir vous aura fait rêver de tristesses partagées, sera-ce de l'espoir?

Il s'en faut que l'amour, à Paris, se lamente. — « As-tu fini, petit? » — Ce soir, les tours de Notre-Dame étaient sanglantes, comme ma jalousie.

Le soleil disparu vint battre encore la pierre d'un froid rayon perdu, et mon regard caché jeta son dur éclair contre ton front penché.

Traversant le parvis, j'épiai ton sourire... — Le macadam brille : il a plu. Un réverbère clignote, et je vois ton sourire. J'écoute la cloche du salut!

IV

Promenade à l'automne

(Du Point-du-Jour au Luxembourg)

Fortifications, votre herbe frissonne... Ton seul horizon, mon cœur, c'est l'automne.

Et toi, Point-du-Jour, que ta berge est nue! Marchons par les rues froides des faubourgs.

Je serai bien las au Quartier Latin. Javel, Montparnasse, que je suis éteint!

Qui m'a fait souffrir? Tes yeux bleus et froids. On t'appelait, Manon, le petit verglas.

Le seul horizon aux peines de la sorte, c'est le Luxembourg dans ses feuilles mortes.

Devant la « Taverne », Manon m'attendrait, et l'on entrerait pour la *mominette*.

Mais ça, c'est hier : Manon, n'attend plus! Marchons par les rues. Marchons par les rues.

Crépuscule triste, et mon cœur se serre aux sons des tambours sourds du Luxembourg.

On ferme la porte et je reste là. Nous nous regardons, ô pauvre soldat...

Je n'ai plus d'amour. Derrière la porte, s'éteint le ciel vert sur la feuille morte.

Par delà les grilles, est-ce le Panthéon, ce dôme qui brille aux derniers rayons?

PAUL FORT

Le Schéma de la Conspiration russo-chinoise

La glorieuse campagne est close. Nos héros de Chine nous reviennent. Voilà la paix conclue. Mais l'Européen n'est jamais content : il y a des gens que cette paix inquiète. Un politicien remarquable prévoit qu'elle sera troublée par la lutte affreuse que « la civilisation aura à mener contre toutes les forces de la barbarie réunies ». Il oublie de dire de quel côté se trouve la civilisation, de quel côté la barbarie. Il ne s'est pas rendu compte qu'il y a là une question.

Eh bien, il n'y a pas là seulement *une* question, mais *la* question, la question primordiale, la question vitale, de quoi dépend le sort de l'Occident. Et c'est à sa solution que l'Occident vient de travailler, inconsidérément : il est, en effet, indéniable que l'entreprise occidentale, si crûment révélatrice des buts de notre civilisation, a rendu d'extraordinaires services tant politiques qu'économiques... mais à la politique du tsar, mais à la force économique de la nation chinoise.

Dans cette ténébreuse affaire, rien n'est accidentel. Le hasard, si souvent unique créateur de l'Histoire, est pour peu dans l'histoire chinoise des dix dernières années. L'Occident, qui a été berné, a été berné systématiquement. Voici comme.

Ce qu'on a accoutumé d'appeler la question chinoise provient de l'enchevêtrement de deux courants d'idées et d'énergie, qui diffèrent par leur but et dans leur manifestation.

L'un : l'idée politique qui gouverne la Russie, — à savoir que la domination en Asie, et notamment dans la Chine septentrionale, peut seule donner à l'empire des tsars la solide base économique qui lui manque.

L'autre : l'idée économique qui gouverne le peuple chinois, — à savoir qu'une collaboration pacifique avec les Occidentaux n'est possible que sur le pied d'égalité absolue, égalité en dignité, en droit et en égards.

J'ai récemment établi que, au regard de la nation chinoise, la Russie ne saurait être assimilée à l'Occident, et j'ai déterminé aussi les faits caractéristiques qui ont inculqué aux Chinois l'idée que l'égalité est impossible entre eux et les Occidentaux. La cause de leur prétendue « haine de l'étranger » réside uniquement en la cynique violation du droit chinois par les conquisitadores, marchands d'épices et marchands de dogmes, européens. Cette « haine » (dont je ferai plus tard l'historique) n'est devenue une force politique et nationale qu'à partir du moment où la politique russe a pu la combiner à sa propre méfiance à l'égard des Occidentaux en Extrême-Orient. Cette combinaison est un fait, et ce fait domine en ce moment la débandade des États européens.

Elle a été réalisée, peu à peu, de la façon suivante.

L'Empire russe n'a jamais eu une situation économique assez prospère pour qu'il pût se permettre des fantaisies politiques : la politique de conquête actuellement poursuivie par la Russie a pour but essentiel d'assurer une voie de communication plus rapide, plus sûre et à meilleur marché que la voie de mer, entre la Chine septentrionale et la métropole russe. La mer Baltique et la mer Noire fermées par la jalousie de l'Europe, l'Extrême-Orient seul peut devenir pour la Russie une source de richesse qui ne soit pas éphémère. Mais, de par des raisons économiques impitoyables, le drainage des immenses trésors de la Chine septentrionale ne sera pas possible à la Russie avant très longtemps : en attendant, elle se contentera donc de se réserver le monopole de ce drainage.

Voilà le principe de la politique russe. Il s'ensuivit tout naturellement entre la Chine et la Russie une politique d'amitié à outrance, utile à la Russie à plus d'un titre et favorable, d'abord, à l'établissement du grand chemin de fer, son idée fixe. On sait que le premier projet d'après lequel la route ferrée devait suivre la rive de l'Amour, impliquait un détour de deux mille kilomètres, à travers un pays enseveli sous la glace, pour aboutir ridiculement au terminus de Vladivostok. Mais ce projet ne visait qu'à leurrer les diplomates européens. Survint la guerre sino-japonaise, qui fut plutôt une guerre de la Russie contre l'Angleterre. La Russie qui, déjà, était forte de l'appui du clergé bouddhique, sauva la Chine par le fameux ultimatum de Masampo, évinça le Japon du continent asiatique et substitua au premier itinéraire le chemin mandchourien, avec terminus à Port-Arthur.

Et, quand les puissances européennes, jalouses des succès russes, arrachèrent à la Chine de nouvelles concessions territoriales (Kiao-tchéou, etc.) la politique russe eut décidément pour auxiliaire, contre ses rivaux européens en Chine, la Chine même.

Le mouvement des boxers, suscité par le clergé bouddhique avec la complicité du gouvernement russe, fut d'abord rigoureusement antidynastique, voire nationaliste. La dynastie mandchoue a toujours été considérée par les Chinois comme une intruse ; les provinces où elle avait autrefois quelque popularité sont justement les provinces septentrionales bouddhiques qui dépendent du dalaï-lama et, par là même, de la Russie. La cession à bail des diverses colonies fut taxée de trahison. Pour faire faire dévier un mouvement qui pouvait devenir funeste à la dynastie, Touan (le père de l'héritier présomptif) en prit la direction. Il présenta les Occidentaux comme seuls responsables : c'est eux qui avaient, par la force brutale, contraint la dynastie à céder les territoires en question. La « haine de l'étranger », exaspérée par les basses pratiques des marchands, religieux et diplomates européens, conféra à l'argumentation de Touan une force irrésistible.

Ainsi, la Russie, qui avait créé le mouvement pour pouvoir ensuite se targuer d'avoir « sauvé la dynastie », réussissait à le dériver sur ses rivaux occidentaux et se trouverait en excellente posture pour assumer

le rôle avantageux de sauveur de ses propres rivaux : elle pourrait donc prétendre à la reconnaissance de tout le monde.

L'intervention européenne devenait probable. En vue d'en infirmer l'efficacité, il y eut à Canton, à Pékin et à Lhassa de curieux conciliabules: la Russie aurait main libre dans les États tributaires, mais, d'autre part, elle se portait garante de l'intégrité de la Chine proprement dite. L'armée de Sibérie fut alors mobilisée (MARS 1900), non pas contre la Chine, mais contre d'éventuels « alliés » européens. La situation était grave pour la Russie : les troubles éclatèrent un mois trop tôt ; le comte Mouravioff, violemment apostrophé par le tsar et son vieil ennemi Witte, s'empoisonna. Le grand télégraphe entre Pékin et la Russie par Hsingan et Kouldja fonctionna, pour ne plus s'interrompre. On craignit de devoir avouer la responsabilité de l'extraordinaire conspiration... Alors eut lieu un événement qui, peut-on presque dire, changea du jour au lendemain la face du monde : l'exécution populaire de l'ambassadeur allemand à Pékin, Ketteler.

Ce personnage détient la gloire posthume d'avoir ruiné sa patrie et consolidé la puissance mondiale des tsars. — Il mettait son orgueil à insulter aux mœurs chinoises. Ses confrères mêmes, et jusqu'aux missionnaires, avaient dû lui conseiller la modération. Des prédicants américains que je rencontrai en Mongolie (ils étaient en fuite), gens peu suspects de modération puisqu'ils avaient proposé de détruire Pékin et d'assassiner la famille impériale, le rendaient responsable du sort des Occidentaux. Dans quelles circonstances il fut victime de ses façons, — voici : Les grands fonctionnaires chinois, pour circuler aisément par les rues encombrées, prennent une escorte de domestiques qui, en formules consacrées, crient aux passants de faire place ; au besoin, ils bousculent quelque peu les gens du commun ; ces licteurs portent la massue. Ketteler imagina de simplifier le procédé. Il se faisait accompagner de quatre soldats qui, ne parlant pas chinois, remplaçaient les formules par de vigoureux coups de massue, et un Chinois qui me confirmait cette histoire pouvait ajouter : « A chaque promenade, il y avait une vingtaine de passants contusionnés gravement. » Au jour du danger, au lieu de rester au logis comme faisaient ses collègues, il voulut, dans sa manie d'ostentation, user de ses procédés habituels ; mais, dès longtemps, il était la bête noire de la foule : aussi l'écharpa-t-elle.

Pour la Russie, quelle heureuse fortune !

Cette suppression toute fortuite (le peuple pékinois avait prétendu frapper en Ketteler non pas le personnage « exterritorial et inviolable », mais l'individu dangereux à la sécurité publique) fut représentée comme l'assassinat délibéré et officiel d'un ambassadeur. L'immonde vanité nationale dont souffre l'Occident tout entier exigea une répression énergique. Une bestiale fureur secoua l'opinion en Allemagne. Or... le gouvernement russe connaissait l'âme chinoise.

Il savait que la puissance guerrière est tenue par les Chinois pour

méprisable ; qu'ils assimilent les envahisseurs aux bêtes féroces ; que, selon la foi bouddhique, le soldat (et surtout l'officier, en tant que tueur professionnel) renaît animal carnassier ; bref, que l'expédition militaire en Chine, apparemment nécessaire, extirperait le reste d'estime que les Chinois avaient pour les Européens. La Russie ferait assumer la responsabilité des horreurs guerrières par son seul rival possible dans la Chine septentrionale : chance inespérée ! et l'on regrettait déjà d'avoir imputé à ce pauvre Mouravioff un concours de circonstances qui, maintenant, tournait au profit de la politique russe.

Affichant une noble fureur, se posant en nouvel Attila, l'empereur d'Allemagne donna, de vigueur, dans le piège. Guillaume, Waldersee et leurs subalternes devinrent l'épouvantail des Chinois. Et pendant qu'en Chine la tourbe occidentale ruinait le prestige civilisateur de l'Occident au profit du prestige russe, les « États tributaires », Mandchourie, Mongolie et Turkestan, furent tranquillement et savamment organisés sur le modèle du khanat russe de Boukhara. La construction du véritable chemin de fer transasiatique, celui du Baïkal à Kalgen, fut entreprise. L'état d'esprit de la Chine septentrionale fut dextrement travaillé et se manifesta favorable aux prétentions russes. Désormais, la dynastie mandchoue, sauvée par la Russie, et guidée tout ensemble par le clergé bouddhique et par le tsar, traite celui-ci presque en suzerain ; et toute manifestation économique de l'Allemagne dans la Chine septentrionale est rendue illusoire pour une série d'années.

Tel est le schéma des événements qui se sont produits. A première vue, il peut sembler paradoxal : — cela tient uniquement à sa nudité ; mais comment montrer en les quelques pages d'une revue le vaste ensemble des événements qui le feraient disparaître sous leur diaprure ? Il importait, du moins, de constater la marche générale des événements : car, encore une fois, l'affaire chinoise est rigoureusement cohérente et tout fait nouveau trouvera sa place, son explication et son sens dans l'*ensemble* des faits que ce schéma coordonne.

La collaboration de la politique russe avec les principes commerciaux (ou « haine de l'étranger ») chinois a pour résultat, à l'heure actuelle, une simple défaite de l'Occident. Mais l'affaire, dans son ensemble n'est pas politique. La Russie poursuit des buts d'ordre économique, l'Occident a voulu faire de même, et la nation chinoise n'en n'a jamais eu d'autres.

Ainsi, la question réintègre son véritable domaine, mais dans des conditions complètement modifiées : et c'est à les modifier que tendait l'entreprise russo-chinoise.

Il est évident que le rêve des Occidentaux (et de leurs abominables petits singes, les Japonais) était de créer en Chine une espèce d'Inde. Mais ils s'y sont mal pris. (Il est permis de s'en réjouir comme Occidental, car la non-réalisation de ce rêve a pour effet de reculer l'échéance de la définitive catastrophe économique de l'Europe.) En effet, l'état d'esprit dans la Chine septentrionale est tel que, les hostilités actuelles

terminées, les seuls Russes pourront se prévaloir de la bienveillance de l'estime et peut-être même de la confiance du peuple. Et, dans la lutte économique consécutive à la lutte militaire, c'est un facteur que ni le lustre militaire ni la peur de nouvelles violences ne déprécieront. On ne peut pas commercer avec qui ne veut ni vendre ni acheter. On ne peut pas occuper comme ouvriers des gens qui ne veulent pas travailler. A moins qu'on ne confère aux Européens, sous la protection (du reste inefficace) de leurs canons, le monopole de la vente de certains produits — et c'est impossible, — ou que l'on stipule (comme je ne sais quel capitaliste allemand l'a proposé) que le gouvernement chinois mettra gratuitement à la disposition des consulats européens un certain nombre de milliers de coolies qui libéreraient les civilisateurs du souci de payer leurs ouvriers, — à moins de recourir à des moyens irréalisables de par leur monstruosité, personne ne peut contraindre les Chinois à subir l'exploitation européenne sans leur offrir, tout ensemble, les moyens mêmes qui, à brève échéance, leur permettront de la remplacer par une exploitation chinoise.

La Chine, en effet, n'est pas une Inde; on pourrait même dire: au contraire. Et la « mise en valeur » fût-ce d'une partie de la Chine d'après les principes économiques qui règnent en Europe serait, pour le peuple qui l'entreprendrait, la ruine sûre.

Encore que le « danger jaune » soit devenu un lieu commun, il importe de redire quelles seraient infailliblement les phases d'une « mise en valeur » de la Chine.

Dans une première période, on verra les capitaux européens et américains travailler en Chine à l'aide de machines et outils de même provenance, mais actionnés naturellement par la main-d'œuvre chinoise, qui est à bon marché : durant cette phase, la Chine pourra être un débouché excellent pour l'industrie occidentale ; mais seuls les grands capitaux bénéficieront de cet état de choses.

Dans une deuxième période, le capital européen travaillera en Chine avec l'outillage fabriqué en Chine même à des prix extrêmement modestes : déjà le ricochet sur le marché et la production européens sera terrible ; mais, à ce moment encore, le capital employé sera très productif.

Dans une troisième période, ce sera le capital chinois, c'est-à-dire l'inépuisable force économique de ces immenses coopératives de production que la Chine a, dès longtemps, organisées, alors que l'Europe hésite encore à poser la question sociale, ce sera l'énorme capital des travailleurs mêmes qui se substituera au capital européen : la lutte du capital contre le travail organisé est vaine ; le déclin rapide et désastreux des États européens sera alors inévitable.

Dans une quatrième période enfin, ce seront les pays industriels actuels qui serviront de débouchés à la production chinoise, et la ruine européenne sera définitive.

Non, la Chine ne se militarisera pas : elle écrasera l'Europe par sa force civilisatrice.

Mais ce n'est pas tout. Ces considérations ne sont point que d'un intérêt théorique : elles ont pris place dans la pensée russe ; elles entrent dans le plan de la politique russe ; elles sont la cheville ouvrière de la conspiration russo-chinoise.

La Russie est le seul pays « occidental » qui n'ait pas à craindre le ricochet d'une « mise en valeur » de la Chine. Il lui manque non seulement les moyens matériels de procéder à une telle entreprise, mais encore le mécanisme européen de la civilisation : le système capitaliste, au sens occidental, comme système social en général, n'existe pas pour le peuple russe. (C'est là, justement, la source de toutes les difficultés financières de l'Empire russe, lequel est pourtant bien obligé de jouer à l'Etat capitaliste en Europe.) La base du capitalisme, l'industrie, manque. Cette base, le rêve est de la créer en Chine. Et voici le projet en sa grandiose ampleur : accaparer le « danger jaune » au profit de la Russie; se prévaloir des révolutions que comportent les quatre phases de ce danger pour écraser l'Occident, comme aurait fait la Chine; bref imiter les grands empereurs mongols qui, eux aussi, savaient gouverner vingt peuples de langues différentes; posséder la Chine septentrionale non pas comme une colonie qu'on exploite, non pas comme un débouché où écouler les produits de la Russie, mais comme partie intégrante de l'Empire, comme centre industriel d'un empire qui, dans ses autres parties, ne sera jamais qu'agriculteur ; réaliser ce plan gigantesque de faire que le Tchili, le Chensi, le Chansi, le Kansou et le Szetchouen soient à la Russie ce que le département du Nord est à la France...

Et même en incorporant ces éléments au schéma de l'affaire chinoise, on n'a pas touché au plus grave de la question. Il faut, en effet, ajouter que ces mêmes idées sont devenues conscientes et effectuelles chez les Chinois mêmes, et que le monde jaune sait maintenant qu'il constitue l'inéluctable, l'affreux danger jaune. Plus que personne, les chefs élus des grands syndicats coopératifs se rendent compte de la véritable situation. Je pourrais citer de l'un d'eux des paroles bien topiques...

Et, tandis qu'une vile présomption basée sur l'ignorance voile aux gens d'Occident l'abîme où ils roulent, là-haut, sur la passe de Si-ouan-tsze qui domine Pékin et la Chine, le tsar, qui y construit ses forteresses, le tsar, suzerain de la dynastie chinoise et du dalaï-lama, pourra dire à ses chers alliés, à l'instar du surhumain Djinghiz-Khagan : « Jusqu'ici vous m'avez aidé. Je n'ai plus besoin de vous. Je tiens la clé du monde.»

On a créé le danger jaune et vert...

ALEXANDRE ULAR

Pan[1]

LA MORT DE GLAHN

III

Pendant une semaine nous allâmes tous les jours à la chasse. Nous abattions du gibier en quantité. Un matin, comme nous entrions dans le bois, Glahn me saisit par le bras en murmurant : « Arrêtez ! » Au même instant, il épaula sa carabine et fit feu sur un jeune léopard. J'aurais pu tirer aussi ; il me devança pour se réserver l'honneur de ce beau coup. Je pensais : « Il ne manquera pas de s'en faire gloire ! » Nous nous approchâmes de la bête : elle gisait morte, le flanc déchiré, une balle dans le dos.

Je n'aime pas qu'on m'empoigne par le bras. En conséquence je dis :

— J'en aurais fait autant.

Glahn me regarda.

Je repris :

— Peut-être ne me croyez-vous pas capable d'en faire autant ?

Au lieu de répondre, il eut l'enfantillage de tirer derechef sur l'animal mort. Cette fois, la balle traversa la tête de part en part. Je ne dissimulai pas mon étonnement.

— Vous comprenez, me dit-il, avoir atteint un léopard au flanc n'était pas de ma dignité.

Sa vanité ne s'accommodait pas d'un coup si peu glorieux ! Quelle puérilité !... Mais c'était son affaire. Je ne le trahirais pas.

Notre retour au village occasionna un rassemblement d'indigènes accourus pour voir le léopard. Glahn se borna à raconter que nous l'avions tué dans la matinée ; il ne s'en glorifia pas autrement. Maggie se trouvait là ; elle demanda :

— Qui a tué le léopard ?

— Tu vois bien les deux blessures, répondit-il, nous l'avons abattu ce matin.

Montrant les traces des balles, il ajouta :

— C'est ici que la mienne est entrée, et il mit le doigt sur la déchirure du flanc. Il voulait dans sa niaiserie m'abandonner l'honneur de la blessure à la tête. Il me répugnait de relever l'inexactitude de son assertion ; aussi je n'en fis rien. Glahn paya aux indigènes de la bière de riz : copieuses libations.

Maggie murmura :

---

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le 15 mars 1901.

— Ils l'ont tué tous deux.

Pourtant elle ne cessait de regarder Glahn.

Je la pris à part et lui dis :

— Pourquoi est-ce lui que tu regardes ? Ne suis-je pas là ?

— Si !.... Ecoute : ce soir je viendrai.

Le lendemain Glahn reçut une lettre. Elle lui fut apportée de la station fluviale par un courrier et elle avait fait avant de parvenir à sa destination un détour de cent quatre-vingts milles. Je reconnus une écriture de femme. Cela me fit penser que la lettre pouvait être envoyée par la dame de haute naissance, l'ex-fiancée de Glahn. Celui-ci eut un rire nerveux après l'avoir lue. Il donna une gratification au courrier. Bientôt après, il devint taciturne et sombre. Il regardait dans le vague sans rien faire. Le soir venu, il se grisa dans la société d'un vieux nain indigène et de son fils. Il m'embrassa et voulut me contraindre à boire avec lui.

— Que vous êtes aimable, ce soir ! lui dis-je.

Il rit très fort et s'exclama :

— N'est-ce pas très drôle que nous nous trouvions tous deux aux Indes, occupés à chasser ? Un toast à tous les empires, à tous les pays du monde, un toast à toutes les jolies femmes mariées ou célibataires, proches ou éloignées... Ha ! ha ! Imaginez-vous un homme qui se voit adresser une demande en mariage par une femme mariée...

— Par une comtesse ! fis-je d'un ton mordant.

Mon ironie lui fut pénible. Il eut un rictus douloureux ; puis il fronça le sourcil et se mit à cligner des yeux, inquiet d'en avoir dit trop long, et donnant beaucoup d'importance à ce pauvre petit secret. Soudain, une bande d'enfants accourut en criant : « Les tigres, ohoï, les tigres ! » Un marmot venait d'être emporté par un tigre dans un taillis situé entre le village et la rivière.

Glahn, complètement ivre et très surexcité, prend sa carabine et court jusqu'au taillis. Il ne songea même pas à mettre un chapeau. Puisqu'il était si brave, pourquoi prenait-il la carabine au lieu du fusil à plomb ? Il dut traverser le fleuve à gué, ce qui n'était pas exempt de danger ; à vrai dire, le lit était presque à sec : la saison des pluies était proche. J'entendis deux détonations, puis une troisième. — Trois coups pour un seul animal, me dis-je. Deux balles auraient suffi pour tuer un lion, et ce n'est qu'un tigre!... Au reste, tout cela ne servit de rien, car l'enfant avait été mis en morceaux et à moitié dévoré avant que Glahn eût frappé le tigre. S'il n'eût pas été gris, il n'aurait pas tenté de sauver le petit.

Il passa une nuit de débauche dans la hutte voisine de la nôtre, avec une veuve qui avait deux filles... Dieu sait sur laquelle de ces trois femmes il jeta son dévolu !

De deux jours il ne dégrisa pas. Les compagnons d'ivresse ne lui faisaient pas défaut. Il m'invita vainement à être de la fête. Il ne prenait plus garde à ce qu'il disait et me reprocha d'être jaloux de lui.

— Vous êtes aveuglé par la jalousie, dit-il.

Moi, jaloux de lui !... Je répondis :

— Qu'est-ce qui pourrait bien me rendre jaloux de vous ?

— Non, non, vous n'êtes pas jaloux... J'ai dit bonjour à Maggie tantôt. Elle mâchait quelque chose, selon son habitude.

Je me mordis les lèvres et le quittai.

IV

Nous avions recommencé à chasser. Glahn sentait qu'il avait mal agi envers moi : il me fit des excuses.

— Je suis las de tout, ajouta-t-il. Je voudrais qu'une de vos balles s'égarât jusqu'à ma poitrine.

Il souhaitait recevoir une de mes balles dans la poitrine ! Était-ce la lettre de la comtesse qui lui suggérait de telles idées ? Je répondis :

— Comme on fait son lit on se couche.

Il devint de plus en plus sombre, de plus en plus taciturne. Il ne buvait plus, n'ouvrait plus la bouche pour parler. Ses joues se creusaient.

Un jour, mon attention fut attirée par un bruit de causerie et de rires sous ma fenêtre. Je regarde. Glahn avait repris sa mine la plus joyeuse et bavardait avec Maggie en déployant tous ses talents de séduction. Probablement, il avait guetté la venue de Maggie. Sans se gêner le moins du monde, ils se rencontraient sous ma fenêtre !

Un tremblement secoua mes membres. Je relevai le chien de ma carabine, mais pour le rabattre aussitôt. Je sortis et, prenant le bras de Maggie, je m'éloignai avec elle, sans rien dire. Glahn rentra immédiatement dans la hutte.

— Pourquoi lui as-tu encore parlé ? dis-je à Maggie.

Elle ne me répondit pas.

J'étais désespéré ; les battements de mon cœur me coupaient la respiration. Jamais Maggie ne m'avait paru plus belle. Je ne connaissais pas de fille blanche aussi jolie. J'oubliais que c'était une métisse, j'oubliais tout à cause d'elle.

— Réponds-moi : pourquoi lui parles-tu ?

— Il me plaît mieux.

— Mieux que moi ?

— Oui.

Ah ! il lui plaisait mieux ! Je le valais bien, pourtant. N'avais-je pas été bon pour elle ? Ne lui avais-je pas donné de l'argent et de menus présents ? Qu'avait-il fait, lui ?

— Il se moque de toi : il dit que tu mâches sans cesse quelque chose.

D'abord elle ne comprit pas. J'expliquai comment Glahn se divertissait au sujet de l'habitude qu'elle avait de se mettre n'importe quoi dans la bouche. Ceci l'émut plus que tout le reste. Je poursuivis :

— Écoute-moi, Maggie. Tu seras toujours à moi... veux-tu ? Tu

me suivras quand je partirai ; je t'épouserai, entends-tu ? nous irons dans mon pays, et c'est là que nous vivrons... Veux-tu ?

Cela aussi parut la toucher. Elle s'anima et causa beaucoup pendant notre promenade. Une seule fois elle nomma Glahn, pour demander :

— Glahn partira-t-il avec nous ?

— Non, Glahn ne viendra pas avec nous. Cela te fait-il de la peine?

— Non, non, fit-elle vivement, j'en suis bien aise.

Je me sentis rassuré. Sur ma prière, Maggie m'accompagna chez moi. Lorsqu'elle m'eut quitté, quelques heures plus tard, j'escaladai l'échelle de Glahn et je frappai à la mince porte de jonc. Il était chez lui.

— Nous ferons bien de ne pas chasser ensemble demain, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne puis garantir qu'une de mes balles n'aille pas se loger dans votre poitrine.

Il ne répondit pas et je redescendis. Après l'avertissement que je venais de lui donner, il n'oserait sans doute pas venir chasser le lendemain... Mais aussi, pourquoi avait-il attiré Maggie sous ma fenêtre et plaisanté très haut avec elle ? Que ne partait-il ? La fameuse lettre le rappelait... Au lieu de s'en aller, il restait. Tantôt il serrait les dents, tantôt il s'écriait : « Jamais, non jamais ! j'aimerais mieux être écartelé... »

Le lendemain matin, malgré ma menace, Glahn était à mon chevet et me criait :

— Levez-vous, camarade ! Il fait un temps superbe : allons chasser !... Savez-vous bien que c'est bête ce que vous avez dit hier ?

Il n'était pas plus de quatre heures. Voyant qu'il méprisait mon avertissement, je me levai et je chargeai mon fusil ; il assistait à mes préparatifs. Le temps n'était rien moins que superbe : il pleuvait ; par ce mensonge, Glahn m'insultait un peu plus. Je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et je partis sans faire d'objection.

La journée entière, nous errâmes dans la forêt, chacun gardant ses pensées pour soi. Nous n'abattions rien ; nous manquions tous les coups, parce que nous avions l'esprit préoccupé. A midi, Glahn s'avisa de marcher devant moi, pour me donner toute facilité d'agir avec lui comme il me plairait. Il s'offrait au canon de mon fusil ; mais je tolérai encore cette offense. Vers le soir, nous rentrâmes sans qu'il se fût rien passé entre nous. Je me disais : « Peut-être va-t-il s'observer désormais et laisser Maggie tranquille. »

— C'est la plus longue journée de ma vie, dit Glahn.

Nous ne parlâmes pas davantage ce soir-là.

Les jours suivants, Glahn fut de l'humeur la plus sombre, sans nul doute à cause de la lettre. — « Je ne peux pas endurer cela, non, je ne peux pas », répétait-il dans la nuit. Ses plaintes s'entendaient par toute la hutte. Il fut si maussade qu'il oublia de répondre aux affectueuses questions de notre hôtesse ; jusque dans son sommeil il gémissait. Sa conscience devait lui reprocher bien des choses ! Mais pourquoi diantre

restait-il? Était-ce l'orgueil qui le retenait, une répugnance à se présenter de nouveau là où il avait été une première fois éconduit?

Je voyais Maggie tous les soirs. Glahn ne lui parlait plus. Elle avait cessé de mâcher quoi que ce soit entre ses dents: cela me faisait plaisir, je l'en aimais davantage. Un jour, avec force précautions, elle s'informa de Glahn. Que devenait-il? Était-il malade? Parti, peut-être?

Je répondis :

— A moins qu'il ne soit mort ou parti, il doit être couché dans sa chambre. Peu m'importe. Il est assommant.

Nous approchions de l'« hôtel », et nous vîmes Glahn allongé en plein champ sur une natte, les mains croisées sous sa nuque, les yeux au ciel.

Avant que j'eusse pu l'en empêcher, Maggie était près de lui, disant :

— Vois, je ne mâche plus rien, ni plumes, ni morceaux de papier, ni pièces de monnaie, rien du tout!

Glahn la regardait à peine et ne bougeait pas. Nous le quittâmes. Je reprochai à Maggie d'avoir violé sa promesse de ne plus parler à Glahn. Sa réponse fut qu'elle avait voulu lui donner une leçon,

— Fort bien, dis-je. Mais est-ce donc à cause de lui que tu as renoncé à ta mauvaise habitude?

Elle ne répondit pas. Que signifiait ce silence?

— Entends-tu?... est-ce à cause de lui?

— Non, non, c'est à cause de toi.

Je la crus. Quel motif, en effet, pouvait-elle avoir de complaire à Glahn?

Elle promit de revenir dans la soirée et elle tint parole.

V

Elle vint à dix heures. J'entendis sa voix au dehors : elle parlait à un enfant qu'elle tenait par la main. Pourquoi n'entrait-elle pas et pourquoi cet enfant qui l'accompagnait? Un soupçon me traversa l'esprit. La présence de l'enfant, à qui elle parlait fort, pouvait être un signal convenu. En regardant par la fenêtre, je vis qu'elle levait les yeux vers la lucarne de Glahn. Lui avait-il fait un signe, après avoir reconnu sa voix? De toute façon, il me parut évident que, pour parler à un enfant, point n'était besoin de lever les yeux en l'air.

Je me disposais à la rejoindre.

Au même instant, elle lâcha la main de l'enfant et entra seule dans la hutte. Enfin, elle se décidait à venir! Oh! mais je saurais la réprimander comme elle le méritait!

Maggie vient d'entrer dans le corridor... je ne me trompe pas, la voici contre ma porte. Mais elle continue, elle grimpe à l'échelle et monte à la chambrette de Glahn... J'ouvre ma porte toute grande, Maggie a déjà disparu dans le réduit... Ceci se passait à dix heures.

Je m'enferme dans ma chambre. Là, je charge mon fusil. A minuit, j'escalade l'échelle, je colle mon oreille à la porte. J'entends Maggie, je l'entends prodiguer sa tendresse à Glahn, et je redescends. Puis, à une heure, je remonte. Tout était silencieux. J'attendis leur réveil; ma montre marqua trois heures, quatre heures; ils se réveillèrent à cinq heures. « C'est bien! » me dis-je, et je n'avais plus qu'une pensée : qu'ils ne dormaient plus et que cela était bien. Mais il y eut du mouvement dans la hutte : je dus redescendre bien vite, afin de n'être pas surpris par l'hôtesse. J'aurais pu écouter plus longtemps, maintenant qu'ils étaient réveillés.

Dans le corridor, je me dis : « Elle était ici, son bras frôla ma porte, mais elle n'entra pas, elle grimpa à l'échelle, ses pieds se sont posés sur ces quatre bâtons. »

Mon lit n'était pas défait. Je ne me couchai pas : je demeurai assis près de la fenêtre, ma carabine entre les mains. Mon cœur ne battait pas, il frissonnait.

Au bout d'une demi-heure, j'entends de nouveau les pas de Maggie sur l'échelle. Appuyé à ma vitre, je la vois sortir de la hutte. Son jupon de cotonnade lui allait aux genoux. Elle avait jeté sur ses épaules une écharpe de laine que lui avait prêtée Glahn. A part cela, elle était nue; son jupon me parut très fripé. Selon son habitude, elle marchait lentement. Elle disparut derrière les huttes, sans avoir jeté un regard sur ma fenêtre.

Glahn descendit peu après, le fusil sur l'épaule, prêt à se rendre à la chasse. Sa mine était sombre; il ne me salua pas. Il était habillé avec soin... « avec la coquetterie d'un marié », pensai-je.

Je le suivis. Aucun de nous ne parlait. Deux pintades que nous tuâmes furent déchirées pitoyablement, parce que nous nous servions de la carabine. Elles furent rôties sous un arbre et mangées en silence. Le temps se passa ainsi jusqu'à midi.

Glahn me cria :

— Êtes-vous sûr que votre fusil soit chargé? Nous pourrions faire quelque rencontre imprévue.

— Mon arme est chargée, répondis-je.

Il disparut un instant dans le taillis. Quelle joie ce serait de l'étendre mort comme un chien! Rien ne pressait, nous avions encore du temps devant nous. Il devinait certainement ce que je me proposais de faire : c'est pourquoi il me demandait si j'avais chargé mon fusil. Pas même aujourd'hui il n'avait pu résister à son besoin de briller : il s'était fait beau, il avait mis une chemise neuve. Sa physionomie était extrêmement hautaine.

Il était environ une heure lorsque Glahn s'arrêta, pâle, irrité, me disant :

— Je n'y tiens plus! Voyez donc si votre arme est chargée.

— Je vous prie de vous occuper de votre propre fusil.

La raison pour laquelle il s'inquiétait tant de mon fusil, je la devinais. Il s'éloigna de nouveau, la tête basse, intimidé par ma réponse.

Je tuai un pigeon. Pendant que je recharge mon arme, Glahn, dissimulé derrière un tronc d'arbre, me regarde faire, puis soudain il entonne un cantique nuptial. Chanter des cantiques, se montrer dans ses plus beaux habits, autant de moyens d'exercer sa séduction! Il n'avait pas fini de chanter, qu'il se remit à marcher, la tête baissée, au bout du canon de ma carabine. Il avait l'air de se dire : « C'est maintenant que cela doit arriver, voilà pourquoi je chante un cantique de mariage... » Mais rien n'arriva. Il se retourna vers moi :

— Nous ne tuerons tout de même rien aujourd'hui, dit-il en me souriant pour s'excuser de chanter à la chasse.

A ce moment encore son sourire était beau ; on eût dit qu'il pleurait dans le fond de son âme ; ses lèvres tremblaient, bien que l'orgueil lui donnât la force de sourire en cette heure solennelle.

Je ne suis pas une femmelette. Ses fanfaronnades ne m'émurent pas. Il s'impatienta, devint pâle, tourna autour de moi à pas précipités, tantôt à ma gauche, tantôt à ma droite. Enfin — il pouvait être cinq heures — j'entends une détonation, une balle siffle à mon oreille gauche. Je lève les yeux. Glahn est en face de moi, à quelques pas seulement, sa carabine encore fumante dans les mains. Avait-il voulu me tuer? Je dis :

— Vous avez manqué votre coup, vous visez mal depuis quelque temps.

Il visait, au contraire, toujours bien et ne manquait pas un coup ; seulement, il cherchait à m'exaspérer. En guise de réponse, il hurla :

— Vengez-vous, nom de Dieu!

— Quand je jugerai le moment venu.

Cela dit, je serrai les lèvres.

Nos regards se croisèrent. Tout à coup, Glahn hausse les épaules et me crie :

— Poltron!

Pourquoi m'appela-t-il de ce nom injurieux?

Je lève mon arme, je vise sa figure, et je presse la détente...

Comme on fait son lit, on se couche...

La famille Glahn peut se dispenser de rechercher cet homme ; cela m'irrite de lire constamment dans les journaux une annonce stupide promettant une récompense à quiconque fournira des renseignements sur un individu mort. Un accident de chasse aux Indes mit fin à ses jours. La justice fit inscrire son nom et son décès sur un registre. L'acte porte qu'il est mort, vous dis-je, et mort par accident.

KNUT HAMSUN

(Traduit du norvégien par Mme R. RÉMUSAT.)

FIN

Le Verrou

J'appris cet été par les journaux qu'un crime venait d'être commis entre la Garenne-Bezons et Asnières : on avait assassiné Mlle Claire Porget, qui vivait là, toute seule dans sa petite maison.

Au moment du crime, la victime logeait chez elle son neveu, André Dauchy, mon camarade d'enfance, « le jeune écrivain bien connu ». Mais André, dont le sommeil était très lourd, n'avait rien entendu. Quelle horrible aventure ! J'en avais su les détails par les journaux, me trouvant à cette époque en Engadine. Et, tout aussitôt, je m'étais empressé d'écrire une lettre affectueuse et curieuse à mon ami, qui ne m'avait pas répondu. J'attendais donc sa visite avec impatience ; et ce fut hier seulement qu'André vint me voir. Il me sembla changé, maigri, très malheureux. Sans doute avait-il été péniblement impressionné par ce crime accompli si près de lui, et qu'il eut pu empêcher avec un peu de chance ; car je n'ignorais pas, d'autre part, que sa vieille parente lui était, somme toute, assez indifférente, et qu'il la voyait rarement. Deux ou trois fois par an seulement, au moment des vacances, il passait un mois chez elle, pour s'isoler et travailler avec plus de liberté.

Dès qu'il m'eut serré la main, après les condoléances d'usage je dis à André :

— Eh bien ! mon pauvre ami... Raconte-moi, raconte-moi... Ce devait être horrible...

Mais il m'interrompit avec impatience :

— Oh, non ! je t'en prie, ne parlons plus de rien !... Ce que ça me rase... Et puis, ça me fait du chagrin !

Je me tus, déconcerté. Après un court silence, il reprit sur un ton plus doux :

— Eh bien, elle est morte ! On l'a assassinée. Là, es-tu content ? Moi, je n'ai rien vu... comme à l'Ambigu, tu sais, la petite fille : « Je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu !... » Oh ! ce que j'en ai assez des juges d'instruction et de leurs insinuations, et de leurs finesses. Ma parole, on dirait que je suis complice de l'assassinat de cette vieille pour ne pas m'être éveillé à temps. Non, tu ne peux pas t'imaginer...

Mais, comme je regardais mon ami avec une surprise non

dissimulée, sans lui répondre, il me saisit brusquement le bras :

— Et puis, non ! j'en ai assez... je vais te dire... Aussi bien je crève de chagrin et d'angoisse à tout dissimuler depuis six semaines. Tu es très intelligent, mon vieux, tu vas me comprendre. Je te confie une chose que personne ne saura jamais... J'ai beaucoup de peine, beaucoup de peine. Je vais me livrer à toi en toute franchise ; et tu me diras vraiment, après, si je suis un misérable, si je te parais un misérable, et si tu veux me serrer la main.

André s'essuya les yeux d'un geste rapide puis il poursuivit :

— Je ne crois pas que je sois un misérable, je ne crois pas. Seulement j'ai été lâche. J'ai eu peur. J'ai été lâche !... Bref, je vais t'avouer une chose abominable : j'ai entendu tout de mon lit, dans ma chambre... et je n'ai pas bougé !...

— Tu... ?

— Oui, je n'ai pas bougé. Oh ! je sais bien, tu t'indignes, tu te révoltes : alors c'est que tu n'as jamais ressenti le frisson d'une grande peur. Je t'assure, j'ai bien des excuses. Mais laisse-moi te raconter l'histoire en détail ; ensuite tu me jugeras.

» Voilà. Je me suis donc couché, ce soir-là, vers onze heures. Je travaillais à mon roman depuis le matin ; et ça n'allait pas, ça n'allait pas du tout. J'étais désespéré. Moi qui comptais sur les deux mois de vacances passés auprès de cette vieille, dans sa petite maison bien tranquille, pour pondre un chef-d'œuvre, je me dépitais de n'écrire que des pages médiocres, qu'il me fallait déchirer après les avoir relues. Donc, ce soir-là, je me couche. J'éteins ma lampe. Je ferme les yeux, et je songe à mon roman. Et peu à peu les idées surgissent dans mon cerveau ; des phrases se précisent, s'éclairent ; je retrouve « mon » talent. Je suis heureux. Cependant une difficulté me harcèle. Il s'agissait de terminer d'une façon particulièrement originale une scène très originale par elle-même, et bien de mon invention. Sapristi ! Il ne fallait pas « rater » le passage. « Voyons, réfléchissons... Cherchons... Cherchons... » Ah ! les angoisses de notre sale métier, personne ne pourra jamais les comprendre. Toi, tu les connais bien. N'est-ce pas qu'elles nous rendent indifférents à tout, à tous ?...

» Au milieu de mes recherches, je commençais à somnoler, lorsque j'entendis fermer la porte du jardin. Il pouvait être minuit ou une heure. Je songe aussitôt : « Tiens, ce doit être le jardinier qui rentre ou qui sort ». Et je me dis encore et sans nul effroi, tant

j'étais absorbé par mon travail de pensée : « Si ce n'est pas lui, ce sont peut-être des cambrioleurs... » J'étais sans réelle inquiétude. Je me souviens même que je me retournai dans mon lit afin de trouver une meilleure « position ». Mon roman ne cessait de me tourmenter, et je recommençai d'agiter les difficultés de cette fin de chapitre. A ce moment, j'entendis crier le gravier du jardin. On marchait, en bas, presque devant les fenêtres de la salle à manger. C'était encore le jardinier... Le jardinier?... Et brusquement je me souvins d'avoir entendu monter cet homme il y avait bien une heure. J'en avais fait la remarque en moi-même : « Ah! voilà Julien qui rentre se coucher. » Et depuis, il n'était assurément pas redescendu. Cependant on marchait, on marchait encore. Est-ce que vraiment des cambrioleurs se seraient introduits chez ma tante pour tuer ou voler? Je te l'avoue, j'envisageai cette éventualité sans trop de frayeur, parce que je ne croyais pas que ce fût possible. Ces choses-là n'arrivaient point. On les lisait dans les journaux, mais elles n'arrivaient point. Et puis, je te le répète, je souffrais trop de mon impuissance à trouver une belle fin de chapitre pour me laisser distraire. Tout le chapitre allait être manqué si je ne trouvais pas cette fin. Quelle misère!....Et je pensais férocement : « Moi qui étais justement en train de travailler, d'inventer des tas de choses. Ah! ils peuvent venir, les cambrioleurs! Mon roman avant tout!... » Jusqu'à présent tu me comprends, n'est-ce pas?... Dis-moi que tu me comprends!...

— Oui, je...

— Oui, tu me comprends. Attends!... Attends!... Sur ces entrefaites, je découvre un dénouement merveilleux. Il ne me restait plus qu'à l'écrire. Et, très satisfait de mon travail, ayant presque oublié mon histoire de cambrioleurs et mes craintes et le bruit des pas dans le jardin, je m'endors. Quelques instants plus tard, je m'éveille en sursaut, dans le noir; et, avant de penser à rien, je sens une peur subite, folle, irraisonnée qui m'étreint aux entrailles. Sûrement, sûrement il y avait un malheur dans la maison! Je me hausse sur mes oreillers, j'écoute et tout d'abord je n'entends rien. Un peu rassuré, je m'enfonce dans mes couvertures, lorsqu'un grand craquement, venu de la pièce voisine, déchire le silence de l'appartement. La pièce voisine était une petite lingerie pleine d'armoires et d'ustensiles de ménage et qui séparait ma chambre de celle de ma tante. Il ne pouvait y avoir personne dans cette lingerie, et sans nul doute les meubles... Mais un second craquement, plus faible celui-là, me fait

frissonner d'une angoisse puérile, inexplicable ; et voilà que j'entends tousser tout à côté : une petite toux inconnue, une toux d'homme. Alors, sur le champ, je songe aux craintes qui m'ont assailli avant que je m'endorme, ces craintes que j'ai négligées par je ne sais quelle insouciance ou quelle préoccupation différente : je songe à tout ce qui a pu se passer pendant mon sommeil, et le résultat de mes réflexions est qu'« ils » sont là, qu'« ils » sont entrés, qu'il faut agir et les surprendre au milieu de leur larcin et de leur crime.

» Comme pour donner plus de fondement à mes pensées, un second toussotement se fait entendre et quelque chose de lourd tombe sur le parquet. Puis des voix chuchotent, cessent de chuchoter ; et sous la porte, sous ma porte, j'entrevois une raie de lumière qui brille, puis disparaît.

» Ah ! je sais, j'aurais dû crier, appeler, me jeter à bas de mon lit ! Je n'osai pas. Tout de suite une pensée monstrueuse d'égoïsme m'était venue à l'esprit : le verrou !... J'avais mis le verrou. Je ne me couchais jamais sans pousser le verrou de ma porte. J'étais rassuré. Quoi qu'il arrivât, cela se passerait en dehors de ma chambre, en dehors de moi. Je ne verrais pas. Je ne saurais pas ! Moi, je ne risquais rien. Et je tressaillais de peur et — je te le dis à toi — de joie, oui, de joie. Mais ma tante ! ma pauvre tante !...

» La lumière avait disparu, je n'entendais plus aucun bruit. Grelottant de peur, j'essayais de me persuader que je m'étais trompé. Je m'efforçais de me révéler à moi-même comme un esprit fort et je me répétais tout bas : « Il n'y a pas de voleur... Il n'y a pas de voleur... La lumière doit être produite par... par... » Et je ne trouvais rien. Alors je passais à l'explication des bruits entendus. Il y avait les meubles qui craquent, les rats qui courent, les chiens qui rêvent. Vingt anecdotes de frayeurs nocturnes, se terminant au jour par de grands éclats de rire, me revinrent à l'esprit. Bientôt, chez moi aussi, il allait faire jour. Bientôt j'allais rire. Et je ne manquerais pas de raconter à ma tante combien j'avais été lâche et que je l'aurais presque laissé assassiner. Je réfléchissais même que pour lui paraître moins lâche, le lendemain, il me faudrait inventer un rêve : tout cela se serait passé en rêve... Mais soudain je me sentis devenir blême dans mes couvertures, je m'arrêtai de respirer. J'écoutais mon cœur qui battait à se rompre, et j'étais comme dans un bain de glace : on avait tourné... on avait tourné le loquet de *ma* porte !...

» Ah mon vieux, mon pauvre vieux!... Et je revoyais la raie de lumière et je savais cette fois qu' « ils » étaient là sûrement, que « c'était vrai », qu'il ne me fallait plus chercher d'explication ou d'excuse! Comment étaient-ils entrés, peu importe. Ils étaient là. Ah! je sentis bien vite que je n'ouvrirais pas, que je n'ouvrirais jamais, que je ne prononcerais pas une syllabe, que je ferais le mort et que j'écouterais tout s'accomplir en silence! Ah! j'étais lâche, j'étais salement lâche!... Mais aucune puissance humaine ne m'eût contraint d'ouvrir. Ils étaient trop près!...

» D'ailleurs, ils n'avaient pas renouvelé leur tentative. Ils s'éloignaient. Naturellement! Je sentis comme précédemment une joie délirante, une joie honteuse m'envahir. Je devenais presque fou de bonheur à la pensée que j'étais sauvé, que je les avais « roulés » qu'un simple petit verrou.... Je m'applaudissais de ma précaution comme d'un trait de génie. J'étais un grand homme... Ils s'éloignaient!... Où allaient-ils?... Sans doute au bout du couloir, là-bas, dans l'autre pièce. Et ma tante, elle, n'étant pas enfermée. Je l'en méprisai sur le champ. La pauvre vieille! la sotte vieille! C'est lorsque le verrou était poussé qu'elle avait peur, peur de mourir toute seule, abandonnée, sans être secourue. Et maintenant....! Je lui avais pourtant conseillé mille fois de s'enfermer à clef. Elle ne m'avait jamais écouté. Elle me disait : « Mon neveu me défendra! » Ah! il était propre, son neveu...! Oui, tu me regardes, tu me juges un être abominable. Tu ne peux pas savoir. Il fallait être à ma place. Tu ne peux pas savoir. J'ai eu à ce moment bien d'autres pensées, va, plus honteuses, plus dégradantes, et dont le cynisme conscient m'effrayait moi-même. Je songeais que je voulais vivre à tout prix, que ma vie était plus précieuse que celle de cette vieille tante. Je ne sais quelles idées littéraires, absurdes, lâches, touchant l'équilibre social me hantaient au milieu de ma frayeur en manière d'excuses. Je me disais: « Un écrivain est plus utile à son pays qu'une vieille fille. Je ne suis pas marié, mais je me marierai... et j'aurai des enfants.... Il faut que je vive!... » Et, plus franchement, j'évoquais mon amie que j'adore, mon bonheur présent, ma gloire future, tout ce qui s'anéantirait peut-être en une seconde, grâce au coup de couteau de l'une de ces brutes. Et puis quoi?... Je n'avais pas de revolver! Ah! si j'eusse aimé ma tante, ou si c'eût été ma maîtresse qu'un danger menaçât, je me serais élancé sur le champ. Il faut être amoureux pour être brave Et encore je ne sais pas, je le jure que je ne sais pas. On

est si pleutre, si égoïste ; et j'étais tellement sûr d'être protégé par cette porte lâchement close ! Si je te disais même que je me prenais à sympathiser avec ces voleurs inconnus. Oui. Parce qu'ils n'avaient pu attenter à ma vie, il me semblait qu'ils devaient m'estimer, et ma couardise me rendait fier de cette estime comme d'une sauvegarde. Je me faisais volontairement leur complice, de mon lit. Je me voyais, comme dans un mauvais rêve, me réjouissant avec eux d'une bonne affaire ; j'étais des leurs. Nous nous associons « entre hommes » pour en finir avec une vieille femme encombrante et inutile. Je me sentais prêt à toutes les trahisons, je leur eusse indiqué la chambre !... Ce qu'on est ignoble !... Et puis je recouvrai un peu de sang-froid, un peu de courage. Je me représentai soudain ma tante, ma pauvre tante, frappée, sans défense, avec, à la poitrine, une horrible blessure. Alors j'étais prêt à sauter à bas de mon lit, à crier, à appeler.... Et je ne bougeais pas. Quelle agonie ! D'ailleurs, dans l'appartement, rien ne bougeait non plus. Ma tante n'appelait pas. Je frisonnais en songeant, le cou tendu : « Ah ! pourvu qu'elle n'appelle pas, qu'elle ne crie pas !... Si elle crie, j'y vais... j'attends qu'elle crie... parce qu'enfin peut-être qu'ils cambriolent seulement. Et si je les effraye, ce sera moi la première cause d'un meurtre ! » Et comme je n'entendais rien, décidément, j'espérais encore : je tâchais d'espérer en je ne sais quelle illusion passée de mes sens ; et les heures se succédaient sans alerte nouvelle, et la nuit s'écoulait et le sommeil me prenait doucement, impérieusement au milieu de mon angoisse, et je me rendormais, comme on se rendort après un cauchemar, pendant un cauchemar . . . . . .

. . . . . .

» Mais le matin, en ouvrant les yeux — il devait être très tôt — je me rappelai tout, clairement : je n'étais plus dupe des événements ni de moi-même. Je sautai à bas de mon lit avec cette misérable pensée, très nette : « En tout cas, maintenant, tout doit être fini », et je ne sais quel vague espoir, bien faible cette fois, qu'il ne s'était rien passé. Je tirai mon verrou, de sang-froid. J'ouvris la porte. Dès mes premiers pas, je reçus un choc : les meubles étaient déplacés ! Et la porte, la porte de la chambre de ma tante, était grande ouverte ! Ah ! je savais bien... On n'entendait pas un souffle. Dans le jardin, les oiseaux pépiaient doucement. Le jardinier, en haut, dormait encore. Je m'arrêtai, prêt à pleurer. Alors, je ne me rappelle plus... J'ai appelé, je me sou-

viens d'avoir appelé. Les domestiques, le jardinier, tout le monde est venu. Je leur est désigné le désordre de l'appartement et la chambre de leur maîtresse. Je devais être très pâle et pouvais à peine parler. Le jardinier est entré, et puis il est ressorti et s'est trouvé mal. On a été chez le commissaire de police; mais moi, j'éprouvais le besoin de sortir, d'être dehors. J'ai dit que j'allais chercher mon père à la gare afin de le prévenir. — En effet, il devait arriver ce matin même. — Tu connais mon père, et son sang-froid. Il s'est occupé de tout. Je suis rentré, le soir même à Paris et j'y suis tombé malade. Je voulais te voir : tu étais parti... L'instruction a été rapidement menée; on a tout de suite arrêté les deux voyous. J'ai été interrogé, harcelé de questions... J'ai dit que je dormais... Mon père et tout le monde ont confirmé que j'avais le sommeil très lourd... on n'a pas insisté. Mon trouble a paru de l'émotion. D'ailleurs, tu sais, ma tante a été frappée pendant son sommeil. Elle n'a pas souffert. Quand on l'a trouvée, elle semblait dormir encore. Moi, je ne l'ai pas revue, je n'ai pas voulu la revoir. Pauvre femme ! La veille elle s'était couchée, je lui avais dit bonsoir, et c'est fini... Je ne sais pas ce qu'elle est devenue... On l'a emmenée... J'ignore ce qui s'est passé. Comme je te le raconte, j'ai vaguement entendu du bruit, mais je me suis rendormi de suite... Je te l'ai raconté... Voilà... Est-ce que tu trouve que je suis un misérable ?

. . . . . .

Mon ami André s'était repris à frissonner, en me regardant. Je n'ai pas eu le courage de me montrer implacable, je l'ai embrassé de toutes mes forces. — Pour sa sincérité.

EDMOND SÉE

Notes politiques et sociales

SURENCHÈRE

Cette quinzaine est encore quinzaine de besogne — et, au total, de bonne besogne. Le Sénat y achève de voter, sans grande anicroche, la loi sur les associations ; il l'achève à temps pour être libre de tout gros souci législatif au moment de régler le sort de M. de Lur-Saluces, ce gêneur qui finalement aura été le seul gêné par sa médiocre aventure. La Chambre pourrait, à cette heure, prendre exemple et aboutir plus vite à mettre sur pied la loi sur les retraites. Puisque la grande idée des grands radicaux de la commission du budget, la substitution en quinze jours d'un impôt non étudié à nos quatre contributions traditionnelles, est finalement abandonnée (combien de grandes réformes radicales jusqu'ici ont dépassé ce stade... de l'ajournement opportuniste ?), la législation sur les retraites ouvrières est la seule réforme sociale qui reste possible à cette législature.

C'est un grand progrès, et très rapide, que l'opposition doctrinale au principe lui-même d'une telle législation ait été si faible. La voix de l'orthodoxie économique s'est à peine élevée, et fut médiocre et timide. Aucun Léon Say ne s'est rencontré pour ramener au combat, d'une main ferme, tous les vieux chevaux aveugles du libéralisme académique : et la sacro-sainteté de la « liberté » (c'est-à-dire de l'absence de toute règle légale, c'est-à-dire du droit du plus fort) en matière économique, et le danger de l'intervention de l'État, et le droit égal et libre des contractants — les ouvriers savent ce qu'ils acceptent en *acceptant* la condition de salarié, et pourquoi les protéger plutôt que les patrons ? — et le droit à l'imprévoyance, corollaire et sanction de la vertueuse épargne, productrice du capital, et le droit du père de famille, de l'ouvrier mal payé à ne pas subir de retenue — même pour son bien — sur son salaire déjà insuffisant..., et l'harmonie économique fondamentale, et les grands principes de la science, et l'opinion de toutes les personnes compétentes (mais qui sont les personnes compétentes? — eh, justement ceux dont la ferme raison sait reconnaître ces principes), etc...

Ce n'est pas qu'au fond ceux pour qui la constitution économique actuelle est un privilège soient aujourd'hui, beaucoup plus qu'il y a dix ans, convaincus que ce privilège n'est pas un droit, *le* droit. Mais leurs porte-parole politiques croient plus habile de ne plus le dire. — Vous proposez d'organiser des retraites pour les ouvriers ? Comment donc ! Et pourquoi laissez-vous de côté les petits propriétaires, les petits commerçants, cette classe si intéressante, si laborieuse, etc. ? Nous vous demandons, nous, de songer aussi, dès maintenant, à tous ceux que vous délaissiez ainsi, sans d'autres raisons que de méprisables

raisons pratiques. — Vous proposez de constituer ces retraites en demandant, pour une part, une contribution à l'intéressé? Mais la solidarité est-elle un vain mot et la société n'a-t-elle pas le devoir absolu de pourvoir aux besoins de ses membres? Ce n'est pas l'ouvrier qui doit travailler même partiellement à sa retraite; nous proposons, nous, que ce service public soit assuré directement par un impôt sur les autres, sur les riches. Vous proposez de distribuer 15 millions entre les vieux ouvriers actuellement existants? Cette somme est misérable, et c'est 100, 200 millions qu'il faut affecter au secours non seulement des ouvriers justifiant d'un long travail, mais de tous ceux qui ont besoin.

Pourquoi ne pas prendre au mot ces bons apôtres? — Le malheur est que chacune de ces généreuses suroffres implique par quelque côté, ou une impossibilité pratique immédiate, ou une inefficacité certaine, ou une impopularité rapide, ou un refus probable de l'autre Chambre, ou à tout le moins un ajournement qui — l'expérience passée le prouve — peut être long. Il serait donc raisonnable que les partisans d'une réforme pratique, immédiate et grosse d'avenir enssent la claire volonté d'éviter le piège pratique tout en retenant l'aveu théorique de l'adversaire, dont bon profit sera tiré plus tard. Comment se fait-il donc que des députés, amis de la classe ouvrière par définition, et dont la doctrine est de collaborer aux réformes bonnes pour le prolétariat, tout en attendant plus et autre chose, se prêtent à des manœuvres très évidemment destinées à ajourner indéfiniment la réforme sociale, partielle mais utile, qui lui est proposée? Douteraient-ils à ce point et de la conscience de leur indépendance et du discernement de leurs électeurs qu'ils aient peur de se considérer ou d'être « flétris » comme « ministériels » par cela seul qu'ils auront été clairvoyants? Et, parce que le ministre qui soutient cette réforme est celui-ci et non un autre, ces députés violeraient-ils, à leur tour et à leur façon, la règle posée par les congrès de leur parti : « l'attitude des élus socialistes doit être la même à l'égard du présent ministère qu'à l'égard de n'importe quel ministère bourgeois » ?

FR. DAVEILLANS

LA QUESTION DU MAROC

Le problème marocain est très vieux; il remonte au milieu du siècle, à la conquête algérienne, plus exactement à cette bataille de l'Isly où les troupes françaises heurtèrent — pour la première et dernière fois — les bandes régulières du sultan. A ce moment (on était sous Louis-Philippe), le gouvernement britannique fit des représentations au cabinet de Paris et laissa entendre qu'il ne tolérerait point un empiétement sur le territoire impérial. Le litige — il fut assez aigu en paroles — n'eut point de suites. Depuis lors, les diverses insurrections qui éclatèrent dans le Sud-Oranais contre la domination française trouvèrent toujours un appui au delà de la frontière marocaine. Tout récemment encore, des goums à la solde du sultanat accouraient encadrer, contre notre

corps expéditionnaire du Touât, les contingents des oasis. Aujourd'hui, et pour sanctionner les négociations que M. Revoil avait engagées à Tanger, une ambassade du Maroc est venue visiter Paris. — Nos relations avec cet État noir ont été des plus instables. Il n'a cessé d'intriguer contre nous ; puis quand ses intrigues étaient percées, il faisait amende honorable. Son attitude vis-à-vis de la France n'a pas été différente de celle qu'il a prise à l'endroit des autres puissances européennes. Toutefois, de toutes les nations de notre continent, l'Espagne fut celle qui se trouva le plus souvent en contact avec lui. Elle a poursuivi contre le Maroc de longues guerres, dont l'une s'est déroulée, à une date qui n'est pas encore lointaine, autour du préside de Mellilla.

La question du Maroc a été réveillée subitement, à la fin de mai, par des journaux français qui ont prêté au cabinet de Paris l'intention d'annexer ce pays. Ajoutons tout de suite que ces journaux étaient nationalistes, et l'on aura la raison de leurs révélations.

Le Maroc, quoique à proximité de l'Europe, est une des contrées les plus mal pénétrées du globe. On ne sait ni sa superficie, ni sa population, ni même l'importance exacte de ses grandes villes. Les ambassades vivent à Tanger, et, de temps à autre, elles sont admises à visiter le sultan à Fez ou dans quelque autre capitale de l'intérieur. Mais il n'en reste pas moins que les quatre cinquièmes de l'empire n'ont pas été parcourus par des Européens. C'est d'ailleurs, si l'on peut ainsi parler, un État anarchique avec un souverain nominal, qui n'est obéi que là où il se montre. Les ressources du trésor marocain sont donc des plus vagues, puisque seules les troupes régulières sont assez fortes pour faire rentrer l'impôt. L'organisation militaire est un mythe, car le monarque lui-même ignore s'il commande à 2.500, à 5.000 ou à 100.000 hommes. Ajoutons deux détails importants : Fez est un des centres du fanatisme islamique, et le commerce marocain n'excède pas 100 millions, dont l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Allemagne sont à peu près les seules bénéficiaires.

Ce sont précisément ces quatre États qui s'intéressent aux affaires du Maroc : la France parce qu'elle est la voisine la plus immédiate ; l'Espagne parce qu'elle possède, sur le littoral, Ceuta et les Présides ; l'Angleterre, en raison de sa proximité à Gibraltar et du développement de son trafic ; l'Allemagne, en considération de son négoce aussi et surtout de son désir de s'implanter dans la Méditerranée.

Depuis cinq ou six ans, la diplomatie de Madrid ne s'est guère exercée à Tanger, et sa lenteur de mouvements s'explique assez bien par les préoccupations qu'elle avait ailleurs ; l'Angleterre a dépêché vers 1895 ou 1896 à Fez une légation qui s'est efforcée d'obtenir des concessions à la fois politiques et économiques, mais qui est revenue à peu près déçue ; l'Allemagne, en 1898, a prétendu acquérir un dépôt de charbon sur la côte septentrionale, mais elle aussi a été battue, et dans les derniers temps, M. Révoil, au nom du quai d'Orsay, a tenu de longs pourparlers avec le ministre des Affaires étrangères du sultan. Ce sont ces

négociations justement qui ont servi de texte aux notes indiquées plus haut. et qui ont provoqué dans toute l'Europe une indéniable émotion.

Or, pour remettre les choses au point, il est deux assertions qu'il importe de produire : la première, c'est que la France ne veut nullement intervenir au Maroc ; la seconde, c'est que si elle opérait la moindre tentative, elle déchaînerait de formidables complications.

Qu'il y ait chez nous un certain nombre de jingoes à la Chamberlain, soucieux de précipiter le pays dans les aventures et de rendre par cela quelque lustre au militarisme un peu déchu, nous n'y contredisons point. Ce petit groupe a applaudi à l'expédition du Dahomey, à celle de Madagascar, à celle du Touât ; il acclamerait demain des troupes qui s'embarqueraient pour le Maroc. Heureusement il n'a aucune chance d'être suivi. D'abord, nous n'avons aucun litige actuel avec la cour de Fez, puisqu'elle nous a adressé très courtoisement une ambassade. Ensuite, elle-même n'a aucun désir de se placer sous notre protectorat ; pour nous installer au Maroc, il y faudrait envoyer au moins cent mille hommes dont l'entretien serait fort onéreux, sinon impossible, c'est-à-dire qu'il faudrait refaire une campagne beaucoup plus coûteuse que celle d'Algérie ou que celle du Mexique, et qui pourrait se comparer très justement à la campagne des Anglais dans le Sud-Africain. Notre budget ne se prêterait pas à de pareilles fantaisies ; mais, de plus, l'état d'esprit du gouvernement — suffisamment éclairé par la récente occupation du Touât et par l'intervention en Chine, n'est guère favorable aux expéditions coloniales, et enfin, ce qui vaut encore mieux, le public, dans son ensemble, se soulèverait avec indignation contre toute entreprise d'annexion directe ou indirecte, sachant fort bien que les assimilations pacifiques du début ne tardent pas à dégénérer en hostilités déclarées. On peut dire que, chez nous et pour un temps, le mot d'ordre est : plus d'affaires exotiques.

Quant à l'attitude des autres puissances, au cas où les suggestions de nos impérialistes eussent été écoutées, elle n'aurait pas été douteuse. On a déclaré très solennellement que le concours de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Allemagne nous était acquis. On ignore donc que l'Angleterre continue à fortifier Gibraltar, que l'Espagne a été secouée de fond en comble par les nouvelles ridicules qu'on a lancées, et que l'Allemagne considère l'indépendance du Maroc comme vitale pour son commerce. On oublie que le sultanat tient l'une des clés de la Méditerranée et que par suite, dans le présent comme dans l'avenir, tous les États se coaliseraient contre son agresseur. La diplomatie nationaliste est bien étrange ; elle fait table rase de toutes les notions historiques, de tous les intérêts qui ne sont pas les siens, de toutes les préoccupations nationales contraires à ses entreprises. L'affaire du Maroc est venue éclairer ses vues, son absence de notions, son défaut de sens pratique, le péril national et international que le nationalisme recèle en ses appétits napoléoniens.

PAUL LOUIS

Spéculations

MÉDICAMENT POUR L'USAGE EXTERNE. — LE RIRE DANS L'ARMÉE. — LE COMITÉ DIRECTEUR DE L'AU DELA.

Médicament pour l'usage externe. — Jalouse de la vogue de certains albums où collaborent des gens en renom amateurs de vin tonique, une grande fabrique de couleurs vient de s'aviser de lancer aussi un album, ce qui semble d'abord fort judicieux, puisqu'elle fait appel à des peintres. Mais, à la réflexion, on s'aperçoit qu'il ne suffit pas de savoir fabriquer de très bonnes couleurs pour connaître parfaitement le cœur humain : des hommes célèbres ont été attirés aux albums de l'élixir par la force de la gourmandise ; or des couleurs, même pour des peintres, ne peuvent être d'un égal attrait, accoutumé que l'on est à voir en elles le type même des substances qui ne servent qu'à l'usage externe.

A côté de ce projet candide, qu'un autre marchand de couleurs, voici quelques années, fut génial dans sa réclame ! Il s'agissait pour lui de vendre très cher de la couleur ordinaire. Il commença donc par vendre très cher aussi, une peinture émail qu'il confectionna scrupuleusement, pour des raisons à lui, moins bonne que les peintures émail du commerce, jusqu'à ce qu'on se fût aperçu des inconvénients de sa peinture émail ; alors, jugeant que les temps étaient venus, il annonça la triomphante découverte de *la peinture émail sans émail*, qui n'est autre que la peinture ordinaire. Ce qui est admirable, c'est que personne ne s'est aperçu du stratagème, quoique le produit soit très connu.

Le rire dans l'armée. — On nous signale que les membres d'un conseil de revision, naguère, n'ont point hésiter à priver la défense nationale d'un de ses futurs soutiens en exemptant un conscrit non point que celui-ci fût impotent ou mal constitué en aucune façon, mais pour ce seul motif qu'il était trop laid. L'autorité militaire estime que l'aspect d'un tel masque exciterait dans les rangs une hilarité préjudiciable à la discipline. Nous croyons voir, non sans douleur, dans la décision du conseil une rupture avec les saines traditions françaises : la plus nationale, le rire, disparût-il de l'univers, semblait s'être réfugié dans l'armée,

comme le témoignent Dumanet et Ramollot, ces grandes figures. La meilleure preuve de leur valeur comique est celle-ci, qu'elles désopilent précisément des hommmes sous la menace perpétuelle d'un code dont les moindres articles concluent à la peine de mort ou à la salle de police. Nous pensions que c'était là une belle école de courage, et que si tel chef permettait que sa tournure ou ses discours prêtassent à quelque sourire, il le faisait à dessein, pour apprendre à ses subordonnés à affronter le péril ce sourire sur les lèvres. Les Grecs, à la guerre, emmenaient Thersite. Mais il paraît, d'après l'arrêt nouveau, qu'en France désormais il en sera autrement. La joie que des supérieurs procuraient à leurs hommes était donc involontaire : nous ne nous en étions pas douté. L'arme, à l'avenir, sera portée ou présentée avec gravité. Mais voyez-vous par exemple deux militaires se livrant à cet exercice sans perdre leur sérieux quand leur caporal ponctue son commandement d'une de ces phrases que le soldat entend tous les jours, comme celle-ci, immortelle, qu'illustra Charly : « Vous faites là un joli trio, tous les deux ! ».

Néanmoins nous nous inclinerons devant la sagesse du conseil et ne lui ferons que de timides objections : 1° S'il est louable de n'avoir que de beaux soldats et de réformer pour cause de laideur, comment apprécier ces cas de laideur dont chaque major ou commandant de recrutement peut juger différemment, selon ses goûts individuels ? 2° Suivant la nouvelle coutume, peut-être serait-il bon de réformer l'uniforme, au profit de quelque vêture mieux seyante, toujours dans l'intérêt de l'esthétique ; 3° Il faut souhaiter que cette loi n'ait point d'effet rétroactif, car, si nous osons ainsi parler sans irrévérence, quel possible bouleversement dans les cadres !

Le Comité directeur de l'Au delà. — Nous lisons, dans une revue de « spiritualisme moderne », la communication médianimique par médium écrivain d'un certain esprit nommé Rochester, au sujet d'un bijou symbolique, une étoile d'or à six branches, qui conférerait à ceux qui la portent « des propriétés extraordinaires en cas d'appel aux puissances supérieures à l'heure du danger de défaillances morales ». Encore que l'esprit nous paraisse insuffisamment doué quant au désintéressement, car il insiste avec quelque complaisance sur la valeur matérielle de l'objet « qui n'a pour but, dit-il, que de rappeler la valeur morale qu'il comporte », il nous donne d'intéressants renseignements sur l'Au delà : il y ferait partie d'un « grand Comité directeur », et s'il ne s'est pas manifesté plus tôt, c'est « qu'il n'a jamais ambitionné de se mettre en avant ! ».

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

ŒUVRES D'ÉMILE BERNARD

M. Émile Bernard avait marqué sa place dans le groupe d'artistes qui, à la fin du XIX^e^ siècle, nous procurèrent, après les gloires de l'impressionnisme triomphant, la joie d'une interprétation nouvelle des êtres et des choses. Avec les œuvres de Maurice Denis, Pierre Bonnard, Vuillard, Séruzier, et autres, on remarqua celles d'aspect et de conception si divers signées d'Émile Bernard. Puis le jeune peintre cesse d'exposer.

Aujourd'hui, après neuf ans d'absence, M. Bernard nous revient et nous convie à une exposition de ses œuvres à la galerie Vollard. Je dirai en quoi cette exposition nous intéresse; en quoi aussi, elle nous laisse incertains.

Elle est rétrospective : elle nous montre à toutes ses époques le talent de M. É. Bernard, le jeune homme prodige qu'il fut, — il y là deux toiles de 1885. Et, c'est là son grand intérêt, elle nous donne ainsi, comme en raccourci, un chapitre de l'histoire de la peinture contemporaine. Car, surtout dans les œuvres de jeunesse, les influences de quelques peintres notables de ce temps sont visibles.

Cézanne et Maurice Denis, van Gogh et Séruzier ont agi de façon indéniable sur M. Bernard à une époque de sa vie. Chose singulière et contradictoire, un tempéramment original, des dons excellents de peintre, se sont d'abord manifestés dans des toiles inspirées, non pas par la vue directe des choses, non pas par une prise de possession de la nature qu'il faut, si j'ose dire, violer, car elle se défend et la lutte est âpre, mais au contraire par des œuvres déjà réalisées de peintres voisins et amis. M. Bernard s'est cherché à travers les autres, comme d'autres se cherchent en face de la nature.

Mais sa personnalité audacieuse, ardente à se trouver, ne pouvait lui permettre de s'adapter entièrement des façons de voir qui n'étaient pas uniquement siennes. Aussi il fut, avec quel talent et quelle puissance, successivement tous les hommes originaux qui l'entouraient, sans jamais montrer les défauts ordinaires à ceux dont c'est la destinée de suivre la voie tracée par d'autres. Il n'y a dans son œuvre ni hésitation, ni faiblesse; du coup le peintre fait aussi bien, et souvent mieux, que celui dont la manière le hante. Et il est certain que la belle harmonie des couleurs, le choix des formes, si précises, si écrites, sont des qualités d'inventeur, bien que M. Bernard les ait employées souvent dans une formule prêtée par d'autres.

Là est le très grand intérêt de l'exposition Vollard, elle nous fait revivre, dans l'œuvre d'un peintre, dix ans de l'histoire artistique de notre temps. Mais elle est insuffisante en ceci qu'elle est trop exclusive-

ment rétrospective, car le jeune homme que fut M. Bernard, nous le connaissions, mais nous voudrions voir maintenant plus complète son œuvre d'homme. Qu'est devenu, au contact même de la nature, cette sensibilité d'art si frémissante? Il semble que M. Bernard ait senti lui-même la nécessité de se dégager des ambiances auxquelles il était trop sensible. Sa longue absence de Paris, ces années passées au Caire dans un milieu vierge, loin du mouvement de l'art contemporain, cette solitude nécessaire, nous en voudrions voir les fruits. Qu'a fait ce peintre, qui promettait tant, lorsqu'il s'est trouvé en face de lui-même, épreuve décisive d'où les forts sortent affermis?

L'exposition présente ne permet pas de répondre à cette question. Sans doute, il est quelques toiles du Caire, mais en trop petit nombre pour que l'on puisse porter un jugement. Certaines d'entre elles sont évidemment des études pour de plus grandes œuvres. La décoration semble avoir préoccupé M. Bernard, une simplification du dessin, des teintes plates, mais il faudrait voir les ensembles.

Espérons que M. Bernard nous montrera quelque jour prochain les grandes toiles qu'il a rapportées d'Egypte et donnera ainsi à ceux qui aiment la belle franchise de son talent la satisfaction d'en voir le plein épanouissement.

CLAUDE ANET

L'ALBUM DE SEM (1).

Sem s'est jusqu'ici spécialisé, le nombre de ses modèles est restreint. Aucune généralité, aucun type abstrait ne l'arrête: il lui faut exactement l'allure au galop du dernier jockey américain en renom; la couleur du teint, la coupe de barbe, l'air de ruine et la cassure de carcasse d'un général étranger qu'il rencontre souvent; l'édifice du cou surmonté d'un profil capricant, de cette dame justement notoire par les perles qui y sont suspendues; la proportion précise de la masse pileuse, ostensive à force de blancheur et d'abondance, au tube minuscule qui la coiffe, chez un milliardaire partout environné; la ressemblance, même sans la voix, d'un directeur, méridional toujours, entre les portants d'un des principaux théâtres de Paris, qui s'y campe ou s'y accoude encore comme au temps où il évoluait entre les accessoires et continue d'y porter son chapeau ou sa canne un peu à la façon de la rondache ou de l'armet d'auparavant; les deux brins de moustache, le rien de crinière et la coupe de jaquette avec quoi l'on est forcé de reconnaître un des confrères de l'auteur; d'un autre, le masque en caoutchouc, édenté, glabre, funambulesque, sinistre, mais qu'accentue un œil et aussibien le pli de sa chemise; le pied cambré, le

Cappiello.

(1) 2e série; chez l'auteur.

Forain. — Caran d'Ache.

paletot, le chapeau et la moustache d'un propriétaire de chevaux de course.

Daumier, Forain, dont c'est l'honneur de Sem qu'on puisse parler à propos de lui, considéraient des aspects plus généraux. Un Vallotton regarde en deçà et au delà.

Mais beaucoup de ceux qui n'ont pas vécu jeunes à Paris et y sont arrivés après que leur esprit se fût formé dans un département ou à l'étranger sont préoccupés par la physionomie, le vêtement, les mœurs et les particularités d'une des provinces dont l'agglomération caractérise Paris. En traversant Berlin, ou si l'on s'arrête au principal café de Lyon, il n'est pas rare qu'on entende parler avec plus ou moins d'à propos de ce qui s'appelle, hors de Paris, *des parisiens* ou *la vie parisienne*. Ces expressions ne sont pas en réalité vides absolument et l'on a tort d'en être choqué; elles concernent au juste un petit nombre de personnes, ce qu'en peut contenir un théâtre petit des quinze premiers rangs de l'orchestre aux meilleures loges du balcon, ou tel pesage suburbain un jour de semaine.

Cappiello, Sem s'en vont voir Mme Réjane ou un homme d'esprit rosse, la couleur de son toupet, ses hanches et ses bagues et notent ce tout petit spectacle si concret — sans qu'aucun atteigne l'acuité dans ses croquis ni la hardiesse d'un Toulouse-Lautrec — à l'aide, c'est l'extraordinaire ! de trois, quatre petites formes assez abstraites pour devenir quand ils les formulent, avec une exactitude qu'on dirait absolue des signes purs, de vrais signes.

C'est un chef-d'œuvre si l'on veut, un tour de force, à la manière des Japonais, que d'exprimer, rien qu'avec les pans et la carrure d'un habit surmontés des reflets d'un chapeau cambré, mais irrésistiblement, la personnalité corpulente d'un prince attaché à une grande ambassade.

T. N.

La Musique

L'ENTRETIEN AVEC M. CROCHE

La soirée était charmante et je m'étais décidé à ne rien faire... (pour être poli, mettons que je rêvais). En réalité, ce n'étaient pas de ces minutes admirables dont on parle plus tard avec attendrissement et avec la prétention qu'elles avaient préparé l'Avenir. Non... c'étaient des minutes vraiment sans prétention, elles étaient simplement, de « bonne volonté ».

Je rêvais... : Se formuler...? Finir des œuvres...? Autant de points d'interrogation posés par une enfantine vanité, besoin de se débarrasser à tout prix d'une idée avec laquelle on a trop vécu ; tout cela cachant assez mal la sotte manie de se montrer supérieur aux autres. Etre supérieur aux autres n'a jamais représenté un grand effort si l'on n'y joint pas le beau désir d'être supérieur à soi-même... Seulement c'est une alchimie plus particulière et à laquelle il faut offrir sa chère petite personnalité en holocauste... C'est dur à soutenir, et absolument improductif. Par ailleurs, solliciter l'assentiment unanime représente un temps considérable perdu en de constantes manifestations ou d'inlassables propagandes ; on peut y gagner le droit de faire partie d'un paquet de grands hommes dont on échange les noms pour ranimer de languissantes conversations d'art... je ne voudrais pas insister, afin de ne décourager personne.

La soirée continuait à être charmante ; mais, on a pu s'en apercevoir, je ne m'aimais pas... je me perdais de vue et me noyais dans les idées générales les plus fâchouses.

C'est à ce moment précis que l'on sonna à ma porte et que je fis la connaissance de M. Croche. Son entrée chez moi se compose d'incidents naturels ou absurdes dont le détail alourdirait inutilement l'intérêt de ce récit.

M. Croche avait une tête sèche et brève, des gestes visiblement entraînés à soutenir des discussions métaphysiques ; on peut situer sa physionomie en se rappelant les types du jockey Tom Lane et de M. Thiers ; son allure générale donnait l'impression d'un couteau neuf. Il parlait très bas, ne riait jamais, parfois il soulignait sa conversation par un muet sourire qui commençait par le nez et ridait toute sa figure comme une eau calme dans laquelle on jette un caillou. C'était long et insupportable.

Tout de suite il sollicita ma curiosité par une vision particulière de la musique. Il parlait d'une partition d'orchestre comme d'un tableau, sans presque jamais employer de mots techniques, mais des mots inhabituels, d'une élégance mate et un peu usée qui semblait avoir le son des vieilles médailles. Je me souviens du parallèle qu'il fit entre l'orchestre

de Beethoven représenté pour lui par une formule blanc et noir, donnant par conséquent la gamme exquise des gris, et celui de Wagner : une espèce de mastic multicolore étendu presque uniformément et dans lequel il me disait ne plus pouvoir distinguer le son d'un violon de celui d'un trombone.

Comme son insupportable sourire se manifestait particulièrement aux moments où il parlait de musique, je m'avisai tout à coup de lui demander sa profession. Il me répondit d'une voix qui tuait toute tentative de critique : « Anti-dilettante... » et continua sur un ton monotone et exaspéré : « Avez-vous remarqué l'hostilité d'un public de salle de concert? Avez-« vous contemplé ces faces grises d'ennui, d'indifférence, ou même de « stupidité? Jamais elles ne font partie des purs drames qui se jouent à « travers le conflit symphonique où s'entrevoit la possibilité d'atteindre « au faîte de l'édifice sonore et d'y respirer une atmosphère de beauté « complète? Ces gens, monsieur, ont toujours l'air d'être des invités « plus ou moins bien élevés : ils subissent patiemment l'ennui de leur « emploi, et s'ils ne s'en vont pas, c'est qu'il faut qu'on les voie à la « sortie ; sans cela, pourquoi seraient-ils venus ? — Avouez qu'il y a de « quoi avoir à jamais l'horreur de musique... » Comme j'arguais d'avoir assisté et même participé à des enthousiasmes très recommandables, il répondit : « Vous êtes plein d'erreurs, et si vous manifestiez « tant d'enthousiasme, c'était avec la secrète pensée qu'un jour on vous « rendrait le même honneur ! Sachez donc bien, qu'une véridique im-« pression de beauté ne pourrait avoir d'autres effets que le silence... ? « Enfin, voyons ! quand vous assistez à cette féerie quotidienne qu'est la « mort du soleil, avez-vous jamais eu la pensée d'applaudir? Vous « m'avouerez que c'est pourtant d'un développement un peu plus im-« prévu que toutes vos petites histoires sonores? Il y a plus... vous « vous sentez trop chétif et vous ne pouvez pas y incorporer votre âme. « Mais, devant une soi-disant œuvre d'art, vous vous rattrapez, vous « avez un jargon classique qui nous permet d'en parler d'abondance. — Je n'osais pas lui dire que j'étais assez près d'être de son avis, rien ne desséchant la conversation comme une affirmation ; j'aimai mieux lui demander s'il faisait de la musique. Il releva brusquement la tête en disant : « Monsieur, je n'aime pas les spécialistes. Pour moi, se « spécialiser, c'est rétrécir d'autant son univers et l'on ressemble à ces « vieux chevaux qui faisaient tourner anciennement la manivelle des « chevaux de bois et qui mouraient aux sons bien connus de la Marche « Lorraine ! Pourtant, je connais toute la musique et n'en ai retenu que « le spécial orgueil d'être assuré contre toute espèce de surprise... Deux « mesures me livrent la clef d'une symphonie ou de toute autre anec-« docte musicale.

« Voyez-vous ! Si l'on peut constater chez quelques grands hommes « une « obstinée rigueur » à se renouveler, il ne s'en va pas ainsi chez « beaucoup d'autres, qui recommenceront obstinément ce qu'ils avaient « réussi une fois ; et leur habileté m'est indifférente. On les a traités de

« maîtres ! Prenez garde que cela ne soit qu'une façon polie de s'en « débarasser ou d'excuser de trop pareilles manœuvres. — En somme, « j'essaie d'oublier la musique, parce qu'elle me gêne pour entendre « celle que je ne connais pas ou connaîtrai « demain »... Pourquoi « s'attacher à ce que l'on connait trop bien ? »

Je lui parlai des plus notoires parmi les contemporains ; il fut plus agressif que jamais... « Vous avez une tendance à grossir des événe- « ments qui auraient semblé naturels, par exemple, à l'époque d'un « Bach. — Vous parliez dernièrement de la sonate de M. P. Dukas ; il « est probablement de vos amis, et même critique musical ? Autant de « raisons pour se dire du bien. On vous a pourtant dépassé dans l'éloge, « et M. Pierre Lalo, dans un feuilleton du journal « le Temps » exclu- « sivement consacré à cette sonate, lui sacrifiait du même coup, celles « qu'écrivirent Schumann et Chopin. Certes, la nervosité de Chopin sut « mal se plier à la patience qu'exige la confection d'une sonate ; il en fit « plutôt des « esquisses très poussées ». On peut tout de même affirmer « qu'il inaugura une manière personnelle de traiter cette forme, sans « parler de la délicieuse musicalité qu'il inventait à cette occasion. « C'était un homme à idées généreuses, il en changeait souvent sans en « exiger un placement à 100 o/o qui est la gloire la plus claire de « quelques-uns de nos maîtres.

« Naturellement M. P. Lalo ne manque pas d'évoquer la grande « ombre de Beethoven, à propos de la sonate de votre ami Dukas. A sa « place, j'en aurais été médiocrement flatté ! Les sonates de Beethoven « sont très mal écrites pour le piano, elles sont plus exactement, sur- « tout les dernières, des transcriptions d'orchestre ; il manque souvent « une troisième main que Beethoven entendait certainement, du moins « je l'espère. Il valait mieux laisser Schumann et Chopin tranquilles, « ceux-là écrivirent réellement pour le piano et, si cela paraît mince à « M. P. Lalo, il peut au moins leur être reconnaissant d'avoir préparé « la perfection que représentent un Dukas... et quelques autres. »

Ces derniers mots furent exprimés par M. Croche avec une imperturbable froideur : c'était à prendre ou à jeter par les fenêtres. J'étais trop intéressé et le laissai continuer, près un long silence pendant lequel il parut ne plus vivre que par la fumée de son cigare, dont curieusement il regardait monter la spirale bleue, semblant y contempler de curieuses déformations... peut-être d'audacieux systèmes... Son silence interloquait et effrayait un peu... Il reprit : « La musique est un total de forces « éparses... On en fait une chanson spéculative ! J'aime mieux les « quelques notes de la flûte d'un berger égyptien, il collabore au « paysage et entend des harmonies ignorées de vos traités... Les musi- « ciens n'écoutent que la musique écrite par des mains adroites ; « jamais celle qui est inscrite dans la nature. Voir le jour se lever est « plus utile que d'entendre la Symphonie Pastorale. A quoi bon votre « art presque incompréhensible ? Ne devriez-vous pas en supprimer les « complications parasites qui l'assimilent pour l'ingéniosité à une serrure

« de coffre-fort... Vous piétinez parce que vous ne savez que la musique « et obéissez à des lois barbares et inconnues... On vous salue d'épithètes « somptueuses et vous n'êtes que malins ! Quelque chose entre le singe « et le domestique. »

J'osai lui dire que des hommes avaient cherché, les uns dans la poésie, les autres dans la peinture (à grand'peine j'y ajoutais quelques musiciens) à secouer la vieille poussière des traditions, et que cela n'avait eu d'autre résultat que de les faire traiter de symbolistes ou d'impressionnistes ; termes commodes pour mépriser son semblable... « Ce sont des « journalistes, des gens de métier qui les traitèrent ainsi », continuait M. Croche sans broncher, « ça n'a aucune importance. Une idée « très belle, en formation, contient du ridicule pour les imbéciles... « Soyez certain qu'il y a une espérance de beauté plus certaine dans « ces hommes ridiculisés, que dans cette espèce de troupeau de moutons « qui docilement s'en va vers les abattoirs qu'une fatalité clairvoyante « leur prépare.

« Rester unique... sans tare... — L'enthousiasme du milieu me gâte « un artiste, tant j'ai peur qu'il ne devienne par la suite que l'expres- « sion de son milieu.

« Il faut chercher la discipline dans la liberté et non dans les for- « mules d'une philosophie devenue caduque et bonne pour les faibles. « N'écouter les conseils de personne, sinon du vent qui passe et nous « raconte l'histoire du monde. »

A ce moment, M. Croche parut s'éclaircir : il me semblait que je voyais en lui, et j'entendais ses paroles comme une musique inouïe. Je ne puis en transcrire convenablement l'éloquence spéciale. Peut-être ceci...

« Savez-vous une émotion plus belle qu'un homme resté inconnu le « long des siècles, dont on déchiffre par hasard le secret... — Avoir été « un de ces hommes... voilà la seule forme valable de la gloire. »

Le jour se levait ; M. Croche était visiblement fatigué, et il s'en alla. Je l'accompagnai jusqu'à la porte palière ; il ne pensa pas plus à me serrer la main que je ne songeai à le remercier. Longtemps, j'écoutai le bruit de son pas qui diminuait, étage par étage. Je n'ose espérer le revoir jamais.

CLAUDE DEBUSSY

P.-S. — La Société des Concerts du Conservatoire eut l'occasion dernièrement de nommer M. A. Massager son chef d'orchestre. Naturellement elle la manqua... Les abonnés de ce music-hall pour cerveaux affaiblis pourront continuer leur sommeil.

Les Livres

LES ROMANS

GASTON GAILLARD : **Une Vie Contemporaine**, fragments (Schleicher).

Le livre obscur et touffu de M. Gaston Gaillard porte la marque d'une âme solitaire et concentrée. L'intention même en est singulière et hardie, à ne la comparer qu'aux tendances de nos romans contemporains. Mais le livre vient à son heure pour les lecteurs de Gœthe et de Nietzsche, et pour tous ceux à qui le mot *culture* offre un sens : car *Une Vie Contemporaine* n'est pas, comme *Une Vie* — et comme tant d'autres Vies —, le tableau d'une existence humble et passive, ou vainement agitée ; c'est la peinture d'une âme délicate et hautaine, qui forge son destin au lieu de le subir. La vie, que d'autres nous montrent comme un poids à supporter, comme un jeu à jouer, ou comme un problème à résoudre, se présente ici simplement comme *une œuvre à réaliser*.

Aucun roman ne saurait manifester une si haute volonté de vie, à moins de la réduire à l'état d'effort souvent douloureux, jamais triomphant. De toutes les formes d'héroïsme, la plus intellectuelle est aussi la moins capable de se déployer toute dans une fiction : je crois que même un romancier de génie, s'efforçant à créer un type de grand artiste ou de grand philosophe, n'arriverait qu'à dresser l'image d'un talent médiocre et prétentieux. C'est une difficulté que M. Gaillard a sentie, puisqu'au lieu d'une incarnation complète, il nous présente seulement l'argument d'une grande biographie. Que n'en a-t-il pris plus résolument son parti ! Je vois si bien le livre qu'il pouvait écrire. Au haut des pages, un texte net et concis eût développé dans un ordre sévère les caractères et les motifs d'une vie supérieure : le tempérament, le milieu natal, l'éducation, la succession des âges, les amitiés et les haines, les secours et les obstacles, les chances et les périls, les alternatives de la pensée, les carrefours de l'action, toutes les rencontres de l'Homme et du Destin. Autour de ce thème se seraient enroulées des variations discontinues : un commentaire où M. Gaillard aurait mis, auprès des pensées de Gœthe et de Nietzsche, celles que lui-même a découvertes et qu'il aurait fallu davantage aiguiser. C'aurait été comme un *vade mecum* de la Culture, un livre de poche et de chevet. De belles marges, ou des feuilles intercalaires, auraient permis au lecteur assidu d'approprier ce bréviaire à son usage par des notes au jour le jour...

M. Gaillard a fait autre chose : une étude *générale* de psychologie *individuelle*. Il y a dans ces termes une contradiction que je n'invente pas, que le livre impose, et qui se trahit par un trait de langage : Au commencement, le héros est en scène ; le *Il*, le *Lui*, revient à chaque ligne ; c'est la troisième personne du singulier, une personne véritable,

un être parfaitement concret. Mais bientôt apparaît le *Nous*, plus tard le *On*, c'est-à-dire l'homme abstrait et général ; — si bien qu'à la dernière phase, tandis que l'individu est censé revêtir sa forme accomplie, il semble qu'il s'évanouisse, et que les circonstances soient les seuls acteurs.

Naturellement un personnage abstrait ne saurait produire une œuvre spéciale. Or la notion de culture implique une sorte d'antinomie : *La culture dépasse toutes les œuvres ; mais c'est aux œuvres qu'elle se reconnaît.* Oubliez l'œuvre, et l'esprit supérieur n'est plus qu'un esprit distingué. Avec la perception du but disparaît celle de l'effort ; et les conditions extérieures, qui devaient rester des moyens au service d'une volonté, semblent, bien plus que la volonté même, les vraies causes du développement. Le héros de M. Gaillard *veut* certainement, puisqu'il *choisit*. Mais il choisit entre des influences, plutôt qu'entre des actions ; il cherche des pensées et des sensations rares, plutôt qu'une façon rare de sentir et de penser. On s'étonne à peine de le voir mêler, aux aphorismes de Nietzsche, des phrases de Maupassant.

De plus, le souvenir de Nietzsche limite et fausse un peu l'idée qu'on doit se faire d'une vie supérieure. Cette vie, M. Gaillard la peint jusqu'au dernier jour tumultueuse et tourmentée. Sans doute, il a raison pour aujourd'hui. Sans doute, en aucun temps, la culture ne va sans une lutte perpétuelle (moi-même, à propos de Gœthe, j'ai tâché de le montrer). Qui dit culture, dit guerre : guerre contre les hommes vils, contre les pensées basses, et contre les instincts qui font déchoir. Mais l'arbre ne grandit point parce qu'il a rompu son écorce ; l'écorce éclate, parce que l'arbre a grandi. L'essentiel de la culture, c'est la croissance spontanée, l'ascension lente et continue d'un esprit. Ici, l'exemple de Gœthe vaut mieux que celui de Nietzsche ; Nietzsche a souffert, pour que d'autres jouissent ; il fut violent, pour qu'un jour d'autres pussent être paisibles. Ses successeurs ne devront point se reposer, mais pourront préférer le travail au combat ; il leur siérait mal d'imiter les brusques efforts qui leur ont conquis un affranchissement plus facile...

Ai-je assez marqué toute la signification de ce livre ? Je voudrais qu'elle fût évidente à tous, que la tenue et la beauté du style la fissent pleinement valoir. Les réflexions de M. Gaillard étaient pour cela trop bouillonnantes et trop pressées. Il ne les a pas laissées s'éclaircir ; il n'a point fait les sacrifices nécessaires. A force de complexité, il donne une impression de monotonie ; il efface les couleurs franches sous des retouches trop nuancées ; ses phrases s'enchevêtrent en un lacis inextricable ; les mots techniques y pullulent. « Par la surexcitation de cette émotivité, notre affectivité s'accroît, notre idéation devient plus riche. » Même à M. Beaunis, on pardonnerait mal de s'exprimer ainsi... Et pourtant, le livre est assez important pour mériter d'être *récrit*. C'est en tremblant que je hasarde ce conseil ; je sais tout ce qu'il paraît marquer d'impertinence critique. Mais que M. Gaillard me pardonne ! L'homme

qui sut élire un tel sujet n'a pu s'en détacher si vite, et n'ignore point que, de toute sa vie, il n'en trouvera pas de plus beau.

JULES HOCHE : **Saint-Lazare** (Librairie contemporaine).

« Pour ne pas donner à mon roman la fâcheuse apparence d'un roman à thèse, j'ai dû adopter le mode de narration impersonnelle, et renoncer à tout effet d'auteur. Mes personnages agissent et pensent directement. Ils demeurent le centre psychologique des impressions et des descriptions qui les peignent en leur servant de cadre. Jamais je ne me suis substitué à eux, jamais je ne suis intervenu, et j'y ai quelque mérite, car je déteste la littérature impersonnelle. Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour la littérature proprement dite, l'estimant inutile et mensongère, mais la littérature impersonnelle surtout m'apparaît comme l'expression d'une présomptueuse impuissance, aggravée d'hypocrisie et d'incontinence esthétique, comme tout ce qui prétend être de l'art impersonnel. »

Ces lignes de M. Jules Hoche éclairent singulièrement la figure de l'auteur et l'intention de son livre. Elles plairont à plus d'un lecteur qui pensait de même sans oser le dire ; elles devraient plaire même à la plupart des lecteurs ; — il ne s'ensuivrait pas, d'ailleurs, que M. Jules Hoche eût raison : Sa définition du roman impersonnel, qui est excellente, ne justifie point du tout la condamnation qui la suit. Que la littérature soit inutile et mensongère, ceux qui l'aiment le mieux peuvent en convenir ; il suffit de s'entendre sur le sens des mots. Mais en aucun vocabulaire on ne saurait nommer *incontinence* le renoncement à tout effet d'auteur ; on ne l'appellera pas non plus *présomption*, puisque les « effets d'auteur » dont on se prive n'ajouteraient à l'œuvre aucune puissance ; puisque M. Jules Hoche lui-même à cru devoir, plaidant une thèse fort nette, éviter l'apparence d'une thèse. Il a bien fait d'y tâcher, et je suis content qu'il y ait presque réussi. Suzanne, son personnage principal, est une *femme nouvelle* qui vit d'une vie intense et belle et bonne ; je pense qu'à voir par ses yeux le triste monde de Saint-Lazare, le public éprouvera plus de sympathie et de pitié que n'en pourrait inspirer la plus éloquente harangue.

Vraiment, je souhaite avec ferveur que le public soit ému, et que tous ceux qui liront ce livre le fassent lire autour d'eux. Sur cette question de la prostitution réglementée règnent des préjugés tenaces, qui se défendent surtout par le silence. Un congrès spécial vient d'être tenu ; les grands journaux n'en n'ont pas rendu compte. Naguère M. Paul Adam, que nous admirons d'ordinaire pour ses audaces généreuses, ne réclamait-il pas une police plus stricte, afin que les adolescents puissent goûter dans des cités de courtisanes une *initiation à l'amour* plus belle et plus sûre à la fois ; comme si la contrainte extérieure produisait autre chose que laideur et danger ! — Défendant la cause de la liberté, M. Jules Hoche a raison de n'en défendre aucune autre, de ne point juger la prostitution, ni les amants, ni les prostituées : de protester seulement contre les

lois... A propos des femmes les plus complètement dégradées, il dit cette simple phrase : « Comment les aimer et les faire revenir au bien ? — *Il ne s'agit pas de les ramener au bien ; il s'agit de cesser de leur faire du mal.* »

Dans la préface, une ingénieuse théorie tente d'ériger l'altruisme, ou la doctrine d'amour, en une morale positive et rationnelle. Le point de départ en est que « nos sentiments altruistes les plus chastes sont racinés dans la sexualité. » Auguste Comte et Littré l'avaient affirmé déjà, sans apporter de preuves décisives ; je ne crois pas que depuis on en ait découvert ; M. Ribot fait dériver la bienveillance d'une source toute différente. Mais quand M. Jules Hoche aurait raison, l'altruisme, soulevé par l'instinct sexuel, aurait plus de puissance et non plus de valeur ; il deviendrait une loi plus générale, sans devenir un devoir plus impérieux. Et comment l'amour, *à lui seul*, dicterait-il notre choix entre la plus basse et la plus haute façon d'aimer? « Nier l'amour moral, c'est nier l'amour sexuel, dont il est la fleur, c'est nier la vie même ; et nier la vie, c'est tendre vers la mort. » Ce raisonnement touchera-t-il l'égoïste qui pense vivre pleinement en cueillant l'amour sexuel sans nul souci de sa fleur? Et ceux chez qui l'amour fleurit en sympathie universelle n'y cherchent-ils en vérité que le prolongement de leur désir ?

Willy : **Claudine à Paris** (Ollendorff).

Claudine vient à Paris, comme M. Bergeret ; j'espère qu'ils vont s'y rencontrer, et, que ça marche ou que ça cloche, la galerie ne s'ennuiera point. En attendant, la filleule de Willy gagne beaucoup à changer d'air ; à Montigny, sa grâce verdissante risquait de pourrir avant d'avoir mûri. En sa nature saine et vivace, *Claudine à l'école* avait un trait malsain : son innocence ; —j'entends par là cette froideur des sens dans le libertinage de l'esprit, qui par moments semblait un artifice pour gagner l'équivoque tendresse des vieux messieurs. On lui savait gré de se passer de vertus chrétiennes, d'être franche et capricieuse, insolente et bien renseignée ; on lui pardonnait mal son détachement affecté, ses manières de petite voyeuse qui pour rien au monde n'y voudrait toucher. Même on aurait souhaité qu'elle y touchât, pour l'honneur de la vraie morale, qui veut que l'action suive la pensée. —. C'est que l'âme de Claudine restait obscure, et pour elle, et pour nous. Mais avant de vivre sa vraie vie, voici qu'elle s'interroge et se recueille, dans les langueurs de la convalescence, dans les jolies poses du tub, dans les dialogues avec Fanchette, et avec cette autre chatte qu'est le beau cousin Marcel. L'âme de Claudine se révèle toute nue : c'est celle « d'une vulgaire honnête fille », de croissance trop rapide, d'imagination trop prompte, mais pas pervertie, pas invertie pour un sou. Ses malaises étaient ceux d'une pousse sauvage, agitée en plein vent de frissons inutiles, et qui réclame la greffe et le tuteur. Le tuteur sera l'oncle Renaud : Il est malicieux, il est tendre, il est naïf, encore qu'il ait beaucoup vécu ; il répondra, j'imagine, aux attentes les plus hardies. Déci-

dément, les deux sexes ne mourront pas chacun de son côté ; Claudine n'est pas Brünhilde ; Renaud n'est pas Siegfried. C'est tout de même le réveil de la Walküre ; l'orchestre tonne ; les cœurs mâles se gonflent d'orgueil mystérieux (comme si Claudine, avant de choisir, avait osé toutes les comparaisons...).

MICHEL ARNAULD

ANDERSEN : **Contes**, illustrés par HANS TEGNER (Juven).

Ce joli esprit, Andersen, qui toute sa vie trouva des contes, et écrivit en somme les Mille Soirs et Un Soir de l'Enfance, Babel de berceuses qu'on peut rappeler à propos de la Babel de légendes que traduit le docteur Mardrus, n'a jamais été si joliment présenté au lecteur français que dans cette publication. La traduction est élégante et les images sont vraiment des images, amusantes et naïves, au lieu d'être des illustrations pleines d'élégance. Le choix nouveau promet aussi et tient déjà d'être plus complet que les précédents, et tous ceux qui aiment cette poésie, douce, intime, septentrionale, et aussi la pénétrante et douloureuse douceur de ces contes, sont heureux qu'on les leur redonne, et en plus grand nombre.

LES POÈMES

ISAAC COTTIN : **Attentes** (Lemerre).

Des vers d'un poète mort à vingt-cinq ans. Les amis les publient avec une préface émue. (Pourquoi y mêlent-ils de la critique et se cambrent-ils en conservateurs du vers ?) Dans ce livre il y a trois formules de poèmes. L'auteur dit en un de ses vers que ce sont là des vers d'amour, d'art et de richesse. Les vers d'art sont de l'art à la Sully Prudhomme ; les vers de richesse, des sonnets plastiques à la Heredia ; les vers d'amour offrent, par ci par là, quelques cantilènes verlainiennes assez fraîches. Au total : un jeune poète ému pas maître de sa forme.

PAUL DUVIVIER : **Assassins ! — Le Poète** (Vanier).

Les *Assassins* ce sont les Anglais ; les victimes, les Boers. L'indignation a fait ces vers, et ne les a pas très bien faits. *Le Poète* est un drame en un acte. Le poète Aonios arrive vêtu en mendiant, dans une cité assiégée : il y sauve tout, relève tout, ennoblit tout, puis il repart avec sa besace et son bâton. Ton à la Hugo, prophétique et plein. Quelques vers sonores ; mais ce n'est pas d'une jeunesse éternelle.

VITO-FAYS : **Pour les Boers** (Vanier).

Sur une couverture de M. Kastor, Chamberlain, le coude sur l'Egypte, l'avant-bras sur la Nubie, allongé, par le cap Gardafui, le Zanzibar et autres lieux, une patte crochue sur le Transvaal ; un petit Boer lui tend

sa baïonnette. Epigraphe : « Tous les peuples forts sont des lâches ». Les vers de ce pamphlet sont parfois d'une habileté (genre des *Odes funambulesques* quand Banville y est orateur) assez grande. Rime riche, assez imprévue, quelque fois farce. Il y a du creux, et de la grandiloquente naïveté ; l'auteur a raison de s'indigner ; mais pourquoi le fait-il en vers?

Robert Randau : **Autour des feux de la brousse** (à Alger).

C'est plein de gaucheries et d'inexpériences dans une forme convenue. D'un autre côté, un avant-dire donne d'étranges nouvelles sur sept sortes d'âmes dont les couleurs sont fondamentales. Rouge est l'âme de guerre ; orangée, l'âme de joie bestiale et charnelle ; verte, l'âme d'artiste ; bleue, l'âme d'amour ; indigo, l'âme mystique ; violette, l'âme de deuil, et jaune, l'âme de lucre. Ceci est inclus dans une sorte de profession de foi occultiste. Ne nous étonnons donc pas que ce cycle chromatique des âmes ne soit pas tout à fait scientifique. Cette profession de foi préfacie quelques impressions de Soudan, de soleil torride, de guerre, de paysage désolé, où l'on trouve par places quelques beaux vers audacieux, d'une optique personnelle et sans timidité. Et tout à côté d'étranges arcanes et des candeurs.

L.-B. Hanappier : **A l'ombre de la Mort** (Édition de *la Vogue*).

Les vers de M. Hanappier manquent de couleur, mais non point d'une certaine précision rythmique ; sa langue est pauvre, mais il joue habilement sur ce clavier restreint. Il manqua à sa poésie de l'imprévu, du brillant ; les idées et les sentiments ne se concrètent pas suffisamment, en mots-trouvailles, en expressions individuelles ; pourtant ce n'est pas de la banalité : c'est quelque chose de trop schématique, de trop gris. Quand l'auteur se trouve en face d'une sensation de tristesse morne à rendre, il y réussit bien, et une sorte de chanson du vent (page 26, est d'un tour heureux ; il y a des sortes de lieds mélancoliques, comme celui qui commence : « *Le beau château de ma vie enfantine* », qui ne sont pas sans intérêt. Voici un poème qui dit un soir sur la grève silencieuse et le départ muet des bateaux de pêche et compare leur essaimement sur la mer à des processions d'âmes défuntes, qui est intéressant. Le tableau de Bœcklin « *Ville sur mer* » a fourni à M. Hanappier un beau poème inédit, Mais en admettant même qu'un livre qui s'appelle *A l'ombre de la Mort* ait des droits à une tenue sévère, on peut penser que M. Hanappier gagnerait à faire à la fois plus vif et plus profond. Ce n'est point pourtant un recueil indifférent que le sien.

Louis Payen : **A l'Ombre du Portique** (Maison des Poètes).

M. Louis Payen est épris des mythes antiques et recherche, pour des visions de fresques, une forme très pure ; il la désire très régulière et cherche des effets dans de plastiques immobilités. Il y réussit souvent et plusieurs de ses poèmes ne manquent point d'élégance dans l'attitude,

ni de souffle, ni d'éloquence. L'éloquence est tout près de la rhétorique, et c'est l'écueil que M. Louis Payen n'arrive pas toujours à éviter. Des échos parnassiens aussi traversent trop ce livre, malgré qu'on y sente une volonté d'échapper au déjà dit. La forme est pleine et sonore, avec les défauts inhérents à ce genre de poème : trop d'apostrophes, de morceaux d'éclat; mais en soi, et comme évocation antique recouvrant des sentiments modernes, c'est un des bons livres écrits dans cette nuance.

HENRI VANDEPUTTE : **La Planète** (Bruxelles, Larcier).

Le poète fait un rêve, il s'embarque sur la mer des images, il court vers la forêt muette dont Stanley parla à ses jeunes ans. Il navigue sur les bateaux de Jules Verne et de Mayne-Reid. Il débarque en Asie, et partout le suit le livre des Mille et une Nuits, et l'accompagne un jovial Haroun Al-Rachid, comme il sied en ce Conte du poète éveillé. Et, chemin faisant, il trace cent croquis vifs et légers qu'il alterne de cent boutades. De l'image tout de suite coupée de modernismes, de l'évocation tout de suite coupée de gaieté. C'est un livre de découragement gai, une variété qui n'est pas absolument nouvelle — l'humour est vieux comme le monde, — mais qui est présentée ici avec une bonne humeur lyrique communicative, un Voyage autour de la Chambre, d'une chambre avec des vitraux où sont peints des mirages d'univers et, aux murs des devises littéraires selon la dernière formule.

L'HISTOIRE

PAUL LOUIS : **Histoire du Socialisme français** (Éditions de *La revue blanche*).

M. Paul Louis a réuni dans un volume bref et clair tout ce qu'il faut savoir de l'histoire du socialisme français, pour n'être pas un profane en cette question vitale : quelle sera demain la forme de la Société.

Il serait excellent que ce livre se répandît. Avec méthode et d'un style concis et précis, l'auteur présente chronologiquement l'analyse de toutes les hypothèses socialistes, depuis Gracchus Babœuf, jusqu'aux plus récentes, celles que discutent en cette période les congrès socialistes. Il analyse les révolutions de 89, 1830, 48 et 71, en délimitant la part exacte de la bourgeoisie, la part du prolétariat, et sa critique des fautes du prolétariat est fondée. Il explique les échecs du quatrième État par son défaut d'organisation, et il est optimiste pour son développement, maintenant que son organisation existe.

Son livre étant purement historique, il s'arrête en 1898, et il n'indique pas de préférence pour telle ou telle forme de socialisme, quoiqu'il laisse percer une sympathie pour le guesdisme. Mais son livre est surtout un répertoire de faits, et un essai, réussi, à figurer la ligne générale du développement du socialisme français à travers ce siècle, et, en tant que travail historique, il rendra de grands services.

DUBOIS-DESAULLE : **Camisards, Peaux de Lapins et Cocos** (Éditions de *La revue blanche*).

Le beau livre de M. Dubois-Desaulle est venu à son heure, au moment où le principe du militarisme est assez ébranlé par les sottises de ses défenseurs, pour qu'on puisse attirer l'attention du public sur certains détails particulièrement odieux. Rien n'est plus dur, plus immérité, que la vie des pauvres diables qui travaillent dans la brousse d'Afrique, du Sud tunisien, ou à Madagascar, à tracer des routes, à forer des puits, à faire le gros œuvre de la civilisation importée, mal nourris, frappés, incarcérés, enchaînés sous le moindre prétexte, et aussi sans prétexte. Ils sont sous le commandement d'une chiourme toute puissante, que personne ne contrôle, toujours armée du nerf de bœuf, ou du revolver, et rien ne coûte moins à cette écume de l'armée (c'est bien du cadre des compagnies de discipline que je parle) qu'un assassinat toujours admis avec bienveillance par l'autorité supérieure.

M. Dubois-Desaulle, par des moyens de comédie, excellents en la circonstance, feignant d'abonder dans le sens de ces tortionnaires, a obtenu des gardiens du dépôt d'Oléron les aveux les plus fanfarons et les plus scabreux. D'où, voyage du ministre, et léger adoucissement du sort des victimes, pour sans doute vingt-quatre heures. Le ministre sera impuissant; on ne réforme pas les compagnies de discipline : on les supprime ou on les maintient. Chaque fois qu'on confiera des hommes, sans contrôle, à des sous-officiers inintelligents et cruels comme tous ceux qu'appâte la discipline par l'autorité énorme que confère le grade, et les vices spéciaux qu'il permet, là, de pratiquer, les poucettes et la crapaudine fleuriront.

Le livre de M. Dubois-Desaulle, très documenté, plein de faits et de photographies, a soulevé contre ces abus de pouvoir une juste indignation; mais il faut que la campagne continue jusqu'à la suppression de ces bagnes où tout jeune Français est exposé à être envoyé pour les plus légères peccadilles, ou simplement parce que sa physionomie déplaît à un brave militaire qui se sera élevé par ses talents et sa bonne conduite jusqu'au caporalat.

GUSTAVE KAHN

THÉODORE DURET : **Essais de critique sur l'histoire militaire des Gaulois et des Français** (Éditions de *La revue blanche*).

Le cas de M. Théodore Duret est des plus curieux. Toutes ses préférences sont pour la paix, qui civilise. Mais son esprit se prend et se passionne à tout ce qui regarde la guerre. Dans son récent livre sur les origines de la troisième République, toutes les questions proprement militaires étaient traitées avec feu, avec science, presque avec amour. C'est que M. Duret est un réaliste. Certes, il doit souhaiter, comme tout honnête homme, que les progrès de la raison établissent enfin, d'ici à quelques milliers de siècles, l'avènement de l'ère sans violence. Mais au

fond de son admiration et de sa sympathie pour la floraison des idées pacifiques, je trouve le sourire de pitié du savant qui discerne une chimère. Au moins, puisque l'état de guerre existe, M. Duret veut que la guerre serve. C'est sa norme pour juger les guerres. Et justement ce qui l'emplit de stupeur et de sévérité lorsqu'il examine le bilan militaire du peuple gaulois, devenu le peuple français, c'est la proportion incroyable de guerres superflues, plus encore que de guerres malheureuses, dans les fastes de cette nation qui a tant pratiqué la guerre et si peu bénéficié de sa gloire. M. Duret aime son pays : c'est pourquoi il le met en garde, au moyen de l'histoire. Mais que son diagnostic et ses conclusions sont tristes! Car, enfin, sur toute cette histoire, il met à part un seul homme de l'ancien régime, qui est Richelieu, un seul homme du régime actuel, qui est Louis-Philippe (ce n'est pas déjà si paradoxal), pour avoir raisonnablement, utilitairement cultivé le domaine de la guerre. Quant à la plupart des héros professionnels. ce sont, à l'entendre, autant d'excroissances chétives et funestes, parmi lesquelles il promène son analyse sur ce ton de chirurgien tranquille qui lui est si particulier.

ROBERT DREYFUS

LA CRITIQUE

HENRI DE RÉGNIER : **Figures et Caractères** (Éditions du *Mercure de France*).

Si modeste que l'auteur veuille être dans sa préface, ce livre nous apporte une très grande joie. Tout d'abord, il ne nous est pas donné si souvent que la critique des poètes soit faite par un vrai poète : l'on ne peut pas parler d'une œuvre d'art avec intelligence si l'on n'en a soi-même essayé aucune ; et pour qui tiendrait-on les poètes si l'on insinuait que, dans une critique, leur esprit n'est pas assez libéré des soucis techniques? Ensuite il nous plaît toujours, par de tels exemples, que soit confondu le préjugé qu'un bon poète n'est pas aussi bon prosateur. Il nous semble, tout au contraire, que seul un poète peut écrire de bonne prose. Rien qu'en muselant son enthousiasme poétique, en l'irritant par ses lenteurs, ses grimaces ironiques, il atteint l'exquis où échoue le pauvre diable à sentiments prosaïques. Jean de Lafontaine, pour ne pas citer d'illustres étrangers, écrivait une prose charmante. La prose de M. Moréas est fort belle. Celle d'Henri de Régnier m'agrée autant que celle de M. France.

De ce tour classique, un peu agaçant, puisque chez les plus simples mêmes il ne va pas sans affectation, et que l'élégance n'est *belle* qu'autant qu'elle se laisse aller, je ne ferai pas un instant le reproche à M. de Régnier, car je songe à cette époque... Le miracle plutôt, dans ces airs vieillots, c'est d'apporter discrètement toute une rénovation. Il n'y a pas ici de ces vagues rhétoriques dont nous enchantaient les auteurs du XVIII^e^ siècle et qui, le livre fermé, nous rendaient si dépités. Sans être très riche de pensées, M. de Régnier nous ravit justement par

l'exactitude de ses descriptions, leur totalité, leur mesure. S'il ne fait jamais que nous raconter ce qu'il voit, aux hommes, aux œuvres et aux choses, et avec le même sang-froid le tendre et le brutal, le noble et le grotesque, c'est moins dans l'idée de charmer que par devoir d'écrivain consciencieux. Classique de la sorte, s'il l'apparaît encore, ce n'est pas par pastiche, mais parce que, privées du feu de la jeunesse et sans être moins directes, toute l'ironie, toute la poésie des deux derniers siècles reviennent s'harmoniser chez lui. Je crois que M. de Régnier, lorsqu'il aura achevé l'évolution de son style, marquée déjà dans ses derniers écrits, vers une simplicité plus personnelle, n'aura pas fait moins que les auteurs du XVIIe siècle à l'égard de la Renaissance, de l'Espagne et de l'Italie.

Henri de Régnier ne me semble manquer d'aucun don pour recréer ainsi le classicisme. Outre le goût, la mesure, un sens parfait des mots et de la langue, il a ce caractère éminemment français et classique dans le génie : tout s'assimiler et rendre tout plus clair, plus beau sous un cachet nouveau et personnel. A Versailles, parmi les copies des plus belles statues, il est quelques marbres où j'ai cru reconnaître, ajustées à la mode du siècle, l'Indienne et la Sénégalaise. Peut-on douter qu'elles soient plus belles ainsi que peintes par un « orientaliste » ?

FERNAND CAUSSY

LE THÉATRE

ROMAIN ROLLAND : **Danton** (Ed. des *Cahiers de la Quinzaine*).

L'écueil était que le drame (ou le roman) historique, trop précis et documenté tue la *Légende* sans quoi l'Histoire devient historiette ou procès-verbal. Et notre âge bureaucrate ne la souffre guère autre. Or, le *vrai* Napoléon, par exemple, est l'écuyer blanc-monté du cirque : *Soldats, je suis content...* Défilé... *Quarante siècles...* canonnade ; le passeur du pont d'Arcole qu'il ne passa point, le vainqueur de Marengo, où il fut battu : une synthèse héroïque, une raison sociale. Tel la Révolution. M. Romain Rolland qui appliqua naguère, avec trop d'insistance peut-être, l'idée heureuse et hardie (« *Les Loups* » : l'affaire Dreyfus transportée en 1794), que, les caractères humains restant les permanents acteurs d'un drame où seuls les décors tournent, pour comprendre et restituer la Révolution il n'y a qu'à observer nos jours, puis transposer (d'ailleurs, méthode de l'auteur de *Jules César*), la reprend ici avec une prudence qui écarte l'anachronisme, et la sauve à la fois du procès-verbal. Pas toujours de l'historiette : sa foule spectatrice, si étudiée, mais trop dans le sens du détail pittoresque et piquant, pas assez dans celui du détail expressif, synthétique (c'était le lieu alors de se rappeler Shakespeare et le *Faisons-le César !*), est trop celle de nos réunions politiques, même de nos cafés-concerts. Enfin, s'il y a *exactitude* et vie, et de beaux caractères, conformes aux documents, il manque à ce

généreux drame, résumé qui n'est ni synthèse ni vision lyrique, la *vérité* supérieure que seule confère (et pourquoi **nous** préférons presque l'infiniment moins textuelle *Mort de Danton* de L. Buchner) : la *Légende*.

FÉLICIEN FAGUS

ALEXANDRE MERCIER : **La Vertu récompensée** (Édition de *la Vogue*).

Alexandre Mercier, en des temps héroïques, collabora à l'*Endehors*. Ses indignations de jadis sont encore assez vivaces pour que, désirant écrire sous la forme dialoguée une satire sociale, il ait pris ses personnages parmi les magistrats. Dans un confortable cabinet de président de chambre, — deux présidents, un substitut, un avocat. Il s'agit d'une fillette dont la vertu fut mise à mal par un certain M. Durand qui pourrait bien être l'un des fonctionnaires présents. Aux deux autres à sauver l'écornifleur. Ils s'y emploient de leur mieux, grâce à une procédure qui permet de poursuivre non le vague Durand, mais une certaine Coralie, la mère même de la petite victime, pour excitation de mineure à la débauche. Tout finit bien : Durand est oublié, Coralie, dont l'automne séduit le substitut de Grancour, est acquittée, et tous ces messieurs retournent à leurs plaisirs. — Œuvre douloureuse et amusante que l'on souhaiterait voir montée par un théâtre d'art social.

CHARLES SAUNIER

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Marcel Mielvacque : *Le Piège* ; Juven, 3 fr. 50. — Antonin Lavergne : *Jean Coste ou l'Instituteur de village* ; Cahiers de la Quinzaine, 3 fr. 50. — Henri Vignemal : *Méprise tragique* ; Lemerre, 3 fr. 50. — Camille de Sainte-Croix : *Histoire d'Alcôve* (illustré par la photographie d'après nature) ; Offenstadt, 3 fr. 50. — Henri Sienkiewicz : *Esquisses au fusain, Marysia, Sur la Côte d'Azur* (traduit par Mlle B. Noiret) ; Perrin, 3 fr. 50. — Verner von Heidenstam : *L'Épopée du Roi* [*Carolinerna*] (traduit par J. de Coussanges) ; Editions de la Revue, 3 fr. 50. — L. Huot : *Vasanga*, étude de mœurs malgaches (préface de Paul Vigné d'Octon) ; Société d'Éditions littéraires, 3 fr. 50. — Jules Heyne : *Aphrodisia de Thalie* ; Paris, en Histrionie. — Ed. Spalikowski : *Ame de Médecin* (préface de Maurice Bouchor) ; Société d'Editions littéraires. — Henry Kistemaeckers : *Volupté d'aventure* (illustration de Foache) ; Flammarion, 3 fr. 50. — Pierre Louys : *Les Aventures du roi Pausole* ; Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — Ivan Strannik : *L'Appel de l'Eau* ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Eugène Demolder : *Le Cœur des Pauvres*, contes pour les enfants, illustrés par Couturier ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. Henryk Sienkiewicz : *Allons à Lui* (traduction de C. Albin de Cigala) ; Lethielleux. — Jacqueline Delavelle : *l'Ennemi de la Nature* ; Vanier, 3 f. 50. — Jules Claretie : *Le Sang français* ; Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — Frédéric Marcelin : *Thémistocle-Epaminondas Labasterre* : Ollendorff, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Charles Guérin : *Le Semeur de Cendres* (1898-1900) ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Edouard de Morsier : *Confessions* ; Lemerre, 3 fr. — Suarès : *Airs* ; Société du Mercure de France, 4 fr. — André Fontainas : *Le Jardin des Iles Claires* ; Edition du Mercure de France, 12 fr. — Johël d'Armor : *Algues et Goëmons* ; Lorient, G. Le Gonidec de Kerbalic. — André Dumas : *Paysages* : Lemerre, 3 fr — Charles Bonnefon : *Le Rêve de Guillaume II* ; Ollendorff, 1 fr. 50. — *Poèmes de Th. le Milca, transcrits en proses par Camille Chabert*, précédés d'une Notice et suivis de Proses par Camille Chabert ; chez Camille Chabert, 45, r. St Placide. — J.-F. Louis Merlet : *Le Dernier Baiser* ; Toulouse, Edition de la Revue Provinciale, 2 fr.

Revue Financière

Fonds d'État. — *L'Economist* de Londres publie une correspondance de Buenos-Ayres qui dément les allégations optimistes propagées en Europe par les syndicats intéressés dans les affaires argentines et particulièrement dans l'unification de la dette. La laine, le blé, le maïs sont un déficit sensible par rapport à l'année dernière.

Il y a eu une grande baisse dans le commerce extérieur de la République pendant le premier trimestre de 1901.

Les exportations accusent une moins-value de 8 0/0, tandis que les importations perdent 11 0/0. Comme le premier trimestre est toujours la période la plus active, on peut craindre que le résultat du second trimestre ne soit encore plus défavorable et cette appréhension est confirmée jusqu'à présent par les recettes des douanes de Buenos-Ayres. L'*Economist* qualifie d'ignominieux le projet de conversion, tout en exprimant le désir que la question soit promptement réglée d'une manière ou d'une autre. Depuis le 1er février jusqu'au 30 avril, les tribunaux ont eu à statuer sur 106 faillites et sur 20 requêtes à fin de moratorium. Ces chiffres ne s'appliquent qu'à Buenos-Ayres.

On fait de grands efforts pour relever les cours des fonds roumains; néanmoins, il est douteux que la campagne réussisse. Les risques encourus sont hors de proportion avec le bénéfice que les syndicats promettent vaguement aux capitalistes.

Institutions de crédit. — Nous avons à constater un nouveau recul du Crédit Lyonnais. Les spéculateurs qui sont engagés à la hausse subissent des pertes assez importantes depuis le mois de septembre, et rien n'autorise à supposer qu'ils aient quelque chance de rentrer prochainement dans leurs déboursés.

Le bruit court que la Société Générale va fonder en Russie une banque russe-française, qui aurait pour but de centraliser les services financiers de plusieurs grandes sociétés industrielles.

Peu d'affaires sur le Crédit Industriel et Commercial. La même observation s'applique au Crédit Mobilier, à la Banque Parisienne, au Crédit foncier et agricole d'Algérie et à la Banque du Mexique.

Valeurs diverses. — MM. Joseph Arnaud (de l'Ariège), Maurice Cottreau et Gilbert Boucher viennent de soumettre au Préfet de la Seine et au Conseil municipal de Paris la combinaison suivante à propos du gaz.

La Compagnie actuelle continuerait son exploitation, moyennant une prorogation de concession de 30 ans à partir du 1er janvier 1901 et dans les conditions que voici :

La Compagnie paierait à la ville de Paris une somme de 100 millions de francs représentant la part qui lui revient dans l'actif social à l'expiration de la concession actuelle. Cette somme serait amortie sur le compte d'exploitation. Sur ses bénéfices, elle verserait en premier lieu à la ville, une somme de 15 millions de francs. Sur le surplus, 10 millions reviendraient aux actionnaires, et le solde des profits serait à répartir ensuite comme suit : 10 0/0 au personnel; 45 0/0 à la ville de Paris et 45 0/0 à la Compagnie.

Peut-on croire que l'une ou l'autre de ces propositions a chance d'aboutir ? C'est ce qu'il est difficile de dire. En tous cas, ce qui est certain, c'est que M. Alpy, président de la première commission du Conseil municipal, a déposé sur le bureau du conseil un rapport sur la question dont la discussion va avoir lieu.

M. Alpy préconise le régime de la régie co-intéressée. D'après lui, la Ville devrait construire des usines suffisantes pour produire 2 millions et demi de

mètres cubes de gaz par jour, et elle devrait confier l'exploitation pour une durée de trente ans au maximum, avec faculté de résiliation anticipée ou de prolongation, à une Société fermière, constituée sous la forme anonyme, à un capital maximum de 50 millions, dont 10 serviraient de fonds de roulement et 40 seraient déposés dans la Caisse municipale à titre de garantie.

Ces prix de vente ne devraient pas dépasser, au début, 20 centimes pour l'éclairage privé, 18 centimes pour le chauffage et les usages industriels, 15 centimes pour l'éclairage public. D'autre part, il devrait être réalisé diverses améliorations dans la réduction du prix de location, dans des appareils, la suppression des prix accessoires de nettoyage, d'entretien, etc.

Le partage des bénéfices s'effecturait ainsi :

1° Prélèvement de 15 à 16 millions comme redevance à la Ville ;

2° Prélèvement d'une annuité nécessaire pour assurer l'amortissement en 50 ans à 3 0/0 du capital engagé par la Ville ;

3° Prélèvement d'un intérêt de x 0/0 (c'est sur ce chiffre que porterait l'adjudication) pour rémunérer le capital fourni par la Société jusqu'au jour du remboursement par la Ville.

Le reliquat des bénéfices serait partagé entre les consommateurs, d'une part, et, d'autre part, entre le personnel du gaz, la Ville et la Compagnie dans des conditions à déterminer. Toutefois, ce projet n'aboutit pas forcément à la réduction immédiate du prix de vente du gaz, attendu que cette réduction ne peut être réalisée que par une entente avec la Compagnie, mais il ne désespère pas d'y arriver.

Le moyen à employer consisterait, après avoir fixé irrévocablement les clauses du cahier des charges dressé en vue de l'adjudication, à accorder le droit de souscrire à ce cahier des charges, aux conditions mêmes de la mise à prix, par priorité, « à toute société régulièrement constituée en vue de l'exploitation future qui se présenterait, dans le délai de trois mois, devant la commission d'admissibilité, munie du double engagement régulièrement pris par l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie du gaz » :

1° De réduire à 0 fr. 20 le prix du mètre cube de gaz livré aux particuliers de 1902 à 1905 (en suspendant l'amortissement des obligations restant à rembourser, amortissement qui serait reporté au compte de l'exploitation future) ;

2° De reconnaître formellement le droit de propriété de la Ville sur la totalité de l'actif, sauf indemnité à fixer à l'amiable ou à dire d'experts pour les usines.

Dans les conclusions de son rapport, M. Alpy formule deux projets de délibération. Le premier invite le préfet de la Seine à préparer les projets de construction d'usines et un projet de cahier des charges ; le second a en vue la création, pour dix mois, d'un service spécial, composé de plusieurs agents, conducteurs et piqueurs qui, sous la direction des ingénieurs, et dans la limite d'un crédit de 25.000 francs, procèdera aux études nécessaires.

Il y a un an, nous faisions ressortir l'exagération des cours de la Compagnie générale de Traction. L'événement n'a que trop justifié nos pronostics, puisque de 340 cette valeur est tombée au-dessous de 50. Il y a une contradiction flagrante entre les communiqués des administrateurs et la réalité des faits. Le mécontentement des actionnaires se traduit des récriminations qui peut-être ne sont pas toujours exemptes de médisances. Mais, en admettant que tel ou tel détail soit inexact ou mal interprété, il n'en est pas moins vrai que la responsabilité des administrateurs est engagée au plus haut degré.

Un comité s'est formé en vue de réclamer des comptes sévères aux administrateurs. La question est de savoir s'il a la liberté de ses mouvements. Jusqu'à présent, nous avons vu se constituer de nombreux comités, qui, malgré leurs allures tapageuses, faisaient le jeu des financiers dont ils étaient les adversaires apparents. Nous voulons bien croire qu'il en sera autrement en ce qui concerne le cas de la Compagnie générale de Traction.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13536

Entre la mort et la vie

RÉCIT FANTASTIQUE

« C'est un samedi, à six heures
du matin, que je suis mort. »

ÉMILE ZOLA.

I

Il était huit heures du soir, quand le docteur approcha son oreille de mon cœur, porta un petit miroir à mes lèvres et, s'adressant à ma femme, lui dit d'un ton solennel et doux :

— Tout est fini !

A ces paroles, je compris que je venais de mourir.

A vrai dire j'étais mort bien avant : depuis plus de mille heures j'étais inerte et muet, mais, de loin en loin, je respirais encore. Pendant toute ma maladie, je m'étais cru comme enchaîné à un mur par des chaînes tenaces, mais peu à peu les souffrances avaient diminué, les chaînes s'étaient rompues, et, les deux derniers jours, seul un fil léger me maintenait captif; puis ce fil céda, et je ressentis une impression que je n'avais jamais ressenti encore. Autour de moi, commençait un assourdissant brouhaha ; mon grand cabinet de travail où on m'avait installé dès le début de ma maladie, se remplit de gens qui tous à la fois chuchotaient, parlaient, sanglotaient. La vieille sommelière Judichna clamait d'une voix méconnaissable. Avec un grand sanglot, ma femme s'abattit sur ma poitrine : elle avait tant pleuré durant ma maladie que je me demandais avec étonnement où elle puisait encore des larmes. Parmi ces voix, s'élevait, vieille, chevrotante, celle de mon valet de chambre Savieli; depuis mon enfance il ne m'avait jamais quitté, et il était maintenant si âgé qu'il vivait presque inactif; le matin, il me donnait ma robe de chambre et mes pantoufles; pendant la journée, il buvait de l'eau-de-vie « à ma santé », et se querellait avec les autres domestiques. Ma mort l'attristait ; elle l'inquiétait aussi et, en même temps, lui conférait de l'importance. De quel ton il prescrivit qu'on allât chercher mon frère, donna des ordres au fretin ! Mes yeux étaient clos ; mais je voyais, j'entendais tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait autour de moi.

Mon frère, taciturne et hautain comme toujours, est entré ; ma femme ne pouvait le souffrir : cependant, elle se jeta à son cou et ses sanglots s'accrurent.

— Calme-toi, Zoé, calme-toi ; tes larmes ne changeront rien, lui disait mon frère d'une voix calme, comme étudiée. Soigne-toi pour les enfants. Crois-moi, il souffre moins, là-bas.

Il se dégagea à grand'peine des enlacements de Zoé, et il l'assit sur le divan.

— Il faut immédiatement donner des ordres. Tu me permettras de t'aider, Zoé ?

— Ah ! André, au nom de Dieu, fais tout... Puis-je penser à quelque chose.

Elle geignit de plus belle. Quant à mon frère, il s'assit au secrétaire, griffonna, puis fit appeler le maître d'hôtel, Séméon.

— Tu enverras cette information au *Novoïé Vrémia*, tu m'enverras ensuite le fabricant de cercueils, et il faudra lui demander s'il ne connaît pas un bon chantre.

— Excellence, répondit Séméon en s'inclinant, il n'est pas nécessaire d'envoyer chercher le fabricant de cercueils : il y en a déjà quatre aux aguets près du perron ; nous les avons chassés, mais ils tiennent bon. Si vous le désirez, je vais les appeler

— Non, j'irai sur le perron.

Et mon frère lut à haute voix l'information qu'il avait rédigée : « La princesse Zoé Borisovna Troubchevskaïa annonce, avec « une grande douleur, la mort de son époux, prince Dmitri « Alexandrovitch Troubchevsky, survenue le vingt février, « à huit heures du soir, après une longue et douloureuse ma- « ladie. Les messes seront dites à deux heures de l'après- « midi et à neuf heures du soir. »

— Il ne faut rien dire de plus, Zoé ?

— Non, rien, mais pourquoi avez-vous écrit ce terrible mot : « la douleur » ; je ne puis souffrir ce mot. Mettez : « avec une profonde tristesse ».

Mon frère corrigea.

— J'envoie au *Novoïé Vrémia*... est-ce suffisant ?

— Oui, c'est assez... Ah !... on peut encore envoyer au *Journal de Saint-Pétersbourg*.

— Bien. J'écrirai la note en français.

— Inutile. Les rédacteurs traduiront.

Mon frère sortit ; ma femme s'approcha de moi, s'assit sur

une chaise, près du lit, et me regarda longtemps d'un regard suppliant, interrogateur. Dans ce regard, je lus beaucoup plus d'amour et de douleur que dans ses lamentations. Elle se rappelait toute notre vie commune qu'avaient traversée tant d'orages. Maintenant, elle s'accusait de tout et voyait clairement la façon dont elle eût dû agir. Elle était si absorbée dans ses réflexions qu'elle ne remarqua pas mon frère qui, revenu avec l'homme aux cercueils, se tenait près d'elle depuis quelques minutes, respectueux de sa rêverie. En apercevant l'homme aux cercueils, elle poussa un cri sauvage et s'évanouit. On la transporta dans la chambre à coucher.

— Soyez tranquille, Excellence, disait l'homme, en prenant les mesures avec le même sang-froid que s'il se fut agi d'un costume : nous fournissons tout, même les cierges ; dans une heure on pourra les allumer, et pour ce qui est de la bière, soyez sûr qu'elle sera si commode que même un vivant y serait à l'aise.

De nouveau, le cabinet s'emplissait : la gouvernante amena les enfants. Sonia se jeta sur moi et sanglota tout à fait comme sa mère ; mais le petit Nicolas s'arrêta net, obstiné à ne pas s'approcher de moi et criait sa peur. Puis vint la servante favorite de ma femme, Nastasia, qui avait épousé l'an dernier le maître d'hôtel Séméon et se trouvait maintenent dansla dernière période de la grossesse ; elle fit un grand signe de croix et voulut s'agenouiller, mais son ventre l'en empêcha, et elle sanglota doucement.

— Entends-tu, Nastia, lui disait Séméon à voix basse, ne te penche pas : il t'arriverait quelque chose ; retourne plutôt dans ta chambre : tu as assez prié.

— Mais comment ne pas prier pour lui ? répondit Nastia d'une voix chantante et assez haut pour que tout le monde pût l'entendre ; ce n'était pas un homme, mais un ange de Dieu. Aujourd'hui même, au moment de mourir, il pensait encore à moi : il a ordonné à Sophie Franzovna de ne pas me quitter.

Nastasia disait vrai, ou à peu près. Toute la nuit précédente, ma femme était restée près de mon lit, sans cesser de pleurer, ce qui me fatiguait horriblement ; le matin, de bonne heure, pour dériver ses pensées et surtout pour vérifier si la parole m'était encore possible, j'avais fait une question, la première venue : « Est-ce que Nastasia est accouchée ? » Ma femme, très heureuse que je puisse encore parler me demanda s'il fallait envoyer chercher Sophie Franzovna, la sage-femme. Je répondis :

« Oui, envoie... » Je crois bien qu'ensuite je n'ai absolument plus rien dit, et Nastasia crut naïvement que mes dernières pensées étaient pour elle.

Judichna cessant enfin de crier, se pencha sur la table à écrire pour y regarder quelque chose. Savieli se précipita vers elle fort en colère :

— Allons ! Prascovie Judichna, ne vous occupez donc pas de la table du prince. Est-ce que c'est votre affaire ?

— Eh bien ! quoi, Savieli Petrovitch ? siffla Judichna, froissée. Je ne veux pas voler !

— Je ne sais pas ce que vous voulez faire ; mais tant que les scellés ne seront pas posés, je ne permettrai à personne d'approcher de la table. Ce n'est pas pour rien que j'ai servi pendant quarante ans le prince défunt.

— Que me jetez-vous là à la tête ? vos quarante années ! mais, moi aussi, je suis dans cette maison depuis quarante ans... et davantage, et voilà que, maintenant, je ne puis même pas prier pour l'âme du prince !

— Vous pouvez prier, mais n'approchez pas de la table.

Tous deux, par respect pour moi, s'insultaient à mi-voix, mais, quand même, j'entendais très clairement chacune de leurs paroles, — ce qui m'étonnait fort. « Suis-je en léthargie ? » pensais-je avec effroi. Il y a deux ans, j'ai lu une nouvelle française où étaient décrites en grand détail, les impressions d'un homme enseveli vivant. Je m'efforçai de reconstruire cette nouvelle dans ma mémoire, mais je ne pouvais me rappeler le principal : comment le héros s'y était pris pour sortir du cercueil.

La pendule de la salle à manger sonna. Je comptai onze coups. Vasoudka, la petite bonne, entra, annonçant que le prêtre était arrivé et que dans le salon tout était prêt. On apporta une grande bassine d'eau ; on me déshabilla et l'on se mit à me frotter avec une éponge mouillée, dont je ne sentais le contact : il me semblait qu'on lavât la poitrine et les pieds d'un autre. « Evidemment pensais-je tandis qu'on m'habillait de linge propre, ce n'est pas une léthargie, mais qu'est-ce donc ?» Le docteur a dit : « Tout est fini ! » On pleure sur moi ; dans un instant, on va me mettre au cercueil ; dans deux jours, on m'ensevelira ; mon corps, qui, tant d'années, m'a obéi, n'est plus mien : sûrement, je suis mort ; et cependant je continue à voir, à entendre, à comprendre. La vie persiste peut-être quelque temps dans le cerveau ; mais en somme, le cerveau,

lui aussi, fait partie du corps. Ce corps est un logement que j'ai habité bien des années, et que j'ai enfin résolu de quitter : portes et fenêtres sont large-ouvertes, tous les meubles ont déjà été emportés, tous ses hôtes l'ont quitté, sauf le maître qui, au moment de sortir, s'arrête et jette un dernier regard sur les chambres ou bruissait sa vie et dont le vide et le silence maintenant l'étonnent.

Alors, pour la première fois, dans l'obscurité ambiante une petite lueur brilla. Sensations ou souvenir, il me sembla que ce qui m'arrive maintenant, que cet état m'est connu que je l'ai vécu autrefois, il y a longtemps, très longtemps.

II

La nuit vint. Je fus étendu sur la table, dans le grand salon, qu'on avait tendu de noir; les meubles étaient enlevés, les stores baissés, les tableaux cachés sous un voile noir. Une couverture de brocart d'or me couvrait les pieds. Dans de hauts chandeliers d'argent des bougies de cire brûlaient. A ma droite, contre le mur, immobile, se tenait Savieli; avec ses pommettes jaunes en saillie, son crâne poli, sa bouche sans dents, et ses yeux mi-clos cerclés de rides, il avait plus que moi l'air d'un cadavre. A ma gauche, devant le lutrin, un homme pâle, à longue redingote, lisait, d'une voix monotone qui résonnait dans la salle vide : « Ma bouche est muette et fermée, et, sur ton ordre, j'ai disparu ».

Il y a juste deux mois, cette même salle était pleine des musiques, du tournoiement, des amabilités et des médisances d'un bal J'ai toujours détesté cette sorte d'exercices et d'ailleurs, depuis la mi-novembre, ma santé n'était pas très solide : aussi avais-je protesté contre ce bal, mais ma femme tenait absolument à le donner, car elle espérait, et avec raison, que de très hauts personnages y viendraient C'est tout juste si nous ne nous sommes pas querellés ; enfin, elle eut gain de cause... Au gré de tous, le bal fut brillant : pour moi, il fut insupportable. Ce soir-là, je sentis pour la première fois les fatigues de la vie et nettement, qu'il me restait peu de temps à vivre.

Toute ma vie a été une série de bals, et ce fut là le tragique de mon existence : J'aimais la campagne, la lecture, la chasse, la vie calme et familiale, et cependant j'ai passé toute ma vie

dans le monde ; d'abord, ce fut pour complaire à mes parents, puis, pour complaire à ma femme. J'ai toujours pensé que l'homme naît avec des goûts absolus et avec tous les germes de son caractère futur ; son but est précisément de réaliser ce caractère. Tout le mal vient de ce que les circonstances mettent parfois des obstacles à cette réalisation. Je passai en revue toutes mes mauvaises actions, tous les actes qui autrefois troublaient ma conscience et je pus constater que tous provenaient du désaccord entre mon caractère et la vie que j'ai menée.

Mes pensées furent interrompues par un léger bruit à droite. Savieli qui dormait depuis déjà longtemps, chancela et faillit tomber. Il fit le signe de la croix, passa dans l'antichambre et en rapporta une chaise, puis il s'endormit franchement dans un coin du salon. Le chantre psalmodiait plus paresseusement et plus bas : enfin il se tut et suivit l'exemple de Savieli. Il y eut alors un silence de mort.

Dans ce silence, toute ma vie se déroula comme une chose inévitable, terrible par sa sévère logique. Je ne voyais pas de faits distincts, mais une ligne droite qui allait du jour de ma naissance au soir d'aujourd'hui. Elle ne pouvait aller plus loin, c'était clair. Mais j'ai déjà dit que, deux mois avant, j'avais senti l'approche de la mort, et tous les hommes la sentent de même. Le pressentiment a son rôle dans la vie de chacun de nous, et il ne déçoit pas. Le poète parle avec une admirable justesse quand il dit : « Les événements futurs jettent une ombre devant eux ». Si les hommes se plaignent quelquefois d'avoir été trompés par le pressentiment, c'est parce que leurs sensations leur restent obscures : toujours ils désirent ou appréhendent, et ils prennent leur peur ou leur espoir pour le pressentiment.

Sans doute, je ne pouvais discerner avec précision le jour et l'heure de ma mort, mais je les savais approximativement. J'ai eu toute ma vie une santé florissante, et tout à coup, au commencement de novembre, sans aucune cause, j'ai commencé à être indisposé ; je n'avais encore aucune maladie, mais je me suis senti appelé à la mort aussi clairement que je me suis senti parfois appelé au sommeil.

D'habitude, au commencement de l'hiver, ma femme et moi faisions nos plans pour l'été ; cette année je ne pouvais rien combiner : le tableau de l'été ne se dessinait pas ; d'une manière générale, il me semblait qu'il n'y aurait pas d'été. La maladie cependant ne se précisait pas. Comme une hôtesse cérémo-

nieuse il lui fallait quelque occasion ; mais bientôt les occasions abondèrent. A la fin de décembre, je devais partir pour la chasse à l'ours : le temps était très froid, et ma femme, qui sans nulle raison commençait à s'inquiéter de ma santé (c'était sans doute, pour elle aussi, le pressentiment), me supplia de n'y pas aller. J'étais un chasseur passionné : aussi je résolus d'aller quand même à la chasse ; mais au moment du départ je reçus un télégramme : les ours s'étaient enfuis et la chasse était ajournée. Cette fois, l'hôtesse cérémonieuse n'entra pas dans ma maison. Une semaine plus tard, une dame avec qui je fleuretais organisa un pique-nique avec troïkas, tziganes et montagnes russes ; un rhume était inévitable ; mais inopinément ma femme tomba malade, et me demanda de passer la soirée à la maison ; peut-être était-ce une feinte, car, le lendemain, elle était au théâtre. Quoi qu'il en fut, l'hôtesse cérémonieuse passa encore une fois. Deux jours après, mon oncle Vassili Ivanovitch mourut ; mon frère, très vain de son origine, disait quelquefois de lui : « C'est notre comte de Chambord ». Cette considération à part, j'aimais beaucoup l'oncle : comment ne pas aller à ses funérailles. Je suivis le cercueil à pied ; le temps était affreux, je me refroidis : l'hôtesse cérémonieuse, ravie de l'occasion, vint chez moi le même soir...

Le troisième jour, le médecin diagnostiquait une pneumonie avec toutes les complications possibles et déclarait que je ne vivrais pas plus de deux jours ; mais le 20 février était encore loin, et je ne pouvais mourir avant. Et alors, a commencé une lente agonie qui embarrassa fort l'homme de science : j'allais un peu mieux, puis je m'affaissais ; je souffrais beaucoup ; je cessais absolument de souffrir ; et, en dépit de toutes les règles, je ne suis pas mort avant le jour fixé dès ma naissance. Comme un acteur consciencieux, j'ai joué mon rôle, sans ajouter ni retrancher un mot à ce qui m'était prescrit par le dramaturge. Cette comparaison si banale de la vie avec un rôle a pour moi un sens profond. Si je remplis mon rôle en acteur consciencieux, c'est probablement que j'ai joué d'autres rôles, que j'ai pris part à d'autres pièces. Si je ne suis pas mort au moment où il était évident pour tous que je mourais, c'est que probablement je ne mourrai jamais et vivrai tant que durera le monde : Ce que j'ai perçu hier si vaguement s'est comme solidifié en une certitude ; mais quels étaient ces rôles ? et dans quelles pièces les ai-je donc joués ?

Je me mis à chercher dans ma vie passée la clef de ce pro-

blème. D'abord, je poursuivis tels rêves où vivaient des pays et des personnages qu'avaient ignorés mes veilles... Je me remémorai telles rencontres qui m'avaient ému profondément, insolitement, et, soudain, je me rappelai le château de la Roche-Maudin.

III

Ce fut l'un des plus intéressants et des plus mystérieux épisodes de ma vie. Il y a quelques années, pour la santé de ma femme, nous avons passé presque la moitié de l'année dans le midi de la France. Là, nous fîmes connaissance d'une famille très sympathique, celle du comte de la Roche-Maudin. Le comte nous invita. Je me rappelle que, ce jour-là, ma femme et moi fûmes particulièrement gais Nous avons pris pour nous rendre au château une voiture découverte. Il faisait une de ces tièdes journées d'octobre si charmantes dans ce pays; les champs nus, les vignes dépouillées, les feuilles des arbres colorées puissamment, tout cela, sous les rayons du soleil encore chaud, avait un aspect de fête; l'air pur disposait à la gaîté, et nous bavardâmes tout le long du chemin. Mais, dès qu'on entra sur le domaine du comte, ma gaîté s'envola. Il me semblait connaître ces lieux et, confusément, les avoir habités jadis. Cette sensation, assez angoissante, s'augmentait d'instant en instant, et, quand nous débouchâmes sur la large avenue qui conduit au château, j'en dis un mot à ma femme.

— Quelle niaiserie! s'exclama-t-elle. Tu me disais encore hier que, même dans ton enfance, quand tu habitais Paris avec ta mère, vous n'étiez jamais venus dans cette région.

Je me tus, n'étant pas en veine de contradiction; l'imagination, comme un éclaireur, m'annonçait tout ce que j'allais voir. Voici la grande cour d'honneur couverte de sable rouge; voilà le porche timbré du blason des la Roche-Maudin: ici, la salle aux deux étages de fenêtres; là, le grand salon orné des portraits de famille; et même l'odeur particulière de ce salon, odeur de musc et d'acajou, me revint comme dès longtemps familière.

— Je me laissais aller à la dérive de profondes réflexions, quand le comte de la Roche-Maudin me proposa une promenade au parc. Là, de tous côtés, je fus assailli de souvenirs, vagues,

mais si vivants, que j'écoutais à peine le maître de la maison qui déployait toute son amabilité pour me faire parler. Comme, à une de ses questions, je venais de répondre quelque chose d'incohérent, il me regarda furtivement avec une expression évidente de pitié.

— Ne vous étonnez pas de ma distraction, comte, lui dis-je. J'éprouve une sensation très étrange : évidemment, je suis pour la première fois dans votre château, et, néanmoins, il me semble que j'ai vécu ici des années entières.

— A cela, rien d'étonnant : tous nos vieux châteaux se ressemblent.

— Oui, mais c'est expressément ce château que j'ai vu... Croyez-vous à la métempsycose ?

— Comment vous dire ?... Ma femme y croit ; moi, pas beaucoup ; mais tout est possible.

— Oui, tout est possible, j'en suis de plus en plus persuadé.

•

D'une phrase aimable et plaisante, le comte exprima le regret de n'avoir pas habité le château cent ans plus tôt, pour avoir déjà le plaisir de m'y rencontrer.

— Vous cesseriez peut-être de rire, lui dis-je en faisant un immense effort de mémoire, si je vous disais que tout à l'heure nous allons voir une grande allée de marronniers.

— Une grande allée de marronniers, certes : la voici à gauche.

— Et en passant par cette allée, nous verrons un lac.

— Vous êtes trop aimable d'appeler cette pièce d'eau un lac : nous verrons simplement un étang.

— Bien, je vous fais la concession, mais ce sera un très grand étang.

— Laissez que je vous en fasse une autre : ce sera un petit lac.

Je ne marchai pas, je courus jusqu'au bout de l'allée de marronniers ; là, je vis dans tous ses détails le tableau que depuis quelques instants, mon imagination me dessinait : de jolies fleurs rouges bordant un large étang ; près du ponton, un canot ; de l'autre côté de l'eau, des bouquets de vieux saules. Mon Dieu ! mais, sincèrement, je suis venu ici, je me suis promené dans ce canot, je me suis assis sous ces saules, j'ai cueilli de ces fleurs rouges !...

Nous nous promenâmes en silence au bord du lac.

— Permettez, dis-je en regardant vers la droite, il doit y avoir par ici un deuxième étang, puis un troisième.

— Non, mon cher prince, cette fois votre mémoire ou votre imagination vous trahit : il n'y a pas d'autre étang.

— Mais assurément il y en a eu, regardez ces fleurs rouges, elles bordent ce terre-plein comme elles bordent le premier étang ; le deuxième étang était là : on l'a comblé, c'est évident.

— Malgré tout mon désir d'être de votre avis, je ne puis, mon cher prince, souscrire à ce que vous dites là. J'ai bientôt cinquante ans, je suis né dans ce château ; or, je vous assure qu'ici il n'y a jamais eu de deuxième étang.

— Mais peut-être avez-vous au château quelque vieillard...

— Joseph, mon gérant, est beaucoup plus âgé que moi ; nous le questionnerons tout à l'heure.

Dans les paroles du comte, à travers sa politesse exquise, perçait la peur évidente d'avoir affaire à un de ces maniaques qu'il est imprudent de contredire.

Un instant avant qu'on se mît à table, comme nous entrions dans son cabinet de toilette, je rappelai au comte qu'il m'avait parlé du vieux gérant. Aussitôt il le fit venir. A toutes nos questions le vieillard répondit avec assurance que le parc n'avait jamais eu de deuxième étang.

— Du reste, ajouta-t-il, j'ai chez moi tous les vieux plans du domaine, et si monsieur le comte permet...

— Oui, oui, apportez-les et tout de suite : il faut élucider cette affaire, sinon notre cher hôte ne mangerait pas de bon appétit.

Joseph apporta les plans, le comte y jeta les yeux, et, tout à coup, il poussa un cri de surprise : sur un vieux plan, sans date, trois étangs étaient dessinés et toute cette partie du parc était dénommée « les Etangs ».

— Je baisse pavillon devant le vainqueur me dit le comte avec une gaîté feinte et en pâlissant un peu.

Mais je n'avais nullement l'attitude d'un vainqueur ; cette constatation m'avait accablé.

En descendant à la salle à manger, le comte me pria de ne rien dire devant sa femme, très nerveuse, expliqua-t-il, et encline au mysticisme.

Il y avait beaucoup de monde à dîner ; mais le maître de la maison et moi nous restâmes silencieux pendant le repas, et nos femmes nous reprochèrent notre peu d'entrain.

Depuis, ma femme revint souvent au château de la Roche-

Maudin ; quant à moi, je ne pus jamais me décider à y retourner; je restai en relations très intimes avec le comte, et quand je refusais ses invitations, il n'insistait pas. Le temps a effacé peu à peu l'impression que m'avait faite cet étrange épisode; je m'étais efforcé de l'oublier. Maintenant que je suis au cercueil, j'essaye de me le rappeler dans tous ses détails et de le juger avec calme, parce que maintenant je sais pertinemment que j'étais déjà venu au monde avant de m'appeler prince Dmitri Troubchevsky. Que j'aie habité jadis le château de la Roche-Maudin, cela ne fait pour moi aucun doute. Mais en quelle qualité ? Etais-je le maître, l'hôte, un domestique, un paysan ! Une chose me semblait indiscutable : j'y avais été très malheureux. Comment expliquer autrement le sentiment de douleur poignante qui m'avait saisi dès l'entrée, et que j'éprouve encore maintenant à l'évocation de ces choses. Par instants, mes idées à ce sujet se précisaient un peu ; les images, les sons se coordonnaient ; mais le ronflement de Savieli et du chantre m'a distrait ; le fil de mes pensées se rompt et elles s'éparpillent de nouveau. Savieli et le chantre ont dormi longtemps. La lumière des cierges faiblit et les premières lueurs d'un jour froid et clair m'ont regardé longtemps derrière les stores baissés des grandes fenêtres.

IV

Savieli se levant de sa chaise, fit le signe de la croix, se frotta les yeux, et, constatant que le chantre sommeillait, il le réveilla et ne manqua pas de lui faire les plus amers reproches. Puis il sortit pour se débarbouiller et s'habiller, but sans doute un bon verre d'eau-de-vie et revint encore plus hargneux.

— « A quoi sert votre sang après la mort? » commençait le chantre d'une voix nasillarde.

La maison s'éveillait bruyante. La gouvernante amena de nouveau les enfants. Cette fois, Sonia fut beaucoup plus tranquille et la couverture de soie plut beaucoup à Nicolas, qui se mit sans scrupule à jouer avec les franges. Puis vint Sophie Franzovna, la sage-femme, qui adressa une observation quelconque à Savieli, et manifesta en matière funéraire une compétence qu'on n'eût jamais soupçonnée d'une personne de sa spécialité. Les domestiques, les palefreniers, le concierge et même des gens inconnus de tout le monde vinrent me dire

adieu; tous prièrent très ardemment, les vieilles femmes sanglotaient, et je remarquai que parmi ceux qui venaient me présenter leurs devoirs, les gens du peuple, non seulement m'embrassaient sur la bouche, mais même le faisaient avec une certaine satisfaction, tandis que les personnes de mon monde, même les plus intimes, s'approchaient de moi avec une répugnance qui eût outragé mes yeux de jadis Nastasia vint de nouveau; elle avait une robe de chambre bleue à fleurs roses. Ce costume ne plut pas à Savieli et il lui en fit l'observation sévèrement.

— Mais je n'y peux rien, Savieli Petrowitch, répondit Nastasia, j'aurais voulu mettre une robe foncée, mais aucune n'a la ceinture assez large.

— Ah bien! alors tu n'avais qu'à rester dans ton lit; une autre à ta place aurait honte de s'approcher du cercueil du prince avec un tel ventre.

— Pourquoi l'insultez-vous, Savieli Pétrowitch, demanda Séméon; elle est ma femme légitime, il n'y a donc aucun péché.

— Je connais ces salopes légitimes, grommela Savieli en retournant dans son coin.

Nastasia, très confuse, voulait répondre par quelque grossièreté, mais elle ne trouva pas le mot approprié; sa bouche se contracta et dans ses yeux parurent des larmes.

— « Et tu vaincras le serpent » disait le chantre.

Nastasia s'approcha tout près de Savieli et lui dit à voix basse:

— Vous êtes, vous aussi, un serpent.

— Quoi! moi, un serpent? ah! toi...

Savieli n'acheva pas : un coup de sonnette venait de retentir à la porte d'entrée et Vamdka parut, annonçant l'arrivée de la comtesse Marie Mikhaïlovna.

Le salon se vida aussitôt. Marie Mikhaïlovna, la tante de ma femme, était une vieille dame très importante. Elle s'approcha de moi à pas lents, pria avec majesté et voulut m'embrasser, mais après avoir réfléchi quelques instants elle hocha au-dessus de moi sa tête grise nonchalemment encapuchonnée de noir, après quoi, soutenue avec respect par sa dame de compagnie, elle se dirigea vers la chambre de ma femme. Elle revint un quart d'heure après ramenant sa nièce, laquelle était en robe de chambre blanche et avait les cheveux défaits. Ses paupières gonflées lui permettaient à peine d'ouvrir les yeux.

— Voyons, Zoé, mon enfant, lui dit la comtesse, sois coura-

geuse ; rappelle-toi comment, en de pareilles circonstances, j'ai supporté la douleur...

— Oui, tante, je serai courageuse, répondit ma femme, et, d'un pas assuré, elle se dirigea vers moi ; mais sans doute, j'avais beaucoup changé pendant la nuit car elle chancela en poussant un cri et tomba dans les bras de ses femmes.

On l'emmena.

Ma femme était sans doute très attristée de ma mort ; mais, dans toute manifestation extérieure de douleur, il y a presque toujours une certaine dose d'effet théâtral : l'homme même le plus sincèrement attristé ne peut oublier que les autres le regardent.

A deux heures, les visiteurs commencèrent à venir. Ce fut d'abord un célèbre général encore jeune, avec des moustaches grises en crocs et une poitrine constellée. Il s'approcha de moi, voulut aussi m'embrasser, mais il réfléchit, et fit un ample signe de croix sans toucher de ses doigts son front ni sa poitrine, puis s'adressant à Savieli :

— Eh quoi ! cher Savieli, nous avons perdu notre prince !

— Oui, Excellence, j'ai servi le prince quarante ans, et pouvais-je penser.....

— Ce n'est rien, rien, la princesse ne t'abandonnera pas.

Et tapant sur l'épaule de Savieli, le général se dirigea à la rencontre d'un sénateur jeune, petit, qui, sans s'approcher de moi, se laissa tomber sur la chaise où Savieli avait dormi.

La toux l'étouffait.

— Ainsi, Ivan Jéfémowitch, disait le général, nous avons encore un membre de moins !

— Oui, c'est déjà le quatrième depuis le nouvel an.

— Comment, le quatrième ? pas possible !

— Comment, pas possible ? Juste le jour de l'an, est mort Polzikoff, après, Boris Antonewitch, ensuite le prince Vassili Ivanowitch.....

Oh ! le prince Vassili Ivanowitch ne peut compter, depuis deux années il ne venait plus au club.

— Pourtant il avait renouvelé sa cotisation.

— Polzikoff était vieux lui aussi, mais le prince Dmitri Alexandrowitch ! dans la force de l'âge, un homme bien portant, plein de vie, c'est trop !

— Que faire ? « Nous ne savons ni le jour, ni l'heure ».

— Oui, tout cela est très beau, nous ne connaissons, nous ne connaissons,.... c'est bien. Mais ce n'en est pas moins triste de

quitter le club le soir et de n'être pas sûr d'y retourner le lendemain ; et ce qui est encore plus triste, c'est que vous ne pouvez pas savoir où cette canaille vous attrapera. Ainsi, par exemple, le prince Alexandrowitch,... il est allé aux funérailles de Vassili Ivanowitch et s'y est enrhumé ; vous et moi y étions aussi, et nous ne nous sommes pas enrhumés.

Le sénateur eut un nouvel accès de toux et son humeur acariâtre s'accentua.

— Oui, il a eu un sort admirable, ce prince Vassili Ivanowitch ; toute sa vie, il a fait des canailleries de tout genre. Bien ! et voilà qu'il meurt... On pourrait croire que c'est la fin de toutes ses canailleries... Pas du tout ! A ses propres funérailles il a réussi à tuer son neveu.

— Quelle langue, Ivan Jéfomowitch ! Vous attaquez non seulement les vivants, mais les morts ? Il y a un proverbe : *de mortis, de mortibus...*

— Vous voulez dire : *de mortuis exat bene, aut nihil ?* mais ce proverbe est idiot, je le corrige un peu et dis : *de mortuis aut bene aut male*, sans quoi, l'histoire disparaît, on ne pourrait prononcer un arrêt juste sur aucun gredin historique, du fait que tous sont morts, et le prince Vassili était dans son genre un personnage historique : ce n'est pas pour rien qu'il a eu tant de méchantes histoires.

— Cessez, cessez, Ivan Jéfomowitch. Vous avez la langue trop bien pendue. Mais, du moins, vous ne pouvez dire de mal de notre cher Dmitri Alexandrowitch, vous conviendrez que c'était un homme charmant.

— Pourquoi exagérer, général ? Disons que c'était un homme aimable et poli, ce sera bien assez, et chez un prince Troubchevsky ce n'est pas un mince mérite, car, en général, les princes Troubchevsky ne sont pas connus pour leur amabilité. Sans aller plus loin, prenez son frère André...

— Ah ! sur lui, je ne discuterai pas avec vous : André m'est tout à fait antipathique. Pourquoi diable est-il si poseur ?

— Il n'a pas lieu d'être poseur, mais ce n'est pas la question... Si un homme comme le prince André Alexandrowitch est toléré dans notre société, cela prouve notre admirable indulgence... On ne devrait pas donner la main à un tel homme. Voici ce que j'ai appris sur lui, de source sûre, il n'y a pas longtemps...

A ce moment parut mon frère, et les deux interlocuteurs se précipitèrent à sa rencontre, lui exprimant leurs bien vives condoléances.

Ensuite, à pas timides, entra mon vieux camarade Michel Svieguine, brave homme très viveur. Au commencement d'octobre, il était venu chez moi, m'avait expliqué sa grave situation et m'avait demandé, pour deux mois, cinq mille roubles qui devaient le sauver. Après quelque hésitation, je lui signai un chèque ; il me proposa un billet à ordre, mais je lui répondis que ce n'était pas nécessaire. Naturellement, au bout de deux mois, il ne put me payer et commença à m'éviter. Durant ma maladie il envoyait de temps en temps demander des nouvelles de ma santé ; lui-même ne se montra jamais. Comme il s'approchait de mon cercueil, je lus dans ses yeux les sentiments les plus divers : la tristesse, la honte, la peur, et même, là-bas, tout au fond des yeux une petite joie à la pensée qu'il avait un créancier de moins. Mais cette pensée même le rendit tout honteux, et il se mit à prier avec ardeur. Une lutte s'engageait dans son cœur : d'une part, il était tenté de faire sur l'heure la déclaration de sa dette ; d'autre part il se disait : « A quoi bon faire cette déclaration puisque je ne peux payer. Je me libérerai plus tard... Mais peut-être quelqu'un a-t-il connaissance de cette dette ; peut être est-elle inscrite sur quelque carnet?... Il faut l'avouer immédiatement ».

D'un air très résolu, Michel Svieguine s'approchait de mon frère et se mettait à lui parler de ma maladie. Mon frère répondait comme à contre cœur et en regardant d'un autre côté ; ma mort lui donnait le droit d'être distrait et revêche.

— Voyez-vous, prince, commença Svieguine en hésitant, j'étais débiteur du défunt.

Mon frère devint attentif et le regarda interrogativement.

— Je voulais dire que j'avais de grandes obligations envers feu Dmitri Alexandrowitch. Pendant de longues années...

Mon frère se détourna de nouveau, et Michel Svieguine revint à sa place ; ses joues rouges étaient agitées d'un tressaillement ; ses yeux exploraient la salle, timides. Pour la première fois depuis ma mort je regrettai de ne pouvoir parler ; j'aurais tant voulu lui dire : « Garde ces cinq mille roubles, mes enfants ont assez d'argent. »

Le salon fut bientôt plein, les dames entraient, la plupart deux par deux, et s'immobilisaient le long du mur. Presque personne qui s'approchât de moi : je faisais horreur à tout le monde. Les dames les plus intimes demandaient à mon frère si elles pouvaient voir ma femme ; mon frère, saluant silencieusement, leur montrait la porte du salon. Instinctivement elles

s'arrêtaient au moment d'entrer puis, baissant la tête, elles se plongeaient dans le salon comme les baigneurs qui, après une courte hésitation, piquent une tête dans l'eau froide.

A deux heures, le Tout-Pétersbourg était là. Si j'eusse été vaniteux, l'aspect de la salle m'eût fait grand plaisir ; il vint même des personnages si considérables que mon frère, instruit de leur arrivée, se précipita à leur rencontre dans l'escalier.

J'ai toujours entendu avec attendrissement la messe des morts, bien que, de longues années, elle me soit restée incompréhensible. « La vie infinie » me troublait surtout ; cette expression, dans cette messe, me semblait une ironie : maintenant ces paroles ont pour moi un sens profond, moi-même ai vécu cette vie infinie ; moi-même ai vécu là « où il n'y a ni maladie, ni douleur, ni soupirs », et, de fait, les soupirs terrestres me semblaient maintenant quelque chose d'étrange, d'incompréhensible. Quand le chœur chantait : « Les sanglots sur le cercueil », comme en réponse on entendait dans les coins de la salle des sanglots contenus. Ma femme se trouva mal de nouveau ; on l'emmena.

La messe finissait. D'une voix basse le diacre prononçait : « Dans l'heureux sommeil... » ; mais à ce moment il se produisit quelque chose d'insolite : la salle devint toute sombre, comme si le crépuscule était descendu sur la terre ; je cessai de distinguer les personnages, je ne voyais que des figures noires. La voix du diacre s'affaiblit puis se tut ; les cierges s'éteignirent ; tout disparut pour moi, et je cessai à la fois de voir et d'entendre.

A. N. APOUKHTINE.

(*A finir*).

Traduit du russe par J. W. BIENSTOCK.

Des grèves patronales

Quand on examine le relevé officiel des grèves ouvrières on constate que l'une des causes principales de ces conflits réside dans la fluctuation des salaires : l'ouvrier réclame une augmentation, ou s'oppose à une diminution. Il n'a guère d'autre moyen de défendre ses intérêts que celui de paralyser momentanément la production.

D'autre part quand on étudie le mécanisme de la productivité on constate que la grève, la cessation du travail, ne résulte pas uniquement d'une action concertée des salariés, mais aussi, et fréquemment, d'une préméditation individuelle ou d'une entente collective de patrons, de commerçants, de grands et petits exploitants. Ces actes ont pris, suivant les cas. les noms de *coalition* ou de *lock-out.*

En général ils ont pour objet, soit de s'opposer à une baisse des prix de vente, soit de diminuer les frais généraux en réduisant les salaires, soit, plus carrément, de fermer des usines et des ateliers.

Ces actes sont loin d'être exceptionnels. Si on en parle peu c'est parce que les préoccupations de la politique pure ont absorbé les esprits, et fermé les yeux du plus grand nombre sur les questions fondamentales.

Or nous allons montrer que les *grèves patronales* ont joué un rôle considérable au dernier siècle. On verra que si elles ont été souvent fructueuses ou seulement efficaces, pour leurs promoteurs, leur répercussion sur la démocratie ouvrière a été profonde et désastreuse.

I

Si l'on s'en tenait aux seules indications fournies par l'*Office du travail* du ministère du Commerce on ne manquerait pas de dire que les grèves patronales sont de peu de conséquence au regard des grèves ouvrières (1). Nous ne connaissons, en effet, les résultats que depuis l'année 1893 date des premiers relevés très incomplets de ces conflits. Mais je montrerai, plus loin, les formes déguisées des grèves patronales. On verra que par l'étendue, la profondeur, l'intensité et l'universalité ces grèves peuvent rivaliser avec les grèves ouvrières.

Pour l'instant relevons simplement les petites grèves patronales visibles et classées.

En 1893 les bouchers d'Abbeville, de Besançon, de Nîmes, les boulangers de Marseille et de Propiano (Corse) se mettent en grève au sujet de certaines contestations sur la taxe de la viande et du pain.

En 1894 les bouchers de Clermont-Ferrand ; les boulangers de Lave-

(1.) C'est la réponse qui m'a été faite par M. Finance, le collaborateur principal de M. Fontaine à l'Office du Travail.

lanet (Ariège), de Barcelonnette (Basses-Alpes) de Arreau (Hautes-Pyrénées) arrêtent la vente pour des motifs analogues. Les patrons carriers de Nantes font grève à cause des surtaxes d'octroi. A Marseille 700 patrons de barques s'opposent à une taxe sur les sardines. La grève atteignait 2,700 ouvriers. Elle triompha.

En 1895 une corderie d'Abbeville suspendait le travail à la suite d'une contravention dressée par l'inspecteur du travail pour prolongation excessive de la journée de travail. La grève atteignait 280 ouvriers dont 154 femmes et 60 enfants. A la suite d'une intervention des autorités le patron obtint l'autorisation de prolonger la journée de travail en été.

A Bruyères, dans les Vosges, les bouchers ferment leurs boutiques pour protester contre un nouvel arrêté municipal relatif à la vérification du bétail et des viandes.

A Aramon (Gard) les boulangers refusent de vendre parce que la municipalité ne veut pas consentir à augmenter le prix du pain.

En 1896 à signaler à Paris un lock-out de typographes. On remplace 13 ouvriers, dans une imprimerie, par des femmes, ce qui permet de réduire les salaires. Aucune discussion n'a précédé le renvoi des ouvriers qui ont été indemnisés par leur syndicat et leur fédération.

A Roubaix, lock-out d'ouvriers tisserands ayant chômé volontairement le lendemain des élections municipales. Aucun ne fut repris.

A Toulouse, lock-out d'ouvriers chapeliers. A la suite de l'installation d'un outillage mécanique, le travail aux pièces avait été remplacé par le travail à la journée pour les apprêteurs, à raison de 5 francs par jour; les ouvriers ayant demandé par l'intermédiaire de leur syndicat, le rétablissement des anciennes conditions, cela leur fut accordé. Mais huit jours après, les apprêteurs et les fouleurs furent congédiés ; 12 femmes ayant pris fait et cause pour eux, furent également remplacées.

A Gleizé (Rhône), lock-out de fondeurs en cuivre. Les ouvriers demandaient la suppression du travail aux pièces. Le patron ferme l'usine sans les prévenir. Il la rouvre deux jours après, mais pendant tout le mois de juin, *il n'occupe que quelques manœuvres*. Ses autres ouvriers mouleurs, tourneurs, ébarbeurs, racheveurs, noyauteurs, polisseurs, quittèrent Gleizé pour chercher du travail à Lyon, Mâcon, Roanne. Au 1er juillet il n'en restait plus que 15 sur 48. Cette situation se prolongea jusqu'au 22 août, date à laquelle l'usine recommença à fonctionner.

A Bône (Constantine), grève des maraîchers, qui refusent d'accepter un arrêté municipal réglant les heures de vente au marché. La municipalité, en vue d'empêcher les accaparements, avait remis en vigueur un arrêté interdisant aux vendeurs de pénétrer sur les marchés avant 8 heures. Les maraîchers de gros s'y opposent. L'arrêté fut rapporté.

A La Châtre, grève des bouchers et charcutiers.

A Cernay (Loiret), à Biskra (Constantine), grèves de boulangers : refus d'accepter la taxe municipale.

A Saint-Omer, grève des bateliers demandant la suppression d'un

arrêté préfectoral obligeant les bateliers à se servir du toueur à vapeur dans la traversée de Saint-Omer.

En 1897, grève des bouchers d'Oran qui refusent de payer une nouvelle taxe. Grèves de boulangers à Lodève, à Saint-Germain-Lembron (Puy-de-Dôme), à Bellegarde (Gard), à Bonifacio, à Saint-Zacharie (Var), à Aigues-Mortes (Gard), à Marvejôls (Lozère), à Aubusson (Creuse), à Maubourguet (Hautes-Pyrénées), à Sisteron (Basses-Alpes), à Charbonnier (Puy-de-Dôme), à Limoux (Aude).

A signaler, la même année, un lock-out de brossiers à Tracy-le-Mont (Oise). Le patron, qui avait créé un économat dans son établissement (façon ingénieuse de se rattraper sur les salaires), voyait avec peine le syndicat, nouvellement fondé, poursuivre la création d'une société coopérative de consommation et d'une caisse de résistance. Les ouvriers ont dû renoncer à ces deux points pour reprendre le travail, mais ils ont obtenu une légère augmentation de secours en cas de maladie...

Mentionnons encore la grève des saleurs de poissons de Collioure (Pyrénées-Orientales), celle des tanneurs à Villeneuve-sur-Yonne.

En 1898, à Brest, les laitiers et marchands de légumes refusent, d'un commun accord, d'accepter l'augmentation des droits de place.

A Bordeaux, les maraîchers et jardiniers (700 établissements) protestent contre un arrêté municipal modifiant les heures d'ouverture et de fermeture du marché.

A signaler, en outre, des grèves de boulangers à Bessan (Hérault), à Mende (Lozère), à Florac (Lozère), à Maussane (Bouches-du-Rhône).

En 1899, l'application de la nouvelle loi sur les accidents détermine toute une série de lock-outs :

des carriers et paveurs d'Angoulême (Charente). Le patron a réduit le salaire proportionnellement à la prime à payer pour l'assurance (ce qui annihile la loi sur les accidents ;

des plâtriers de Decize (Nièvre). Même motif ;

des scieurs à la mécanique de Cognac ; 300 ouvriers sont forcés de chômer ; les patrons fermèrent leurs usines attendant que leurs contrats d'assurance fussent modifiés ;

des tourneurs sur bois d'Angoulême ; les ouvriers ont accepté une réduction de salaire de 10 centimes par jour ; 7 d'entre eux refusent ;

des menuisiers d'Agen, d'Angoulême, des serruriers de Cognac, des ouvriers du bâtiment à Vannes, qui fermèrent leurs usines jusqu'à ce que fûssent modifiés leurs contrats d'assurances ;

des tailleurs de pierre et aides-maçous de Saintes (Charente-Inférieure) : Les entrepreneurs fermèrent leurs chantiers jusqu'à ce que les ouvriers eussent consenti à subir une retenue de 2 centimes par heure pour la prime d'assurance ;

des tailleurs de pierres à Cognac. Les patrons fermèrent leurs ateliers attendant que le contrat d'assurance fût modifié.

Ajoutons les grèves de boulangers à Nissan (Hérault), à Oloron (Basses-Pyrénées), à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

II

« Lorsqu'on laisse s'assembler et délibérer les marchands d'un même état, dit Adam Smith, on peut être assuré qu'il va se tramer quelque chose contre les poches du public. »

Cela prouve que les grèves patronales remontent assez haut.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici un tableau complet des grèves, coalitions et lock-outs, mais nous allons citer quelques faits.

En 1819, il existait dans le Staffordshire une association de maîtres de forges qui avait pour objet, entre autres, « de régler les salaires et d'en assurer l'uniformité ». L'euphémisme est délicat. Les membres s'étaient engagés, sous peine d'un dédit, à ne pas élever les salaires sans l'assentiment de leurs associés.

En 1833, à Liverpool, les entrepreneurs de bâtiments convinrent d'exiger de tous les ouvriers, avant de les employer, l'engagement formel de ne point participer aux associations (ouvrières), et, sur le refus des ouvriers, tous les chantiers se fermèrent (1). Après un chômage désastreux, les entrepreneurs en firent venir d'autres de différentes parties de la Grande-Bretagne. Les ouvriers durent céder.

En 1837, en France, 65 concessionnaires des mines du bassin de la Loire se réunirent en trois grandes Compagnies qui, elles-mêmes (en 1845) se fusionnèrent en une Société des Usines réunies. Cette Société afferma le canal de Gisors ainsi que le chemin de fer de St-Etienne à Lyon. Ainsi maîtresse des moyens de transport et des matières premières, elle enchérit le prix de la houille et *diminua les salaires*, ce qui provoqua la grève des ouvriers de Terre-Noire.

La loi est censée punir le délit de coalition patronale. Voici comment le législateur a protégé « le point faible ».

L'article 414 du Code pénal (promulgué en 1810) ne réprimait les coalitions de patrons que si elles tendaient *injustement* et *abusivement* à forcer l'abaissement des salaires. L'article 415 ne punissait que la coalition entre ouvriers « pour cesser en même temps de travailler, interdire le travail dans un atelier, etc. »

La loi de 1849 réunit les articles 414, 415 (avec emprisonnement de 6 jours à 3 mois et une amende de 16 à 3.000 fr.) Néanmoins de 1853 à 1862 il y eut 98 coalitions de patrons déférées aux tribunaux.

Grâce au petit nombre des coalisés qui permet une action rapide, silencieuse, les patrons peuvent s'entendre, dit Smith « par des complots conduits dans le plus grand silence » tandis que les ligues des ouvriers « entraînent toujours une grande rumeur ».

En 1864, Napoléon III voulut substituer à la loi de 1849 « l'honneur et le bénéfice d'une législation nouvelle ». Elle édictait :

(1) Cité par L. Smith — *Les Coalitions et les Grèves.*

Art. 414.— Sera puni d'un emprisonnement de 6 mois à 2 ans et d'une amende de 500 à 5.000 francs « quiconque par manœuvres coupables, dons ou promesses ayant ce caractère, menaces, violences ou autres moyens d'intimidation, aura provoqué ceux qui font travailler les ouvriers à former ou à maintenir une coalition tendant à forcer l'abaissement des salaires, etc.

En se retranchant derrière la réserve des *menaces, violences,* etc., le patronat se ménageait la liberté absolue de coalition ; en effet, voici ce que disait M. Emile Ollivier le rapporteur de la nouvelle loi :

« Qu'est-ce qu'une coalition ?
L'accord intervenu entre plusieurs patrons ou ouvriers d'exercer simultanément le pouvoir qui appartient à chacun d'eux de refuser ou d'offrir le travail... Comment concevoir que le même acte, innocent quand il est accompli par un seul, devienne coupable dès qu'il l'a été par plusieurs ? Stationner seul dans la rue est licite : aussi stationner à plusieurs n'est pas coupable... Dans les deux cas la peine est attachée au trouble apporté à l'ordre public, au mépris manifeste de la loi... »

Cette législation équivoque n'a jamais entravé le mouvement général des coalitions et des grèves patronales. Il en a été de même à l'étranger où le code ménageait la liberté de coalition patronale en ayant l'air de l'interdire et de la punir.

En 1851, un lock-out formidable de mécaniciens éclatait dans l'établissement de MM. Hibbert et Platt, à Londres. Auparavant les mécaniciens s'étaient mis en grève demandant : 1° que les ouvrages de leur profession cessassent de se payer à la tâche ; 2° que les travaux supplémentaires se payassent double ; 3° que le maniement des nouvelles machines fût réservé exclusivement aux artisans et aux apprentis dûment engagés par contrat. Les patrons refusèrent et demandèrent l'appui de leurs confrères. Ces derniers congédièrent aussitôt tous leurs mécaniciens, en déclarant qu'ils ne les reprendraient que lorsque ceux de MM. Hibbert et Platt auraient retiré leur demande ; ils exigeaient en outre une renonciation formelle à l'Association (ouvrière).

3.000 mécanicions se trouvèrent sans travail et leur chômage entraîna celui d'un nombre de journaliers, double ou triple. Cette grève patronale coûta un million aux ouvriers.

La même année lock-out dans les constructions navales. Les menuisiers demandaient des modifications dans l'organisation du travail, Les patrons refusèrent et se coalisèrent. D'où quatre mois de chômage.

En 1858 les ouvriers verriers adressent à deux maîtres de verreries de Birmingham une demande tendant à ce que le nombre des apprentis fût limité partout à un chiffre uniforme. Sur le refus des maîtres verriers, peu nombreux, une grève éclata ; au bout de trois mois toutes les verreries se coalisèrent et fermèrent pendant trois autres mois.

En 1860 une réunion de maîtres de forges de l'Écosse à Glascow décida le lock-out de 87 hauts fourneaux sur les 118 de la contrée.

En 1862 dans le sud du Yorkshire les chefs dexploitation du district se coalisent et ferment les houillères et trois mille ouvriers.

En 1863 les maîtres de forges de Staffordshire s'entendent avec ceux du centre et du nord de l'Angleterre et laissent éteindre tous les fours à puddler. *Les ouvriers perdirent 8 millions de salaires.* Il s'agissait d'une réduction de salaires que les puddleurs avaient refusée.

En 1864, sept à huit mille ouvriers mineurs employés dans cinq houillères voisines de Chesterfield dans le Derbyshire se réunissent pour délibérer sur la formation d'une association ouvrière. Aussitôt le directeur d'une de ces houillères, Markham, signifie à ses trois mille ouvriers que tous ceux d'entre eux qui prendront part à ce projet seront congédiés. La plupart le quittent ; peu à peu d'autres cessent aussi de travailler. Néanmoins M. Markham ne se tient pas pour battu.

Opposant les meetings aux meetings, les discours aux discours, il parvient à organiser parmi les ouvriers un parti opposant qui se recrute d'autant plus facilement parmi les moins résolus que la grève s'étendant à tout le district, ceux qui y ont pris part ne reçoivent aucun secours et sont réduits à la dernière misère. L'occasion s'offre de porter un coup décisif. Les adversaires de l'association (ouvrière), reçoivent en présent de M. Markham de la viande et de la bière. Ils organisent un repas et y convient les ouvriers du voisinage qui restaient fidèles à l'association.

Ceux-ci au nombre de trois à quatre cents s'empressent de venir prendre leur part du banquet et retournent au travail le lendemain matin (1).

M. Markham reprit l'exploitation avec 1.500 ouvriers seulement.

III

On se figure, sans doute, que les faits relevés plus haut, et dont on ne peut méconnaître la gravité, ne sont que des exceptions regrettables.

Rien n'est plus faux. Jamais les grèves patronales n'ont été aussi fréquentes, aussi nombreuses, aussi violentes, aussi générales. On peut même affirmer que la plupart des grandes grèves qui ont éclaté en France, en Angleterre et en Amérique dans ces dernières années, ont été des grèves suscitées par les employeurs, en tout cas, des grèves presque toujours favorables aux capitalistes.

En effet l'ère des industries monopolisées (pools, cartells, trusts, syndicats, etc.), a marqué le commencement *des coupes sombres*, depuis une vingtaine d'années.

De 1881 à 1886, les ouvriers du bâtiment aux États-Unis furent affectés par 1.900 lock-outs ; les carriers et les tailleurs de pierre par 489.

De 1880 à 1890, six cent quatre-vingt-un fourneaux ont été fermés. De même dans l'industrie de la métallurgie, du papier, de l'ameublement, de la carrosserie, des machines, etc., toutes ces entreprises fusionnant, chacune dans sa catégorie, il en résultait une *limitation de la production,* c'est-à-dire une *mise à pied* des travailleurs.

(1) *Les Associations ouvrières en Angleterre*, par le comte de Paris. Voir aussi L. Smith, *loc. cit.*

Dans la seule année 1886 on a compté 24, 87 o/o du nombre total des établissements fermés pour cause de lock-outs.

De 1886 à 1894 les ouvriers du bâtiment subirent 531 lock-outs. Les ouvriers de la confection 773.

Les coups de spéculation, dit M. Vigouroux, les crises de crédit, les remaniements perpétuels des tarifs de douane, tout conspire à accentuer le caractère spasmodique de l'industrie américaine.

Qu'on lise les statistiques annuelles de l'immigration ou du commerce extérieur, on trouve à tout bout de champ des soubresauts prodigieux en avant et en arrière. Après le *boom*, la courte période d'excitation enragée, vient la crise (*le doom)*; puis la dépression, le marasme, qui se prolonge pendant plusieurs années consécutives. *Au point de vue des ouvriers américains, toutes ces influences aboutissent au même résultat : augmentation perpétuelle du nombre des sans travail* (1).

Chaque pool, chaque trust est une grève patronale.

Pour diminuer la production, les *pools* ont recours à deux procédés, dit Paul de Rousiers, ou bien ils ferment complètement quelques-unes des usines syndiquées, ou bien ils réduisent le nombre des ouvriers ou celui des jours de travail dans toutes.

Ainsi dans le pool des *wall paper* (en 1880), chaque fabrique s'engageait à ne pas vendre au delà d'une certaine quantité sans verser dans la caisse générale le profit du surplus. Et on était convenu que quiconque accorderait à sa clientèle un rabais sur le prix fixé par le *pool* serait frappé d'une amende de 1.000 dollars. La moitié de cette somme était abandonnée comme prime de délation.

Au début, le *pool* gagna beaucoup d'argent et *parvint à arrêter la surproduction*, non sans gros sacrifices, car on cite un manufacturier auquel une indemnité annuelle de 20.000 dollars fut accordée (to cease production). (Voir *The Modern Distributive Process*, by F. Giddings.)

Dès 1887, époque de la formation du *Sugar Trust* aux États-Unis, deux raffineries à New-York, deux à Boston (1.500 ouvriers dans cette ville) et plusieurs autres, arrêtèrent ou restreignirent la production. En même temps la prime de raffinage montait de 32 o/o à 56 o/o de la valeur du sucre brut. Le bénéfice fut de 12 o/o du capital nominal en quatre mois; 48 o/o de la valeur primitive.

A supposer que le personnel fût plus restreint, ce résultat ne pourrait tenir qu'à deux causes, dit M. de Rousiers, qui, l'une comme l'autre, *dominent les patrons comme les ouvriers*, dont les patrons, par conséquent ne sont pas responsables (2). Ou bien, en effet, on a moins d'ouvriers parce qu'on produit moins, et si tel est le cas, c'est que le marché se refuse à absorber une production supérieure; ou bien la réduction du personnel est

(1) *La concentration des forces ouvrières*, par L. Vigouroux.

(2) Pas plus que les ouvriers ne sont responsables des grèves ouvrières, mais ce n'est pas ce qui s'imprime..

due au progrès du machinisme, et les progrès connus s'imposent à l'adoption des fabricants (1).

Vers la même époque, commençait en Allemagne l'ère des cartells et des syndicats. Le syndicat des cokes westphaliens, fondé en 1885 (et définitivement constitué en 1890) comprenait déjà 30 o/o de producteurs étrangers. Les membres du syndicat s'imposèrent *une réduction de production* qui atteignit 30 o/o. On devine quel formidable lock-out de mineurs dut être la conséquence de cette réduction.

Revenons aux États-Unis. La Cour d'Appel de New-York, en 1890, a déclaré illégale cette *combination* (trust), qui, on le devine, excitait des colères et des rancunes. C'est alors que les trusts se mirent sous la protection de la loi et se transformèrent en *sociétés!*

Ainsi le *Whiskey Trust* fut une association qui absorbait 80 distilleries et qui produisait 75 o/o de l'alcool américain (Distilling and Cattle Feeding C°). A son début *elle ferma 68 établissements* et concentra sa production dans les 12 autres. Les mises à pied allaient par milliers.

Il est à remarquer que les *trusts* et les *syndicats* suivent une marche ascendante, parallèle à la concentration des capitaux. C'est dire que les grèves patronales s'intensifient.

D'après une déposition de M. Griffeth, fabricant de fer-blanc, on va voir ce qu'a été le trust du fer-blanc aux États-Unis. Les grands fabricants de fer-blanc ont commencé par obtenir du Congrès, grâce à l'intervention des *Lobbistes*, un droit prohibitif du fer-blanc étranger. Cela fait, ils ont constitué un trust évalué à 12 millions de dollars, ils ont porté ce capital à 50 millions de dollars, soit 38 millions de plus-value. Ils ent empoché 10 millions de dollars (50 millions de francs). Leur profit avant le trust était de 20 o/o, il s'est élevé à 100 o/o.

Cette opération a ruiné d'innombrables fabricants de fer-blanc ; en *outre le trust a fermé une centaine d'usines pour réduire la production* et élever les prix par la diminution de l'offre.

Or si l'on veut juger de quelques désastres, que l'on sache qu'il y a eu 23 trusts de ce genre aux Etats-Unis en août 1899; leur capital s'élevait à 252 millions de dollars. En septembre, il y a eu des trusts pour 193 millions et en octobre pour 320 millions.

Les grèves patronales, volontaires ou involontaires, ne cessent de grandir. Il suffit pour s'en convaincre, d'observer la marche des trusts. D'après l'*Annuaire commercial des Etats-Unis* (The commercial Year Book) il y a eu 200 entreprises entrustées en 1898 et 353 en 1899.

Ces 353 associations avaient émis un total de 5.118.500.000 dollars de capital-actions et 714.389.000 dollars-obligations ; ces chiffres montrent une augmentation sur l'année 1898 de 76 o/o dans le nombre des associations et 60 o/o dans le capital. Ce mouvement se dessine vers 1890 ; à depuis les trusts ont englobé 90 o/o des industries de 1890.

(1) *Les Industries monopolisées aux États-Unis*, P. de Rousiers

Cela signifie que presque toute l'industrie américaine est monopolisée, et au point de vue ouvrier, que *la grève patronale est permanente.*

A ce sujet *The journal of commerce and Commercial Bulletin* de New-York disait (22 mars 1899) :

« C'est une véritable explosion de résistance aux lois naturelles régulatrices de la concurrence. C'est l'opposé de tout ce que les économistes ont admis comme principe fondamental du commerce. Cela aboutit presque à une rupture complète des relations entre les puissances industrielles et les autres classes de la société. C'est la suppression des échanges volontaires entre les intérêts producteurs et distributeurs et la création d'une organisation exclusivement productrice pour chaque industrie, à laquelle tous les autres intérêts matériels doivent s'assujettir. L'ensemble de l'industrie est organisé sous forme de *corporation féodalisée* dont chacune jouit d'un pouvoir absolu dans sa branche spéciale de production tandis que, pris en masse, le système constitue lui-même le pouvoir commercial suprême de la nation. Ces innovations dans les méthodes déterminées de l'industrie *restreignent sensiblement le libre accès des citoyens aux entreprises industrielles et font litière de la légalité...* »

Il n'y a rien d'exagéré dans cette appréciation du grand journal de New-York. Depuis 1893, M. Carnegie joue le rôle de « roi de l'acier ». Il organise ou désorganise la grève patronale à son gré.

« Toutes les fois qu'un *pool* se dissout, dit Ernst von Halle, les patrons entrent de nouveau en négociation avec Carnegie, bien que l'expérience leur ait appris que la coopération avec lui ne tourne pas toujours à leur avantage particulier. Il gouverne avec un pouvoir presque absolu ; à la fin de 1893 il brisa un *pool* parce qu'un de ses membres avait produit *plus que la proportion qui lui était fixée.* » *(Trusts in the United States).*

Ce n'est pas là un fait isolé. John D. Rockefeller, « roi du fer », accapare les mines de fer du lac Supérieur. Grâce à un outillage mécanique perfectionné, il rend impossible la concurrence des mines voisines.

« Lorsqu'elles succombaient dans la lutte, le vainqueur les reprenait à bas prix si elles lui paraissaient assez riches. Résistaient-elles trop longtemps il leur appliquait le procédé de l'*underselling ;* il vendait au-dessous du cours les forçant ainsi à baisser leur prix d'une manière ruineuse pour elles jusqu'à ce que la faillite ou la soumission volontaire les eût mises à ses pieds. Lui pouvait sans difficulté perdre pendant plusieurs mois, s'il le fallait, sur chaque tonne de minerai vendu. Il possédait la bourse la plus longue (the longer purse). Il savait que ses concurrents s'épuiseraient avant lui. (1)»

On comprend pourquoi les trusts sont impopulaires dans le monde ouvrier. M. Ragan, sénateur du Texas proposait de punir par des amendes de 1.000 à 10.000 dollars et des emprisonnements d'un à cinq ans les participants d'une coalition patronale. Mais les trusts sont assez puissants pour acheter les juges, les tribunaux, les municipalités, les

(1) Citons encore la coalition des pétroliers — Standard Oil — dirigée par J. Rockefeller qui fit congédier plus de 1.500 ouvriers et réduisit de 15 0/0 le salaires des autres.

députés et les sénateurs. Quel a été le résultat des essais de réglementation des *trusts*? C'est, dit M. Edouard Bennis « de faire hausser le prix des Aldermen (magistrats municipaux) et des députés (1) ».

On a prétendu que les trusts assurent la marche normale de leurs branches, qu'ils régularisent la production trop anarchique, qu'ils garantissent le travail des ouvriers employés par eux. *A priori* cela est absurde, puisque le but de toute entente de cette nature, est de *restreindre la production*, d'abaisser les salaires, de hausser les prix de vente (2).

Ainsi au moment où le syndicat général d'Essen majorait de 60 pfennigs le prix du combustible vendu à l'État prussien, au moment où les métallurgistes augmentaient leurs demandes, où l'Espagne en guerre avec les Etats-Unis achetait tout le charbon disponible sur les places européennes, voici ce que l'on avait fait en Westphalie :

« Les charbonnages de la Ruhr ont décidé de *réduire leur production de 10 0/0* et ont pris des mesures techniques en conséquence (sic); comme ils pensaient que cette réduction durerait plusieurs mois, *ils ont autorisé* des mineurs à aller travailler au dehors jusqu'à l'automne (3) ».

M. Vigouroux, contestant aux coalitions patronales la prétention saugrenue de diminuer le chômage, « en régularisant la production », cite l'exemple de « The United Press » qui a monopolisé la distribution des dépêches télégraphiques à la presse, a empêché la fondation de nombreux journaux et privé d'emploi un nombre considérable de compositeurs, pressiers, stéréotypeurs, graveurs, etc. (4).

IV

Si les États-Unis fournissent le plus grand nombre de grèves patronales, cela tient au développement formidable pris par les trusts, depuis une dizaine d'années. Nous avons vu, néanmoins, qu'aucune grande puissance industrielle n'y échappe. En Allemagne les trusts qui portent le nom de *cartells* étaient au nombre de 300 en 1900.

En France, ils sont moins nombreux, le pays étant devenu une puissance industrielle de troisième ordre. Néanmoins des syndicats se constituent avec leurs conséquences. Ainsi M. Pierre Leroy-Beaulieu.

---

(1) Faisant allusion aux magistrats de Philadelphie « corrompus par le riche pour voler le pauvre » l'Hon. Wayne Mac wegh a déclaré en 1897 dans son discours à l'Université de Pensylvanie, que « le drapeau noir de la corruption etait plus à craindre aujourd'hui que le drapeau rouge de l'anarchie ».

(2) M. Brentand, professeur à l'Université de Vienne, défenseur des coalitions, déclarait, il y a quelques années que « le monopole du syndicat formé, en Silésie, pour les usines qui laminent le fer (1887) peut non seulement combattre les indépendants, mais encore *entraver la fondations de nouvelle fabriques et châtier les défections.*

(3) Cité par M. Georges Villain à la Société d'Économie politique du 5 mars 1900.

(4) Société d'Économie politique, 5 janvier 1900.

a vu, et tout le monde peut voir en France; des *trusts* locaux; dans le Midi, il se rappelle le cas d'un chaufournier louant dans les environs tous les fours à chaux existants et *les laissant intentionnellement éteints pour ne pas concurrencer ceux qu'il exploitait directement lui-même* (1).

M. Georges Villain dénonçait naguère le comptoir des fontes de Longwy qui monopolise toutes les fontes françaises de l'Est :

Ce comptoir, irrite le monde des dénaturateurs de fonte, en réduisant les délais de crédit de 120 à 30 jours, abaissant l'escompte, refusant de garantir les livraisons, *réduisant par conséquent le travail national* (2).

Il n'y a pas longtemps on a vu se former le trust de l'industrie cotonnière. Les fabricants de la Normandie, imités ensuite par ceux des Vosges ont avisé au moyen *de limiter leur production*. Dans une réunion tenue au Lloyd-Rouennais, ils prirent les résolutions suivantes :

1° Restreindre la production des filateurs et s'entendre à cet égard, avec les régions de Basse Normandie, du Nord, de l'Aisne et des Vosges ;

2° Proposer dans ce but, un arrêt général le lundi de chaque semaine;

3° Appliquer l'arrêt aux industriels possédant filature et tissage, aussi bien qu'aux filateurs, seuls, etc.

Le but est toujours le même : réduire la main-d'œuvre pour remédier au fléchissement des prix causé par la concurrence et la surproduction.

Nous avons parlé du *trust* de Longwy, nous devons citer d'autres coalitions patronales récentes : le Comptoir des aciers, le Comptoir des poutrelles, le Comptoir des tôles et larges plats et le Comptoir des ressorts de carrosserie qui ont tous leur siège social à Paris. Le premier comprend cinq grands établissements sidérurgiques; le second est « vendeur unique en France et à l'étranger des poutrelles à ailes ordinaires, etc. », provenant des vingt-deux principaux laminoirs de France; le troisième, d'après l'Annuaire des Travaux publics, groupe huit usines métallurgiques; le quatrième est formé par huit établissements.

Le but de ces coalitions est d'enrayer la baisse (c'est-à-dire de faire la hausse), de s'opposer à la hausse des salaires (c'est-à-dire de les réduire), de régulariser la production, c'est-à-dire de la limiter.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que la grève patronale peut résulter parfois d'une entente entre bons patriotes français et allemands, italiens et belges. Ainsi au mois de mars 1900 il s'est formé un *syndicat international* de fabricants de glaces et de verres à vitres : il comprend des producteurs d'Allemagne, de France, d'Italie et de Belgique. Le syndicat peut fixer les prix à l'Angleterre. Dès le 1er avril la hausse se dessinait. En même temps la Belgique *fermait certaines usines*...

Indépendamment de ces grèves patronales, indirectes en quelque

(1) Société d'Économie politique, 5 janvier 1900.

(2) Société d'Économie politique, séance du 5 mars 1900.

Voir aussi le livre de M. G. Villain : *Le fer, la houille et la métallurgie* qui vient de paraître.

sorte, nous pourrions citer une série de lock-outs plus visibles, notamment dans les grèves qui ont éclaté dans ces dernières années, grèves que le public, la presse et l'opinion considèrent comme des grèves ouvrières et qui ne sont que des grèves patronales dissimulées, comme les grèves du Pas-de-Calais (août et septembre 1893), de Carmaux (1895), de la Grand'Combe (1897) et même de Montceau-les-Mines.

Si on en doute qu'on relise attentivement un grand journal parisien peu suspect. Parlant de la grève du Pas-de-Calais le *Figaro* du 9 septembre 1893 disait, textuellement :

« Les chômages ont augmenté dans des proportions désastreuses. Depuis longtemps, déjà, les mineurs ne travaillent plus que *trois ou quatre jours par semaine*. Le stock est tellement important que les charbons sont tombés à un prix dérisoire. La Compagnie de Narles notamment a passé des marchés avec la Compagnie des Chemins de fer du Nord à 7 francs la tonne. On comprend qu'en présence d'une semblable dépréciation, les Compagnies ne puissent élever les salaires. Celles de Lens et de Courrières en sont réduites à faire des prix plus bas encore, et néanmoins les demandes n'affluent pas... Il y a eu une telle surabondance de produits qu'on n'arrive pas à épuiser les stocks. En présence de cette situation, certaines *Compagnies ont réduit les salaires*, les autres *ont diminué le nombre des journées de travail*. Le résultat est à peu près le même dans l'un et l'autre cas pour les malheureux mineurs. Cependant ceux des mines de Narles et de Bucy se plaignent moins. Employés à la tâche ils donnent pendant leurs *3 ou 4 jours de travail* (par semaine) une production maxima qui augmente le rendement. Les patrons ne s'en trouvent guère mieux, et, *tout bien considéré ils auraient peut-être intérêt à ce que les grèves se généralisent*. C'est un point de vue dont il y a lieu de tenir compte ».

Bien instructive, aussi, la fameuse grève de Carmaux.

Elle fut imposée par M. Rességuier à son personnel, à cause d'un stock formidable de bouteilles (six millions) entassées dans les magasins. On a calculé que ces six millions de pièces pouvaient permettre à M. Rességuier de supporter *avantageusement* quatre mois de grève, en écoulant 1/4 à 1.500.000 bouteilles par mois. Cela permettait, en outre, d'abaisser les salaires, ce que M. Rességuier cherchait depuis longtemps. Ces faits sont de notoriété publique, ils ressortent des lettres échangées entre le Syndicat des verriers et le directeur de la verrerie. M. Rességuier avait déjà fait un essai de grève patronale, au mois de mai 1895 en supprimant « la casse des rebuts » ; mais les ouvriers surent éviter le piège qui leur était tendu. Pour s'en convaincre il suffit de lire la lettre adressée par le Syndicat au journal la *Dépêche* :

« Il faut que M. Rességnier nous suppose bien naifs pour chercher à nous convaincre qu'il découle une élévation de salaires, de sa proposition (il s'agissait de créer une nouvelle catégorie de *rebuts* dits *rebuts revendables* que l'on ne casserait plus et pour lesquels l'ouvrier ne toucherait plus que 50 0/0 du prix de fabrication). Mais admettons pour un instant que nous soyons dans l'erreur. Notre devoir est tout tracé. Notre patron ne veut que notre intérêt ; nous devons avoir à cœur de lui montrer combien nous sommes

touchés par les sentiments d'affection dont il se dit animé à notre égard. Pour le prouver, nous ne lui demandons qu'une chose, le *statu quo*. »

La grève patronale était manquée. Un nouveau prétexte fut vite trouvé. Deux ouvriers furent *congédiés* à cause d'une absence non autorisée. *Mesure qu'on n'appliquait jamais*. Pour faire réintégrer leurs camarades, les ouvriers quittent l'usine. M. Jaurès arrive à Carmaux le 1er août. Il voit la situation, et il a l'honnêteté de dire la vérité : la grève doit échouer à cause du stock en réserve. Alors les ouvriers réclament l'arbitrage. Le syndicat ouvrier télégraphie à M. Rességuier : « Nous avons décidé à l'unanimité de reprendre le travail aux conditions fixées par vous. Nous ferons vivre sur nos salaires Pelletier et Baudot. »

Mais le directeur qui cherchait à susciter la grève, dans son usine, depuis longtemps, télégraphia aussitôt : « Grève ayant été déclarée sans motif, me tiens à l'affiche de ce jour ».

L'affiche, composée sans doute depuis plusieurs jours, et envoyée la veille par M. Rességuier disait que « la Société ne pouvait prévoir dans quelles conditions la réouverture aurait lieu. A chacun par conséquent de prendre tel parti qui lui convient. »

Nous n'insisterons pas sur la grève de la Grand'Combe (avril 1897). Elle éclata à la suite d'un lock-out de 500 ouvriers dont la mine n'avait plus besoin. *On fit se solidariser* deux mille mineurs qui se mirent en grèvepour la réintégration des cinq cents. Néanmoins quelques ouvriers continuèrent le travail (1). Mais la grève patronale avait réussi.

Quelle a été la véritable cause de la grève de Montceau-les-Mines qui a éclaté cette année? On a prétendu qu'elle avait été fomentée pour créer des embarras au Ministère. Cela n'est pas impossible, de l'aveu même de quelques socialistes. Quoiqu'il en soit la conséquence fut le lock-out, la grève imposée par le patron et à son avantage. « Nous ne renvoyons, nous que 130 ouvriers sur 9.000, soit 5 0/0 disait un ingénieur de la Compagnie à un rédacteur du *Temps* (2). Qu'est cette proportion auprès de celle des arsenaux militaires? »

L'ingénieur faisait allusion a une autre grève patronale à laquelle on n'a guère pris garde malgré son importance et sa gravité. Cette fois le patron était l'État. En effet le 28 mars 1901 le général André annonçait qu'on avait été obligé de licencier 4.300 ouvriers des arsenaux militaires sur 20.000, soit 20 0/0 (3). Ça n'est pas la première fois, du reste, que l'État procède à ces congédiements, par gros ou petits paquets.

---

(1) A ce sujet on est surpris de l'incompréhension de certains publicistes. La *Petite République* du 24 avril 1897 traitait de « lamentable cortège de parias » les pauvres diables affamés qui n'avaient pas l'héroïsme de se « solidariser » avec les grévistes.

(2) *Le Temps* du 7 avril 1901.

(3) Un désarmement brusque aurait des conséquences encore plus désastreuses, le nombre des travailleurs qui sont obligés de vivre de l'armée étant plus grand que le nombre des patriotes...

V

En résumé nous venons de voir que la *suspension du travail* a été fréquemment au siècle dernier le résultat d'une décision patronale.

Depuis le commencement du XIX^e^ siècle, jusqu'à son dernier tiers, c'est l'Angleterre qui a été le théâtre des grèves patronales les plus importantes, et par conséquent les plus désastreuses, — nous l'avons établi cela vient de ce que le « bloc de houille » a été le premier industrialisé, et comme la grève patronale — ainsi que la grève ouvrière — est un des mille incidents de la lutte économique, il est naturel qu'elle se soit manifestée d'abord en Angleterre.

Néanmoins les coalitions patronales ont été nombreuses en France.

Ensuite c'est aux Etats-Unis que nous voyons surgir, avec le prodigieux développement de l'industrie mécanique, les grèves patronales les plus intenses. Nous avons montré par des chiffres probants, empruntés à des sources officielles, que ces grèves ou lock-outs découlent de la formation des trusts, qui englobent à l'heure actuelle 90 o/o de l'industrie américaine. « Le trust, a dit un économiste, est le frère jumeau de la grève (1). Or les *trusts* se propagent dans tous les pays de civilisation industrielle avancée ; ils sont le résultat de la *concurrence inévitable* entre les fabricants d'un même pays (2). C'est dire que la grève patronale s'accentue. Ainsi au commencement du mois d'octobre 1900 les métallurgistes de la région du nord de l'Angleterre éteignirent quinze hauts fourneaux ce qui réduisait la production mensuelle de 42.000 tonnes : il s'agissait d'enrayer la baisse de la fonte. Au bout de quelques mois 76 hauts fourneaux restaient en activité sur 123. Même situation dans l'Ecosse et dans le Midland, d'après M. Villain, et en Belgique où le nombre des hauts fourneaux diminue, la production de la fonte qui était de 89.800 tonnes en février 1900 tombait à 58 tonnes en 1901. Du côté *des textiles*, la *Revue du travail belge* accuse pour le premier trimestre 1901 une forte crise dans le tissage du coton : on travaille partout à journées réduites.

En Allemagne la production de la fonte diminue ; il y a même ralentissement de la production dans toutes les branches. D'après les renseignements particuliers de M. George Blondel, dans l'industrie du fer en Allemagne, « licenciement d'ouvriers, diminution des salaires, chômages forcés, sont à l'ordre du jour ; les magasins sont encombrés ». D'autre part les patrons tisseurs de l'Allemagne du sud qui avaient déjà restreint

(1) Paul Dreyfus. — *Économiste Français*, 22 avril 1899.

(2) Les libres échangistes attribuent la formation des *trusts* aux tarifs protecteurs. Il est évident que les tarifs *protègent* les industries monopolisées, mais de là à dire que le protectionnisme a créé les trusts... Pourquoi MM. de Molinari et Yves Guyot ne disent-ils rien des *trusts* anglais ? C'est l'Angleterre, *autrefois* terre classique du laisser-passer, qui a vu naître les premiers *trusts*.

la production de 13 o/o au commencement de l'année 1901 ont décidé de porter la réduction à 25 o/o par l'arrêt de 8.500 métiers, et ils ont demandé à tous les tisseurs d'Allemagne d'adhérer à leur décision. Le contre-coup de ces grandes grèves patronales se révèle dans l'abondance des demandes de travail : ainsi sur 100 offres de travail, il y avait en mai 1900, 106,6 demandes, or en mai 1901 il y en a eu 145,9.

En Autriche, à la suite d'une concurrence effrénée dans l'industrie du *meuble*, les patrons restreignent la production et réduisent les salaires de 10 et 20 o/o du salaire moyen. Dans le *bâtiment* lock-out de presque tous les ouvriers durant les trois premiers mois de l'année.

Aux États-Unis où l'on signale, déjà, un arrêt de 25 o/o de la production dans les fontes, s'ajoutent les grandes grèves patronales qui sont la conséquence du gigantesque trust de l'acier formé par les établissements Carnegie, Morgan et Moore. « The United States Steel Corporation » (c'est le nom du trust) au capital de 5 milliards 1/2 de francs, dispose désormais de 78 hauts fourneaux, possède 146 aciéries, est maître des mines du Lac Supérieur, d'une puissance de 500 millions de tonnes qui rapportent déjà 11 millions 1/2 de tonnes, notamment celles de la « Minnesotadron Company » (2.900.000 tonnes), de l' « Ovir Iron Mining C° », (4.500.000 tonnes), du « Lac Superior Consolidated C° », (1.400.000 tonnes), dont M. John D. Rockfeller, le président du syndicat des pétroles, est le plus fort actionnaire.

Ce trust aux proportions inconnues dans l'histoire économique du monde, dispose en outre de 18.309 fours à coke, est propriétaire de 28.800 hectares de mines de charbon et 12.000 hectares de mines de houilles à coke. Enfin le trust possède deux lignes de chemin de fer, un port d'embarquement, et une flotte de 125 navires de gros tonnage. (1) A l'annonce de cette coalition des rois des métaux, les ouvriers américains ont songé à se coaliser au nombre de plus de deux cent mille (2). Mais les rois triompheront. Ils ont abattu déjà vingt mille têtes. *Le Times* du 30 juin nous apprend, en effet, la mise à pied de vingt mille ouvriers d'une des Compagnies du trust de l'acier. C'est la grève patronale la plus gigantesque qui ait existé et la presse des États-Unis garde un étrange silence.

Du reste la situation ouvrière est partout désastreuse. Ainsi le Labour Department anglais qui annonçait 380 hauts fourneaux en marche en mai 1900 en accuse seulement 300 en mai 1901. Cet arrêt de la production se manifeste par un accroissement effrayant de chômage.

En France, dans la Loire, le tissage mécanique de cotonnades, subit un ralentissement qui favorise la hausse du prix des cotons ; en même temps, Roanne accuse *officiellement* 15 o/o de tisseurs en chômage, les autres ne font que cinquante heures par semaine au lieu de soixante

(1) Renseignements donnés par M. Bruwaert, consul général de France à New-York.

(2) Communication du consul de France à Chicago.

et une ; dans la Loire-Inférieure les minotiers réduisent leur production aux besoins locaux.

Dans le Nord, c'est pire : Ainsi dans la région d'Armentières pour les filatures de lin et d'étoupes et le tissage mécanique les patrons restreignent la production et procèdent à des lock-outs importants. A ce sujet l'*Office du Travail* est précis :

« Conformément, dit-il, à une mesure générale appliquée à la presque totalité des filatures de France, portant réduction de la production d'un sixième, quelques filatures ont réduit dans cette proportion le nombre de leurs broches ; d'autres, le nombre de leurs employés ; certaines ont arrêté un douzième de leurs broches... les salaires se maintiennent péniblement. Le chiffre des chômeurs est estimé de 10 à 15 0/0 dans le tissage mécanique la durée du travail, depuis un an, va en diminuant par suite de *la tendance à restreindre la production...* »

A Lille, (juin 1900), la teinturerie Descot ferme ses ateliers : 560 ouvriers sans travail. Production réduite dans l'industrie linière, etc.

Il résulte de ces constatations, que les grèves patronales sont nombreuses, fréquentes et universelles. D'ailleurs nous avons montré que beaucoup de prétendues grèves ouvrières, surtout dans ces dernières années, n'étaient que des grèves patronales déguisées. Il y a des cas où la grève patronale est imposée par la nécessité d'éviter la ruine, mais ces cas sont l'exception ; aujourd'hui tout arrêt du travail dans l'industrie correspond aux exigences de la concurrence, de la production rapide et abondante (par les méthodes intensives de la machinerie) suivie d'un arrêt périodique.

Les trusts américains en sont la preuve. Pour produire, il est nécessaire d'avoir des capitaux énormes, un outillage compliqué et coûteux, un personnel peu payé. Enfin il est nécessaire de suspendre la production, soit pour faire la hausse, soit pour enrayer la baisse, soit pour diminuer les salaires ou restreindre le personnel, ou remplacer la main-d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine ou infantile. La grève patronale fait partie intégrante du régime capitaliste ; elle est un anneau de l'évolution industrielle. Voilà pourquoi toutes les législations ont échoué contre les trusts. (1)

HENRI DAGAN

(1) Voir dans *La revue blanche* du 15 mai, mon étude sur le *Chômage*. Les deux questions se tiennent étroitement : la raréfaction du travail manuel est le phénomène le plus considérable de notre époque.

L'amant des Étoiles

UNE FEMME CHANTA SUR LA PLAGE :

Je suis à toi ! Ma chair t'implore...
Viens, tes yeux coulent entre tes cils
comme deux gouttes d'un vin noir de Sicile,
et mes lèvres se grisent
sur tes yeux, encore plus qu'à tes lèvres !
Si tu veux je ferai de mon corps
le vêtement moelleux de tes nuits solitaires.
Je serai douce comme le sable
entre tes doigts. A l'heure où le ciel se décolore,
quand le soir souple s'évapore, comme un encens
vers les étoiles, je viendrai humble et soumise
comme une esclave... Je laisserai choir
lentement mes voiles autour de moi,
sur la grève, et je chanterai fraîche et nue
pour t'égayer, au rythme de tes rêves.
Je serai la fontaine de tes soifs.
Oh ! laisse, laisse tes lèvres venir à moi,
ingénument, comme des agneaux fidèles.
Nulle crainte ne les agite !
Tes lèvres voudraient venir vers mes lèvres
pour s'abreuver et dormir sans fin
entre mes lèvres :
Elles sont douces, elles ont un duvet soyeux
comme la laine des brebis.
Elles voudraient me boire, me boire toute entière,
comme une source fraîche.
Mais tu ne le veux pas, hélas !
Oh ! pourquoi empêcher ainsi
tes lèvres de m'aimer ?...

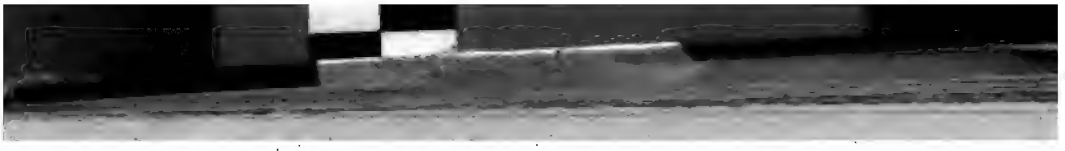
LE DRAME DU SOIR ET DE LA VILLE

La Ville était murée d'orgueil et de soleil.
La Ville méprisant la nocturne épouvante
qui montait du lointain à l'assaut des clartés
hérissa tout à coup d'une main rutilante
le faisceau résonnant des clochers vers le ciel.
Et les clochers brandis comme des lances noires
meurtrirent la chair lasse et auguste du Soir.

Et le Soir fut blessé ; et sa voix d'or se tut
et sa chair pantelante et gorgée de douleur
s'affaissa sur la Ville au chant flou des ramiers

Les clochers ingénus eurent des larmes bleues
pour pleurer sur le crime éperdu de leurs pointes.
Et la Ville, grisée d'orgueil et de mépris,
toute angoissée d'entendre au loin pleurer le Soir
s'accouda sur la plaine pour attendre la nuit.
Et sa face fardée de sang et d'épouvante
s'abreuva dans le fleuve qui se mélancolise
de charrier le ciel morne en ses chasses mouvantes
et le reflet des lances que son onde amenuise.

Alors le Soir meurtri, haletant sous le poids
des ténèbres immenses, leva sa face triste
vers la Ville et pensa qu'au lendemain du crime
les pauvres pris d'horreur abaisseraient la voix
en voyant son sang rouge aux murailles sublimes.
Au fil bleu des torrents qui se décolorent
le Soir puisa de l'eau dans sa gourde sonore
et lava d'un grand geste les taches criminelles,
car le Soir pardonnait à la Ville cruelle.
Il s'en alla meurtri avec au fond des yeux
une pitié suprême, et son pas s'alanguit.
Pour ne point écraser des astres dans les cieux.
...
... Et les clochers mouraient avec des larmes bleues.



LES HALEURS INFATIGABLES

— « Oh ! baisse tes paupières langoureusement
sur la folie errante de ton regard.
Baisse tes paupières mystiques et lentes
comme des ailes d'ange qui se replient !
Baisse tes paupières roses pour que la flamme souple
de tes prunelles
glisse entr'elles
comme un Soupir de lune aux persiennes mi-closes.
Baisse tes paupières... puis soulève-les encore
et je pourrai alors me perdre entre tes yeux,
me perdre comme en des lacs assoupis, le soir,
sous des frondaisons calmes et noires.

Sois douce, car mon cœur tremble entre tes doigts !
Sois douce, l'Ombre est attentive à nos ivresses,
le Silence se penche et nous caresse
comme une mère attendrie... Sois douce !
Pour la première fois, j'adore éperdument
mon âme et je l'admire de t'aimer ainsi,
comme une pauvre folle.
J'adore mes lèvres, car mes lèvres te désirent.
Mon âme est à toi, mon âme est si lointaine
et si bleue, qu'elle me semble étrangère.
Elle s'endort sous les pas de l'Amour,
comme une colline parfumée au printemps.
Mon âme s'humilie devant toi
comme une brebis mourante.
Elle se penche et frissonne sous tes pieds frêles,
telle une prairie qui s'argente
sous les pas sournois de la lune.

Viens, mes lèvres attireront
ta face pensive et tes grands yeux dolents
vers les plages du rêve,
à des archipels de nuages.
Mes lèvres seront pareilles aux haleurs infatigables
qui traînent lentement
en la fraîcheur rose des matins
les grands navires aux voiles solennelles
Vers le tressaillement nacré des mers lointaines.

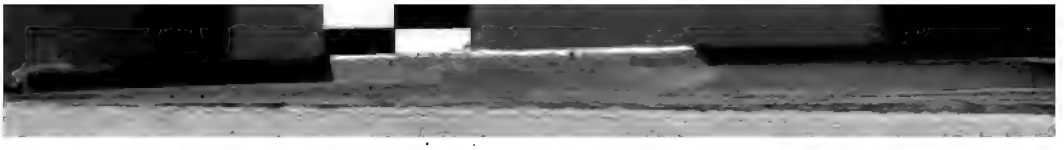
Et je ne serai plus sinon ton souffle même ;
et mon sang charriera le parfum de tes lèvres
comme un fleuve au printemps, en l'ivresse des fleurs ! »

LA PRIÈRE DES AMANTS.

— Oh ! que tes cils sont longs, amie !
Je voudrais bien m'abriter sous tes cils, ce soir,
comme sous une aile, pour dormir...
Je sens que mon âme est pure
comme l'âme des brebis,
qui reviennent de l'abreuvoir...
Et tes seins sont tièdes et parfumés comme un bercail.
Amie, vois comme le ciel est grand, ce soir.
Jamais je ne l'ai senti si vaste sur mon âme !

Nous sommes bien frêles auprès de lui,
nous sommes de toutes petites choses auprès de lui,
nous nous aimons et voilà tout.
Nous nous serrons l'un près de l'autre comme les agneaux
qui ont bien peur des loups, quand la nuit tombe.
Ne tremble pas ainsi.
Le soir est bon, vois-tu,
Le soir va venir pour nous guider à sa cabane.
Regarde, il descend des collines comme un pâtre.
Bientôt nous le verrons au tournant de la route.

Entends, les cloches pleurent ainsi que des bergères
qui ont perdu leurs brebis dans la forêt brune.
Les cloches se lèvent une à une sur les collines.
Elles appellent leurs brebis de leur voix argentine ;
elles les appellent, au loin, vers la nuit,
mais elles sont peut-être mortes.
Vois comme les fumées courent sur la brise,
les fumées s'agenouillent sur les toits roses,
elles sont vêtues de bleu comme des fées...
Amie, voici, le Soir est venu et nous regarde.
Mettons-nous humblement à genoux
Et prions-le de bon cœur ;
... et tu répéteras, après moi la même prière :
— « Nous venons à toi, beau Soir, car nous sommes seuls
et sans défense ; la nuit tombe et les voleurs méchants
vont sortir des grottes noires...



Nous nous aimons beaucoup et nous sommes seuls !
Beau Soir, veux-tu nous secourir ?
Ouvre ta porte, car nous avons bien peur.
On dit que ta cabane est pleine de beaux rêves ;
nous avons marché longtemps et nous voulons dormir.
sous ta garde, beau Soir, l'un près de l'autre
comme les agneaux qui cachent leurs museaux frêles,
dans la laine de leur mère.
Mon amie est bien faible, elle te supplie aussi,
beau Soir, prends-nous par la main, car la nuit tombe... »
Et mon amie a répété tout doucement :
— « Prends-nous par la main, beau Soir, car la nuit tombe.

ÉTOILES ! ÉTOILES !

Étoiles ! Étoiles ! vous serez à jamais
le désespoir de nos pesantes nuits de fièvre !
Vous serez à jamais notre idéale douleur !
Pauvres douleurs, crucifiées sous des clous de lumière
très loin, très haut sur des calvaires d'ombre !
Étoiles d'amour et de souffrance,
vos lentes agonies font sangloter les mers !
Constellations, grands vaisseaux magiques,
c'est vers vous que mon âme exorbitée ouvre les bras
et se lamente d'être délaissée sur le rivage,
lorsque vous gravissez, triomphales, le Firmament,
Constellations, grands vaisseaux magiques,
dont les agrès fulgurent, au large, en plein ciel !
Oh ! rompre les amarres et partir avec vous,
vers les plages de l'Infini !
Constellations, peuples d'étoiles voyageuses,
dites-nous le chemin qui conduit à vos îles heureuses !
Mais, hélas, vous êtes comme nous inconsolables.
Je sais que vous ouvrez en un délire
les bras incandescents de vos montagnes
pour enlacer d'autres Étoiles, vos amantes
lointaines et perfides qui vous fuient.
Je sais que vous râlez, comme nous,
d'un grand amour inassouvi, qui vous consume.

Songez que les Étoiles flexueuses et brûlantes
qui peuplent le ciel désespère de vos désirs
étreignent vainement
entre les bras tendus de leurs montagnes d'or
d'autres, cieux peuplés d'étoiles ineffables !
Songez que ces Étoiles implorent, elles aussi,
d'autres étoiles invisibles pour nous !
Songez que toute Étoile de l'Infini
ouvre en un grand désespoir,
des montagnes de flamme, tels des bras géants
pour enlacer son ciel d'amour et son Étoile,
insouciante Adorée qui fuit !
Songez, songez, Étoiles (et ne pleurez plus !...)
Songez que toutes les Étoiles
pleurent d'être pleurées, vainement,
pleurent d'aimer sans espoir, une impossible Étoile !

F.-T. Marinetti

Le Palais de Proserpine[1]

IV

Le Berceau de la Race

Une sonnerie de trompettes salua le couple princier comme il franchissait la triple enceinte du Vieux-Château.

Rose d'avoir gravi au sommet de la forteresse par les raides lacets du sentier embroussaillé, Josépha s'émerveillait, et l'éclat des cuivres ajoutait à l'allégresse de son cœur qui, baigné d'air pur et de soleil, s'épanouissait comme les fleurs agrestes. Cyclamens pourpres, scabieuses violettes sur le bord du sentier; mais plus rouges ses lèvres, d'un azur plus profond ses yeux que les cyclamens et les scabieuses dont elle avait paré son corsage. Une route plus douce et plus large permettait de chevaucher jusqu'en haut; sans souci de l'autorisation maritale, la jeune femme, restée jeune fille, et indisciplinée au contact de la nature, s'était engagée dans les traverses, chantant d'une voix claire aux arbres sa joie d'être au milieu d'eux. L'air refrogné du prince Claude, lorsqu'elle le rejoignit, ne la troubla point, car elle n'y prit pas garde, toute au plaisir de pénétrer dans la romantique forteresse.

Ecroulées, les murailles que le soleil et la pluie des siècles avaient hâlées et lavées, étaient envahies par le lierre et des plantes sauvages; entre les pierres, des arbrisseaux poussaient de vigoureux rejets. Dans les fossés des douves, de l'eau stagnait, verdâtre, et des décombres y formaient des îlots. Des échauguettes surplombaient; là-haut se profilaient les silhouettes des musiciens qui se renvoyaient leurs fanfares.

Josépha battit des mains, exulta, cependant que, mécontent, son époux la conviait à plus de réserve. La touchant de son index:

— Nous ne sommes pas à Pücklitz ici, observa-t-il.

Elle le vit, à son côté, fantôme noir sur son cheval blanc, impassible, hautain, et son exaltation tomba.

Mais comme la poterne — récemment restaurée — s'ouvrait,

(1) Voir *La revue blanche* du 1er juillet 1901.

la vivacité de son naturel reprit le dessus. Oublieuse de la leçon reçue, et sans attendre qu'on l'aidât, mettant pied à terre, elle s'élança en avant, comme pour plus vite prendre possession de ce nouveau domaine :

— Superbe ! s'exclamait-elle, les bras tendus vers la magnificence tragique des ruines.

Flatté dans son orgueil, le prince Claude se dérida. Et s'adressant à Leone Cappa, descendu de son poste — les fanfares se taisant maintenant :

— Plus Pücklau que Pücklitz, fit-il. Mon choix fut bon.

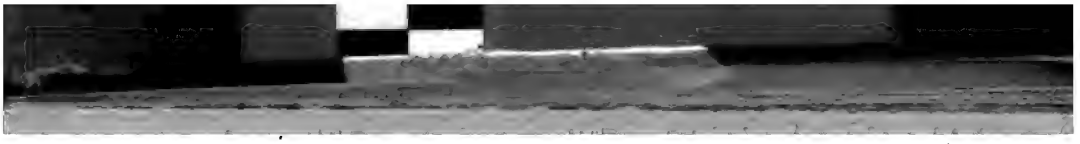
Dame Ali-baby, pompeusement vêtue de velours vert, exécutait de fort mauvaise grâce les révérences réglementaires dues aux Altesses qu'elle avait précédées le matin, et marmonnait à part soi :

— Voilà un bel enthousiasme pour ce repaire de brigands ! Et les gens de service, discrètement rangés sur les côtés, souriaient, parce qu'au rayonnement subit de son gracieux visage ils sentaient d'instinct que la jeune princesse devait être bonne.

Or, dans la solitude vaste de la cour d'honneur, une tour carrée, montait, énorme, vers l'espace. Des moellons rouges semblait suinter du sang. Découronnée de la plupart de ses créneaux, tout un pan effondré, elle se maintenait, arrogante, menaçante, gardienne obstinée du fief, et son ombre se couchait, large, sur le sol inégal, avec autorité. Des ruines l'environnaient, où s'accusait à ciel libre le rectangle des pièces encourtinées de verdure. Isolés, survivant au désastre des murs, les meneaux et les arcades des fenêtres découpaient leur frêle architecture sur le bleu velouté des horizons. En saillie, et comme accrochées aux immenses blocs de maçonnerie, des tourelles étaient suspendues. Curieusement, des pins introduisaient leur branchage dans les ouvertures de la muraille. Et, surélevées dans le ciel qu'elles dentelaient de leurs cimes poudrées, les Alpes développaient autour leur hémicycle, comme une autre circonvallation, extraordinaire et cyclopéenne.

Tandis que devant la majesté de ces débris, l'âme germaine de Josépha s'extasiait, le prince Claude s'approcha d'elle, et lui désignant une place au pied de la tour :

— C'est ici, la renseigna-t-il, s'il faut en croire la tradition, que vint s'abattre l'ennemi du prince Ulric. Avant de s'écraser à terre, il heurta cette pierre d'attente, qui fut brisée du choc.



Josépha frémit. Elle se représenta l'horrible chute, regardant en l'air, fut prise de vertige, s'appuya involontairement contre son époux.

— La tour ensanglantée vacille, murmura-t-elle.

— Vous exagérez ; ce sont là mauvaises façons de s'exprimer, répliqua Monseigneur. — Mais venez, il y a mieux à voir.

— Cela est tout à fait inhabitable ! se lamentait Ali-baby, attachée aux pas de sa maîtresse.

— Vous, la chouette, je vous ferai loger dans la tour ! intervint le prince. Et il s'égaya silencieusement de l'impuissante fureur de la vieille dame.

Une seconde cour s'ouvrit devant eux, spacieuse et pavée, ornée dans son milieu d'une citerne aux balustres de pierre délicatement sculptés. Elle aussi, un décor de ruines l'entourait, mais plus artificiel, plus « truqué », par le soin qu'on prenait de l'entretenir dans son apparente intégrité. Par endroits des portions mieux conservées, habilement réparées et aménagées, formaient d'amusants petits refuges dont s'accommoderait la suite.

— C'est là que je m'installerai ! décidait Josépha, ravie.

Mauvaise, Ali-baby lançait un regard au prince :

— Ces escaliers en colimaçon sont d'un raide, d'un étroit, objectait-elle.

— Maigrissez ! fut la réponse brusque. Et se tournant vers Josépha, les sourcils froncés : Où vous installerez-vous ? Non, pas ici, Madame, mais où je vous dirai. — Avançons.

En dépit de l'incartade, la bonne humeur de Josépha ne s'altéra point. Car, passé le paravent de ruines, un nouveau spectacle captiva sa vue. En pente douce, une terrasse triangulaire, formant jardin, s'inclinait jusqu'à la pointe extrême de l'acropole ; là, un quinconce de cyprès monumentaux, fermait la perspective, tandis qu'au travers du fouillis d'arbrisseaux issus du parapet croulant, transparaissait en blondeur vaporeuse l'immensité du paysage. Des fleurs à profusion se mêlaient aux hautes herbes ; et, par coquetterie, deux ou trois plates-bandes, d'un dessin correct, nuancées avec art, se séparaient de cette végétation sauvage, annonçant une vigilante présence humaine.

Josépha eût voulu courir vers les cyprès, se pencher sur l'abîme qu'ils commandaient. Mais le prince Claude lui désigna, à leur droite, un sentier qui se faufilait en contrebas du château. — « Par ici.. », ordonna-t-il, et ils descendirent, peu de temps. Dès le premier tournant, le sentier s'évasa, aboutissant

à une plate-forme ovale, circonscrite entre le rocher et un corps de bâtiment fort massif, trapu, d'aspect rébarbatif, et dont le ton de rouille accusait seul la vétusté. Des fenêtres à plein cintre, à d'inégales distances, perçaient l'épaisseur des murailles; placée latéralement, la porte bardée de fer défendait l'entrée plutôt qu'elle n'invitait à passer le seuil. Sur l'écusson rongé, deux lettres de la devise étaient seules encores lisibles : *VI*. Et Josépha éprouva un serrement de cœur lorsque le prince lui dit :

— C'est là que nous habiterons. Plus court, un chemin souterrain aboutit du château supérieur au fortin; mes ancêtres étaient gens avisés. Mais j'ai voulu que vous vissiez d'abord l'ensemble de la résidence.

Il s'inclina, comme attendant un remerciement pour la faveur grande qu'il lui avait faite de la conduire en personne par tant de lieux illustres.

Elle, arrêtée devant cette construction farouche, mal distincte du rocher, où elle semblait taillée à même, regrettait les gaies chambrettes tout à l'heure entrevues, où il eût fait si bon demeurer, ailes au vent, comme l'hirondelle en son nid sous le granit des clochers...

Mais, à peine introduite dans le vestibule bas, couvert de peaux d'ours, orné d'armures et de trophées de chasse, elle fut reprise d'un juvénile enthousiasme. Entre ces pierres le relent des siècles se perpétuait; il grisait son ardente imagination. D'un talon impérieux frappant le sol, elle éprouva la sourde sonorité des voûtes et ses mains patriciennes caressèrent le poli de l'acier qui luisait sur les murs. Des refrains de ballades allemandes chantant la gloire des héros défunts, jaillirent de sa bouche, au déplaisir du prince Claude qui lui trouvait la voix fausse. A visiter les appartements exigus et compliqués, comme machinés pour des drames obscurs et pathétiques, elle se rappela avec émotion les romans de Walter Scott.

Seule en compagnie du prince, mais oublieuse de la crainte qu'il lui inspirait, elle lui faisait part, avec ardeur, de ses impressions. Et quand, s'accoudant à l'appui de la fenêtre, elle découvrit, non plus la morose cour d'entrée, mais à pic sous elle, à une grande profondeur, la radieuse et verdoyante vallée où la rivière tordait ses replis écaillés d'argent, en face, les assises colossales en porphyre rouge, de la montagne dont les cimes les plus lointaines étincelaient de neige, et à l'extrême limite de l'horizon, la marge bleue d'un lac — peut-être la mer? — elle

ne trouva dans l'excès de sa surprise à répéter que ce seul mot dont le sens exact lui échappait : « J'aime, j'aime ! ». Et dans ce besoin d'exprimer par le geste l'inexprimable amour dont elle débordait, elle se retourna vers l'époux, d'un mouvement spontané, irréfléchi, l'enlaça. Et ses bras retombèrent aussitôt. Aucune pression n'avait répondu à la sienne ; c'était une statue de bois qu'elle venait d'étreindre. Mais dans les prunelles mornes fixées sur elle, elle avait lu soudain un étrange désespoir dont la découverte la glaçait. En vain le chaud soleil baisait sa nuque. Ce regard où le secret d'une vie était enclos, avait pénétré jusqu'à son cœur, mortellement réfrigérant, et n'osant interroger, un peu tremblante, à nouveau elle s'accouda à la fenêtre ; mais la splendeur du paysage s'était éteinte, car derrière elle, une âme en deuil projetait son ombre sur toutes choses.

Elle l'entendit qui parlait tranquillement. — Par cette fenêtre, disait-il, un seigneur de Pücklau fut assez hardi pour monter au moyen d'une échelle. Voulant mettre à l'épreuve la fidélité de sa femme il avait feint une absence, et déguisé, revint la nuit. Sa femme le tua, ne l'ayant pas reconnu ; et ayant constaté son erreur, se tua elle-même. Depuis ce temps, ainsi le raconte le chroniqueur, « ce couple infortuné parcourt dans le silence des nuits, la route dans un carrosse de cristal, sous lequel des chiens infernaux font retentir des hurlements affreux ». Pourquoi de cristal, c'est ce qu'il omet d'expliquer, mais le détail est aimable.

— Du sang partout, et du mystère, songeait Josépha. Où trouverai-je le carrosse de cristal qui m'emporte loin d'ici ?

Et la vision de la fuite éperdue du couple maudit que l'invisible meute diabolique poursuit de ses abois se substituant à la précédente, angoissante intuition, elle s'apaisa, et, pour se distraire, remémora des légendes. Elle en savait beaucoup de ces histoires des temps passés, le romancero allemand avait enchanté son adolescence, et tous ceux que la poésie populaire avait immortalisés lui tiendraient compagnie. N'était-elle pas la princesse de féerie qu'un génie, un farouche génie garde jalousement dans son château inaccessible ? Et quel serait l'aventurier charmant, poète ou guerrier, qui la délivrerait ? Ainsi, sa rêverie l'emportait fort loin, et dans le moment elle ne se rappelait plus qu'ici, c'était le *berceau de la race,* et qu'elle y devait déposer un nouveau rejeton.. Mais le soir vint, et ses pensées s'assombrirent.

V

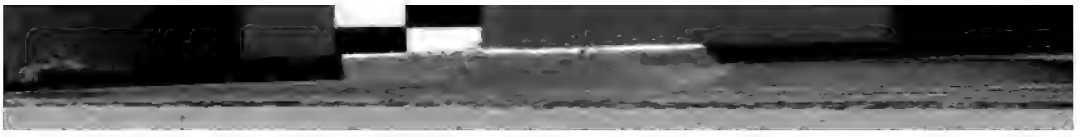
De Service

Deux jours, trois jours, davantage peut-être — le temps s'écoule si lentement — ont passé, et Josépha attend, quoi? elle ne sait au juste.

Après avoir dépensé sa jeune vigueur en excursions audacieuses sur les flancs abrupts de la montagne, en visites dans les coins et recoins du château, en escalades au faîte branlant des murailles, sa curiosité rassasiée, elle s'est trouvée prise de grande lassitude. L'ennui l'a ressaisie; il s'y joint une nostalgie de choses inconnues. Avec le vent son désir explore les profondeurs attirantes de la vallée, coupée d'ombre et de lumière. Elle envie les oiseaux de proie qui tournoyent haut au-dessus d'elle, plus haut que ces sommets dorés insolemment dressés dans le ciel. Elle s'alanguit à la douceur de vers remémorés. « *Il est un rocher escarpé — Autour les aigles planent — Mais aucun n'ose s'y poser — Car un dragon y gîte... — Hardi, sans bouclier, sans glaive — Le jeune homme est entré... — La splendide, la royale épousée — Il la tient sur son cœur* ..(1) » Ne viendra-t-il point la délivrer, l'adorable héros que sa ferveur évoque, et d'un geste invincible, quand l'attirera-t-il contre sa poitrine? — Est-ce le souffle tiède de l'automne, porteur de tant de parfums énervants qui gonfle ainsi son cœur? L'automne a tissu des couleurs merveilleuses et d'une robe diaprée a paré la nature; et tout cela est destiné à se flétrir prochainement, et elle-même, la pauvre princesse exilée en ces lieux de beauté, va-t-elle se flétrir dans la solitude sans amour de son auguste mariage? — Ah! les bruyères de la Forêt-Noire, où librement elle vagabondait, les triomphants espoirs, chimères évanouies, qu'elle poursuivait alors... Combien morose est la réalité.

Dans la chambre basse qui lui sert de boudoir, si petite, mais qui s'agrandit de tout l'horizon encadré par l'unique fenêtre, elle réfléchit. Des livres sont à sa portée qu'elle ne lit point. Peut-être la distrairait-il d'écrire. Mais quoi? des lettres? elle n'y peut dire la déception de chaque instant qu'est son existence. D'ailleurs, ses sœurs la jalousent; et son père, se faisant gloire d'un tel gendre, recevrait mal ses doléances. Que d'inutiles

(1) *Uhland.*



conseils il lui prodigue dans ses belles épîtres d'où la tendresse est exclue... Se confier à l'album qui reçut ses impressions d'enfance? A quoi bon. Ce n'est point changer le cours de son ennui que d'en noter les phases quotidiennes. Et si un souci récent l'occupe, mieux vaut s'y abandonner en pensée que de tenter — en vain — de le fixer sur le papier. C'est que vraiment, en elle, autour d'elle, une évolution a lieu.

En ces quelques semaines elle a mûri. Elle n'est plus, comme l'affirmait le prince Claude, une enfant *tout à fait*. Des inquiétudes nouvelles l'agitent. Elle soupçonne des secrets qu'on lui cacha. Le vide de sa vie présente veut être comblé. Elle a vu d'autres femmes, transfigurées par le mariage. Pourquoi, elle, reste-t-elle la même? Comme avant la bénédiction nuptiale, elle a conservé sa grâce frêle de jeune fille, et le contour de ses épaules, au lieu de s'affermir, s'est creusé; ni l'expression de ses yeux, ni son geste changé n'annoncent, comme chez d'autres, l'initiation au mystère qu'elle devine sans le comprendre. Et que signifia cette promenade étrange dans la galerie des ancêtres, ce serment que lui imposa son époux? Pourquoi l'isole-t-il dans cette forteresse qui est le *berceau de la race?* Sans doute, ses façons sont bizarres et il attache du prix aux puérilités de la mise en scène et de l'étiquette; et peut-être a-t-elle tort de s'alarmer. Mais, son imagination ne la trompe point, il attend d'elle quelque chose de précis, par des allusions il la prépare à subir, soumise, elle ignore quel outrage. *Exagère-t-elle*, comme il le prétend? Est-ce l'atmosphère de l'endroit, malsaine et saturée de crimes qui pervertit son entendement? Déjà sa bienveillance pour autrui s'altère. Qu'est-ce que cet Italien fantasque dont il fait son compagnon? Ce Leone Cappa, si habile à toucher le clavier, l'égaye et surtout l'effraye. Sa parole insidieuse sinue autour d'elle, l'enveloppe, et de ses replis musqués étreint son âme, cependant qu'à regarder sa petite personne solennelle et parée, elle s'étonne de le prendre au sérieux. Admis en tiers à leurs repas, il la soulage du tête à tête redouté, et néanmoins la caresse de son langage, le sens caché de ses discours, approuvés par le prince, lui causent un malaise tel qu'à sa présence elle préférerait la rigueur de leur solitude à deux. Ils sont là, comme les habitants d'un autre monde, inintelligibles pour elle, échangeant gravement des propos singuliers, recueillis de la bouche des fantômes, et dont elle s'amuserait, s'ils ne la remplissaient d'angoisse.

Et la vieille Ali-baby, si importune et si dévouée... On la lui a

donc changée, ou, devenue perspicace, la voit-elle sous son vrai jour? De quel vilain rire qui déchaussait ses dents, elle accueillit ses hésitantes ouvertures. Elle haussait les épaules avec un air de commisération, fort déplaisant. « Ah! vous avez la *volonté* de devenir mère, comme ça, par inspiration? Une enfant, vous êtes une enfant... » Pour tous, elle est donc une enfant? Quelle injustice! Mais elle saura prouver qu'elle n'est plus une enfant... Et de quels conseils spéciaux Ali-baby est venue l'effarer... A quel interrogatoire gênant et qui faisait rougir, elle s'est livrée... « Il faut bien que je remplace votre mère. » Une mère s'exprimerait différemment, beaucoup plus doucement, et tant de curiosité ne brillerait pas dans ses yeux. Elle lui a aussi apporté des livres « pour l'instruire ».

Tout de suite révoltée, elle les a refermés. Les rouvrira-t-elle? Peut-être l'éclaireraient-ils... « Le prince veut en somme votre bien » a dit aussi Ali-baby; « faites ce qu'il exigera de vous. » Qu'est-ce encore que cela? Ali-baby qui détestait le prince, le vante maintenant, l'engage à lui obéir. Certes, elle obéira, la femme doit obéir, ce fut l'enseignement de sa jeunesse, mais obéir en quoi? Jusqu'à présent elle fut une épouse soumise. C'est donc un ordre bien sévère qui va lui être transmis? Et Ali-baby sait, et elle, si bavarde à l'ordinaire, se tait...

Ainsi, la pauvre Josépha se débat dans des incertitudes, scrute des ténèbres, s'inquiète de l'*inconnu* qui rôde autour d'elle, qui l'approchera demain, aujourd'hui peut-être, et ne se console un peu qu'en chantant des romances allemandes qui poétisent sa destinée de princesse enfermée dans un château sinistre, ruine qu'un coup de baguette magique ferait splendide, palais doré par les rayons d'Amour...

Entre temps, Ali-baby, duègne dévouée mais peu scrupuleuse, avait l'honneur d'être mandée secrètement chez Monseigneur qui daignait lui faire part de ses volontés, non sans l'avoir prise préalablement au piège de ses largesses.

Il la recevait debout dans son cabinet, d'un air haut et rengorgé, plutôt comme une coupable venant solliciter sa grâce que comme quelqu'un dont il attendait un service. C'était sa façon dans des circonstances délicates, la dignité de son attitude l'assurant de son impeccabilité morale. Il était d'ailleurs aujourd'hui tout à fait Claude, premier du nom, et en portait le sombre costume avec autorité. Sa face blême datait de trois siècles, l'opale à son doigt luisait vivace, encourageante, et la

glace étroite lui renvoyait une image de lui-même qui le satisfaisait.

Ali-baby, dès le seuil, saisissant les plis d'une jupe que pour l'occasion elle avait choisie parmi les plus claires de sa garde-robe, se plongea en de vastes révérences, puis, essoufflée par cette gymnastique, reprit haleine avant de parler.

— Les bontés de Votre Altesse — commença-t-elle.

— Hé bien ? je ne suis plus cet avaricieux que vous blâmiez ? l'interrompit-il brusquement.

— Oh ! que Monseigneur m'excuse. — Et tirant de son ridicule un mouchoir brodé dont elle se tamponna : — Ce souterrain — il est bien commode — mais j'ai trébuché sur une pierre, et j'ai failli tomber.

— C'eût été dommage, à votre âge, répliqua sans galanterie Son Altesse.

— A tout âge, fit Ali-baby, offensée. Et aussitôt, crainte d'encourir la colère du maître, elle ordonna à ses lèvres de sourire humblement.

— Mes bontés ? reprit le prince. Le moment est venu de les reconnaître. — Avez-vous parlé à ma femme ?

— Sans doute. Mais, Monseigneur, qu'il est difficile d'éclairer une jeune personne d'un naturel aussi candide. Vraiment je ne comprends pas que le Comte Illustrissime, son père...

— Bon, bon. Je ne vous demande pas de comprendre, mais de faire comprendre. Avez-vous réussi ?

— En si peu de temps ! s'exclama piteusement la vieille dame.

— Non ? Je le regrette. Notre tâche sera plus difficile. Car c'est pour ce soir : je l'ai résolu. — Il y a nouvelle lune, et les conjonctions sont favorables.

— Nouvelle lune ? questionna Ali-baby, un peu ahurie.

— Oui. Mais cela ne vous regarde pas.

Il trempa ses lèvres dans un broc d'argent où moussait une bière forte, se gourma, et poursuivit :

— Je pense qu'il est utile que la princesse dorme d'un sommeil profond. Il faudra aussi qu'elle ait le visage voilé ; cela est plus sûr, de toute façon. Tout cela est votre affaire. Vous avez le nécessaire ?

Elle s'inclina.

— Bien. La chambre à peine éclairée ; une simple veilleuse. Vous resterez à proximité. Votre assistance peut être précieuse. Il n'est pas besoin que j'insiste ? Jouez comme il faut votre

rôle. Et soyez muette. Sinon — il y a des oubliettes ici. Pour tout détail, Leone Cappa vous renseignera.

Comme elle se retirait, à reculons, il promit :

— Vos filles seront dotées — après l'événement.

Et elle remercia, avec attendrissement, cependant qu'il lui tournait le dos, indifférent à sa reconnaissance verbeuse.

Un peu mélancolique, le prince Claude arpentait la chambre où s'allongeaient les rayons vineux du soleil couchant. Sur la vénalité des femmes il faisait des réflexions. Un peu d'or, et les voilà prêtes aux pires besognes. Pour tant d'empressement, dame Ali-baby méritait récompense. Si, plus tard Josépha l'exigeait, il la lui livrerait. Et le souvenir féodal d'appareilleuses traquées, nues, par des chiens dans la cour du château, tranquillisa sa conscience qui s'émouvait.

Mais on gratta à la porte, et dans l'entrebaillement, la tête de Leone Cappa s'insinua.

— Je t'attendais, fit le prince.

L'Italien avança de quelques pas, cérémonieusement courbé. Et une simarre de soie blanche le vêtait, où le soleil agonisant agrafa sa pourpre diaphane.

— D'une fine tunique ensanglantée, Phœbus t'a fait présent, remarqua, non sans emphase, l'Altesse.

— L'augure est bon, Phœbus se déclare en notre faveur, affirma Leone. Symbole d'une virginité destinée à périr, la neige de cette robe est incandescente, et se transmue en un sang léger où se presse l'essaim des générations à venir !

Le prince hocha la tête.

— La vieille sort d'ici, reprit-il. Je lui ai donné mes ordres. Tu les compléteras... J'eusse mieux aimé pourtant que d'abord elle persuadât Josépha...

Monseigneur s'arrêta de parler, hésitant visiblement d'énoncer une question difficile. Mais Leone le prévint :

— Ralph ? dit-il simplement. Il est là.

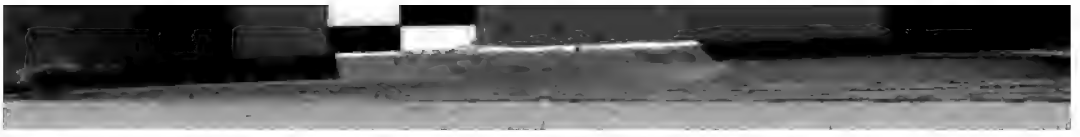
— Ah ! Et il est indispensable que je lui parle ?

— Votre Altesse seule, en personne, peut ordonner.

— Tu vas donc me l'amener. Mais tu es sûr de lui ?

— A tous égards. D'ailleurs, les filles le renomment et le redoutent. Plus d'une qu'il approcha lui fut redevable d'une maternité dont elle ne s'enorgueillit point. Il a frappé dans Pücklau quelques médailles à son effigie.

Cappa débita ce petit discours avec onction ; satisfait, le prince l'écoutait.



— Mais, objecta encore ce dernier, ne soupçonnera-t-il pas...

— Hé non, il n'oserait. — Pour lui, c'est d'une fille d'honneur, un peu légère, qu'il s'agit. Il la châtiera avec vigueur et sans ratiociner. — Et puis, quand même ? — Demain, on le renvoie à son régiment et jusqu'à son départ il ne communiquera avec personne.

— Demain, répéta le prince, on le renvoie à son régiment ; ordre de se taire. Sinon, là-bas, il y a des moyens de le contraindre au silence. — Je pense que le garçon est bien choisi. Il n'abâtardira pas la race, car — ici le prince poussa un long soupir — il est après tout mon fils...

Et Cappa, respectant la rêverie du prince, sortit quérir le jeune homme.

— L'idylle fut brève, songeait Monseigneur. Ce ne fut même pas une idylle. Une chambrière compose un personnage prosaïque. Mais elle avait les chairs fermes et le baiser savoureux. Mon père marquait du goût pour elle, et elle en avait pour moi. Aussi, plus d'une fois, m'offrit-elle en de furtives nuitées la distraction de son corps. — Temps à jamais évanouis... Qui eût dit que de ces hâtives rencontres un fruit naîtrait, et que...

Ici, Monseigneur s'embrouilla dans sa métaphore. Mais il conclut, non sans philosophie, et avec une pointe d'impiété :

— Impénétrables sont les desseins de la Providence.

A ce moment, on gratta derechef à la porte, et le prince Claude, tout à l'heure affaissé dans ses souvenirs, se campa contre la cheminée, adoptant le maintien affable et majestueux du souverain qui condescend à s'entretenir avec un de ses infimes sujets.

L'huis s'ouvrit ; et dans le chambranle que comblait sa stature, s'immobilisa, irréprochable d'attitude réglementaire, les bottes reluisantes, les cuisses moulées dans le drap rouge de la culotte, les brandebourgs du dolman élargissant encore sa poitrine bombée, un jeune et magnifique hussard.

Sans bouger de sa place, le prince l'examina. Peut-être pensait-il : « Voilà comme ils nous font et comme nous les faisons. » Mais, à tout prendre, Monseigneur devait se flatter. Rien, chez le jeune homme ne rappelait le type caractéristique des Pücklau. Une tête de montagnard aux prunelles aiguës sous un front bas, ronde et pleine, le nez court, les lèvres fortement sensuelles, les joues colorées, au total différant comme en détail de l'ovale allongé, d'une aristocratique pâleur, qui distinguait le visage de Son Altesse.

— Il est superbe le gaillard, se dit le prince, à la fois chatouillé dans sa vanité de père putatif, et piqué de quelque jalousie. Et il lui fit signe d'approcher.

— Hum, commença-t-il, indécis quant à la suite de son discours. Mais l'inspiration lui vint, et il entama le panégyrique de l'état militaire.

— Ralph, conclut-il, tu es un bon soldat. Dans ton métier, il est des corvées pénibles ; je t'en réserve une agréable. Quoiqu'en congé, cette nuit, tu seras de service.

Ici, le prince sourit imperceptiblement, ce qui induisit Ralph à sourire de toutes ses dents, qui étaient nettes et rangées en bon ordre de bataille.

— On m'a dit, Ralph, reprit le prince, on m'a dit que tu mets volontiers à mal les filles du pays ?

Une subite rougeur trahit chez Ralph la crainte d'avoir été dénoncé pour quelque récent et damnable méfait.

Mais l'Altesse le rassura du geste.

— Je ne t'en blâme qu'à-demi. Les femmes sont des êtres excessifs...

Il tourna court, Ralph écarquillant les yeux.

— Hé bien, acheva-t-il, ce soir on te mènera vers une femme. Le silence est la consigne. Pour le reste, agis. Suis les instructions qui te seront données. — Va et obéis. J'ai dit, *moi le prince*. Compris ?

— Oui, Monseigneur, fit Ralph, dont ce furent durant l'entretien, les seules paroles. Et il joignit les talons, saluant militairement, au moment de sortir.

Le regard du prince resta longuement attaché à la porte qui venait de se refermer.

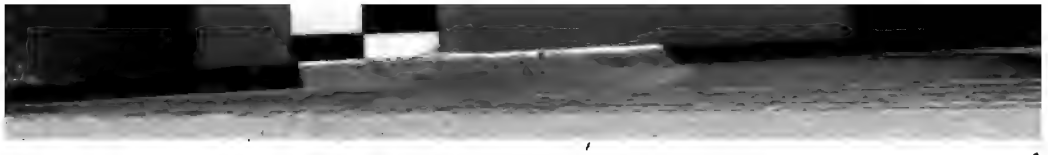
— Quel malheur... soupira-t-il. Et dans ce mot unique la complexité de ses sentiments s'exprima. D'un trait il vida le broc de bière, puis pressa un timbre.

Leone parut.

— De la musique, demanda-t-il. Mon âme est triste.

*
* *

— Ne me quittez pas encore, Ali-baby, quoique j'aie bien sommeil, dit languissamment Josépha à la vieille dame qui venait de l'assister à sa toilette. — J'ai sommeil, bien sommeil, et voudrais ne point dormir. Ali-baby, il y a plus d'étoiles ici qu'il n'y en avait chez nous : voyez, le ciel tient en suspens des



diamants innombrables. Autrefois, on me disait que ce sont les larmes des anges; ils pleurent donc bien souvent?

— Vous allez vous refroidir. Quelle imprudence d'exposer ainsi vos épaules nues à l'air humide de la nuit!

— Il est tiède et caressant; le vent du Sud a soufflé aujourd'hui. Des parfums montent de la vallée, descendent de la montagne et me grisent de mélancolie. — N'est-ce pas qu'elles font peur ces montagnes qui prolongent au loin leurs immobiles vagues noires? Et de la vallée obscure le murmure de la rivière s'élève comme une plainte.

D'autorité, Ali-baby ferma la fenêtre.

— Tout cela c'est fort joli, mais votre Altesse est déraisonnable. — Vos yeux se ferment, c'est signe qu'il faut vous coucher.

— Oui. Mais, Ali-baby, croyez-vous qu'il y ait des fantômes dans le château? Moi je le crois. Je vais vous dire...

— Vous me direz cela demain. Quelle enfant peu sage vous faites.

Joséphа sourit, les yeux demi-clos, sa jolie tête un peu pesante inclinée sur le côté.

— C'est vrai, Ali-baby. Vous devez être fatiguée et je vous retiens. Une enfant — une enfant qui a très sommeil. Serai-je encore longtemps une enfant?

Elle pénétra dans la chambre à coucher; ses pieds nus se posèrent sur les herbes odoriférantes qui, selon un usage ancien, jonchaient le parquet. A la lueur rose de la veilleuse, les personnages des tapisseries sur les murs vacillaient.

— Ils vivent, dit Joséphа; on dirait qu'ils chuchotent. Ecoutez...

— Mais non, c'est le bruit du torrent que vous entendez. Quelle imagination!

— J'aime qu'il parle dans la nuit, le torrent; il me raconte tant d'histoires. — Alors ceux-ci qui me menacent de leurs gestes, ne vont pas descendre de la muraille, et m'étouffer? Personne ici ne m'entendrait crier... Ali-baby, pourquoi le lit est-il si grand? J'aimais mieux ma couchette de jeune fille... Bonsoir Ali, bonsoir baby, Joséphа dormira tantôt...

Et les bras arrondis sous la nuque, la bouche puérilement souriante, elle ferma les yeux, et aussitôt un sommeil profond s'empara d'elle.

La duègne se retira sur la pointe des pieds. Dans une pièce voisine, le prince et Leone discutaient à voix basse.

— Je pense, dit Son Altesse, qu'il serait à propos que je me tinsse prêt à paraître, si les circonstances l'exigent. N'est-ce point ton avis ?

— Prenez garde qu'elle ne vous haïsse, si vous intervenez. La conjoncture est délicate, répliqua le musicien.

— Ne me haïra-t-elle de toute façon ?

Et ils continuèrent d'échanger avec sang-froid d'oiseuses réflexions que Nolo, les oreilles dressées, écoutait impertubablement. L'arrivée d'Ali-baby interrompit leur colloque.

— Son Altesse vient de s'assoupir, annonça-t-elle, un doigt sur les lèvres. — J'ai eu bien de la peine à la persuader de vouloir se coucher.

— Bien cela. Et Ralph ? interrogea le prince.

— Oh ! j'ai eu soin de lui. Il est vraiment entreprenant, minauda la dame sexagénaire.

— Bon, bon. — Alors, et sans tarder, faites votre office.

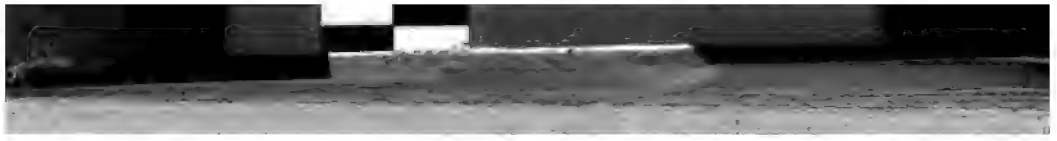
— Oh ! un instant. Il faut que je m'assure si ce sommeil est sérieux, quoiqu'à mon avis, il doive l'être; j'y ai pourvu. Croiriez-vous que la chère petite princesse ne voulait pas boire son thé, ce soir ? Pur caprice. Et je l'ai si bien grondée qu'elle a fini par gentiment vider la tasse pour me faire plaisir. « Là, là, Ali-baby, ne vous fâchez pas, » disait-elle. — Et puis des discours, comme si elle se doutait de quelque chose...

Monseigneur s'impatienta :

— Finissons-en. Constatez que la princesse dort, et le reste vous regarde.

— Moi, cependant, déclara Leone Cappa, je vais, *pianissimo*, évoquer au clavier les génies ailés de la déesse Fécondité.

Docile, Ali-baby rentra dans la chambre, si étrangement nuptiale, où reposait sa maîtresse. Et elle s'émut de la voir ensevelie dans un sommeil qu'aucun rêve encore ne troublait. Tout en fixant d'une main agile un masque de taffetas blanc sur son visage, elle s'indignait contre les fantaisies de ces grands seigneurs dont rien ne limite l'autorité. « Pauvre petite chérie, se disait-elle, mais paix, plus tard tu te vengeras... » Puis elle sortit, et ayant retrouvé Ralph, s'émut à nouveau, mais pour des raisons différentes. Il lui parut que la Fortune distribuait ses biens décidément sans aucune équité; et aussi que l'eau ne choisit pas toujours le moulin. Et beaucoup d'autres idées saugrenues trouvèrent accueil dans sa molle cervelle, au point que sa voix tremblait quand elle lui dit : « On vous attend », et que pour le guider, elle s'appuyait sur lui...



... Un peu interdit, et nonobstant les épices du repas et le feu des vins, refroidi par l'aspect insolite de ce refuge d'amour où l'on venait de l'introduire, Ralph hésitait, cherchant à se reconnaître dans cette pénombre, mystique comme celle d'une chapelle. ... Un sanctuaire, oui, et ce feuillage semé par terre le prouvait. Il en respirait l'arome léger, très perplexe, retenait son souffle. Sûr, la grosse dame si prévenante s'était trompée de porte? Les mouvements gauches, craignant de heurter un objet fragile, il avança, reconnut le lit.

Sous les longs rideaux du baldaquin, dans les fouillis de dentelles, cette figurine de cire dont les cheveux inondaient l'oreiller, c'était la sainte du lieu? Il fut au moment de se signer, et s'approcha de plus près, distrait de son geste pieux par un mouvement qu'avait fait Josépha. « La sainte est vivante », se dit-il. Et touchant les draps, il s'ébahit de leur finesse, et les ayant soulevés, s'ébahit bien davantage. Peu à peu, grisé par l'odeur tiède de la chair, son respect instinctif se dissipait, et le mâle en lui se réveillait. « C'est dommage, pensa-t-il qu'elle ait le visage caché... Bah! qu'importe? — Et si c'était la princesse elle-même, Ralph, tu n'en mourras pas. — Sois fidèle à la consigne... » Mais quand, enhardi tout à fait, ses lèvres eurent frôlé la nudité du corps, il s'affola...

Dans le fond de la pièce, des yeux l'épiaient, et il n'entendit pas le murmure approbateur des voix, là-bas...

... Que s'est-il passé ? Comme l'aube est lente à venir, peut-être ne viendra-t-elle plus jamais, succombant à la nuit éternelle de la tombe?... Josépha, la tête et le corps meurtris, se souvient d'un affreux cauchemar. Dans ses oreilles vibre encore l'écho des cris poussés; la lutte fut terrible. L'étreinte était énorme, inextricable, et que n'est-elle morte elle-même dans ces bras où est morte sa pudeur? — La chambre était remplie de monde, et cela grimaçait autour d'elle et revêtait l'aspect de figures connues ? Mais personne ne la secourait, au contraire. « Tu l'as juré! tu l'as juré! » répétait l'époux inexorable. Et il lui sembla que les ancêtres l'écrasaient sous le poids de leur féroce volonté, cependant que par derrière quelqu'un lui tenait les mains, ses pauvres, faibles mains...

L'étreinte se relacha.

Il y eut, dressée dans l'ombre, comme une statue de neige, qu'avec stupeur ses yeux fixes contemplèrent... Puis, le pas

pesant, de clarté décroissante, la statue s'éloigna, et tous les fantômes disparurent, et ce fut la solitude et le silence.

Joséphа se soulève sur sa couche ; le mouvement lui est une souffrance ; elle voudrait écarter les rideaux où est emprisonnée l'odeur du crime.

— J'ai soif ! fit-elle.

Un doux miaulement lui répondit ; et Nolo qui s'était glissé sous le lit, bondit sur l'édredon, et familier, offrit son échine à sa caresse.

Elle l'attira contre soi, plongea ses bras dans la chaleur de sa fourrure, et comme s'il eût pu être son confident, lui adressa des discours désordonnés en pleurant amèrement.

— J'ai soif ! appela-t-elle encore.

Et sans se détourner, sa volonté roidie, elle vida le verre qu'Ali-baby, accourue, lui tendait.

— Je *sais* maintenant, prononça-t-elle. L'*enfant* est morte...

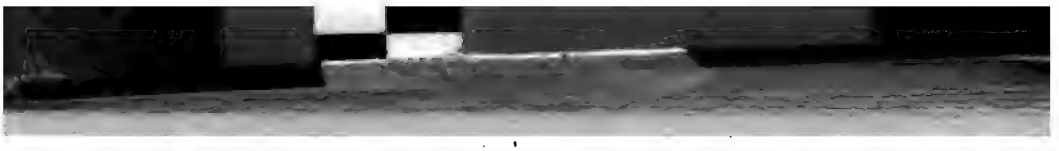
Et ce fut tout son reproche.

VI

Impressions a la Cour

Dans Pücklau, dignitaires et fonctionnaires, et les fournisseurs brevetés de la cour eux-mêmes, ne laissaient pas d'être intrigués par cette nouvelle fantaisie de leur souverain qui s'obstinait depuis des mois à séjourner au Vieux-Château, inaccessible et invisible à ses sujets. Non pas qu'ils regrettassent passionnément sa présence ni la contrainte perpétuelle qu'elle imposait à ceux d'entre eux qu'il admettait en sa compagnie ; et peut-être, dans son for, chacun redoutait-il plus qu'il ne le souhaitait, le retour du maître. Néanmoins, il leur semblait à tous qu'un peu de lest fit défaut à leur existence actuelle. Débarrassés des petites cérémonies auliques accoutumées, ils ne savaient que faire, étaient en peine de révérences et de courbettes, et, comme l'oisiveté engendre tous les vices, il leur arrivait de s'occuper de politique.

A des heures fixes, conseillers et chambellans se retrouvaient dans les allées spacieuses du parc, où ils accomplissaient leur promenade avec gravité. Le « directeur de la chambre des finances » se joignait à leur groupe, et on lui marquait une déférence spéciale, car beaucoup plus que celle des chambellans, la clef qu'il portait était emblématique de pouvoirs effectifs.

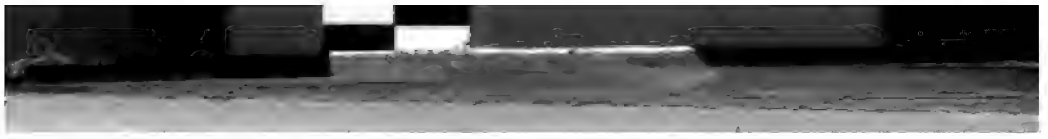


Arrivait le commandant de la garde d'honneur, martial vraiment dans son bel uniforme qui provoquait le respect. Parfois, mais rarement, la robe et les bas violets du grand aumônier, et son geste bénisseur octroyaient à l'assistance leur douceur épiscopale. Le soleil d'hiver n'échauffait point la conversation, qui était honnête et mesurée. La limpidité du ciel, l'absence de vent, la tiédeur de l'atmosphère en dépit de la neige dont se couvrait la montagne, fournissaient des motifs à leurs devis. Ils convenaient que la nature avait singulièrement favorisé ce pays si gracieusement ouvert sur les horizons italiens ; et ils étaient plusieurs qui rêvaient de faire de Pücklau une station climatérique, avec un casino, où des étrangers riches viendraient jouer. Mais voilà, Monseigneur y consentirait-il ? Cela n'était guère probable, Son Altesse ne portant aux innovations qu'une tendresse médiocre et détestant la turbulence des étrangers. Le *Moniteur de Pücklau* offrait matière à des considérations plus générales. Un bulletin bref renseignait sur la santé de Leurs Altesses, laquelle invariablement était excellente, et donnait peu de détails sur leurs faits et gestes. Suivaient les nouvelles locales, et celles relatives à l'Europe. On commentait les dépêches, et le « directeur de la chambre des finances » était réputé pour la sagesse de ses aperçus.

Et sitôt que les grandes ombres du couchant s'allongeaient sur les pelouses, la société se séparait, non sans échanger devant les grilles de la Résidence, toutes sortes de civilités remémorées de Versailles. Mais tous ne rentraient pas au logis. Certains prenaient le chemin d'un cabaret renommé pour l'excellence de sa bière et le bouquet de ses vins. Depuis le malheur qui l'avait frappé, le baron de Rivalta y passait de préférence ses soirées, et il eût été indécent de l'y laisser seul, avec de fâcheux souvenirs. La fumée des pipes était propice aux détours de la pensée qui en suivait les méandres ; les boissons chargées d'alcool fortifiaient et stimulaient les facultés. On glissait aux confidences, on formulait des opinions. Un langage assez hardi était toléré à ces agapes. On y examinait les affaires du pays ; l'esprit de la population, qui paraissait moins bon inquiétait. Et la critique, une critique pleine de réticences, polie et gantée, n'était pas épargnée aux actes et à la personne même de Son Altesse. Les plus prudents maniaient des cartes, ce qui leur permettait d'entendre sans dire : et à l'occasion, de rédiger un rapport secret, Monseigneur ayant comme tous les souverains de marque, Louis XIV ou Philippe II, un faible pour les délations.

Le baron de Rivalta, parce qu'il était grand chambellan avait généralement l'oreille du public ; on le supposait initié à bien des mystères, le prince le retenant dans son cabinet parfois plus d'un quart d'heure. Cependant la retraite de Leurs Altesses au Vieux-Château diminuait son importance ; on ne l'y mandait que rarement, pour l'avertir, à peine arrivé, qu'il ne pourrait être reçu ; et de tels procédés affligeaient beaucoup Son Excellence, déjà si éprouvée dans sa vie conjugale. Il vidait son verre avec mélancolie, inclinait sur la poitrine sa tête de vieil oiseau déplumé et blessé, et d'une voie caverneuse s'exprimait. L'avenir de la principauté lui causait de la tablature. Garderait-elle indéfiniment son indépendance? Déjà elle était englobée dans l'union douanière et commerciale du grand empire voisin. D'autres empiètements n'étaient-ils pas à craindre? Il déplorait aussi, timidement, l'influence, à son avis, néfaste, qu'exerçait sur Monseigneur, ce musicâstre de Leone Cappa. Cet Italien sournois, se mêlait, sans avoir l'air d'y toucher, de bien des choses. Il dirigeait le Prince, abusant de ce que celui-ci fût un grand seigneur artiste et de haute culture, pour l'entraîner à de fâcheuses excentricités? Cela, il le prononçait à voix basse, et on acquiesçait à voix basse, également, avec preuves chuchotées à l'appui. Le directeur de la chambre des finances se plaignait de dilapidation. Il rappelait la dépense occasionnée par cet orchestre hébergé à Pücklau pendant tout un hiver, aux fins d'exécuter les œuvres du compositeur. « Je puis le dire maintenant, cela a coûté à la couronne des sommes énormes ! » Et sans préciser le chiffre, il les regardait, et eux soupiraient de ce qu'un peu de cet argent qu'ils supputaient n'eût été détourné à leur profit...

Seul, le médecin observait un silence professionnel digne d'éloges. La tunique boutonnée, des décorations variées attestant ses capacités, il s'asseyait un peu à l'écart, et ne fumant pas la pipe, roulait des cigarettes en nombre prodigieux, ne s'interrompant guère que pour insinuer dans sa bouche des pastilles au patchouli, afin d'adoucir l'haleine qu'il avait forte. Son expérience d'homme âgé et de praticien le disposait à l'indulgence, hormis quand sa vanité était en jeu. Maintes fois Monseigneur l'avait piqué ; il lui en tenait rancune, mais fort secrètement. Prononçait-on son nom auguste, un sourire ambigu retroussait ses lèvres, sourire que corrigeaient ses paroles musquées. Ses propos faisaient autorité, car il restait en communications régulières avec Leurs Altesses, dont il conduisait la santé.



Et quand même, dans ses bulletins, il la déclarait excellente, devant les intimes, et sans faillir à la discipline, il donnait avec prudence de petits détails complémentaires. Ainsi, l'on avait su qu'à la fin de l'automne, la princesse, légèrement indisposée, s'était alitée. Cela parut un événement de conséquence. Sur son sort, on s'apitoyait timidement. Le prince ne portait pas bonheur aux femmes? Ce disant, on jetait un regard à la dérobée sur le grand chambellan, qui l'air désolé, vidait son vidrecome. Mais, quelques mois plus tard, le médecin affirma avec des clins d'œil malicieux : « Le prince, le prince, il est étonnant... » On s'ingénia à pénétrer le sens de cet aphorisme, et ce ne fut qu'au printemps qu'on en eut l'explication.

— La princesse Joséphа est enceinte. Qui l'eût cru? annonça l'homme de l'art, dont l'imprudente réflexion passa heureusement inaperçue, tant fût grande l'émotion produite par cette nouvelle. D'attendrissement, des yeux se mouillèrent, et en l'honneur de Leurs Altesses, on fit sauter plus d'un bouchon. Le loyalisme des gens de la Cour se manifesta par une réelle intempérance ; et l'on raconte que le directeur de la chambre des finances chanta, un peu gris, d'une forte voix de basse, des couplets assez légers.

— Voilà qui va consolider la dynastie, émit un conseiller, qui très âgé, bégayait et hoquetait un peu. Souhaitons toutefois qu'il naisse un fils à Son Altesse, afin que toute difficulté dans l'avenir soit écartée.

— Des difficultés? riposta le baron de Rivalta, tiré de la torpeur où il s'obstinait. Il ne saurait y en avoir. — Et il récita la notice que lui-même il avait jadis rédigée pour l'almanach de Gotha : « Pücklau. — Principauté déclarée neutre par les grandes puissances d'Europe. (Traité de Londres 67). Monarchie absolue, héréditaire dans la postérité mâle (primogéniture) et après l'extinction de celle-ci, *transmissible à la descendance femelle.* » Fils ou fille, vous voyez qu'il n'y a pas matière à contestation. Le texte est formel.

L'approbation fut unanime.

— Mais, demanda en rougissant, un tout jeune sous-lieutenant de la garde, la délivrance est-elle prochaine?

— Peut-être, répondit le médecin qui n'aimait point se compromettre.

(A suivre.) ROBERT SCHEFFER

Notes politiques et sociales

MAUVAISE FIN DE SESSION

Brusquement — sauf pour les gens « bien informés » — et sans y mettre de façons, voici que le Parlement s'est laissé envoyer en vacances. Sans doute l'obstruction indirecte que, par leurs innombrables et si souvent stériles contre-projets et amendements, ennemis déguisés et dangereux amis avaient opposée au projet de loi sur les rètraites ouvrières, nous avait ôté l'espoir que la Chambre en achevât la discussion en cette session ordinaire. Et, après tout, un bon effort, à la rentrée, peut encore permettre d'aboutir avant la fin de la législature. La consultation des Syndicats, Chambres de commerce, etc., où le gouvernement est invité à la fois par la droite et par les socialistes dits « antiministériels », pourra être faite, il faut l'espérer, sans trop grands dommages à la loi : on saura bien, surtout avec la crainte prochaine de l'électeur-juge, attribuer aux réponses la portée qu'elles auront et non davantage. Sur cet ajournement il ne convient donc pas de récriminer outre mesure.

Nous ne regretterons pas beaucoup, non plus, que la Chambre n'ait pas déclaré établir, du jour au lendemain, un système d'impôt tout nouveau et d'ailleurs, dans la forme présente, assez mal défini. Non pas qu'il n'apparaisse pas nécessaire de changer quelque jour les bases sur lesquelles se fonde, aujourd'hui, très inexactement, la répartition des charges sociales. Mais vraiment le parti radical, dont c'était, semble-t-il, la tâche désirée, aurait pu, depuis trois ans, prendre la peine de passer de la formule vague de ses promesses à une tentative précise et pratique de réalisation.

Le mal de cette fin de session n'est pas là. Qu'il y ait eu nonchalance ou fausse habileté de la part du gouvernement, qu'il y ait eu mauvais vouloir et appréhension inavouée de la part de certains éléments de la majorité, il reste que *des questions n'ont pas été posées qui devaient l'être.*

Il est inadmissible qu'après deux années d'un concours démocratique efficace un ministre de l'Intérieur et un Chef de Gouvernement, qui n'est pas, je crois, un Charles-Dupuy, renvoie aux séances lointaines les explications qu'il doit sur une affaire malheureuse et maladroite comme les bagarres policières de la Bourse du Travail, — où le monde ouvrier n'a pas tort de voir une question grave.

Il est inadmissible que le problème de la liberté civique des fonctionnaires, dont la politique présente de l'autorité universitaire rend la solution pressante, n'ait pas pu, contrairement aux promesses du ministre de l'Instruction publique, être largement discuté à la tribune parlementaire. L'équivoque où se traîne la pratique administrative, et l'indécision où s'attarde l'opinion publique est intenable.

Il fallait savoir en cette grave matière non point ce que pense

M. Leygues dont la médiocrité banale, compromise avec tous les partis n'est pas à considérer, mais bien ce qu'accepte et ce que rejette de la doctrine nouvelle et de la doctrine ancienne un gouvernement en qui, somme toute, la démocratie a mis des espérances, jusqu'ici pour une part justifiées. Il ne songerait pas, je crois, à reprendre tout cru et tout simple le principe de la « neutralité » des fonctionnaires (ce qui veut dire en fait principe de la conformité d'opinion avec les supérieurs). Il n'accepterait pas non plus, je pense, le principe de la liberté entière, dans la vie publique, du fonctionnaire en dehors de sa fonction, et cela avec bonne foi républicaine peut-être, par crainte du fonctionnaire publiquement réactionnaire et nationaliste encore plus que par crainte du fonctionnaire publiquement socialiste. Où aurait-il poussé sa fidélité à la tradition autoritaire et timide ? Où aurait-il arrêté sa concession à l'émancipation grandissante et aussi à la force acquise par les idées venues ? Paraître se dérober à cette réponse, grosse d'intérêt présent et grosse d'avenir, a été peu digne d'un Chef de Gouvernement qui prétend volontiers résoudre les difficultés de sa tâche et non pas seulement les ajourner.

FR. DAVEILLANS

LA REVISION CONSTITUTIONNELLE EN BELGIQUE

La Belgique est décidément un pays où les lois électorales ne durent pas longtemps. Peut-être faut-il attribuer cette fragilité à la mauvaise qualité même des textes que les gouvernants se plaisent à mettre en vigueur.

Jusqu'en 1893, la Chambre des représentants était élue au suffrage censitaire. Elle figurait à peu près exactement la Chambre basse de notre Parlement de juillet. Seuls la grande agriculture, la grande industrie, le haut commerce, en réalité, les intérêts sociaux rétrogrades y étaient représentés, c'est-à-dire que si à la rigueur les libéraux doctrinaires pouvaient y accéder, (et par elle ils détinrent longtemps le pouvoir), l'entrée en était impitoyablement close aux délégués du prolétariat.

Le libéralisme doctrinaire lui-même se serait sans doute bien gardé d'élargir convenablement les cadres électoraux, si le suffrage des possesseurs de la fortune, en Belgique comme ailleurs, n'avait de plus en plus versé dans la pure réaction. Sauf honorables exceptions, la bourgeoisie wallonne et flamande, longtemps voltairienne, comme la nôtre sous Louis-Philippe, adhéra au cléricalisme et laissa la Congrégation saisir la direction des affaires. La gauche historique évincée se retourna alors vers le peuple, vers les ouvriers des houillères et des fonderies qui venaient précisément de se donner l'une des plus puissantes organisations qui fussent au monde. Les libéraux parlèrent au Congrès et ailleurs ; le prolétariat descendit à la rue, déclara la grève, menaça de faire une révolution violente. Les catholiques transigèrent, et ce fut ainsi, qu'il y a sept ans, le vieux suffrage censitaire fit place, non point au

suffrage universel, mais au suffrage plural, qui combine celui-ci avec celui-là, en assurant au premier une large prééminence.

Cet important avantage arraché, les gauches libérale et socialiste se séparèrent; leurs routes, en effet, divergeaient; le nouveau mode électoral était plus favorable aux libéraux qu'aux socialistes, car les anticléricaux purs, grâce à l'acquisition d'une voix supplémentaire par diplôme ou capacité, étaient avantagés; ils avaient deux, trois bulletins, alors que les prolétaires étaient réduits à un. En outre, les premières élections faites d'après le régime indiqué furent, pour diverses raisons, infiniment plus propices aux socialistes. Les libéraux n'avaient pas su user des bénéfices que la loi leur conférait; ils furent éliminés de la Chambre des représentants, tandis que les députés révolutionnaires y conquéraient plus du cinquième des sièges. En présence de cette situation, les libéraux réclamèrent, avant toutes choses, la représentation proportionnelle qui devait leur attribuer autant de circonscriptions qu'aux socialistes. Ceux-ci hésitaient sur la R. P., comme l'on dit à Bruxelles, et ils voulaient essentiellement le S. U., en d'autres termes, le suffrage universel. Seulement, comme après tout, ils avaient besoin de l'appui des forces libérales pour avoir le S. U., ils s'engagèrent à faire triompher la formule doctrinaire, à condition pour les doctrinaires de concourir ensuite au succès de la leur. Ce fut ainsi qu'il y a deux ans la R. P. fut consacrée par la loi. Les libéraux en tirèrent les avantages prévus, puisqu'ils enlevèrent du coup le quart de la représentation. Mais, par contre, le socialisme ne gagna pas un siège.

Il met d'autant plus d'acharnement aujourd'hui à revendiquer le S. U., et la troisième phase de la revision constitutionnelle s'est ouverte le mois dernier. Quand et comment finira-t-elle? A coup sûr avant peu et probablement par la victoire décisive du régime démocratique.

Conformément au pacte passé jadis, les libéraux et les socialistes ont donné, dans la dernière semaine de juin, un formidable assaut au système électoral en vigueur. Ils ont demandé, non point l'établissement pur et simple du S. U., mais la consultation du peuple, sur cette innovation par voie de referendum. Pourtant personne ne s'est trompé sur le sens même du débat, et c'est le fond des revendications de la gauche qui a été discuté par les orateurs de droite. Ni M. Janson, ni M. Vandervelde n'ont pu convaincre l'assemblée de l'opportunité de l'évolution qu'ils réclamaient. Quelle que fût leur éloquence, leur cause était perdue d'avance. Seulement il est permis de dire que cette cause n'est pas perdue pour longtemps.

Nous allons assister au déroulement des phénomènes qui se sont produits, devant le monde étonné, il y a sept ans. Les orateurs libéraux exposeront les avantages de la réforme dans des réunions soigneusement triées, devant des minorités mieux éclairées de la bourgeoisie dirigeante. M. Janson et ses amis joueront le rôle glorieux, mais difficile et ingrat, de Lamartine, de Ledru-Rollin et d'Arago à la veille de février 1848. Ils feront leur partie dans un formidable concert, dont le

prolétariat tiendra les premiers rôles. Celui-ci déclarera la grève, se répandra dans les rues des grandes villes, concertera ses mouvements énormes avec l'admirable discipline qui le caractérise. Et lorsqu'une fois de plus, l'émeute paraîtra près de dégénérer en révolution, et que la garde civique ébranlée refusera de charger ses fusils, le cabinet clérical s'inclinera, la Chambre capitulera, la bourgeoisie abdiquera un peu plus de ses prérogatives sociales. Il se trouvera bien un Nyssens quelconque, comme jadis, pour colorer et travestir la défaite du parti catholique.

Il y aura pourtant une différence. Autrefois le système plural, en appelant à la vie politique le prolétariat, laissait encore de multiples chances de suprématie aux cléricaux ; ils savaient bien qu'ils réservaient le meilleur de leur autorité, et que minorité réelle, ils s'assuraient la majorité, — une majorité artificielle par la pluralité des bulletins. Aujourd'hui, au contraire, le vote inévitable du suffrage universel déracinera irremédiablement le régime de la Congrégation en Belgique. Que le S. U. fonctionne et tout de suite la coalition libérale-socialiste, de longue date en activité, renversera les ultramontains. Au lendemain de la victoire, la coalition se brisera peut-être ; il est possible que les socialistes défiants laissent d'abord le pouvoir aux libéraux : tout en exerçant sur eux le contrôle sévère qu'autorisera leur effectif: mais à coup sûr les Smet de Nayer, les Vandeerpereboom, les Beernaert, c'est-à-dire les Guizot, les Thiers, les Odilon-Barrot du règne auront fini leur temps. Le S. U., c'est la mort chez nos voisins du système politique qui les asservit aux évêchés, aux opulentes abbayes, aux universités catholiques, et c'est pourquoi son triomphe mérite de passionner toutes les démocraties.

PAUL LOUIS

DU 14 JUILLET

Cette fête du 14 juillet c'est la manifestation par laquelle l'humanité démocratique « s'enivre de sa propre image ». Or l'humanité, elle, ne considère que l'heure présente. Mais n'y a-t-il pas lieu, évoquant les diverses manifestations par lesquelles l'humanité célébra sa propre attitude, de comparer les divers tons sur lesquels elle le fit ? Et, dès lors, n'y a-t-il pas lieu de sourire, si l'on remarque, d'une part, avec quel fracas la présente humanité célèbre une attitude dont le trait principal est que, sous un ciel gris, mille formes quelconques grouillent de cabarets en cabarets, et si l'on remarque, d'autre part, avec quelle discrétion une humanité ensevelie, dont les fêtes s'appelaient les Panathénées, célébrait une attitude qui consistait en ce que, sous le soleil de l'Attique, la procession des êtres qui posèrent pour Phidias montait à l'Acropole en franchissant les Propylées ?

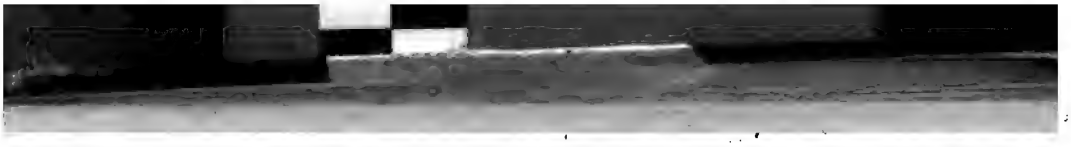
Pour beaucoup d'hommes, en effet, il y aurait lieu de sourire. Il est en effet des hommes qui ne sauraient déclarer beau que ce qui ressemble à un « phénomène » ; c'est-à-dire ce qui, d'abord, est perceptible à la sensibilité la plus immédiate, l'ouïe, la vue, etc. ; et qui, ensuite, se détachant sur un fond monotone et indéterminé — l'espace, le temps, le

silence — y produit l'effet d'une rupture d'équilibre et d'un contour délimité. Ces hommes-là préfèrent Hugo à Lamartine, le pittoresque à l'homogène, la surprise à la félicité, la passion à la sérénité. Pour ceux-là, naturellement, cette seule société peut être déclarée belle dans laquelle un groupe, par son élévation au-dessus d'une immensité de misère, apparaît comme une éclatante saillie, tandis qu'elle manque à toutes les conditions du beau cette société actuelle dont le propre est précisément de mourir de jour en jour à la notion de la particularité.

Il est d'autres hommes qui ont du beau un autre sentiment: qui sont, en présence du monde extérieur, sensibles surtout à l'idée des énergies latentes qu'il enferme, et qui demandent leur plus vive émotion esthétique à ce qui leur signifie l'immanence d'un équilibre, le travail d'une force continue et la promesse d'une évolution infinie. Ceux-là sont moins émus par le plus brillant soliste que par l'impersonnelle symphonie, moins émus par la passagère tempête que par le calme de la mer, moins émus enfin par la vue d'un fier patriciat — condamné, par l'essence même de la fierté, à une limite de développement — que par la vue de la démocratie monotone et illimitée.

De ces deux sortes d'hommes, les premiers, intéressés uniquement par ce qui leur ressemble, ne considèrent dans l'histoire du monde que la matière vivante: la vie leur apparaissant donc comme un élément commun à toutes les manifestations, ce n'est qu'à une forme de la vie qu'ils accorderont le titre distinctif de « beau ». En présence d'une civilisation, c'est donc en raison de la qualité formelle de la vie qu'elle contient qu'ils en évalueront la beauté. Pour ceux-là, assurément, la Panathénée est plus belle que le 14 Juillet. Les seconds, prenant conscience d'un cosmos moins étriqué, savent abstraire, par contraste avec la matière brute et par-dessus les formes de la matière vivante, l'idée générale de la vie; et, sachant combien la vie est rare, quelle série de victoires antérieures et quelle perfection de mécanisme intime elle suppose, ils trouvent à la vie elle-même une beauté. Pour ceux-là une société est belle en raison de la quantité de vie qu'elle manifeste, et elle aura tous leurs suffrages cette fête, onde vitale plus ample que celles jusqu'alors enregistrées. Qu'importe, diront-ils, si les chants de ces gens sont vulgaires: ils chantent! et ce qui est beau, ce n'est pas de chanter telle ou telle chose, c'est de chanter. Qu'importe si leur rire est grossier: ils rient, ils vivent! et ce qui est laid, ce n'est pas telle ou telle joie, c'est la souffrance; ce n'est pas telle ou telle vie, c'est la mort. Quant à cette société où quelques mille hommes vivaient tandis que des millions et des millions étaient plongés dans la torpeur, elle ne saurait présenter à leurs yeux qu'une délicate difformité.

Les premiers, enfin, dans l'admiration qu'ils ont de leur goût personnel, ont identifié ce qui les charme à la sainte image d'une « chose en soi », qu'ils appellent la Beauté et qu'ils croient indépendante de toutes les terrestres réalités. Pour eux, donc, une manifestation ne saurait présenter de la beauté qu'autant qu'elle présente quelque trait capable



d'être assimilé aux objets habituels de leur goût personnel. Pour ceux-là, une méthode algébrique, une synthèse chimique sont choses essentiellement incapables du beau, et, parmi les manifestations sociales, celle-là surtout sera trouvée belle qui contient les danses mimées et les courses de quadriges. Les seconds, soucieux d'exprimer par le verbe autre chose que des éblouissements individuels, ne sauraient entendre par « beauté » qu'un effet dépendant de convenances positives. Pour eux, toute espèce de manifestation est capable d'une beauté spécifique, déterminée par les convenances, non pas de notre sensibilité, mais de sa propre tendance. Ceux-là — comprenant que la tendance d'une société c'est de satisfaire, non pas les besoins artistiques de quelques spectateurs, mais ses propres besoins fonctionnels — ceux-là trouveront belle cette société qui, cessant de concentrer en des points isolés sa conscience interne pour la distribuer peu à peu à l'infinité de ses membres élémentaires, réalise mieux que toutes ses devancières les propres convenances des sociétés.

De ces deux esthétiques, vous le voyez, la première accuse la sensibilité exclusive aux représentations finies, les croyances anthropocentrique et métaphysique ; fondée sur le regret, plaçant l'âge d'or dans le passé, elle procède de la superstition conservatrice, et, par sa crainte de l'avenir, elle réprouve implicitement l'œuvre de la vie. Bien qu'elle soit (dans ses fins politiques au moins) celle de Nietzsche et de Renan, elle relève donc, au fond, du mode de sentir et de croire propre aux êtres primitifs. — La seconde implique la faculté d'objectivation, la sensibilité aux idées générales, la confiance dans la destinée humaine. Ses fins sont conformes à celles de la science. Elle est celle de Spinoza, et, dans l'évolution du sentiment esthétique, elle est le terme ultime : car vous conviendrez avec moi qu'un paysan, dont nous travaillerons à éduquer le sens du beau, sera sensible aux œuvres de Praxitèle ou de Michel-Ange bien plus tôt qu'aux notions de la continuité et de l'infini. — Pour toutes ces raisons, la sensibilité à la supériorité esthétique des démocraties me semble un des signes de la réelle aristocratie : avec non moins de droits que les plus raffinés fervents du « miracle grec », dès les premiers pas dans un de ces bois où le peuple souverain ripaille, j'ai été, moi aussi, écœuré par les paniers de viande froide et par l'éternelle « valse Bleue », et, dans une détresse non moins justifiée que celle de ces artistes, j'ai, moi aussi, tendu les bras vers la câlinerie des sociétés oligarchiques ; mais je me serais trouvé un bien pauvre esprit si, impuissant à me dépêtrer de mes nerfs, je n'avais su considérer ce mouvement indépendamment de ses effets sur ma commodité personnelle ; et je me jugerais un bien pauvre cœur si, percevant dès lors le sens de ce mouvement, lequel est un soulèvement vers un peu plus de bonheur, je n'y trouvais de la beauté, et si je ne sentais soudain tous les relents de mon éducation académique sombrer dans l'émotion de la sympathie sociale.

JULIEN BENDA

Gazette d'Art

L'INVASION ESPAGNOLE : PICASSO (1)

La seconde... une bonne invasion, ou mieux l'immigration de parents pauvres à l'étroit chez eux : rien qui ressemble à ces installations comme de barbares en pays conquis, auxquelles nous commençons presque, pour notre malheur, à nous habituer. Les transpyrénéens qui depuis plusieurs années affluent à Paris, ne doivent guère plus s'y trouver dépaysés que déconcertés leurs hôtes : les qualités qui motivent leur succès ici sont collatérales aux nôtres ; tout se passe entre latins, et cela tourne presque en alliance défensive... Oui, c'est bien la seconde. La fameuse première, de Charles-Quint à Philippe IV, chevaleresque et capitane, laissa mieux aux Français que l'écho du beau cliquetis d'armes et de mots richement sonores parmi quoi elle irrompit toutes enseignes déployées : une vision neuve — sévère, forte, hautaine — de l'homme vis-à-vis de lui, des autres hommes et du destin. Notre littérature se l'incorpora sans servilité, la faisant servir aux fins de son génie propre : Corneille, Molière, d'autres (dont les poètes, de Ronsard à Malherbe, sans parler des « burlesques »), en tira cette conception neuve et robuste du héros — Polyeucte, Alceste ou don Juan — équilibrante, antithétique et complémentaire à celle anglo-normande, que parallèlement élaboraient Shakespeare et ses satellites. Sur toutes deux vécut le monde, de Faust à Zarathoustra. Trois cents ans passés, le monde anglo-latin connaît l'heure critique de la désagrégation des parties et leur ossification. La nouvelle expansion hispanique, toute picturale cette fois, ce qui est un signe, se manifeste d'imagination âpre, sombre, corrosive, magnifique parfois, mais alors d'une magnificence volontiers lugubre ; et surtout violemment autochtone.

Oui, tous ces artistes se reconnaissent à un profond air de famille ; sous de superficielles influences, c'est leurs grands ancêtres qu'ils subissent ; et cela est très bien. Mais particulièrement Goya, le génie âcre et douloureux. Chez Picasso, par exemple, ce brillant dernier venu. Lui, est peintre, absolument peintre, et bellement ; sa divination de « la matière » suffirait à l'attester : comme tous les purs peintres, il adore la couleur pour elle, or chaque matière a sa couleur propre. Aussi tout sujet l'enamoure, et tout lui est sujet ; le jaillissement furibond vers la lumière des fleurs hors du vase, et le vase aussi, et la table qui supporte le vase, et l'air lumineux qui danse à l'entour ; ou le grouillement multicolore des foules à même la verdure dans un champ de courses, à même le sable ensoleillé d'une arène tauromaque ; la nudité des corps de femmes, n'importe quelles, ou l'ensevelissement d'eux, devinés,

(1) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

pétris, à travers le tas élastique des étoffes bigarrées... Des trouvailles, là : de trois fillettes dansantes, le vert prasique de la jupe de l'une sur le blanc des dessous qui ont bien le blanc raidi, garçonnier, des dessous très amidonnés des fillettes ; le jaune et blanc d'un chapeau de femme, etc... De même que dans un sujet tout lui est sujet, pour traduire tout lui est bon, même argot, ou gongorisme — cet autre argot, — même le lexique du voisin. On démêle aisément, outre les grands ancêtres, mainte influence probable, Delacroix, Manet (tout indiqué lui, qui vient un peu des Espagnols), Monet, van Gogh, Pissarro, Toulouse-Lautrec, Degas, Forain, Rops, peut-être... Chacune passagère, aussitôt envolée que captée : On voit que son emportement ne lui a pas laissé le loisir encore de se forger un style personnel ; sa personnalité est dans cet emportement, cette juvénilement impétueuse spontanéité (on conte qu'il n'a pas vingt ans, et qu'il couvrit jusqu'à trois toiles par jour). Le danger pour lui gît dans cette impétuosité même qui pourrait bien l'entraîner à la virtuosité facile, au succès plus facile. Prolifique et fécond font deux, comme violent et énergique. Et cela serait tout regrettable, en face d'une si brillante virilité.

FÉLICIEN FAGUS

Spéculations

Le nouveau microbe.

Un mal qui répand la terreur,

mais dont il n'est point si déplorable que souffrent quelques milliers de Français puisqu'il a fourni à un écrivain de France l'occasion de ce petit chef-d'œuvre, *Bubu de Montparnasse*, serait, paraît-il, fort menacé par les médecins, irrespectueux de sa vieille noblesse, qui date au moins de François Ier. Mais ne nous alarmons point encore, ni ne nous hâtons de signaler son imminente disparition, ainsi que nous l'avons fait pour tant d'autres reliques, aux conservateurs de nos monuments nationaux. Il se lèvera encore de beaux jours pour « le mal français », ainsi nommé, comme on ne l'ignore point, parce qu'il vient de Naples ou d'Amérique. Les médecins n'en ont en effet trouvé, par le labeur de MM. Justin de Lisle et Louis Jullien, que le « microbe pathogène » et non le remède. Or, les microbes ne sont qu'une façon de traduire en notre siècle, ce que les âges précédents appelaient les « vertus », dormitives et autres.

Les microbes, qu'on prouvera sans doute bientôt n'avoir jamais existé et n'être autre chose que des ferments, ont cet avantage sur les « vertus » précitées qu'ils sont concrets, visibles et qu'on peut en exhiber l'image au peuple dans des conférences.

Le microbe fraîchement inventé serait un charmant animal, non pas des plus grands — long de 5 à 8 μυζ mais de taille bien prise, il manifesterait une prédilection gloutonne pour la gélatine, les pommes de terre à la glycérine, et le lait; il prendrait plaisir à se parer de toutes les matières colorantes qu'on veut bien mettre à sa disposition.

Il faut éviter, disent ses parrains, *de le dessécher dans la flamme*, ou à une température supérieure à 60°. Cette recommandation implique, en toute évidence, l'infaillible traitement du mal. Il suffirait de dessécher le patient dans la flamme ou à une température supérieure à 60°. Mais la science supplie le public de différer quelque peu cette méthode de guérison, car elle estime que les existences microbiennes ont droit à autant et plus de respect que les humaines, et elle n'a point encore trouvé le moyen de faire survivre le bacille, qui « meurt où il s'attache », au sujet infecté.

Les piétons écraseurs. — L'opinion publique s'est émue, à l'occasion de la course d'automobiles Paris-Berlin, de l'incident suivant : dans une des villes neutralisées, un enfant de dix ans a voulu traverser devant

l'un des véhicules qui roulait à l'allure très modérée de douze kilomètres à l'heure, et a été tué sur le coup.

C'est là, à notre avis, une chose excellente, pour des raisons que nous allons exposer. Les touristes à bicyclette ou à bicycle, en l'an 1888 ou 1889, étaient insultés en langue aboyée, mordus et incités à choir, jusqu'à ce que les chiens, ainsi qu'on le constate aujourd'hui, eussent pris l'habitude de se ranger, comme d'une voiture, du nouvel appareil locomoteur. L'éducation canine parachevée, les cravaches et autres engins de défense du cycliste en ces temps reculés ont pu aller rejoindre les démonte-pneus de l'âge de pierre.

L'être humain adulte en est venu, quoique plus lentement que son compagnon quadrupède, à laisser le passage libre aux véhicules rapides. L'homme à pied ne grouille plus par bancs sur les trottoirs cyclables, par contre l'ours y est assez commun, au voisinage des roulottes de nomades, et nous y rencontrâmes un jour, au mépris des règlements, jusqu'à un cheval surmonté d'un officier français.

L'être humain en bas âge, l'enfant, puisqu'il faut l'appeler par son nom, s'exerce au courage des guerres futures en traversant, par bravade, les routes devant les cycles et les automobiles. Notons qu'à l'exemple de certaine peuplade sauvage, qui manifeste sa valeur en montrant son derrière à l'ennemi, mais chez qui une telle témérité n'est point d'usage trop près de l'ennemi, l'enfant ne s'amuse à courir ce péril que quand le péril est encore éloigné, c'est-à-dire quand le véhicule n'arrive pas très vite. L'accident de Paris-Berlin s'est produit logiquement, par suite de l'absurde idée de « neutraliser » les villes. Il est même extraordinaire qu'un seul enfant, et pas dix mille personnes ayant atteint depuis longtemps ce qu'on est convenu de dire l'âge de raison, n'aient point gambadé devant les coureurs qui leur donnaient le temps de le faire. En revanche, on remarquera qu'aucune collision n'a eu lieu sur la route, parcourue à près de cent kilomètres à l'heure.

Ajoutons, pour justifier notre titre, que le piéton court moins de risques que le cycliste ou le chauffeur ; il s'expose à une simple chute de sa hauteur et non à une projection hors d'un appareil de vitesse, ni au bris de cet appareil précieux ; donc, jusqu'au jour où cette folie n'aura point cessé, de laisser circuler des gens à pied, non munis d'autorisation préalable, de plaque indicatrice, frein, grelot, trompe et lanterne, nous aurons à vaincre ce danger public : le piéton écraseur.

ALFRED JARRY

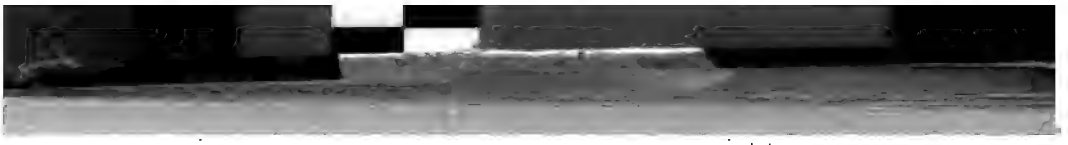
Les Livres

Nouvelles conversations de Gœthe avec Eckermann (1897-1900). — (Editions de *La revue blanche*).

« *La mort a lieu comme la naissance, par un acte de volonté* ». (Conversations avec Eckermann, 1813).

En vain je cherche une raison pourquoi Gœthe ait voulu mourir : Quelques hommes meurent de désespoir ; beaucoup, de simple lassitude ; et la plupart d'ankylose, de définitive impuissance à suivre le mouvement des faits et des idées. Or Gœthe avait surmonté la douleur ; tout son être restait tendu vers l'action ; son esprit fermé seulement aux rêveries religieuses et romantiques, gardait un accueil tout prêt à plus de nouveautés étranges qu'un siècle entier n'en peut amener. Tout rend donc invraisemblable le départ de Gœthe en pleine force, et comme en pleine jeunesse ; les récits qui nous le rapportent éveillent, par maints traits de légende, une méfiance légitime. « Si pourtant Il vivait encore ! — avons-nous plus d'une fois songé. — De quel poids son avis ne pèserait-il pas dans nos discussions d'art et nos conflits sociaux ! Comme il saurait écarter nos préjugés et nos modes, pour discerner tranquillement en toute chose ce qui est *vrai*, c'est-à-dire fécond !... » — Gœthe vit toujours ; il pense, il parle ses pensées ; il faut donc qu'Eckermann soit là, pour fidèlement les transcrire et les livrer au public. De là ce nouveau recueil, joint au premier par une parenté trop sensible pour qu'on hésite à le croire authentique, en dépit des grammairiens. Le présent volume ne nous offre qu'un choix ; on regrettera d'ignorer le jugement de Gœthe sur les jeunes poètes allemands et sur la biologie moderne, sur Hauptmann et sur Hæckel ; mais ses jugements sur la France sont plus intéressants pour nous autres Français. La traduction mérite tous éloges ; elle rappelle, plutôt que Chasles ou Delérot, le *Faust* de Gérard de Nerval ; elle enrichit de mille nuances la large simplicité du texte ; je soupçonnerais M. France d'en être l'auteur, si M. France savait l'allemand, et si telle page ne disait beaucoup de bien de M. France, et peu de bien de M. Plessis.

Il n'est plus besoin de définir le ton de ces *Conversations*. Chacun connaît cette hauteur de vues familière et sereine, où l'on accède sans vertige ; cette raison toujours égale, qui, selon le plus ou le moins de surprise, paraît tour à tour bon sens ou génie ; enfin ce dédain sans affectation pour tout ce qui est inférieur. Les sujets ici traités vont du Mysticisme au cas Millerand, et de la Sémantique aux courses de chevaux. Je voudrais tout parcourir et tout citer. Puisqu'il faut me borner, je parlerai peu des passages que je préfère, ceux où la pensée du maître reprend son attitude ancienne en face d'objets nouveaux ; j'irai droit à ceux où Gœthe, transformé par une longue vie, se complait à brouiller



l'image que je m'étais faite de lui. L'inconséquence est un droit des grands hommes ; mais c'est un plaisir de la dénoncer.

Qu'il s'agisse des rapports normaux entre deux générations littéraires, des devoirs des écrivains dans le monde, du prestige de l'Académie, je reconnais le Gœthe d'autrefois. Lui seul pouvait avec sûreté marquer ce qu'il convient d'entendre par « le respect de la tradition dans le style », distinguer l'image poétique de la métaphore concrète, et condamner au nom de la vie la langueur du symbolisme comme le froid éclat du Parnasse. Les pages sur la description et l'analyse dans le roman abondent en vérités évidentes autant qu'ignorées, qu'il faudra redire et qu'on ne redira pas mieux ; personne, après les avoir lues, ne répétera le cliché de « Stendhal analyste ». Gœthe, enfin, ne dément point sa nature, quand il loue avec finesse Verlaine, France, Barrès, Gide et Tristan Bernard, ni quand de façon magistrale il éreinte M. de Vogüé. Où commencent mes scrupules, c'est quand il s'agit de Molière : Gœthe l'élevait jadis au-dessus de tous les écrivains français ; voici qu'à présent il le place au niveau de Beaumarchais ; et cela pour des motifs trop simples, où se trahit le traducteur de Diderot plutôt que l'auteur de la *Fille Naturelle*. Il faut que Gœthe ait bouleversé tout son système de valeurs esthétiques, puisqu'il en vient à goûter le talent de Lorrain, de Mirbeau, d'Hervieu, de Jules Renard ; — et la merveille est qu'il semble ne pas s'en apercevoir : « Vous savez, dit-il, à propos de Renard, ce que j'entends par cette expression : une manière. L'écrivain qui a une manière, c'est celui qui a acquis la certitude de réussir à coup sûr un certain nombre d'effets, et qui « par là même » est conduit à user de ces effets avec une fréquence toute particulière. » Fort bien ; mais en employant ce mot en guise d'éloge, Gœthe oublie que la *manière* a signifié pour lui le contraire du *style*, le procédé de l'amateur dilettante. A-t-il fini par sentir les lacunes de l'art objectif et généralisateur ? Comprend-il que, chez Renard, l'amour et la minutie de la matière ; chez Hervieu, l'âpreté voulue, ne sont pas de purs caprices, mais des moyens indispensables pour la production d'effets originaux ?...

En politique, en morale, Gœthe se fait gloire d'avoir soutenu la cause de la raison universelle contre les traditions étroites et contre l'égoïsme des petits groupements humains. Pendant sa retraite à Dornbourg, il aimait « regarder le monde raisonnable comme un grand individu immortel ». Dès cette époque, à la thèse tolstoïenne du rachat des fautes par le sacrifice, il aurait répondu comme aujourd'hui : « C'est envers l'humanité entière que doit se payer la dette ainsi contractée envers un seul, et elle se paie par l'action,.. L'intérêt isolé de tout homme nous échappe, tandis que nous pouvons pénétrer distinctement l'intérêt collectif de l'humanité ». Cependant il déclarait alors : « L'individu doit se faire le centre d'où puisse dériver la communauté ». Il fait trop bon marché de son individualisme d'antan ; peut-être aussi méconnaît-il le sens qu'il donnait à la tradition : Loin de la réduire à

l'adage : *Natura non facit saltus*, il y faisait rentrer, comme des vérités éternelles, la nécessité de la hiérarchie et les bienfaits de l'autorité. Il se serait gardé de vanter sans réserve les bénéfices du déracinement. La cité, la famille, étaient bien à ses yeux des entraves au plein développement de l'esprit; mais il n'en voulait affranchir que les êtres exceptionnels, et ceux-là mêmes pour un temps; il n'accordait pas à tout homme le droit de s'enfuir en Italie. De même, il a beau jouer sur un vers du dernier acte de *Faust : Mit freiem Volke auf freiem Boden stehen;* le *peuple libre* qu'il a rêvé n'était pas un peuple d'hommes libres, mais un état indépendant. Et Gœthe a mûri pour concevoir que les révolutions aussi font partie de l'évolution; mais cet effroi que Taine et Renan ont ressenti devant la Commune, il l'avait éprouvé plus fort au bruit des émeutes de 89; ses fameuses paroles, au soir de Valmy, étaient de crainte plus que d'espoir.

Gœthe veut passer pour un socialiste de la veille; je l'estime plus grand d'être ce qu'il est: un conservateur repenti. Ce revirement est le drame de sa seconde vie: Il faut donc lire avec un respect attentif le plan d'un troisième *Faust*, manifeste de sa conviction nouvelle, et ne pas accepter à la légère les motifs qu'il assigne à sa conversion. Il a remarqué, dit-il, « que pour être libre, d'abord il faut être, et posséder les aliments nécessaires à l'existence ». Mais la liberté, pour lui, était le privilège des forts, et non pas un droit naturel : « L'homme n'est pas né pour être libre » affirmait-il. Je n'aime pas qu'il prononce trop haut le mot de Justice. Bien qu'il proteste contre le mauvais usage qu'on a fait de sa sentence: « J'aime mieux permettre une injustice que de supporter un désordre » j'en retiens du moins ceci : Ce que Gœthe nomme une injustice (laisser s'échapper un coupable) est pour nous un simple désordre ; — et ce qu'il nomme un désordre, au contraire (condamner un homme sans le juger) est pour nous l'injustice véritable. La violation du droit ne pouvait choquer Gœthe que comme un manquement à l'harmonie. Et c'est par là qu'il a dû venir au socialisme : Après n'avoir vu dans la révolution « qu'une vaste convoitise, suivie d'un déchaînement d'instincts », il a compris que le monde était malade, et que, même pour l'individu favorisé, toute vraie culture serait impossible, tant que le grand nombre crierait la faim. — Mais qu'importe la raison d'un revirement si salutaire ? J'aime mieux en prévoir les effets : Gœthe apporte à son parti des trésors d'antique sagesse, et le dégage de ses préventions. Il rectifie, à propos de Millerand, la notion de *l'acte révolutionnaire* ; il dissipe les illusions sur le rôle futur de la science ; il nous propose enfin pour guides les grands Critiques, fils de Herder, qui seuls entre les hommes pourront prétendre encore à l'universalité...

— Si ce livre n'était après tout qu'une fiction ingénieuse où, derrière le masque de Gœthe se cacherait le sourire d'un de nos contemporains, la valeur n'en serait nullement diminuée : C'est un bel emploi de l'imagination que de nous peindre le spectacle des mers, vu par les yeux d'un phoque blanc; c'est plus beau, sans doute, de nous montrer le reflet de

notre agitation littéraire et sociale dans un cerveau de génie. Cet artifice impose le recul qui sied pour un jugement impartial et sûr. Quand le jeu va jusqu'à prêter à Gœthe des opinions qui ne peuvent être les siennes, il ne laisse pas d'être instructif. Je me reprocherais d'insister sur des erreurs très volontaires, si je ne savais, hélas ! combien il faut peu de chose pour défigurer à jamais la doctrine la mieux connue. C'est peut-être aussi que je ne pouvais opposer nulle autre forme de critique à des idées que j'aime ou qui m'attirent et qui, même avant d'être formulées, faisaient comme le lien secret de toute une génération. Si des objections sont possibles contre les arguments du Gœthe imaginaire, nous ne saurions les inventer ; je crois qu'elles sont d'avance inscrites dans l'œuvre authentique de Gœthe.

Franc-Nohain — **Le Pays de l'Instar**. (Éditions de *La revue blanche*).

Par ce que j'aime Franc-Nohain et la littérature, je me réjouis de voir interrompue la série des Vers Amorphes par ce volume de prose malicieuse et sobre, qui classera son auteur, entre Bernard et Capus, au premier rang de nos humoristes. On connaissait la Province ; on ignorait le pays de l'Instar, qui s'en distingue par le rêve commun à tous ses habitants : *se rapprocher de Paris*. Ce rêve engendre des mœurs spéciales marquées par un langage à part : pas un mot de patois ou d'argot ; la correction, l'élégance même dans les limites du cliché. Grâce au petit précis de la conversation, l'étranger même saura dire de ces phrases dont jamais il ne sentira le sel : « Ce n'est pas seulement la situation qu'on épouse. — Tous les ménages d'officiers ne sont pas heureux. — Dans un cortège, il est bien rare que toutes les femmes soient jolies. — L'important est de se créer un petit noyau. — Je ne sais pas comment font certains restaurateurs parisiens. — Le bronze a toujours une valeur, etc., etc... » L'entrecroisement de ces répliques en avive l'ironie ; convenablement distribué, le petit dialogue : *Pour blâmer une certaine personne* ferait une saynète exquise ; elle achemine à la comédie, Vingt mille âmes (Exercice complémentaire de conversation. — Degré supérieur). Mais la force comique du livre éclate surtout dans la correspondance du député Martin-Martin. Là l'observation n'est plus extérieure et fragmentaire ; un petit drame se déroule, révélateur d'un petit monde ; et les personnages atteignent, tout en restant des fantoches, à la souplesse d'êtres vivants.

Michel Arnauld

LES ROMANS

Une Circassienne. — **La Courtisane de la Montagne** (Éditions de *La revue blanche*).

Les lecteurs de *La revue blanche* se souviennent du roman : *Dans l'Ombre du Harem*. Le récit, qu'on savait véridique, et le décor, qu'on

devinait exact, étaient charmants de grâce féminine et d'orientalisme discret. La même couleur limpide et douce. Chassériau plutôt que Delacroix, orne ce nouveau poème en prose : *La Courtisane de la Montagne*. Mais, sous l'étude de mœurs et sous la tragédie, se cache un dessein préconçu, qui, pour un peu deviendrait une thèse : Voici Leïla, belle et fière de sa prostitution sacrée; voici le vénérable chef de la Foi, et le fanatique Ibrahim-bey. Eux seuls sont bons, chastes et forts; tandis que le vice et le malheur accablent tous les Musulmans que l'Europe a touchés. L'émouvante histoire d'Éminé est comme un plaidoyer pour la Vieille Turquie ; elle nous rappelle à propos que toute noblesse n'est pas absente de ce pays souillé par tant de sang. Mais les héros qu'admire la Circassienne sont-ils vraiment les frères ou les chefs de ces tueurs d'Arméniens, que Bérard nous a montrés sur les terrasses de Stamboul, se reposant aux bras des femmes entre deux assassinats.

Anton Tchekhov. — **Les Moujiks**, traduit par Denis Roche (Librairie académique Perrin.

Dans l'éclat jeté par les traductions de Gorki, celle de Tchekhov passe inaperçue ; c'est sûrement une injustice, qu'on estimera plus ou moins regrettable, selon qu'on attache moins ou plus d'importance au contenu éthique de l'œuvre d'art.

Si nombre de jeunes Français aiment les livres de Gorki, c'est surtout pour leur nouveauté morale. D'autres écrivains ont dressé d'aussi beaux types de vagabonds ; aucun n'a si bien dégagé l'essence du vagabondage : une joie de vivre spontanée et momentanée, sans contrainte, sans lois, sans but. Cette forme naïve d'individualisme, à peu près impuissante à se produire en actions, peut être un bon ferment de vie intérieure. A mesure que notre existence et notre pensée tendent à devenir toujours plus *sociales*, s'accroît le besoin de préserver, au plus profond de nous-mêmes, un coin d'innocente sauvagerie. Et pourtant je doute que nous relisions souvent Gorki. C'est qu'il n'a pas su créer, comme Whitman et Kipling, des modes d'expression originaux. Où son style est le plus brusque, le plus direct, le plus sincère, il ne l'est pas encore autant que l'exigeraient ses émotions ingénues. Peut-être faut-il excepter le conte intitulé *Vingt-six et Une* ; mais plus d'une page des *Vagabonds* est infectée de romantisme ; d'autres, qui languissent, devraient être poussées en vigueur ; et *Thomas Gordeieff*, malgré ses violences, ne laisse qu'une impression douteuse et trouble...

Chez Tchekhov, au contraire, l'invention est mince et l'art consommé. Il n'ouvre sur l'homme et la nature aucun jour imprévu. Je ne vois en lui qu'un excellent homme de lettres qui suit avec amour et conviction les traces des grands romanciers russes : Si ses *Moujiks* diffèrent de leurs Nouvelles paysannes, c'est seulement par l'exactitude d'un réalisme triste et minutieux ; on en peut marquer la place entre Gogol et Tolstoï. *La salle numéro 6* rappelle Dostoievsky, mais sans atteindre à sa fièvre lucide et passionnée. Le talent sobre et classique de Tchekhov

était plutôt fait pour subir l'influence de Tourgueniev. Qu'on lise les vingt pages du *Pipeau* ; qu'on écoute ce dialogue de deux campagnards pleurant sur la ruine des temps, sur les hommes durs, sur la terre avare : Même les *Récits d'un chasseur* ne contiennent rien de plus parfait.

L. Jacobowski. — **Werther le Juif**. traduit par Mlle H. Rynenbroeck et M. A. de Rampan (Éditions de l'Humanité Nouvelle).

C'est presque un roman de Fontanes : une délicate figure de petite amoureuse souffre et meurt dans l'atmosphère froide et médiocre de Berlin. Mais le titre est doublement trompeur : Leo Wolf ne ressemble à Werther qu'à la fin, par son suicide ; et pourquoi l'avoir fait juif, puisque les haines de race et de religion ne jouent dans le drame qu'un rôle indirect? Timidité ou maladresse, l'auteur a dévié de son sujet ; et l'œuvre forte qu'il nous faisait attendre n'est qu'un très bon roman sentimental.

Michel Arnauld

LES POÈMES

Paul Hubert : **Aux Tournants de la route** (Maison d'art).

M. Paul Hubert est en progrès depuis son dernier volume *les Verbes mauves*. On ne peut dire pourtant qu'il soit tout à fait en possession d'un talent qui pourtant s'indique à certaines franchises d'exécution, toutes proches de maniérismes inutiles et de néologismes hasardeux. Il y a quelque froideur dans des vers d'amour, et des paysages du Midi, bien solaires, sont bien traduits quoique un peu sèchement.

Emmanuel Benjamin-Constant : **Horizons minimes et précieux** (Lemerre).

Une très mince plaquette, tout ce qui reste d'un poète qui mourut très jeune, et même quelque chose de plus que ce qui reste de lui, car M. Jacques Copeau, qui a réuni ces poèmes, a bien voulu y enclore, dans la partie intitulée *Fragments* quatre vers de moi :

> L'Enfant glisse au corridor sombre.
> Oh qu'elle est vaste et froide la maison natale
> Et comme la lucarne y tremble de la rafale,
> Et comme l'ombre y tisse d'immobiles toiles...

Ces quatre vers se trouvent au début d'un poème, *Soir de novembre*, de la série intitulée *Vers d'octobre et de novembre* parue dans *La revue blanche* du 1er novembre 1899, M. Benjamin-Constant les avait sans doute copiés, pour une raison ou pour une autre. Il n'y a là rien qui soit de sa faute ; mais cela est la critique de la façon dont a été faite cette plaquette commémorative. M. Jacques Copeau n'était nullement tenu de connaître mes vers, mais, publiant ceux de M. Constant, il devait opérer avec plus de critique et de soin. Quelle idée, d'ailleurs, de gros-

sir une plaquette si mince de cette série de fragments, composées de trois bouts de papiers dont le dernier porte trois vers ! La mémoire du poète mort n'avait rien à y gagner, et, les omettant, M. Copeau eût été plus sûr de son affaire. Les poèmes de M. Benjamin-Constant ne manquent pas de grâce. L'un deux, *les Bergers* est même fort joli.

JEAN VIGNAUD : **l'Accueil**. (Ollendorff).

Avec M. Jean Vignaud nous sommes en plein dernier courant. Il y a là de l'émotion et de la rhétorique Maison du peuple. Il y a un accent souvent large, mais qui, à cause de cette largeur voulue, est souvent imprécis. C'est un livre à la louange des choses familières ; le pain y est chanté avec lyrisme et devient symbole. Mais aussi on trouve certaines notes d'un mysticisme gracieux. Une petite poésie sur les jouets serait charmante si les sentimentalités un peu vagues où se plait l'auteur n'en gâtaient un peu la conclusion. Des intimités sont joliment dites, toujours avec un peu trop d'ampleur, et parfois un rien de romance. Mais il y a des vers sonores, pleins et imagés qui font bien augurer de l'avenir poétique de M. Jean Vignaud lorsqu'il croira se devoir d'être un peu plus varié dans son talent, qui existe.

LÉON BOCQUET : **Flandre** (*Maison des Poètes*).

Encore un recueil de sonnets. Ils sont descriptifs du paysage de Flandre, et évocateurs de la gloire passée de ce pays. On y trouve, comme de juste, des vieilles villes, des églises, des cloches et aussi les louanges du houblon et la description des jours de fête.

Ton peuple travailleur, ton grave peuple chôme.

La gravité des Flamands, c'est un cliché. Il ne manque pas de clichés dans les livres écrits ainsi d'enthousiasme pour la petite patrie, mais c'est d'une bonne intention : on voudrait qu'elle se traduise par des poèmes plus synthétiques et d'une sensation plus recherchée.

PROSPER ROIDOT : **Le Hameau vert** (Bruxelles, Oscar Schepens).

De la sentimentalité un peu à la Francis Jammes, c'est-à-dire lamartinienne et familière. Avec cela une certaine habileté à manier le vers, à serrer l'image, de jolies strophes comme dans la pièce intitulée *le Bonheur* :

Le bonheur, c'est un beau paysage du Nord
Plein de jardins fleuris et de cytises d'or,
Des maisons qui sourient au bord des routes plates
Des moulins isolés qui tournent à tout vent,
Des sapins désolés, des hameaux avenants
Et tout autour la mer, immense et solennelle.

Tout n'est pas de la même qualité dans cette petite plaquette, mais elle a très bonne tenue.

GUSTAVE KAHN

LES SCIENCES

VACHER DE LAPOUGE : **L'Aryen, son rôle social** (Fontemoing).

Des observations qu'il a faites sur des crânes de diverses époques, M. Vacher de Lapouge fut amené à conclure que l'aristocratie appartenait toujours à la race dolichocéphale blonde, soit aryenne, le peuple à la race brachycéphale brune, autochtone. La formule de Nietzsche : « La Commune est le triomphe des éléments autochtones », est ainsi précisée : « La Révolution a été la substitution au pouvoir des brachycéphales aux dolicho blonds. » M. Vacher de Lapouge se défend (naturellement) de ne voir aux volumes crâniens, rien d'autre que des indices, à l'encontre de Gall. Nous pensons cependant que, si la disposition du crâne en hauteur ne prouve pas que des instincts supérieurs soient localisés au sommet des hémisphères, elle permet tout au moins, par un afflux sanguin plus important, d'exciter les fonctions cérébrales : et si les plus purs Aryens sont les Anglais, toute l'hygiène de ceux-ci nous le prouve puisqu'elle ne vise précisément qu'à la congestion de l'encéphale.

Il semble qu'avec une prémisse aussi scientifiquement établie, M. V. de Lapouge, avant de tirer sa morale, aurait pu en présenter une seconde. Autrement, il devient évident que sa conclusion était préconçue, et que tout ce bagage érudit n'est là que pour la soutenir. — Elle devait être faible : sinon elle se serait passée de raisons. — Mais pour l'honneur de l'esprit scientifique, nous ne voulons pas croire qu'il régisse cette chasse à l'argument. Ce qu'on y obtient d'ailleurs, c'est de s'enfoncer dans le détail d'une seule chose (avec une obstination dangereuse, car cela persuade), de perdre l'arrière-plan d'où l'on peut juger sainement, voir plusieurs choses. On ne s'étonne plus de voir ce savant prendre les Anglais pour modèles. Tout ceci est assez dans leurs habitudes.

Dans une classification un peu hâtive, présomptueuse, comme on va juger, M. V. de Lapouge met au premier rang des hommes ceux toujours prêts à suivre l'idée nouvelle : *Audax Japeti genus*, — au dernier, les esprits serfs abandonnés à des maîtres. Mais où sont ceux qui les créent, ces idées nouvelles ? M. V. de Lapouge ne considère, à l'excès, que l'esprit de conquête, et c'est le fond de son erreur. Que le caractère agressif, accapareur de l'Aryen soit admirable, personne n'en disconvient. Mais assouvir une faim bestiale, comme firent les Barbares au IVe siècle, sans but qu'un pillage après un autre pillage, c'est le facile de la conquête. Cette méthode romaine, qui plus que par les armes effrayait par un prestige moral, amenait mieux que des conquérants : des maîtres ; des hommes moins purs peut-être — et qu'importe la pureté ? — mais à qui le vaincu ne restait pas étranger, s'appropriait, et qui savaient créer, imposer *leurs valeurs*.

Si M. Vacher de Lapouge a une philosophie assez vague, au moins son érudition est distinguée Un grand philosophe désirerait l'employer. Mais pourquoi, s'il est vrai qu'à personne aujourd'hui on

n'oserait s'humilier, cette rage de discourir? Que ce livre eût été admirable si, dès l'exposé scientifique, l'auteur l'avait clos, laissant, sur l'impression qui en émane, conclure le lecteur selon sa nature. Ce silence eût paru chargé de supériorités. Il faut laisser au peuple le préjugé que l'instruction, le « mérite » d'un homme font sa valeur, que l'homme supérieur est le savant.

FERNAND CAUSSY

PERSONNAGES

CONSTANTIN CHRISTOMANOS : **Elisabeth de Bavière, impératrice d'Autriche.** (Éditions du *Mercure de France*).

Ce n'est pas pour nous-mêmes seulement, comme le voudrait M. Barrès, qu'il faut se réjouir de tant de maux acharnés sur cette impératrice. Parmi ces deux sortes de distinction, que sont un pur anéantissement et une ardente vie suprême, savons-nous si celle que n'a pas pu choisir cette princesse, la seconde, n'eût pas été trop difficile? Il faudrait là plus de richesse, plus de force, plus de finesse qu'elle n'avait peut-être : on risque à tel point d'y rougir d'une mauvaise ivresse! D'ailleurs, à ceux qu'a consumés la vie, une fraîche douleur est toujours nécessaire : la joie n'embellit qu'à vingt-cinq ans.

Je veux croire que c'est un état de sexagénaire qui excite chez nous autant de résistance. S'il est vrai que vivre est se développer, c'est le faire aux dépens de quelque chose, et c'est par là s'appauvrir. Cette impératrice qui dans chaque parole exhale une misère, une *pauvreté*, nous ne pouvons pas la trouver admirable. Dans notre croyance à l'activité, à la bienfaisance de la vie nous ne pouvons qu'être fâchés par une conception si effacée de l'existence. Nous ne pouvons aussi que nous mettre en garde contre ces invitations trop persuasives, aujourd'hui, à un dispersement total dans l'univers, à cette lâche communion au mystère. Le mystère n'est pas.

Je ne puis citer beaucoup de ses pensées : elles sont presque toutes de ce genre : « Je pense, dit-elle, que la mer nous déshumanise, qu'elle ne souffre en nous rien ne l'animalité terrestre. Dans la tempête, il me semble souvent que je sois moi-même devenue une vague écumante». Cette femme s'imaginait donc que se regarder mourir était s'occuper de soi, que les autres mouvements, faits par habitude, lui étaient étrangers, comme si ces mouvements, lorsque l'instinct les nourrit, n'étaient pas justement nos uniques vérités.

Assurément, il faut nous dire qu'une impératrice est bien haut dans le monde pour s'occuper avec sérieux de quoi que ce soit. Celle-ci avait de son état toute la fierté, qui éclatait par accès, toute la clairvoyance, qui est d'ailleurs l'ordinaire des grands. Mais, si détournée que sa vie ait pu être, si méconnue qu'elle ait été des hommes, elle qui était femme profondément (car, pour penser : « moins les femmes apprennent, plus

elles ont de prix », et encore : « la civilisation étouffe la *culture* ; la culture, chaque homme la porte en soi comme un legs de toutes ses existences antérieures », il ne faut être rien moins que *parfaite*), j'aurais, à son anéantissement, préféré une tenue de fermeté. J'aurais désiré, même s'il lui fut doux de s'abolir, plus de calme, de simplicité, et non ce cabotinage, ce ton de pensionnaire qui va dire une jolie chose. Il n'est pas d'instant où elle ne froisse, où elle ne s'amoindrisse, cette reine qui raconte tout son cœur à un étudiant.

JACQUES BAINVILLE : **Louis II de Bavière** (Perrin).

On pardonne tout aux grands. Je sais bien qu'ils ne négligent rien pour nous confondre. Mais au delà de l'appareil, du cérémonial, dont un peuple, à la rigueur, peut être ahuri, ne semble-t-il pas que des étrangers devraient voir davantage ? Les enfantillages de tel prince, qui joue les M. Jourdain à la perfection — et mieux que la perfection — ne trouvent ici que de l'admiration. M. Cornély estime ce caractère « français ». Je ne crois pourtant pas qu'un ministre d'ici, s'il recevait un caillou dans la figure, ferait d'aussi intarissables, vulgaires, indécentes récriminations. Pour ce Louis II qui nous occupe ici, la légende ne se lassait pas de l'embellir.

Le livre de M. Bainville vient fort à propos le remettre à son rang. Ce roi, dont on n'a voulu voir que les goûts d'artiste, fut un politique prudent et sage, sans profondeur dans l'égoïsme, assurément, mais par là mieux amené à se soucier de la nation. On l'a surnommé *Louis l'Allemand*, et je ne vois pas que ce titre soit plus démérité que celui de *Louis l'Artiste* que quelques-uns proposent. S'il n'avait pour l'ancienne France que des sympathies, si le Wittelsbach ne le cédait au Hohenzollern qu'avec contrainte, il avait assez d'esprit pour se dédoubler, concevoir que l'intérêt bavarois était seulement du côté de la Prusse. Il n'y a peut-être pas dans tout cela de quoi mériter d'immenses louanges, mais cette réputation du moins est de meilleur aloi que celle de *Louis l'Artiste*.

Grâce à M. Bainville nous savons maintenant quelles étaient ses idées de l'art. Ni plus ni moins qu'un visiteur des Salons, il s'enquérait avant tout du sujet ! Les costumes l'intéressaient beaucoup. Ce qui le remplissait d'orgueil, c'était que sa galerie des glaces, imitée de Versailles, fût un peu plus longue que l'originale. Qu'elle fût en stuc, cela ne choquait pas. De même pour ses lectures, peu lui importait qu'elles fussent de la comtesse Dash, si elles lui parlaient de Louis XIV ou encore de Marie-Antoinette.

Nous ne savons de ses sentiments que son amitié emphatique et maladive pour Wagner : une amitié de wagnérien. Mais sa virginité, qui, bien que morbide, pourrait être une fierté magnifique, chez un monarque rêvant l'absolu despotisme, est bien soupçonnée aujourd'hui de n'avoir pas cette noblesse, au contraire, et de n'avoir exigé aucune contention.

FERNAND CAUSSY

LE DROIT

Dr Anton Menger : **Le droit au produit intégral du travail ;** traduction d'Alfred Bonnet, préface de Charles Andler (Giard et Brière).

L'étude du mal social a été faite au point de vue économique, abondamment, par tous les socialistes depuis Marx ; le point de vue juridique a été, au contraire, tout à fait négligé, et c'est à lui que M. Meuger consacre son livre.

On n'a généralement pas vu que c'est notre système juridique, avec toutes les justifications idéales et philosophiques d'usage, qui consacre la victoire des forts, l'exploitation des faibles, qui confirme la coutume du revenu sans travail et du travail sans revenu, et qu'il y avait donc lieu de la soumettre à la critique comme les phénomènes économiques.

Le problème juridique est d'aujourd'hui comme de demain. C'est le droit qui organisera les futurs rapports sociaux comme il les organise aujourd'hui. En même temps que l'on élabore des principes nouveaux d'appropriation et de répartition (collectivisme, communisme), il faut donc, dès maintenant, essayer de les réaliser dans un système de droit.

Mais où prendre ce système? Là même où l'on a trouvé les principes de la nouvelle économique, dans l'étude du milieu. Et il faut suivre, dans les mouvements ouvriers, dans les lois récentes, dans les écrits théoriques, dans la jurisprudence d'avant-garde, la formation du droit futur.

Ce droit, d'après M. Anton Menger, s'analyse en trois théories : 1° Le droit au travail (non pas l'assistance par le travail), reconnu par le Landtag prussien de 1794, par la Révolution française, par Mably, par Babœuf, Fourier, Considérant, Louis Blanc, enfin, par Marx, droit qui a pour but de rendre le travail possible pour tous et de supprimer le chômage. Théorie insuffisante parce qu'elle laisse en dehors de sa préoccupation les incapables. Il faut la compléter par : 2° le droit à l'existence, né en Angleterre et aboutissant en France, à Cabet et aux anarchistes, réalisé en partie par la Convention, droit admettant que chaque besoin doit être satisfait dans la mesure des ressources existantes ; 3° le *droit au produit intégral du travail*, affirmé par la Révolution de 1848, droit qui supprime tous les revenus sans travail, tous les monopoles légaux, fonciers et mobiliers. M. Menger étudie la genèse de cette théorie chez les socialistes de ce siècle, faisant ainsi une histoire des doctrines nouvelles qui restait à faire après l'ouvrage de Reybaud. Mais ce principe ne paraît pas applicable seul, car, ne tenant compte que du travail fourni et jamais de la valeur de la matière première, il aboutirait à l'accaparement des produits les plus précieux.

Le livre de M. Menger est illustre dans les pays de langue allemande. La lecture confirme cette appréciation. Il méritait certes depuis longtemps d'être connu. Je ne voudrais pas manquer de dire qu'il a été fort bien traduit par M. Bonnet, et que M. Andler, qui nous le présente, a écrit une introduction digne du penseur viennois.

Maxime Leroy

Revue Financière

Fonds d'Etats. — Nous avons à signaler la débâcle des Rentes Argentines, dont les cours avaient été artificiellement relevés par les banquiers qui s'étaient chargés d'unifier la dette. A diverses reprises, nous avons fait ressortir le caractère obsolument factice de ce qu'on appelait, bien à tort, la convalescence financière de la République Argentine.

Il ne suffit pas qu'un fonds d'Etat soit recommandé par des sociétés financières de premier crédit. Il faut encore que les faits ne soient pas en contradiction flagrante avec les notes officieuses par lesquelles on essaie de fausser les cours en dissimulant la véritable position du pays emprunteur. La logique finit par avoir raison de cette politique mensongère, et voilà pourquoi les fonds argentins se sont effondrés.

Il est à craindre qu'une mystification analogue ne vienne surprendre à bref délai les capitalistes assez naïfs pour acheter, aux cours actuels, la Rente Serbe 4 0/0. A ce propos, nous croyons devoir exposer nettement la situation.

Pour assurer le service de la nouvelle dette publique, le gouvernement Serbe concéda certains revenus et en confia la gestion à *l'Administration autonome des Monopoles.*

On fait les plus grands éloges de cette administration ; pour un peu on l'assimilerait aux institutions internationales établies en Egypte, en Turquie et tout récemment en Grèce.

Un simple fait suffit à prouver la situation réelle de l'administration autonome des Monopoles serbes.

L'article 3 du projet de conversion de 1895 énumérait comme suit les revenus concédés :

a) Les revenus nets des chemins de fer de l'Etat ;

b) Les revenus des taxes judiciaires et administratives et des taxes sur les boissons ;

c) Les revenus du monopole des tabacs ;

d) Les revenus des douanes ;

e) Ohrt ;

f) Les revenus du Monopole du sel, après libération des obligations pour lesquelles ils sont engagés ;

g) Les revenus du Monopole du pétrole.

Voilà qui est précis.

Pendant les années 1896, 1897 et 1898, le produit des sept sources de revenus ci-dessus indiquées, figura, en effet, parmi les encaissements que faisait publier chaque mois l'administration des Monopoles. Mais, à partir de 1897, modification brusque ; les revenus des chemins de fer ont disparu de la liste des encaissements mensuels et sont remplacés par : 1° l'impôt des allumettes et 2° l'impôt du papier à cigarettes.

Pourquoi cette substitution de garantie ? Qui l'a ordonnée ? Evidemment le gouvernement Serbe.

L'indépendance de l'administration des Monopoles n'est qu'une fiction. Le gouvernement Serbe fait ce qu'il veut. S'il lui plaît de modifier encore l'affectation de certaines garanties, ou même de les supprimer, qui nous prouve que l'administration autonome des Monopoles aura l'énergie suffisante pour résister ?

Au fond, les créanciers de la Serbie sont à la merci d'un gouvernement qui n'a pas été scrupuleux en 1895. Ce gouvernement inspire-t-il une confiance quelconque ? Il serait audacieux de répondre par l'affirmative.

Valeurs Industrielles. — Depuis longtemps, les liquidations, plus ou moins volontaires se succèdent à chaque quinzaine, en laissant des comptes en souffrance chez les intermédiaires officiels. Le tableau ci-dessous peut

donner une idée approximative du mouvement de réaction qui s'est produit depuis le 31 mai de l'année dernière :

	Cours du 31 mai 1900	Cours du 6 juillet 1901
Crédit Lyonnais	1.080 »	1.008 »
Banque de Paris	1.165 »	1.025 »
Banque de l'Afrique du Lud	97 »	71 »
Banque internationale	582 »	346 »
Compagnie parisienne du gaz	1.125 »	791 »
Omnibus	2.160 »	925 »
Cie générale française de tramways	1.090 »	555 »
Cie générale parisienne de tramways	440 »	302 »
Tramways Est parisien	678 »	255 »
Métropolitain	526 »	550 »
Electro-Métallurgie	706 »	390 »
Voitures à Paris	441 »	166 »
Compagnie générale de traction	269 »	48 »
Thomson-Houston	1.515 »	945 »
Suez	3.555 »	3.675 »
Sosnowice	2.420 »	2.160 »
Sels gemmes	875 »	650 »
Rio-Tinto	1.321 »	1.334 »

On s'attend à une crise des valeurs belges, tout au moins de celles qui sont en cours de placement dans notre pays et qui, jusqu'à présent, se sont donné tout juste la peine de naître. A moins de se payer d'illusions, on ne saurait méconnaître la gravité ou l'imminence du péril.

Un fait curieux, c'est qu'au moment même où les affaires de bourse se ralentissent, on puisse constater des tentatives pour amener l'attention des capitalistes sur des valeurs qui ne figurent ni à la cote officielle, ni à la cote du marché en banque, ni à quelque cote que ce soit. Nous lisons à ce propos dans la correspondance parisienne du *Financial Times* les réflexions suivantes :

« Une institution d'origine étrangère, dirigée et contrôlée par des capitalistes étrangers, a ouvert quantité de succursales dans toute la France et fait beaucoup d'affaires en plaçant des titres industriels belges, dont aucun n'est coté à Paris ou négociable légalement en France. Chose extraordinaire, la banque en question n'a pas de capital déclaré et ne publie aucun bilan. »

La situation de la Huanchaca offre des allures singulièrement critiques. De fâcheux renseignements arrivent du siège même de l'exploitation.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13603

L'œuvre des Missions chrétiennes en Chine

DOCUMENTS CHINOIS ET OBSERVATIONS

Ce qui devrait surtout retenir à présent l'attention de ceux qui étudient la question chinoise et ses origines, c'est l'œuvre politique des missions chrétiennes en Chine. Ce n'est pas que leur œuvre civilisatrice soit nulle : elles ont, au contraire, fourni à la nation chinoise les plus précieuses indications et l'ont ramenée, en haine de la pseudo-barbarie européenne, aux vénérables notions primitives de sa tradition nationale. Mais, pour les occidentaux qui ont provoqué le choc pernicieux, la question est entière dans le point de vue politique.

De ce point de vue, la situation désastreuse des occidentaux en Chine est presque caractérisée déjà par le nom que le Chinois applique à ceux qui ont la prétention d'introduire la religion chrétienne dans le système quasi-parfait de la société chinoise. On appelle les missionnaires *Tchouan-hsi-tziao-chi :* savants propageant la doctrine d'*Occident.*

La signification politique de cette expression est qu'elle ne saurait concerner des missionnaires russes.

Le contact séculaire et relativement intime de la Russie avec la Chine aura eu deux conséquences capitales : le Russe n'est pas pour le Chinois l'*Occidental* au même titre que les autres Européens, il est le voisin *Septentrional*, et le Russe connaît trop bien la civilisation chinoise pour prétendre agir sur l'esprit populaire par le moyen d'un mysticisme tenu pour vain par les moralistes chinois d'il y a trente siècles.

La Russie n'a pour ainsi dire pas de missions en Chine. Son établissement religieux à Pékin a un rôle bien différent des établissements occidentaux. Il constitue, près la Cour impériale, une sorte d'ambassade spirituelle du genre de celles que, dans les temps anciens, le patriarche des nestoriens et le cheïkh-oul-islam des Chiites entretenaient à la cour des empereurs mongols. Cette mission russe a eu surtout pour objet jusqu'à présent de publier des dictionnaires ou tels livres de grande portée scientifique : c'est en réalité la légation du pape orthodoxe (lequel est le Tsar) près le Fils-du-Ciel en tant qu'il porte ce titre symbolique de chef spirituel suprême de la nation chinoise.

L'orthodoxie russe n'est expansive qu'en Europe. En Asie, le Tsar affecte d'être pape orthodoxe pour les Russes, cheïkh-oul-islam pour les musulmans et royamtso-lama pour les bouddhistes. C'est tout le secret de la puissance russe en Asie. Il semble qu'on le devine en Occi-

dent : même on ose s'en plaindre.* Ce seul fait prouve que se plaindre de l'absence des missions russes en Chine ou se plaindre de l'existence de missions occidentales est tout un : c'est comme si l'on avouait qu'on craint que l'œuvre des missions ne soit tout à l'avantage de celui qui n'en a point et qu'elle est funeste à l'influence des États occidentaux qui autorisent et même appuient l'œuvre ténébreuse de leurs émissaires religieux.

Au point de vue militaire, cela paraît établi, le prestige sinistre de l'Occident a créé par réaction la russophilie en Chine ; de même l'œuvre des missions de l'Occident a fait aimer la Russie qui, en bon commerçant laïque, se garde bien d'abriter des affaires véreuses de l'écran sacrosaint d'un principe supraterrestre. Car, et ceci est l'essentiel, les missions en Chine n'ont jamais fait œuvre utile à la religion.

Elles ne l'ont pas pu, même en écartant les raisons psychologiques, parce que la rivalité entre catholiques et protestants a ôté toute leur force probante aux principes chrétiens (toujours en admettant que cette force existe, ce qui n'est pas vrai quand on parle des Chinois). Les Chinois ont été forcés par les missions mêmes de faire une distinction rigoureuse entre les sectes chrétiennes. Les catholiques leur ont dit que seule la doctrine du Tien-tchou « Seigneur-du-Ciel », était la bonne. Les protestants ne manquent pas de les mettre en garde contre cette erreur ; ils prétendent que seule la doctrine du Yé-sou « Jésus » est la vraie. Et, les moujiks sont fins ; ceux des orthodoxes, qu'on interpelle, répondent que Tien-tchou et Yé-sou c'est la même chose, que leurs sectes sont schismatiques, qu'elles ne savent pas ce qu'elles veulent et que ce sont là des *Hsi-tziao* « doctrines d'Occident » qui ne valent rien puisqu'on réfute mutuellement jusqu'aux principes primordiaux.

Il sera permis de rappeler que le même argument a été invoqué contre le christianisme par le clergé bouddhique aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. On n'ignore pas, en effet, qu'au moyen âge, le christianisme nestorien avait une puissance telle que le pays traversé par la « Route impériale »

---

* Comme il est arrivé à la Chambre des Députés et de façon fort réjouissante le 1^er^ juillet 1901.

M. Sembat. — Les Russes n'ont pas de missions en Chine.

Comte d'Agoult. — C'est honteux. Et ils favorisent même les musulmans en Mongolie.

M. Sembat. — Vous parlez de la Kachgarie ?

Comte d'Agoult. — Mais non, je parle des musulmans en Mongolie.

M. Sembat paraît ahuri.

Ce colloque témoigne d'abord du dépit qu'éprouve la droite de voir la Russie s'appuyer sur des païens, manifestement pour accroître son influence au préjudice de ses rivaux qui prétendent arriver à la même fin par les missions. On en peut conclure encore que les spécialistes qui légiférent obstinément en matière internationale ne sont pas moins ignorants de la géographie qu'on était en 1870. Ils confondent la Mongolie, emporium du bouddhisme et la Kachgarie, musulmane, à 2.000 kilomètres près.

De la Mongolie, un diplomate disait l'an dernier qu'elle était « limitrophe du Tonkin ». Ce diplomate a maintenant une fonction importante à Pékin, naturellement. Voilà leur carte d'Asie. Le tsar est favorisé.

était chrétien depuis Tarabousine jusqu'à Pékin ; qu'il y eut dans cette ville des églises chrétiennes et qu'à la Cour impériale les grands prêtres jouaient un grand rôle : la mère de Khoubilaï, lequel est le plus grand monarque que l'humanité ait produit, fut chrétienne. Or cette gloire nestorienne inquiéta l'esprit borné des papes romains. A partir du règne de Grégoire XII on envoya en Asie des missionnaires pour convertir les nestoriens. Le clergé bouddhique démontra que les chrétiens n'étaient pas sûrs eux-mêmes de ce qu'ils croyaient et... un siècle plus tard, jusqu'au nom chrétien était oublié. — Ce n'est qu'un parallèle.

Il faut reconnaître que les missions catholiques ont remporté des succès singulièrement plus grands que les protestants. Mais le caractère même de ces succès montre combien ils diffèrent de ceux qu'on leur attribue en Occident. Il suffit de les décrire pour faire voir qu'ils ne sont en proportion ni des progrès du catholicisme, ni de l'appui fourni par les gouvernements européens et qu'en outre ils ne sont point pour fortifier l'influence occidentale dans les contrées où ils ont été remportés.

Les missionnaires catholiques sont devenus simplement beaucoup plus chinois que protestants. Dans la majorité des cas ils parlent fort bien chinois. Ils ont encore cet avantage énorme sur leurs rivaux que le culte catholique qui, comme on sait, est entièrement emprunté aux anciens cultes bouddhiques, offre une ressemblance frappante avec certaines pratiques religieuses du pays. La vénération de saints, l'emploi de l'encens, l'existence d'icônes que l'on adore, la non-participation de la commune à l'office même, le caractère fastueux du culte qui impressionne surtout du côté extérieur et ne demande rien à l'assistant, la confession enfin, et jusqu'à l'idée de la transsubstantiation empruntée toute entière au bouddhisme : tout cela devait, non pas, bien entendu, faire adopter plus aisément par les Chinois la religion chrétienne, mais leur rendre plus facile l'adhésion à la commune chrétienne, d'autant que les catholiques faisaient des concessions très larges, si larges qu'elles devraient convaincre les plus fervents défenseurs européens de l'église que leurs missions ne sont plus chrétiennes. On adoptait dans la confection des icônes les principes du symbolisme chinois, et l'on arrivait à peupler les églises de saints à gros ventre (le ventre symbolise l'âme chez les Chinois), d'emblèmes bouddhiques et chinois, d'attributs expliquant aux croyants chinois les pouvoirs spéciaux des idoles d'après la conception chinoise : Saintes-Céciles jouant de la mandoline chinoise, Saints-Jeans à longue tresse, Dieux-pères à gueule et ventre fabuleux, Dieux-fils accroupis comme des grenouilles, Saints-Esprits à bras multiples, voilà qui est tout à fait catholique en Chine. Les églises deviennent des pagodes, les prêtres des bonzes. Ils portent presque toujours le costume des ecclésiastiques chinois, et souvent la tresse.

Ce sont là, dira-t-on, des expédients tout extérieurs adoptés pour

inculquer plus facilement au peuple l'esprit chrétien : que c'est le baptême qui rend chrétiens les adhérents des missions, et que le reste importe peu. Fort bien ; mais on fait semblant d'ignorer que la cérémonie même du baptême est d'invention bouddhique : d'ignorer qu'une cérémonie de ce genre est pour le Chinois la cérémonie d'adhésion à n'importe quelle « société secrète ». C'est cette cérémonie justement qui fait la ressemblance pour les Chinois d'une commune chrétienne avec toutes autres sociétés secrètes, *lesquelles poursuivent toutes des objets incompatibles avec le droit chinois* et, *mutatis mutandis*, tiennent en Chine l'emploi justement des congrégations ou, si l'on veut, des ordres maçonniques en France ; on feint de croire, surtout, que les missions cherchent à faire vivre l'idée chrétienne dans l'âme des convertis. Or, comment serait-ce possible ? Le culte est extérieur, mais il est tout. Si l'on « convertit » le Chinois, on lui fait accepter le culte. C'est là que s'arrête l'action psychologique du missionnaire. Pour le reste, le Chinois ne le comprendrait même pas. Le missionnaire lui dira la splendeur de l'amour du prochain : le Chinois lui récitera mille vers de ses classiques qui ne le cèdent en magnificence à aucun passage de l'Évangile. Si on lui expose la dogmatique de l'Église romaine, le Chinois ou bien demandera des « preuves » ou bien simplement à quoi elle lui servira. Qu'on veuille lui démontrer qu'il faut appliquer le principe de la charité chrétienne : le Chinois ouvrira la main... Nous voici au point essentiel.

L'entrée du Chinois dans la commune est une affaire tout extérieure. Mais cette entrée comporte le désavantage d'être affilié à une association qui est en dehors de la loi chinoise. Ce désavantage doit être compensé : il l'est par l'appui financier et par l'injuste protection des ambassades qui permet de perpétrer tous les méfaits sans avoir à redouter l'intervention de la justice chinoise.

Ces indications aident à découvrir où réside l'intérêt de l'Église romaine à appuyer ses missions en Chine. Que ce soit véritablement la propagation de la foi catholique, on peut le croire à Rome et peut-être même dans les ambassades de Pékin qui sont les endroits les moins renseignés du monde sur tout ce qui concerne la Chine. On peut même, à la rigueur, imaginer un jeune missionnaire, nouveau-venu, plein de préjugés, et ignorant, qui croit travailler à la plus grande gloire du dieu des catholiques. Mais les véritables missionnaires et leurs directeurs ne sauraient arguer de leur bonne foi. La mission, en tant qu'elle revêt encore un caractère religieux, ne fait au plus que chasser au prosélyte, surtout en présence des rivaux protestants. Alléchés par la perspective de faire partie d'une société puissante et riche qui manifeste son amour du prochain (s'il est affilié) dans la forme la plus concrète, séduits en outre par la facilité de s'assimiler les pratiques de cette société qui ne demande même pas de serments terribles et pouvant entraîner des responsabilités graves, des personnes pauvres qui ne demandent qu'à se lancer, des banqueroutiers qui voudraient

relever leur crédit grâce au prestige de la mission qui est au-dessus de la justice, des individus sans aveu, enfin tout ce qui vit en marge de la société, se laisse facilement convertir. Tout naturellement cette commune (en Chine rien n'est possible autrement) devient une association solidaire bien plus en matière économique qu'en matière religieuse. Quant aux missionnaires ils deviennent presque malgré eux les chefs de cette association : deviennent conseillers d'administration, deviennent commerçants. C'est alors que se marque la qualité de l'intérêt porté par l'Église aux missions chinoises... Du commerçant à l'exploiteur il y a peu de distance. D'association à la bande de conspirateurs il n'y en a pas d'avantage. De l'exploiteur au criminel il n'y a plus qu'un pas. De la conspiration à la bande de criminels c'est la même chose. Si, par surcroît, il est avéré que ni le grand criminel ni la bande de criminels n'est justiciable de la justice du pays, et que, pour comble d'ignominie, il soit décrété publiquement que l'un comme l'autre ne sont justiciables que de la justice appliquée par les criminels-chefs eux-mêmes — qu'on imagine ce qu'un peuple européen fera. Il se fera justice lui-même. La Chine a le droit, le devoir de faire de même. La situation des missions en Chine est celle de ces criminels-chefs.

Leur caractère a d'ailleurs été maintes fois dépeint. Il est, du reste, le même pour les protestants que pour les catholiques, avec cette différence toutefois que les protestants, qui ne sauraient assimiler leurs pratiques aux habitudes chinoises autant que les catholiques, se voient obligés de travailler avec un peu moins d'hypocrisie. La façon de procéder et la nature des associations chrétiennes en Chine une fois définies, on s'explique comment les excès extrêmes ont pu être atteints récemment par les ecclésiastiques. Ces excès sont, quant à leur genre, suffisamment résumés dans les deux documents qui suivent. Leur provenance est la même que celle des documents publiés ici-même il y a un mois *.

LETTRE PERSONNELLE EXPÉDIÉE DE LA VILLE DE TCHANG-TZIA-GOU, LE 2 FÉVRIER 1901 A M. OU-SSE-GONG, REPRÉSENTANT DE LA MAISON BAO-TCHOUEN-CHANG AU MAÏ-MAÏ-TCHENG D'OURGA (1).

Vénérable beau-père ! Au moment où j'écris cette lettre vous aurez sans doute reçu mes deux lettres, et vous saurez quels lamentables événements ont frappé votre famille et tout le

* *Revue blanche* du 15 juin 1901. Les notes serviront à généraliser l'intérêt des indications contenues dans les lettres.

(1) Voir *La revue blanche* du 15 juin 1901, p. 277, notes 1 à 3.

peuple chinois. Que le ciel vous donne le courage de supporter ces revirements du destin ! (2).

Il s'est produit dans tout l'Empire du Milieu d'innombrables faits semblables à ceux qui ont éprouvé votre famille. Tout est à l'anarchie et la situation du peuple est telle qu'il n'est même pas possible d'observer le deuil d'après les règles du rite. Il faut s'occuper comme à l'ordinaire de toutes les affaires pour ne pas être affligé de nouveaux désastres et pour sauver ce qui reste à sauver.

Les affaires commerciales sont nécessairement nulles. Les troubles militaires continuent encore. Mais les Ous, à ce qu'il paraît se rapprochent vite du nord-est pour rétablir l'ordre (3). Nos affaires domestiques vous sembleront cependant d'une importance plus grande.

---

(2) Ces deux lettres ont été publiées à l'endroit précité. Au moment où cette lettre partait de Kalgan, le destinataire était déjà mort. Le vieux Ou-sse-gong souffrait depuis assez longtemps déjà d'une affection rénale. Après qu'il eût reçu la première lettre, une hémorrhagie violente se déclara, l'urémie fit le reste ; il vécut encore sept jours. Il est mort le 27 janvier, fête de l'empereur d'Allemagne...

(3) Les mots Ou (Russe), Ying (Anglais), Pou (Allemand), Fat (Français), ne sont nullement des sobriquets, comme on a pu le croire. Ce sont des abréviations de la prononciation chinoise des noms européens. « Pou » est la première syllabe de Pou-lou-ci, Prusse. De même Fat, pour Fat-lan-ci, France.

J'ai pu croire longtemps que dans ce passage le mot nord-est figurait par erreur pour le mot nord-ouest. Les Chinois, en effet, espéraient l'arrivée des Russes par la route de Kiakhta. La vraie signification de ce propos ne m'a apparu que récemment en suite d'une communication faite par un jeune ethnologue très distingué, M. van Gennep, lequel est très lié avec un officier russe, remplissant une fonction importante dans l'armée d'occupation en Mandchourie. Celui-ci lui a fait savoir incidemment que, dès le mois de janvier on avait entrepris un « raid », de Tsitsikar à Kalgan, raid considérable et d'autant plus curieux que le bagage de tout le monde, officiers et cosaques, consistait en... lingots d'argent. Cette expédition russe venait en effet à Kalgan du nord-est.

Le transport d'argent n'a rien de surprenant. Comme il ressort de ce qui a été dit (*Revue blanche* du 15 juin, p. 292, note 44), il y eut pendant toute la campagne des envois d'argent de Sibérie en Chine. D'après un calcul nécessairement approximatif, on a fait parvenir de Russie en Chine depuis le mois de septembre jusqu'au mois de février, environ 20 millions de francs en lingots d'argent... et ce n'est que ce que j'ai pu vérifier. Une petite partie de cette somme a servi à indemniser les princes et le haut clergé mongol et à construire la forteresse russe à Ourga, la capitale mongole actuellement russe. Les neuf dixièmes de la somme ont été transporté vers le sud. Il paraît sûr, d'après le document reproduit à l'endroit cité, que cet argent partait à destination de Hsi-ngan, c'est-à-dire du gouvernement chinois.

Les sommes emportées de Tsitsikar à Kalgan, nécessairement trop petites pour être utile à la Cour, devaient très probablement servir à autre chose : c'est qu'au mois de mars, une forte colonne de cosaques (quatre sotnies) accompagnée d'un ingénieur de haut grade, est partie de Kiakhta à travers le désert pour la passe de Si-ouan-tse avant Kalgan, endroit qui comme point stratégique « domine », d'après le mot des anciens empereurs mongols, « toute la Chine et constitue la clé du monde ». Il s'agissait de construire à cet endroit un fort russe. Cette entreprise d'importance mondiale doit, à l'heure qu'il est, être un fait accompli. C'est la victoire définitive de la Russie.

Ce qui reste ici de votre famille va bien, quoique tout le monde se trouve maintenant réduit à la pauvreté et même à la mendicité. La nouvelle la plus importante cependant que moi, votre petit gendre, j'ai à vous communiquer, est que j'ai reçu des nouvelles relativement bonnes de votre lumineux fils. C'est à lui que se rapportent les deux feuilles qui se trouvent ajoutées à cette lettre (4).

Il y a quelques jours j'ai reçu de sa part une lettre datée de Khouang-yuan-hsien (5). Il est impossible de vous envoyer cette lettre parce que j'ai dû la remettre à M. You, le comptable de la banque Bao-cheng (6). Mais je vais vous raconter, vénérable beau-père, ce qu'écrit votre lumineux fils dans cette lettre d'affaires. Ensuite vous verrez pour quelles raisons d'affaires je m'adresse à vous.

Votre lumineux fils dit dans sa lettre qu'il vous a fait le récit de ce qui lui est arrivé à Taï-yuan (7). Mais comme vous n'aviez pas encore de ses nouvelles au mois de novembre, il est probable que son écrit ne vous sera pas parvenu. Donc, il était resté à Taï-yuan jusqu'au moment où la cour impériale chassée de la résidence se retira dans cette ville (8). Malgré les lettres de

(4) Ces « deux feuilles ajoutées à la lettre » sont d'une part la copie du chèque dont il sera question plus loin, d'autre part le compte de profits et pertes de la maison Tsien-taï-tchang, dont l'auteur parle plus loin et qui n'a pu m'être communiqué parce que c'était un document commercial important.

(5) L'identification exacte de cette localité est malaisée. Je ne connais de ville de ce nom que dans le Chan-si septentrional, non loin de la Muraille, sur la route qui mène de Taï-yuan-fou à Koko-khoto, grand centre commercial de la Mongolie méridionale. Cette ville n'étant pas éloignée de Kalgan de plus de 350 à 400 kilomètres, il est probable que c'est d'elle qu'on parle.

(6) Établissement financier considérable, grande association en commandite ou plutôt coopérative. Son siège social est, je crois, à Pékin; il a des succursales dans toutes les villes de la Chine septentrionale, mais qui, en partie, portent le nom de leurs directeurs respectifs. Il paraît que la succursale de Khouang-yüan dépend de celle de Kalgan. On le verra plus loin.

(7) Taï-yuan-fou, capitale du Chan-si est malheureusement toujours la résidence d'un vicaire général jésuite.

Le fils de M. Ou-sse-gong (*Revue blanche* du 15 juin, page 283) affilié à la grande Société (Alias Boxer), s'était vengé à Bao-ting-fou d'un « missionnaire usurier », puis avait pris la fuite.

(8) La cour avait quitté Pékin vers le milieu de juillet. Un mois après, craignant la rapidité légendaire des opérations allemandes, elle se rendit à Hsi-ngan. Quand au mois d'octobre les stratèges européens, peu au fait de la géographie, proposèrent une expédition vers Hsi-ngan, les hauts fonctionnaires chinois furent avisés qu'il y avait lieu de prendre les mesures nécessaires pour assurer les communications administratives avec Hing-ngan, grande ville, juste au centre de l'empire, sur le fleuve Han, qui se jette dans le Yang-tsze, non loin de Han-kéou. La cour avait donc l'intention de s'y établir le cas échéant. La raison principale qui fit avorter ce projet et qui, en même temps, fit penser à Lan-tcheou

recommandation qu'il avait prises avant son départ de Baoting, il n'a pu trouver d'occupation à Taï-yuan. Car il était membre des Grands Poings comme vous le savez, et les banques étant en relations d'affaires avec les missionnaires, qui ont résolu d'exterminer la Grande Société et peuvent déchaîner les hordes sanguinaires des barbares, tout le monde avait peur de l'occuper. En effet, les armées des Transocéaniens allaient suivre la route que la Cour avait prise. L'Empereur, en outre, avait fait afficher un manifeste disant que les membres de la Société devaient être traités comme des rebelles. Ce manifeste qui

---

(sur le Hoang-ho en Kan-sou', comme nouvelle résidence provisoire, est la suivante : Le grand télégraphe russo-chinois va de Pékin à Taï-yuan, Hsi-ngan, Lan-tcheou. Ngan-si, Khami, Kouldjga et Vyernoye. Si la cour s'était rendue à Hing-ngan, elle se serait éloignée du télégraphe qui constitue littéralement le fil auquel est suspendu le sort de la Chine. La dynastie mandchoue-chinoise comme le gouvernement russe avaient un intérêt capital à ne pas interrompre la communication rapide et secrète entre la Cour et Saint-Pétersbourg (ou plutôt Livadia dans ce moment-là). A Hsi-ngan, on pouvait demander et avoir une réponse de Russie dans une journée — pendant qu'on prolongeait une discussion officielle à Pékin. Lan-tcheou avait le même avantage, Hing-ngan non. La question était vitale : privés d'un moyen de communication constant, les deux gouvernements auraient nécessairement échoué chacun de leur côté dans la réalisation de leurs projets.

Au mois de décembre déjà, on savait qu'en aucun cas la résidence impériale ne serait rétablie à Pékin. Seuls les diplomates occidentaux pouvaient supposer que la Cour serait aussi peu avisée. Cette appréciation va coûter cher aux confiants parlements européens. On fortifie, en effet, les légations de Pékin et même toute la route depuis la mer jusqu'à cette ville définitivement déchue. Que les légations restent où elles étaient, tandis que le gouvernement central est ailleurs : c'est parfait. Mais cet intermède comique met en lumière une vérité qui devrait faire frissonner d'inquiétude les béats ministères occidentaux. En effet, le gouvernement russe (voir note 3 et *Revue blanche* du 1er juillet, page 360), tient dorénavant la passe de Si-ouan-tsze, laquelle comme base stratégique domine Pékin ; d'autre part le gouvernement chinois s'éloigne de Pékin pour ne pas être sous la main des légations (ce sont des faits accomplis). Or, Si-ouan-tsze fait face non à la Chine mais à l'Europe coalisée, et l'Occident construit à Pékin des forteresses contre un ennemi qu'il ne comptait point rencontrer ; on peut s'attendre dans ces conditions à la reprise du mouvement anti-occidental...

Il paraît que la nouvelle résidence définitive sera Kaï-feng, capitale du Ho-nan. Au point de vue russo-chinois, Hsi-ngan aurait été politiquement préférable, mais d'une part cette ville n'est pas facile à atteindre, et de l'autre, son climat défavorablement influencé par les montagnes nues qui l'entourent, est très difficile à supporter, surtout pour les tuberculeux, comme l'empereur Kouang-sou. Kaï-feng, ville immense, à proximité du Hoang-ho, a été au moyen âge pendant longtemps la capitale de l'empire. La distance de Hsi-ngan n'excède pas 450 kilomètres, et entre les deux villes, il y a la route fluviale. On n'aura qu'à prolonger le télégraphe de Hsi-ngan à Kaï-feng (on l'a peut-être déjà fait) et le désavantage de la nouvelle résidence sera compensé... Au point de vue stratégique, la ville n'a guère à craindre une expédition occidentale. Cette expédition devrait avoir sa base à Tien-tsin — c'est-à-dire à 700 kilomètres de distance d'un pays où la population est très dense. Kiao-tchéou est séparé du Ho-nan par des montagnes qui le mettent à l'abri de toute tentative allemande. Donc Kaï-feng réunit toutes les conditions souhaitables. La dynastie y sera en sûreté, mais en contact avec le tsar, et laissera les légations fortifiées de Pékin aux prises, le cas échéant, avec les cosaques de Si-ouan-tsze.

d'après la lettre de votre fils jeta le désarroi dans la Société, (9) fut heureusement révoqué, mais votre fils trouva prudent de s'en aller, muni de lettres de recommandation pour Khouang-yuan, où, comme vous le savez peut-être, il y a un établissement affilié à la Société Yu-taï (10), lequel est dirigé par M. Tsien-taï-tchang. M. Tsien l'accueillit avec bienveillance et l'occupa comme comptable. La situation de la maison, cependant, devint de plus en plus difficile par suite de la stagnation générale des affaires. Or, votre fils avait mis dans la maison comme commanditaire la somme de mille onces qu'il avait pu retirer à temps à Bao-ting (11), et il s'aperçut bientôt que la maison allait à la faillite, et même de telle façon que les créanciers n'auraient pu être payés intégralement. M. Tsien qui jouissait d'un considérable crédit même sur le marché de Tchang-tzia-gou est un homme au-dessus de tout soupçon. Il n'était certainement pas responsable du mauvais état des choses et n'eût sans doute pas survécu à la suprême honte de ne pouvoir payer le passif (12). Votre fils dans la lettre annexe dont je vous envoie une copie (13) montre qu'évidemment la maison était bien dirigée et qu'elle aurait supporté la crise avec un fonds de réserve qui eût permis de payer les échéances courantes et d'attendre quelques mois avant d'entreprendre autre chose. Un fonds d'environ cinq mille onces aurait suffi. Or ce fonds existait.

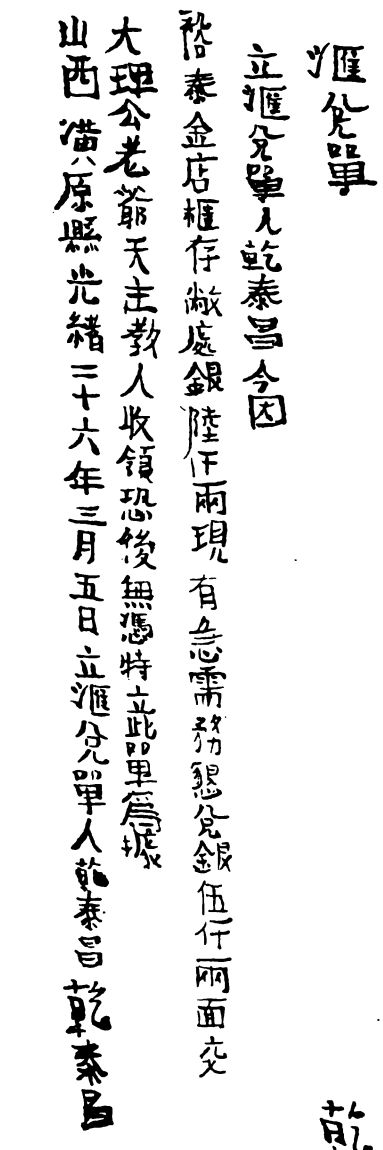
(9) Il ressort de ce passage que, dans ce moment-là, la Société, qui se croyait nécessaire au salut de la Chine, se voyait pour un temps répudiée — évidemment pour berner les Européens.

(10) Il est probable que c'est le nom de la maison où le jeune homme était employé à Bao-ting.

(11) Les sociétés commerciales sont en même temps coopératives et en commandite. Les employés, s'ils possèdent des fonds, les apportent à la Compagnie; sinon, ils lui laissent une partie de leurs appointements qui constitue alors leur part. En tout cas, tout le monde, depuis le directeur jusqu'au garçon de bureau, participe aux bénéfices (c'est le peuple que l'Europe veut civiliser). Le jeune homme a pu reprendre son petit capital dans la maison de Bao-ting. Cette opération étant toujours un peu difficile et demandant du temps, il aura sans doute prémédité les voies de fait qui ont peut-être occasionné la mort du « missionnaire usurier ». Ce n'est pas la folie furieuse, mais le sentiment de la justice violée, sans recours, qui a armé le bras de ceux pour qui donner la mort est le plus grand péché.

(12) Les hommes d'affaires d'Occident ont sans doute raison de vouloir exterminer une civilisation assez ridicule pour empêcher quelqu'un de s'enrichir par le manque justement à ses engagements. Là-bas, celui qui a perdu la confiance a perdu son crédit, et avec le crédit la possibilité de continuer. Un pays qui n'a pas de monnaie garantie, où l'on n'est pas tenu de signer tout, où l'on n'admet pas, *a priori*, que tout homme est un gredin, où n'existe pas ce véritable esclavage qu'est le salariat, n'est-il pas un véritable défi à la Civilisation ? La Civilisation relève ce défi et ses éclaireurs, les missionnaires, démontrent, comme on verra, la supériorité des criminels sur les honnêtes gens.

(13) C'est le bilan de la maison Tien-tsaï-tchang (voir note 4).



La copie du chèque ci-jointe le prouve, et montre aussi de quelle façon infernale les missionnaires l'en ont frustrée.

(Traduction du chèque reproduit ci-contre)

« Chèque. Je, émetteur de ce chèque, Tsien-taï-tchang, par suite d'extrême nécessité, demande instamment au bureau de la banque Baocheng, sur le compte courant que je possède chez elle, soit sur les six mille onces d'argent qui m'appartiennent, de payer comptant à M. Ta-li-Fong, missionnaire catholique (14), la somme de cinq mille onces d'argent.

Donné à Khouang-yuan-hsien en Chan-si, an 26 de Kouang-sou, troisième mois, cinquième jour.

L'émetteur de ce chèque Tsien-taï-tchang.

TSIEN-TAÏ-TCHANG, banquier. »

Cet ignoble chantage avait été perpétré de la façon suivante. Les missionnaires et leur chef M. Ta-li-goung avait pour leur commerce de soie un compte-courant ouvert chez M. Tsien.

乾泰昌金舖

---

(14) Je n'ai pas de moyens d'investigation qui me permettent d'identifier ce personnage. Le nom chinois n'a rien qui puisse surprendre. Les Chinois, qui nécessairement ne trouvent pas de sens aux noms européens, ont l'habitude de donner aux étrangers qui séjournent chez eux des noms chinois arbitraires et qui, comme par une convention tacite, acquièrent force légale en ce sens que dans tous les documents commerciaux ils suffisent pour désigner l'individu. Ainsi j'avais dû adopter le nom Hsi-li (droiture d'Occident), lequel, du reste, ne m'a jamais valu de désagréments quoique le mot « Hsi » Occident y figure.

Missionnaire catholique : « Tien-tch-tziao-jen, » homme de la doctrine du Seigneur-du-Ciel ; il est donc probable que c'est un jésuite, cet ordre dominant toutes les missions catholiques en Chine.

Mais depuis que les Grands Poings avaient donné l'assaut aux Transocéaniens, le commerce allait assez mal. Les missionnaires prévoyaient probablement qu'ils allaient être tués comme il était juste. Aussi avaeint-ils réussi à transporter beaucoup de marchandises vers la mer qu'ils payaient comme autrefois avec des traites sur la maison Tsien-taï-tchang. Mais leur compte-dans cette maison était épuisé.

Les créanciers de M. Ta-li-gong se présentaient en nombre chez M. Tsien. Ce dernier leur déclara que le compte-courant était épuisé.

Ils répondirent que c'étaient sur le crédit de Tsien qu'ils avaient vendu à crédit à M. Ta-li-kung, et que, par conséquent, M. Tsien était responsable des pertes qu'ils éprouveraient si M. Ta-li-gong refusait de payer lui-même les traites. Ce dernier naturellement refusa. On allait porter l'affaire devant le juge. Mais le juge déclara que cette affaire était du ressort des juges du pays de M. Ta-li-gong. M. Tsien ne voulant pas payer pour M. Ta-li-kung, établit véritablement que le compte des missionnaires était épuisé. La population s'indigna contre ceux-ci. Aussi M. Ta-li-gong et les autres Transocéaniens prirent-ils la décision de partir; les Grands Poings commençaient en effet la guerre, et il n'était pas possible de porter l'affaire devant le tribunal occidental. Les missionnaires rendirent visite au préfet, et lui imputèrent la responsabilité de tout, ils déclarèrent qu'ils se plaindraient à leurs généraux et que la ville serait punie. Ils allèrent voir aussi M. Tsien, et lui dirent que si l'armée des Transocéaniens venait, elle détruirait tout, et qu'ils prendraient soin de le faire punir de toute façon s'il ne leur donnait pas l'argent qu'il fallait pour payer les créanciers. M. Tsien, craignant les hordes barbares et la terrible justice occidentale (15) déféra à leur désir et donna

(15) Voici le mot décisif : la terrible justice occidentale. L'ex-territorialité des missions et l'impossibilité d'obtenir justice devant les tribunaux consulaires la caractérisent.

Là où les magistrats chinois n'ont pas besoin par suite de la ridicule administration mandchoue de gagner leur vie par des pourboires, et surtout dans les affaires graves, la justice chinoise est infiniment supérieure à celle d'Europe. Sa marche est rapide et la partialité extrêmement rare. Dans les causes civiles, les procès longs et compliqués n'existent pas. Les avocats et avoués n'existent pas non plus. On se défend soi-même, avec l'assistance d'amis s'il y a lieu. Les magistrats touchent des appointements fixes qui ne semblent insuffisants que dans les provinces de la côte. Même à présent, dans les trois quarts de l'empire, les magistrats n'ont pas besoin de percevoir de droits. L'application de la loi est donc absolument gratuite et accessible même au plus pauvre. Le seul défaut de l'organisation est que la juridiction n'est pas séparée de l'administration. Dans les villages, le maire fait en même temps fonctions de juge de paix. Dans presque toutes les petites villes,

le chèque de cinq mille onces. Il eut tort, car les Transocéaniens ne sont pas venus en Chan-si ; mais est-ce qu'il pouvait savoir ? Cependant M. Ta-li-gong alla toucher l'argent de M. Tsien chez Bao-Cheng. Mais au lieu de payer les traites des créanciers, il le chargea avec le contenu de ses maisons sur des chariots et partit.

Votre fils dit qu'on n'a plus eu de leurs nouvelles. Cette affaire avait ruiné M. Tsien avant que votre fils n'arrivât. Mais ce qui a empêché la maison de se relever, c'est que le public indigné et surtout les créanciers des marchands-missionnaires (16) non payés, tournaient leur dépit contre la maison Tsien. Il n'y eut plus ni crédit ni affaire. L'argent de votre fils qui avec son habileté espérait relever l'affaire y passa comme l'autre.

Comme il n'y a plus de possibilité de faire des affaires sans autre appui, votre fils m'a écrit pour que je fasse dans l'établissement Bao-Cheng ici des efforts pour faire ouvrir à la maison Tsien un crédit dans notre ville. Comme Bao-Cheng ont ici une place prépondérante, leur appui relancerait l'affaire à Khouang-yuan aussi. Votre appui, mon vénérable Beau-père, serait cependant décisif. Je crois que votre excellent fils ne trouvera pas le courage de vous exposer sa mauvaise situation. Je me fais donc son porte-parole auprès de vous. Et moi-même étant dans une situation très précaire maintenant, j'ose vous proposer pour votre honorable fils, de faire ouvrir ici chez Bao-Cheng un

---

il y a un tribunal composé de trois juges. La hiérarchie des tribunaux est cependant la véritable force du système. Dans tous les cas, sans exception, on peut faire appel d'une instance à celle immédiatement supérieure, mais les appelants qui encombrent les tribunaux d'affaires injustes et manifestement perdues, sont punis. Quant aux affaires criminelles, et surtout quand il s'agit de méfaits pouvant entraîner la peine de mort, la justice chinoise montre une prudence extrême. L'institution dangereuse des jurés n'existe naturellement pas ; mais toute affaire criminelle doit passer par cinq et même six instances. La plus haute instance est le « San-fat-szé », Cour des trois Tribunaux, se composant des membres du ministère de la justice, du « Dou-tcha-yuan », Cour des Censeurs, et du « Da-li-szé », Cour de Cassation. Ce haut tribunal instruit l'affaire de nouveau en présence de l'accusé et de la partie civile. Néanmoins, les condamnations à mort, avant d'être soumis à l'Empereur, sont encore une fois renvoyées d'office à une haute commission de neuf membres, composée d'un membre de chaque ministère et des trois chambres du San-fat-szé. Elles sont exécutées après signature de l'Empereur, sur son ordre, à une certaine date par an, à la fois dans tout l'empire. Tous les débats judiciaires sont sténographiés.

Le code pénal Tai-tsing Liu-li, recueil admirable de lois, rites, décrets de police, etc., en 436 articles, est en Chine dans chaque maison. Combien de Français connaissent notre code pénal autrement que par ouï-dire ?

(16) Jeu de mots cruel. L'auteur a intercalé dans le mot Tchouan-hsi-tziao-chi, « savant propagateur de la religion d'Occident, » le mot Maï-maï, « vendre et acheter, » pour former Tchouan-hsi-maï-maï, « savant qui propage la religion du « vendre et acheter » d'Occident ».

compte-courant pour que l'affaire de Khouang-yuan soit consolidé même si Bao-Cheng refusent de s'engager dans l'affaire. Votre exemple les déciderait sûrement. Un compte de mille onces suffirait, je crois, pour entraîner la chose dans la bonne voie. Et j'ose attendre votre prompte réponse à ma proposition. Car les demandes de crédit qui de toute part arrivent aux banques sont nombreuses. Et presque tous les cas sont analogues à celui de votre lumineux fils.

Pourquoi le Ciel permet-il ces méfaits à ceux qui disent propager la doctrine du Seigneur-du-Ciel ? (17).

Mais tout vient du Ciel, tout rentre au Ciel.

Les malheurs sont si nombreux qu'on ne saurait les décrire. La détresse est sans fin.

Notre ami Hsi-fo envoie en même temps une lettre à M. Ta-li, votre estimable compagnon. Ce qu'il dit, montre que les mêmes malheurs frappent tout le monde. Le Ciel fait ainsi pour consoler. Car, c'est de voir la différence entre moi et les autres qui fait que je suis triste. Je prie pour votre bien-être.

TSIEN-LAO-GONG.

LETTRE PERSONNELLE EXPÉDIÉE DE LA VILLE DE TCHANG-TZIA-GOU LE 2 FÉVRIER 1901 A M. LE LICENCIÉ TA-LI CO-ADMINISTRATEUR DE LA COMPAGNIE BAO-TCHOUEN-CHANG AU MAÏ-MAÏ-TCHENG D'OURGA.

Très respectable Monsieur et Cousin ! « Que les liens de la famille soient plus forts que les malheurs ». J'ose vous citer ce vers avant de vous exposer le but de cette lettre. Et quoique je craigne que ce but ne vous semble dépasser les prétentions que le degré éloigné de notre parenté me permet (18), j'ose m'adresser à vous parce que vous serez d'autre part heureusement surpris.

(17) Jeu de mots. Le Ciel, abstrait idée pantheiste chinoise, est opposé au « Seigneur-du-Ciel. » C'est par cette expression inepte et forcément incompréhensible pour les Chinois que les catholiques désignent « Dieu » qui est inconnu à la langue chinoise.

(18) La solidarité familiale est la base de la société chinoise ; il est évident que par une logique simple on peut arriver à imaginer des degrés de solidarité comme il y a des degrés de parenté.

Mon frère cadet n'est pas mort (19)! Nous nous sommes trompés en le croyant. Il est arrivé chez moi, il y a à peine dix jours. Il est sain et sauf. Mais dans quel état est-il arrivé. Dénué de tout, affamé, sans vêtements presque, et après avoir tout perdu. Son sort et celui de ses compagnons était épouvantable. Après plus de quatre mois de fuite ténébreuse il a pu se sauver jusqu'ici. Et moi, appauvri, au milieu de mon deuil, ruiné, privé de tout par l'action infernale des Pous, m'est-il possible de le secourir?

Mais avant de vous dire ce que j'ose vous proposer, lisez pour savoir que les malheurs de mon frère sont immérités. Pourquoi, cependant, Fo peut-il permettre que ses serviteurs pâtissent sous les abominables crimes des hommes qui propagent la doctrine du Seigneur-du-Ciel? Ces immondes menteurs, usuriers, rompeurs de contrats, voleurs, et qui sont en dehors des lois, comment le Ciel juste ne les punit-il pas?

Si mon frère a échappé à la mort, c'est qu'il est distingué par le destin. Le couvent de Liang-hsien (20), en effet, a été détruit et tout le monde a péri, comme on l'avait déjà raconté. Mais tout cela ne serait pas arrivé sans ces animaux carnassiers de missionnaires. Il y avait à proximité de l'endroit, des protestants et des catholiques, gens riches et dont le commerce prospérait (21). Ils avaient réussi à faire entrer dans leur Société beaucoup de chinois qui trouvaient par là un gain considérable et qui profitaient des malversations de leurs patrons transocéa-

---

(19) Ce frère cadet, comme il ressort de la teneur de cette lettre, est un moine bouddhique. On peut dire qu'en général dans la Chine septentrionale, comme du reste au Tibet, en Mongolie et en Transbaïkalie, chaque famille tient à ce qu'un de ses membres se fasse moine. La carrière ecclésiastique revêt du reste un caractère autrement scientifique que celle des moines chrétiens en général. La vie de ces moines ne ressemble en rien à celle étonnemment peu ascétique de la grande majorité des moines d'Occident. Il serait donc téméraire d'assimiler d'emblée le clergé bouddhique au clergé chrétien. L'exposé détaillé de la vie et de l'œuvre des moines bouddhiques sortirait du cadre de cette discussion. — Fo est l'abréviation chinoise du mot Bouddha.

(20) Si je ne me trompe (il est très difficile d'identifier les localités chinoises) cet endroit se trouve à proximité de Pékin sur la route de Bao-ting. On a parlé dernièrement d'un fait semblable qui paraît-il, a été rapportée par l'officier même qui commandait la horde européenne. Il serait intéressant de savoir si ce fait s'est passé à un endroit nommé Liang-hsien.

(21) Protestants : Yé-sou-yen. Catholiques : Tien-tchou-yen. Leur nationalité serait à vérifier. Les Chinois ne la savent généralement pas, et ne s'y intéressent guère. Les noms cités des sectes chrétiennes sont du reste d'invention chrétienne et ne disent rien aux Chinois non chrétiens. La différence essentielle leur semble que les uns ont des femmes et les autres n'en ont pas. Ce qui leur paraît essentiel, c'est uniquement de savoir s'ils sont riches et si leur commerce prospère. On peut voir par là une fois de plus que les missions paraissent aux Chinois des entreprises commerciales et rien de plus.

niens (22). Les dignes moines, en fervents adorateurs de Fo, s'en affligeaient, conseillaient au peuple d'éviter ces commerçants peu scrupuleux et donnaient l'exemple comme il sied.

Quand la Société des Poings de l'Equitable Harmonie procéda à la punition des criminels transocéaniens, le couvent devint pour l'endroit le temple de la bonne cause. Les moines, comme il sied, ne voulaient pas de meurtre. Ils voulaient chasser ces usuriers par la seule menace (23).

Leur bonté leur devint poison. Les armées transocéaniennes arrivèrent. La fureur du peuple augmentait et les missionnaires partirent. Mais avant de se mettre en route, ils rendirent visite au vénérable prieur du couvent, et au dire de mon frère, à beaucoup de gens aisés. Ils exprimèrent au prieur leur reconnaissance de ce qu'il eût calmé le peuple et lui promirent de protéger le couvent de leur côté quand plus tard l'armée occidentale viendrait punir la Grande-Société, mais ajoutèrent que pour lui assurer la sécurité, il leur fallait dix mille onces d'argent, de quoi corrompre le chef des troupes de leur pays. Le prieur donna l'argent. Le même jour encore vinrent les autres, les catholiques, qui répétèrent la même chose, en ajoutant que leur pays étant différent, il leur fallait de leur côté la même somme, dans le même but. Le prieur sachant que les houles occidentales sont

(22) Les signes donnés ici comme caractéristiques des communes chrétiennes en Chine sont d'une importance toute particulière. Les missionnaires sont des patrons, des administrateurs de société. Le mot « société » à cet endroit n'est point « tzin-hsiang » qui est employé dans le sens paroisse, commune religieuse, mais bien et bel « gong-sze », « association » employé toujours dans le sens commercial, comme on le trouve par exemple dans « bao-hsian-gong-sze » société d'assurance, etc. Les Chinois chrétiens que d'ignorants politiciens européens voudraient prendre sous leur protectorat, ne sont en vérité rien que des individus dans une situation financière désespérée qui, avec l'appui de l'argent chrétien, cherchent à se relever. C'est du reste un fait connu de tous ceux qui connaissent les Chinois. Les missionnaires eux-mêmes reconnaissent cet état de choses. (Voir *Revue blanche*, 1er janvier 1901, page 4.) Si les missions perdaient leur action financière, le christianisme n'y résisterait point. Et s'il y a des faits qui montrent comme, avec une fidélité touchante, les « chrétiens » chinois ont protégé des missionnaires, il ne faut y voir qu'un trait général du caractère chinois : l'attachement presque filial du subordonné au supérieur, lequel est du reste prescrit par la morale comme caractéristique de l'une des quatre relations sociales. La seule chose étonnante, c'est l'extrême impudence des « patrons » des chrétiens qui prétendent représenter en Europe leurs affaires privées comme affaires d'Etat et affaires de civilisation, et cela avec une indéniable mauvaise foi.

(23) Voilà bien les barbares, les horribles chefs de boxeurs ! Chasser les usuriers par les menaces, le droit n'existant plus. Combien ces moines pacifiques et naïfs diffèrent de ceux qu'ils voulaient « menacer » ! Le terme « usurier » est-il suffisant ? Le mot s'applique en chinois surtout à ceux qui par chantage ou autres moyens, forçant le consentement, enfin par la contrainte, se procurent de l'argent ou arrivent à se soustraire à leurs obligations. L'histoire rapportée dans la *Revue blanche* (15 juin 1901, page 278, note 7), est bien celle d'un « usurier » de ce genre.

irrésistibles, donna. Chez beaucoup de gens, des scènes analogues se produisirent.

Tout le monde, donc, bien qu'inquiet, se crut garanti contre les horreurs de la guerre. On resta et personne ne cacha son avoir. Le couvent contenait, outre la vénérable bibliothèque, l'avoir personnel de chaque moine. Ils étaient quatre-vingt-sept.

Quand les barbares eurent occupé la Résidence, et qu'ils ravagèrent le pays ils arrivèrent jusqu'à Liang-hsien. Deux des missionnaires les accompagnaient comme interprètes. Une fois entrés dans la ville, ils assassinèrent tout le monde, pillèrent et incendièrent les maisons.

Voyant cette horreur, le prieur à la hâte fit fermer la porte du couvent. On le somma de la faire ouvrir. Mon frère dit que si l'on avait ouvert, tout se serait peut-être bien passé, les missionnaires ayant donné leur engagement. Hélas! il ne voulait pas croire que les barbares savaient qu'il y avait de l'argent au couvent (24)! Le prieur ne fit pas ouvrir. Les barbares tirèrent, puis enfoncèrent la porte. Et les saints hommes sans armes furent abominablement assassinés. Mon frère qui est faible de cœur, s'évanouit. Ils ont dû le croire mort.

Ils ont brûlé le couvent. Le dépôt d'argent avait naturellement disparu. Mon frère s'est réveillé par la chaleur. La fumée était dense. Il pouvait sortir, les barbares ayant quitté la rue. Il rencontra des citoyens qui fuyaient. Il les suivit à Tso (25), où les barbares n'étaient pas encore arrivés. Il lui fallut mendier. Il tomba malade. Il rendit visite au maire de Tso. Il lui raconta son histoire. Le magistrat lui répondit qu'un arrangement semblable avait été pris par lui, et que les missionnaires avaient voulu le dénoncer comme Membre de la Société (26).

---

(24) En Chine comme partout les hommes d'étude semblent naïfs aux hommes d'action. Monsieur Hsi-fo trouve monstrueux que son frère voulût ajouter foi le moins du monde à la parole d'un occidental. Le fait est que le pauvre ecclésiastique aurait eu tort. L'étonnement incidemment exprimé par Monsieur Hsi-fo montre cependant l'état qu'on fait, en général, dans le peuple, de l'honnêteté européenne. Créer cet état d'esprit, voilà ce qu'on appelle préparer l'influence commerciale de l'Europe.

(25) Tso est, je crois, une petite ville entre Pékin et Bao-ting.

(26) C'est-à-dire de le faire légalement assassiner. Les soi-disant exécutions militaires entrainaient, bien entendu, la confiscation des biens. Il semble que dans beaucoup de cas les missionnaires aient préféré le chantage préalable dans l'incertitude où ils étaient de voir la confiscation après l'assassinat tourner non pas à leur profit mais à celui des officiers. En outre ils avaient toujours la possibilité de faire chanter d'abord, de piller ensuite, d'assassiner après et de confisquer pour finir. C'est marquer de la finesse dans les combinaisons.

Quand les barbares arrivèrent à Tso, ce digne magistrat prit la fuite avec mon frère. Eux et beaucoup d'autres sont restés plus de deux mois près de Choui-laï (27) dans les montagnes. Puis, plusieurs étant morts de froid, ils sont redescendus. Ils ont erré. Mon frère, désespéré prit la charge d'un muletier; ainsi par combien de détours et dangers il est arrivé jusqu'ici. Il faut lire les anciens romans de maître pour savoir ce qu'il a enduré.

Très respectable Cousin ! vous voyez quel est le malheur de mon frère qui est honorable comme prêtre. Il voudrait partir pour So-Ping (28) pour y rentrer dans le couvent. Or lui et moi, nous sommes dépourvus de tout. Aussi osé-je vous demander, vu l'affreuse situation où nous nous trouvons, de me prêter deux cents onces aux conditions usuelles que je rembourserai à la reprise des affaires. Votre chèque sauvera la vie et la dignité de mon frère (29). Je vous vouerai toute ma reconnaissance.

« Je suis heureux de ce que vous ne souffrez pas des malheurs qui nous affligent et je prie pour votre santé.

HSI-FO.

On peut tirer du sens de ces lettres deux conclusions importantes.

D'abord, en tant que documents, elles ne concernent pas des événements uniques, ne constituent pas une exception ; elles sont plutôt l'expression de la moyenne de très nombreux faits analogues. Puis, au point de vue politique, elles prouvent le vice inhérent à l'existence des missions et font voir les mesures indispensables à prendre pour sauver le petit reste de prestige que les gouvernements occidentaux pourraient encore sauver. C'est le côté de la question qui est le plus important.

Il serait téméraire de mettre en doute la bonne foi de l'immense majorité des chrétiens d'Europe et d'Amérique dont les sympathies vont aux missionnaires. De même les diplomates, les gouvernants et les grands

(27) Choui-laï doit d'après le sens du mot être un endroit dans les montagnes « où descend l'eau », donc probablement près d'une source, voire au milieu d'un paysage loin des grandes agglomérations.

(28) So-ping, ville considérable dans le Chan-si septentrional, près de la Muraille.

(29) L'abandon des charges scientifiques ou ecclésiastiques n'est point en soi déshonorant. Si le frère entrait dans le commerce, il éprouverait une diminution de sa dignité comme si, par exemple, un normalien était contraint de se faire commis de nouveautés. La « dignité » est toute personnelle. Ainsi le destinataire de cette lettre est commerçant (il est vrai qu'il possède une haute charge), quoiqu'il porte le titre de « licen ié », lequel est singulièrement plus difficile à acquérir en Chine que le doctorat en France. Ce titre « Tziou-jen » ouvre la porte à toutes les charges officielles, même à celle de gouverneur général et ministre. On voit par là que Monsieur Ta-li domine de haut cet arrivisme fonctionnariste qui ronge la Chine presque autant que la France.

industriels et commerçants, lesquels ne se préoccupent tous que d'intérêts plus ou moins matériels, sont convaincus sans doute que l'œuvre des missionnaires était indispensable pour préparer l'influence économique ou politique de leurs pays respectifs.

Mais tout le monde a été trompé, trompé par le préjugé de la supériorité européenne, trompé par la peur aveugle de n'avoir plus bientôt assez de débouchés pour l'industrie occidentale, trompé par la vanité nationale qui à tout prix appuie tout ce qui dans un sens ou dans un autre peut reléguer un rival au second plan, trompé enfin par les diplomates européens de Pékin qui, ne connaissant ni la langue, ni les institutions ni la situation du pays où ils se trouvent, se laissent avec une bienheureuse simplicité éclairer par les missionnaires mêmes. Voilà la source du mal. Il faut envoyer à Pékin non pas de petits chefs de cabinet ou d'anciens sous-lieutenants de dragons, mais des savants ; avant tout ne plus considérer Pékin comme une des premières étapes de la carrière, mais comme le poste le plus élevé, le plus difficile et le plus honorable : tout serait là. Mais peut-être qu'il est déjà trop tard.

Il est faux que les missions aient propagé l'influence de leur mère-patrie en Chine. Pour exister même, les missionnaires sont forcés d'abandoner leur costume, leur langue, leurs habitudes, au point que le *Chinois ne sait presque jamais de quelle nationalité ils sont.* D'ailleurs il ne connaît même pas les nations européennes. Répandre par exemple l'influence française, ne serait-ce pas faire que la France soit plus respectée que d'autres? Mais si l'on ne sait pas plus ce que c'est que la France que les autres nations occidentales ? L'œuvre des missions pour le prestige de leur mère-patrie est nulle.

Il est faux que les missions aient propagé en général, l'influence pacifique de l'Occident en Chine. De quelque nationalité qu'elles fussent, elles n'ont jamais pu faire respecter les institutions européennes parce que celles-ci laissaient à désirer plus que les chinoises : le droit européen ne garantissait que l'impunité aux criminels ; les habitudes occidentales ne faisaient voir que grossièreté, brutalité, ignorance de barbares ; les hommes d'Occident ne satisfaisaient que des appétits peu respectables ; la foi d'Occident n'était que la foi dans la réussite d'affaires véreuses ; la science d'Occident ne servait qu'à exploiter le peuple, et les langues d'Occident ne servaient qu'à discuter des affaires et à mentir.

Il est faux que les missions aient propagé le christianisme en Chine. Le Chinois, héritier des sublimes pensées d'un Kong-tsze et d'un Lao-tsze n'a pas besoin d'une morale fondée sur une foi. Il n'a pas besoin de dogmes incompréhensibles. Il ne veut pas non plus d'une morale qui permet d'agir contre les notions qu'il a du droit, ni davantage de dogmes qui l'inféodent à une association qui est en marge de la société : les chrétiens de Chine leur semblent des traîtres qui vendent la morale pour un profit temporaire et illicite.

Il est faux que les missions aient préparé la voie à l'invasion écono-

mique que souhaite le capitalisme occidental. Elles l'ont fermée. Elles ont voulu garder pour elles-mêmes le profit de cette invasion. Ce faisant, elles ont discrédité complètement les procédés commerciaux de l'Occident. Leur exterritorialité judiciaire qui les a amenées à s'enrichir frauduleusement, a fait naître cette conviction populaire profonde qu'aucun occidental ne mérite confiance ; or, en Chine, la confiance dans la parole domine le commerce. Mais elles ont fait connaître aux Chinois, en partie, les moyens techniques de notre civilisation. Elles ont précipité ainsi le développement inévitable qui, un jour, fera de l'Europe le débouché de l'industrie chinoise. Seuls des commerçants pacifiques (comme les Russes dans le Nord) auraient pu faire œuvre utile : les commerçants, professionnels, auraient plus facilement résisté à la tentation de l'exterritorialité : et ils n'auraient pas eu assez d'influence sur leurs gouvernements pour se faire mettre à l'abri des rigueurs de la justice chinoise.

Il est faux que les missions aient relevé le niveau intellectuel en Chine. S'il y a des Chinois qui grâce à eux ont appris à lire et à écrire (le chinois ! bien entendu) c'était, il y a cinquante ans, les gens sans aveu qui ont fait la révolution des Taï-pings ; ce sont, à présent, dans un pays où l'instruction publique est dix fois mieux organisée que chez vous, des gens qui sortent on ne sait d'où, qui vont on ne sait où, et qui, comme quantité aussi bien que comme qualité sont négligeables.

Il est faux que les missions soient l'armée d'occupation pacifique. Ce sont elles, elles seules (en dehors de la ténébreuse conspiration russo-tibétaine qui sans elles n'aurait pas été possible) qui ont préparé l'invasion guerrière des hordes européennes. L'histoire le prouve.

Il est faux que les missions soient pour l'avenir les agents indispensables de l'influence occidentale — je veux dire quand le calme sera rétabli. Le contraire est vrai. Ce sont elles qui, aux yeux du peuple, ont fait naître les désastres de l'heure présente. Dans l'avenir ils incarnent le crime plus que jamais. Mais leur passé fût-il réellement irréprochable, l'état d'esprit du peuple devrait, dans l'intérêt même de l'Occident, amener les gouvernements non seulement à ne pas appuyer, mais à interdire, du moins pour quelque temps, les missions chinoises. Or, en présence des faits historiques qui font des missions le véritable obstacle au commerce pacifique entre l'Occident et la Chine, cette mesure est de toute première nécessité. Si elle n'est pas prise, les gouvernements protecteurs des missions se verront, et ce sont les Chinois qui le disent, d'ici peu forcés à se lancer dans de nouvelles entreprises militaires d'envergure colossale et qui les mettront, comme on l'affirme à Hsi-ngan, aux prises avec le nouveau protecteur officiel du bouddhisme tibétain : le Tsar. Celui qui laissera le protectorat des missions à un rival, sera sûr de l'emporter sur lui.

Il est faux que les missions doivent être maintenues dans l'intérêt de l'humanité pour ne pas abandonner les chrétiens chinois. Ces chrétiens, massacrés en nombre, non pour leur foi, mais pour avoir profité de l'in-

juste exterritorialité des missions, ont abandonné le christianisme plus facilement que les missionnaires leurs affaires. Les preuves en abondent. Et ceux qui restent chrétiens de conviction, s'il y en a, n'ont besoin ni de prêtres étrangers, ni de la protection exterritoriale. La religion d'Etat n'existe pas en Chine. Toutes les religions y vivent côte à côte. La tolérance est absolue. Mais la religion ne doit pas dispenser de se soumettre à la loi. Si les missionnaires n'avaient pas poursuivi d'autres objets que la propagation de la foi, jamais la population ne se serait levée contre eux. Mais, de l'aveu même des personnages officiels (croit-on peut-être qu'on ne lise pas en Chine?) les missionnaires sont les pionniers de la civilisation occidentale. Qu'on les remplace dorénavant d'abord par des savants, puis par des commerçants qui soient renseignés sur tout ce qui concerne leur difficile entreprise.

Il est faux que les missions doivent être maintenues et protégées officiellement parce que leur abandon constituerait une perte matérielle énorme. Les bénéfices de l'exploitation des missions ont été fabuleux. Les chantages et les pillages des derniers temps s'y ajoutent. Elles recevront, en outre, à coup de mensonges et par d'abominables machinations, il est vrai, des indemnités fantastiques. Qu'on les leur donne sous la condition expresse qu'elles ne retournent plus en Chine; l'argent ainsi dépensé porterait de gros intérêts moraux, matériels et politiques au pays qui oserait le faire.

Il est faux que la dignité européenne demande que les missions soient maintenues. La dignité demande qu'on ne se solidarise point avec une institution qui, *à l'insu de ses protecteurs*, a commis d'innombrables méfaits et amené une crise mondiale.

Il est certain, par contre, qu'une *conditio sine qua non* s'impose : l'abolition de l'exterritorialité, la soumission de tout le monde, missionnaires, commerçants, voyageurs, tous, à l'exception de la personne de l'ambassadeur, à la juridiction chinoise. Ainsi l'on verra si les missions religieuses étaient religieuses jusqu'à présent, et l'on verra si l'Europe est capable de l'emporter par la force de son travail sur la Chine. Si l'on n'adopte pas cette mesure, la mort et toutes les horreurs de la guerre règneront sous peu en Europe comme en Asie.

Le Tsar veille sur son empire futur et sur le peuple chinois, incarnation éternelle, merveilleuse, suprême de la force essentiellement humaine : du travail. Et ce peuple le sait, il a confiance dans l'avenir, et il a pleinement conscience de ce que sera son triomphe quand il aura vaincu par le Travail la folie destructive de la jeune et insouciante Europe.

ALEXANDRE ULAR

Entre la mort et la vie[1]

RÉCIT FANTASTIQUE

(Fin.)

V

Je me trouvais en quelque lieu vague et trouble... Je dis « lieu » par habitude, car maintenant toute conception de distance et de durée était abolie pour moi, et je ne puis déterminer combien de temps je restai en cet état. Je n'entendais rien, ne voyais rien, je pensais seulement et avec force et persistance.

Le grand problème qui m'avait tourmenté toute ma vie était résolu : la mort n'existe pas, la vie est infinie. J'en étais convaincu bien avant, mais jadis je ne pouvais formuler clairement ma conviction : elle se basait sur cette seule considération que, astreinte à des limites, la vie n'est qu'une formidable absurdité. L'homme pense; il perçoit ce qui l'entoure, il souffre, jouit et disparaît; son corps se décompose et fournit ses éléments à des corps en formation : cela, chacun le peut constater journellement, mais que devient cette force apte à se connaître soi-même et à connaître le monde qui l'entoure? Si la matière est immortelle, pourquoi faudrait-il que la conscience se dissipât sans traces, et si elle disparaît, d'où venait-elle et quel est le but de cette apparition éphémère? Il y avait là des contradictions que je ne pouvais admettre.

Maintenant, je sais par ma propre expérience, que la conscience persiste, que je n'ai pas cessé et probablement ne cesserai jamais de vivre. Voici que derechef m'obsèdent ces terribles questions : si je ne meurs pas, si je reviens toujours sur la terre, quel est le but de ces existences successives, à quelle loi obéissent-elles et quelle fin leur est assignée? Il est probable que je pourrais discerner cette loi et la comprendre si je me rappelais mes existences passées; toutes, ou du moins quelques-unes; mais pourquoi l'homme est-il justement privé de ce souvenir? pourquoi est-il condamné à une ignorance éternelle, si bien que

(1) Voir *La revue blanche* du 15 juillet 1901.

la conception de l'immortalité ne se présente à lui que comme une hypothèse et si cette loi inconnue exige l'oubli et les ténèbres, pourquoi dans ces ténèbres d'étranges lumières apparaissent-elles parfois, comme il m'est arrivé quand je suis entré au château de La Roche-Maudin?

De toute ma volonté, je me cramponnais à ce souvenir comme le noyé à une épave : il me semblait que si je me rappelais clairement et exactement ma vie dans ce château je comprendrais tout le reste. Maintenant qu'aucune sensation du dehors ne me distrayait, je m'abandonnais aux houles du souvenir, inerte et sans pensée pour ne pas gêner leur mouvement, et tout à coup, du fond de mon âme comme des brumes d'un fleuve, commençaient à s'élever de fugaces figures humaines; des mots au sens effacé résonnaient, et dans tous ces souvenirs étaient des lacunes... Les visages étaient vaporeux, les paroles étaient sans lien, tout était décousu. Voilà bien le cimetière de la famille des comtes de La Roche-Maudin; sur une plaque de marbre blanc je lis clairement en caractères noirs : « Ci-gît très-haute et vénérable dame... » ; plus loin, s'inscrit le nom, mais je ne puis le déchiffrer. A côté il y a un sarcophage avec une urne de marbre sur laquelle je lis : « Ci-gît le cœur du marquis... »

Tout à coup à mes oreilles une voix impatiente glapit : « Zo...zo ». Un effort de mémoire, et j'entends nettement le nom : « Zorobabel... Zorobabel. » Ce nom bien connu éveille en moi une série de scènes. Je suis dans la cour du château, parmi une grande foule : « A la chambre du roi... à la chambre du roi ! » crie la même voix perçante, impatiente. Dans tout vieux château français, il y avait la chambre du roi, c'est-à-dire la chambre qu'occupait le roi s'il lui prenait fantaisie d'habiter le château ; et jusqu'en ses moindres détails, je vois cette chambre du château de La Roche-Maudin : au plafond, des amours roses avec des guirlandes dans les mains; aux murs, des Gobelins figurant des épisodes de chasse. Je revois un dix-cors qui dans une pose désespérée s'arrête devant un ruisseau, tandis que trois chasseurs le visent. Dans le fond de la chambre, l'alcôve est ornée d'un baldaquin d'or d'où tombe une draperie bleue brodée de lis. De l'autre côté, un portrait en pied du roi ; poitrine chamarrée, jambes longues, un peu arquées dans de hautes bottes ; mais je ne puis distinguer le visage. Si je voyais le visage, peut-être saurais-je à quel moment j'ai vécu là, mais je ne le vois pas ; dans ma mémoire, il y a une soupape dure qui ne veut

s'ouvrir. « Zorobabel... Zorobabel ! » crie la voix impérieuse. Je fais mille efforts, et spontanément dans ma mémoire capricieuse s'ouvre une autre soupape... Le château de La Roche-Maudin disparaît : un nouveau et inattendu tableau se déroule.

VI

En Russie... à la campagne... Des isbas de bois couvertes de chaume bordent une large rue qui va jusqu'à la montagne. C'est une grise journée d'automne, ou, peut-être, le soir. Une pluie fine et froide filtre d'un ciel monotone ; le vent siffle, arrache la paille des toits. Une rivière roule rapidement ses eaux clapoteuses. Je la traversai sur un pont bossu, chancelant et sans parapet, de l'extrémité duquel partaient deux chemins : l'un, à gauche, allait vers la montagne et se continuait à travers champs ; à droite, une vieille église de bois à dôme vert paraissait se pencher sur un précipice. J'allai à droite ; derrière l'église le sol se bossuait de monticules que dominaient des croix vermoulues, et, entre les tombes, le vent secouait les branches mouillées et presque nues de jeunes saules ; plus loin, s'étendait un champ inculte et noir et malgré toute la tristesse de ce paysage, j'avais l'indistinct souvenir de quelque chose d'agréable qui s'y serait écoulé. Mais pourquoi cette obscurité ? pourquoi n'y a-t-il là nul être vivant ? pourquoi toutes les isbas sont-elles ouvertes ? à quelle époque ai-je vécu dans cette campagne ? est-ce pendant la guerre des Tatars ? quelque invasion a-t-elle ruiné ce nid, ou bien les voleurs qui vivaient dans le village en ont-ils chassé les habitants sur la forêt et le steppe ? Je rebroussai chemin jusqu'au pont et me dirigeai à gauche vers la montagne : même solitude, même spectacle de désolation. Près d'un puits en ruine, je vis enfin un être vivant : un très vieux chien, étique et pelé et qui paraissait sur le point de mourir de faim ; ses vertèbres et ses côtes étaient presque à nu ; avec des efforts convulsifs, il se dressa sur ses pattes, mais ne put se mouvoir, et, retombant dans la boue, il se mit désolément à ululer.

De toute mon âme je m'efforçai de voir cette campagne sous un autre aspect : un soleil pourpre se lever, puis disparaître nonchalamment derrière la montagne, des moissons onduler, le fleuve et la montagne briller comme de l'argent dans les nuits glacées de lune. Or je ne pus me remémorer rien de semblable,

comme si, là, toute l'année le ciel dût être gris, qu'une petite pluie dût arroser la campagne tandis que le vent entrerait librement dans les isbas vacantes et regagnerait l'espace par les cheminées inutiles.

Mais tout à coup, parmi le silence mortel, voici le son des cloches. Il est si brisé, si lamentable qu'on croirait d'une voix qu'expire une poitrine agonisante. Je marche dans la direction d'où viennent ces sons, et j'entre dans l'église : elle est pleine de gens du plus humble peuple. La messe a quelque chose d'extraordinaire. Par instants, de coins du temple partent des gémissements. Les larmes coulent sur les rudes visages hâlés. Je fends la foule, péniblement, car elle est compacte et le sol inégal. Sur la droite un grand nombre de cierges brûlent devant l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu. L'icône est noire, sans auréole ; à peine si une mince couronne d'or nimbe la tête révérée, dont les yeux regardent avec une miséricorde infinie ; devant l'icône, une énorme quantité de mains, de pieds, d'yeux d'argent et d'ivoire sont suspendus, ex-votos des malades qui sollicitent la guérison. De l'autel part la voix vieillie mais nette du prêtre qui récite une prière que je ne connais point : « Dieu miséricordieux, regarde tes esclaves ici présents et pardonne-leur. Tu nous punis pour nos péchés, mais ta colère est trop lourde pour nous. O Dieu, arrête ta main vengeresse et pardonne-nous. L'ennemi cruel nous a vaincus, nous n'avons plus ni chef, ni maison, ni pain. Soit, et nous expions ainsi nos péchés ; mais pourquoi nos enfants innocents doivent-ils périr ? Nous avons patienté, nous avons supporté ta volonté ; mais nous sommes des hommes et nos forces défaillent. Aucun secours ne nous arrive et pour la dernière fois nous t'implorons. O Dieu, ne nous acculc pas à la révolte et au désespoir : tu nous a donné la vie ; ne nous l'ôte pas avant le terme ».

Mais, aussitôt, parmi les fidèles, un mouvement se produit, la foule se divise, et le prêtre, à pas rapides, s'approche de l'icône miraculeuse. Le prêtre est petit, vieux ; sa courte barbe grise est mal peignée ; son habit, usé, décoloré, n'est pas fait à sa taille et traîne sur le sol : « O Reine du Ciel, criait-il d'une voix haute et chevrotante, tu connais nos souffrances humaines, tu sais ce qu'est souffrir, pleurer, tu as vu ton fils bien-aimé mourir sur une croix ; tu as vu ses bourreaux rire de lui à sa dernière heure... Quelle douleur peux-tu comparer à la tienne ? Dis à ton fils... » Le prêtre ne peut continuer, sa voix meurt et, en sanglotant, il s'affaisse. Anssitôt la foule, dix mille

personnes, tombe à genoux et maintenant c'est elle tout entière qui gémit...

Mon cœur était douloureusement fraternel à cette désolation du peuple : je me jetai aussi à genoux et oubliai tout. Quand je revins à moi, l'église était vide, toutes bougies étaient éteintes ; seule une petite lampe brûlait devant la sainte image de la Reine du Ciel. Sous cette faible lumière, l'expression de son visage changeait : il n'était plus miséricordieux mais indifférent et peut-être sévère.

Je sortis de l'église avec le faible espoir de rencontrer quelqu'un. Hélas ! autour de moi, même silence et même solitude. Comme auparavant, le ciel était obstinément gris : comme auparavant tombait une pluie serrée, les feuilles étaient jaunes et le vent, insupportablement, courbait jusqu'à terre les branches nues des saules et effrayait l'âme par un sifflement monotone.

VII

Le cadre de mes souvenirs s'élargissait. Devant moi passaient des pays lointains oubliés depuis si longtemps qu'il me semblait ne les avoir jamais vus ; des forêts sauvages et des luttes dans lesquelles aux hommes se mêlaient des animaux. Mais c'étaient de vagues croquis, sans aucune image précise. A travers ces tableaux circulait une petite fille en robe bleue qui depuis longtemps m'était connue. Durant ma dernière existence, elle m'était rarement apparue en rêve, mais toujours ces rêves m'avaient semblé de mauvais augure. Elle avait dix ans ; elle était maigre, pâle, pas jolie, mais ses yeux étaient remarquablement noirs et profonds et leur expression n'avait rien d'enfantin. Parfois ils exprimaient une telle angoisse qu'à rencontrer son regard, je m'éveillais immédiatement inondé d'une sueur froide et le cœur battant. Il m'était impossible de me rendormir, et, pendant plusieurs jours, je restais étrangement nerveux. Maintenant, je suis convaincu que cette fillette a existé, que je l'ai connue jadis ; mais qui était-elle ? Ma fille, ma sœur ou une étrangère, et pourquoi ses yeux navrés d'une souffrance surhumaine ? Quel bourreau avait torturé cette enfant ? Moi peut-être, et cela eût expliqué pourquoi son apparition dans mes rêves revêtait le caractère d'une punition. Chose étrange, de tous mes souvenirs, aucun n'était gai, mes yeux spirituels ne voyaient que des pages de douleur et de cruauté. Il y a eu sans doute dans mes existences des

jours joyeux, mais en très petit nombre, faut-il croire, puisqu'ils ont disparu, enfouis dans un océan de souffrances, et si c'est ainsi, pourquoi ? On ne peut admettre que la vie soit faite pour la seule souffrance; elle doit avoir quelque autre but; mais le connaîtrai-je jamais? Au prix de cette ignorance, mon état actuel, c'est-à-dire l'immobilité et la tranquillité absolue, devrait me sembler le bonheur, et pourtant, dans tout ce chaos de souvenirs indécis, de pensées éparses, je sentis s'affirmer en moi un sentiment étrange et qui m'attirait encore dans ces régions de ténèbres et de douleur d'où je venais de sortir. Je voulus résister à cette attirance, mais elle se fortifia, vainquit tous mes arguments et enfin se manifesta à nu comme le désir passionné et incoercible de vivre.

VIII

Oh ! vivre ! seulement vivre ! je ne demande pas la continuation de mon existence passée; peu m'importe comment renaître, prince ou moujik, riche ou mendiant. Les hommes disent : l'argent ne fait pas le bonheur, et néanmoins ils tiennent pour le bonheur ces biens de la vie qui s'achètent par l'argent. Cependant, le bonheur n'est pas dans ces biens, mais dans la satisfaction intérieure. Où commence et où finit-elle ? Cela dépend de la condition, du milieu. Le mendiant qui tend la main pour avoir un kopek et reçoit un rouble éprouve peut-être plus de joie que le banquier qui en gagne à l'improviste cinquante mille. Les préjugés d'éducation avaient pu me masquer la relativité du bonheur; mais maintenant qu'ils se sont évanouis, je vois tout d'un œil perspicace. J'aimais passionnément l'art et je pensais que le sentiment esthétique est fonction de la haute culture. Mais qu'est-ce que l'art? La notion de l'art est aussi conditionnelle que celle du bien et du mal : chaque siècle, chaque pays définit à sa façon le bien et le mal; ce qui est vertu ici est crime là-bas. Et en matière d'art, il faut tenir compte, non seulement du temps et du lieu, mais des goûts individuels. La France, qui se considère comme le pays le plus cultivé qui soit, a méconnu Shakespeare jusqu'au XIX^e^ siècle. On citerait maints exemples semblables, et je ne crois pas qu'il y ait de mendiant ou de sauvage en qui ne brille parfois le sentiment de la beauté, mais leur conception de l'art est différente de la nôtre. Il est très probable que le moujik qui, par une chaude soirée de printemps, s'assied

sur l'herbe près d'un gratteur de cithare ne goûte pas un plaisir moins vif que le professeur de Conservatoire qui entend, dans une salle surchauffée, une fugue de Bach.

Oh ! seulement vivre, voir seulement des visages humains, entendre de nouveau le son de la voix humaine, entrer de nouveau en communion avec les hommes, avec tous les hommes, bons et mauvais ! Mais y a-t-il au monde des hommes absolument mauvais ? A tenir compte des conditions d'ignorance et de faiblesse dans lesquelles les hommes sont destinés à vivre, à agir, on s'étonnerait plutôt qu'il y ait parmi eux des justes. L'homme ne sait rien des choses essentielles : il ignore pourquoi il naît, pourquoi il vit, pourquoi il meurt ; il oublie ses existences passées et ne pressent pas les futures ? Et veut-il sortir des ténèbres, s'efforcer de comprendre, essayer d'améliorer son existence, ses efforts sont vains, ses inventions, même géniales, ne résolvent pas une seule des questions qui le troublent. De toutes parts, il se heurte à d'infranchissables limites. Par exemple, il sait, qu'outre la terre, existent des planètes, des mondes ; par la mathématique, il sait que ces planètes se meuvent, il sait quand elles s'approchent ou s'éloignent de la terre ; mais y a-t-il là-bas des êtres semblables à lui ? sur ce point, il en est réduit aux hypothèses ; assurément il ne saura jamais à quoi s'en tenir, et cependant, il espère et il cherche. Sur l'une des plus hautes montagnes d'Amérique, on projette d'allumer un foyer électrique qui soit un signe aux habitants de Mars. Ce foyer, n'est-il pas touchant de naïveté enfantine !

Oh ! je veux revenir parmi ces pitoyables, patients et chers êtres. Je veux vivre de leur vie. Je veux de nouveau me mêler à leurs querelles, à leurs petits intérêts qui leur paraissent si vastes ; j'aimerai nombre d'entre eux, je lutterai contre quelques-uns, je haïrai les autres, mais je veux cet amour, cette haine, cette lutte.

Oh ! seulement vivre ! Je veux voir le soleil se coucher derrière la montagne, le ciel bleu se ponctuer d'étoiles, les vagues courir, crêtées d'écume, sur l'étendue de la mer, je veux me jeter dans un canot à l'encontre de la tempête ; je veux, sur une troïka vertigineuse, traverser le steppe neigeux ; un couteau au poing, je veux lutter contre un ours ; je veux goûter à tous les émois de la vie, je veux voir l'éclair cingler le ciel, et le vert scarabée grimper sur les ramilles ; je veux humer l'odeur du foin coupé ; je veux entendre garruler le rossignol dans les lilas, les grenouilles coasser sur l'étang, les cloches sonner à toutes

volées sur les campagnes, et les drochkas rouler sur le pavé ; je veux entendre les triomphants accords d'une symphonie héroïque, et les stridulations d'un chant tzigane.

Oh ! seulement vivre ! seulement pouvoir respirer l'air de la terre, prononcer une seule parole humaine, crier, crier...

IX

Et soudain j'ai crié, crié à pleins poumons, crié de toutes mes forces ; une joie folle m'a empoigné à ces cris ; mais le son de ma voix m'a étonné : ce n'était pas ma voix ordinaire, c'était un cri faible, grêle. J'ai ouvert les yeux, la lumière cruelle d'un matin glacial m'a presque aveuglé. Je me trouvais dans la chambre de Nastasia. Sophie Franzovna me tenait dans ses mains. Nastasia était au lit, toute rouge, entourée de coussins et respirait péniblement.

— Ecoute, Vasintka, prononçait la voix de Sophie Franzovna, grimpe comme tu le pourras dans le salon et appelle Séméon pour un moment.

— Mais comment pourrais-je passer, petite tante ? répondit Vasintka. On est sur le point d'emmener le prince : c'est plein d'invités.

— Vas-y quand même. Après tout, c'est le père.

Vasintka disparut, et, un instant après, revient avec Séméon ; il était en frac noir, avait un crêpe au bras, et tenait à la main une grande serviette.

— Quoi ? demanda-t-il de l'air d'un homme fort pressé.

— Tout va bien, je vous félicite, prononça triomphalement Sophie Franzovna.

— Grâce à Dieu ! dit Séméon qui, sans me regarder, s'éloigna en courant. Un garçon ou une fille ? demanda-t-il, déjà dans le couloir.

— Un garçon, un garçon.

— Grâce à Dieu ! répéta Séméon, et il disparut.

A ce moment Judichna achevait sa toilette devant une commode sur laquelle était une vieille glace dans un cadre de cuivre. Tout en se couvrant la tête d'un mouchoir noir pour aller à la levée du corps, elle jeta un regard indigné sur Nastasia :

— Tu as bien pris ton temps, il n'y a pas à dire... On emmène

le prince et juste à ce moment, elle se décide à accoucher. Que le diable...

Judichna cracha avec mépris, et, faisant le signe de la croix, sortit dans le corridor.

Nastasia ne répondit rien, mais elle sourit d'un sourire heureux. Et moi, on me lava dans une bassine, on m'emmaillotta et l'on me mit au berceau. Je m'endormis immédiatement comme un voyageur fatigué d'une route longue et pénible. Au bout de quelques heures je m'éveillai. J'étais un être sans force, sans raison, dévolu à la souffrance.

J'étais entré dans une nouvelle vie.

A. N. Apoukhtine.

Traduit du russe par J. W. Bienstock.

Sept Poèmes

ENSEIGNEMENT

Dans ton cœur où survit le sang de tes aînés,
Le Nord lugubre aux durs rites enracinés
A mêlé le relent des cires catholiques
Au multiple bouquet des senteurs bucoliques ;
Et tes sens douloureux n'oublient pas sans effort
Ce goût de cierge éteint qui pleure et fume encor..

Songeuse!.. Va mêler ton atavisme austère
Au renouvellement onctueux de la terre ;
Que ton pas réfléchi se plaise à fréquenter
Les jardins printaniers où mûrira l'été :
Et les arbres chargés de flores jusqu'au faîte
Qui secouent la saison heureuse sur ta tête,
Les oiseaux alternés comme un chœur de pipeaux,
L'eau dans l'herbe, le ciel mat et bleu, le repos
Des bons après-midi qu'un peu d'ombre tamise,
T'apprendront qu'il n'est point d'autre terre promise
Que celle où ta jeunesse aimable sent sa chair
Encensée au contact des feuilles et de l'air.

MIRAGES

L'ombre des arbres verts, douce à ton nonchaloir,
Figure sur le sol un paysage noir
Qui dodeline au vent avec toutes ses feuilles
Et tente tes doigts prêts à d'illusoires cueilles.

Et ces sous-bois, captifs de son miroir serein,
De l'eau contradictoire ont fait un parc marin
Où ton reflet anime une fausse sirène

Et tu aimes mener la longueur de ta traîne
Vers ces souples jardins que tu ne peux saisir,
Mensonge naturel qui plaît à ton désir,
Soit que ton geste tende à l'ombre tes mains blanches,
Soit qu'il se noie au cœur des eaux pleines de branches...

LE CYGNE

Le long des beaux jardins sans demeure, va voir
Aux immobiles lacs arrondissant leur coupe
Parmi de l'herbe drue et du branchage noir,
Les soirs laiteux tombés dans l'eau qu'un cygne coupe.

De sa nage sans bruit deux sillages s'en vont
Regagner, en leur ligne étroite et biaisée,
Chaque rive contraire où pleure une rosée,
Et qui trempe dans l'eau son mirage profond.

La tranquillité douce et le pâle silence
Accompagnent la course immaculée ; un pur,
Un identique cygne en reflet se balance
Dans l'horreur du miroir inéluctable et sûr...

Tu n'as pas su vers quelle issue ou quelle terre
Ramait la royauté si blanche des oiseaux
Par la vie innomable et changeante des eaux
Qu'écartait largement son geste solitaire,

Mais tu savais, avec l'intacte dignité
Et cette solitude émouvante du cygne,
Que voguait mollement ton âme intacte et digne
Vers la nuit, le repos, le silence, l'été...

LES GIROUETTES

Les girouettes ont des voix comme les heures
Et, sur les toits chenus, fantasques et mineures,
Leur bouche grande ouverte et qui mange du vent
Chantonne un refrain décevant.

Elle dit Mars nerveux, les étés monotones,
Les bises de l'hiver, la houle des automnes,
Et, dans son timbre, grince en trois tons le passé
Ainsi qu'un violon faussé.

Elle pleure on ne sait quelle âpre nostalgie :
L'amertume par tous les temps d'être en vigie,
Signalant la saison et l'arrière-saison
A ceux qu'abrite la maison;

L'horreur de n'être rien qu'une vieille ferraille
Que méprisent les chats, dont le corbeau se raille
Et qui, tout en tournant, jalouse le moulin
Et son envergure de lin ;

La fatigue, depuis tant de longues années,
De tenir compagnie au rang des cheminées
Sans même dans les airs être seule à jucher
Comme le coq d'or du clocher;

L'ennui de figurer un emblème baroque,
D'imiter les façons folles d'une breloque,
D'être prise à témoin par les points cardinaux,
De servir de nid aux moineaux;

Surtout la honte, après les grandeurs ancestrales
D'exhaler à tous vents ses tristesses orales
Non plus sur le castel des chevaliers courtois,
Mais sur les plus vulgaires toits !...

Ainsi la girouette a des chansons moroses
Pour qui sait écouter le langage des choses.
Mais elle n'est, pour ceux qui ne comprennent point
Qu'un bruit vague et quelconque au loin.

FENÊTRES

On va vivre! Voici revenir les bien-êtres :
La liberté du chaud parmi les jardins verts,
L'aise des fins habits et des logis ouverts,
Et notre humanité s'accoudant aux fenêtres.

Les oiseuses maisons mêmes auront fleuri,
Ainsi que les jardins noueux; fleurs des visages
Composant le bouquet ironique des âges,
De la vieille qui branle à l'enfançon qui rit.

JOURS CHAUDS

Pour nous, dans la tiédeur des Rameaux et des Pâques,
Nous aimons voir darder ses feuilles l'arbre noir,
Comme aussi nous aimons, le long des maisons, voir
Figurer ces profils sur les vitres opaques.

Nous aimons que l'allée étroite offre à nos doigts
Les lierres vernissés et tendres de ce mois,
L'herbe innocente, les fragiles pâquerettes,
La ronce embarrassante aux mauvaises arêtes ;

Que l'ombre ample et palmée abatte sur le sol
Les marronniers au faîte inaccessible et mol ;
Que plein d'oiseaux hardis, de bourdons en tumulte,
Le jardin engoncé de branches soit inculte ;

Que le temps soit si lourd d'orage et de chaleur
Qu'en restant immobile on s'y sente en sueur,
Et qu'ayant desséché leurs flores paysannes,
Les arbres aient l'odeur défunte des tisanes...

MARCHE NORMANDE

Hors le présent heureux dont mon cœur est épris,
Lorsque je vois tomber les couchants équivoques
Rouges parmi tes eaux bénignes, ô Paris !

Il se réveille en moi, — grouillants d'ours et de phoques, —
D'agressifs, ancestraux et durs septentrions
Qui remontent la Seine en des barques mastoques.

Et je crie en mon cœur filial, nous crions
Vers tes mille quartiers, tes palais et tes arches,
Et préparons nos poings chargés de horions.

Le vent où chantent clair nos gutturales marches
Hérisse sur nos caps nos cheveux courts et roux
Et nous espérons fort ensanglanter tes marches,

Étant d'un terroir plein de ronces et de houx
Où saignent largement les aubes boréales
Et dont les hommes sont brutaux comme des loups.

Et si nous n'avons pas la dorure des hâles
Qu'on prend à la cuisson des expansifs midis,
Des volontés de fer crispent nos faces pâles ;

Ce pourquoi tu mettras entre nos doigts hardis
La rançon qui fera retourner notre horde
A ses pays, croyance et rude paradis,

Car si nous t'admirons, ville qu'un fleuve borde,
Nous préférons encore à tes lourdes splendeurs,
Contents de son horreur et que son froid nous morde,

Notre neige natale aux barbares blancheurs !

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Le Palais de Proserpine[1]

VII

Mors et vita ?

En prévision de l'événement qui, de fait, était imminent, qu'une agitation assez insolite régnait aux Vieux-Château.

Fidèle à son système de cachotterie, le prince Claude avait ordonné que rien ne transpirât au dehors quant à l'état de sa femme, qu'au moment que lui-même fixerait. Peut-être y avait-il un peu de superstition de sa part, et craignait-il, en divulguant prématurément son espoir, d'en détruire le bien fondé, des puissances malignes s'acharnant volontiers contre qui proclame avant terme échu, son bonheur. En plus, lui-même ne pouvait s'y accoutumer ; les symptômes sont souvent trompeurs, et c'était miracle vraiment qu'une si brève rencontre produisît des résultats. Quoi qu'il en soit, le secret fut bien gardé. La princesse ne sortait guère de son appartement, et que pour se promener dans le jardin où personne ne pénétrait ; et quant aux gens de service qui auraient pu donner l'éveil, un silence absolu sur tout ce qui se passait au château leur était sévèrement imposé.

Ali baby entourait de soins sa jeune maîtresse, en matrone experte. Ce fut elle qui se chargea de choisir une nourrice opulente, de sève généreuse, et vérifiée pour saine par le médecin particulier. Ce fut elle aussi qui fit venir et installa à demeure une dame émérite en l'art de faciliter les naissances illustres. Tant d'occupations, et si confidentielles, la charmaient, et par de nombreux soupirs et des plaintes, elle aimait à faire valoir son activité.

A cette phase de la grossesse, il devenait malaisé de se taire; si clandestinement qu'on les eût amenées, les nouvelles venues seraient remarquées, et d'ailleurs, le fait était certain, l'issue prochaine. Aussi Son Altesse autorisa-t-elle le médecin à parler, afin que ses féaux sujets prissent leur part de sa joie.

Taciturne et comme indifférente à son propre sort, la princesse

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet 1901.

Joséphа laissait faire autour d'elle, n'intervenant en rien, approuvant d'un signe, et se réfugiant le plus possible dans sa solitude. Sans qu'elle se fût départie de sa douceur naturelle, son visage s'était habitué à une expression de sévérité intimidante pour ceux qui l'approchaient.. Le sourire facile de ses lèvres avait disparu, et des pleurs avaient comme fané la fraîcheur de ses yeux bleus. Au fond de ses prunelles l'effroi d'une initiation perdurait ; visiblement, elle ne considérait pas la vie ambiante, mais uniquement un point fixe dans le passé.

L'horreur d'une nuit la hantait ; et malgré que le voile d'ignorance puérile eût été brutalement déchiré, il lui restait de redoutables mystères à éclaircir, mystères sur lesquels elle osait à peine s'interroger, tant persistait en elle une instinctive pudeur. Durant les mois écoulés, un travail lent, parallèle à celui qui s'élaborait dans son corps, se fit dans son âme. Après des crises de honte et de désespoir, elle s'était résignée. Comprenant que toute tentative de s'ouvrir aux siens serait ou vaine ou dangereuse, et qu'il fallait qu'elle demeurât complice, quoique par force, du crime, elle observait là-dessus un silence exact, au point qu'il paraissait de l'oubli; fermée à toute allusion, sinon que la rigidité de ses traits, l'éclat sombre du regard, sa personne changée, trahissaient l'obsession du souvenir.

Instruite maintenant de l'énigme sexuelle, du « miracle » des naissances, elle lisait les livres apportés par la duègne, et malgré sa clairvoyance présente, le sens de maints passages lui restant obscur, les rejetait, rêvait à la nuit terrible, et un sentiment en elle, singulier, dont elle eût voulu se détourner, inexplicablement s'ingérait, importun, troublant, coupable?... Pour s'en défaire, elle arrêtait sa pensée, mais avec crainte et douleur, sur l'être qu'elle portait dans son sein. Cette maternité si ardemment souhaitée, elle la subissait comme une malédiction. Elle eût voulu détruire cette vie qui palpitait en elle, se sentait prête à haïr l'enfant qu'elle mettrait au monde, symbole vivant de sa flétrissure, mensonge vivant à toutes ses espérances. Comment son mari avait-il osé commettre contre elle cet attentat, et pourquoi ? Elle rougissait au souvenir de son ingénuité lorsqu'il la conduisait dans la galerie des ancêtres, la faisait jurer... Comédie ou folie, folie raisonnée en somme... Quant a présent elle le voyait paraître, sec et solennel, lui faisant avec une froide emphase son compliment, elle tremblait , maîtrisant sa frayeur par une raideur exagérée, car le regard arrêté sur elle était celui d'un fou ; et à quelle violence ne se porterait-il

pas ? — Loin de lui, elle se rassurait, arrivait presque à le prendre en pitié, parce que cet orgueil d'apparat devait cacher une intime, une cuisante souffrance, dont en un moment d'abandon, elle avait eu dans sa prunelle éteinte, la vision glaçante. Qu'un drame qu'elle ignorait avait brisé sa vigueur, perverti son esprit, elle le devinait. Mais s'il s'en fût peu à peu confessé, n'aurait-elle pu, à force de tendresse et de sympathie, le guérir ? — Ainsi raisonnait-elle en sa candeur indestructible, et virant à d'autres réflexions se demandait quel rôle jouait cet étrange Leone Cappa ? N'était-ce lui, le génie malfaisant qui détraquait l'esprit du prince, l'induisait à des fantaisies, à des actes criminels, et dans quel but? De ridicule qu'il lui semblait il lui était devenu odieux, sa présence furtive et continuelle l'énervait ; plus encore, lorsque, au désir de son maître, il tirait d'une épinette des mélodies surannées dont les sons grêles égrenaient sur elle leur tristesse menue ou leur gaîté chevrotante, parodie de sa joie envolée et de son chagrin présent. Ali-baby avait tenté de la distraire ; sans relâche elle lui prodiguait les conseils, les encouragements, glissant comme par hasard à des futilités déshonnêtes pour s'en délecter, ne se rebutant point par l'accueil glacial qui lui était fait. D'une inconscience merveilleuse, volontiers se fût-elle targuée auprès de Josépha du service qu'elle lui avait rendu en la poussant à une maternité qui assurait sa dignité dans l'avenir... Plus que de l'italien, la jeune femme avait peur de cette ancienne gouvernante élevée au rang de gardienne et de dame d'atour, et qui, sous prétexte de dévouement se dégradait aux pires besognes, lui proposant avec de doucereuses réticences, des compensations pour la suite. De quels pièges nouveaux aurait-elle à se garer? Personne n'était-là pour la protéger, et, livrée à la méchanceté des hommes, elle frémissait de ne pouvoir se sauver. Mais elle ne proférait aucune plainte, à peine comme un cygne qui hérisse son plumage, se défendait-elle par une brève parole de toute approche indiscrète. Et les yeux clos, persuadée par le silence de la nuit, elle abandonnait un peu de sa chair à cet étrange sentiment qui la frôlait, la caressait, la possédait, se muait en désir, en un désir inavouable de l'étreinte, non plus douloureuse ni cruelle, mais bonne et pacifiante, et l'image de *l'inconnu* se dressait devant elle, dans sa splendeur marmoréenne, irréelle, enviable... Au matin, elle s'affligeait, la petite chapelle recevait sa prière, la demande en pardon de ses égarements, et il l'eût soulagée de se confesser.

Mais Monseigneur, sceptique à cet endroit, et redoutant pour sa sécurité personnelle un intermédiaire entre Dieu et sa femme, avait supprimé le directeur spirituel...

Ainsi se passa l'hiver ; les montagnes, vêtues d'hermine étincelaient dans le grand soleil méridional, et Joséphа jalousait leur candeur que baisait le soleil. Puis le souffle dissolvant du printemps rajeunit la vallée, enveloppa le rocher de sa tiédeur vivifiante et para la forteresse de verdure. La jeune femme que séduisait la grâce du renouveau, sortait fréquemment des appartements sévères, assombris de vitraux, pour gagner la terrasse d'où la vue planait sur de vastes et clairs horizons. Le pas alenti, elle traversait les pelouses où s'épanouissait le luxe de tant de fleurs et de plantes sauvages puissamment aromatiques, et volontiers s'installait auprès des cyprès, à l'extrême pointe du promontoire. On y portait une chaise-longue et des coussins. Etendue, elle aimait à contempler les nuées blanches qui couraient, en bordure du ciel les crêtes immobiles, ou, dans le lointain le scintillement bleu du lac ; derrière elle, c'était le délabrement des hautes murailles rutilantes, que dominait la formidable tour. Parfois, un aigle, hésitant à y descendre, décrivait au-dessus de larges courbes, et Joséphа admirait son vol calme et souverain.

— Il y a souvent des aigles ici, chevrotait le prince, d'aventure auprès d'elle ; le présage est excellent. Mais Joséphа ne croyait pas aux présages, et plus elle approchait du terme de sa grossesse, plus sa mélancolie augmentait, si bien que sage-femme et médecin en conçurent de l'inquiétude.

Ce dernier prit Monseigneur à part et lui confia les craintes que lui inspirait l'état moral de la princesse. Les conséquences en pouvaient être fâcheuses ; ce n'était pas à lui d'en pénétrer les causes, mais Son Altesse saurait peut-être les écarter ? L'isolement où vivait la jeune femme semblait exercer sur elle une influence déprimante. Ne serait-il à propos que l'on fît venir pour la distraire l'une ou l'autre de ses sœurs ?

Le prince Claude trouva ce discours fort mauvais. Cette proposition qu'une de ses belles-sœurs fût admise dans leur « intimité » lui déplaisait à des titres divers, et il la repoussa avec sécheresse.

— Vous vous méprenez sur le moral de la princesse, déclara-t-il. Il est excellent. Elle est peu communicative, cela est conforme à son rang. — Pour le reste, pensez-vous que les choses suivent un cours normal ?

Averti qu'il avait fait fausse route, le médecin n'insista point, mais sans s'engager à fond, fit l'éloge de la constitution physique de la princesse, éloge auquel il entremêlait des parenthèses restrictives qui ne permettaient guère de conclure, et par ainsi sauvegarda la dignité de la science. Puis, livré à lui-même, tout en se promenant d'un corps de bâtiment à l'autre, il tira d'un bel étui d'argent mainte cigarette, après quoi, avant de se présenter chez l'auguste malade, il suça une ou deux de ses pastilles de senteur. Cependant jugeait-il que le produit d'un couple si bizarrement assorti ne pouvait manquer d'être fort curieux ; et ses pronostics étaient plutôt pessimistes ; aussi était-il mal informé.

Quant au prince Claude, en dépit de sa froideur apparente, il ne laissait pas d'être fort ému, à sa façon. Non point que l'existence de sa femme lui tînt bien à cœur : elle ne présentait à ses yeux qu'un intérêt transitoire. Mais ce dénouement proche, la pensée que par une ente audacieuse, il avait greffé sur l'arbre généalogique un rameau nouveau, l'agitaient extrêmement. Pour tromper son anxiété, il déplorait auprès de Cappa, en termes assez pédants, que l'observance des us anciens eût été délaissée.

— Vois-tu, lui disait-il, autrefois la coutume était qu'un fils de roi fût nourri par une duchesse, l'enfant d'un duc par la femme d'un comte, et celui d'un bourgeois par une paysanne. Cela était hiérarchique, et le sang noble ne se mêlait point au sang du vilain. J'attribue la dégénérescence de nos races princières à ce qu'un lait grossier est offert au nourrisson, et il me déplaît beaucoup qu'on ait fait choix, pour allaiter un Pücklau, de cette femme, vigoureuse assurément, mais tout à fait dépourvue de quartiers.

Leone Cappa réprimait un sourire, car le raisonnement du prince, en l'occurrence, le divertissait.

— Certes, approuvait-il, et Votre Altesse dit fort bien. Il est désobligeant de songer qu'une famille princière consente qu'une parcelle de roture s'immisce en elle par le moyen d'un sein ancillaire... Pourtant le dommage est, en somme, insignifiant ; et n'oubliez point que la haute pensée qui préside à la formation d'une lignée illustre, a le pouvoir de changer en or pur les plus vils matériaux. Dieu a tiré l'homme du limon, et il faut du limon toujours, pour que la race se perpétue ; l'important, c'est que l'anime un souffle divin...

Et il continuait sur ce ton, infléchissant sa voix aux modalités les plus exquises. L'épithète de « divin » rassérénait Monsei-

gneur que la casuistique de l'Italien subjuguait au point qu'il lui ouvrait de notables crédits sur sa cassette privée.

Une difficulté d'autre sorte embarrassait le prince : c'est le cérémonial qu'il serait à propos d'adopter pendant l'accouchement. Fallait-il, portes ouvertes, y convier la cour, ainsi que cela se pratiquait à des époques plus pompeuses ? En d'autres circonstances, c'est à ce parti qu'il se fût arrêté. Mais l'exiguité des lieux était un obstacle, et en définitive, du mystère et du recueillement profiteraient-ils à l'accomplissement d'un acte aussi important ? Cet argument que fit valoir Leone Cappa l'emporta.

— C'est à la foule invisible des ancêtres, opina-t-il, qu'il appartient, lorsque l'enfant naîtra, d'envahir le *berceau de la race ;* et c'est sur eux que Votre Altesse devra concentrer sa pensée, pour que d'eux à l'enfant s'établisse l'indispensable lien magnétique. Tant de présences étrangères seraient perturbantes et funestes à une solide incarnation...

Ils échangèrent des regards graves, convaincus tous deux de la profondeur de leur savoir magique. Et Monseigneur, assis dans sa chaire sculptée, les yeux fixés sur le paysage encadré dans la fenêtre étroite, et qu'il ne voyait pas, médita longuement sur les splendides destinées de sa race, dont autour de lui il percevait le frémissement. Et du coin de ses lèvres entr'ouvertes, un filet de bave coulait qu'il essuyait d'une main un peu tremblante...

Ce fut fin mai, vers la mi-nuit que les douleurs prirent la princesse Josépha. L'on n'eut pas besoin de réveiller Monseigneur qui se couchait peu la nuit et dormait de préférence le jour. Mais sitôt qu'on l'eut averti, il envoya quérir Léone Cappa, et se revêtit diligemment d'un costume sombre et riche, ceignit une épée, chaussa des souliers à la poulaine, de belle longueur, s'assura que les bas bien tirés accusaient la maigreur aristocratique des jambes, et aux doigts passa des bagues précieuses et fort anciennes, et ainsi accoutré douta s'il était lui ou quelqu'un de ces fantômes dont il se croyait entouré, illusion à quoi eût prêté son visage plus blême que d'habitude.

Il se présenta sur le seuil de la chambre, avança la tête, considéra un instant sa femme, qui étendue sur les matelas, fixait sur lui des yeux brillants, où de la terreur se manifesta. Elle fit un geste de la main, comme pour l'éloigner, balbutia : « Non, non, qu'il s'en aille ! » Mal à l'aise, il se recula, et Ali-baby le rejoignit.

Imbue de l'importance de son rôle, plus frivole du tout, la

mise même fort négligée, elle montra une fermeté qui n'était pas indispensable.

— Il vaut mieux que Votre Altesse se retire, déclara-t-elle. Et à voix basse, elle commença de donner ses raisons.

— C'est bien, l'interrompit le prince qui ne demandait qu'à être persuadé. — Il faudra me tenir au courant, me prévenir si un incident survient. — Comment cela s'annonce-t-il ?

— Assez mal, répondit sans ménagement le médecin interpellé.

— Ah ! — Une ride se creusa dans le front de Son Altesse, qui réfléchit et prononça :

— Souvenez-vous qu'en tous cas, c'est l'enfant qui doit être sauvé.

Et il les laissa, assez consternés par la brièveté de sa décision.

Rentré dans son appartement particulier, il y trouva Leone Cappa. Lui aussi portait un habillement approprié aux circonstances ; et c'était une robe de velours pourpre que serrait une ceinture pourpre brodée d'hiéroglyphes aux sept couleurs ; sous le col était fixé un pectoral blanc, à quatre rangs de pierreries ; et une tiare surélevait le front. Et si cet accoutrement était emblématique ou fantaisiste, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer : mais il en imposait à l'esprit du prince et satisfaisait l'imagination du musicien.

Sur la cheminée, deux candélabres allumés réfléchissaient leurs flammes dans la glace. D'un brûle-parfum, les spirales d'une fumée odorante se déroulaient ; par les fenêtres ouvertes, la brise pénétrait, soulevant à peine les trop lourds rideaux. Et l'on voyait dans l'échancrure de deux pics noirs la pleine lune qui descendait.

Ils prirent place, l'un en face de l'autre, impassibles ; et peut-être de l'émotion étreignait leur cœur. Le premier, le prince Claude parla. Son long doigt désigna cette lune qui les considérait.

— Te souviens-tu ? fit-il. Elle étincelait ainsi, calme et blanche, quand la baronne Louise de Rivalta mourut. Et j'ai vu également son visage rond sourire quand Flaminia mourut. Dis, Leone, crois-tu que quelqu'un mourra cette nuit ?

Il se leva, se posa devant le musicien et ricana :

— Louise, Flaminia, il me semble, et j'en ai très peur, qu'elles sont entrées ici, la main dans la main, pour entraîner dans leur ronde, troisième, Josépha...

D'abord, Leone Cappa se tut, car il craignait, par un mot imprudent de découvrir le vœu secret de son maître. Puis, se soulevant à demi, il traça dans le vide un signe conjurateur :

— Ne parlons pas de mort, au moment où la vie s'apprête à triompher ! Evoquons la vie rayonnante et taisons-nous de *celle* qui en est la sœur noire, toujours aux écoutes, et silencieuse qui surgit quand on la nomme, et frappe à côté...

Ils se rassirent tous les deux, attentifs à l'agitation insolite dans les couloirs, et à des gémissements. Des craquements dans la boiserie les faisaient tressaillir, malgré le calme qu'ils affectaient. Les nerfs tendus, dans cette inaction expectative, ils croyaient percevoir le frolement de spectres évoqués, et dans la bizarrerie de leurs déguisements, ils apparaissaient l'un à l'autre comme des êtres surnaturels.

Derechef le prince Claude prit la parole, mais languissamment :

— Où est Nolo ? Il ne t'a pas suivi ? J'aimerais réchauffer mes mains à sa chaleur.

Comme s'il n'eût attendu que cet appel, Nolo s'introduisit, la queue en l'air, précédent Ali-baby, car, très intrigué, il errait d'un appartement à l'autre. Et il sauta vivement sur le rebord de la fenêtre, où sa silhouette se découpa en noir dans l'orbe de la lune. Un relent de bromure d'éthyle et d'acide phénique envahit la pièce : et la duègne annonça qu'il y avait un intervalle de répit, mais elle avait la physionomie singulièrement soucieuse.

— Le médecin ne répond de rien... dit-elle.

— L'enfant..., recommanda, mais la voix altérée, le prince.

Elle s'en alla ; leur anxiété croissait.

— Leone, murmura faiblement l'Altesse, est-ce qu'il ne te semble pas que vraiment Flaminia rôde autour de nous ? Elle ne veut point que sa vengeance lui échappe... Leone, *nous* avons peut être mal agi ? Crois-tu qu'ils soient présents, les ancêtres ? Je ne songe pas suffisamment, uniquement à eux, comme tu me l'avais recommandé... Unis et me soutiens, unis la forte pensée à la mienne...

Leone Cappa se redressa ; la pusillaminité du maître lui avait rendu son courage. Sa paleur s'illumina :

— Prince, s'exclama-t-il, vous avez agi dans l'esprit de ceux de votre race ! *viro*, *vi*, maintenant, *verbo*. Vous représentez exactement celui d'entre eux auxquel vous vous apparentez le mieux. Il est auprès de vous, il vous approuve, il vous récon-

forte. A présent, citons les tous ici, par les rites et la parole, et conjurons les d'assister l'âme frêle qu'ils ont élue, afin que sans peine, par leur secours, elle prenne possession du corps qui lui est dévolu, et d'un cri victorieux salue la terre où elle s'abaisse ! Joignez-vous à moi, et ensemble, supplions les !

Alors, il fit des gestes incantatoires et récita la litanie des noms seigneuriaux que répétait après lui, le prince Claude, docilement. Il les sommait chacun de comparoir, du précédent jusqu'au plus ancien ; et la mélopée de leur voix se mêlait aux cris plaintifs qui recommençaient là-bas.

Nolo les considérait, avec étonnement d'abord ; puis effrayé, il sauta à bas de la fenêtre et fut se réfugier dans un asile plus sûr. Et la lune ironique fut seule à contempler le groupe halluciné ; puis elle aussi disparut derrière l'écran des montagnes...

Un valet, puis une femme, successivement franchirent la porte, pour donner des nouvelles, et se retirèrent sur la pointe des pieds, stupéfaits du spectacle.

Epuisés par l'effort, ils s'arrêtèrent. La flamme de la conviction brillait dans leurs yeux.

— L'œuvre s'accomplit, prononça Leone Cappa, dont le front perlait de sueur. *Ils sont venus.*

Et comme pour corroborer son dire, le vent, annonciateur du matin, d'un souffle impérieux pénétra dans la chambre. Une bougie s'éteignit.

— Présage de mort, murmura le prince.

— De vie, répondit le musicien. — Pour naître, il faut mourir. — Et tranquillement il ralluma la mèche fumante. — Maintenant, reprit-il, enfermons dans le cercle magique des sons le peuple des invisibles ; apaisons par la douceur des harmonies les puissances malévoles, et charmons par leur moyen la tremblante psyché qui déjà a replié ses ailes, qui s'enferme et s'endort dans la chrysalide préparée pour elle...

Et touchant l'épaule du prince Claude :

— Que votre souci se dissipe sous l'influence de l'invincible musique, que la paix emplisse votre cœur embaumé d'espoir !

Il traversa la pièce avec lenteur, et sur le clavier ouvert ses doigts se posèrent comme au hasard. Pianissimo, des accords coulèrent, emportant dans leurs ondes des voix distinctes qui chantaient le passé reculé et l'avenir, y enveloppant les gémissements douloureux dont l'écho se propageait sous les voûtes...

Le visage du prince Claude se détendit, un sourire se figea

sur les lèvres, et il regardait fixement le ciel qui blanchissait au-dessus des montagnes livides et de contours étrangement précis.

Soumis à l'empire des sons, il ne dérangea pas son attitude lorsqu'en personne, le médecin vint chuchoter des paroles à son oreille.

— Du danger, votre responsabilité? répéta-t-il. Je vous couvre moi. Mais, je vous l'ai dit, il faut que *l'enfant* vive... Regardez, voici l'aurore!

En effet, la neige sur les crêtes lointaines se rosait.

Le médecin secoua la tête et sortit.

Des minutes se passèrent, et par dessus les créneaux d'un sommet, le soleil lança une première flèche d'or. De hauteur inégale, les bougies dardaient des flammes pâlies. A ce moment un cri retentit, si soudain, si terrible, que le musicien s'arrêta net de jouer — Ils se levèrent, marchèrent à la rencontre l'un de l'autre, incapables de parler. Leurs pupilles dilatées disaient leur terreur devant ce double mystère: mort et naissance; et ignorant quelle nouvelle leur serait portée, ils n'osaient aller plus avant, attendaient que l'on vint.

La duègne parut. Elle était rouge et tremblait, mais s'astreignit à une révérence.

— Ce fut laborieux, bégaya-t-elle. Mais Votre Altesse est père.

Le prince Claude respira profondément, ses doigts décharnés s'incrustèrent dans le bras puissant de la vieille dame. Et ce fut d'une voix éteinte qu'il se réjouit :

— Père, je suis père! Leone, Flaminia est vaincue. Un fils m'est né!

— Non, pas un fils, rectifia timidement Ali-baby, une fille...

— Une fille!

Sa main retomba; une déception profonde se marqua sur ses traits. Qu'une fille pourrait naître, c'est ce qu'il n'avait pas envisagé.

— Voilà le châtiment... dit-il.

Mais Cappa intervint.

— C'est *eux* sans doute, qui en ont ordonné ainsi; et ils savent pourquoi...

Monseigneur se recueillit et prononça :

— Tu dois avoir raison, Leone; il faut se résigner. *Leurs* desseins sont impénétrables; et peut-être réservent-ils à cette enfant un avenir éblouissant?

Interdite, Ali-baby cherchait qui et où *ils* étaient...

Rendu dans la chambre de l'accouchée il alla droit à l'enfant qu'il contempla longuement, avec une persistance singulière, et sans mot dire. Ses traits s'amollissaient; et en suite de quelle méditation, de quel travail intérieur, ses yeux s'humectèrent, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer. Pourtant, comme il l'embrassait, des larmes s'échappèrent de ses paupières...

— Claudia, murmura-t-il, elle s'appellera Claudia... Et il maniait avec délicatesse et précaution le petit être informe qui vagissait dans ses bras. Puis il se retourna vers sa femme.

Or Josépha venait de s'endormir, et l'on ne savait encore si ce sommeil était réparateur, ou s'il précédait l'absolu sommeil...

VIII

Atteinte a l'Autorité...

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que la princesse Josépha fût parfaitement rétablie. Peu après sa délivrance, des troubles cérébraux se déclarèrent, intenses, et qui nécessitèrent des précautions toutes particulières. Car, s'il se fût agi d'une autre malade, ses divagations n'étaient point à redouter. Mais dans le cas présent, le flux de ses paroles, ses gestes extraordinaires, toute sa mimique trahissaient la violence dont elle avait été l'objet. Libérée des entraves de la volonté, elle prenait sa revanche du terrible silence auquel elle s'était condamnée. Ses crises étaient significatives de ce qu'elle avait subi; et par intervalles, d'une voix monotone et navrante, elle confessait toutes les pensées qui pendant sa grossesse avaient traversé son âme.

Le prince Claude eût aisément pris son parti de la chose, si au lieu de passagère, comme il était à prévoir, cette altération mentale eût été définitive. Cela lui eût permis de séquestrer bel et bien, et sans recours, en un asile confortable et inviolable, sa pauvre femme, et par là se fût-il soulagé d'un grand souci. Trop de personnes déjà étaient dans le secret. Il les énumérait : Ralph : celui-là, on s'en débarrasserait. Ali-baby : on la tiendrait en chartre privée. Cappa : lui serait serait muet comme Monseigneur lui-même. Mais si Josépha, seule digne de créance, obéissant dans la suite à un beau scrupule, s'avisait de proclamer la fraude qui l'avait faite enceinte? Perspective fâcheuse, danger qu'eût écarté la relégation perpétuelle dans une maison

d'aliénés... Très préoccupé, Monseigneur en oubliait de se réjouir comme il faut de sa paternité ; et il se rassurait médiocrement en songeant combien improbable, en somme, il était, que la princesse se déshonorât elle-même, ainsi que son enfant.

Le médecin, seul admis en dehors d'Ali-baby, et le plus rarement possible, auprès de la malade, établissait doctement que cette folie, dénommée puerpérale, devait être attribuée à la chloro-anémie, et que sans doute aucun, la guérison radicale surviendrait au bout de quelques mois. Ce qu'affirmant, il disait juste, mais n'obligeait point Son Altesse, aux insinuations de qui il ne voulait point entendre. D'autre part, très infatué de son mérite, et jaloux de sa situation, il n'eut garde de réclamer les lumières auxiliaires d'un confrère, de quoi Monseigneur lui sut gré, car il était inutile que Josépha délirât en présence d'un tiers, si spécialiste qu'il fût. Des remèdes toniques et calmants furent prescrits ; la nature fit le reste. Au demeurant, parfait de tact, ce médecin modèle eut le bon goût de n'accorder point d'attention aux discours de la jeune femme, discours dont il releva seule l'incohérence, sans se permettre d'y soupçonner une part de vérité. Aussi, en récompense de ses services, Monseigneur lui conféra-t-il la plaque en brillants de l'ordre de Saint-Claude, générosité dont s'émerveilla la Cour.

Il y eut en outre à cette époque, des négociations épineuses avec le comte Illustrissime de Pücklitz, négociations dont s'irrita fort Monseigneur, lequel consentait bien d'avoir pris femme, mais sans charge de beau-père ni de belles-sœurs. Or, le comte insistait pour venir embrasser sa fille et sa petite fille, et tantôt parlait d'arriver accompagné de ses trois chères enfants, ou seul, ou avec l'une d'elle, ou d'envoyer l'une d'elles au choix pour charmer la convalescence de Josépha. Le tour sentimental de ses lettres exaspérait son gendre, qui se piquait de répondre avec une politesse de grand style, mais d'autant plus réfrigérante. Indépendamment des raisons qu'il avait d'isoler sa femme, et qu'il ne pouvait invoquer, il éprouvait pour cette famille une réelle antipathie, un peu celle du parent riche pour le parent pauvre. Tout en somme lui en déplaisait : l'exubérance de mauvais goût, des façons bourgeoises de s'exprimer, conformes à des habitudes non moins bourgeoises, et jusqu'à la physionomie du comte qu'il jugeait ridicule comme son habit qui était mal coupé, et ses manières, restées balourdes. De son passage à Pücklitz, il avait décidément conservé un fort mauvais souvenir. Ce château,

suffisamment féodal d'aspect, mais mal entretenu, et dont les tenants avaient des allures paysannes de ferme, l'avait choqué par la disproportion entre le passé solennel et le présent futile qui en bannissait l'antique noblesse.

Il détestait aussi ce haut plateau de la Forêt-Noire où il s'élevait, les landes et les bois qui l'entouraient, la bise aigre et le ciel septentrional dont il y avait été régalé durant son séjour, et reportait sur ses habitants la mauvaise humeur que lui inspirait la maussaderie du lieu. A Josépha elle-même, il gardait rancune de ce qu'elle ne fût pas née en meilleur endroit; et la présence d'autres Pücklitz à Pücklau lui eût paru intolérable, disqualifiante, et quasiment injurieuse à sa personne et à la principauté. Parlant de cette parenté à son fidèle Cappa, sa moue était expressive d'un rare dédain. Il lui lisait des lettres du comte, et en soulignait les termes dont la répétition l'énervait : « *Jour d'allégresse, âme vertueuse, sensibilité émue, grâce naïve,* etc. »

— Fadaises, tout celà, disait-il. A beau parleur, closes oreilles. Monsieur mon beau-père est moins épris de sa fille qu'il ne tient à grand honneur de m'avoir pour gendre, et il escompte sans grâce le bien qu'il en espère pour sa maison, dont le délabrement est pitoyable. Pour faire figure ici, il lui faudrait d'abord s'équiper, et c'est ce qui me tranquillise; car, sans mon aide, il ne le pourrait, et je ne l'aiderai point. Pourtant, je veux bien lui faire un cadeau.

Après bien des pourparlers, et des promesses de visite réciproque dans un avenir éloigné, Monseigneur satisfait de ce que son beau-père s'était rendu à ses justes raisons, lui envoya son présent : c'était un fort bel herbier, où se trouvait réunie et classée la flore de la principauté; il était contenu dans un étui magistral aux armes accolées des Pücklau et des Pücklitz, et orné d'une aquarelle représentant le Vieux-Château. Un courrier spécial eut mission de porter l'objet au comte de Pücklitz, lequel, tout à fait réconcilié, s'attendrit, et se loua fort du procédé de son très cher gendre.

A tout hasard, et pour que rien de curieux ne fût colporté sur ce qui se passait dans son intérieur, le prince Claude vérifiait, avant qu'elle ne franchît la frontière, la correspondance de ses gens. A cet effet, un service intelligemment installé lui permettait de recevoir et décacheter les lettres d'autrui. La chose le distrayait, et souvent le divertissait. Il apprenait ainsi de menues galanteries, dont il se promettait d'embarrasser par des allusions, les fauteurs; et plus rarement, une raillerie sur sa

personne, une anecdote ironique, qu'il saurait punir en son temps. Au demeurant, ces missives ne révélaient rien de notable, soit méfiance, soit respect, soit incapacité chez les habitants de Pücklau, de voir, de ressentir ou de s'exprimer. La seule Ali-baby, mère excellente, mais imprudente épistolaire, entretenait sans mesure ses filles de ses amertumes et déboires, et ne ménageait point le prince, dont elle traçait de passion des portraits fort noircis. A vrai dire, sur l'essentiel, elle était irréprochable de discrétion, et de la petite Claudia ne parlait qu'avec une sorte d'impétuosité lyrique, sans que perçât une épigramme concernant la paternité de Son Altesse. Monseigneur n'avait donc point à sévir à cet égard. Néanmoins il supprima et mit de côté mainte épître où la vieille dame s'épanchait sans retenue. Et ses filles faisant office de gouvernantes au harem d'un pacha de l'Asie-Mineure, elle ne s'étonna point des lacunes dans sa correspondance, car tout le monde sait qu'en ces pays barbares la poste est fort mal faite. Cependant, Monseigneur outré des audaces d'Ali-baby, continuait de ne point payer les dots promises, et dissimulait, guettant le moment de confondre la duègne, et de l'amener à repentir et supplication.

Il partageait le reste de son temps entre le gouvernement de sa principauté, occupation facile, s'il ne lui eût plu de tracasser ses sujets, des auditions musicales, et des visites à l'héritière de son nom.

L'italien, absorbé dans la composition d'un nouvel oratorio, se prêtait d'ailleurs, maintenant le grand œuvre accompli, de moins bonne grâce à des improvisations. Une joie silencieuse le possédait d'avoir persuadé à son maître, par la puissance du verbe et des sons, de substituer aux maléfices de la morte, l'artifice supérieur de sa volonté. Enclos dans le rêve de sa science magique, il croyait à la force de ses sortilèges, à la vertu de ses incantations, il se considérait comme le chef d'une légion d'esprits mélodieux qui, accourant à son appel, traduisaient sa pensée en frémissantes, en captieuses sonorités. Il s'enorgueillissait de commander, lui chétif, au souverain qui ne soupçonnait point cette domination; et non au souverain seul, mais à la race toute entière qu'il avait contrainte de s'assembler au château, et de fomenter dans un germe étranger, une âme issue d'elle... Retiré dans sa chambre, il défendait fréquemment sa porte, pour disait-il, mieux se livrer à son inspiration.

— C'est, affirmait-il, un travail glorieux que j'élabore, et qui fera grand honneur à Votre Altesse. Cela est vaste, d'entreprise

difficile, et il dépendra de vous que l'exécution, ou mieux, la *représentation* en soit sensationnelle, Mais il faut le temps, et le moment n'est pas encore venu de révéler la magnificence de mon projet...

Une lueur passait dans ses yeux larges, où Monseigneur plus perspicace eût pu discerner comme un reflet de Satan... Mais il n'y songeait, et, subjugué par son musicien, condescendait, quelle que fût sa curiosité, à rester provisoirement dans l'ignorance de cet « oratorio » qui risquait de n'être pas absolument canonique.

Les visites du prince à ce bibelot tout neuf qu'était la petite Claudia, constituaient en somme la meilleure occupation de sa journée. Il avait fait façonner pour elle un berceau délicatement ouvragé, peint d'or et d'azur d'acre, écussonné aux armes des Pücklau, avec la devise, et il exigeait qu'on eût pour son rang des respects. Une nourrice lui paraissant insuffisante, il en avait convoqué deux autres « pour lui servir, pour la nourrir et pour chérir » ainsi que cela se pratiquait dans le bon temps. Cappa avait tiré son horoscope, mais il réservait encore ses conclusions. A cause de la maladie de Josépha, le baptême ne put être célébré avec le faste désirable dans la cathédrale même de Pücklau ; mais à la chapelle du Vieux-Château, les coutumes furent scrupuleusement observées. L'enfant, plongée nue dans la cuve baptismale, avait été ointe du saint chrême entre les épaules, sur la poitrine, sur le sommet de la tête, un peu de sel avait été introduit dans sa bouche; et ainsi purifiée on l'avait révêtue d'une fine chemise blanche qu'on lui retira pour la réintégrer dans ses langes. Non que Monseigneur fut fervent de la religion, mais il tenait aux cérémonies.

Devant ce berceau où reposait l'espoir de sa maison, il faisait de fréquentes stations; et c'était un spectacle singulier de voir cet homme noir aux traits flétris, taciturne, méditatif, considérer longuement l'enfant qui dormait, se dérider à son réveil, à son ramage, au geste charmant de ses petits poings courroucés, recommander aux femmes qui la gardaient d'en avoir un soin extrême; et ce disant, il adoucissait sa voix dure à de presque caressantes inflexions. Il s'attendrissait de ce que ce petit corps fût sain et vigoureux, et interdisait toutefois qu'on le louât, crainte du mauvais œil... Parfois, agenouillé, il plongeait ses yeux dans ses yeux à elle, yeux bleus au regard déjà conscient, comme pour y surprendre le mot de la destinée, ou peut-être pour y fixer mieux sa propre image, et, avec elle, l'esprit de sa

race; et il ne s'étonnait point quand les femmes s'extasiaient sur ce que la petite princesse déjà lui ressemblât si fort... Vraiment, en présence de l'enfant, il paraissait oublier qu'il n'était pas le père; il croyait à la transmutation spagirique des germes, au triomphe de l'esprit sur la matière, et l'inanité du passé lui était démontrée. Pourtant, lorsqu'entrait Ali-baby, ses sourcils se fronçaient, ses lèvres se courbaient à un sourire méchant, et il était rare qu'il sortît sans lui avoir décoché un trait désagréable. Ali-baby qui ignorait les causes complexes de cette disgrâce, n'osait guère riposter, et espérait en des jours meilleurs, où il lui serait loisible de réitérer sa requête en faveur de ses filles; à quoi, elle le croyait ingénûment, l'aiderait sans doute sa maîtresse, puisque maintenant, sa forte jeunesse ayant repris le dessus, elle s'intéressait de nouveau à la vie?

Or, depuis peu, Josépha délivrée de ses crises, prenait goût à la maternité et pénétrait dans la *nursery*. Le tête à tête avec elle ne laissait point de causer une gêne réelle à son époux. A son côté, il se sentait moins authentiquement père, et comme diminué dans son autorité, et il se rappelait malgré lui des choses qu'il eût à jamais voulu oublier... Il la saluait froidement, et d'un air emprunté qui ne lui était pas habituel, s'informait de sa santé, en peu de mots, et s'empressait de prendre congé. Afin de se remettre de ce malaise mortifiant, il se promenait dans ses cours et dans son jardin, seul. Car il ne voulait rencontrer âme qui vive sur son chemin, et des ordres étaient donnés pour qu'on évitât de se croiser avec lui. L'air vif assainissait sa pensée; la marche dissipait son trouble. Il songeait bien encore qu'il eût été plaisant de n'avoir point à compter avec une femme. Mais, à tout bien considérer, Josépha l'embarrassait médiocrement. Exemplairement docile, elle se laisserait guider par lui, s'effaçant ou se manifestant selon qu'il en déciderait. Le choix qu'il avait fait d'elle était de tous points excellent. Candide, maniable, jolie — et féconde, il ne pouvait que s'applaudir de l'avoir, entre plusieurs, discernée. Accoudé au parapet de la terrasse, il savourait sa félicité. Depuis plus d'un an qu'il habitait le Vieux-Château, il n'éprouvait aucun sentiment de lassitude. Le « berceau de la race » lui avait été propice. Il y avait réalisé son rêve. Une fleur exquise, sur laquelle veillaient les ancêtres, s'y épanouissait; et des peuples s'inclineraient devant sa grâce suprême... Qu'en peu de temps, les choses avaient changé... C'était, autour de lui, la même suavité d'arrière-automme que l'an précédent, les montagnes érigeaient ainsi

leurs pics étincelants dans la limpidité du ciel, et il reconnaissait les pariétaires qui croïssaient à cette même place. Mais il y avait dans une chambre du château une enfant qui souriait... Il regardait au bas du rocher, par delà les chataigneraies rousses, le parc et les palais disséminés. Il les dénombrait, se rappelait s'être transporté de l'un à l'autre, et constatait qu'il avait perdu ce goût pour les déplacements. « J'étais triste alors, se disait-il, et la tristesse engendre des manies. » Qu'avait-il besoin encore de changer de lieu pour changer d'époque? Ici, toutes les époques étaient réunies et le souffle puissant des aïeux toujours présents faisait prospérer ses désirs... Un bien-être l'amollissait. Il levait les yeux vers la tour tutélaire dont, au couchant, l'ombre frôlait son front, et cherchait l'aigle qui décrivait ses spires au-dessus, espérant de le voir s'y poser. — Tiens dans ta serre les créneaux, prononçait-il. Fixe-toi, immuable, au sommet de la tour rajeunie, emblême impérial. Claudia, épouse d'un souverain auguste, ceindra le diadème !...

Et songeant qu'à cette heure, peut-être, la petite Claudia, réveillée de son sommeil, réclamait à boire, impérieusement, il admirait que cette chose frêle fût appelée à grandir, à rayonner, à peser sur le monde, et si profondes étaient ses réflexions, qu'il y restait abîmé, tant que la nuit venue insinuât dans son cœur son ensorcelande mélancolie. Alors, d'un pas incertain, il regagnait sa demeure, et machinalement essuyait la salive amassée au coin de ses lèvres... Accoutumé de vivre seul dans son cabinet, il feuilletait, pour se délecter à leur lecture tant de fois recommencée, les livres où se développait sa généalogie ; il méditait d'y ajouter des feuillets, où avec prudence, il consignerait des épisodes de sa propre histoire, et s'enorgueillissait de la page sûrement éblouissante qu'y attacherait dans l'avenir *sa* fille Claudia ; car il concevait maintenant que si le nom des Pücklau ne devait se perpétuer par un fils, c'était pour qu'une fille, dernier rejeton de la race, inaugurât splendidement sur un trône étranger, une ère nouvelle, et, par une alliance illustre, réalisât enfin l'ancestrale volonté... Par instant, la vue soudaine d'un objet qui s'animait aux lumières vacillantes, le pli d'un rideau où se dessinait la figure d'une larve, lui causait un frisson de crainte. Il pressentait qu'un ennemi le guettait, prêt à détruire son bonheur. Se roidissant dans son fauteuil, il conjurait mentalement l'aggression, ou d'un pas ferme, marchant sur l'être malfaisant, le menaçait à haute voix, et riait de ce qu'aussitôt la forme se fût

évanouie. Pourtant, une sorte d'appréhension subsistait en lui, et Cappa seul, appelé, la dissipait par le prestige des sons... L'italien assistait généralement aussi à ses repas, dont il assaisonnait la monotonie de ses discours. Mais il n'y conviait point Joséphа, malgré que, remise tout à fait, elle eût pu y paraître. Il l'eût désobligé de l'avoir à sa table, il préférait ne point se souvenir qu'il était marié, il espérait qu'elle même sanctionnerait leur séparation, et se proposait, mais vaguement, de la dédommager par la suite...

Confiant dans la durée de sa facile existence actuelle, il fut donc surpris à l'extrême de ce qu'un soir qu'il rêvassait comme d'habitude, quelqu'un ouvrît sa porte, et qu'une ombre qui ne lui était pas familière s'interposât entre les lumières et lui. D'abord il ne se retourna point, croyant à une visite du musicien, dont pourtant ce n'était point la façon d'entrer.

— Tu viens à-propos, articulait-il. Et il se tut, car devant lui se dressait la stature de Joséphа.

Par un mouvement de courtoisie invétérée, il se souleva pour la saluer, et se rassit aussitôt, cherchant les paroles précises qui blâmeraient, à ce qu'elle n'y revint plus, la hardiesse de son action. Mais Monseigneur que l'offensive d'autrui déconcertait, était en peine d'éloquence, même concise, et il attendit que sa femme s'expliquât. Or, celle-ci ne se pressait point, mais avec une aisance non dépourvue de dignité qu'il ne lui connaissait pas, traversa la pièce, s'empara d'un siège à sa convenance et prit place en face de lui. Ce fut d'une voix tranquille, mais moins blanche que jadis, au timbre plus mordant, qu'elle lui dit :

— Pouvez-vous m'écouter ? Il ne faudrait point qu'on nous interrompît.

Le moment lui parut opportun de se poser à nouveau en maître qu'il était. Les deux mains crispées sur les bras du fauteuil, ses terribles sourcils froncés, affectant cette majesté qui effrayait chez Louis XIV, il prononça :

— Vous savez, Madame, que je n'aime point à être dérangé chez moi.

Il s'apprêtait à poursuivre, désireux d'énumérer les motifs qu'il avait de ne point vouloir qu'on le troublât, car il lui plaisait de discourir et de haut. Mais elle coupa court :

— Je sais, fit-elle. Néanmoins, souffrez que je vous dérange. *C'est mon droit.*

Si imperceptiblement qu'elle eût souligné ces mots : « C'est

mon droit », il tressaillit. Une atteinte venait d'être portée à son absolu pouvoir, et il s'indigna.

— Votre droit, votre droit? répéta-t-il, un peu de sang aux pommettes, et les prunelles chargées d'éclairs.

— Mais oui, répondit-elle d'un ton très ferme. — Calmez-vous.

Il n'est pas sûr qu'en cet instant, et malgré son apparent sang-froid, Joséphа ne sentit battre violemment son cœur ; mais ce qui est certain, c'est que devant son assurance, le prince fut anéanti. Pour la première fois on lui résistait, on le contredisait, et qui? sa femme, la candide, la docile Joséphа...

— Cela n'est pas possible, songeait-il, elle est encore folle. J'en parlerai à Léone, au médecin...

Involontairement, il la considérait avec plus d'attention, ses regards, dans la nursery, n'ayant fait que l'effleurer Et il eut la perception soudaine qu'elle n'était plus *la même*. De jeune fille, elle était devenue femme et mère. Ses contours avaient pris de la fermeté, sa gorge s'était remplie ; peut-être même avait-elle grandi. Mais, et quoiqu'il se rendît compte que de jolie elle était devenue belle, ce ne fut point à cela qu'il s'arrêta. Ce qui le frappa, c'était la lenteur mesurée du geste plus ample, c'était la netteté récente et un peu dure des traits, et dans les yeux où de la souffrance se lisait, l'expression d'une résolution réfléchie.

— Voilà *l'ennemie*, conclut-il intérieurement. Il faudra lutter. — Et il prit peur devant sa propre faiblesse qui venait de lui être révélée. Il baissa la tête, croisa les bras sur la poitrine.

— Je vous écoute, fit-il mollement.

— Voici, dit Joséphа avec simplicité. — Il est temps de quitter le Vieux-Château pour redescendre à Pücklau. Il y a bien des raisons à cela. Si vous voulez que nous les discutions, je suis prête à le faire. Vous vous rendrez aisément, et donnerez des ordres, pour que le plus tôt possible, nous puissions nous installer en bas.

Quitter le Vieux-Château dont la retraite lui agréait si fort?... En une brusque illumination, il se revit à quinze mois en arrière, dictant à sa femme sa volonté : « Demain on part — on s'établit là-haut... » Et c'était elle aujourd'hui qui prétendait lui imposer la sienne? Il se révolta; et songeant que la position assise ne convenait point à la gravité du moment, et que debout on chapitrait avec plus d'autorité, il se leva, non sans calculer la lenteur de ses mouvements, composa son visage, et par un coup

d'œil de biais jeté sur la glace, s'assura de la perfection de son attitude.

— Ce que vous me demandez est impossible, déclara-t-il avec une sécheresse suffisante.

Mais déjà, avec non moins de lenteur et plus de grâce, Joséphа à son tour s'était levée, et doucement mais fermement, répliquait :

— Cela est très possible, cela est même nécessaire. Je vais vous le prouver.

Par une nouvelle et brève illumination, il se revit dans la salle des ancêtres, instruisant sa femme des motifs qui l'avaient porté à l'épouser. Lui en noir, elle en blanc, leurs costumes étaient identiques. Ce jour-là et ce soir-ci... Mais la situation était renversée, et c'était à lui d'être l'auditeur patient. Autocrate il y a quelques minutes, il venait de laisser surgir une nouvelle puissance à son côté, et la plus imprévue, sa propre épouse... La chose lui parut énorme, sacrilège. Derechef, de la colère l'agita ; et il allait éclater. Mais une voix intérieure lui conseilla la prudence. — « Il vaut mieux temporiser », se dit-il. Et d'un « *Je verrai* » imité des plus astucieux souverains, il tenta de la congédier.

— Voyons ensemble, fit Joséphа, imperturbable.

Le prince Claude toussota, jeta vers la porte un regard malheureux, comme s'il espérait la survenue de Léone Cappa, et, déçu, se résigna. Par manière de consolation : « Je prendrai, se dit-il, des mesures pour que pareille scène ne se renouvelle pas... »

— Il s'agit de l'enfant, poursuivit Joséphа.

— Claudia? s'exclama, malgré lui, le prince, subitement alarmé.

— L'hiver, ici, lui serait dangereux. Sur cette hauteur, la bise est parfois glaciale. Les chambres sont mal disposées, trop petites. En bas, il y a autant de soleil et plus d'abri. La place n'est pas mesurée, le confort y est plus grand.

Elle continua de s'exprimer sur ce sujet, avec précision, et le prince Claude, pleinement convaincu, allongea son index vers elle, ainsi qu'il faisait avant d'émettre un avis important :

— Mais, dit-il, cela est fort bien, madame, et vous raisonnez avec justesse. Nous descendrons.

Et déjà, soulagé, il attendait qu'elle se retirât.

Mais elle reprit, et cette autre partie de son discours sonna fort désagréablement aux oreilles de Son Altesse :

— A cause aussi de l'enfant, il est indispensable que notre genre de vie soit modifié.

Elle fit une pause, cherchant à formuler ses exigences en peu de mots, sans commentaires inutiles. Les traits de Monseigneur s'étaient contractés; pour dissimuler son anxiété, il tambourina sur ses genoux, d'un rythme que l'impatience accélérait.

Sans élever le ton, mais en articulant les syllabes, Josépha poursuivit ;

— Je suis l'épouse et la mère; vous l'avez voulu. Vous en subirez les conséquences. Je reprends à votre côté la place qui m'est due. Vous m'avez dit, l'an dernier, que sans le savoir, j'étais ambitieuse. Peut-être. Parce que ma fille grandira, je veux être respectée. Je n'entrerai point dans le détail du passé; du moins, *actuellement*, je n'ai rien résolu à cet égard. S'il est honnête, ou équitable que Claudia soit votre héritière, je laisse au temps d'en décider. Mais dans l'intervalle, et pour ménager l'avenir, j'agirai comme si elle était votre fille légitime, et moi, votre véritable épouse. — N'ayez crainte, tout cela sera purement extérieur, et pour la galerie.

Un sourire amer dessina le pli de ses lèvres.

— Maintenant, je vous laisse. A demain.

Elle s'inclina légèrement; le bruissement de sa robe sur le parquet avertit le prince Claude qu'elle s'éloignait. Il fit un effort pour répliquer, ne trouva point. La porte se referma. — Longtemps il resta immobile, le regard fixé sur l'espace vide où tout à l'heure sa stature s'érigeait. Et il marmonnait : « Les femmes — les femmes sont des êtres excessifs... », cependant qu'il déchirait méthodiquement, pour passer sa colère, les dentelles de ses poignets...

ROBERT SCHEFFER

(A suivre.)

Notes politiques et sociales

SYMPTOMES

« Cinquante sièges gagnés ! » disent de nos dernières élections les statistiques officielles. — Soit, mais gagnés par qui sur qui ? Il paraît qu'il faut comprendre : gagnés par les républicains sur les monarchistes.

Nous voilà bien avancés. République ou monarchie, il y a quelque dix ans que cela a cessé d'être la question intéressante. Et la classification qui s'y réfère a un petit air vieillot, qui me paraît d'ailleurs sans charmes. — République démocratique ou... autre chose (mélinisme, déroulédisme, orléanisme, etc.), voilà ce qui nous importe. C'est un mince succès pour la démocratie qu'un réactionnaire blanc soit remplacé par un réactionnaire rose, rose-blanc. Il est au contraire amusant pour nous, et *il est moral* qu'un M. Lebret soit battu par un monarchiste. Voilà un siège « perdu » qui, à bon compte, ne l'est pas. Nous avons beaucoup à gagner et rien à perdre à ce que le conservatisme soit apparent et non dissimulé, à ce que le cléricalo-nationalisme soit avoué et non pas honteux. Et si, aux élections prochaines, quelques-uns de nos républicains dits libéraux sont supplantés par leurs ingrats alliés de la lutte antiministérielle présente, c'est pour nous que sera l'agrément et pour nous aussi le profit.

Or, si nous faisons ainsi notre inventaire, portant à l'actif les démocrates et au passif les autres, et si nous tenons compte de la base cantonale de l'élection, base favorable à l'élément terrien et inéquitable pour les agglomérations urbaines, je crois bien que nous ne serons pas mécontents de ce dernier bilan, et qu'il n'y a pas erreur ni sotte présomption à bien augurer, pour la démocratie, des prochaines élections législatives, celles qui importent surtout.

Aussi est-il curieux, sinon invraisemblable, que, justement à cette heure, on annonce avec insistance de M. Waldeck-Rousseau qu'il songe à déplacer l'axe de sa politique, et à regagner la clientèle des républicains modérés. Cela n'est pas invraisemblable. C'est peut-être le cas commun et non l'exception que les hommes de gouvernement ne croient pas faire ce qu'ils font. Il se peut que, en apparence réfléchi et conscient, le gouvernement dont la démocratie française se contente tant bien que mal depuis deux ans, n'ait pas lui-même une notion entière et franche du rôle que les hommes et aussi les circonstances font qu'il joue, bon gré mal gré. Il se peut que la tradition des relations anciennes et des groupements auparavant familiers soit lourde à l'indépendance pour un temps seulement reconquise. Puis échapper à la dépendance à légard des hommes est peu : c'est échapper à la dépendance des idées qu'il faudrait. Si les maximes de gouvernement n'ont pas été modifiées pas l'as-

sociatiion hardie d'éléments inaccoutumés, si le souci de conserver, à travers l'expérience des années une identité de conceptions qui serait l'absence de pensée réelle, domine et étouffe le sentiment pratique des forces récemment révélées et des œuvres neuves, il y a ou il y aura malentendu entre les parties en cause, c'est-à-dire entre le gouvernement actuel et le « bloc de gauche ». S'il en est ainsi, que le malentendu soit tiré au clair au plus vite. Le bloc de gauche saura se pourvoir.

FR. DAVEILLANS

LA CRISE DU LIBÉRALISME ANGLAIS

Le libéralisme anglais, depuis plus de quinze ans, traverse des épreuves bien douloureuses et des déchirements qui l'affaiblissent singulièrement. C'est dire que la crise actuelle, pour paralyser un peu plus son action, n'est qu'un incident semblable à beaucoup d'autres, dans son histoire si mouvementée.

On sait quelles menaces de scission officielle pèsent sur lui, quel schisme moral il a déjà subi. Celui-ci précède celle-là et l'unité n'est plus qu'apparente et théorique. Les deux tiers du parti libéral ont été à l'impérialisme; s'ils ont réprouvé les excès de langage, les intempérances d'attitude, la mauvaise éducation de M. Chamberlain, ils professent les mêmes principes, ils adhèrent à une même conception générale de la politique britannique. MM. Asquith et Edward Grey; et derrière eux l'ex-premier ministre, lord Roseberry, estiment, tout comme les conservateurs unionistes, que l'annexion des républiques sud-africaines est nécessaire au salut de leur pays; à aucun prix, ils ne consentiraient à reconnaître l'indépendance des Boers, ni même à accepter une transaction. Ils ont embouché la trompette des ultra-chauvins. Ils le disputent en nationalisme aux tories les plus convaincus. D'ailleurs nous savons par expérience que les nationalistes les plus remuants et les moins tolérants ne se recrutent pas toujours parmi les droites. Ce qu'il faut noter aussi tout de suite, c'est que M. Charles Dilke, l'un des apôtres les plus fervents de l'impérialisme — même avant que ne surgît M. Chamberlain — appartenait et appartient toujours à la fraction la plus avancée des whigs.

Un tiers du parti libéral (ou plutôt moins) est demeuré fidèle à la tradition. il a condamné la politique chauvine et manifesté quelque humanité pour les Boers. Il a suivi M. John Morley, un doctrinaire qui conserve précieusement les idées des Cobden, des Bright et autres Manchestériens, — M. William Harcourt, le meilleur lieutenant de Gladstone — et enfin M. Campbell Bannermann, leader des communes, qui a longtemps hésité, comme tout autre chef officiel eût fait à sa place.

Entre les deux sections du libéralisme, la bataille s'est engagée en juin. On a cru qu'elle aboutirait à un schisme effectif, puisqu'au total il n'y a plus guère, pour lier M. Asquith et M. Campbell Bannermann

qu'une simple désignation parlementaire. La division a été ajournée, seulement il a été implicitement admis que chacun garderait ses positions, ce qui signifie qu'à l'heure présente deux tiers des libéraux anglais sont impérialistes, ou en d'autres termes que les membres du parti sur la question fondamentale, celle du statut sud-africain, pourraient voter les uns contre les autres. Pour que la scission soit proclamée au grand jour, il suffira désormais d'un incident minime qui se produira infailliblement.

On pourrait évoquer ici les dissidences graves qui se sont manifestées à maintes reprises, au cours des dernières années, dans le libéralisme d'outre Manche. Mais mieux vaut rappeler l'événement capital qui se rapproche le plus exactement de la crise actuelle. C'est précisément celui où M. Chamberlain, en 1885-1886 joua le rôle décisif, nous voulons parler de la formation du libéralisme-unioniste, par protestation contre le premier Home Rule élaboré par Gladstone.

Il s'agissait, comme aujourd'hui, d'une question de liberté, de justice, d'humanité. L'Irlande, révoltée contre l'oppression britannique, revendiquait son autonomie. Par conscience et aussi par esprit politique, le vieillard qui gérait alors les affaires de l'Angleterre, lui offrit des concessions qui ne lui agréaient point totalement, mais qui lui faisaient un sort moins rude. Ce fut cet instant que choisirent un certain nombre de libéraux et même de radicaux pour constituer un tiers parti dit unioniste qui s'éleva contre le démembrement de la patrie. Ce tiers parti ne balança pas d'ailleurs à s'agréger au torysme, et lorsque lord Salisbury composa son cabinet en 1895, le chef des unionistes, M. Chamberlain, y fut appelé avec le titre et l'influence que nul n'ignore.

Lord Roseberry et ses seconds MM. Asquith et Edward Grey, ne tarderont pas à suivre l'exemple des politiciens de 1886. Les affaires sud-africaines seront exploitées par eux, comme le Home Rule par leurs prédécesseurs. Le libéralisme anglais n'est plus qu'un conglomérat qui s'en va morceau par morceau. Il ressemble au reste à tous les libéralismes, au belge, à l'italien, à l'allemand, à l'autrichien, qui eux aussi s'effritent, s'amincissent et s'absorbent dans des groupements nouveaux.

Le libéralisme britannique a fait son temps. Pratiquement cette vérité est démontrée par toutes les épreuves qu'il traverse, par les événements successifs qui signalent sa camerie, par la ruine de plus en plus accusée de son influence au Parlement et au dehors. Historiquement son rôle est terminé, et c'est pourquoi quelques efforts que prodiguent les derniers traditionnalistes de la gauche de Westminster, les Harcourt, les Morley, ils ne réussiront pas à redresser une armature croulante.

Les libéraux d'outre Manche ont accompli au milieu du siècle comme ceux du Continent, une œuvre féconde et nécessaire. Ils ont jeté à bas le vieux système féodal qui avait dans le Royaume-Uni plus d'assises que partout ailleurs; par l'extension du suffrage, ils ont démantelé la domination exclusive de la grande propriété foncière et consacré l'as-

cension de la bourgeoisie au pouvoir ; par l'abolition des taxes douanières, ils ont facilité la prodigieuse expansion de l'industrie et du commerce, et ruiné le vieil agrarianisme qui attachait toute autorité à la détention de la terre. La suppression des bourgs pourris, l'octroi d'une représentation parlementaire aux villes manufacturières ont été les actes symboliques de cette période d'histoire. Par étapes, sans secousses, les libéraux anglais ont donc établi dans leur pays le régime politique et social que la France a acquis à travers plusieurs révolutions.

Mais le libéralisme ayant aujourd'hui épuisé sa tâche, il n'a plus qu'à mourir. Il n'est désormais qu'un parti voué à la stagnation ou même à la régression. Il est condamné à s'absorber dans la droite pure, parce que les intérêts des whigs ne diffèrent plus de ceux des tories, et que socialement parlant, leurs visées les destinent à la fusion.

La grande bataille s'est ouverte outre Manche, comme partout, entre la classe ouvrière et ceux qui exercent le pouvoir. Peu importe que les travailleurs là-bas préfèrent l'action syndicale à l'action parlementaire et que la conquête de la puissance publique soit reléguée à l'ancien plan de leurs préoccupations. Le conflit social se manifeste en toute sa plénitude.

Or la grande bourgeoisie libérale est tout aussi effarée devant les prétentions prolétariennes que la grande aristocratie terrienne. Peut-être même en est-elle plus effrayée, parce que c'est elle qui possède les mines, les usines, les lignes de navigation, les chemins de fer. Elle versera d'autant plus vite dans le conservatisme que ses intérêts lui sembleront plus menacés. Les Roseberry, les Asquith et les Grey traduisent l'évolution qui travaille la bourgeoisie manufacturière. Les Morley et les Harcourt qui comprennent peut-être moins nettement les phénomènes sociaux du temps essaient de résister au mouvement. Mais ou bien ils se retourneront avec leur classe, ou bien comme tant d'autres, ils la déserteront pour aller à la classe ouvrière. Et alors, ils ne seront plus des libéraux. En Belgique, à cette heure même, les Janson et les Lorand traversent la même crise morale que les Morley et les Harcourt. C'est le dernier spasme du libéralisme agonisant.

PAUL LOUIS

Spéculations

La suppression du sabre. — Les sacrifices humains du 14 juillet.

La suppression du sabre. — L'Angleterre, où nous devons toujours chercher des modèles d'esprit pratique, vient de prendre une initiative que suivront bientôt les peuples du continent : nous voulons dire la suppression du sabre dans les régiments de cavalerie. Quelques rétrogrades crieront au paradoxe, devant cette idée d'envoyer au feu des soldats désarmés. Mais les cavaliers d'outre-Manche ne seront pas, à vrai dire, désarmés : on leur laisse le mousqueton, encore qu'il soit avéré depuis longtemps qu'un militaire à cheval, gêné par les mouvements de sa monture auxquels il obéit bien plus qu'il ne les dirige — ce qu'on appelle monter à l'ordonnance — soit incapable de faire un usage utile de quelque arme à feu que ce soit. D'ailleurs, afin de donner satisfaction aux susdits esprits rétrogrades, le gouvernement anglais conserve à ses cavaliers une latte uniquement décorative, en fer-blanc, bois et carton, ce qui n'est pas plus absurde que de maintenir chez nos hussards la sabretache, simple souvenir du sac ou de la poche qu'elle fut à l'origine, et où l'on ne peut aujourd'hui rien mettre. Dans l'armée comme dans la nature, les organes inutiles s'atrophient, et, comme dans la nature, ils demandent quelques centaines de mille ans pour disparaître. L'être humain, d'après la biologie moderne, s'obstine stupidement à porter un estomac qui ne sert en rien à la digestion, et n'est, on l'a prouvé, aux aliments qu'une salle d'attente; un gros intestin dont l'unique fonction est d'héberger, au choix, ou quarante-quatre espèces de microbes ou leur destructeur, le ver solitaire; et un intestin grêle qui, paraît-il, est pour le moins cinq ou six fois trop long.

De même, dans l'armée subsistent, si nous osons ainsi dire, ces « appendices vermiculaires » qui ne sont bons qu'à être le prétexte d'une foule de troubles : signalons la lance et même la cuirasse, laquelle n'est même pas, sur le champ de bataille, une boîte de conserves des morts qui la portent, et où les vivants, au soleil pacifique de Longchamps, cuisent dans leur jus. Une autre arme blanche appelée à grossir le catalogue des espèces éteintes est la baïonnette. En apparence mieux conçue que le sabre, puisqu'elle ne coupe franchement pas, alors que le sabre prétend, avec une outrecuidance non suivie d'effet, à couper. Thomas Hardy a écrit cette naïveté, qu'un sergent anglais cueille, avec son sabre, sans blesser une jeune fille, une boucle de ses cheveux. Tout le monde connaît l'expérience suivante : on peut se frapper impunément à tour de bras le doigt ou la carotide avec le tranchant d'un rasoir sans risquer aucune coupure, puisqu'il faut qu'une lame cisaille pour trancher. Nous avons, il est vrai, dangereusement blessé

dans cet essai un sujet de bonne volonté, mais nous voulons croire que c'était un accident isolé, pour n'avoir point avec assez de soin repassé notre rasoir. Si nous revenons à la baïonnette, nous constatons qu'elle n'a d'autre effet immédiat que d'engourdir par son poids le bras du soldat et de rendre son tir indéfiniment varié. Un lieutenant qui nous enseignait le maniement de cette arme au temps où le souci de la défense nationale, quelque curiosité, et le désir exprimé nettement par l'État, nous introduisirent sous les drapeaux, un lieutenant nous exposait que la baïonnette peut à la rigueur effrayer, par son miroitement au soleil, dans une charge de cavalerie, les chevaux « seul élément redoutable du cavalier », disait-il à peu près. La baïonnette, donnait-il à entendre, « est une arme exclusivement à longue portée ». Nous ajouterons que les soi-disant parades que l'on s'est plu à combiner incommodes dans l'escrime à la baïonnette (par exemple : *en tête parez et pointez*) sont telles qu'un souffle suffirait à emporter le fusil des doigts du soldat. Et notre lieutenant concluait qu'au commandement : *cavalerie*, il n'y avait qu'une chose à faire : déplorer que le fantassin ne soit pas monté, car il serait à même de battre en retraite de façon plus précipitée.

Il est à souhaiter que quelques citoyens, dévoués aux intérêts de la patrie, recherchent, à notre exemple, quels sont les organes parasites de l'armée, afin d'en activer la salutaire résection. L'autorité militaire a bien examiné la question, mais point, nous semble-t-il, avec une lucidité suffisante. Ainsi, elle s'est bien rendu compte qu'il y avait quelque chose d'inutile dans ces soldats appelés sapeurs et composés principalement d'une hache et d'une barbe. Elle a aboli la barbe : pourquoi cette préférence, qui ne se justifie pas très bien ? Si nous réfléchissons mûrement à l'armement de l'infanterie, un allègement s'impose : la suppression du fusil. Il serait banal de redire que les balles perfectionnées sont absolument inoffensives, puisqu'elles traversent plusieurs hommes avec une telle vitesse que ceux-ci n'en sont point incommodés. Il y a, à la vérité, les balles dum-dum : nous avons vu, avenue de l'Opéra, un hippopotame foudroyé par une dum-dum sur le bout du nez à trois cents mètres ; mais nous n'avons pas vu le tireur accomplir cet exploit avenue de l'Opéra ; nous n'avons considéré, comme chacun peut le faire, que le squelette de la tête de l'animal à la devanture d'un armurier. Resteraient, comme avantages du fusil, le bruit et la fumée ; mais celle-ci, les nouvelles poudres sont incapables de la produire, et quant au bruit, on se bat à des distances telles, qu'on ne saurait l'entendre.

Le fusil moderne n'est donc plus qu'une arme dont les effets sont invisibles, silencieux, d'une innocuité parfaite, autant dire nuls. Des philanthropes prétextent, afin de conserver cet engin de paix, qu'il n'est pas impossible que la piqûre de la petite balle et sa circulation de part en part du corps n'aille pas sans une légère douleur. Mais qu'ils réfléchissent qu'à la guerre on n'est jamais exposé même à cette douleur légère ; le tir actuel se résume en ceci : des gens s'occupant à ce sport insane, de

viser un but qu'ils ne voient pas et dont ils ignorent le plus souvent la position approximative. A peine les météorologistes avoisinants seront-ils à même de constater en quelques endroits imprécis des pluies de balles, ainsi que le populaire s'ébahit encore aux pluies de sang ou de crapauds.

Ainsi sommes-nous amené à établir qu'il n'est point désirable de travailler, comme certains utopistes, à la pacification universelle par la suppression de l'armée : il s'en faut de fort peu qu'elle ne soit elle-même l'agent pacificateur et, en tout cas, l'élément le plus pacifique de la nation. Nous n'avons point de raison de maintenir la distinction provisoire que nous avions faite ici entre le militaire et le conservateur de monuments nationaux : il nous plaît de voir dans le soldat, surchargé de ses gamelles et bidons et de ces armes blanches et de ces armes à feu plus bénignes au fond que le silex de la préhistoire, un archéologue qui ne fait de mal à personne en exhibant sa collection, comme il l'a exhibée à Longchamps le 14 juillet, et ils étaient même plusieurs.

Les sacrifices humains du 14 juillet. — Si nous avons bien compris nos lectures de feuilles publiques, la fête nationale a été célébrée, comme toute fête populaire le fut depuis l'antiquité, de façon sanguinaire et bruyante, et nous ne nous en étonnons point : un gouvernement fait sagement de laisser le peuple se divertir, certains jours fixes, à des sacrifices humains.

C'est ainsi que des jeunes gens ont, dans leur joie exubérante, tué d'un coup de revolver une dame Marie Baudin à sa fenêtre, 44, rue Rat, à Paris; qu'une fillette de six ans, tels les fanatiques Hindous sous les roues du char de Jaggernaut, s'est précipitée d'un second étage, 147, avenue de Clichy ; qu'une course de bicyclettes, près des Arts et Métiers, a répandu en moins de rien en mille morceaux douze personnes ; qu'un cheval attelé à un lourd camion, surexcité par la contagion de la folie humaine, a écrasé une vieille dame, Estelle Le Caton, 85, rue de Courcelles; qu'un gamin a imaginé de faire flamber, en feu d'artifice patriotique, la boutique de librairie de M. Tréguy, 235, boulevard Voltaire ; que, 86, rue de Montreuil, un jeune homme est entré dans un tir et, de sa première balle, s'est efforcé d'en immoler la tenancière, Mme Guévec ; qu'un garçon de douze ans, rue de Paris, à Charenton, a eu l'œil droit arraché par l'explosion d'un pistolet; enfin, que M. Émile Lambert, 79, rue du Canal, à Joinville, est venu s'écraser de sa fenêtre sur le pavé dans une apothéose de lanternes vénitiennes qu'il accrochait de ses mains crispées.

Le zèle de ces braves citoyens n'a été surpassé que par l'ingéniosité d'un habitant d'Essonnes, nommé Jolliet, âgé de vingt-deux ans, inventeur et constructeur, malgré sa jeunesse, d'un petit canon partant dans deux directions opposées. En moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire, un homme de quarante et un ans, M. Collet, père de deux enfants, fut tué par l'une des charges, qui lui lacéra le cou de deux

affreuses blessures ; dans la direction contraire, un enfant de quatre ans, une petite fille Thomas, eut la tête emportée et, concluent les journaux, « périt aussitôt ».

Or, nous lisons qu'en même temps une femme Macé, à Sainte-Pience (Manche), a étranglé son petit garçon ; qu'une femme, dans un bal, près du bois de Boulogne, a tué son mari, Edgard V..., ébéniste, d'un coup de couteau au bas-ventre ; que bien d'autres se sont employés également à des meurtres et massacres. Il paraît que la justice va les considérer comme des criminels ; leurs prétendus crimes ont pourtant, comme les meurtres précédents, été commis le 14 juillet : pourquoi deux mesures et deux poids ? Nous ne voyons pas la différence.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

L'EXPOSITION D'ART APPLIQUÉ AU MUSÉE GALLIERA

Le Musée Galliera n'attire pas la foule. Depuis qu'il a été édifié, il est resté à peu près vide, avec aux murs quelques belles tapisseries anciennes, d'inutiles statues sous les portiques et, dans un cabinet, un conservateur.

Aujourd'hui la Ville y organise une exposition d'art appliqué pour le succès de laquelle elle a fait appel aux Écoles professionnelles qu'elle subventionne et à quelques artistes connus.

Le résultat est médiocre. L'art nouveau, car c'est d'art nouveau qu'il s'agit et la mode n'en permet point d'autre, n'y montre que ses incohérences et ses faiblesses ; les écoles professionnelles y donnent la preuve de l'insuffisance de leur enseignement technique. Il y a là une grande cheminée de Hall prise entre deux portes ; elle est due aux efforts réunis de l'École Boule et, pour la céramique et la broderie, d'autres écoles municipales. Elle est tout à fait manquée ; l'on ne sait ce dont on doit le plus s'affliger, des mauvaises proportions architecturales de l'ensemble, des partis-pris de couleur, du choix des applications de céramique, ou enfin de la médiocrité de l'exécution. C'est la pièce capitale de l'Exposition et l'on ne peut que s'attrister à voir où les professeurs officiels de la ville entraînent leurs élèves.

Il est juste de dire pourtant que dans quelques petites œuvres de ferronnerie, de reliure, de bois, on constate une certaine habileté technique, qui plus tard, peut-être, si elle est bien employée, c'est-à-dire si elle échappe à l'autorité professorale, pourra n'être pas sans valeur.

En outre des Écoles municipales, quelques artistes notoires, d'entre ceux qui se sont voués à l'art industriel, ont envoyé des œuvres pour la plupart déjà connues. Nous avons revu ainsi des grès de grand feu, quelques beaux vases de Delaherche qui appartiennent au musée Galliera, d'autres moins importants de Dalpeyrat, Carriès, Cheplet, Lachenal ; un bijou qui serait insuffisant à justifier la grande renommée qu'a gagnée Lalique, des meubles enfin de Carabin et de Gallé.

On connaît le style propre à l'un et à l'autre de ces deux artistes.

M. Carabin déshabille sans pudeur des femmes plutôt grasses, les glisse sous une armoire ou sous une table qu'elles doivent soutenir et qui les accable. Cependant leur nudité dans la chambre ne laisse pas que de produire un sentiment de gêne.

M. Gallé, lui, est le rénovateur de la marqueterie de bois naturels, et s'est appliqué, comme chacun sait, à faire revivre sur les panneaux de ses meubles la flore de notre pays ; il a cherché dans les plantes et les fleurs de nos champs les motifs de ses thèmes ornementaux. Tentative

louable, certes, dont on voudrait pouvoir dire le succès, mais qui, en fait, a avorté, montrant ainsi que le retour prêché à la nature est insuffisant pour rendre la vie à l'art industriel. M. Gallé, à ses débuts, eut un succès immense qui atteignit son apogée lors de l'Exposition universelle de 1889. Il était, en effet, un des premiers à présenter au public étonné et ravi des meubles qui ne fussent pas « de style », c'est-à-dire d'après les styles anciens. L'engouement fut tel que toute critique fut abolie et que bien peu de gens s'aperçurent alors que, si le décor pouvait en être amusant, il manquait aux œuvres de M. Gallé les qualités essentielles, indispensables, de composition, d'architecture nécessaires à la création d'un meuble, et que, si elles ne répétaient pas des modèles anciens, elles n'arrivaient pas non plus à constituer un style nouveau. Lorsqu'il fut évident à tous que M. Gallé n'avait aucun sens de l'architecture du meuble, ses partisans entonnèrent un autre air : « C'est un maître verrier unique » chantèrent-ils sur tous les tons. L'Exposition de 1900 ne me paraît pas leur avoir donné raison sur ce point. Mais tenons-nous en pour aujourd'hui aux meubles.

L'on verra donc au Musée Galliera un bureau et un petit buffet étagère de M. Gallé d'une pauvreté de dessin vraiment affligeante et qui montrent dans le choix des bois les aigres harmonies chères au maître de Nancy. Les panneaux sont traités en marqueterie ; des feuillages, des gerbes de fleurs « imitant la nature » s'y étalent. Un botaniste nommerait à coup sûr les espèces représentées. Mais les meubles sont mauvais..... L'exemple de M. Gallé et celui de M. Carabin, qui tous deux se sont trompés et ont commis des fautes qui ne sont pas sans analogie, pourront nous servir au jour prochain, où, l'actualité manquant, nous aurons enfin le loisir d'aborder quelques-uns des problèmes que soulève la renaissance tentée des arts industriels ; les œuvres de ces artistes prêteront à d'utiles réflexions sur le rôle que doit jouer l'imitation de la nature dans l'art décoratif.

CLAUDE ANET

— A propos des œuvres de M. Émile Bernard, dont je parlais récemment ici, la question de chronologie est plus importante qu'il ne le paraissait à première vue. Il ressortirait d'une critique exacte des dates que M. Bernard ne subit point l'influence du jeune groupe qui instaure en France la peinture symboliste. Ce fut lui qui, le premier, s'engagea dans cette voie nouvelle où devaient l'accompagner et le suivre MM. Denis, Seruzier, Gauguin, etc. — Aussi convient-il de rendre à M. Émile Bernard l'appellation que lui donna, vers 1890, M. Roger Marx (article du *Temps*) de « père du symbolisme français. »

C. A.

Les Livres

Knut Hamsun — **Pan**. (Éditions de La revue blanche).

De tous les auteurs norvégiens, Knut Hamsun est celui qui garde le plus de saveur franchement locale. Son premier roman décrivait, sans révolte sentimentale l'affreuse ivresse de la faim. *Pan* nous installe au bord du fjord, dans un air salubre et glacé; là, le lieutenant Glahn vit seul dans sa hutte, et chasse, et pèche, et compte les heures par le cours du soleil et le vol des oiseaux. Mais sa communion toujours plus parfaite avec le printemps du Nord est troublée par le plus absurbe amour. Il s'y débat, triomphant par le seul attrait de sa force, mais toujours vaincu par sa maladresse et par ses brusques dégoûts. Celle qu'il aime, nature indigente et sèche, le cherche ou le fuit tour à tour, selon le caprice de ses nerfs; et celle qui le console est une simple créature inconsciente de son dévouement. Ces trois personnages s'ignorent eux-mêmes ; nous nous égarons comme eux dans leurs cruels malentendus. Ce qui domine cette confuse intrigue, c'est la détresse d'une grande âme sauvage prise au filet de sentiments mesquins. Glahn est un fou, mais la femme qui le tue apparaît plus malfaisante qu'aucune héroïne de Strindberg.

Paul Frémeaux : **Napoléon prisonnier** (Flammarion).

Après vingt années d'études, de méditation patiente, de recherches menées minutieusement à travers des difficultés sans nombre, M. Paul Frémeaux a pu réunir les matériaux d'un ouvrage considérable sur la captivité de Ste-Hélène, sur cette période si peu et si mal connue encore de la vie de Napoléon. Une documentation exacte, un contrôle rigoureux des sources et une impartialité absolue du jugement étaient, en effet, nécessaires, pour dégager l'histoire de Sainte-Hélène des légendes qui l'obscurcissent et des erreurs dont les adversaires, aussi bien que les apologistes, l'ont encombrée comme à dessein. Avec les récits des compagnons et des témoins de l'exil, et les documents inédits qu'une aventure heureuse a fait tomber entre ses mains, M. Frémeaux a réussi enfin à rétablir la vérité historique et à restituer par là, à la figure de l'Empereur, sa grandeur réelle et sa signification d'humanité.

En guise de préface à ce vaste labeur — dans lequel ma piété ne sait s'il faut louer davantage l'objet de l'entreprise où la probité de l'écrivain — M. Paul Frémeaux publie aujourd'hui les mémoires extrêmement curieux du docteur Stokoe, chirurgien de la marine anglaise et médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène. Ce nom n'est pas inconnu à ceux qui se sont occupés de la captivité et qui ont lu les relations de Montholon, de Balmain, de Forsyth et d'O'Meara. Mais il apparaît dans ces pages,

qu'à titre épisodique et certains même dénaturent la part qu'il eût dans les péripéties du drame.

C'est au cours d'un voyage en Angleterre, où il allait compléter son travail dans les bibliothèques et dans les collections particulières, que M. Frémeaux découvrit les manuscrits de Stokoe, cinq gros cahiers de notes conservés chez une arrière petite-nièce de l'auteur, miss Edith Stokoe. De ces cahiers, un seul avait trait à Sainte-Hélène ; les autres racontaient la carrière navale du docteur et les événements les plus importants de son existence. Narration inhabile, d'ailleurs, et dont seul un historien averti pouvait retirer un sérieux bénéfice. Stokoe, extraordinairement prolixe, se perd en longues digressions et se répète sans nécessité ; tantôt, défaut plus grave, il parle sommairement de faits essentiels et ne fournit que des explications incomplètes. M. Frémeaux a donc repris le récit, l'a encadré, pour ainsi dire, et l'a éclairé par un commentaire à la fois érudit, précis, éloquent, et qui fait le plus grand honneur à ses qualités d'historien et de lettré.

RUDYARD KIPLING : **L'Homme qui voulut être Roi** (*Mercure de France*).

Nous risquons de trop voir Kipling à travers les premiers traduits — les premiers écrits d'ailleurs — de ses contes. Et certes, dans l'ensemble, *Le Livre de la Dungle* présente une supériorité évidente sur les recueils suivants : on y remarque une tenue, un plan, une application, j'allais dire une « volonté d'art » dont on chercherait en vain la trace au cours de plus récentes productions ; cela fait presque un tout, cela prend presque forme. Et voilà bien pourquoi ne s'y peut reconnaître l'esprit le plus informe et le plus dispersif qu'aient produit les générations nouvelles, le vrai Rudyard Kipling. Le jour où il cessa de « débuter », le jour où le succès rendit toute franchise à une facilité inconsciente et merveilleuse, il perdit la pensée de l'« œuvre » qu'il n'eût jamais réalisée et se contenta d'écrire et d'écrire avec véhémence, de livrer au public, sans discernement et sans crainte, le bon et le médiocre, et le mauvais de lui. Il fut journaliste de contes, mais il fut. Et dans ces volumes hétéroclites et sincères, qui sait puiser trouvera mieux que les aventures trop littéraires de l'adolescent Mourgli. La sélection ici n'est pas l'affaire de l'auteur, mais des lecteurs, mais des traducteurs ; on sait comment les nôtres s'en acquittent. De la moins parfaite des œuvres, MM. Fabulet et d'Humières tirent, composent, créent des volumes parfaits. Ce dernier, mieux que tous les autres, prouvent la sûreté et le tact de leur choix. Ils savent quand l'attrait du sujet, quand la nouveauté de la sensation, quand la frénésie du récit transfigurent cette littérature quotidienne et lui donnent la vie pour plus d'une journée ; et ainsi ils traduisent *L'Étrange chevauchée*, *Les Tambours du Fore and Aft*, *L'Homme qui voulut être Roi*, contes d'inspiration différente, celui-ci tout inventé, celui-là véridique ainsi qu'un fait divers, tous d'une valeur « sensuelle » sans

précédent, par le rendu du fait et par l'âpreté de l'image. Replacer l'être humain parmi les animaux, c'était bien; désormais, il suffit à Kipling de placer l'homme parmi les hommes; il aura été le premier à tirer des effets du contrat des civilisations entre elles ou surtout avec la barbarie. Il est anglais sans doute, mais anglais-colonial; on comprend que le peuple anglais lui ait voué un pareil culte. M.

W. C. Morrow : **Le singe. l'Idiot et autres gens** (éditions de *La revue blanche*).

Voici un volume où se réunissent le génie narratif d'un Kipling et le sens de l'horreur d'un Edgar Poe, quoique les récits de Morrow soient une chose si neuve, qu'il est inutile d'y chercher des comparaisons. On a lu dans cette revue *Le Faiseur de monstres* : on retrouvera, en plus émouvant, la même terreur obtenue par des procédés scientifiques, dans *Le Stylet* : l'extraordinaire docteur Entrefort recoud la lame dans l'aorte d'un homme poignardé, et quand le patient meurt, malade imaginaire, l'autopsie le prouve guéri par l'opération la plus folle. Poe n'a pas atteint au dramatique de cauchemar d'*Un irréductible ennemi :* Néranya, bras et jambes amputés au ras du tronc par ordre d'un rajah, et enfermé dans une cage de fer au haut d'une colonne, s'évade, Latude monstrueux, larve humaine, par un tour de force inouï et vient à bout de tuer son bourreau. A côté de ces histoires sanglantes s'épanouit l'infinie douceur et la sentimentalité inédite du *Singe* et de *l'Idiot* lâchés à travers le monde et redressant les torts de l'homme, Dons Quichottes imprévus.

Mais aucune critique ne donnera idée du livre de Morrow si on ne le lit, car on n'a encore rien écrit de pareil.

Albert Fua : **Le Semeur d'Idéal** (la Plume).

Ce drame a inspiré à M. Gustave Kahn une préface enthousiaste, qu'il mérite. Comme MM. Saint-Georges de Bouhélier et Fernand Hauser, et bien d'autres avant eux, M. Albert Fua a été séduit par ce sujet, le Christ revenant aujourd'hui sur la terre. Mais il a eu la discrétion artiste de n'indiquer que par le nom du héros (*Emmanuel*) qu'il y a un Dieu sous la silhouette moderne du fils de l'ingénieur vertal. Signalons l'originale vengeance posthume du nouveau crucifié : la donation entrevifs qu'il a faite à ses ouvriers est révoquée en vertu de l'article 955 du Code civil, parce que « le donataire a attenté à la vie du donateur ».

Fernand Hauser : **Le Ressuscité** (Charles).

C'est un beau livre, encore sur le Christ reparaissant au monde. Il y a plusieurs trouvailles, entre autres celle-ci : les Rois mages du vingtième siècle, spectateurs de miracles, sont des journalistes interviewers. L'auteur se plaint que des éditeurs n'aient point trouvé son

livre « assez génial ». Ne serait-ce qu'il est impardonnable de n'être génial qu'à moitié ?

Cette tragédie en prose est présentée, sous couverture d'Alphonse Osbert, par une préface de Lucien Muhlfeld.

Louis Ernault : **Au Palais de Circé** (l'Art indépendant).

M. Louis Ernault, dont nous connaissions l'œuvre à dater de son *Chant Royal*, vient de publier un drame où se trouve des scènes d'entre les meilleures que nous ayons lues. Les Guerriers-Animaux, compagnons d'Ulysse, sont aussi fantastiques et tragiques que les monstres vivisectés de l'île du docteur Moreau, encore que l'auteur n'ait prétendu, dit-il dans une note, qu'à peindre des sentiments tels que ceux des capitaines Voulet et Chanoine, du prince d'Arenberg et de lord Roberts. Gryllos, l'Homme-Porc, qui bâfre, grogne son mépris des hommes et aime une vraie truie en plein théâtre, est horriblement beau.

Lucien Hendebert : **Au pays des Somalis et des Comoriens** (Maisonneuve).

Ce beau livre prouve, comme tous les livres de voyages, que dans les temps les plus anciens et chez les peuples les plus lointains c'est exactement la même chose qu'aujourd'hui chez nous. En 1554 avant l'ère chrétienne, Ferdinand de Lesseps s'appelait Séti Ier de la dix-neuvième dynastie et le canal de Suez simplement canal des Deux-Mers. Au pays des Somalis, un Somali porte, au-dessus du coude droit, autant de bracelets d'ivoire qu'il a tué d'hommes jusqu'à quatre ; un bracelet de fer au poignet droit signifie cinq hommes. Nos officiers les portent en or.

Le Comte de Pimodan : **Promenades en Extrême-Orient** (Champion).

A Shanghaï les mendiants demandent l'aumône d'une étrange manière, en se suicidant aux portes des riches, à titre de protestation contre leur dureté. Voilà une bonne extinction du paupérisme.

A Yokohama et dans tout le Japon, ce qu'on appelle la langue franque, c'est l'anglais.

Les tremblements de terre au Japon sont ainsi produits : il y a un gigantesque poisson sous le sol, tenu par Bouddha la tête sous une colonne de pierre. Quand les hommes sont méchants il le laisse frétiller de la queue. S'il la remue frénétiquement, on va jusqu'à ressentir une secousse comme du passage d'un lourd omnibus.

Dans ce pays on chasse les canards avec un filet à papillons et on joue des drames très pathétiques sur de petits théâtres qui ont pour marionnettes des singes tenus en laisse et guidés à la baguette. Sur les grands théâtres, Danjuro et Kavakami, célèbres acteurs classiques, ne rêvent rien tant que d'imiter Mounet-Sully et Sarah Bernhardt.

Alfred Jarry

LES POÈMES

ALFRED DE VIGNY : **Stello,** avec une introduction de JULES CASE ; illustrations de M. GEORGES SCOTT, gravées par EUGÈNE DÉTÉ (Société artistique du Livre illustré).

Le livre d'Alfred de Vigny trouve là sa première édition de luxe, encore qu'en 1832 la première édition ait été ornée de trois vignettes de Tony Johannet.

Stello, le livre du malheur des poètes, se présente donc avec une parfaite typographie, et le luxe permis au point de l'image; ce sont des illustrations claires, élégantes, d'une verve abondante; un peu menues pour la sévérité du texte, tel que nous le comprenons maintenant que Vigny est devenu demi-dieu, elles sont une très intéressante continuation de la vignette monastique, et elles ont raison, puisqu'elles sont d'accord avec l'esprit du temps qui engendre ce mélancolique chef-d'œuvre.

Il est très bien que ce soit Jules Case qui ait été chargé de préfacer cette édition; quoique l'auteur de ce beau livre, *l'Étranger*, ne soit pas un poète du vin, dans sa haute vision désintéressée de la vie, dans son fatalisme élevé et pessimiste qui vient d'ailleurs que celui des *Destinées,* mais qui l'égale en amertume, en relief, en bien fondé, et, en noblesse d'expression, il a de quoi synthétiser mieux que personne l'impression qui se dégage de *Stello*, et mettre au point ce livre déjà ancien à la vie, en continuer l'accord avec la vie nouvelle. Le sort des poètes, des écrivains, depuis que Vigny écrivait *Stello,* s'est-il amélioré? on pourrait parler à cette occasion de Villiers de l'Isle-Adam, de Verlaine, de Becque, et Case en parle; il ajoute qu'après avoir dépendu de toutes les forces de finance et de police, il dépend maintenant du caprice de la Foule, qui ne lui donnera de quoi vivre, que s'il lui tend une pâtée appropriée à ses besoins, ou jugée telle par les intermédiaires commerciaux. Luira-t-elle, l'aube du jour où la Foule aimera le vrai poète, et non ceux qui imitent de leur mieux les fanfares d'orphéon et les discours tribunitiens? C'est l'avenir qui le dira, peut-être à nous, peut-être à nos successeurs, et pas les plus immédiats.

GUSTAVE KAHN

GEORGES LANOE ET TRISTAN BRICE : **Histoire de l'Ecole française de Paysage, du Poussin à Millet** (Charles).

Un excellent ouvrage : livre, et non centon d'anecdotes ou dictionnaire ; sévèrement documenté, d'ailleurs, les documents — historiques, techniques — se restreignent à leur office de matériaux. Il faudrait presque dire : d'arguments, puisqu'une thèse est volontairement, franchement exprimée, et qu'eux viennent à son appui, mais une telle épithète attribuerait un accent de plaidoirie, toujours inquiétant dans un ouvrage historique et dont celui-ci essaye de se garder. Sa thèse (mot par conséquent fâcheux,

mais qu'emploient les auteurs, et dont il convient donc de spécifier l'acceptation présente) est plutôt une conclusion philosophique logiquement motivée : et par quoi il prend son ordonnance de livre. La voici : la peinture, comme tout art, ne saurait vivre sans un sentiment religieux l'animant ; croyez en quelque chose, point nécessairement au Christ, mais croyez, sinon vous ne ferez jamais un artiste ; la foi, de nos temps, est sortie de l'Église, s'est réfugiée dans la nature : aussi le paysage (au sens large, qui comprend Poussin et Puvis de Chavannes) représente-t-il « la seule peinture religieuse de notre époque ». « L'art, c'est la nature à travers un tempérament » écrivit Zola ; eux diraient : à travers une foi.

Ainsi les paysagistes de 1830, presque tous chrétiens, du reste, et tous religieux, marqueraient-ils une apogée : nul plus qu'eux n'utilisa la nature ; mais, comme source d'inspiration : ils ne copient jamais directement, ils imaginent, ils inventent : ils *créent*. « Le tableau entièrement fait sur nature, appartient à un genre tout contemporain, qui commence avec Courbet et Daubigny. Et même on pourrait dire que cette différence établit nettement la séparation entre 1830 et le second Empire... En bannissant l'imagination, l'école de Courbet et les impressionnistes ont commis une lourde faute : sans elle, rien de grand ».— Cette conception sacrifierait sans doute (le livre clôt sur Millet), sacrifierait Claude Monet à Fantin-Latour : et si elle exalte le paysage du Poussin, par-dessus celui du Lorrain, elle admet, avec des réserves, celui de Watteau, pour ce qu'il est composé, imaginé, décoratif... Une assertion inouïe, par exemple : que le Moyen Age français ne connut point d'école nationale de peinture, que « en peinture comme dans tous les arts, l'Italie fut la véritable éducatrice de l'Europe et de la France ». Combien de fois faudra-t-il redire que la « Renaissance » — mot antiphrase qu'on devrait lire : Décadence, — tua tous les génies nationaux, à commencer par celui de l'Italie ?

L'élément historique excelle ; les articles sur le Poussin, Corot, Millet, Théodore Rousseau surtout, approchent le parfait de l'analyse critique et de la biographie dramatique. Et l'atroce de telle simple phrase : « Il (Rousseau) passa positivement des jours sans pain »...

(Millet) : « Un jour, l'un de nous, dit Sensier, alla frapper au Musée, puis à la Direction des Beaux-Arts et obtint un encouragement de 100 fr. qui fut aussitôt porté à l'artiste. C'était à la tombée du jour : Millet était dans son atelier, assis sur une malle, le dos arrondi comme quelqu'un qui a froid. Quand on arriva, il dit bonjour et ne se leva pas — il gelait dans ce triste réduit — on lui remit les 100 francs, et il ne prononça que ces mots : — Merci, ils arrivent à temps, nous n'avons pas mangé depuis deux jours. Mais l'important, c'est que les enfants n'aient point souffert ; ils ont eu jusqu'à présent leur nourriture. Puis il appela sa femme : Tiens, dit-il, je vais acheter du bois, car j'ai grand froid. Il n'ajouta pas un mot, et le lendemain il n'en parla plus. »

Mais, ô revanche ! on apprend soudain le nom de Bidault (Jean-Joseph), médaillé, décoré, membre du Jury, membre de l'Institut, qui criait : Attention ! quand arrivaient aux jurés les toiles de Théodore Rousseau, qu'il fit refuser treize ans de suite. Ainsi, nos petits-fils connaîtront Bouguereau pour ce que dernièrement (c'est à nous, cette fois, que le trait fut conté) le dit s'écria : Millet ? je le refuserais encore !

André Gouirand : **Monticelli** (Société française d'Editions d'Art).

L'être miraculeux qui rend ternes les plus effrénés coloristes, car chez tous enfin, sauf l'aérien Fantin-Latour, c'est flaques de pâte, leur couleur ; pour les impressionnistes, même pâte, en pluie de gouttelettes, aussi opaques, et, faute de « dessous », plus friable : du plâtre, aussi bien Claude Monet et certes Cézanne ; et projections instantanées de visions telles que, sans intervention de l'imagination qui crée à nouveau, du cerveau qui ordonne. Gustave Moreau ? mais cet alchimiste philosophant, un vrai joaillier, lui, et qui composait, vit trop volontiers la nature et la vie derrière les vitres poudreuses et froides des musées. Ses lourdes gemmes sont glacées, et figés ses émaux splendides. Monticelli, lui, c'est Ariel : est-ce des pierres précieuses qu'il assembla ? non : mais il vit le soleil triomphalement les transpercer, et c'est au travers de ce prisme vertigineux, de cet arc-en-ciel inouï qu'il connut les bois, les oiseaux, les étoffes rares et les femmes, cet halluciné. Aussi, comment épiloguer de lui sans délire ? et le petit livre qui nous occupe, — frêle de technique, pauvre de discussion, désordonné, confus peut-être, — vaut par cela même, du moins par l'enthousiasme qui le rendit tel. La vraie critique n'explique pas les choses, ni surtout ne les catalogue : elle cherche la raison des choses, ou bien, elle les ressuscite par une transposition passionnée, parfois involontaire, sans rapport apparent, même : tel pour certains le poème du *Loup*, de Vigny, fort exactement s'exprime — et vice versa — par le *Penseur*, de Rodin, par exemple... Et tout le reste est littérature.

Léon Riotor : **Les Arts et les Lettres** (Lemerre).

Un recueil d'articles ne ferait point un livre : mais ceci est une suite d'*études* (Puvis, Rodin, Cladel, d'Aurevilly, etc.), sans végétations rhétoriques oiseuses, probes d'autant plus de métier, et d'autant plus solides, ainsi que le manifeste d'avoir ainsi su résister au temps (plusieurs, d'ailleurs remaniées, remontent à des années). Les pages à Puvis, d'Aurevilly, prennent le noble aspect d'un hommage recueilli qui n'abolit point la sagacité studieuse, et *Les Phalanstériens de Montmartre* se poste en document historique autant que littéraire.

Félicien Fagus

Henri Dobler : **La Maison de Rêve** (Floury).

Ici même, naguère, on eut lieu de louer les aquarelles de Henri Dobler, exposées chez Georges Petit. L'album que voici en recueille une

suite, commentant les poèmes de l'auteur. A signaler seulement, donc, la présentation artistement luxueuse de ces textes et gloses, pareillement issus d'un symbolisme mystique parfois puéril et recherché, mais dont la traduction et verbale et graphique intéresse même alors par la sincérité laborieuse qu'on y voit.

EDMOND BLANGUERNON : **L'Ombre Amoureuse** (Edition du Beffroi).

M. Edmond Blanguernon manie avec agrément et facilité la jolie forme du lied. Il est habile à agiter des sensations légères, à figurer en vers brefs un paysage. Encore qu'une influence verlainienne soit trop perceptible en ses meilleures choses, on trouve çà et là de jolies images. Des imitations de chansons populaires, gaies et un peu grossières, sont moins heureuses, ainsi qu'un petit groupe de dixains qui ont quelque aspect de la vieille épigramme d'anthologie. Mais, grâce à un petit nombre de lieds mélancoliques et frais, ce volume donne l'impression d'un bon début, quoiqu'il ne soit pas tout à fait le premier de l'auteur.

LOUIS FRYSON : **Petits Poèmes des Champs et de la Maison** (Plon-Nourrit).

M. Fryson dit à son livre en manière d'exeat que ses rimes sont bien cousues : c'est assez juste et donne une idée de la spontanéité de son art. Beaucoup de bonnes intentions de faire sain, et de faire simple : en dernières dépassées.

ANTOINE SABATIER : **Fleurs de mes Jours.**

Le vers de M. Antoine Sabatier est assez plein et sonore ; malheureusement, c'est à l'aide de toutes les facilités regrettables, poncifs et chevilles, du Parnasse. Il manque aussi quelque distinction et dans la recherche du sujet et dans son exécution verbale, mais quelques poèmes se parent d'une bonne couleur familière.

ALBERT BRANDENBURG : **Le Cœur Errant** (Mercure de France).

Ce petit poème n'est pas une merveille de clarté. Le poète aperçoit la Dame du Lac, qui contient toutes les perfections féminines. Il aperçoit le Cœur Errant, une sonore et chantante immatérialité qui parcourt les espaces, et qui, après une conversation avec le poète, veut consoler la Dame du Lac qui souffre sur la terre. De leur union naît une fille, Uranie, qui a la beauté et la tendresse de la Dame du Lac et le charme du Cœur Errant. C'est elle qu'il aimera. Ce petit symbole, pour n'être pas lumineux, est dit en vers à qui ne font défaut ni la musique ni la beauté des images. C'est souvent ténu et torturé, mais il y a de jolies descriptions et de jolies condensations en un vers. La Dame du Lac est présentée passant sous le clair de lune et éveillant les fleurs en une quarantaine de vers fantasques, mais très agréables à lire.

HUGUES REBELL : **Une saison à Baïa** (Borel).

Quo Vadis a remis à la mode l'antique. Il appartenait à M. Rebell d'employer ses dons de conteur à une idylle « néronienne ». Il n'a voulu rivaliser de poids et de développement avec le roman polonais, encore que *La Nichina* l'en prouvât par avance parfaitement capable. Il semble même, au contraire, avoir affecté la coquetterie de faire court prompt et léger. Sa *Saison à Baïa* ne s'appesantit pas, elle reste gracieuse et frivole, personnelle, de ton libertin et de style châtié.

EUGÈNE DEMOLDER : **Les Patins de la Reine de Hollande** (*Mercure de France*).

A une époque comme la nôtre où « tout le monde » a du talent, il ne suffit point, hélas! d'en avoir plus que les autres: il faut s'en bien servir. M. Eugène Demolder s'est montré, à plusieurs reprises, écrivain remarquable, possédant son métier aussi bien, mieux qu'aucun. Mais n'a-t-il rien à dire qui puisse « intéresser? » Quand il n'entreprend point, ne réalise point l'œuvre folle, de donner aux chefs-d'œuvre de l'école flamande des doubles exacts et parfaits, il va chercher je ne sais quelle vieille et noire légende, où Walburge et la Mort évoluent très puérilement. Nous contraindra-t-il toujours à ne louer que sa langue?

PIERRE CUSTOT : **Midship** (Ollendorff).

Il faut saluer ce livre d'un nouveau venu d'approbation attentive. Ce sont des contes assez divers, ceux-ci réalistes, ceux-là légendaires, mais à la manière d'un *Cœur Simple* et de *Saint-Julien*. Nulle indication encore de tendance, mais un art sur qui sait déjà réaliser. Flaubert, du reste, semble vu par M. Custot, à travers Maupassant, et je ne veux point préjuger de l'influence — bonne ou mauvaise — qu'aura le solide conteur d'*Une Vie* sur ce jeune écrivain. On songera à lire sa prochaine œuvre; à lui de la faire plus significative.

HENRI GHÉON

Le Palais-Royal : I. *Du Cardinal de Richelieu à la Révolution*, par VICTOR CHAMPIER. — II. *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, par G.-ROGER SANDOZ. (Société de propagation des Livres d'Art).

Quoique le Palais-Royal soit un monument éminemment parisien, intimement lié à l'histoire nationale et à celle des mœurs, il n'avait pas encore été l'objet d'une étude définitive qui fixât ses origines, ses transformations au moyen de documents authentiques. C'est à combler cette lacune que se sont attachés MM. Champier et Sandoz.

Pour le premier volume, la besogne était particulièrement ardue. Il fallait faire table rase de toutes les légendes et recourir aux sources, c'est-à-dire aux Archives Nationales, ce qui demande de la patience, et aux contrats conservés dans les études de notaire, ce qui exige beaucoup de diplomatie, ces messieurs n'étant pas favorables aux érudits. Cepen-

dant M. V. Champier a triomphé de toutes les difficultés et raconte, documents en main, les négociations entamées par Richelieu avec les propriétaires des maisons qu'il convoitait, ses rapports avec les architectes et les décorateurs qu'il employa, et puis, la vie des possesseurs successifs depuis Louis XIII jusqu'au Régent et Philippe-Egalité. Il nous montre celui-ci acculé par les dettes obligé de céder sa collection de pierres gravées à Catherine de Russie et de faire passer la célèbre galerie d'Orléans en Angleterre. Cette vente, racontée pour la première fois dans tous ses détails, d'après les pièces originales, élucide un point d'histoire resté obscur jusqu'ici.

Pour être moins ardue, la partie qui incombait à M. Gustave-Roger Sandoz offrait néanmoins plus d'une difficulté. Mais là aussi le grand joaillier qui a été longtemps l'hôte du Palais-Royal et qui a bénéficié de l'admirable collection de documents réunie par son père, feu Gustave Sandoz, a fait œuvre nouvelle, complète, n'omettant rien, ne reculant devant aucun détail : c'est la vie du monument, ses plaisirs et ses magasins luxueux, ressuscitée à jamais.

Ces deux volumes admirablement illustrés à l'aide de documents originaux, la plupart inédits, font le plus grand honneur à la compagnie de bibliophiles qui les a édités.

Paul Lorquet : **Les Maîtres d'aujourd'hui** (Firmin-Didot).

Sans être un passionné d'art, à ce qu'il semble, M. Paul Lorquet a volontiers fréquenté les Salons et les expositions. Le temps ainsi passé n'a pas été perdu pour lui, car il en a retenu des noms : noms de peintres et noms d'œuvres. Dans les causeries qui ont suivi, causeries aimables dans des milieux corrects, il s'est appliqué à apporter des jugements justes, mais généraux et capables de ne blesser personne.

Alors il a écrit, et l'adjectif toujours laudatif est venu tout seul : « Ce charmant Helleu, le fameux Degas », ou la phrase : « La verve de Gérôme est intarissable : ce conteur spirituel n'a pas son rival pour exciter la curiosité du public ». Ce qu'il faut donc admirer dans ce livre, c'est la façon toute universitaire dont l'auteur a pu faire entrer un millier de noms qui hurleraient partout ailleurs de se trouver assemblés. Mais nulle part, hélas ! un passage ému, une sympathie visible, intransigeante pour une école, un artiste, le souvenir d'une œuvre qui demeure, au sujet de laquelle l'écrivain voudrait communiquer son enthousiasme. Bref, ce qui nous plaît tant chez Théophile Gautier, Geffroy ou Mirbeau.

BEAUX-ARTS ET ARCHÉOLOGIE

Félix Herbet : I. **Les Graveurs de l'Ecole de Fontainebleau. — Extraits d'actes et notes concernant les artistes de Fontainebleau** (Fontainebleau, Maurice Bourges).

Avec une patience et nne érudition jamais lassées, M. Herbet fouille les cartons des marchands d'estampes, les dossiers des vendeurs d'au-

tographes et surtout les archives notoriales. De ce labeur naissent d'intéressanees plaquettes d'une forme concise, mais bourrée de faits nouveaux. Nous n'en voulons pour preuve que la plaquette, quatrième de la série, consacrée aux *Eaux fortes nommées ou marquées des graveurs de l'Ecole de Fontainebleau*. On y trouve non seulement un classement, fait pièces en main, des estampes des artistes chers à M. Herbet mais la rectification de nombreuses erreurs commises par les défunts auteurs de manuels. Incidemment, M. Félix Herbet a trouvé nombre de documents, de faits concernant les artistes connus ou inconnus qui furent attachés au palais de Fontainebleau. D'où la seconde plaquette qui se trouve être un précieux guide pour les fervents du vieil art français.

Richard Cordier : **Francastel et ses environs à travers les siècles** (Beauvais, *Moniteur de l'Oise*).

On ne saurait trop encourager la publication de ces petites monographies, surtout lorsque comme celle-ci elle est composée non de racontars et de légendes, mais de documents. Il s'agit d'un petit village de l'Oise qui a tout pour plaire à l'archéologue : vieux castel, souterrains, pierre levée. On y apprend aussi comment l'emplacement du château, bien communal, fut petit à petit absorbé par les propriétaires riverains qui seraient bien gênés si on leur demandait à consulter leurs titres de propriété.

Paul Fromageot : **Les Voitures publiques à Versailles sous l'ancien régime**. (Versailles, Aubert).

M. Paul Fromageot à qui on doit déjà une documentaire biographie de Laurent Lecointre, conte aujourd'hui les vexations auquelles étaient soumis les bourgeois, touristes, solliciteurs qui désiraient se rendre à Versailles sous l'ancien régime. On partait le matin de Paris pour arriver le soir dans la ville royale. Et dans quel état! Voulait-on se soustraire aux exigences de la compagnie fermière et s'adresser à un loueur disposant de voitures autres que les carrosses et les « pots de chambre » officiels, on risquait de rester à mi-chemin et de voir envoyer à la fourrière cheval et voiture en vertu des privilèges accordés à la compagnie privilégiée. Livre documenté, commenté par d'agréables illustrations.

Charles Saunier

Léon Duguit : **Etudes de droit public**. — I. *L'État*. — *Le droit objectif et la loi positive* (Pontemoing).

L'auteur veut prouver que l'Etat n'est pas une personnalité collective, distincte des individus. Juriste réaliste, il considère que l'Etat est composé, d'une part, de gouvernants; d'autre part, de gouvernés; que les uns sont les forts, les autres les faibles, et que, par conséquent, il n'est

que la volonté de quelques individus. Ne parlons donc plus de conscience sociale, de pouvoir collectif, mais de consciences individuelles et du pouvoir des plus puissants. Affirmer au delà, c'est dépasser les faits observables.

Dans une telle théorie est évité le conflit traditionnel, et factice, entre l'individu et l'Etat, entre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel. Il ne reste plus en face les uns des autres que des hommes ayant des intérêts de même oature.

Le droit est chargé d'assurer le respect de ces intérêts.

Le droit est la formule de la sociabilité de l'homme ; il est la règle de conduite qui s'impose à lui par le fait qu'il vit et ne peut vivre qu'en société. Il n'est supérieur ni à l'indvidu ni à la société, il vient des faits et n'a rien de métaphysique.

Il ne doit y avoir qu'un droit, qu'une justice — puisqu'il n'y a qu'une classe unique de sujets du droit. Le droit public est de même essence que le droit privé. Si l'un diffère de l'autre, c'est au point de vue des sanctions.

On aura reconnu sans doute au passage quelques idées de Léon Bourgeois et d'Edmond Picard, que d'ailleurs M. Duguit a cités. Mais elles ont été assez heureusement renouvelées.

Il est fâcheux que ce livre soit touffu, confus, que la pensée soit lâche. Les mêmes mots, les mêmes arguments reviennent sans cesse. M. Duguit eut gagné à être concis : son œuvre nous a paru insuffisamment mûrie. Mais nous rendons bien volontiers hommage à un esprit sincère et ardent, préoccupé de rejeter les vieilles formules et de mettre le droit en harmonie avec les nouveaux besoins et les méthodes scientifiques.

MAXIME LEROY

ALBERT MÉTIN : **Le Socialisme sans doctrine : La question agraire et la question ouvrière en Australie et Nouvelle-Zélande** (Paris, Félix Alcan, in-8°). — Ce livre fait pendant au *Socialisme en Angleterre* du même auteur : M. Métin continue à étudier dan les différentes sociétés anglaises les aspirations à la démocratie, à l'intervention de l'État, aux lois ouvrières, tendances si peu connues que les libéraux orthodoxes n'en ont point découvert l'existence et ont félicité les Anglais de ne les point connaître. L'attention du public a pourtant été attirée récemment sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande qui ont établi la journée de huit heures, le minimum de salaire, l'arbitrage obligatoire, les retraites pour la vieillesse et bien d'autres lois qui sont chez nous à l'état de simples projets : l'auteur qui vient de faire une enquête personnelle, sur place dans les différentes colonies australasiennes donne sur ces institutions les détails les plus sûrs et les plus récents puisés aux sources mêmes et conserve à son exposition la couleur et la vie de chose vue. Les souvenirs de voyage, les silhouettes des villes champignons, les croquis du busch, les caractères des personnages contemporains se

dessinent dans ce livre et en font valoir la documentation juridique et économique. L'auteur montre que ces pays neufs sont avant tout des pays d'affaires, que la politique même est une affaire, que les syndicats ouvriers construits sur les modèles anglais s'occupent avant tout de conquérir des avantages matériels et qu'ils sont pour parler exactement des socialistes sans le savoir. Rien de plus curieux que les chapitres dans lesquels on nous montre ces syndicaux effrayés au seul mot de socialiste, ces ouvriers aux salaires ouvriers et aux courtes journées s'appliquant de toutes leurs forces à imiter la bourgeoisie anglaise et ne concevant pas qu'on puisse avoir un autre idéal de vie, de morale, de société.

A propos de ce volume, sir Charles Dilke écrit dans l'*Athenæma* : « Il est remarquable que la France ait fini par nous donner le meilleur livre sur les lois ouvrières dans les colonies anglaises. » M. W.-P. Beeves, l'auteur et le créateur et l'apologiste des lois ouvrières de Nouvelle-Zélande écrit de son côté : « C'est la meilleure étude du mouvement avancé en Australie qui ait été publiée en Europe et elle est très supérieure à la plupart des ouvrages anglais. » J'ai cru devoir citer ces deux opinions parce qu'elles appartiennent à des hauteurs qui ont traité des sujets analogues et qui ont eu eux aussi la chance d'étudier sur place la démocratie australasienne.

N.

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

THÉATRE. — Roger de Goeij ; *Jeptah Victorieux*, drame lyrique, Fischbacher. — Louis Ladeuille *L'Hypocrisie dans un crime*, drame poétique, avec illustration originale de l'auteur ; Paris, chez l'auteur, 5, rue Git-le-Cœur, 2 fr.— Fernand Hauser : *Le Ressuscité* (préface de Lucien Muhlfeld) ; Charles, 3 fr. — Firmin Van den Bosch : *La Conversion de Pétrone* ; Gand. — J.-F. Louis Merlet : *Le Contre-Maître*, pièce sociale ; Brive-la-Gaillarde, Editions de la Brise, 1 fr. 50. — Remy de Gourmont : *Lilith* ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. —A. Sertram : *La Dot et les Tribulations d'un Avare* ; Société d'Éditions littéraires. — Eugène Morel : *Projet de Théâtre populaire* ; Ollendorff, 0 fr. 50.

CRITIQUE. — Paul Stapfer : *Victor Hugo et la Grande Poésie satirique en France* ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Adolphe Brisson : *Portraits intimes* (V^e^ série) ; Colin, 3 fr. 50. — Francisque Sarcey : *Quarante ans de théâtre* (IV^e^ série) ; Bibliothèque des Annales politiques et litiéraires. 3 fr. 50. — Vicomte d'Espie (Jean de la Hire) : *Le Roman synthétique* ; Éditions de la Revue Synthétique, 0 fr. 75.

PHILOSOPHIE, SCIENCES. — Mgr. Spalding : *Opportunité* (traduit par l'abbé Félix Klein) ; Lethilleux, 3 fr. 50. — Alfred Fouillée : *La Réforme de l'Enseignement par la Philosophie* ; Colin, 3 fr. 50. — Jacques Brieu : *Strada, Sa Philosophie du Fait et ses conséquences* ; chez l'auteur, 7, impasse Bardou. — J. Laurence : *Le Moi éternel* ; Société d'Editions scientifiques, 3 fr. — J. Laurence : *Les Destinées du Moi* (préface de Jules Leval-lois) ; Société d'Editions littéraires, 3 fr. — D^r^ A. Lambert : *L'Hygiène du bien portante t l'Hygiène du malade* ; Maloine, 3 fr. — Li Taï : *Le Mystère posthume*, causeries médicales sur la mort et la survie ; Schleidrer, 4 fr.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES. — Etienne Richet : *Les Régions boréales* : Schleicher, 2 fr. — Elisée Reclus : *L'Afrique australe* (cette description, mise à jour entièrement par Onésime Reclus, comprend vingt-cinq cartes en noir et trois cartes en couleurs) ; Hachette. — Charles Barbet : *Au seuil de l'Orient* (préface de Nonce Casanova) : Société libre d'éditions des Gens de lettres, 3 fr. 50.

Revue Financière

Fonds d'État. — La quinzaine qui vient de s'écouler a été médiocre pour la plupart des fonds étrangers, et mauvaise pour les rentes argentines, brésiliennes et serbes. Il serait inutile d'insister sur les raisons qui commandent l'abstention aux capitalistes, en ce qui concerne les titres émis par des Etats dont le crédit n'a pas cessé d'être discutable, et qui néanmoins veulent faire payer beaucoup trop cher les frais de leur convalescence financière et économique.

Les douanes impériales chinoises viennent de publier leur statistique pour le premier trimestre de 1901.

On se souvient que, pendant le premier trimestre de 1900, le mouvement boxer n'avait pas encore pris son développement et que l'insurrection n'avait pas encore éclaté, le commerce n'avait donc pu être gêné par les troubles constatés dans le nord de la Chine, et les recettes des douanes étrangères dépassèrent d'un million de taëls celles de la période correspondante de 1899. Pendant le premier trimestre de 1901, le pays a encore souffert des effets de la guerre; le commerce a naturellement diminué; la baisse des importations a été sensible. Les recettes de cette période sont donc bien inférieures à celles de 1900; elles dépassent, cependant, celles de 1899. Si Shanghaï, le grand centre de distribution, a perdu plus d'un million de taëls, dans les autres vingt-huit ports à traité les augmentations et les diminutions se sont balancées; dix-huit ont enregistré une progression. Voici, d'ailleurs, les tableaux des résultats constatés pendant les trois années :

Ports à traités	1er trimestre 1901	1er trimestre 1900	1er trimestre 1899
	Hk. Tls.	Hk. Tls.	Hk. Tls.
Newchwang	3.788	»	34.081
Tientsin	37.155	119.788	91.705
Chefoo	147.583	108.544	150.575
Kiaochow	21.625	13.362	»
Chungking	141.011	93.682	82.530
Ichang	271.833	154.323	120.051
Shasi	2.145	752	251
Yochow	150	25	»
Hankow	254.749	320.523	230.973
Kiukiang	111.720	140.545	134.491
Wuhu	200.383	299.583	221.627
Nanking	46.272	35.095	»
Chinkiang	235.273	228.561	221.495
Shanghaï	1.262.358	2.273.760	1.364.434
Soochow	23.612	10.056	17.774
Ningpo	140.915	135.689	170.843
Hangchow	80.771	94.398	79.275
Wenchow	3.666	6.918	7.914
Santuao	89	»	»
Foochow	156.096	174.683	203.192
Amoy	146.788	147.996	175.421
Swatow	380.362	403.818	393.921
Wuchow	72.633	71.279	56.851
Samshui	21.983	21.281	22.506
Kongmoon	8.898	6.792	6.364
Humchuk	3.275	1.137	1.207
Canton	509.227	465.052	449.914
Kiungchow	37.589	40.748	51.244
Pakhoi	39.388	26.640	38.658
Totaux	4.861.337	5.895.032	4.325.297

La principale baisse a été constatée dans le produit des droits d'importations : il ne s'est élevé qu'à 851.257 taëls contre 1.777.149 en 1900. Les droits d'exportation, de tonnage, de transit, de cabotage, le likin sur l'opium ont également donné des totaux inférieurs, mais il y a eu augmentation dans les recettes du droit sur l'opium.

Valeurs diverses.. — Grand émoi a propos d'une catégorie de valeurs belges, qui, depuis quelque temps, ont été répandues à profusion dans le public, soit au moyen de circulaires alléchantes, soit par l'entremise de démarcheurs, recrutés, pour la plupart, dans le personnel de nos grands établissements de crédit.

Les titres en question n'ont jamais figuré sur la cote en banque du marché de Paris, et pour cause.

La marche de cette affaire, c'est que les actions de la Compagnie Nationale financière, cotées 240 francs, il y a une semaine, ne valent plus que 87 fr. 50, s'il faut en croire la cote officielle de la Bourse de Bruxelles.

On ne saurait méconnaître que la fortune mobilière belge, d'après l'organe le plus autorisé de Bruxelles, n'a pas à se féliciter du dernier exercice. Voici, en effet, de quelle manière se cotent les valeurs qui la composent :

Fonds d'Etat, provinces et villes : 78 valeurs, cotant 3.374.724.000 francs en janvier 1901, et 3.958.314.000 francs en juillet de la même année. Avec les valeurs nouvellement introduites, soit 313.362.800 francs, l'avance totale de ce groupe ressort au joli chiffre de 170.227.800 francs. Mais c'est le seul groupe où l'on trouve une amélioration. Les obligations et actions à revenu fixe figurent dans ce même tableau pour 1.242.585.400 francs en janvier, et pour 1.219.791.700 francs en juillet. Ce total est réparti entre 268 valeurs. Il y a donc un recul appréciable dans ce compartiment qui perd, en six mois, 22.793.700 francs.

Les titres de banque, d'assurances et d'entreprises immobilières sont au nombre de 53, valant 730.970.400 francs en janvier, et 699.726.500 en juillet. Les aciéries, ateliers de métallurgie et hauts fourneaux perdent, en 128 titres, 66 millions 1/2. Enfin, les charbonnages, dont il existait au 1er janvier 98 titres valant 593 millions 1/2, n'ont plus, au 1er juillet, et pour 102 titres, qu'un capital réalisable de 537.218.000 francs. Tous les autres compartiments de moindre importance sont en baisse également, par exemple le groupe des valeurs industrielles qui, dans le premier semestre, passe de 126 à 135 affaires, et descend cependant de 364 millions à 306 millions. En résumé, au 30 juin dernier, les valeurs cotées étaient estimées au total 8.139 millions, qui, mis en regard des 8.362 millions que représentaient les mêmes valeurs il y a trois mois, donnent une moins-value de 223 millions. Au 31 mars 1900, le chiffre d'ensemble était de 8.974 millions. Depuis cette époque, il a été fait pour 805 millions d'introductions nouvelles et d'augmentations de capital. Nous devons donc déduire ces 805 millions du chiffre de 8.541 millions, valeur au 30 juin 1901, pour trouver l'évaluation faite actuellement par la Bourse de l'ensemble des valeurs cotées au 31 mars 1900. Nous obtenons ainsi 7.736 millions contre 8.974 millions au 31 mars 1900. La différence en moins est de 1.238 millions, ou près de 14 0/0.

Sur le marché en banque, on remarque la baisse du Laurium grec, de la Verchny-Dnieprovsk, de l'Ermack, de la Kertch et de la Compagnie du Zambèse. Les Brevets Forchère fléchissent sans résistance.

On signale la faillite de plusieurs petites banques de province, qui avaient la peu estimable spécialité de recommander à leur clientèle l'achat de vignettes dépréciées. Il est probable que ces déconfitures auront un contrecoup sur quelques agences financières de notre place.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 18638

Beethoven

Longtemps Wagner a été considéré comme un cas isolé dans la musique allemande. Lorsque l'œuvre wagnérienne commença à être connue, ceux qui faisaient profession d'aimer la musique « classique », celle de Bach, de Beethoven, s'arrêtaient, frappés de stupeur, devant Wagner. Plus tard, quand la mode vint, une autre catégorie de dilettantes écoutait stupide — d'admiration — les pages les plus boursouflées de la « Tératologie », mais ne prêtait qu'une oreille distraite à la Symphonie beethovénienne. Or, l'œuvre de Beethoven conditionne celle de Wagner, elle en est le souffle et la vie, c'est ce qu'affirme Wagner lui-même. Si la Neuvième n'eût déjà existé, on ne peut dire si jamais Parsifal eût été créé.

D'autre part on a cru voir en Wagner un révolutionnaire en matière d'instrumentation; or, Wagner disait : « En musique instrumentale, je suis réactionnaire jusqu'à Beethoven. » C'est pourquoi nous publions ces fragments : l'admiration wagnérienne en prendra peut-être un caractère plus raisonné.

Wagner écrivit cet article en 1870, à l'occasion du Centenaire de Beethoven; il s'y mêlait des préoccupations absolument étrangères à la musique et particulièrement à Beethoven : nous en avons fait abstraction. — H. L.

S'il paraît difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante le lien réel qui rattache un grand artiste à sa nation, la difficulté s'accroît infiniment quand ce n'est plus d'un poète ou d'un artiste de la forme qu'il s'agit, mais d'un musicien.

Les deux premiers sont d'abord jugés dans leur pays par les gens du métier, suivant leur façon de concevoir les événements et les aspects du monde, et c'est toujours ce jugement qu'on a devant les yeux quand on les examine. Si, pour le poète, la langue dans laquelle il écrit a une action prépondérante sur les idées qu'il exprime, pour l'artiste plastique, la nature de son pays et de son peuple n'a pas moins d'influence sur la forme et la couleur de ses œuvres.

Ce n'est ni par la langue, ni par une forme quelconque empruntée à la nature visible de son pays et de son peuple que le musicien se rattache à eux. On admet que la langue des sons appartient uniformément à toute l'humanité et que la mélodie est la langue absolue par laquelle le musicien parle à tous les cœurs. Cependant, en y regardant de plus près, nous voyons bien que l'on peut parler d'une musique allemande distincte d'une musique italienne. On peut, pour établir cette distinction, prendre en considération un trait physiologique national : ainsi la grande disposition de l'Italien pour le chant l'avait prédestiné à sa musique nationale, tandis que l'Allemand, dénué sous ce rapport, a dû se renfermer dans un domaine musical spécial qui lui est essentiellement propre. Mais cette distinction ne touche pas le moins du monde à la substance même de la langue des sons, car toute mélodie, qu'elle

soit d'origine italienne ou allemande, se comprend également ; il y a là un élément tout extérieur qui est bien loin d'avoir une importance égale à la langue pour le poète, à la configuration du pays pour l'artiste plastique ; chez ces derniers aussi, d'ailleurs, ces différences extérieures se retrouvent comme des dons ou des lacunes de nature, sans qu'on leur attribue une valeur pour le contenu spirituel de l'organisme artistique.

Le trait caractéristique qui lie le musicien à sa nation doit cependant avoir une racine plus profonde que celui par lequel nous reconnaissons Gœthe et Schiller comme Allemands, Rubens et Rembrandt comme Flamands, encore qu'il nous faille admettre chez les uns comme chez les autres respectivement la même origine. Il est aussi passionnant de rechercher cette origine que de vouloir pénétrer l'essence même de la musique. Ce qui jusqu'ici a pu passer pour impénétrable à la dialectique, s'ouvrirait plus facilement à notre jugement si nous nous imposions la tâche plus déterminée d'étudier la connexion qui existe entre le grand musicien dont nous allons célébrer le centenaire et la nation allemande qui vient de donner de si hautes preuves de sa valeur.

Tout d'abord si l'on examine extérieurement ce rapport, il est bien difficile d'échapper aux illusions de l'apparence. Il n'est déjà pas facile de s'expliquer un poète et il nous a fallu entendre d'un historien éminent de la littérature les assertions les plus saugrenues sur l'évolution du génie de Shakespeare. Il ne faut donc pas nous étonner si nous rencontrons les mêmes aberrations à propos de Beethoven. Il nous est permis de voir clair dans le développement de Gœthe et de Schiller, car de leurs communications conscientes il nous est resté des données précises. Mais elles ne nous découvrent encore que la marche de leur développement artistique qui accompagnait plus qu'il ne dirigeait leur création. Quant au substratum réel de cette création, notamment quant au choix de la matière poétique, nous apprenons simplement que c'est le hasard infiniment plus que l'intention qui y domine, et qu'il est très difficile d'y reconnaître une tendance réelle liée à la marche extérieure du monde ou de la nation. De même quant à l'influence des impressions toutes personnelles de leur vie sur le choix et la mise en œuvre de leur matière poétique, il faut se garder de conclure hâtivement et ne pas perdre de vue que cette action ne s'est jamais exprimée immédiatement, mais seulement d'une manière indirecte, ce qui ne permet pas d'établir la preuve certaine de son influence sur la formation de l'œuvre. Par contre, nos recherches à cet égard nous permettent d'affirmer avec certitude ce fait unique qu'une évolution de ce genre n'a pu être observée que chez des poètes allemands, à vrai dire, chez les grands poètes de cette noble période de la renaissance allemande.

Maintenant que conclure des lettres que Beethoven a laissées, des très maigres renseignements que nous avons sur son existence extérieure ou sur les côtés intimes de sa vie, relativement à son œuvre musicale et à l'évolution qui s'y perçoit. Quand nous possédons jusque

dans le détail microscopique toutes les données possibles sur les événements notoires qui s'y rapportent, nous n'apprenons rien de plus précis que lorsque l'histoire nous dit que le maître avait d'abord projeté la *Symphonie héroïque* comme un hommage au général Bonaparte et inscrit son nom au frontispice de l'œuvre, qu'il raya plus tard en apprenant que Bonaparte s'était fait empereur. Et que tirons-nous de cette indication si précise pour le jugement d'un des monuments les plus merveilleux de la musique ?

Pouvons-nous par là nous expliquer seulement une mesure de cette partition ? La seule tentative ne nous en apparaît-elle pas comme une pure folie ?

Je crois que ce que nous pourrons apprendre de plus certain sur Beethoven en tant qu'homme, sera, au cas le plus favorable, par rapport à Beethoven en tant que musicien comme le général Bonaparte est à la *Symphonie héroïque*. Considéré de ce côté de la conscience, le grand musicien doit constamment demeurer pour nous un mystère absolu. En tout cas pour le résoudre en sa manière, il faut prendre une tout autre voie que celle par où il est possible, du moins jusqu'à un certain point, de suivre l'action créatrice d'un Gœthe ou d'un Schiller. D'ailleurs on perd aussi la trace du poète, précisément à l'endroit où la création passe du conscient dans l'inconscient, c'est-à-dire où le poète ne détermine plus la forme esthétique, mais où celle-ci est déterminée par sa contemplation intérieure de l'idée même. Mais c'est précisément en cela que consiste toute la différence entre le poète et le musicien, et pour atteindre là-dessus à quelque clarté, il nous faut étudier de plus près le problème qui s'offre à nous.

Cette diversité apparaît avec évidence si nous mettons en face l'un de l'autre l'artiste plastique et le musicien et plaçons le poète au milieu, de façon que ce dernier par sa forme consciente incline vers l'artiste plastique, tandis qu'il est en contact avec le musicien sur l'obscur terrain de l'inconscient. Chez Gœthe le goût pour les arts plastiques fut si fort que, pendant une période importante de sa vie, il s'y crut destiné, et, en un certain sens, considéra longtemps sa création poétique comme une sorte de compensation à sa carrière manquée de peintre : il fut, avec sa conscience, un bel esprit entièrement tourné vers le monde sensible. Schiller au contraire, fut bien plutôt attiré par l'examen du sous-sol de la conscience intérieure, bien loin du monde sensible, par la « chose en soi », par la philosophie kantienne dont l'étude l'absorba tout entier, au moment de son plus haut développement. Ces deux grands esprits entrèrent en un contact durable précisément au point où, venus des deux extrêmes, ils arrivaient à la conscience personnelle. Tous deux se rencontraient aussi dans leur pressentiment sur l'essence de la musique. Sauf que ce pressentiment était accompagné chez Schiller d'une vue plus profonde que chez Gœthe, qui n'en comprenait, conformément à ses tendances, que l'élément agréable, la symétrie, le côté plastique ; — la musique comme objet d'art (*Kunstmusik*) par où l'art des sons mani-

feste analogiquement quelque parenté avec l'architecture. Schiller alla plus au fond de la question en formulant, jugement auquel Gœthe acquiesça, que l'épopée tendait vers la plastique, le drame vers la musique. Voilà qui est bien d'accord avec notre jugement antérieur sur les deux poètes, car Schiller, dans le drame proprement dit, fut plus heureux que Gœthe, tandis que ce dernier eut une incontestable prédilection pour les formes épiques.

Mais c'est Schopenhauer qui, le premier, a reconnu et caractérisé avec une philosophique clarté la situation de la musique en face des autres arts en lui attribuant une nature absolument différente de celle des arts plastiques et de la poésie. Il part de ce fait admirable que la musique parle une langue immédiatement compréhensible pour chacun et ne nécessitant nullement l'intermédiaire des concepts, en quoi elle se différencie totalement de la poésie qui pour seule matière a les concepts dont elle se sert pour rendre l'idée sensible.

Suivant la définition si lumineuse du philosophe, les idées du monde et de ses phénomènes essentiels, au sens de Platon sont l'objet propre des beaux-arts en général. Tandis que le poète rend ces idées accessibles à la conscience en employant, à sa manière, des concepts rationnels en soi, Schopenhauer croit *dans la musique même* reconnaître *une idée du monde.* Pour lui, celui qui pourrait l'interpréter entièrement avec des concepts se donnerait une philosophie explicative du monde.

Si Schopenhauer pose ainsi en paradoxe cette explication hypothétique de la musique, montrant qu'elle ne peut se rendre proprement par des concepts, d'un autre côté, il cherche sur les seuls éléments dont il puisse tirer parti à projeter plus de lumière et à éprouver la rectitude de son explication profonde. S'il n'a pu aller plus au fond, c'est uniquement parce que, profane, il n'était pas assez familiarisé avec la musique; puis la connaissance qu'il en avait ne lui permettait pas encore de comprendre entièrement le musicien dont pour la première fois l'œuvre a ouvert au monde le mystère profond de la musique ; sur Beethoven précisément, le jugement est sans fin, du moins tant que la critique philosophique n'a pas complètement expliqué et résolu le profond paradoxe posé par Schopenhauer.

Pour mettre à profit les éléments qui nous sont offerts par le philosophe, je crois que le mieux est de prendre comme point de départ une de ses remarques où il dit que l'idée, issue de la connaissance des relations entre les choses, ne peut pas être encore considérée comme l'essence de la « chose en soi », mais seulement comme la manifestation du caractère objectif des choses et n'en donne par là encore que la manifestation extérieure. « Et même ce caractère,—continue Schopenhauer,—nous ne le comprendrions pas si l'essence intime des choses ne nous était connue d'autre part, du moins d'une manière indistincte et de sentiment. Cette essence même ne peut être comprise par la voie des idées et demeure fermée à la connaissance *purement objective.* Elle resterait par suite un mystère éternel si nous n'y avions accès par une tout autre

ıie. C'est seulement si l'on suppose que tout sujet connaissant est en
ême temps individu et, par là, une part de la nature, qu'il a accès dans
ntérieur de la nature. Il y pénètre en descendant dans sa propre con-
ience personnelle où il se manifeste dans une immédiatité absolue,
ı même temps que comme volonté. »

Si nous admettons la condition exigée par Schopenhauer pour que
dée puisse entrer dans notre conscience, soit : « une prédominance
mporaire de l'intellect sur la volonté, ou, au point de vue physiolo-
que, une forte excitation de la faculté contemplative excluant celle
ıs penchants ou des sentiments », il nous reste encore à bien saisir la
ınsée de Schopenhauer, quand il nous parle des deux faces de la con-
ience : il veut dire qu'elle est en partie conscience du *moi propre* qui
t la volonté, en partie conscience *d'autres choses* et, comme telle, tout
abord connaissance *contemplative* du monde extérieur, conception
s objets. « Maintenant, plus un côté de la conscience totale apparaît,
ıs l'autre se retire. »

L'étude approfondie de cette doctrine empruntée à l'œuvre fonda-
ntale de Schopenhauer, nous montrera avec évidence que la concep-
ı musicale, n'ayant rien de commun avec la conception d'une idée
r celle-ci est absolument liée à la connaissance contemplative du
nde), ne peut avoir son origine que dans cette partie de la conscience
regarde à l'intérieur. Si cette dernière doit, pour un temps, se retirer
ıplètement pour permettre au sujet connaissant d'entrer dans ses
ɔtions (la conception des idées), c'est seulement par ce côté de la
ɜcience tournée vers l'intérieur que la disposition de l'intellect à
ɔevoir le caractère des choses devient explicable. Si cette conscience
l a conscience du moi propre et ainsi de la volonté, sa mise à l'arrière
ı est indispensable pour que la conscience contemplative tournée
ı l'extérieur se dégage, mais l'essence de la chose en soi, insaisissable
ıte contemplation extérieure, ne pourrait être accessible à la cons-
ce tournée vers l'intérieur que si celle-ci arrivait à voir aussi clair à
érieur que l'autre, à l'extérieur, pour la conception des idées.

ɔhopenhauer nous aide à avancer dans cette voie par son hypothèse
ɔnde relative au phénomène physiologique du somnambulisme et
la théorie du rêve qu'il en déduit. Si, dans ce phénomène, la cons-
ce tournée vers l'intérieur atteint à une réelle clairvoyance, c'est-à-
à la faculté de voir, là où notre conscience éveillée, tournée au jour,
ɟarçoit qu'obscurément la base puissaute des émotions de notre
ɾnté, de cette nuit aussi le son pénètre, comme expression im-
ıiate de la volonté, dans la perception véritablement éveillée.
ɔme le rêve, à chaque expérience, le constate, à côté du monde
ɕemplé au moyen des fonctions du cerveau éveillé, il y en a un
ɔnd d'une égale netteté, se manifestant également comme sen-
ce qui, en aucun cas, comme objet ne peut se trouver hors de nous
ɾar suite doit être porté à la connaissance de la conscience par une
ɔtion du cerveau dirigée vers l'intérieur, sous la forme particulière

de perception que Schopenhauer nomme « l'organe du rêve ». On sait d'une manière non moins précise qu'à côté du monde se manifestant comme visible dans la veille comme dans le rêve, il en existe un second qui n'est perceptible que par l'oreille et se manifeste par des sons. Ainsi il y a pour notre conscience à côté d'un *monde de lumière* un *monde du son* duquel nous pouvons dire qu'il se comporte à l'égard de celui-là comme le rêve en face de l'état de veille : il est pour nous tout aussi déterminé que l'autre, bien que totalement différent. De même que le monde sensible du rêve ne peut se former qu'au moyen d'une activité particulière de l'esprit, de même la musique ne pénètre dans notre conscience que par une activité cérébrale analogue ; seulement celle-ci est différente de l'activité qui a la vue pour organe précisément comme cet « organe du rêve » se différencie de la fonction du cerveau éveillé et soumis aux impressions extérieures.

Comme l'organe du rêve ne peut être mis en activité par des impressions extérieures auxquelles le cerveau est pour le moment complètement fermé, cela doit arriver par des phénomènes qui se passent dans l'intérieur de l'organisme et ne se révèlent à notre conscience éveillée que comme des sentiments obscurs. Or, c'est par cette vie intérieure que nous entrons en contact immédiat avec la pleine nature, nous participons à l'essence des choses, de telle manière que, dans nos relations avec elle, les formes de la connaissance extérieure, temps et espace, s'abolissent. D'où Schopenhauer conclut, avec tant de persuasion, à la possibilité de rêves fatidiques donnant l'aperception des choses les plus lointaines, il va même dans des cas extrêmes jusqu'à admettre la lucidité somnambulique. Des rêves les plus oppressants, nous nous éveillons avec un *cri* dans lequel s'exprime immédiatement la volonté angoissée ; par ce cri elle entre aussitôt avec certitude dans le monde des sons et se manifeste à l'extérieur. Si maintenant nous voulons nous imaginer ce cri, dans toutes les atténuations de sa violence jusqu'à la plainte plus tendre du désir, comme élément fondamental de toute manifestation humaine qui s'adresse à l'ouïe, et s'il nous faut trouver que le cri est l'expression la plus immédiate de la volonté, qu'elle entre par lui avec le plus de rapidité et de certitude en contact avec le monde extérieur, nous devons moins nous étonner de son intelligibilité immédiate que de voir un *art* sortir de cet élément, car il est évident, d'autre part, que la création artistique aussi bien que la contemplation artistique nécessite, pour naître, que la conscience soit tenue à l'écart des émotions de la volonté.

Pour expliquer ce fait merveilleux, rappelons-nous la remarque profonde de notre philosophe : nous aussi nous ne pourrions comprendre les idées mêmes qui de leur nature ne sont saisissables que par la contemplation affranchie de la volonté, c'est-à-dire objective, si nous n'avions à l'essence des choses qui sont leur base une autre porte d'entrée qui est la conscience immédiate de nous-mêmes. Seule cette conscience nous met à même de comprendre l'être intérieur des choses existant hors de

nous, de telle sorte que nous retrouvons en ces choses cette même essence fondamentale qui s'annonce dans notre conscience de nous-mêmes comme étant notre être propre. Toute illusion à ce sujet est née simplement de la *vue* d'un monde hors de nous que nous percevons lumière du jour comme quelque chose d'absolument distinct de nous. C'est seulement par la vue spirituelle des idées et ainsi par une vaste interposition que nous atteignons au premier degré où cesse l'illusion, en ne reconnaissant plus les choses isolées, séparées par le temps et l'espace, mais leur caractère en soi ; et ce caractère s'affirme en nous avec la plus haute évidence au moyen des œuvres plastiques dont le caractère essentiel est d'employer l'apparence trompeuse du monde que la lumière développe devant nous à manifester les idées qu'il enveloppe, en maniant cette apparence avec une suprême habileté. A cela tient aussi que la vue des objets en soi nous laisse froids et désintéressés ; c'est seulement à percevoir les rapports des objets avec notre volonté que naissent les excitations de notre système émotif. C'est pourquoi s'impose un premier principe esthétique de cet art ; il faut dans les représentations de l'art plastique éviter absolument les rapports avec notre volonté individuelle et préparer au contraire à la vue ce repos dans lequel seul nous est possible cette pure contemplation de l'objet suivant le caractère qui lui est propre. Mais ici ce qui demeure l'élément actif, ce n'est toujours que l'apparence des choses en laquelle nous nous abîmons pendant les instants où la contemplation esthétique s'affranchit de la volonté. C'est aussi ce repos dans le pur plaisir de l'apparence qui, transporté de l'art plastique aux autres arts, a été établi comme principe du plaisir esthétique ; il s'est créé ainsi un *concept de beauté (Begriff der Schœnheit)* qui, dans la langue allemande, se rattache nettement à l'apparence (*Schein*) comme objet et à la contemplation (*Schauen*) comme sujet.

La conscience, qui seule dans la contemplation de l'apparence nous a rendu possible la conception de l'idée qui se manifeste par cette apparence, devait enfin se sentir contrainte à s'écrier avec Faust : « Quel spectacle ! Mais aussi rien qu'un spectacle ! Où te saisirai-je, nature infinie ? »

A cet appel répond avec une certitude absolue la musique. Ici le monde extérieur nous parle d'une façon incomparablement intelligible, parce qu'il nous communique par l'oreille, au moyen de sons, absolument cette même chose que, du plus profond de notre être, nous crions à ce monde. L'objet du son perçu coïncide immédiatement avec le sujet du son émis : sans qu'il y ait aucunement besoin de l'intermédiaire des concepts, nous comprenons immédiatement ce que nous dit un cri de détresse, de souffrance ou de joie et nous lui répondons aussitôt dans le sens correspondant. Si le cri émis par nous, douleur ou volupté, est l'expression la plus immédiate de la volonté, nous comprenons aussi indiscutablement le son qui pénètre jusqu'à nous par l'oreille comme expression de cette même émotion ; mais ici, il n'est pas possible, comme à l'éclat de la lumière, d'avoir l'illusion que l'essence fondamentale du

monde hors de nous ne soit pas complètement identique avec nous; et voilà cet abîme, illusion de la vue, aboli.

Si maintenant de cette conscience immédiate que notre être intérieur est un avec celui du monde extérieur, nous voyons naître un art, il est évident qu'il sera soumis à de tout autres lois esthétiques que les autres arts. En outre, à tous les esthéticiens il a paru inacceptable de tirer d'un élément qui leur semblait purement pathologique un art réel et ils n'ont voulu lui reconnaître une validité qu'à partir du moment où ses créations se manifestaient sous une apparence froide propre aux arts de la forme. Mais son élément pur, comme Schopenhauer l'a victorieusement démontré, n'est plus seulement contemplé par nous, il est ressenti au plus profond de notre conscience comme une idée du monde, et cette idée nous la comprenons comme une manifestation immédiate de l'unité de la volonté qui, partant de l'unité de l'être humain, se manifeste irréfutablement à notre conscience comme une avec la nature que nous percevons par le son.

Si difficile que soit la tâche, nous croyons que le moyen le plus sûr pour expliquer l'essence de la musique en tant qu'art, est de considérer le mode de création du musicien inspiré. Sous bien des rapports, il doit procéder tout autrement que les autres artistes. Pour ces derniers la création doit être précédée d'une contemplation pure, affranchie de la volonté, identique à celle que l'œuvre d'art doit provoquer ensuite sur le simple spectateur. Mais il n'appartient pas au musicien d'élever, par la contemplation pure, l'objet jusqu'à l'idée. Car sa musique même est une idée du monde en laquelle celui-ci représente immédiatement son être, tandis que dans les autres arts, cet être n'arrive à être représenté que par l'intermédiaire de la connaissance. Alors que chez l'artiste de la forme, la volonté *individuelle* est réduite au silence par la pure contemplation, elle s'éveille chez le musicien comme volonté *universelle* et, comme telle, au-dessus de toute contemplation, se reconnaît comme proprement consciente de soi. De là donc les situations très différentes du musicien qui conçoit et de l'artiste plastique qui ébauche, de là les effets très différents de la musique et de la peinture. Ici, l'apaisement le plus profond; là, la plus haute excitation de la volonté : en d'autres termes, ici la volonté est considérée dans l'individu pris comme tel, donc engagée dans l'illusion qu'elle se différencie de l'essence des choses qui existent hors d'elle, là, chez le musicien, la volonté se sent aussitôt une au-dessus de toutes les limites de l'individualité, car, par l'ouïe, la porte est ouverte par où le monde pénètre en elle, comme elle en lui. Cette submersion de toutes les limites du monde phénoménal doit nécessairement provoquer chez le musicien enivré un transport sans analogue. Dans cette exaltation la volonté se reconnaît comme volonté toute puissante, elle ne s'est pas retirée muette devant la contemplation, mais elle s'annonce hautement elle-même comme idée consciente du monde. Il n'y a qu'un état qui puisse dépasser le sien : celui du Saint — car le Saint est immuable et inaccessible au trouble, tandis qu'au contraire la vision enivrante du

musicien alterne sans cesse avec un retour de la conscience individuelle, retour d'autant plus pénible pour l'artiste que son ivresse l'éleva plus haut au-dessus de toutes limites de son individualité. C'est pourquoi les souffrances dont il paye l'ivresse où il nous transporte si inexprimablement devraient encore nous le faire paraître plus digne de respect que tous les autres artistes, avec presque un droit même à être tenu pour Saint. Car en vérité son art se comporte à l'égard du faisceau des autres arts comme la religion à l'égard de l'Église.

Nous avons vu que si, dans tous les autres arts, la volonté demande à devenir totalement connaissance, la chose ne lui est possible qu'autant qu'elle demeure silencieuse, enfouie au plus profond de l'être. C'est comme si elle attendait du dehors la nouvelle qui la libèrera d'elle-même : mais si celle-ci ne lui suffit pas, elle se place alors d'elle-même en état de vision et se reconnaît hors des limites de temps et d'espace comme l'un et le tout du monde. Ce qu'elle a vu là ne peut s'exprimer en aucune langue. Comme le rêve du plus profond sommeil ne peut passer dans la conscience éveillée que traduit dans la langue d'un second rêve allégorique précédent immédiatement le réveil, de même la volonté se crée par l'image immédiate de sa contemplation personnelle un deuxième organe de transmission qui, tandis qu'il est tourné d'un côté vers sa contemplation intérieure, touche par l'autre, au moyen de la manifestation immédiatement sympathique du son, le monde extérieur qui ressurgit au réveil. Elle appelle, et à l'appel qui lui répond elle se reconnait de nouveau, elle joue avec elle-même un jeu consolant où finalement ils'enivre.

Dans une nuit d'insomnie à Venise, je me mis au balcon de ma fenêtre au-dessus du Grand-Canal. Comme un rêve profond la ville fantastique des lagunes s'étendait dans l'ombre devant moi. Du silence le plus absolu s'éleva l'appel plaintif et rauque d'un gondolier qui venait de s'éveiller sur sa barque ; il appela plusieurs fois jusqu'à ce que, de bien loin, le même lent appel lui répondît le long du canal nocturne : je reconnus la vieille phrase mélodique douloureuse, sur laquelle Tasse avait écrit les vers connus, phrase vieille de siècles et certainement antérieure aux canaux de Venise et à sa population. Après des pauses solennelles, ce dialogue aux sonorités lointaines s'anima enfin et parut se fondre dans un unisson, puis, au près comme au loin, le sommeil ayant repris son empire, les sons s'éteignirent. Que pouvait me dire d'elle la Venise fourmillante et bigarrée, à la lumière du soleil, que ce rêve nocturne et sonore, n'eût porté avec infiniment plus d'intensité aux régions profondes de ma conscience ?

Une autre fois, je parcourais la solitude sublime d'une haute vallée de l'Uri, par une claire journée, lorsque j'entendis, venant d'une prairie alpestre, la mélopée aiguë et joyeuse qu'un bouvier lançait au loin par delà la vallée. Bientôt à travers les espaces, un même chant allègre lui répondit. Il s'y mêlait maintenant l'écho des murailles rocheuses ; comme prise d'émulation, la vallée grave et silencieuse résonnait joyeusement.

Ainsi de la nuit du sein maternel, s'éveille l'enfant avec un cri de désir, et la caresse calmante de la mère lui répond; ainsi le jeune homme plein de languides aspirations, comprend le chant séducteur des oiseaux de la forêt, ainsi parle au rêveur la plainte des animaux, du vent, le hurlement furieux de la tempête; sur lui descend cet état de rêve en lequel il perçoit par l'oreille ce que son attention, distraite et trompée par la vue, n'avait pu remarquer: il apprend ainsi que son être le plus intime est un avec l'essence la plus intime de tout cet ensemble de choses perçues et que c'est seulement dans *cette* perception que l'essence des choses hors de lui se reconnaît réellement.

Cet état de rêve où nous plongent, par l'intermédiaire de l'ouïe sympathique, ces manifestations de la nature, cet état de rêve en lequel s'ouvre à nous l'autre monde d'où le musicien nous parle, nous le reconnaissons aussitôt par une expérience accessible à chacun : sous l'action de la musique, notre vue perd sa puissance au point que nous cessons de voir, les yeux ouverts. Cette expérience, on la fait dans toute salle de concert pendant l'audition d'un morceau de musique véritablement prenant. C'est alors le spectacle le plus drôle et aussi le plus laid que l'on puisse imaginer. Si nous pouvions le voir dans toute son intensité, notre attention serait complètement détournée de la musique et nous irions jusqu'à rire, en considérant les mouvements mécaniques des musiciens et l'agitation de tout l'appareil auxiliaire d'une production orchestrale, sans parler de l'aspect vraiment trivial du public. Mais ce spectacle qui occupe uniquement celui qui reste insensible à la musique, ne trouble en aucune façon celui qu'elle enchaîne, c'est la démonstration nette que nous ne le percevons plus avec la conscience et que nous tombons, les yeux ouverts, en un état qui a une analogie essentielle avec la lucidité somnambulique. Et en vérité, c'est en cet état seulement que nous arrivons à être possédés par le monde du musicien. De ce monde, qui ne se décrit avec rien, le musicien, par la disposition de ses sons, jette en quelque sorte le filet sur nous, ou bien encore il arrose notre faculté perceptive avec les gouttes merveilleuses de ses accords, l'enivre et la rend sans force pour toute autre perception que celle de notre monde intime.

Si maintenant nous voulons nous faire une idée quelque peu nette de son procédé, nous le pouvons parfaitement en nous rappelant ses analogies avec le processus intérieur par lequel — suivant l'hypothèse lumineuse de Schopenhauer — le rêve du plus profond sommeil, entièrement soustrait à la conscience du cerveau éveillé, se traduit en quelque sorte en ce rêve allégorique plus léger qui précède immédiatement le réveil. La langue du musicien, pour parler par comparaison, va du cri d'effroi jusqu'aux harmonies les plus douces. Dans l'emploi de l'infinité des nuances intermédiaires, il est déterminé en quelque sorte par la tendance à une communication intelligible de son rêve le plus intérieur, comme dans le deuxième rêve, le rêve allégorique, il s'approche des représentations du cerveau éveillé par lesquelles celui-ci parvient à s'emparer enfin de l'image de son rêve. Mais, dans ce rapprochement, il

ne touche, comme moment extrême de son action intermédiaire, que les représentations du *temps*, maintenant celles de l'espace sous un voile impénétrable qu'on ne peut soulever sans rendre aussitôt méconnaissable le songe contemplé. Tandis que l'harmonie, qui n'appartient ni au temps ni à l'espace, demeure l'élément essentiel de la musique, le musicien, en composant tend la main au monde phénoménal éveillé, et entre en relation avec lui au moyen du *rythme*. Il procède comme le rêve allégorique qui se rattache aux représentations habituelles de l'individu de sorte que la conscience éveillée tournée vers le monde extérieur, bien qu'elle reconnaisse aussitôt la grande différence de cette image de rêve avec la vie réelle, la peut pourtant fixer. Par l'ordonnance *rythmique* des sons le musicien entre aussitôt en contact avec le monde plastique sensible, notamment grâce à l'analogie des lois suivant lesquelles le mouvement des corps visibles se manifeste d'une manière intelligible à notre intuition. Le geste humain qui, dans la danse, cherche à se rendre intelligible par des mouvements réglés, pleins d'expression dans leur alternance, paraît ainsi être pour la musique ce que sont les corps pour la lumière qui, si elle n'était brisée par ceux-ci, n'éclairerait pas ; nous pouvons dire de même que, sans le rythme, la musique ne nous serait pas perceptible. Mais c'est ici précisément, au point de rencontre de la plastique avec l'harmonie, que l'essence de la musique, qui n'est saisissable que par l'analogie du rêve, apparaît d'une façon très nette comme bien distincte de celle des arts de la forme. Alors que ceux-ci, pour le geste qu'ils se bornent à fixer dans l'espace, doivent laisser à la contemplation réfléchie le soin de suppléer au mouvement, la musique exprime l'essence la plus intime du geste avec une telle intelligibilité immédiate que, dès, que nous sommes envahis par elle, notre vue perd sa puissance de perception intensive, si bien que nous comprenons les gestes sans les voir eux-mêmes. Si la musique que nous appelons le domaine des rêves attire à elle les éléments du monde de représentation qui lui sont le plus proches, cela n'arrive que pour tourner en quelque sorte vers l'intérieur la connaissance sensible au moyen d'une transformation préalable qui lui permet de saisir l'essence des choses dans sa manifestation la plus immédiate et de noter, pour ainsi dire, le rêve que le musicien au plus profond de son sommeil avait contemplé.

Sur le rapport de la musique avec les formes plastiques du monde de la représentation ainsi qu'avec les concepts tirés des choses elles-mêmes, il est impossible de dire quelque chose de plus lumineux que ce que nous lisons là-dessus dans l'œuvre de Schopenhauer ; c'est pourquoi il est superflu de nous y arrêter plus longtemps et nous abordons l'objet propre de cet essai qui est l'étude de la nature même du musicien.

Seulement nous avons encore à nous attarder devant un arrêt important concernant le jugement esthétique sur la musique en tant qu'art. Ainsi, de ce que la musique par ses formes paraît se rattacher à la représentation extérieure on a voulu lui imposer des exigences absolument folles et contraires à son essence même.

Comme je l'ai déjà dit, on a émis sur la musique des opinions tirées exclusivement du jugement des arts plastiques. Si cette erreur a pu se produire, c'est que la musique a dû prendre un contact tout extérieur avec le côté sensible du monde et ses manifestations. Le vrai caractère de l'art musical est incompris aussi longtemps qu'on exige de lui une action analogue à celle des œuvres plastiques. Or il a accompli dans ce sens une véritable évolution. Joignez à cela un véritable avilissement du jugement esthétique sur les arts de la forme, on peut se faire une idée du degré d'abaissement de la musique, car, en principe on exigeait d'elle qu'elle mît complètement à l'écart son essence même pour se borner à nous plaire par son côte tout extérieur.

La musique nous parle uniquement en éveillant en nous avec la plus grande netteté et dans ses nuances les plus diverses l'idée la plus universelle du sentiment obscur en lui-même. Prise en soi et pour soi, elle appartient à la catégorie du sublime, car sitôt qu'elle nous envahit, elle provoque l'extase suprême de la conscience de l'infini. Ce qui n'arrive à nous que comme *conséquence* de notre anéantissement dans la contemplation de l'œuvre plastique, l'affranchissement de l'intellect du service de la Volonté, libération (temporaire) acquise enfin par le libre-jeu de l'objet contemplé sur notre volonté individuelle, ainsi l'action nécessaire de la *Beauté* sur l'âme, la musique l'exerce aussitôt en dégageant immédiatement l'intellect des liens extérieurs des choses hors de nous, et comme pure forme, libérée de toute objectivité, nous ferme au monde extérieur en même temps qu'elle nous laisse regarder dans l'être intérieur des choses. Ainsi, tout jugement sur une musique aurait à se baser sur la connaissance des lois suivant lesquelles, partant de l'effet produit par la manifestation de belles formes, qui est l'action première de la musique, on s'élève à la révélation de son caractère essentiel, par l'action du sublime. Le caractère d'une musique qui ne dirait proprement riens erait au contraire qu'elle s'en tînt au jeu chatoyant de sa première manifestation et se bornât par suite à nous maintenir engagés dans les relations extérieures des choses, enne nous présentant que la surface extérieure de la musique, tournée vers le monde sensible.

Longtemps la musique se développa dans ce sens unique, cela par la dispositions systématique de sa construction rythmique qui, d'une part, la fait comparer à la sculpture et, de l'autre, lui a donné une extériorité qui devait précisément l'exposer à un faux jugement par analogie avec les arts plastiques. Étroitement enfermée dans des formes banales et des conventions, elle apparut à Gœthe, par exemple, comme pouvant être d'un usage heureux pour la réglementation des conceptions poétiques. Ne faire que jouer, sous ces formes conventionnelles, avec la richesse énorme de la musique, de manière à éviter, comme un danger, son action propre, c'est-à-dire, la manifestation intérieure de toute chose, voilà qui fut longtemps, au jugement de l'esthéticien, le vrai et seul satisfaisant résultat du développement de l'harmonie. Mais avoir pénétré par

ces formes dans la musique, au plus profond de sa substance, avoir pu de là renvoyer à l'extérieur la lumière intérieure du Voyant et nous montrer de nouveau ces formes uniquement d'après leur sens intérieur, voilà quelle fut l'œuvre de notre grand Beethoven, qui, par suite, doit être pour nous le génie même de la musique.

Si, nous en tenant à l'analogie souvent invoquée du rêve allégorique, nous voulons imaginer la musique, provoquée par une contemplation intérieure, transmettant à l'extérieur cette contemplation, nous devons admettre comme organe propre, par analogie avec l'organe du rêve, une disposition cérébrale au moyen de laquelle le musicien perçoit d'abord l'En-soi fermé à toute connaissance, — un œil tourné vers l'intérieur qui, dirigé vers l'extérieur, devient organe d'audition. Si nous voulons avoir une copie aussi fidèle que possible de l'image (de rêve) qu'il perçoit de ce monde intérieur, nous la trouvions, en sa forme la plus pressentie, dans un des célèbres chants d'église de Palestrina. Ici le rythme n'est perceptible que par le changement des suites harmoniques d'accords, tandis que, sans celles-ci, comme successions symétriques du temps en soi, il n'existe pas. Ici la succession de temps est encore si immédiatement liée à l'essence de l'harmonie hors du temps et de l'espace qu'il n'y a nul besoin d'avoir recours aux lois du temps pour la compréhension d'une telle musique. Dans une telle œuvre, cette succession s'exprime presque uniquement dans les plus délicates transformations d'une couleur fondamentale qui nous montre les nuances les plus intimes toutes reliées entre elles par une parenté étendue, sans que nous puissions en ce changement percevoir un dessin de lignes. Maintenant, comme cette couleur même n'apparaît pas dans l'espace, nous obtenons ici une image presque hors de l'espace et du temps, une révélation purement spirituelle qui s'empare de nous et éveille en nous une émotion indicible, car elle porte à notre conscience, avec une incomparable clarté, l'être intérieur de la religion, libre de toute fiction conceptuelle dogmatique.

Représentons-nous maintenant un morceau de musique de danse, ou une phrase de symphonie orchestrale imitant un motif de danse, ou enfin un opéra proprement dit, nous trouvons aussitôt notre fantaisie enchaînée par une ordonnance régulière, dans le retour de périodes rythmiques, et ainsi la pénétration de la mélodie se trouve immédiatement déterminée au moyen de la plasticité qui lui est donnée.

On a très justement caractérisé comme « profane », par opposition à la musique « spirituelle », la musique développée en ce sens. Sur le principe de ce développement je me suis d'autre part suffisamment expliqué ; ici, j'en examine la tendance uniquement dans le sens de l'analogie avec le rêve allégorique, d'après quoi il semble que l'œil du musicien, éveillé maintenant, s'attache aux manifestations du monde extérieur, jusqu'au point où ces manifestations lui deviennent aussitôt compréhensibles selon leur être intérieur. Les lois extérieures, suivant lesquelles cette connexion avec le geste passe finalement à toutes les manifesta-

tions de la vie où le mouvement intervient, deviennent pour lui celles de la rythmique, au moyen desquelles il construit des périodes d'opposition et de retour. Maintenant, plus ces périodes sont emplies par l'esprit propre de la musique, d'autant moins, en tant que signes architectoniques, elles détournent notre attention de l'action pure de sa musique. Au contraire, quand cet esprit intérieur de la musique s'affaiblit dans sa manifestation essentielle, en faveur de cette ordonnance régulière et architectonique des rythmes, c'est cette symétrie extérieure seule qui nous saisit, et nous réduisons nécessairement nos exigences à l'égard de la musique même en la ramenant uniquement à cette symétrie. La musique sort par là de son état de sublime innocence, elle perd la force de nous délivrer du péché de la forme extérieure, en d'autres termes, elle n'est plus annonciatrice de l'essence des choses, mais elle se perd elle même dans l'illusion de la représentation des choses hors de nous. Car dans *cette* musique on veut maintenant *voir* quelque chose, et cette chose à voir devient la chose principale, comme le montre bien l'opéra, où le spectacle, le ballet, etc., constitue la chose attrayante et attachante cela caractérise suffisamment la dégénérescence de la musique qu'on y emploie.

Sortant maintenant des généralités nous allons éclairer les considérations précédentes en nous attachant à bien saisir pratiquement le style particulier du maître au cours de son développement.

La disposition d'un musicien pour son art, sa vocation, ne peut s'établir que d'après la musique de son temps et l'action qu'elle exerce sur lui. C'est seulement lorsqu'il est parvenu au terme de son évolution, que nous pouvons apprendre de quelle façon se sont éveillées ses dispositions à la contemplation intérieure, sa vision profonde du rêve cosmique ; jusque-là il obéit aux lois que lui imposent les influences extérieures, ces lois dérivent immédiatement pour le musicien des œuvres musicales des maîtres de son époque. Ici nous trouvons Beethoven très peu influencé par la musique d'opéra, il reçut par contre une forte empreinte de la musique religieuse régnante. Mais le métier de pianiste qu'il avait pris, « pour être quelque chose » comme musicien, le mit en un contact continu et intime avec les compositions pour piano de ses contemporains. La « sonate » en était devenue la forme par excellence.

On peut dire que Beethoven fut et resta un compositeur de sonates, car, pour le plus grand nombre et pour les meilleures de ses compositions instrumentales, la forme fondamentale de la sonate a été le voile à travers lequel il regarda dans le royaume des sons, ou encore, sous lequel, émergeant de ce royaume, il se fit comprendre à nous, tandis que d'autres genres, notamment les formes mixtes de musique vocale, en dépit des qualités éminentes que l'on y rencontre, ne furent touchés par lui qu'en passant et en manière d'essai.

Le code de la Sonate avait été constitué pour toujours par Emmanuel Bach, Haydn et Mozart. Elle fut le résultat d'un compromis entre

la conception musicale allemande et la conception italienne. Son caractère extérieur lui vint de l'usage auquel elle était destinée. Avec la Sonate le musicien se présentait au public qu'il devait, comme pianiste, récréer par sa virtuosité et en même temps intéresser agréablement comme compositeur. Ce n'était plus Sébastien Bach rassemblant sa paroisse à l'église devant l'orgue ou jetant un défi aux connaisseurs et confrères. Un fossé profond séparait des professionnels de la Sonate le maître merveilleux de la fugue. L'art de la fugue fut travaillé par ceux-là comme un moyen de fortifier l'étude de la musique, mais ne fut appliqué à la Sonate que comme un simple artifice : les rudes conséquences du contre-point durent céder le pas à la douceur d'une stable eurythmie ; en prendre le Schéma achevé, le remplir dans le sens de l'euphonie italienne, tel paraissait être alors l'unique objectif de la musique. Dans la musique instrumentale de Haydn, nous croyons voir le démon enchaîné de la musique jouer devant nous avec la puérilité sénile d'un vieillard de naissance. Ce n'est pas à tort que l'on considère les premiers travaux de Beethoven comme ayant subi l'influence particulière de Haydn ; même à un point plus avancé de son développement, on croit pouvoir lui attribuer avec Haydn une parenté plus proche qu'avec Mozart. Sur la nature particulière de cette parenté, un trait caractéristique dans l'attitude de Beethoven à l'égard d'Haydn nous renseigne. Beethoven ne voulait à aucun prix se reconnaître disciple d'Haydn qu'on lui attribuait comme maître, et se permit même, dans la fougue de sa jeunesse, des expressions blessantes à son sujet. Il semble qu'il se sentît par rapport à lui comme l'homme fait en face du vieillard en enfance. Bien au-dessus d'un accord de forme avec son maître, le démon indomptable de sa musique intérieure, enchaîné dans cette forme, le poussait à une manifestation de sa force qui, comme toutes les énergies contenues du formidable musicien, ne pouvait s'exprimer qu'avec une inconcevable âpreté. On raconte qu'à sa première rencontre avec Mozart quand il était jeune homme, ayant été prié par le maître de jouer une sonate, il se leva avec humeur après l'avoir jouée et demanda à improviser librement afin de se faire mieux connaître. Il fit par son improvisation une telle impression sur Mozart que celui-ci dit à ses amis : « De celui-là le monde aura quelque chose à entendre. » Mozart se serait exprimé ainsi en un temps où lui-même avec un sentiment très net de sa personnalité parvenait à l'épanouissement de son génie intérieur, qui jusque-là avait été empêché, par des obstacles inouïs, de se développer suivant ses véritables instincts, étant asservi à une misérable et pénible carrière de musicien. Nous savons qu'il vit venir la mort avec l'amère conscience qu'il serait arrivé à montrer au monde ce dont il était capable.

Par contre, nous voyons le jeune Beethoven s'avancer contre le monde avec ce tempérament altier qui toute sa vie le maintint à son égard dans une indépendance presque sauvage. La conscience qu'il avait de lui-même, soutenue par une âme fière, le sauvegarda en tout temps des

exigences frivoles qu'un monde avide de plaisirs imposait à la musique; contre les obsessions d'un goût amolli il avait à garder un trésor d'une richesse inappréciable. Dans ces mêmes formes en lesquelles la musique devait se montrer uniquement comme art de plaisir, il avait à annoncer la contemplation intérieure du monde des sons. Aussi en tout temps est-il toujours semblable à un véritable possédé; et ce que Schopenhauer dit du musicien en général s'applique bien à lui : celui-là exprime la vérité la plus haute dans une langue que sa raison ne comprend pas.

C'est seulement dans l'esprit qui avait présidé au développement de sa structure extérieure qu'il rencontra « la raison » de son art. Ce fut une bien pauvre raison qui lui parla du haut de ces constructions architectoniques et il vit se mouvoir les grands maîtres de sa jeunesse, employant le retour banal de phrases et de fioritures, les oppositions exactement réparties de force et de douceur, les introductions solennelles de tant et tant de mesures construites suivant la recette, passant par la porte indispensable des demi-finales répétées en nombre déterminé, pour aboutir à la péroraison bruyante et béatifiante. Telle était cette raison qui avait construit les ariettes d'opéras et qui avait imposé le procédé de coudre ensemble des morceaux d'opéras, tandis qu'Haydn, lui, astreignait son génie à compter les perles de son rosaire; car, avec la musique de Palestrina, la religion aussi avait disparu de l'Eglise. En ce temps-là, le formalisme artificiel du jésuitisme donnait une contrefaçon de la religion, en même temps que de la musique. Ainsi, pour l'observateur sagace, ce même style jésuitique, dans l'architecture des deux derniers siècles, a recouvert la Rome respectable et noble, ainsi s'est adoucie et amollie la glorieuse peinture italienne. Sous la même influence est née la poésie « classique » française; dans ses lois mortelles à toute pensée nous pouvons voir une analogie frappante avec les lois qui régissaient l'ariette et la sonate.

On sait que ce fut cet « esprit allemand » tellement craint et détesté « au delà des monts » qui, partout et par conséquent aussi sur le terrain des arts, marcha en libérateur contre cette artificieuse corruption de l'esprit des peuples européens. Sur d'autres domaines, nous avons célébré nos Lessing, nos Gœthe, nos Schiller, etc... pour nous avoir sauvés de cette corruption : il s'agit aujourd'hui de démontrer pour Beethoven, que, par lui, comme il parlait une langue commune à tous les peuples et la plus pure des langues, l'esprit allemand tira l'esprit humain d'un abaissement profond. Car du fait qu'il éleva la musique, rabaissée à un simple art d'agrément, à la hauteur de sa mission sublime, en partant de son essence même, il nous a ouvert la compréhension d'un art par lequel le monde s'explique aussi clairement à toute conscience que pourrait le faire pour tout penseur familier avec la spéculation, la philosophie la plus profonde. C'est uniquement là-dessus que repose le rapport du grand Beethoven à la nation allemande, rapport que nous allons chercher à préciser au moyen des traits particuliers de sa vie et de son œuvre qui sont à notre connaissance.

Pour voir comment procède l'artiste avec la construction suivant les notions de raison, rien n'est d'un enseignement plus profitable qu'une conception exacte du procédé suivi par Beethoven dans le développement de son génie musical. C'eût été un procédé de raison s'il avait consciemment transformé ou même renversé les formes extérieures de la musique trouvées antérieurement, mais ici, il n'y a nulle trace de conscience. Jamais certes il n'y eut un artiste qui raisonnât moins sur son art que Beethoven. Par contre, avec son âpre fougue, il souffrit profondément de l'esclavage où ces formes tenaient son génie, il le subit comme une souffrance personnelle et presque aussi directement que toutes les autres contraintes conventionnelles. Mais sa réaction consista uniquement dans l'épanouissement fier et libre d'un génie intérieur que rien, pas même des formes, ne pouvait entraver. Jamais il ne changea fondamentalement une des formes antérieures de la musique instrumentale ; dans ses dernières œuvres, sonates, symphonies, quatuors, etc..., la structure est incontestablement la même que dans les premières. Mais maintenant, comparez-les entre elles, par exemple à la deuxième symphonie en *ré*, la huitième en *fa* majeur et admirez le monde absolument nouveau qui nous apparaît dans cette dernière sous des formes presque identiques à celles de l'œuvre antérieure.

Ici se caractérise encore la nature allemande qui est si profonde et si richement douée qu'elle sait à toute forme donner l'empreinte de son être intérieur, en la remaniant de nouveau de l'intérieur et la préservant de la nécessité d'un bouleversement extérieur. Ainsi l'Allemand n'est pas révolutionnaire, mais réformateur ; aussi garde-t-il pour la manifestation de son être intrinsèque une richesse de formes comme n'en possède aucune autre nation. Cette source profonde paraît être tarie chez le Français : c'est pourquoi tourmenté par les formes extérieures en politique comme en art, il croit devoir les détruire complètement, dans l'illusion que des formes plus commodes se créeront ensuite d'elles-mêmes. Ainsi, chose merveilleuse, sa révolte ne va toujours que contre son propre naturel, qui ne dépasse pas en profondeur cette forme extérieure, cause de son tourment, en laquelle il s'exprime. Par contre, cela n'a causé aucun dommage au développement de l'esprit allemand que notre littérature allemande se nourrît des poèmes français de chevalerie : l'intime profondeur d'un Wolfram von Eschenbach tira d'une matière qui, dans sa forme primitive, nous a été conservée comme une curiosité pure, des types éternels de poésie. Ainsi nous nous sommes assimilé la forme classique des civilisations grecque et romaine, nous avons imité leur langue, leurs vers, nous avons su nous approprier la manière de voir antique, mais nous avons exprimé dans ces formes ce qu'il y avait de plus intime en nous. De même avons-nous reçu des Italiens la musique avec toutes ses formes ; les œuvres inconcevables de Beethoven montrent ce que nous y avons mis.

Vouloir expliquer ces œuvres elles-mêmes serait une entreprise folle. En les reprenant dans leur ordre chronologique, nous verrons

toujours plus nettement, le génie de la musique pénétrer la forme musicale. L'œuvre de ses précurseurs fait penser à un écran peint vu à la lumière du jour, pseudo œuvre d'art sans comparaison possible avec l'œuvre d'un vrai peintre, œuvre d'un art absolument inférieur, par conséquent méprisée par les purs connaisseurs : ces frivolités étaient écrites pour l'ornement des fêtes, des tables royales, et pour l'amusement de la haute société, et le virtuose plaçait son adresse devant son œuvre et non derrière, comme la lumière pour l'écran. Mais maintenant Beethoven plonge cette image dans le silence de la nuit, entre le monde des apparences et l'intériorité profonde de l'essence de toute chose, et il amène la lumière du Voyant derrière l'image : celle-ci s'anime merveilleusement et nous voyons devant nous un monde nouveau dont même le plus grand chef-d'œuvre de Raphaël ne peut nous donner le pressentiment.

Ici la puissance du musicien ne se conçoit que comme un charme magique. Car c'est véritablement dans un état d'enchantement que nous plonge l'audition d'une œuvre pure de Beethoven. Alors que, de sang-froid, nous ne voyons que les moyens techniques employés pour l'exposition de la forme, nous éprouvons maintenant une animation spirituelle, une activité tantôt légère tantôt effrayante, une vibration fébrile, une joie, une aspiration, une inquiétude, une douleur, un ravissement qui ne paraissent venir que du plus profond de notre être. Car, dans la physionomie musicale de Beethoven, c'est un point très important pour l'histoire de l'art, que tout accident technique par lequel l'artiste, pour se rendre intelligible, se place en un rapport conventionnel avec le monde extérieur, acquiert la plus haute signification comme épanchement immédiat de son émotion intérieure. Comme je l'ai déjà dit d'autre part, il n'y a plus de garniture, il n'y a plus de cadre à la mélodie, mais tout devient mélodie, toute voix de l'accompagnement, toute note rythmique et même les pauses.

Comme il est tout à fait impossible de discuter la substance de la musique de Beethoven, sans prendre aussitôt le ton de l'extase, et que nous avons déjà tenté, guidés par le philosophe de pénétrer plus profondément la nature même de la musique en général (par où il fallait comprendre celle de Beethoven en particulier), nous nous tournerons toujours pour nous abstenir d'une tâche impossible, vers la personnalité de Beethoven, comme étant le foyer du monde lumineux qui part de lui.

RICHARD WAGNER

(A suivre.)

Traduit par HENRI LASVIGNES.

Le Palais de Proserpine[1]

IX

MÈRE ET FEMME...

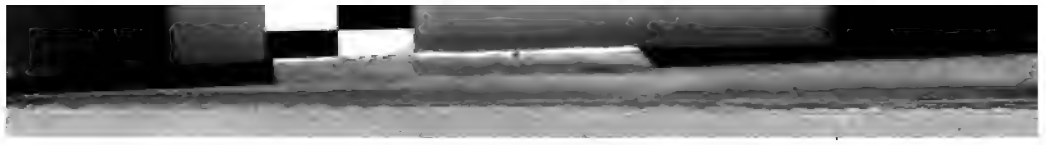
Dans la partie qu'elle venait d'engager avec son époux, la princesse Josépha avait donc eu le point. Néanmoins, de ce premier avantage, elle ne sut ou ne voulut tirer qu'un médiocre bénéfice. Cela tient à des causes diverses que pour la clarté du récit il est utile d'indiquer.

Quoiqu'elle eût fait preuve assez inopinément d'énergie et de décision, la jeune femme était loin encore d'avoir le caractère formé. Trop voisine de l'adolescence, elle n'avait pu en si peu de temps en dépouiller entièrement les goûts, les habitudes, et pour s'orienter dans une voie nouvelle, à défaut de guide et d'exemple, elle n'avait guère qu'un instinct, puissant il est vrai, celui de la maternité.

Lorsque le prince Claude arrêta sur elle son choix, elle était effectivement une petite fille assez sauvage, très orgueilleuse et parfaitement ignorante. On l'avait laissé pousser à l'aventure ; en sa qualité de cadette d'une maison glorieuse, mais pauvre, elle ne valait point qu'on s'occupât d'elle avec suite, et pour l'aînée seule, dont il convenait d'assurer d'abord l'avenir, le père s'était mis en frais de gouvernantes, en quête de hautes protectrices qui l'emmenaient dans leurs voyages et l'initiaient aux difficultés et aux beautés de la vie de Cour. La petite Josépha avait donc grandi fort négligée, même d'Ali-baby qui remplaçait un peu la mère défunte, mais préférait lire des romans que d'instruire la jeunesse. Le comte illustrissime se contentait de lui inculquer des notions sur l'excellence de leur famille et de lui remontrer le privilège qu'elle avait d'en être issue. Bonhomme et solennel, général « à la suite » quelque part, il étudiait fervemment la botanique, se piquait d'avoir des préjugés de caste et, peu soucieux de ses affaires, se ruinait tout doucement, mais espérait en des temps meilleurs. Il n'était guère dans le train, pas « moderne » du tout, philosophait où

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet et 1er août 1901.

il fallait agir, classait des herbes mieux qu'il n'ordonnait ses comptes, s'attendrissait hors de propos et sans mesure, et n'était jamais si fier que lorsque, pour recevoir un hôte de conséquence, il paradait en bel uniforme orné de crachats et d'un grand cordon. Avec son puissant cousin, le prince Claude, il offrait des analogies, mais en plus atténué, en plus petit, et moins la perturbation sexuelle et la singularité mystique qui caractérisaient ce dernier. Comme lui, il tenait les femmes en mince estime, mais pour des raisons différentes, les jugeant frivoles et d'esprit faible ; d'ailleurs les femmes l'avaient toujours mené. D'apparence simple, il était fort attaché aux prérogatives de son rang, et si convaincu de l'illustration de sa race, qu'il ne faisait aucun effort pour en soutenir l'éclat par une fortune et un établissement appropriés. Toutefois ses filles lui étaient un fardeau dont il souhaitait d'être soulagé. C'est pourquoi, avisant au plus pressé, il avait jeté pour l'aînée son dévolu sur le prince Claude, lequel saurait bien marier les autres. Ceci décidé, il vivait dans une quiétude parfaite, négligeant par principe autant que par nonchalance l'éducation des trois jeunes comtesses. Pourvu qu'elles apprissent à saluer et connussent à fond l'almanach de Gotha, elles en sauraient toujours assez. Ainsi Joséphа s'épanouit-elle au plein air, mais l'esprit tourné vers l'héraldique splendeur des couronnes et des sceptres. Et si dans ses courses aux environs elle s'exaltait à la vue des Alpes dont lointainement les crêtes neigeuses bordaient l'horizon dessus les bruyères rouges et les noires forêts de sapins, volontiers peuplait-elle de magnifiques héros casqués d'argent, revêtus d'augustes insignes, les salles désertes, aux murailles armoriées, du château paternel. Assez longtemps ce fut en elle un bouillonnement de lyrisme sentimental et d'ambitieuses imaginations, activé par l'impétuosité de son tempérament. A quinze ans, son plaisir favori était de galoper sur un poney dont lui avait fait présent une archiduchesse en visite à Pücklitz. Suivie d'une sorte de groom assez mal habillé, elle s'enivrait de vitesse ; à la beauté des choses elle adressait des hymnes enthousiastes, et il l'enchantait d'être reçue dans les fermes en petite souveraine. Une grand'tante, vieille fille septuagénaire qui vivait fort retirée dans une aile du château l'accueillait de bonne grâce : elle avait la tête un peu fêlée et lui racontait de naïves histoires d'amour, ou bien d'une voix surète lui chantait des romances que la jeune fille retenait. Mais, précocement, une passion domina chez elle : celle des enfants. Etre mère lui



parut résumer le bonheur. Simpliste à cet égard, elle ne se demandait point par quel moyen merveilleux se réaliserait son désir, ne voyait, ne devinait rien. D'imagination singulièrement pure, elle se figurait que le mariage par la seule vertu de son sacrement opérait le miracle, et ne s'embarrassait pas de réflexions difficiles, de recherches hasardeuses. Ses sœurs, avec qui elle vivait en assez mauvaise intelligence, la taquinaient là-dessus, et inventaient pour elle des sobriquets désagréables. Elle ne s'en émouvait guère et prétendait adopter tous les poupons du voisinage; du moins, empêchée dans ce beau dessein, visitait-elle régulièrement les plus notoires mères de Pücklau, et dans la mesure de ses modestes moyens comblait de prévenances leur progéniture. Ses courses à travers champs avaient désormais un but : dans les fermes où elle entrait, c'est au roi-bébé tout de suite qu'elle allait. « Ah, soupirait-elle, à l'étonnement des braves femmes qui se seraient bien passé de ce que leur ventre fût si souvent béni, ah, est-ce que moi aussi le ciel me jugera digne d'être mère? Douze enfants, je voudrais en avoir douze! » Vœu puéril et charmant, qui fera sourire, mais vœu conforme à certaines candides complexions d'Allemagne, pays ou plus qu'ailleurs s'est conservé le sens primitif et le désir de la fécondité. Ce fut d'ailleurs cette prédilection si ingénument affirmée par elle qui détermina le choix du prince Claude. Perspicace en dépit de ses bizarreries, il comprit que c'était là la femme qui le servirait le mieux et en toute innocence dans ses projets, celle que Leone Cappa lui désignait, lorsqu'il le persuadait de la possibilité de se marier utilement... Pour imprévue qu'eût été la demande que Son Altesse fit de sa main, Josépha n'hésita pas longtemps d'acquiescer. Il était ardu de refuser; son père, surpris par l'événement, obligé de sacrifier l'aînée, la pressait d'accepter, de crainte de garder ses quatre filles sur les bras. D'autre part, si Monseigneur ne répondait point à l'idéal du prince Charmant, il était pourtant prince, et de bonne marque. Nourrie dans le respect des titres, Josépha fut un peu éblouie; elle osa objecter qu'elle était mal préparée à occuper un rang aussi élevé, mais le dit sans conviction, et son cœur palpitait de ce qu'elle règnerait et serait mère... Transplantée à Pücklau, elle se sentit perdue dans l'immensité de cette petite cour; la richesse et le cérémonial l'en fatiguaient, il fallait que, domptant sa vivacité primesautière, elle s'accoutumât à tant d'usages qu'elle ignorait, et cela sans que l'y aidât, au contraire, son mari... Après le viol de sa virginité,

le monde lui apparut dans sa laideur, et sa pensée qui travaillait, se fortifia d'amertume. Ayant triomphé de la maladie qui au sortir de ses couches troubla son esprit, le sentiment maternel la reconquit entièrement et elle ne songea plus qu'à se vouer à son enfant, cet enfant de la surprise, mais qu'elle aimait d'autant plus âprement qu'elle l'avait payé de son honneur; elle approuva donc le prince Claude afin de maintenir son droit de mère. Mais pour continuer à lutter victorieusement avec lui, il lui restait à acquérir le sens pratique des choses, il lui fallait se départir de ses habitudes de respect envers celui qui était le souverain, il était nécessaire qu'elle refît en quelque sorte toute son éducation. Or elle était seule, dépourvue de conseil, et avant qu'elle ne prît possession de tous ses moyens, du temps devait s'écouler. Puis les façons du prince la déconcertaient, il n'était pas un homme comme les autres et, par ses bizarreries mêmes qui dégénéraient en folie, lui échappait. Dans cette petite cour dont rien ne lui était familier, elle perdait pied, et contre les attaques sournoises de Son Altesse ne se défendait que par une étude journalière et un inaltérable sang-froid de commande.

Et elle se heurtait à un autre obstacle: l'invraisemblable amour que le prince portait à la petite Claudia. Elle en était jalouse, pressentait que, par un caprice cruel de la nature, l'enfant de sa chair ne lui rendrait pas en tendresse sa douleur de l'avoir conçue et lui préférerait celui qu'un mensonge faisait son père. Déjà — mais peut-être se trompait-elle — la petite paraissait reconnaître l'approche du prince: et tandis qu'elle s'irritait parfois des caresses maternelles, se laissait prendre et manier par celui-ci sans effroi, y goûtait même un plaisir évident qu'elle témoignait à sa façon par une agitation ravie et des exclamations variées ou un silence admiratif et confiant. Le cœur de Josépha se serrait devant ces démonstrations, et pour qu'il n'y parût point, elle s'imposait une contrainte qui empreignait de sévérité la douceur de ses traits.

Mais surtout elle se sentait paralysée dans ses velléités d'action par Leone Cappa. Elle le voyait rarement, et craignait d'autant plus son influence occulte. Se présentait-il devant elle, il lui témoignait toujours une déférence humble, voisine de la servilité, mais dans sa prunelle passait comme une lueur narquoise, et d'autres fois son regard scrutateur la faisait rougir. Elle ne pouvait s'accoutumer à l'étrangeté de son apparition, éprouvait en sa compagnie un indéfinissable malaise; et s'il

était un génie ou un fantoche dangereux, elle ne le savait, car la musique était pour elle chose imprécise et plaisante, et la valeur d'un compositeur ne comptait pour elle qu'autant que sa célébrité était établie, et sur Cappa elle était mal renseignée. Mais elle comprenait que pour des causes qui lui étaient cachées, il dirigeait à son gré le prince, que c'était lui qu'il fallait détruire, si elle voulait être la maîtresse, et, sa répugnance pour sa personne l'empêchant de l'aborder résolument, elle se reprochait sa lâcheté. De plus, quoiqu'en public elle fût traitée honorablement, le sanctuaire du prince lui restait interdit. Cela, revenu de sa première stupéfaction, lors de leur retour au *Palais de Jupiter* il le lui avait formellement déclaré, et mal assurée dans son nouveau rôle où elle défendait ses droits, redoutant de trop exiger, elle n'avait point insisté. C'était pourtant ce sanctuaire qu'il lui eût fallu forcer, puisque c'était là qu'inspiré par le compositeur, Monseigneur puisait l'énergie nécessaire pour la braver, préméditait les menues tracasseries par quoi il espérait la mater, tissait aussi dans la trame de ses rêves ses plus fabuleuses chimères.

Si elle avait assisté aux colloques des deux hommes, elle eût été édifiée.

Le prince Claude ayant choisi dans sa défroque le costume qui convenait à son humeur du moment, et d'autres fois revêtu d'une pompeuse houppelande, attendait son « ami » (depuis peu il lui avait conféré ce titre) avec une impatience que par souci de sa dignité il cherchait à lui celer. Il ouvrait le bahut où s'étalait la collection de friperies anciennes, en palpait fébrilement les étoffes, ou bien s'emparait des menus et disparates objets rassemblés derrière les vitrines et sur les étagères et les nettoyait minutieusement, s'attardait aussi à contempler avec un sourire méprisant le tableau où Flaminia étalait son opulente nudité, et par manière de jeu tapotait sur les petites dents méchantes du crâne, en sifflotant.

Nolo, qui aimait le luxe des appartements princiers, était généralement en avance sur son maître, et Monseigneur ne dédaignait point de lui adresser des discours qu'il écoutait avec gravité. Ses manières silencieuses, sa beauté souple et calme plaisaient fort au prince qui ne lui trouvait rien d' « excessif »; et en effet dès l'enfance, Leone Cappa, qui pourtant ne le destinait pas à la chapelle Sixtine, avait supprimé chez lui l'origine des passions... Donc, Monseigneur le caressait fort doucement et lui ouvrait le fond de son cœur.

— Vois-tu, lui disait-il, la chair est peu de chose, et l'esprit est tout. Peut-être as-tu beaucoup d'esprit; en tout cas, la chair ne t'embarrasse point. Plût au ciel que je n'eusse jamais pu goûter à ses plaisirs détestables, car, y ayant goûté, je les regrette, et c'est un grand malheur...

Il poursuivait sur ce ton; Nolo, assis sur son séant, l'écoutait, amincissant les prunelles pour mieux comprendre, et sans doute il le flattait d'avoir été en mainte occasion le confident de personnages aussi considérables que Leone Cappa et Leurs Altesses.

Le compositeur arrivait, ennuyé de son servage, mais affectant un air de respect attendri en abordant le prince. Il lui semblait que depuis quelque temps celui-ci baissait; sa haute taille s'était subitement ployée; pour choisir ses paroles, il hésitait, et ses mouvements, naturellement majestueux, étaient gênés par de petites saccades, tandis que la lèvre inférieure pendait, découvrant dans un sourire un peu niais l'ivoire jauni de ses incisives : ces symptômes l'inquiétaient. Il était reconnaissant à son protecteur sérénissime du décor somptueux où il le faisait vivre et que sa nature d'artiste exigeait, et à sa façon lui avait prouvé son attachement. Ce n'est pas seulement pour expérimenter sa théorie sur la transmission de l'esprit de la race dans un germe étranger qu'il l'avait poussé à se marier, mais aussi parce qu'il compatissait à son chagrin de devoir mourir sans postérité. Et ses excentricités l'intéressaient. Lui-même, tourné vers le bizarre, il le charmait de diriger le prince Claude dans ses fantaisies, d'être, sans qu'il s'en doutât, celui qui fait mouvoir les fils du pantin. Il y avait chez lui un curieux mélange de bouffonnerie et de sérieux. A de certains moments, lorsque par exemple, dépouillé de ses vêtements, il s'apparaissait, dénué de prestige, dans la chétiveté de sa personne, un fou rire le secouait de ce qu'un petit être aussi mal venu fût apte à jouer des rôles aussi importants; et il lui arrivait, pour se réjouir de ce que la vie est comique, de se livrer dans sa chambre à des extravagances dignes de Don Quichotte dans la Sierra Morena, spectacle qui eût fort scandalisé Son Altesse. Mais à mesure qu'il s'habillait, il se reprenait à l'illusion, et comme il se transformait d'aspect, il l'était de sentiments. La grandeur de sa mission se révélait à lui; il croyait en la beauté de son œuvre et ne doutait point du triomphe futur. Que si, de hasard, en conversation avec le prince Claude une réflexion inopportunément facétieuse lui venait, il la réprimait aussitôt, car le prince

Claude était solennel et n'eût point souffert qu'on fût autrement avec lui. Il se contentait donc d'énoncer un peu emphatiquement des sentences propres à agir sur son moral; et confiant en la thérapeutique des sons, à l'aide de quoi il retarderait cette décadence de son esprit qu'il prévoyait, il ne multipliait pas les prétextes de se soustraire aux appels du maître, et malgré son désir d'indépendance et de solitude.

Le prince Claude l'accueillait d'un air de grandeur tempéré d'affabilité. Il se souvenait qu'il était *le prince*, mais, en faveur du compositeur, dérogeait à l'étiquette. Trop d'années avaient cimenté leur intimité, et ils avaient trop de secrets en commun, pour que les rangs ne se fussent pas nivelés.

— Ici, dans mon appartement, condescendait à déclarer Monseigneur, nous ne sommes plus que des amis, et nous nous devons réciprocité de bons traitements.

Leone Cappa était assez avisé pour ne pas prendre au pied de la lettre ces bonnes paroles, et continuait d'observer les distances; aussi son crédit se soutenait-il.

Selon qu'il était en humeur de disserter, le prince brodait sur le thème exposé à Nolo.

— Pourquoi, demandait-il à l'Italien, pourquoi ce goût pour ce qui rappelle la chair et en mime les contournements lascifs persiste-t-il en moi, alors pourtant qu'il ne saurait m'être d'aucun usage? J'ai du plaisir vraiment à palper ces agréables statuettes. Est-ce la matière dont elles sont composées — ivoire souple et glissant sous les doigts, précieux métaux dont je réchauffe le froid, étain gras, et terre sèche et poreuse d'une légèreté de rêve — qui flatte mon toucher? mais il me semble aussi que mes yeux s'arrêtent avec bien de la complaisance sur la figuration de leurs gestes. Cela est énigmatique. Peut-être ma vue et mon tact ont-ils conservé des habitudes de sensualité? Ce qui me le ferait croire, c'est que je m'émeus aussi à froisser dans mes mains ces soieries et ces velours qui vêtirent des corps de femmes, et dont la grâce ondoyante et chatoyante est tout-à-fait surprenante. Sous la pression de mes doigts et l'insistance de mon regard, cela s'anime, et des formes d'une jeunesse malgré le temps impérissable surgissent de ces parures surannées, propres à me communiquer un petit frisson de regret, et, l'avouerai-je, d'espoir. Il y a en moi des réminiscences de vigueur, et je ne m'étonnerais point, si improbable que cela paraisse, qu'à mon précoce hiver succédât, sur le tard, une sorte de renouveau, hé! hé... Dis, qu'en penses-tu?

Des ânonnements donnaient de la saveur à l'éloquence du prince qui triait ses termes, et se piquait d'être beau diseur. Et Cappa était en peine de réplique, car ce lui eût été un démérite à le perdre, de confesser que, mieux partagé que son maître, il les connaissait, ces renouveaux, et que l'acidité de fruits verts le consolait de loin en loin de son inaptitude à cueillir le fruit mûr...

Mais Monseigneur, grisé par le son de sa propre voix, poursuivait, sans attendre la réponse :

— Non, crois-moi, si ces fantasmagories chatouillent mon imagination, elles ne m'abusent point. J'ai expérimenté les déboires de l'amour, et ne souhaite pas de recommencer. Aussi, j'écarte de ces frêles objets dont la perversité s'attaque, en s'y émoussant, à mon invulnérable esprit. Je les écarte, leur sachant gré de ce que leur caresse m'ait frôlé juste assez pour réveiller ma sensibilité, sans ternir le poli de mon âme; et à la contemplation de choses saintes, je me délecte et m'exalte. C'est pourquoi s'entremêlent à cette plastique profane, de purifiantes représentations religieuses. Ces vierges en prière, ces visages extasiés d'ascètes, la béatitude des apôtres cerclés d'or, cette image du Christ décharné et tordu sur sa croix, me sont un excellent enseignement. La crispation même de ces corps de martyrs retient longuement mon regard, et, pour mon salut, je saigne voluptueusement sous les flèches de Saint Sébastien. La frivolité de ces atours feminins ne résiste point au voisinage de ces ornements de prêtres. La blancheur des aubes et des rochets, le violet des camails, l'or des chasubles, la fourrure des aumusses, la pourpre cardinalice triomphent de leur insolente et vaine splendeur, et l'âcre encens retenu dans l'austérité des plis couvre l'appel tentateur de leurs parfums légers. J'aime à essayer l'effet sur moi d'une chape ou d'une dalmatique; dans mes veines s'infiltre une sagesse ecclésiastique, et ce contraste que je fais avec ce qui m'entoure force mon admiration. Tu as raison, Cappa, la vertu de l'habit est grande, et l'apparence est la réalité elle-même. Des insignes sacerdotaux me confèrent un étrange pouvoir spirituel, prosternent devant moi les démons qui m'assaillent, et je méprise le sarcasme de ces figurines nues, exquises pourtant, et dont les attitudes sont d'une déconcevante variété. Je les méprise tellement, qu'au lieu de les manier avec délicatesse, je les saisis rudement, je les flétris pour ainsi dire, si bien que j'en ai brisé une ou deux, mais qui n'avaient pas grand prix.

D'un hochement de tête, Cappa l'approuvait; Monseigneur avait profité de ses leçons, et les appliquait intelligemment. Et celui-ci, campé au milieu de la pièce, le doigt haut levé vers la coupole étrusque, reprenait d'une voix aussi onctueuse qu'il lui était possible, et comme s'il prêchait :

— Je pense que c'est mon arrière-grand-oncle, le cardinal Erwin de Pücklau, celui qui faillit être pape, qui me conseille. C'était un saint homme, qui eut des vices; mais, avec l'âge, il les vainquit. Il est fort regrettable que la tiare n'ait pas figuré dans ma famille : elle lui eût valu un éclat incomparable, l'eût nimbée d'une très pieuse auréole. Ne m'incombait-il, à moi, de la porter, et n'ai-je perdu ma jeunesse en de coupables plaisirs au lieu de m'absorber en l'étude des mystères catholiques? Je le croirais. Et parfois, dans mes blancs ornements, je me rêve assis sur le trône de saint Pierre, distribuant aux nations la manne qui vivifie; et par-dessus la lignée des ancêtres, je tends au guerrier, fondateur de la race, ma main pacificatrice où brille le rubis pontifical. — Toi, du moins, tu sera le Palestrina de mon règne; et je respecte ton silence sur l'œuvre que tu prépares, et qui ne peut manquer d'embellir de suavité ce point du globe où ma souveraineté est établie.

Leone Cappa se courbait sous l'éloge, et protestait que si un peu de génie lui était départi, il en était redevable uniquement à son auguste maître. — Alternant leurs propos, ils parlaient de tout et de tous, comme si de l'Europe actuelle ils eussent été reculés de plusieurs siècles.

Mais d'autres fois, soustrait à l'influence de feu le prince-cardinal, monseigneur ne quittait point le terrain amoureux, évoquait d'un ton chagrin le souvenir des anciennes maîtresses, et d'elles passait à Josépha. Auprès de son confident, il s'épanchait en toute liberté :

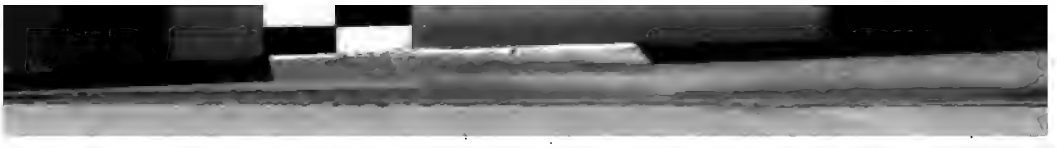
— Comment, lui disait-il, t'expliquerai-je les sentiments que je cultive à son égard? Cela est très compliqué. Elle me fait peur. Et pourtant il me semble que d'entrevoir sa nudité me réjouirait, car elle est fort bien faite, de peau très blanche, et il n'est peintre ni sculpteur qui ne louangerait son corps Au début de notre union, je soulevai des voiles sans qu'elle y contredît. Maintenant je n'oserais plus; car, ignorante jadis, il la choquerait à bon droit que ma curiosité fût purement esthétique... Je te disais que certains désirs paraissaient renaître en moi; et moi-même je ne me suis point fait scrupule de te démontrer leur inanité. Cependant mon cerveau commet parfois

d'étranges confusions ; j'oublie l'heure présente, ainsi que dans les rêves, je me crois reporté aux années de ma jeunesse, et une envie s'empare de moi de furieusement presser dans mes bras un être vivant. Alors je me dirige vers la chambre de Josépha, mais à temps — car l'accès est bref — je m'arrête sur le seuil, repris à la réalité : hélas ! la vigueur de mon désir est tout entière renfermée dans ce geste de mes bras... Peut-être pareil transport est-il significatif de haine plutôt que d'amour? Mais si je la hais, d'où provient qu'une sorte de jalousie me poind à son endroit?

Il ergotait longuement sur son cas, qui lui semblait pathologique ; des monosyllabes de l'Italien le stimulaient d'entrer plus à fond dans son sujet, car Monseigneur aimait à s'entendre discourir.

Un soir, après mainte circonlocution, il prononça le nom de Ralph.

— Je n'aurai de repos, confessa-t-il, que lorsque je le saurai proprement mis en terre. Non pas que je craigne une indistion de sa part : jusqu'à présent, il ne s'est point vanté, et il est trop bien discipliné pour violer la consigne. De plus, je je crois de compréhension lente, un peu obtus, et il ne se sera pas fatigué à percer un mystère trop difficile pour lui. Malgré les présomptions que j'ai de le tenir pour mon fils, il est resté dans l'ignorance absolue de son origine, et il fut élevé à la paysanne, avec raison : car les bâtards soulèvent des prétentions funestes aux maisons seigneuriales. Ainsi, cet Ali-baby, parce qu'il coule un peu de sang des Pücklau-Pücklitz dans ses veines, se risque à de l'insolence : j'y mettrai bon ordre. Quant à Ralph, rien ne le distingue de ses compagnons, sinon qu'il a les attaches plus fines, mais son esprit est resté au-dessous de la moyenne, et il ne se targue d'aucun avantage. Cela n'empêche pas qu'il suscite en moi de fâcheux souvenirs, et je lui garde rancune de ce qu'il a possédé Josépha. Je m'imagine que, sans le connaître, elle doit songer à lui, et avec d'autant plus d'application qu'elle ne le connaît pas. — « L'*autre* n'existera qu'au moment où il fomente la vie, la durée d'un éclair. » Ainsi t'exprimais-tu, car ma mémoire est impeccable. Et encore : « Il n'y a point de fraude, mais substitution de rouage ». Mais l'*autre* existe toujours ; et comment faire comprendre à Josépha qu'il n'y a point de fraude? Les femmes ont l'esprit peu philosophique, et peut-être va-t-elle s'intéresser à ce rouage?... Je me suis précautionné. . Des notes ont suivi Ralph à son régi-



ment ; et on l'y traite avec sévérité. Des punitions lui ont aigri le caractère ; il purge présentement quelques années de forteresse. Mais cela ne me soulage point ; un homme en vie est toujours redoutable. Je te le répète : Josépha a sa pensée remplie de lui. C'est même là ce qui la rend arrogante, hardie en ses prétentions, et l'empêche de baisser les yeux devant moi. Quels sont ses desseins, je l'ignore ; mais elle a manifesté une volonté ferme et je crains que cela n'aille plus loin. L'avenir m'effraie. La femme, c'est l'inconnu permanent ; on ne sait jamais ce qu'elle tient en gestation.

Ici, le prince Claude fit une pause, et Cappa respecta son silence grave de mélancolie. Puis, sa dextre importante s'allongea vers l'ami attentif, la broussaille de ses sourcils se hérissa et il ajouta :

— Encore, je tolérerais ses écarts d'imagination, et jusqu'à sa hauteur, quoique déplacée, envers moi, si je pouvais l'éloigner de l'enfant. Mais elle lui témoigne une sollicitude de tous les instants, où se mêle sa préoccupation particulière. Je vois très bien qu'en considérant le visage de Claudia, ce sont les traits de l'*autre* qu'elle cherche, et par le moyen de son influence troublante, n'admets-tu pas qu'elle puisse déformer l'âme de la petite, dont le miroir inaltéré ne devrait réfléchir que ma race et moi qui la résume ?

Ce fut au tour de Leone Cappa de parler, et il convient d'abréger son discours qui fut long.

Il adjura donc le prince de s'attacher de plus en plus à l'enfant, de ne pas la perdre de vue, de fixer dans sa jeune mémoire son « apparence », afin qu'avec elle s'y implantât solidement l'*idée* de la race.

— Encore une fois, disait-il, la chair est peu de chose ; et l'esprit qui *veut* fascine, commande et modèle. Le simple amour maternel, si tendre qu'il soit, ne saurait entrer en comparaison avec votre volonté. L'enfant est fait à l'image, non de celui qui l'a procréé, mais de celui qui l'a désiré. Voyez plutôt : dès à présent, sous l'influx de votre persistant effort, les traits de Claudia, matière molle et impressionnable, se façonnent sur vôtres, et si la princesse les scrute si avidement, c'est que ce mystère l'étonne, de même qu'il la blesse que la petite vous tend les bras plutôt qu'à elle.

Ce raisonnement persuada Son Altesse qui, de sa qualité de « père spirituel », vint à se faire un mérite.

— Cela est bien plus beau, soutenait-il, que si j'avais engen

dré par les voies ordinaires. Il est des fonctions répugnantes auxquelles la nature nous contraint. Peut-être faut-il mettre au nombre l'exercice de l'amour? Et n'est-ce pas une appréciable victoire remportée sur cette nature marâtre que de nous soustraire à ses exigences? Voici : pour toute besogne dégradante, il serait à propos que des êtres d'essence subtile trouvassent un remplaçant, d'instincts plus grossiers; l'agent fécondateur vaut d'être préconisé. Et j'entrevois, dans l'avenir, un renouvellement des races, au moyen de belles brutes, de sang riche, dirigées par des esprits supérieurs...

Ainsi divaguait Son Altesse qu'une aussi judicieuse théorie consolait de sa virilité perdue, très sincèrement.

Mais pour rétablir son autorité, compromise aux yeux de Josépha, Monseigneur, sur le conseil de Leone Cappa, usa de sévérité envers sa cour et maint de ses fonctionnaires, ceux dont les lettres décachetées avaient déplu, encoururent, sans être informés du motif, la disgrâce sérénissime; et de là résultèrent des déplacements qui changèrent la physionomie de la cour. L'effet produit ne fut pourtant pas tel exactement qu'eût pu le souhaiter Son Altesse. La seule Ali-baby éprouva d'une algarade de Monseigneur une commotion suffisante pour déterminer chez elle des symptômes d'une affection cardiaque à quoi la prédisposaient son embonpoint et le régime substantiel qu'elle avait adopté, non moins que ses incessantes déceptions à l'égard de la dot promise pour ses deux filles. Dans la circonstance, l'appui de la princesse Josépha lui manqua tout à fait. De glace envers la duègne, elle ne fit même pas mine de saisir ses allusions « au substitut » du prince Claude. La jeune femme eut un beau mouvement de révolte intérieure, et muette et digne passa devant la vieille dame, s'enferma dans son boudoir, où peut-être l'instant d'après elle eût voulu la rappeler, reprise au désir de *savoir*, et ne le fit pas...

Ali-baby n'osa réitérer sa tentative; et dénuée de ressources qui lui eussent permis de se retirer à l'étranger, se résigna de vivre à Pücklau, oisive, gavée de nourritures, et, faute d'autre vengeance, querellant sans trêve la valetaille.

D'autre part, on n'était pas sans s'être aperçu que la jeune princesse ne jouait plus un rôle aussi effacé qu'à ses débuts. Elle paraissait en public avec un certain air de majesté qui rappelait qu'elle était l'épouse et la mère, la future douairière, avec qui il faudrait compter. Le prince avait singulièrement vieilli, il ne la dominait plus de sa stature droite, et ses rares sarcasmes, forte-

ment émoussés, retombaient sur d'autres que sur elle. Quoiqu'elle s'habillât sans goût, abusant de la peluche et de garnitures voyantes, sa réelle beauté séduisait. L'on soupçonnait que Monseigneur, un peu âgé pour tant de jeunesse, se fatiguait à lui être agréable ; et l'on concluait à ce que son crédit, dont elle ne faisait pas montre, devait être établi durablement. Pour dissimuler ses peines, elle souriait souvent, et ses manières étaient affables. Cela encouragea, et plus d'un qui avait pâti se hasarda de solliciter son intervention. Etrangère à ce mécanisme de la principauté, elle n'osait encore s'ingérer dans des affaires qui relevaient uniquement du souverain ; elle s'efforçait de s'instruire par ce qu'on lui disait, attendant le moment d'agir efficacement. Et sans promettre de risquer la moindre démarche, elle accueillait de si bonne grâce, et pansait des blessures avec tant de délicatesse, qu'elle gagnait les cœurs, et qu'autour d'elle insensiblement un parti se forma. Les excentricités, autrefois admirées de Son Altesse, firent murmurer. On plaignit sa femme d'être sous sa dépendance. L'année de quasi liberté dont pendant la retraite du prince on avait joui à Pücklau, avait délié les langues. Au cabaret où se réunissaient les dignitaires, il y eut des mécontents, qui, trop circonspects pour attaquer Monseigneur, exaltèrent les vertus de la princesse Josépha, critiquant ainsi, en s'en taisant, l'attitude du maître. Il en revint quelque chose à ce dernier, qui fut très froissé. Son prestige s'amoindrissait de tout celui qu'acquérait sa femme ; et à cela quel remède ? Il était sans prise directe sur elle qui, au contraire, en avait sur lui. Et pour se consoler, il comblait de caresses Claudia, la petite héritière à qui il transmettait son âme ; ou se distrayait par de la musique.

Cette sorte de popularité dans un cercle restreint eût été néanmoins un médiocre secours pour Josépha, et fort platonique ; dans le fait, elle ne restait moralement guère moins isolée qu'auparavant. Ce qui lui faisait toujours défaut, c'était un appui ferme, un conseil dévoué, avisé, indépendant. Elle devait le trouver dans la personne du baron Hans de Murbach ; et ce fut le prince qui s'obstina, par vanité, à vouloir à sa cour ce seigneur de marque.

X

Modulation en majeur

On ne prétend point ici retracer dans ses détails la figure complexe du baron Hans de Murbach. Elle appartient à l'histoire par d'autres traits que ceux qu'il importe présentement de fixer, et déborde le cadre étroit de la cour de Pücklau.

Ne prévoyant guère le grand essor qu'il devait prendre par la suite, le baron Hans s'était retiré depuis peu dans les terres qu'il possédait dans la principauté. Jusqu'alors, il n'y avait guère fait que de brèves apparitions. Tout jeune, il avait quitté le pays; et, dirigé par son père qui souhaitait à ce jeune homme d'intelligence froide et précocement mûr, une destinée plus riche que celle que lui réservait le minuscule état de Pücklau, il était entré dans la carrière diplomatique. Son avancement fut lent; non qu'à Vienne, au *Ballplatz*, on contestât ses capacités, au contraire; mais peut-être redoutait-on chez lui une certaine témérité que dissimulait mal la politesse glacée de son abord Quoi qu'il en soit, après avoir fait son tour d'Europe successivement en qualité d'attaché, de secrétaire, de conseiller d'ambassade, de ministre plénipotentiaire, froissé d'un passe-droit, il avait demandé un congé illimité.

Pour une nature aussi réfléchie que la sienne, il peut sembler étrange qu'il eût cédé à un mouvement de mauvaise humeur. Il est admissible que ses raisons aient été plus profondes. Il estimait que les temps n'étaient pas propices pour lui, et espérait en des changements qui permettraient son retour dans de meilleures conditions. Il s'était montré trop actif pour qu'on l'oubliât; dans le calme de la retraite, son expérience mûrirait. Fataliste, au demeurant, il se fiait en son étoile et à des hasards dont il saurait profiter. A l'époque dont nous parlons, il approchait de la quarantaine; au physique était grand et fort bien fait. Son visage trop rose et trop blond, puéril de contour n'annonçait point du tout l'homme énergique qu'il était, mais le regard aigu, le dessin des lèvres minces, aisément dédaigneuses, en corrigeaient la mollesse. Son allure était élégante et souple, son verbe incisif, coloré, hautain, et à l'occasion, savamment flatteur et charmeur. Il avait les extrémités petites, sans exagération, et s'en vantait volontiers; mais plus d'un parmi ceux que

durant son stage d'étudiants il fréquentait, avait éprouvé que sa main était pesante, non moins qu'agile. Cavalier accompli dans un salon, fort goûté des femmes, politicien hardi et subtil, dépourvu de moralité dans son métier, il lui restait quelque chose du reître qu'il avait été pendant ses jeunes années; et quoique déjà fort en vue, il ne craignit pas de se compromettre en des duels dont l'éclat fut une des causes de sa disgrâce momentanée. A ses qualités et défauts, s'alliait un air de grandeur qui surprenait, éloignait ou subjuguait. Ceux, plus perspicaces, à qui il s'était confié, le considéraient comme un homme fort renseigné sur les arts et les lettres, au courant du mouvement scientifique et philosophique, s'intéressant à la question sociale, et qui de ses connaissances amalgamées saurait tirer des déductions pratiques pour les peuples et pour lui-même. Cependant, depuis sa mise à pied, enclin passagèrement à de l'hypocondrie, affectait-il de citer l'épitaphe du duc d'Ossuna :

Si el viver es hermoso,
Et morir es gananzioso,

(Si vivre est une belle chose, mourir est une bonne chose)

et ne songeant point du tout à mourir s'arrangeait à vivre agréablement. Un volume de Gœthe ou de Montaigne dans sa poche, il parcourait le pays qu'il trouvait admirable. Il recevait des hôtes pour qui il organisait des parties de chasse dans la montagne, dont ils revenaient fourbus. Et rendu sentimental par le séjour dans une nature agreste, il composait des vers qu'il déchirait.

Très riche, il vivait fort indépendant dans la principauté, ne se hâtant nullement de présenter ses hommages à Monseigneur dont il avait cessé d'être le sujet, et à qui toutefois il devait une politesse. Il connaissait par ouï-dire les excentricités de ce prince, colportées dans les cours et rapportées, avec des grossissements, au public ; et il se promettait assez irrévérencieusement, de s'en offrir le divertissement, un jour qu'il s'ennuierait. De ce peu d'empressement pour sa personne, Monseigneur se trouva mortifié, et il exhala ses plaintes à haute voix, désignant clairement le baron Hans, mais sans le nommer :

— Nous sommes bon, dit-il, de tolérer chez nous, le séjour de gens qui se sont dérobés à notre autorité. Si j'ai bonne mémoire, un texte ancien de la loi défend aux étrangers d'acquérir du terrain dans la principauté. Je pense que ce texte s'applique aussi bien à ceux qui, nés ici, ont préféré prendre du

service ailleurs, et que, devenus étrangers par le fait, ils doivent être traités comme tels.

Ce propos, transmis au baron de Murbach, ne laissa pas de le faire réfléchir : non qu'il craignit précisément que Son Altesse n'exécutât sa menace, d'une réalisation difficile dans la pratique, mais il lui déplaisait de s'exposer à des tracasseries. Il sollicita donc une audience que le prince Claude n'accorda que le plus tard possible. Le baron Hans ne s'émut pas autrement de cet attermoiement, mais se promit de prendre sa revanche.

L'entrevue fut curieuse.

Déshabitué du monde, le prince appréhendait, en dépit de la bonne opinion qu'il avait de lui-même, de n'être pas à la hauteur de la situation.

— C'est, déclarait-il à Leone Cappa, c'est après tout un personnage éminent, dont les jugements et les avis sont, paraît-il, d'un grand poids. Il convient que je force son estime et son admiration, afin qu'il consolide au loin ma bonne renommée. Dès à présent, mon devoir est de préparer l'avenir de Claudia ; et peut-être est-ce lui qui sera chargé de conduire des négociations relatives à son mariage ? Je pressens que c'est le Destin qui me l'envoie. Je l'ai suffisamment châtié de son manque de zèle à mon endroit, en différant longuement de lui donner réponse. Maintenant, je tiens à le bien recevoir ; et à cet effet, je vais préparer mon discours. Scande mes phrases par des rythmes appropriés.

Au courant des manies du prince, le baron de Murbach s'était chamarré de tous ses ordres, dont il avait une collection, flatterie que celui-ci apprécia. Lui-même, par un raffinement d'orgueil, le reçut tout de noir vêtu, sans un bijou, sans un insigne, et ce, après l'avoir fait traverser des appartements magnifiques, dans une pièce fort simple, debout derrière un bureau où brûlaient deux hauts flambeaux, les rideaux étant tirés quoiqu'il fît jour. Après avoir écouté le compliment du baron, il lui débita sa petite harangue dont le bon ordre, le choix d'expressions étonnèrent d'autant plus celui-ci que l'entretien qui suivit ne fut pas égal à un début aussi sage et mesuré. Monseigneur posa des questions si extraordinaires, brouilla si bien les temps et les lieux, sortit des thèses si surannées, que son interlocuteur en resta confondu. « Le prince, se disait-il, a la tête bien plus dérangée qu'on ne s'en doute ; cela pourrait devenir intéressant. » Ce que pensant, il lui donnait la réplique avec un tact parfait, évitant d'éveiller sa susceptibilité par des

éclaircissements qui l'eussent déconcerté, et vantant surtout les mérites de Son Altesse et l'illustration de sa maison. « Jouons la comédie, se disait-il, c'est bien plus amusant. » Et si supérieurement la joua-t-il, que Monseigneur, absolument séduit, dérogeant à l'étiquette, au moment où il le congédiait, lui tendit la main.

— Nous nous reverrons, déclara-t-il d'un ton péremptoire.

Et le même soir, il fit part à Leone Cappa de ses impressions.

— C'est, lui expliqua-t-il, un homme transcendant, modeste, doux, qui sait à fond les familles souveraines, et s'exprime avec grâce et justesse. Il m'a énuméré, sans en omettre une, mes alliances, même lointaines, avec diverses dynasties. Son salut, à l'entrée et à la sortie fut irréprochable. Il se considère toujours comme mon sujet, ce que j'approuve ; et c'est timidité de sa part s'il ne m'a rendu ses devoirs plus tôt. Il faut que je me l'attache. Rivalta se fait vieux, et je crois qu'il se livre, par mélancolie, à la boisson. Je pourrais lui donner sa charge ? Cela serait économique, car le baron de Murbach jouit d'une fortune assez belle pour dédaigner d'autres revenus. Je lui ferai des ouvertures. Et auparavant, l'autoriserai-je à visiter mes châteaux.

C'était une faveur grande que d'être admis à visiter les résidences sérénissimes ; Monseigneur en gardait jalousement le secret. Aussi, dans Pücklau parla-t-on de cette distinction accordée au nouveau-venu. Le baron Hans se laissa tranquillement promener d'un palais à l'autre, récréé par leur variété. L'un reproduisait, en petit, Chambord, un autre, spacieux et solennel, était construit sur le plan de l'Escurial, un troisième, isolé dans une île d'un lac artificiel, profilait des toits aux courbes asiatiques ; et tous portaient des noms de divinités païennes. Ce semis d'habitations sous les ombrages du parc le fit songer à une colonie fastueuse pour aliénés. Mais il ne soupçonna point qu'il était un privilégié ; et les propositions de Son Altesse le surprirent fort désagréablement. A l'idée qu'il serait sous les ordres de ce prince baroque, qu'il présiderait cette cour anachronique, vieillotte, ratatinée, un fou rire secoua ses larges épaules. Il enveloppa son refus, pourtant catégorique, de circonlocutions si exagérément respectueuses, que le prince, fort chagriné, ne se tint pas pour battu, et s'opiniâtra à lui faire accepter cette place enviée. Comme un enfant gâté dont le caprice se heurte à une volonté opposée, il se plaignait à l'Italien :

— Je ne m'explique pas du tout cette résistance, prononcait-il d'un ton lamentable. Peut-être ai-je eu tort de faire le premier des avances au baron, et la tête lui a-t-elle tourné de tant d'honneur. Ou bien serait-il paresseux, et craint-il que ses fonctions ne l'occupent trop constamment ? C'est ce qu'il m'a semblé discerner dans une de ses réponses. Mais je lui accorderai toutes les facilités désirables, pourvu qu'il soit titulaire de la charge. Car il me le faut ; il est très supérieur en rang et en fortune à tout ce qui m'entoure.

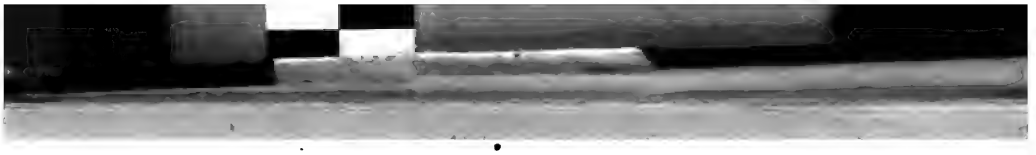
Leone Cappa le consolait de son mieux et maudissait intérieurement cet intrus duquel il n'augurait rien de bon.

Le baron Hans finit, assez inopinément, par céder aux instances de Son Altesse, sous la condition toutefois que, ses fonctions revêtant surtout un caractère honorifique, il s'y ferait remplacer toutes et quantes fois qu'il lui plairait. Monseigneur, enchanté, était loin de se douter que de ce revirement la princesse Josépha fût cause.

Lors d'une seconde audience chez le souverain, le baron Hans avait sollicité l'honneur d'être reçu par la princesse ; à quoi Monseigneur consentit d'assez mauvaise grâce. Jadis, le baron avait rencontré le comte illustrissime de Pücklitz ; le jugeant ridicule, il s'attendait à ce que sa fille fût une personne laide et niaise, surie dans le cérémonial démodé d'une cour infime. Sa surprise fut extrême de la trouver belle, timide, avec un air de dignité, affable, réprimant mal une vivacité qui lui était naturelle, et voilant sa grande jeunesse d'une tristesse discrète qui lui seyait à merveille.

— Elle s'habille sans goût, fut sa seule critique. C'est défaut d'expérience et de coquetterie ; mais à cela, il y a remède.

C'est avec une désinvolture galante qu'il lui parla ; et sa conversation nourrie et spirituelle rafraîchit comme une brise salubre la jeune femme. Il lui sembla que, murée depuis longtemps dans une prison, le jour fît brusquement irruption avec l'air. Elle s'en trouva comme étourdie, un peu grisée. Pour la première fois, depuis des mois, elle s'entretenait avec un homme de bon sens, et mieux, de haute intelligence, de manières accomplies. Si vif fut son plaisir, qu'oublieuse, elle aussi, de l'étiquette, elle le retint beaucoup plus longtemps qu'il n'était d'usage. Quand il se fut retiré, elle eut la sensation de planer très haut ; elle ne songeait guère à Claudia ni au drame de son existence, mais entrevoyait des horizons illimités, baignés de lumière, où toute son âme tendait. Et elle s'assombrit, à mesure que, reprise



à la réalité présente, son horizon se rétrécissait ; et elle embrassa avec une sorte de passion farouche la petite Claudia, afin de graver dans sa mémoire qu'il n'était de bonheur pour elle que dans cette enfant de sa chair violentée...

Le baron Hans, lui, fit d'autres réflexions.

— Mais, songeait-il, de retour chez lui, elle est ravissante à souhait, cette petite princesse ; et elle doit exécrer son fossile de mari. Comment diable a-t-elle pu se décider à l'épouser? Ce ménage, certainement, va tout de travers. Monseigneur avait un air de chat vexé quand je lui nommai sa femme ; et elle m'a parlé de lui en termes outrageusement élogieux qui prouvaient le contraire de ce qu'elle prétendait établir. Ses yeux sont exquis d'innocence toute virginale, et sa riche carnation, la plénitude de ses formes annoncent une sève généreuse, dont Son Altesse, étrangement flétrie, doit se garder d'abuser. C'est dommage qu'elle s'habille à la provinciale ; quant à ses façons de dire, elles sont pétries d'ignorance et d'originalité. On pourrait, en s'y appliquant, la former. Il y a moyen, à Pücklau, de s'ennuyer moins que je ne m'y attendais.

Le résultat de ces méditations fort prolongées fut que, pour avoir accès auprès de la jeune princesse, il fallait accepter les offres du prince.

Le baron prit ses précautions.

— Le titre, décida-t-il, me donne mes libres entrées ; et je n'en demande pas davantage. Je paraîtrai quand il me conviendra ; et si l'emploi assez ridicule de grand-chambellan de S. A. S. le prince Claude de Pücklau m'excède sans qu'il y ait compensation, je m'en déferai au premier jour. J'aurai simplement joué dans une principauté obscure et quasiment anonyme en Europe, un rôle un peu carnavalesque, et, qui sait? chevaleresque, dont le souvenir m'amusera, sans qu'il puisse nuire à mes visées plus hautes.

En argumentant ainsi, le baron Hans ne faisait montre de machiavélisme ni de don-juanisme. Fidèle à ses principes, il accordait une large part au hasard, et prenait par la main l'occasion qui pourrait le servir ou le divertir. Des regards ingénuments expressifs de la princesse Josepha, il s'était abstenu de conclure qu'elle s'éprendrait nécessairement de lui. Mais il était seul et désœuvré, mais elle l'intéressait ; et elle le distrairait et peut-être l'aimerait-il. Sa maîtresse ou sa femme, ou une amie? il n'osait en préjuger. Certes le prince était vieilli, cassé, rabâcheur de sornettes et tout à fait extravagant ; et des

perspectives s'ouvraient, attrayantes. Mais, tel quel, il pouvait durer fort longtemps. Et tabler sur un avenir incertain était de mauvaise politique ; mais on pouvait le préparer.

La survenue du baron de Murbach à la cour de Pücklau y produisit une petite révolution. On n'y était accoutumé à tant de liberté dans les mouvements, à une si belle santé, et dans ce milieu muet, ses discours éclataient avec une force qui consternait. Les uns furent scandalisés, les autres se réjouirent. Monseigneur s'était choisi un maître ; désormais on respirerait.

Le prince Claude lui-même fut près de se repentir de s'être adjoint un personnage aussi intraitable. Toujours souple, poli, usant des formules les plus compliquées dans leur redondance de respect, inimitable de façons civiles et révérencieuses, le baron lui échappait à force de déférence extérieure et n'en faisait qu'à sa guise. Il avait exigé que Rivalta restât en place et apparaisait au château en hôte à qui des honneurs sont dûs plutôt qu'en fonctionnaire. Dans le logement qui lui était réservé, il ne mettait guère le pied, préférant vivre chez lui, et ne faisant son service qu'avec beaucoup d'irrégularité. Incapable de suivre le baron dans ses conversations, Monseigneur était gêné, lui grandiloquent, de ne savoir que répliquer, et hochait la tête pour ne pas se compromettre.

Leone Cappa avivait son chagrin par ses réflexions.

— En introduisant dans la symphonie de votre vie un motif nouveau, disait-il, Votre Altesse en a compromis le bel agencement, détruit les rythmes, faussé l'harmonie. Cet homme de complexion sanguine, d'esprit positif, d'appétit robuste est déplacé ici. Son apparence est contraire à celles que recherchent vos aïeux, et les met en déroute. Il est déplorable que vous vous en soyez entêté.

— Je ne sais comme il a su me prendre, confessait Son Altesse. Depuis qu'il est à moi, il a fatalement changé d'aspect. Je n'ai rien à lui reprocher, et c'est ce qui me fâche, car je sens qu'il agit à l'encontre de ma coutume, et le visage de mes gens se modèle sur le sien ; tout se transforme autour de moi, je ne m'y reconnais plus. Je pourrais lui faire une avanie, l'obliger à s'en aller. Mais écoute, et compatis à ma perplexité : moi-même, je me suis modifié et ma vigueur m'abandonne. Cet être robuste aspire ma force ; je n'aurais point le courage de m'attaquer à lui ..

Il disait cela à voix basse et comme craintivement ; sa haute

taille se ployait et ses mains osseuses palpaient son crâne qui se dénudait et grisonnait.

— Je me fais vieux, poursuivait-il. Il faut laisser aller. Et si je quittais le Palais de Jupiter, et m'enfermais au Vieux-Château, ou dans une autre de mes résidences, la plus petite, le palais de Proserpine, par exemple, où conduit un si joli degré en marbre noir? Là, je ne le recevrais plus. Mais à cause de Joséphа et de Claudia, je ne puis pas. Claudia...

Ici, ses yeux éteints se rallumaient.

— Claudia, c'est mon étoile, et il faut que j'en fasse un soleil. Il peut m'y aider, car il sait les arcanes des familles souveraines, et son activité me sera fort utile. Je le ménagerai donc, et lui expliquerai, en son temps, mes projets. Un mariage princier est chose importante et difficile, et se conclut parfois en secret dès le berceau.

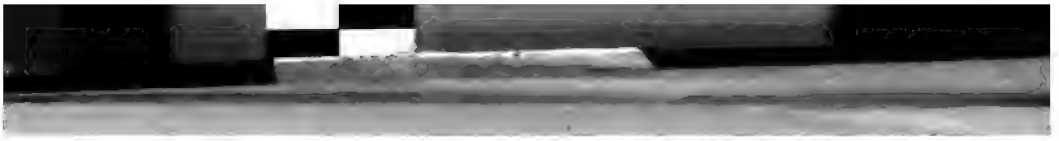
Il souriait béatement et caressait Nolo, l'imperturbable auditeur de tant de beaux discours.

Et leur colloque se prolongeait dans la nuit, interrompu de loin en loin par des mélodies qu'ébauchait Leone Cappa, sans entrain ; car lui aussi se sentait vieillir; et de manier avec des précautions, de frêles, trop récentes pubertés, le fatiguait parfois extrêmement...

Joséphа, elle, comme vivifiée par la présence du baron Hans, gagnait en beauté, en grâce, et, obéissant à son influence occulte, perfectionnait son goût, cultivait son intelligence.

Le souvenir de la nuit fatale peu à peu s'éloignait d'elle, ou du moins revêtait un caractère spécial, perdait de son âcreté. Si dans l'enfant qui grandissait, elle recherchait, inquiète de certaines anomalies, d'une précocité trop vive, avec une recrudescence de curiosité, les traits de son père furtif, il lui arrivait aussi de songer qu'il avait été, une fois unique, cet inconnu, son amant, et ce sentiment, que jadis elle repoussait, d'une angoissante douceur, ce désir de l'étreinte renouvelée, l'envahissait, plus irrésistible. Elle s'abandonnait, dans la mollesse du songe, aux bras qui la prenaient, elle revoyait, dressée dans l'ombre, la nudité blanche, et souhaitait sa forte caresse Le sang coulait plus ardent dans ses veines, à la faire souffrir. Elle essayait de se faire illusion sur son état, voulait se persuader qu'elle aspirait fervemment à une seconde, à une impossible maternité. Mais sur son ignorance d'autrefois, le temps avait passé et ses yeux s'étaient dessillés. Le secret des passions lui avait été révélé ; la fleur de la sensualité avait germé

en elle, s'épanouissait à la pointe de ses seins, attendait d'être cueillie. Ses lèvres exigeaient le baiser, sa chair la possession, et elle le savait. Inviolable de pudique réserve, elle regardait autour d'elle, se demandant si l'éclair d'une prunelle ne trahirait pas celui qui l'avait prise, et comprenait que pour trouver il faudrait franchir le cercle de ces figures compassées, ou molles et timides, ou obséquieuses, exsangues et comme dévirilisées. L'homme dont elle avait conçu était jeune, fougueux ; elle frémissait qu'il n'eût été choisi parmi ceux du peuple, sans toutefois se pouvoir défendre d'évoquer son héroïque stature, entrevue dans l'horreur du cauchemar... En compagnie de son morne époux qui guidait les pas de l'enfant, de l'impatience l'agitait. Elle se reprochait de n'aimer point comme il fallait cette Claudia que le prince chérissait. L'amour maternel sombrait dans d'autres préoccupations. Serait-elle rivée pour la vie à ce mannequin solennel ? Lui faudrait-il, *à cause de l'enfant*, jouer indéfiniment une sinistre comédie ? Ah que d'avoir dans son ingénuité de vierge trop exclusivement souhaité la gloire d'être mère, elle était punie... Elle s'apprêtait à l'interroger. D'où venait qu'il ne fût plus qu'une ombre d'homme ? Comment avait-il osé la tromper, se jouer ainsi de sa candeur ? Qui avait-il poussé dans sa couche ? — Avec plus d'insistance, de mois en mois, de jour en jour, ces questions se pressaient sur ses lèvres ; et elle se taisait, par fierté, par pudeur, et aussi parce que son admirable cœur féminin s'emplissait de pitié. Elle constatait la rapidité avec laquelle depuis quelque temps il baissait ; elle craignait d'éveiller en lui le souvenir cruel d'un drame dont l'avertissait sa sensibilité surexcitée, et, émue de son singulier et profond attachement à cette petite fille qui n'était pas de lui, le ménageait, et, s'associant à sa manie, inconsciemment d'accord avec lui en cela, formulait pour la minuscule et déjà bizarrement sérieuse Altesse des projets de grandeur future... De la pitié, au lieu de rancune, c'est bien ce qu'elle éprouvait ; et il est difficile d'expliquer comment et pourquoi le baron de Murbach était cause que ce sentiment, latent chez elle, se fût développé. Était-ce le contraste entre ces deux hommes qui avait ému sa générosité ? Pardonnait-elle à l'un que, mort vivant, il eût, sans doute avec désespoir, usurpé la paternité, en raison de ce que l'autre surabondait de vie ? Ou bien, entraînée vers l'autre, plaignait-elle d'avance l'époux misérable, et son cœur charitable, inaccessible à la haine, étendait-il jusqu'à lui la tendresse dont il débordait, muée en pitié ?



— Dans le fait, elle ignorait le genre d'attrait qu'exerçait sur elle l'ancien diplomate, si inopinément promu au rang de grand dignitaire à la cour de Pücklau. Son acceptation l'avait remplie de joie, sans qu'elle en sondât le motif. Il lui était tout de suite devenu familier, indispensable, et les jours où il s'absentait, la solitude lui pesait, l'ennui la ressaisissait. Il parlait pour elle, elle le devinait, et avide de s'instruire, l'écoutait, honteuse de tant de lacunes dans son éducation.

Pour qu'ils se rencontrassent, les prétextes ne manquaient point. Le prince, se reléguant de plus en plus dans ses appartements privés, avait discontinué le jeu, que jadis, par affectation de magnificence, il croyait aimer. A l'instigation du baron Hans, elle le remplaça par des réunions, le soir, où était admise la cour, et où elle prit sur elle d'inviter quelques habitants plus humbles de la petite ville. De cette innovation, Monseigneur fût choqué à l'extrême, mais il ne tenta point de s'y opposer. Les « thés » de la princesse eurent un grand succès; les courtisants adorèrent la jeune femme pour la facilité de son accès, sa simplicité, sa fraîche beauté qu'estompait assez heureusement un peu de mélancolie, et plus d'un, baisant sa main qui était délicieuse, apportait à cet hommage plus de ferveur qu'une stricte étiquette ne l'exigeait. Là, le baron Hans, prenait à partie les uns et les autres, secouant leur torpeur en les renseignant sur l'époque, en exposant mainte expérience personnelle, ou en dissertant avec une érudition de bon aloi et un tour d'idées toujours neuf et piquant sur le mouvement artistique et littéraire contemporain. Fort sceptique dans le fond, mais désireux de ne pas troubler Josépha qu'il initiait à une série de choses ignorées d'elle, il parlait avec une certaine chaleur de conviction, ayant soin de se mettre à son niveau, et citant, en les choisissant judicieusement, des noms et des faits. En d'autres moments, ses remarques en *a-parte*, railleuses, touchaient la toilette des dames présentes. Cela n'était peut-être pas d'un rigoureux bon ton; mais lui servait de prétente pour glisser à Josépha, sans l'effaroucher, des indications précieuses sur ses ajustements et parures. Guidée sans s'en apercevoir, par lui, elle se corrigeait peu à peu de son penchant pour les robes surchargées et voyantes, affinait son goût et arrivait à une distinction dans l'élégance qui plus tard atteindrait à la perfection même. Simultanément, elle étudiait les auteurs que recommandait Murbach; et l'unique libraire de Pücklau, qui ne vendait guère que des objets de piété et de la papeterie, n'en revenait pas de devoir élargir son com-

merce par l'achat de gazettes d'art, de volumes nouveaux, toute une bibliothèque; et les habitants de Pücklau se ralliant à l'exemple donné en haut lieu, il bénissait la princesse et espérait de faire fortune.

Mieux que les livres, peut-être, la conversation du baron Hans profitait à Josépha, qui, avec la facilité des femmes, s'assimilait les idées d'autrui, pourvu qu'elles fussent émises avec autorité. L'été favorisait les longues promenades dans les interminables allées du parc, ainsi que les excursions dans la montagne, propices aux tête à tête. Josépha, affranchie de sa timidité à mesure que ses notions s'augmentaient, exprimait son enthousiasme pour la splendeur de la nature; le baron y trouvait matière à comparaisons ingénieuses, à des rappels pittoresques d'autres pays qu'il avait visités, et de mémoire, disait des pages de Gœthe, en les commandant de façon savoureuse.

Ainsi, pour Josépha, le baron Hans était surtout l'*éducateur;* du danger qu'elle courait à le fréquenter, elle se rendait d'autant moins compte, que celui-ci évitait toute allusion à des sentiments plus tendres. Elle lui était reconnaissante, et l'admirait trop pour oser l'aimer. Une fois pourtant, le baron ayant eu l'honneur de lui offrir à elle et aux dames de sa suite une collation dans sa propriété, de retour au palais elle fut soucieuse. D'avoir pénétré dans cet intérieur clair, bien ordonné, où l'esprit sage du maître se révélait dans les moindres détails, l'induisit à des comparaisons; elle se rêva hors de la demeure princière, débarrassée de sa petite et si pesante couronne, installée dans la maison aimable, auprès de l'époux sain de corps et d'âme, protecteur intelligent et caressant. Des regrets la visitèrent; sa solitude nocturne s'attrista des accords lointains que la brise tiède lui portait par la fenêtre ouverte. Et dans son sommeil, l'image de l'inconnu pâlit, s'évanouit dans ses bras, tandis que s'y substituait celle de l'ami récent, aux paroles persuasives; comme l'étreinte se précisait, elle se réveilla.

— Un songe, soupira-t-elle. Sa prunelle fixe scruta l'ombre où aucune forme blanche ne transparaissait. Le parc exhalait de mélancoliques parfums qui ajoutaient à sa détresse. A demi soulevée sur sa couche, elle attendait elle ne savait quoi. Sa pensée s'attardait à des souvenirs troubles. Dans le grand silence, l'heure sonna; avec elle vibra son chagrin. Elle enfouit sa tête dans l'oreiller et s'indigna de pleurer.

— Comme on se trompe, murmura-t-elle.

Tout ce qu'il y a de confus, d'insaisissable, de décevant dans

la vie, ces quelques mots vagues confiés à la nuit, le lui révélaient. Dérision son enfance, duperie son mariage, mensonge son amour exclusif pour sa fille; et, perfide, le rêve lui-même était compagnon de l'erreur.

— Car je ne l'aime pas, se répétait-elle, ce n'est pas *ainsi* que je l'aime.

Et parce qu'*il* avait été profané dans son sommeil, elle ne voulait plus se rendormir, dans son insommie l'associait à l'*autre*, et s'exaltait, mais différemment en les évoquant chacun. Pour chasser la ronde malfaisante de ses pensées, elle se leva, contempla le parc désert et morne sous le ciel qui blanchissait, puis, ne se rassérénant pas, entra sur la pointe des pieds dans la chambre de Claudia, se pencha sur la petite pour baiser ses cheveux... Si léger que fût son attouchement, l'enfant se réveilla.

— *Papa*, prononça-t-elle. Josépha se détourna.

— Même *cela* qui m'échappe, soupira-t-elle navrée.

Dans la hauteur du ciel, des nuages s'empourpraient; l'un d'eux dessinait de grandes ailes. « M'envoler avec eux, souhaita-t-elle, m'embraser avec eux et m'abîmer dans le néant... » Le faîte des arbres se dora; le soleil éblouit ses yeux fatigués.

Ce matin-là, quand elle revit le baron Hans, elle l'accueillit avec plus de réserve que d'habitude; son regard, moins libre, l'évitait.

A Pücklau, on jasait bien un peu de cette intimité entre la jeune princesse et Murbach. Mais on n'y voyait pas grand inconvénient. Elle n'avait point d'ennemis; et d'ailleurs, tant que Monseigneur n'intervenait pas, il n'y avait rien à dire. Or Monseigneur, autrefois si despote, si exigeant sur son service, si appliqué à être informé des moindres faits, se désintéressait de plus en plus de sa cour, vivait entre son musicien et son enfant, et se montrait qu'une fois par bienséance, et le moins de temps possible, en compagnie de sa femme. On se chuchotait qu'il avait bien mauvaise mine, et l'on s'en affligeait, modérément. Après tout, lui disparaissant, la petite Claudia régnerait, et ce serait charmant d'être gouverné par une poupée.

— D'autant plus, balbutiait le jeune officier de la garde, que la princesse Josépha serait régente.

— Avec le baron de Murbach pour ministre! prononçait Rivalta, plein de mansuétude, mais toujours désolé.

Par esprit de contradiction, et aussi par politique, le médecin affirmait que Son Altesse ne s'était jamais mieux portée.

— Une petite dépression, prétendait-il, bénigne, et tout à fait passagère. Ou plutôt, Monseigneur se recueille : gare au réveil! — D'un air goguenard il puisait dans sa boîte à cachou; et l'on changeait de propos.

Malgré son assiduité auprès de Josépha, le baron Hans de Murbach ne se pressait pas, une année et plus s'étant écoulée depuis son entrée en fonctions, d'examiner quels étaient exactement ses sentiments à l'égard de la jeune femme. Son sang-froid n'était point l'indice d'une grande passion; ou craignait-il peut-être, en s'interrogeant avec plus de soin, de perdre de son empire sur lui-même. Elle lui plaisait infiniment; mais d'elle, ce qui lui plaisait surtout pour le moment, c'était sa docilité d'esprit. Elle devenait son œuvre, elle reflétait, avec le charme en plus, sa pensée. Plus tard, ne serait-elle point la compagne idéale? Mais une maladresse, un geste, un mot trop vifs risquaient de tout compromettre; la sensitive replierait ses feuilles. Il avait résolu, durant cet exil volontaire, de se distraire; il y réussissait mieux qu'il n'avait osé l'espérer. A quoi bon troubler le cours fleuri de l'existence actuelle par des déclarations prématurées? Que Josépha eût de l'inclinaison pour lui, il le pensait; et toutefois était-il plus sage et plus esthétique d'en observer les signes sans en provoquer la manifestation, dangereuse dans l'exiguïté du milieu et sous l'œil de l'époux peut-être soupçonneux et sournois. Le baron Hans était au courant des légendes sinistres qui, à Vienne, accompagnaient le nom du prince de Pücklau.

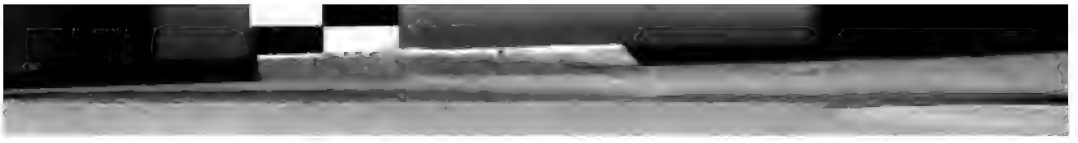
— Si envie lui prenait de, moi aussi, me supprimer ? se disait-il. Cela présenterait quelque difficulté; mais d'une pareille tentative, même manquée, un éclat résulterait, fort dommageable à mes projets d'avenir. Aussi pourquoi s'est-il obstiné à m'introduire chez lui ?

L'anomalie de ce ménage l'intriguait de plus en plus :

— Ils vivent tout à fait séparés, constatait-il. Monseigneur n'a pour sa femme que des politesses extérieures, laconiques et froides. Cela n'est pas une raison pour qu'il n'en soit fort jaloux. Mais elle-même, comment accepte-t-elle la situation ? Elle a des naïvetés de jeune fille, et le pli de souffrance sur son jeune front est énigmatique...

Il s'interdisait de pousser ses réflexions trop loin, et concluait à de la prudence, peut-être parce qu'il l'aimait.

La seule Ali-baby, recluse dans sa chambre, poussait des soupirs de satisfaction; ses mains replètes croisées sur son ventre énorme, elle digérait, béate de nourriture, quoiqu'un



peu haletante, fastueuse de soieries claires, de dentelles et de gros bijoux :

— Ah, *celui-là* me vengera du prince; songeait-elle. Et il la chagrinait seulement qu'on ne réclamât point ses services.

XI

Poupées, pierreries et portraits

Vers l'âge de trois ans, Claudia était une petite personne extraordinairement sérieuse, déjà très cantonnée dans sa dignité, qui s'offusquait de ce que l'on rît, et ne s'intéressait qu'aux visages graves. Ses gestes menus étaient mesurés, et elle savait tendre la main pour qu'on la baisât. Elle imitait le prince avec une effrayante précision, n'avait d'ailleurs d'élan que pour lui, et ses yeux bleus, pareils à ceux de Josépha, mais avec quelque chose d'étrange, de trop pensif, s'assombrissaient quand il était loin, ne rayonnaient qu'en sa présence. C'était chose vraiment curieuse et inexplicable que cette affinité de l'enfant avec son père supposé; elle autorisait jusqu'à un certain point les présomptions de Monseigneur quant à l'origine de Ralph. Où bien, obéissant aux conjurations réunies de Son Altesse et de Leone Cappa, l'esprit de la race s'était-il réellement incarné en elle? Monseigneur n'en doutait point et s'en félicitait silencieusement. Plus simplement, Claudia reçut-elle l'empreinte indélébile des pensées de sa mère durant la grossesse, pensées tournées uniquement et avec effroi vers l'énigme que représentait cet époux protéïforme, fantasque, farouche et solennel; et Josépha avait-elle inconsciemment créé l'enfant qu'elle portait dans son sein à l'image, qui l'obsédait, de cet être bizarre. Plus tard, malade, on l'avait écartée de la petite; et celle-ci s'était accoutumée à la figure endeuillée du prince, à ses soins ininterrompus, à ses cajoleries compassées qu'elle préférait à toute autre caresse. Quoi qu'il en soit, extrêmement précoce, elle écoutait attentivement ses longs discours, comme si, les comprenant, elle eût voulu s'en pénétrer.

Dans les plis roides du brocart dont on l'affublait, elle était une impertubable, raisonnable petite enfant. Dès lors elle avait le sentiment de son importance, et, à l'exemple de Son Altesse, recevait les hommages des gens d'un certain air

altier que mitigeait à peine sa grâce, malgré tout puérile. Lorsqu'elle sortait en voiture, avec sa gouvernante, elle saluait, gentiment, mais non sans condescendance; et parfois se tournant vers la brave dame, lui disait : « Je suis fatiguée ; maintenant, salue pour moi. » D'une familiarité, elle se trouvait très froissée, le prouvait par son mutisme obstiné, et ne s'attachait qu'à ceux qui lui marquaient suffisamment de déférence; aussi faisait-elle la moue à Murbach et affectionnait-elle Cappa.

Pour jouer, elle réclamait exclusivement l'assistance du prince. Lui, ravi, ne se déridait point; mais il l'aidait, non sans adresse, à vêtir ses poupées. Il en avait fait venir un grand nombre, des plus perfectionnées, avec un assortiment de costumes minutieusement copiés, d'après des estampes, sur ceux de ses ancêtres. Il s'appliquait, avec une attention soutenue, à les habiller, et à cette besogne prenait au moins autant de plaisir que l'enfant, charmée par ses façons diligentes et calmes. L'opération terminée, satisfait, il hochait la tête :

— C'est très bien, déclarait-il, c'est même tout-à-fait extraordinaire.

Et si, d'aventure, l'Italien était là, il quémandait son suffrage :

— N'est-ce pas que mon travail est savant, consciencieux, louable, convaincant, et d'un effet magique ? Conviens qu'il est impossible de mieux faire. Voilà des effigies réussies, propres, à un haut degré à fixer auprès d'elles l'âme inquiète de mes aïeux.

— Certes, confirmait Cappa. — Votre Altesse eut là une idée sublime. L'illusion est telle qu'elle équivaut à une résurrection. Plus forte que la tombe, elle attire hors de ses portes de pierre l'essaim au vol léger des morts et en retient la substance impondérable mais toujours agissante. Ainsi l'idole capte la divinité ; et l'on a tort de sourire de ses vertus miraculeuses.

— Oui, reprenait Monseigneur; moi aussi j'ai capté l'âme ancestrale. Et viens, et interpellons-les.

Ébaubies, les nourrices et la gouvernante écoutaient, regardaient le groupe qui se promenait dans la chambre comme un musée de guignols.

Le prince passait de l'une à l'autre des poupées, les pliait à des attitudes qu'il jugeait conformes à leur caractère, et Claudia répétait après lui, en les désignant gravement :

— Voici grand-papa Ulric, et grand-papa Claude Ier, et grand-papa Auguste, et le grand-oncle cardinal...

Alors, pour l'instruire et l'amuser, il imaginait entre eux des

dialogues d'une sombre folie que la petite retenait trop exactement. Il les faisait divaguer avec méthode et sentencieusement; et inspiré par eux, célébrait leur gloire, posant la main sur la tête de Claudia, leur faisait prédire de plus grandes gloires encore... Cela avait quelque chose de lugubre et de bouffon ; l'enfant, entre les deux maniaques, admirait, s'enorgueillissait, et touchait avec respect, comme des reliques, les nippes des poupées emblématiques.

Mais quand paraissait Josépha, les allures changeaient. Le prince, intimidé, baissait le ton de ses discours. Cappa, avec sa faconde de méridional, son talent refréné de comique souple, inventait des facéties qui n'égayaient point du tout la petite Altesse, mais rassuraient la mère. Puisque Claudia se plaisait à ce divertissement que dirigeait le prince, elle ne voulait point la contrarier. Et, mal renseignée par les femmes qui n'osaient parler ou ne savaient s'expliquer, elle se reprochait seulement de ne point comprendre la nature de son enfant. Car Claudia, confiante envers son père, était taciturne avec Josépha et refusait ses avances. Des bribes de dialogue qu'il lui arrivait de réciter dans l'agitation du sommeil inquiétaient cependant la princesse ; elle se demandait quels enseignements tortus, elle absente, le prince Claude pouvait bien déposer dans ce jeune cerveau. Elle considérait avec crainte les paupières bleuies de la petite fille, son front trop développé sous les boucles blondes qui le couvraient, la gracilité de sa contexture ; d'une santé frêle, l'enfant eût dû suivre un autre régime, vivifiant pour le corps et l'esprit. Des compagnes de son âge devaient l'entourer. à la fraîche gaîté desquelles elle s'animât. Mais comment vaincre la résistance du prince qui la voulait pour lui tout seul ? Et elle se blâmait de n'être point une gardienne zélée, de se laisser détourner vers d'autres soins, vers d'autres préoccupations... Interrogé, le médecin répondait que l'air de Pücklau était excellent, que des promenades dans les environs et au Vieux Château exerceraient une influence salutaire sur la petite Altesse. A l'occasion, il prescrivait des remèdes anodins, vantait le sang riche de la mère qui coulait dans ses veines, l'intelligence du père qui se manifestait de bonne heure en elle; et, persuadé que le grand art en médecine est de tranquilliser et d'attendre, il ne se souciait nullement de contrecarrer par son intervention le souverain, sans être certain de satisfaire la jeune mère.

Son optimisme ne la persuadait point. La petite, adoptant fidèlement les singularités du prince et divaguant de plus en

plus dans sa langue à lui, elle s'alarma, la surveilla de plus près, au risque d'indigner son époux.

C'est ainsi qu'un soir elle surprit des paroles que le prince Claude adressait à l'enfant.

— Demain, lui disait-il, c'est ton jour anniversaire. La signification d'un pareil jour est considérable, et je crois que dès maintenant tu es à même de la saisir. Il est d'usage de fêter ces dates sacrées par des cadeaux ; et je t'en ai préparé de fort précieux. Mais tu auras mieux encore ; tu verras.

Ici, il s'interrompit brusquement, averti d'une présence étrangère par un mouvement de Claudia ; apercevant Josépha, il se troubla, se contraignit de sourire :

— Vous nous écoutiez, Madame?

— Mais oui, fit-elle très simplement. Suis-je de trop ? Qu'est-ce donc que l'on verra demain, que je ne sais point?

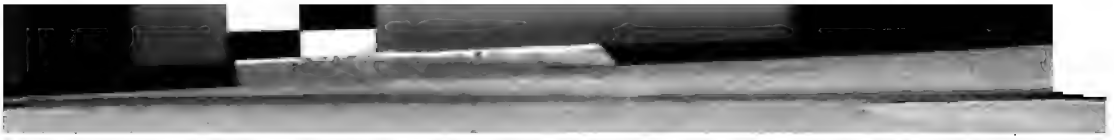
Monseigneur se recueillit, fronça le sourcil, puis avança vers elle son index qui tremblait un peu :

— Une splendide illumination ! articula-t-il, enchanté de si adroitement se tirer d'un mauvais pas.

Il parut à Josépha que cette illumination devait cacher autre chose. A la banalité d'une telle réjouissance, l'enthousiasme mystique tout à l'heure reflété sur son visage ne répondait point.

Aussi le lendemain, dissimulant du mieux qu'elle put sa défiance, elle observa les allées et venues de son époux et s'attacha à ne point quitter sa fille.

Mais l'après-midi, une réception à laquelle n'assistait point le prince la retint auprès de ses invités. Claudia y parut un instant ; son aisance à s'acquitter de ses devoirs de minuscule Altesse, son sérieux, sa hauteur, inattendue et amusante chez une aussi petite personne, tout cela avait été fort admiré. Puis les femmes l'emmenèrent ; et Josépha par les croisées ouvertes pouvait la voir sur la pelouse, sous un magnolia, assise au milieu de ses jouets, et qui triait des fleurs pour s'en faire des colliers. A un moment, la sombre silhouette du prince se profila entre les arbres égayés de soleil. L'enfant se leva et les mains chargées de lilas pourpre et blanc se dirigea vers lui, le lui tendit. Cette petite scène n'échappa point à Josépha qui sourit au geste gracieux. D'autres soins l'accaparèrent. Quand elle put retourner vers la fenêtre, ses yeux cherchèrent vainement Claudia. La pelouse était déserte, la longue perspective d'arbres et de verdure, d'une exacte solitude que traversait de loin e loin le vol



courbe d'une hirondelle. Sur une stèle blanche, Nolo, aux aguets, bayait après la proie insaisissable.

— Où est-elle, *où sont-ils?* se demanda Josépha. Une angoisse irraisonnée s'emparait d'elle. Elle revint vers le milieu du salon, aimable par habitude, mais distraite, ne sachant sous quel prétexte se retirer. « C'est maintenant, se répétait-elle, c'est maintenant, j'en suis sûre, qu'il lui offre le spectacle promis. De quelles leçons pernicieuses va-t-il encore l'empoisonner?... Son agitation croissait, sans qu'elle pût lui attribuer de cause précise. Elle s'avança vers Murbach, lui dit entre haut et bas :

— Le prince me réclame ; voulez-vous m'excuser si je ne reparais point?

Le baron remarqua le sourire factice des lèvres, l'inquiétude du regard ; d'ailleurs, aucun message n'avait été porté. A son interrogation muette, elle répondit en secouant légèrement la tête, passa, s'effaça dans la porte qu'il lui ouvrit lui-même.

Elle alla droit à la nursery, la trouva vide. Elle appela.

— Claudia ! demanda-t-elle avec impétuosité à la gouvernante. Pourquoi n'est-elle pas avec vous ?

Étonnée, celle-ci se disculpait. Monseigneur avait ordonné qu'on le laissât seul avec la petite princesse ; elle s'amusait dans son appartement.

— Ah ! bien, très bien... fit Josépha en essayant de se maîtriser. — Pardon, ajouta-t-elle avec sa bonne grâce innée ; une mère s'alarme si aisément... Restez, je les rejoins.

Irrésolue, craignant chez le susceptible seigneur un retour de colère funeste à l'enfant, si elle pénétrait chez lui à l'improviste, elle gagna d'abord son boudoir, puis, comme obéissant à la suggestion d'un souvenir ancien, traversa d'autres pièces, se trouva dans un couloir étroit qui aboutissait à une petite porte condamnée. Par quel hasard était-elle entrebâillée ? Elle la poussa, s'engagea à tâtons dans le couloir qui se prolongeait obscur, irrégulier, coupé de pas où elle trébuchait. Trois ans plus tôt, précédée de son fantômatique époux, elle avait passé là, guidée elle ignorait vers quel but mystérieux. Mais les terreurs de jadis ne l'assaillaient plus. Elle savait que ce corridor dérobé conduisait à la galerie des ancêtres qui, elle-même, communiquait avec le pavillon où se cloîtrait le prince Claude ; et peut-être, servie par ce détour, entrerait-elle sans être vue de lui...

Une mince traînée de lumière frôla le mur ; elle perçut un bruit

de voix. Écartant doucement le lourd battant, elle s'introduisit dans l'embrasure et, cachée derrière la tapisserie, regarda...

A peu de distance d'elle, et lui tournant le dos, se tenaient le prince et Claudia. Un des tableaux, formant porte, rentré aux trois quarts dans une rainure, découvrait une niche où reluisait l'acier bruni d'un vaste coffre-fort. Penché dessus, le prince y fouillait ; et ses mains décharnées en émergeaient, chargées, comme de surnaturels, minces et pesants serpents, de colliers, dont les pierreries, uniques, étincelaient, tels des fragments de soleil, Il les posait sur les épaules de la petite, qui, de ses doigts fragiles, les caressait.

— Tout cela est à toi, disait-il ; et tout cela, toi seule tu l'auras vu. Mais silence! Le silence est la loi ; et ne révèle rien à ta mère!

Il fouillait avec avidité, avec passion :

— Des rubis ; le sang des aïeux. Des saphirs ; le regard des aïeux, et cela se combine avec ces topazes. Des diamants, l'âme même des aïeux ! Ces immenses opales... chut !... leurs crimes... Et ces perles, leurs larmes. N'y touche pas. Toi, du moins, il ne faut pas que tu pleures...

Il rejetait des pièces moindres, finit, dans une sorte d'ivresse, par lui-même se parer de bracelets, de bagues, d'une aigrette qu'il fixa dans le velours noir de sa toque... Extasiée, Claudia se laissait faire, l'encourageait, et sa voix acide posait des questions :

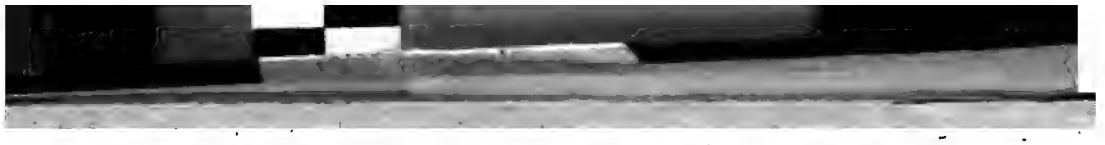
— Dis, papa, à quoi ça sert, ça ?

Ça, c'était un diadème, qu'il eut de la peine à assujettir sur le front de l'enfant ; mais il y parvint, et triompha :

— Te voilà prête, et mes yeux sont bénis, puisqu'ils t'ont contemplée, avant l'heure, dans la gloire qui sera ton partage !

Et précautionneusement, afin que rien ne se dérangeât de cette joaillerie dont il l'avait affublée, il la conduisit vers le milieu de la galerie, où, immobile, dans la splendeur rouge du couchant, elle étincelait, hiératique, comme une icone ou une petite impératrice de Byzance. Lui, à son côté, des gemmes aux poignets, aux doigts, au cou, la soutenait, courbait vers elle sa longue taille, et proférait :

— Claudia ! mon cœur se fond de tendresse, d'espoir et d'orgueil. Tu résumes une race, tu inaugures un monde ! Je ne mourrai donc point, puisque tu vis... Tu ne peux comprendre encore — mais n'oublie point — plus tard tu comprendras... Tu es l'étoile qui monte au firmament, et déjà tu verses tes rayons sur l'océan de mon âme tumultueuse et que tu apaises... Claudia !



Qu'elle est belle, qu'elle est somptueuse, ta destinée ! Si tu brilles, éphémère, ton éclat sera tel qu'il ne s'effacera point de la mémoire des hommes. Mais ta trace sera longue parmi eux, incomparable en éblouissement ! La force d'un sacrifice réside en toi, et du malheur, tu jailliras en gerbe de bonheur, il le faut, Claudia, ainsi l'ai-je résolu, et, brillante de la richesse accumulée de tous ceux-là qui furent illustres, dont les paumes invisibles de lutteurs indomptés te soulèvent vers l'empyrée que je t'assigne, tu vas jurer...

Ici, il s'arrêta, songeur :

— J'aurais dû prévenir Cappa, dit-il, pour qu'au moyen de la musique il excite ta volonté. Mais il importe peu. Il pourra toujours, en d'autres moments, la corroborer. Viens donc et jure...

Jusqu'alors, Josépha avait assisté à la scène avec une stupeur croissante, mais sans bouger. Elle éprouvait pour le malheureux une sorte de pitié véhémente ; chacune de ses paroles la bouleversait, et elle sondait le fond trouble de sa magnifique folie. Mais à ce mot : « tu vas jurer », une révolte la secoua. Elle se souvint qu'elle aussi, en ce même lieu, il l'avait fait jurer, abusant de sa candeur de vierge, et maintenant quel serment insensé allait-il arracher à cette bouche enfantine, inconsciente de ce qu'elle dirait ? Toute prudence l'abandonnant, elle quitta son poste, s'avança rapidement sur lui, d'un pas si léger qu'il ne l'entendit pas. A la voir surgir, si subite, il frémit ; son aigrette vacilla sur son bonnet, et il laissa choir un jaseran où était suspendue une médaille en or, qui tinta sur les dalles.

— Vous ici ! balbutia-t-il.

— L'endroit est malsain ; je viens reprendre Claudia, prononça-t-elle. Et tout bas : L'illumination est splendide, en effet, et les feux de tant de bijoux aveuglent.

Consterné, il se taisait. La mine piteuse de cet homme jadis si superbe lui faisant peine, elle s'adoucit. Dépouillant machinalement Claudia, interdite, de ses joyaux, elle les lui tendait et gauchement, il les reprenait, en embarrassait ses mains, ses bras. Et toujours à voix basse, comme si elle n'avait pu être entendu de la petite, elle formulait ses reproches :

— Mais c'est une enfant, elle a trois ans aujourd'hui ! Et par vos folies, vous voulez donc la rendre malade ? C'est odieux, ce que vous faites là !

Et l'indignation reprenant le dessus, les yeux dans les yeux, elle lui murmura :

— Vous n'avez pas le *droit* de disposer de son esprit !...

Il se redressa :

— Pas le droit ! Pourquoi ? Elle est mon héritière, l'héritière de la race.

Devant tant d'inconscience, elle fut désarmée, ne protesta que par un geste. Il haussa les épaules et mélancoliquement :

— Mes actes passent votre portée, Madame, dit-il. Vous êtes une créature de chair et de sang ; il est des mystères que je ne puis vous révéler, car leur transcendance vous échappe. Vous songez à l'*autre*, et avec plus d'ardeur qu'il ne sied. L'*autre* pourtant ne fut qu'un instrument que l'on rejette, l'être passif à qui j'insufflai ma volonté. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? Non, vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre...

Et son regard désolé attesta les tableaux, placides dans leurs cadres. Mal à son aise, Josépha l'écoutait, appréhendant de subir la contagion de cette folie qui s'exprimait. Et froidement, elle repartit :

— Non, je ne vous comprends pas. Mais, répondez, qu'alliez-vous lui faire jurer... jurer, à la pauvrette ?

Derechef, son regard désolé parcourut la rangée des ancêtres ; puis soudain l'éclat ancien vint à renaître dans ses prunelles, sa taille s'exhaussa, dans un cliquetis de pierreries, son geste se fit ample, et s'adressant à la petite :

— Jure, s'écria-t-il, jure devant ceux-ci, que reine ou impératrice, rien moins, tu feras culminer sur le trône la race qui n'espérait qu'en toi !

Son rire strident déchira la voûte. Épouvantée, Josépha s'était emparée de la petite qui résistait, qui fondait en larmes et criait en zézayant, quoique sa mère comprimât sa bouche :

— Ze zure, papa, ze zure !

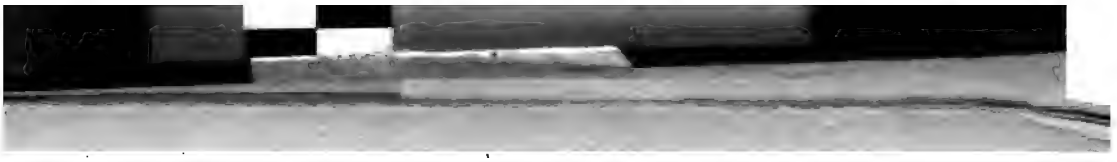
Campé dans la même attitude, il les vit s'éloigner, disparaître dans le fond de la galerie, et, demeuré seul, s'obstinait en son extatique immobilité. Peu à peu, ses traits se détendirent, ses prunelles s'éteignirent, il se courba, se tassa, se plaignit sénilement :

— Elle l'a enlevée, elle me la prend... Claudia, Claudia... Et s'agenouillant devant le coffre-fort, il y replaçait méthodiquement les colliers, le diadème, l'aigrette, tant de joyaux qu'il palpait avec amour, et répétait, pour que son cœur se réjouît :

— Pourtant elle a juré... elle a juré...

ROBERT SCHEFFER

(A suivre.)



Dans les regards

Mme Verdot, en ouvrant sa fenêtre, s'avisa que le soleil devait être joli sur les pelouses du Parc Monceau. Aussitôt elle sortit, bien qu'il fût à peine dix heures ; et en robe printanière, balançant son ombrelle, elle s'en fut vers les verdures.

Comment était-elle, Mme Verdot, et qu'était-elle ? Un officier qui passait la regarda, et dans ce regard elle fut une aimable bourgeoise, souriante et potelée, amoureuse, pas très jolie. Elle eut cette rapide existence dans ce regard où elle vécut le quart d'une minute. Puis elle s'y effaça, morte à cette vie éphémère. Mais déjà elle renaissait sous une autre forme dans la prunelle d'un petit mitron, où elle fut « une sacrée belle femme. » Et elle exista ainsi, pendant un court instant, parée d'une grande beauté.

Elle s'en allait le long du boulevard de Courcelles. Délicieux boulevard des matinées d'avril, dont les effluves y sont plus sensibles qu'aux champs. Il y a dans chaque atome d'air une dose de printemps plus forte, parce qu'elle vient non des haies, mais des femmes, de la floraison des femmes, dépouillées de la gaine des fourrures, et qui semblent vraiment éclore, promeneuses lentes et claires, sous la délicatesse adorable des arbres.

O la bonne fraîcheur ! Non seulement elle tombait des branches, mais elle montait du pavé récemment arrosé. Mme Verdot se retroussa sur une petite flaque. Et dans l'œil d'un vieux monsieur qui s'en venait derrière, elle fut « un joli mollet. » Rien que cela. Mais l'œil du vieux monsieur parut se satisfaire de loger cette forme d'existence honorable, quoiqu'évidemment amoindrie.

Et il n'y eut rien d'autre sur le boulevard. Mme Verdot ne fut réfléchie par aucune autre rétine, sinon par celle d'un perroquet qui, au passage, l'appela : « Virginie... » Il y a donc lieu de croire que pour le perroquet elle fut Virginie. Mais de cette nouvelle personnalité en laquelle elle fut incarnée, elle ne connut que le prénom.

De la grille du Parc Monceau sortit un groupe de fillettes, trottins mutins, nez effrontés et jupes lestes. Elles laissaient sur leur passage une vibration de rires, de bavardages, de « ma chère... », où les motifs des confidences demeuraient évidents. Mme Verdot, en effleurant ces bavardages, ces regards malicieux, les plissa d'une moue, comme un léger coup de vent sur de l'eau. Car son reflet y amena l'image d'une presque vieille, oh ! ma chère... Et tandis que le regard du mitron lui avait été un palais somptueux, et celui de l'officier un appartement

convenable au second étage, elle fut cette fois reléguée dans le réduit d'un petit pli dédaigneux.

Les allées étaient solitaires. Des jardiniers faisaient la toilette du parc, et les arbres semblaient enveloppés d'une mousseline verte, d'une légère housse matinale qu'on ôterait à l'heure des visites. Mme Verdot s'assit sur un banc ; et comme elle restait là, le buste penché, à chatouiller le sable du bout de son ombrelle, un monsieur décoré la conçut en mélancolique amoureuse, dolente du récent abandon. Il dit à celle qu'il portait de la sorte en lui : « Pauvre femme !... » Et il la recueillit une minute dans l'asile de sa pitié.

Mais Mme Verdot ne s'en doutait pas. Elle restait absorbée dans son rêve intérieur, son rêve inaccessible, où les autres ne pénétraient pas. C'était peut-être, à cette heure fraîche et verdoyante, un jardin flottant et inhabité, où se mouvaient seulement des reflets d'ombre et de douce lumière. Le monsieur décoré s'était éloigné. Elle demeurait sur le banc, enfermée dans le jardin clos de son âme. Mais hors d'elle, elle continua d'exister sous des formes multiples.

Un jeune homme passait et repassait devant elle, et chaque fois tentait de l'amorcer par un regard oblique. Quand il était au bout de l'allée, il se retournait, et de là-bas, de derrière les arbres, arrivait son désir. On pouvait suivre l'étape de son hésitation, les encouragements qu'il donnait à sa certitude : « Mais oui, évidemment... sinon, que ferait-elle, toute seule ici, à cette heure ?... » Et dans l'œil et dans l'esprit de celui-là, elle fut une courtisane. Hors de sa conscience et de sa volonté, quelle que pût être son honnêteté, elle exista *réellement* dans cette condition. Aurait-elle détrompé celui qui la créait ainsi, elle n'aurait fait que changer de forme, sans abolir la primitive. Car l'erreur implique une existence, passagère il est vrai, mais que rien ne peut empêcher d'*avoir été*.

Mais elle ne chercha pas à détromper le détenteur de cette personnalité. S'aperçut-elle seulement de quelle manière elle se manifestait en lui ? S'en amusa-t-elle, s'en froissa-t-elle, ou resta-t-elle indifférente ? Elle se leva, et sans s'occuper de savoir si cette existence subsistait encore ou était déjà dissipée, elle s'en alla le long des pelouses, au bord des corbeilles fleuries. Elle croisa une vieille dame, dont l'aimable visage s'éclaira pour elle d'un sourire. Et dans ce sourire Mme Verdot devint une jeune femme, honnête et douce, dépositaire de joues fraîches et de calmes vertus, dont une vieille dame bienveillante saluait la rencontre avec plaisir.

Un peu plus loin, une blanchisseuse qui se reposait sur un banc, avec son lourd panier à côté d'elle, l'éleva au rang d'une grande dame, élégante, distinguée, noble et riche. Mme Verdot vécut ainsi d'une vie supérieure.

Mais sur le trottoir de l'allée des voitures, elle chut de nouveau vers une destinée médiocre. Elle y fut jetée par le regard d'une blonde, vêtue de dentelles, qui passait mi-allongée sur les coussins d'une luxueuse

victoria. A son côté était assis un carlin menu et orgueilleux. La blonde et le chien tournèrent à peine la tête vers Mme Verdot, juste assez pour lui créer dans un coin de regard une existence infime, vouée au dédain des blondes mi-allongées et des carlins.

Mme Verdot, en s'en retournant chez elle, se transmua encore en bien des manifestations.

Combien d'existences vivons-nous ainsi dans une courte promenade !

Mme Verdot remonta l'escalier, et sonna à sa porte. C'était l'heure du déjeuner. La porte ouverte, on entendit dans la chambre voisine un bruit de petits pieds, et un enfant parut qui, en la voyant, s'élança dans ses bras, et s'écria :

— Maman...

JEAN MADELINE

Le Jardin des Jacinthes

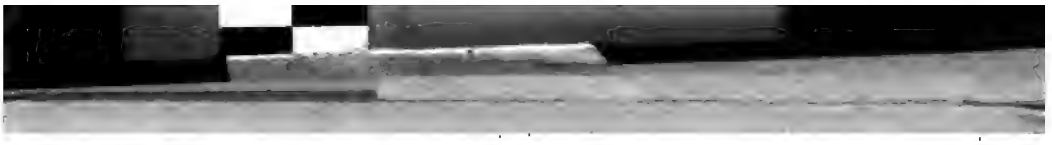
Haut sur la courbe d'un promontoire de rêve,
Dans le bleu profond des reflets marins
Qui jouent au chant doucement triste de la grève,
Sous la caresse des tulles aériens
Où tremble un essaim de pétales mauve,
Le jardin s'assoupit — frôlé de ciel.

Au loin s'éploie en blondeurs fauves,
Solaire vision de Hell,
Le vol pétrifié des falaises géantes.

A l'horizon, des îles changeantes,
Les îles qu'on n'atteint jamais,
Protègent de pelucheuses nacres fluides
Les perles fines de leurs sommets
Qu'effleurent de coups d'ailes rapides
Les jalousés, les dédaigneux
Oiseaux de mer chatoyants et floconneux.

Tout près la côte noire et grasse au charme hostile
Carre ses cultures d'un vert épais,
Ses prés, ses bois trapus aux rameaux fous coupés
Et les damiers pesants de sa grisâtre ville
Belle d'art contenu, — de pondération!...
D'où montent, — au mépris des plans géométriques
Raides et vertueux jusqu'à l'obsession, —
Dès que le soir bleuit les palazzi de briques,
Des râles furieux de bestialité.

Dans la chaude diaphanéité
La lande claire aux ajoncs barbares
Où pleuvent des gouttes de soleil
Enserre les massifs lustrés et les fleurs rares
Qui tressaillent, pâlissant à l'éveil
Des rudes souffles salins du large.

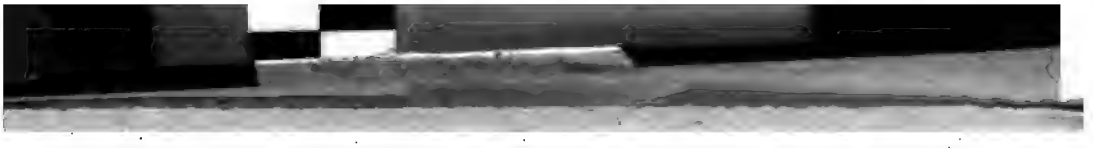


Mais partout, — des calmes parterres odorants,
Des gazons, des sentiers micacés, de leurs marges
De verveine âcrement exquise et d'iris blancs,
Jaillit aux brises en flammes rosées,
En flammes de fraîcheur et de suavité
Qu'attisent les brillants frissonnants des rosées,
La vivace et la charmeuse gracilité
Des enivrantes, des adorables jacinthes :

Jacinthes, âmes des printemps naissants,
Des printemps défunts aux gaîtés éteintes,
Votre haleine redit nos extases d'enfants
Et nos fuites vers un monde plein de merveilles
Qui n'apparaît plus que si voilé !
— Où des voix douces chuchotaient à nos oreilles
Des mots d' « ailleurs » dont le dernier s'est envolé,
Où nous enlaçait la blanche tendresse
Des Êtres familiers qu'a chassés pour un temps
Notre prudente et notre infaillible sagesse ;
— Où nous découvrions, sous les grèbes flottants
Et neigeux des lents et longs nuages,
Des formes d'une mystérieuse beauté
Qui nous entraînaient aux éblouissants voyages
Dans quel vertige si troublement regretté !
— Où les « arcanes » plus accessibles
D'abris floraux voisins du sol comme nos fronts
Se faisaient ingénus, riants, presque « visibles » ;
— Où nous soupçonnions au cœur des liserons,
Baignés du crépuscule irisé des calices,
Les petits amis ailés de menus ors bleus
Qui nous guettaient, malicieux complices
Des songes voletant au-dessus de nos jeux ;
— Où nous savions par les après-midi languides
Le secret qu'un rayon confie aux lourds étangs
Pénétrés de tièdes ambres liquides, —
Ce qui rend tels appels inexpliqués, tintants
Si purs et si désolés dans la nuit tombante ;
Le sens des regards lunaires pensifs
Qui paillettent d'argent verdâtre les récifs
Et la houle d'opale mouvante ;
Ce que traduisent ces cris d'oiseaux inconnus
Déchirants dans l'air magique et sonore
Teinté de saphir sombre avant l'aurore.

Et même de quels clos mystiques sont venus
Vos affolants effluves de délices,
Jacinthes initiatrices
Qui devez embaumer les paradis rêvés,
Jacinthes d'où se sont tant de fois élevés
Ces brouillards d'incarnat délicieux qui fusent
Dans la limpidité cruelle des matins
Et m'empêchent de voir au si proche lointain
Les Iles de perle qui se refusent.

JOHN-ANTOINE NAU



Notes politiques et sociales

LA RÉVOLUTION DOUANIÈRE ALLEMANDE

Le monde est maintenant fixé sur les intentions du gouvernement allemand en matière économique. Depuis plus d'un an, la lutte se déroulait dans l'Empire entre les agrariens, qui revendiquaient une protection allant jusqu'au prohibitionnisme, et les industriels qui réclamaient la prohibition du régime quasi libéral innové en 1892.

La bataille a été rude, et surtout féconde en péripéties et en surprises. A certaines heures, l'agriculture qui se prétend ruinée par les traités de commerce, dictait à la Commission fédérale des tarifs draconiens. A d'autres, les métallurgistes, les filateurs, les commerçants qui ont répandu dans les deux hémisphères les produits germaniques, reprenaient le dessus. Ils invoquaient la prospérité acquise par l'Allemagne à l'ombre des conventions Caprivi : ils signalaient le péril politique qu'encourrait l'État, s'il rompait ses engagements avec les puissances alliées ou vassales de l'Europe centrale, septentrionale et méridionale. Il n'était pas jusqu'à l'opposition de la droite féodale à certaines vues de Guillaume II qui ne devînt un instrument entre leurs mains. Et pourtant ils ont été battus.

Leur défaite est d'autant plus étrange, que le chancelier de l'Empire, le successeur des Bismarck, des Caprivi, des Hohenlohe, est sinon un homme de génie, du moins un homme d'habileté. Il s'était affirmé, en tout, l'ami du juste milieu, traitant avec un souriant mépris le dogme libre échangiste et la doctrine protectionniste, écartant les formules toutes faites comme indignes d'une époque où la pratique s'érige en suprême maîtresse. D'un tel ministre, on devait attendre un projet transactionnel. Il était bien le dernier en qui l'on pût discerner un complice éventuel des agrariens.

Mais un trait souligne encore la singularité de la victoire prohibitionniste : elle heurte quelques-uns des plans les plus mûris en apparence de Guillaume II. C'est une idée ancrée chez l'Empereur que l'Allemagne est destinée à supplanter l'Angleterre dans les échanges internationaux : c'est une théorie bien souvent exposée par lui que le pavillon germanique doit couvrir les mers, flottant sur une marine de plus en plus compacte. Comment concilier ces visées avec l'adoption d'un programme douanier, qui, frappant les importations étrangères, réduira fatalement les ventes de nos voisins au dehors ?

Une seule explication peut être donnée avec quelque raison, du triomphe des agrariens. Elle n'est pas économique, car il n'est pas vrai que les traités de 1891, — amplifiant, avec les exportations, la production et la consommation intérieure, — aient sacrifié l'agriculture au commerce ; —

elle est politique ou plutôt sociale. L'évolution vers le protectionnisme ultra constitue outre-Rhin une avance à l'adresse des partis conservateurs que le monarque entend rallier contre les partis dits subversifs.

Ceux-ci ne se peuvent acheter. L'Empereur ne les désarmerait qu'en démantelant, qu'en détruisant le régime qui se symbolise en lui. Ils ont grandi sous Bismarck, qui réprimait la propagande par des textes draconiens, et qui surimposait les denrées de première nécessité. Ils ont multiplié leurs forces sous Caprivi et Hohenlohe, qui ont détendu leur police et allégé les taxes; même un libéralisme plus accentué ne réussirait pas à les endormir un instant. Entre eux et le système de droit divin qui, en fait, demeure celui de l'Allemagne contemporaine, la guerre est implacable.

Les agrariens vendent volontiers leur concours, pourvu qu'on y mette le prix. Ils ont dirigé jadis contre le gouvernement une opposition sans trêve, parce qu'ils se croyaient abandonnés par lui et qu'ils ne tiraient pas de prix assez rémunérateur, à leur gré, de leurs froments et de leurs seigles. Mais si le souverain leur accorde les surtaxes qu'ils réclament, les nobles féodaux de Prusse lui prêteront leur appui fidèle contre les ennemis de la Couronne et de la Société. Le marché vient de se conclure. La révolution douanière de l'Empire n'a pas d'autres bases.

Il reste à envisager ses conséquences qui seront nombreuses et importantes.

Dans l'ordre économique, elle paralysera l'essor étonnant que la production et les échanges germaniques avaient pris au cours des dix dernières années. Par ses exportations, l'Allemagne s'était classée au premier plan, tout près de l'Union américaine et de l'Angleterre. Sa métallurgie, ses industries chimiques et textiles avaient réalisé des progrès gigantesques. Dans les trois quarts de l'Europe, ses négociants n'avaient pas de rivaux. Du jour où le Reichstag aura adopté le droit de 7 francs sur les blés, cette primauté disparaîtra. Nos voisins subiront — mais agrandie et plus durable — la crise qui a fondu sur la France, de 1891 à 1896, après l'application des Tarifs Méline.

Dans l'ordre social, le plan soumis au Parlement fédéral engendrera des effets diamétralement opposés à ceux qu'a prévus Guillaume II. Il a pensé dompter le socialisme en resserrant contre lui les forces conservatrices, mais il n'a pas voulu reconnaître, ou il n'a pas compris, que l'heure est passée où le groupement du conservatisme suffisait à refréner l'élan démocratique.

Ce ne sont pas les agrariens de la Poméranie, du Brandebourg et de la Silésie qui feront reculer l'armée prolétarienne; ils sont déjà entamés par elle dans leurs propres fiefs. L'erreur de l'Empereur est même double, car d'une part, il surexcite l'attaque socialiste en aggravant, par ses taxes de consommation, le sort des classes inférieures, et de l'autre il verse dans l'opposition les industriels et les commerçants sacrifiés.

Dans l'ordre diplomatique enfin, le nouveau tarif est de nature à faire effondrer toutes les combinaisons échafaudées jadis par Bismarck et

respectées par ses premiers successeurs. L'Autriche-Hongrie et l'Italie n'étaient pas liées uniquement à l'Allemagne par des conventions militaires. Leurs intérêts économiques constituaient pour le cabinet de Berlin la plus sûre des garanties de fidélité. Bismarck avait aussi soutenu comme un axiome incontestable que son pays devait vivre en bonne intelligence avec la Russie. En négociant le traité de commerce de 1893, Caprivi avait écouté cet enseignement. Enfin l'ascendant moral exercé par l'Empire sur certaines contrées voisines ou éloignées, Belgique, Hollande, Suisse, Roumanie, reposait exclusivement sur le libéralisme de son régime douanier. Aujourd'hui, l'Autriche-Hongrie et l'Italie s'insurgent avec fracas; la Russie se prépare à de formidables représailles; les autres contrées ont suivi la publication du tarif élaboré avec une inquiétude qui dégénérera sûrement en hostilité. Vraiment, pour un conservateur, Guillaume II aime bien les ruines.

PAUL LOUIS

SYNDICATS CONTRE SYNDICATS

Les vacances, vides d'événements majeurs, sont propices aux consultations, déclarations, exposés de programmes et de principes. Le public, qui, lui aussi, se repose, y prête le degré d'attention des moments où l'on dit, avec cet autre : « A demain les affaires sérieuses ». N'a-t-il pas tort ?

De fait, en cette période, les affaires sont sérieuses, celles du moins où les organisations syndicales, patronales et ouvrières commencent de donner leurs avis. Et les journalistes ne devraient pas être les seuls à peser, — par métier et pour écrire quelque chose, — la signification et l'importance des résolutions qui nous en arrivent depuis quelque temps.

Il est un peu trop facile de profiter du désaccord constaté pour s'abstenir — car des mécontents et des contents les raisons peuvent être inégales — et il est un peu trop léger de tirer argument d'un mécontentement unanime pour se désintéresser — car de ce mécontentement final les motifs créateurs peuvent être divers, opposés même, et, au véritable examen, signifier oui plutôt que non pour ceux qui en dernier lieu décident, les parties une fois entendues.

Institution de conseils du travail et projet de loi sur les retraites ouvrières, ces deux objets d'importance que l'heure leur présente sont le thème de protestations vives et passionnées et d'encouragements timides. L'esprit simpliste ne s'y reconnaît pas : toutes les protestations ne viennent pas des patrons, et les encouragements ne sont pas des seuls ouvriers. Et l'esprit simpliste découvrira peut-être à cette occasion que des innovations de cette sorte posent en effet des questions complexes, que les intéressés ou les corps organisés qui les représentent ne voient peut-être pas du premier coup toutes ces questions, et

répondent seulement à telle ou telle, à celle qui frappe partis cons la curiosité ou la passion ou l'intérêt du moment, sans résoudre celles subversi des difficultés connexes qui se trouvent n'être pas, pour l'instant, « à l'ormerait ordre du jour » de ces consciences collectives.

Il faudrait raisonner en détail ces raisons. La matière extes dra en vaut la peine. Mais il est juste d'attendre que toutes les voix, le plus ont moins de voix possible soient entendues.

FR. DAVEILLA irait pas qui, en

L'ORIGINE DES POUCETTES

Qui est l'inventeur des poucettes? — C'est une question que beauc de correspondants nous ont posée lorsque, récemment, cet instrum fit l'objet d'une circulaire ministérielle.

En compulsant les « Archives départementales de la Seine-Inférieure dans les layettes contenant l'histoire de la Tournelle des galériens Rouen, nous tombâmes, sinon sur l'inventeur des poucettes, du moin sur l'un de leurs premiers fervents.

Le 26 may 1789, le sieur Guilbert, concierge de ladite Tournelle rédigeait une supplique où on lisait :

« Et vous remontre respectueusement que par le grand nombre de célérats et furieux prisonniers qu'il a eu sous sa garde, qu'il lui a été cassé et forcé plusieurs paires de poucettes-menottes, trois paires de menottes jettez dans les commoditez avec *une paire de serre-pouces* et une quantité de jambières qu'y sont tant cassées que couppées...

... vous observant que les trois paires de menottes et la paire de serre-pouces jettez dans les commoditez sont sans ressources et perdues. »

Le crédit fut accordé. Et, dans le « Détail estimatif des fournitures neuves et des réparations à faire aux fers et menottes de la prison des galériens de Rouen », nous trouvons, à la rubrique « Fournitures neuves », la mention suivante :

« Une paire de serre-pouces avec un cadenat conformes à la demande du concierge estimée..... 4 livres 10 sols. »

Les poucettes ou serre-pouces existaient donc avant le 26 mai 1789. Si cet instrument eût été absolument nouveau, il y aurait eu, semble-t-il, des questions et des observations de la part des fonctionnaires chargés de vérifier et d'approuver les comptes. La supplique du concierge et le détail estimatif donnèrent lieu à trois lettres : une du 29 mai 1789 à M. Samandi; une du 2 juillet 1789 à M. Deforges, et une du 10 juillet 1789 de M. Débonnaire Deforges; dans ces lettres on parle des fers et des menottes sans spécifier les serre-pouces implicitement compris dans l'appellation menottes. Les serre-pouces n'attirent nullement l'attention, ce qui permet de croire avec vraisemblance qu'ils n'étaient pas une innovation.

respectées par ses épouillant toute la correspondance et la comptabilité
n'étaient pas liées les Galériens, dans cette partie spéciale aux fers et
taires. Leurs i trouve pas d'autre trace des serre-pouces.
Berlin la plus des 12, 18 et 27 mars 1787; 8 et 25 may, 22 août,
soutenu com et (?) novembre 1786, 25 avril 1785; 7 avril et 4 août 1784;
en bonne ir; 17 janvier, 16 mars et 8 avril 1782 — ne mentionnent ni
merce de ni réparation de serre-pouces.
moral ex part l'expression « conforme à la demande du concierge »
Belgiqu ie le maître serrurier dans son « Détail estimatif » semble
libérali r qu'il s'agit d'une commande peu courante faite sur indication
l'Itali le, car dans aucun des autres comptes une expression semblable
repr employée pour les autres fers.
ave e problème est donc livré aux chercheurs. Les archives départe-
po ntales des villes où furent établis des dépôts de galériens doivent
ntenir la solution.

Si l'invention des serre-pouces est due au concierge Guilbert, l'établissement de ce mode de torture a d'autres complices.

Le « Détail estimatif » dont il s'agit porte la ratification suivante : « fait et dressé par nous Ingénieurs du Roy en chef des Ponts et Chaussées de la Généralité de Rouen. — Signé : Samandi. »

Il passa sous les yeux d'un fonctionnaire de Paris, Debonnaire Deforges, qui, le 10 juillet 1789 — quatre jours avant la prise de la Bastille —, écrivait :

« M. le Directeur général que je l'ai mis sous les yeux ainsi que la lettre que vous m'avez écrite à ce sujet n'a pu que s'en rapporter à votre avis *sur la nécessité de cette dépense.* Il approuve en conséquence que vous fassiez pourvoir à ces ouvrages. »

Le mode de fourniture a peu changé depuis un siècle.

Actuellement comme en 1789, c'est toujours l'industrie privée qui est chargée de la fabrication de ces instruments de torture.

Les serre-pouces, dont nous venons de parler, ont été fabriqués chez « H. Bourgeois, maître serrurier, demeurant à Rouen, rue des Vergetiers. » Actuellement c'est un fabricant de colliers de chiens qui les fournit.

Il y a pourtant un progrès.

Le concierge Guilbert commandait une paire de serre-pouces au serrurier Bourgeois.

Maintenant l'État fait au quincaillier de la rue Réaumur des commandes par deux mille.

Cette énorme consommation entraîne une forte baisse dans les prix. Les serre-pouces, qui, en 1789, revenaient à 4 livres 10 sols, le Groupe de Propagande Antimilitariste de Paris les livre au public pour la somme modique de deux francs avec la manière de s'en servir par-dessus le marché.

G. DUBOIS-DESAULLE

Spéculations

LA SOCIÉTÉ PROTECTRICE DES ENFANTS MARTYRS. — DE L'ANTIPROTESTANTISME CHEZ LES GENDRES DE M. DE HEREDIA.

La société protectrice des enfants martyrs. — Il existe en Belgique une institution dont le besoin, sans doute, en France, se fait sentir vivement : la Société pour la protection des enfants martyrs. Son mécanisme compliqué comprend, ainsi qu'il est aisé de le reconstituer, trois catégories de membres : ceux qui protègent les enfants, ceux qui ont mission de les martyriser, et d'abord ceux qui s'emploient à les faire. L'existence indiscutable de ces derniers fonctionnaires impliquée dans l'abondance constatée du matériel — les enfants — de cette société, donnerait à souhaiter que la France, toujours alarmée de dépopulation, en encourageât quelques autres semblables. Ceci entraînerait plusieurs conséquences indirectes, ainsi les parents de martyrs, contre qui sévit aujourd'hui la justice, ne manqueraient point d'être désormais vénérés par cette même justice, à condition toutefois qu'ils fussent membres de la société et ne remplissent leurs devoirs de martyriseurs que porteurs de leur insigne.

Il ne semble pas cependant qu'en Belgique l'organisation des trois classes de fonctionnaires soit autant qu'elle le pourrait un modèle de sagace administration. Si les membres protecteurs, fort considérés, répandent dans toute l'Europe, au moyen de journaux spéciaux, des attestations à leur propre louange, les membres pourvoyeurs — nous entendons les bourreaux chargés de réaliser chez l'enfant les premiers droits nécessaires à la protection — sont rarement mentionnés, et jamais honorablement. Il est à craindre que cette désunion, que nous voulons croire affectée, entre les divers bureaux, doive un jour devenir préjudiciable aux intérêts de la société. Il nous paraît mesquin également que dans l'espèce les bourreaux et les membres fabricateurs soient groupés dans un même service et pratiquement confondus, sous le nom de parents. Mais c'est là une mesure destinée sans doute à économiser, par le cumul des fonctions, moitié des émoluments, jusqu'à la distribution des premiers dividendes, et que nous espérons provisoire. Félicitons les généreux anonymes qui, afin de laisser aux parents plus de loisir dans leur service de sévices, assument une partie de leur lourde tâche de production.

Au moment où nous terminons ces lignes, on nous apprend que les Enfants martyrs de Belgique sont une péjoration emphatique et rien autre chose que ce que la France possède sous le nom d'enfants abandonnés et assistés. On ne nous le persuadera point, car il est doux de croire qu'une œuvre aussi philanthropique existe quelque part au monde. Mais nous démêlons dans cette information la preuve d'une

fâcheuse incurie : si les membres protecteurs se contentent d'instrumenter sur des matériaux simplement trouvés, il s'ensuivrait que les membres martyriseurs s'endorment dans des sinécures condamnables, et que la Société ne justifie point son titre et doive, à peine d'abus de confiance envers le public, passible des tribunaux, être dissoute par ses propres statuts. Nous n'exigeons point dès l'abord que les membres producteurs n'exercent qu'en vue unique de la société : c'est là un progrès qui s'accomplira plus tard ; mais si tout sentiment humain n'est pas enlizé dans la paresse des fonctionnaires du deuxième bureau, de grâce, un peu de zèle, messieurs les membres martyriseurs !

De l'antiprotestantisme chez les gendres de M. de Heredia. — La publication en volume du *Roi Pausole* accuse nettement la tendance antiprotestante de cette école. C'est une caricature réussie que le Grand-Eunuque, Père la Pudeur huguenot, lequel enferme l'épouse coupable avec un gros livre, la Bible, pour la consoler, dit-il, et c'est un personnage neuf et vrai qu'un eunuque *moral*. Nous nous étions diverti précédemment aux Pasteurs dont les ombres grotesques égayaient, concurremment avec les duels et galanteries alertes de l'Avantageux, la langue érudite des aventures de *Blancador*. Nous venons de relire, pour notre plaisir, et incidemment pour rechercher l'origine de la tendance que nous étudions, l'admirable *Double Maîtresse*. C'est bien déjà une protestante que l'austère mère de Nicolas de Galandot, quoiqu'elle aille encore à la messe, et n'est-il pas suffisamment hérétique, ce cardinal Lamparelli pour la fantaisie de qui un singe habillé en pape pisse, du haut d'une cage, blanc, papelard et goutte à goutte ?

ALFRED JARRY

Les Livres

LES ROMANS

TRISTAN BERNARD : **Un Mari pacifique** Editions de La revue blanche).

Curieuse fortune que celle du mot *humour*, créé d'abord pour signifier le caprice d'un Sterne ou d'un Jean-Paul, l'intrusion de l'auteur dans son œuvre avec ses pitiés, ses colères, ses bizarreries, ses *humeurs*, — et que tous bientôt s'accorderont à définir comme Multatuli « une restitution de la vérité » ! A ce compte, je veux bien que Tristan Bernard soit un humoriste : ce qui d'ailleurs empêche de le confondre avec les réalistes purs, c'est son attitude de spectateur amusé, l'ironie sous-jacente à son récit, et qui parfois perce en remarques aiguës. Cependant les effets qu'entre tous il préfère sont ceux qui demandent le moindre degré d'intervention personnelle. Son esprit ne se révèle presque qu'à travers les personnages et l'action qu'il anime ; il met là son scrupule et sa coquetterie. Tristan Bernard, c'est le bon compagnon de chemin de fer qui s'enfonce dans son coin, étranger aux conversations, jusqu'à ce qu'un tressaillement de sa barbe épaisse, un éclair dans ses yeux placides, témoigne qu'il a tout entendu et tout compris. Tristan Bernard, c'est encore l'adroit chasseur de papillons qui, laissant aux novices le filet tournoyant, se plante devant une fleur, attend qu'un vol s'y pose, puis doucement, avant qu'on ait surpris son geste, ramène au bout de ses doigts l'insecte immobilisé. Tandis que d'autres ne se retiennent pas de rehausser chaque observation un peu fine par une phrase précieuse, lui ne souffre pas que rien vienne en relief sur le plan uni de sa narration. De là naît l'impression d'une sagacité constante, que n'épuise pas son objet d'un moment, et qui s'appliquerait aussi bien à toutes les occasions de la vie. De là naît aussi, dans les choses les plus minces et les plus contingentes, l'apparence d'une tranquille nécessité.

Ce fatalisme est bien ce qui me frappe le plus dans l'histoire d'*Un Mari pacifique*. La médiocrité des caractères y contribue ; et peut-être aussi, je pense, un artifice de bon aloi : Au cours de leur tragédie comique, les petites âmes de Daniel et de Berthe ont sans doute leurs minutes de passion et de désespoir ; mais l'auteur, en ces instants-là, les laisse simplement agir et parler ; il attend, pour se replonger dans leur vie intérieure, qu'elle soit redescendue à son niveau normal. C'est une façon de vous dire que « ça n'a pas d'importance », et qu'il n'en sera ni plus ni moins ; — opinion parfaitement conforme à l'expérience de la vie. C'est mal comprendre Daniel Henry que de mépriser sa prudence, sa

résignation veule, son goût pour les solutions faciles. S'il lui plaisait d'élire, d'après les grands modèles, un rôle de jalousie féroce ou d'évangélique pardon, il ne saurait point le soutenir ; quant à construire l'action complexe et neuve qui s'adapterait exactement aux circonstances, c'est un effort qui passe la portée de son esprit. Sa faute originelle, dirait Schopenhauer, est dans *ce qu'il est*, non dans *ce qu'il fait*. Sans réflexion mais avec sagesse, il obéit à sa nature, et se repose dans une philosophie conforme à son tempérament. Berthe n'est pas d'une essence plus rare. Leur commune aventure a tout juste le sens qu'ils conviennent de lui donner ; et le faux dénouement qu'ils acceptent est pour eux le meilleur aussi. C'est le domaine de l'inconscience ; ici n'entrent point les héros.

R. L. Stevenson : **La Flèche Noire**, traduit de l'anglais par E. la Chesnais (Société du Mercure de France).

« J'ai passé en France une bonne part de ma vie, écrivait Stevenson à M. Schwob ; j'aimais votre pays et beaucoup de ses habitants ; et tout ce temps je ne cessais d'apprendre ce que votre pays sait enseigner, y respirant surtout cette atmosphère d'art qui là seulement peut être respirée. » Stevenson avait le culte des lettres françaises ; son goût avait avec le nôtre mille subtiles affinités. Aucun de ses récits ne risque de rebuter le public français ; mais tous ont de quoi le surprendre et le ravir par la richesse de l'invention, par le choix exquis des détails, et par la merveille d'un art qui retrouve, à force de raffinements, la spontanéité des impressions d'enfance. Puissent toutes les traductions que nous promet le *Mercure de France* être aussi exactes, aussi souples, que celle de M. la Chesnais. Mon seul regret est qu'on ne nous ait point donné d'abord une des œuvres que préférait l'auteur lui-même — par exemple *The Master of Ballantræ*. On a sans doute reculé devant une édition des Lettres. Elles attireraient en effet moins de lecteurs que les romans ; mais elles sont également jolies, et d'un tour encore plus français. Il faudrait les traduire toutes — celles de Marseille et celles d'Amérique, celles d'Ecosse et celles de Samoa — en y joignant le premier des deux portraits reproduits dans l'édition anglaise : la face étroite et fine entre des cheveux longs, le demi-sourire tendre et l'éclat du regard expriment un peu de malice, un peu d'inquiétude, beaucoup de rêverie, surtout la fièvre et la joie du travail. A voir cette figure aristocratique et familière, on devinerait la vertu qui distingue Stevenson : la probité de moyens dans le plus libre jeu, la conscience dans la fantaisie.

Stevenson rangeait lui-même *la Flèche Noire* dans la même catégorie que l'*Ivanhoe* de Walter Scott ; c'était un essai de dialecte vieil anglais, ce qu'il appelait une « tushery ». Il le tenait en médiocre estime : « J'ai peu de plaisirs plus grands, disait-il, que de relire mes propres œuvres ; mais jamais, jamais je ne relis *la Flèche Noire*... » « Vous désirez traduire *la Flèche Noire*, écrivait-il à M. Schwob. Cher

Monsieur, cette lettre vous y autorise ; mais, je vous en avertis, je n'aime point cet ouvrage... » Il avouait pourtant que cette pauvre *Flèche Noire* lui avait donné un moment d'orgueil : il était fier d'avoir conçu un Richard III aussi *vivant*, et plus *possible* que celui de Shakespeare : « *Hamlet* est de la grande littérature ; *Richard III* est un mélodrame énorme, noir, épais, traînant, écrit avec infiniment de vigueur, mais sans raffinement ni philosophie, par un homme qui avait encore à apprendre le monde lui-même, l'humanité et son métier. »

Vraiment le Glocester de Shakespeare est un monstre irréel, construit en vue d'effets géniaux. Dick le Bossu, que Stevenson dessine en quelques phrases, en quelques gestes, est un type vraisemblable d'ambitieux et de dominateur : sa cruauté n'est que le revers de sa froide audace, l'une et l'autre dérivant d'une même tension de sa volonté.

Sauf cette trouvaille, *la Flèche Noire* est un des moins bons livres de Stevenson ; mais c'est un fort bon livre encore, et qu'il suffit de comparer aux meilleurs de Walter Scott, pour discerner la manière propre à l'auteur et le sens de sa recherche littéraire. Chez Stevenson, nulle description, nulle réflexion, nulle digression ; pas de retours en arrière, pas d'arrêt dans les événements. Caractères, paysage et décor historique semblent être là pour rehausser une aventure ; pourtant l'aventure se déroule à seule fin de les évoquer. Stevenson ne peint jamais les êtres ni les choses en repos ; il s'intéresse aux apparences fugitives qui s'éveillent soudainement au passage d'une action. Ainsi le second chapitre conte une fuite à travers les marais. Les eaux stagnantes, la tourbe, les roseaux, le ciel calme et frais, sont notés brièvement, d'une touche légère ; mais si étroit est le rapport de ces objets avec l'angoisse des deux fugitifs, que le tableau s'en impose à l'attention, puis au souvenir. L'évasion par le souterrain, la tempête en mer, la poursuite dans la forêt, sont des visions du même ordre. Et ce caractère de l'art de Stevenson éclaire sa vie même d'un jour singulier : quelque part il s'amuse à dire qu'il y a dans sa nature six dixièmes d'artiste, quatre d'aventurier. Mais loin que chez lui — comme il arrive chez Kippling — l'aventurier domine l'artiste, c'est l'artiste surtout qui se plaît aux aventures : le goût du changement, qui sans cesse entraîne Stevenson aux voyages, qu'est-ce autre chose que l'amour de la surprise, et que le désir de voir les choses comme il les montre, dans le charme d'une mouvante nouveauté ?

Francis Jammes : **Almaïde d'Étremont** ou l'**Histoire d'une jeune fille passionnée** (Société du Mercure de France).

Cette histoire vieillotte et fraîche et candide ne fut certes pas composée pour soutenir, en guise d'apologue, une thèse sur la liberté de l'amour ; en ce cas il faudrait la dire simplifiée, purifiée, embellie trop à souhait. Mais la brune Almaïde est simplement la sœur jumelle de la blonde Clara d'Ellébeuse ; les deux récits se font pendant comme deux naïves aquarelles peintes pour éterniser deux drames, l'un de passion, l'autre

de chasteté. Clara meurt de son innocence ; Almaïde survit à sa *faute*, apprend même à la vénérer : douce morale d'un poète dédaigneux des contraintes sociales. Au vrai, nous avons là deux romans de poète ; on n'en sentirait le charme qu'à demi, si sans cesse on ne se rappelait les vers de Jammes, la langueur de ses élégies où les jeunes filles de jadis ploient leur taille svelte et traînent leurs longs rubans. Ses romans révèlent, comme ses poèmes,

de quelles vieilles fleurs son âme est composée ;

et sans les poèmes, les romans ne seraient point : c'est pour avoir chanté ses vers que Jammes aujourd'hui parle une prose si savoureuse.

Mieux encore que l'histoire d'Almaïde, les notes qui la suivent en font foi ; sauf celles que dépare un peu d'afféterie sentimentale, elles sont, en une langue déjà classique, justes, émues, rythmées et nuancées, toutes sanglotantes de vie... Mais peut-être qu'en revanche les vers futurs de Jammes devront au soin plus strict exigé par sa prose, une allure plus ferme et comme plus virile. Toujours son talent sera fait de tendresse et de pitié :

Ils m'ont dit : « Pourrais-tu objectiver davantage ? »
J'ai répondu : « Oui... Peut-être... Je ne sais pas si je sais... »

Mais il s'agit moins d'*objectiver* que d'imposer à l'émotion cette réserve qui la rend plus touchante. Et si Jammes ne nous prévenait que « sa forme suit sa sensation, agitée ou calme », je me réjouirais de voir cette pudeur dans la souffrance, qui distingue de ses vers anciens le récent *Deuil des Primevères*.

MICHEL ARNAULD

PAUL ALEXIS

Je ne suis pas sûr que l'œuvre tout entière de Paul Alexis lui survive, mais je crois bien qu'il demeurera un de ceux qui trouveront plus tard leur place dans ces livres où l'on réunit les originaux, les oubliés d'un temps ou les écrivains de second plan que marquent quelques traits caractéristiques ; plus tard les érudits qui voudront reconstituer les petits milieux littéraires de la fin du XIX^e^ siècle, comme on l'a fait pour certaines périodes du XVIII^e^ siècle, pour le romantisme, rechercheront à fixer les traits de cette figure.

Alexis aura ainsi un petit coin dans l'histoire pittoresque de la littérature en même temps qu'il a sa place faite dans l'histoire du naturalisme.

Or, ce n'est pas à une excessive originalité littéraire qu'Alexis devra d'être compté parmi les originaux d'une époque, mais bien plutôt à ce que, par un système patiemment et sans défaillance appliqué, il parvint à paraître n'être doué d'aucune espèce d'originalité. Il laisse des contes

agiles, et non dépourvus d'observation, il laisse un roman *Madame Meuriot* qui n'est point sans qualités. A la fin de sa vie il avait tenté ce gros effort, *Vallobra*.

Là, Alexis se modifiait ; il perdait son aspect voulu, théorisé de naturaliste poussant à l'extrême les conséquences des doctrines du maître. *Vallobra* est très entaché de romantisme ; mieux, ses personnages principaux y font connaissance sur le Rialto. Je ne veux pas dire que *Vallobra* soit dépourvu de bonnes pages, mais, pour se les permettre, il avait fallu que Paul Alexis retranchât quelque chose de son obstination à ses errements anciens, et que sa fidélité à la *tranche de vie* fût amoindrie.

En surplus de son premier volume de contes qui bénéficia de la curiosité que soulevaient les Médanais. Paul Alexis fit du bruit avec *la Fin de Lucie Pellegrin*, saynète montmartroise ; il y avait quelque âpreté dans ce procès-verbal d'un coin de vie de la cité amorale. Depuis, Paul Alexis a été bien dépassé, et le genre de passion qu'il y entendait dépeindre est entré sous le couvert de la grâce et d'un hellénisme ingénieux dans la littérature à succès. Du temps de *Lucie Pellegrin* on avait beaucoup crié, et l'extraordinaire vertu qui sait parfois ressaisir le Tout-Paris des premières, avait ostracisé la pièce. Elle eut son quart d'heure chez Antoine, qui alors jetait sa gourme. La pièce, en dehors de tout ce qu'elle contenait de scabreux, avait en outre ceci contre elle qu'elle émanait d'Alexis, qui alors, pour vivre, strictement, faisait de la chronique et de façon bizarre. C'était le moment où il signait Trublot, et même Tru, un reportage des faits quotidiens et des faits littéraires, adressé à Adèle ou Dédèle, ce torchon d'Adèle, ainsi qu'il est dit dans *Pot-Bouille*. Alexis était fidèle à son admiration pour Zola, en empruntant à un des romans de Zola, qui fut, à l'apparition, le plus discuté ; la signature et le cadre de ses chroniques ; mais il n'était pas facile de rester, des années durant, au diapason quelque peu aigu de cette formule ; quoique ces filets quotidiens ne manquassent pas de rondeur, d'une certaine verve, paraissant au moment même d'une réaction idéaliste, ils n'attirèrent à Paul Alexis que des sympathies restreintes; pour l'écrivain s'entend, car l'homme comptait beaucoup d'amitiés.

Il recevait affablement dans son logis de la rue Girardon ; de la fenêtre de son cabinet de travail on apercevait tout le décor de Paris ; il y travaillait l'après-midi, lentement, paresseusement ; la lenteur de ses mouvements lui communiquait un aspect de demi-sommeil, que complétaient sa myopie et une certaine gaucherie de gestes ; vers cinq heures, il s'étirait, écrivait sa chronique quotidienne. Ses soirées se passaient le plus souvent aller très lentement, en flânerie, corriger ses épreuves au *Cri du Peuple* et stationner dans les petits débits de la rue du Croissant dont il aimait étudier le grouillement particulier ; les épreuves corrigées, Paul Alexis recommençait sa lente ascension de Montmartre, s'arrêtant partout et le plus longtemps possible.

Il flânait beaucoup, parce qu'il inventait en flânant, imaginant sans cesse de raisonnables aventures et de calmes péripéties. On l'a cru

d'imagination lente : il avait surtout une imagination qu'il contraignait à travailler sur place.

On fut souvent injuste avec lui ; et c'est, il faut le dire, un brave homme de lettres qui s'en va, peut-être avant d'avoir donné toute la mesure de ce que pouvait sa prudente ténacité littéraire.

LES POÈMES

VALENTIN MANDELSTAMM : **Tranquillement** (Ollendorff).

M. Valentin Mandelstamm compte parmi les trop rares poètes, qui au lieu d'accepter les facilités et les bénéfices d'une poétique toute faite et d'une esthétique banale, se croient astreints à une recherche d'originalité, et pensent devoir présenter des idées neuves sous une forme qui leur soit particulière. Aussi, loin d'ajouter au vers glorieux de la Chanson de Roland, de Rutebeuf, de Corneille, de Racine, de Voltaire, de Casimir Delavigne, d'Hugo, de Leconte de Lisle, d'Edouard Pailleron ou de Jean Aicard, un vers tout à fait calqué sur celui d'un de ces maîtres ou des cinquante autres (car les dimensions de ce filet ne nous permettent pas de donner tout le couplet... d'ailleurs connu), un vers de tout repos, bien mort et bien enterré, M. Valentin Mandelstamm cherche à être lui-même, et écrit pour lui-même, avec la certitude qu'il se trouvera des gens ayant des parités avec lui, qui le comprendront et l'aimeront. C'est le seul chemin de l'art. Aussi ses livres ne sont point de ces bons devoirs qu'on peut se passer de mains en mains en congratulant le petit élève du tact et de l'opportunisme avec lequel il a choisi ses influences, en lui promettant soit du nougat soit un petit prix au palmarès des immortels : ce sont des livres, et ceux qui se soucient de poésie franche, simple, émue, personnelle, doivent être au courant des livres de M. Mandelstamm.

Tranquillement, le troisième venu, est supérieur à *Rumeur* et *Autre Guitare* qui l'ont précédé : c'est toujours la même verve un peu sombre, la même parade d'un clown très intelligent au rire particulier, comme étouffé, avec des sursauts brusques de plaisanterie terminés par une sorte de soupir de douleur détachée ; c'est aussi le même modernisme donnant forme de vers et essence poétique à beaucoup des choses de la vie, de la vie simple des intellectuels (rien de commun avec celle qu'on salue en alexandrins flasques d'une inspiration de concours régional). Mais dans *Tranquillement* le ton est plus profond que dans les volumes antérieurs et il y a un halo plus grand de pensée autour des vers du poète. Ce n'est point que M. Mandelstamm ne s'arrête parfois à confronter à sa vision quelque belle figure du passé ou de la légende : *Salammbô*, presqu'historique, *Cléopâtre* qui

darde ces yeux sombres
où l'éclair s'allie à l'ombre,

mais surtout le poète évoque un Pierrot triste, blême, intelligent, dont

une pitié trop longue usa la face glabre,

et aussi il s'essaie à traduire du presqu'intraduisible, à élucider le mystère que la main de l'homme enclôt dans les choses qu'il fabrique, qu'il tire de la matière morte, et qui portent en elles un peu de l'énigme de la force qui les créa, et il dit dans une très belle et courte pièce, en une formule à lui, le désir de l'homme de lire le livre que lui tend la nature (« Sur le vrai livre de l'Apocalypse »), livre écrit dans l'ombre par une ombre qui échappe à la vue de tous :

Or je veux que ma vie soit si vaste et parfaite
Que s'illumine, un jour, l'obscurité rebelle
Et que mes yeux, enfin, soient ceux qui savent lire.

Alors je briserai, heureux, ma vaine lyre
Et mon âme légère, avec de blanches ailes
S'envolera plus haut que le front des poètes.

Les volumes de poèmes de M. Valentin Mandelstamm sont coupés de fantaisies en prose, d'une forme sèche, nerveuse, précise, qui semblent servir de tremplin à ses poèmes, et aussi de nouvelles très condensées. *Tranquillement* présente, de cette sorte, de belles pages, mais j'y aime mieux encore les vers et leur charme inédit.

Comtesse M. de Noailles : **Le Cœur innombrable** (Calmann Lévy).

La petite Billo, la danseuse aux crotales :

Son voile est de lin vert comme un nouveau raisin,
Sa robe est attachée à son épaule frêle,
La beauté du matin enorgueillit son sein
Et son cœur est content comme une sauterelle.

Ses boîtes de parfums et son petit miroir
Font un bruit de cailloux au fond de sa corbeille,
Elle danse en marchant et s'amuse de voir
Des bords de chaque fleur s'envoler des abeilles

passe par la plaine ardente dont le conseil est d'aimer; elle rencontre Criton qui vient faire boire ses chèvres à l'étang près duquel elle s'est assise, et sa lassitude, l'ombre et le soleil étant complices, elle lui laisse prendre sa jeunesse ingénue; mais après l'amour elle s'aperçoit que ce n'était point cela qu'elle cherchait, qu'elle ne voulait point étreindre l'homme, mais bien toute la force et la tendresse de l'été.

Ce poème de Mme de Noailles donne la synthèse de la plus grande partie de ses poèmes qui sont un hymne à la nature, dont elle voudrait enclore en ses vers le perpétuel mirage. Je ne veux plus aimer que les quatre saisons, dira-t-elle. Ainsi dans son volume les vers ne sont pas

rares où une sensation de paysage, une sensation de calme, d'aise panthéiste, une sensation de communion avec la nature, sont traduites avec précision et agrément, encloses en un vers faisant image :

O nuit, urne profonde où les cendres du jour
Descendent mollement et dansent à la lune...
Sens-tu monter en toi l'odeur de l'herbe lasse?...
Ah! sentir sur son cœur s'abattre la nature...
Prendre pour vêtement quand la chaleur arrive
L'ombre qui se balance au gré des feuilles vives,
Baiser l'air, goûter l'eau glissante, avoir le cœur
Simple et chaud comme un fruit qui donne son odeur.

Le rythme classique, influencé par le Parnasse, de ce volume fait que cet ardent cantique à la Nature ne va point sans monotonie ; pourtant dans quelques pièces, les Paroles à la Lune, les Rêves etc., un peu plus de variété s'indique et une tendance à sortir de la première virtuosité acquise. Il serait fâcheux que les notations féminimes, précieuses et distinguées que peut fournir l'auteur souffrissent en un second volume des ankyloses de cette rythmique trop peu mobile.

Charles Guérin : **Le Semeur de Cendres** (Mercure de France).

M. Charles Guérin est un mélancolique dont les langueurs, les incertitudes, les angoisses ne sont point sans parenté avec celles d'un lamartinien épris des *Méditations;* il a, comme les lamartiniens, le refuge tout prêt de la croyance, ce qui communique à certains de ses poèmes cet aspect de convalescence sûre d'elle-même qu'affectent les chants des esprits de cet ordre. A côté de cette inspiration chrétienne, de ce filon de foi que les uns envieront comme la Grâce, que les autres qualifieront de tares, et qui nous semble communiquer au poète des états d'âme dont la traduction émue est bien facile et d'une saveur qui date, M. Charles Guérin possède un pittoresque et heureux don d'être sensible à toutes les caresses du crépuscule et d'intercaler parmi trop de pièces ayant des cadences de prière, des notations calmes et séduisantes de soirs, et l'on préférera les vers qui disent le silence des forêts, le passage de la lumière lunaire sur les jardins, à ceux où le poète s'accuse d'avoir été

Un homme, un fils du vieil Adam formé de boue.

Il y a moyen de porter fièrement la guenille, qui tout de même nous est chère : c'est justement dans le déterminisme des choses, d'être fier du don lyrique que peut avoir l'homme et de marcher debout au lieu de prier à genoux.

ALBERT SAMAIN : **Le Chariot d'Or** (Mercure de France).

La mort d'Albert Samain est de date trop rapprochée pour qu'on puisse exercer sur l'œuvre de ce poète délicat, modeste et contenu, une critique tout à fait impartiale et définitive, celle à laquelle il avait droit durant sa vie, et qu'il faudra reprendre quand il sera nécessaire de le classer parmi les producteurs de son temps. On peut pourtant, en n'envisageant que ce *Chariot d'Or*, où les éditeurs n'ont point laissé se glisser d'ébauches, dire que l'auteur en est un poète élégant, disert, agile et qui sut condenser des images dramatisées en des strophes habilement cadencés. On peut dire aussi qu'il fut un peu trop, disons même à l'excès, un rhétoriqueur et que ses poèmes ont à souffrir de ce travail purement verbaliste, technique et presque mécanique, au point de la perfection parnassienne qu'il voulait obtenir de son vers (sauf une courte pièce en ce volume). A côté de ses qualités personnelles, grandes, qui s'accusent très nettes, on regrettera de voir figurer par le truchement de ses poèmes, trop de dociles admirations vers le passé. Très empli de Baudelaire dont il reprend des sujets, des allures, des tons, et presque des vers, il laisse aussi percer qu'il lut et relut Verlaine. La grande influence fondamentale de Baudelaire sur lui, qui s'accusera dans *Forêt*, dans la *Bacchante*, dans la couleur générale du vers, lui fut certainement féconde; il est piquant de noter tout contre l'accueil que cet expert en poésie française, M. Brunetière, fit aux vers de Samain, et l'opinion qu'il crut devoir exprimer (si l'on peut dire) sur Baudelaire. Il est vrai qu'on pourra constater aussi chez Samain une influence de Musset, et c'est parfois à la façon lamartinienne qu'il développe un thème baudelairien.

Ces réserves faites, qu'il faudra, à l'œuvre complète, développer et appuyer encore, on ne nie nullement ici la personnalité d'Albert Samain. Elle est dans une sensualité profonde, riche en analogies, amalgamant la femme, le décor de ville, les impressions de soir, pour rendre le frisson de l'âme à certaines heures: ce n'est pas de l'émotion, ce n'est pas de la langueur, c'est de la transe, mais d'être souvent traduite comme avec certaines de ses racines dans l'être, avec encore des filaments d'angoisse, antérieure et atavique, elle se hausse.

La meilleure partie du *Chariot d'Or*, ce sont des vers d'amour, ardents, personnels, emballés; l'auteur s'y départ de son habituelle prudence, parfois la métaphore a glissé, mais elle demeure ardente, et on aime à entendre chanter cet homme après qu'il a, auparavant, un peu trop développé. La moins bonne partie du livre, à notre sens, en serait l'effort le plus ambitieux, la symphonie héroïque, évocation de héros, personnification d'éléments, où toute la tendance oratoire de l'auteur se donne carrière, sans arriver à produire l'impression qu'il espérait atteindre. C'est aussi, parmi les qualités nombreuses, un défaut à citer que l'avoisinement fréquent du Sauveur et de la Luxure, effet si conventionnel et qui date.

SAINT-POL-ROUX : **Les Reposoirs de la Procession** : Tome Ier, *La Rose et les Épines du chemin* (Mercure de France).

L'auteur de ce beau drame, *la Dame à la Faulx,* nous donne sous ce titre une série de fantaisies, de poèmes en prose et même d'articles d'esthétique, juxtaposés en Babel d'images ; la plupart de ces poèmes ou de ces fantaisies ont paru, les éditions en sont difficiles à se retrouver, et celle-ci sera, nous dit l'auteur, ordonnée et classée. A son avis, le livre présentant ces facettes multiples d'une unité de vie pourrait être considéré comme un roman ; et la chose est défendable, car un roman, pour exister, n'a pas absolument besoin de conter des événements par le menu et dans une série tout à fait continue, et par cela même un peu terre à terre ; pourtant il vaudra mieux voir là un jeu brillant d'une imagination très fertile en traits heureux et en métaphores. Le défaut du style de Saint-Pol-Roux, ce n'est point que sa luxuriante imagination traduise parfois de façon contestable, une de ces pointes de sentiments ou de ces lointaines analogies qu'il se plaît à formuler ; c'est plutôt que, parce qu'il est logique et déduit ses métaphores d'un canon à lui personnel, il déduit parfois à l'excès, à côté et s'abuse sur la valeur de l'analogie qu'il donne au lecteur. Je me hâte de dire que les phrases heureuses et les pages bien venues sont plus nombreuses infiniment que les autres. A côté de visions symbolistes dont certaines ont de l'ampleur, de l'éclat et de l'émotion, je citerai volontiers des pages simples, comme les *Vieilles du Hameau,* ou un certain procédé de prose cadencée antérieur à l'auteur, mais où il a apporté de sa personnalité, et qui est très heureux. Une autre de ces facettes de roman expose de la façon la plus réussie la vie intime d'un village, sa ressemblance avec tous les autres villages. Le livre, d'ailleurs, est plein de jolies idées et fait songer à un kaléidoscope, mais dont les visions seraient soigneusement ordonnées pour le plaisir des curieux de couleurs inédites.

GUSTAVE KAHN

L'HISTOIRE

THÉODORE REINACH : **Histoire des Israélites depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours** (Hachette).

M. Théodore Reinach offre une réimpression de son substantiel petit livre sur l'histoire des Israélites à compter de la dispersion. Cette édition, remaniée et mise au courant des événements qui se sont accomplis dans le monde depuis 1884, vient à son heure et peut rendre de grands services, si on la lit : et on la lira. C'est un arsenal de faits positifs à opposer aux compilations fumeuses et aux imaginations de l'antisémitisme.

Ce qu'il faut louer d'abord dans le livre de M. Théodore Reinach, c'est l'émotion sobre qui anime l'auteur, parlant des destinées de sa race. M. Reinach est le contraire d'un renégat d'Israël. Il n'est pas non plus

un apologiste entêté et outrecuidant. Mais son livre est empreint du sentiment juif. L'historien aime son travail, le fait aimer. C'est permis. Quiconque n'est pas déséquilibré par des haines sera sensible au souffle pur de ce récit.

Il y a dix-sept ans, quand M. Théodore Reinach écrivit son livre, l'antisémitisme, assez peu marqué dans les mœurs, survivait en France comme instinct, mais nullement comme philosophie. Quand l'auteur assemblait dans son souvenir les heures sombres de la « nation au col rebelle », dont les épreuves, les révoltes sont la vraie noblesse, bien plus que sa résignation, il était en droit de jeter pour finir un regard rasséréné sur la condition des israélites de la France moderne et pouvait conclure, autant par symbole que par thèse exacte d'historien, que cette France fidèle à la Révolution est leur « patrie retrouvée », comme aussi le disait Henri Heine.

Depuis cette époque déjà lointaine, M. Reinach a dû compléter mélancoliquement son œuvre : non pas seulement en ce qui concerne les pays germains et les pays slaves. Aujourd'hui, l'élégie frémissante du juif de Champagne *Jacob ben Juda*, commémorant en vers français du XIII^e^ siècle le martyre de ses frères et parlant à Dieu, est sans doute bien proche de son âme :

> En voyage, dans nos demeures,
> Du fond du cœur nous te prions,
> Car nous sommes prêts à toute heure,
> Réponds, Dieu, quand nous t'appelons !

L'inspiration de M. Reinach reste idéaliste et large, sinon confiante. Avec les docteurs messianiques, il accepte, précise le rôle et le devoir de sa race, prophétise après eux qu'Israël cessera d'être une famille, quand l'humanité entière sera une grande famille à son tour. L'accent du volume est très loin d'être paisible : mais il n'est pas âpre.

Dr Cabanès : **Les Morts mystérieuses de l'histoire. Souverains et princes français de Charlemagne à Louis XVII** (Maloine).

Reprendre les récits des anciens chroniqueurs, les procès-verbaux des médecins de cour ; en extraire à des siècles de distance la vérité pathologique sur des *sujets* (ce sont les rois) morts pour la plupart en des circonstances que tendent à voiler les intérêts les plus forts ; confronter rétrospectivement les données des textes aux inductions de la médecine contemporaine : c'est le plaisir que se donne et nous donne M. le docteur Cabanès.

Sa conscience critique fortifie sa curiosité des dessous et secrets de de l'histoire. Ce qui paraît admirable dans les travaux de ce chercheur, ce ne sont pas tant ses découvertes (elles sont remarquables et nombreuses) : c'est surtout sa sincérité. Certes, il est agréable d'apprendre

que François Ier est mort, non du vilain mal que lui attribuait une légende au reste dépourvu d'invraisemblance, mais au juste d'une « fistule tuberculeuse ». D'autre part, il était difficile à M. le docteur Cabanès, si redresseur d'erreurs qu'on le présume, de nous refuser que Louis XVI ait péri « sur l'échafaud », et Henri IV d'une « plaie pénétrante du poumon gauche ». Mais, sur tant de questions plus douteuses, tout ce que le docteur Cabanès ignore, il l'avoue sans phrases. Jamais il ne se croit déshonoré de ne pas conclure. Ses affirmations, là où il les risque, en reçoivent plus d'autorité. Sur tout le problème Louis XVII, sa discussion est par exemple un modèle de méthode achevée, de hardiesse prudente.

Le sens philosophique du volume (voudriez-vous qu'il n'en eût pas ?), c'est que les rois sont faits comme les autres hommes, et parfois plus mal. Je m'en doutais bien, mais M. Cabanès le prouve. C'est par épuisement, dessèchement de la race que disparaissent d'ordinaire les dynasties. D'autres dynasties, il est vrai, leur succèdent, la place passant pour bonne à prendre.

ROBERT DREYFUS

NOA-NOA

Paul Ganguin et Charles Morice : *Noa-Noa* (La Plume).

Rarahou, Rarahou, nom sanglotant et doux
Comme un roucoulement !

L'héroïne du *Mariage de Loti* hante mainte mémoire et le mérite : ce roman, récit, sans apprêt littéraire, d'un voyageur prodigieusement agité, *sensitif* et raffinant ses sensations, émouvra longtemps notre *sensualité* morbide. Récrire le Tahiti, évoquer une autre Rarahou (ici : Téhoura), entreprise hardie ? Non. Les *sensations* du peintre Gauguin sont aiguës, sont franches, robustes, directes ; sa pensée, sa vision, sa peinture, s'étage architecturalement, et d'une architecture qui tend au temple, et puis rayonne alentour, panoramiquement. Et le livre garde le ton large et calme d'une fresque, religieuse par-dessous et philosophique. L'Innocemment insidieux enlacement du civilisé par (faune, flore, humanité) la nature primitive, comme elle le dissout dans son animale caresse, comme il devient, ravi, un d'entre le peuple gazouilleur au langage, à l'âme de petit oiseau, voilà ce qu'éprouve, et conte Gauguin. Et prêche en ce sens... Eh bien non : ses religieusement attendris tableaux vivants nous raffermiraient au besoin la notion de notre supériorité, de notre mission, et que la communion avec la Nature par l'acheminement au végétal représente déchoir. — Mais qui prouve que c'est nous les supérieurs ? — Ceci, entre autres : nous persistons et grandissons ; eux s'éteignent tout seuls, *aptéryx*, *dronte*, ou *Maoris*, sans l'adjuvant même de nos soldats et nos alcools. Laissons-les mourir (en paix, oui... et après tout : Malheur aux faibles ! la nature dit cela,

aussi, et condamne à mort la poule malade, le peuple affaibli). — *Charles Morice* équilibre chaque récit de Gauguin d'une paraphrase poétique aux vers architecturaux et profonds, écrits dans cette langue pure et forte qu'on sait, particulière à l'héroïque génération — Samain, Remy de Gourmont, Quillard, Henri de Régnier, Roinard... — qui prit pour maîtres Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé. Et une telle implantation comme d'une ordonnance de colonnes, au contraire d'engendrer l'aspect de disparate que l'on pouvait attendre, doue l'ensemble : d'autant mieux qu'il semble bien qu'ait surtout consisté la collaboration du peintre dans l'apport des matériaux, d'une chantante stabilité de temple antique.

> Où même endolorissement doux unira
> Pour nos cœurs vos deux noms insolites et doux,
> Et Rarahou, et Téhoura...

LA CRITIQUE

Gustave Geffroy : **La Vie Artistique** — 7e série (Floury).

L'Exposition de Paris sonne une de ces heures critiques où l'univers oscille sur son axe, s'ébranle vers un axe nouveau, et comme l'examen de conscience de toute l'humanité. Le Livre de l'Exposition, procès-verbal philosophique de cela et ses conclusions motivées, reste à faire. Il ne sera jamais fait : l'actualité a tourné ! C'est un grand malheur. M. Gustave Geffroy est un des quelques qui pouvaient oser l'entreprendre : les circonstances, le loisir surtout, vraisemblablement lui manquèrent, puisqu'il dut restreindre (on voit bien qu'il le regrette, à lire l'introduction panoramique qui représente assez le plan de l'essai encyclopédique rêvé : qui nous le fait regretter davantage, à nous) restreindre disions-nous le présent ouvrage aux matières d'art. Au moins entend-il en masser l'image d'ensemble, et complète : quelque chose comme un plan en relief qui soit harmonieux et réfléchi. Ancien, moderne et contemporain, art de l'atelier, de la rue ou du tréteau, étranger ou français, ou parisien, avec la pénétration de vue, l'élévation de pensée qu'il y aurait comme injure à rappeler, il fait s'étager et logiquement graviter tout cet effort esthétique vers un chapitre qui culmine. Aussi tentant celui-ci que dangereux à écrire, pour ce que déjà s'y employèrent les premiers esthéticiens et poètes de ce temps, dont lui-même, et pour le périlleux d'un sujet qui ne souffre ni le lyrisme à côté ni le médiocre : l'art de Rodin. On reconnaît immédiatement qu'il tint à ce que cette page fût son chef-d'œuvre : il y a réussi. — Pour finir, ce vœu : Les sept volumes que forme à présent *La Vie Artistique* ont rempli leur programme : ils veulent (outre des suppléments les maintenant au point) un dernier qui les résume et conclue. Et qu'alors M. Geffroy se voue aux besognes non moins belles, autres, où l'appellent les dons de philosophe et d'artiste impartis à l'auteur de *l'Enfermé*.

PLUSIEURS : **Grasset et son Œuvre** (La Plume).

« Grasset est un Maître » : cela débute ainsi. Un Maître ! Comment nommer Puvis ?... Le Vinci ? Il a fait école ? (hélas !). — Les Maîtres ne font point école : c'est l'office de disciples soumis, nés moniteurs, et (sans jeu de mots) maîtres d'école. Ouvrier expert, hautement probe, acharné travailleur, Grasset symbolise l'élève, l'excellent élève, appliqué, studieux, docile, énormément instruit, sec, glacé, réfrigérant, sans ombre d'invention : l'élève-type. De qui ? De tous, Dürer par exemple, et tous les vieux maîtres, et les Japonais, et tous les musées d'artisanerie)moyen-âgeuse. Pastiche ? non, inconsciente assimilation, et tous les morts qui viennent le tirer par les pieds.

PLUSIEURS : **Armand Point et son Œuvre** (La Plume).

Lui, c'est infiniment mieux que Grasset, et... la même chose ; lui aussi soupe avec les morts ; quels zophodordides ! Mais Grasset reste pataud, et lui, a *sa* grâce, et, dans l'arrangement surtout de ses nus de femmes, quelque chose de spirituel, à la fois qu'élégant et câlin qu'on ne trouve point ou du moins pas le même, chez les vieux maîtres nord-italiens qui l'oppriment : cela, c'est le côté français, le toujours exquis goût de terroir, racine de toute originalité plausible — qui produit que lorsque Carrière pourtrait sa femme et ses filles, avec autour cette buée (tel le visage que de la rue à travers la vitre on aperçoit penché sous la lampe), et qui est proprement l'atmosphère de Paris, cela évoque bien autrement qu'Armand Point les anges et les madones de Botticelli, Vinci, Luini : parce que Botticelli et les autres retraçaient de même rien que leur temps et leur lieu : équivalence. Et le préraphaëlite Armand Point qui s'asphyxie à baiser les cadavres, fait exactement le contraire, comme tous les préraphaëlites, et comme eux tous, y compris Bœcklin, parfait le suicide à s'emmailloter jusqu'à la bouche, jusqu'aux yeux, du suaire d'or de la Littérature, s'encadenasser dans le cercueil de plomb de la Philosophie. O les peintres qui ne veulent point voir que rester peintre est se grandir ! Pour Stuart Merrill qui, commentant avec le délétère ensorcellement de son style, proclame « la vanité de l'art moderne, et l'inutilité de son effort », il a mérité d'être pendu, avec une couronne de lauriers au front.

FÉLICIEN FAGUS

ADOLPHE BRISSON : **Portraits intimes**, cinquième série (Colin).

Ces portraits intimes ont ce mérite particulier que nous ne sommes, après les avoir vus, pas beaucoup mieux renseignés qu'auparavant. Si l'on songe que son œuvre est pour un artiste le lieu où il se concentre, que peuvent bien être au naturel les auteurs de *Catherine* ou d'un *Portrait de Félix Faure* ? Il faut dire que M. Brisson n'a pas essayé de les définir. C'eût été bien difficile. Il s'est contenté de dessiner leurs

mobiliers, leurs vestons, ou de nous raconter les péripéties de leur vague existence.

M. Brisson est un excellent journaliste : ce qui est une façon d'en être un détestable. Entre autres parts de la succession Sarcey, il a recueilli l'art de révérer le public et le bon goût d'être toujours du plus grand nombre : autrement, on ne s'expliquerait pas son engouement en faveur de l'académique, ni l'exclusion qu'il fait de tout ce qui n'est pas consacré. D'un autre côté, il continue la tradition de l'École Normale qui est, on le sait, de se croire apte à toutes les fonctions lorsqu'on a pu emmagasiner force lexiques et grammaires. En réalité, le résultat est assez différent : on a choisi le vrai moyen de ruiner sa sensibilité ; on en arrive, comme ceux de ces messieurs qui se font journalistes, à écrire cette langue si correcte, limpide et fleurie, qui est au vrai dépourvue de tout sens, et qui a le fleuri des petites gens, la correction des provinciaux. Que M. Brisson, s'il a encore la jeunesse dont témoignent ses livres, consente d'étudier la prose d'un grand journaliste, de Jean Lorrain par exemple ! Il y verra qu'une expérience profonde (et ce devrait être tout le journalisme) ne s'acquiert en rien dans les bouquins, et surtout, contre l'usage général, qu'elle est une des sciences qui s'improvisent le moins.

Vicomte d'Espie (Jean de la Hire) : **Le Roman synthétique** (Éditions de la Revue synthétique).

« Le roman synthétique doit étudier l'homme au triple point de vue de l'*imagination*, de la *sensation* et de l'*âme* ; il doit procéder directement, à la fois de Chateaubriand, de Flaubert et de Stendhal, en s'inspirant un peu de Dickens et de Tolstoï. »

Ceci, avec les volumes annoncés sous la couverture, et qui dénotent d'une inlassable fécondité, prouverait tout au plus, en généralisant, l'inaptitude des romanciers à former des idées. Mais nous ne généraliserons pas. Citons seulement cette opinion de M. Jean de la Hire, rédacteur au *Gil Blas* : « Telle jeune fille bourgeoise est aussi agréable à étudier que Mme Liane de Pougy. » On n'est jamais trahi que par les siens.

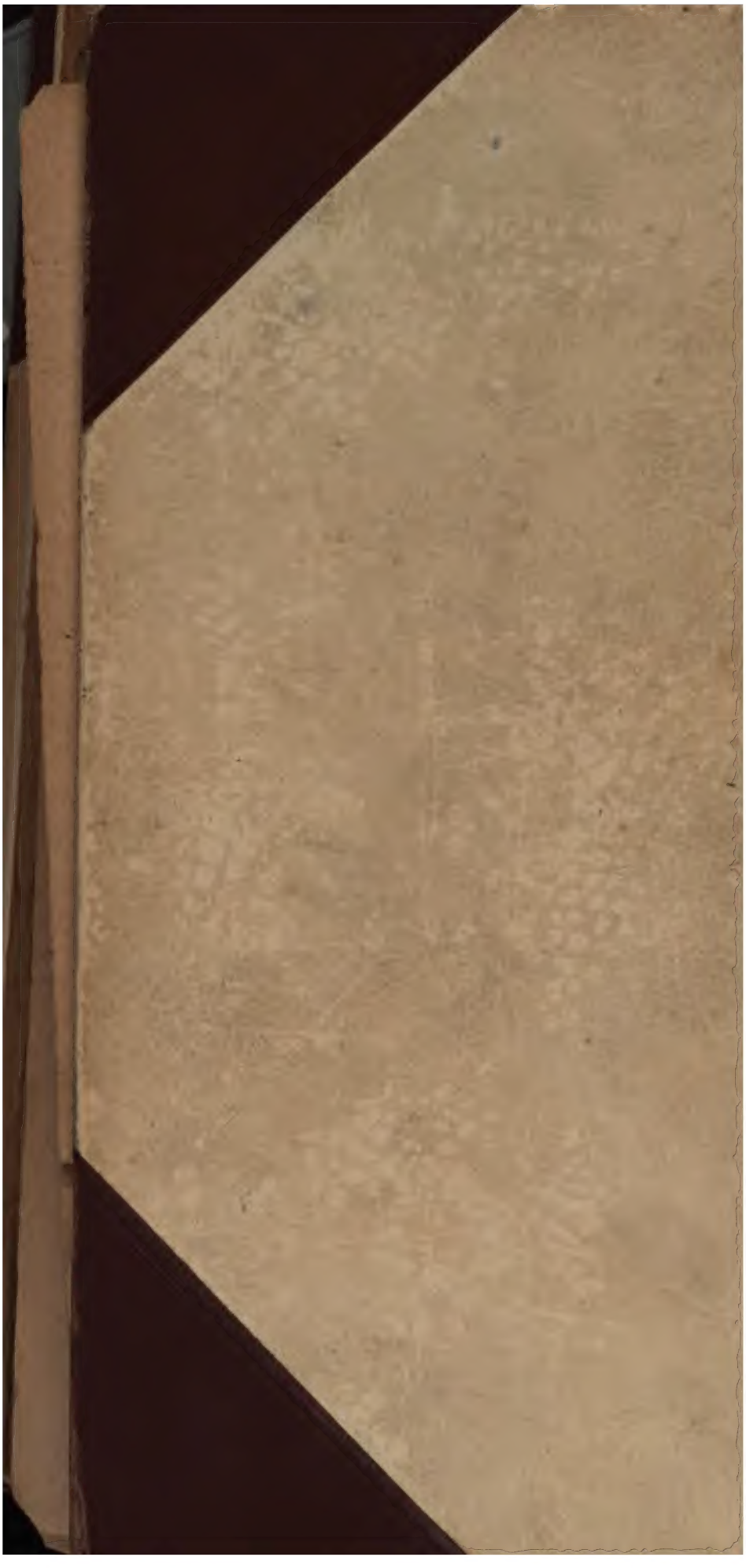
Fernand Caussy

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13780

Table

du tome XXV

Claude Anet : *Mademoiselle Bourrat* 5,97
— Gazette d'Art :
Des Salons 141
L'Exposition Daumier 215
La photographie des œuvres de Rodin 216
A l'Exposition de l'Enfance 301
La Collection Sedelmeyer 302
Œuvres d'Emile Bernard 381
Au Musée Galliera 544
A. N. Apoukhtine : *Entre la Mort et la Vie* 401, 501
Michel Arnauld : Les Livres 71, 154, 232, 388, 468, 626
Julien Benda : *Deux auteurs dramatiques* 63
— *Conciliation* 309
— *Du 14 juillet* 461
— Les Livres 317
Bjœrnstjerne Bjœrnson : *M. Larroumet et l'Europe* 115
— *De l'Intellectualité française* 259
Fernand Caussy : Les Livres 396, 476, 639
Romain Coolus : Le Théâtre 58, 146, 222, 308
Austin de Croze : *La Bretagne alcoolique* 161
Henri Dagan : *Du Chômage* 119
— *Des Grèves patronales* 417
Fr. Daveillans : Notes politiques et sociales :
La Grève épouvantail 139
Discours et Congrès 209
Le Parlement travaille 294
Surenchère 375
Mauvaise fin de session 458
Symptômes 536
Syndicats contre Syndicats 621
Claude Debussy : La Musique 67, 150, 229, 384
Les Doukhobors : *Les Doukhobors et le gouvernement du Canada* .. 81

Robert Dreyfus : Les Livres..... 157, 313, 395, 635
Théodore Duret : Les Livres..... 315
Félicien Fagus : Les Livres..... 74, 397, 550, 637
— Gazette d'Art :
Chifflart..... 221
Ingres..... 304
L'Invasion espagnole : Picasso..... 465
Paul Fort : *Paris Sentimental*..... 351
Henri Ghéon : *Les Livres*..... 554
Knut Hamsun : *Pan*, roman..... 28, 131, 188, 261, 361
J.-L. de Janasz : *Rythmes et Rimes*..... 256
Alfred Jarry : Spéculations..... 50, 141, 213, 299, 379, 467, 540, 624
— Les Livres..... 76, 235, 317, 548
Gustave Kahn : *De quelques romans étrangers*..... 20
— Les Livres..... 158, 236, 312, 392, 473, 550, 629
Marius-Ary Leblond : *Au Village de Pierres*..... 241
Paul Leclercq : *Jouets de Paris*..... 207
Maxime Leroy : Les Livres..... 316, 478, 556
Paul Louis : Notes politiques et sociales :
Le Rapprochement franco-italien..... 47
Impérialisme et Conservatisme..... 210
Questions douanières et politiques..... 297
La question du Maroc..... 376
La Revision constitutionnelle en Belgique..... 459
La crise du Libéralisme anglais..... 537
La Révolution douanière allemande..... 619
Jean Madeline : *Dans les regards*..... 613
Maurice Magre : *Marcelle*..... 177
Lucie Delarue-Mardrus : *Poèmes*..... 40, 510
F. T. Marinetti : *Le Théâtre en Italie*..... 227
— *L'Amant des Étoiles*..... 433
Thadée Natanson : Gazette d'Art :
Les Artistes Indépendants..... 52
L'Album de Sem..... 382
John-Antoine Nau : *Le Jardin des Jacinthes*..... 616
François de Nion Les Livres..... 75
Léon Persons : *La Motion De la Porte et l'Unité*..... 295
Georges Picquart : *Sur « l'Intellectualité française »*..... 44
Charles Saunier : Gazette d'Art :
Les Salons..... 217
Alexandre Séon..... 303
— Les Livres..... 398, 554
Robert Scheffer : *Le Palais de Proserpine*, roman.... 321, 439, 515, 579
Edmond Sée : *Le Verrou*..... 368
Alexandre Ular : *L'Epopée communiste des proscrits mandchouriens*..... 198
— *L'Invasion européenne en Chine*..... 277
— *Le Schéma de la Conspiration russo-chinoise*.... 355
— *L'Œuvre des Missions chrétiennes en Chine*..... 481
Richard Wagner : *Beethoven*, (traduction Henri Lasvignes)..... 561